

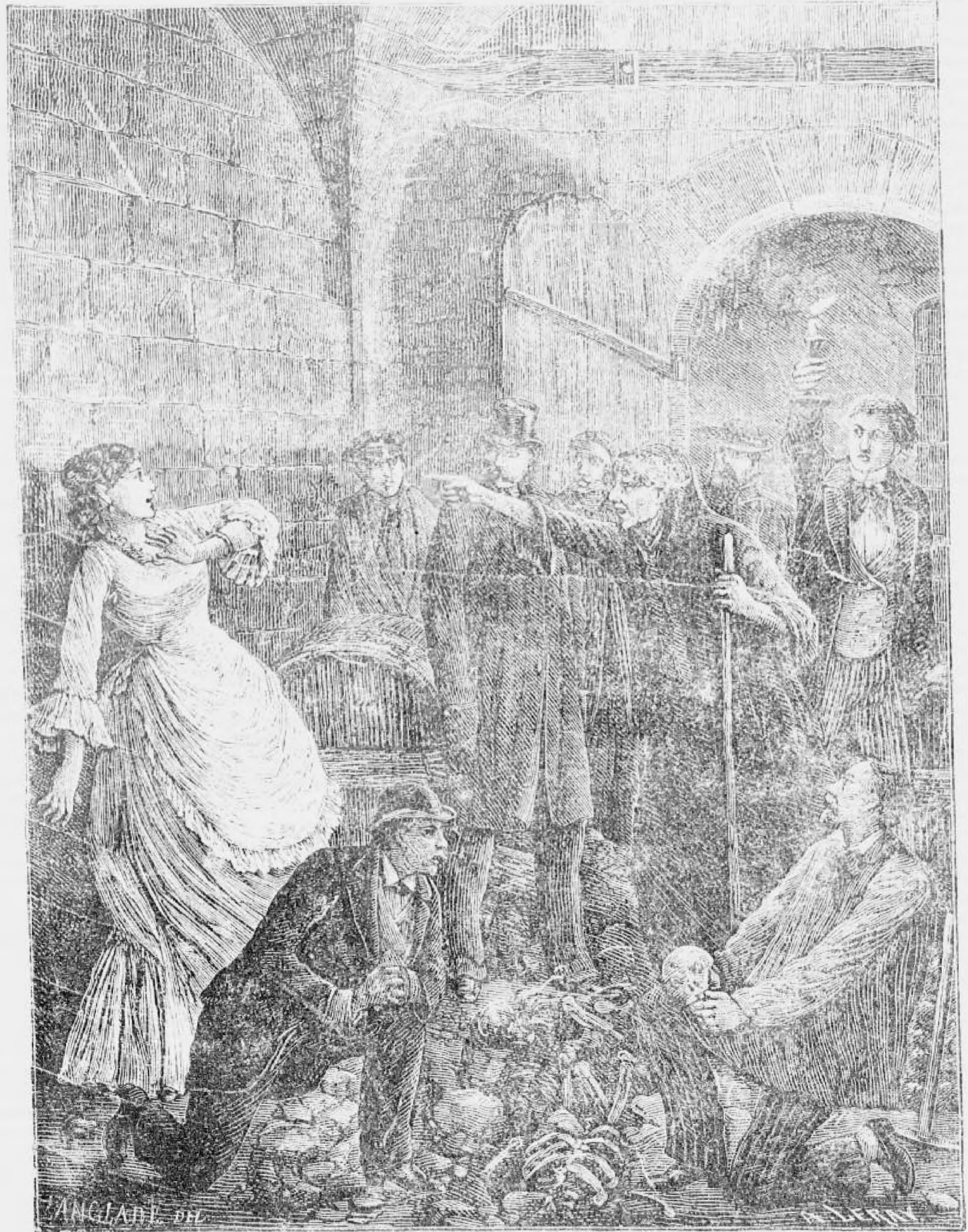
1^{re} et 2^e Livraisons.

10 centimes.

LA FOLLE DE VILLE-D'AVRAY

ROMAN INÉDIT

PAR ÉDOUARD SYLVIN



L'ANGLAIS DE

ALLEN

LIBRAIRIE NATIONALE

BENOIST ET C^{ie}, éditeurs, 15, rue du Croissant, 15. — PARIS.

LA 1^{re} & LA 2^e LIVRAISON SERONT VENDUES ENSEMBLE 10 CENTIMES

LA

FOLLE DE VILLE-D'AVRAY

4^oY²

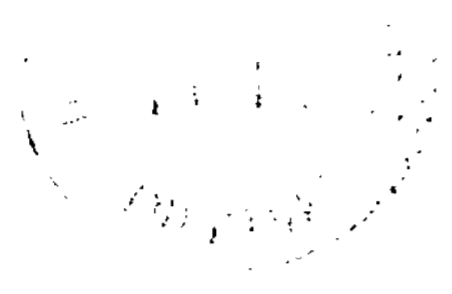
1042

IMPRIMERIE D. BARDIN ET C^o, A SAINT-GERMAIN

Abg. Lin 107. Noël

LA

FOLLE DE VILLE-D'AVRAY



PAR

ÉDOUARD SYLVIN



PARIS

LIBRAIRIE NATIONALE

DÉNOG ET MARMORAT, Éditeurs

15, RUE DU GROISSANT, 15

Tous droits réservés.

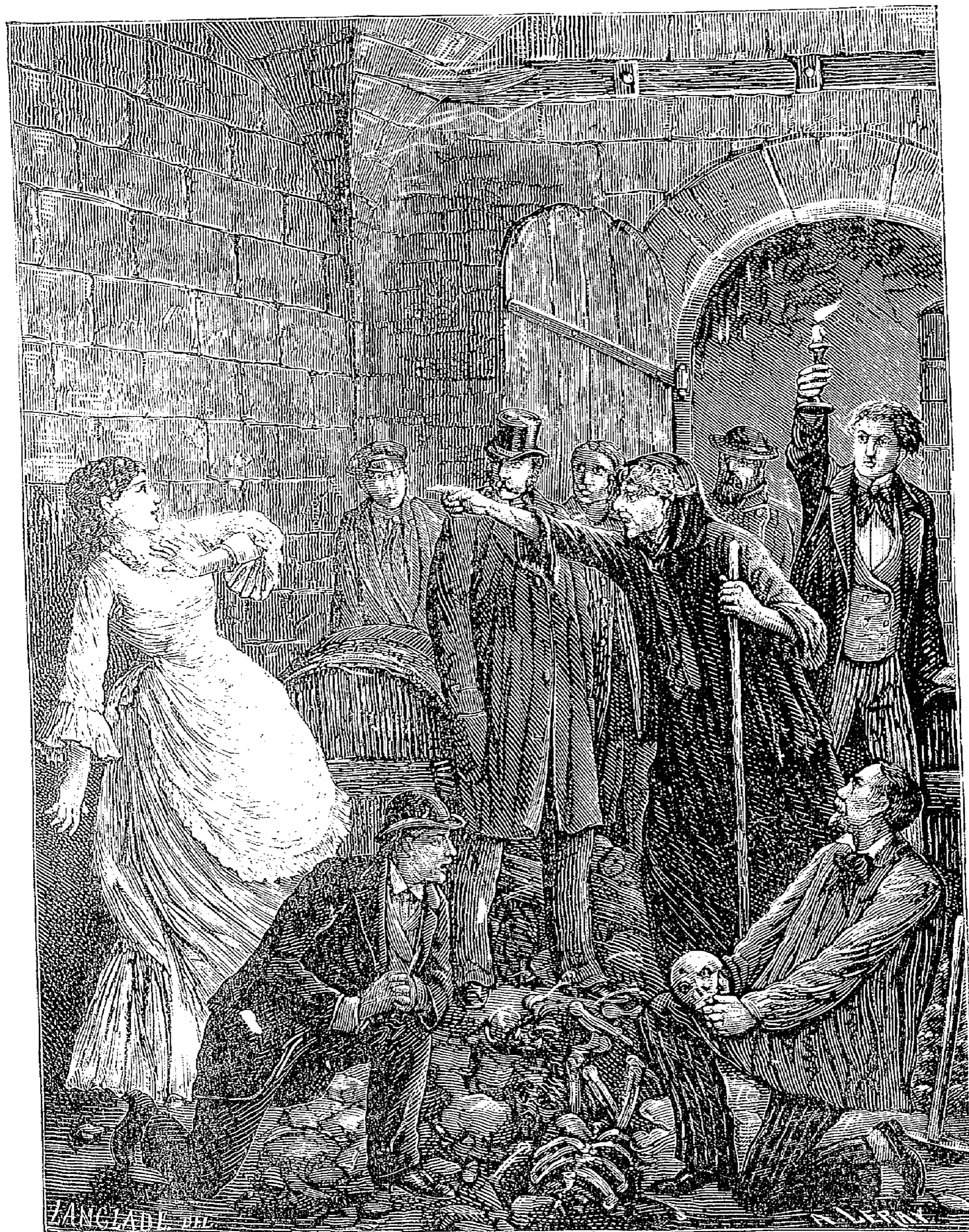


89

LA FOLLE DE VILLE-D'AVRAY

ROMAN INÉDIT

PAR ÉDOUARD SYLVIN



LIBRAIRIE NATIONALE
DÉROC ET C^{ie}, éditeurs, 15, rue du Croissant, 15. — PARIS.

Tous droits réservés.

LA FOLLE DE VILLE-D'AVRAY



Roman inédit

PAR

ÉDOUARD SYLVIN

PREMIÈRE PARTIE

MADemoiselle CAÏN

CHAPITRE PREMIER

Une Sirène

S'IL se rencontre une chose banale entre les choses banales, fréquente entre les plus fréquentes, indigne entre toutes d'attirer l'attention d'un observateur, c'est l'entrée dans la gare Saint-Lazare, au mois de juin, d'un garçon de vingt-cinq ans, qui, vers six heures du soir, prend un billet pour une station des environs de Paris.

Et vraiment, ce garçon fût-il d'une triomphante beauté, sa mise trahît-elle une coquette recherche, eût-il planté à la boutonnière de sa redingote un bouton de rose à peine entr'ouvert, symbole mystérieux qui fait soupirer une jeune fille et sourire une jeune femme, se mêlât-il de rapides éclairs de joie à l'inquiétude de son regard, son agitation dépassât-elle la mesure ordinaire de l'impatience d'un voyageur arrivé un quart d'heure avant le départ du train, eh bien, tout cela serait encore insuffisant pour arrêter l'attention du plus ennuyé et du plus inoccupé des observateurs.

Aussi, ne prétendons-nous pas que l'arrivée de Charles Lemonnier, au guichet du bureau des billets pour Versailles, ait constitué en elle-même un événement d'un intérêt apparent. L'accent même avec lequel il prononça ces trois mots : « Ville-d'Avray, une première ! » n'émut pas le moins du monde l'employé chargé de

maintenir l'ordre et n'éveilla l'intérêt d'aucune des personnes qui attendaient leur tour de demander et de payer leurs tickets.

Mais si quelqu'un des amis de Charles Lemonnier avait pu le voir, à cette heure, en cet endroit, si bien peigné, si bien lustré, avec cette rose à la boutonnière, son billet de première à la main et les mains enfermées dans des gants gris-clair tout neufs, alors certes cet ami aurait éprouvé une surprise profonde. Et cette surprise serait devenue de la stupéfaction, lorsque cet ami aurait constaté que Charles Lemonnier était seul, bien seul, lui qu'on ne voyait jamais dehors, sauf lorsqu'il allait à son bureau de la rue Saint-Marc et lorsqu'il en revenait, sans cette mignonne et douce créature qu'il appelait sa femme, et qui l'était en effet, au sacrement près.

Il y avait un mystère dans ce voyage. Un ami l'aurait deviné aux regards inquiets que les indifférents ne remarquaient point, et que Charles Lemonnier jetait autour de lui, comme s'il avait craint d'être vu, principalement par la mignonne et douce créature dont nous avons dit un mot.

Mais quelle apparence qu'elle pût le voir ! N'avait-il pas endormi sa confiance ? Ne le croyait-elle pas parti avec son sévère patron, M. Penaire ? Ne lui avait-il pas conté que ce dernier l'emmenait à sa maison de campagne pour lui dicter un travail important en vue d'une émission prochaine ? Pauvre Lucienne ! comme elle avait mordu dans cette invraisemblable histoire ! Comme elle s'était empressée pour le faire brave et beau, choisissant son plus beau linge, repassant sa redingote ! Avec quel divin sourire, où il y avait plus d'amour que de malice, elle lui avait dit : Ce qui me rassure, c'est que M. Penaire est garçon.

En se rappelant ces détails, Charles Lemonnier souriait, mais il avait de secrets remords. Car il allait la tromper, sa petite Lucienne. Mais ce serait un caprice, une échappée de folie et de jeunesse. Tant pis ! On n'est pas beau garçon pour rien.

Et il était vraiment beau garçon, élancé, souple, avec une physionomie charmante, de grands yeux bleus, d'où jaillissaient des lueurs de saphir, des cheveux châtain, abondants, retombant en boucles sur un front uni et blanc, une bouche sensuelle au sourire ingénu, surmonté de triomphantes moustaches, des moustaches de vingt-cinq ans, soyeuses, frisées, d'où descendait sur les lèvres une ombre blonde.

Pour une fois ! se disait-il, Lucienne n'en saura rien. Il était inquiet cependant. Toute forme de femme, svelte et jeune, apparaissant au fond de la grande galerie, le faisait tressaillir. Si c'était elle ! si on l'avait avertie ! si elle accourait ! Mais il riait de son enfantillage. Pauvre Lucienne ! Elle se tenait bien tranquille, à la maison, près du berceau de leur enfant, car ils avaient un petit garçon, un bébé de six mois, — et ne se doutait guère du tour.

— En somme, se disait-il, je suis un mauvais chenapan.

Mais tant pis ! le sort en était jeté. Et l'autre était si belle, si irrésistible. Pour une fois !

Une après-midi, en sortant dans la rue Saint-Marc, il l'avait vue, il n'y avait

pas huit jours, dans une voiture arrêtée à la porte de la banque Penaire et C^o, elle l'avait regardé de ses yeux étranges, profonds, d'une nuance indécise entre le vert et le bleu ; il l'avait regardée aussi, elle avait souri, et alors, ma foi ! il était devenu fou, son cœur avait sauté dans sa poitrine. Dans l'ardente bouffée dont sa tête avait été traversée, la pensée même de Lucienne s'était effacée. Il allait crier, s'élancer... La voiture était partie.

Deux jours après, comme il traversait la place de la Bourse, un fiacre qui paraissait le suivre s'était arrêté près de lui ; la portière s'était entr'ouverte et une voix douce et impérieuse à la fois lui avait dit :

— Montez.

Il n'avait pas hésité, il était monté. C'était elle, son inconnue dont il rêvait depuis deux jours, une grande dame ou une grande artiste.

Aussitôt, elle lui avait déclaré qu'elle l'aimait, qu'elle le trouvait beau et elle lui avait demandé ce qu'il pensait d'elle. Elle lui parlait avec tranquillité, sans détacher de lui ses yeux fascinateurs. Lui, interdit, il avait répondu ce qu'on peut répondre en pareil cas. Il lui avait dit qu'elle était belle entre les belles, qu'il l'adorait, qu'il lui offrait son cœur et sa vie, et, par le fait, ses 3,000 francs d'appointements et sa situation personnelle ne lui permettaient guère d'offrir autre chose.

Alors elle, toujours calme, mais avec un accent qui l'avait bouleversé et lui avait fait passer des frissons de la plante des pieds à la racine des cheveux, ne lui avait demandé qu'une de ses nuits...

Une de ses nuits ! Il avait pâli, le cher garçon, en face de la redoutable sirène, mais la pensée de Lucienne l'avait troublé... Une journée, à la rigueur une soirée, une très longue soirée, ne pouvait-elle pas suffire ?

Mais l'inconnue tenait à sa nuit. Et, avec un sérieux parfait, elle lui avait fait la leçon, fourni un mensonge, et cela, sans chercher à savoir vis-à-vis de qui il avait besoin de mentir, en lui recommandant seulement le secret le plus absolu.

Puis, elle avait fixé la nuit, déclarant qu'elle *non plus* n'était pas libre, qu'elle dépendait d'un amant, jaloux comme un tigre, et qu'il fallait profiter de l'absence de cet Othello.

Ensuite, le rendez-vous pris, elle avait ouvert la portière et Charles Lemonnier était rentré chez lui, la cervelle agitée par cette aventure.

Assurément ce n'était pas une grande dame, et probablement ce n'était pas une artiste, mais c'était une superbe créature, et, caprice pour caprice, puisqu'elle voulait de lui pour une nuit, il voulait bien d'elle pour le même laps de temps.

Voilà pourquoi, un soir de juin, Charles Lemonnier, parfumé, frisé, tiré à quatre épingles, prenait un billet de première classe pour Ville-d'Avray, où la belle inconnue habitait une maison de campagne.

Le trajet de Paris à Ville-d'Avray dure une demi-heure. L'heureux garçon la passa dans des rêves bleus. A peine eut-il mis le pied dans le wagon qu'il oublia la réalité, c'est-à-dire Lucienne et l'enfant, l'affection simple et profonde du foyer,

avec les tracasseries de la vie ordinaire, les ennuis du bureau, les préoccupations des besoins matériels, sa modeste ambition de simple commis qui espère un jour passer chef de service, toute la prose enfin qui forme la trame de l'existence commune, et il s'élança dans une chaude poésie faite d'imaginations effrénées, de voluptés, de parfums, d'élégances exquises, de raffinements luxueux, comme il en peut passer par l'esprit d'un garçon de vingt-cinq ans, sentimental et insouciant.

Il arriva, rêvant tout éveillé. Il lui fallut faire un effort pour se rappeler les indications que l'inconnue, qu'Olympe, — elle lui avait dit qu'elle se nommait Olympe, — lui avait données.

En sortant de la gare, il devait prendre un chemin à droite, puis un sentier qui remontait vers le parc de Saint-Cloud, toujours à droite, et, avant d'arriver à la porte du parc, une ruelle à gauche. La maison se trouvait dans cette ruelle, à quelques pas. On ne lui avait dit ni le nom de la ruelle, ni le numéro de la maison. Il n'avait qu'à marcher. On l'attendrait.

Avec de pareilles indications d'ailleurs, il était impossible de s'égarer.

Charles alluma une cigarette, et, léger, joyeux, partit à la découverte de Cythère.

Le temps était très pur ; l'été, dans toute la fraîcheur de son épanouissement, enveloppait les haies de verdure, faisait courir sur les murs des broderies de feuillages, secouait ses parfums dans tous les sentiers, et les jardins, où passaient de gracieuses formes de femmes et d'enfants, étaient pleins du doux tintamarre des oiseaux.

Il gagna ainsi la porte du parc et se trouva en face de la ruelle, but de son voyage.

A cette époque, on commençait seulement à construire ces innombrables villas qui couvrent la côte de Ville-d'Avray, du parc de Saint-Cloud à la grande route. La ruelle, bordée de haies, séparait des terrains, les uns disposés en jardins, les autres abandonnés aux caprices de la nature, qui en faisait des coins de forêt. Les maisons étaient rares, éloignées les unes des autres.

— Ce doit être là, se dit Charles en regardant le toit d'une villa qui, entre les branches des grands arbres, émergeait à quelque distance, au-dessus d'un mur.

La coquette construction, à un seul étage, était comme noyée dans la verdure. C'était bien l'asile discret, le temple mystérieux qui convenait à la divinité aux pieds de laquelle il se préparait à déposer de fervents hommages.

Il avança, et, de loin, il aperçut une porte dans le mur. Mais était-ce bien là ? Cette porte était fermée. Irait-il y frapper ? Et s'il se trompait ? Et si l'on allait le regarder d'un air surpris lorsqu'il demanderait... M^{me} Olympe ? Une vague inquiétude pénétra dans son esprit.

Il approcha de cette porte close. Encore un pas, et il s'arrêterait pour se consulter.

Au moment même où il allait suspendre sa marche, la petite porte tourna sur ses gonds, sans bruit, et la divinité elle-même apparut, tendant la main.

— Ah !... s'écria-t-il en saisissant cette main.

Il n'eut pas le temps de parler ; il se sentit attirer vivement ; il entra et la porte se referma derrière lui.

— Vous voilà donc ! dit-elle.

Pendant quelques secondes, il resta immobile, hésitant. Mais Charles Lemonnier n'était pas de la race des amoureux transis ; il prit son parti bien vite ; il entourra de ses bras la taille de la jeune femme et couvrit son visage de baisers en s'écriant :

— Olympe, ma chère Olympe, que vous êtes belle !

Elle se laissait faire en souriant d'un sourire dont il n'était pas aisé de déterminer le sens, car, chez cette femme, le sourire n'était pas moins énigmatique que le regard.

Peut-être souriait-elle tout simplement parce qu'elle était satisfaite de l'hommage passionné qu'on rendait à la perfection de ses formes et de ses traits.

Elle était belle en effet, d'une de ces beautés séductrices qui n'inquiètent pas moins qu'elles ne captivent. Un peintre aurait volontiers placé cette tête sur le corps du sphinx. De ses yeux, à reflets changeants, sortait une lumière mystérieuse ; le nez droit, le menton proéminent, donnaient à la physionomie de cette femme une majesté hautaine qu'un sourire mobile, d'une expression indéfinissable, éclairait ou assombrissait suivant l'impression du moment. Ses sourcils noirs, dessinés en arcs parfaits, par le contraste avec les yeux clairs, ajoutaient à leur étrangeté. Ses épais cheveux noirs, rejetés en arrière, découvraient le front, petit mais d'un ovale exquis, et roulaient en liberté sur ses épaules.

Le corps de cette créature n'était pas moins parfait que son visage. Elle avait dans ses mouvements des souplesses de chatte, mais on la sentait capable de transformer la chatte caressante en lionne irritée. Toutefois, la grâce de la jeunesse répandue sur tous ses traits, dans tous ses membres, imposait en quelque sorte une cadence à ses moindres gestes, un harmonieux accord au son de sa voix.

— Suivez-moi, dit-elle au jeune homme après s'être prêtée, sans y répondre, à ses caresses.

Charles Lemonnier marcha derrière la jeune femme, ravi, admirant l'ondulation de sa démarche, la souplesse et le dessin voluptueux de ses formes, vaguement indiqués par une robe flottante de cachemire d'un bleu perlé.

Vraiment c'était une aventure merveilleuse.

La maison, petite et coquette, était entourée d'arbres qui prolongeaient leurs branches au-dessus du toit. Devant l'entrée, un parterre bien entretenu offrait à la vue des corbeilles de fleurs aux couleurs variées. En jetant un coup d'œil sur le jardin, on devinait de la profondeur, et, par le fait, il s'étendait jusqu'au mur du



parc de Saint-Cloud, si plein de beaux arbres, de taillis épais qu'il ressemblait lui-même à un petit parc.

Au moment d'entrer dans la maison, Olympe, — nous appellerons cette femme par le nom sous lequel Charles Lemonnier la connaissait, — Olympe se retourna.

— Nous sommes seuls, dit-elle. Il faudra donc nous servir nous-mêmes. J'ai donné congé à ma bonne, car personne ne doit savoir que vous êtes venu ici...

Elle suspendit sa phrase, regarda longuement le jeune homme et répéta :

— Non, personne.

— Chère Olympe !... s'écria Charles.

Il ne disait guère autre chose, et, en effet, qu'avait-il à lui dire, si ce n'est qu'il la trouvait belle, ravissante; divine! Il ne la connaissait pas; il ne savait rien de ses habitudes, de ses goûts, de son passé. Comme tout enfant de Paris, d'un esprit dégourdi, il avait l'œil exercé et le jugement prompt. De la porte du jardin à celle de la maison, en examinant rapidement la femme et l'endroit, il s'était dit :

— Non, ce n'est pas une grande dame. C'est trop modeste. Ce n'est pas non plus une actrice. C'est trop discret. Encore moins une cocodette vulgaire. Elle est trop sérieuse. C'est une femme entretenue.

Puis, pour la première fois, une pensée nouvelle traversa son esprit :

— Si c'était une femme mariée... Diable!

Et, avec un retour assez fat sur sa personne, il ajouta mentalement :

— Ça s'est vu, des femmes mariées qui s'offrent un beau gars de temps en temps pour se remettre de leur vilain singe.

Olympe, en ce moment, entra dans la maison.

La porte, précédée d'un perron de trois marches, était placée sur le côté, à droite. Elle ouvrait sur un vestibule dont les murs étaient recouverts de panneaux de bois peint en brun. Au centre, le bois était remplacé par une glace; de chaque côté s'étendait une double rangée de patères. Un tapis de moquette, à dessin bariolé, couvrait le sol. A gauche, aux deux extrémités du mur, deux portes donnaient dans les pièces du rez-de-chaussée. Un escalier, montant au premier, faisait face à la seconde de ces deux portes.

Charles déposa sa canne et son chapeau dans le vestibule.

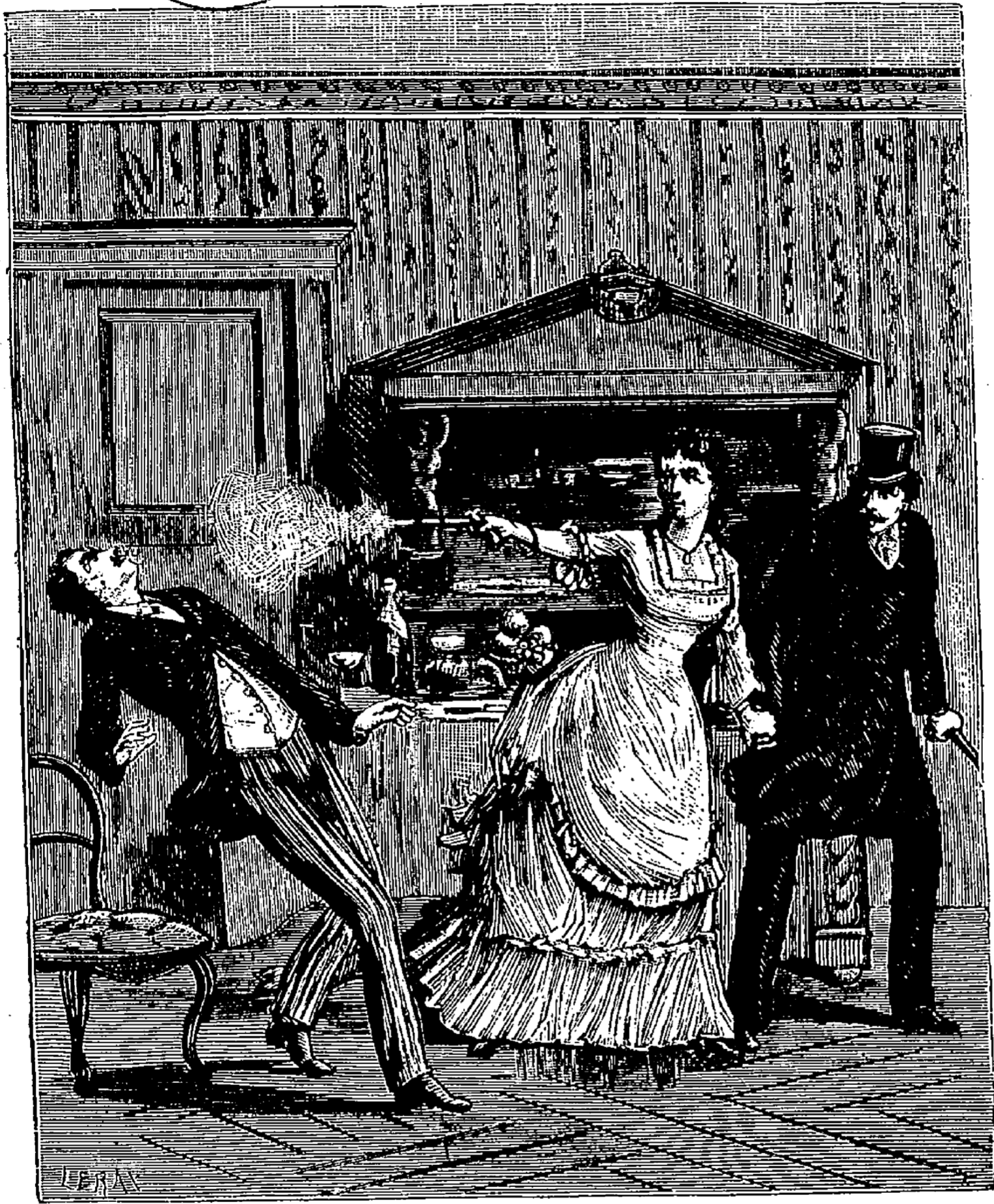
Olympe ouvrit la porte qui faisait face à l'escalier.

Charles traversa un petit salon et pénétra dans la seconde pièce, une gracieuse salle à manger, éclairée par deux fenêtres sur le jardin ou plutôt sur le petit parc qui s'étendait derrière la maison.

Cette pièce communiquait d'une part avec le grand salon, sur le devant de l'habitation, et d'autre part, au moyen d'un couloir, avec la cuisine, installée dans un pavillon spécial, adossé au corps principal du logis. En outre, on avait pratiqué, dans cette dernière construction, un cabinet de débarras ouvrant par une porte vitrée dans la salle à manger même.

Le lecteur voudra bien excuser ces détails qui lui paraissent sans doute fasti-





Olympe venait de se tourner vers lui, et, sans trembler, elle tira. (Page 14.)

dieux, mais il verra bientôt qu'ils sont nécessaires pour l'intelligence des événements qui vont suivre.

Dans la salle à manger, le couvert était mis pour deux personnes.

Le buffet, une crédence affectée à la dessert, étaient chargés de plats froids et délicats, une volaille, un pâté, une salade russe, des gâteaux et des fruits. D'un seau argenté, rempli de glace, émergeaient les goulots de deux bouteilles de champagne. A côté d'une boîte à liqueurs, une lampe à esprit-de-vin pour le café n'attendait que l'approche de la flamme pour remplir son office.

L'ameublement était en vieux chêne, style moyen âge, luxe alors assez recherché, car il était nouveau. Depuis, on peut dire qu'il est tombé dans le domaine public; c'est précisément ce qui nous dispensera de le décrire.

Charles sourit. Auprès de cette jolie femme, en face de ce souper fin, qui n'aurait pas souri, qui n'aurait pas, comme lui, aspiré l'air chargé de parfums étourdissants?

Les yeux brillants, il la prit encore dans ses bras et lui parla à l'oreille.

Elle resta immobile, sans opposer de résistance, souriant, et même elle lui jeta un regard furtif, où passa une flamme rapide; puis, soudain, une ombre éteignit cette flamme, et, d'un mouvement brusque, elle se dégagea.

— Non, fit-elle... N'avons-nous pas le temps? n'avons-nous pas la nuit?

Et comme le jeune homme la regardait d'un air un peu consterné, elle adoucit sa voix et pour la première fois le tutoya :

— Mais tu dois avoir faim, dit-elle. Nous allons dîner d'abord... tous les deux... dis, veux-tu?

— Tout ce que tu voudras, s'écria Charles, qui fit un mouvement pour la reprendre.

Mais elle s'échappa en riant, mit la table entre eux et dit d'un air redevenu sérieux :

— Je veux que tu te tiennes tranquille...

— Tranquille... auprès de toi! C'est impossible.

— Il le faut pourtant... quant à présent.

— Quant à présent, à la bonne heure. Mais ce quant à présent-là ne durera pas longtemps.

— Pas longtemps, répéta Olympe avec tendresse... Non, le temps de dîner: Charles Lemonnier prit une figure résignée.

— Allons, soit! dînons donc.

Il s'assit en face des fenêtres, tournant à demi le dos à la porte d'entrée. Il s'efforça d'abord de conserver une physionomie mécontente en suivant les mouvements de la jeune femme qui plaçait les mets sur la table. Mais il ne persévéra guère dans cet effort. Il n'était pas d'un naturel boudeur; et puis, un premier mouvement du cœur ou des sens calmé, le cri de l'estomac s'était fait entendre. Un estomac de vingt-cinq ans!

Le dîner commença. Olympe mangeait peu et paraissait pensive. Charles s'étonnait intérieurement de cette attitude presque froide.

— Bah! pensa-t-il, c'est le feu sous la cendre, un Vésuve avant l'éruption.

Quant à lui, tout en dirigeant sans se lasser l'artillerie de ses regards sur sa compagne, tout en cherchant ses pieds sous la table, il dévorait à belles dents.

CHAPITRE II

Arrivée de M. Othello.

Ils causèrent.

Charles Lemonnier était bavard. Elle lui demandait des renseignements sur sa famille, sur son enfance, sur ses folies de jeunesse, sur sa situation actuelle. Il répondait à tout, longuement, naïvement, se grisant peu à peu, riant volontiers de ce qu'il disait.

L'écoutait-elle ? Elle paraissait le faire parler pour occuper le temps. Parfois elle plaçait un mot par politesse ou faisait une question qui ne se liait pas bien étroitement avec ce qu'il avait conté.

Au surplus, il ne contait rien d'extraordinaire. Il n'avait pas connu son père. Sa mère vivait d'un petit commerce qui leur suffisait à elle et à lui. Elle lui avait fait donner une certaine instruction. Elle était généralement assez triste, mais aussi bonne que belle. Il avait à peine vingt ans quand elle était morte. Il en avait éprouvé un profond chagrin, et, quand il y pensait, il était triste encore.

A cette époque, il occupait une place de petit commis chez M. Penaire. C'est sa mère qui la lui avait fait avoir. Elle lui avait recommandé à maintes reprises de tout faire pour rester dans cette maison. Sans doute elle avait des raisons pour cela, mais elle n'avait eu ni le temps, ni la force de les lui dire avant de mourir.

— C'est singulier, dit Olympe en levant les yeux sur Charles Lemonnier.

— C'est quelque chose qui devait se rapporter à mon père, fit le jeune homme.

Puis, il reprit le fil de ses confidences. Dans ce temps-là il gagnait 1,200 fr. ; il en gagnait 3,000 aujourd'hui. Mais ce n'était pas trop. Il avait fait des folies, comme tous les jeunes gens, et enfin...

Mais il s'arrêta et rougit tout à coup.

— Ah ! par exemple, je ne peux pas vous dire cela.

— Pourquoi donc ? demanda Olympe.

— Oh ! à vous...

Olympe eut un sourire étrange.

— Il s'agit d'une femme, n'est-ce pas ?

Charles, qui tenait son verre à la hauteur de ses yeux, admirant la couleur dorée du vin, répondit par un petit mouvement de tête.

Olympe sourit en haussant légèrement les épaules.

— Mon pauvre ami, pourquoi vous arrêtez-vous ? Ne vous ai-je pas dit que, moi non plus, je ne suis pas libre, que je dépends d'un tigre...

— Oh ! ce n'est pas d'un tigre, moi, que je dépends... s'écria étourdiment le jeune homme.

— Enfin, ajouta Olympe, songez que nous ne devons plus nous revoir... que cette nuit sera la seule...

Charles posa rapidement son verre sur la table.

— Ne plus nous revoir... Allons donc ! Je vous aime trop pour cela.

Elle tressaillit... Une idée venait de lui traverser l'esprit... Elle fixa sur lui ses regards troublants, d'où s'échappaient comme des étincelles électriques.

— Tu m'aimes, dis-tu... fit-elle d'une voix mordante. Eh bien, consentirais-tu à tout quitter pour moi, à associer ta vie à la mienne ?

— A nous marier ? s'écria Charles.

— Oui, à nous marier, répéta-t-elle.

L'image de Lucienne et de l'enfant se dressa dans son esprit, il hésita un instant et finit par dire :

— Et l'enfant ?

— Quel enfant ?

— Le mien.

— Ah ! vous avez donc un enfant, un ménage !...

— Hélas oui !

Olympe éclata de rire, d'un rire nerveux, qui donna à sa physionomie une expression singulièrement dure et presque sauvage. Charles, un peu piteux, la regardait avec un certain trouble.

— C'était une plaisanterie, dit-elle enfin en se calmant.

— Oh ! ça ne m'empêchera pas de t'aimer, déclara assez naïvement le jeune homme, surtout puisque tu es malheureuse.

— Malheureuse ?... fit-elle d'un air surpris.

— Sans doute. Ton tigre...

— Ah oui, mon tigre.

Charles, tout en parlant, avait tourné autour de la table, et avait placé sa chaise à côté d'Olympe ; il passa son bras autour de sa taille et l'attira à lui. Elle le laissa faire. Alors il lui parla tout bas, longuement, doucement, joignant à ses paroles des gestes caressants, coupant ses phrases de baisers, avec une éloquence intarissable.

Elle avait la tête tournée du côté de la porte d'entrée, si bien qu'il ne la voyait que de profil. Les yeux d'Olympe ne se détachaient pas de cette porte.

Peu à peu, dehors, le jour avait baissé et le crépuscule s'était fait sous les arbres où, dans l'ombre verte, s'éteignaient les dernières lueurs dorées du couchant.

Et, à mesure que la nuit tombait, Charles devenait plus hardi et plus pressant. Olympe ne lui opposait aucune résistance ; elle ne répondait pas ; mais, depuis un moment, elle prêtait une attention extraordinaire, comme si elle avait entendu un bruit qui n'aurait pas été remarqué par son amant.

Soudain elle poussa un cri.

— Ah ! mon Dieu !

Et elle fit un bond, qui mit entre elle et Charles Lemonnier une distance de quelques pas.

Celui-ci était resté assis. Devant la porte d'entrée qu'Olympe lui cachait auparavant, il vit un homme, debout, un pistolet dans chaque main.

Cet homme portait un chapeau haut de forme enfoncé jusqu'aux yeux. Il était d'une taille moyenne, mais, dans sa stupéfaction, qui peu à peu devenait de la terreur, Charles le vit grand comme un géant.

Il était pâle, il avait l'air méchant, et ses yeux, dilatés par un sentiment violent, parurent terribles au jeune homme.

— C'est le tigre, pensa-t-il.

Charles Lemonnier n'était point lâche, mais il n'avait jamais prévu une péripétie de ce genre. Dans la première surprise, il fut comme abasourdi. En face de cet homme et de ces deux pistolets, il ne trouva rien. Il ne se leva même pas.

Le nouveau venu s'attendait-il à un mouvement qui ne se produisit point ? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il restait immobile de son côté. Il s'écoula quelques secondes avant qu'il se décidât à parler.

Quelques secondes, c'est peu de chose, mais il y a des circonstances où cela peut paraître long.

— Je vous surprends, misérables, dit-il enfin avec des intonations qu'il s'efforça de rendre effrayantes.

— Oh ! grâce ! grâce ! cria Olympe qui, les mains étendues, avait gagné l'autre côté de la pièce, et se trouvait en face de Charles Lemonnier.

— Non, pas de grâce ! reprit l'homme de sa voix caverneuse. Vous allez mourir tous les deux.

— Mourir ! dit Charles en se levant brusquement et en reculant jusqu'au mur. On ne tue pas les gens ainsi.

L'homme, qui avait vivement levé son pistolet, baissa le bras.

— Oui, mourir, répéta-t-il. N'êtes-vous pas l'amant de cette femme ?

— Monsieur, je consens à me battre avec vous, dit Charles. Demain, tout de suite, quand vous voudrez. Mais vous ne commettrez pas un crime, vous ne m'assassinerez pas.

— Non, pas de duel, reprit l'homme. Ta complice et toi, vous allez mourir.

— Soit ! s'écria Olympe d'une voix âpre, soit ! tirez, finissez-en. Il y a trop longtemps que cela dure...

— Madame, vous êtes folle, dit Charles. Vous voyez bien que monsieur hésite et vous l'excitez. Ah ! monsieur, vous regretteriez ce crime toute votre vie. Je sais bien que les apparences sont contre nous. Mais, après tout, les choses ne sont pas allées aussi loin que vous pourriez le croire... Allons, monsieur, laissez-vous tou-

cher. Je vous donne ma parole d'honneur que madame et moi, nous sommes innocents.

— Je ne te crois pas, reprit l'homme.

Et il leva le bras mais pour le rebaisser aussitôt.

Cet individu paraissait gêné dans son rôle de vengeur. Il était affreusement pâle. Les accents farouches de sa voix mollissaient, et, s'il avait fait plus jour, Charles aurait vu un léger tremblement agiter ses mains.

— Femme criminelle... fit-il en se tournant vers Olympe. Puis il s'arrêta comme quelqu'un qui ne se rappelle plus ce qu'il voulait dire.

Charles se remettait peu à peu, et, déjà, il songeait à se jeter sur cet importun pour le désarmer, quand il fut prévenu par la jeune femme.

— Il faut en finir, dit-elle.

Et, d'un mouvement brusque, elle arracha un des pistolets de la main de l'homme.

— Bravo ! cria Charles, qui allait s'élancer pour saisir l'autre.

Mais, il suspendit son mouvement ; une exclamation d'horreur lui échappa et l'épouvante, en quelque sorte, écarquilla ses yeux.

Terrible, livide, un pli profond creusé entre les sourcils, la lèvre retroussée et presque sanglante, Olympe venait de se tourner vers lui, le pistolet à la main.

Elle le leva à la hauteur du visage du jeune homme, et, sans trembler, elle tira.

Quand le léger nuage de fumée qui suivit le coup se fut dissipé, Charles Lemonnier apparut ; il leva les bras et fit deux ou trois mouvements en battant l'air. Il avait toujours la bouche ouverte et les yeux agrandis par sa dernière impression ; au-dessus du sourcil gauche, près de la tempe, une goutte de sang suintait au bord d'un trou à peine visible.

Pendant l'espace d'une seconde, il resta ainsi, debout le long du mur ; puis, il laissa échapper un cri étouffé, un gémissement sourd, et, comme une masse, il tomba en avant, la tête contre le dossier d'une chaise. La chaise fut renversée, et le corps, repoussé de l'autre côté, roula sur le plancher, étendu sur le dos.

Il y eut alors un moment de silence effrayant.

Toutes les vibrations des vitres, des verres, remués par la détonation d'abord, par la chute du corps ensuite, s'éteignirent les unes après les autres.

Un calme, une immobilité absolue, régnèrent dans cette pièce.

L'homme, aussi blanc que le mort, ne bougeait pas ; il serrait convulsivement la crosse de l'autre pistolet et regardait sa terrible compagne avec une stupéfaction indicible.

Celle-ci, après avoir tiré, avait appuyé son arme sur la table, et elle se tenait droite, avec un léger mouvement d'inclination de tête en avant ; ses traits, convulsés par une résolution énergique, se détendirent peu à peu et reprirent leur équilibre dans une harmonie sombre.

Comme elle était placée, elle voyait évidemment la face du mort, car, il n'y

avait pas à en douter, la balle avait fait son œuvre impitoyable, et Charles Lemonnier avait été tué raide.

A quoi songeait la redoutable sirène en contemplant sa victime ? Qui aurait pu le dire ? Son visage exprimait un lugubre parti pris. Ni regret, ni pitié ; mais aussi, ni haine, ni vengeance.

Elle avait obéi à une impatience suprême et dénoué une situation devant laquelle, au dernier moment, l'homme à qui revenait le soin du dénouement, avait hésité. Elle possédait une de ces natures énergiques qui n'admettent pas les recules.

Maintenant, elle demeurait immobilisée dans la stupeur de l'acte accompli, surprise de sa propre initiative, accablée sous sa propre audace.

De rapides pensées traversaient peut-être son esprit. Peut-être se disait-elle qu'un pareil effort n'était pas proportionné au but poursuivi. Peut-être s'étonnait-elle simplement de ce passage, si commun et si inquiétant toujours, de la vie à la mort, de l'action au repos, de l'être au non-être. Mais, soyez-en sûr, aucun remords n'avait posé sa griffe aiguë sur son cœur.

CHAPITRE III

En attendant l'heure.

Enfin, ces deux créatures détournèrent leurs regards du mort et leurs yeux se rencontrèrent.

— Eh bien ? fit-elle.

— Ah ! Rosalie, quelle femme tu fais ! murmura l'homme d'une voix sourde et tremblante.

Elle haussa les épaules et répéta le mot qu'elle avait prononcé en arrachant l'arme des mains de son complice.

— Il fallait en finir !

Il fallait en finir. Donc la scène qui avait précédé l'assassinat de Charles Lemonnier n'était qu'une comédie imaginée, soit comme un moyen d'entraînement pour les assassins, soit comme un moyen de surprise contre la victime.

Il n'y avait là ni une épouse coupable et un époux outragé, ni une femme sensuelle et un amant jaloux ; il y avait là deux scélérats, complices dans le même guet-apens.



Voilà ce que signifiait évidemment le mot féroce répété à deux reprises par cette femme : Il faut en finir.

Et, comme le misérable la contemplait toujours sans remuer, avec une admiration mêlée de terreur, elle reprit :

— Tu ne tirais pas. Cette scène tournait au ridicule. Ta peur devenait visible. Il s'en apercevait et il aurait fini par échapper.

— Eh bien oui, dit l'homme, j'en conviens, j'ai eu peur, peur de tuer. De loin, on croit ces blagues-là faciles ; mais, le moment d'agir venu, on hésite.

— Ai-je hésité, moi ?

— Oh ! toi... Écoute donc. J'ai cru qu'en me voyant il s'élancerait sur moi ; alors, j'aurais tiré. Mais non, il est resté sur sa chaise, sans bouger. Cette facilité m'a troublé.

— Cœur de poule !

— Tout le monde n'a pas ton énergie...

— Ne parlons plus de cela, Bernard. Maintenant, il faut nous occuper du cadavre.

L'homme, c'est-à-dire Bernard, nous l'appellerons par le nom que lui avait donné sa complice, comme nous appellerons celle-ci Rosalie et non plus Olympe, Olympe étant un nom adopté pour la circonstance, — Bernard donc, après avoir soigneusement abaissé le chien de son pistolet, le plaça dans sa poche. Ensuite, il remplit au hasard un verre avec la première bouteille qu'il trouva sous sa main et but avidement.

— Ah ! fit-il, j'avais besoin de cela.

Rosalie s'était assise et attendait.

— Nous disons donc qu'il faut nous occuper du corps... reprit Bernard, qui, peu à peu, reprenait son aplomb, et, tout en parlant, après avoir posé son chapeau sur la table, il se mit à cheval sur une chaise.

Rosalie lui avait répondu par un signe de tête.

— Ma chère amie, nous devons attendre la nuit noire pour nous occuper du corps, dit Bernard. Or, il fait jour encore. Nous en avons pour deux heures au moins avant de pouvoir sortir sans courir la mauvaise chance d'une rencontre.

— Soit ! attendons, murmura Rosalie.

— A propos, tu as pris des précautions pour que personne ne nous dérange ?

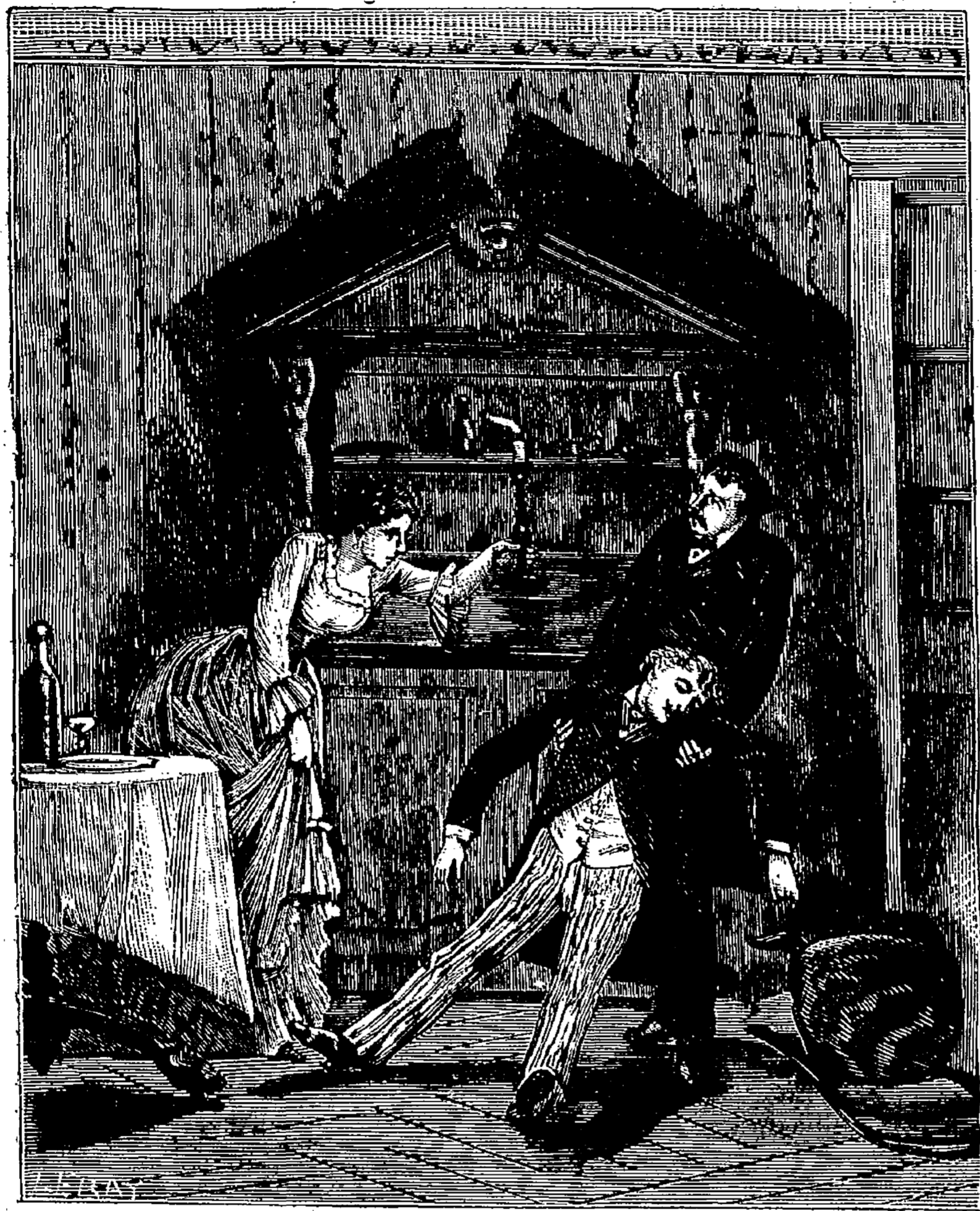
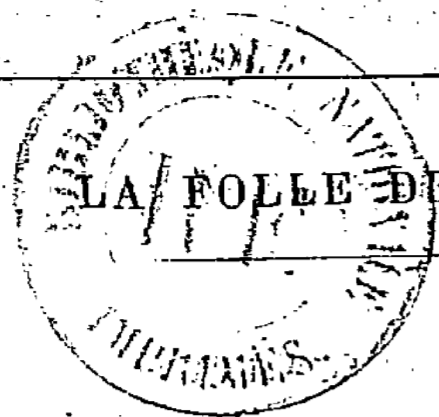
— Sans doute. La bonne ne doit revenir que demain.

— Et ta mère ?

— Ma mère rentrera ce soir par le dernier train. Elle dîne chez des amis qui la retiennent toujours tard. Nous pourrons achever ce que nous avons à faire et ensuite nous rendre à la gare. Il ne sera pas mauvais de nous montrer à pareille heure, tranquilles et gais, allant au-devant d'une dame.

— C'est assez juste, remarqua l'homme. Tu es étonnante pour penser ainsi à





Il le saisit par les épaules et, naturellement, ce mouvement fit remuer la tête. (Page 23.)

tout. Il n'y a qu'une chose qui me chiffonne, comment ferai-je pour l'emporter?

Rosalie haussa les épaules.

— Ce n'est pas une peur bête, se hâta d'ajouter Bernard. Mais il est lourd et j'ai pensé qu'il serait prudent de le déposer assez loin de la porte du parc.

— Je t'aiderai.

— Tu as réponse à tout.

— Mais, au moins, reprit-elle, nous n'aurons pas fait ça pour rien?

Elle appuya avec énergie sur le mot : *ça*.

— Sois donc tranquille, répondit Bernard en souriant.

Et, fouillant dans la poche de côté de sa redingote, il en tira une liasse de billets de banque de 500 francs. Il en compta dix et les posa sur la table auprès de Rosalie en disant :

— Voilà un acompte.

Elle prit ces papiers et les mit dans sa poche.

— Dès que le cadavre de Charles Lemonnier aura été trouvé, dès que son décès aura été constaté officiellement, continua Bernard, M. Penaire nous comptera le supplément de la somme promise, c'est-à-dire 90,000 francs. Il n'y a pas de danger qu'il nous manque de parole. D'abord il a tout avantage à nous fermer la bouche en tenant ses promesses ; ensuite, cette mort a pour lui une trop grande importance pour qu'il éprouve le moindre regret en nous versant la somme.

— Une grande importance, répéta Rosalie pensive. ●

— Certes, fit Bernard en buvant un second verre. Je crois savoir qu'il s'agit d'une question d'héritage. Tiens ! c'est du bourgogne, ajouta-t-il en posant le verre. Il est bon, ton bourgogne, Rosalie.

— Cinquante mille francs pour tuer un homme, dit Rosalie d'un air sombre.

— Permets, ma fille, cent mille. Cinquante mille chacun. Après tout, c'est bien payé. A la guerre, un remplaçant coûte quatre ou cinq mille francs, pas davantage. Je conviens qu'il a fallu combiner et que ce n'était pas facile. A moi tout seul, je n'en serais jamais venu à bout.

— Je l'ai bien vu.

— Ton mérite n'en est que plus grand. Le fait est que ta collaboration dans l'affaire l'emporte singulièrement sur la mienne. C'est toi qui as trouvé l'idée de la bonne fortune, une crâne idée, étant donné l'isolement de cette maison de campagne et le voisinage du parc de Saint-Cloud. C'est encore toi qui as... Ma part est petite, c'est vrai. Mais si tu veux, nous ferons un voyage en Italie, tous les deux, et à mes frais, rien qu'à mes frais.

Rosalie pensive ne paraissait pas entendre.

— Je voudrais savoir quel intérêt ce Penaire avait à la mort de Charles Lemonnier, dit-elle.

— Je ne puis te répéter que ce que tu sais déjà. M. Penaire, qui depuis quelques années se sert de moi pour des besognes délicates à la Bourse et ailleurs, m'a fait appeler il y a une dizaine de jours. Quand nous avons été seuls dans son cabinet, la porte bien fermée, il m'a fait asseoir auprès de son bureau, et là, les yeux dans les yeux, à voix basse, il m'a demandé si pour cent mille francs j'étais homme à assurer la disparition d'une personne gênante. Le chiffre m'a séduit. Je n'ai pas hésité ; j'ai répondu : oui. Alors il a ajouté que la somme de cent mille francs serait à ma disposition le jour où le décès d'un de ses commis, Charles Lemonnier, serait officiellement constaté. Et il m'a donné congé. C'est après cela que j'ai eu l'idée, te

sachant une femme résolue et connaissant la situation où la mort de M. Malivant t'avait réduite, de te proposer le partage si tu voulais bien m'aider...

— Je sais tout cela... Mais ça ne me dit pas l'intérêt que M. Penaire peut avoir à la mort de ce garçon...

— Je suis à peu près comme toi sur ce point. Je soupçonne que Lemonnier se trouvait entre M. Penaire et quelque gros héritage... J'ai vaguement entendu parler d'un oncle à millions que M. Penaire aurait en Amérique... Et, entre nous, je crois que les millions arriveraient à point. Il circule de mauvais bruits sur la banque Penaire et C^{ie}. On la dit compromise dans de fausses spéculations. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'avant de me remettre les dix mille francs que je lui ai réclamés à titre d'arrhes et pour préparer notre affaire, il a singulièrement hésité... Oh ! ne dis rien. Il y avait le manque de confiance sans doute, mais il y avait encore autre chose, car il a ajouté : Agissez vite, cela presse.

Rosalie resta silencieuse, rêvant à ce que Bernard venait de lui dire. L'homme avala encore un verre, mais sans rompre le silence, regardant de côté sa compagne morne et soucieuse.

Il pouvait avoir une trentaine d'années. Au premier abord, son visage régulier devait plaire. Il était assez beau garçon, malgré des traces de flétrissure et des rides au coin des lèvres, qui indiquaient l'abus des plaisirs et une profonde lassitude. Quand il souriait, sa physionomie avait du charme, mais ses yeux inquiétaient ; ils n'avaient qu'une expression, la fausseté. Jamais cet homme ne devait regarder un autre homme en face.

Le jour, au dehors, s'effaçait de plus en plus ; auprès des fenêtres, la lumière blafarde gardait une certaine vivacité, mais au delà l'ombre montait dans les fonds, éteignant peu à peu toute couleur.

Dans la salle à manger, les dernières lueurs du jour tiraient une étincelle des cristaux ; les tentures brunes et les meubles de chêne devenaient noirs. Un peu de clarté encore était concentré près des croisées et frappait la face livide du mort, Bernard s'était placé de manière à ne pas le voir ; Rosalie paraissait n'y pas songer.

Bernard examinait sa complice à la dérobée avec une certaine timidité. Cette femme le dominait de toute la hauteur d'une volonté violente. Lorsque, quelques mois auparavant, il avait fait sa connaissance, par hasard, au théâtre, en vertu du mystérieux instinct qui attire certaines natures les unes vers les autres, ceux qui sont généreux vers ceux qui sont grands, ceux qui sont faibles vers ceux qui sont forts, il était déjà tombé bien bas. Il avait été chassé d'une maison pour infidélité et faux, et c'était même à cause de ce passé que le banquier Penaire, qui en avait eu connaissance, avait attiré Bernard à lui et l'avait employé à des besognes qui n'exigeaient pas un excès de scrupule.

Mais, depuis le moment où Bernard avait connu Rosalie Morin, depuis qu'il était devenu son amant de cœur, sa chute avait été vertigineuse. Elle avait en quelque

sorte consumé tout sens moral en lui. Il y avait je ne sais quoi de grand et simple à la fois dans sa perversion. Elle ne connaissait ni bien, ni mal; elle ne connaissait que des besoins à satisfaire par n'importe quel moyen. Elle ressemblait à une force inconsciente lâchée dans la société; c'était un instinct sauvage sous les apparences les plus séduisantes de la civilisation. La nature n'avait mis, pour avertir les passants, qu'un masque de froideur à cette figure admirablement belle. Tant pis pour ceux que cette glace n'arrêtait pas: la pente était rapide et l'abîme au bout.

L'esprit facile, le cœur pervers, le caractère malléable de Bernard avaient séduit Rosalie. Elle en avait fait son amant, mieux que cela, son esclave. Elle l'avait conquis par les sens, subjugué par la volonté. A cette époque, elle s'ennuyait fort. Sa mère l'avait vendue trois ans auparavant à un vieillard riche, nommé M. Malivant. Vieillard, relativement à cette créature de dix-sept ans: il en avait soixante. Ce Malivant était un sceptique dans le sens le plus exécrationnable du mot. Dans son monde, par situation, il était obligé de feindre des sentiments d'honneur et une grande austérité de mœurs. Il prenait sa revanche auprès de sa maîtresse.

Il l'avait absolument, et de toutes façons, corrompue. Elle était créée, tournée vers le mal; il l'y avait précipitée, jouissant de son œuvre, se délassant, dans une sorte d'éruption de noirceurs et de vices, de l'hypocrisie forcée de sa vie publique.

En prenant Rosalie et sa mère, en les logeant dans cette petite maison de Ville-d'Avray, il les avait fait passer de la misère à l'opulence relative. Il leur avait même promis d'assurer leur avenir. Puis, il était mort subitement, ne leur laissant rien, sauf cette maison achetée au nom de la mère de Rosalie, rien que la rage d'avoir été trompée par lui et que le désir de s'en venger sur la société tout entière.

La mort de M. Malivant était survenue quelques mois après la liaison de Rosalie et de Bernard.

— Nous n'avons plus pour vivre que les économies de ma mère, avait dit Rosalie à son amant. Il faut que tu trouves quelque chose.

Bernard avait trouvé un crime. Il l'avait apporté à sa maîtresse. Celle-ci l'avait accepté sans hésitation, et elle en avait fait l'odieux guet-apens que le lecteur connaît.

La nuit tombait donc et le silence entre ces deux êtres se prolongeait.

A la fin, Bernard, que cette situation accablait et qui, peu à peu, en était venu à ne plus oser regarder du côté de la fenêtre, dit à demi-voix:

— Je voudrais que cela fût fini.

Rosalie releva la tête pour lui répondre, mais, au lieu de parler, elle fit un geste de la main.

— Chut! fit-elle.

— Hein! quoi donc? dit Bernard effrayé.

— J'ai entendu ouvrir la porte du jardin.

Bernard devint livide.

— Ce n'est pas possible, murmura-t-il.

— Si. Ce ne peut être que ma mère qui rentre plus tôt. Allons voir.

Elle sortit rapidement, mais en conservant son calme, suivie de l'homme dont les cheveux se dressaient sur la tête et dont une sueur froide couvrait le front.

Ils traversèrent le petit salon, gagnèrent le vestibule, ouvrirent la porte d'entrée sans en quitter le seuil.

Ils ne virent, ils n'entendirent rien.

Peut-être ne s'étaient-ils pas assez hâtés, peut-être, pendant qu'ils arrivaient dans le vestibule, quelqu'un avait-il tourné la maison.

Ce qu'il y a de certain, c'est que, dans le temps où ils se tenaient tous deux sur le seuil de la maison, explorant le jardin du regard, la figure d'une femme d'un certain âge se colla aux vitres de la salle à manger.

Le spectacle qu'elle eut immédiatement sous les yeux dut produire sur cette femme l'effet de la tête de Méduse; mais cette impression fut passagère et la figure disparut.

Au même moment, Bernard s'élançait dans le jardin du côté de la cuisine et Rosalie rentrait dans la salle à manger.

Rien n'avait bougé.

Elle alla jusqu'à la fenêtre, enjambant le corps étendu sur le plancher. Tout était tranquille dehors. Bernard parut. Elle fit un geste auquel il répondit par un signe rassurant.

Alors, elle sortit de nouveau et monta au premier étage.

Elle frappa à une porte.

— Entre, répondit-on de l'intérieur.

Rosalie frémit, mais entra.

Une femme d'un certain âge venait d'ôter son chapeau et de s'asseoir dans un fauteuil.

Cette femme avait pu être belle, mais la petite vérole avait ravagé ses traits, que l'âge avait achevé de flétrir. Elle n'avait de remarquable que les yeux, des yeux pareils à ceux de Rosalie.

— Tu viens d'arriver, maman? demanda cette dernière.

— Oui, à l'instant.

— Pourquoi es-tu montée à ta chambre aussitôt?

— Pourquoi?

La mère regarda la fille en répétant ce pourquoi. Puis elle ajouta :

— Parce que j'ai la migraine et que j'ai besoin de repos.

— Seulement pour cela?

— Non. Encore pour autre chose.

— Ah ! quelle chose?

— Parce que Bernard est là et que je n'aime pas Bernard.

— C'est tout?

— C'est tout.

Rosalie allait se retirer quand sa mère reprit :

— Attends. Dépêche-toi de terminer avec lui ce que tu as à faire.

En entendant ces étranges paroles, ce fut au tour de la fille de regarder la mère. Elle n'y répondit pas toutefois. Elle sortit lentement, méditant sur le sens de cette bizarre recommandation.

Bernard l'attendait dans le vestibule.

— Pourquoi restes-tu là ? lui demanda Rosalie.

— Parce que je n'ose pas rentrer seul dans la salle à manger, répondit-il en désignant la porte du doigt.

— Es-tu lâche ?

Il ne protesta pas ; il ajouta seulement :

— Il n'y a personne dans le jardin.

— Je ne m'étais pas trompée, dit Rosalie. Ma mère est rentrée. Elle était montée dans sa chambre avant que nous fussions ici.

— Diable ! fit Bernard toujours agité.

Rosalie haussa les épaules.

— Il n'y a pas de danger ; elle ne sait rien. D'ailleurs, elle nous aiderait plutôt... Allons, viens ! J'ai réfléchi. Nous avons encore plus d'une heure à attendre avant de pouvoir sortir en toute sécurité. Il ne faut pas laisser ce corps dans la salle à manger.

— Mais où le cacherons-nous ?

— Dans le cabinet vitré... Viens.

Elle prit les devants et Bernard, très pâle, suivit.

CHAPITRE IV

Une mauvaise nuit.



Une nuit s'était faite dans la salle à manger ; on ne voyait plus qu'une faible lueur crépusculaire par les fenêtres.

Rosalie prit des allumettes sur la crédence, et bientôt deux bougies éclairèrent la pièce.

Bernard était resté sur le seuil.

Sans faire attention à lui, elle alla ouvrir la porte vitrée du cabinet de débarras ;

il était assez profond; le long des murs, des vêtements étaient pendus à des patères.

— Allons ! dit Rosalie à Bernard, prends-le par les pieds et apporte-le ici.

Bernard la regarda sans parler, mais ne bougea pas.

— Eh bien ! qu'attends-tu donc ? reprit-elle en frappant du pied.

Le misérable était en proie à une terreur superstitieuse qui le rendait stupide. Cependant, il obéit. Les dents serrées, les yeux à demi fermés, il fit quelques pas et se baissa pour soulever le cadavre. Il le saisit par les épaules et, naturellement, ce mouvement fit remuer la tête.

Bernard le lâcha aussitôt et fit trois pas en arrière, précipitamment.

— Je ne peux pas, dit-il. Il me regarde. Je t'assure qu'il me regarde.

Rosalie, sa bougie à la main, alla à lui. De sa main libre, elle lui prit le poignet et le contraignit à revenir auprès du corps.

— Imbécile, dit-elle, comment te regarderait-il puisqu'il est mort. Il a les yeux ouverts, voilà tout.

Elle éclaira la face de Charles Lemonnier, et, en se baissant, elle força Bernard à se baisser. Elle mit la main sur le corps, et même, fouillant dans la poche de la redingote, elle en tira un portefeuille.

Bernard la laissa faire.

— Qu'a-t-il de si effrayant ? reprit-elle, après avoir fait disparaître le portefeuille.

Pour d'autres que pour ses meurtriers, l'aspect du mort n'avait rien d'effrayant, en effet. Les yeux étaient restés ouverts, mais la bouche s'était fermée. Aucune contraction ne détruisait l'harmonie du gracieux visage, calme et blanc de Charles Lemonnier. Il avait toujours son bouton de rose à sa boutonnière.

Bernard regardait. Il tressaillit soudain.

— Vois, vois... dit-il en montrant le front.

Un étroit filet de sang le rayait de la tempe aux cheveux.

— C'est par là qu'il est mort, dit Rosalie. Allons ! finissons-en.

Sous les yeux de sa terrible maîtresse, Bernard sentit lui revenir un peu de force. Il prit le mort sous les bras, résolument, et le traîna jusqu'au cabinet. Arrivé au fond, il laissa tomber le corps.

Il sortit aussitôt et se jeta sur une chaise.

— Ah ! c'est affreux ! dit-il.

Il s'épongeait le front avec son mouchoir.

— Non, non, murmurait-il, je ne croyais pas que ce fût aussi épouvantable.

Rosalie venait de refermer le cabinet; elle en avait retiré la clef après avoir donné un tour. Un rideau couvrant la vitre à l'intérieur, on ne pouvait rien voir.

— Auras-tu bientôt fini tes jérémiades ? dit-elle à Bernard, avec impatience.

Celui-ci chercha à s'excuser.

— Il est si lourd...

— Comment feras-tu donc tout à l'heure quand il faudra le porter dans le bois ?

Bernard jeta sur Rosalie des regard effarés. En effet, comment ferait-il ? Il regrettait amèrement de s'être engagé dans cette aventure. Un crime n'est pas une besogne facile comme il l'avait cru d'abord. Il lui semblait à présent que la campagne, qu'il avait trouvée si déserte le soir, passé dix heures, devait être remplie d'allants et venants, et qu'on ne pourrait faire un pas sans rencontrer quelqu'un.

— Si nous l'enterrions dans le jardin ? proposa-t-il.

— Tu es fou, répondit Rosalie. Ma mère nous entendrait, le jardinier apercevrait vite que la terre a été remuée. Et puis comment M. Penaire pourrait-il faire constater officiellement le décès de Charles Lemonnier ?

— Sans doute, fit Bernard. Mais ce sera si dur de porter ce mort...

— Je t'aiderai, dit Rosalie avec une intonation méprisante.

Elle s'était assise auprès du misérable, accablé par la peur et le remords ; elle était calme, bien qu'un peu d'irritation se fit sentir dans sa parole. Elle remplit la moitié d'un verre de cognac et le donna à Bernard.

— Bois, ordonna-t-elle. Cela te remettra.

Bernard obéit.

Comme il posait le verre sur la table, un coup de sonnette se fit entendre au dehors.

Les deux assassins se levèrent simultanément, se regardant ébahis, terrifiés.

— C'est bien ici qu'on a sonné ! demanda l'homme à voix basse.

— C'est à la porte du jardin, répondit la femme.

— Il ne faut pas ouvrir, reprit Bernard.

— Tu es fou. Ce serait créer des charges contre nous. Mais qui donc peut venir à cette heure-ci ?

— On est peut-être déjà sur nos traces ?

— Je te dis que tu es fou. Personne encore, en ce moment, pas même sa maîtresse, ne soupçonne sa disparition.

— Alors...

— Il faut voir qui c'est.

Mais ils ne bougeaient pas. La surprise avait été trop vive pour qu'ils pussent, même Rosalie, se remettre aussi vite.

Il y eut un moment de silence et d'angoisse ; Bernard restait les yeux fixés sur la porte vitrée ; il croyait en voir remuer le rideau.

On sonna une deuxième fois, plus violemment que la première.

Ce fut un coup de fouet pour Rosalie.

Elle prit le pistolet avec lequel elle avait tiré sur Charles Lemonnier, et qui était resté sur la table.

— Cache cela, dit-elle en le remettant à Bernard.

Puis, une bougie à la main, elle sortit en ordonnant à son complice de la suivre.

Dans le vestibule, elle décrocha le chapeau que Charles Lemonnier avait déposé en entrant et le remit à Bernard. Elle lui montra ensuite la canne du jeune homme.



— Comment, c'est vous, Catherine ? dit Rosahe. (Page 26.)

— Prends cette défroque, dit-elle, et porte-la dans le cabinet.

En même temps, elle lui tendit la clef qu'elle venait de retirer de sa poche.

— Dans le cabinet... répéta-t-il.

Ses dents claquaient, ses mains tremblaient.

— Pas d'enfantillage, ajouta-t-elle, c'est notre tête que nous jouons.

Bernard eut un haut-le-corps. Pour la première fois, une horrible perspective, qu'il n'osait pas même préciser dans son esprit, lui était mise en quelque sorte sous les yeux. L'instinct de conservation, brutalement éveillé, lui donna du courage.

Il s'empara de la clef, et, chargé du chapeau et de la canne, il regagna la salle à manger où était restée une bougie allumée.

Rosalie, la clef de la porte d'entrée dans une main, une lumière dans l'autre, n'hésita plus. Elle descendit dans le jardin pour aller ouvrir.

On venait de sonner pour la troisième fois.

Dehors, on entendait un murmure de voix, mêlé de rires.

Rosalie tendait avidement l'oreille. Ces rires la tranquillisèrent. Elle n'était pas inquiète sans doute. Sa raison lui disait qu'elle n'y avait encore rien à craindre pour les auteurs du crime commis dans la maison. Mais il suffit de se jeter dans une situation extraordinaire pour sentir en quelque sorte toutes les conditions de la vie normale s'ébranler autour de soi. Le système nerveux, tendu avec force, réagit sur tous les organes, aussi bien sur les plus grossiers que sur les plus délicats, sur les mains qui tremblent et sur le cerveau où naissent des chimères. Le criminel, agent d'une surprise du destin sur une créature humaine, à son tour, redoute des embûches, des hasards exceptionnels, les pièges de la même fatalité qui s'est servie de lui.

On riait. Donc les importuns, qui surprenaient Rosalie et Bernard dans des circonstances aussi étranges, n'étaient pas amenés par l'événement de la soirée. Quand on craint le pis, le moindre allègement soulage singulièrement.

— Mais c'est la voix de Catherine, pensa Rosalie en mettant la main sur la porte.

Elle ouvrit.

A la lueur vacillante de la bougie, dans l'ombre, elle vit une femme et un homme. L'homme, qui se tenait en arrière, paraissait chargé d'outils.

— Comment, c'est vous, Catherine? dit Rosalie.

— Oui, madame, c'est moi, répondit une voix ronde et joyeuse.

C'était Catherine, en effet, la bonne, partie le matin même et qui devait passer la nuit à Paris.

— Mais pourquoi êtes-vous revenue ce soir? Je vous avais donné jusqu'à demain, reprit Rosalie qui, instinctivement, masquait l'entrée comme pour la défendre.

— Je sais bien, je sais bien, madame, répondit la servante. Mais voilà, je vais vous dire, je me suis tout à coup rappelé une chose que j'avais oubliée, et madame aussi, bien probablement....

— Quelle chose? fit Rosalie impatientée. Et d'abord, qu'est-ce que cet homme?...

— Vous ne le reconnaissez pas, madame, c'est le jardinier.

— Oui, madame, le jardinier, répéta l'homme. Léonard, pour vous servir.

— Et qu'est-ce que le jardinier vient faire à cette heure-ci?

— C'est justement la chose que madame, et moi, nous avons oubliée et dont je me suis souvenue à Paris... heureusement, s'écria la bonne avec conviction. Mais si madame veut bien nous laisser entrer, je lui expliquerai, et Léonard déposera ses outils.

Que faire? Rosalie hésita. Elle sentit qu'elle ne pouvait pas raisonnablement avoir l'air de se méfier de ce jardinier qu'elle connaissait depuis des années, et, d'ailleurs, le souvenir de la circonstance à laquelle sa bonne faisait allusion lui revenait peu à peu. Cette circonstance expliquait fort bien l'arrivée du jardinier; un refus de le laisser entrer aurait pu faire naître des soupçons dans la suite. Rosalie s'effaça donc, et la bonne et le jardinier passèrent.

— Si madame veut bien me permettre, dit la bonne en prenant le bougeoir, je vais l'éclairer pour rentrer; ensuite je conduirai Léonard à la cuisine.

— Non, dit vivement Rosalie. Je vais vous accompagner. Vous me direz ce que signifie ce retour et l'arrivée du jardinier à une heure indue...

Catherine était une Normande passablement « répondeuse » ayant, comme on dit, la tête près du bonnet. Elle jouissait, d'ailleurs, de la liberté d'allure et de paroles que les domestiques prennent vite dans les maisons de mœurs équivoques.

— Madame insiste bien, dit-elle d'un ton aigre. Voilà ce que c'est que de prendre trop à cœur les intérêts de la maison où l'on est. Ce n'est pas pour moi peut-être que j'ai fait venir le jardinier. Quand madame donne un ordre, elle devrait au moins se souvenir.

Tout en parlant, Catherine marchait et elle arriva ainsi à la cuisine, suivie de sa maîtresse et de Léonard. Rosalie, à l'ordinaire peu patiente, la laissait dire. Elle réfléchissait et, en effet, elle se rappelait fort bien à présent la raison que Catherine faisait valoir. Mais elle ne l'avouait point. Elle avait besoin de gagner du temps pour préparer un plan.

— Enfin, madame, dit brusquement Catherine en posant la bougie sur une table, tandis que le jardinier, débarrassé de ses outils, restait immobile entre les deux femmes, est-ce que vous ne vous rappelez pas ce qui avait été arrêté entre madame votre mère, vous et moi, relativement au jardinier? Il était entendu qu'il passerait cette nuit à la maison de manière à pouvoir commencer son travail au petit jour sans réveiller personne. C'était une chose convenue avec lui. Puis, nous l'avons tous oubliée. Mais ça m'est revenu à Paris et alors j'ai pris le train, je suis allée chercher Léonard et nous voilà. Est-ce que c'est juste de faire la mine à ceux qui cherchent à vous rendre service?...

— Vous auriez pu, sans inconvénient, retarder de vingt-quatre heures...

— Excusez, madame, je vas vous dire, fit le jardinier, c'est que je suis bien occupé dans ce moment-ci et que je n'aurais guère eu le temps avant huit jours...

— C'est bon, dit Rosalie en l'interrompant. Catherine, vous irez chercher un matelas pour cet homme, vous passerez par le jardin.

— Bien entendu. Je ne passerai pas par le salon...

La bonne avait allumé une lampe, tout en grommelant. Rosalie, son bougeoir à la main, gagna la salle à manger par le couloir qui la reliait à la cuisine.

Bernard n'y était pas. Rosalie le trouva dans le salon, étendu dans un fauteuil, anxieux, agité.

— Qu'est-ce que c'est? demanda-t-il.

Rosalie haussa les épaules d'un air furieux.

— Une complication ridicule, répondit-elle.

Et elle lui raconta l'histoire du jardinier. On devait transformer en potager un coin du jardin; Léonard avait proposé de passer la nuit dans la maison, afin de pouvoir se mettre au travail au petit jour. La nuit désignée était bien celle-ci; mais, absorbée par d'autres préoccupations, Rosalie avait oublié cet arrangement. Par malheur, la servante, au dernier moment, avait été moins oublieuse que la maîtresse.

— Alors, il va coucher ici?

— Oui, dans la cuisine.

— Et la bonne?

— La bonne va coucher dans sa chambre, au premier.

— Mais si nous essayons de sortir, ils pourront nous surprendre.

Rosalie ne répondit pas; elle fronçait les sourcils et réfléchissait profondément. Dans le jardin avaient lieu des allées et venues. Tout à coup, Rosalie leva la tête.

— Oh! la malheureuse, que fait-elle encore? dit-elle.

Le mouvement avait changé de place; il venait de la salle à manger, où l'on entendait secouer une porte.

Rosalie fit un bond et s'élança jusqu'à la pièce d'où arrivait ce bruit.

— Qu'est-ce qui vous prend encore? cria-t-elle à Catherine, qui s'escrimait contre la porte du cabinet.

— C'est bien ennuyeux, dit la servante. Je ne retrouve plus la clef du cabinet. Madame y met ses manteaux, ses chapeaux, et, madame doit au moins se rappeler ça, elle m'a autorisé à y suspendre aussi mon châle. C'est ce que j'allais faire. Mais j'ai trouvé le cabinet fermé. Est-ce que madame sait où est la clef?

— Non, répondit Rosalie.

— Peut-être qu'en poussant fort, j'ouvrirai la porte. Je vais appeler Léonard.

— C'est inutile... A quoi bon fausser cette serrure? On retrouvera cette clef demain.

— Comme madame voudra.

En se retournant, Catherine jeta un regard inquisiteur sur la table, sur les plats et sur les bouteilles.

— Madame avait du monde, dit-elle d'un ton équivoque. Il est bien regrettable que, justement, je me sois trouvée dehors. Ça a bien dû gêner madame.

Rosalie était vraiment forte, car elle eut le courage de se maîtriser.

— Vous voyez, Catherine, nous avons mangé froid. D'ailleurs, il n'y avait pas de cérémonie. C'était M. Bernard... Il est encore ici.

— Ah! fit la bonne. Alors elle trouva moyen d'exhaler le reste du mécontentement que lui avait fait éprouver l'accueil peu empressé de sa maîtresse.

— On voit bien, ajouta-t-elle, que ce n'est pas une personne tranquille comme M^{me} Morin qui a dîné ici.

Et, en même temps, sans paraître remarquer le regard irrité que Rosalie lui jeta, elle releva la chaise que Charles Lemonnier avait renversée dans sa chute.

— Bonsoir, madame, dit-elle ensuite.

Et elle sortit.

Rosalie ne lui répondit pas. Quand la bonne eut fermé la porte, sa maîtresse fit un geste menaçant. Puis, elle se baissa pour regarder de plus près, à l'aide de la bougie, une tache humide sur le plancher, une toute petite tache, d'ailleurs. Elle tira son mouchoir de sa poche et essuya légèrement.

Le mouchoir, quand elle l'examina, était rouge.

Elle tressaillit. A cet endroit avait dû reposer la tête du mort. La tache devait être une tache de sang. Elle frotta résolument la place et, lorsqu'elle remit son mouchoir dans sa poche, il était tout ensanglanté.

Elle retourna auprès de Bernard. Il paraissait anéanti.

— Que faire? murmura-t-il.

— Attendre, répondit-elle.

Ils restèrent silencieux en face l'un de l'autre.

Aucun bruit dans la maison ne leur échappait. Ils suivirent toutes les phases du remue-ménage que faisaient dans la cuisine la bonne et le jardinier. Le bourdonnement de leurs voix parvenait jusqu'à eux. Ils virent Catherine passer dans le jardin avec une lumière. Ils l'entendirent monter, ouvrir la porte de sa chambre au premier, aller et venir. Puis, le silence se fit. Un silence profond. La nuit était belle et calme. Par la fenêtre ouverte du salon, à peine entendait-on remuer les feuilles au passage d'une brise douce et rafraîchissante. Entre les branches, on voyait luire des étoiles.

Bernard et Rosalie laissèrent s'écouler ainsi une heure, une heure qui leur parut longue comme un siècle. Ils commençaient à jeter l'un sur l'autre des regards avant-coureurs d'une invitation réciproque à agir, quand des pas réguliers, tranquilles se firent entendre dans le jardin. Leurs regards changèrent d'expression. Presque aussitôt le jardinier parut; il se promenait en fumant sa pipe.

C'était un grand garçon de vingt-cinq à trente ans, à l'air niais et patelin, commun chez les gens de la campagne.

Il fit un salut assez gauche en passant près de la fenêtre, où évidemment il était attiré par la curiosité et crut devoir donner une explication de sa promenade nocturne.

— Je ne dormais pas, dit-il. Alors j'ai pensé qu'en fumant une pipe dans le jardin je ne ferais de mal à personne.

On ne lui répondit pas. Il reprit le chemin de la cuisine.

Bernard se leva, et le regarda s'éloigner.

— Il va être minuit, murmura-t-il.

Rosalie fit un signe qui signifiait : Je n'y puis rien.

Bernard se jeta de nouveau dans un fauteuil.

L'attente, la cruelle attente, recommença. Mentalement, ils comptèrent les secondes, les minutes, les quarts d'heure. Le temps leur tombait sur le cœur par gouttes de plomb. C'était un supplice atroce, sous lequel leurs natures nerveuses se tordaient en quelque sorte. Le silence était absolu dans le sens ordinaire du mot. Mais maintenant ils entendaient ce qui aurait échappé à une oreille ordinaire. Leurs sens avaient acquis une subtilité merveilleuse. Un froissement de feuilles les agitait intérieurement comme un bruit suspect.

Enfin Rosalie, un doigt sur la bouche, se leva et passa dans la salle à manger. Elle revint au bout d'un instant.

— Tout est tranquille, dit-elle à voix basse. Courage !

Bernard se leva résolument.

— Allons ! fit-il.

Ils rentrèrent dans la pièce fatale, en marchant sur la pointe des pieds, tressaillant à chaque craquement du parquet.

Rosalie ouvrit la porte du cabinet.

Sur le seuil, Bernard hésita comme au bord d'un trou sombre, dont on ne peut mesurer la profondeur.

— Tire-le par les pieds, murmura Rosalie.

Il se baissa...

Mais il n'acheva pas son mouvement et Rosalie qui l'éclairait, recula.

Dans la cuisine, le jardinier remuait ses outils. Bientôt il n'y eut plus de doute à avoir, le maudit homme affilait une lame quelconque en sifflotant.

Bernard, consterné, rentra dans la salle à manger, et, derrière lui, Rosalie referma la porte du cabinet et en mit la clef dans sa poche.

Puis, à pas de loup, ils regagnèrent le salon.

Ils ne se parlèrent pas. Chacun de son côté, s'étendit sur un fauteuil, et le supplice de l'attente recommença.

Bernard, peu à peu, s'assoupit. Sa complice resta éveillée. Comme les natures vraiment bien trempées, elle était volontiers fataliste, inconsciemment, d'ailleurs. Elle avait fini par prendre son parti de ces contretemps.

Quand Bernard s'éveilla, une faible lueur pénétrait dans le salon.

— Le jour, fit-il en tressaillant.

La bougie qui les avait éclairés pendant la nuit s'était éteinte, usée jusqu'à la bobèche. Le salon était plongé dans l'obscurité, relativement au dehors où une lumière grise glissait sous les arbres. Rosalie avait fermé la fenêtre pour échapper aux aigres atteintes du souffle matinal. Le bruit qu'elle avait fait avait réveillé son amant.

— Oui, le jour, répondit-elle en soulevant un coin du rideau, et regarde...

A travers le carreau, Bernard vit le jardinier qui passait la pioche sur l'épaule pour commencer son travail.

— Alors, il n'y a plus moyen de sortir.

— Il fait jour et cet homme est debout.

— Alors, il va falloir garder le mort dans ce cabinet jusqu'au soir.

Rosalie fit un signe affirmatif.

Bernard prit un air désespéré.

— Mon Dieu ! qu'allons-nous devenir ? s'écria-t-il.

— Je suis brisée. Je monte me coucher, dit-elle simplement.

— Tu pourras dormir ?

— Tu as bien dormi.

Bernard baissa la tête.

— Que ferai-je, moi ! demanda-t-il.

— Tu dormiras encore... si tu peux... Et puis, dès que Catherine sera descendue, tu viendras me prévenir.

Et, avec un mouvement d'inexprimable lassitude, elle sortit laissant Bernard dans le salon.

Mais celui-ci ne redoutait rien tant que la solitude. D'abord indécis sur ce qu'il ferait, il prit son parti. Il passa par la salle à manger, se munit d'un carafon et de deux petits verres, alluma un cigare, et alla retrouver le jardinier.

Celui-ci le considéra avec ébahissement.

— Il fait si chaud. On ne peut pas dormir, remarqua Bernard, en lui offrant un petit verre.

— Ça, c'est bien vrai, répondit Léonard. Ainsi, moi, je n'ai pas pu fermer l'œil de la nuit.

— Comme cela, pensa le complice de Rosalie, je le surveillerai.

Il essayait de se tromper lui-même. En réalité, il n'avait qu'une crainte, celle de rester seul.

CHAPITRE V

Une tuile de trois millions.

JAMAIS ON ne s'est levé de si bonne heure dans la maison, se disait à elle-même, vers les huit heures du matin, Catherine, en vaquant aux soins du ménage. On jurerait même que le Bernard n'a pas dormi. Je sais bien qu'une nuit avec madame, ça doit être éreintant. M. Malivant est mort de ça, bien sûr, le vieux grigou. Pourtant, le Bernard a plutôt l'air d'un homme qui ne s'est pas couché. Madame ne vaut guère mieux. Elle a la figure tirée ce matin, et

pâle avec ça. Elle n'a jamais eu l'air tendre, mais aujourd'hui c'est pis que jamais. De son côté, la mère de madame semble fâchée. Elle va, elle vient sans rien dire, furetant de tous les côtés, et quand j'ai débarrassé la salle à manger, pourquoi madame ne m'a-t-elle pas quittée d'une semelle? Enfin, quelle orgie ont-ils faite à table? Ils ont l'air d'avoir bu du cognac dans tous les verres. Jusqu'à Léonard qui prétend n'avoir pas pu dormir. Mais il assure que la maison était tranquille. C'est égal, la maison me semble toute drôle...

Catherine interrompit son monologue. Elle venait de voir passer Rosalie dans le jardin, en compagnie de Bernard. Elle alla se placer sur le seuil de la cuisine et interpella sa maîtresse :

— Madame... Dites donc, madame, vous savez, la clef du cabinet...

Rosalie s'arrêta brusquement.

— Eh bien, la clef du cabinet... après ?

— Eh bien, impossible de la retrouver... J'ai envie d'aller ce matin chez le serrurier...

— Vous irez quand je vous le dirai.

— Mais, madame...

— Laissez-moi tranquille.

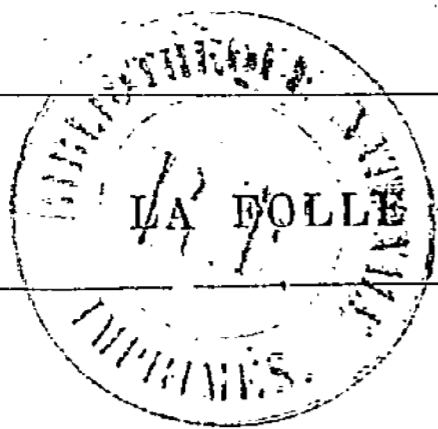
Catherine rentra dans sa cuisine en fermant la porte avec fracas.

C'était une forte fille de vingt-cinq ans, crevant de santé, à l'air à la fois rusé et un peu fou. La dose de malice qui entre dans tout entêtement, ne lui faisait pas défaut. Elle avait remarqué que l'histoire de cette clef du cabinet contrariait sa maîtresse. Elle y revenait sans cesse, d'ailleurs sans y attacher d'importance. Les sots peuvent être frappés de mille petits incidents extérieurs, symptômes par lesquels une situation anormale tend à se manifester; mais ils ne soupçonnent rien en général derrière ces incidents, et cela s'explique bien aisément, quand, à la sottise qui consiste à donner l'importance d'événements à de tous petits faits, on joint la bêtise qui ne permet pas de remarquer le caractère particulier de ces petits faits; les personnes ainsi conformées intellectuellement ne pensent pas.

Rosalie s'efforçait de communiquer un peu de son énergie à son amant. Elle avait peu dormi, mais deux heures de sommeil lui avaient rendu tout son ressort moral.

— C'est un peu de patience à avoir, disait-elle. Nous sommes le jouet d'une série de contretemps. Affaire de hasard, voilà tout. La nuit, on est porté à tout exagérer, mais le jour rend à chaque chose ses proportions réelles et sa vraie portée. Sachons nous contenir et le moment viendra de nous débarrasser du corps.

Bernard hochait la tête. Il était bien moins vaillant que sa maîtresse. Cependant, ce qu'elle venait de lui dire du jour et de la nuit lui paraissait assez juste. Il était brisé, mais les chimères qui l'avaient rendu si malheureux, s'étaient dissipées et, de



— Voici ma fille, monsieur, M^{lle} Rosalie Morin, dit M^{me} Morin, lorsque Rosalie fut assez près. (Page 33.)

temps à autre, il portait ses regards fuyants sur la salle à manger et même sur la porte vitrée du cabinet.

— As-tu remarqué comme ta mère te regarde ce matin ? demanda-t-il à Rosalie. On dirait qu'elle veut te parler et qu'elle hésite à t'aborder. C'est peut-être ma présence qui la gêne.

— Peut-être.

— Je serais au désespoir de contrarier la digne dame... Je vais aller retrouver le jardinier. Il est très intéressant, Léonard. Il m'a donné un secret pour obtenir

de belles carottes et m'a promis un procédé pour faire les poireaux... Je vais le lui demander.

Rosalie le regarda avec surprise. Cet essai de plaisanterie était de sa part un bien extraordinaire effort de courage. Elle le suivit des yeux pendant qu'il gagnait le fond du jardin.

— Le pauvre être ! pensait-elle.

Cependant, comme elle aperçut sa mère dans la salle à manger, elle se dirigea vers la fenêtre ouverte.

— Eh bien, maman, dit-elle, quoi de nouveau ce matin ?

— Ah ! tu es enfin seule, murmura M^{me} Morin.

— Tiens ! Bernard avait raison, se dit Rosalie.

Il existait une certaine froideur entre la mère et la fille, mais ce sentiment venait surtout de cette dernière. Rosalie n'avait jamais été affectueuse. Seulement, du jour où la femme qu'elle appelait sa mère, après lui avoir exposé leur situation, c'est-à-dire leur pauvreté et le peu de chances qu'elles possédaient d'y porter remède par les moyens que le monde appelle honnêtes, avait conclu en lui proposant la protection de M. Malivant, de ce jour, Rosalie avait senti un lien obscur se défaire en elle-même. Elle avait conçu pour M^{me} Morin une suprême indifférence. Peut-être s'était-elle imaginé que celle-ci l'aiderait à réaliser quelque rêve brillant, Rosalie n'avait pas été élevée dans des principes, pour employer ici un mot banal. En la poussant dans la voie de la galanterie, sa mère ne devait détruire en elle aucune illusion ; au contraire. Mais elle espérait sans doute autre chose que la vie modeste, presque bourgeoise, qui était la sienne, et un autre protecteur que le vieillard au masque ironique et dur, dans les bras duquel on l'avait jetée.

Il était résulté de cet état moral des relations assez froides entre M^{me} Morin et sa fille. Celle-ci considérait celle-là comme une associée, voilà tout. Et Rosalie avait un caractère si tranché, si net ; elle avait une manière si carrée d'établir sa vie, que M^{me} Morin, quoi qu'elle pût penser, n'avait même pas entamé la lutte. Rosalie était maîtresse d'elle-même, de ses actions, de ses relations. Il n'y avait pas un mot à dire.

Aussi, quand Bernard avait été introduit dans la maison, M^{me} Morin n'avait pas soufflé ; et, même lorsque la servante, avec cet instinct féminin que les plus lourdes d'esprit possèdent dans une mesure, ayant deviné que l'ami de Rosalie n'agréait pas à sa mère, avait tenté, à l'aide d'allusions et de mots en l'air, de nouer une de ces alliances tacites que les femmes s'entendent si bien à faire tourner au profit de leurs préventions, M^{me} Morin ne s'y était pas prêtée et avait rudoyé Catherine.

Mais, en somme, elle n'aimait pas Bernard. Elle ne s'en était pas cachée.

— C'est une liaison absurde, avait-elle dit un jour.

Et, dans la pensée d'une telle femme, cette parole avait une portée véritablement abjecte.

Rosalie l'avait bien comprise. Mais elle n'avait pas répondu. Elle connaissait sa

mère et savait que tout pour elle se résumait dans une question d'argent. Rosalie d'ailleurs ne s'en plaignait pas ; elle y trouvait des avantages par l'économie et la sûreté avec laquelle la maison était tenue. Bien que M. Malivant fût mort depuis plusieurs mois, la gêne ne s'était pas encore fait sentir dans cet intérieur.

Donc Rosalie s'était approchée de sa mère.

— Tu es enfin seule, avait dit celle-ci.

— Vous voulez me parler ?

M^{me} Morin plongea pour ainsi dire ses yeux dans ceux de sa fille.

— Tu es bien défaite ce matin, Rosalie. Ah ! ce Bernard ! où te conduira-t-il ?

— Que veux-tu insinuer ? dit Rosalie vivement en baissant le ton.

M^{me} Morin détourna son regard.

— Rien... Je ne veux rien savoir de vos affaires... Ah ! sans cette pensée j'aurais été joyeuse ce matin... J'ai une nouvelle si importante à t'annoncer...

— Explique-toi clairement... Quelle pensée ? Quelle nouvelle ? Tu parles par énigmes.

M^{me} Morin parla si bas que sa fille dut se pencher pour l'entendre.

— Prenez bien vos mesures avec Bernard qu'on ne puisse rien découvrir... Ne dis rien. Je ne veux rien savoir... Mais prenez bien vos mesures.

— A quoi fais-tu donc allusion ? demanda Rosalie devenue livide.

— En voilà assez sur ce sujet... La nouvelle importante...

Un coup de sonnette coupa la phrase en deux.

— Je devine ce que c'est, s'écria M^{me} Morin en se précipitant vers le salon.

Rosalie, restée seule dans le jardin, encore émue de ce que sa mère venait de lui dire sous forme de conseil, tourna le coin de la maison afin de voir qui arrivait.

Sa mère avait ouvert la porte du jardin, et un monsieur, vêtu de noir, se confondait en salutations.

Rosalie, à l'aspect de ce costume correct et sévère, tressaillit et se retourna assez à temps pour voir Bernard qui s'était avancé de quelques pas, s'enfoncer précipitamment sous les arbres.

Son hésitation, toutefois, ne fut pas de longue durée. Elle alla au-devant de l'inconnu que sa mère accompagnait. Vu de près, il n'avait rien d'inquiétant. C'était un homme de trente-cinq ans environ, qui s'efforçait de joindre à la dignité d'une fonction officielle l'amabilité d'un homme du monde. Il portait sous le bras une serviette comme les avoués et les avocats.

— Voici ma fille, monsieur, M^{lle} Rosalie Morin, dit M^{me} Morin, lorsque Rosalie fut assez près.

— Madame, je vous fais compliment, répondit l'inconnu en saluant.

Rosalie interrogea sa mère du regard.

— Monsieur est le premier clerc de maître Corbaron, notaire à Paris, répondit M^{me} Morin à cette muette interrogation.

— Oui, mademoiselle, reprit le nouveau venu, rien n'est plus exact. Prosper Lieutais, premier clerc de maître Corbaron, notaire à Paris, rue Geoffroi-Marie, 7, spécialement délégué pour prendre connaissance des pièces et documents...

M^{me} Morin l'interrompt.

— Ma fille ne sait rien encore... Nous allons entrer au salon et nous lui expliquerons.

Le premier clerc de maître Corbaron regarda les deux femmes avec surprise. De son côté, Rosalie commençait à prendre un réel intérêt à cette visite. Y avait-il un autre testament de M. Malivant? Voilà ce qu'elle se demandait.

Cependant on était entré au salon. M^{me} Morin resta un moment en arrière pour donner des instructions à Catherine, que la curiosité avait attirée hors de sa cuisine. La servante, pour s'y conformer, dut se rendre auprès de Bernard. Elle le prévint que, sous aucun prétexte, il ne fallait déranger ces dames avant le départ d'un monsieur qui venait d'arriver de Paris. Bernard n'en avait nulle envie. L'aspect de ce monsieur avait redoublé sa fièvre.

Dans le salon, Prosper Lieutais s'assit près d'une table sur laquelle il déposa solennellement sa serviette. Il l'ouvrit ensuite et en tira divers papiers.

— Mademoiselle, dit-il en s'adressant à Rosalie, vous êtes bien Rosalie-Armande-Marie, fille de mademoi... — il se reprit, de M^{me} Morin, ici présente?

— Oui, monsieur.

Le clerc de notaire se retourna vers M^{me} Morin avec un sourire sur les lèvres.

— C'est pour la forme, dit-il.

Et, s'adressant à Rosalie, il continua:

— Vous n'avez pas connu votre père?

— Non, monsieur.

— D'ailleurs, ajouta Prosper Lieutais en consultant des papiers, voici des actes qui établissent incontestablement votre état civil et celui de votre mère. Ce sont ceux que vous avez bien voulu fournir à maître Corbaron, madame, avec les lettres de M. Davilard, qui établissent la parfaite justesse de vos réclamations.

— M. Davilard... mon père!... s'écria Rosalie.

— Précisément, mademoiselle, votre père.

Rosalie savait en effet qu'elle était née d'une liaison de sa mère avec un certain Davilard, lequel les avait abandonnées pour aller en Amérique entreprendre de grandes affaires et depuis n'avait pas donné de ses nouvelles.

Le premier clerc de maître Corbaron venait de prendre un air plein de gravité.

— Mademoiselle, dit-il, il est vrai que vous êtes la fille de M. Davilard, mais fille selon la nature et non selon les lois. Il a donc fallu qu'il fit un testament pour vous laisser une partie de ses biens en qualité de légataire. Son héritier, d'après les lois, est son neveu. Par testament donc, M. Davilard vous a légué près de la moitié de la fortune considérable qu'il a laissée, consistant en plantations et en usines dans les Antilles, en valeurs diverses, mobiliers, argent comptant, etc., etc.,

le tout, d'après évaluations encore superficielles, pouvant s'élever à la somme de six ou sept millions. Une autre moitié de cette fortune revient à un second légataire, et, si l'on ne parvient pas à le retrouver, au neveu de M. Davilard. Celui-ci, en sus, recevra une somme déterminée, à charge pour les autres légataires de payer les droits d'héritage, de mutation, timbre et enregistrement...

Rosalie regardait cet homme avec stupéfaction.

— Vous dites que j'hérite de trois millions...

— Oh ! fit Lieutais d'un air aimable, pas tout à fait. Il y a de gros droits à acquitter.

Et il entra dans de longs détails sur les formalités à accomplir et les paiements à effectuer pour entrer en jouissance de cette fortune.

Mais Rosalie n'écoutait pas ce rabâchage d'officier ministériel.

— Je rêve, dit-elle.

M^{me} Morin, qui s'était tenue silencieuse, éclata.

— Non, tu ne rêves pas, s'écria-t-elle. Tu es riche. Ton père en mourant a réparé ses torts envers toi. Tu es riche, ma fille. Voilà ce que c'est que de lire les journaux de temps à autre...

— Le fait est que les journaux ont parfois du bon, fit remarquer le clerc de notaire.

— Que voulez-vous dire ? demanda Rosalie.

M^{me} Morin reprit :

— Je veux dire que j'ai vu dans un journal un avis invitant toute personne répondant au nom de Céleste ou de Rosalie Morin, et ayant en sa possession des papiers établissant ses relations avec M. Armand Davilard, à passer à l'étude de maître Corbaron, notaire. Céleste Morin, c'était moi. Tu devines que je me suis empressée de me rendre à cette invitation.

— Il était temps, fit remarquer le clerc de notaire. L'avis est reproduit dans la presse depuis trois mois, et nous commençons à désespérer.

— Ainsi je suis riche... reprit Rosalie, inattentive.

— Oh ! parfaitement, répondit le clerc de notaire. Vous voudrez bien vous rendre à l'étude, en compagnie de M^{me} votre mère, aujourd'hui, demain, le jour qui vous conviendra le mieux. Nous aurons quelques signatures à vous demander. Ensuite, M. Corbaron se fera un plaisir du vous mettre au courant de la situation et de vous indiquer les arrangements à prendre. Ces fortunes en pays étrangers et lointains demandent bien du tact de la part de ceux qu'on charge de les réaliser. Vous aurez à choisir entre deux systèmes, la liquidation ou l'exploitation de compte à demi avec le reste de la succession... D'ailleurs, je me hâte de vous rassurer sur un point, le testament de M. Davilard est absolument inattaquable.

Rosalie écoutait, mais c'est à peine si elle comprenait.

— Riche... riche... répétait-elle.

— Millionnaire, dit complaisamment Prosper Lieutais.

— Riche aujourd'hui... et hier.

Rosalie pâlit soudain, mais, sous le regard fixe de sa mère, où se lisait un avertissement, elle se contint.

— Vous avez parlé d'un autre héritier, monsieur, dit-elle.

— De deux... ou plutôt d'un autre légataire... et d'un héritier. L'héritier, neveu de M. Davilard, est réduit à la portion congrue... relativement. Oh, bien relativement, M. Davilard lui a laissé un million libéré de tous droits. De plus, les biens des autres légataires doivent lui revenir, si on ne les découvre pas... Mais nous en avons retrouvé une...

— Vous ne m'avez pas nommé ce neveu de M. Davilard ?

— Est-il possible ! Quelle impardonnable négligence ! C'est M. Penaire, banquier.

— Vous avez dit... monsieur?...

— J'ai dit M. Penaire, banquier, mademoiselle.

— Ah ! Et l'autre légataire ? demanda Rosalie avec un commencement d'agitation.

Prosper Lieutais sourit d'un air fin ; il eut l'air de consulter M^{me} Morin, d'hésiter ; enfin, il prit son parti :

— C'est délicat, déclara-t-il. Dans son jeune temps, M. Davilard a dû être un homme un peu... comment dirai-je ? léger, galant... Bref, il avait deux liaisons en même temps. L'autre légataire est dans la même situation que vous, mademoiselle ; c'est un enfant... naturel. Malheureusement, on ne découvre pas ses traces. L'avis des journaux nous a procuré l'avantage de retrouver la fille de M. Davilard, mais nous ne pouvons savoir ce qu'est devenu son fils.

— Son fils ! répéta Rosalie, c'était un fils ?

— Oui, mademoiselle. Il doit s'appeler, s'il existe encore, Charles-Armand Lemonnier. Armand, comme vous Armande, c'est le nom de votre père, car vous êtes, sans vous connaître, — y a-t-il des choses bizarres dans ce monde ? — vous êtes frère et sœur par le père... Mais, mon Dieu, mademoiselle, est-ce que vous vous trouvez mal ?

En effet, Rosalie avait laissé échapper une espèce de gémissement, et, livide, s'était renversée dans son fauteuil. Mais elle fit un effort et se redressa.

— Oh ! fit Prosper Lieutais avec complaisance, je comprends cela parfaitement. A votre place, mademoiselle, bien que mon sexe soit, dit-on, mieux armé contre les émotions fortes, j'avoue que je serais singulièrement agité.

M^{me} Morin se tenait debout près de sa fille.

— Rosalie... Rosalie, lui disait-elle à l'oreille.

Rosalie prit dans sa poche un mouchoir pour étancher la sueur qui perlait sur son front. Sa mère lui arrêta le bras.

— Regarde, murmura-t-elle.

Rosalie regarda. De larges taches de sang rougissaient le linge.

— Ah ! ce... oui... ce... fit-elle, les yeux fixés sur le mouchoir.

Et elle resta un instant immobile, stupide, promenant des regards effarés de sa mère au clerc, le notaire, vaincue par la surprise. Prosper Lieutais, si indifférent qu'il fût à l'ordinaire, commençait à s'étonner. M^{me} Morin sauva la situation.

— Ne faites pas attention, monsieur. La pauvre enfant est sujette à des migraines, à des saignements de nez.

— Quel malheur ! Une si belle personne ! dit le clerc de maître Corbaron avec courtoisie.

Mais il se reprit aussitôt et ajouta :

— Au fait, c'est une très bonne chose de saigner au nez. Cela soulage, surtout en été.

Pendant ce temps, Rosalie se remettait peu à peu. Elle cacha ce fatal mouchoir.

— Résumons, monsieur, dit-elle d'une voix ferme. M. Davilard m'a instituée son héritière pour une somme de trois millions...

— Permettez, mademoiselle. M. Davilard vous a instituée légataire d'une partie de ses biens que nous évaluons à trois millions environ. Légataire et héritière, ce n'est pas la même chose, et vous allez comprendre...

— C'est inutile, monsieur. Je ne me soucie pas des mots.

— Cependant, mademoiselle...

— Mes titres à ce legs sont nettement établis ?

— Ah ! très nettement.

— Le testament ne peut pas être attaqué ?

— C'est ab-so-lu-ment impossible.

— Et je puis entrer en jouissance de cette fortune quand je le voudrai.

— Aujourd'hui même, dès que vous aurez donné à M^e Corbaron les signatures qui doivent le décharger de toute responsabilité. Il vous remettra les coupons, valeurs, etc., qui sont en son pouvoir et vous délivrera les titres nécessaires pour exercer vos droits sur les propriétés des Antilles.

— Monsieur, je vous remercie. Vous direz à M. Corbaron que j'aurai l'honneur d'aller le voir demain et de régler alors toutes mes affaires avec lui.

Prosper Lieutais se leva.

— M^e Corbaron, de son côté, dit-il, aura l'avantage de vous rendre les papiers qui constatent votre identité. Mademoiselle, madame, vraiment trop heureux d'avoir fait votre connaissance.

Le clerc de notaire prit son chapeau et sortit, accompagné par la mère et la fille jusqu'à la porte du jardin.

Quand il fut parti, M^{me} Morin se tourna vers Rosalie.

— Quo penses-tu de ce qui nous arrive ?

Rosalie porta les mains à sa tête avec un geste de désespoir.

— Pourquoi ne m'as-tu pas prévenue hier, toi qui savais tout ?

M^{me} Morin, accablée, répondit :

— Je voulais te surprendre... Est-ce que je pouvais prévoir? Mais cet homme... ce malheureux...

Rosalie serra le bras de sa mère à lui faire mal en lui disant à l'oreille :

— Charles Lemonnier !

M^{me} Morin, stupéfaite, recula d'un pas.

Puis, un sombre éclair traversa ses yeux.

— Son fils, à elle... Ah! bien, tant pis!

Elle venait de trahir tout un drame de jalousie, de haine, de fureur, qu'elle croyait elle-même enseveli dans les replis les plus profonds de son cœur. La victime qu'elle avait aperçue la veille dans la salle à manger était l'enfant de la rivale qu'elle avait longtemps accusée de lui avoir ravi l'affection du père de sa fille. Elle en éprouvait une lugubre joie. Au bout de vingt ans, elle était vengée. Elle ne chercha pas à savoir par suite de quelles manœuvres et pour quel motif cet infortuné avait été attiré dans le piège. Elle ne doutait pas, d'ailleurs, que Bernard ne fût le meurtrier.

— Tant pis! répéta-t-elle énergiquement.

Rosalie ne chercha pas à deviner les sentiments de sa mère. Elle avait bien assez des siens à démêler et à contenir. Elle s'étonna un instant de l'expression que M^{me} Morin mit dans sa voix. Puis, revenant à la réalité, elle dit :

— Il faut que je reste seule ici avec Bernard.

— Il n'y a qu'à renvoyer Catherine et le jardinier.

— Sans doute.

— Eh bien! nous allons chercher des prétextes.

CHAPITRE VI

Dans lequel Léonard emporte des tonneaux vides et met en place des tonneaux pleins.



ATHERINE parut dans le jardin.

Elle avait guetté la sortie de l'étranger. Elle n'y tenait plus. Il lui semblait que la vue seule de ses maîtresses allait lui révéler le mystère qu'elle flairait dans l'air, et auquel, naturellement, elle rattachait la visite de ce monsieur solennel, porteur d'un si remarquable portefeuille. Or, elle venait de trouver un motif de les relancer.



... Si tu t'arrêtes un instant de plus... (Page 45.)

- Madame, à propos, et le vin? cria-t-elle de loin.
 - Quel vin?
 - Vous savez bien; les deux pièces qu'on a descendues dans la cave et que les hommes n'ont pas rangées.
 - Cela ne presse pas, dit M^{me} Morin.
 - Il faudrait pourtant bien faire enlever les tonnes vides.
 - C'est bon. Ne vous occupez pas de la cave.
- Catherine s'en retourna mal satisfaite.

— On ne peut plus leur parler, grommela-t-elle entre ses dents.

Une idée surgit dans l'esprit de Rosalie. Elle rentra et alla chercher la clef de la cave; puis, après avoir pris une lumière à la cuisine, elle y descendit.

— Est-ce qu'elle va ranger son vin elle-même? demanda la bonne. En voilà des lubies.

La cave se composait de deux caveaux, l'un très clair, dans lequel se trouvaient étiquetées, et bien rangées, les bouteilles pleines d'un côté, les bouteilles vides de l'autre. Le second caveau, à peu près de la même grandeur, était sombre. On y plaçait les futailles.

C'est dans ce dernier que Rosalie entra.

Deux jours auparavant un haquet avait apporté de Paris deux pièces. Le conducteur du haquet était arrivé ivre, et, pour s'en débarrasser plus vite, une fois les pièces descendues, on l'avait renvoyé sans les lui faire placer.

— Léonard fera cela, avait dit Catherine.

Rosalie examina le caveau avec attention. Les tonneaux vides occupaient le côté le plus étroit qui faisait face à l'entrée. Ils étaient placés sur deux pièces de bois, rehaussées elles-mêmes sur de grosses pierres. On les avait élevés ainsi pour éviter le contact du sol, formé de terre, friable et simplement battue.

Au bout d'un instant de réflexion, Rosalie remonta. Elle avait arrêté son plan. L'heure du déjeuner était arrivée. Catherine en fit l'observation.

— Allez chercher M. Bernard, lui ordonna sa maîtresse.

Quelques minutes après M^{me} Morin, sa fille et Bernard étaient assis à table, dans la salle à manger. Aucune de ces trois personnes n'avait appétit, on n'aura pas de peine à le croire. Bernard aurait bien voulu être ailleurs, et c'est à peine s'il touchait à ce qu'on mettait dans son assiette. Il aurait voulu aussi savoir qui était cet étranger et ce qu'il était venu faire.

En réponse à la question qu'il avait adressée à Rosalie à ce propos, elle avait dit :

— C'est pour les affaires de maman.

Pendant le déjeuner, Catherine fit, à deux reprises, allusion au cabinet.

— Bon! dit sa maîtresse, si l'on ne retrouve pas la clef aujourd'hui, on fera venir le serrurier demain.

Après le dessert, Rosalie, s'adressant tout à coup à Catherine, qui apportait le café.

— A propos, vous allez vous rendre à Paris, ordonna-t-elle. Je vous donnerai une lettre pour ma modiste. J'ai absolument besoin, pour demain, du chapeau que je lui ai commandé. Je vais avoir des courses à faire.

— Mais, madame... commença Catherine.

— J'ajouterai un mot pour qu'elle vous donne ce chapeau à fleurs bleues et rouges qui vous plaisait tant.

Catherine devint rouge de plaisir.

— Ah! que madame est bonne! s'écria-t-elle.

— Dépêchez-vous, Catherine.

— Oui, madame.

Quand la bonne fut sortie, Bernard, sans y songer, laissa échapper ces mots :

— Et le jardinier ?

M^{me} Morin fit semblant de ne pas remarquer cette sortie insolite.

— Le jardinier ! répondit tranquillement Rosalie. J'en ai besoin ici.

Bernard, comprenant sa sottise, se mit à boire son café sans rien ajouter

Une demi-heure après, Catherine partait, ne se tenant pas de joie à l'idée du chapeau qu'on lui avait promis.

M^{me} Morin et sa fille guettaient son départ.

— Et maintenant ? demanda la première.

— Monte dans ta chambre. Ne t'occupe de rien. Surveille seulement le dehors et n'ouvre sous aucun prétexte avant que je te l'aie dit.

Rosalie se rendit alors au fond du jardin. En passant, elle vit Bernard qui fumait étendu dans l'herbe. Il l'appela au passage.

— Tout à l'heure, lui cria-t-elle.

Le jardinier travaillait, piochant la terre dans le coin qu'il devait transformer en potager.

— Léonard, lui dit Rosalie, j'ai un service à vous demander.

— A vos ordres, madame.

— Je voudrais faire enlever les futailles vides qui sont dans la cave et placer les pièces pleines.

— Quand vous voudrez, madame.

— Tout de suite, alors.

Léonard enfonça sa pioche dans la terre et se disposa à suivre la jeune femme.

— Si vous en voulez, dit celle-ci tout en marchant, vous pourrez prendre ces tonneaux vides qui me gênent ici. Ordinairement l'homme qui m'apporte du vin m'en débarrasse en s'en allant ; mais la dernière fois qu'il est venu, il était si gris qu'il n'a pas pu mettre seulement le vin en place.

Léonard fit un geste de désapprobation formelle à l'adresse du conducteur en particulier, et de tous les ivrognes en général.

— Pour ce qui est des pièces, madame est bien bonne. Certainement je saurai en tirer parti.

— Allons ! tant mieux, mon bon Léonard.

Ils descendirent à la cave et Rosalie éclaira le jardinier. Cinq minutes après, les pièces vides étaient dans le jardin.

— Maintenant je vais placer les autres. Par exemple, ça sera plus dur, fit observer Léonard.

— Vous avez le temps d'ici ce soir, mon bon Léonard, dit Rosalie. Débarrassez-moi d'abord des pièces vides.



— Mais, madame, je ne pourrai jamais les emporter comme ça. Il faut que j'aïlle dans le pays emprunter un petit haquet chez un marchand de vins.

— Eh bien ! allez-y, mon ami.

Léonard regarda Rosalie avec surprise.

— Ça ne presse pas, dit-il. Ce soir...

Rosalie insista.

— Non pas ce soir, tout de suite. Je ne veux pas voir davantage ces tonneaux ici.

— Comme vous voudrez, madame.

Léonard se dirigea vers la porte. Mais cela ne faisait pas le compte de la jeune femme.

— Ne pourriez-vous pas déposer d'abord ces vilains tonneaux en dehors de la maison, sur le chemin ? insinua-t-elle.

— Si madame le veut, dit le jardinier de plus en plus surpris.

— On ne les volera pas ?

— Oh ! ça, non.

Léonard ouvrit la porte du jardin et roula les deux pièces dehors.

— Et maintenant, reprit Rosalie, quand vous les aurez déposées chez vous, mon ami, vous reviendrez mettre les autres en place.

— Madame, je vais vous dire. J'en ai au moins pour deux heures.

— Prenez votre temps, Léonard.

Le jardinier s'éloigna et Rosalie ferma la porte derrière lui à double tour.

Elle poussa un profond soupir.

— A l'autre, à présent, murmura-t-elle.

Do loin, Bernard suivait ce manège. Il fit quelques pas au-devant d'elle.

— Que veux-tu faire ? demanda-t-il.

— Viens, dit-elle seulement.

Et elle le mena au fond du jardin, à l'endroit où le jardinier travaillait dans la matinée.

— Prends cette pioche, dit-elle.

Il obéit. Elle prit elle-même une bêche. Puis, se tournant vers Bernard, elle ajouta :

— Suis-moi.

L'homme ne fit aucune observation. Il comprit seulement qu'il touchait au moment critique, aussi redouté que désiré. Subjugué par sa maîtresse, il avait confiance dans son intelligence et dans son courage.

Elle le conduisit dans la cave où était restée la bougie allumée. Elle posa sa bêche dans un coin, et se dirigea vers l'emplacement occupé auparavant par les tonneaux que le jardinier venait d'emporter.

— Aide-moi à enlever les traverses.



Non sans peine, car elles étaient lourdes, ils déplacèrent les traverses sur lesquelles on posait les tonneaux; puis, ils enlevèrent les pierres destinées à exhausser ces traverses.

— Et maintenant creusons, cria Rosalie en donnant un furieux coup de bêche dans le sol.

— Une fosse... balbutia Bernard.

— Oui, une fosse. Creusons. Ne bavardons pas.

Ils se mirent à l'œuvre avec fureur. La terre, d'ailleurs, n'offrait que peu de résistance. Rosalie se baissait et enlevait la terre avec ses mains. Au bout d'une demi-heure le trou, long de plus de cinq pieds sur trois de large à peu près, s'accusait nettement.

Tout à coup, Bernard cessa de travailler.

— Nous sommes fous, dit-il en s'essuyant le front. Comment pourra-t-on constater officiellement le décès de Charles Lemonnier, si son corps disparaît? Il vaut mieux reprendre notre plan primitif et le porter cette nuit dans le bois.

— Non, je ne veux pas, répondit Rosalie. Ce n'est pas assez sûr.

— Mais tu n'y songes pas. Et les cent mille francs! M. Penaire ne donnera rien s'il n'a pas une preuve matérielle de la disparition du jeune homme.

— Ne t'inquiète pas de cela.

— Je m'en inquiète beaucoup, au contraire. Je n'ai pas entrepris une pareille affaire pour rien. J'ai besoin d'argent, moi.

— Je te donne ma part.

— Ta part!... Tu veux rire.

— Oui, ma part, mes cinquante mille francs. Tu auras tout, comprends-tu?

— Est-ce que tu deviens folle? D'ailleurs, comment pourrais-tu me donner ta part, si je ne recevais rien moi-même? Tu vois bien que ce n'est pas possible et que nous nous fatiguons ici inutilement.

Rosalie avait parlé avec froideur, mais sans pouvoir dissimuler une sourde irritation. Soudain, elle se dressa formidable, comme la veille lorsqu'elle braquait le pistolet sur le visage du malheureux Charles Lemonnier. Elle saisit sa bêche à deux mains et la brandit sur la tête de Bernard. Ses yeux flamboyaient, sa bouche écumait.

— Écoute, hurla-t-elle, si tu t'arrêtes un instant de plus, aussi vrai que j'ai tué l'autre, je te tue aussi.

Elle était si terrible à voir, avec son masque de furie; il y avait une telle résolution dans sa personne que Bernard trembla de tous ses membres.

Sans ajouter un mot, il reprit la pioche et se remit à creuser.

Au bout d'un instant, radoucie, elle lui dit :

— Tu auras les cent mille francs, sois-en sûr.

Il lui jeta un regard à la dérobée, mais il ne risqua pas une parole.

Au bout d'une heure de travail, la fosse était suffisamment profonde pour recevoir un corps.

— Et maintenant, en haut, ordonna Rosalie.

La partie horrible de l'action allait commencer. Bernard se sentit faiblir.

— Allons! viens, dit-elle.

Ils remontèrent et pénétrèrent dans la salle à manger. Elle était pleine de soleil, cette pièce, et gaie malgré la couleur sombre de ses meubles.

Rosalie sortit pour pousser les volets.

Bernard s'appuyait au buffet, prêt à défaillir.

Elle lui versa un plein verre de rhum.

Il avala le verre entier et dit en serrant les dents :

— Dépêchons.

Alors Rosalie ouvrit la porte du cabinet.

Par rapport à la salle à manger, où depuis la fermeture des volets régnait une sorte de clair-obscur, le cabinet paraissait absolument noir.

Bernard disparut un instant.

Quand il sortit, il était accroupi et soufflait, tenant le cadavre sur le côté et faisant des efforts pour le placer sur son dos. La tête roulait, les bras se balançaient comme ceux d'un mannequin. C'était hideux. L'expression du visage de Rosalie était effrayante. Il n'était pas moins blême que celui de sa victime; mais sur celui-ci la mort commençait son œuvre de décomposition et des nuances bleuâtres se glissaient pour ainsi dire sous la blancheur mate de l'épiderme.

— Attends, dit Rosalie.

Et, hardiment, elle poussa le corps sur le dos de Bernard.

— Tiens-tu les bras? demanda-t-elle.

— Oui, gémit le misérable.

— Alors, va.

Il se redressa. Il portait le corps comme un sac. Rosalie entra à son tour dans le cabinet et reparut avec le chapeau et la canne. Bernard venait de disparaître avec son lugubre fardeau dans le couloir, où se trouvait l'escalier.

Il gagna sans encombre le fond de la cave et s'arrêta sur le bord du trou qu'il venait de creuser. En marchant, il sentait la tête du mort remuer sur la sienne et les cheveux de cette tête, qui lui paraissaient froids, se mêler aux siens.

Quand il eut laissé tomber le cadavre sur la terre, il frissonna longuement. Puis, soudain, comme avec colère, il poussa le corps dans la fosse. Rosalie écrasa le chapeau le long du mur et le jeta ensuite dans le trou avec la canne.

Pendant cette sinistre opération, les assassins n'échangèrent pas un mot.

Alors seulement Rosalie, à son tour, dit :

— Dépêchons.

Ils repoussèrent la terre sur le mort; toute la terre, avec le plus grand soin, et la piétinèrent longtemps. Ils replacèrent les pierres et soulevèrent les traverses sans

aucune peine. Ils étaient dans un état de surexcitation qui quadruplait leurs forces. Les traverses posées sur les pierres, ils balayèrent les derniers débris de terre dans un angle, le long du mur. Puis, ils regardèrent leur œuvre et se regardèrent ensuite eux-mêmes.

— On ne voit plus rien, fit Bernard.

— Les tonneaux une fois en place, ce sera parfait, ajouta Rosalie. Remontons.

Ils n'oublièrent pas la pioche et la bêche, et dès qu'ils furent sortis de la cave, ils les reportèrent à la place où ils les avaient pris.

En rentrant dans la salle à manger, après en avoir poussé les volets, Rosalie vit un bouton de rose sur le plancher, près de la porte du cabinet, restée ouverte.

Elle se baissa vivement, le ramassa et le cacha dans sa main. Elle avait obéi à un mouvement instinctif. Ce bouton de rose, elle le reconnaissait bien. Il était tombé de la redingote de sa victime. D'abord, elle s'était empressée de le faire disparaître, comme une trace de crime, une preuve à conviction. Ensuite, la réflexion vint, elle haussa les épaules. Un bouton de rose ! Il y en avait de pareils, plein le jardin.

Elle le regarda. Les pétales qui commençaient à s'entr'ouvrir étaient flétris sur le bord, mais à l'intérieur, il avait gardé sa fraîcheur et il exhalait un doux parfum. N'en sortait-il qu'un parfum ? A la boutonnière de ce beau garçon, insouciant, rieur, éblouissant de jeunesse, la veille il chantait un vif refrain d'amour et de plaisir. Il le chantait encore ce refrain, mais en ralentissant le mouvement, et plus bas, comme une chose lointaine et mélancolique.

Ce bouton de rose lui fit horreur, il avait l'air de protester contre l'infâme trahison ; il lui sembla que des gouttes d'un sang encore chaud allaient couler de ses pétales et qu'en s'entr'ouvrant il lui montrait une plaie béante. Et en même temps il lui parut sacré. Elle n'osa plus, ni le regarder, ni le jeter.

Tout à coup, elle tressaillit.

Bernard battait des mains et dansait autour de la table.

— Enfin !... enfin !... enfin ! répéta-t-il à trois reprises.

Il était délivré de l'horrible cauchemar qui pesait sur son cœur, sur son estomac, sur son cerveau, depuis la veille.

— Ah ! si ce n'était les cent mille francs... ajouta-t-il en soupirant.

— Tu les auras, je te l'ai déjà dit.

— Vrai ? Mais comment ? que dois-je faire ?

— Tu iras trouver M. Penaire. Tu lui diras simplement qu'il n'a plus à s'inquiéter de l'homme qui le gênait. S'il fait des difficultés, tu n'insisteras pas. Tu te retireras. Le reste me regarde. Avant huit jours, tu seras satisfait.

Bernard regarda sa maîtresse avec admiration. Il éprouvait la plus entière confiance en elle.

— Quelle femme ! quelle femme ! la reine des femmes, dit-il à haute voix. Un peu vive pourtant. A propos, je vais pouvoir partir.

— Dans l'état où tu es ?

Bernard se regarda. Il était couvert de taches de boue ; ses mains étaient sales, ses cheveux en désordre. Rosalie d'ailleurs n'était pas moins défaite. Ils montèrent dans sa chambre, où Bernard avait une réserve de linge et de vêtements, et quand au bout d'une demi-heure, ils redescendirent, aucune trace de la besogne à laquelle ils s'étaient livrés n'apparaissait sur leurs personnes.

— Maintenant, je puis filer, dit Bernard.

— Non, répondit Rosalie, le jardinier va revenir. Il aura peut-être besoin d'un coup de main pour placer les pièces de vin à la place des tonneaux vides.

Bernard fit la grimace. La seule idée de redescendre dans la cave le faisait frissonner.

— Il le faut, déclara Rosalie à qui son hésitation n'échappait point.

Elle n'oubliait rien. Elle referma la porte du cabinet et se rendit dans la cuisine où elle mêla la clef avec celles d'un trousseau. Puis, elle alla ouvrir la porte du jardin. A présent, on pouvait venir.

Au bout d'un quart d'heure, Léonard se montra. Il paraissait un peu animé. On ne passe pas chez les marchands de vins impunément. Il s'excusa comme il put d'avoir employé trois heures à porter les tonneaux vides. C'était loin, il avait fallu attendre le haquet, etc.

Rosalie ne lui répondit pas. Elle lui demanda seulement s'il était disposé à mettre en place les tonneaux pleins. Léonard se précipita. Rosalie et Bernard le laissèrent descendre seul dans le caveau. Ils restèrent à l'entrée de l'escalier, attendant. Bientôt un bruit de murmures et de jurons monta jusqu'à eux. Rosalie poussa son complice.

— Voulez-vous que je vous donne un coup de main, mon brave ? cria Bernard.

— Ce ne serait pas de refus, répondit la voix de Léonard assourdie par la distance. Les diablesses sont d'un lourd.

Bernard descendit, après avoir retiré son paletot.

C'était dur, mais il le fallait.

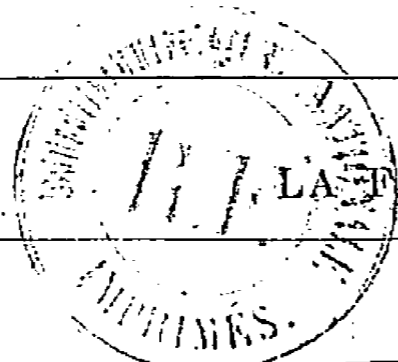
Il n'y avait rien de dérangé dans le caveau et assurément Léonard n'y avait rien vu d'extraordinaire ; il avait poussé les tonneaux jusqu'aux traverses sur lesquelles il s'agissait de les poser. Bernard n'eut qu'à prendre la pièce par un côté pendant que le jardinier la prenait par l'autre, qu'à la soulever jusqu'à ce qu'elle pût basculer et qu'à pousser. Cette opération faite à deux reprises, et sans encombre, les tonneaux pleins se trouvèrent à la place des tonneaux vides.

— Ça y est, dit le jardinier.

— Ça y est, répéta Bernard comme un écho.

Cette cave avait à présent l'aspect le plus innocent. Nul n'aurait pu soupçonner son terrible secret ; nul n'aurait imaginé qu'une tombe se cachait sous les tonneaux.

Bernard trouva Rosalie qui l'attendait dans la salle à manger.



— Cet homme était mon frère, murmura-t-elle. (Page 50.)

- Eh bien? demanda-t-elle,
- C'est fini, c'est irréprochable. Maintenant, je puis partir,
- Quand iras-tu chez M. Pénaire?
- Demain.
- C'est bon, pars maintenant.

Bernard ne se fit pas prier davantage. Il franchit le seuil de cette maison tragique avec un indicible plaisir. Il était comme un homme qui sort d'un cauchemar. L'air et la lumière ne commencèrent pour lui que de l'autre côté des murs du jardin. Alors

il respira à pleins poumons. Il courut à la gare. Il lui tardait de rentrer à Paris, de s'enfoncer dans le tourbillon, de retrouver ses amis des boulevards, de rire, de caqueter, de s'étourdir, d'oublier.

Catherine rentra pour préparer le dîner, encore gonflée de la joie que le cadeau du chapeau lui avait fait éprouver. Elle ne parla plus du cabinet. Ce fut Rosalie qui lui dit le soir de regarder si la clef n'était pas mêlée avec d'autres, par hasard.

— Tiens! ça se pourrait après tout, dit la bonne.

— Vous êtes si étourdie.

— Ma foi! je crois bien que la voilà.

Catherine entra dans la salle à manger une clef à la main. C'était bien celle du cabinet. Elle en ouvrit la porte aussitôt.

— Oh! fit cette fille, quelle drôle d'odeur il y a là dedans!

— Ça sent le renfermé, remarqua simplement Rosalie. Laissez la porte ouverte.

La mère et la fille dînèrent en tête à tête et ne firent aucune allusion, même pas un signe, à l'événement de la veille. En revanche, elles parlèrent beaucoup de leur fortune future et des projets qu'elles mettraient à exécution. Catherine, qui surprit quelques mots, ouvrit les yeux d'une manière démesurée. Elle courut dans le fond du jardin prévenir Léonard.

— Il paraît que madame va devenir millionnaire.

— Ma foi! fit Léonard d'un air grivois, c'est un assez beau brin de fille pour ça.

— Oh! la sale bête! s'écria Catherine en lui donnant un coup de poing. Il ne pense qu'à la bagatelle.

J'aime le vin, l'amour et le tabac,
Voilà, voilà, voilà
Le refrain du bivouac,

chanta le jardinier en goguette.

Ainsi cette maison avait repris son aspect habituel. On y parlait d'avenir, on y faisait des projets, on y riait, on y chantait comme ailleurs.

La nuit, la solitude et le silence pesèrent sur le cœur de Rosalie. Seule, dans sa chambre, ses grands, ses étranges yeux, largement ouverts, et regardant dans le vide, pâle encore, frémissant dans son léger costume de nuit, les mains croisées sur les genoux, elle formula la pensée qui, depuis le matin, lui serrait l'esprit comme avec des griffes aiguës.

— Cet homme était mon frère, murmura-t-elle.

Et alors, peu à peu, l'idée de l'expiation pénétra dans cet esprit étroit et violent; non par la voie du repentir, avec des cris de douleur, avec un déchirement du cœur, avec des sanglots; elle y pénétra comme un préjugé, comme l'idée d'une dette à acquitter, d'une rançon à payer à une force invisible et innommée. Ainsi, dans les vieilles religions barbares, quand ils avaient irrité leurs dieux par un crime, les

croyants farouches cherchaient à les apaiser en leur offrant des sacrifices, et ces sacrifices, parfois, étaient eux-mêmes des crimes plus atroces, plus hideux que celui qu'ils voulaient expier.

C'est sous l'influence de cette obsession, pour apaiser les mânes de ce frère assassiné, que Rosalie conçut l'exécrable projet dont la réalisation devait entraîner dans l'avenir de si terribles complications et des châtiments si effroyables.

CHAPITRE VII

Le banquier Pénaire.

LORSQUE M. Pénaire entra dans ses bureaux le lendemain du jour où se sont passés les événements que nous avons racontés dans les chapitres précédents, il se croisa avec une jeune fille ou une jeune femme, car cette personne traversait un de ces moments de la vie où cette différence est presque impossible à établir. Sa mise était simple et convenable, mais sa figure était si douce et si sympathique qu'il était impossible de ne pas la remarquer. Une expression de douleur ajoutait à l'intérêt de son visage et le tour de ses yeux paraissait rougi par les larmes.

M. Pénaire s'effaça pour la laisser passer. Quand la porte se fut refermée sur elle, il demanda à l'un des garçons de bureau :

— Qu'est-ce que c'est que cette personne ?

Le garçon de bureau prit un air à la fois respectueux et souriant, respectueux parce qu'il s'adressait à son patron, souriant, parce qu'il avait la prétention de mettre une forte dose de malice dans ses paroles.

— Monsieur, dit-il, c'est une personne qui est déjà venue trois fois hier demander M. Lemonnier et qui est revenue encore ce matin.

Un léger tremblement agita les lèvres du banquier, il ferma les yeux pendant une seconde, mais il fit un effort, et ce mouvement nerveux fut si rapide qu'il échappa à l'attention du garçon de bureau.

Cependant d'autres employés avaient entendu la question du patron et ils attendaient visiblement ce qu'il allait répondre.

M. Pénaire se dirigea vers l'un d'eux, sorte de chef de bureau, qui exerçait une autorité sur les autres.

— M. Lemonnier, il me semble, est un de vos jeunes gens?...



— Oui, monsieur.

— Il manque donc à son service qu'on vient le demander ainsi.

— Je n'y comprends rien, monsieur. M. Lemonnier est au contraire très exact. Mais voici deux jours qu'il n'a pas paru.

— C'est singulier. Il faudra envoyer chez lui. Savez-vous quelle est cette jeune personne?...

Le chef de bureau fit un geste qui signifiait qu'il n'en savait absolument rien.

— Il faut qu'il lui soit arrivé quelque malheur... ajouta-t-il.

M. Pénaire pâlit, et cette fois sa volonté fut moins forte que l'impression qu'il venait d'éprouver. Il tourna le dos à son employé et se hâta de rentrer dans son cabinet.

Quand il fut seul, il se jeta dans un fauteuil et resta quelque temps immobile, la tête dans les mains. De temps à autre des phrases sans suite lui échappaient.

— Qu'a-t-il fait? murmurait-il. Suis-je le maître de ce côté? Les deux tiers de la fortune seraient à moi... Pourvu qu'il n'y ait pas eu de sang versé...

On frappa discrètement à la porte.

M. Pénaire changea d'attitude et prit sa physionomie ordinaire, sévère et froide.

— Entrez, dit-il.

Un garçon de bureau parut.

— Monsieur, c'est M. Bernard qui demande à vous parler.

— M. Bernard... faites-le attendre un instant.

Le garçon de bureau referma la porte. Le banquier se leva et se plaça devant une glace pour étudier son maintien et sa physionomie. Il se trouva sa figure ordinaire et se rassit satisfait. Il était prêt à soutenir un choc qu'il appréhendait au moins autant qu'il l'attendait.

M. Pénaire était un homme de trente ans à peine; il en paraissait facilement trente-cinq et même quarante. Les plaisirs l'avaient beaucoup fatigué; mais le masque qu'il s'était fait, la tension qu'il avait imposée à ses traits l'avaient encore plus vieilli. Il posait pour le gentleman accompli, l'homme sérieux qui ne rit jamais. Sa figure, un peu longue, était encadrée dans des favoris bruns très soignés; son front fuyant paraissait d'autant plus vaste qu'une calvitie prononcée le prolongeait au-delà des limites permises aux fronts les plus développés; des cheveux déjà mêlés de fils blancs formaient des boucles auprès de ses tempes, le regard de ses yeux d'un bleu terne avait quelque chose de mélancolique et son grand nez mince et busqué augmentait la tristesse de cette figure à laquelle, malgré de petites moustaches, une bouche aux lèvres pincées ajoutait un accent de dureté.

Un gentleman! c'était l'idéal de M. Pénaire; c'était le mot qu'il voulait arracher des lèvres de tout étranger. Il se tenait en conséquence, raide et froid; sa courtoisie ne dépassait pas l'épiderme. Il mesurait ses gestes et réglait sa vie; sa mise était correcte et son tailleur était peut-être l'homme auquel il montrait le plus



d'expansion, discutant avec lui des heures entières, sur les mouvements que ses occupations lui imposaient, sur les lignes de son corps, sur les plis qu'il était urgent de faciliter et sur ceux qu'il fallait absolument cacher. Son bottier et son chapelier avaient également avec lui de longues conférences.

D'ailleurs ce rôle lui réussissait, et, dans le monde financier, aussi badaud que cynique, en jetant de la poudre aux yeux, malgré de fausses spéculations et quelques écoles de début, Pénaire s'était longtemps soutenu. Mais tout a une fin. Pénaire la voyait s'approcher, quand l'héritage Davilard lui était apparu comme le port au moment où il se croyait perdu.

Un million ! c'était un million ! Mais il y en avait cinq ou six autres, et cette pensée réduisait ce million aux proportions d'une misère. Et alors, un Pénaire, que le monde ignorait, un Pénaire, que des loups-cerviers de la Bourse eux-mêmes ne soupçonnaient pas, se mit à palpiter, à vivre, à penser, à sangloter sous l'enveloppe correcte et glacée du banquier de la rue Saint-Maur.

Une cupidité folle s'éveilla dans son cœur. Le testament de son oncle Davilard ne le constituait pas seulement exécuteur testamentaire, tuteur des légataires pour les cas de minorité ; il le constituait légataire lui-même en cas de mort ou de disparition des autres héritiers. Que ce Lemonnier disparût, que cette Rosalie Morin ne se trouvât pas, et lui, Pénaire, héritait de tout. Mais tout ne lui appartenait-il pas d'ailleurs ? N'était-il pas l'héritier légitime, le fils de la sœur aînée de M. Davilard, tandis que les autres n'étaient que des bâtards ?

Or, il en avait un sous la main, et il le savait bien. Ce Lemonnier, il avait pu s'en assurer, ne connaissait pas son père véritable ; sa mère n'avait pas eu le temps de le lui nommer avant de mourir. Elle avait gardé le secret pour se conformer aux instructions de son amant et c'était également pour se conformer à ses instructions qu'elle avait placé son fils chez lui, Pénaire, neveu de Davilard. Il savait tout cela, car il entretenait des relations avec son oncle, établi aux Antilles. Il avait même été chargé par lui de rechercher Rosalie Morin et de la retirer à sa mère en lui offrant une forte somme. Mais il avait gardé la somme et n'avait jamais tenté la moindre démarche pour retrouver la fille de son oncle. Le fils me suffit, se disait-il.

Quand la mort de M. Davilard survint, lorsque Pénaire connut le testament, un terrible combat se livra dans son esprit. Il ne pensa pas à Rosalie Morin. Sans doute il espéra qu'elle ne reparaitrait pas, mais il se résignait d'avance à la voir surgir pour réclamer ses droits. Toute sa haine et toute sa cupidité se portèrent du côté de Charles Lemonnier. Tandis que le notaire, obéissant aux instructions du défunt, faisait des démarches pour découvrir ses héritiers, Pénaire s'ingéniait à cacher au jeune homme qu'il employait dans sa maison la situation nouvelle à laquelle un héritage l'appelait. Cependant il tremblait à chaque instant qu'un hasard ne mit Lemonnier sur la piste. Il faut qu'il disparaisse, se disait-il sans cesse. Le combat fut long et douloureux. Lorsque Pénaire se décida, il se demanda

quelque temps à qui il s'adresserait, car il n'est pas facile de mettre la main sur un scélérat capable d'un crime.

Enfin il songea à Louis Bernard, un faussaire qu'il avait lui-même sauvé du bagne pour l'employer à de basses besognes de Bourse. Un pareil homme ne devant reculer devant rien.

On sait le reste.

Quand le banquier se crut sûr de pouvoir réprimer les impressions que probablement les confidences de Bernard lui causeraient, il frappa sur un timbre. Un domestique se présenta.

— Faites entrer la personne qui attend, ordonna-t-il.

Bernard était sur les talons du garçon de bureau.

— Me voici, Monsieur, dit-il en s'inclinant profondément.

La porte refermée, le visage de Bernard prit une expression différente. Au lieu de l'air d'obséquiosité qu'il affectait un instant auparavant, il regarda en face le banquier avec un sourire familier.

— Vous ne me dites pas de m'asseoir? fit-il remarquer.

— C'est inutile, répondit Pénaire.

Mais il ajouta aussitôt :

— Vous pouvez vous asseoir sans qu'on vous y invite.

— A la bonne heure, dit Bernard.

Il prit une chaise et l'approcha du bureau devant lequel Pénaire se tenait.

— Eh bien? murmura celui-ci, qui, si fort qu'il fût, n'eut pas la force de parler avec son ton ordinaire.

— Eh bien, je viens chercher les cent mille francs.

— Où est-il, lui? qu'avez-vous fait? demanda le banquier après un instant de silence.

— Il n'a jamais été entendu entre nous que je vous donnerais ces explications, riposta Bernard. Je vous ai promis de faire disparaître un individu gênant; moyennant quoi vous vous êtes engagé à me verser une somme de. L'individu a disparu, versez-moi la somme.

— Disparu!... Qui me le prouve?

— Depuis deux jours, est-ce qu'il s'est représenté ici?

Pénaire tressaillit.

— Non.

Et ce non lui échappa comme un soupir.

— Vous voyez bien, s'écria Bernard triomphant.

— Plus bas! se hâta de dire Pénaire.

Il reprit presque aussitôt sur le ton impassible qui lui était habituel :

— Rappelez-vous, maître Bernard, qu'il avait été convenu que vous trouveriez un moyen de faire constater la disparition de... cet individu, pour employer votre expression.

— Sans doute... Mais pour venir à bout de certaines besognes, il faut compter avec les circonstances qui ne tournent pas toujours au gré de nos désirs... J'aurais voulu vous apporter un acte de décès?...

— Un acte de décès!... Vous ai-je jamais demandé cela? J'ai besoin d'une preuve...

— Bah! fit cyniquement Bernard, il n'en existe pas de meilleure. Mais il me serait impossible de vous la fournir sans m'exposer et vous avec...

— Moi?...

— Sans doute. A qui la disparition de ce Lemonnier sera-t-elle utile? Ce n'est pas à moi?

Le banquier baissa la tête sans relever ces derniers mots.

— Je reprends, dit Bernard en jetant sur lui des regards railleurs. La preuve que Lemonnier a disparu, c'est qu'il ne reparaît pas. Elle en vaut bien une autre. J'ai rempli mes engagements, à vous de remplir les vôtres.

Pénaire pensa que, sans un acte de décès, il ne pourrait pas disposer immédiatement de la part d'héritage de Lemonnier, mais il se consola en songeant qu'il en aurait la gestion, avec la certitude de n'être jamais troublé par l'obligation de rendre des comptes de tutelle.

— Avez-vous besoin d'argent tout de suite? demanda le banquier.

— Tout de suite, répéta Bernard... Non... Mais le plus tôt sera le mieux.

— Soit! revenez dans quelques jours. Cent mille francs ne sont pas une bagatelle et je suis gêné moi-même.

— Va pour quelques jours! dit Bernard. Après tout, je vous tiens. Au plaisir de vous revoir, monsieur Pénaire.

— Au revoir, répondit sèchement celui-ci.

M. Pénaire ajouta mentalement :

— Puisses-tu te rompre le cou en descendant l'escalier!

Le banquier sortit peu d'instants après Bernard. Sa voiture était à la porte. Il y monta et cria au cocher :

— Chez le notaire, rue Geoffroy-Marie; vous savez bien.

M^e Corbaron était chez lui quand Pénaire le demanda.

M^e Corbaron était un notaire de la vieille roche, rond et conciliant, bon enfant et gai. Comme son client, il s'efforçait de prendre une attitude, de garder le décorum. Il se sanglait en conséquence dans des redingotes solennelles et s'étranglait dans des cravates blanches. Mais comme un enfant qui s'applique quand on lui pousse le coude, sa bonne humeur décrivait des zigzags au travers de sa correction et déconcertait sa gravité. Ce caractère s'alliait avec une grosse finesse qui, sans descendre très profondément, pénétrait encore assez loin dans l'âme des gens.

Le cabinet du notaire se composait de deux pièces, l'une vaste, aussi élégante que peut l'être une chambre encombrée de cartoniers et de bibliothèques remplies de bouquins de droit; l'autre, beaucoup plus exigüe, véritable bien-retiro où le

notaire s'enfermait pour travailler, disait-il, pour cuver son vin en faisant un somme, disaient ses clercs. Un rideau masquait la porte de cette seconde pièce.

M^e Corbaron était dans la première lorsque le banquier entra. Un sourire équivoque, où il y avait de la malice, éclaira la figure du notaire à l'arrivée de son client.

— Bonjour, monsieur Pénaire, bonjour. Asseyez-vous donc, s'empressa-t-il de dire. Vous arrivez bien.

— Pourquoi cela? demanda le banquier en s'installant sur une chaise.

— Parce que j'ai acquis une certitude qui va vous soulager d'un gros poids.

— De quoi voulez-vous parler, mon cher notaire? Soyez moins énigmatique, je vous prie.

— Je vais être clair. Je veux parler de l'héritage Davilard.

Le banquier était pâle; mais il devint plus pâle encore. Le notaire eut l'air de ne pas s'en apercevoir. Il continua en ces termes :

— Un des deux légataires de votre oncle est retrouvé.

— Lequel? s'écria Pénaire.

— M^{lle} Rosalie Morin.

Pénaire laissa échapper un soupir de soulagement et son visage, malgré son impassibilité ordinaire, prit une expression de satisfaction dont le notaire s'étonna intérieurement.

— Mon premier clerc l'a vue hier et je l'attends ce matin, dit-il. Sa mère a lu l'avis inséré dans les journaux; elle est venue prendre des informations ici. Le lendemain de sa visite j'ai expédié Lieutais à Ville-d'Avray, où ces dames demeurent, et nous avons la certitude que M^{lle} Rosalie Morin est bien l'héritière ou plutôt la légataire de M. Davilard.

— Quelle personne est-ce que cette Rosalie Morin? demanda Pénaire avec indifférence.

Le notaire sourit.

— Lieutais, qui est amateur, est revenu émerveillé. C'est, paraît-il, pour me servir de ses propres expressions, une beauté sévère, mais parfaite. C'est une brune... des cheveux... des yeux. Il faut l'entendre. Le pauvre diable en est amoureux. S'il pouvait l'épouser, ma foi! il ne ferait pas un mauvais rêve... Une héritière de plusieurs millions... Excusez du peu. Enfin, pour en revenir à nos moutons, vous voilà débarrassé d'un gros poids, monsieur Pénaire. Vous n'aurez pas à gérer la part de M^{lle} Morin.

— Sans doute, dit Pénaire d'un air pensif. Mais il faudra peut-être procéder à une liquidation...

— Dame! s'écria le notaire avec un gros rire, si l'on n'avait retrouvé aucun des deux légataires, tout vous serait resté et c'eût été bien plus commode. Mais, ajouta-t-il comme frappé d'une idée et peut-être pour effacer l'effet de ce qu'il venait



Alors il la plia proprement en quatre... (Page 64.)

de dire précédemment sur un ton assez goguenard, est-ce que vous n'êtes pas célibataire?

— Oui, répondit le banquier surpris.

— Savez-vous ce que vous devriez faire? reprit M^o. Corbaron avec chaleur. Vous devriez épouser M^{lle} Morin. C'est un beau parti et vous éviteriez ainsi la liquidation. A moins cependant qu'on ne retrouve M. Charles Lemonnier.

L'idée du notaire avait fait une profonde impression sur Pénaire. Comme il n'avait jamais songé beaucoup, même à la possibilité de retrouver Rosalie Morin,

il ne s'était mis en peine d'aucune conjecture au cas où cette fille donnerait signe d'existence. En apprenant inopinément qu'elle vivait et qu'elle avait réclamé sa part d'héritage, Pénaire en avait aussitôt pris son parti. Mais le notaire venait de lui ouvrir un horizon nouveau. Ne venait-il pas de dire également qu'elle était belle?

Pénaire, dans l'espace de quelques secondes, fit un effort de mémoire qui ramena devant son esprit tous les renseignements qu'il tenait de son oncle sur la mère de Rosalie Morin, à laquelle il avait été chargé de retirer son enfant moyennant une forte somme.

M. Davilard lui avait donné des indications d'où il ressortait que Céleste Morin, actrice médiocre, puis femme entretenue, était une créature détestable, dangereuse et corrompue. C'est pour ces motifs qu'après avoir cessé de la voir, après s'être enfui en quelque sorte pour échapper à ses fureurs jalouses, M. Davilard avait tenté, en se servant de son neveu, de lui prendre l'enfant qu'il avait eue d'elle. Nous savons que Pénaire ne s'était nullement mis en peine de donner satisfaction à son oncle. Il se contentait de lui écrire de temps en temps que toutes ses démarches pour retrouver Céleste Morin et sa fille étaient restées infructueuses. Pénaire, en se rappelant ces détails, en tirait des conséquences applicables aux circonstances actuelles.

Rosalie Morin était la fille d'une femme méchante et perverse; soit! mais ce n'était pas la fille d'une femme sans éducation. Probablement, donc, elle avait été élevée avec un certain soin, et, d'autre part, étant belle et riche, elle pouvait fort bien devenir la femme d'un banquier. L'idée du notaire, au demeurant, n'était point tant sottise.

— Mon cher notaire, dit Pénaire, est-ce que je ne pourrai pas voir l'héritière de mon oncle?

— Je vous donnerai son adresse et je la préviendrai de votre désir.

— Je voudrais la voir sans être vu moi-même.

M^e Corbaron se gratta l'oreille.

— C'est plus difficile.

En ce moment, un saute-ruisseau entra délibérément dans le cabinet et, s'approchant du notaire, lui souffla quelques mots à l'oreille.

— Parbleu! dit M^e Corbaron, vous êtes servi à souhait, monsieur Pénaire, ces dames viennent d'arriver à l'étude.

— Faut-il les faire entrer? demanda le saute-ruisseau.

— Non, petit drôle, dis-leur d'attendre. J'appellerai quand il le faudra.

— Ma foi! déclara le notaire quand il fut seul de nouveau avec le banquier, ces dames n'ont rien de mystérieux à me dire. Tôt ou tard, il faudra bien vous présenter les pièces qui établissent l'identité, et par conséquent les droits de M^{lle} Morin. Elles m'apportent précisément ces pièces. Comme dit l'autre, vous n'êtes pas de trop. Voulez-vous entrer dans mon cabinet, là, à côté? Vous vous cacherez derrière le rideau. Il n'est plus neuf et vous trouverez facilement un petit trou pour voir au

travers. De cette manière, vous serez fixé aujourd'hui même, et si la demoiselle vous plaît, vous n'aurez plus qu'à demander sa main.

Le notaire, en disant ces mots, partit d'un gros rire.

Le banquier ne répliqua pas ; il se leva, souleva le rideau et disparut.

Un instant après Rosalie et sa mère entraient dans le cabinet du notaire. Elles étaient en noir, mais la toilette de la fille était aussi élégante que celle de la mère était simple.

M^e Corbaron s'était levé pour recevoir ces dames et s'empressait avec autant de galanterie que de politesse.

Cependant le sourire presque joyeux de sa grosse figure ronde s'éteignit sous le regard glacé de Rosalie.

Le sentiment d'admiration que sa beauté avait d'abord inspiré au notaire s'arrêta tout net à la limite où la sympathie commence, et M^e Carbaron se dit que cette superbe personne, eût-elle deux fois plus de millions que son père ne lui en avait laissé, ne serait jamais sa femme si, au lieu d'être notaire et père de famille comme il était, il se trouvait à la place de Pénaire, c'est-à-dire banquier et garçon.

Mais de l'autre côté du rideau, on ne pensait ni on ne sentait de la même manière. Pénaire était ébloui. Cette impeccable perfection de traits et de formes, l'étrangeté que la couleur indécise et changeante des yeux étendait sur cette physionomie, la pâleur de ce visage, la vague impression d'amertume que donnait le mouvement même des lèvres, tout cela agissait puissamment sur l'esprit et sur les sens du banquier.

— Voilà une femme ! pensait-il.

Il entendit tout l'entretien entre le notaire et ces deux personnes, ou plutôt entre le notaire et M^{me} Morin, car Rosalie prononça à peine quelques mots. Cet entretien fut court d'ailleurs, M^{me} Morin apportait les papiers nécessaires et M^e Corbaron, après en avoir pris connaissance, se mit à la disposition de ces dames pour régler toutes les questions d'intérêts.

C'est alors que Rosalie intervint.

— Nous ne pouvons nous occuper de cela aujourd'hui, dit-elle. Je reviendrai prochainement en compagnie d'un homme d'affaires qui sera chargé de s'entendre avec vous.

Le notaire s'inclina.

Lorsque Rosalie eut donné toutes les signatures nécessaires, les deux femmes, toujours froides et réservées, saluèrent et sortirent.

M^e Corbaron les reconduisit jusqu'à la porte de l'étude, où son premier clerc, Prosper Lieutais, était resté debout comme un terme, immobile d'admiration, les yeux écarquillés. Le notaire haussa les épaules et rentra dans son cabinet où il trouva Pénaire qui avait abandonné sa cachette.

— Qu'en dites-vous ? lui demanda-t-il.

— Mon cher notaire, vous m'avez donné une excellente idée, répondit le banquier. J'irai demain voir ces dames. Où demeurent-elles ?

— A Ville-d'Avray. Ainsi cette demoiselle Morin a fait votre conquête ?

— Je n'ai jamais vu une plus belle personne.

Le notaire fit une légère grimace.

— Ce n'est pas le genre que j'aime, murmura-t-il.

CHAPITRE VIII

Les petits talents de Bernard.

Les nécessités du récit nous ramènent à Ville-d'Avray dans la maison que le lecteur connaît bien.

Il y régnait déjà, — trois jours seulement après la mort de Charles Lemonnier et le lendemain de la visite que Rosalie et sa mère avaient faite à M^e Corbaron, — il y régnait, disons-nous, un désordre précurseur d'un prochain déménagement ou tout au moins d'un long voyage.

Rosalie en effet était pressée de quitter cette maison. Elle avait décidé de parcourir l'Italie et de séjourner plusieurs mois dans les principales villes.

Mais sa mère ne devait pas être du voyage.

A vrai dire, cette dernière n'y tenait pas beaucoup. C'était une créature bizarre, dont l'excès même de la passion avait brisé les ressorts lorsque le principe vital, indispensable à la machine humaine, était encore dans toute sa force. Ayant beaucoup souffert elle-même et fait beaucoup souffrir les autres, elle aspirait au repos matériel, complet. Elle semblait ne plus s'intéresser à rien. Cependant avec tous les instincts de l'égoïsme, elle avait conservé un mystérieux besoin d'attachement. Ce besoin, jadis, on le devine, s'était manifesté d'une manière fouguese, déterminant dans cette âme obscure tous les orages de la jalousie. Mais le calme s'était fait. Une immense lassitude, un profond dégoût, un scepticisme affreux car il prenait sa source dans le cœur même, avaient recouvert les ardeurs de ce tempérament de feu ; la lave avait à la longue étouffé la flamme du volcan. Pourtant sous cette cendre, un foyer, qui peut-être était celui de la vie elle-même, brûlait encore et rendait à cette femme une affection nécessaire.

Naturellement cette affection sourde, peu démonstrative, s'était portée sur sa fille. Elle lui avait inculqué son atroce philosophie, mais de la meilleure foi du monde, sans avoir la conscience de lui nuire, comme un savant donne à son disciple les résultats de son expérience, le fruit de ses recherches, la solution de ses travaux.

Le dernier événement cependant l'avait en quelque sorte fait reculer, sa fille, tout à coup, lui avait fait peur. Était-ce là son œuvre? Avait-elle formé une criminelle ou Rosalie portait-elle en elle-même le germe fatal? Insoluble question qui venait d'ouvrir un abîme dans cette conscience déjà si sombre.

Quand Rosalie avait parlé d'un voyage, sa mère l'avait approuvée, quand elle lui avait déclaré qu'elle désirait partir sans elle, sa mère, celle-ci s'était étonnée. Pourquoi? Elles n'avaient qu'à fermer les portes et les volets et personne ne pénétrerait dans la maison.

Rosalie ne voulait pas que cette maison eût l'air d'un tombeau, mais elle ne donna pas cette raison à sa mère. Elle en avait une autre qu'au premier mot M^{me} Morin repoussa avec une sorte d'horreur.

Mais Rosalie insista. Il fallait que sa mère restât ; elle avait besoin d'elle pour le repos de son esprit. Sa mère devait être l'instrument de l'expiation qu'elle avait rêvée.

Il y eut une lutte aussi vive que courte entre les deux femmes.

M^{me} Morin trouvait l'idée de sa fille folle, absurde, dangereuse, mais l'obstination de Rosalie était invincible. M^{me} Morin céda. Voilà pourquoi la maison prit un aspect qui décelait moins un déménagement qu'un déplacement.

Au surplus, Rosalie commençait ses préparatifs au hasard. Elle n'avait pas de plan arrêté. Elle ne savait pas quand elle pourrait partir, elle ne savait pas si elle partirait seule. Elle avait mis de côté toute idée de se faire accompagner par Bernard. Pourtant elle l'attendait, car elle avait besoin de lui.

C'était le matin, Rosalie venait d'emporter les derniers retranchements que sa mère avait opposés à ses exigences. Elle avait promis de rester et de faire ce que sa fille voulait.

Bernard pouvait venir.

Elle lui avait écrit la veille.

Il arriva fidèle au rendez-vous. Elle le conduisit dans sa chambre et, après avoir fermé la porte avec soin, elle lui demanda ce qu'il avait fait, s'il avait vu M. Pénaire.

Bernard lui raconta son entrevue.

— Certainement Pénaire payera, dit-il.

— Dans tous les cas, tu auras les cent mille francs, ajouta-t-elle.

Bernard la considéra avec stupéfaction.

— On dirait vraiment, fit-il remarquer, que tu es à même de les tirer de ta caisse.

Rosalie resta impénétrable sous le regard de son amant.

— En outre, je t'en promets dix mille autres si tu veux me rendre un service. Bernard bondit.

— Toi, tu me promets dix mille francs ! s'écria-t-il. Un de nous deux devient fou probablement. Il y a huit jours, tu n'avais plus le sou, et c'est pour cela que tu m'aidais... Bon ! je n'insiste pas. A présent tu m'abandonnes ta part dans l'affaire, ce que je ne puis comprendre, et tu m'offres dix mille francs en échange d'un service. Qu'est-ce que cela signifie ?

— Peu t'importe, veux-tu me rendre le service que je te demande ?

— Explique-toi. Est-ce bien difficile !

— Non.

Rosalie, sans détourner les yeux, prit sur une table un portefeuille caché par divers objets.

Dès qu'il l'aperçut, Bernard pâlit.

— C'est celui de?... s'écria-t-il.

Rosalie fit un signe affirmatif.

Elle en tira un papier.

— Regarde, dit-elle en le tendant à Bernard.

Il hésita à le prendre. A la fin pourtant, rougissant de ses appréhensions il le saisit et en examina le contenu.

A mesure qu'il le lisait, son visage exprimait un profond étonnement.

— C'est une chanson, dit-il en levant les yeux.

— Oui, répliqua Rosalie. Mais regarde à la fin.

Bernard obéit.

— Lis tout haut, ordonna la jeune femme.

Bernard lut :

— « Pour sa petite Lucienne, » signé : « Charles Lemonnier. »

— Eh bien ?

— Comprends-tu ?

— Je comprends que ce Lemonnier a fait ou copié une chanson pour sa maîtresse.

— Ce n'est pas cela que je te demande. Je te demande si tu comprends le service que j'attends de toi.

— Ma foi non.

— Ne t'es-tu pas vanté quelquefois de posséder le précieux talent d'imiter n'importe quelle écriture de manière à tromper neuf experts sur dix ?

— Sans doute.

Et, comme peu à peu il comprenait, Bernard ajouta :

— Tu veux que j'imiter l'écriture de ce Lemonnier ?

— Enfin. Te semble-t-elle difficile ?

— C'est une belle anglaise courante d'employé de bureau. Rien n'est plus aisé. Mais quel est ton projet ?

Rosalie ouvrit une petite boîte à bijoux, en tira un paquet de billets de banque et referma la boîte.

— Voilà les dix mille francs, dit-elle. Veux-tu écrire ce que je te dicterai en imitant l'écriture que tu as entre les mains.

La stupéfaction de Bernard allait croissant.

— Quelle manigance y a-t-il là-dessous ? demanda-t-il.

Rosalie réfléchit avant de répondre.

— Tu le sauras car j'aurai encore besoin de toi. Tu es capable de conduire une voiture ?

— Sans doute.

Rosalie replaça les dix mille francs dans le coffret.

— Tu auras ton argent quand la besogne sera faite, c'est-à-dire bientôt, dans quelques jours. J'aurai besoin de toi toute l'après-midi. Aujourd'hui tu n'as qu'à écrire sous ma dictée. La lettre faite, tu seras libre.

Bernard hésita un instant.

— Après tout, murmura-t-il, j'ai fait des faux pour moins de dix mille francs et je suis bien sûr que l'intéressé ne réclamera pas.

— Écris-donc, ordonna Rosalie.

Bernard s'installa, le modèle sous les yeux, et attendit.

Rosalie dicta :

— « Ma chérie...

— Ma chérie, répéta Bernard, alors c'est à une femme que la lettre s'adresse ?

Rosalie répondit par un signe de tête.

Elle reprit :

— « Ma chérie, un grand événement vient de changer le cours de ma destinée...

— Ouf ! fit Bernard en posant la plume et en regardant sa complice. C'est raide, ça.

— Va toujours, fit Rosalie. « J'ai retrouvé mon père ; il est malade et je suis obligé de rester auprès de lui. Mais toi, tu peux venir me trouver, mon père, à qui j'ai tout dit, veut te connaître et brûle du désir d'embrasser Bébé. Je t'envoie une personne de confiance. Suis-la sans hésiter. Elle t'amènera une voiture. La course est longue ; mon père demeure à la campagne. Je te dirai tout. Une vie nouvelle va commencer pour nous. Surtout ne manque pas d'amener Bébé. Je t'embrasse de tout mon cœur ma chère Lucienne. » Signe ensuite : « Charles Lemonnier. »

Quand il eut fini d'écrire, Bernard releva la tête. Des gouttes de sueur perlaient sur son front.

— Est-ce que par hasard tu voudrais... comme à l'autre ? demanda-t-il.

— Tu es fou, Bernard. Alors c'est fait ?

Elle allongea déjà la main ; il l'écarta brusquement.

— Non, il faut que je recopie, dit-il.

Puis il ajouta :

— Tu ne veux pas tuer cette femme et cet enfant ?

— Je te répète que tu es fou. Il y a eu assez de sang versé.

Bernard respira.

— Alors s'il y a pas de sang versé, le reste m'est égal. Mais il faudra écrire l'adresse.

— C'est juste. Prends une enveloppe et écris : M^{me} Lemonnier, 140, rue des Dames, Batignolles.

— Voilà qui est terminé, seulement, l'imitation est trop visible. Il est absolument nécessaire que je fasse une deuxième copie.

Rosalie allait répondre lorsqu'on frappa à la porte.

— Que me veut-on ? cria Rosalie. Je suis en affaires.

— Ouvre, c'est moi, répondit une voix qu'elle reconnut pour celle de sa mère.

Rosalie ouvrit.

M^{me} Morin lui dit à voix basse :

— M. Pénaire, le neveu de M. Davilard, demande à te parler.

— M. Pénaire... dans cette maison ! murmura Rosalie.

Bernard, muet d'étonnement, ne sachant plus ce qu'il devait penser d'incidents aussi inattendus, promenait ses regards de la mère à la fille.

— Expliquez-moi... commença-t-il à dire.

— Pas un mot, fit Rosalie avec autorité. Tu vas rester ici et ne pas bouger jusqu'à ce que cet homme soit parti. Je t'enfermerai pour plus de sûreté. D'ailleurs tu as quelque chose à faire, le temps te paraîtra moins long.

Elle sortit sur ces derniers mots et Bernard entendit tourner la clef dans la serrure.

Il n'essaya même pas de percer le mystère qui l'entourait ; il se mit à copier la lettre que Rosalie lui avait dictée en se conformant pour la calligraphie au modèle qu'il avait sous les yeux.

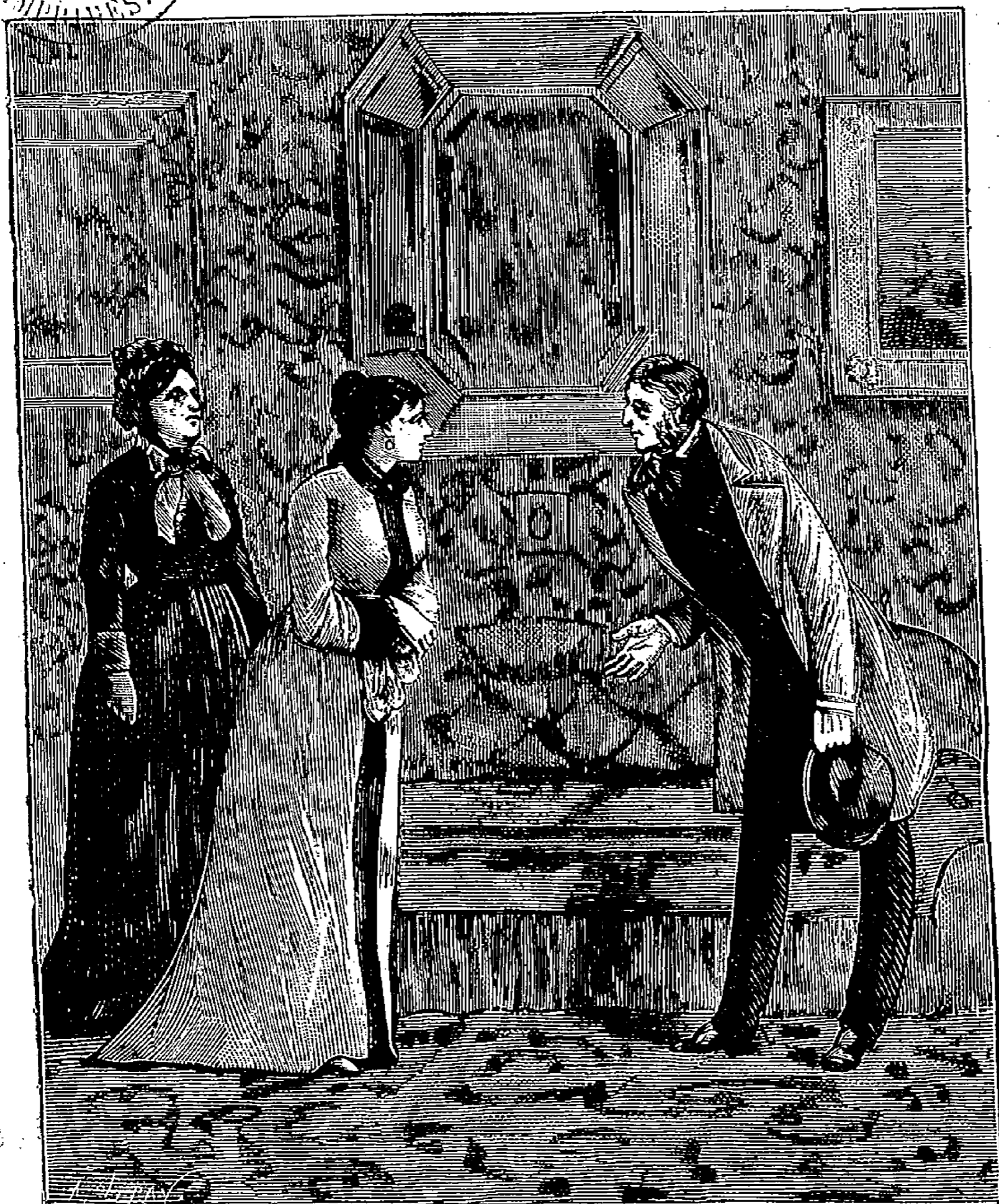
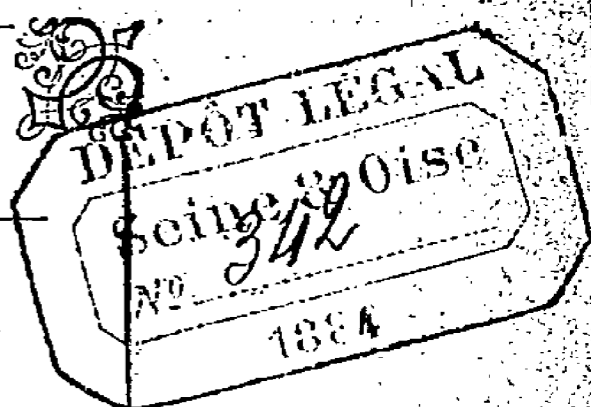
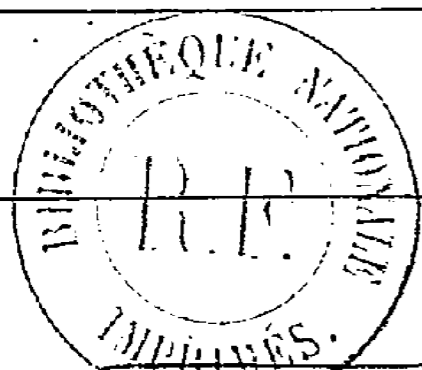
Quand il eut fini, il compara les deux écritures et se sourit avec satisfaction. C'était un faux admirablement réussi, la signature surtout était surprenante. Aucun expert n'aurait pu distinguer la véritable de l'autre.

Quand il fut las d'admirer son œuvre, Bernard se perdit dans les conjectures pour deviner à quoi elle pourrait servir. Tout en rêvant, sans rien trouver d'admissible, ses yeux se portèrent sur le brouillon de la lettre, qu'il avait écrit sous la dictée de Rosalie.

La pensée lui vint qu'un jour peut-être cette copie pourrait servir d'une manière quelconque, que ce serait une arme contre sa complice.

Alors il la plia proprement en quatre et la mit dans sa poche.

Mais, comme il ne manquait pas de prévoyance, il froissa dans sa main une



Aussitôt que Rosalie parut, accompagnée de sa mère, il salua profondément.
(Page 66.)

feuille de papier blanc, l'alluma, la jeta dans la cheminée où il ne restait aucune trace de feu récent et la regarda brûler jusqu'à la fin. Ensuite il prit le papier brûlé dans ses doigts et le réduisit en cendres ; puis, le sourire aux lèvres il regagna sa place devant la table.

Pendant ce temps Rosalie était descendue au salon où elle avait trouvé Pénaire.

Le banquier examinait tout avec attention. La maison révélait une certaine aisance, la médiocrité dorée du poète latin ; elle était meublée avec un réel sentiment de l'élégance. Le lecteur sait que cette maison était un cadeau de l'homme



à qui Céleste Morin avait livré sa fille, de ce Malivant, professeur en perversité qui avait achevé l'éducation de Rosalie.

Mais le banquier ne connaissait rien du passé de ces femmes et un mystérieux instinct lui faisait désirer de n'en pas trop apprendre. L'espoir de résoudre définitivement la grosse question de l'héritage Davilard en épousant sa fille, le fils ayant disparu, avait fait en vingt-quatre heures de grands progrès dans son esprit. Il ne redoutait plus que les obstacles qui pouvaient surgir du côté de l'héritière et il aurait fermé les yeux pour ne pas voir ceux que sa conscience et les convenances sociales auraient pu faire surgir.

Ainsi l'aisance, dont cette maison offrait un témoignage irrécusable, ne le surprit ni ne le mécontenta. Au contraire elle était l'indice d'un genre de vie relevé qui mettait M^{lle} Morin de plain-pied avec le banquier Pénaire pour les habitudes et l'éducation. Mais à quelle source ces femmes avaient-elles puisé cette apparence de fortune ? Une pareille question ne l'arrêta pas outre mesure. Il y avait tant de manières d'y répondre. D'abord Céleste Morin pouvait posséder quelque chose par elle-même ; ensuite elle avait peut-être économisé au temps de ses succès. Les libéralités de M. Davilard, de ses prédécesseurs et de ses successeurs avaient profité à la dame probablement. Ce n'était pas une origine trop pure ; mais s'il fallait remonter à l'origine de toutes les fortunes, on en découvrirait bien d'autres et, pour résumer, c'était la fille qu'il voulait épouser et non la mère.

Rosalie avait fait impression sur ses sens et sur sa vanité. Quelle superbe créature à installer dans sa maison, à montrer à ses amis, à mener dans le monde ! Il en avait rêvé la nuit et il n'avait pas fallu moins pour écarter l'importune idée de la disparition de Charles Lemonnier.

Il s'était rendu à Ville-d'Avray dès qu'il avait pu, c'est-à-dire dès qu'avait sonné l'heure décente de s'y présenter et aussi dès que son valet de chambre et son coiffeur lui eurent rendu la liberté.

Il était correct, sans un pli inutile sur sa personne, sans un cheveu ou un poil de de barbe dérangé, pantalon gris, redingote pincée, pardessus clair, une vraie gravure de mode.

Aussitôt que Rosalie parut, accompagnée de sa mère, il salua profondément, avec un sourire étudié devant une glace et qui rendait assez bien la déférence galante qu'un gentleman doit montrer aux dames.

Rosalie, en lui rendant son salut, l'examina attentivement.

— Il est bien cet homme, pensa-t-elle.

— Est-ce que madame votre mère vous a dit mon nom ? demanda le banquier.

— Oui, monsieur, mais donnez-vous donc la peine de vous asseoir.

Quand ces trois personnes se furent installées dans des fauteuils, Pénaire reprit :

— Alors, mademoiselle vous ne devez pas être trop étonnée de ma visite. Le testament de M. Davilard nous impose à tous deux des liens d'intérêt et presque

de parenté qui rendent des relations entre nous non seulement convenables, mais encore nécessaires.

— Vous êtes le neveu de M. Davilard ?

— Oui, mademoiselle. Je suis le fils de sa sœur aînée. Mon père était négociant ; il est mort il y a trois ans à peine. Mais j'ai eu le malheur de perdre ma mère quand j'étais encore enfant.

— Le testament de M. Davilard vous constituerait tuteur des légataires, en cas de minorité, il me semble ?

— En effet.

— J'ai vingt ans, monsieur, et par conséquent je crois que j'échappe à cette tutelle.

Le banquier répondit par un sourire aimable au sourire un peu moqueur dont Rosalie releva ses paroles.

— Je ne viens pas réclamer des droits de tutelle, dit-il. Mais, si votre notaire ne l'a pas encore fait, je viens vous donner quelques renseignements sur la situation des biens que M. Davilard nous a laissés à vous, à moi et à...

Pourquoi hésita-t-il ? Rosalie l'enveloppa dans un regard impénétrable ; il se sentit gêné, lui, si à l'aise ordinairement, et ce fut avec un embarras visible qu'il acheva sa phrase.

— ... L'autre héritier, M. Charles Lemonnier, qui n'a pas encore été retrouvé.

Rosalie ne détachait pas ses yeux du visage du banquier. Elle y surprenait des frémissements imperceptibles pour tout autre que pour un observateur très attentif. Peut-être avait-elle blêmi elle-même. Dans tous les cas, elle ne prononça pas un mot. Sa mère heureusement intervint.

— Ma fille n'a vu qu'un instant le notaire, dit-elle. Il ne nous a rien appris au sujet de la fortune que laisse M. Davilard. Son clerc cependant, en venant ici la veille, nous a parlé de biens en immeubles dans les colonies, qui, en cas de partage, devront être vendus.

Pendant que M^{me} Morin parlait, Pénaire se remettait peu à peu, et d'ailleurs Rosalie avait changé l'expression de ses yeux.

— Précisément, s'empessa de répondre le banquier. La plus grande partie de la fortune de M. Davilard consiste en plantations, bâtiments d'exploitation, usines, etc. M. Davilard, vous le savez, sans doute, était avec M. de Selmont, le plus riche raffineur de Boyamo, dans l'île de Cuba. Dans le pays même et malgré les continues insurrections qui rendent la jouissance et le revenu de toute propriété si précaire, la fortune de M. Davilard représente une valeur de dix à douze millions. On espère qu'une liquidation bien menée ne la réduira pas à moins de cinq à six millions.

— Mais ce n'est que moitié, s'écria Rosalie éblouie par l'énormité de la somme. Pénaire soupira.

— Ce n'est que moitié en effet, dit-il, et le moindre incident peut réduire encore les chiffres que j'ai eu l'honneur de vous donner.

— Cette liquidation est-elle donc indispensable ? demanda M^{lle} Morin.

— Tout dépend de la volonté des héritiers. Jusqu'à présent, il n'y en a que deux, puisque M. Lemonnier ne s'est pas encore présenté ; vous mademoiselle et moi. Je dois administrer la part du légataire introuvable et j'en ai l'usufruit, enfin, j'ai le droit de prélever un million, libéré de tous droits, sur l'héritage.

— Le million ne peut-on le prendre sur les valeurs laissées par M. Davilard ?

— Non, mademoiselle, si l'on veut acquitter les droits de l'héritage sans entreprendre la liquidation.

— Alors, monsieur, tout dépend de votre volonté, car, au bout du compte, nous ne sommes que deux héritiers, vous et moi.

— Pour le moment, murmura le banquier.

— Pour le moment, soit !

Elle le regardait encore de cette manière étrange qui le faisait frissonner entièrement. Il lui semblait que ce regard pénétrait jusqu'au fond de son cœur et y surprénait son secret.

Rosalie songeait à la singularité de la vie, aux hasards qu'on pourrait plutôt appeler des fatalités ; ils avaient amené à son insu cet homme dans la maison où s'était accompli le drame dont il était l'inspirateur. Et, par une bizarrerie aussi inexplicable que le vertige, elle se sentait attirée vers lui. Leurs deux existences lui paraissaient destinées à se lier indissolublement l'une à l'autre.

Ce fut sous l'influence d'une pareille pensée qu'elle lui adressa cette question :

— Existe-t-il un moyen d'éviter une liquidation ruineuse ?

Le banquier hésita un peu ; enfin il répondit :

— Il en existe plusieurs, mesdames. D'abord on peut recourir à l'association. Seulement, comme selon toute probabilité, les associés ne consentiront pas aisément à quitter la France pour vivre dans l'île de Cuba, ils seront obligés de confier leurs intérêts à des gérants, à des intermédiaires. C'est un gros risque à courir parce qu'il arrivera souvent ceci que, profitant de la rivalité ou de l'insouciance des associés, l'intermédiaire compromet les intérêts qui lui sont confiés en se livrant à des spéculations pour son propre compte.

— Mais en supposant que cette fortune demeure tout entière à la même personne, si cette personne ne se résigne pas à vivre aux Antilles, il faudra bien qu'elle emploie un gérant, et, dans ce cas, les inconvénients que vous venez de signaler ne pourront pas être évités.

— Le danger est bien moins grand, mademoiselle. D'abord l'autorité est tout entière dans les mêmes mains. Ce gérant ne dépend que d'une seule personne. Il est plus aisé de le surveiller. Enfin un propriétaire unique jouit de droits absolus pour opérer dans ses propriétés les réformes et les changements nécessaires.

— Soit ! Mais, comme ni vous, ni moi, n'avons envie de renoncer à nos droits

et que, par conséquent, on se trouve en présence de plusieurs intérêts, quel autre moyen connaissez-vous d'éviter la liquidation sans pour cela se résigner à une association ?

— Je m'empresse de vous déclarer qu'il n'en existe pas. Liquidation ou association ; ce sont les seules solutions possibles, seulement, il y a plusieurs espèces d'associations. A côté de l'association forcée, commerciale en quelque sorte, il y a l'association complète, définitive, qui unit les intérêts en unissant les destinées.

— Mais c'est le mariage cela ! s'écria Rosalie.

— C'est le mariage en effet, riposta le banquier.

Ces trois personnes se regardèrent un instant sans rien dire. Enfin Pénaire reprit :

— Vous m'avez demandé, mademoiselle, quels étaient les moyens d'éviter une liquidation. C'était pour moi un devoir de vous les indiquer, d'autant plus que nous avons des intérêts communs.

— Je vous en remercie.

Le banquier se leva.

— Il me semble, dit-il, qu'en voilà suffisamment pour une séance. Si vous le permettez, je reviendrai vous voir et nous reprendrons cette conversation.

Rosalie se fit toute gracieuse.

— Nous l'espérons bien, répondit-elle. Ma mère et moi, nous sommes décidées à nous laisser guider par vos conseils et, quant à moi, monsieur, je n'oublierai pas les explications que vous avez bien voulu nous donner et je penserai à ce deuxième genre d'association qui me paraît en effet de nature à tout concilier !

Un sourire de triomphe illumina le visage de Pénaire ; dans sa joie, il ne remarqua même pas la hardiesse et l'habileté avec lesquelles M^{me} Morin accueillait ses ouvertures.

Il partit en prodiguant les compliments à la mère et à la fille.

— Quelle charmante maison ! dit-il, en franchissant le seuil de la porte du jardin et en jetant un dernier regard derrière lui.

— Vous trouvez ? demanda Rosalie.

L'accent avec lequel elle prononça ces deux mots le frappa ; il la regarda et rencontra une fois de plus dans ses yeux l'expression qui l'avait déjà inquiété.

Il partit un peu troublé, mais cette impression s'effaça vite.

— En somme, se dit-il pour se distraire, en épousant cette admirable fille, je deviens légataire universel. Ce n'est pas un sacrifice bien pénible.

De son côté, en retournant à la maison, Rosalie dit à sa mère :

— Avant un mois, je m'appellerai M^{me} Pénaire.

M^{me} Morin ne répondit pas sur-le-champ. Enfin, elle dit :

— Je t'approuve.

Puis, elle ajouta en désignant la chambre à coucher du doigt.

— Et l'autre ?

Rosalie sourit dédaigneusement.

— Je m'en charge, déclara-t-elle.

Elle remonta dans sa chambre où elle trouva Bernard étendu sur un divan et fumant une cigarette.

Il fit un geste du côté de la table.

— Ton affaire est là, dit-il.

Rosalie lut la lettre et la compara avec le modèle qu'elle avait donné au faussaire.

— C'est très bien, fit-elle.

Elle plia la lettre et la mit sous enveloppe.

— Et c'est demain qu'on portera cette missive à son adresse? demanda Bernard. C'est demain que tu auras besoin de moi?

— Non, mes plans sont changés, répondit Rosalie. Nous attendrons peut-être un mois.

Tout à coup, Bernard la vit qui cherchait des yeux quelque chose sur la table.

— A propos, qu'as-tu fait de la première copie?

Bernard attendait cette question.

— On ne laisse pas traîner ces choses-là, répliqua-t-il vivement. Regarde dans la cheminée.

Rosalie aperçut les cendres et fit un geste d'approbation.

— Apprends-moi donc un peu ce que M. Pénaire te voulait, Rosalie, se hâta de dire Bernard pour dissimuler son envie de rire.

Rosalie affecta un air indifférent, et répondit avec lenteur :

— M. Pénaire est venu me demander ma main.

— Hein! s'écria Bernard en se redressant. Répète un peu.

— Je dis que je serai la femme du banquier Pénaire dans quelques semaines, dans quelques jours plutôt, déclara tranquillement Rosalie.

— Ah ça, je deviens fou, murmura Bernard.

— Non, tu ne deviens pas fou, mon pauvre Bernard, mais il s'est passé quelque chose que tu comprendras plus tard et qui va changer ma vie de fond en comble.

— Ainsi tu vas épouser M. Pénaire?

— Sans doute.

— Eh bien, et moi... ton amant.

— Tu oublieras que tu as été mon amant.

— C'est impossible.

— Ne bêtisons pas, Bernard.

— Je te dis que nous sommes liés l'un à l'autre, par...

— Et moi je te dis, Bernard, qu'il n'y a rien de commun entre nous.

Elle accompagna ces paroles d'un tel regard que Bernard baissa la tête en frissonnant.

— J'ai été trop loin, reprit Rosalie. Nous nous quitterons bons amis et d'ailleurs

nous nous reverrons encore. J'ai besoin de toi, comme tu le sais, pour une besogne qui ne peut se faire que quelques jours après mon mariage.

— Quelle besogne?

— J'ai besoin de toi pour conduire une voiture.

— Je ne comprends pas.

— C'est inutile. Seulement tu vas très bien comprendre ceci : au moment même où tu descendras du siège, je te remettrai la somme que je t'ai promise.

— Et l'autre... celle que le banquier s'est engagé à me verser... est-ce que tu as assez d'influence pour me la faire obtenir?

— Tu seras payé, sois-en sûr... Ne t'ai-je pas dit que je vais devenir M^{me} Pénaire?

— M^{me} Pénaire... répéta Bernard abasourdi.

— Qu'est-ce que cela te fait? Il fallait bien que notre liaison eût une fin. Et puis, ajouta-t-elle avec un sourire bizarre, aujourd'hui, je ne suis pas encore M^{me} Pénaire, je suis Rosalie Morin.

Tous deux se regardèrent en éclatant de rire.

Le soir, en regagnant Paris, Bernard récapitulait les impressions de la journée.

— Après tout, pensait-il, le banquier aura mes restes. Qu'elle fasse ce qu'elle voudra, peu importe! Je la quitterai les mains pleines. Il n'y a pas beaucoup d'hommes qui en disent autant en prenant congé d'une jolie fille.

CHAPITRE IX

Lumière et Ombre.

L nous faut à présent revenir en arrière de deux jours et changer de milieu.

Comme un voyageur, poussé par la nécessité, traverse des sites divers, gorges affreuses, campagnes riantes, rivières silencieuses, glissant tantôt entre des bouquets d'arbres, tantôt entre des montagnes arides et escarpées, notre récit doit rencontrer dans sa course des caractères opposés et des situations diverses. Mais partout cependant il rencontrera l'agitation de la vie et la tempête soulevée par les passions. Orages cruels qui ne se contentent pas de secouer en pleine mer les vaisseaux de haut bord mais qui vont chercher, auprès de quelque port obscur, une barque fragile, pour la briser sur la grève!

Est-il rien de plus mélancolique, est-il rien qui serre plus le cœur que de voir, que d'entendre un être aimant et doux qui vous parle d'un amant, d'un père, d'un enfant dont il espère le retour, quand on sait que celui qu'on attend ne reviendra pas ?

Nous avons connu de ces douleurs inconscientes. Après la guerre, guerre étrangère ou guerre civile, nous avons vu des mères qui attendaient aussi le retour de leurs fils. Il en est une, une aïeule celle-là, à qui l'on fit espérer pendant des années que ses petits-enfants reparaitraient ; on lui disait qu'ils avaient passé en Amérique. Hélas ! pendant la semaine sanglante, les deux petits-fils de la pauvre femme, de beaux jeunes gens de vingt à vingt-cinq ans, avaient été fusillés à sa porte, le long d'un mur, presque sous ses fenêtres. Un jour, par un hasard quelconque, la lumière se fit dans l'esprit de l'aïeule, la vérité éclata. Sa douleur ne fut pas de longue durée, elle mourut.

Nous vous conduisons, lecteurs, près d'une de ces créatures, nées pour la consolation de l'espèce humaine, pour faire luire dans les ombres de la vie un rayon de bonheur, et qu'il plaît parfois à la destinée impitoyable ou aveugle de fouler aux pieds, employant pour briser des roseaux une force et une violence capables de déraciner des chênes.

On n'a pas oublié les remords du pauvre Lemonnier quand il se rendait dans l'ancre de la sirène ; on n'a pas oublié cette Lucienne dont il avait un enfant et pour laquelle il copiait des chansons que Rosalie trouva dans son portefeuille.

C'est auprès de cette Lucienne que nous transportons le lecteur.

A Batignolles, rue des Dames, 140.

Depuis on a changé le numérotage. Dans ce temps-là, le 140 était une maison d'assez belle apparence, à trois étages, située entre deux jardins. Deux vrais jardins, où il y avait des arbres, pleins d'oiseaux.

Le troisième se composait de deux logements.

Le visiteur parvenu sur le palier, n'avait qu'à regarder les portes pour connaître les noms des locataires ; ils y avaient fixé leurs cartes à l'aide de quatre clous, dits punaises.

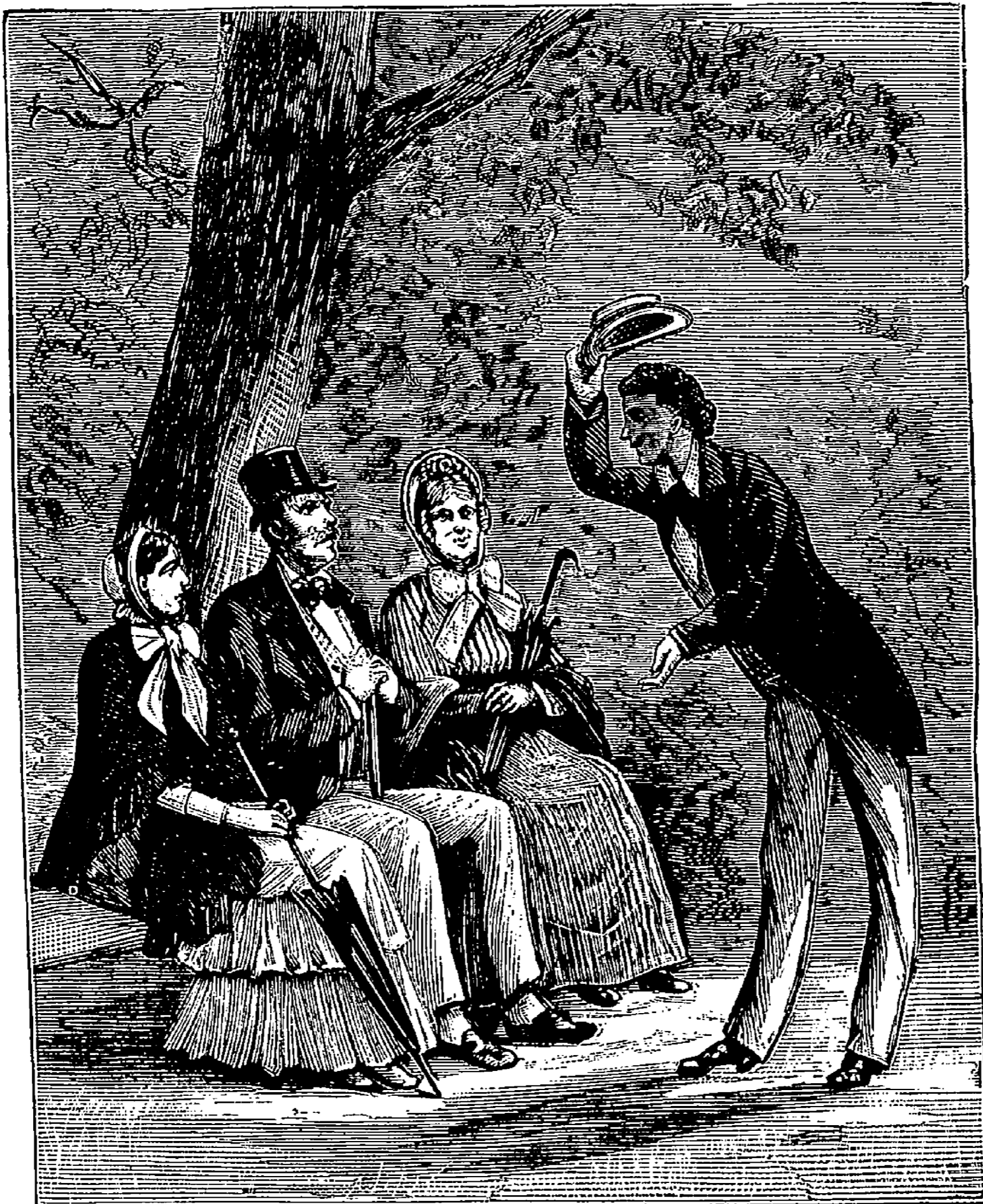
Sur la porte de gauche on pouvait lire ; MARCEL PASSERIEU, *graveur ciseleur*.

Sur la porte de droite : CHARLES LEMONNIER, *employé comptable*.

Entre les deux portes, toujours sur le palier, on voyait le jardin par une fenêtre. En été cette fenêtre restait presque toujours ouverte.

Une rumeur de vie entraît par là dans la maison ; des bruits confus de voix, des roulements lointains et, immédiatement de frais gazouillements, disputes d'oiseaux amoureux, gronderies des mères aux petits quand ces derniers, paresseux, hésitent à sortir des nids.

Mais qu'est-ce que cette joie de la nature inconsciente auprès de celle des gens heureux ? A cette fenêtre, les yeux remplis de verdure et de lumière, on ne prenait plus garde au bruit des oiseaux, lorsque fraîche, perlée, avec des notes



Charles demanda aux parents la permission de danser avec leur fille. (Page 74.)

crystallines, une voix de jeune femme éclatait en longs rires, en gaies chansons, et habillages infinis.

C'était la voix de la voisine, de la mignonne créature qu'on appelait M^{me} Lemonnier dans la maison et dans le quartier, et que nous appellerons Lucienne Damel.

Il y en avait eu, de la joie, dans le petit logement de la rue des Dames. Le soir, en été, au moment où l'on respire un air plus frais, que d'heures, le voisin, le gra-



veur-ciseleur, Marcel Passerieu, avait passées, silencieux et résigné, à écouter, ce qui s'échappait d'un nid humain !

On devine déjà toute une histoire : comme il est nécessaire pour l'intelligence des événements qui se dérouleront plus tard que le lecteur la connaisse, nous lui demanderons de l'écouter avec patience.

Un jour, Charles Lemonnier et Lucienne avaient arrêté le logement. On ne les connaissait pas ; ils se donnaient pour mariés. Lemonnier paya d'avance. Les jeunes gens s'installèrent. Comme ils étaient l'un et l'autre sympathiques, débordants de jeunesse, comme ils menaient une vie régulière, on les prit en affection dans le quartier. Les honnes gens les appelaient « les tourtereaux ». Un boucher, qui se piquait de poésie, — où diable va-t-elle se nicher ! — les désignait ainsi : le pinson et la fauvette.

Au terme suivant, le logement qui faisait face au leur, changea de locataire.

Deux jours après son emménagement, le nouveau locataire plaça sa carte sur sa porte.

A sa première sortie, Lucienne, curieuse, puisqu'elle était femme, ne manqua pas d'aller lire le nom.

Quand elle en eut pris connaissance, son front se rembrunit, et le soir, au retour de Charles, il y eut dans le nid du pinson et de la fauvette de longs chuchotements, une interminable délibération.

En voici la cause :

Marcel Passerieu était un ami du père Damel ; or, Lucienne, il faut bien le dire, avait déserté la maison paternelle, entraînée par son cœur. On sait que le cœur chez elle était tendre, mais je n'ai point dit que la raison fût parfaite.

Un hasard avait mis Charles Lemonnier et Lucienne Damel en présence, et tout de suite, ils s'étaient aimés.

C'était dans une fête, près de Paris, à Romainville ou aux Prés-Saint-Gervais, où Lucienne s'était rendue avec son père et sa mère. Ils habitaient Belleville. A cette fête il y avait un bal champêtre. Charles demanda aux parents la permission de danser avec leur fille. Sa figure était de celles qui inspirent confiance. Les parents permirent. Il n'en faut pas plus pour qu'un cœur soit pris.

Charles sut bientôt que le père de Lucienne était graveur, qu'elle était fleuriste et qu'ils habitaient rue Reybeval.

A partir de ce jour, Charles conçut pour les promenades dans la rue Reybeval une passion inexplicable, car, à tout prendre, la rue Reybeval, sans en médire, ne peut point entrer en concurrence avec la rue de la Paix.

Mais Charles y rencontrait chaque soir une mignonne jeune fille, aux cheveux blonds, dont les joues s'empourpraient à son aspect.

A Paris, Galathée ne s'enfuit pas sous les saules pour que son amant l'y suive ; mais, surtout dans nos faubourgs, il s'ouvre des ruelles, des passages obscurs, des



portes mystérieuses, où, toutes frémissantes de peur et de joie, les jolies filles se blottissent et où les beaux amoureux vont les retrouver.

Et là, comme on bavarde ! comme on s'embrasse ! quels serremments de mains ! quelles étreintes ! que de projets on ébauche ! que de rendez-vous on se donne !

Avez-vous connu ces heures délicieuses, ces situations exquises, qui transforment en coins de paradis, des trous noirs, fuligineux, mal odorants ? Les vingt ans y fleurissent, ardents et forts, aussi bien que sous les frais ombrages ou que dans les vastes souffles de l'Océan.

Mais si les promenades de Charles dans la rue Reybeval avaient cet avantage, de lui faire rencontrer souvent Lucienne, elles avaient aussi cet inconvénient de lui faire rencontrer le père Damel.

C'était un brave homme sans doute ; il aimait fort sa fille, seulement il n'aimait point que les godelureaux, comme il disait, tournassent autour d'elle. Il finit par reconnaître Lemonnier et par soupçonner quelque chose. Il surveilla sa fille ; il remarqua la régularité avec laquelle elle avait toujours une commission à faire quand sonnait une certaine heure. Il lui défendit de descendre. Puis, il l'interrogea, en ayant soin de faire les réponses pour Lucienne. Celle-ci répondit par des sanglots. Alors le père Damel éclata, parlant de tout casser et de tout tuer.

La mère intervint et fit remarquer à son mari que ses violences risquaient d'empirer un mal qui n'était peut-être pas encore grand.

Restée seule avec sa fille, la bonne femme la confessa, et elle eut la satisfaction de pouvoir dire à son mari que, Dieu merci, il n'y avait rien de perdu.

La glace rompue, Lucienne déclara à son père qu'elle aimait Charles, et cela était vrai, ce n'était pas un caprice vain ; cette mignonne créature n'était pas pétrie d'un limon vulgaire ; toute douce et rêveuse qu'elle était, avec son esprit léger comme les cheveux blonds qui voltigeaient sur son front, elle possédait un de ces cœurs rares où le caprice de la nature a réuni les éléments les plus purs et que les épreuves de la vie rendent inaltérable comme le diamant.

Aux aveux de sa fille, le père Damel répondit par une question.

Quel était le métier du joli monsieur ?

Employé dans une banque.

Employé dans une banque ! C'est-à-dire commis, c'est-à-dire calicot, c'est-à-dire cocodès en chrysocale, c'est-à-dire crève-de-faim en paletot ! La pauvre petite, et c'est pourquoi elle redoutait tant un aveu, se heurtait à un préjugé absurde mais irrésistible de son père. Le vieil ouvrier haïssait les calicots, c'est-à-dire ceux qui gagnent leur vie en s'habillant avec du drap au lieu de gagner leur vie en s'habillant avec de la toile. Ce n'était ni sensé, ni juste ; mais c'était ainsi.

Et puis, — Lucienne, bien qu'on ne lui en eût rien dit encore s'en doutait un peu, — et puis, il y avait un commensal de la maison à qui son père rêvait de la marier. Un vieux, disait-elle en faisant la moue. Elle avait à peine plus de vingt ans alors et Marcel Passerieu pouvait en avoir vingt-sept ou vingt-huit, mais il

était sérieux, presque sévère d'aspect, et rien ne vieillit la jeunesse comme ces airs-là.

Donc, le père Damel opposa à sa fille un non définitif.

Comme beaucoup d'hommes, qui s'illusionnent sur la puissance de leur volonté, il crut que ce refus péremptoire suffirait pour étouffer l'amour naissant et que tout allait rentrer dans l'ordre. Lucienne s'était toujours montrée fille soumise, douée d'un bon caractère. La mère était plus inquiète. Mais que dire? Le bonhomme était autoritaire, gâté par le bonheur, léger d'esprit avec cela et par conséquent, dur sans être méchant.

Quant au lion dévorant qui tournait autour de sa bergerie, le père Damel ne s'en occupa point. D'ailleurs il cessa bientôt de le rencontrer. Alors, il crut tout fini. Il clignait de l'œil d'un air entendu en faisant remarquer à sa femme, qu'après une éclipse passagère, leur fille avait repris ses belles couleurs. Elle l'avait oublié. C'était évident.

Un soir Lucienne ne rentra pas. Neuf heures, dix heures sonnèrent, pas de Lucienne.

— Elle veille à son atelier sans doute, dit le père Damel.

— Mais quand on doit veiller, elle avertit, fit remarquer la mère déjà très inquiète.

A dix heures, le concierge monta, portant une lettre qu'un individu, un commissionnaire, venait de déposer dans la loge en recommandant de la remettre sur-le-champ.

Aux premiers mots, le père Damel pâlit.

— Tiens... dit-il en la donnant à sa femme.

— La malheureuse ! s'écria celle-ci.

Hélas oui ! Lucienne les quittait pour suivre l'homme qu'elle aimait. L'amour avait été plus fort que le devoir, plus fort que la reconnaissance, plus fort que l'affection filiale.

Le père Damel avait pris sa casquette et mettait ses souliers.

— Où vas-tu ? lui demanda sa femme qui pleurait.

— Je vais la chercher.

— Mais elle ne donne pas son adresse.

C'était vrai. Le bonhomme, prêt à partir, retomba sur sa chaise.

— Nous voilà seuls à présent, balbutia-t-il.

Et il se mit à pleurer avec sa femme.

Le lendemain la colère vint, une colère sourde. Ah ! s'il avait su où trouver Charles, il y aurait eu une scène terrible entre eux. Mais il ne savait pas même au juste ce qu'il faisait. D'autres lettres de Lucienne vinrent presque de mois en mois.

Elle implorait son pardon, demandant qu'on lui écrivît poste restante à des initiales, promettant de venir se jeter ensuite aux genoux de ses parents, avec lui.

La mère suppliait son mari de se laisser toucher ; Marcel, généreusement, joignait ses prières, ses conseils, aux supplications de la pauvre femme.

Le vieil obstiné répondait : Jamais.

Jamais ! C'est un mot qui n'est pas humain. Jamais, toujours, quand ils n'expriment pas une pensée philosophique, sont expressions de l'orgueil de l'homme. Mais l'homme s'abuse constamment sur ses forces et son orgueil même n'est pas proportionné à la puissance de son imagination.

Dans une dernière lettre, Lucienne, toujours criant pardon ! avouait qu'elle serait mère prochainement.

La fureur du père Damel éclata de nouveau, bruyante, et, pour la première fois, verbeuse. Il débita mille blasphèmes, proféra d'atroces menaces et l'arrivée de Marcel, loin de mettre un frein à sa fureur, l'alimenta en quelque sorte.

Marcel le laissa crier ; puis, quand force lui fut de garder le silence, Marcel prit la parole à son tour et lui parla raison.

Pour la première fois, il écouta sans interrompre.

Enfin, d'un ton tout différent, il finit par dire :

— Je voudrais savoir au moins comment ils vivent.

La mère, surprise et charmée, joignit les mains dans un élan de reconnaissance envers le ciel. Il y avait longtemps que dans son cœur elle avait pardonné ; elle n'attendait qu'un signal de son mari pour le dire.

Le regard qu'il lui jeta lui fit comprendre que, si le moment approchait, il n'était pas encore venu, d'autant plus que le terrible homme fit suivre son coup d'œil de ces paroles :

— Je sais bien qu'il y a des gens qui ne demandent qu'à faire une lâcheté, mais, même dans la lâcheté, il ne faut pas encore trop s'avilir.

Le pauvre femme resta muette et Marcel feignit de ne pas comprendre.

— J'essayerai de vous procurer les renseignements que vous désirez, dit-il enfin.

Damel le remercia d'un regard.

Marcel avait retrouvé Lucienne depuis longtemps et savait où les deux amants s'étaient cachés, mais, avec la délicatesse qui s'unit souvent à la force chez les caractères bien trempés, il n'aurait trahi leur secret pour rien au monde, tant qu'il n'aurait pas été sûr, en réunissant ces êtres divisés, de travailler à leur bonheur.

Si le moment n'était pas venu de parler, il était temps du moins de travailler à une réconciliation, mais, pour réussir, il était nécessaire de bien connaître les deux parties. Or, Marcel ne connaissait Charles que de vue et n'en était pas connu.

Il résolut d'aller demeurer auprès des deux amants et, les circonstances aidant, il put trouver un logement sur le même palier qu'eux, à leur porte.

Lorsque Lucienne le sut si près, elle éprouva une grande inquiétude. Que venait-il faire là ! Avait-il été amené par le hasard ? Exécutait-il un plan conçu d'accord avec son père ? Elle soumit toutes ces questions à Charles. Celui-ci, à qui elle

avait confié les projets du père Damel relativement à Marcel, eut une velléité jalouse.

— S'il venait pour son propre compte, suggéra-t-il.

Lucienne sourit.

— Oh non, dit-elle. C'est un trop honnête homme.

Charles, rassuré, reprit son insouciance ordinaire.

— Eh bien, je lui demanderai à lui-même pour quelle raison il s'est installé porte à porte avec nous.

Il le fit comme il l'avait annoncé, le lendemain même.

Le soir, les deux jeunes gens se rencontrèrent au moment où ils rentraient.

— Monsieur Passerieu, dit Charles, j'ai appris que vous étiez un ami de la famille de ma femme. Dites-moi franchement si c'est pour faire plaisir à ses parents que vous vous êtes logé dans cette maison ou si c'est simplement le hasard qui vous y a amené.

— Monsieur Lemonnier, répondit Marcel, je serai aussi carré que vous. J'aime beaucoup... comme un frère... Lucienne... c'est-à-dire votre femme et je suis un vieil ami du père Damel. Le pauvre homme a eu beaucoup de chagrin et il y a ajouté par son obstination, mais je crois qu'à présent il est sur le point de céder. Je suis venu demeurer ici pour travailler à une réconciliation.

Charles serra affectueusement la main de Marcel.

— Ce ne sera pas dur de notre côté, déclara-t-il.

Il emmena sur-le-champ Marcel dîner avec Lucienne et lui, et, à partir de ce jour, Marcel devint le confident, l'ami du jeune ménage.

Le rapprochement entre le père Damel et sa fille ne se fit pas aussi vite que Lucienne le désirait et que Marcel l'espérait; mais le bonhomme permit à la mère d'aller voir sa fille et la réconciliation définitive ne fut plus qu'une affaire de temps.

Quelques jours seulement avant la catastrophe de Ville-d'Avray, le vieil ouvrier céda, moins, dit-il pour sa fille, que pour la pauvre petite créature innocente.

Il voulait parler de son petit-fils, âgé seulement de quelques mois.

L'entrevue entre le père et la fille fut froide; pourtant, lorsqu'il partit il se laissa embrasser par elle.

Quant à Lemonnier, il ne lui adressa pas la parole.

— Je ne lui parlerai que quand il sera mon gendre, dit-il.

— Ce sera quand il voudra, riposta Charles lorsque Marcel lui rapporta le mot du vieux Damel.

Oh! comme Lucienne était heureuse alors! Heureuse épouse, heureuse mère, elle allait être encore heureuse fille. La pensée que son père et sa mère ne lui pardonnaient pas avait jeté une ombre sur un bonheur qui, sans elle, depuis quinze mois qu'il durait, aurait été parfait. Maintenant l'ombre allait s'effacer.

Le mariage était sur le point d'avoir lieu. Elle ne s'en était jamais beaucoup mise en peine; elle était trop sincère dans son amour pour avoir une arrière-pensée

d'intérêt personnel et son esprit n'avait jamais conçu la possibilité d'une trahison. Mais, avec le mariage, elle retrouverait la régularité de sa vie, l'équilibre de toutes ses affections, car dans cet excellent petit cœur tous avaient leur place et nul ne s'excluait, époux, enfant, père et mère. Il y avait place même pour un ami, pour Marcel.

C'est au milieu de cette joie profonde, de cette plénitude, que Charles Lemonnier apprit à Lucienne que son patron M. Pénaire, l'emmenait à la campagne pour travailler le soir même, dans le recueillement, à la préparation d'une grande affaire.

Lucienne, contrariée d'abord, se remit vite. Elle s'enorgueillit même de cet incident. N'était-ce pas l'indice de l'importance qu'il prenait peu à peu dans la maison Pénaire ? On avait besoin de lui pour des travaux spéciaux ; on l'initiait à des secrets. Son Charles n'était pas seulement bon et beau, il était encore intelligent et habile. Il ferait son chemin. Elle était fière de lui. Elle lui apprêtait ses meilleurs effets avec un soin extrême, et Charles la regardait d'un air ponaud lisser sa redingote, frotter son chapeau, effacer un mauvais pli à sa cravate. Il avait des remords, le pauvre diable !

Mais, à vingt-cinq ans, est-il des remords qui tiennent contre une promesse de plaisir ?

Il partit.

Le soir, pour la première fois depuis qu'elle avait quitté la maison paternelle, elle se trouva seule. Seule, non pas. Elle avait son enfant auprès d'elle. Cependant l'absence de Charles lui parut bien dure et elle songea que l'ambition coûte cher, car, n'était l'ambition de le voir prendre de l'importance dans la maison Pénaire, elle lui aurait conseillé de se dérober à l'honneur que voulait lui faire son patron, en prétextant une migraine ou quelque autre excuse de la même valeur.

Alors, à défaut de Charles, elle embrassa vingt fois, cent fois son enfant, son fils, son Édouard. Elle lui avait donné le nom de son père à elle, afin de l'attendrir et, par le fait, le bonhomme, sans en rien marquer extérieurement, n'avait pas été insensible à cette attention.

Le hasard, voulut que ce soir-là, Marcel, retenu par une affaire, ne frappât pas à la porte de ses voisins.

Lucienne l'attendait avec impatience pour lui apprendre la nouvelle, pour lui faire partager ses espérances, son contentement, mêlé de mélancolie, que les bonnes paroles d'un ami auraient sans doute dissipée. Elle l'attendit inutilement ; il ne vint pas. Elle dut se mettre au lit, dépitée, triste, profondément triste. Pendant la nuit, poursuivie par un malaise moral, ne dormant pas, elle pleura.

Le lendemain, avec le soleil, sa tristesse aurait dû disparaître ; et cependant cette tristesse persista. C'était absurde, mais c'était plus fort qu'elle. Elle avait un poids sur le cœur.

Quand elle crut que Marcel était levé, elle l'appela par la fenêtre.



Il vint aussitôt, et alors elle lui raconta comment Charles avait été emmené la veille à la campagne par son patron.

— C'est singulier, remarqua Marcel. Il ne m'en a pas parlé.

— Ce n'est pas singulier du tout, se hâta de dire Lucienne avec un peu d'impatience. Entre le moment où il l'a su et celui où il est parti, probablement il ne vous a pas vu.

— Probablement, répéta Marcel.

Plus nerveuse encore, Lucienne s'écria :

— Mais non, pas probablement, certainement.

Marcel feignit de ne pas remarquer son irritabilité.

— Eh bien, une mauvaise nuit est bientôt passée, dit-il. Vous ne serez que plus heureuse en le revoyant tantôt.

— Oh ! je ne voudrais pas que ces absences-là se renouvelassent trop souvent, murmura la mignonne petite femme qui ne put retenir ses sanglots.

Marcel la regarda avec surprise et remarqua qu'elle était défaite comme quelqu'un qui a passé la nuit sans dormir.

— Quel enfantillage ! dit-il.

Et alors, il la consola, en la félicitant de la faveur dont Charles jouissait dans sa maison, tirant de cette circonstance exceptionnelle des pronostics favorables, plaisantant même en exagérant outre mesure les conséquences de l'événement qui venait de surgir dans la vie de ses amis, annonçant la prochaine association de M. Charles Lemonnier avec M. Pénaire et complimentant d'avance M^{me} Lemonnier, *banquière* du choix de ses équipages et de l'élégance de sa livrée.

Lucienne finit par sourire.

— Certainement je devrais être gaie, dit-elle, mais c'est plus fort que moi, mon bon Marcel, je suis triste, triste comme s'il allait m'arriver un malheur.

— Taisez-vous donc, folle que vous êtes, répliqua Marcel, et donnez donc à déjeuner à ce jeune citoyen qui proteste avec énergie contre vos distractions.

Marcel se retira ; Lucienne ne recouvra pas sa tranquillité d'esprit.

Dans la matinée, pendant que son enfant dormait, elle courut à la rue Saint-Marc. Après bien des hésitations, elle monta dans les bureaux et, timidement, demanda à un garçon si M. Lemonnier n'était pas là.

— Non, mademoiselle, il n'est pas là, répondit cet homme d'un ton bourru.

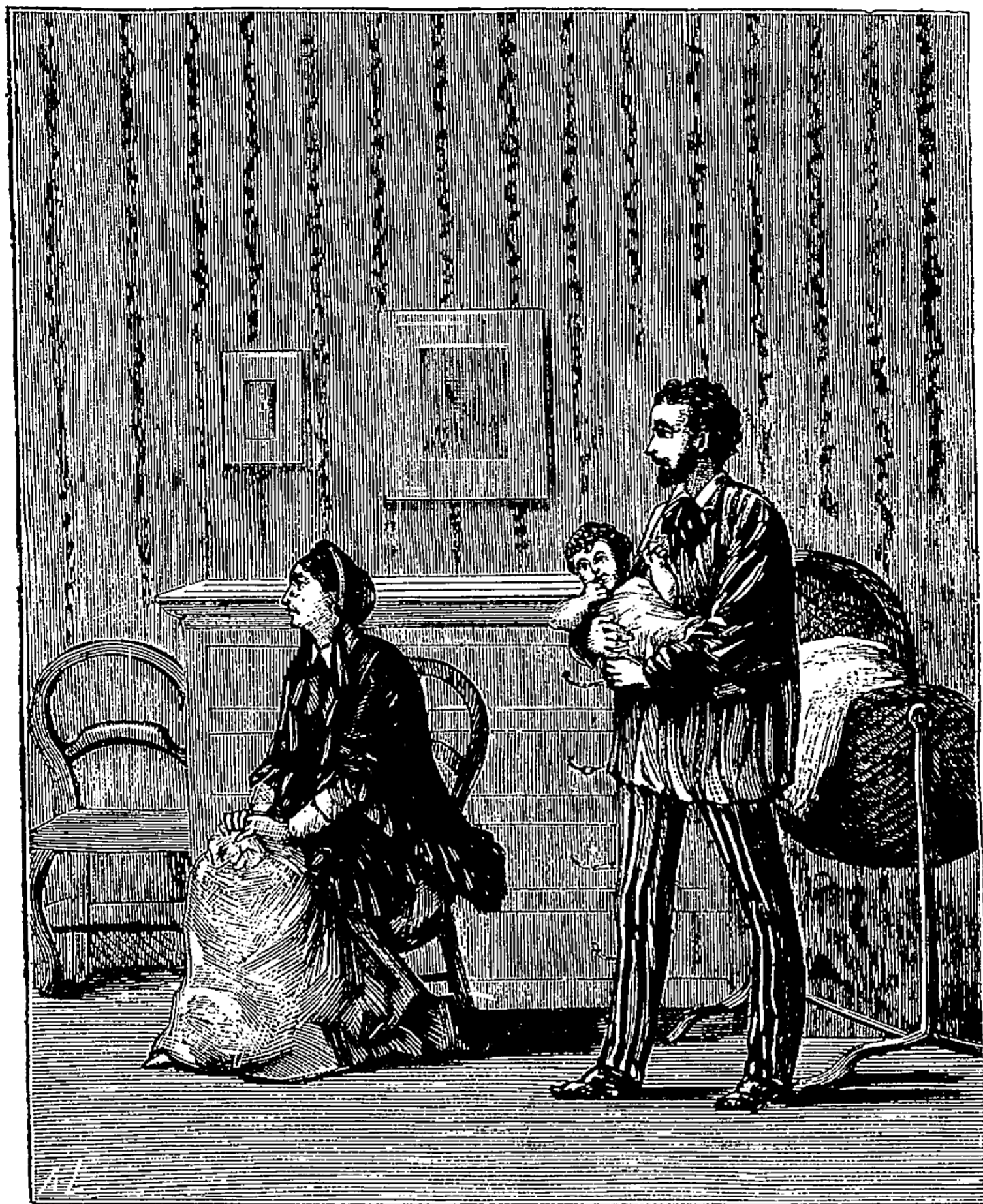
Lucienne n'osa pas insister. Elle redescendit.

— Que je suis bête, se dit-elle, quand elle fut en bas, il est trop tôt. Il ne sont pas encore revenus de la campagne.

Dans l'après-midi, incapable de résister à son impatience, elle reprit la route de la rue de Saint-Marc, mais au moment de monter, un accès de timidité l'en empêcha. Qui sait ? Elle allait peut-être compromettre son Charles en le relançant ainsi dans sa maison.

Pourtant elle se décida à s'adresser à la concierge.





Il prit dans le berceau le petit enfant. (Page 85.)

— Savez-vous si M. Lemonnier est arrivé à son bureau? lui demanda-t-elle d'une voix tremblante.

La concierge, qui tricotait des bas bleus, leva les yeux sur la personne qui l'interpellait :

— Qui ça, M. Lemonnier?

— C'est un des commis de M. Pénaire, madame.

— Oh! bien, à cette heure-ci, il est à son bureau, dit la femme d'un air indifférent

Par hasard, le garçon de bureau qui avait reçu Lucienne le matin entra dans la loge. Il entendit les demandes et les réponses.

— Mais non, M. Lemonnier n'est pas venu aujourd'hui, déclara-t-il de son ton grondeur.

Lucienne pâlit, elle remua les lèvres sans pouvoir parler ; l'homme lui tourna le dos brusquement, et la pauvre petite, suffoquée, intimidée, se retira, n'osant pas faire d'autres questions.

Elle s'en retourna sans parvenir à joindre deux idées, elle avait la gorge serrée et elle employait toutes ses forces à retenir les sanglots qui l'étouffaient.

Marcel travaillait chez lui.

Lucienne, sans hésiter, entra dans la chambre qui lui servait d'atelier.

— Il n'a pas paru à son bureau aujourd'hui, lui cria-t-elle.

Marcel la regarda avec stupéfaction.

— Vous en êtes bien sûre, au moins ?

Elle lui raconta ses deux visites à la maison de la rue Saint-Marc.

— Eh bien, fit Marcel, c'est que le travail pour lequel M. Pénaire a emmené Lemonnier à la campagne n'est pas terminé et qu'il est resté pour le finir.

La figure de Lucienne s'illumina. Cette supposition si simple ne lui était pas venue.

— Vous croyez ? dit-elle.

— Il n'y a pas d'autre explication.

— C'est vrai. Mais il aurait prévenu.

— Bah ! il reviendra ce soir. Il n'a peut-être pas eu le temps, d'ailleurs. Et puis, il est bien insouciant.

Insouciant ! C'était la première fois que cette idée d'insouciance, associée à son Charles, se présentait aussi nettement à son esprit. Mais, en effet, intérieurement, Lucienne dut en convenir, Charles était insouciant.

Les heures passèrent, le jour s'éteignit peu à peu, l'apaisement du soir se fit sentir dans les jardins, quelques étoiles parurent au ciel ; Marcel frappa à la porte.

On frappait, donc ce n'était pas lui, puisqu'il avait sa clef.

— Il n'est pas venu, Marcel, dit Lucienne dès qu'elle eut ouvert.

Sa voix avait une intonation douloureuse qui remua fortement le jeune homme. Il remarqua qu'elle était pâle.

— Marcel, reprit-elle, j'ai peur.

Il ne savait que dire, car cette absence, qu'il n'avait pas trouvée naturelle, lui paraissait de plus en plus extraordinaire. Il essaya de la même explication qu'il avait employée déjà précédemment.

Lucienne secoua la tête mais ne répondit pas.

Ils restèrent ainsi, en face l'un de l'autre, longtemps silencieux, attendant.

Par moment, Lucienne, qui avait son enfant sur les genoux, le couvrait de baisers et de larmes.

Il essaya enfin de quelques conjectures pour la rassurer.

— Marcel, dit-elle avec une expression de plus en plus caractérisée dans le sens de l'angoisse, encore une fois, je vous dis que j'ai peur.

Il se retira tard, horriblement inquiet lui-même.

Le lendemain, de bonne heure, il alla trouver l'infortunée jeune femme.

La fatigue l'avait emporté sur la douleur; elle avait dormi quelques heures, mais d'un sommeil agité, traversé par des mouvements convulsifs, interrompu par des réveils soudains! Elle avait son pas dans la tête, disait-elle. Par moment, elle poussait des cris.

— Mon Charles, mon Charles, où es-tu?

— Pensez à votre enfant, lui dit Marcel.

— Vous avez raison, mon ami.

Et elle s'efforçait de redevenir calme. Elle berçait son enfant dans ses bras; elle l'embrassait, lui donnait le sein; mais bientôt l'horrible pensée revenait accablante, impitoyable, et, de nouveau, elle éclatait en cris et en sanglots.

Quand l'heure à laquelle les employés de la maison Pénaire se rendaient à leur bureau fut venue, Lucienne mit à la hâte un chapeau. Marcel s'offrit à l'accompagner.

— Non, restez auprès de mon enfant, dit-elle.

Et elle sortit.

CHAPITRE X

Les extrêmes se touchent.

MARCEL rêvait auprès de l'enfant qui s'était endormi dans son berceau. Singulière destinée que la sienne! Il était devenu le confident des angoisses qu'inspirait à la femme qu'il adorait la disparition d'un rival; il aurait dû se réjouir de ce dernier événement et cependant il s'en attristait profondément. C'est que Marcel était un homme loyal. Le jour où il avait accepté la main que Charles Lemonnier lui avait tendue, il était devenu son ami sincère.

Et cependant Marcel adorait Lucienne, plus peut-être qu'il ne voulait se l'avouer à lui-même.

Perdue pour lui comme femme, il était heureux encore de la voir, de respirer le même air qu'elle, d'entendre sa voix. Sa consolation était composée de toutes les joies qu'elle éprouvait. Après de rudes combats, des déchirements affreux, l'apaisement s'était glissé dans son cœur et cet homme goûtait une paix morale faite de mélancolie et de résignation.

Il était devenu l'ami de Charles Lemonnier, avons-nous dit, mais sous bénéfice d'inventaire.

Et, précisément, pendant qu'il regardait l'enfant endormi dans son berceau, Marcel songeait à cette disparition bizarre.

Déjà il s'était dit que Charles avait dû mentir à Lucienne et que, s'il avait été emmené par M. Pénaire, il serait revenu le lendemain à son bureau. Avait-il perdu sa place et voulait-il le cacher ? Cette dissimulation était bien peu dans son caractère, et, d'ailleurs, elle n'expliquerait pas ces deux nuits d'absence.

Enfin, dernière hypothèse, le jour du mariage approchant, Charles avait-il abandonné la jeune fille qu'il avait séduite ?

A cette pensée, Marcel fronçait les sourcils.

Il se tenait accoudé au rebord de la fenêtre, sa forte tête brune appuyée sur sa main. Il n'était pas beau, mais ses traits caractérisés, sa bouche sévère, ses yeux francs, dont le regard rapide et direct paraissait dur, ses épais sourcils et sa forte barbe formaient un ensemble qui inspirait la déférence. On n'était pas familier aisément avec ce jeune homme. Bien qu'il portât souvent, même dans la rue, une blouse de travail, ses manières n'avaient rien de vulgaire. Sans doute, il n'avait pas, comme Charles Lemonnier par exemple, les façons aisées, gracieuses, qui séduisent au premier abord. Au contraire, sa voix, ses gestes, sa manière d'être, tenaient les gens à distance. Toute sa personne avait une allure d'indépendance que les étrangers étaient portés à respecter.

Cette indépendance et même cette hauteur se retrouvaient dans son caractère. Il ne sacrifiait pas aux préjugés, mais il était inflexible sur les principes qu'il avait adoptés. Par exemple, il pardonnait à Charles d'avoir séduit Lucienne, puisque leurs cœurs étaient d'accord et que la jeunesse les entraînait, mais il ne pardonnerait pas à Charles de trahir celle qui s'était donnée à lui avec une si naïve confiance et un désintéressement si parfait.

— Je le retrouverais ! Je le retrouverais ! murmurait-il, répondant à cette hypothèse si plausible d'un abandon soudain.

Et pourtant, pour avoir pris un pareil parti, il fallait supposer une nature méchante, sournoise, lâche, hypocrite. Tout cela ressemblait bien peu à ce joyeux garçon, aimable, expansif, insouciant et léger.

Au moment où Marcel tournait et retournait ces conjectures dans son esprit pour la dixième fois, Lucienne parut.

Elle se jeta sur une chaise sans dire un mot, fixant sur Marcel des yeux égarés, essuyant avec sa main son front où ruisselaient des gouttes de sueur, et, dans

le silence, car Marcel n'osait pas dire un mot, on entendait siffler sa respiration haletante.

— Eh bien ? fit-il au bout d'une ou deux minutes.

— Rien... rien... rien..., articula-t-elle par trois fois en faisant un effort violent, et chacun de ces « rien » sortait de ses lèvres comme un râle.

Enfin la crise se dénoua, Lucienne éclata en sanglots et ses larmes coulèrent avec abondance.

Marcel fut soulagé. Il avait eu vraiment peur pendant un instant. L'expression du visage de Lucienne était tel qu'il se demandait si elle n'allait pas devenir folle.

Quand il la vit pleurer, il prit dans le berceau le petit enfant et le mit dans les bras de sa mère.

— Oui, oui, s'écria Lucienne répondant à la pensée qui avait inspiré à Marcel l'idée de lui donner son fils ; pauvre chéri, je n'ai plus que lui à présent.

Marcel la regardait saisi d'une pitié profonde. C'est à peine si elle avait dix-huit ans. La douleur altérait, mais n'effaçait pas le charme de cette mignonne créature. C'était une de ces blondes adorables qui sont blondes avec tout leur corps, avec leurs yeux d'un bleu doux et lumineux, avec l'incarnat fin et délicat de leurs joues. avec leur teint blanc et transparent, avec leur sourire surtout. On les dirait pétries dans un rayon de soleil. Aussi, lorsque le jour rencontre quelque mèche folle de leurs beaux cheveux dorés, il s'opère une fusion entre eux et la lumière ; cette dernière a l'air de reprendre son bien. Lucienne était d'une taille moyenne, en harmonie avec la grâce mutine de son ravissant visage ; bien que mère, elle avait conservé la gracilité de formes de la vierge. Mais ce qui la rendait surtout séduisante, c'était une certaine tournure d'esprit et de tempérament qui lui permettait d'unir la folie de la jeunesse, une sorte de mutinerie d'oiseau, à je ne sais quoi de tendre et de sérieux.

Au moment où Marcel la regardait, couvrant son enfant de baisers, hélas ! l'oiseau avait mouillé ses ailes et il y avait un nuage sur toute cette lumière blonde qu'elle dégageait à l'ordinaire autour d'elle.

Ce fut elle à la fin qui se décida à s'expliquer.

— J'ai revu le garçon de bureau à qui j'avais déjà parlé hier, dit-elle avec un accent désespéré. Il m'a reconnu tout de suite. Il est allé au-devant de ma question. Vous venez demander si M. Lemonnier est là, a-t-il dit. Eh bien, non, mademoiselle, il n'est pas encore venu. Je devais faire une drôle de figure alors, car cet homme a eu pitié de moi. Il a peut-être eu peur que je ne me trouve mal. Cette marque d'intérêt m'a rendu un peu de courage. Mais, monsieur, ai-je repris, est-ce que M. Lemonnier n'est pas resté à la campagne avec M. Pénaire ? Cet homme m'a regardée comme une folle. A la campagne, M. Lemonnier avec M. Pénaire. s'est-il écrié en riant grossièrement. Mais, mademoiselle, M. Pénaire ne fait pas société avec ses commis. Marcel, en entendant ce dernier mot, je ne sais pas ce qui s'est passé en moi. Il me semblait qu'on me brisait le cœur. Je me suis levée et je suis

partie sans rien voir. J'ai heurté un monsieur qui entrait. Je ne sais pas bien... Mais parlez, vous, Marcel. Vous êtes un homme raisonnable... Si Charles n'est pas allé à la campagne avec son patron, il m'a menti... Et alors où est-il allé?

— Calmez-vous, Lucienne. Il ne faut pas prendre au pied de la lettre ce que vous a dit le garçon de bureau. Il a parlé comme les derniers subalternes parlent de leurs supérieurs, en exaltant ceux qui sont tout en haut pour humilier ceux qui sont directement au-dessus d'eux. M. Pénaire peut fort bien avoir emmené Charles sans en avoir prévenu ce garçon.

— Oui, mais cela n'explique pas deux nuits d'absence.

— Vous avez raison, Lucienne. Cela n'explique pas deux nuits d'absence.

— Vous voyez bien, vous en convenez vous-même. Mon Dieu ! mon Dieu ! il est arrivé un malheur à Charles.

Et la pauvre jeune femme éclata de nouveau en sanglots.

— N'allons pas si vite, Lucienne, reprit Marcel. Il y a bien des cas de gens qui disparaissent ainsi et qu'on retrouve au bout de quelques jours. Avant tout, il faut voir M. Pénaire.

— Vous avez raison ; j'y vais.

— Cette fois, je vous accompagnerai et nous prierons la concierge de garder votre enfant pendant notre absence. Ensuite, si nous ne trouvons pas de renseignements auprès de M. Pénaire, je ferai les démarches nécessaires.

Lucienne devint toute blanche et ses mains se mirent à trembler. Ces mots de démarches nécessaires venaient d'évoquer dans son esprit l'idée de la Morgue.

Marcel devina sa pensée.

— Je suis certain que nous aurons des renseignements auprès du banquier, s'empessa-t-il de dire.

Sur les conseils de Marcel, Lucienne, non sans répugnance, se vêtit avec soin et mit une voilette épaisse pour cacher ses larmes. La concierge se chargea de l'enfant et les deux jeunes gens partirent.

Puisque les nécessités du récit nous contraignent à noter en passant le rôle de très modeste comparse que la concierge du 140 de la rue des Dames s'est trouvée appelée à jouer dans notre drame, il n'est pas inutile de dire qu'elle avait déjà signalé dans le quartier la disparition de Charles Lemonnier, et que cette disparition faisait l'objet de commentaires variés.

Sans doute, il y avait des méchantes langues pour prétendre que les tourtereaux n'étaient probablement pas mariés et que le mâle avait tout simplement décampé pour aller faire son nid ailleurs ; mais, les pessimistes en croiront ce qu'ils voudront, cette explication, pourtant si simple, n'était pas en général accueillie avec faveur. Beaucoup de personnes, et au nombre de ces dernières il convient de citer la concierge même de la maison où logeaient Charles et Lucienne, n'hésitaient pas à voir dans cette disparition un de ces mystères que la perspicacité même de la police ne parvient pas toujours à pénétrer. Les gens qui aiment à philosopher

rechercheront, s'il leur plaît, les causes secrètes de la préférence du grand nombre pour cette dernière explication ; ils pèseront, s'ils veulent, ce qu'il y entrait de sympathie pour les jeunes gens et de goût pour les histoires ténébreuses. Pour nous, en signalant cette particularité, nous avons fait notre devoir de conteur et nous passons.

Il nous est impossible de nous arrêter à chacune des stations du Calvaire que franchissait la jeune femme désespérée.

Nous conterons seulement les moins importantes, celles qui précédèrent la catastrophe finale.

Lorsque Marcel et Lucienne arrivèrent à la rue Saint-Marc, on leur dit que M. Pénaire était sorti, et c'était exact, car en ce moment même Pénaire, caché derrière le rideau du cabinet de M^e Corbaron, admirait Rosalie Morin.

Le lendemain, Lucienne retourna seule chez le banquier.

On lui dit encore qu'il était sorti, et c'était vrai. Pénaire s'était rendu à Ville-d'Avray, dans la maison où gisait, pour ne plus se relever, celui que la pauvre Lucienne cherchait avec une si cruelle angoisse.

Lucienne ne se lassa pas. Quinze fois en moins d'un mois elle retourna rue Saint-Marc. Mais jamais elle ne fut reçue. Le banquier avait donné des ordres depuis. Instinctivement, il redoutait cette entrevue.

Il avait fini par la connaître ; lorsqu'elle entra, il la voyait traverser la cour. Il savait que cette jeune femme était la maîtresse de son employé disparu et sa conscience troublée prêtait à ce pauvre être des proportions inquiétantes.

— Que lui dirai-je ? s'écria-t-il un jour devant tout son monde. Je n'en sais pas plus qu'elle sur le sort de ce jeune homme.

Ses employés en vinrent à recevoir très mal la jeune femme.

D'abord, on lui conseilla d'aller à la préfecture.

— J'y suis allée vingt fois, répondit-elle en pleurant. On ne sait rien ; on n'a retrouvé aucune trace.

— Eh bien, M. Pénaire n'en sait pas davantage, répliquait le garçon de bureau.

Elle s'obstinait cependant ; avertie par un pressentiment, elle était convaincue que cet homme devait savoir quelque chose de plus que les autres, et plus il se refusait à la recevoir, et plus cette idée s'ancrait dans son esprit.

A la fin, on la repoussa brutalement en lui fermant la porte au nez.

Elle revenait tout de même, sans en rien dire, même à Marcel, car il blâmait cet entêtement qui, selon lui, ne pouvait mener à rien.

De son côté, il avait fait courses sur courses ; deux ou trois fois par semaine, il se rendait à la préfecture de police et à la Morgue. Quelquefois on lui donnait une espérance ou une indication. Mais l'espérance se dissipait rapidement et l'indication se trouvait constamment erronée.

L'opinion des employés de la préfecture, lorsqu'ils connurent exactement la

situation, c'est que Charles était un simple farceur qui se cachait pour échapper à la mère et à l'enfant.

Marcel n'acceptait pas volontiers cette idée.

Elle avait pu traverser comme un doute l'esprit de Lucienne, mais elle ne s'y était point fixée. Une pareille lâcheté n'était pas dans le caractère de Charles. C'était l'avis de Marcel ; mais c'était encore plus celui de Lucienne qui mesurait l'amour de son amant pour elle à celui qu'elle ressentait pour lui.

Le père et la mère de Lucienne, informés de l'événement, partageaient toutes les perplexités de leur fille. La mère croyait à un malheur, car elle s'était éprise d'une vive affection pour Charles Lemonnier. Le vieux Damel, chez qui le préjugé contre les calicots venait d'acquérir une force nouvelle, penchait vers l'idée d'une trahison. Toutefois, avec une grande délicatesse, il n'en laissa rien paraître devant son enfant, qu'il plaignait de tout son cœur et à laquelle il avait rendu toute sa tendresse.

Les bonnes gens offrirent à leur fille de se retirer chez eux.

— Et que dirait-il en revenant s'il ne me trouvait pas à la maison ? s'écria Lucienne.

Le vieux Damel secoua la tête avec tristesse, mais il n'insista pas.

— Cette perte est encore trop récente pour qu'elle en prenne son parti, lui fit remarquer Marcel.

Oh non ! elle n'en prenait pas son parti, la vaillante jeune femme au cœur héroïque. Sous sa frêle enveloppe, elle cachait une de ces grandes âmes pour qui l'espoir dure autant que la vie et que la destinée peut briser, mais qu'elle ne courbe pas.

Elle s'était promis de retrouver son Charles ou de périr.

Et toujours la pensée que Pénaire devait savoir quelque chose, toujours cette pensée la hantait, la poursuivait.

Un jour, un mois à peu près depuis que Charles était parti, persécutée par son idée fixe, pour la dix-septième fois peut-être, Lucienne résolut de retourner rue Saint-Marc et de tout faire afin d'obtenir une entrevue avec le banquier.

Elle mit sa robe la plus élégante, son plus frais chapeau ; dehors, elle acheta des gants neufs. Il n'y a guère de consignes qui tiennent en France contre une jolie femme, bien mise. Dans ce beau pays, calomnié même par ses enfants, un doux sourire force des portes qui ne s'ouvrent à l'étranger que devant une pièce d'argent. Il n'y a pas de femme vraiment française qui ne sache cela. Aussi rien n'égale leur secrète indignation et quelquefois même leur indignation déclarée quand, par hasard, le sortilège manque son effet. Lucienne n'avait pas été heureuse jusque-là, mais quand la volonté de faire une chose est entrée dans une de ces petites têtes, rien ne peut plus l'en faire déloger ; l'espérance, en apparence flétrie, s'y relève, comme une fleur, fatiguée de la chaleur du jour, se relève avec la rosée du soir.



— La maîtresse de Charles Lemonnier, dit-elle tout bas. (Page 92.)

Elle trouva la rue Saint-Marc, ce jour-là, encombrée de voitures comme pour un mariage. Remplies de gens en grande toilette, elles formaient une file débordant jusque dans la rue Richelieu. Les deux premières seules, arrêtées devant la porte du banquier, étaient vides.

A peine Lucienne fit-elle attention à cette circonstance inaccoutumée.

Un attroupement s'était formé devant la maison et jusque sous la voûte de la porte cochère. Lucienne eut beaucoup de peine à percer la foule. Vaguement elle entendit vanter la majestueuse beauté de la mariée. Pourtant elle fut frappée du sou-

rire cynique d'un homme, que quelqu'un avait appelé M. Bernard, et qui insistait sur le bel effet produit par la fleur d'oranger dans les cheveux de la nouvelle épouse. Elle jeta en passant un regard sur ce Bernard dont le visage lui déplut. Puis, avec une ténacité surprenante chez cette mignonne créature, elle fit tant des coudes ou bien en implorant la complaisance des gens par un sourire timide, qu'elle parvint jusque sous la porte cochère.

Devant la loge du concierge, au pied même de l'escalier qui conduisait à la banque, des groupes de domestiques, mâles et femelles, péroraient, échangeant leurs impressions.

Lucienne ne s'arrêta pas ; elle ne s'adressa à personne ; elle monta.

La femme du concierge ne la reconnut pas ; une voilette cachait son visage. Tout le monde crut que c'était une personne de la noce.

La porte d'entrée de la banque Pénaire était entr'ouverte ; elle la poussa. Deux hommes en frac, l'un jeune encore, l'autre qui paraissait âgé d'une cinquantaine d'années, causaient dans l'antichambre.

Par une porte de communication, Lucienne aperçut dans une pièce voisine un autre homme, également en toilette de grande cérémonie, qui attachait son gant en parlant à des personnes qu'elle ne pouvait voir.

Lucienne ne douta pas un instant que cet homme ne fût le banquier Pénaire.

Elle passa devant les deux invités arrêtés dans l'antichambre, et pénétra dans la chambre où se tenait celui à qui elle voulait parler.

En se trouvant tout à coup en face d'un groupe formé par l'homme en habit noir d'abord et ensuite par une jeune fille en costume de mariée qu'une dame aidait à réparer un léger désordre de toilette, Lucienne hésita, mais cette hésitation ne fut pas de longue durée.

Elle fit un pas en avant, et, s'adressant à l'homme, elle lui dit d'une voix suppliante :

— Vous êtes monsieur Pénaire, n'est-ce pas ?

— Oui, madame, répondit l'homme.

Mais, en répondant, il reconnut la personne qui l'interrogeait, et une pâleur affreuse couvrit son visage.

— Comment êtes-vous entrée ici ? s'écria-t-il d'un ton irrité.

— Qu'est-ce que cette femme ? demanda la mariée d'une voix âpre.

Lucienne alors la regarda pour la première fois. C'était une personne d'une beauté parfaite, mais d'une physionomie singulièrement hautaine et dont les yeux avaient une expression étrange.

Dans toute autre circonstance, Lucienne se serait sentie intimidée par une pareille créature, mais elle était en ce moment dans un de ces états moraux où l'être humain, sorti de son équilibre, est inaccessible aux sensations ordinaires.

— Madame, dit-elle en regardant la mariée, je suis la femme d'un malheureux employé de M. Pénaire, qui a disparu il y a un mois. Le jour où il a quitté la mai-

son, il m'avait dit qu'il devait se rendre à la campagne avec son patron. Je veux savoir si, oui ou non, il est resté ce jour-là avec M. Pénaire. Vingt fois je suis venue pour lui parler. Toujours il m'a fait refuser sa porte. C'est ce qui m'a décidée à ne reculer devant rien pour l'aborder...

Et alors, reportant les yeux sur Pénaire, Lucienne ajouta :

— Et maintenant, monsieur, répondez-moi. Dites-moi ce que vous savez de Charles... de M. Lemonnier.

En entendant ce nom, la mariée avait tressailli.

— Vous êtes la femme... dit-elle.

— De Charles Lemonnier, oui, madame, répondit Lucienne.

Le banquier était au supplice ; il ne savait comment mettre fin à cette scène et il avait peine à maîtriser une secrète terreur. Les natures viles, en pareil cas, aboutissent souvent à quelque lâcheté. Cet homme n'y manqua pas.

— Mais non, ma chère amie, cette personne n'est pas la femme de Charles Lemonnier, dit-il en se tournant vers la mariée. Ce garçon était célibataire. Elle n'en est que la maîtresse.

Lucienne rougit et une larme roula sur sa joue.

— Qu'importe ! si je l'aimais comme mon mari, comme le père de mon enfant ! fit-elle.

La dame, présente à cette scène, dont la physionomie était à la fois douce et triste, lui jeta un regard de sympathie qu'elle surprit.

Lucienne se tourna aussitôt de son côté :

— Vous avez pitié de moi, vous, madame. Dites donc à M. Pénaire qu'il peut bien me répondre un mot. Je ne lui demande pourtant pas grand'chose. Je veux seulement savoir si Lemonnier est allé avec lui à la campagne le jour où il a disparu.

— Quelle absurdité ! Mais non, mademoiselle, mille fois non, je n'ai pas emmené votre amant à la campagne. Et pourquoi l'aurais-je emmené, grand Dieu ? D'ailleurs je n'ai pas de maison de campagne.

Lucienne regardait Pénaire avec désespoir. Elle fut obligée de s'appuyer à un fauteuil pour ne pas tomber.

Un des deux hommes qui se tenaient dans l'antichambre s'avança dans la pièce, où cette scène avait lieu, et, d'une voix, où l'on sentait une affectation d'indifférence, demanda ce qui se passait.

— Une chose ridicule, mon cher Cauville, répondit Pénaire. Et se tournant vers la dame présente : Je suis vraiment confus... Je ne sais comment m'excuser... C'est une pauvre folle, figurez-vous... Je vous conterai cela plus tard.

Pendant ce temps-là, Lucienne sanglotait.

— Rien... rien... balbutiait-elle... il ne sait rien. O mon Dieu... mon Dieu... La mariée ne disait pas un mot, mais elle ne quittait pas Lucienne des yeux.

Elle murmura très bas un remerciement lorsque la réparation pour laquelle elle s'était arrêtée dans cette maison fut terminée.

En ce moment une autre personne entra dans la pièce. C'était une dame de quarante-cinq ans environ, somptueusement mais sévèrement vêtue.

— As-tu besoin de moi? dit-elle à la mariée sans remarquer la présence de Lucienne.

— Non, maman; nous partons.

Puis, s'approchant de sa mère, d'un geste brusque, la mariée lui montra Lucienne.

— La maîtresse de Charles Lemonnier, dit-elle tout bas.

Lucienne surprit le mot et leva les yeux.

Soudain, elle fit un mouvement comme pour reculer.

Elle venait de rencontrer le regard farouche, terrible, de Rosalie Morin.

Ce ne fut qu'un éclair, mais elle en fut éblouie. Elle en resta comme aveuglée, et, pendant un moment, elle ne vit plus rien que cette lueur vraiment infernale.

Elle n'entendit même pas l'homme que Pénaire avait appelé Cauville murmurer en passant près d'elle :

— Elle est vraiment ravissante, cette petite.

Elle ne revint à elle que lorsque le banquier, resté seul dans la chambre, lui dit avec dureté :

— Maintenant vous m'avez vue, mademoiselle. Vous m'avez vue en pénétrant chez moi par force, de la manière plus inconvenante. Vous savez que je n'ai rien à vous dire, que je ne sais rien sur ce Lemonnier. Je pense que vous vous dispenserez dorénavant de vous présenter dans mes bureaux. Et maintenant, mademoiselle, je vous prie de sortir.

Lucienne obéit sans répondre un mot.

Le banquier ferma la porte de l'appartement derrière elle. Il était content de lui. Il avait rassemblé tout son courage, toute sa correction, toute sa raideur pour adresser à la jeune femme le petit speech qu'on vient de lire. Il constatait avec une satisfaction intérieure fort vive qu'il avait obtenu le résultat qu'il espérait. Lucienne, accablée, n'avait pas trouvé un mot à répliquer.

Quelques instants après, la file de voitures se mettait en mouvement et Lucienne, plus désespérée qu'auparavant, reprenait le chemin de la rue des Dames.

Mais ce n'était pas la mercuriale de Pénaire qui absorbait ses facultés mentales; c'était le regard de Rosalie Morin qui la brûlait encore, et, dans sa pensée, Lucienne tournait et retournait cette question :

— Pourquoi cette horrible femme m'a-t-elle regardée ainsi ?

CHAPITRE XI

Pauvre Lucienne!

Le lendemain de cet événement, dont Lucienne ne jugea pas à propos de parler à Marcel, dans la matinée, au moment où celui-ci sortait pour aller porter des pièces terminées à la maison qui lui fournissait de l'occupation, un coupé de remise s'arrêta à la porte du 140 de la rue des Dames.

Marcel y prit à peine garde. Il jeta un regard sur la voiture et remarqua que le cocher portait des moustaches. Ce n'est pas, comme on sait, l'ordinaire des cochers de remise, dont l'obligation principale est de ressembler autant que possible à des cochers de grande maison.

Si Marcel avait été un homme de police, cette anomalie aurait éveillé son attention; mais il s'en fallait du tout au tout que Marcel fût un homme de police. Il s'en alla donc à ses affaires, et, trois pas plus loin, il n'y pensa plus.

Cependant la portière s'était ouverte et une dame d'un certain âge descendait de la voiture.

Sa toilette très simple, l'austérité de ses traits prévenaient d'abord en sa faveur. La concierge qui, justement, se tenait sur le seuil de la porte et qui la vit se diriger de son côté, jugea du premier coup d'œil que ce devait être une personne « très comme il faut. »

— C'est bien ici, madame, que demeure M^{me} Lemonnier? demanda l'inconnue avec douceur.

— C'est ici, oui, madame, s'empressa de répondre la concierge

— Et elle est chez elle?

— Oh! oui, la pauvre petite femme, elle est chez elle avec son enfant, et l'on peut bien dire, excepté quand elle court pour tâcher d'avoir des nouvelles de ce pauvre jeune homme, qu'elle ne quitte jamais son chérubin. C'est un bien grand malheur tout de même, un si joli garçon, et si aimable... et elle si jeune, si mignonne.

Il est impossible d'indiquer à quel moment l'honnête M^{me} Pataraud, — ainsi se nommait la concierge du 140 de la rue des Dames, — se serait arrêtée, si l'inconnue ne lui avait coupé la parole en demandant à quel étage demeurait M^{me} Lemonnier.

— Au troisième, le nom est sur la porte.

La dame inconnue pénétra aussitôt dans la maison, laissant M^{me} Pataraud

reprandre en soliloque le cours de ses lamentations sur le sort de Charles Lemonnier.

Dès qu'elle entendit frapper à sa porte, Lucienne courut ouvrir. Bien qu'un mois se fût écoulé depuis le départ de son Charles, sa sensibilité était vive comme dans les premiers jours. Au moindre bruit, l'espoir flambait tout à coup dans son cœur ; elle s'élançait, et malgré des déceptions tant de fois répétées, elle se faisait toujours prendre au même piège.

A l'aspect d'une dame respectable, mais qu'elle ne connaissait pas, elle laissa échapper un soupir, puis, regardant sa visiteuse d'un air étonné, elle attendit.

— C'est bien à M^{me} Lemonnier que j'ai l'honneur de parler? demanda la dame.

— Oui, madame. Mais entrez donc, je vous prie.

La dame adressa un sourire gracieux à la jeune femme et la suivit dans la pièce où dormait l'enfant.

— Votre fils, sans doute? demanda-t-elle de l'air le plus aimable.

— Oui, mon fils, répondit Lucienne en soupirant, mais tout à fait captée par les manières et la voix de l'inconnue.

— Vous avez dû éprouver un grand chagrin par suite de l'absence de M. Lemonnier? dit la dame quand elle se fut assise.

— Oh! oui!... s'écria Lucienne.

Mais une réflexion rapide lui traversa l'esprit.

— Vous parlez d'absence, madame? Sauriez-vous où il est?

L'inconnue hésita à répondre, et, pendant l'espace d'une seconde, elle parut embarrassée des regards anxieux que la jeune femme attachait sur elle.

Enfin, lentement, elle tira, comme en hésitant, une lettre de son corsage et la remit à Lucienne en disant :

— Cette lettre vous expliquera tout ce que vous désirez savoir et vous apprendra en même temps le but de ma visite.

Lucienne prit la lettre en tremblant ; elle déchira l'enveloppe sans même regarder la suscription et ouvrit le papier.

Soudain elle poussa un grand cri, un cri où il y avait de l'angoisse, de la joie, un sanglot et quelque chose qui ressemblait à du rire, tout cela à la fois. Elle était debout ; elle tomba sur une chaise et, pleurant, riant, perdue, folle, elle couvrit ce papier de baisers et de larmes.

— Mon Charles ! C'est de mon Charles ! criait-elle.

— Mais lisez donc, dit la femme impatientée, gênée peut-être par ce spectacle.

Lucienne tourna vers elle ses beaux yeux humides et suppliants.

— Oui, madame, je vais lire... Mais pardonnez-moi... Je suis si heureuse... J'ai tant souffert... C'est une surprise si inattendue... Ah! j'étouffe...

Elle se leva, et prenant son fils dans ses bras, elle l'embrassa avec effusion.

— Édouard, mon chéri, ton père... ton père n'est pas mort... ton père est retrouvé...

Puis, se tournant vers l'inconnue, dont le visage avait cessé d'exprimer la même amabilité, toujours suppliante, Lucienne reprit :

— Je vais lire... Je vais lire, madame... Vous me pardonnerez, n'est-ce pas?... Vous comprenez, je m'attendais si peu... Oh ! soyez mille fois bénie...

L'enfant, réveillé par les baisers de sa mère, lui avait souri comme à un beau rêve, et s'était rendormi.

Enfin Lucienne se mit à lire :

— « Ma chérie... »

Elle s'interrompit aussitôt.

— Ma chérie !... C'est bien ainsi qu'il me parlait... Il me semble l'entendre... « Ma chérie... » je reconnais bien sa belle écriture.

Elle embrassa la lettre de nouveau.

— Mais lisez donc, dit la dame.

Lucienne fit un signe et lut à la hâte, en interrompant sa lecture d'exclamations de surprise et de ravissement, la lettre que le lecteur connaît mais dont il est utile de lui remettre les termes sous les yeux.

« Ma chérie,

« Un grand événement vient de changer le cours de ma destinée.

« J'ai retrouvé mon père. Il est malade et je suis obligé de rester auprès de lui. Mais toi, tu peux venir me trouver. Mon père, à qui j'ai tout dit, veut te connaître et brûle du désir d'embrasser Bébé.

« Je t'envoie une personne de confiance. Suis-la sans hésiter. Elle t'emmènera en voiture. La course est longue. Mon père demeure à la campagne.

« Je te dirai tout. Une vie nouvelle va commencer pour nous.

« Surtout ne manque pas d'emmener Bébé.

« Je t'embrasse de tout mon cœur, ma chère Lucienne.

« CHARLES LEMONNIER. »

— Mon Charles ! s'écria Lucienne lorsqu'elle eut achevé sa lecture.

— Alors, ma chère enfant, vous êtes décidée à m'accompagner ? demanda l'inconnue de sa voix douceuse.

— Tout de suite, madame, tout de suite. Je vais le revoir, lui, lui. O mon Dieu, faites que je ne devienne pas folle de joie.

— Et vous emporterez l'enfant ?

— Je crois bien. Son père brûle du désir de l'embrasser. Ah !... il nous en arrive du bonheur, va, mon chéri, ajouta-t-elle en se tournant vers le berceau.

Elle n'éprouva même pas l'ombre d'un doute. Ces natures de premier mouve-



ment sont ainsi, absolues en tout, dans l'amour, dans la confiance. Cette lettre énigmatique, dont chaque mot était de nature à faire naître un soupçon, lui paraissait claire comme le jour. Il avait retrouvé son père ; il voulait revoir sa femme et embrasser son enfant. Quoi de plus naturel ? Elle aurait bien ri au nez de qui aurait hasardé une observation. Et d'ailleurs ne connaissait-elle pas son écriture ? Et, en effet, sur ce seul point, il n'y avait rien à dire.

Elle s'habilla à la hâte, s'excusant auprès de la dame inconnue.

— Quel malheur, dit-elle, que Marcel soit sorti ! Il aurait été si heureux.

— Quel est ce Marcel dont vous parlez ? demanda l'inconnue.

— Un ami sûr, un brave cœur, un homme sérieux, qui m'a rendu de grands services depuis que Charles... Mais pourquoi est-il resté un mois sans me donner de ses nouvelles ?

— Il vous l'expliquera lui-même, répondit la dame qui mentalement remerciait le hasard d'avoir éloigné l'ami sûr dans un pareil moment.

— Oh ! je le gronderai... je le gronderai... c'est très mal, ce qu'il a fait là... J'ai si cruellement souffert...

Tout en parlant, elle faisait la toilette de son enfant ; enfin, elle regarda la dame en souriant.

— Je suis prête, dit-elle.

— Dépêchons-nous donc, car c'est loin.

Toutes deux sortirent.

Quand Lucienne eut fermé la porte, la dame, qui avait commencé à descendre l'escalier, s'arrêta tout à coup.

— Et la lettre, qu'en avez-vous fait ? demanda-t-elle.

— La lettre... répéta Lucienne.

Elle resta un moment immobile à réfléchir.

— Je l'ai laissée sur la table, dit-elle enfin.

Il faudrait peut-être la reprendre.

Lucienne hésita un instant.

— Non, non, je veux que Marcel la lise.

Et elle descendit les marches.

— Mais... commençait à dire l'inconnue quand Lucienne l'interrompit.

— N'insistez pas. Il faut que Marcel la lise. Il y a bien droit. Un frère qui aurait perdu son frère n'aurait pas fait plus qu'il n'a fait pour retrouver Charles.

Lucienne descendait toujours, précédant l'inconnue.

Celle-ci, bien que mécontente, dut garder le silence.

Lorsqu'elles furent en bas, Lucienne remit la clef de son logement à la concierge.

— Voilà ma clef, dit-elle. Quand M. Marcel reviendra, ne manquez pas de la lui donner et recommandez-lui bien d'aller lire une lettre qu'il trouvera dans ma chambre, sur la table.





— Mais... mais... on me vole mon enfant, cria-t-elle. (Page 100.)

- Je n'y manquerai pas, madame.
— Merci, ma bonne madame Pataraud. Au revoir.
— Au revoir. Mais vous allez revenir bientôt?
— Je ne sais pas.
— Comment vous ne savez pas? Est-ce que M. Charles?...
— Il est retrouvé.
La concierge leva les bras en l'air.
— C'est donc pour ça que vous avez l'air si joyeux. Ah! mon Dieu!...

Pendant que M^{mo} Pataraud se livrait aux mouvements de sa nature expansive, l'inconnue faisait monter Lucienne dans la voiture et échangeait un regard avec le cocher à moustaches.

Dès qu'elle fut assise elle-même à côté de la jeune femme, la voiture partit.

Elle était attelée à un bon cheval, d'allures vives, que le cocher devait surveiller de très près. Il n'avait pas l'air trop habile pour conduire ainsi dans les rues de Paris.

A deux ou trois reprises, il eut des altercations avec des cochers de fiacres ou d'omnibus que son inexpérience obligeait à s'arrêter court ou à tourner subitement.

L'un d'eux, avec cette aménité proverbiale des gens de sa profession, entre vingt jurons lancés d'une voix furieuse, lui cria, soulevant ainsi l'hilarité des passants :

— Va donc plutôt faire couper tes moustaches, apprenti !

Il faut rendre d'ailleurs cette justice au cocher du coupé de remise dans lequel étaient montées Lucienne et la dame inconnue : les injures le laissèrent impassible ; il ne répondit pas à ses collègues irrités et se contenta d'exciter son cheval.

Par bonheur, la route qu'il prit le mit bientôt à l'abri des rencontres dangereuses. La voiture roula sur les boulevards extérieurs jusqu'à l'avenue qui, de la place de l'Étoile, mène au bois de Boulogne par Passy. A Passy, elle suivit les fortifications jusqu'à la route de Saint-Cloud, qui côtoie la Seine pendant une partie de son parcours, puis coupe la plaine, mais sans traverser la bourgade de Boulogne.

Dans la voiture, Lucienne adressait mille questions à sa compagne de voyage, sur le père de Charles, sur les circonstances dans lesquelles le père et le fils s'étaient rencontrés, sur les raisons qui avaient empêché le premier de se faire connaître plus tôt au second, sur sa situation et sur leurs projets.

La dame répondait brièvement ou même ne répondait pas du tout, expliquant son silence par le désir de laisser à Charles Lemonnier le plaisir de donner des explications à sa petite femme.

Lucienne était si heureuse, si confiante, que cette réserve même ne lui paraissait pas anormale. Elle se contentait des réponses quelconques que la dame lui faisait.

Ensuite, elle interrogea sa compagne sur l'endroit où elles se rendaient.

L'inconnue, qui avait constamment les yeux fixés sur la route, lui répondit que ce n'était pas loin.

— Comment ! nous serons bientôt arrivées ?

— Bientôt.

— Mais à quel endroit allons-nous donc ?

— A Boulogne.

— A Boulogne ? répéta Lucienne stupéfaite.

Elle se tut. Elle savait où était Boulogne, bien qu'elle n'y fût jamais allée par cette route. Quoiqu'elle ne soupçonnât aucun piège, elle s'étonnait que Charles fût resté si près d'elle pendant un mois sans lui donner signe de vie.

L'inconnue ne prit pas garde à ce silence ni à cette méditation.

Elle examinait la route avec une attention de plus en plus intense.

On touchait aux premiers jours de juillet et il était à peu près midi. Un soleil aveuglant flamboyait sur cette large route, blanche de poussière. Dans la lumière ardente, les feuilles des arbres paraissaient grises. Leurs ombres, pelotonnées à leurs pieds, laissaient toute liberté aux rayons brûlants de chauffer le sol. Le ciel était d'un bleu impitoyable. L'air chaud était imprégné de la poudre soulevée par le passage des voitures.

Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, on n'apercevait aucun être vivant.

Le coupé venait d'entrer sur cette partie de la route de Paris qui se termine par quelques guinguettes, peintes en rouge et en vert, et où la banlieue ne commence pas encore. De longues bandes de terrains non bâtis s'étendaient des deux côtés. Une seule maison entourée d'un jardin apparaissait dans ce désert bordé au loin par des constructions qui miroitaient comme des taches blanches.

Il ne passait jamais grand monde dans cet endroit, mais à cette heure de la journée, le seul être qu'on y rencontrât toujours, le cantonnier lui-même, s'était retiré dans un trou quelconque pour fuir l'ardeur du soleil et déjeuner.

Tout à coup le coupé s'arrêta devant la maison, hermétiquement close, dont la façade, exposée au midi, étincelait.

Lucienne regardait vaguement.

— On a fermé les volets à cause de la chaleur, dit la dame. Mais descendez, ma chère petite.

— C'est donc là ?

— Sans doute.

Et, tout en répondant, l'inconnue, passant son bras par-dessus Lucienne, ouvrit la portière.

— Descendez, je vous passerai l'enfant, reprit-elle.

Lucienne, sans méfiance, regardant cette maison avec toute son âme, laissa prendre l'enfant par cette dame et descendit sur le trottoir.

A peine eut-elle posé les pieds à terre et comme elle se retournait pour prendre l'enfant, la portière se referma brusquement et la voiture partit au galop.

Cette action s'opéra avec une rapidité inouïe. Lucienne n'avait pas ouvert la bouche pour crier que le coupé disparaissait dans un nuage de poussière, au milieu duquel les essieux et les lanternes argentés jetaient des éclairs.

Lucienne resta immobile, la bouche ouverte, pendant l'espace de quelques secondes.

Elle était comme une personne étourdie par un coup soudain.

Enfin la conscience de sa situation lui revint.

— Mais... mais... on me vole mon enfant ! cria-t-elle.

Elle suffoquait... Il se passait en elle quelque chose d'inexprimable. Un bandit, qui l'aurait saisie à la gorge, ne lui aurait pas causé une douleur plus atroce que celle qu'elle ressentait.

Elle regardait ce nuage de poussière qui semblait voler sur la route et qui s'éloignait de plus en plus, emportant ses espérances, son amour, sa consolation, sa vie ; elle le regardait en tendant les bras.

Elle fit quelques pas en courant, puis elle s'arrêta, haletante, en proie à une fièvre ardente et subite.

— Voyons... voyons... c'est impossible, murmurait-elle.

Elle se frappait le visage, le front ; on aurait dit quelqu'un qui, dans sa surprise, se demande s'il ne dort pas, s'il n'est pas le jouet d'un rêve.

Cependant la poussière, soulevée par le coupé, tombait autour d'elle, et le nuage au loin roulait toujours, diminuant de plus en plus, et, à la fin, il disparut.

Alors, Lucienne poussa des cris horribles.

— A moi !... à moi !... au secours !... mon enfant !...

Elle avisa cette maison fermée, dans laquelle on lui avait dit que Charles Lemonnier l'attendait. Prise d'une espérance absurde, — mais les gens qui se noient s'accrochent à toutes les branches qu'ils rencontrent, — elle y courut.

Il y avait une sonnette ; elle sonna ; elle frappa ; elle appela.

Personne ne répondit et personne ne pouvait répondre ; la maison était déserte. Le piège était bien combiné.

L'infortunée jeune femme entra alors dans une crise de fureur. Le sang au visage, les yeux terribles, la bouche gonflée avec de l'écume aux lèvres, les poings, ces pauvres poings écorchés par les coups qu'elle avait frappés sur la porte de la maison déserte, étendus et crispés, ce ne furent plus des cris qu'elle laissa échapper, mais de véritables hurlements.

— Mon enfant... mon enfant... mon enfant !...

Chaque fois qu'elle proférait ces deux mots, c'était avec un accent plus déchirant ; en l'entendant, l'être le plus inaccessible à la pitié aurait frémi ; ce n'était plus une créature humaine, raisonnable et pensante, qui exprimait un sentiment ; c'était la nature elle-même qui se manifestait dans ce qu'elle a de plus fort, de plus instinctif et de plus admirable, l'affection maternelle.

Mais la solitude était profonde et personne ne l'entendait.

Quand elle n'eut plus la force de crier, Lucienne se laissa tomber sur les marches qui formaient le perron de la maison déserte et elle resta là, pendant quelques instants, immobile, la tête sur les genoux, le corps soulevé par une sorte de hoquet, sous un soleil de plomb.

Que se passa-t-il dans ce pauvre être frêle pendant ces deux ou trois minutes ? Pourquoi ce qui fait la vie des enfants peut-il entraîner la mort des mères, ou ce qui est pis que les tuer, les rendre folles ? Le lait, dont avec une de ces joies

intimes réservées aux seules nourrices, elle était si heureuse de gorger son enfant, remontait-il à sa tête ? Quelle que fût la cause directe ou indirecte du changement qui s'opéra en elle, ce qu'il y a de certain c'est que Lucienne, lorsqu'elle se releva de ces marches de pierre où elle s'était assise, n'était plus la même.

Le visage plaqué de taches rouges, les yeux hagards et riant d'un air égaré, elle désigna le côté par où la voiture avait disparu et grommela entre ses dents :

— C'est par-là... Oui, oui, c'est par là que je trouverai Charles.

Et elle se mit à marcher, la figure en sueur, les vêtements couverts de poussière, dans la direction qu'elle avait indiquée, répétant toujours à voix basse :

— C'est par-là... Oui, oui, c'est par-là.

Elle se hâtait, ne sentant ni le soleil ni la faim, soutenue pas un premier accès de fièvre.

Elle traversa ainsi Boulogne, excitant la curiosité des boutiquiers, les rires et même les insultes des enfants cruels.

Près du pont de Saint-Cloud, une bonne femme eut pitié d'elle.

— Mais, ma pauvre petite dame, où allez-vous comme ça ?

Lucienne la regarda vaguement. Elle étendit la main :

— C'est par-là, dit-elle. Je vais retrouver Charles.

La bonne femme la retint un instant pour secouer la poussière qui la couvrait.

— Il faut vous rafraîchir, lui dit-elle en la faisant entrer dans sa boutique.

Lucienne, très douce, la laissa faire. Elle but docilement le verre d'eau rougie qu'on lui versa ; puis, comme la bonne femme lui adressait des questions, elle lui répondit son éternel refrain :

— C'est par-là... c'est par-là... Charles est là-bas qui m'attend.

— C'est une pauvre folle, s'écria la personne charitable en regardant la jeune femme partir.

Sans cette circonstance, Lucienne aurait été probablement arrêtée en traversant Saint-Cloud, car l'état de sa toilette devait attirer l'attention. Mais après sa halte auprès du pont, quand sa robe eut été brossée, comme elle allait droit devant elle, on la laissa passer sans la remarquer.

Et elle marcha ainsi toute la journée, prenant toutes les routes qui s'offraient devant ses pas, et répétant sans cesse :

— C'est par là... par là... Je viens, Charles, je viens.

A la nuit, épuisée, elle s'assit au bord d'un chemin, auprès d'une ferme, du côté de Mantes, à dix lieues de Paris.

Pauvre Lucienne !

CHAPITRE XII

Triomphe des méchants.

Dès que le mariage du banquier Pénaire et de Rosalie Morin eut été arrêté, il fut convenu que, conformément à l'usage des gens de leur monde, les nouveaux époux partiraient le soir même de la cérémonie, pour faire un voyage en Italie.

Mais, quelques jours avant cette cérémonie même, Rosalie avait déclaré à Pénaire qu'elle ne voulait partir que vingt-quatre heures après. Pénaire, surpris, avait interrogé sa fiancée sur les motifs d'un changement qu'il considérait comme une inexplicable fantaisie.

Rosalie avait refusé de répondre.

Il avait insisté, déclarant qu'un pareil retard constituerait une incorrection. Rosalie, peu touchée de cet argument, avait persisté dans sa fantaisie.

Le banquier se serait volontiers révolté, mais il y avait toutes sortes de raisons pour qu'il cédât. D'abord il était violemment épris, ensuite il subissait déjà l'ascendant de son impérieuse fiancée, et enfin, quel que fût son culte pour la correction, il aurait consenti à bien d'autres sacrifices, afin de ne pas laisser échapper la fortune de son oncle Davilard.

Quant aux raisons qu'elle ne voulait ni ne pouvait dire à Pénaire, nous allons les révéler au lecteur.

On sait maintenant quel usage elle voulait faire du faux qu'elle avait dicté à Bernard et que celui-ci avait exécuté ; de même, on a sans doute reconnu ce dernier dans le cocher à moustaches qui avait conduit le coupé où Lucienne était montée avec la dame inconnue. Cette circonstance, soit dit en passant, explique la question que Rosalie avait adressée à son complice quand elle lui avait demandé s'il savait conduire.

Le projet que Rosalie avait conçu, que sa mère avait combattu mais qu'elle avait fini par accepter, consistait à enlever l'enfant de Lucienne ou plutôt de Charles Lemonnier, car Rosalie, comme on va le comprendre, se souciait aussi peu de Lucienne que si elle n'avait pas existé. A ses yeux, ce n'était qu'une unité dans un chiffre énorme, qu'un obstacle minuscule, que l'insecte sur lequel on marche quand il se trouve sur votre passage, sans, pour ainsi dire, s'en douter.

Rosalie avait cru d'abord que ce projet serait facile à exécuter ; elle souffrait

même des détours et des précautions qu'il lui fallait employer pour enlever l'enfant d'une créature comme Lucienne. Qu'était-ce en effet à ses yeux que cette petite ouvrière? Si la nature n'avait pas fait d'elle-même tout ce qui était nécessaire pour accomplir en Rosalie un chef-d'œuvre de perversité orgueilleuse en même temps que de perfection physique, la mère de Rosalie aurait atteint ce but par les soins avec lesquels elle avait développé dans sa fille une vanité démesurée et une satisfaction hautaine de ses avantages physiques. Dès qu'elle avait eu l'âge de raison, Rosalie ne s'était pas crue pétrie d'un limon ordinaire, et les humiliations auxquelles les nécessités de la vie l'avaient soumise, avaient exaspéré son orgueil, jusqu'à la révoiter contre la société, jusqu'à lui donner le courage du crime.

Mais la fortune, en mettant fin à cette exécrable révolte, en la portant à la place à laquelle elle se croyait des droits de naissance, n'avait nullement diminué sa superbe. Bien loin de là, la fortune hâta son épanouissement. Rosalie n'était plus une femme, c'était une reine qui venait de reconquérir un trône; à la pensée de la vie nouvelle dans laquelle elle allait faire son entrée, elle gonflait ses narines et ses yeux jetaient des lueurs. Volontiers elle aurait crié : A moi le monde ! Quo pouvait être pour elle, pour cette âme cruelle et hautaine, pour cette conscience farouche, remplie de sa propre gloire, une humble fille, dont un pauvre commis avait fait sa maîtresse ?

Que ne la laissait-elle en paix, la pauvre veuve, avec son enfant ? dira-t-on.

C'eût été le plus simple en effet, mais ces êtres singuliers ont des replis déconcertants dans l'esprit.

Lady Macbeth, sur le trône, voyait toujours sur sa main la petite tache qu'une goutte de sang du roi Duncan y avait imprimée. Que n'eût-elle pas tenté pour la faire disparaître ? L'Océan aurait en vain coulé sur elle sans la laver. Si lady Macbeth le savait si bien, c'est qu'elle avait essayé beaucoup de moyens.

Rosalie Morin, elle aussi, avait une tache de sang sur la conscience, et la vue de cette tache de sang la poursuivait dans ses rêves de plaisirs, dans ses visions de splendeurs. Et de quel sang ? Le sang d'un frère. Elle aussi voulait la faire disparaître, coûte que coûte, dût-elle, pour la laver, faire couler des larmes, verser encore du sang.

Le cadavre de Charles Lemonnier était à peine enterré sous les tonneaux, dans la cave de la maison de Ville-d'Avray, que son spectre s'était dressé dans l'âme de la coupable.

Il fallait que ce spectre s'évanouît, il fallait apaiser ces mânes.

Que faire ? Elle y avait rêvé, et, soudain, elle avait cru trouver.

Le mort laissait un enfant ; cet enfant était son neveu ou sa nièce, car elle ne savait pas trop si c'était un garçon ou une fille que Charles Lemonnier avait eue de sa liaison.

Eh bien, elle se chargerait de cet enfant, elle l'élèverait comme le sien, pour expier le meurtre du père.

Mais cet enfant avait une mère.

Rosalie s'arrêta peu à cette idée. Sans doute, cette fille serait satisfaite au fond d'être débarrassée d'une charge. Elle lui aurait au besoin offert de l'argent, si la crainte d'éveiller des soupçons, en se mêlant des affaires d'un homme disparu, ne lui avait imposé l'obligation d'agir par ruse et par violence.

Dans cette conscience obscure, l'abominable complot prenait les apparences d'une bonne action.

Elle n'éprouva certainement aucun scrupule.

C'est pourquoi il lui sembla d'abord que rien ne serait facile comme l'exécution de son plan.

Mais bientôt les obstacles se multiplièrent.

Il lui fallut combattre les objections de sa mère et sa répugnance à jouer un rôle dans une affaire compromettante.

— Laisse ces gens-là tranquilles, lui disait M^{me} Morin. Il y a bien assez du premier malheur.

Rosalie dut ouvrir son cœur à sa mère, lui faire toucher l'endroit douloureux, lui affirmer, à dix reprises, que cet acte était nécessaire au repos de son esprit, qu'elle se sentirait plus légère ensuite, que sans cela sa vie serait empoisonnée par le remords.

— Malheureuse! crois-tu donc que la présence de cet enfant t'enlèvera tes remords? s'écria sa mère.

— Oui, oui, j'en ai l'intime conviction, répondit Rosalie avec ardeur. Tu garderas cet enfant près de toi; tu l'élèveras. Le père, s'il pouvait revivre, serait obligé de pardonner à qui aurait pris soin de son enfant.

— Comment! tu veux que je l'élève ici?... Dans cette maison?

— Justement... ici... dans cette maison... ce sera un préservatif.

— Mais cette maison me répugne... Je m'y sens mal à l'aise.

— Quelle idée! tu sais bien que tu es innocente de ce qui s'est passé... D'ailleurs, tant que l'une de nous deux habitera ici, personne n'aura de soupçons...

Peu à peu M^{me} Morin se soumit à l'idée de rester dans la maison de Ville-d'Avray et d'y élever l'enfant de Charles Lemonnier.

Mais la lutte recommença quand sa fille lui expliqua le rôle qu'elle lui avait réservé dans son plan d'enlèvement.

— Quoi! tu veux que j'aie trouver cette fille... que j'aie lui remettre une lettre de... Mais c'est affreux!

— C'est nécessaire.

— Je ne pourrai jamais jouer ce rôle.

— Tu as été comédienne.

— Et si elle découvre la ruse, le faux!

— C'est impossible. L'imitation est parfaite.

— Ah! ce Bernard!



Il monta sur le siège et partit au petit trot du cheval. (Page 409.)

— Nous en serons bientôt débarrassées.

— Ce sera toujours cela de gagné.

Lorsque sa mère eut accepté le rôle qu'elle lui avait destiné, Rosalie dut s'occuper des autres préparatifs.

Les obstacles aussitôt s'amoncelèrent. On éprouva quelque difficulté à se procurer la voiture et le cheval convenables. Puis il fallut trouver un endroit et choisir un moment pour enlever l'enfant en abandonnant la mère. Cela nécessita des recherches, des courses répétées. Bref, à force de contre-temps de toute sorte, on

gagna le jour du mariage ; et les choses tournèrent de telle manière que le rapt ne put avoir lieu que le lendemain de la cérémonie.

Rosalie avait résolu de ne point partir que son projet ne fût réalisé et qu'elle ne l'eût constaté par elle-même.

C'est pourquoi elle exigea de Pénaire que leur départ pour l'Italie s'effectuât seulement vingt-quatre heures après leur mariage.

On sait que celui-ci n'y consentit qu'avec répugnance.

Par bonheur, l'appartement ou plutôt la maison dans laquelle il voulait installer son ménage se trouva suffisamment prête pour recevoir les nouveaux époux.

Mais, le lendemain, lorsque Rosalie annonça à son mari qu'elle allait passer la matinée à Ville-d'Avray et qu'elle le priait de la laisser aller seule, promettant d'être de retour vers trois heures, le banquier se révolta.

— Mais, ma chère amie, c'est de la folie, s'écria-t-il.

— Il le faut. Je l'ai promis à ma mère.

— Votre mère... votre mère...

Elle se fit suppliante, caressante. Dans ces moments, d'ailleurs fort rares, elle était irrésistible.

Pénaire, qui présentait encore des objections, éclairé par une pensée subite, finit par céder.

Elle partit et arriva vers onze heures à Ville-d'Avray.

À la place de Catherine, que Rosalie avait attachée à son service et qu'elle avait envoyée à Paris, quelques jours avant le mariage, elle trouva une nouvelle servante installée le matin même et engagée pour soigner un petit enfant.

Cette fille s'était présentée à M^{me} Morin au moment où elle montait en voiture pour aller chercher l'enfant, lui avait-elle dit.

Rosalie attendit le retour de sa mère.

Elle avait peine à modérer son impatience à laquelle, d'ailleurs, se mêlait une forte dose d'inquiétude. Les choses qui paraissent faciles dans le lointain effrayent lorsqu'arrive le moment de les exécuter, comme ces fossés qu'on aperçoit à distance et qu'on croit pouvoir franchir d'un saut semblent s'élargir à mesure qu'on en approche.

Rosalie frémissait à l'idée d'un insuccès ; elle n'avait plus la même confiance dans son plan ; si le faux était reconnu, si Lucienne refusait de venir ou d'emmener son enfant, si un tiers intervenait dans l'aventure, quelles seraient les conséquences d'un pareil contre-temps ?

Depuis qu'elle avait vu cette Lucienne, le désir du succès et la crainte d'un échec avaient grandi à la fois dans son esprit.

Elle avait haï la jeune femme immédiatement, et, à ce qu'elle prenait pour une pensée d'expiation et qui n'était qu'une imagination de mauvaise conscience, pareille à l'un de ces caprices d'estomacs délabrés que les malades prennent pour de l'appétit, à cette pensée d'expiation se mêlait, presque à son insu, une vague

intention de nuire à cet être dont la douleur était un remords vivant pour Rosalie.

D'un autre côté, cette jeune femme, cette jeune mère, était belle d'une beauté éclatante, rayonnante, comme une création du jour lui-même ; Rosalie, qui ne s'attendait pas à cette surprise, Rosalie, cette beauté sombre, vraie création de la nuit, avait ressenti un mouvement de colère et de jalousie.

Les femmes, les meilleures, qu'elles soient jeunes ou vieilles, ne se sentent pas portées naturellement à la bienveillance pour les personnes de leur sexe dont les hommes de leur entourage célèbrent les charmes. De l'éloignement à la haine, la distance est courte et bientôt franchie par les orgueilleuses et les méchantes. Or, M. de Cauville, cet invité qui avait aperçu Lucienne, et dont la personne qui avait aidé Rosalie à réparer un accident survenu dans sa toilette était précisément la femme, M. de Cauville, à plusieurs reprises, avait fait allusion à cette « petite » devant Rosalie, une vraie « perle blonde », avait-il ajouté.

Il n'en avait pas fallu davantage pour allumer une fureur sourde dans l'âme de Rosalie.

Aussi, en lui faisant enlever son enfant, à côté du but qu'on connaît, poursuivait-elle une satisfaction monstrueuse.

Elle n'en craignait que plus vivement de rencontrer un obstacle.

Le temps, l'impitoyable temps, passa cependant.

Midi sonna ; midi et demi.

Soudain un roulement se fit entendre, s'approcha.

Rosalie courut à la porte du jardin.

Le coupé de remise venait de s'y arrêter.

Rosalie en ouvrit la portière.

M^{me} Morin en descendit à la hâte avec l'enfant qui poussait des cris désespérés.

Le pauvre petit être appelait sa mère.

Un sourire de satisfaction illumina le visage de Rosalie.

La bonne était accourue.

M^{me} Morin lui remit l'enfant entre les bras.

— Allez vite à la maison, dit-elle.

La bonne obéit, emportant l'enfant qui criait et se débattait.

— Il appelle sa nourrice, le pauvre petit, ajouta M^{me} Morin à haute voix.

Elle avait raconté à la bonne en l'engageant, que l'enfant dont elle allait être chargée avait été enlevé à sa nourrice, parce que cette dernière venait de tomber malade. Elle lui avait dit aussi que c'était l'enfant d'une pauvre dame morte en couches, et dont le mari avait été obligé de se réfugier à l'étranger.

Quand la servante fut partie, Rosalie demanda :

— Et elle ?

Bernard, qui venait de descendre de son siège, se chargea de la réponse :

— Vous voulez parler de la petite dame, — déjà il ne tutoyait plus Rosalie, —

eh bien ! nous l'avons laissée entre le Point-du-Jour et Boulogne, au bon soleil, dans un endroit où il est impossible de rencontrer un chat. Oh ! elle ne doit pas avoir froid.

— La malheureuse ! murmura M^{me} Morin. Comment ai-je pu consentir à me mêler d'une pareille affaire ?

— Il est temps de s'en apercevoir, grommela Bernard.

Rosalie souriait toujours.

— Est-ce que son enfant ne sera pas heureux ici ? dit-elle.

Sa mère ne répondit pas.

— A propos, est-ce une fille ou un garçon ?

— C'est un garçon.

En disant ces mots, M^{me} Morin rentra dans la maison, laissant sa fille et Bernard seuls dans la ruelle déserte.

Rosalie tira de sa poche un petit portefeuille et le remit à son complice.

— Voici les dix mille francs, dit-elle.

— Merci.

— Vous avez touché ce que mon mari vous avait promis ? reprit-elle.

— Oui, la veille de ton mariage... commença Bernard.

— Eh bien ? s'écria Rosalie en fronçant les sourcils.

Bernard sourit cyniquement.

— Bah ! nous sommes seuls, fit-il. Et puis l'habitude, cette seconde nature. Mais sois... soyez tranquille, madame Pénaire, je m'observerai. Donc, j'ai touché mes quatre-vingt-dix mille avant-hier. Comme il hésitait à éclairer, j'ai usé du truc que tu... que vous m'aviez indiqué. « Si vous ne payez pas, lui ai-je dit, je m'adresserai à votre future femme. On assure que ce qui touche Charles Lemonnier est de nature à l'intéresser, car elle vous apporte l'équivalent de ce que l'autre vous a laissé. » Je n'avais pas achevé de parler que l'homme correct pâlisait, en me faisant des yeux qui n'avaient rien de commode. Ma foi ! je n'étais pas trop tranquille. Je lui ai montré un revolver qu'à tout hasard je porte sur moi. Je dois déclarer que ce geste, peut-être exagéré, lui a fait hausser les épaules et qu'il m'a appelé : Imbécile !

— Il a bien fait.

— Merci, madame Pénaire. Mais nous n'en sommes pas à nous fâcher pour un geste ou pour un mot. D'ailleurs, je lui ai pardonné lorsque j'ai vu l'effet produit par ma menace de m'adresser à... vous. Le premier mouvement n'avait peut-être pas été très bon, mais le second a été excellent. Il a ouvert un tiroir et il m'a jeté... oh ! quand à ça, il ne me l'a pas donné, il me l'a jeté... un paquet de billets de banque. J'ai compté... Il n'y avait rien à dire... Le complément des cent mille y était.

— Et maintenant quelles sont vos intentions ?

— Je ne resterai pas à Paris. D'abord, je ne peux pas me faire à l'habitude de ne plus être tutoyé par ma chère Rosalie.

Elle eut un mouvement d'impatience.

— Assez de plaisanterie, dit-elle. Qu'allez-vous faire ?

— J'ai envie de visiter l'Italie, répliqua Bernard avec malice. Nous pourrions y aller tous les trois... avec votre mari.

Rosalie fronça d'abord les sourcils ; puis elle ne put retenir un éclat de rire. Elle regarda Bernard sans colère. Il y avait dans cet être vil et pervers je ne sais quoi de pimenté qu'elle avait aimé et qui l'amusait encore.

— Fou ! murmura-t-elle.

Cette marque de sympathie flatta et désarma le misérable, froissé au fond de l'âme par l'idée d'être en quelque sorte chassé avec son argent.

— Plaisanterie à part, dit-il. Je vais partir pour l'Amérique. J'ai envie de me faire marchand de nègres.

— C'est une bonne idée, répondit sérieusement Rosalie.

— N'est-ce pas ?

— Sans doute. Adieu, Bernard.

Elle lui tendit la main.

Il la prit et la serra amicalement.

— Adieu, Rosalie. Je m'en vais d'abord reconduire la voiture.

Il monta sur le siège et partit au petit trot du cheval.

Rosalie le regarda s'éloigner, puis elle rentra, pensive. Évidemment ce bandit emportait quelque chose d'elle. A sa manière, elle l'avait aimé.

S'ils étaient restés seulement cinq minutes de plus à causer, ils se trouvaient nez à nez avec le banquier.

Il avait laissé partir sa femme, mais en se promettant bien de la surprendre. Il tenait à savoir ce qui pouvait l'attirer ainsi, le lendemain de son mariage, auprès de sa mère, à Ville-d'Avray.

— Elle porte mon nom à présent, se disait-il. J'ai le droit de connaître toutes ses actions.

Par conséquent, une heure et demie après le départ de Rosalie, il prit une voiture et se fit conduire à Ville-d'Avray.

Il sonna ; ce fut la bonne qui vint lui ouvrir.

— Où sont ces dames ? demanda-t-il.

— Dans la salle à manger, répondit cette fille, qui, à l'accent, aux manières de l'étranger, ne douta pas de son droit de parler et d'agir en maître.

Elle regagna la cuisine sans autrement s'occuper de lui.

De leur côté Rosalie et sa mère, assises dans la salle à manger et toutes absorbées dans l'examen de l'enfant qu'elles avaient volé, ne pouvaient voir la personne qui venait de pénétrer dans le jardin ; on n'a pas oublié, sans doute, que les fenêtres de la pièce où elles se tenaient ouvraient sur le derrière de la maison.

Et puis, elles étaient bien éloignées de soupçonner la visite du banquier.

Quand elles entendirent sonner, elles crurent à l'arrivée de quelque fournisseur.

Il en résulta que Pénaire put, sans être arrêté, pénétrer jusqu'à la salle à manger et surprendre sa femme et sa belle-mère en train d'emmailloter un petit diable de neuf à dix mois, rose et potelé à merveille, superbe de santé, grouillant et gigotant de toutes ses forces, ne criant plus d'ailleurs, toutes ses facultés étant absorbées dans la déglutition d'un bâton de guimauve.

Le banquier s'arrêta, stupéfait.

Un témoin de cette scène aurait eu peine à retenir un éclat de rire.

La première pensée de Pénaire fut que cet enfant appartenait à Rosalie. Ses regards, le froncement de ses sourcils trahirent immédiatement cette pensée.

Rosalie, qui la devina, lui opposa une moue dédaigneuse.

D'ailleurs elle ne bougea point et attendit qu'il plût à son mari de parler.

M^{me} Morin, après avoir levé les yeux un instant sur son gendre, les rebassa sur l'enfant qu'elle arrangeait, et resta impassible.

Cette tranquillité, que Pénaire prit pour du défi, redoubla sa fureur. Il devint blême et ce fut d'une voix étranglée qu'il s'écria :

— Madame, quel est cet enfant ?

— Parlez moins haut, monsieur.

— Madame, je parlerai comme...

Rosalie l'interrompit.

— Parlez moins haut, vous dis-je.

Elle se leva, prit son mari par le poignet, et les yeux dans les yeux, à voix basse, dans son oreille, elle ajouta :

— Cet enfant est l'enfant de Charles Lemonnier.

De blême qu'il était, le banquier devint livide.

Il regarda sa femme, et frissonna en retrouvant dans ses yeux l'expression étrange qui l'avait déjà inquiété.

Rosalie revint près de M^{me} Morin et l'embrassa.

— Au revoir, mère, dit-elle.

— Au revoir, répondit celle-ci en lui rendant son baiser.

Pénaire restait immobile, incapable d'articuler un mot, contemplant tour à tour sa femme et cet enfant dont la vue, comme celle de la tête de Méduse, semblait l'avoir pétrifié.

— Venez, monsieur, dit Rosalie en le prenant par la main.

Il se laissa emmener, docile comme un vaincu.

Ce fut seulement lorsque la voiture, qui les attendait à la porte, roula sur la route de Paris, qu'il eut le courage d'adresser une question à sa femme.

— Expliquez-moi, ma chère amie... balbutia-t-il.

— Quoi ? fit brusquement Rosalie.

— Mais la présence de cet enfant chez... votre mère.

— Je veux me charger de l'éducation et de l'avenir de cet orphelin.

— Cet orphelin... Mais...

— Charles Lemonnier n'est-il pas mort?

Le banquier pâlit de nouveau.

— Mort, dites-vous... Je ne sais pas... j'ignore... Il a disparu sans doute... Ce n'est pas une raison.

— Alors, si Charles Lemonnier n'est pas mort, pourquoi avez-vous donné cent mille francs à l'individu que vous aviez chargé de le faire disparaître? dit rudement Rosalie.

Pénaire tressaillit, il se mit à trembler; une épouvante indicible s'empara de lui.

— Comment, vous savez?... s'écria-t-il. Ce misérable Bernard a osé vous dire...

Rosalie sourit d'un air de mépris.

— Une autre fois, monsieur, vous payerez plus exactement certaines dettes. Les dettes de crime sont comme les dettes de jeu; elles s'acquittent dans les vingt-quatre heures.

Pénaire gémit sourdement, mais il n'avait plus le courage de parler.

Rosalie continua :

— J'ai voulu réparer autant que possible le mal fait... Je me suis chargée de cet orphelin et nous pourvoirons ensemble à son éducation et à son avenir.

Pénaire n'osa pas interroger sa femme sur les moyens qu'elle avait employés pour obtenir que la maîtresse de Lemonnier lui laissât prendre son enfant. Il était accablé. Il sentait son infériorité vis-à-vis de sa femme : celle-ci connaissait son secret ; elle le dominait de toute la hauteur de cette situation morale comme elle le dominait déjà de toute la force de sa volonté.

Cependant, au milieu de sa consternation, peu à peu se glissait une idée consolante. Bien que connaissant son secret, elle n'avait pas eu horreur de lui et elle n'avait pas voulu rompre un mariage qui, au moment où on lui avait fait la terrible révélation, ne devait pas être encore consommé. Peut-être avait-elle estimé dans son époux un homme capable d'un pareil acte pour s'assurer une fortune. Il se comparait à un ambitieux qui ne recule pas devant un coup d'État afin d'escalader le trône. Et, par le fait, un assassinat n'est pas autre chose qu'un coup d'État dans la vie privée. Les femmes, trempées comme la mienne, se dit le banquier, aiment les hommes énergiques.

Rosalie ne cherchait pas à le troubler dans le cours de ses méditations.

Les événements venaient de lui fournir un sûr moyen de prendre sur son époux un ascendant indestructible. Elle avait hardiment et habilement profité de l'occasion. Satisfaite de la tournure que cet incident avait pris, elle était décidée à se montrer bonne princesse dès que la première impression, fort désagréable, se serait dissipée.

Elle reprit une figure riante, et, au moment où ils entraient à Paris, comme Pénaire tournait timidement les yeux de son côté, elle lui prit la main.

— Nous ne parlerons plus de cette ennuyeuse histoire, si vous voulez, lui dit-elle d'un ton gracieux.

La figure du banquier rayonna.

— Ma chère Rosalie... murmura-t-il en lui baisant la main.

On aurait dit deux jeunes époux, au cœur épanoui, sur le bonheur desquels une ombre légère venait de passer.

.....

Lorsque Marcel rentra, la concierge lui remit la clef du logement des voisins et lui raconta, avec autant de détails qu'il en put désirer, comment « cette pauvre petite dame, » était partie en compagnie d'une personne qui avait l'air bien respectable et bien comme il faut, ma foi ! dans une voiture toute « reluisante » une voiture de maître, bien sûr.

Marcel interrompit M^{me} Pataraud, pour lui demander si le cocher ne portait pas des moustaches.

— Ah oui ! ça, c'est vrai, fit la concierge, et même, pour un cocher de maison bourgeoise, il avait l'air emprunté sur son siège, cet homme, et ça, ça m'a paru drôle tout de même.

Pris d'une subite appréhension, Marcel quitta brusquement la concierge, pour visiter le logement des Lemonnier.

— Surtout, lui cria cette femme dans l'escalier, n'oubliez pas de regarder sur la table, dans la chambre à coucher, il y a une lettre qu'elle vous recommande bien de lire; elle me l'a assez répété avant de partir, la chère dame !

Marcel, dès qu'il eut ouvert la porte, courut à cette table.

La lettre, signée Charles Lemonnier, était étalée dessus tout ouverte.

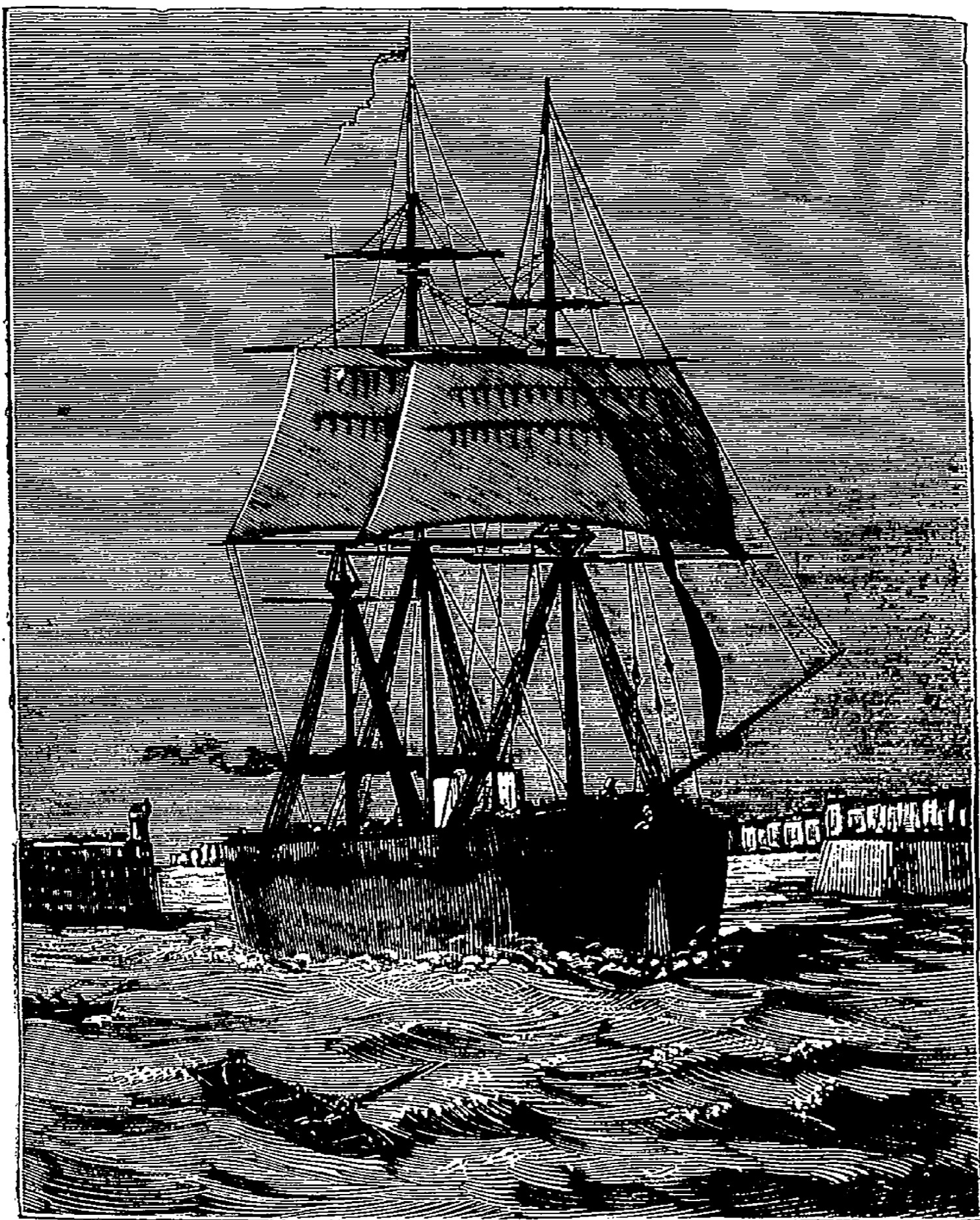
Il la saisit et la regarda longtemps.

— C'est bien l'écriture de Charles, murmura-t-il.

Il la lut et la relut plusieurs fois, et plus il la relisait, et moins il la comprenait. Les objections, que Lucienne n'avait pas faites, se pressaient en foule dans son esprit.

Pourquoi Charles ne disait-il pas comment il avait retrouvé son père? Pourquoi ne disait-il pas la raison qui l'avait empêché de donner plus tôt de ses nouvelles? Pourquoi ne disait-il pas où il était? Pourquoi ne disait-il pas comment se nommait la personne de confiance qu'il avait envoyée chercher sa femme et sa fille? Pourquoi n'y avait-il pas un mot pour lui, Marcel, son ami, son commensal? Pourquoi n'avait-il pas daté sa lettre?

Et puis, il ne reconnaissait pas dans cette sécheresse et cette précision des phrases, l'esprit léger et gamin de Charles. Quoi ! pas une caresse pour sa femme, sauf ce mot, « ma chérie, » jeté en tête de la lettre, pas un baiser pour son enfant ! Etcette formule banale de la fin : « Je t'embrasse de tout mon cœur, ma chère Lucienne, » avait l'air d'avoir été ajoutée pour la forme.



Le 9, à sept heures du matin, une heure avant que la mer eût atteint son plein, le *Rapide*, majestueusement, sa sirène poussant des mugissements de triomphe, passa devant la jetée. (Page 416.)

— Si ce n'était son écriture, je jurerais que cette lettre n'est pas de lui, se dit Marcel. Enfin, attendons.

Il était inquiet, il se reprochait d'être sorti, de n'avoir pas cherché à savoir ce que c'était que le coupé de remise et qui était dedans, surtout puisque l'anomalie du cocher à moustaches l'avait frappé. Vains reproches, inutiles regrets ; il n'y avait qu'à attendre : il attendit.

Il attendit toute la journée, il attendit toute la nuit, toute la journée du lendemain et toute la nuit suivante encore.

Il allait et venait, montait, descendait, essayait de travailler, de lire, agité, fiévreux, irrité, impuissant.

Rien ne vint, personne, pas un mot.

Le quartier était consterné, on ne parlait plus que de cette extraordinaire aventure.

Après le père, la mère et l'enfant, tout avait disparu.

Il fallut bien prévenir les Damel.

Nous renonçons à décrire la douleur de ces braves gens.

Naturellement, on se rendit à la préfecture de police, où cette triple disparition éveilla l'attention. On s'en occupa sérieusement. Mais on ne trouva rien, aucun indice, ni du père, ni de la mère, ni de l'enfant. Le mystère demeura impénétrable.

Et les semaines, et les mois passèrent.

La mère Damel, brisée par le chagrin, mourut au bout de peu de temps.

Après la mort de sa femme, le vieux Damel quitta la rue Reybeval et vint habiter, auprès de Marcel, le logement que sa fille avait occupé.

Ces deux hommes vécurent ainsi, côte à côte, comme le père et le fils, souffrant de la même peine et se consolant avec la même espérance.

Mais les années, les lentes, les douloureuses années, passèrent, et jamais rien, aucun indice ne leur laissa entrevoir une chance de retrouver Lucienne et son fils.

DEUXIÈME PARTIE

MARQUIS ET MARQUISE

CHAPITRE PREMIER

Comme on ne se rencontre pas.



La foule se pressait sur la jetée du Havre pour assister à l'entrée dans le port du transatlantique, le *Rapide*.

Infligeant à son nom le démenti le plus humiliant, le *Rapide*, parti de la Nouvelle-Orléans, de manière à pouvoir arriver en France du 20 au 25 juillet, n'avait paru en rade du Havre que le 8 août. Dans le court trajet de la Nouvelle-Orléans à la Havane, où il ne devait relâcher que vingt-quatre heures, il avait été assailli par une tempête furieuse qui lui avait fait des avaries, telles que, pour les réparer, il avait dû perdre plusieurs jours dans la capitale de l'île de Cuba. Plus tard, toujours malheureux, le *Rapide* avait été poursuivi par le mauvais temps, et un accident à sa machine, compliquant la situation, avait considérablement ralenti sa marche et retardé son arrivée.

Une certaine inquiétude s'était répandue sur son sort dans la ville du Havre.

Tous les jours les flâneurs, les pilotes, les anciens capitaines long-courriers qui ont pris leur retraite dans le vieux port, se rendaient sur la jetée et consultaient l'horizon en hochant la tête d'un air entendu.

Des négociants, dont le crédit était attaché au voyage du transatlantique, quelques personnes, accourues au-devant de parents, se joignaient à ces grognards de la mer, tendant l'oreille à leurs paroles, épiaient leurs gestes, cherchant dans leurs pronostics à retremper un espoir qui commençait à défaillir.

A cette époque les abordages entre transatlantiques, qui ont entraîné des catas-

trophes si terribles, ne s'étaient pas encore produits, mais il y avait peu de temps que l'histoire du premier de ces transatlantiques, lancé par une compagnie américaine circulait. L'*Océan*, parti de New-York, avec plusieurs centaines de passagers, un nombreux équipage, un fret s'élevant à huit ou dix millions, avait totalement disparu ; on n'avait plus entendu parler de lui. Hommes, marchandises, tout avait été englouti. Rien n'en avait surnagé, pas une épave, pas une pièce de bois. L'*Océan* avait fondu, en quelque sorte, comme un rêve.

Cette sinistre aventure, alors récente, justifiait l'inquiétude des personnes directement intéressées à l'arrivée du *Rapide*.

Cette inquiétude avait été portée à son comble par une circonstance particulière.

Le 7 août au matin était entré au port du Havre un brick à vapeur, le *Tantale*, arrivant de Boyamo, sur le Rio-Cauto de Cuba, après avoir fait escale à la Havane. Le *Tantale* avait touché la Havane deux jours après le départ du *Rapide*. Or, tout bon marcheur qu'il était, quelles que fussent l'habileté de son capitaine et les qualités de son équipage, il était inimaginable que ce brick eût pu dépasser un transatlantique, véritable chef-d'œuvre de construction navale, comme le *Rapide*.

Aussi les craintes étaient-elles sérieuses lorsque, le 8 au soir, on signala l'arrivée en rade du paquebot attendu.

Cette nouvelle répandit une véritable joie dans le port. Bien des visages s'éclaircirent, bien des fronts se rassérénèrent, et les grognards de la mer discutèrent longuement sur les causes probables du retard qu'avait subi le transatlantique.

Le 9, à sept heures du matin, une heure avant que la mer eût atteint son plein, le *Rapide*, majestueusement, sa sirène poussant des mugissements de triomphe, passa devant la jetée.

Les passagers, groupés sur le pont, saluaient la foule qui les regardait ; des mouchoirs s'agitaient, des mères faisaient envoyer des baisers par leurs enfants à tel employé ou à tel marin qu'elles avaient pu craindre de ne pas revoir. De la jetée, on répondait à ces signaux par des acclamations, par des saluts affectueux ou par des apostrophes amicales.

Ce spectacle des arrivées et des départs de bateaux est un plaisir dont on ne se lasse pas. Il correspond à l'instinct le plus profond et le plus durable de la nature humaine. Partir, arriver, c'est toute la vie, faite d'espérances et de souvenirs et où le présent est encore ce qui tient le moins de place. D'ailleurs, c'est un spectacle animé et plein de gaieté, quand le temps est beau et la mer calme. Les arrivées surtout allument un feu de joie, vif et court, comme tous les feux de joie.

Parmi les passagers, il en était un que certainement personne ne devait attendre et que l'aspect de la jetée couverte de monde n'avait pas l'influence de distraire de ses pensées soucieuses. Il ne jetait que quelques regards indifférents sur le port, et après un court instant d'arrêt, il reprenait sur le pont une promenade fébrile.

Il avait eu le temps de faire et de refaire ainsi les cent pas, pendant cette inter-

minable traversée, et, par le fait, de tous les passagers du *Rapide*, aucun n'avait montré plus d'impatience et de dépit que ce jeune homme.

C'était, en effet, un jeune homme de vingt-cinq à trente ans, d'une physionomie originale.

Ses cheveux et sa barbe étaient d'un roux ardent, ses yeux d'un bleu clair et pur, et, avec cela, sa peau hâlée, brûlée par le soleil, au premier aspect, rappelait le teint des créoles. Il était d'une taille qui dépassait la moyenne, bien musclé, souple d'allure, vif dans tous ses mouvements.

Peut-être ce passager, doué certainement d'un caractère irritable, avait-il l'air fort aimable lorsqu'il n'était pas contrarié, mais, pour le moment, sa figure était celle d'un monsieur maussade et mal commode.

Il était vêtu d'un de ces draps gris et légers, que les Anglais et les Américains, race essentiellement partisan du confort, surtout en voyage, ont vulgarisés, et portait un chapeau de toile, presque sans bords et en réalité sans forme.

Le dernier marchand de rasoirs ou le voyageur de commerce le plus insoucieux de sa toilette ne s'habille pas autrement, mais la tournure du personnage, la raideur de son pas, une sorte de confiance altière qui se dégageait de tout son individu, dénotaient une situation sociale d'un genre tout différent.

Ce pouvait être un militaire en bourgeois ou l'un de ces aventuriers de bonne famille qui, leur patrimoine dissipé, vont chercher fortune aux quatre coins du monde.

Lorsque le *Rapide* eut atteint la place qu'il devait occuper dans le bassin des transatlantiques pendant son séjour au Havre, lorsque la dernière manœuvre fut faite et que le mécanicien eût arrêté la machine, ce passager poussa un soupir et murmura :

— Enfin !

Personne n'y prit garde, et, d'ailleurs, si cet « enfin » n'était pas sur toutes les lèvres, assurément il était dans tous les esprits.

Et puis, en ce moment, avait lieu la grande bousculade ; on venait d'installer deux passerelles pour faire communiquer le paquebot avec le quai et un double flot se heurtait, sur l'étroit passage, les uns courant à bord et les autres courant à terre.

Le passager avait dit un mot à un garçon de service qui lui avait répondu par un signe de consentement, et, jouant des coudes, un des premiers, il avait atteint le quai.

Plusieurs fiacres étaient rangés en vue du paquebot ; il se jeta dans l'un d'eux et cria :

— Au télégraphe !

Le cocher comprit à l'accent du voyageur qu'il devait être pressé, et lui fit un signe d'intelligence ; mais, comme son cheval et lui n'avaient pas les mêmes raisons que leur client de se hâter, le fiacre roula vers le but indiqué avec l'allure philosophique dont il avait l'habitude.

Le voyageur criait de temps en temps :

— Allons donc, cocher, allons donc !

Le cocher faisait claquer son fouet, mais on n'en courait pas plus vite.

Cependant le cocher, ayant reconnu à l'intonation un compatriote, murmura :

— Tiens ! c'est un Français. Je le croyais Américain, ce rousseau-là.

Le voyageur en prit son parti. Il avait perdu dix jours en mer ; il pouvait bien perdre cinq minutes en fiacre.

On finit toujours par arriver, même dans un fiacre du Havre.

Le voyageur, entré dans la salle du télégraphe, écrivit rapidement la dépêche suivante :

Hudson et Noria, 17, rue d'Enghien, Paris.

Je débarque à l'instant. Dix jours de retard. Je serai chez vous demain matin.

Robert de Selmont.

Cette dépêche expédiée, le voyageur, dont le télégramme précédent nous a fait connaître le nom, remonta dans son fiacre et se fit conduire hôtel d'Angleterre.

Il était cette fois beaucoup moins pressé.

Le cocher, ayant deviné cette nouvelle disposition de son client, fouetta sa rosse à tour de bras, et celle-ci, prise d'amour-propre, s'enleva si brusquement que la voiture faillit verser.

A la porte de l'hôtel, Robert de Selmont trouva ses bagages, c'est-à-dire une malle et une valise où l'on pouvait lire ses nom et prénom gravés sur une plaque de cuivre, et, près de ses bagages, le garçon du paquebot qu'il avait chargé de leur transport.

Au moment où les domestiques de l'hôtel allaient les enlever pour les porter dans une chambre, le propriétaire de l'établissement, ayant jeté par hasard les yeux sur les plaques dont nous venons de parler, ne put retenir une exclamation de surprise.

— Ah ! par exemple, voilà une singulière coïncidence ! dit-il à haute voix.

Le voyageur se retourna de son côté.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda-t-il.

— Oh ! rien, répondit le maître d'hôtel. C'est votre nom qui m'a surpris, monsieur. Nous avons précisément hier un M. de Selmont dans la maison.

— Vous aviez un M. de Selmont hier ici ! répéta précipitamment le voyageur que cette parole parut surprendre au plus haut degré.

— Mais oui, monsieur.

— Et comment était-il, ce M. de Selmont ?

— C'est un homme de cinquante-cinq à soixante ans, avec une grande barbe... blonde comme la vôtre, mais grisonnante.

— Mais c'est le portrait de mon père que vous faites là.

— Il était accompagné d'une petite fille de six à sept ans, très brune, très pâle, et très jolie.

— Plus de doutes. C'est bien mon père, avec la petite Lucie.

— En effet je lui ai entendu prononcer ce nom.

— Le *Tantale* est donc arrivé au Havre?

— Oui, monsieur, le *Tantale* est arrivé il y a deux jours.

— Tout s'explique, s'écria Robert de Selmont. Maudit retard ! Dix jours... dix jours de perdus ! Alors M. de Selmont est reparti ?

— Oui, monsieur, hier. Une voiture est venue le chercher. D'ailleurs je dois vous dire que monsieur votre père paraissait malade...

— Malade... répéta le jeune homme. Pas sérieusement, j'espère ?

Le maître d'hôtel hésita un instant.

— Je vous demande pardon, monsieur, dit-il enfin. M. de Selmont paraissait très malade.

Le jeune homme demeura pensif.

— Je verrai Crenancier, murmura-t-il.

Et il ajouta à haute voix :

— Ne montez que ma valise dans ma chambre. Je pars ce soir pour Paris.

Le cocher et le garçon du paquebot payés, Robert de Selmont monta dans sa chambre d'où il redescendit après avoir légèrement modifié sa toilette.

Il se rendit ensuite au port et s'enquit du point de débarquement du *Tantale*.

On le lui indiqua. Au moment où il l'atteignit, il trouva le pont et les abords encombrés par le déchargement.

Le *Tantale* était un beau brick à vapeur, de forme élégante, entretenu avec un soin exceptionnel comme s'il avait été destiné à faire un service de passagers. Cependant il ne transportait des passagers qu'accidentellement. Il devait sa bonne mine, non à son emploi ordinaire, mais à l'amour-propre de son capitaine, jaloux de lui comme un amant ne l'est pas de sa maîtresse.

Le *Tantale* avait été construit sur commande pour le service exclusif de la factorie fondée non loin de Boyamo, sur les bords de Rio-Cauto, dans l'île de Cuba, il y avait quelque trente ans, par un Français nommé Davilard.

Lorsque le *Tantale* fut construit, et cela datait déjà de plus de vingt ans, le capitaine Crenancier n'était encore que second et ce fut en cette qualité qu'il embarqua sur le brick.

Depuis, l'ancien capitaine du *Tantale* était mort ainsi que son armateur, M. Davilard. Le brick était devenu la propriété de la maison Pénaire et C^e de Paris et Crenancier était devenu son capitaine. De telle sorte que, vingt ans durant, Crenancier et le *Tantale*, le *Tantale* et Crenancier ne firent qu'un.

Pendant les séjours qu'il faisait dans les ports, Crenancier ne quittait pas son bateau ; il y mangeait, il y couchait. Quelquefois, pourtant, il recevait l'ordre de son armateur, M. Pénaire, de se rendre à Paris, dès son arrivée au Havre.

Une pareille obligation déchirait le cœur du capitaine, et ce n'est pas sans une vague terreur, assurait-on, qu'il mettait le pied dans un wagon. Les cinq heures de trajet du Havre à Paris le consternaient comme l'idée de faire le tour du monde en pourrait consterner un autre.

Mais nous aurons occasion de faire connaissance avec le capitaine Crenancier. Il convient donc de glisser pour le moment sur ce qui concerne ce personnage. Il était toutefois impossible de ne pas dire un mot de lui au moment que les nécessités du récit nous contraignaient à parler du *Tantale*.

Robert de Selmont dut donc enjamber les ballots, grimper sur les caisses, heurter les portefaix, pour arriver à bord du brick.

— Conduis-moi au capitaine ! ordonna-t-il à un mousse.

— Il n'y est pas, répondit l'enfant.

— Où est-il donc ?

— Il est parti pour Paris hier, fit une voix mâle.

— Tiens ! c'est vous, Justin, s'écria Robert en se retournant.

— Oui, monsieur le vicomte...

— Au diable les vicomtes ! Appelez-moi Selmont ou de Selmont, comme vous voudrez ; mais ne m'appellez pas vicomte.

L'individu qui répondait au nom de Justin se mit à rire.

C'était un vigoureux garçon de trente ans, à la figure ouverte, le propre second du capitaine Crenancier.

— Ainsi, reprit Robert de Selmont, le capitaine est à Paris.

— Il est parti le lendemain de notre arrivée. Il a trouvé des ordres pressants. Il a juré par exemple comme plusieurs païens.

— Je joue de malheur. Tout le monde est arrivé avant moi et tout le monde est reparti pour Paris.

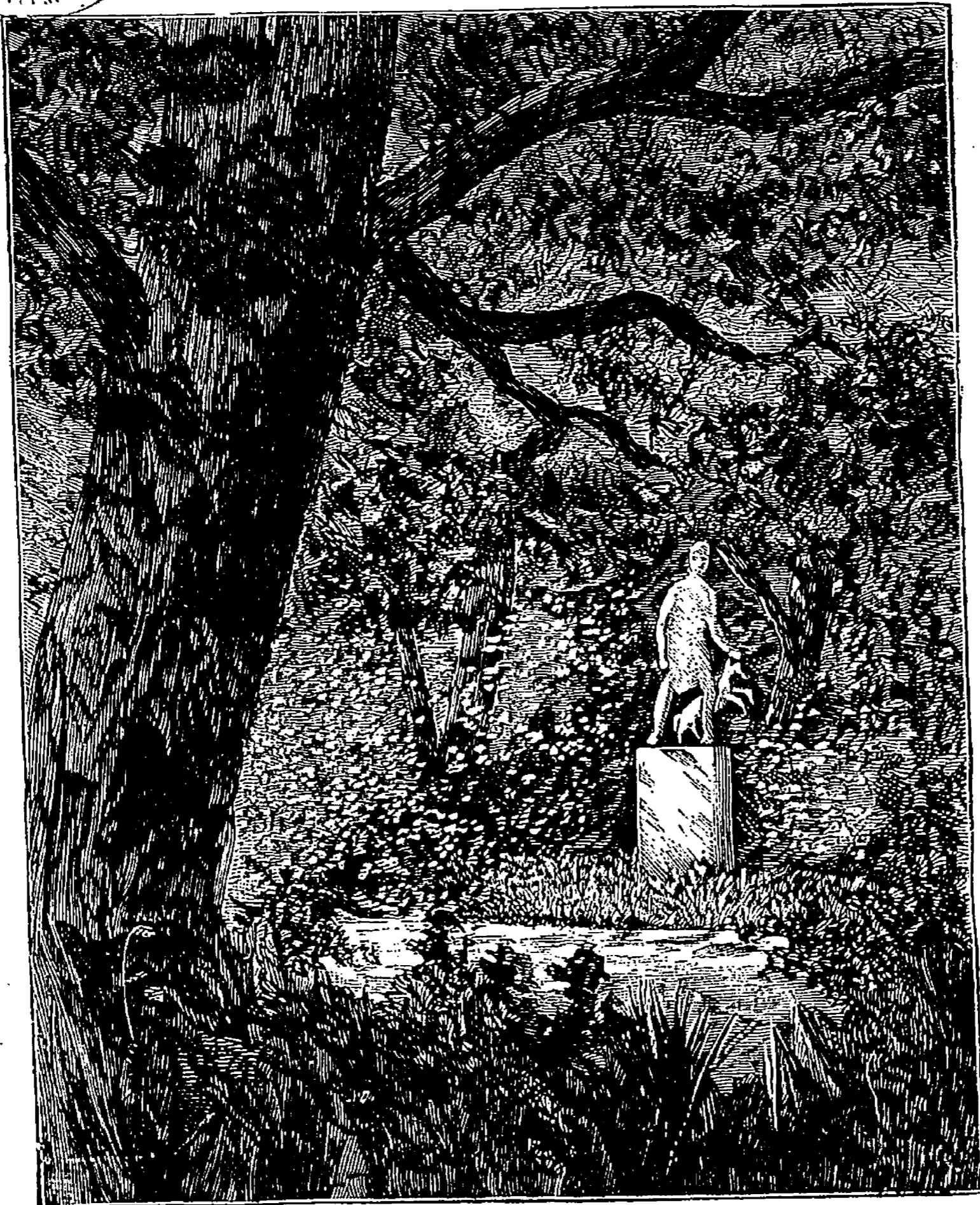
— Vous étiez à bord du *Rapide* ? demanda Justin avec un sourire.

— Vous raillez, Justin. Vous nous avez joué le tour ; vous avez filé tout droit, vous autres, pendant que nous nous morfondions avec notre ferraille cassée. Quand je pense que je comptais sur douze jours au moins d'avance sur vous. J'aurais achevé tout ce que j'ai à faire à Paris et je me serais trouvé au Havre à votre arrivée. Maintenant mes plans sont à l'eau... Au lieu de prévenir mon père, c'est lui qui me prévient... Et puis, j'avais peut-être des chances de vaincre son obstination en l'abordant avant qu'il ait vu toute la séquelle, tandis que... à présent...

— Ma foi ! monsieur Robert, je ne crois pas que M. le comte puisse beaucoup profiter de l'avance qu'il a sur vous. Nous l'avons amené ici bien malade.

— Ce qu'on m'a dit à l'hôtel est donc vrai...

— Oui, si l'on vous a dit que M. le comte n'était pas bien.



Cà et là, dans la verdure, une tache blanche apparaît. (Page 128.)

- Vous m'inquiétez, Justin.
- Il a fort peu mangé pendant la traversée. La fièvre l'a pris au bout de quelques jours, il a maigri considérablement et, en arrivant, il était jaune comme un citron.
- Et, dans cet état, il est parti pour Paris.
- Le second du *Tantale* fit un geste signifiant qu'il n'en savait rien.
- Et la petite? demanda Robert.
- M^{lle} Lucie ne paraissait pas mal se porter. Pourtant elle est bien chétive.

— Quelle idée de l'amener ici ! murmura le jeune homme.

Il reprit en hésitant un peu et en jetant un regard autour de lui pour s'assurer que personne ne pouvait l'entendre :

— Dites-moi, Justin, avez-vous entendu mon père parler de moi ?

— Non, monsieur. Pendant cette traversée, je n'ai pas eu l'honneur de manger à la table du capitaine, ou plutôt le capitaine n'a pas eu de table, il a été l'invité de son passager.

— Quelle contrariété de ne pas trouver Crenancier ! fit Robert. Quand revient-il ?

— Oh ! le plus tôt qu'il pourra, bien qu'il ait promis à l'oncle Tom de lui montrer toutes les curiosités de la capitale du monde.

— Il a conduit son nègre à Paris ?

Justin éclata de rire.

— C'est une fameuse comédie, déclara-t-il. Les Parisiens qui les rencontreront se feront une pinte de bon sang.

Mais Robert de Selmont n'avait pas l'esprit tourné vers la plaisanterie ; il ne prit pas garde aux dernières paroles du second.

— Au revoir et merci, lui dit-il en lui tendant la main.

— A votre service, répondit Justin en prenant la main qu'on lui offrait.

Robert le quitta, suivi jusque sur le quai par les yeux du marin qui grommelait entre ses dents :

— C'est un rude gars, tout de même. Mais que vient-il manigancer en France en même temps que son vieux rude-aux-poules de père ?

Le soir même, Robert de Selmont partait pour Paris.

Les affaires, qui, de si loin, amenaient à Paris ce personnage, étaient d'une nature délicate.

Sans entrer dans les menus détails qui, présentés tout à coup et dans leur ensemble, pourraient paraître arides au lecteur, nous nous contenterons de dire que Robert de Selmont était à Paris l'agent d'une compagnie ou d'une société secrète, dont le siège se trouvait à la Nouvelle-Orléans, mais dont les affiliés et les succursales étaient répandus dans les principales villes des États-Unis. Il avait mission de prendre des mesures, d'accord avec la célèbre maison de commission de la rue d'Enghien, Hudson et Noria, pour opérer le transport du Havre en Angleterre d'un lot considérable de fusils à tabatières et de fusils Chassepot que la susdite maison avait acheté au gouvernement français, soi-disant pour le compte d'un souverain de la Malaisie.

Ce voyage de Robert de Selmont, soit dit en passant, avait lieu en août 1872 et treize ans après les événements rapportés dans la première partie de cette histoire.

Mais la mission du jeune homme ne s'arrêtait pas là. Après avoir pris livraison des armes de guerre et d'un nombre considérable de cartouches s'adaptant aux mo-

dèles de ces fusils, il devait en surveiller le chargement sur un navire qui attendait à Portsmouth et de là retourner en Amérique par un transatlantique, pour prévenir ses amis des résultats de sa mission et se trouver prêt avec eux à recevoir dans un lieu déterminé le vaisseau et son chargement.

A cette époque, l'agitation chronique, qui trouble la sécurité publique de la grande colonie espagnole, — nous voulons parler de l'île de Cuba, — avait pris des proportions redoutables et tournait décidément à l'insurrection.

Les bandes, qui dévastaient les plantations, soulevant les esclaves et commençant à attaquer les villes, recevaient des secours en argent et en armes de comités formés aux États-Unis. C'était pour un de ces comités, pour le plus important, le plus actif et le plus riche de tous que Robert de Selmont agissait.

Maintenant, comment le fils d'un des plus riches propriétaires de l'île de Cuba avait-il pris parti pour les hommes de couleur, pour les esclaves, pour les victimes de la plus dure et de la plus abominable des dominations? C'est ce qu'il importe de faire savoir au lecteur aussi succinctement que possible.

Et d'abord, cette détermination du jeune homme, après avoir fortement indisposé son père contre lui, avait amené entre eux une brouille définitive. Certes le rôle qu'il venait jouer en France dans les circonstances actuelles n'était pas de nature à lui regagner les bonnes grâces paternelles, d'autant plus que le comte de Selmont, fanatique, autoritaire et obstiné, passait dans la province de Cuba, où il avait sa propriété, pour un des chefs de la réaction.

Robert, bien qu'il ne pensât pas comme lui, aimait son père.

Informé du voyage que celui-ci devait faire en France, il avait brigué de ses amis politiques une mission qui lui permettrait de se rencontrer avec le comte sur le sol de la mère-patrie, loin des intérêts qui les divisaient et des spectacles qui entretenaient leurs colères et leurs passions.

Robert voulait tenter un rapprochement.

D'autant plus qu'il voyait son père dépérir peu à peu et qu'il avait des raisons de craindre pour l'avenir de sa plus jeune sœur après la mort du comte.

Celui-ci avait eu d'un premier mariage deux enfants, une fille et un fils. Il avait marié sa fille, il y avait de cela quinze ans, au fils d'un de ses grands amis de France, mort depuis, le marquis de Cauville.

De retour à Boyamo, où il avait ses propriétés, et bien que déjà âgé, il s'était ennuyé du veuvage — sa femme était morte en donnant le jour au second de ses enfants, à son fils Robert — et il s'était remarié avec la fille unique du plus riche planteur du pays, flatté de s'allier à une noble famille française.

Une fille était née de ce second mariage, mais M^{me} de Selmont ne s'était jamais relevée de ses couches. Elle avait languie six ans, juste assez longtemps pour recueillir l'héritage de son père; puis, elle était morte, pleine encore de jeunesse, en recommandant la pauvre Lucie à son époux.

Lucie était une enfant grêle, délicate, sensible; le comte, après la mort de la

mère, trembla de voir la fille la suivre dans la tombe. La douleur de cette pauvre petite fut profonde. Elle tomba malade, les soins les plus assidus la sauvèrent, mais elle resta si maigre, si pâle, si impressionnable, que le comte ne pouvait la regarder sans hocher de la tête, trahissant ainsi un doute douloureux.

Il résolut de la distraire en la faisant voyager.

L'occasion s'en présenta.

La faction, dont il était un des chefs, se sentant menacée par l'insurrection grandissante et n'ayant qu'une confiance limitée dans les secours que les autorités pourraient envoyer aux propriétaires isolés, en cas d'attaque, chargea le comte de lui procurer des armes et au besoin d'embaucher quelques hommes résolus.

Il s'embarqua sur le *Tantale* qui, comme nous le savons, appartenait aux Pénaire, grands propriétaires eux-mêmes sur les rives du Rio-Cauto, et avec lesquels M. de Selmont et son gendre le marquis de Cauville avaient des intérêts communs.

Si Lucie de Selmont se rétablissait peu à peu, le comte au contraire sentait ses forces l'abandonner insensiblement. Une cruelle maladie de foie avait détruit sa santé jadis florissante. Et puis, il avait éprouvé beaucoup d'ennuis. Coup sur coup, il avait vu mourir sa seconde femme qu'il adorait et il avait redouté le même sort pour sa fille.

Mais ses chagrins remontaient plus haut, et des chagrins, sinon plus douloureux, du moins plus amers, que ceux qu'il avait éprouvés à la mort de la comtesse et pendant la maladie de Lucie.

Son fils Robert en était la source.

Non que Robert fût mauvais fils, ingrat, dissipateur, débauché ou vil.

Le comte de Selmont lui rendait justice, c'était un garçon loyal, courageux, intelligent et qui, sauf sur un point, s'était toujours montré le plus soumis et le plus respectueux des fils.

Mais, sur ce point, Robert était intraitable, et son père, non moins fier, non moins obstiné, après des luttes intérieures, d'une violence inouïe, l'avait chassé de sa présence, en lui donnant ce qui lui revenait des biens de sa mère, la première comtesse de Selmont, mais en lui annonçant qu'il n'avait pas à compter sur sa fortune, à lui, attendu qu'il le déshéritait et le reniait pour son fils.

Le lecteur a deviné la cause de cette rupture.

Le père et le fils différaient d'opinions politiques et religieuses.

Une telle divergence peut devenir grave en France, mais dans les Antilles, à Cuba surtout, elle se complique d'une question de race.

Robert de Selmont prenait ouvertement parti pour les hommes de couleur, contre l'esclavage, lui, un blanc pur, noble de sang et de nom, descendant d'une grande famille de Normandie, à qui les propriétés de l'île de Cuba étaient revenues par suite d'alliances.

Le comte de Selmont, attaché aux anciennes idées, aux préjugés de caste et

de race, était humilié dans son orgueil par l'attitude de son fils. C'était comme une tache faite à son nom.

D'ailleurs, il avait lui-même attiré ce malheur sur sa tête.

Généreux malgré ses idées arriérées, il avait recueilli dans sa maison, vers 1852, un proscrit français, poursuivi par la haine de Bonaparte et des siens.

Ce proscrit était un écrivain et un savant, une âme de feu, un esprit d'élite. Il était devenu le précepteur du fils de M. de Selmont, et, sans y songer, insensiblement, il avait fait de son élève, son disciple. Le républicain, le démocrate, avait transformé le fils du grand seigneur en républicain, en démocrate.

Le proscrit n'avait pas semé sur une terre ingrate. La nature avait doué Robert de Selmont pour la pensée et pour l'action; l'esprit ouvert, l'âme intrépide et le cœur fort, il était armé pour attaquer la vie par ses côtés les plus escarpés, et par le fait, les difficultés ne s'étaient pas fait attendre. Il avait dû soutenir des luttes terribles avec son père; finalement, il avait été chassé de la maison paternelle.

Robert de Selmont était de ceux qui font profession de n'accepter sans révolte que les châtimens mérités. Or, parce qu'il pensait autrement que son père, avait-il donc mérité un traitement rigoureux? Victime d'une injustice, il n'implora point un pardon que son père, repentant au fond de sa trop grande sévérité, lui aurait accordé à des conditions acceptables. Entêtés tous deux, le père et le fils vécurent, dans le même pays, sans se voir, sans se parler.

Lorsque Robert rencontrait le comte, il se découvrait le premier; le comte répondait par un salut glacial et tous deux passaient.

D'ailleurs, peu à peu, la situation s'envenima.

Ce fut surtout après les événements de 1870, auxquels Robert de Selmont prit part, étant accouru tout exprès de l'île de Cuba, aux premières nouvelles de la déclaration de guerre.

Il avait assisté au siège de Paris avec le grade de lieutenant dans un bataillon de mobiles de la Seine.

Après la guerre, il était retourné à Boyamo, dans l'île de Cuba.

A son arrivée il avait trouvé les esprits singulièrement excités. Ses amis étaient accourus à lui, l'avaient entouré, le traitant publiquement en chef du parti des revendications, tandis que les conservateurs, groupés autour du comte de Selmont, le proclamaient le chef du parti du *statu quo*.

Cette situation n'était pas faite pour hâter un rapprochement entre le père et le fils.

Peu à peu, l'incendie qui couvait éclata sur différents points dans la grande colonie, d'abord autour de la Havane, puis gagna de province en province, de juridiction en juridiction. Une junte insurrectionnelle fut formée secrètement et Robert fut appelé à en faire partie.

La contrée habitée par M. de Selmont fut des dernières menacées. Il faut bien

dire aussi que l'état des esclaves y était plus tolérable qu'ailleurs. La colonie française, ainsi qu'on nommait le groupe de propriétaires d'origine française, dont les possessions s'étendaient sur les rives du Río-Cauto, près de la petite ville de Boyamo, traitait, en effet, ses esclaves avec plus de douceur que les propriétaires d'origine espagnole.

Mais enfin la fermentation gagna cette contrée comme les autres, grâce, surtout, à la propagande des affranchis, nègres et métis, enragés de haine contre les blancs.

Après avoir hésité, Robert de Selmont se jeta dans le mouvement. Il fut nommé général par la junte, et chargé d'entrer en rapport avec les comités des États-Unis, soudoyés et soutenus par la grande république. C'est ainsi qu'il accepta la mission dont nous avons parlé.

Ce qui le détermina, c'est qu'il eut vent du voyage de son père.

Or, il avait des motifs sérieux d'intervenir dans les arrangements de famille que son père pourrait prendre, non afin de garantir ses intérêts, à lui, Robert, mais pour sauvegarder ceux de ses sœurs, et cela, pour des motifs que le lecteur comprendra à mesure qu'il avancera dans ce récit.

Et maintenant on peut s'expliquer facilement l'impatience que lui fit éprouver le retard du *Rapide*. Il avait espéré gagner dix à douze jours d'avance sur le *Tantale* et par conséquent sur son père, remplir sa mission et se trouver au Havre à l'arrivée du comte.

On ne peut guère douter de l'accueil que celui-ci, malade, las, plein de sinistres pressentiments et d'inquiétudes secrètes, aurait fait à ce fils vaillant et honnête dont il n'était séparé que par des divergences d'opinions.

Mais les choses tournèrent autrement.

Le jour de son arrivée à Paris, Robert se rendit à l'hôtel de Cauville situé rue de la Rochefoucauld. La porte était fermée et l'on n'entendait aucun bruit.

Pourtant, lorsque le jeune homme sonna, la porte s'ouvrit.

D'un regard jeté dans la cour, Robert put voir que les fenêtres étaient closes comme si personne n'habitait l'hôtel.

Il n'y avait d'apparences de vie que dans la loge du concierge.

Robert demanda si M. de Selmont était à Paris.

— M. de Selmont, répéta le concierge. Vous voulez parler du beau-père de M. le marquis, de M. le comte de Selmont ?

— Sans doute.

Le concierge dissimula mal un sourire ironique.

— Eh bien, dit-il, M. le comte de Selmont n'est pas à Paris, il est dans ses propriétés, dans l'île de Cuba, du côté de la Havane.

Robert jeta sur le facétieux concierge un regard qui figea dans son esprit quelque nouvelle plaisanterie prête à sortir.

Toutefois la réponse de ce valet démontrait que l'arrivé du comte ne lui était pas connue.

— Et M. le marquis est-il ici ? demanda Robert.

— Non, monsieur. A cette époque, il est en Normandie, dans son château de Cauville.

Ce fut un trait de lumière pour Robert.

Le château de Cauville est situé à quelques kilomètres du Havre. C'est là que le comte de Selmont s'était rendu immédiatement avec sa fille, sans doute pour la confier aux soins de la marquise de Cauville, pendant qu'il irait lui-même à Paris, pour ses affaires. Cet arrangement devait avoir été arrêté d'avance entre le comte et son gendre.

Robert partit de l'hôtel de la rue la Rochefoucauld, très préoccupé.

Ses plans étaient complètement déjoués. Le but qu'il se proposait d'atteindre était manqué ; il espérait obtenir une entrevue avec son père avant que celui-ci eût vu le marquis de Cauville. Malheureusement, il était arrivé trop tard.

Et maintenant comment ferait-il pour aborder le comte ? Quant à se rendre au château de son beau-frère, Robert n'y songeait pas, car il était dans les plus mauvais termes avec ce dernier.

Tout en cherchant un moyen de réaliser les projets relatifs à ses affaires de famille, Robert s'occupa activement de la mission dont il était chargé par le comité de la Nouvelle-Orléans. Et ainsi quatre jours s'écoulèrent avant qu'il eût arrêté un plan quelconque.

CHAPITRE II

Au château de Cauville

ROBERT de Selmont ne s'était pas trompé ; son père était au château de Cauville.

A l'époque où le *Tantale* était attendu, le marquis envoya un homme de confiance au Havre pour le prévenir de l'entrée du brick dans le port.

Le *Tantale* était arrivé un soir. Le lendemain le marquis s'était rendu au-devant de son beau-père dans une calèche et l'avait immédiatement conduit au château.

Cauville est un village, juché au sommet des falaises, à dix kilomètres du Havre,

entre la mer qu'il domine, bien qu'il en soit encore séparé par quelques champs, et un bois touffu, dont l'accès est défendu par un mur.

Ce bois, en réalité, est un parc, mais de dimensions exceptionnelles. Il borde d'un côté, le chemin vicinal qui relie Cauville à la route nationale du Havre à Fécamp, ce qui lui donne une longueur respectable de deux kilomètres, sur une largeur d'un kilomètre et demi.

A mesure qu'on avance dans le bois, lorsqu'on y pénètre par une porte de dégagement pratiquée du côté de la mer, à quelques pas du village, on le voit changer d'aspect, perdre insensiblement sa physionomie de forêt inculte, abandonnée aux caprices de la nature. Les sentiers s'élargissent; on débouche au fond d'impasses où viennent aboutir des allées larges, sablées, entretenues avec soin; des deux côtés, les gazons sont alignés, tondus, et les broussailles émondées n'envahissent plus l'espace réservé aux promeneurs.

Çà et là, dans la verdure, une tache blanche apparaît; c'est une statue sur son piédestal, Diane avec son carquois sur l'épaule, Pan jouant de la flûte, une nymphe ou un faune moqueur. Le jardinier a reçu l'ordre d'entretenir ces hôtes de marbre, et il est parvenu à les défendre contre les audaces de la nature; il n'a pas permis aux mousses de grimper dans leurs jambes ou de recouvrir leur nudité d'un manteau vert et roux, mais il n'a pu empêcher le temps, la pluie, le soleil, d'exercer leurs forces sur le dur épiderme des dieux et des déesses et de les rayer bizarrement de noir et de gris. Mais que leur importe, à ces aimables divinités! Pan, épanoui, suit de l'œil et de l'oreille l'air champêtre qu'il tire de ses chalumeaux; le sourire du sylvain lascif y gagne une ombre mystérieuse, et la nymphe effrayée n'en jette pas moins derrière elle en s'enfuyant un regard qui ressemble beaucoup plus à celui de Galathée qu'à celui de Lucrece.

Mais avançons toujours dans ce parc, par les belles allées ombreuses, sous la voûte de branches et de feuilles que les chênes, battus des vents de mer, étendent au-dessus de nos têtes.

Dans la perspective, ce n'est plus la mesquine et fuyante blancheur d'une statue que nous apercevons, c'est un espace découvert où la lumière circule librement, c'est le château lui-même, majestueux au milieu des parterres de fleurs.

C'était un grand château du temps de Louis treize.

Ce vers d'Hugo en donne une description complète. On connaît ces superbes demeures, de si grand air, avec leurs entrecroisements de pierres et de briques, que nos architectes imitent dans les villas autour des grandes villes ou dans les stations balnéaires, mais qui ressemblent à leurs modèles comme une armure de carton ressemble à une armure de fer.

Les siècles ont donné à la brique une teinte sombre qui s'harmonise avec la nuance grise de la pierre de taille, jadis blanche. Mais ces transformations ne



Ils entrèrent doucement, inquiets, craintifs. (Page 136.)

nuisent pas à la majesté de l'édifice, où l'orgueil aristocratique du temps passé se manifeste encore avec toute sa grâce et toute sa hauteur, dans ces vastes perrons, ces larges fenêtres et ces portes relativement étroites. On dirait que ceux qui ont élevé ces châteaux ont voulu rappeler au passant que, si la vie était agréable et douce à l'intérieur, l'entrée n'en était pas facile.

Les communs du château, écuries, remises, hangars, étables, logements des gardes et des valets d'écurie se trouvent cachés dans le parc à gauche, et leur pré-

sence n'est trahie que par une avenue qui les met en communication avec le principal corps de logis.

Nous avons abordé le château en venant de la mer, c'est-à-dire par la partie qu'on pourrait appeler postérieure, si ces constructions n'avaient pas en réalité deux façades. Cependant l'entrée officielle se trouvait en effet de l'autre côté des bâtiments, à deux cents mètres à peu près, au bout d'un vaste espace occupé par un jardin admirablement entretenu et parsemé de massifs de verdure. La grille monumentale, qui ne s'ouvrait que pour les voitures, donnait sur la route nationale; elle était flanquée de deux maisons, dont l'une servait aux jardiniers pour ranger leurs outils et dont l'autre était habitée par le concierge.

Tel était le château de Cauville, demeure vraiment seigneuriale, où le comte de Selmont avait été conduit par son gendre, la veille du jour où le *Rapide* était signalé en rade.

Au moment même où Robert de Selmont s'adressait au second du *Tantale* pour avoir des renseignements sur son père, la scène suivante se passait au château.

Il importe d'abord d'apprendre au lecteur que le comte de Selmont était arrivé la veille dans un tel état de prostration que son gendre avait dû renoncer à l'entretenir d'affaires. Il s'était mis au lit et l'on était allé à la hâte chercher un médecin.

Celui-ci, devant le malade, avait déclaré que beaucoup de repos était nécessaire, que le comte avait été bien secoué par le voyage, mais que l'air de France lui serait salutaire.

Seul avec le marquis, le docteur n'avait pas hésité à dire que le comte était perdu et qu'il n'en avait peut-être pas pour trois jours.

Le marquis n'avait pas jugé à propos d'annoncer cette triste nouvelle à sa femme. Mais, se conformant aux instructions du médecin, il avait donné des ordres pour qu'on laissât le comte reposer. On ne devait le déranger qu'à son appel.

M. de Selmont passa une nuit très agitée, avec de la fièvre et du délire. Quand le jour parut, la fièvre tomba un peu; toutefois le malade était dans un état de faiblesse qui lui rendait toute conversation pénible.

Malgré les recommandations du marquis, M^{me} de Cauville passait de temps en temps au chevet de son père, et comme son mari le lui avait reproché, elle l'avait regardé d'un air sévère, en lui répondant :

— Comment voulez-vous que nous sachions si mon père veut quelque chose si nous n'allons pas le lui demander? Vous n'ignorez pas qu'il est trop faible pour remuer et que nous ne l'entendrions pas s'il appelait.

Le marquis ne répliqua pas.

Il avait comme on le voit, poussé les recommandations du médecin aussi loin que possible, jusqu'à ne permettre à personne de s'installer auprès du malade, dans la crainte que son repos ne fût troublé. Sans la marquise, le comte de Selmont aurait pu mourir et personne ne s'en serait avisé.

A l'heure où nous pénétrons dans le château, M. de Cauville se tenait dans un salon dont les fenêtres donnaient sur le parc. Une autre pièce, qui n'en était en quelque sorte que la continuation, séparait la chambre du malade du salon.

M. de Cauville lisait distraitemment un journal, et, de temps en temps, abandonnait sa lecture pour suivre des yeux les nuages blancs qui glissaient sur le ciel.

A quelques pas de lui, deux enfants, assis devant une table, regardaient un livre d'illustrations, en causant à voix basse, pour se conformer aux instructions qu'on leur avait données.

C'étaient un garçon de douze à treize ans et une petite fille de six à sept ans; le premier s'appelait Maurice, la seconde Lucie.

Ils se ressemblaient en un point : tous deux étaient chélifs et pâles; mais, d'ailleurs, il n'y avait pas d'autres rapports entre eux.

Maurice avait le teint clair, un peu anémique, les cheveux châtain comme son père et les yeux bleus comme sa mère; Lucie était bien une créole : sa peau avait la blancheur mate et ambrée des femmes de race européenne acclimatées aux Antilles; ses yeux, noirs et sombres, étaient cependant d'une douceur exquise; d'abondants cheveux bruns ruisselaient sur ses épaules. Mais, sans enlaidir sa physionomie, une maigreur, une transparence qui laissait apercevoir les veines bleues, lui donnaient une expression souffreteuse, dont la vue serrait le cœur.

Le marquis de Cauville, que nous n'avons fait qu'entrevoir le jour du mariage du banquier Pénaire et de Rosalie Morin, n'avait pas beaucoup vieilli depuis lors. C'était un homme du monde dans toute la force du terme.

Il était de taille moyenne, élancé; sa démarche, ses gestes pleins d'aisance, tout en lui dénonçait le cavalier accompli, habile à tous les exercices du corps; son attitude générale ne manquait point de noblesse, bien qu'il la gâtât par des affectations d'indolence qui, transportées dans sa manière de parler, devenaient tout à fait insupportables.

Ses traits étaient réguliers; pourtant son front était déprimé; ses yeux gris, au regard facilement inquiet, trahissaient les préoccupations ordinaires du joueur, et ses lèvres plates, pincées, avaient une expression cruelle au repos que ses moustaches et que son sourire d'amabilité banale ne parvenaient pas à dissimuler.

Étendu dans un fauteuil, il partageait son attention entre le ciel, son journal et les deux enfants.

C'était la petite fille qu'il examinait à la dérobée avec une arrière-pensée dont l'ombre passait dans ses yeux.

Maurice, tout en feuilletant le livre d'images, la taquinait en lui expliquant comment, bien que plus jeune que lui, elle se trouvait être sa tante, puisque sa mère, à lui, était sa sœur, à elle. Il ajoutait, qu'elle n'était pas une vraie tante, attendu qu'une tante doit être très vieille, porter un béguin, prendre du tabac en poudre dans une boîte et le fourrer dans son nez.

La petite Lucie ne pouvait par moment retenir un sourire qui donnait aussitôt

à sa figure une expression de grâce et de vie ravissante ; mais, son sourire s'éteignait vite ; elle tournait aussitôt la tête du côté de la porte par laquelle il fallait passer pour gagner la chambre de M. de Selmont, et l'on aurait dit qu'elle se repentait d'avoir pu oublier, ne fût-ce qu'un instant, que son père était là, couché dans un lit de souffrance.

Enfin cette porte s'ouvrit et M^{me} de Cauville parut.

Lucie descendit précipitamment de sa chaise et courut à elle.

— Comment va papa ? demanda-t-elle.

M^{me} de Cauville se baissa pour embrasser l'enfant.

— Il ne va pas plus mal, ma chère Lucie, dit-elle. Il t'appellera tout à l'heure.

Mais le visage de la marquise démentait ce que ses paroles avaient de rassurant. Des larmes involontaires mouillaient ses cils, prêtes à rouler sur ses joues. Lucie devina-t-elle ce qui se passait dans l'esprit de sa sœur ? Elle la regarda avec tristesse, et ce fut d'un air morne qu'elle reprit sa place auprès de Maurice.

Cependant la marquise s'était adressée à son mari.

— Mon père désire vous parler, monsieur, lui dit-elle.

Le marquis se leva, et, sans dire un mot, de son pas nonchalant il se dirigea du côté de la chambre du malade.

La marquise était une femme d'une taille au-dessus de la moyenne, gracieuse dans ses mouvements. Elle était encore belle, malgré la douleur résignée que ses traits exprimaient à l'ordinaire. Elle ressemblait à son frère Robert ; mais ses cheveux, dont les nattes épaisses chargeaient sa tête d'une couronne d'or fauve, étaient d'une nuance plus foncée, de cette nuance que le Titien a rendue avec la hardiesse de son incomparable pinceau, dans quelques-uns de ses portraits de femme. Ses yeux étaient bleus comme ceux de son père et de son frère. Sa bouche était serrée entre deux plis amers, creusés par les déceptions et les regrets ; mais il avait été un temps où, sur cette bouche naïve, s'épanouissaient en frais sourires les rêves d'un cœur généreux et d'un esprit crédule.

Cependant le marquis venait d'entrer dans la chambre du comte de Selmont.

Elle était éclairée par des bougies posées sur la cheminée ; les tentures, tirées devant les fenêtres, empêchaient le jour d'y pénétrer. On y respirait un air lourd, étouffant.

M. de Cauville, qui n'avait pas vu son beau-père depuis la veille, ne put retenir un tressaillement de surprise.

Assurément le comte de Selmont touchait à ses derniers moments.

En quelques heures la mort avait fait des progrès effrayants dans la lutte qu'elle avait entreprise contre la vie, sur ce champ de bataille qu'on appelle un être humain.

Ses joues s'étaient creusées, des rides profondes tiraient les coins de sa bouche, ses lèvres avaient blêmi, ses yeux brûlaient encore comme si le feu vital avait con-

servé toute son activité, mais les flammes qu'ils jetaient étaient celles d'une lampe qui va s'éteindre.

Le comte vit le mouvement que son gendre n'avait pu contenir.

Il lui tendit la main en disant d'une voix sourde :

— Vous le voyez, Henri, c'est à peu près fini.

Cauville murmura quelques paroles de banale consolation que le moribond ne jugea pas nécessaire de relever.

Il lui fit seulement signe de s'asseoir auprès du lit.

Cauville obéit.

— Ne perdons pas de temps, commença le comte. Je sens que mes forces s'épuisent, et cependant il y a bien des choses que j'aurais voulu vous dire, à vous et à votre femme. J'espère que Dieu me donnera la force de faire ce qui doit être fait.

Le comte s'arrêta un instant pour se reposer, et jeta un regard sur son gendre immobile et impassible.

Il reprit au bout d'un instant :

— J'ai deux choses à vous dire, à vous, Henri, en particulier. L'une concerne nos intérêts, ceux de votre fils Maurice et de ma fille Lucie; l'autre concerne votre femme... Vous savez dans quel but j'étais venu en France. Nos amis de là-bas m'ont chargé de voir par moi-même si leurs intentions avaient été remplies, si les armes dont ils auront malheureusement besoin pour se défendre contre les insurgés et contre leurs esclaves ont été achetées, si Pénaire a fait les enrôlements dont il s'était chargé... Je devais régler toutes ces affaires en leur nom... Vous me remplacerez dans ce rôle, Henri... vous trouverez dans mes papiers toutes les indications nécessaires... D'ailleurs vous êtes au courant de ma mission... Je puis compter sur vous...

— Absolument, monsieur. Vos amis sont les miens; je suis dévoué à leur cause... D'ailleurs nos intérêts sont communs... Encore une fois, monsieur, comptez sur moi.

— Merci... Mais ce n'est pas seulement en France que vous aurez à me remplacer... Il faudra que vous partiez pour Cuba... Un homme jeune et brave comme vous peut rendre des services plus précieux qu'un homme vieux et fatigué comme moi...

— Ce rôle revenait à votre fils, dit le marquis.

Le comte poussa un gémissement.

— Vous êtes cruel, Henri... Vous savez bien...

— Quoi ! Robert de Selmont est-il du parti des ennemis de son père ? s'écria Cauville avec quelque vivacité.

— Ne parlez pas de mon fils... Je vous demande, Henri, de prendre l'engagement de faire ce voyage... L'intérêt de vos affaires l'exige autant que l'intérêt poli-

tique... Les domaines abandonnés seront maltraités par la guerre civile... aucun parti ne les épargnera... songez-y.

Cauville paraissait contrarié, mais il réfléchissait aux paroles de son beau-père, et ce qu'elles avaient de judicieux le frappa profondément.

— Vous avez raison, dit-il enfin. En effet, il faut que j'aille là-bas. Je vous le promets, monsieur ; j'irai.

Tranquille sur ces deux points, le comte fit un mouvement comme pour se lever ; il parvint seulement à se tourner sur le côté, et, dans cette position, il put prendre la main que son gendre appuyait sur le bord du lit.

— Henri, dit-il en le regardant avec des yeux suppliants, mon cher Henri, rendez ma fille heureuse.

Et comme le marquis faisait un geste pour protester, le moribond lui pressa la main avec insistance.

— Non, Henri, elle n'est pas heureuse. Je sais que les femmes sont exigeantes... mais Juliette est douce, soumise ; vous aurez si peu d'efforts à faire... Henri, c'est un père, c'est un mourant qui vous recommande son enfant...

— Monsieur... commença Cauville, visiblement gêné.

— Bien, bien, fit le comte, se méprenant au sentiment que trahissait l'embarras de son gendre... Je ne vous demande pas de vous humilier... Rappelez-vous seulement cette suprême recommandation... Et maintenant allez chercher votre femme... Hâtez-vous... le temps m'échappe...

Il se tut, tout haletant de l'effort qu'il venait de faire, les yeux tournés vers la porte par où Cauville était sorti.

Au bout d'un instant, les deux époux parurent.

La marquise s'agenouilla devant le lit de son père et couvrit sa main brûlante de baisers mêlés de larmes.

Le comte passait doucement l'autre main sur la tête de sa fille. Cauville attendait, debout auprès de sa femme.

— Soyez attentifs, murmura péniblement le moribond. Vous avez reçu mon testament, Henri?...

— Oui, monsieur, il y a trois mois.

La marquise, au mot de testament, releva la tête et fixa des regards anxieux sur son père.

— Il en existe un double chez un notaire de Santiago... Mais j'y voudrais faire quelques changements... ce sont des scrupules qui me sont venus depuis peu... Si je n'ai pas le temps de les dicter... vous en tiendrez compte, Henri...

— Sans doute, monsieur, mais...

— Vous êtes gentilhomme. Je vous demande votre parole.

— Cependant, je voudrais savoir.

— Votre parole avant tout.

Cauville hésitait ; il garda le silence pendant un moment.

La marquise fixa sur lui des yeux étincelants.

— Mon père attend votre parole, dit-elle.

— Eh bien, je vous la donne, fit enfin le marquis sans tourner la tête du côté de sa femme.

— Merci, murmura le comte.

— Dans le testament que je vous ai envoyé, je déshérite mon fils Robert, continua-t-il d'une voix qui faiblissait de minute en minute. Bien que Robert se soit écarté des voies que je considère comme celles de la justice et de l'ordre, établis par Dieu même dans les sociétés, en le déshéritant ma conscience me dit que j'ai outrepassé mes droits de père. Robert a toujours été bon fils, dévoué, loyal, soumis, sauf sur un point; je révoque formellement cette sévérité et j'exige qu'il soit tenu compte de ma dernière volonté lors du partage de mes biens...

— O mon père, que vous êtes bon! que vous êtes juste! s'écria la marquise.

Son mari, blême de colère, pinçait les lèvres sans parler.

Le comte continua :

— J'exige aussi, Henri, que vous ou votre femme lui fassiez savoir qu'à mon lit de mort j'ai regretté de ne pouvoir l'embrasser...

Le moribond s'interrompit pour appeler avec un sanglot qui ressemblait à un râle :

— Mon Robert... mon fils...

Puis, reprenant le même ton qu'auparavant :

— Et vous lui ferez savoir aussi que j'ai demandé à Dieu qu'il l'éclaire et qu'il le bénisse... comme je le bénis moi-même.

Le cœur du vieux gentilhomme venait d'éclater, triomphant de son orgueil et de ses préjugés. Pendant un instant il demeura silencieux, en proie aux souvenirs, attendri à la pensée de ce fils dans lequel il avait jadis placé tant d'espoir et dont il évoquait le mâle et franc visage.

— Ce n'est pas tout, reprit-il. Vous êtes mal avec lui, Henri. Je veux que vous vous reconciliez; je veux encore qu'il soit, concurremment avec vous, tuteur de sa sœur Lucie.

Le marquis savait se dominer. Son attitude pouvait exprimer une attention respectueuse et un assentiment silencieux. Le comte dut s'y tromper. Au surplus, celui-ci avait eu en tout temps confiance dans son gendre, qui avait su, dans les courts moments où ils avaient vécu ensemble, endormir sa sollicitude paternelle et flatter ses préjugés.

— Juliette, tu garderas ta sœur près de toi... dit le mourant. C'est une fleur bien frêle... il ne faudrait pas grand'chose pour la briser... Hélas! pourvu que ma mort... Je vous la recommande à tous deux... Traitez-la avec la plus grande douceur, comme votre fille, comme un enfant qu'on gâte de parti pris... Sa vie ne tient qu'à un fil... La moindre négligence, la moindre dureté, l'indifférence même, un contact étranger suffiraient pour flétrir cette existence encore vacillante... Vous

aurez pour elle, n'est-ce pas, les ménagements, les soins, l'affection nécessaires... Vous me le promettez... Juliette... Henri...

— O mon père! soyez tranquille, Lucie ne me quittera pas... je serai pour elle ce que je suis pour mon Maurice.

— Merci... merci... murmura le comte avec reconnaissance. Et vous, Henri, allez chercher ce testament... nous y ajouterons un codicille... J'aurai, Dieu aidant, la force de signer... Allez, mon ami, allez.

Le marquis éprouvait un visible embarras à obéir. A la fin, il fit un effort, et, toujours sans parler, il sortit de la chambre du malade, pour se rendre dans la sienne.

A peine fut-il dehors que le comte demanda sa fille Lucie et son petit-fils Maurice.

— Mais auparavant, dit-il à la marquise, donnez de la lumière et de l'air ici... Il doit faire jour dehors ?

M^{me} de Cauville répondit que, en effet, il faisait grand jour. Elle tira les rideaux et la lumière du ciel inonda immédiatement la chambre.

— Le soleil... murmura le moribond avec un sourire.

La marquise se rendit ensuite dans la pièce voisine et en ramena les enfants. Ils entrèrent doucement, inquiets, craintifs.

Mais, dès qu'elle eut aperçu son père, la petite Lucie courut à lui et, entourant sa tête de ses bras, elle couvrit son visage de baisers.

— Père, père, tu es donc malade bien sérieusement? disait-elle en pleurant. Le mourant répondait à ses larmes par de tendres paroles.

— Lucie, ma chère Lucie... murmurait-il.

— Mais tu vas guérir, n'est-ce pas? Tu ne vas pas mourir... comme maman? s'écria Lucie en éclatant en larmes.

La marquise la prit dans ses bras pour l'apaiser et pour la faire taire, pendant que le comte jetait sur elle des regards désespérés.

Nous renonçons à décrire par le détail cette scène touchante; le vieillard bénit les enfants et leur parla. Tout cela prit du temps. Puis le médecin et le prêtre se présentèrent. Le médecin, que M^{me} de Cauville reconduisit, déclara qu'il n'y avait plus rien à faire et que dans quelques heures tout serait fini. Le prêtre se retira à son tour au bout d'une demi-heure.

M^{me} de Cauville rentra dans la chambre et s'installa auprès de son père.

— Et Henri... et le testament?... murmura celui-ci d'une voix expirante.

La pauvre femme y pensait bien, et son impatience tournait à l'anxiété. Pourquoi n'apportait-il pas ce testament? Oserait-il résister à la volonté d'un mourant?

A la question de son père, dont le regard décelait une vague inquiétude, M^{me} de Cauville répondit :

— Je vais le chercher.



A l'aspect de sa femme, il retira son cigare de sa bouche et attendit. (Page 137.)

Bien qu'à l'ordinaire elle eût peur de son mari, en ce moment elle se sentait forte de la conscience d'un grand devoir à accomplir.

Elle trouva le marquis dans sa chambre.

Il se promenait de long en large en fumant un cigare.

A l'aspect de sa femme, il retira son cigare de sa bouche et attendit.

— Monsieur, mon père se meurt, dit-elle. Il vous appelle, vous le savez bien. Hâtez-vous de lui porter le testament qu'il réclame.

— Son caprice n'est donc pas encore passé? Ce subit revirement en faveur de

mon gracieux beau-frère tient donc toujours? Il est toujours résolu à laisser une partie de sa fortune à cet abolitionniste, à ce jacobin?

— Vous avez entendu la volonté de mon père?

— Parfaitement. Et, sans doute, madame, vous approuvez cette conversion *in extremis*?

— Mon père est le maître de sa fortune. D'ailleurs, mon frère Robert n'a point démerité. Ce que veut faire mon père n'est que justice.

Le marquis laissa échapper un ricanement.

— C'est justice quand on vous dépouille, madame, quand on dépouille votre enfant?

— Notre fils sera assez riche avec les biens de son père et de sa mère, sans qu'il soit besoin de lui assurer une fortune par la spoliation.

Cauville haussa les épaules et continua de ricaner.

— Voilà de beaux sentiments, dit-il sur un ton de persiflage en reprenant sa promenade, et qui figureraient admirablement dans une comédie de M. Augier ou de M. Dumas. Malheureusement, je regrette d'avoir à vous le déclarer, je ne les partage point. Je n'admets pas qu'un vagabond, qui a renoncé à sa race, presque à son nom, pour se faire le complice de gueux et de vauriens, soit traité sur le même pied que votre mari et soit appelé à gérer la fortune de votre sœur.

— Songez, monsieur, que mon père n'a plus que quelques instants à vivre, qu'il vous attend et que vous lui avez donné votre parole de gentilhomme de tenir compte de ses dernières volontés, dans le cas où le temps lui manquerait pour les dicter lui-même.

Le marquis se renferma dans son silence accoutumé.

Sa femme le regardait aller et venir avec des yeux presque épouvantés.

— Vous ne commettrez pas un acte aussi monstrueux, s'écria-t-elle, vous ne résisterez pas à la volonté d'un mourant. Voyons, hâtez-vous, monsieur... Portez à mon père le testament qu'il vous demande.

Cauville regarda froidement la marquise.

— Ce testament n'est pas ici, déclara-t-il.

— Monsieur, vous mentez! dit M^{me} de Cauville, dont l'indignation éclata. Ce testament est ici. Lorsque vous l'avez reçu à Paris, vous me l'avez montré et vous triomphez parce qu'il consacrait la spoliation de mon frère... Oh! je me le rappelle... Vous m'avez dit alors que vous le mettriez en sûreté et vous êtes parti pour Cauville...

Peu à peu la colère s'allumait dans les yeux du marquis.

— Je vous dis, répéta-t-il, que ce testament n'est pas ici.

— Et moi je vous dis que vous mentez... Mais, il importe peu, le premier morceau de papier blanc suffira...

Soudain la colère du marquis fit explosion. Un voile livide couvrit son visage; ses yeux étincelèrent, dardant sur la malheureuse femme des regards atroces. Il



lui prit le poignet, le serra furieusement, et, d'une voix sourde, avec un accent de méchanceté inexprimable, il lui dit :

— Eh bien oui, madame, oui, ce testament est ici. Il est là, tenez, dans ce meuble, dont j'ai la clef sur moi. Mais il n'en sortira pas, je vous le déclare. Non, je ne veux pas que votre père, par un caprice absurde, par une faiblesse ridicule, dépouille notre fils et nous-mêmes. Vous l'avez deviné, je ne veux point me prêter à une pareille action, et c'est pourquoi je ne retourne pas auprès du comte... Voulez-vous tout savoir ? J'attends ici que ce soit fini... car je ne veux pas que cette fantaisie ait des suites... Vous me connaissez maintenant...

— Je vous connais depuis longtemps, s'écria la marquise. Vous êtes un misérable...

Elle arracha son poignet de la main crispée de son mari et s'enfuit bouleversée par l'indignation.

— Oh toi !... fit Cauville en montrant le poing.

Puis il reprit son cigare et sa promenade.

Cependant, la marquise s'était rendue précipitamment dans une pièce où elle était sûre de trouver du papier, un encrier, des plumes, et elle s'était dirigée ensuite, chargée de ces objets, vers la chambre de son père.

Quand elle y entra, le mourant respirait péniblement, la sueur trempait son visage, un sifflement sortait de ses lèvres ; l'agonie commençait.

Dans son agitation, M^{me} de Cauville ne remarqua point l'état de plus en plus grave du malade.

— Mon père, dictez-moi vos dernières volontés, dit-elle en déposant le papier, l'encrier et les plumes sur une petite table placée auprès du lit.

Le comte jeta sur elle un regard effrayant, dans lequel se lisaient une surprise et une indignation sans nom.

— Henri... balbutia-t-il.

— Dictez, mon père, répéta la marquise, assise en face du malade la plume à la main.

Le doute n'était plus possible ; le marquis refusait d'obéir aux dernières volontés d'un mourant. Comme un vulgaire fripon, il prétendait profiter d'un testament et il prenait des mesures pour empêcher son beau-père d'en écrire un autre.

Le mourant, probablement, comprit tout à coup la situation et pénétra dans les calculs de cette âme basse, criminelle.

L'effet de cette révélation fut effrayant. Le comte se souleva sur son lit, les yeux hors de la tête, le poing étendu ; il poussa un cri funèbre qui retentit dans le château, un peu de sang coula de ses lèvres, et il retomba en proie au délire, râlant, incapable d'articuler un mot, de reconnaître personne.

La marquise s'était précipitée au pied du lit, accablée de douleur, priant et sanglotant.

Alors il se produisit un incident horrible, Cauville, frappé soudain par l'idée



que sa femme pourrait rédiger le codicille et le faire signer par le comte, entr'ouvrit la porte pour voir ce qui se passait dans la chambre, et à l'aspect de cette douleur et de cette agonie, il se retira avec un sourire.

L'agonie fut aussi courte que douloureuse.

Au bout d'une heure, le comte expira sans avoir repris connaissance, et, par conséquent, sans avoir pu modifier son testament.

Cauville, à partir de ce moment, reprit les dehors du parfait gentilhomme, et, en entretenant sa femme des démarches qu'il devait faire pour assurer au comte de Selmont des obsèques dignes de sa fortune et de son nom, il ne parut pas plus se rappeler la scène qu'il avait eue avec elle que remarquer l'expression de crainte, mêlée de mépris, que son visage exprimait lorsqu'il lui parlait.

— Faites ce que vous jugerez convenable, lui dit-elle.

La marquise se retira, avec les enfants, dans une aile du château ; car elle voulait avant tout que Lucie ne fût pas exposée à voir le mort.

Quant au marquis de Cauville, après avoir fait quelques démarches dans le pays même, il se rendit à Paris, soi-disant pour achever les préparatifs des funérailles, qui ne devaient avoir lieu que deux jours plus tard.

CHAPITRE III

Les Complices.

Un mur séparait le jardin de l'hôtel habité par le banquier Pénaire de l'hôtel du marquis de Cauville, situé rue de La Rochefoucauld, à Paris.

Cauville et Pénaire n'étaient pas seulement voisins, ils étaient amis ; ils n'étaient pas seulement amis, ils étaient associés. Cauville prêtait son nom aristocratique à Pénaire ; Pénaire soutenait Cauville de son crédit.

Ce dernier en avait besoin. Joueur et débauché, les fortunes fondaient entre ses mains. Son opulence était pareille à un édifice superbe rongé intérieurement par des insectes invisibles. Les insectes, c'étaient ses passions, ou plutôt ses vices, car les passions qui s'installent dans le cœur de l'homme, qui s'incarnent avec ses habitudes, qui deviennent partie intégrante de sa constitution, ne méritent plus un pareil nom. Les passions sont des maladies passagères, violentes, qui consomment quelquefois, mais qui quelquefois purifient. Le vice est un mal endémique, irrémé-

diable, destructeur, dont l'action lente ou rapide ne peut être entravée. Les vices avaient dévoré la conscience et la fortune du marquis de Cauville. Cette fortune n'était plus qu'une apparence. Elle se serait écroulée déjà, mais elle était étayée par la fortune des Pénaire.

Pénaire et Cauville ne faisaient donc qu'un. D'ailleurs Pénaire savait qu'un jour viendrait où son ami se retrouverait avec une fortune plus considérable que celle qu'il avait dissipée, et cette perspective, on le devine, n'entraînait pas pour peu dans l'appui que le riche banquier accordait au marquis ruiné.

C'est à l'hôtel Pénaire que nous transporterons le lecteur. Cauville nous y rejoindra bientôt.

Le banquier avait prospéré depuis son mariage avec Rosalie Morin; il avait doublé les capitaux que l'oncle Davillard leur avait légués. Il portait un nom honoré dans le monde de la finance, et il occupait une grande situation sociale, étant conseiller général dans un département, président de divers conseils d'administration, recherché, vanté, admiré.

Rosalie Morin avait contribué pour une grande part à son succès. Elle était citée comme une des plus belles femmes de Paris. Ceux qui fréquentaient son salon parlaient d'elle avec une respectueuse admiration. On ne doutait pas qu'elle ne fût l'Egérie en même temps que la femme du banquier. Il ne prenait aucune décision sans la consulter, assurait-on. C'était une forte tête. Elle menait sa barque avec habileté, sachant ménager tout le monde et ne rien pousser à l'excès.

Pénaire conservait des rapports avec tous les partis, mais il ne s'engageait avec aucun. C'était le moyen de les voir tous venir à lui. M^{me} Pénaire avait de la religion sans exagérer les pratiques. Avant tout, sa maison gardait un aspect mondain.

Lorsqu'elle se rendait à l'église de la Trinité, le dimanche, en compagnie de sa petite fille, à peine remarquait-on son mignon livre de messe, mais ses toilettes faisaient retourner toutes les têtes et soulevaient d'interminables commentaires.

Rosalie avait réussi. L'orgueil mettait une flamme à son front; mais le succès avait corrigé l'amertume de son sourire d'autrefois.

Si Bernard, par exemple, l'avait surprise en même temps que nous, le lendemain de la mort du comte de Selmont, assise entre sa fille et son mari, dans la salle à manger, à l'heure du déjeuner, il l'aurait reconnue sans doute, car le temps avait à peine modifié son altière beauté, mais il aurait constaté de notables changements dans son attitude, dans ses manières, dans son langage.

Sa voix avait perdu l'âpreté d'accent qui la caractérisait, l'harmonie de ses mouvements n'était plus troublée par des brusqueries soudaines. Comme on tapisse les chambres pour assourdir le bruit des pas et le son de la voix, elle avait opposé à son terrible tempérament, pour le mater et l'assourdir, tout un système d'habitudes nouvelles, et, non sans peine, elle en était venue à ses fins.

Le volcan était-il bien éteint? L'ombre qui quelquefois passait sur son front ne provenait-elle pas de la fumée du feu intérieur? C'est ce que nous verrons bien.

Dans tous les cas, elle semblait à sa place naturelle dans le monde où son mariage l'avait fait entrer, au milieu du grand luxe dont elle était entourée. Personne ne se serait avisé de dire, ou même de penser, qu'elle n'était pas née pour habiter l'élégant hôtel de la rue La Rochefoucaud, pour monter dans les équipages qui portaient son chiffre, pour être l'objet des obséquiosités d'un monde de femmes de chambre et de valets.

Pénaire avait beaucoup vieilli. Quoiqu'il eût à peine dépassé la quarantaine, on l'aurait pris pour un homme de cinquante ans. Sa calvitie avait augmenté et ses favoris étaient décidément poivre et sel. Il avait coupé ses moustaches, de telle sorte que, tout en conservant son apparence de gentleman correct, il avait absolument perdu l'air cavalier que nous lui avons connu.

Il réalisait le type du parfait banquier, de l'homme sérieux par excellence. Était-il heureux? On aurait pu voir les traces de bien des soucis dans les rides qui sillonnaient son front et des arrière-pensées étranges dans les regards qu'il jetait parfois sur sa femme. Mais ces soucis étaient peut-être ceux des affaires, et quel est le ménage dont le ciel n'est jamais troublé par aucun nuage?

Quoi qu'il en fût, d'ailleurs, il était un point sur lequel les deux époux s'accordaient absolument et toujours, c'était dans l'idolâtrie que leur inspirait leur fille Armande. L'enfant avait une dizaine d'années à cette époque, et promettait d'égaliser sa mère en beauté. C'était la même physionomie, les mêmes traits. Les yeux seuls différaient; elle avait les yeux noirs, brillants et assez durs. Cette petite fille connaissait ses avantages et en était vaniteuse à l'excès. Sur ce point elle ressemblait encore à sa mère. Mais peut-être jamais Rosalie n'avait-elle été aussi capricieuse et aussi volontaire; dans tous les cas, jamais assurément elle n'avait poussé aussi loin la dissimulation.

Ce n'était qu'une enfant, disait le banquier quand on lui rapportait quelque méfait d'Armande. Rosalie restait impassible, ou, s'il s'agissait d'une méchanceté bien noire, riait cruellement. Mais, dans la maison, les domestiques étaient unanimes pour regarder Armande comme un être pernicieux.

C'était un démon dans le plus mauvais sens du mot.

Un démon adorable, rieur, gracieux, tapageur, mais un démon, d'autant plus à redouter qu'il se montrait plus aimable, faisant précéder toute piqure d'une caresse, abondant en inventions diaboliques, la terreur des bêtes, tourmenteuse de chats, bourreau d'oiseaux, infernale et charmante.

Elle cajolait son père, empressé à satisfaire tous ses caprices, même les plus coûteux, mais elle ne craignait que sa mère. Par exemple elle la redoutait profondément. Elle avait essayé un jour son génie malfaisant avec elle, mais elle n'avait pas recommencé. Sournoisement elle avait fait chauffer à la flamme d'une bougie des épingles à cheveux, au moment où sa mère se préparait à la hâte pour descendre au salon où quelques personnes l'attendaient. Rosalie s'était brûlé un doigt. La douleur avait provoqué chez elle une fureur de fauve. Elle s'était jetée sur l'en-

fant qui guettait l'effet de sa malice, et elle l'avait frappée avec une violence inouïe, des poings et des pieds, la roulant par terre, la meurtrissant de coups et s'échauffant au feu de sa propre colère.

Par bonheur, une femme de chambre était accourue aux cris de l'enfant et l'avait emportée, pâle, tremblante, suffoquant de peur.

Le père, à la nouvelle de l'incident, accourut.

— C'est une indignité... commença-t-il à dire à sa femme, lorsque celle-ci, encore irritée, fit un pas de son côté et le regarda d'une telle façon qu'il se tut.

— Taisez-vous... et sortez, dit-elle.

Le banquier tourna immédiatement les talons et s'en alla consoler sa fille, qui, depuis ce moment, ne cessa de témoigner le plus profond respect à sa mère.

Telle était cette famille, au moins extérieurement, treize ans après les événements que le lecteur connaît.

Un trait pourtant, essentiel pour compléter l'aspect moral de cette maison, manque encore au tableau. Les domestiques pouvaient, suivant les motifs qui les déterminaient à le faire, parler des Pénaïres comme de maîtres durs ou seulement sévères, après au gain en général et cependant généreux par moments; ils pouvaient vanter leurs grandes manières, leur irréprochable tenue, leur dignité; les représenter comme des gens honorables, intelligents; mais jamais aucun d'eux n'aurait eu l'idée de parler de leur gaieté.

On ne riait jamais dans cette maison. Le rire, le bon rire, honnête et large comme le rayon qui passe par les fenêtres, n'illuminait jamais ces graves visages. Parfois un pâle sourire, comme ces lueurs blafardes qui glissent entre deux nuées, passait rapidement sur leurs traits; mais c'était tout. Le rire qui naît de l'insouciance, du cœur, du calme de la conscience, avait été frappé dans leur être par une main mystérieuse et ne s'était jamais relevé du coup.

Les Pénaïres déjeunaient donc, servis par des valets dressés au grand style et n'échangeant en leur présence que quelques paroles insignifiantes.

Au moment du café, Armande quitta la table, et le domestique qui servait se retira définitivement.

C'était l'heure des épanchements.

— Eh bien, ma chère amie, avez-vous réfléchi à ma proposition? demanda le banquier.

— Non seulement j'y ai réfléchi, mais j'en ai parlé à ma mère, répondit Rosalie.

— Alors elle vous agrée, reprit Pénaïre avec satisfaction.

— Sans doute. Elle me paraît convenable. Mais ma mère fait des difficultés. Elle s'est attachée à cet enfant et résiste à l'idée de s'en séparer.

Une expression de désappointement remplaça immédiatement l'air satisfait que la physionomie du banquier avait d'abord revêtu.

— Quelles objections sérieuses M^{me} Morin peut-elle opposer à un projet si raisonnable?

— Oh! beaucoup, dit Rosalie en regardant fixement son époux. D'abord elle objecte les périls de la profession que l'on veut faire adopter à cet enfant. Ensuite elle craint que cette profession ne lui plaise pas.

— L'a-t-elle donc consulté?

— Non, pas encore.

— Eh bien, alors?

— Ce sont surtout les périls qu'elle redoute. Elle voudrait au moins connaître l'homme auquel on veut confier l'enfant.

— Le capitaine Crenancier! s'écria le banquier. C'est un très honnête homme, peut-être un peu rude; mais les marins cachent beaucoup de bonté sous leurs apparences de brusquerie, à ce que l'on m'a assuré. D'ailleurs le capitaine Crenancier est la preuve vivante que les dangers de la mer ne sont pas si terribles qu'on le prétend. Il navigue depuis plus de trente ans et il se porte beaucoup mieux que moi.

— Vous l'avez vu?

— Un instant, hier. Je dois le revoir tantôt. Il repartira dès que Cauville et son beau-père lui auront donné des instructions. L'occasion serait bonne pour nous débarrasser... pour confier cet enfant à ce digne marin.

— C'est bien mon avis, murmura Rosalie toute pensive. Après tout, c'est une profession honorable que celle de marin... J'en reparlerai à ma mère.

— Insistez, ma chère amie. La présence de cet enfant me pèse. Et puis, — et en disant cela Pénaire fronçait les sourcils, — je ne puis me faire à l'idée de voir notre Armande entrer en contact avec lui. Déjà, je m'oppose à la laisser aller voir sa grand'mère souvent. Si cet enfant ne part pas, je finirai par lui interdire absolument ces visites.

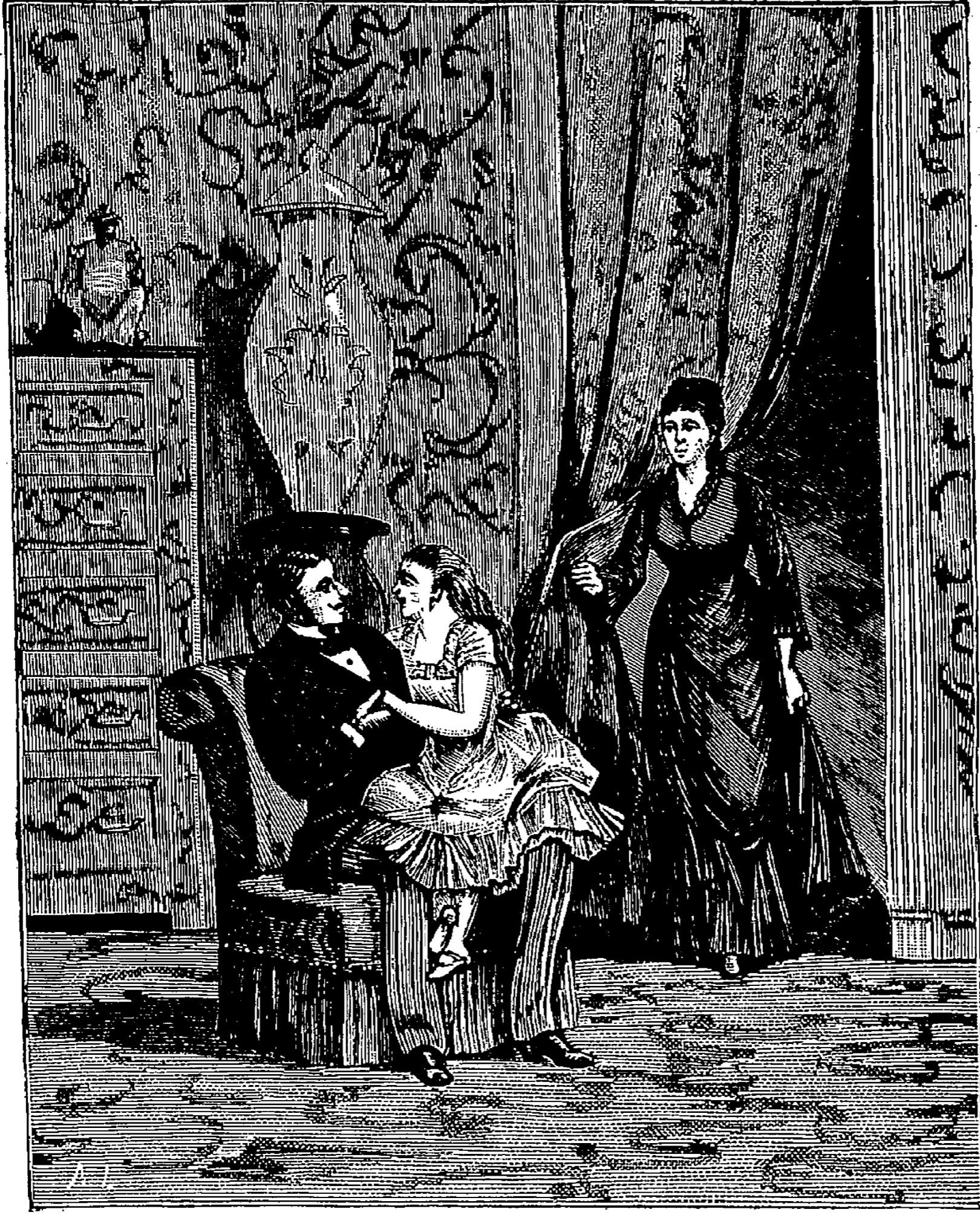
Rosalie regarda son mari sans répondre.

Celui-ci reprit :

— Je suis un peu nerveux... Je vous prie de m'excuser... Mais vous savez combien ce sujet m'est pénible? Je voudrais que les choses fussent réglées une bonne fois...

— Moi aussi, dit Rosalie presque malgré elle.

— Ah! que je suis heureux de me trouver d'accord avec vous! Je compte sur l'ascendant que vous exercez sur l'esprit de votre mère... Et maintenant, je vous demande la permission de vous quitter... J'ai de grosses affaires à régler aujourd'hui avec Crenancier... Vous savez, ma chère amie, que les nouvelles de Cuba sont de plus en plus mauvaises... Si l'on ne prend pas des mesures énergiques, nos plantations seront pillées... Les esclaves commencent à désertir par groupes pour rejoindre les révoltés. Les lettres de notre gérant sont des plus alarmantes.



— Vous n'avez pas amené mon petit mari? disait l'enfant. (Page 146.)

Le capitaine doit aujourd'hui me donner de vive voix des renseignements complémentaires.

Rosalie fit un geste avec la main pour donner congé à son mari. Le banquier sortit aussitôt. Quand il fut dehors, une sorte de voile sombre tomba sur le visage de M^{me} Pénaire; elle inclina légèrement la tête et demeura immobile, plongée dans une rêverie de nature assurément mélancolique.

Elle en fut tirée par l'entrée soudaine d'un domestique.

— Madame me pardonnera, dit cet homme. Mais M. le marquis de Cauville est là, dans le petit salon, qui demande à parler immédiatement à madame.

Rosalie avait vivement relevé la tête.

— J'y vais, fit-elle.

Et, joignant l'action à la parole, elle se dirigea vers la pièce où Cauville l'attendait. C'était dans un boudoir éclatant, tendu en satin jaune, avec des applications de dentelles noires. Ce petit salon était encombré d'étagères chargées de bibelots japonais et chinois et la forme des meubles d'obédience trahissait leur provenance exotique.

Le marquis tenait Armande sur ses genoux,

— Vous n'avez pas amené mon petit mari ? disait l'enfant.

— Non, Armande ; c'est toi au contraire qui, dans quelques jours, viendras retrouver Maurice à Cauville, répondit le marquis au moment où M^{me} Pénaire paraissait.

— Vous encouragez donc toujours ses folies ? dit Rosalie.

— Folies ! répondit Cauville sur un ton demi-léger, demi-sérieux en se levant pour saluer la maîtresse de la maison. Et pourquoi folies ? Une alliance entre Cauville et Pénaire sanctionnerait la vieille amitié qui règne entre les deux familles. Ce serait le symbole même du nouveau régime, le mariage de la noblesse et de la fortune.

Rosalie sourit ; ce projet flattait sa vanité secrète et Cauville le savait bien.

— Allons ! retire-toi, mon enfant, dit-elle à sa fille. M. de Cauville a sans doute à me dire des choses sérieuses qui ne regardent pas les petites filles.

— En effet, murmura Cauville.

Armande fit la moue, mais obéit sans dire un mot.

Le marquis ferma la porte derrière elle.

— Qu'est-il arrivé de si grave ? demanda Rosalie.

— Mon beau-père est mort, répondit Cauville en reprenant sa place sur un des divans.

— M. le comte de Selmont est mort ! s'écria M^{me} Pénaire surprise.

— En débarquant. Il est arrivé très malade. Je l'ai transporté en quelque sorte du Havre au château. Il a pris le lit aussitôt et le lendemain, c'est-à-dire hier dans la matinée, il a rendu le dernier soupir.

— Eh bien ?

— Eh, bien, c'est un heureux événement, parbleu ! De vous à moi, nous pouvons bien nous dire cela.

Cauville sourit en regardant Rosalie avec un visible cynisme ; mais Rosalie ne répondit pas à ce sourire.

— Je vois que vous me tenez toujours rigueur, dit-il. Je n'ai pas encore obtenu mon pardon.

Rosalie lui jeta un regard irrité.

— Nous sommes et nous resterons amis, fit-elle en appuyant sur les mots.

— Quelle singulière femme vous faites ! reprit Cauville en baissant la voix. Comment, vous ne voulez pas me pardonner quelques erreurs ? Ma femme serait moins sévère que vous. Je n'aurais, j'en suis sûr, qu'à dire un mot pour qu'elle me rouvrit les bras. Et vous, rien ne vous touche. Vous n'avez pas toujours été si cruelle. Je vous assure pourtant que je vous aime toujours... N'oubliez-vous pas quelques folies?...

— Je croyais que vous veniez me parler de choses sérieuses, dit Rosalie en l'interrompant.

Cauville se leva, haussa les épaules, fit quelques pas en silence ; puis reprenant sa place :

— Vous avez raison, fit-il. Parlons de choses sérieuses.

— Dans ce cas, je vous écoute.

Et Rosalie, en disant ces mots, s'assit en face du marquis.

— Je vous l'ai déjà dit, mon beau-père est mort, commença-t-il.

— Et vous héritez, naturellement ?

— C'est-à-dire, ma femme et mon fils héritent.

— C'est la même chose.

— A peu près, j'en conviens. Mais imaginez-vous qu'au dernier moment le comte voulait modifier son testament, restituer ses droits à son fils et lui confier la tutelle de sa fille, conjointement avec moi.

— J'espère que vous l'en avez détourné.

— Je l'en ai détourné, comme vous dites. Mais ce n'a pas été la faute de ma femme...

— Oh ! votre femme !

— Ma femme... Parfaitement, nous nous entendons. Ma foi ! si le comte avait conservé quelques minutes de plus sa connaissance, le coup était fait. Ma femme s'était installée auprès du lit, avec une plume et du papier... Le comte n'avait plus qu'à dicter.

Et comment en a-t-il été empêché ?

— Par l'agonie. Le délire l'a pris. Le papier est resté blanc...

— Et vous êtes resté seul héritier et tuteur. Vous voilà à la tête d'une belle fortune.

Cauville haussa les épaules.

— Qu'est-ce que cela auprès de la fortune dont jouira ma petite belle-sœur ?

— Lucie ?

— Oui, Lucie. En outre de sa part dans l'héritage paternel, elle disposera des biens de son grand-père maternel.

— Ces biens représentent donc une valeur considérable ?

— Dix millions, peut-être.

— Dix millions ! répéta Rosalie. C'est un beau chiffre. Après tout, vous êtes

appelé à gérer cette fortune jusqu'à la majorité de l'héritière. Elle a six ans, je crois ?

- Elle a six ans. Mais un jour viendra où elle en aura dix-huit.
- C'est extrêmement probable.
- Sans doute, mais ce n'est que probable. Elle est d'une santé si délicate.
- Ah bah ! Et si elle mourait, à qui ses biens reviendraient-ils ?
- A mon fils.
- A Maurice ?
- A Maurice lui-même, au petit mari d'Armande Pénaire.

Cauville et Rosalie se regardèrent un instant. La même pensée, simultanément, se lisait dans leurs yeux.

Ce fut Cauville qui reprit la conversation.

— Oui, dit-il, le comte a disposé toutes choses de manière à ce que son fils fût rejeté en dehors de la famille. Ce pauvre comte avait pour moi beaucoup d'affection ; et, cela peut vous paraître surprenant, je lui inspirais une grande confiance. Il avait fait de moi à sa seconde femme un tel portrait que, sans m'avoir jamais vu, elle m'écrivait ainsi qu'à la marquise les lettres les plus affectueuses. Se sentant mourir, la comtesse rédigea un testament qui, à défaut de son mari, me constitue le tuteur de sa fille et qui, en cas de décès de celle-ci, reporte toute sa fortune, c'est-à-dire la fortune du plus riche planteur de Santiago de Cuba, sur la tête de mon fils Maurice.

- Vous m'aviez déjà dit quelque chose comme cela.
- Je vous le répète en ce cas.
- Et vous croyez que cette petite Lucie est délicate ? reprit Rosalie.
- J'en suis parfaitement sûr. Elle est noire comme un corbeau et maigre comme un clou. Sa vie est une flamme vacillante. Pour la conserver, il faudra la garantir contre tous les souffles. Le moindre événement l'impressionne. Je ne sais même pas trop comment elle supportera la mort de son père. Dans un pareil moment, si elle se trouvait avec des indifférents, je crois qu'elle serait incapable de résister...

— Mais M^{me} de Cauville est là... avec ses soins empressés...

Cauville ricana.

— Oui, M^{me} de Cauville est là, avec ses soins empressés, répéta-t-il. Elle se promet d'être une mère pour sa jeune sœur, de l'entourer d'une sollicitude de tous les instants, de la tenir au chaud, sous ses ailes...

— Alors la petite Lucie vivra, déclara M^{me} Pénaire.

Le marquis éclata d'un rire sec et méchant et reprit en faisant une singulière grimace :

— J'ai peur pour cette enfant que M^{me} de Cauville ne développe à l'excès sa sensibilité naturelle... Moins de chaleur et de tendresse lui vaudraient mieux...

Rosalie laissa tomber d'aplomb sur le visage de son interlocuteur un regard

terrible. Elle hésita un instant sur ce qu'elle allait dire, mais cette pensée lui traversa l'esprit :

— Ma fille sera un jour marquise de Cauville.

Éteignant son regard qui avait d'abord décontenancé le marquis, froidement, paisiblement, elle articula ces mots :

— Vous avez raison... M^{me} de Cauville n'est pas la personne qu'il faut pour faire l'éducation de cette enfant.

— Vous êtes de mon avis?

M^{me} Pénaire fit un geste approbatif.

— Ce qu'il faudrait, ce serait un intérieur froid, sévère, où Lucie ne serait pas exposée à éprouver de ces affections qui troublent même le cœur d'un enfant, où elle vivrait isolée, sans voir un monde bruyant...

— Nous nous comprenons, s'écria Cauville rayonnant.

— D'un autre côté, cet intérieur devrait être choisi de manière à fermer la bouche à la médisance, convenable, tel que tout le monde approuve le marquis de Cauville de la résolution qu'il vient de prendre dans l'intérêt de sa pupille.

— Nous nous comprenons de plus en plus.

— Eh bien, j'ai une idée, continua Rosalie en baissant instinctivement la voix.

— Voyons l'idée. Elle doit être excellente ; car vous êtes ma providence.

— Que pourrait-on dire si M. de Cauville, par exemple, confiait sa belle-sœur aux mains de la mère de M^{me} Pénaire? demanda Rosalie.

— A cette dame en bois, en glace... Pardon! ma chère amie, s'empressa d'ajouter Cauville en surprenant sur le visage de M^{me} Pénaire un mouvement qu'on pouvait interpréter par un mouvement d'amour-propre froissé, pardon! Je ne songe pas à vous offenser. C'est l'aspect physique de cette respectable dame que j'apprécie. Elle peut, avec un visage plus rébarbatif encore, cultiver autant de vertus que saint Vincent de Paul... Mais, dites-moi, n'élève-t-elle pas un orphelin chez elle?

— Elle va s'en séparer. Si vous lui confiez votre belle-sœur, la solitude lui paraîtra moins dure.

— Tiens! mais alors c'est une bonne œuvre à faire. Et vous me la garantissez tout à fait glaciale, insensible aux grimaces d'une petite sotte?

— Je vous la garantis telle qu'il vous la faut pour ne pas vous compromettre.

— Alors, mon parti est pris. Avant de m'embarquer pour Cuba... car imaginez un peu ce qui m'arrive : il est indispensable que j'aille là-bas pour voir de près ce que les moricauds veulent faire et leur résister au besoin...

Et Cauville, en prononçant ces mots, avait repris son ton persifleur et affecté.

— Ce voyage est une excellente idée, déclara Rosalie.

— Vous trouvez? Enfin, avant de partir, je confierai Lucie à cette dame...
Comment l'appellez-vous?

— M^{me} Morin.

— M^{me} Morin, parfait! Ma femme criera...

— Est-ce que vous n'emprenez pas la marquise avec vous? demanda M^{me} Pénaire avec une sorte de désintéressement.

— A Cuba?

— Sans doute. Ce serait une manière toute simple de séparer les deux sœurs. Vous ne pouvez pas condamner Lucie, dans son état de santé, à refaire ce voyage fatigant, et, d'autre part, il vous est impossible de vivre loin de votre femme. N'êtes-vous pas un mari modèle.

Cauville haussa les épaules.

— Et Maurice? demanda-t-il.

— Il est d'âge à commencer ses études. Vous le placerez chez les jésuites et nous serons ses correspondants.

— Vous êtes étonnante, en vérité. Vous trouvez réponse à tout. Ainsi, vous pensez que Lucie...

— Je pense qu'elle ne manquera d'aucun soin matériel et que, comme tuteur, c'est tout ce que vous lui devez. Maintenant, si ces soins ne lui suffisent pas, si dans deux ou trois ans elle est enlevée par une maladie de langueur, vous n'aurez rien à vous reprocher.

Dans deux ou trois ans...

— Plus ou moins. Que vous importe! Sa fortune est entre vos mains et vous avez douze ans devant vous.

— Ah! Rosalie, dit Cauville en s'approchant de M^{me} Pénaire et en faisant un mouvement pour entourer sa taille, n'aurez-vous pas pitié du pécheur repentant? C'est seulement depuis que j'ai perdu vos bonnes grâces, que je comprends ce que vous valez et que je sens que je vous adore plus que jamais.

M^{me} Pénaire se dégagea doucement, mais en gardant son air sérieux.

— Le temps des folies est passé, dit-elle. Maintenant nous sommes des amis et rien que des amis... Ma fille sera un jour comtesse de Cauville, ajouta-t-elle avec un accent expressif et en scandant chacun des mots de cette dernière phrase.

— Et j'y mettrai pour condition... commença Cauville d'un air galant.

— Nous parlons de choses sérieuses, dit Rosalie d'un air péremptoire.

— Vous êtes cruelle... Eh bien, amie, c'est entendu, Maurice sera votre gendre et Armande sera ma bru.

— Maintenant allez trouver mon mari... Mais pas un mot de ce qui a été convenu entre nous relativement à Lucie.

— Soyez tranquille... D'ailleurs j'ai bien assez d'autres sujets à traiter avec lui.
Au revoir.

— Au revoir. Moi, je vais à l'instant même rendre visite à ma mère.

CHAPITRE IV

Une méchante femme peut causer de la joie.

MADAME Pénaire donna l'ordre à son cocher de l'attendre à la porte du parc de Saint-Cloud et se dirigea à pied vers la maison de Ville-d'Avray.

Il y avait longtemps, plusieurs mois, qu'elle n'y était allée; elle n'aimait pas faire ce pèlerinage.

Après la guerre, quand elle était revenue de Bruxelles, avec son mari, un jour, seule, sans prévenir personne, elle s'était fait conduire à Ville-d'Avray, avec le vague espoir de trouver la maison brûlée, détruite jusqu'aux fondations. On s'y était peut-être battu; elle servait peut-être d'ossuaire, et alors, dans le tas, avec les autres...

Ces pensées la rendaient pâle à l'ordinaire.

Elle avait retrouvé la maison de Ville-d'Avray silencieuse, fermée, intacte. La porte du jardin ne paraissait pas même avoir été forcée. Elle n'en avait pas la clef; elle ne put donc y pénétrer. Mais il est probable qu'elle ne serait pas entrée davantage, si elle avait eu la clef.

Pour se la procurer, elle n'avait qu'à se rendre au village, chez son ancien jardinier, Léonard, marié avec Catherine, son ancienne bonne. Avant de partir, M^{me} Morin la leur avait confiée. Rosalie retourna à Paris sans parler de sa promenade à personne.

M^{me} Morin s'était retirée en Bretagne, pendant la guerre, avec l'enfant qu'elle élevait, dans un petit port du littoral.

Elle revint au mois d'août 1871, longtemps après la répression de la Commune, quand tout fut bien fini. Son habitation était telle qu'elle l'avait laissée. Personne, ni Français, ni Allemands, n'en avait forcé la porte.

Elle y reprit ses habitudes d'autrefois.

En 1872, par une belle journée de mars, sa fille vint lui faire visite. La visite dura un quart d'heure.

Depuis elle n'était pas revenue.

Une fois par mois à peu près, M^{me} Morin se rendait à Paris et voyait Rosalie. C'est à ces rares visites que se bornaient leurs relations.

Il y avait donc plusieurs mois, en août, que Rosalie ne s'était risquée jusqu'à

Ville-d'Avray. Mais cette fois, on le sait, un motif sérieux lui dictait sa démarche, un double motif même : elle voulait charger sa mère de Lucie de Selmont et lui demander de se séparer de l'orphelin dont elle lui avait jadis imposé la compagnie.

— Ce n'est pas moi qui ai conçu le projet de confier cet enfant au capitaine du *Tantale* pour en faire un marin, c'est mon mari, se disait Rosalie.

Elle essayait de se tromper elle-même.

Treize ans modifient bien les idées et changent souvent l'aspect des choses. On se rappelle le sentiment qui avait poussé Rosalie à enlever le fils de Charles Lemonnier et à se charger de son éducation. Peu à peu, ce sentiment s'était amorti. Loin de lui donner le calme qu'elle en attendait, la présence de cet enfant l'avait gênée, tourmentée, au point qu'elle en était venue à la redouter. Bientôt, en secret, elle avait amèrement regretté le rapt dont elle s'était rendue coupable, non à cause de la mère, dont elle n'avait jamais entendu parler et dont elle s'était toujours fort peu souciée, mais à cause de l'enfant lui-même, qui la troublait comme un vivant remords.

Elle avait conçu pour lui une haine profonde mêlée de terreur. Elle redoutait son contact; la lumière de ses yeux la faisait pâlir. Pour rien au monde, elle ne lui aurait fait de mal, mais il lui semblait qu'elle se serait évanouie sous une de ses caresses.

Depuis de longues années elle avait résolu de s'en débarrasser, mais elle n'aurait pas osé l'avouer. Elle avait eu l'habileté d'en faire un épouvantail dont elle se servait pour dominer son mari; celui-ci n'avait jamais soupçonné la part prise par Rosalie dans le drame de la disparition de Charles Lemonnier. Donc vis-à-vis de Pénaire, elle devait dissimuler. Mais elle aurait encore moins osé parler de son désir à sa mère. M^{me} Morin semblait s'être attachée à l'enfant.

Les années passèrent cependant, et, loin de diminuer, l'horreur que le fils de Charles Lemonnier et de Lucienne Damel inspirait à Rosalie augmentait. On n'aura pas de peine à croire que Pénaire partageait ce sentiment. Quelquefois M^{me} Morin se montrait à l'hôtel de la rue Larochefoucaud en compagnie du petit garçon, et, à deux ou trois reprises, le banquier avait surpris sa fille Armande en conversation avec ce spectre, un joyeux spectre d'ailleurs, un blondin tout rose. Il en avait frémi. Alors, s'enhardissant peu à peu, il s'était risqué à parler à sa femme de l'avenir de l'orphelin, et, un beau jour, il lui avait proposé de l'embarquer.

Pour tout dire, Pénaire avait longtemps hésité avant de faire une pareille proposition. Il était d'ailleurs préparé à un assez mauvais accueil.

Il n'en reçut pas un très bon, en effet; Rosalie était trop rusée pour démasquer ainsi tout à coup son secret désir; mais le banquier fut heureux autant que surpris de ne pas se heurter à un refus péremptoire. En principe, Rosalie admettait l'idée de faire un marin de cet orphelin, de l'envoyer loin, très loin, assez loin pour que lui, Pénaire, ne fût plus exposé à rencontrer ce fantôme. Combien de fois il s'était



-- Que se passe-t-il donc ici ? demanda Rosalie. (Page 151.)

demandé, avec un frisson involontaire, si Rosalie ne lui imposerait pas la présence de cet être, un jour, dans ses bureaux. Or, le banquier avait remarqué la ressemblance grandissante du fils avec le père. Plus tard, c'eût été comme si le mort lui-même avait repris son ancienne place. Ah ! certes, il fallait l'envoyer loin, très loin.

Sur ces entrefaites, la nouvelle des événements de Cuba était arrivée ; le voyage du comte de Selmont sur le *Tantale* avait été arrêté, et il avait été convenu que le capitaine Crenancier se rendrait à Paris pour s'entendre avec son armateur au sujet



154

de certaines affaires délicates. Pénaire avait saisi la balle au bond. S'il pouvait décider sa femme à confier l'orphelin au capitaine! Sans doute il aurait préféré, comme on jette brusquement par la fenêtre un insecte inconnu, dont on craint la morsure, sans s'inquiéter de savoir où il tombera, il aurait préféré le placer sur un bateau anglais, américain, chinois, n'importe lequel, qui serait parti pour n'importe où et dont il n'aurait plus entendu parler; mais il était obligé de ménager sa femme, qui, bien qu'elle ne lui inspirât plus le même amour qu'autrefois, lui inspirait toujours un vague sentiment de crainte.

M^{me} Pénaire n'avait décidément pas mal reçu l'ouverture; elle en était au point où la violence d'un sentiment brise les obstacles que la prudence ou la politique lui opposent. Seulement les deux époux s'étaient trouvés en face d'une nouvelle difficulté, la résistance opiniâtre de M^{me} Morin.

Rosalie était partie pour Ville-d'Avray avec la résolution bien arrêtée d'en venir à bout.

A mesure qu'elle avançait, comme toutes les fois qu'elle faisait ce pèlerinage, elle éprouvait une sensation indéfinissable; il lui semblait que son cœur était pris dans un étau et qu'une oppression subite lui serrait la gorge. Elle se raidissait contre cette faiblesse, mais la volonté humaine ne s'étend point sur les impressions de l'âme et ne commande ni à la joie ni à la tristesse.

Et pourtant rien de moins triste que cette partie de Ville-d'Avray, couverte de jardins et de riantes villas. La maison vers laquelle Rosalie se dirigeait était maintenant entourée d'autres maisons, coquettes et vivantes. Partout des bruits de gazouillements et de babils. L'été touchait à son plein épanouissement, à l'époque où les verdurees épaisses s'assombrissent et où çà et là quelques essences plus tendres les raient de nuances dorées. Entre les grilles et les haies, on n'apercevait que des roses toutes grandes ouvertes. Dans ces parfums, dans cette lumière, dans cette gaieté, misérables sont ceux qui promènent un front sombre!

Rien n'avait changé autour de la maison de M^{me} Morin. Rosalie s'arrêta devant la porte du jardin, devant la petite porte, peinte en vert, qu'un homme, plein de folie et de jeunesse, avec le printemps dans les yeux et la joie sur les lèvres, avait franchie un jour et n'avait jamais repassée. Cette pensée arrêta la main que M^{me} Pénaire allait porter sur le bouton de la sonnette.

Tout à coup, de l'autre côté de la muraille, des cris retentirent.

— A mort! à mort! criait une voix enfantine.

Et aussitôt une détonation retentit.

Rosalie sonna, agitée par cet incident. La porte s'ouvrit presque aussitôt, et un garçon de treize ans, rouge, échauffé par l'ardeur qu'il avait apportée dans sa dernière action, apparut, une carabine Flobert à la main.

— Que se passe-t-il donc ici? demanda Rosalie.

A l'aspect de M^{me} Pénaire, la physionomie du jeune garçon prit une expression de contrainte.



154

— Oh! rien, madame, dit-il.

— Pourquoi criez-vous ainsi ; à mort ?

M^{me} Morin, qui avait aperçu Rosalie, survint en ce moment. Ce fut elle qui répondit :

— Il poursuivait un chat qui a renversé la cage et tué nos oiseaux.

— Et c'est sur ce chat que vous avez tiré ? demanda Rosalie.

— Oui, madame, et je l'ai tué comme un Prussien, répondit l'enfant en montrant à quelques pas le cadavre du chat.

— Quelle horreur ! s'écria Rosalie. Vous avez osé tuer cette pauvre bête ?

L'enfant la regarda avec surprise.

— Mais, madame, ce n'est pas une pauvre bête, c'est une méchante bête. N'avait-il pas tué mes oiseaux ? Je n'hésiterai jamais à punir les méchants, déclara l'enfant, les yeux brillants, avec l'accent du triomphe.

Rosalie, qui l'examinait, ne put soutenir son regard ; elle réprima un mouvement d'angoisse, et, se tournant vers M^{me} Morin :

— J'ai à te parler sérieusement, lui dit-elle.

— Rentrons à la maison, répondit M^{me} Morin. Toi, Edouard, joue dans le jardin.

— Oui, tante, répondit le jeune garçon.

Edouard ! Il portait le nom que sa mère lui avait donné. Effet du hasard, bien entendu. Quand il avait fallu lui choisir un nom, M^{me} Morin avait adopté celui-là sans en dire la raison. Peut-être lui rappelait-il quelque tendre souvenir, peut-être lui plaisait-il, tout simplement.

Edouard ! Il n'avait pas d'autre nom ; il n'en avait pas eu besoin, d'ailleurs. Il n'était jamais allé à l'école, ni à l'église, ni nulle part. Il avait grandi dans cette maison, à côté de la femme triste et froide qui répondait au nom de M^{me} Morin et qu'il appelait « tante » sans savoir pourquoi. Elle lui avait appris à lire et à écrire. Il écrivait par devoir, mais peu. En revanche il lisait beaucoup. C'était à quoi se bornait son éducation.

M^{me} Morin l'aimait comme sa nature lui permettait d'aimer, sourdement, en dedans. Elle l'avait laissé pousser en toute liberté, sans tailler le jeune arbre, sans s'inquiéter de savoir s'il poussait droit, mais sans imprimer aux tendres branches de fausses directions. Il en était résulté que le jeune arbre, bien planté, plein de sève, était monté sans déviation, avec force et avec élégance. Le monde n'avait exercé aucune influence sur lui. Il n'en connaissait que ce qu'il en avait vu dans le déplacement auquel la guerre avait contraint M^{me} Morin, et il en avait vu fort peu de chose : des campagnes fuyantes par les portières d'un wagon, une maisonnette auprès d'un petit port de pêcheurs et la mer, la vaste mer, le double horizon du ciel et de l'eau, avec les voiles pareilles à des ailes blanches, les infinis changements de couleur qui se reflètent de haut en bas, et les grandes colères de l'Océan, féroce et superbe.

Il avait trouvé le retour à Ville-d'Avray bien dur. Cette petite maison, ce jardin borné, si touffu qu'on y étouffait pendant les grandes chaleurs comme dans une chambre fermée, lui auraient donné la nostalgie de la mer, si, fils de son père, la nature n'avait mis à sa disposition une dose suffisante d'insoucieuse légèreté. Et puis, il était bon. La température trop vive de la côte n'avait pas trop réussi à « tante. » Puisqu'il fallait à tante, Ville-d'Avray et les douces brises de l'étroite vallée au lieu du grand vent du large, l'enfant s'était résigné.

Mais, que la maison lui avait paru triste ! Avant, il n'y songeait pas. Quelquefois, entre deux lectures, son esprit s'envolait au-dessus des murs. Il pensait aux autres enfants, aux bonnes parties qu'il aurait aimé faire avec eux ; mais « tante » sans lui refuser ouvertement ce plaisir, n'aimait pas la compagnie, elle le tenait à l'écart, et alors, pour se consoler, il reprenait ses livres.

Depuis le retour, ses livres ne lui suffisaient plus. Il possédait le jardin tout entier pour lui seul. Sauf quelques fleurs devant la maison qu'il aidait à cultiver, le reste n'était qu'arbres et gazons. Il pouvait s'y ébattre à l'aise. On y avait installé toute une gymnastique et un tir, et seul, il s'était formé ainsi peu à peu des muscles d'acier et un coup d'œil de chasseur. Mais, insensiblement, le besoin d'un champ plus large, ouvert à son activité, le tourmentait. Son intelligence et son tempérament travaillaient à la fois. Les livres sont comme de belles machines qui fonctionnent. L'esprit curieux cherche à en deviner et à en comprendre le mécanisme. De chaque page, pour un cerveau bien doué mais non cultivé par l'étude, se dégage un problème. Edouard faisait tomber ainsi sur « tante » une grêle de pourquoi ; mais « tante » ne pouvait pas répondre.

Par moments, il errait comme un jeune fauve dans le jardin et dans la maison. Il la connaissait de la cave au grenier, cette maison. Pourtant il y avait une partie de la cave qui, pendant quelque temps, avait éveillé sa curiosité. La porte en était fermée et jamais on ne l'ouvrait. Il avait interrogé tante à ce sujet ; tante ne lui avait pas répondu. Il était revenu à la charge. Lassée, M^{me} Morin avait remis une clef rouillée à la servante et lui avait donné l'ordre de montrer à l'enfant le caveau qu'il voulait voir. Il n'avait rien d'extraordinaire, ce caveau. En face de la porte, sur des traverses soutenues par de grosses pierres, il y avait deux tonneaux. L'enfant avait été déçu.

— Qu'est-ce qu'il y a dans ces tonneaux ? demanda-t-il à tante.

— Il n'y a rien ; ils sont vides, répondit M^{me} Morin.

L'enfant n'y pensa plus.

Cependant M^{me} Morin se disait que le moment de s'occuper de son avenir approchait. Elle se le disait, mais elle n'agissait pas. La vie lui paraissait douce avec cette lumière et ce bruit autour d'elle. Sous sa rigidité extérieure elle cachait des fibres d'une sensibilité mystérieuse. Cerveau fermé, mais cœur entr'ouvert. Il y avait dans ses traits quelque chose de farouche et de lugubre qui repoussait ; elle donnait l'impression de ces oiseaux nocturnes qui traversent l'air, la nuit,

dont on ne voit que la silhouette, et qui, le jour, se tapissent dans des trous et n'en bougent pas. On les croit méchants, sanguinaires; ils ne sont que sauvages et mélancoliques. M^{me} Morin aurait voulu vivre toujours ainsi dans ce trou, riant pour le monde, tragique pour elle, mais non pas déplaisant. Seulement, quand elle regardait l'orphelin, elle comprenait qu'un changement dans cette situation était imminent. L'aiglon sentait ses ailes croître; l'œuf était brisé depuis longtemps et le moment approchait où il voudrait sortir du nid.

Aiglon, le mot n'est pas trop fort, si l'on ne fait allusion qu'à la vigueur et qu'à la hardiesse; mais, il n'y avait rien de l'oiseau de proie dans l'aspect physique, ni dans le tempérament moral du jeune garçon. Il était sain, vif, fort, ardent, comme, dit-on, le sont les enfants conçus par des êtres jeunes et bien portants, en plein élan d'amour, et il était beau à la fois comme son père et sa mère. Avec ses cheveux blonds retombant en boucles autour de sa tête, il ressemblait déjà à Charles Lemonnier de manière à faire trembler ses assassins, et il avait les yeux bleus sidoux, si séduisants de Lucienne. Parfois, dans l'animation du jeu ou de la colère, comme lorsqu'il avait fait justice du mangeur d'oiseaux, ses yeux bleus, si doux, lançaient une flamme virile et aucun regard humain n'aurait pu les faire baisser.

Edouard, sentant qu'il n'était pas aimé par la fille de tante, par M^{me} Pénaire, ne l'aimait pas. Tout petit, il l'avait redoutée; puis, peu à peu, à mesure qu'il avait grandi, il avait trouvé dans les regards de Rosalie une expression de colère et de haine qui l'avait révolté, et alors il était entré en lutte avec elle, opposant regard à regard, et l'enfant avait réussi à vaincre la femme. Il ne connaissait pas M. Pénaire; mais il connaissait Armande. Un jour, à l'hôtel Pénaire, au milieu d'un entretien amical, tout à coup, sans provocation, la petite fille l'avait souffleté. Aussitôt reçu, aussitôt rendu. Armande Pénaire avait même attrapé les intérêts qu'elle ne réclamait pas, et des intérêts à cent pour cent, car Édouard lui avait fort bien appliqué une paire de gifles. Chose bizarre, Armande n'en avait parlé à personne; seulement elle avait cessé d'entretenir des rapports avec l'orphelin de grand-mère, comme elle appelait dédaigneusement le fils de Lucienne. Il est presque inutile d'ajouter que le jeune garçon, sauvage comme il était, s'en était fort peu soucié. Quand il parlait d'Armande à M^{me} Morin, il l'appelait « la poupée. » M^{me} Morin ne s'en offensait pas. Sa petite-fille ne lui inspirait qu'une affection très modérée.

Quand la fille et la mère furent assises l'une en face de l'autre dans le salon que nous connaissons bien, elles restèrent un moment silencieuses, se tâtant pour ainsi dire du regard.

Enfin, M^{me} Morin rompit la glace.

— Tu viens, n'est-ce pas, pour me parler de lui?

Elle appuya sur les deux derniers mots.

— Que veux-tu dire? maman.

— Tu me comprends bien. Tu viens me parler d'Edouard?

— J'en conviens. Il a treize ans, cet enfant. Il est temps de songer à son avenir. Tu ne peux pas le garder toujours auprès de toi comme une fille. D'ailleurs ce n'est pas l'éducation qui convient à un garçon. Il n'est encore allé à aucune école.

M^{me} Morin regarda fixement Rosalie.

— C'est vrai. Je reconnais que je l'élève mal et qu'il n'est pas allé à l'école. Mais, est-ce que tu viens le prendre pour le placer dans une pension, dans un collège?

M^{me} Pénaire parut embarrassée. Cette simple question prouvait qu'elle avait mal engagé l'entretien. Sa mère, qui la connaissait bien, du premier coup avait renversé son édifice diplomatique. Elle reprit :

— Écoute, Rosalie. Je te soupçonne d'avoir de mauvais desseins, mais je te préviens que je ne veux pas m'y prêter. Tu m'as confié cet enfant pour des raisons que je n'ai pas besoin de te rappeler. Je ne voulais pas m'en charger. J'ai cédé cependant, mais je ne céderai plus à tes caprices. Je vois bien qu'avec la même ardeur que tu as mise à t'en embarrasser, tu désires aujourd'hui le faire disparaître. Mais il ne fallait pas me le donner à garder. Je m'y suis attachée et je ne souffrirai pas qu'on lui fasse du mal.

— Tu es étonnante, s'écria Rosalie. Je te laisse parler et je t'admire. Comme tu te montes la tête! Où as-tu pris qu'il soit question de faire disparaître ce garçon?

— Ne viens-tu pas encore me proposer de l'embarquer comme mousse?

Rosalie s'efforça de ricaner.

— Comme mousse! Voilà bien les exagérations! Il n'est pas question de cela. Ce que je te propose, c'est de le confier à un capitaine de navire qui lui apprendra son métier, et c'est un très beau, très lucratif métier.

— Et bien dangereux aussi.

— Mon Dieu! maman! il ne manque pas de vieux marins. Ils ne meurent donc pas tous jeunes.

— Mais pourquoi l'état de marin plutôt qu'un autre?

— Parce qu'il m'a semblé que cet état lui conviendrait. Il est plein d'ardeur, ce garçon; il court, il grimpe sans cesse, il est vif, je viens d'en voir un exemple entrant ici. Je suis convaincue qu'une existence d'aventures lui conviendrait admirablement.

M^{me} Morin ne répondit point. Dans cet ordre d'idées, elle sentait sa fille très forte. Assurément une carrière aventureuse plairait à cette ardente imagination, nourrie de lectures de voyages et de romans. Rosalie s'aperçut de son avantage.

— Une occasion s'est rencontrée, reprit-elle. Mon mari possède un navire dont le commandement est confié à un excellent homme dans lequel il a une entière

confiance. C'est à lui que nous confierions l'éducation et l'avenir de cet enfant. Tu vois que nous ne voulons même pas nous en désintéresser.

— Mais enfin, il y a une raison que tu ne me donnes pas, pour me presser ainsi de me séparer de ce pauvre orphelin.

— Et bien oui, déclara Rosalie, il y a une raison.

— Ah ! enfin, parle donc. Je me disais aussi...

Rosalie sourit malgré elle. Avec son habileté ordinaire, elle allait encore une fois profiter des circonstances et recouvrir ses sentiments secrets d'un prétexte plausible.

— Tu connais nos relations avec la famille de Cauville ? dit-elle à sa mère.

— Oui. Après ?

— Tu sais que M^{me} de Cauville est la fille du comte de Selmont, lequel s'est trouvé veuf pour la deuxième fois avec une autre fille, âgée aujourd'hui de six à sept ans.

— Je sais tout cela. Après ? après ?

— Un peu de patience. Voici ce qui arrive : Le comte de Selmont vient de mourir en débarquant en France. Sa seconde fille reste confiée aux soins de son gendre. Or, celui-ci est obligé de partir pour l'île de Cuba en compagnie de sa femme ; il avait songé à emmener sa belle-sœur, mais l'état de sa santé rendrait ce voyage dangereux. Il est donc forcé de laisser la petite Lucie en France, et il m'a chargé de lui trouver une maison où elle recevra tous les soins qui lui sont nécessaires.

— Eh bien !

— Eh bien, j'ai pensé à toi. Tes habitudes paisibles, cette maison de campagne conviendraient à cette petite.

— Mais pourquoi ne t'en charges-tu pas toi-même ?

— Tu n'y penses pas. Un enfant malade, à Paris. Et puis, tu connais Armande. Elle est jalouse et capricieuse. Peut-être Lucie ne serait-elle pas heureuse avec elle ?

M^{me} Morin regarda sa fille comme pour chercher la trace d'une arrière-pensée sur son visage, mais Rosalie gardait une physionomie indifférente qui ne permettait à aucune hypothèse désavantageuse de naître.

— Alors, c'est pour donner sa place à une inconnue, que tu veux que je me sépare d'un enfant que j'élève depuis treize ans.

— Il faudra toujours bien que tu t'en sépares un jour ou l'autre.

— C'est vrai.

M^{me} Morin demeura pensive.

— Voyons, reprit sa fille, veux-tu que nous consultations ton pupille ?

M^{me} Morin releva la tête.

— Je le veux bien, dit-elle. Je mets trois conditions à mon consentement. D'abord nous ne violenterons pas le goût de l'enfant. Ensuite tu me mettras en



rapport avec l'homme auquel tu veux le confier. Enfin je le conduirai moi-même au Havre, jusqu'au bateau où il doit s'embarquer.

Rosalie réfléchit un instant. Elle se dit que du même coup sa mère ramènerait Lucie de Selmont et qu'ainsi les choses s'arrangeraient toutes seules.

— Ce que tu demandes est trop naturel, répondit-elle. Nous allons consulter ce garçon immédiatement ; demain tu verras le capitaine Crenancier ; et le jour de ton voyage au Havre sera fixé ensuite.

M^{me} Morin appela Edouard qui s'empessa d'accourir.

— Avez-vous songé au choix d'une profession, mon ami ? lui demanda Rosalie sur un ton doux.

L'enfant la considéra sans répondre ; il ne saisissait pas très bien le sens de cette question.

M^{me} Morin devina son embarras.

— On te demande si tu as pensé à ce que tu voudrais faire si tu étais homme, lui dit-elle.

— Oh ! oui, répartit Edouard avec empressement. Je voudrais voyager, aller sur mer, sur des navires comme ceux que nous avons vus à Saint-Malo, tu sais, tante ? Je voudrais visiter des pays lointains.

Rosalie triomphait. L'enfant allait au-devant de ses désirs.

M^{me} Morin soupira.

— Ainsi, cela te serait égal de me quitter ? dit-elle d'une voix sourde.

— Oh ! non, cela me ferait de la peine, s'écria l'enfant en se jetant à son cou ; mais je te rapporterais de belles choses, des flèches, des arcs de sauvages, des bijoux, des plumes, du corail... Tu verrais?... Et je te raconterais mes aventures.

Cette explosion avait glacé le cœur de Rosalie ; il y avait dans l'accent et dans l'expression de cet enfant quelque chose qui remuait au fond de son âme un nid de reptiles engourdis.

— Cola suffit, dit-elle en faisant un geste pour éloigner Edouard.

Mais le jeune garçon ne tint aucun compte de cette espèce d'ordre, il embrassa de nouveau la mère de Rosalie.

— Pourquoi as-tu du chagrin ? murmura-t-il à son oreille. Est-ce qu'elle t'en fait ? Pourquoi l'écoutes-tu ? Tu ne réponds pas. Est-ce à cause de moi, alors ? Est-ce que je vais partir ?

— Oui, Edouard, tu vas bientôt partir, t'embarquer, dit M^{me} Morin en se dégageant doucement de son étreinte.

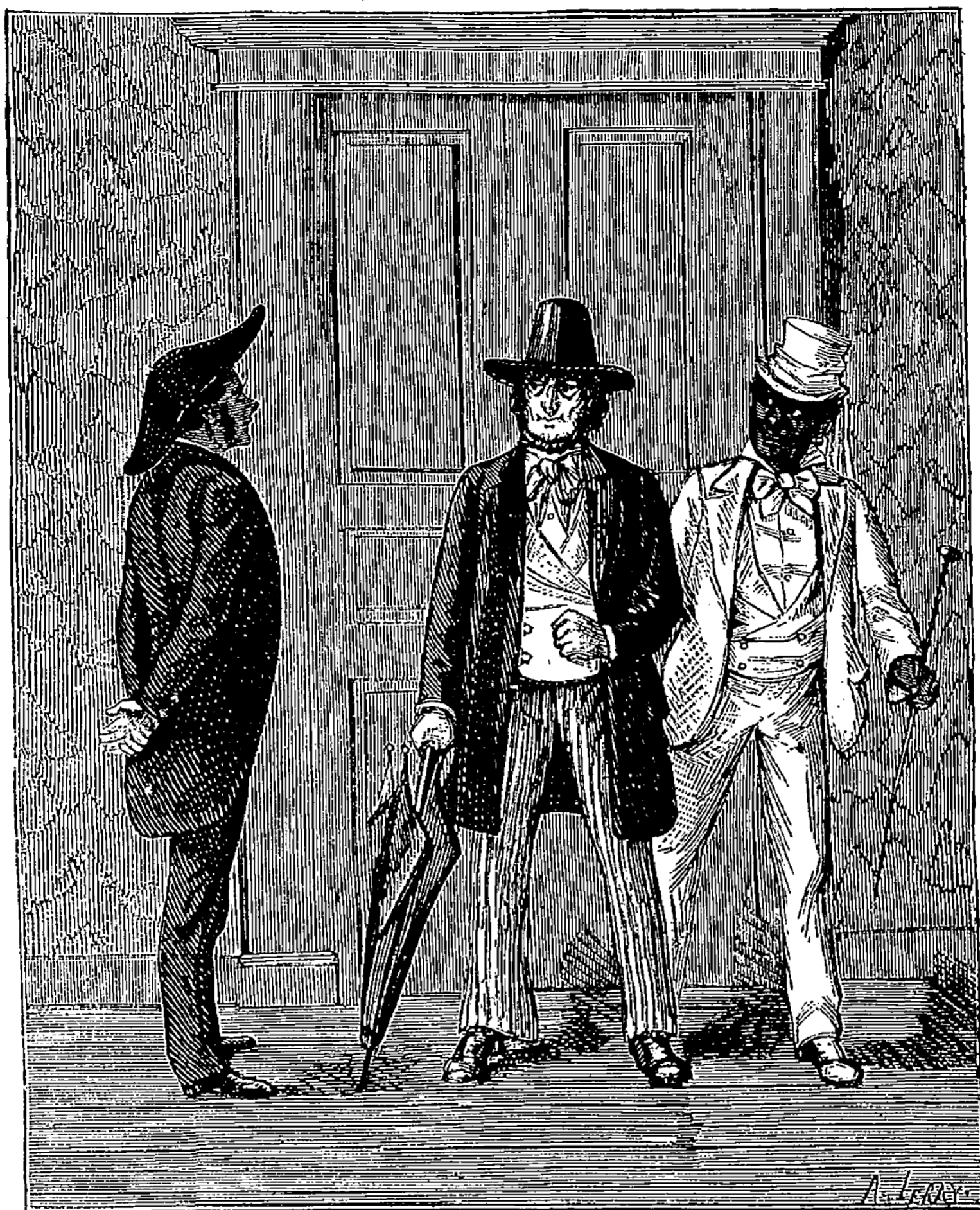
— M'embarquer... comme marin ? fit l'enfant stupéfait.

— Oui, Edouard, oui, comme marin... si tu le veux toutefois, se hâta d'ajouter la mère de Rosalie.

Le rouge monta au visage du jeune garçon ; ses yeux exprimaient une joie profonde. C'était son rêve qui se réalisait.

— Ah ! tante... tante... certainement, je veux bien, s'écria-t-il.





— J'ai bien envie de lui tordre le nez grommela-t-il, entre ses dents. (Page 168.)

M^{me} Morin courba la tête, et comme l'enfant se rapprochait d'elle :

— Va jouer, lui ordonna-t-elle.

Edouard sortit dans le jardin, ne comprenant pas grand chose à ce qui venait de se passer. Mais dehors sa joie éclata. Il se mit à courir et à bondir en criant :

— Je vais être marin... je vais être marin... J'irai loin, loin... en Amérique, en Afrique, en Asie, comme les enfants du capitaine Grant... au pôle Nord, comme le capitaine Hatteras... Je vais être marin.

— Eh bien? fit Rosalie avec une certaine ironie, dès que le jeune garçon se fut retiré.

— Tu réussis dans tout ce que tu veux faire, répondit sa mère.

Et elle ajouta d'un ton solennel :

— Dieu veuille que tu réussisses toujours ainsi et que tu ne te heurtes pas un jour à quelque effroyable déception.

— Pourquoi me dis-tu cela? demanda Rosalie d'une voix sifflante, en pâlisant affreusement.

— Pour rien, répliqua M^{me} Morin.

Un long silence suivit ces paroles, et, si long qu'il fût, il suffit à peine à M^{me} Pénaire pour reprendre son sang-froid.

Enfin elle se leva.

— Affaire conclue, dit-elle.

— Il le faut bien, murmura sa mère. Mais où et à quelle heure verrai-je ce capitaine de bateau?

— Viens dans la journée, aux bureaux de la banque... vers trois heures.

— J'y serai.

La mère et la fille se séparèrent sans autres démonstrations d'amitié; le lien qui avait rapproché ces deux cœurs durs et farouches s'était bien relâché avec le temps.

Cependant Rosalie partit triomphante.

Le soir, avant le moment de se mettre à table, elle eut le temps de dire à son mari :

— Ma mère consent. Seulement elle veut voir le capitaine Crenancier, demain, dans vos bureaux, vers les trois heures.

— Elle le verra. Ainsi elle consent, murmura le banquier dont le visage rayonna. Ma foi! si elle s'était obstinée, j'allais vous proposer de lui rogner les vivres.

Rosalie regarda son mari avec mépris; et celui-ci regretta la parole qui venait de lui échapper. Rosalie trouvait l'aveuglement de Pénaire ridicule. Mais cette idée de retirer à sa mère la pension qu'elle lui faisait lui parut plus sotte encore que son aveuglement. C'était en effet la dernière chose qu'elle pût faire, mais le banquier ne s'en doutait pas.

CHAPITRE V

Deux nouveaux personnages.

EXISTE-T-IL encore dans le monde de la finance quelques vétérans de la coulisse qui se rappellent l'époque où l'on parlait avec admiration et comme d'une chose rare de l'hôtel de Rotschild? Ce n'est pas que les survivants de cette époque patriarcale manquent; d'abord elle n'est point plongée aussi loin dans la nuit des âges qu'on pourrait le croire; ensuite la coulisse est moins meurtrière que la marine ou l'état de mineur, et les ouvriers du trois pour cent vivent en général assez vieux, à moins que les fluctuations de la baisse ou un excès de truffes ne les emportent à la fleur de l'âge.

Et cependant petit est le nombre de ceux qui se souviennent du temps où l'on parlait de la maison des Rotschild, — de la maison en pierres de taille entre cour et jardin, sise rue Laffitte, comme d'un *nec plus ultra* du luxe financier. Volontiers aujourd'hui on n'y voit plus qu'un témoignage monumental de la parcimonie du roi des juifs, parvenu à cette haute situation en se faisant le juif des rois. Voulez-vous admirer aujourd'hui les temples élevés au dieu Plutus? Allez rue Lepelletier, allez rue Chauchat, dans ce coin perdu derrière l'Hôtel des Ventes, et vous pourrez contempler des portiques, soutenus par des colonnes d'ordre corinthien, le plus riche des ordres, et partant le seul qui convienne aux pontifes de l'argent; allez vous recueillir devant le Comptoir d'escompte; allez vous agenouiller devant le Crédit-Lyonnais, plus superbe et aussi vaste que la Banque de France elle-même. Voilà des monuments! voilà des palais! ou plutôt, car il faut de toute nécessité revenir au seul terme convenable, voilà des temples!

Il fut un temps... Mais qui se le rappelle à la Bourse? c'est le pays des illusions par excellence. On y croit toujours, et de bonne foi, que ce qui existe dans le moment même a existé de toute éternité. Une succession de météores a illuminé les colonnes du péristyle et le dernier paraît toujours le plus brillant. Hurrah! les étoiles filent vite, décrivant des trajectoires plus ou moins étendues, l'une jusqu'à Bruxelles, l'autre jusqu'à Londres, quelquefois jusqu'à New-York, mais quelquefois aussi jusqu'à Poissy seulement. Chaque nouvel astre financier surpasse l'astre précédent par un surcroît de splendeur. Celui-ci s'est fait construire la maison de Nîmes pour y placer ses bureaux; celui-là ne sera pas en reste et s'offre le Parthénon, et d'autres viennent qui surenchérisent. A quand les pagodes hindoues? A quand Saint-Pierre de Rome? Et comment voulez-vous que les coulissiers se rappellent le temps



où l'hôtel Rotschild, tout uni et tout bête, émerveillait les gens ferrés sur la valeur des moellons et des mètres carrés de terrain dans le neuvième arrondissement.

Pénaire fut astre aussi comme un autre. Quand il avait ses bureaux au premier rue Saint-Marc, c'était un petit manieur d'argent, ce que les gros usiniers d'Alsace appellent dédaigneusement un margotin. A cette époque il ne possédait même pas une maison hors de Paris. Il s'était bien rattrapé depuis. En 1872, il avait château à la campagne, villa à Trouville, sans compter des bois, des chasses réservées et ses plantations de Boyamo. Qui donc se rappelait Pénaire, le margotin de la rue Saint-Marc? Personne assurément. Dieu bénit le travail honnête. Pénaire avait hérité d'abord. A son million il avait joint la part de ce pauvre diable qu'on n'avait jamais retrouvé, de ce Charles Lemonnier. Ensuite il avait fait un beau mariage; il avait épousé une femme superbe et une dot non moins superbe. L'écusson de la dame, assurait-on, était traversé par une barre d'illégitimité; mais, vive Dieu! quand la barre est d'or, il n'y a pas de gentilshommes qui ne s'inclinent devant elle.

Et puis, pendant la guerre, Pénaire avait fait des affaires. Cette espèce d'hommes est merveilleuse. Les malheurs publics forment l'engrais de leur fortune. Dans l'abîme où d'autres voient disparaître affections et bien-être, situations acquises, espérances légitimes, fruits d'un long et opiniâtre travail, sans compter leur sang et celui des leurs, Pénaire avait puisé, puisé sans cesse; et les sacs d'argent, et les rouleaux d'or, et les portefeuilles gonflés de valeurs étaient sortis des profondeurs sombres.

Il fit, travailleur âpre et toujours à l'affût,
 Suer à nos malheurs des châteaux et des rentes;

 Pour lui, pour que cet homme ait des fleurs, des charmilles,
 Des parcs dans Paris même ouvrant leurs larges grilles,
 Des jardins où l'on voit le cygne errer sur l'eau.
 Un million joyeux sortit de Waterloo.

Pour Pénaire, Sedan fut le Waterloo dont parle le grand poète. Il trafiqua, cet homme, pour la France, pour l'Allemagne, pour tout ce qu'on voulut, et, quand il rentra à Paris, en 1871, sur les ruines fumantes, lui, homme d'ordre, lui, conservateur, il vit la foule financière, les nuées de corbeaux qui s'abattent chaque jour sur les marches de la Bourse, suivies des nuées, plus nombreuses encore, si nombreuses que le ciel en est noir, des nuées de buses et de dindons, se précipiter au-devant de lui, agiter les ailes et crier d'enthousiasme devant le vautour de marque.

Oh non! on ne se souvenait plus du margotin Pénaire. On disait Pénaire comme comme on disait Huguet. Un malin! c'est un malin! S'il avait eu le temps, le malin aurait fait construire quelque palais pour y loger la *Banque industrielle et com-*



merciale des Deux-Mondes. Il n'avait pas le temps. Il acheta deux millions un colossal immeuble boulevard Haussmann; il en dépensa un autre pour l'aménager et le meubler. Il ne regardait pas à la dépense et faisait grand. Il est vrai que ce n'était pas son argent qui passait là, mais celui des buses et des dindons. Le sien, l'argent sacré de Pénaire, on l'avait transformé en terres et en immeubles, sans compter tout ce qui passait au nom de madame, dont il ne fallait pas confondre les intérêts avec ceux de monsieur, car ils étaient unis, ces dignes personnages, sous le régime dotal.

BANQUE INDUSTRIELLE ET COMMERCIALE DES DEUX-MONDES. CENT MILLIONS DE CAPITAL.

Voilà ce qu'on pouvait lire en lettres d'or tout au long d'un balcon du boulevard Haussmann. Même sans soleil, les passants clignaient de l'œil, éblouis. Quelques-uns saluaient, parole d'honneur! Et devant la porte cochère, monumentale, les files de voitures s'allongeaient, landaus, tilburys, coupés et fiacres... Tout le Paris qui tripote et qui fricote avait affaire dans cette maison.

Ce qu'on y faisait est inimaginable; on y creusait des mines; on y construisait des grottes; on y défrichait des landes; on y exploitait des forêts vierges; on y semait du coton; on y récoltait du sucre; on y cherchait des trésors et l'on y transmutait les métaux.

Et, de tous les coins de la France, l'argent arrivait. Tel qui avait laissé un sien frère mourir de faim, faute de cent francs, écrivait des lettres éplorées pour qu'on voulût bien accepter, employer, placer ses économies de vingt ans. Mais le moyen de résister à une banque qui n'entreprenait pas d'affaires donnant au bout de trois ans un bénéfice de moins de vingt pour cent! Et des primes, et des remises, et des avantages de toute sorte. Qui versait 50,000 francs tout de suite se constituait immédiatement un capital de 75,000 francs donnant ou devant donner vingt-cinq pour cent d'intérêt. Et les gogos, séduits, d'accourir, de se presser, se battant aux guichets pour verser. Le Pactole passe à Sardes, disait la géographie ancienne. En 1872, le Pactole passait boulevard Haussmann.

Les bureaux étaient immenses, innombrables, un vrai dédale, on s'y perdait. Il y avait des guichets partout. Ça et là, à travers des grillages, comme des monstres redoutables, idoles de bronze au pied desquelles on aurait répandu son sang, on apercevait des caisses colossales. Parfois un caissier ouvrait un battant énorme; les serrures compliquées d'acier jetaient des éclairs et, vaguement, des blancheurs d'argent, des reflets d'or empilé apparaissaient. Vingt caisses étaient ouvertes pour recevoir; il y en avait une où l'on payait, mais la folie était si grande que les gens ne s'informaient même pas de son existence.

Et les salles, les cabinets formaient des enfilades interminables: salle du conseil, cabinets des administrateurs, cabinets des sous-administrateurs, cabinet du secrétaire général, et, quelque part, quand on avait traversé dix pièces, derrière

des tapisseries d'Aubusson, le refuge mystérieux et redouté où siégeait M. le directeur général, c'est-à-dire Pénaire.

Tout cela était meublé avec un luxe inouï ; d'épais tapis étouffaient partout le bruit des pas, Ça et là, sur des banquettes, devant des tables chargées de papiers, debout devant des portes que les étrangers contemplaient avec émotion, se tenaient des garçons de bureau, graves et sévères, dans leur uniforme imposant. Leur bicorne était posé sur leur tête d'une manière provocante ; leur parole était brève et tout juste aussi polie qu'il fallait, mais pas un iota de plus. Les employés se partageaient en deux catégories, les décorés et les gommeux. Les premiers, gailards à moustache, gardaient la prestance de l'homme qui a porté du fer au côté ; les seconds ressemblaient tous à Capoul et faisaient la joie des coiffeurs et des marchands de pommade.

Tout ce monde avait des habitudes discrètes ; un murmure remplissait les bureaux de la *Banque industrielle et commerciale des Deux-Mondes*, mais personne n'aurait osé élever la voix au delà du diapason réglé pour la maison. On sentait que c'était une banque modèle, où l'ordre régnait, et cette pensée en attendrissait plus d'un.

Le lendemain du jour où Rosalie avait eu avec sa mère l'entretien que nous avons rapporté dans le chapitre précédent, deux personnages d'aspect bizarre firent leur entrée, entre deux et trois heures de l'après-midi, dans les bureaux de la banque.

C'était le moment le plus animé de la journée. On ne voyait que gens aller et venir ; un bruit d'argent remué sortait des guichets où se pressaient de véritables queues. Les garçons, imperturbables au milieu de l'agitation générale, dominaient le tumulte de leur parole raide et posée, donnant à chacun le renseignement qu'il demandait.

Quand les deux personnages furent entrés dans la première pièce, ils s'arrêtèrent pour regarder ce mouvement, sans paraître remarquer un huissier qui les examinait curieusement.

— Il y a de la houle, grogna l'un des deux nouveaux venus en soulevant son gilet pour placer sa main droite dans la ceinture de son pantalon. Et il demeura immobile, en contemplation devant ce spectacle vivant, la main gauche appuyée sur le manche d'un parapluie.

Son compagnon se contenta de rire ; mais ce rire éveilla immédiatement l'attention et de tous côtés on se retourna pour regarder la paire d'originaux.

Le premier n'avait rien de particulièrement remarquable, si l'on détaillait chaque trait de sa physionomie, chaque pièce de son costume, sauf une, et cependant cet ensemble ne pouvait point passer inaperçu. Ses gestes et ses tics devaient naturellement attirer les regards ; d'abord cette habitude de fourrer sa main dans la ceinture de son pantalon : puis un certain clignement de l'œil gauche qui entraînait

le plissement de tous les muscles de la joue. Bien fin cependant qui aurait pu interpréter sans hésiter le sens de cette grimace mystérieuse!

On y pouvait trouver un amalgame des sentiments les plus divers, admiration, raillerie, adhésion, signe d'intelligence, restriction mentale, tout ce qu'on voulait. D'ailleurs, au repos, cet individu avait une physionomie à la fois énergique et narquoise, mais passablement commune; la barbe blonde, d'un blond brûlé, dans laquelle, en regardant bien, on aurait aperçu quelques poils blancs; les yeux petits, vifs, d'un gris bleu clair, habitués à la lumière comme ceux des oiseaux de haut vol; le teint coloré, pas précisément cuivré, et cuit par le soleil et le grand air et deux anneaux aux oreilles comme un suppléant de délégué sénatorial. Cet homme, d'une taille moyenne, lourd mais vigoureux, avait la tête d'un bon Normand de quarante à cinquante ans.

Il était plus difficile de deviner sa profession que sa nationalité. Un climat plus chaud et plus rude que celui de la Normandie avait peint cette figure, roussi cette barbe, donné à ces petits yeux un éclat dur et presque métallique. Si cet homme était un cultivateur, ses champs n'étaient pas dans la vallée d'Auge. Mais était-ce un cultivateur? Il était si singulièrement accoutré, quoique très proprement, qu'on ne savait que penser. Son paletot-sac, son gilet à chamarrures, son pantalon clair à jambes très larges, le foulard gris noué en guise de cravate autour de son cou ne trahissaient aucune profession. Ce qui déroulait plus que tout le reste, c'était le chapeau extraordinaire que ce personnage portait d'ailleurs avec une satisfaction visible; un chapeau haut de forme, en soie, vrai pain de sucre tronqué, avec des bords d'une largeur inusitée, à rendre jaloux un philosophe positiviste ou un membre de la société d'émulation du département de la Lozère. Où cet homme avait-il découvert ce chapeau merveilleux? C'est un secret que nous pénétrons peut-être. Quant à son parapluie, tout neuf, il trahissait le préjugé d'un étranger contre Paris. Ce parapluie, par la plus belle journée d'août, avec un soleil tropical dans un ciel sans nuage, exprimait sous une forme tangible et palpable, cette pensée des gens du Midi: « Il pleut sans cesse à Paris. » Ce Normand nourrissait évidemment contre la « capitale » les préjugés d'un Provençal.

Proudhon a écrit un livre fameux sur le système des contradictions économiques; qui donc essayera, d'écrire un livre du même genre sur le système des contradictions naturelles? Ce Normand s'était armé d'un parapluie, comme un Provençal, pour visiter Paris. Son compagnon ne portait qu'une badine, surmontée d'une pomme d'ivoire énorme, et cependant ce compagnon était bien autrement du Midi que tous les Provençaux et que tous les Gascons réunis; c'était un enfant de l'Afrique, il était nègre! Un nègre luisant, crépu, ciré, riant et grouillant; un amour de nègre. Le blanc de ses yeux, pareils à deux boules de nacre, roulait sans cesse dans tous les sens, et sans cesse, un rire, tantôt silencieux et tantôt éclatant, retroussait ses lèvres rouges et découvrait la plus superbe rangée de doubles-blancs qu'on puisse imaginer. Tous ses membres remuaient; il fallait voir la pomme

d'ivoire glisser dans les doigts noirs de ce nègre fait du plus irréprochable ébène. Il était mis avec une recherche vraiment coquette. Vêtu d'un complet en nankin, quand il se découvrait, de loin, dans la rue, on aurait cru voir un serin gigantesque dont on aurait barbouillé la tête en noir. Une cravate d'un bleu aveuglant flottait sur son plastron éblouissant, mais tout cela n'était rien auprès de sa coiffure; un chapeau gris, d'un gris de tourterelle, avec un immense voile vert enroulé autour et dont les bouts pendaient dans le dos du plus coquet de tous les nègres. En vérité, c'était ineffable.

Tels étaient les deux personnages qui, au jour et à l'heure que nous avons indiqués, firent leur entrée dans les bureaux de la *Banque industrielle et commerciale des Deux-Mondes*, et le lecteur ne s'étonnera plus de la curiosité admirative qu'ils soulevaient autour d'eux.

Cependant l'huissier, — car il n'y avait pas que des garçons de bureau dans cette prodigieuse maison, il y avait aussi des huissiers avec chaîne au cou, — l'huissier donc s'approcha des nouveaux venus, le sourire sur les lèvres, et leur demanda ce qu'il fallait pour leur service.

L'homme au chapeau en pain de sucre se retourna vers le nègre et lui donna un coup de coude dans les côtes en lui désignant l'huissier d'un mouvement de tête et avec sa grimace significative :

— Hein ! l'Oncle-Tom, qu'est-ce que tu dis de ce paroissien-là ?

Assurément l'étranger montrait l'huissier de la *Banque industrielle et commerciale des Deux-Mondes* à son compagnon comme une des curiosités de la ville, mais sans aucune intention de froisser ce personnage majestueux; les yeux du nègre d'ailleurs dénotaient une admiration naïve dont des célébrités européennes et même universelles se seraient fort bien contentées. Mais l'huissier, susceptible à l'excès, et bien qu'il se fût peu gêné un instant auparavant pour rire au nez des étrangers, prit un air renfrogné.

— Il n'y a pas de paroissiens ici, entendez-vous ? dit-il. Si vous n'avez rien à faire dans les bureaux, sortez.

L'homme au chapeau en pain de sucre retira la main de la ceinture de son pantalon et se gratta le front d'un air perplexe.

— J'ai bien envie de lui tordre le nez, grommela-t-il entre ses dents.

— Eh bien, voyons, sortez-vous ? reprit l'huissier.

Tout à coup, d'une voix formidable et en fixant ses petits yeux peu commodes sur le valet interdit, l'homme cria :

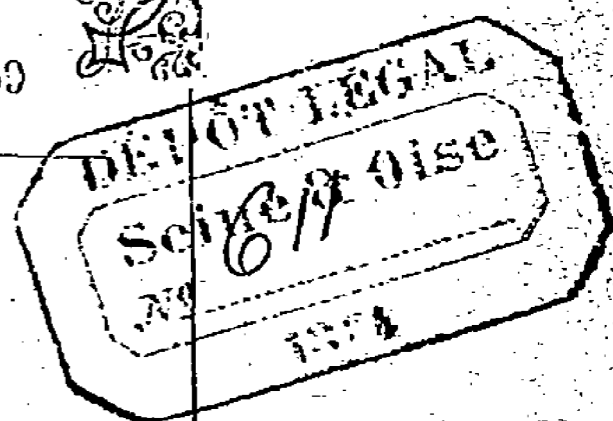
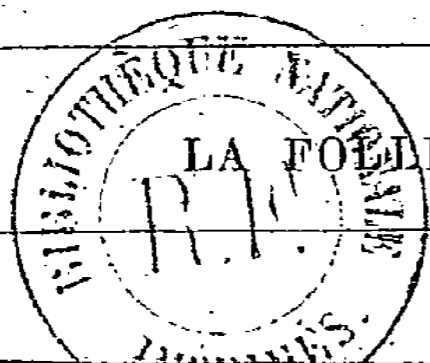
— Je ne sortirai pas avant d'avoir parlé à M. Pénaire qui m'attend.

En entendant le nom sacré, l'huissier fit un pas en arrière.

— Monsieur, excusez-moi, dit-il. Est-ce que vous seriez le capitaine Creancier ?

— Sans doute, mon petit, répondit l'étranger en se radoucissant.

— Dans ce cas, monsieur, suivez-moi. Je vous demande bien padron. Je ne



— Vois donc, tante, le beau nègre. (Page 1)

savais pas. J'ai reçu des instructions particulières à propos de vous, monsieur.

Le capitaine Crenancier, tout à fait calmé, fit à l'huissier de petits signes d'intelligence; puis, joignant le geste aux signes, il le poussa doucement vers les portes qui devaient communiquer avec les bureaux particuliers.

— Marchons, mon ami, marchons, dit-il. Il n'y a pas eu de mal; il n'y a pas eu de mal. Seulement, quand on ne connaît pas les gens, on ne s'amuse pas à les asticoter. C'est du moins l'usage de mon pays. Autrement on s'expose à des impairs. Marchons, mon bon ami, marchons. Je suis le capitaine Crenancier lui-

même et voici l'Oncle-Tom, le fils d'un roi, d'un roi très puissant, mon esclave hier, homme libre aujourd'hui. N'est-ce pas, l'Oncle-Tom ?

L'huissier, tout en guidant les deux originaux et bien que vexé de s'être trompé, se retourna pour jeter un coup d'œil sur le fils d'un roi puissant, qui s'appelait comme le héros de M^{me} Beecher Stowe.

Le nègre paraissait enchanté ; il s'était redressé et portait sa badine toute droite comme un cierge.

— Oui, oui, dit-il dans un affreux baragouin, moi, fils de roi, moi, fils de Huakoko, moi, Oncle-Tom, moi, homme libre.

Dans les bureaux, on regardait passer ce cortège avec un véritable ahurissement. Qu'est-ce que le patron pouvait bien avoir à démêler avec de pareilles caricatures ? se demandait-on.

L'Oncle-Tom jetait autour de lui des regards effarés. Cette foule de commis, ces meubles luxueux, ces tapis, ces tentures, tout cela l'éblouissait. Cependant il faisait des efforts incroyables pour se tenir à la hauteur du milieu dans lequel il se trouvait transporté. Il ne riait plus et il affectait une raideur qu'il estimait capable de donner aux gens une haute idée de sa dignité naturelle.

Le capitaine Crenancier s'en aperçut ; il lui allongea un coup de parapluie dans les jambes.

— Tu vas attraper des crampes dans les mollets, mon garçon, lui dit-il. Pourquoi roules-tu tes yeux comme des boules de loto en regardant ces gens-là ? Ce ne sont que des gratte-papier, après tout. Tu ravales la majesté royale, espèce d'animal. Que dirait le roi Soleil, ton père ?

L'Oncle-Tom ne répondit pas ; il n'en aurait pas eu le temps d'ailleurs, car, arrivé à la porte du cabinet du directeur, l'huissier s'arrêta tout à coup, pris d'un scrupule.

— Monsieur, fit-il en s'adressant au capitaine Crenancier, j'ai bien reçu des ordres en ce qui vous concerne. Mais, monsieur, là .. je ne sais pas...

— Vois-tu, moricaud, comme on est poli dans la capitale de l'univers. Il t'appelle monsieur...

Après avoir adressé ces mots à son compagnon, le capitaine Crenancier se tourna du côté de l'huissier :

— Ne vous inquiétez pas du fils du roi Huakoko... Il va m'attendre ici.

L'huissier pensa que le fils du roi Huakoko aurait aussi bien pu attendre dans l'antichambre, mais décidément le capitaine, malgré son chapeau saugrenu, lui inspirait du respect ; il ne fit donc aucune objection. Il frappa à la porte du cabinet directorial et s'y glissa sans faire de bruit.

— Je ne suis pas fâché d'être entré par ici aujourd'hui, dit le capitaine Crenancier à l'Oncle-Tom. Après tout, nous méritons autant que d'autres les honneurs du grand escalier et des tapis dans les salons, n'est-ce pas, fils de roi, et nous ne sommes peut-être pas les pires coquins qui aient suivi ce chemin-là.

En ce moment, l'huissier reparut et invita d'un geste le capitaine à pénétrer dans le cabinet; puis, après avoir jeté un dernier coup d'œil sur le nègre, il le laissa seul dans le salon d'attente.

L'Oncle-Tom en fit lentement le tour, inventoriant toutes choses avec des grimaces d'étonnement et d'admiration les plus comiques. Quand il eut fini son inspection, il s'étala tout de son long sur un pouf, où il attendit, en jouant avec les bouts de son voile vert, que son compagnon vint le relever de sa faction.

Pénaire avait reçu le capitaine en lui adressant un sourire aimable, marque de sympathie et presque de déférence que le banquier n'accordait pas fréquemment aux gens qui dépendaient de lui. Le capitaine lui en imposait. C'était un homme rude, et Pénaire respectait instinctivement les hommes rudes, et puis il y avait dans le tour ténébreux que le capitaine donnait à ses moindres paroles et dans ses continuels demi-sourires quelque chose d'obscur qui exerçait une réelle influence sur l'esprit du banquier. « Le gaillard ne parle que par sous-entendus, pensait-il. Il ne se compromettra jamais ni ne compromettra jamais les autres. D'ailleurs c'est un homme d'exécution, et l'on peut compter sur lui. »

Telle était l'opinion, bonne ou mauvaise, que Pénaire avait conçue du commandant du *Tantale*. En tout temps il le traitait avec une rondeur que les circonstances allaient transformer en familiarité presque amicale.

— Ah! capitaine, je suis heureux de vous voir plus tôt que je ne m'y attendais, dit-il en débutant.

— Si je suis en avance... répliqua le capitaine en faisant un pas vers la porte.

— Diable d'homme! puisque je vous dis que je suis heureux de vous voir. Asseyez-vous donc. Nous allons tout de suite traiter une affaire qui m'intéresse particulièrement. Ensuite nous parlerons du chargement du *Tantale*.

Le capitaine Crenancier s'assit sur un fauteuil, le long du mur, et attendit le corps penché en avant, les mains sur les genoux, dans l'attitude de quelqu'un qui regarde au fond d'un trou.

Pénaire chercha un instant ce que le capitaine pouvait bien examiner si attentivement sur le parquet, mais il ne vit rien.

— Je vous écoute, monsieur, dit Crenancier.

— Ah! très bien. Mon brave capitaine, l'affaire est enlevée. Le jeune homme dont je vous ai parlé vous sera remis et vous l'embarquerez avec vous sur le *Tantale*.

— La vieille dame a donc consenti à en faire un marin?

— Oui, oui, ce n'a pas été sans peine. Les femmes sont toutes les mêmes; elles s'imaginent qu'envoyer un enfant à la mer, c'est l'envoyer à une mort certaine. Je leur ai cité votre exemple. Voilà trente ans que vous naviguez; on peut donc vieillir dans le métier.

Le capitaine cligna de l'œil.

— On peut y mourir jeune aussi, dit-il.

Pénaire ne répondit pas sur-le-champ ; il eut comme une velléité de cligner de l'œil à son tour, mais il préféra ouvrir les bras d'un air désolé :

— Nous sommes tous mortels, déclara-t-il.

— Ça, on peut le dire sans crainte de se tromper, fit remarquer le capitaine.

— Pour en revenir à ce jeune homme, sachez, capitaine, que son avenir m'inquiète beaucoup... Je serais désolé qu'il tournât mal...

— On en aura soin, monsieur, soyez tranquille.

— Je désire qu'il devienne un vrai marin... C'est un gaillard déterminé, un mauvais caractère, emporté, querelleur...

— Un enragé, quoi ?

— Comme vous dites, capitaine, un enragé. Dans son intérêt, vous ferez bien de le traiter durement. Faites-lui entrer son métier dans les os, hein ! vous me comprenez. Quand il y aura du danger, ne craignez pas de le lui faire partager... Envoyez-le dans les cordages quand il y aura beaucoup de vent... Ça l'habitue.

A mesure que le banquier parlait, le capitaine Crenancier relevait la tête et dardait sur son interlocuteur ses petits yeux clairs, au regard perçant. Au dernier mot, il se renversa dans son fauteuil, fit sa grimace ordinaire en enfonceant sa main dans la ceinture de son pantalon, et sur un ton indéfinissable :

— Mazette ! monsieur, voilà un garçon auquel vous vous intéressez fidèlement.

— C'est un pauvre orphelin, fit Pénaire en secouant la tête. Mais je m'y intéresse comme il faut... sans faiblesse... et je souhaite que vous m'imitiez. Pas de faiblesse, surtout... Sans doute je serais fâché qu'il lui arrivât malheur. Son père ne valait pas cher, et vous connaissez le proverbe, capitaine : Tel père, tel fils... C'est de la mauvaise graine. Si, par accident, vous le perdiez en route, ma foi ! il n'y aurait ni de votre faute, ni de la mienne... Vous saisissez !

Le capitaine retira sa main de la ceinture de son pantalon pour se gratter le nez tout en clignant de l'œil.

— Si je saisis, dit-il... Je crois bien, que je saisis.

— Je vous remettrai deux mille francs, capitaine, avant l'embarquement du jeune homme et trois mille autres... quand son éducation maritime... sera terminée...

Pénaire hésitait un peu en prononçant ces derniers mots et regardait Crenancier en dessous. Celui-ci demeura impassible.

— Deux et trois cinq... grogna-t-il. Ça va. Nous signerons un papier.

— Un papier !... A quoi bon ? Entre honnêtes gens, la parole suffit.

— Je tiens à mon papier, monsieur. Habitudes d'ordre... Donc, deux mille avant... trois mille après... ça va tout seul. On pourra montrer ce papier-là à tout le monde. Tous les jours on contracte des engagements de cette espèce.

Le banquier réfléchit un moment.

— Soit, dit-il.

— Décidément, pensa-t-il, voilà un homme fort.

La porte s'entr'ouvrit alors et l'huissier s'avança discrètement auprès de son patron pour lui dire quelques mots à l'oreille.

— Faites-les attendre dans la pièce voisine, ordonna Pénaire à haute voix. Ma foi! capitaine, ajouta-t-il quand l'huissier fut sorti, vous allez pouvoir juger du sujet. Il est dans la chambre à côté avec la personne qui a pris soin de lui jusqu'à présent.

— Venons, si vous le voulez bien, à ce qui concerne le *Tantale*, proposa Crenancier.

— J'aurais voulu que Cauville fût là pour s'entendre avec vous. Il s'agit d'enlever des caves de son château plusieurs caisses de cartouches et d'armes qu'il y garde en dépôt... Nous tenons à ce que vous procédiez vous-même à l'opération. Cauville conviendra avec vous du jour et des moyens de transport. Avez-vous vu à Paris les maisons auxquelles je vous ai adressé?

— J'ai un dernier rendez-vous demain.

— Parfait. Vous pourrez retourner au Havre ensuite.

— Je n'en serai pas fâché, déclara le capitaine. L'Oncle-Tom se gâte dans la capitale de l'univers.

— Vous dites?

— Rien. Suffit! je m'entends, grogna Crenancier entre ses dents.

— Enfin, capitaine, je voudrais vous charger d'une mission... assez difficile à remplir, du moins pour moi.

— Est-ce qu'il s'agit encore d'un mousse à faire grimper... dans les cordages, quand il fait du vent? demanda Crenancier.

— Non, répondit assez sèchement le banquier. Voici de quoi il s'agit : Nos amis de Cuba m'avaient prié de leur trouver quelques hommes déterminés qu'ils armeraient pour la défense de nos propriétés... Mais véritablement ce n'est pas facile à dénicher... Est-ce que vous ne pourriez pas, vous, capitaine, recruter quelques aventuriers... des coquins prêts à tout?...

La réponse du capitaine Crenancier se fit attendre quelques instants. Il se livrait à une mimique étrange; il faisait des efforts comme quelqu'un à qui l'on veut faire avaler des choses qui ne peuvent point passer; il mâchonnait, toussait, regardait à droite et à gauche, glissait sa main dans la ceinture de son pantalon et l'en retirait.

— Je suis propre à commander sur le *Tantale*, que j'aime, ma foi! comme mon enfant, dit-il enfin. Je puis lui faire faire le tour du monde sans avarie. Chacun est bon pour son métier, monsieur. Mais vous voulez me confier trop de missions en sus du commandement du *Tantale*. Je ne dis pas pourtant que, en cherchant bien, je ne mettrai pas la main sur les lascars dont vous avez besoin... Toutefois, quant à

vous trouver des coquins, je n'en répons pas... Et vraiment, monsieur, est-il nécessaire de charger un pauvre marin d'une pareille recherche?... On est si bien placé à Paris pour s'y livrer... Il me semble qu'il n'y a qu'à étendre la main ici pour en trouver...

Crenancier cligna de l'œil et même se laissa aller à rire silencieusement.

Le banquier daigna sourire.

— Je ne tiens pas à ce que ce soient absolument des coquins... Des hommes déterminés suffiront... reprit-il.

L'arrivée du marquis de Cauville mit fin à cette conversation.

Ces trois hommes traitèrent ensemble des questions relatives au prochain départ du *Tantale* pour Cuba. Le jour de ce départ fut fixé, et le capitaine s'engagea à faire faire les préparatifs nécessaires pour recevoir à bord le marquis et sa femme.

Enfin, au bout d'une heure, il sortit du cabinet directorial.

Il trouva dans le salon d'attente l'Oncle-Tom debout, faisant des grâces, riant et roulant des yeux en regardant un jeune garçon accompagné d'une vieille dame.

Ces deux personnages attendaient depuis une demi-heure à peu près. Leur arrivée avait tiré le fils du roi Huakoko d'un demi-sommeil dans lequel les cases du royaume paternel et les cafés du boulevard Montmartre se succédaient. Vaguement même l'Oncle-Tom se demandait s'il ne serait pas possible de transporter les uns à la place des autres, avec leurs garçons en tabliers blancs et leurs cocottes passant et repassant sur l'asphalte.

L'entrée de M^{me} Morin et d'Édouard le tira de sa somnolence et dissipa ces douces chimères.

M^{me} Morin tressaillit d'abord comme à l'aspect d'un grand singe que le directeur d'une ménagerie aurait imprudemment lâché; mais elle réprima ce mouvement et s'assit sans dire un mot de l'autre côté de la pièce.

Par ordre, on l'avait envoyée dans ce salon avec son pupille attendre la venue du capitaine.

Cependant, si l'aspect de l'Oncle-Tom avait désagréablement impressionné M^{me} Morin, il avait au contraire singulièrement réjoui Édouard. Tous les nègres de ses lectures s'incarnèrent dans le fils du roi Huakoko, lequel d'ailleurs se trouvait être le premier nègre que le jeune garçon eût vu en chair et en os.

De son côté l'Oncle-Tom admirait ce jeune blanc, si blond, si rose, d'une physionomie si ouverte et si riante. Ils présentaient à eux deux le contraste le plus plaisant et le plus complet.

Enfin Édouard, n'y tenant plus, dit à M^{me} Morin :

— Vois donc, tante, le beau nègre.

— Tais-toi donc, murmura M^{me} Morin.

Mais l'Oncle-Tom avait l'oreille fine. L'observation le chatouilla agréablement dans son amour-propre, et il se mit à rire jusqu'aux oreilles, en imprimant à sa

badine des petits mouvements de haut en bas, signes incontestables de sa jubilation.

Edouard, sans tenir compte de la recommandation de « tante », ajouta presque à haute voix :

— Comme il est d'un beau noir !

Alors les éclats de rire n'en finirent plus ; la peau de l'Oncle-Tom prit une teinte bronzée, car la joie lui avait fait monter le sang au visage, et ce fut une succession de hi ! hi ! hi ! et de ha ! ah ! ah ! devant lesquels M^{me} Morin elle-même ne put tenir son sérieux.

— Gentil petit blanc ! gentil petit blanc ! s'écriait de temps en temps l'Oncle-Tom, sans oser pourtant entamer la conversation, car la vieille dame retenait l'enfant près d'elle, et, malgré un sourire passager, l'expression revêche de sa physionomie arrêtait l'expansion naturelle du descendant de Cham.

Enfin le capitaine Crenancier parut.

Il avait l'air d'assez mauvaise humeur. A la manière dont il tourna les yeux de son côté, l'Oncle-Tom devina ses mauvaises dispositions et réprima son hilarité.

Crenancier s'arrêta et regarda Edouard avec un sentiment qui, peu à peu, opéra une sorte de détente dans l'esprit du capitaine. Il passait par la sensation d'un homme dont la figure et les mains ont été coupées, écorchées, par une bise aigre et qui tout à coup sent le vent tomber et un rayon joyeux rétablir l'équilibre dans son organisme.

Edouard avait produit sur le capitaine le même effet qu'il avait produit sur l'Oncle-Tom, et qu'il produisait sur tous ceux qui le rencontraient ; il avait plu. O don de plaire, don précieux, si rare et si désirable, à combien de vertus, de travail, de qualités, d'efforts difficiles, ne supplées-tu pas ?

Les natures abruptes ou incultes sont souvent plus accessibles que d'autres aux impressions premières et moins aisément que d'autres elles en reviennent.

Le capitaine cligna de l'œil en saluant M^{me} Morin d'un geste.

— Voilà l'enfant, dit-il.

M^{me} Morin examina le capitaine avec attention, mais sans pouvoir se faire une idée, même vague, de son caractère.

— Oui, monsieur, c'est lui, répondit-elle. Je suppose que vous êtes le capitaine Crenancier ?

— En personne, et voici l'Oncle-Tom, fils de roi, mon domestique.

Edouard se mit à rire.

— Le fils d'un roi, domestique ! s'écria-t-il.

L'Oncle-Tom riposta en roulant des yeux :

— Mon maître plus qu'un roi, li est capitaine.

Crenancier parut flatté.

— Ainsi, mon garçon, dit-il en posant sa grosse main sur la tête bouclée de l'enfant, tu veux devenir marin ?

— Oui, monsieur.

— Appelle-moi capitaine. Et tu n'auras pas peur ?

— Non, capitaine, répliqua Edouard en rougissant.

— Monsieur, vous avez l'air d'un honnête homme, dit M^{me} Morin, je confie cet enfant à votre garde. Vous ne le rudoierez pas. Il est plein de bonne volonté ; vous en serez content ; mais ne le rendez pas malheureux... et surtout ne l'exposez pas à des dangers... au-dessus de son âge.

— Les cordages... quand il fait du vent... grommela Crenancier en faisant la grimace.

— Vous dites ?

— Rien, rien, ma bonne dame... C'est entendu, j'aurai soin de votre garçon... foi de marin ! Voilà un nouveau compagnon pour nous, l'Oncle-Tom...

— Petit blanc, venir avec nous, sur le *Tantale* ?

— Oui, fils de roi, comme novice.

— Tant mieux... tant mieux... moi, bien content... Petit blanc, bien gentil... Moi, soignera bien petit blanc... Ferai bon rata... raconterai bonnes histoires...

— Suffit ! dit le capitaine à l'Oncle-Tom, qui, dans son contentement, se laissait peu à peu entraîner jusqu'à ébaucher une bamboula dans un des salons de la *Banque industrielle et commerciale des Deux-Mondes*.

— Quand partez-vous, monsieur ? demanda M^{me} Morin.

— Dans quatre jours, répondit le capitaine, le *Tantale* lève l'ancre pour le Rio Cauto de Cuba. Amenez-moi le jeune homme la veille. Achetez-lui de bons effets, solides, pour le froid et pour le chaud ; beaucoup de chaussures et des chemises de laine... Comment t'appelles-tu, mon garçon ?

— Edouard, capitaine.

— Edouard... Et puis, après ?

Le capitaine regarda tour à tour l'enfant et M^{me} Morin.

— Edouard... c'est tout, répondit-elle.

Crenancier passa la main dans la ceinture de son pantalon.

— C'est court, murmura-t-il. Après ça, il est peut-être fils de roi, comme l'Oncle-Tom.

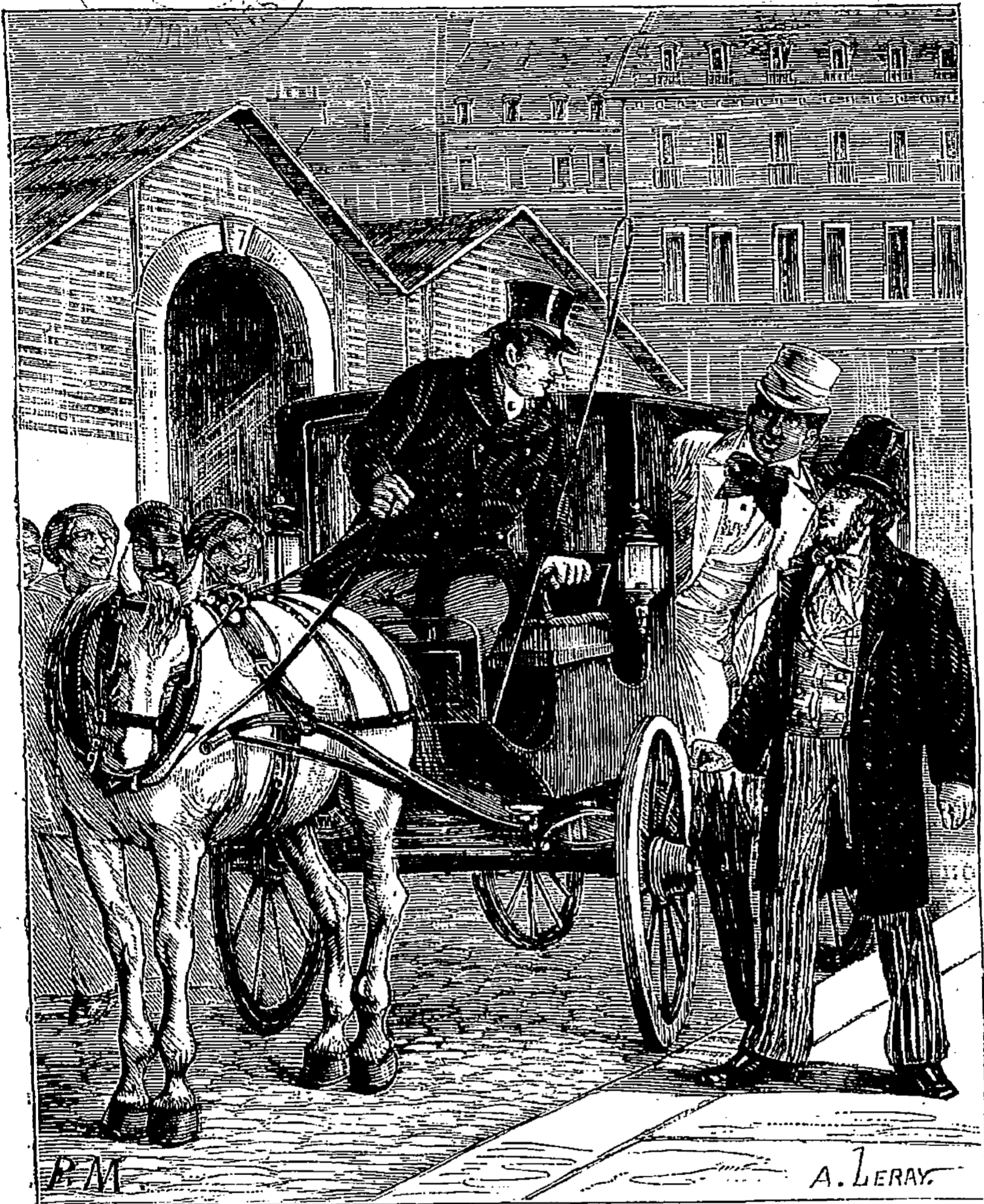
Et le capitaine cligna de l'œil joyusement.

— Et maintenant en route, dit-il au nègre.

Il salua légèrement M^{me} Morin, serra la main d'Édouard, lui tapota les joues et sortit, suivi de l'Oncle-Tom, qui sautillait en adressant ses plus joyeuses grimaces à l'enfant.

— Il a l'air d'un brave homme après tout, se dit M^{me} Morin en se retirant à son tour.

Edouard était ravi, il pensait aux bonnes histoires que l'Oncle-Tom avait promis de lui conter, quand il serait novice, à bord du *Tantale*, et voguant vers le Rio Cauto de Cuba.



Crenancier descendit du fiacre et regarda le cocher d'un air furieux. (Page 181.)

CHAPITRE VI

Comme on se rencontre.

Le capitaine et l'Oncle-Tom gagnèrent les grands boulevards, en marchant côte à côte, sans s'adresser la parole.

E'Oncle-Tom, avec la mobilité d'esprit des hommes de sa couleur avait déjà oublié le petit blanc et l'air soucieux de son maître. Il s'occupait d'ailleurs aussi peu que possible des affaires que ce dernier pouvait avoir à Pa-

ris. Véritable enfant de la nature il jouissait du plaisir de parader dans la grande ville, ouvrant la bouche d'admiration au moindre sujet et riant d'un rire démesuré toutes les fois que ses yeux se rencontraient avec ceux d'une « petite blanche. »

Cet événement se renouvelait fréquemment, car l'Oncle-Tom ne pouvait manquer d'attirer l'attention de tous les passants. Déjà même plusieurs petites dames, fort délurées dans leur marche et dans leurs toilettes flamboyantes, peintes comme des statues polychromes et fardées comme des momies, avait dit entre haut et bas en frôlant l'Oncle-Tom :

— Quel amour de moricaud !

Le nègre, caressé jusque dans les profondeurs les plus intimes de son être, avait roulé ses yeux de manière, à donner aux passants la crainte de quelque accident irréparable.

Dans tout autre moment, le capitaine Crenancier se serait amusé comme un bien heureux, si tant est que les bienheureux s'amusaient, des mines de son compagnon, et il n'aurait pas manqué de cligner de l'œil à l'adresse des nymphes de trottoir que la peau noire et le voile vert de l'Oncle-Tom touchaient au vif ; mais le capitaine Crenancier n'avait pas le cœur à la bagatelle. L'effet calmant produit par la rencontre du jeune garçon, son futur novice, s'était dissipé, et toute sa mauvaise humeur lui était revenue. Il était pareil à un homme qui, par pure courtoisie, vient d'avaler sans se plaindre, un breuvage amer qu'on lui a servi, dans un grand dîner, comme une liqueur rare et de choix.

— Pouah ! pouah ! faisait-il de temps en temps.

A la fin et au moment où l'Oncle-Tom s'y attendait le moins, son maître le saisit brusquement par le bras.

— Vois-tu, moricaud, on a beau aimer fourrer les autres dedans, prendre parti pour les forts contre les faibles, approuver les gens sans foi ni loi qui remplissent leur sac en faisant main basse sur tout ce qu'ils peuvent rencontrer, être trempé, cuirassé, cuiré, calefuté, blindé, mille millions de nom d'un petit hareng... on est toujours surpris agréablement... quand on rencontre un brave homme de scélérat, qui, d'un coup d'œil vous jauge comme je jaugerais la première goélette venue, et, sans hésiter, vous traite en fiellé coquin.

Ici, le capitaine s'arrêta, lâcha le poignet de l'Oncle-Tom ahuri, cligna de l'œil à un vieux monsieur décoré qui passait, raide comme un piquet, plongea sa main dans la ceinture de son pantalon et reprit entre haut et bas, évidemment se parlant à lui-même :

— Eh bien, mon vieux Crenancier, tu ne t'attendais pas à celle-là... n'est-ce pas... hé... marsouin ? Voilà l'air honnête que tu as pris dans la fréquentation des gueux qui couvrent la terre... On te propose sans barguigner d'envoyer les enfants dans les cordages... par le grand vent. Et tu ne te fiches pas en colère, toi, vieux pirate ! non, pas le moins du monde, tu réponds : Cinq mille francs, beau chiffre !

Vois-tu, Oncle-Tom, ma pauvre bonne femme de mère serait rudement fière de son fils si elle vivait encore et qu'elle pût voir quel solide gremlin il est devenu.

Sur cette explosion, le capitaine se mit à rire tout haut, de manière à donner des inquiétudes à une dame de province, escortée de ses deux filles, qui passait sur le boulevard comme une mère cane suivie de ses deux petites canettes.

— Et au diable la philosophie ! reprit le capitaine. Oncle-Tom, nous n'avons plus qu'un jour à passer à Paris. Il faut nous donner de l'agrément et finir notre séjour dans la capitale de l'univers par un véritable feu d'artifice.

Le nègre, constatant avec ravissement que les nuages qui avaient obscurci le front de son maître s'étaient dissipés, s'épanouit de nouveau.

— Que penses-tu de Paris ? lui demanda le capitaine.

— Paris, bien beau, bien jolies femmes ! répondit Oncle-Tom.

— Satané fils de roi ! Il est enragé pour le sexe, cet animal-là. Comment, mon garçon, est-ce que tu trouves à ton goût toutes ces petites poupées qui sautillent autour de nous ?

— Bien gentilles, petites poupées ! Oncle-Tom, aimer beaucoup petites poupées.

Tout à coup, le nègre prit un air piteux.

— Oui, mais, moi noir, ajouta-t-il. Elles pas vouloir pauvre noir, pauvre esclave.

Le capitaine lâcha une bordée de jurons.

— Mais ne t'ai-je pas dit déjà mille fois qu'en France il n'y a plus d'esclaves ? Ici, tu es un homme libre, espèce d'animal ; tu es mon égal, entends-tu ?

Et le capitaine souligna sa déclaration à l'aide d'un violent coup de poing sur l'épaule d'Oncle-Tom qui lui fit faire précipitamment quelques pas en avant.

— Oui, mon égal, imbécile... Ainsi donc tu as le droit, comme moi-même, comme le premier passant venu, de t'éprendre pour toutes ces sultanes qui semblent sortir d'un sac à farine et qu'on a plus envie d'embrasser avec un torchon qu'avec la bouche. Seulement ta masse est-elle au complet ?

— Moi, encore beaucoup d'argent... moi, plus de onze francs dans ma poche... s'écria l'Oncle-Tom avec fierté.

Le capitaine cligna de l'œil.

— Onze francs encore, fils de roi !... Après tout, il n'y en a peut-être pas autant dans la caisse royale de ton père Huakoko. Mais, c'est égal, ça n'est pas suffisant pour faire la conquête de ces déesses... Mon pauvre Oncle-Tom, il faudra porter tes vœux ailleurs... Remarques-tu, mon digne camarade, que nous ne devons rien aux Parisiens quand nous quitterons leur ville, car si nous sommes venus pour en admirer les merveilles, ils ont l'air de nous regarder nous-mêmes comme de fameuses curiosités.

L'Oncle-Tom sourit en se rengorgeant.

— Moi porter si bel habit, fit-il remarquer.

— Nom d'un petit hareng ! Il est vrai qu'avec ta face noire, ton costume jaune,

ton chapeau gris et ton voile vert tu ne peux pas manquer de produire un certain effet.

Le capitaine s'abandonna à un accès d'hilarité que le nègre partagea sur-le-champ, si bien, qu'à l'ébahissement des badauds, ils restèrent au coin d'une rue, en face l'un de l'autre, à rire à qui mieux mieux en se serrant les côtes.

— Il faut que tu saches, Oncle-Tom, que je suis déjà venu à Paris il y a vingt-trois ou vingt-quatre ans, dit Crenancier en se remettant en marche. C'est l'année qui a précédé mon engagement comme second à bord du *Tantale*. J'avais fait un bon voyage autour du monde sur l'*Albatros* et je rapportais une jolie masse. Un homme de l'équipage, un bon garçon, ma foi!... il est mort depuis dans une querelle de cabaret à cause d'une femme... Le pauvre diable devait périr ainsi, car il était enragé comme toi, l'Oncle-Tom, pour le beau sexe...

En débarquant au Havre, Gargavoine, c'était son nom, me proposa de faire un tour à Paris ; il voulait rendre visite à des tantes et à des cousines qu'il avait dans la capitale... On m'avait tant parlé de Paris, de la capitale de l'univers, de la merveille des arts, et patati et patata, que j'acceptai la proposition... Bon ! nous voilà partis. Les tantes et les cousines de Gargavoine demeuraient dans la rue Mouffetard... Va pour la rue Mouffotard ! Je dois t'avouer, l'Oncle-Tom, que ce n'est pas la plus belle rue de Paris et même, pour ne pas mentir... il faut bien se changer un peu... c'est une sacrée rue ; mais comme la famille de Gargavoine était une sacrée famille, la rue cadrerait bien avec la famille. Des tantes de Gargavoine, moins j'en parlerai, mieux ça vaudra ; mais il y avait de beaux brins de filles parmi les cousines... et pas pimbèches pour deux sous. Tonnerre!... nous en sommes-nous donné ! Dans ce temps-là, j'étais comme toi, l'Oncle-Tom, le diable me tentait, continuellement... Aujourd'hui il ne me tente plus que par-ci par-là... Enfin Gargavoine, les cousines et moi, pendant huit jours, nous ne nous sommes pas quittés d'une semelle... Quelle vie de matelots à terre ! C'était le bon temps. Nous en avons passé des journées chez un débitant de la place... de la place Maubert... c'est bien ça... Tiens ! l'Oncle-Tom, avant de quitter Paris, il faut que nous allions voir s'il est encore au même endroit... Quant aux cousines, ah ! mazette ! elles doivent être devenues des tantes, à présent. Qu'il n'en soit plus question !... Les pauvres diablasses ! Je me rappelle les avoir accompagnées dans un bal du quartier où elles étaient bien connues... au bal du Vieux-Chêne... c'est drôle, tous les noms me reviennent aujourd'hui... Voilà ce qu'il aurait fallu voir... Ça n'était pas des gens de la haute... mais je parie bien qu'il n'y a jamais eu d'ambassadeurs et de duchesses pour se trémousser comme ces gaillards et ces gaillardes-là... Tes Bamboulas ne sont que de la Saint-Jean à côté, mon pauvre moricaud... Au fait, s'il y a bal ce soir, je te ferai voir ça. Ça sera le feu d'artifice. Et je te promets un joli succès avec ta figure en soulier verni...

Le capitaine s'interrompit pour rire ; l'Oncle-Tom, profitant de l'occasion, s'écria en brandissant sa badine :

— Moi, au bal... moi, danser... avec petites blanches... tout de suite, capitaine, tout de suite.

— Ah ! le gaillard, comme il prend feu... Mais d'abord il faut aller à la place Maubert.

Le capitaine héla un fiacre, s'y installa avec son nègre et donna l'ordre au cocher de le conduire à la place Maubert.

« Un autre auteur moins sincère, dit Furetière, en décrivant cette fameuse place dans son *Roman bourgeois*, écrit comme on sait du temps de Louis XIV, ne manquerait pas de faire ici une description magnifique de cette place. Il commencerait son éloge par l'origine de son nom ; il dirait qu'elle a été anoblie par le fameux docteur Albert le Grand, qui y tenait son école et qu'elle fut appelée autrefois la place de maître Albert, et, par succession de temps, la place Maubert. Après cela il la bâtirait superbement, selon la dépense qu'y voudrait faire son imagination. N'ayez pas peur qu'il allât vous dire (comme il est vrai) que c'est une place triangulaire, entourée de maisons fort communes pour loger de la bourgeoisie ; il se pendrait plutôt qu'il ne la fît carrée, qu'il ne changeât toutes les boutiques en porches et en galeries, tous les auvents en balcons et toutes les chaînes de pierres de taille en beaux pilastres. »

Si Furetière pouvait revoir aujourd'hui la place dont il s'efforçait, dans un style d'une tournure passablement emphigourique, de tracer une description réaliste, il serait singulièrement dépisté et c'est en vain qu'il chercherait son triangle et les auvents de ses boutiques. Mais, après tout, il ne serait pas plus étonné que le capitaine Crenancier lorsque, son fiacre s'étant arrêté au coin d'un large boulevard, non loin d'un marché, le cocher à qui il venait de demander pourquoi il ne roulait plus, lui répondit :

— Nous sommes arrivés, bourgeois.

— Arrivés, s'écria Crenancier. Est-ce que vous vous fichez de moi, cocher ? Je vous ai dit de me conduire à la place Maubert.

— Vous y êtes. Il y a peut-être longtemps que vous n'êtes venu à Paris, bourgeois !

Crenancier descendit du fiacre et regarda le cocher d'un air furieux.

— Il ne s'agit pas de ça. Je vous ai dit que je voulais aller à la place Maubert.

— Et moi, je vous dis que vous y êtes, répliqua le cocher, qui, naturellement violet, menaçait de passer au noir ; car, comme tous les gens de sa profession il avait bientôt fait d'épuiser sa dose de patience.

La place Maubert n'a aucun rapport avec un désert. Les deux hommes n'eurent pas plutôt levé la voix qu'un attroupement se forma, d'autant plus que le chapeau du capitaine et l'habit jaune-serin du nègre n'étaient pas pour passer inaperçus dans un quartier populaire.

— Vous voyez donc pas, cocher, que monsieur n'est pas venu à Paris depuis l'époque des bolivars ? dit un gavroche.

— Ah! mince de galurin! s'écria son voisin.

— Et le monarque du Congo! reprit un troisième. C'est Canada XIX. Pige donc la canne, la canne à Canada.

— T'es donc myope, fit un quatrième. C'est pas un nègre. C'est un corbeau qui a chipé la pelure d'un serin.

— Taisez-vous, mauvais gamins. Est-ce qu'on insulte les étrangers? dit un ouvrier intervenant dans le débat. Monsieur, est-ce que vous ne demandez pas où est la place Maubert? ajouta-t-il en s'adressant au capitaine.

Celui-ci, un peu interloqué, avait passé sa main dans la ceinture de son pantalon, et, de son autre main, s'appuyant sur son parapluie, regardait autour de lui d'un air effaré, tandis que l'Oncle-Tom roulait ses yeux blancs, prêt à se jeter sur les agresseurs.

L'intervention de l'ouvrier soulagea Crenancier.

— Mais oui, mon brave, j'ai demandé à ce cocher de me conduire place Maubert...

— Eh bien, monsieur, c'est ici.

— Pas possible... Mais la dernière fois que je suis venu, il y a vingt-quatre ans...

A ces mots tout le cercle éclata de rire, depuis l'ouvrier poli jusqu'au cocher, qui rentra dans son état normal, et peu à peu redevint violet. Crenancier, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, se joignit à l'hilarité générale, ce que voyant, l'Oncle Tom se mit à rire plus fort que tout le monde.

Le capitaine paya le cocher, et, tout mélancolique, un peu à l'aventure, se dirigea vers l'escalier qui conduit au trottoir du boulevard Saint-Germain du côté de la rue de Bièvre.

— Va chercher le débit où j'ai fait de fameuses ripaille avec Gargavoine, grommelait-il entre ses dents... Ça ne se ressemble plus.

En attendant, il s'assit à la porte d'un café avec l'Oncle Tom.

A peine est-il utile de dire qu'un groupe de curieux suivait ces originanx et que ce groupe forma le demi-cercle devant eux lorsqu'il furent installés dehors.

— Qu'est-ce que nous veulent ces Chinois-là! grogna le capitaine qui donnait à son tic une expression de mauvaise humeur bien accentuée.

Tout à coup, à une table voisine de celles que nos personnages occupaient un violent éclat de rire retentit et le capitaine entendit partir, comme une volée d'oiseaux, des apostrophes de ce genre :

— Regarde.

— Pige.

— Le roi d'Araucanie.

— Avec son premier ministre.

— D'Araucanie. Des Canaries, tu veux dire.

— C'est la troupe des Folies-Bergères.

- Pas du tout. C'est un sauvage du jardin d'acclimatation avec son cornac.
- Ah ! la pomme du nègre est épatante.
- Laquelle ? celle d'ébène ou celle d'ivoire ? celle qu'il a dans son faux col ou celle qu'il a en haut de sa canne.
- Il pourrait les changer de place sans inconvénients.
- Comme dans *l'Ours et le Pacha*.
- Ah ! les bons cailloux !
- Ne le regardez pas, la petite mère, vu votre état intéressant. Vous accouchez d'un homme des bois.
- Ou d'un serin à tête noire.

Ces plaisanteries lancées à haute voix provoquaient un vrai délire parmi les passants arrêtés.

La place Maubert ne manque jamais de flâneurs qui n'ont rien à faire de mieux qu'à s'intéresser au moindre incident. C'est le rendez-vous des maçons et des terrassiers sans ouvrage, sans compter la population de rôdeurs de nuit, logés dans les rues voisines, qui vient tuer le temps sur les degrés par lesquels, des deux côtés de la place, on gagne les trottoirs. Sur les bords des refuges et sur les bancs installés devant le bureau des tramways le long du marché des Carmes.

Des hommes en blouse, des vagabonds en guenilles, le pâle voyou des rues de Paris, le joyeux gavroche des ateliers, les traîneuses en cheveux et en filet, et les bons badauds, qui ne font défaut à aucun événement de la rue, se pressaient devant le café, se gaudissant de la scène burlesque et des commentaires qu'elle provoquait.

Scène ! ce mot n'est pas trop fort. Crenancier, sous cette grêle de quolibets d'un calibre un peu trop lourd pour sa patience de vieux mariu, s'était pour ainsi dire redressé, et d'abord il s'était retourné du côté des railleurs.

Ils étaient trois assis à une table voisine.

Trois jeunes gens de vingt à vingt-cinq ans, ouvriers d'aspect un peu équivoque, à la physionomie hardie et gouailleuse. L'un portait une blouse blanche et un chapeau de paille, le second un paletot fripé, fané et une casquette de soie ; le troisième se tenait nu tête et était vêtu d'une blouse noire, comme les bijoutiers et les typographes.

Les deux premiers, cyniques, insolents, n'avaient pour eux que la flamme de la jeunesse ; mais le troisième aurait arrêté plus longtemps l'attention d'un observateur. Il était petit plutôt que grand, trapu, d'apparence vive malgré sa rondeur et semblait doué d'une force musculaire remarquable. Sa figure au repos donnait l'impression d'une nature énergique ; mais, au moindre mouvement de ses traits, une sorte de malice allumait ses regards et son sourire. Alors on était disposé à ne plus voir en lui qu'un garçon facétieux et insouciant, et, pour employer l'expression consacrée, « un blagueur ».

Après avoir jeté un regard sur le groupe, le capitaine se pencha à l'oreille de l'Oncle-Tom.

— Ces gaillards-là, dit-il, se fichent de nous. Ça m'a d'ailleurs l'air de trois canailles. Je connais ça; j'en ai déjà vu de pareils dans le temps avec Gargavoine. Or, fils de roi, nous ne pouvons pas tolérer ça plus longtemps. Je ne veux pas me commettre en commençant la bagarre, et d'ailleurs il faut toujours avoir le droit de son côté. Je vais les asticoter; tu flanqueras une tripotée au premier qui bougera, et si les autres s'en mêlent, je leur ferai peser les poings du capitaine Grenancier. Je te disais bien, l'Oncle-Tom, que nous allions avoir du plaisir à Paris avant notre départ. D'ailleurs, ça me prouve une chose, c'est que si le quartier est changé, les habitants sont toujours les mêmes... Ainsi, c'est entendu, le premier qui s'approche...

— Moi taper dessus, dit le nègre en montrant ses dents comme un bulldog.

— C'est ça... mais attends qu'il commence. Ouvrons l'œil.

L'Oncle-Tom déposa sa badine à terre, et, fixant ses gros yeux sur les trois jeunes gens, il se mit à se frotter les mains avec beaucoup d'entrain.

Pendant ce temps le capitaine se tourna du côté de ses voisins, cligna de l'œil, et leur dit avec une exquise politesse :

— C'est à nous que ces messieurs s'adressent?

Les trois jeunes gens partirent d'un fou rire.

— Le cornac nous parle, Toni, dit l'un d'eux.

— Il veut peut-être nous proposer, pour un supplément, de faire danser son singe, ajouta le second.

— Réponds-lui, Toni, reprit le premier.

Toni, — c'était le gros garçon sur lequel nous avons arrêté l'attention du lecteur, — regarda le capitaine d'un air parfaitement gouailleur.

— Il y a quelque chose pour votre service, mon brave homme? dit-il.

— J'ai beaucoup voyagé... commença le capitaine.

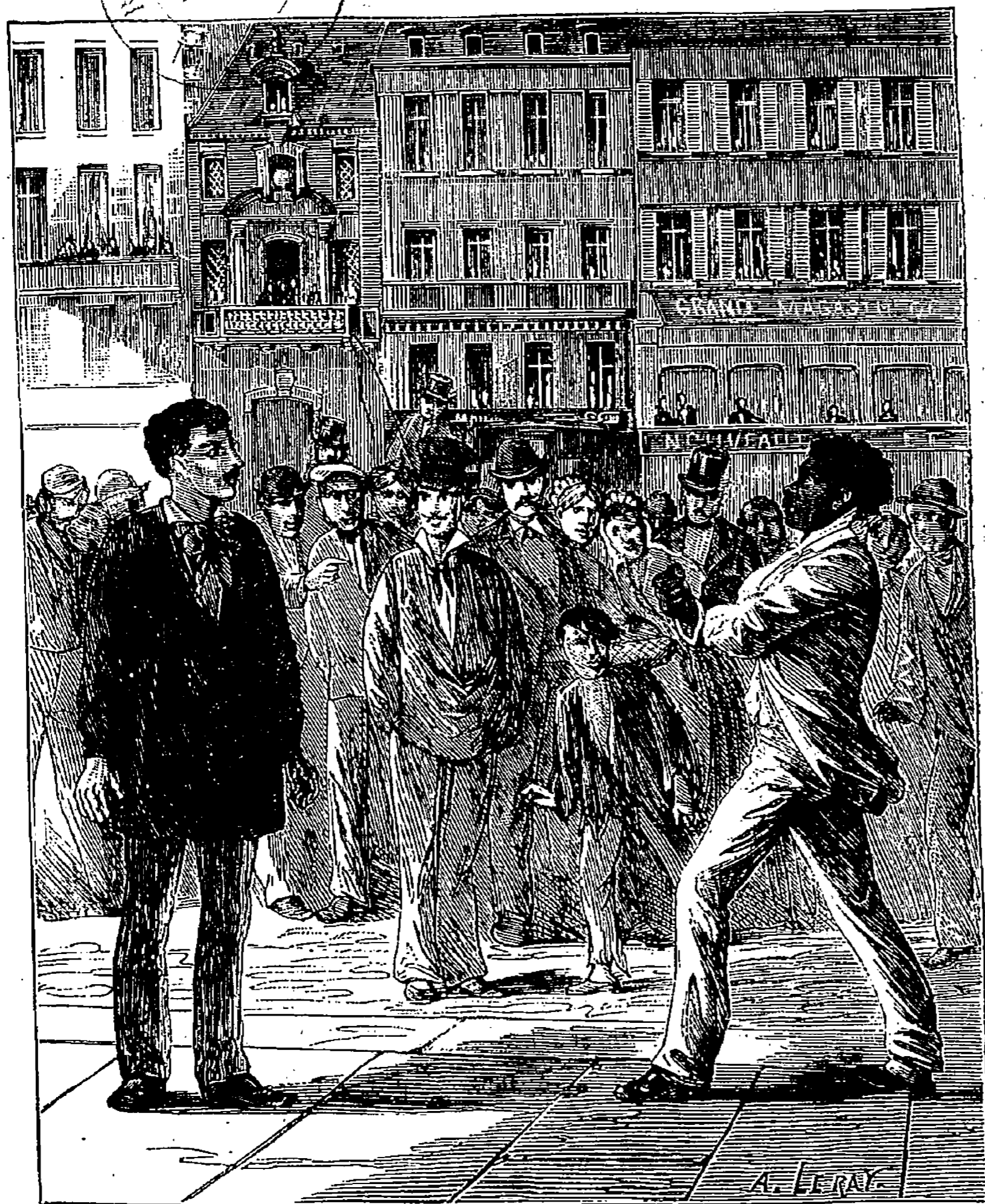
— Ça se voit tout de suite, interrompit Toni.

— Et c'est d'un de vos voyages que vous avez ramené ça? demanda son voisin en montrant l'Oncle-Tom du doigt.

Le capitaine accentua sa joyeuse grimace et reprit sans relever les interruptions :

— J'ai beaucoup voyagé; j'ai vu des sauvages de toutes les couleurs et des bêtes de toutes les espèces; mais je m'étais laissé dire, sans vouloir y ajouter foi, qu'il n'y a pas de Canaques plus grossiers avec les étrangers ni de gorets plus dégoûtants dans leurs mœurs que les voyous de Paris. Je suis obligé de convenir qu'on ne m'a pas trompé.

Il y eut des murmures dans la foule et les jeunes gens échangèrent quelques paroles à voix basse; mais Toni eut l'air de repousser leurs propositions.



Soulouque est solide... (Page 186.)

— Laissez-donc, dit-il, Monsieur fait des observations philosophiques. Ça ne nous concerne pas. Monsieur est évidemment un collectionneur original; monsieur collectionne des singes et des chapeaux.

Tout à coup l'Oncle-Tom, qui jusqu'alors avait gardé le silence, se leva et fit un pas du côté du mauvais plaisant.

— Moi, pas singe; toi singe, hurla-t-il les yeux hors de la tête.

Le public se tordit de rire; pourtant, lorsqu'en regardant le nègre, on vit sa figure bonnasse exprimer une violence et une résolution peu communes, la gaieté

s'éteignit. L'Oncle-Tom avait pâli; or, quand un nègre pâlit, il devient d'un vert sombre.

— Bon ! fit Toni, c'est un caméléon.

En disant cela, il s'était levé précipitamment et s'était mis en garde; en même temps l'Oncle-Tom posa vivement son chapeau gris à voile vert sur une table et prit la pose d'un boxeur.

— Gare à toi ! cria le capitaine. Prends garde au coup de savate.

L'Oncle-Tom n'était plus risible. Le fantoche avait disparu. Il ne restait plus qu'un vigoureux jeune homme d'une autre race et d'une autre couleur en face d'un enfant de Paris souple et nerveux. Le nègre était plus grand et devait posséder des muscles plus solides; il paraissait ferré sur l'escrime du poing; ramassé sur lui-même, les bras à la hauteur du visage, les yeux étincelants et un sourire féroce sur les lèvres, il était transfiguré. Les témoins de cette scène sentirent un petit frisson leur passer dans le dos.

Toni, l'œil aux aguets, les bras pendants, affectait une sorte de balancement nonchalant.

— De quoi, Toussaint-Louverture, nous voulons présenter nos politesses à petit blanc.

A peine avait-il prononcé ces paroles, avec le ton gouailleur et indolent qui lui était particulier, que, comme par un brusque mouvement de détente, le Parisien fit une feinte, se retourna, frappa du pied le nègre au beau milieu de son superbe plastron et se retrouva en position.

Mais l'Oncle-Tom s'attendait au coup et il était assez solide pour le supporter; il fit seulement un pas en arrière et immédiatement reprit sa pose, l'œil un peu plus brillant, avec un sourire un peu plus prononcé.

— Soulouque est solide, murmura Toni en se mettant sur la défensive.

— Gare à la cogne ! cria un de ses amis.

En ce moment le cercle fut violemment brisé par un homme qui se jeta entre les combattants au moment où le nègre allait se précipiter.

— Eh bien ! Toni ! eh bien ! l'Oncle-Tom ! dit cet homme en repoussant les deux adversaires.

Une double exclamation s'éleva et se confondit.

— Mon lieutenant ! cria Toni.

— M. Robert ! fit le capitaine Crenancier en se levant.

La foule, ahurie, bourdonnait, chacun disant son mot; mais chacun, ou à peu près, prenant le nouveau venu pour un agent de la police secrète.

Celui-ci, en qui nos lecteurs ont déjà reconnu sans doute le fils du comte de Selmont, ne perdit pas de temps en explications inutiles. N'écoutant pas le maître de l'établissement, qui s'était lamenté sans oser s'opposer au combat, et qui cherchait à profiter de l'intervention de ce nouveau personnage pour se débarrasser de clients trop belliqueux, Robert de Selmont poussa Toni, l'Oncle-Tom et le capi-

taine dans l'intérieur du café. Par bonheur, le café était profond et les principaux acteurs de cette échauffourée disparurent aux yeux du public. Il ne resta sur la terrasse que les deux amis de Toni, non moins surpris que les curieux et assez embarrassés de leur contenance. Quant au public, le maître du café et ses garçons le dispersèrent peu à peu, avec l'aide de deux sergents de ville, qui, suivant l'usage de la police de tous les temps et de tous les pays, étaient arrivés trop tard. Assurément ces braves gens, passants inoffensifs ou gueux de profession, s'en allaient avec le regret d'avoir perdu la vue du duel le plus émouvant qu'on puisse imaginer. Mais tout n'est qu'heur et malheur dans ce bas monde, et, depuis, tout porte à croire qu'ils s'en seront consolés.

Pour les amateurs de scènes comiques, c'eût été un spectacle à voir que celui de Toni et de l'Oncle-Tom, entrant côte à côte, et passablement étourdis, dans le café de la place Maubert. Ils se jetaient encore des regards furieux ; le nègre surtout, qui gardait sur sa chemise la marque de l'agilité du Parisien. Crenancier avait l'air un peu grognon ; mais il ne cherchait pas à résister.

— Alors, monsieur Robert, vous connaissez monsieur ? dit-il en désignant Toni.

— Je crois bien que je connais Toni. Il était mon ordonnance pendant le siège de Paris, répondit Robert.

Toni se mit au port d'arme devant le capitaine.

— Antoine Pescard, dit Toni Moblot, décorateur de son état, flâneur par habitude, né natif du faubourg Marceau, demeurant 17, rue Descartes, l'escalier à gauche, au fond de la troisième cour, au sixième au-dessus de l'entresol, pour vous servir si j'en étais capable. C'est un peu haut, ajouta-t-il ; mais l'air est vif et la vue belle. On peut passer toutes les cheminées de Paris en revue. Pour un poëlier-fumiste, porté aux études comparatives, l'appartement serait précieux.

— C'est bon, Toni, dit Robert de Selmont. Le capitaine n'ira pas te faire visite et moi j'en viens. Je sais que c'est haut.

— C'est-à-dire que, de ma fenêtre, on peut faire des trous à la lune, répondit Toni. Mais, mon lieutenant, puisque vous vous êtes dérangé de Cuba pour venir me voir rue Descartes, peut-on, sans indiscretion, vous demander si vous avez quelque chose de particulier à me dire ?

— Ne m'as-tu pas écrit que tu as perdu ta vieille grand'mère et que rien ne te retient plus à Paris ?

— Oui, mon lieutenant, je vous ai écrit cela. J'espérais bien que vous me répondriez... mais vaguement.

— Pourquoi donc ? Je n'oublie ni mes amis, ni mes ennemis. J'ai supposé que, n'ayant plus ta grand'mère, tu ne t'obstineras plus dans le refus que tu fis de me suivre après la guerre, et je suis venu te chercher.

— Exprès ?

— Non, pas tout à fait. Mais j'ai profité de l'occasion. Veux-tu m'accompagner dans l'île de Cuba ?

— Accepté, mon lieutenant.

— Je te préviens que le climat est rude et que la besogne sera plus rude encore. C'est comme soldat que je t'engage. Nous ferons la guerre.

— La guerre ! Et à qui ?

— Aux Espagnols, aux esclavagistes, aux négriers de terre et de mer.

— Ça me va, s'écria Toni. Ma foi ! mon lieutenant, vous me rendez un fier service en m'enlevant d'ici. J'avais de fichus camarades et j'aurais peut-être fini par filer un mauvais coton.

Le capitaine avait écouté cette conversation sans sourciller. Quand Toni eut achevé de parler, Crenancier cligna de l'œil.

— Ainsi, dit-il à Robert de Selmont, vous emmenez ce paroissien-là à Boyamo ?

— Oui, mon brave capitaine, et avec plaisir ; ce sera une recrue précieuse pour mes amis et un ami dévoué pour moi. J'en ai fait l'épreuve.

— Dévoué, ça, vous pouvez y compter, mon lieutenant, déclara Toni.

— Une fameuse pratique de plus, grogna le capitaine, qui avait encore les quolibets du Parisien sur le cœur.

— A propos, comment se fait-il que je t'ai trouvé sur le point de te battre avec l'Oncle-Tom ? demanda Robert.

— L'Oncle-Tom ! s'écria Toni. Monsieur s'appelle l'Oncle-Tom. Ous'qu'est sa case ? Ma foi ! mon lieutenant, je ne sais pas trop. Je crois bien que les camarades, qui m'attendent à la porte, se sont permis quelques petites blagues et que ces messieurs s'en sont fâchés.

— Allons, Toni, donne la main à l'Oncle-Tom, et que ce soit fini.

Le nègre, indécis, regarda du côté du capitaine.

— Va, fils de roi, donne lui la patte, dit Crenancier en faisant la grimace. Monsieur va se battre pour la délivrance de tes frères en noirceur. Tu lui dois bien ça.

L'Oncle-Tom reprit aussitôt son bon rire de grand enfant et serra énergiquement la main du Parisien. Ce dernier, séduit par la franchise du mouvement, conçut sur le coup une vive estime pour son adversaire, et la paix fut faite entre eux le plus sincèrement du monde.

— Et maintenant causons, capitaine, dit Robert. Par quel hasard vous promenez-vous dans ce quartier ?...

— Pardon, mon lieutenant, dit Toni en interrompant M. de Selmont. Pendant que vous parlerez de vos affaires avec monsieur, je vais aller dire adieu à deux camarades que j'ai laissés à la porte... Si monsieur l'Oncle-Tom veut m'accompagner ?

— Moi... bien vouloir... s'écria le nègre, qui ne lui gardait pas rancune.

— Attendez, monsieur fils de roi, fit Toni.

Et, très artistement, il disposa la cravate bleue de l'Oncle-Tom sur son plastron, de manière à dissimuler les traces du coup de soulier par lequel leur connaissance avait commencé.

— Ça a l'air d'un brave garçon, après tout, grommela le capitaine en voyant Toni s'éloigner avec son compagnon.

— Oui, capitaine, brave, solide, débrouillard et dévoué, dit Robert de Selmont. Mais vous n'avez pas répondu à ma question. Comment se fait-il que je vous trouve ici ?

— Parce que je m'y promène, tout simplement. Et vous monsieur Robert, depuis quand êtes-vous à Paris ?

— Depuis trois jours. Je suis arrivé au Havre sur le *Rapide*, trente-six heures après le *Tantale*, et, de là, je suis reparti pour Paris. Ce retard a été un déboire bien amer pour moi. J'espérais prendre mon père au débarquer ; je l'ai manqué et depuis je n'ai eu aucune nouvelle de lui.

Crenancier, qui venait d'allumer un cigare, le déposa brusquement sur le marbre de la table.

— Vous ne savez donc pas ?

— Quoi donc ?

Le capitaine hésitait.

— Après tout, vous êtes un homme, vous, dit-il à demi-voix. Votre père était très malade pendant la traversée.

— Cela je le sais. Justin me l'a dit.

— Eh bien, depuis...

— Depuis ?

— Depuis M. le comte de Selmont est...

— Vous ne voulez pas dire qu'il soit mort ?

Le capitaine fit un signe affirmatif.

Robert de Selmont pâlit ; puis, se cachant la figure avec les mains, il resta silencieux un long moment.

— Mort... mort... sans que je l'aie vu... sans que nous nous soyons réconciliés... dit-il enfin. Mais comment est-il mort ? Ne m'a-t-il pas demandé ? Donnez-moi des détails.

— Je le voudrais, répondit le capitaine... Malheureusement, je n'en ai pas... Tout ce que je sais, c'est que M. le comte de Selmont est mort au château de Cauville... Sa fille et son gendre étaient auprès de lui... Ses obsèques ont dû avoir lieu hier, puisque j'ai vu M. le marquis de Cauville aujourd'hui.

Robert était incapable de parler, De grosses larmes coulaient sur ses joues. Le capitaine gardait le silence, respectant la douleur du jeune homme.

— Il faut absolument que je voie ma sœur, murmura Robert.

— Dépêchez-vous en ce cas, monsieur Robert, car M^{me} la marquise s'embarque avec son mari, sur le *Tantale*, dans quatre jours.

— Que me dis-tu là? Ma sœur se rend à Boyamo?

— Sans doute. Le marquis a de grandes affaires à régler là-bas. D'ailleurs il s'est engagé, paraît-il, à remplir la mission dont les propriétaires riverains du Rio-Cauto avaient chargé votre père.

— Et il emmène sa femme?

— Il emmène sa femme.

— Et sans doute il emmène aussi ma petite sœur Lucie?

— Je n'en sais rien. Il ne m'en a pas parlé.

— Il faut absolument... absolument... que je voie ma sœur.

— Elle est au château de Cauville.

— Je le sais bien. Hélas! la porte du château m'est interdite. Je suis au plus mal avec mon beau-frère. Nous sommes divisés sur tous les points, politique, sentiments, intérêts. Lorsque je suis venu en France en 1870, j'ai eu avec lui une altercation qui se serait terminée par un duel à mort s'il n'avait pas été le mari de ma sœur... Et je lui aurais rendu un grand service, à ma pauvre sœur, en la délivrant de ce misérable... Enfin sa porte m'est fermée. Elle ne se rouvrira pas devant moi, maintenant que mon père est mort...

— Ça n'est pas probable, murmura le capitaine.

— D'autant moins que Cauville a circonvenu mon père et qu'il a réussi à me faire rejeter de la famille... Mais ma conscience me rend assez fort pour supporter une injustice et pour pardonner à ceux qui se sont laissés égarer... Seulement l'intrigant, le scélérat, le trompeur, celui-là n'obtiendra jamais son pardon... Et puis, s'il a fait du mal, il peut encore en faire... Il faut absolument que je voie ma sœur...

Sans dire un mot, le capitaine avait tendu la main à Robert de Selmont, qui, touché de cette marque de sympathie, avait répondu à l'étreinte du marin.

— Crenancier, il n'y a que vous qui puissiez me venir en aide, dit-il en retenant la main du capitaine... Je sais bien que vous êtes au service des Pénaire et par conséquent de Cauville... Je sais que vous devez porter des armes et des munitions aux esclavagistes et je n'ai pas oublié que vous aimez vous donner les apparences d'un diable incarné... Mais je vous connais de longue date, capitaine; j'ai joué plus d'une fois, tout petit, sur votre *Tantale*; j'ai fait plus d'une partie de pêche avec vous; je ne suis pas votre dupe... Je sais comment vous êtes esclavagiste... L'Oncle-Tom est là pour le dire...

— L'Oncle-Tom!... Je l'ai bel et bien acheté 150 dollars... Chut! là-dessus...

— Non, non, capitaine, pas de chut! Vous ne craignez pas d'être démasqué, dans ce café, aux yeux de quelques-uns de nos mangeurs d'hommes de Cuba... Allez, vous êtes un brave homme...

— Non, monsieur Robert, je ne suis pas un brave homme.

— Je vous dis que si... Je vous dis que vous êtes avec nous de cœur, que vous trouvez comme nous la conduite des planteurs de Cuba infâme et leurs préjugés

monstrueux... Protestez en déclarant que vous êtes marin, que vous ne vous mêlez pas de nos querelles de terre, mais ne dites pas que vous êtes esclavagiste, réactionnaire, parce que ce n'est pas vrai... Je vous répète que vous êtes un brave homme.

— Et moi, je vous répète que je ne suis pas un brave homme, mille millions de noms d'un nom ! s'écria le capitaine Crenancier en frappant sur la table. Je suis esclavagiste, acheteur d'hommes, car j'ai acheté l'Oncle-Tom, tourmenteur d'enfants... dans les cordages... par le grand vent... Je suis un fiellé coquin, monsieur Robert, et non pas un brave homme... Mais parlons un peu de ce que vous attendez de moi, puisque après tout il est vrai que je vous ai vu tout petit et que vous êtes un digne garçon, ou le diable m'emporte, malgré vos idées saugrenues de générosité.

— Je veux voir ma sœur, et vous pouvez m'y aider. Je ne puis songer à la demander au château de Cauville. Mon beau-frère me ferait jeter à la porte par ses valets. C'est à vous, capitaine, de chercher un moyen de me ménager une entrevue avec elle, sur votre bateau.

Crenancier se grattait le nez pendant que Robert parlait.

— Mieux que cela. J'ai mieux que cela, s'écria-t-il tout à coup. Je vous ferai entrer dans le château, si vous voulez. Une fois là, par exemple, vous vous débrouillerez comme vous pourrez.

— Expliquez-vous plus clairement.

— Voilà. Après-demain, à la nuit tombante, je dois me rendre au château de Cauville, avec des hommes sûrs, pour procéder moi-même au chargement et au transport de munitions de guerre déposées dans le domaine du marquis de Cauville. Il ne tiendra qu'à vous, monsieur Robert, de vous joindre à mes hommes en vous déguisant.

— Votre idée est excellente. Vous me rendez un service que je n'oublierai jamais, capitaine.

— Bon ! Bon ! grogna Crenancier. Ce que je fais là n'est pas trop correct ; puisque mon armateur m'a placé sous les ordres du marquis de Cauville et que je vais contribuer à le tromper. Mais c'est le train du monde ; on se tend des pièges les uns aux autres, on ment, on vole, on pille partout. Pourquoi ne ferais je pas comme tout le monde ? le marquis de Cauville s'est fait scélérat pour vous dépouiller de vos biens, je me fais coquin à mon tour pour vous aider à le jouer...

Dans toute autre circonstance, le jeune homme aurait ri de cette assimilation un peu forcée ; mais il n'avait plus le cœur au rire ; la nouvelle de la mort de son père l'avait surpris et abattu. Il retomba dans un silence plein de méditation, dont le capitaine n'osa pas le tirer.

Cependant il s'ennuyait, le capitaine ; aussi vit-il revenir l'Oncle-Tom et Toni Moblot avec un certain plaisir.

Toni Moblot venait de faire ses adieux à ses amis, Jérôme Luchet, dit Pindare, et Joseph Grindeau, dit La Hure.

— Et ne vous impatientez pas, leur avait-il crié pendant qu'ils s'en allaient, vous recevrez de mes nouvelles avant dix ans.

Assurément le lecteur va perdre le récit détaillé de la surprise qu'exprimèrent les amis de Toni Moblot lorsqu'il reparut devant le café en compagnie du nègre; il perdra plus encore en perdant le dialogue pittoresque que ces quatre personnages improvisèrent pendant que le capitaine Crenancier et Robert de Selmont s'entretenaient de choses sérieuses; mais nous ne pouvons pas nous retarder davantage sur la place Maubert; nous avons un long, un très long trajet encore à parcourir. En route donc! Peut-être d'ailleurs retrouverons-nous ces personnages que nous n'avons fait qu'entrevoir, c'est-à-dire Jérôme Luchet, dit Pindare, et Joseph Grindeau, dit la Hure.

En sortant du café, le capitaine dit à Robert :

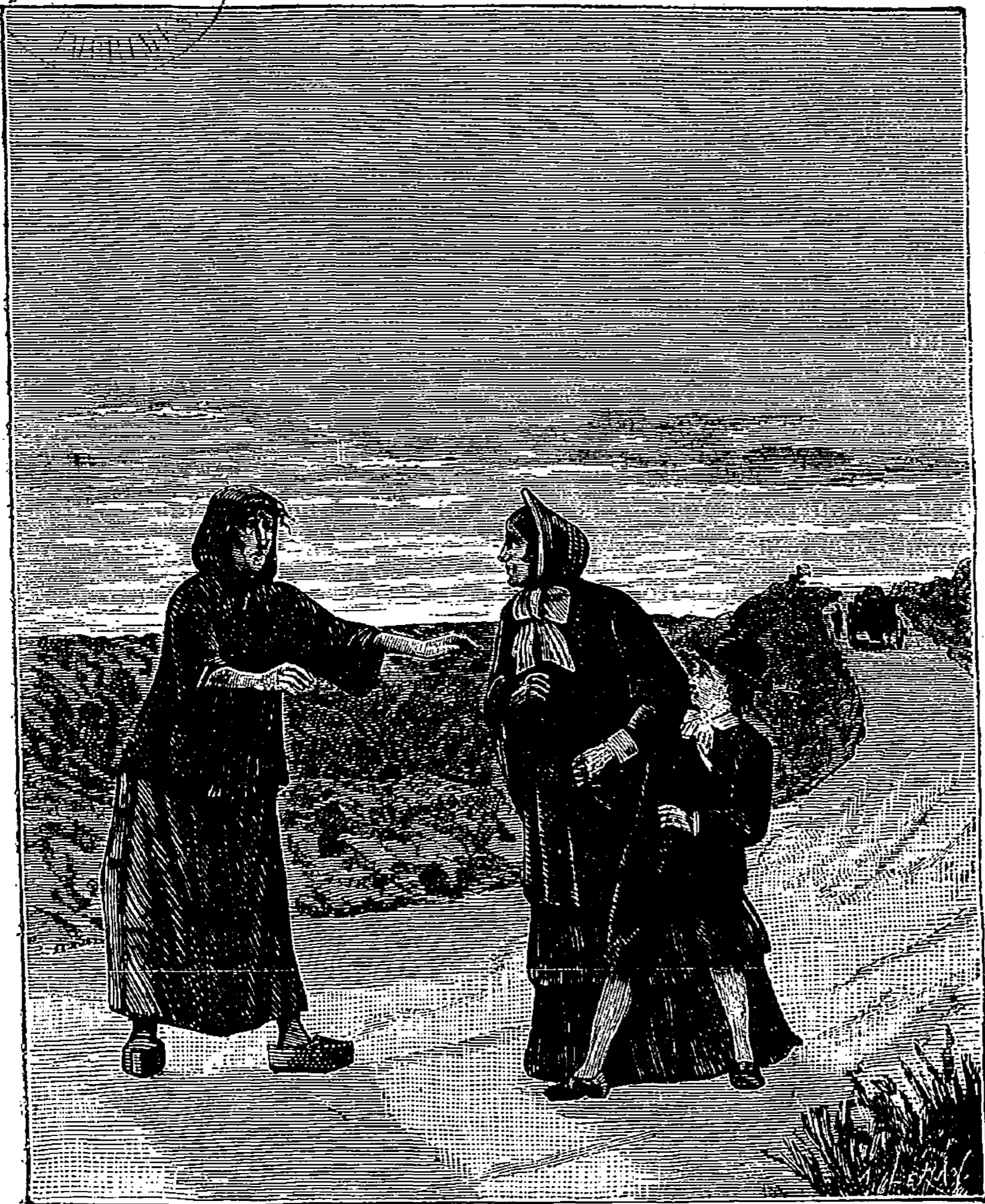
— Après-demain, à deux heures de l'après-midi, à bord du *Tantale*.

— J'y serai, répondit Robert.

M. de Selmont partit d'un côté avec Toni Moblot, qu'il s'agissait d'équiper dans la soirée même, et le capitaine s'en alla d'un autre, en compagnie de l'Oncle-Tom à la recherche d'aventures.

Cette séparation ne se fit pas sans force poignées de mains et promesses de se revoir, entre le fils du roi Huakoko et Toni Moblot, qui s'était pris d'une vive sympathie pour sa personne et l'appelait tantôt « mon oncle Tom », tantôt « mon ongle en deuil ».

Que firent ce soir-là le capitaine Crenancier et son fidèle compagnon? Ils ne le révélèrent jamais. Le capitaine, quand ils rentrèrent le lendemain matin à l'hôtel, n'était plus coiffé d'un chapeau, mais d'un tuyau d'accordéon, qu'il portait crânement sur le côté, la main dans la ceinture de son pantalon, et le parapluie au bout du bras, en l'air. Quant à l'Oncle-Tom, au seul souvenir de cette soirée, le blanc de ses yeux faisait la culbute entre ses paupières, il laissait échapper un soupir de soufflet de forge, des rougeurs passaient sous sa peau noire, lui donnant l'aspect d'un bronze florentin, et on lui entendait marmotter quelques mots confus parmi lesquels revenait plusieurs fois le nom de Ginevra. Qu'était-ce que cette Ginevra? Une femme ou une bouteille de genièvre? C'est ce que personne n'a jamais su, et nous respecterons ce mystère.



— Qu'est-ce que vous voulez à cet enfant?... (Page 197.)

CHAPITRE VII

Première apparition d'un Spectre.

D

eux jours après les événements que nous avons rapportés dans les chapitres précédents, par une belle après-midi, M^{me} Morin et Edouard descendaient du train de Paris au Havre.

M^{me} Morin devait seulement conduire le lendemain son protégé au *Tantale* et se transporter ensuite au château de Cauville pour y prendre la petite

Lucie de Solmont. Telles étaient du moins les instructions que lui avait données sa fille, M^{me} Pénaire. Mais M^{me} Morin, sans lui en parler, avait jugé à propos d'amender ce programme. Elle était partie vingt-quatre heures plus tôt, résolue à réaliser une combinaison toute différente. Elle s'était décidée à se rendre d'abord au château de Cauville en compagnie d'Edouard et à ne le remettre aux soins du commandant du *Tantale* qu'après l'avoir présenté au marquis et à la marquise, avec lesquels l'enfant était destiné à faire sa première traversée.

Sans connaître les motifs qui faisaient agir « tante » et en s'en inquiétant encore moins, ce qu'Edouard avait vu de plus clair dans ce plan, c'est qu'il entraînait une avance de vingt-quatre heures pour le départ. Vingt-quatre heures, tout un siècle, quand on a treize ans et l'esprit éveillé ! Certes, le jeune garçon n'aurait pas songé à présenter des objections. Il avait passé la journée de la veille, avec M^{me} Morin, à courir les magasins pour y faire des achats ; mais cette occupation l'avait médiocrement intéressé. Il ne fut heureux qu'à partir du moment où il se sentit dans le train. Depuis Rouen, il ne retira plus sa tête de la portière, cherchant derrière les collines, entre les arbres, la mer !

En arrivant au Havre, on aperçoit un instant la Seine, large, il est vrai, de plusieurs kilomètres, mais la ligne s'arrête dans un affreux quartier, derrière le port, qu'on peut à peine soupçonner à quelques mûres entrevues au bout d'une rue. Le pauvre Edouard, qui brûlait d'apercevoir l'océan et de prendre immédiatement possession du bateau dont il allait devenir l'hôte, fut donc complètement déçu.

Il le fut encore bien davantage lorsqu'après de longs pourparlers avec un cocher, M^{me} Morin lui annonça qu'ils allaient monter en voiture et s'en aller à la campagne, à deux lieues du Havre.

— Nous n'irons pas voir le port auparavant ? demanda Edouard.

— Tu auras bien le temps de le voir, répondit M^{me} Morin.

— Ah ! tante, cela me ferait tant de plaisir, reprit l'enfant d'une voix câline.

M^{me} Morin céda et obtint, après de nouvelles négociations, que le cocher ferait faire un tour à sa voiture devant les principaux bassins avant de prendre la route de Cauville.

Nous ne tenterons pas de décrire l'admiration du jeune Edouard à la vue des navires de tout genre et de toutes dimensions qui remplissaient le port. Comme les bonnes gens, conduits par Gautier-sans-Avoir, à chaque ville nouvelle, demandaient si ce n'était pas Jérusalem, tout navire nouveau faisait demander à l'enfant si ce n'était pas le *Tantale*. Le cocher n'en savait rien ; mais M^{me} Morin, à bout de concessions, s'opposa à ce qu'on entreprît des recherches pour découvrir le brick de la maison Pénaire.

— Nous aurons bien le temps demain, dit-elle.

Edouard dut se soumettre.

On perdit ainsi une bonne heure, car il fallut s'arrêter un moment pour se

rafraîchir et se restaurer. Quand la voiture s'engagea sur la route de Cauville, le soleil commençait à baisser.

— Arriverons-nous avant la nuit? demanda M^{me} Morin.

— Tout juste, répondit le cocher; je suis bien chargé et la route monte presque toujours.

Et, en effet, la route monte beaucoup. D'abord, pour sortir du Havre et gagner Sanvic, il y a une pente très escarpée qu'on évite en passant par Sainte-Adresse, mais en perdant beaucoup de temps. Plus loin la route traverse une campagne vallonnée et passe, par conséquent, par une série de côtes plus ou moins dures. Et puis, comme l'avait dit le cocher, la voiture était chargée des bagages du jeune garçon, que M^{me} Morin n'avait pas consenti à laisser au Havre. Enfin on approchait du 15 août, époque où les grands jours sont passés et où l'été entre dans son déclin.

Mais la raison décisive qui devait mettre les voyageurs en retard, c'était la lenteur du cheval.

La pauvre bête, déjà fourbue par la course en ville, sans compter les courses précédentes, se traînait péniblement sur la grande route.

Tous ces faits coïncidant, à quatre kilomètres du Havre, les voyageurs commencèrent à assister au magnifique spectacle du soleil couchant. Ils avaient six autres kilomètres à faire; ils arriveraient à la nuit tombante.

M^{me} Morin, qui ne se sentait pas attendue, s'en inquiétait bien un peu. Mais, après tout, le château de Cauville devait avoir de quoi loger deux hôtes imprévus, surtout deux hôtes comme une femme et un enfant. D'un autre côté, M^{me} de Cauville ne serait sans doute pas fâchée de connaître la personne qui devait se charger de sa jeune sœur.

Ces considérations tranquillisèrent la mère de Rosalie.

Toutefois elle aurait désiré arriver plus tôt; elle n'avait pas un goût immodéré pour les promenades nocturnes, ou seulement crépusculaires, dans la campagne.

Quant à Edouard, la vue du ciel rayonnant et doré comme une apothéose le ravissait; il puisait dans ce spectacle un avant-goût de ceux que lui réservaient sans doute des terres et des cieux inconnus.

La campagne, aux environs du Havre, a un certain caractère d'ampleur sévère. La moisson était faite, et les champs, brûlés du soleil, s'étendaient comme de grands chaumes; çà et là, tantôt près, tantôt loin, un clos normand coupait la monotonie du paysage. Ces clos, entourés de haies et défendus des vents de mer par des chênes et des peupliers aux branchages tordus, faisaient des taches de verdure sur l'horizon. Entre les feuilles, on voyait étinceler une nuée brillante ou s'éteindre un dernier rayon. Un vent d'ouest, frais et vif, s'élevait peu à peu. C'était un beau spectacle mélancolique.

Quand la voiture sortit d'Octeville, le soleil avait disparu, comme un énorme ballon rouge qui se serait enfoncé sous terre. Le ciel, traversé au couchant de



longues traînées de vapeurs orangées, prenait à l'est ces nuances merveilleusement fines flottant entre le bleu pâle des perles et un vert transparent comme de la nacre, qu'on ne lui voit qu'à l'heure du crépuscule. Et au-dessous, dans les champs, des voiles sombres semblaient glisser d'en haut de plus en plus épais.

La route franchit une assez longue montée, entre des talus couverts d'arbres à leur sommet, qui lui donnent un vague aspect de ravin.

Le pauvre cheval soufflait, peinait à tirer sa charge, et, malgré les encouragements du cocher qui marchait à côté de lui, il semblait toujours sur le point de s'abattre.

— Ma foi ! madame, si c'était un effet de votre bonté, dit cet homme, vous devriez bien descendre et marcher à pied avec le jeune homme, jusqu'au haut de la côte. C'est dur pour le cheval ici.

Edouard n'attendit pas une deuxième invitation pour descendre ; il sauta sur la route, et, la voiture s'étant arrêtée, il aida M^{me} Morin à mettre pied à terre.

La voiture repartit, Edouard la suivant de près et M^{me} Morin lui laissant insensiblement gagner de l'avance.

L'ombre gagnait, la bise passait comme une rumeur lointaine, et par moments les feuilles des arbres s'entrechoquaient avec un bruit doux et triste.

A l'angle d'un chemin bordé de haies et d'arbres, Edouard aperçut une forme de femme qui se tenait immobile.

Le cocher, qui marchait de l'autre côté de la voiture, ne la vit pas.

Edouard la regardait machinalement. Il reconnut une femme habillée en paysanne, avec des sabots et un tablier bleu, mais la tête couverte d'une sorte de capuche noire. Il ne pouvait distinguer ses traits, pourtant il lui semblait voir ses yeux luire.

A mesure qu'il en approchait, cette femme semblait faire un mouvement de son côté.

Placée comme elle était, elle devait le voir beaucoup mieux que l'enfant ne la voyait elle-même, car il marchait faisant face au couchant, le visage éclairé par les dernières lueurs du jour.

La femme, tout à coup, fit quelques pas vers Edouard.

Il s'arrêta, un peu surpris.

La femme s'était arrêtée également.

Elle le regardait.

Elle le regardait fixement, avec une sorte d'opiniâtreté, comme si elle avait voulu percer un masque qui aurait dissimulé des traits entrevus, soupçonnés plutôt.

Edouard pouvait à présent distinguer le visage de cette inconnue.

C'était une figure maigre et fatiguée, d'une expression désolante et bizarre ; une figure presque sans âge ; des rides profondes creusaient les joues et descendaient des lèvres sur le menton ; les lèvres serrées révélaient l'habitude d'un silence



obstiné; les yeux seuls luisaient, comme luisent les yeux d'un fiévreux. Cette figure était blême, sauf le tour des yeux, rougi par l'habitude des larmes. Il y avait à la fois sur cette physionomie de l'égarement et de la douleur.

La femme se pencha pour mieux voir le jeune garçon.

— Tu n'es pas Charles? lui demanda-t-elle d'une voix sourde.

— Non, madame, répondit l'enfant en reculant d'un pas.

— C'est vrai, tu ne peux pas être Charles, reprit la femme en poussant un profond soupir. Toi, ajouta-t-elle en montrant l'est, tu viens de par-là, tandis que lui, Charles, il est là-bas... là-bas...

Et, déplaçant sa main, elle indiquait l'Occident.

— Et puis, tu es trop jeune, toi, pour être Charles... Mon Charles est un homme et toi tu n'es qu'un enfant... Mais, dis-moi, pourquoi ressembles-tu tant à Charles?...

Et comme l'enfant ne répondait pas, ne sachant en effet que répondre, la femme insista :

— Dis-moi pourquoi tu lui ressembles, dis-le moi. Je ne suis pas méchante; je ne te ferai pas de mal. Seulement il faut que tu me dises pourquoi tu ressembles à Charles. Je le veux; je le veux. Dis-le moi.

— Mais je ne sais pas, moi, madame, répondit l'enfant, qui commençait à s'effrayer.

La figure de la femme exprima une sorte d'agitation.

— Tu ne veux pas me le dire... s'écria-t-elle avec désespoir. Ils sont tous pareils ils refusent de parler... Mais comment t'appelles-tu toi-même?

— Je m'appelle Edouard, madame.

— Edouard, répéta la femme... Edouard!

Elle parut réfléchir; puis elle secoua la tête avec tristesse.

— Edouard, ce n'est pas Charles, fit-elle.

Et soudain elle reprit :

— Il faut que tu me dises pourquoi tu ressembles à Charles.

En ce moment, M^{me} Morin rejoignit l'enfant. Elle avait pressé le pas en le voyant en conversation avec une paysanne. Le cocher, qui ne s'était aperçu de rien, continuait à gravir lentement la montée.

— Qu'est-ce que vous voulez à cet enfant, ma bonne femme? demanda M^{me} Morin.

— Au son de cette voix, la femme tressaillit des pieds à la tête.

Elle examina M^{me} Morin et son visage prit une expression extraordinaire; qu'on s'imagine un misérable en proie à des tortures et qui s'efforcerait de donner à ses traits l'apparence du contentement.

— Enfin, vous voilà donc! vous voilà donc! Mais comme vous m'avez fait attendre! s'écria la femme.

— Je vous ai fait attendre, moi, s'écria M^{me} Morin, qui ne comprenait rien à cette scène.

— Oh oui! soupira la malheureuse, bien, bien longtemps.

— C'est une folle, murmura M^{me} Morin à l'oreille d'Edouard.

— La pauvre femme! dit l'enfant.

— Voilà que vous parlez aussi comme les autres et que vous dites aussi que je suis folle. Mais vous savez bien, vous, madame, que je ne suis pas une folle, puisque vous allez me conduire auprès de Charles.

— Charles... De quel Charles voulez-vous parler?

— Mais de mon Charles... Pourquoi avez-vous ainsi l'air de ne plus vous rappeler... Vous savez bien qu'il m'attend... Il est là-bas, là-bas... Il vous a envoyé me chercher, vous le savez bien... Il y a sa lettre d'ailleurs... ah! ah! vous voyez que je me rappelle.

M^{me} Morin la regardait avec plus d'attention depuis un instant; mais, lorsqu'elle lui parla de la lettre, elle ressentit une violente commotion. Elle prit la main d'Edouard, et Edouard s'aperçut que cette main tremblait.

— Viens, viens, mon enfant, allons-nous-n, dit-elle.

Mais la folle, — car décidément c'était une folle, — ne l'entendait pas ainsi.

— Ah mais non! s'écria-t-elle en saisissant M^{me} Morin au poignet, non, non, vous ne vous en irez pas. Vous me conduirez à Charles d'abord. Il est avec son père, vous vous rappelez qu'il me l'a écrit... Voyons, ne soyez plus méchante avec moi madame. Pourquoi m'avez-vous laissée sur la route, l'autre fois? Si vous saviez comme j'ai eu mal à la tête depuis... Allons! conduisez-moi auprès de Charles.

— Lâchez-moi! lâchez-moi, disait M^{me} Morin, qui hésitait à élever la voix.

Mais la folle la tenait serrée comme dans un étau. Cependant sa figure n'exprimait aucune irritation; des gémissements entrecoupaient ses paroles, et ses yeux, ses yeux bleus animés par la fièvre, ses yeux suppliaient.

— Je serai sage, très sage, continua-t-elle. Je ne me plaindrai plus. Je laverai tout votre linge; je garderai les petits enfants; j'aurai soin des bêtes. Mais, madame, conduisez-moi à Charles, conduisez-moi à Charles, je vous en prie, je vous en supplie... Vous savez où il est, vous. Si vous ne le saviez pas, il ne fallait pas venir me chercher; mais vous le savez, je suis sûre que vous le savez... Soyez bonne... laissez-vous attendrir... Conduisez moi auprès de Charles...

A mesure que la folle parlait, la terreur de M^{me} Morin devenait inexprimable.

— Lâchez-moi, lâchez-moi!

Elle finit par pousser des cris rauques, comme si quelqu'un avait voulu l'étrangler, se débattant sans pouvoir se débarrasser de l'étreinte de la folle.

— Madame! madame! disait Edouard, voyons, laissez-nous.

L'enfant s'efforçait de délivrer M^{me} Morin, mais il ne pouvait en venir à bout, car la folle continuait ses supplications sans desserrer les doigts.

— Non, non, vous me laisseriez comme l'autre fois sur la route, déclarait-elle.

Cette scène prenait une tournure tragique, et les cris de M^{me} Morin et d'Edouard avaient fini par attirer l'attention du cocher, quand un paysan et une femme parurent dans le sentier d'où la folle était sortie.

La voilà, dit la paysanne en montrant le groupe à son mari.

L'homme courut à la folle.

— Eh bien, Marianne, qu'est-ce que c'est? Vous n'êtes pas raisonnable aujourd'hui, fit-il d'une voix sévère.

La folle se retourna du côté du nouveau venu et répondit d'un air soumis :

— Oh si ! oh si ! je suis sage. Seulement, pourquoi ne veut elle pas me conduire auprès de Charles, puisqu'elle sait où il est ?

— Allons, laissez madame. N'êtes-vous pas honteuse, Marianne ?

— Je ne la lâcherai pas, déclara la folle. Elle m'abandonnerait comme l'autre fois.

L'homme prit dans ses mains le poignet de la malheureuse et la contraignit à lâcher prise.

— Excusez-la, madame, dit-il à M^{me} Morin. C'est une pauvre insensée. A l'ordinaire elle est douce et complaisante, mais elle aura eu un accès.

M^{me} Morin n'était pas en état de parler, à peine de marcher. Le cocher, qui venait d'accourir, dut la soutenir pour la ramener jusqu'à la voiture.

— Voyez-vous ! la voilà qui s'en va encore ! dit la folle, que le paysan et sa femme retinrent, non sans peine. Mais pourquoi, puisqu'elle le sait, ne veut-elle pas dire où est Charles ?

Edouard, ému par l'accent déchirant de cette pauvre femme, autant qu'effrayé de l'obstination dont elle venait de faire preuve, se retournait pour voir une dernière fois ce triste visage ravagé par la douleur.

— Oh ! pourquoi ressemble-t-il tant à Charles ? cria la folle, que les deux paysans entraînaient dans le sentier.

CHAPITRE VIII

Les Enfants.

DE l'endroit où ils avaient rencontré la folle jusqu'au château de Cauville, M^{me} Morin parvint péniblement à prononcer quelques mots.

La secousse avait été violente. Pour la première fois peut-être la mère de Rosalie entendit en elle-même une voix secrète s'élever et lui adresser d'amers reproches. Mais ce qui dominait ce cri de la conscience, c'était le cri de la peur. Une peur calculée et raisonnée à la fois. La folle l'avait effrayée comme un spectre. Pour que ce spectre perdît l'étrangeté qui faisait de sa rencontre un événement épouvantable aux yeux de M^{me} Morin, elle aurait, sur le moment, consenti à tout ce qu'on aurait voulu. Mais, d'autre part, si la conscience revenait à cette malheureuse avec le souvenir, dans quelle série de complications ne se trouverait pas prise M^{me} Morin? Rien que d'y songer, elle en frémissait. L'enlèvement de l'enfant de Lucienne et la disparition de Charles Lemonnier, constituaient des événements connexes, inséparables. Ces sombres histoires, vieilles de treize ans, que M^{me} Morin et d'autres croyaient ensevelies dans l'oubli et par la mort, venaient de renaître, terribles, vivantes comme de la veille, devant les évocations incohérentes d'une folle.

Mais cette folle, comment était-elle dans cette campagne? Qu'y faisait-elle?

M^{me} Morin s'adressait ces questions. Seulement elle se promettait bien de n'en pas aller chercher les réponses.

Elle n'avait plus qu'une pensée : fuir un pays où l'on était exposé à des rencontres aussi tragiques.

Elle regardait Edouard avec angoisse. Il lui semblait que cet enfant devait avoir compris quelque chose. Elle hésitait à l'interroger. Et, en soi-même, elle rendait hommage à la prudence de Rosalie qui avait eu l'idée d'envoyer le fils de Charles Lemonnier très loin. Cette expatriation d'un enfant ne lui paraissait plus qu'une simple mesure de prudence. Il ne fallait pas surtout l'exposer au contact de cette folle. Que résulterait-il d'une reconnaissance entre ces deux êtres?

Après tout, et M^{me} Morin s'étonna de cette pensée qui ne lui était pas venue encore avec autant de netteté ; elle était complice du meurtre, qu'elle avait surpris et qu'elle avait aidé à cacher, elle était complice du rapt. Qu'Edouard partît et que jamais plus elle ne revît cette folle ; toutes les facultés mentales de la mère de Rosalie s'absorbèrent dans ces deux idées.



— Oui, ma'ame, là, dit M^{me} Morin en montrant l'endroit noir. (Page 208.)

Ils arrivèrent au château à l'heure indécise qui n'est pas encore la nuit et qui n'est plus le jour. Sur une partie du ciel, d'un bleu sombre, la lune montait, et sa clarté argentait vaguement les massifs épais; dans l'autre, les dernières lueurs du jour mouraient, teignant à l'horizon une barre de nuages de tons violets.

Un groupe d'hommes se tenait devant la grille, explorant la route du regard. Lorsque la voiture de place s'arrêta, ces hommes parurent surpris.

— C'est bien au château que vous venez? dit l'un d'eux au cocher.

— Sans doute, à moins que ce château ne soit pas le château de Cauville.

— Si, si, c'est ici; mais ce n'était pas vous qu'on attendait, bien sûr.

— Silence, bavard! fit une voix avec l'accent du commandement.

M^{me} Morin se pencha en dehors de la portière,

— M. le marquis est-il au château? demanda-t-elle.

— Oui, madame, répondit un des hommes qui devait être un jardinier.

— Dites-lui, je vous prie, que M^{me} Morin, la mère de M^{me} Pénaire, désire le voir.

Les hommes se consultèrent un instant. Le nom de Pénaire ne leur était pas inconnu. Ils savaient que c'était celui d'un des amis de la maison; cela les décida. Le valet, qui paraissait exercer une certaine autorité, et qui n'était pas moins que le concierge, donna l'ordre à un aide-jardinier de se rendre au château.

Mais ce dernier n'eut pas le temps de remplir sa mission. Au moment où il allait partir, la voix de Cauville se fit entendre :

— Est-ce qu'ils n'arrivent pas enfin? disait-il.

Le concierge poussa ses compagnons pour se rapprocher du maître.

— Non, monsieur le marquis. Mais il y a là, dans une guimbarde, une dame qui demande à parler à monsieur le marquis et qui prétend être la mère de M^{me} Pénaire.

— Ah! fit le marquis.

Et il ajouta entre ses dents :

— Je ne l'attendais que demain.

Il s'avança auprès de la voiture.

— Madame Morin, je crois? dit-il.

— Oui, monsieur le marquis, M^{me} Morin. Je suis en avance d'un jour, mais des circonstances particulières m'ont forcée à quitter Paris plus tôt. J'ai pensé que vous ne trouveriez pas mauvais que je me *présente* chez vous vingt-quatre heures avant le moment convenu.

— La bonne femme massacre la langue française, pensa Cauville. Puisse-t-elle en faire autant de ma belle-sœur!

— Comment donc! s'écria-t-il. Mais vous me causez un vrai plaisir, ma chère madame Morin. La mère de M^{me} Pénaire est une amie de la maison. Que n'êtes-vous venue hier, vous auriez trouvé M. et M^{me} Pénaire au château. Ils étaient ici pour les obsèques de M. le comte de Selmont. Ils sont repartis aussitôt. Vous allez voir M^{me} la marquise. Elle est, je pense, très désireuse de vous connaître. A propos, chère madame, vous trouverez la marquise un peu nerveuse; elle a été très éprouvée ces jours-ci, et ce départ précipité pour Cuba l'irrite. Elle trouve dur de se séparer à la fois de son fils et de sa jeune sœur. Elle a peine surtout à laisser celle-ci en France. Ménagez-la, chère madame, montrez-lui beaucoup de douceur. Peut-être la déciderez-vous.

— Je ferai de mon mieux, monsieur le marquis.

— Quel est ce garçon qui vous tient compagnie?

— C'est l'orphelin que j'ai élevé et que je dois conduire demain au *Tantale*, où il embarque comme novice.

— Ah! fit le marquis avec indifférence.

Puis, se retournant vers les gens de sa maison :

— Lombard, ouvrez donc la grille, que la voiture de M^{me} Morin puisse se rendre jusqu'au perron. Deux d'entre vous l'accompagneront pour prévenir M^{me} la marquise et faire préparer des chambres. Allez.

On s'empressa d'obéir ; la grille tourna sur ses gonds et la voiture roula sur le sable des allées.

— Vous trouverez la marquise au moment de se mettre à table, ajouta Cauville au moment où la voiture se mettait en mouvement.

En effet, M^{me} de Cauville allait se mettre à table avec les enfants, quand on lui annonça l'arrivée d'une dame âgée, M^{me} Morin, accompagnée d'un jeune garçon.

M^{me} de Cauville jeta un regard involontaire sur Lucie, que Maurice essayait de faire sourire. La petite fille s'efforçait de prêter de l'attention à ce que lui disait le jeune garçon, son cousin, comme elle l'appelait, bien que, par le fait, il fût son neveu. Mais, malgré sa bonne volonté, elle avait l'esprit ailleurs, et son visage si mignon et si délicat exprimait une mélancolie profonde.

Il y avait eu des scènes très vives entre le marquis et la marquise de Cauville au sujet de Lucie.

Quand le marquis avait annoncé à sa femme son intention de partir dans quelques jours pour Cuba et de l'emmener en laissant Maurice dans un établissement de jésuites, il n'avait pas rencontré l'opposition à laquelle il s'attendait. Sa femme avait seulement répondu qu'elle se tiendrait prête pour le départ. Mais lorsqu'il avait parlé de confier Lucie à la mère de M^{me} Pénaire pour lui épargner les fatigues d'une seconde traversée, le premier mouvement de la marquise avait été de se refuser à cette séparation.

— J'ai promis à mon père de ne pas la quitter, déclara-t-elle, je suis de ceux qui tiennent les promesses qu'ils font aux mourants.

Le marquis avait fait la sourde oreille et le trait, en apparence, avait glissé sur lui sans l'atteindre.

— Madame, songez que ma responsabilité et mon honneur sont engagés dans cette affaire, répliqua-t-il. S'il arrive malheur à ma belle-sœur, on ne manquera pas dans le monde de faire remarquer que j'en dois recueillir tout le profit. Lucie est d'une santé frêle, le premier voyage et la mort de son père l'ont douloureusement affectée. Il ne faut pas l'exposer aux fatigues d'un second voyage... A la rigueur, ajouta-t-il en hésitant un peu et pour tâter le terrain, je préférerais partir seul et vous laisser en France auprès d'elle.

— Non, non, se hâta de dire la marquise, je tiens à vous accompagner à Cuba.

Cauville cacha la surprise que lui causait cette résolution. Qu'est-ce qui pouvait

donc faire désirer si vivement à sa femme d'aller si loin, même en abandonnant son fils et sa sœur? Si subtil d'esprit qu'il fût, la véritable raison de ce caprice féminin lui échappa. Il n'y avait cependant là aucun caprice. M^{me} de Cauville, ignorant que son frère Robert de Selmont était en ce moment en France, voulait se rendre à Cuba pour le rencontrer. Elle considérait comme un devoir de conscience de lui rapporter les dernières paroles de leur père et de lui apprendre que le comte l'avait béni avant de mourir.

Cependant elle éprouvait les craintes que son mari affectait d'avoir relativement à l'influence qu'une seconde traversée, suivant de si près la première, pourrait exercer sur la santé de sa sœur. Si elle avait pu choisir elle-même une personne de confiance pour l'attacher à Lucie, elle aurait volontiers consenti à une séparation qui, dans son esprit, ne devait durer que quelques mois. A ce point de vue, elle se sentait fort tranquille; le marquis ne pourrait pas longtemps se passer de son cercle, de ses courses et de ses actrices, et la nostalgie des boulevards le ferait fuir bientôt de ses propriétés de Boyamo. Mais ces dispositions avaient été modifiées par le choix que le marquis avait fait.

M^{me} de Cauville abhorrait les Pénaire et tout ce qui les touchait. Elle avait été l'amie de Rosalie autrefois; mais elle avait appris à la connaître. Cette nature impérieuse, cruelle, vindicative, lui inspirait de l'horreur. D'autre part elle avait soupçonné, et même un peu surpris, une liaison intime entre son mari et la femme du banquier. Elle était alors revenue de toute espèce d'illusion sur le compte de son mari. Cependant cette nouvelle trahison l'avait révoltée à cause de son caractère intime. Elle n'avait pas pu recueillir des preuves assez certaines des amours du marquis et de M^{me} Pénaire pour faire un éclat; et, d'ailleurs, son caractère un peu timide répugnait au scandale; mais, depuis ce moment, elle n'avait pas dissimulé à Rosalie le mépris qu'elle lui inspirait, et il avait fallu, d'une part, la résignation et la douceur de la marquise et, de l'autre, l'inférieur aplomb de M^{me} Pénaire pour qu'extérieurement les relations des deux femmes continuassent. On comprend toutefois que le nom seul de Pénaire exaspérait la marquise. Aussi, lorsque M. de Cauville lui proposa de confier Lucie à la mère de Rosalie, elle répondit immédiatement par un refus catégorique. Elle ne connaissait cependant pas M^{me} Morin, qu'elle n'avait fait qu'apercevoir, mais la mère d'une telle fille ne pouvait être qu'une exécrationnable créature.

Le marquis lui ayant offert de la laisser en France avec les enfants, et M^{me} de Cauville ayant refusé, celle-ci sentit que sa situation n'était plus très forte vis-à-vis de son mari.

Elle trouva cependant une raison qui lui parut solide en faveur de son projet de garder sa sœur avec elle.

— Ce voyage ne sera pas si terrible, dit-elle. Nous sommes dans la belle saison. Et puis, Lucie est accoutumée au climat des Antilles.

M^{me} de Cauville triomphait ; il lui semblait que cette dernière observation ne souffrait pas de réplique.

— Vous ne songez pas que l'île est loin d'être tranquille en ce moment, répondit Cauville. Voulez-vous exposer cette enfant si impressionnable aux terribles scènes qui accompagnent la guerre civile?

La marquise baissa la tête.

— Je refuse de confier ma sœur à la mère de M^{me} Pénaire, déclara-t-elle.

— La connaissez-vous?

— Non, mais...

Cauville n'attendit pas la fin de la phrase ; il haussa les épaules et s'éloigna en disant :

— Elle doit venir ici ; vous la verrez. Alors vous pourrez vous accoutumer à cette idée... ou vous y résigner, ajouta-t-il entre ses dents.

Les choses en étaient là lorsque M^{me} Morin se présenta au château.

Quand on annonça à la marquise l'arrivée de celle-ci, elle était encore dans une perplexité profonde. Sans renoncer à sa résolution de ne pas laisser Lucie entre les mains d'une personne tenant aux Pénaire par un lien quelconque, elle avait décidé cependant qu'elle verrait cette dame et qu'elle causerait avec elle.

En raison de cette détermination, et comme elle était naturellement affable, elle fit suspendre le service du dîner et se rendit au-devant de M^{me} Morin.

Elle lui trouva un air triste, abattu, qui, dans les dispositions où elle était elle-même, ne pouvait pas produire une mauvaise impression sur son esprit ; mais, spontanément, elle fut touchée, séduite, par la physionomie du jeune garçon qui accompagnait la vieille dame et celle-ci, par contre-coup, bénéficia de cette impression favorable.

Certaines circonstances, un milieu particulier, sauvent ainsi des gens qui, pris isolément, inspireraient une répugnance insurmontable. Notre grand Hugo a noté cette observation avec le cachet du génie lorsqu'il met Fantine et sa petite Cosette en présence de la mère Thénardier, surveillant ses petites filles à la porte de l'auberge de Montfermeil. Un attendrissement passager avait adouci la physionomie de l'horrible femme et Fantine fut prise au piège. De même l'émotion qu'elle venait d'éprouver avait détendu la raideur ordinaire de la physionomie de M^{me} Morin. Et puis il y avait cet enfant, ce merveilleux enfant, qui faisait de la lumière autour d'elle.

M^{me} de Cauville s'informa de l'état dans lequel se trouvait M^{me} Morin à la suite de son voyage et lui demanda si elle voulait dîner.

M^{me} Morin n'avait aucune raison pour refuser et Édouard en avait une excellente pour accepter, à savoir qu'il mourait de faim.

Avant de se rendre à la salle à manger, ils passèrent dans une chambre pour se rafraîchir le visage et les mains.

M^{me} Morin en profita pour recommander à Édouard de ne pas parler de la rencontre qu'ils venaient de faire.

— Pourquoi? demanda le jeune garçon.

— Parce que je ne veux pas en parler, répondit la mère de Rosalie d'un ton péremptoire.

Rarement M^{me} Morin donnait un ordre avec cet accent résolu. Mais quand cela arrivait par hasard, l'enfant savait qu'il fallait obéir. Il en avait l'habitude; il n'ajouta donc rien.

On avait mis un couvert pour Édouard à côté de Lucie, et M^{me} de Cauville avait fait placer M^{me} Morin en face d'elle.

— Vous excuserez mon mari de ne point paraître, dit-elle en prenant place. Mais il est occupé ce soir par nos préparatifs de départ et il a dîné avant nous.

— Vous partez bientôt, madame? demanda M^{me} Morin.

— Dans trois jours, dit la marquise, ne pouvant retenir un soupir.

Les premiers moments du dîner furent silencieux. Édouard, très affamé, mangeait, tout en se sentant un peu intimidé par une pareille société. Maurice le regardait du coin de l'œil avec un vago sentiment de jalousie, car il se sentait dominé par ce grand garçon qui paraissait si vigoureux, si hardi et si intelligent.

C'était avec une sorte d'étonnement admiratif que Lucie l'examinait. A deux reprises, en mangeant le potage, il lui toucha le bras sans le vouloir et s'en excusa en rougissant.

La petite fille lui sourit en disant que cela ne faisait rien; et il y avait dans le sourire de cette enfant une gentillesse délicate et tendre qui gagna le cœur du jeune garçon.

— Je ne devais venir au château que demain, dit au bout de quelques instants M^{me} Morin, mais j'ai craint de n'avoir pas le temps de causer assez longtemps avec vous, madame...

— Au sujet de cette enfant? fit avec vivacité la marquise en montrant Lucie. C'est qu'en vérité je ne sais pas encore...

M^{me} Morin ne lui permit pas d'achever.

— Non, madame. Je pense bien que vous trouverez toujours le temps de me faire les recommandations nécessaires pour M^{lle} de Selmont. Mais c'est que, moi aussi, je voulais vous recommander un enfant.

— Vous, madame. Quel enfant?

— Celui que vous avez placé auprès de vous.

— Ce charmant garçon-là. Et que puis-je faire pour lui?

— Je ne sais pas exactement. Mais vous pourrez peut-être quelque chose.

— Expliquez-vous.

Les enfants écoutaient, comme on le pense bien, avec une extrême attention.

— Mon pauvre Édouard est un enfant dont le père et la mère sont morts et que

j'ai élevé, reprit M^{me} Morin d'une voix sourde et comme en faisant un effort. Je suis un peu sa parente; je suis sa tante... éloignée. Il s'est décidé... on l'a décidé à apprendre le métier de marin.

— Oh! le pauvre petit!... un métier si dur... Et cela ne vous fait pas peur, mon ami? demanda la marquise.

— Mais non, madame, répondit Édouard avec son franc sourire. Je serai bien content d'être marin; j'aime les voyages.

— Moi aussi, maman, je voudrais être marin, s'écria Maurico.

Lucie se mit à rire.

— Veux-tu bien te taire, Maurice? s'écria M^{me} de Cauville. Toi, marin, tu n'es pas assez fort pour cela. Regarde, tu fais rire Lucie avec ton idée ridicule.

Maurice baissa le nez sur son assiette d'un air boudeur, en protestant qu'il pourrait être marin tout comme un autre.

M^{me} Morin laissa passer cet incident et reprit :

— Édouard va donc entrer dans la marine marchande... Il s'embarque demain en qualité de novice, sur le *Tantale*, commandé par le capitaine Crenancier.

— Mais c'est sur le *Tantale* que nous prenons passage pour nous rendre à Boyamo, dit la marquise.

— En effet, madame, et c'est pour cela que je vous ai amené mon protégé. Encore une fois, je ne sais pas ce que vous pourrez et même si vous pourrez quelque chose pour lui, mais il fera sa première traversée sur le même bâtiment que vous, et peut-être trouverez-vous l'occasion de lui être utile. J'ai pensé qu'au moment de me charger d'une personne qui vous est chère, je pouvais sans inconvénient vous demander ce service.

— Sans aucun doute, dit M^{me} de Cauville. Vous avez eu une très bonne pensée, madame. Pauvre petit! certainement, si je puis le servir en quelque chose, je ferai tout ce qui dépendra de moi...

— Le capitaine Crenancier n'a pas l'air d'un méchant homme; mais il doit être rude, brutal, comme la plupart des gens de sa profession...

— Je vous devine. J'ai cru comprendre que ce Crenancier avait été placé sous les ordres de M. le marquis... Quoique mon influence soit faible, je demanderai à M. de Cauville de vouloir bien intervenir en faveur du jeune?...

— Édouard, madame.

— Du jeune Édouard. Je vous promets, madame, de m'intéresser à lui. Et qui ne s'y intéresserait? Il est impossible de voir son expressive, son heureuse physionomie sans se sentir disposé en sa faveur.

M^{me} de Cauville baissa la voix.

— Cette démarche de votre part, madame, lève certains scrupules... Mais, après dîner, si vous le voulez bien, nous ferons un tour dans le jardin et nous causerons d'une manière plus intime.

Pendant le repas, les enfants parlèrent peu. M^{me} de Cauville interrogea Édouard

sur ses goûts, sur ses lectures, et l'enfant parla avec un enthousiasme naïf de ses espérances et de ses héros. Maurice l'écoutait avec intérêt, mais Lucie le dévorait des yeux, et par moments ouvrait la bouche d'admiration. Elle allait avoir sept ans, qu'on ne l'oublie pas. Aux signes d'intérêt qu'elle laissait ainsi percer, on pouvait deviner déjà une petite âme enthousiaste et valeureuse. Maurice, plus léger, plus froid, déjà distingué, s'efforçait de dissimuler son étonnement et sa curiosité. Il eût été vexé de montrer ce qu'il éprouvait à cet inconnu, qu'il aurait pour ainsi dire, en ce cas, reconnu comme son supérieur.

Mais Édouard s'inquiétait fort peu des impressions du petit garçon dont la raideur première l'avait choqué. En revanche, les sourires et les marques de satisfaction de Lucie flattaient son amour-propre.

— Quel charmant garçon ! dit la marquise à M^{me} Morin en descendant au jardin avec elle.

Dehors, il faisait un clair de lune superbe et le temps était d'une douceur délicieuse. Ils passèrent sur la droite du château, à quelque distance des communs ; un grand mouvement régnait de ce côté ; plusieurs charrettes étaient arrêtées dans l'allée ; des hommes allaient et venaient.

Les trois enfants marchaient devant les dames.

— Parlons de ma sœur, dit M^{me} de Cauville à la mère de Rosalie.

La marquise entretint longuement M^{me} Morin de la santé, de la sensibilité, de la complexion frêle de Lucie. Elle lui dit qu'elle avait hésité à la laisser en France, seulement elle ne lui dit pas pour quel motif. Mais, réflexion faite, ajouta-t-elle, ce serait trop risquer que d'emmener cette enfant dans un voyage long et périlleux. M^{me} Morin lui inspirait de la confiance, et, puisqu'elle voulait bien s'en charger, elle lui confierait volontiers sa chère sœur.

Elle lui disait ces choses tout en se promenant. Elle prononça les derniers mots à l'angle d'une allée, bordée d'arbustes qui la couvraient d'une ombre impénétrable.

Une voix murmura sur leur passage :

— Madame la marquise.

M^{me} de Cauville tressaillit

— On m'a appelée, fit-elle.

— Oui, madame, là, dit M^{me} Morin en montrant l'endroit noir.

M^{me} de Cauville hésita ; mais elle eut honte de cette hésitation devant une étrangère, chez elle, dans un jardin plein de monde.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle en faisant un pas dans le sentier.

M^{me} Morin entendit un murmure produit par la voix de la personne qui avait interpellé la marquise ; celle-ci poussa un petit cri étouffé et revint presque aussitôt.

— Chère madame, dit-elle, voulez-vous m'attendre un instant en vous prome-



... — Tu ne reconnaîtrais pas ton frère... (Page 214.)

nant dans le jardin avec les enfants? Il m'arrive quelque chose de si extraordinaire, de si imprévu...

Elle était tout émue, toute bouleversée en parlant.

— Qu'avez-vous, madame? s'écria M^{me} Morin.

— Rien, rien de fâcheux. Mais voulez-vous bien avoir la bonté de m'attendre ici un instant?

— Volontiers.

— Merci, fit la marquise. Je ne serai pas longtemps.

Et elle disparut dans le sentier sombre, où M^{me} Morin l'entendit marcher en compagnie d'un personnage invisible.

Les enfants n'avaient pas remarqué cet incident. Quand ils se retournèrent, M^{me} Morin était seule à quelques pas d'eux.

— Où est donc maman? demanda Maurice.

Lucie regarda, mais sans rien dire.

— Elle va revenir, mon petit ami, répondit M^{me} Morin.

Les enfants reprirent leur conversation et continuèrent leur promenade.

Maurice venait de se rattraper de son long silence du dîner et d'obtenir à son tour un succès qui, en le rendant fier, l'avait du même coup rendu plus aimable vis-à-vis de l'étranger. Il lui avait demandé s'il savait monter à cheval. Édouard n'était jamais monté à cheval. Puis il lui avait demandé s'il connaissait l'escrime. Édouard n'avait jamais manié un fleuret. Enfin il lui avait demandé s'il savait jouer du piano. Édouard n'avait jamais touché un piano. Or, Maurice savait monter à cheval, faire des armes et tapoter sur un Érard.

— Demandez à Lucie, s'écria-t-il triomphant.

— Je ne t'ai pas vu, Maurice, mais certainement tu me l'as dit, et à plusieurs reprises, répondit la petite fille.

— Eh bien, reprit Maurice, demain tu verras, et monsieur aussi verra. Nous nous lèverons de bonne heure et je dirai à Baptiste de seller Bayard. Bayard, c'est mon poney. Je le ferai trotter et galoper devant vous. Vous verrez.

Et Maurice, s'entraînant lui-même, imitait l'allure de son poney, s'excitant de la voix et du geste.

Les autres enfants se mirent à rire.

— Avant déjeuner, proposa ensuite Maurice, nous ferons des armes tous les deux. Tout grand que vous êtes, je suis bien sûr de vous boutonner dix fois contre une.

Tout en parlant, Maurice prenait un air fat et se pavanait devant la petite fille.

Édouard ne faisait pas attention aux rodomontades du jeune Cauville; il le laissait parler par politesse. Lorsque Maurice eut épuisé l'énumération de ses divers talents, Édouard se retourna vers Lucie.

— Ainsi, dit-il, vous venez du pays où je vais aller?

— Oh oui! répondit la petite fille en soupirant.

— Vous voudriez y retourner?

— Certainement, avec M^{me} de Cauville et avec vous. Le *Tantale* est un grand bateau où l'on est bien, et l'Oncle-Tom dansait pour me faire rire.

— L'Oncle-Tom, c'est un nègre?

— Oui, c'est le nègre du capitaine Crenancier.

— Il lui appartient donc?

— Certainement. Dans le pays où vous allez, monsieur Édouard, les noirs appartiennent aux blancs. Mon papa disait qu'il faut que ce soit ainsi.

— Moi, blanc ou noir, je ne voudrais appartenir à personne, déclara Édouard. Maurice intervint dans la conversation.

— Oh ! si vous étiez un noir, on ne vous consulterait pas, fit-il d'un air sentencieux. On vous vendrait, on vous achèterait et vous n'auriez rien à dire.

Cette perspective donna à réfléchir à Édouard.

— Heureusement je ne suis pas noir... murmura-t-il.

— C'est comme en France, continua Maurice, heureux de développer ses idées personnelles sur la constitution des sociétés. Il n'y a pas de noirs en France, mais il y a des blancs qui sont plus les uns que les autres. Ainsi moi, monsieur Édouard, je suis noble, et par conséquent je suis au-dessus de vous, qui ne l'êtes pas.

Édouard, décontenancé, regarda le noble avec un vague désir de lui administrer, séance tenante, une volée de coups de poing, afin de voir si cette supériorité dont il se vantait tiendrait devant la réalité ; mais il se contenta et se tourna du côté de Lucie comme pour lui demander si elle partageait cette manière de voir.

La petite fille devina la question, car, d'un air triste, elle répondit en baissant la tête :

— C'est vrai. J'ai entendu dire à papa que c'était ainsi.

— Vous voyez bien, cria Maurice.

Un silence pénible suivit ; on pense bien qu'il ne dura pas. Ces trois philosophes eurent vite oublié leurs considérations sur les inégalités sociales.

— Alors, c'est un beau pays, l'île de Cuba ? demanda Édouard à la petite fille, dont décidément la conversation lui agréait plus que celle de Maurice de Cauville.

— Oh oui ! un beau pays ! répondit Lucie. C'est le pays de ma pauvre maman.

— Elle est donc là-bas, votre maman ?

La petite fille baissa la tête. Édouard devina qu'elle pleurait.

— Je vous ai fait de la peine, dit-il.

— Ce n'est pas votre faute, répondit la petite fille.

Elle lui prit la main et l'étreignit dans ses petites mains maigres.

— Je suis comme vous, moi ; je n'ai plus ni papa ni maman, fit-elle.

Édouard fut remué jusqu'au fond du cœur, et immédiatement il sentit naître en lui une affection ardente pour cette chétive orpheline, si seule, si abandonnée, malgré son grand nom et son immense fortune.

Se laissant aller au mouvement de son impétueuse et généreuse nature, il prit Lucie dans ses bras et l'embrassa à plusieurs reprises en pleurant avec elle.

— Je voudrais être votre frère, dit-il.

— Et moi aussi, je voudrais bien que vous soyez mon frère, répondit Lucie en lui rendant ses baisers.

Le souvenir de cette soirée, de cet embrassement, des paroles échangées avec cette petite fille, le souvenir du beau clair de lune dans les arbres du parc, des étoiles scintillant sur le bleu sombre du ciel comme des diamants sur du velours de

la douce brise parfumée, de ce visage mignon, éclairé par des yeux si doux et que des larmes mouillaient; oui, ce souvenir le poursuivait longtemps et lui revint à bien des reprises dans ses voyages et dans ses dangers. Pour la première fois ce soir-là, lui, orphelin, il avait senti son cœur; il avait compris ce que c'est qu'aimer, sensation ineffable qui élève l'homme au-dessus de la création, non parce qu'il est le seul être capable de l'éprouver, mais parce qu'il est le seul être qui en ait conscience.

Maurice regarda cette scène avec surprise.

Instinctivement, il se sentit écarté de cette association affectueuse, et comme il n'était pas mauvais, mais seulement vain et léger, il se rapprocha des deux enfants.

— Et moi, je ne suis donc pas votre ami? leur dit-il.

Il tendit la main à Édouard.

Édouard la prit.

— Vous, fit-il remarquer cependant, vous savez bien que vous êtes noble, au-dessus des autres.

— Ça ne fait rien, se hâta de dire Maurice. Ça n'empêche pas d'avoir de bons amis. Ainsi papa est l'ami de M. Pénaire qui n'est pas noble, et Armande, la fille de M. Pénaire, sera ma petite femme.

— Armande Pénaire! s'écria Édouard. Je la connais bien.

— Ah! vraiment.

— C'est une poupée méchante.

— Oh oui, fit Maurice en éclatant de rire, c'est bien ça. Une vraie poupée et très méchante. Elle m'a battu la première fois que je l'ai vue.

— Moi aussi, déclara Édouard. Mais je le lui ai rendu, et elle n'a pas recommencé.

— Eh bien, je ferai comme vous, dit Maurice enchanté. Alors, c'est entendu, nous sommes trois amis. Je ne vous appellerai plus monsieur Édouard, mais Édouard tout court, et vous, vous me direz Maurice. Et même, nous nous tutoierons. Veux-tu?

— Je veux bien.

— A la bonne heure. Tu entends, Lucie, maintenant Édouard est mon ami. Nous sommes trois amis. Nous nous aimerons beaucoup.

— Mais si je pars demain.

— Qu'est-ce que ça fait? Tu reviendras. Tu nous raconteras des histoires.

Dans son enthousiasme pour cette nouvelle amitié, Maurice se mit à gambader dans le jardin. Édouard riait et suivait en tenant Lucie par la main.

• Tout en marchant, ils étaient revenus à l'endroit où M^{me} de Cauville les avait quittés.

— Tiens! où donc est maman? demanda Maurice pour la seconde fois.

Il formulait ainsi la pensée de M^{me} Morin, fort troublée par une absence aussi singulière, et, d'ailleurs, désireuse de rentrer, car le frais du soir commençait à l'incommoder.

En ce moment, un homme se dirigea vers le groupe des enfants. A quelques pas, ils reconnurent M. de Cauville.

— Vous êtes seule ici, madame Morin, dit-il en abordant la mère de Rosalie. Où est donc la marquise ?

— Je pense qu'elle va revenir dans un instant, répondit M^{me} Morin embarrassée.

— Est-ce qu'il y a longtemps qu'elle s'est éloignée ? reprit Cauville.

— Oh ! mais oui, s'écria étourdiment Maurice. Elle a quitté madame tout de suite après que nous sommes arrivés au jardin.

— Cet enfant exagère... commença M^{me} Morin.

— La vérité sort de la bouche des enfants, ma chère dame, dit le marquis d'un air moqueur. Je vous engage à rentrer au château. Il commence à faire froid. Vous y retrouverez certainement M^{me} de Cauville.

Cette prière était un ordre si peu déguisé, que M^{me} Morin ne songea pas à résister. Elle se dirigea vers le château avec les enfants. Au bout de quelques pas, elle tourna la tête, M. de Cauville avait disparu probablement par le sentier que l'ombre des charmilles remplissait de ténèbres.

CHAPITRE IX

Frère et Sœur.

LORSQUE M^{me} de Cauville s'était enfoncée dans l'allée abritée, un homme, dont elle ne pouvait distinguer les traits, lui avait pris la main et lui avait dit à voix basse :

— Chut ! c'est moi, Robert de Selmont, ton frère.

C'est alors que la marquise avait laissé échapper le cri étouffé que M^{me} Morin avait entendu.

Elle était aussitôt revenue auprès de cette dame pour la prier de l'attendre, comme nous l'avons rapporté plus haut, puis elle était retournée dans le chemin noir.

— Viens ! lui avait dit Robert de Selmont. Nous causerons plus loin.

Ils avaient gagné ainsi le parc lui-même.

Auprès des premiers grands arbres, un homme se tenait immobile.

— Veille bien, Toni, ordonna Robert en passant.

Ensuite, il s'était enfoncé sous le couvert avec M^{me} de Cauville, à qui la surprise et l'émotion semblaient avoir retiré l'usage de la parole.

Enfin Robert s'arrêta dans un fourré épais, où il était presque impossible non seulement de les voir, mais encore de les entendre.

— Maintenant nous pouvons parler, dit-il.

— Mon Dieu ! comment es-tu ici ? Moi qui te croyais à Cuba ! s'écria la marquise.

Robert raconta à sa sœur, ce que nos lecteurs savent, comment il était arrivé en France avec un retard de plusieurs jours, comment il avait manqué son père, comment il avait appris sa mort et par quelle ruse il avait pu s'introduire dans le château.

— Le capitaine Crenancier a été chargé par M. Pénaire et par le marquis de procéder lui-même, avec des hommes sûrs, à l'enlèvement de munitions de guerre, armes, etc., que les esclavagistes ont fait acheter en France et qui ont été déposées au château, en attendant le départ des bateaux qui doit les transporter à Boyamo. Je connais Crenancier depuis mon enfance, et, sous des apparences bizarres, c'est un homme sûr. Il m'a offert de m'introduire au château en m'admettant au nombre de ses hommes. Si tu me voyais, ma chère Juliette, tu ne reconnaîtrais pas ton frère sous le vêtement grossier d'un portefaix.

— Je ne reconnais que ta voix, mon bon Robert, bien qu'il y ait longtemps que je ne l'ai entendue.

— C'est une déplorable chose que nous ne puissions pas nous voir publiquement, comme il sied à un frère et à une sœur. Imagine-toi que je viens d'apprendre, seulement en entrant ici, il y a un instant, — car nous sommes arrivés en retard, à la nuit, afin de me donner une chance de plus de ne pas être reconnu par Cauville, — je viens d'apprendre, dis-je, que les obsèques de notre père ont eu lieu hier. Je croyais cette triste cérémonie accomplie, quand j'ai su le fatal événement par Crenancier. Oh ! si j'avais pu prévoir... Je serais venu conduire le deuil, comme c'était mon droit et mon devoir.

Un instant de silence suivit ces paroles.

Ce fut la marquise qui le rompit.

— Que je suis heureuse de te voir ! Moi qui n'avais consenti à accompagner mon mari à Boyamo que pour avoir ce bonheur-là !

— Je sais, en effet, que tu dois faire ce voyage.

— Est-ce que tu le blâmes ?

— Non pas. Mais qu'avez-vous décidé par rapport à notre sœur Lucie ?

— Mon mari ne veut point l'emmener...

— Il a raison.

— Ah ! je répugne à m'en séparer.

— Je le comprends. Mais il est possible qu'il y ait des dangers à courir là-bas. Elle est trop frêle pour supporter de pareilles émotions.

— C'est aussi ce que m'a dit M. de Cauville.

— Je suis surpris qu'il ait eu une bonne pensée. A qui allez-vous confier Lucie, pendant votre absence ?

— J'aurais voulu la placer dans un couvent. M. de Cauville s'y est opposé, dans la crainte qu'elle n'y reçût pas tous les soins qu'exigent l'état de sa santé et son tempérament impressionnable.

— Cauville m'étonne de plus en plus. Cela ne me dit pas à qui Lucie sera confiée...

— Il m'a désigné quelqu'un... la mère de M^{me} Pénaire.

— Qu'est-ce que c'est que cette femme-là ?

— Une personne respectable.

— Oui, par l'âge, je le pense bien. Mais l'as-tu vue ?

— Elle est ici. Elle paraît sérieuse et douce, et très attachée aux enfants.

Robert garda le silence comme un homme qui réfléchit avant de parler.

— Nous n'avons pas le temps de faire une enquête, reprit-il. Les événements nous pressent. Après tout, la mère de M^{me} Pénaire n'est pas la première venue. Si elle t'a produit une bonne impression, c'est déjà quelque chose. Et puis, ce qui me tranquillise, c'est que Lucie ne reste pas entre les mains de Cauville.

— Mon Dieu ! tu soupçonnais...

— Rien, rien, ma chère Juliette, se hâta de dire Robert, ne me prête pas des pensées odieuses. Les précautions mêmes que ton mari a voulu prendre démontrent qu'il vaut mieux que je ne l'aurais cru. Et pourtant il ne te rend pas heureuse. Il est toujours le même homme, n'est-ce pas ? Joueur et débauché, indifférent avec toi, dur même?... Tu ne réponds pas.

M^{me} de Cauville gémit.

— A quoi serviraient les récriminations ? J'avais rêvé plus de bonheur ; Dieu ne l'a pas voulu.

— Ma pauvre sœur !...

— Heureusement, j'ai mon fils.

— C'est vrai. Qu'allez-vous faire de mon neveu Maurice pendant le voyage ?

— Il sera placé chez les jésuites par les soins de M. Pénaire.

Robert fit entendre un léger ricanement.

— Chez les jésuites... cela devait être. Mon père, quel funeste mariage !

— Notre père est mort, Robert, fit la marquise d'un ton de reproche.

— Hélas ! c'est trop vrai !... Ah ! j'aurais bien voulu l'embrasser encore une fois.

— Lui aussi, Robert, aurait voulu t'embrasser avant de mourir.

— Dis-tu vrai ? A-t-il pensé à moi pour autre chose que pour me...

— Ne prononce pas un pareil mot, mon frère... Il t'a béni.

— Il m'a béni !



— Oui, 'et c'était pour te le faire savoir que je voulais entreprendre le voyage de Cuba.

— Il m'a béni! répéta le jeune homme. Le ciel m'est témoin que sa mémoire me serait toujours restée chère et sacrée lors même qu'il m'aurait maudit. Mais tu ne peux pas t'imaginer le bien que me causent tes paroles, ma chère Juliette. C'est un baume que tu verses dans mon cœur; c'est un apaisement pour mon esprit. Ma douleur se purifie en perdant son amertume. O mon père, bien que ma conscience ne m'adresse pas de graves reproches, je vous demande sincèrement pardon du chagrin que je vous ai causé; et le pardon vous sera d'autant plus facile que, si vos croyances ne sont pas des illusions, vous ne pouvez plus avoir de doutes à présent sur les motifs qui me dictaient ma conduite.

Un combat se livrait dans l'esprit de M^{me} de Cauville, pendant que son frère parlait. Ce qui lui restait à dire était le plus difficile. Mais elle était décidée à ne rien cacher, sauf cependant ce qu'il y avait eu de criminel dans la conduite de son mari.

— Écoute, Robert, dit-elle. Notre père ne s'est pas contenté de te bénir. Il a voulu te restituer tes droits à sa fortune.

— C'est digne de lui. C'était réparer une injustice.

— Ce n'est pas tout. Il a voulu, concurremment avec mon mari, te constituer tuteur de Lucie...

— Cela me touche plus que tout le reste. Enfin il me jugeait donc digne de sa confiance. Mais pourquoi dis-tu : Il a voulu? Comment a-t-il été empêché de le faire? Le temps lui a-t-il manqué?

— M^{me} de Cauville hésita.

— Oui, fit-elle enfin en baissant la voix.

Robert lui prit le bras.

— Ce oui n'est pas sincère. Juliette, tu ne sais pas dissimuler. Il y a eu quelque chose que tu crains de me révéler. Quelqu'un s'est interposé au dernier moment. Ton mari, peut-être?

La marquise ne répondit pas.

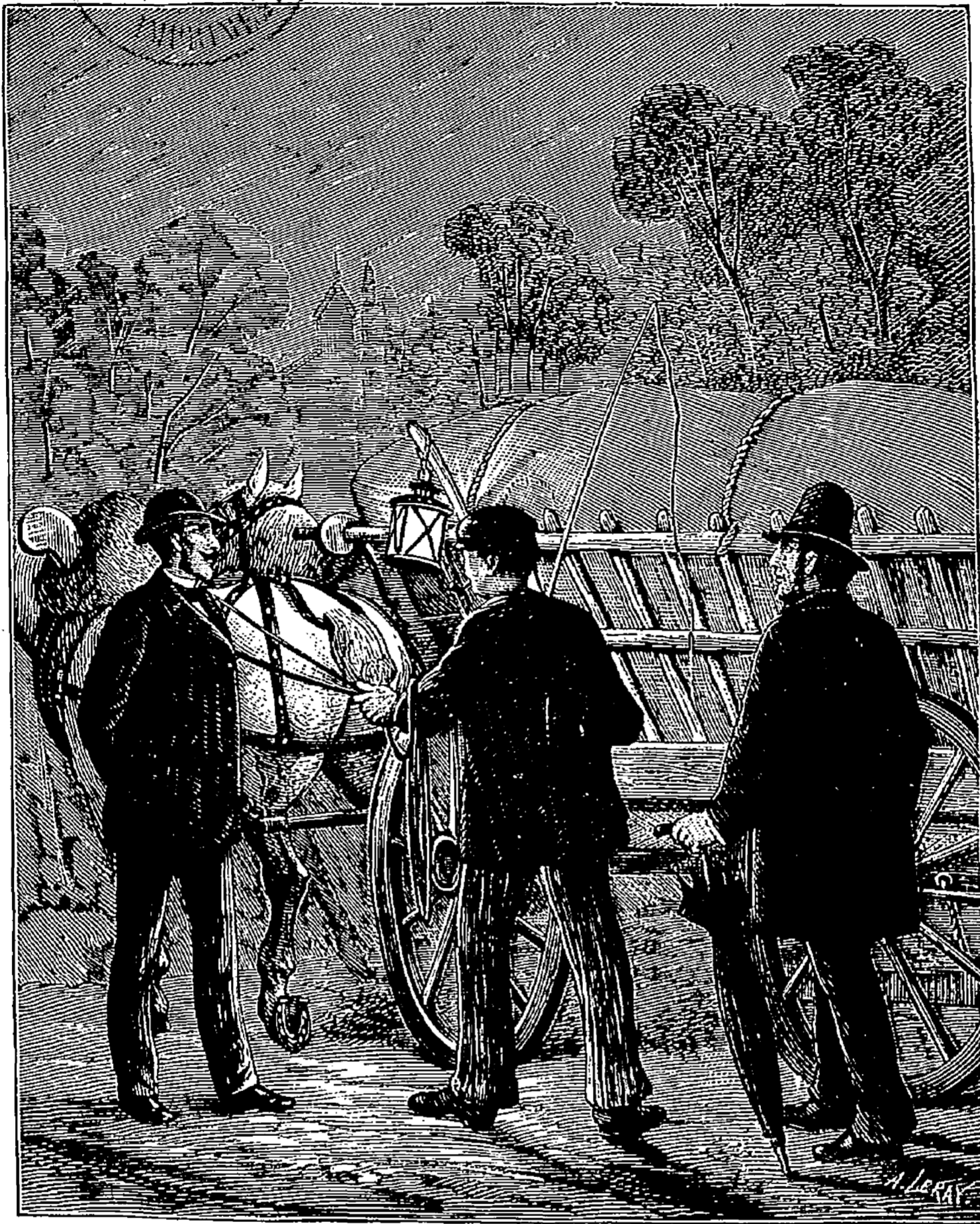
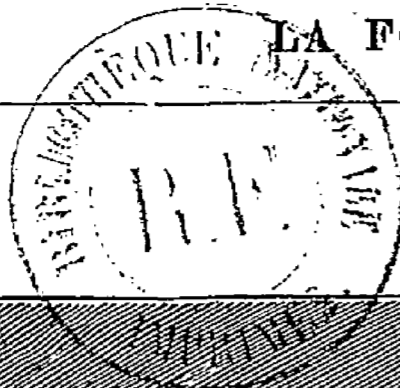
— Tu te tais... Alors, c'est que j'ai deviné.

Peu à peu, il éleva la voix, trahissant les sentiments d'indignation qui gonflaient son cœur.

— C'est encore une nouvelle infamie de sa part. Je le retrouve donc pareil à lui-même; mauvais Français, mauvais mari, malhonnête homme. Le malheureux qui formait des vœux contre sa patrie en 1870, sous prétexte qu'elle était républicaine, l'homme qui a brisé le cœur et qui a perdu la vie d'un ange, ne devait pas reculer devant une action vile pour s'assurer des avantages de fortune. Mais quels moyens a-t-il employés? De quels arguments s'est-il servi auprès du moribond? Comment a-t-il obtenu d'un père mourant qu'il revînt sur un acte de justice?

— Robert, ne mêle pas notre père à tes reproches. Il n'a révoqué aucune de





A la lueur d'une lanterne, il reconnut Crenancier. (Page 222.)

ses paroles ; il est mort avec la volonté de te rendre tes droits et de te constituer le tuteur de Lucie...

— Dans ce 'cas...

— Laisse-moi achever. Le temps lui a manqué.

— Il y a autre chose, Juliette.

— Non, non, répéta M^{me} de Cauville avec énergie. Le temps lui a manqué ; voilà tout.



— Ton mari assistait aux derniers moments de notre père ?

— Sans doute.

— Ton mari a entendu ses paroles!... Réponds sans hésiter.

— Il les a entendues.

— Et il ne les a pas proclamées! Et lui, gentilhomme, ne les tient pas pour sacrées, comme si elles étaient écrites, enregistrées sur du papier, par un homme de loi! Mais de pauvres hères, des ouvriers, des paysans, des matelots, sans sou ni maille, n'agiraient pas comme M. le marquis de Cauville.

— Robert...

— Non, non, il faut que j'exprime ce que je ressens. Ce n'est pas pour la fortune qui peut m'échapper. Je ne la regretterais pas, Juliette, si elle devait profiter à mon neveu. Je ne suis pas marié... Je ne me marierai probablement pas. Ton fils est donc mon fils. Mais il y a là une action lâche et vile qui me révolte; il y a là un abus honteux... Je comprends; le mourant ne pouvait plus remuer... il dictait en quelque sorte, mais le marquis a fait la sourde oreille... Il s'est refusé à prendre du papier, à écrire... le misérable!

M^{me} de Cauville avait peine à contenir ses larmes. Elle était effrayée de l'instinct qui permettait à son frère de reconstituer en quelque sorte la scène de la mort du comte. Robert, enfin, reportant sa pensée sur sa sœur, comprit ce que sa situation avait de cruel.

— Pardonne-moi, ma bonne Juliette, dit-il. Je n'ai pu contenir mon indignation... mais c'est fini. Cependant, ajouta-t-il, il est un point que je considère comme acquis et j'agirai en conséquence... Notre père m'a constitué le tuteur de Lucie... Je prends l'engagement formel d'en remplir les devoirs, dans la mesure du possible; je prends cet engagement à la face du ciel et je le tiendrai!

— Je regrette, maintenant que je t'ai vu, d'avoir consenti à ce voyage, dit la marquise après un silence.

Robert ne répondit pas sur-le-champ aux dernières paroles de sa sœur.

— Écoute, déclara-t-il enfin. Tout dépend de ce que vaut cette femme, cette mère de M^{me} Pénaire.

— Je te l'ai déjà dit, répondit M^{me} de Cauville; il me semble qu'on peut avoir confiance en elle. Elle habite une maison de campagne à Ville-d'Avray. Lucie vivra là dans un air salubre, peut-être un peu seule, mais très tranquille. D'ailleurs, ce voyage ne durera pas plus de quelques mois. Paris manquera bientôt à M. de Cauville. Il ne tardera pas à vouloir revenir.

— Vous pouvez rester là-bas plus longtemps que tu ne penses... Ton mari surtout... car, toi, il sera bien obligé de te renvoyer en France.

— Le danger est-il donc si grand?

— Qui sait ce qui peut survenir?

— Mais toi, Robert, est-il vrai que tu combattras le parti de notre père et de

mon mari? Est-il vrai que, comme ce dernier le prétend, tu sois un des chefs des hommes de couleur?

— Ah! ton mari prétend cela. Eh bien, Juliette, il a raison.

— Robert, songe donc que ce ne sont pas des hommes de ta race...

— Ce sont des hommes, Juliette, et il est affreux que des hommes soient traités par d'autres hommes plus cruellement que des animaux... Mais laissons cela... Revenons à nos affaires de famille... Puisque tu es tranquille sur le sort de Lucie, au moins pour quelques mois, je ne vois pas d'inconvénients à ce que tu viennes passer ces quelques mois à Cuba... J'y veillerai sur toi et nous nous reverrons.

— Je l'espère bien.

— A peine arrivé, je commencerai à jouer mon rôle de tuteur occulte de notre sœur et tu pourras m'y aider... Je n'ai pas une grande confiance dans ton mari... Devenu le maître de la fortune de Lucie, je le crois capable d'en disposer comme de la sienne, de faire du trafic avec ses propriétés, d'autant plus que, depuis le début de l'insurrection, elles perdent chaque jour de leur valeur comme revenus. Il y a là-bas, je le sais, des loups-cerviers à l'affût des propriétaires découragés et qui leur rachètent à bas prix les plantations abandonnées, spéculant sur le rétablissement de l'ordre. Cauville est capable, pour avoir de l'argent comptant, d'user de pareils moyens. Il faut surveiller ses actions. Ma chère Juliette, je sens profondément ce qu'une pareille proposition a de triste, de toi à moi, mais les circonstances pèsent sur nous, et, en somme, tout se passera entre nous deux; il faut, il faut absolument que tu sois le surveillant attentif des actions de ton mari et que tu me rapportes ce que tu apprendras de ses projets.

— Robert, ce rôle me répugne.

— Juliette, veux-tu devenir la complice du spoliateur? Veux-tu que ta conscience te reproche d'avoir laissé piller les biens de ta sœur?

— Ne dis pas cela... je t'en conjure. Je ferai ce que je pourrai. Mais, va, je ne pourrai pas grand'chose. M. de Cauville n'a pas pour habitude de me tenir au courant de ses faits et gestes.

— Qui sait? là-bas, il sera bien seul... Il essayera peut-être de te tromper toi-même sur la portée des opérations auxquelles il se livrera et d'obtenir ainsi ta complicité inconsciente... Il est astucieux et sait prévoir l'avenir.

— C'est vrai, c'est vrai, s'écria la marquise, frappée de ces dernières paroles et à qui revenaient des souvenirs qui leur donnaient de la force. Je m'en suis aperçue déjà. Henri ne devient violent qu'après avoir épuisé tous les moyens de ruse... Quels pièges il m'a tendus autrefois pour obtenir des signatures!

— Et tu les lui donnais?

— Comment aurais-je pu refuser à mon mari?

— C'était la fortune de Maurice qu'il allait gaspiller dans les tripots.

— Ne m'accable pas. Depuis longtemps il a renoncé à ce moyen, et s'il y recourait de nouveau, il se heurterait à une résistance désespérée.

— Bah! Il a à présent une plus belle proie : la fortune de Lucie. Voilà précisément pourquoi je te demande de m'aider à la défendre contre sa cupidité. C'est un devoir que nous avons contracté vis-à-vis d'un mort.

— Je ferai ce que tu voudras, Robert. Mais comment communiquerai-je avec toi? Où te verrai-je? Ce sera plus difficile encore là-bas qu'ici.

— Détrompe-toi, ce sera plus facile. Je te ferai savoir ce que tu me demandes lorsque nous serons à Cuba. Tu pars après-demain, et moi je passe demain en Angleterre. Dans huit jours, je m'embarquerai à Liverpool pour la Nouvelle-Orléans. Huit jours au plus, après ton arrivée à Boyamo, j'y débarquerai à mon tour et tu ne tarderas pas à avoir de mes nouvelles.

Un petit cri d'une nature indéfinissable se fit entendre; Robert suspendit sa phrase.

— Chut! attends... fit-il.

Le même cri, qui tenait du miaulement du chat, perça de nouveau le silence. Robert baissa la voix.

— C'est le signal du départ, dit-il, et l'on m'avertit que nous sommes épiés.

— Oh! mon Dieu!...

— Ne crains rien. J'ai pris mes précautions. Je regagnerai la troupe de Crenancier sans être vu. Au revoir, Juliette.

— Au revoir, Robert. A Boyamo.

Robert prit sa sœur dans ses bras et l'embrassa; puis, sans faire de bruit, comme un homme habitué à se glisser dans les bois, il disparut entre les arbres.

Voici ce qui s'était passé.

Comme Robert l'avait dit à M^{me} de Cauville, Crenancier était arrivé à la nuit noire avec son monde, dans lequel se trouvaient confondus M. de Selmont et Toni Moblot.

Le marquis avait donné quelques marques d'impatience en les recevant et avait reproché ce retard au capitaine.

Mais celui-ci ne s'émuait pas pour si peu. Il n'avait pas même répondu.

Les caisses et les munitions qu'il fallait charger avaient été enfermées dans un bâtiment qui dépendait des communs, situés, comme nous l'avons dit, à droite du château. Les charrettes et les hommes de Crenancier avaient donc été dirigés vers ce bâtiment.

Mais là Crenancier avait réclamé un repas, ou, pour employer ses expressions, un morceau à manger et un coup à boire pour ses pauvres diables. Le marquis, après un mouvement d'humeur, avait donné des ordres en conséquence. Crenancier gagnait ainsi du temps et servait Robert.

Pendant le repas, Toni Moblot, souple comme une anguille, quitta ses compagnons et s'approcha du château.

C'est lui qui, le premier, avait aperçu les dames et les enfants.

Il s'était empressé d'avertir Robert et tous deux disparurent du cercle formé par les hommes de Crenancier.

Mais ce dernier mouvement avait été aperçu par un domestique.

Il n'en dit rien d'abord ; puis, au moment où le chargement commença, il en glissa un mot à l'un de ses camarades, qui ne put se retenir d'en parler au concierge.

Celui-ci, après avoir délibéré un instant avec lui-même, crut trouver dans cette circonstance l'occasion de se venger de deux ou trois rebuffades que lui avait fait essuyer le capitaine Crenancier, auprès duquel il avait voulu jouer le personnage d'importance.

Il se rapprocha donc du marquis et lui dit qu'il venait de voir deux des hommes du capitaine se glisser dans le parc.

— Se glisser... comment ! demanda Cauville.

— Comme des gens qui ont un but.

— Et il y a longtemps ?

— Un bon quart d'heure.

Cauville réfléchit un instant, puis s'éloigna des communs, gagnant le jardin, un peu intrigué par ce renseignement.

— Ce ne sont peut-être que des maraudeurs ou des paresseux qui profitent de la nuit pour laisser la besogne à leurs compagnons.

Tout en songeant ainsi, il rencontra M^{me} Morin et les enfants.

L'absence de sa femme, coïncidant avec ce qu'on venait de lui apprendre, lui parut étrange. Il renvoya M^{me} Morin et les enfants au château, et prit la première allée noire qui s'offrit à lui.

A peine eut-il fait quelques pas qu'un cri de bête, miaulement de chat ou plainte d'oiseau de nuit, troubla le silence.

Cauville s'arrêta instinctivement.

Il crut entendre ou entendit en effet un murmure de voix et le bruit d'un baiser, après que le même cri de bête eut éclaté une seconde fois près de lui, et une ombre passa à peu de distance.

Cauville courut, mais il ne vit plus personne jusqu'aux communs.

Il trouva les charrettes qui roulaient sur le sable, du côté de la grille. L'obscurité était profonde ; cette partie du jardin étant couverte par l'ombre des arbres, derrière lesquels descendait la lune. Les hommes du capitaine passèrent silencieux auprès de M. de Cauville, mais il lui fut impossible de rien remarquer d'anormal.

Il revint sur ses pas rapidement, et, près du château, il rencontra sa femme.

— Vous vous promenez bien tard, seule, madame, lui dit-il sèchement.

— Aussi, monsieur, vous voyez que je rentre, répondit la marquise d'une voix un peu tremblante.

— Vous faites bien à cause du froid, reprit Cauville d'un ton gouailleur. Ces promenades nocturnes ne valent rien pour les tempéraments délicats.

Puis, quittant M^{me} de Cauville, le marquis retourna précipitamment aux charrettes qui s'engageaient sur la route.

A la lueur d'une lanterne, il reconnut Crenancier.

— Êtes-vous sûr d'avoir tout votre monde, capitaine? lui demanda-t-il.

— Parfaitement, répondit le capitaine. Je viens de faire l'appel.

Cauville n'insista pas. En pleine nuit, et maintenant que toute la troupe était sortie, il était impossible de distinguer un individu suspect.

— Bonsoir, capitaine, dit-il.

— Bonsoir, monsieur le marquis. N'oubliez pas que dans deux jours nous levons l'ancre, à la pleine mer de trois heures.

— Soyez tranquille.

Le capitaine et son monde partirent avec les charrettes; Cauville rentra.

— Oh! oh! qu'est-ce que cela signifie? murmura-t-il. N'ai-je pas été dupe d'une illusion? Mais non, Juliette était bien dehors. J'ai bien vu passer un homme. J'ai bien entendu le bruit d'un baiser. Elle, Juliette, avoir un amant! Ah! par exemple, s'il me restait une illusion, c'était celle-là. Mais avec les femmes, sait-on jamais à quoi s'en tenir? Comment cet individu se trouvait-il parmi les hommes du capitaine Crenancier? Il est absurde de supposer que ce marsouin, qui vient ici pour la première fois, ait pu se prêter à un jeu pareil. Peut-être l'autre entre-t-il ainsi chaque soir dans le parc et peut-être personne ne l'avait-il aperçu avant cette nuit. Alors M^{me} la marquise ferait de moi un mari ridicule, un Sganarelle. C'est ce que je ne tolérerai pas. Mais ne précipitons rien. Demain je ferai mon enquête ici. Je prétends l'accabler avec des preuves. Mais si ces preuves sont décisives, M^{me} la marquise, vous passerez un mauvais moment. Justement nous allons dans les Antilles, en pays insurgé. Un mari outragé y jouit d'une plus grande liberté d'allures que sous le régime de la République française.

Le lendemain, Cauville procéda prudemment, mais avec activité, à l'enquête qu'il s'était promis de faire. Cette enquête ne jeta aucune lumière sur les événements de la veille. M^{me} de Cauville ne voyait personne; elle sortait rarement le jour et jamais le soir, sauf pour promener Maurice qui ne la quittait jamais.

Alors, pendant un instant, Cauville soupçonna la vérité.

Brusquement à table, il dit à sa femme en la regardant dans les yeux :

— Avez-vous entendu dire que votre frère, M. Robert, était en France?

Mais il ne prit pas M^{me} de Cauville à l'improviste. Elle avait ressenti une vive émotion la veille au soir quand elle avait rencontré son mari en rentrant au château. Depuis, elle s'était remise et elle avait pris la résolution de lui cacher l'entrevue qu'elle avait eue avec son frère. Dans la candeur de ses habitudes de parfaite honnêteté conjugale, elle ne pensait même pas qu'on pût concevoir des soupçons sur sa conduite. Et ainsi, elle creusa elle-même le piège sous ses pas.

Lors donc que son mari lui demanda si elle avait entendu dire que son frère était en France, avec un regard calme, d'un air fort paisible, elle répondit :

— Non, monsieur, je n'ai rien entendu dire de semblable. Je suppose que Robert est resté à Cuba.

— Moi aussi, dit le marquis. Il y dresse les bons petits nègres à massacrer les gens de son monde.

M^{me} de Cauville ne releva pas ces dernières paroles.

Tant de calme trompa le marquis. Si elle avait vu son frère, se dit-il, elle se trahirait. Mais si ce n'est pas avec son frère qu'elle était hier soir, avec qui donc était-ce ?

Il tenta encore un effort.

— Ce Crenancier, dit-il, ce capitaine du bateau sur lequel nous devons prendre passage, doit connaître votre frère.

— C'est bien possible, fit la marquise froidement.

— Ce n'est pas son frère, pensa Cauville.

Il ne fit plus aucune allusion à Robert. Il se promit d'interroger Crenancier, et si, décidément, Robert de Selmont n'était pas venu à Cauville, ni même en France, alors c'est la marquise qu'il interrogerait. Et un sourire sinistre passait sur son visage, en même temps que cette pensée dans son esprit.

M^{me} Morin et Édouard assistaient au déjeuner.

M^{me} Morin en profita pour recommander son protégé à M. de Cauville.

Celui-ci répondit d'un air distrait, M^{me} Morin comprit qu'il n'y avait pas grand-chose à espérer de ce personnage égoïste et elle adressa un regard suppliant à M^{me} de Cauville, qui lui répondit par un signe d'intelligence.

Après déjeuner, on vint prévenir M^{me} Morin qu'une voiture l'attendait et que les bagages du jeune homme étaient chargés.

Cette voiture, après avoir conduit Édouard au *Tantale*, devait ramener M^{me} Morin au château. Elle n'en devait partir que le lendemain en compagnie de la petite Lucie.

M^{me} de Cauville voulait retenir Édouard; mais M^{me} Morin tenait à remplir les engagements qu'elle avait pris vis-à-vis du capitaine, dans l'intérêt même du jeune garçon, et Édouard, de son côté, grillait d'embarquer sur le *Tantale*.

Les enfants s'embrassèrent, comme d'anciens amis, avant de se séparer; Lucie, surtout, suivit Édouard d'un regard affectueux lorsque la voiture se mit à rouler.

En arrivant à la côte d'Octeville, M^{me} Morin s'enfonça dans le fond du coupé et exigea d'Édouard qu'il l'imitât. Précaution bien inutile d'ailleurs, car la folle, que M^{me} Morin redoutait tant, n'était pas sur la route.

CHAPITRE X

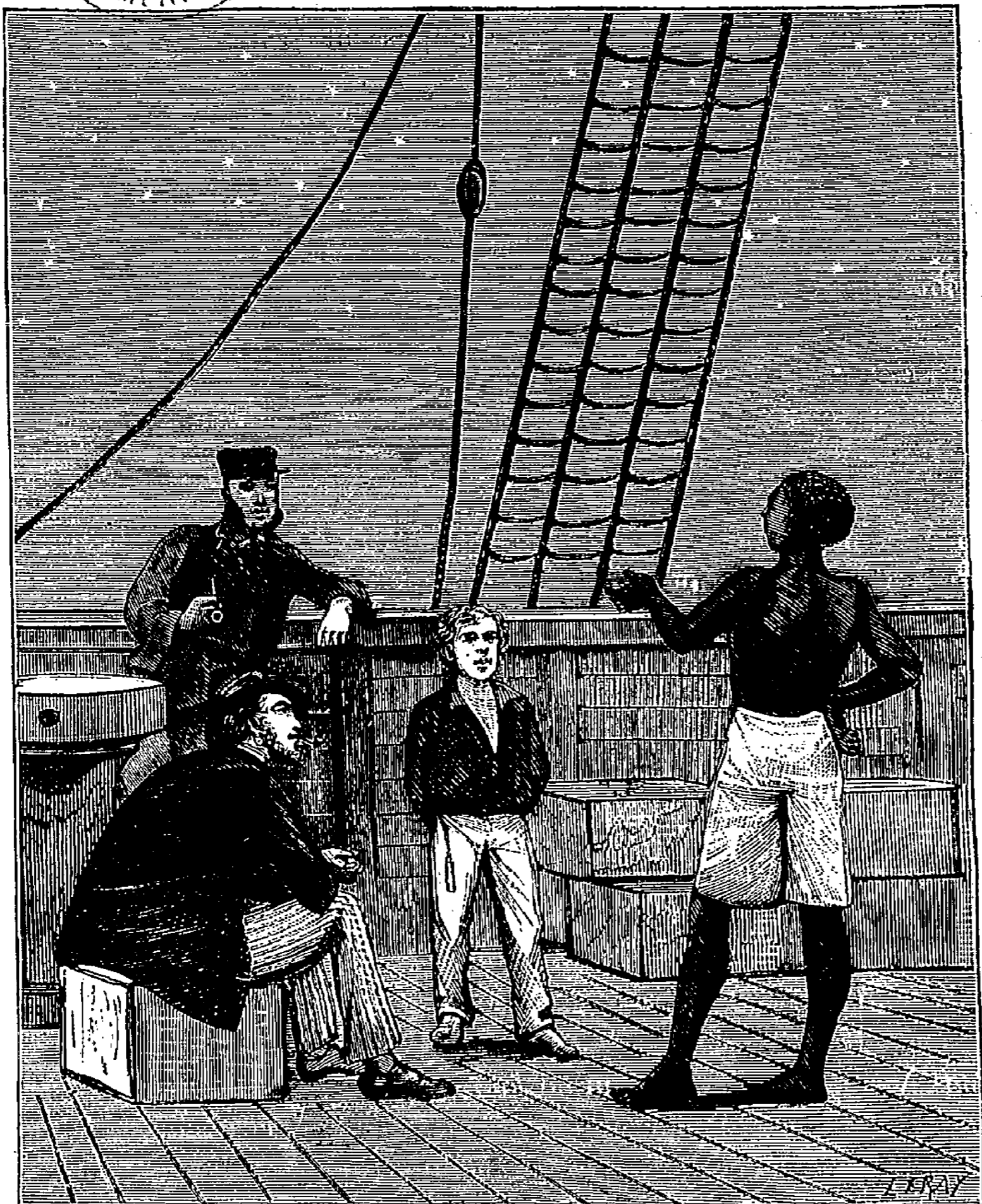
Comment un prince royal devient cuisinier.

DÈS de quinze jours se sont écoulés. M^{me} Morin a dû reprendre ses habitudes dans sa petite maison de Ville-d'Avray. Mais ce logis a changé d'âme. Au lieu d'un turbulent garçon, une chétive petite fille l'habite; c'est une flamme moins vive, mais non moins pénétrante qui le parcourt. Et, peu à peu, les choses, la maison mystérieuse que son secret assombrit, la chambre qu'Édouard remplissait de ses rêves, où, comme le bon chevalier Don Quichotte, ses livres à la main, il partait en guerre contre les moulins à vent de son esprit, les livres eux-mêmes qu'une main mignonne feuilletait, le jardin, les fleurs se sont accoutumés au changement. La vieille dame, sombre et taciturne, s'y fait elle-même. Au lieu des cris, du fracas de vie dont l'adolescent distrayait ses méditations, elle écoute les frôlements légers, les doux murmures de l'être paisible et frêle qui vit auprès d'elle. Elle le sent qui circule sans bruit, et l'instinct affectueux, qui toujours a subsisté dans ce cœur si étroit et si dur, la dispose en faveur de Lucie, comme jadis il l'avait disposée en faveur d'Édouard.

Mais il nous faut quitter les ombrages de Ville-d'Avray, laisser M^{me} Morin vieillir de plus en plus et Lucie grandir. Nous les retrouverons un jour.

Il nous faut nous séparer de Pénaire et de Rosalie dans tout l'éclat du triomphe, dans toute l'ivresse du succès.

D'autres scènes vont se dérouler devant nous; d'autres intérêts nous appellent; le *Tantale*, qui vogue en plein Atlantique, va nous mener dans un milieu tout différent. Mais, comme le dit un personnage de *Dickens*, le monde est si petit qu'on s'y rencontre toujours. Laissons-nous donc emporter sans inquiétude. Nous suivons ceux qui ont attaché leurs destinées au cadavre caché sous les tonneaux, dans la cave de Ville-d'Avray. Si loin qu'ils nous entraînent, fatalement ils nous ramèneront au point de départ. Une puissance invisible les guide; un démon accroupi dans leur cœur leur souffle des inspirations; une invincible attraction les attire. Ils peuvent s'accrocher aux aspérités qui se rencontrent sur leur passage, user de ruse, faire des détours, essayer de se tromper eux-mêmes comme ils ont trompé les autres, il faudra bien qu'ils cèdent, qu'ils reviennent sur leurs pas et qu'ils tombent dans l'abîme.



— Pourquoi t'appelles-tu l'Oncle-Tom ? demanda-t-il un jour au nègre. (Page 230.)

Les désirs d'Édouard sont satisfaits. Depuis douze jours, il est marin. Il sent la mer mouvante sous ses pieds et contemple le ciel infini sur sa tête. Rien, aucune ombre, aucun coin de toiture, aucune branche ne lui en cache les détails. Si loin que la vue peut aller, il voit. La brise s'étale à son aise sur la vaste surface des eaux. L'enfant respire à pleins poumons. Il lui semble que son imagination se gonfle et s'étend comme une voile. Son cœur bat avec force ; son sang circule avec impétuosité. Le fils de Lucienne est né homme d'action.

Il aime son métier déjà et ses chefs doivent le retenir. A tout propos il veut

grimper aux mâts, prendre part aux manœuvres; il ne craint pas la dure; il s'ensanglante les mains et rit; il tombe et rit plus fort; ses yeux d'un bleu sombre, qui rappelle les véroniques des haies, s'emplissent de lumière; on y lit les désirs d'une âme intrépide devant les dangers.

Ce sera un homme d'action, avons-nous dit. Ce sera un homme de réflexion aussi. C'est pour cela peut-être, encore plus que pour sa bravoure et son entrain, que le capitaine Crenancier, qui ne manque pas de finesse, et que son second, Justin, observateur intelligent, l'aiment. Brave, tout marin l'est. Crenancier et Justin sont blasés sur une qualité si banale. A leurs yeux, qui n'est pas brave est ridicule. Mais ce qu'on ne rencontre pas dans la marine, tous les jours, ni ailleurs non plus, c'est un esprit. L'être qui pense, qui médite, qui cherche, qui calcule, dont la parole exprime un travail intérieur, intellectuel ou moral, qui s'inquiète du pourquoi des choses, qui en découvre souvent le parce que, dont les mouvements spontanés sont le résultat d'une générosité cordiale et d'une droiture de conscience, voilà ce qui est rare partout et voilà ce qu'on aime partout, peu à peu, à mesure qu'on le découvre chez ceux qui ne payent pas de mine et qui cachent leur trésor sous un aspect vulgaire; tout de suite lorsque, comme chez Édouard, cette âme exquise se manifeste extérieurement dans l'harmonie des traits, la douceur du regard, la franchise du sourire, l'ouverture de la physionomie.

Le capitaine Crenancier s'était pris d'une rude mais chaude affection pour ce garçon qui l'écoutait comme un oracle et se précipitait pour lui obéir. Le second, Justin, l'instruisait. Ce Justin n'était pas le premier venu. Crenancier était marionné en quelque sorte, et, dans la pratique, personne ne pouvait le surpasser.

Mais Justin avait fait de fortes études, et, par goût, tout en naviguant, les avait continuées. Il devint le précepteur d'Édouard. Il commença par la science du ciel. L'enfant voulut d'abord mettre des noms sur les diamants qui forment l'écrin des nuits. La géographie stellaire fut sa première étude. Le soir, il avait de longs entretiens avec le second, parcourant du regard les champs de l'infini, s'arrêtant à chaque station. Le capitaine écoutait, surpris souvent, car, s'il connaissait le ciel comme un navigateur doit le connaître, Justin le connaissait comme un astronome.

Disons-le tout de suite, puisque bientôt, emportés par les événements, nous n'aurons plus l'occasion d'y revenir. Édouard fit son éducation ainsi sur le pont du *Tantale*, entre Justin et Crenancier. Il devint un marin et un homme, et même un homme instruit. Plus tard, il acheva lui-même le travail commencé par d'autres, profitant de toutes les occasions, étudiant le monde sur le monde lui-même, navigateur, géographe, botaniste ethnographe pratique et polyglotte. L'anglais et l'espagnol lui devinrent familiers comme le français lui-même, sans compter les dialectes dont il n'avait l'occasion de se servir que dans ses voyages. D'innombrables lectures firent le reste.

Mais, douze jours après le départ du *Tantale*, le jeune garçon en était aux premiers bégayements de la science et aux premiers enthousiasmes du voyageur.

Le capitaine Crenancier le suivait d'un œil vigilant; la première fois qu'il le vit monter dans les cordages, accompagné d'un matelot chargé de lui donner des explications, le capitaine demeura immobile, se mordant les lèvres, inquiet.

Mais Édouard était agile comme un chat et adroit comme un singe. Il avait fait une bien autre gymnastique dans les arbres de Ville-d'Avray! Comparativement, les mâts lui paraissaient plus commodes que les branches pliantes, entre lesquelles il se faisait un plaisir de glisser. D'ailleurs, il était inaccessible au vertige.

Crenancier sourit.

— Il ne craindra pas le grand vent, murmura-t-il.

Quelquefois, quand la brise soufflait, une brise très douce, car le temps était superbe et cette traversée s'annonçait comme une longue promenade, le capitaine disait au second :

— Trouvez-vous, Justin, que le vent soit assez fort pour envoyer le novice dans les mâts?

Justin ne s'étonnait d'aucune des originalités de son chef et ne se mettait pas en peine d'en chercher la cause.

Le ciel étant pur et l'air calme, Justin répondait :

— Oui, capitaine, le vent est assez fort.

— Allons! hop! moussaillon, va voir là-haut si j'y suis, criait Crenancier à Édouard.

Édouard, toujours prêt, s'élançait; et, le capitaine, souriant dans sa barbe, grommelait :

— Je remplis mes engagements, scélérat que je suis. J'envoie le jeune homme dans les cordages par le grand vent.

Si Édouard était aimé du capitaine Crenancier et du second, Justin, il était adoré, choyé par l'Oncle-Tom. C'était entre eux des parties de rire qui n'en finissaient pas et des conversations intarissables. Le nègre avait sans cesse un mystère à confier à son ami « petit blanc », et les signes et les appels se multipliaient de l'un à l'autre.

L'Oncle-Tom, à bord du *Tantale*, avait peut-être perdu au point de vue pittoresque. Il ne ressemblait en rien au grotesque qui avait fait la joie des badauds sur les grands boulevards. Le complet nankin, la cravate bleue, le chapeau gris et le voile vert avaient disparu dans la malle où l'Oncle-Tom serrait ses nippes. A la place de ces splendeurs de la civilisation, l'Oncle-Tom ne portait plus qu'une culotte de toile, généralement relevée jusqu'aux genoux, et une chemise de laine ouverte sur sa noire poitrine et dont les manches retroussées remontaient au-dessus de ses coudes. Toujours pieds nus et tête nue, l'Oncle-Tom courait continuellement sur le pont pour remplir son office.

L'office de l'Oncle-Tom était de faire la cuisine du capitaine, du second, d'Édouard et la sienne, car ces quatre personnages mangeaient ensemble.

A l'ordinaire, l'Oncle-Tom apportait un certain orgueil à l'exercice de ses

fonctions. Il dominait l'équipage à cause de la distinction même de son emploi, et, par le fait, on aurait pu trouver plusieurs matelots à bord du *Tantale*, mais on n'y aurait trouvé qu'un cuisinier. Or, l'Oncle-Tom s'était fait une haute idée de l'importance des cuisiniers dans la société contemporaine. D'abord on les appelle chefs. Chefs, c'est presque autant que capitaine ou roi. Et puis, il avait connu des « chefs » dans les grandes maisons de Cuba et sur les transatlantiques, à qui l'on faisait un traitement supérieur à celui d'un capitaine marchand. Donc, en raisonnant par analogie, l'Oncle-Tom pouvait apprécier très haut la situation à laquelle son maître l'avait appelé. Crenancier avait achevé de le griser en exaltant certains ragoûts de morue au poivre de Cayenne que le fils du roi Huakoko enlevait avec beaucoup d'entrain.

La première fois qu'il en fit manger à Édouard, celui-ci en eut littéralement les larmes aux yeux et la langue pelée.

Avec de pareilles idées et un pareil talent, on comprend que l'Oncle-Tom laissât percer quelque orgueil dans son attitude générale. Mais cette dernière traversée lui tenait en réserve un rude déboire.

Le marquis de Cauville, se méfiant de la cuisine du bord, avait pris comme prétexte la santé délicate de sa femme pour installer sur le *Tantale* un cuisinier à lui, un cuisinier blanc, gouailleur et hautain, ne dissimulant ni son dédain pour la descendance de Cham, ni son mépris pour les talents exotiques d'un rival.

L'Oncle-Tom avait dû lui céder, avec sa cuisine, ses meilleures casseroles, ses ustensiles les plus chers, et il lui avait fallu s'installer comme il avait pu dans un trou où, à l'ordinaire, il se livrait aux apprêts les plus grossiers de son art sublime.

Le pauvre Oncle-Tom souffrait bien. Il avait moins souffert, lors du dernier voyage, lorsque Crenancier lui avait fait comprendre, non sans peine, et à grand renfort de coups de poing et de coups de pied, qu'il devait s'abstenir de fourrer du piment dans toutes ses sauces et de saupoudrer tous ses plats avec du cari, attendu que l'estomac d'un malade comme le comte de Selmont et l'estomac d'une enfant comme Lucie n'étaient pas en état de supporter cette infernale nourriture. Alors, après tout, il était chef encore, malgré les bourrades.

Tandis qu'à présent, roi détrôné, il était rejeté au second plan.

Ah non ! l'Oncle-Tom n'aimait pas le cuisinier blanc, ni son maître M. de Cauville, si sec, si insolent, qui, lorsqu'il se trouvait sur le chemin du nègre, avait une manière de l'écartier du bout de sa canne comme une espèce d'animal dont on redoute le contact malpropre et mal odorant.

Il ne faisait d'exception que pour la marquise.

Celle-là était douce. Elle passait ses journées, assise près des bordages, à lire ou à rêver. On ne l'entendait jamais rien dire. A peine son mari lui parlait-il. Mais elle avait un sourire plein d'amabilité pour ceux qui s'approchaient d'elle, et parti-

culièrement pour le novice, en faveur de qui elle n'avait pas eu besoin d'intercéder, comme elle s'en était bien vite aperçue.

L'Oncle-Tom savait que M^{mo} de Cauville était la sœur de Robert de Selmont et cette seule raison lui aurait inspiré de la sympathie pour elle, car le nègre éprouvait un vif attachement pour « l'ami des hommes de couleur ».

Quant à M. de Cauville, il échangeait çà et là quelques paroles avec le capitaine ou avec le second, mais il ne se familiarisait pas. Il tuait le temps en faisant semblant de lire et en fumant.

Le jour même du départ, il avait pris Crenancier à part :

— Vous devez connaître mon beau-frère? lui avait-il demandé.

— M. Robert de Selmont?

— Lui-même.

— Si je le connais! Quiconque a passé à Cuba, dans n'importe lequel des ports de l'île, connaît M. Robert de Selmont, de vue ou de nom. C'est le chef des abolitionnistes.

— Ah! il a une si grande réputation que cela là-bas?

— Il fera bien d'ouvrir l'œil. Les autorités espagnoles ne l'aiment guère. Au moindre fait suspect, elles mettront le grappin sur lui. Mais si, comme on me l'a dit, il a accepté le commandement d'un corps insurrectionnel qui s'organise dans l'intérieur, il doit prendre ses précautions.

— Oh! je crois qu'il ne court pas grands risques en ce moment, fit Cauville d'un air dégagé.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'il est en France.

En disant ces mots, Cauville regarda le capitaine dans les yeux. Crenancier haussa les épaules de l'air le plus naturel du monde.

— En France! Est-ce que vous l'avez vu?

— Et vous, capitaine? demanda brusquement le marquis, opposant question à question.

— Je ne sais pas où vous voulez en venir, monsieur de Cauville, répondit le marin. Dans tous les cas, je vais vous apprendre une chose. Si M. de Selmont était en France, assurément je ne l'aurais pas vu, parce que nous sommes ennemis politiques. Il est abolitionniste, comme je vous l'ai dit, et moi, dans une sphère plus modeste, je suis esclavagiste, en ce sens que je suis pour les esclaves. Mais, mille millions de noms d'un petit hareng! qui vous a raconté cette bourde? M. de Selmont en France! Je suis sûr qu'à l'heure qu'il est, le général Robert, comme les moricauds l'appellent, s'extermine à faire faire l'exercice à la canaille noire ou jaune, avec laquelle, lui et quelques autres fous de son genre, prétendent former une armée.

— Sérieusement, reprit Cauville, vous n'avez pas entendu dire que Robert de Selmont soit venu en France?

Le capitaine haussa les épaules, et, après s'être excusé sur les besoins du commandement, tourna le dos à son passager.

Alors il cligna de l'œil d'un air satisfait.

— L'ai-je assez bien mis dedans ? pensa-t-il.

Le capitaine ne se trompait pas. Cauville fut pris à son air de rondeur et écarta définitivement l'idée d'un voyage de son beau-frère en France.

— Alors, se dit-il en jetant un regard à la dérobée du côté de sa femme, alors avec qui donc la marquise s'est-elle entretenue dans le parc ?

La traversée s'écoulait sans incident.

Le soir, après le souper, le capitaine, Justin, le novice et l'Oncle-Tom se groupaient sur la dunette. Les trois hommes fumaient et l'enfant les interrogeait.

— Pourquoi t'appelles-tu l'Oncle-Tom ? demanda-t-il un jour au nègre.

— Moi, m'appelle pas Oncle-Tom, déclara le noir en roulant des yeux.

Puis, se mettant à rire aussitôt :

— Maître Crenancier m'appelle comme ça.

Édouard regarda le capitaine pour l'interroger.

— Est-ce donc un vilain nom, l'Oncle-Tom ? s'écria Crenancier. C'est le nom d'un fameux nègre qui devrait être devenu plus blanc que neige si les larmes enlevaient le noir, car je me suis laissé dire que des millions et des millions de femelles ont pleurniché sur lui. Il a bien fallu donner un nom chrétien à ce moricaud-là, car son nom de païen écorcherait le gosier d'un honnête homme.

L'Oncle-Tom fit la grimace. Il n'aimait pas entendre plaisanter lorsqu'un incident quelconque ravivait ses souvenirs d'enfance.

— Non, non, pas vrai, dit-il, pas vilain, mon nom. Au contraire, beau nom, nom d'homme puissant parmi les Mayombés. Écoute, Édouard.

Alors, d'un air solennel, avec un accent guttural intraduisible, l'Oncle-Tom reprit :

— Moi, dans mon pays, m'appelle Mouata-Magannga.

Le capitaine pouffa de rire.

— Là, qu'est-ce que je disais ? Répète un peu ça, Oncle-Tom.

Mais le nègre prit un air digne, et, regardant à l'horizon, parut ne pas entendre.

Édouard, dont la curiosité était éveillée, reprit la conversation,

— Et comment s'appelle ton pays, Oncle-Tom ?

— Pays des Mayombés, répondit le nègre.

— Est-ce loin ?

— Oh oui ! bien loin, là-bas, là-bas, fit Oncle-Tom en montrant le sud. Là-bas, en Afrique.

— Et il est beau, ton pays ?

Les yeux du nègre se mirent à luire.

— Beau, je crois bien. Grande mer devant ; montagnes, forêts, rivières pois-

sonneuses ; rivière Kilongo à droite, rivière Kileo à gauche. Et beaucoup, beaucoup d'hommes noirs comme moi, là-bas ; beaucoup, beaucoup de femmes aussi. Et des troupeaux, des bœufs, des vaches. Bon, bien bon pays. Mon père, Huakoko, roi de grands villages, chef de guerriers armés d'arcs et de flèches...

L'Oncle-Tom baissa la tête en soupirant. Quand ces souvenirs lui revenaient, son cœur se gonflait et des larmes roulaient dans ses yeux.

Le capitaine Crenancier le regardait du coin de l'œil, mais il ne riait plus.

— Cet animal couleur de suie pleure, ou le diable m'emporte ! s'écria-t-il. Ne t'ai-je pas offert de te renvoyer dans ton beau pays, à ton père, à tes bœufs, à tes montagnes?... N'as-tu pas refusé ! lui cria-t-il d'un air furieux.

L'Oncle-Tom secoua la tête avec mélancolie.

— Non, non, trop tard maintenant, dit-il. Moi devenu civilisé, moi pourrais plus vivre avec les Mayombés comme autrefois, tout nu... Moi monsieur aujourd'hui. Et puis, et d'un geste presque timide il posa sa main noire sur le bras du capitaine, moi aimer bon maître et pas vouloir le quitter, jamais... jamais...

Crenancier cligna de l'œil, passa la main dans la ceinture de son pantalon, secoua sa pipe, fit plusieurs autres grimaces, et finalement s'écria :

— Si jamais on a vu un pareil sauvage !... Je vous demande un peu... une brute que j'ai achetée... 150 dollars... Un fichu placement... Tonnerre de Dieu ! je ne sais pas ce qu'il y a dans ce chien de tabac, mais il me prend à la gorge...

Cependant l'Oncle-Tom suivait sa pensée.

— Oui, moi aimer blancs... rester avec blancs...

Crenancier se mit à rire.

— Lui aimer bons petits blancs qui l'ont vendu comme un jeune veau.

L'Oncle-Tom poussa un rugissement sourd, et sa face débonnaire exprima tout à coup une vive fureur.

— Pas tous, cria-t-il, pas tous. Il y a blancs mauvais, exécrables, voleurs, scélérats ; blancs qui trompent pauvres nègres, les surprennent, les emmènent loin, bien loin pour les vendre... Ceux-là, moi les détester, moi vouloir les tuer comme serpents...

Édouard écoutait son ami l'Oncle-Tom avec un vif intérêt. Évidemment il y avait eu un drame dans sa vie. Il avait été victime d'une de ces surprises dont la pensée le jetait dans un état d'exaspération indicible. Édouard voulut connaître l'histoire de l'Oncle-Tom.

— Est-ce que tu as été emmené, vendu ainsi ? lui demanda-t-il.

— L'Oncle-Tom se recueillit un instant.

Justin intervint avant que le nègre se fût décidé à répondre.

— Parlons d'autre chose, dit-il. Ce sont des souvenirs pénibles pour le pauvre diable... Il est mauvais de ramener son esprit sur de pareils sujets.

Le capitaine ricana.

— Laissez donc, Justin, laissez donc, fit-il. J'aime ça, moi, quand les gens

ragent. Il en peut sortir quelque chose de drôle. L'Oncle-Tom a été victime d'une canaille. Qui sait si l'Oncle-Tom ne trouvera pas l'occasion de rendre sa politesse à l'honorable capitaine Bernard, à ce joli marin de mes semelles, qui ne serait pas fichu de distinguer une écoute d'avec une drisse ?

— Bernard ! s'écria le nègre en montrant le poing. Gueux, moins que rien !

Édouard ouvrait de grands yeux.

— Raconte-moi donc ce qu'il t'a fait :

— Toi, bon, toi aideras l'Oncle-Tom à se venger, dit le nègre en posant la main sur l'épaule du jeune garçon.

— Je le veux bien, mais fais-moi connaître ton histoire.

— Voilà qu'il embauche le novice, grogna le capitaine.

— Il y a bien longtemps, huit, neuf ans, commença l'Oncle-Tom. Alors le fils du roi Soleil était pas plus grand que toi, Édouard. On appelait mon père roi Soleil parce qu'il était roi puissant, d'abord, pouvant réunir trois cents, quatre cents guerriers, et puis parce qu'il avait beau casque, avec soleil devant et velours rouge dessus.

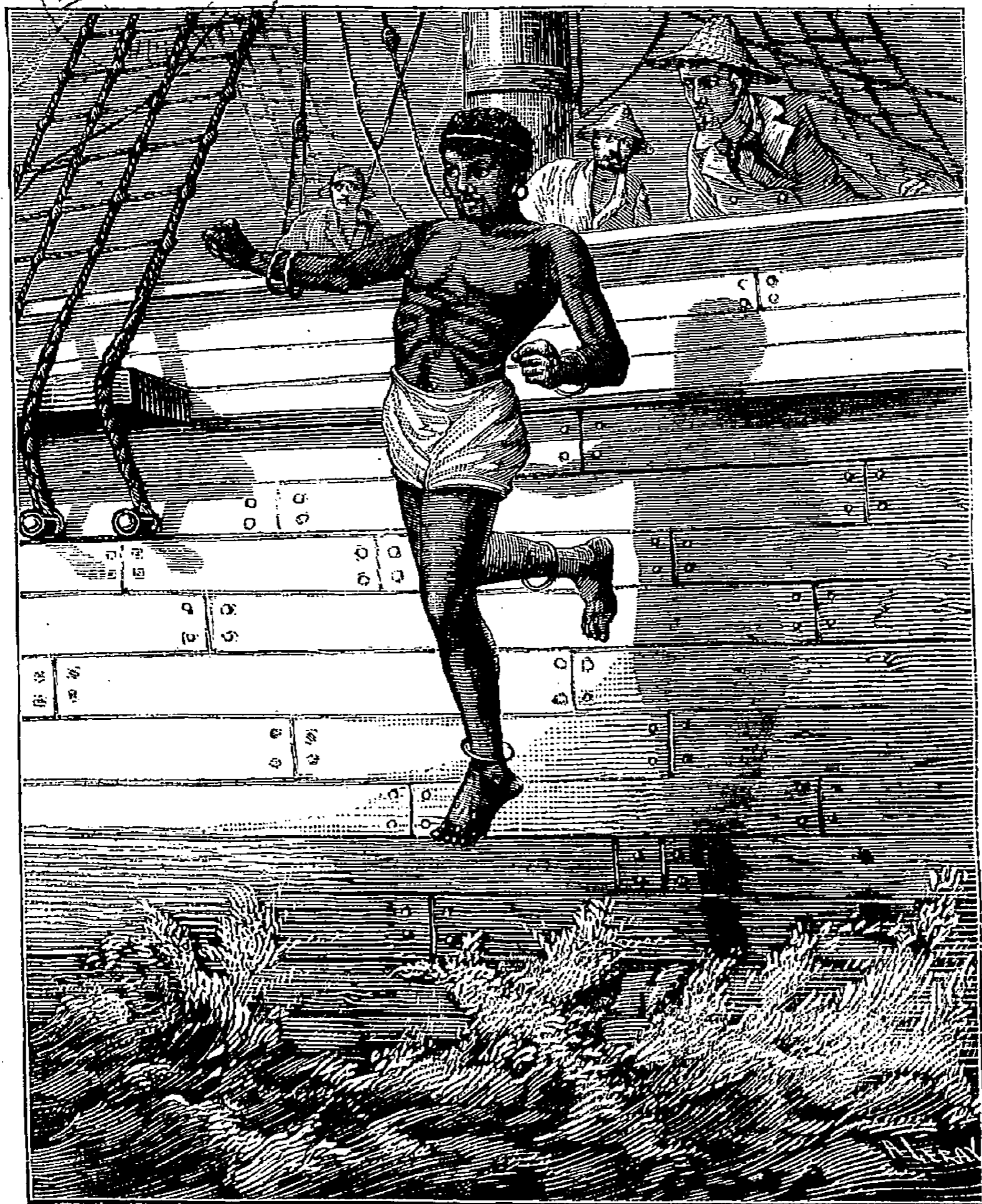
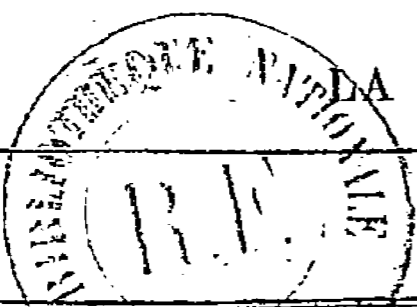
Le nègre s'interrompit pour regarder de travers Justin, qui s'était permis de ricaner.

Le capitaine profita de l'interruption pour placer un mot.

— Un casque de carabinier, dit-il.

— Enfin voilà pourquoi mon père était roi Soleil, reprit l'Oncle-Tom. Quelquefois, pas souvent, les navires des blancs venaient à l'embouchure rivière Kilongo. Quand c'étaient navires anglais, Huakoko, mon père, permettait négoce avec eux ; mais Mayombés, méfiants, pas trop avancer, pas aller sur navires surtout, car Anglais, assez voleurs et quelquefois traîtres. Quand c'étaient navires portugais, roi Soleil donnait signal, chacun prenait arcs et lances, empoisonnait flèches, réunissait femmes, enfants, bêtes, et se sauvait dans les montagnes. Portugais, marchands d'esclaves. Mais quand c'étaient Français, Mayombés avaient moins peur. Capitaines contre provisions échangeaient beaux habits ; matelots donnaient anneaux et miroirs à petites négresses ; tout le monde était content. Mon père, roi Soleil, aimait beaucoup Français, et même avait demandé drapeau tricolore pour mettre sur sa case, mais les capitaines avaient refusé. Mon père, grand esprit, avait compris que drapeau tricolore défendrait Mayombés contre marchands d'esclaves.

Un jour, un matin plutôt, Mayombés accourent prévenir mon père qu'un beau navire était entré dans rivière. Mon père va voir aussitôt pour reconnaître navire. Pas de pavillon après les mâts. De loin les hommes de bord ressemblaient assez à Portugais. Un canot se détache et deux blancs seulement débarquent et se dirigent vers roi Soleil. Deux seulement ; Mayombés avaient flèches et lances. Rien à craindre, Oncle-Tom se rappelle bien ; Oncle-Tom se tenait aux côtés du roi son père. Un des deux hommes était brun, presque jaune ; l'autre plus blanc. Mon père, très



...Rapide comme l'éclair il sauta par-dessus bord. (Page 235.)

grand esprit, dit à ce dernier : Toi, Français? L'homme répondit oui; puis, par signes demanda vivres, indiquant navire et promettant sans doute marchandises. Roi Soleil, très prudent, attendait cadeaux pour répondre. Alors homme jaune offrit beau couteau et bouteille de rhum, montrant toujours navire, comme pour dire qu'il y avait là-bas autre rhum et autres cadeaux.

Mon père, satisfait, emmena les blancs dans sa case et but rhum avec eux et trois chefs. L'homme blanc, reconnu comme Français par mon père, gai, riait beaucoup et chanta. Nous, pauvres nègres, bien contents, écoutions bouche ouverte.

Ensuite les blancs firent comprendre qu'ils voulaient manioc et viande. Mon père promit pour lendemain. Lendemain, roi Soleil, qui voulait retenir blancs le plus longtemps possible, fournit peu, très peu viande et manioc. Mais blancs pas fâchés du tout, toujours gais, toujours chantants, apportaient rhum. Cela dura ainsi une semaine au moins. A la fin, blancs et noirs étaient très amis. Noirs allaient sur bateau, en descendaient, toujours contents. Blancs, pour s'amuser, tâtaient noirs, faisaient courir, sauter, applaudissant les plus forts et les plus agiles. Par exemple, blancs laissaient les femmes de côté. Moi, jeune garçon, très aimé par eux, surtout par le Français, que les autres traitaient comme leur chef.

Au bout d'une semaine, le Français offrit à mon père grand festin sur navire, beaucoup manger, beaucoup boire. Roi Soleil aimait rhum. Cependant, par prudence, lui n'avait pas voulu encore aller sur navire. Français insista, montrant trente, quarante, cinquante Mayombés, forts, vigoureux, et les invitait à monter avec roi sur bateau. Huakoko finit par céder. Il se mit en marche, suivi de cinquante guerriers armés de lances. Quoi craindre avec tous ces guerriers? Moi, pauvre petit, je restais là, bien désireux d'accompagner mon père, mais n'osant pas, lorsque ma mère me poussa...

L'Oncle-Tom s'arrêta pour soupirer.

— Ma mère ! répéta-t-il.

— Voilà bien les femmes ! s'écria philosophiquement le capitaine

— Ma mère pouvait pas savoir, fit remarquer l'Oncle-Tom.

— Continue, continue, dit Edouard, qui suivait ce récit avec un intérêt croissant.

— Nous voilà donc montés sur le navire. On nous fait asseoir sur pont. C'est alors que, pour la dernière fois, je vis pays des Mayombés. Beau pays, beau pays ; beaux arbres et grandes herbes, devant, et, au loin, montagnes bleues, hautes, hautes. Sur la rive, deux cents Mayombés au moins, vieillards, femmes et enfants, regardaient. Les matelots nous distribuent tasses en étain et versent rhum à flots. Noirs buvaient et blancs versaient. Moi pourtant, jeune garçon, trouvant rhum bien fort, buvais pas beaucoup. Bientôt moi vis noirs, roi Soleil et autres, se tordre, danser, grimacer, tomber et dormir, et moi... oui, moi pas me tromper... moi sentis navire qui marchait... moi entendis grands cris de la rive, aperçus gens lever bras en l'air ; soudain coups de fusil partent du navire sur Mayombés et Mayombés se sauvent... Et alors moi aussi perds connaissance et m'endors...

— Le tour était joué, dit le capitaine.

— Canaille, murmura Justin.

— Mais quand ton père et ses amis se sont réveillés, qu'ont-ils fait ? demanda Edouard.

— Mayombés étaient tous enchaînés dans la cale, sauf mon père et moi, répondit l'Oncle-Tom. Le chef, le capitaine Bernard, le maître, avait voulu encore amuser lui de la surprise de Huakoko. Moi, enfermé avec mon père dans une

cabine, me réveillai le premier. Je secouai le roi Soleil ; j'eus bien de la peine à lui faire ouvrir les yeux ; bien de la peine à lui faire comprendre le piège. Tout à coup, le mouvement du bateau sur l'Océan l'éclaira. Mon père poussa rugissement de colère. Sans doute Bernard épiait son réveil ; il l'entendit et se mit à rire. Puis, ouvrant la porte, dit quelque chose que nous pûmes pas comprendre, mon père et moi. Nous comprîmes pourtant que lui, blanc, nous invitait à monter sur le pont. Mon père dit rien, resta calme, pas rire, pas grincer des dents, pas parler, rien. Mon père monta sur le pont avec moi ; Bernard marchait à côté du roi Soleil et un matelot à côté de moi. Bernard, ricanant et tenant mon père par le bras, lui montra l'horizon, loin, loin déjà, la côte d'Afrique, le pays des Mayombés, qui diminuait, diminuait, sous l'eau. Belles montagnes encore bien visibles ; mais arbres n'étaient plus qu'ombre et vapeur brunes. Blanc riait, parlait, sans doute content de bonne farce faite à noirs. Huakoko, immobile. Tout à coup, d'un mouvement brusque, jeta Bernard sur pont, et rapide, comme éclair, sauta par-dessus bord et disparut dans la mer. Moi voulus le suivre, mais le matelot me repoussa en arrière et je roulai sur le pont jusqu'au pied d'un mât. Bernard, furieux, tira des coups de revolver dans l'eau ; mais roi Soleil, bon nageur, dut échapper. Ensuite se retournant vers moi, Bernard me battit, me piétinant, et le sang coulait de mon visage. Ensuite matelots descendirent moi dans la cale avec les autres Mayombés, bien surpris, bien bêtes... Et je n'ai plus revu l'Afrique, ni mon père, ni ma mère... Mouata-Magannga... plus libre... pauvre noir... pauvre esclave... est devenu l'Oncle-Tom...

Le nègre courba la tête d'un air accablé, et demeura silencieux un long instant.

Les auditeurs, remués sans doute par un même sentiment de pitié, ne troublèrent pas sa rêverie.

Enfin le capitaine Crenancier prit la parole :

— Ce scélérat de Bernard s'est vanté de ce beau coup-là dans le temps... dit-il. Il vendit sa cargaison en arrivant à Cuba, et il en tira une grosse somme, ma foi ! Et moi, qui ne puis m'empêcher d'encourager la canaillerie, j'achetai le fils du roi Huakoko, un prince royal, dont j'ai fait un cuisinier.

— Bernard doit être riche ? fit remarquer Justin.

Crenancier lança une bouffée de tabac en levant les épaules.

— Bah ! qui sait ? dit-il. Il a tous les vices, cet animal-là. Les femmes, le jeu, — le jeu surtout, — doivent engloutir une partie de ses honnêtes bénéfices.

Edouard ne disait rien. Le mouvement orageux que des sentiments divers déterminaient dans son âme avait peine à trouver une issue pour se manifester. Il était à l'âge où les impressions sont vives et tumultueuses, si elles sont passagères. Son cœur bondissait ; des larmes d'indignation se formaient entre ses cils ; il aurait voulu tenir ce Bernard, l'étrangler sans pitié. La haine des méchants était si forte chez lui qu'elle l'aurait rendu violent et peut-être cruel.

Tout à coup il saisit la main du nègre.

— Oui, s'écria-t-il, oui, je t'aiderai à te venger. Tu n'as pas revu ce Bernard depuis ?

— Si, si, dit l'Oncle-Tom, qui peu à peu rentrait dans son état normal.

— Parbleu ! interrompit le capitaine. Il le voit continuellement à Boyamo, où nous allons, et où Bernard trouve le débit de sa marchandise. Mais il n'est pas trop facile à Cuba de se venger d'un négrier. Cette espèce y est bien vue et fort protégée. C'est assez naturel, puisque sans eux les plantations ne pourraient pas être exploitées. L'esclavage a son utilité, comme tu vois. Aussi l'Oncle-Tom rencontre-t-il souvent Bernard sans essayer de régler son compte avec lui. Un noir contre un blanc, la partie ne serait pas égale. Si le blanc tue le noir, il en est quitte pour une amende ou quelques jours de prison, quand on ne ferme pas les yeux. Si le noir tue le blanc, c'est une autre affaire, on pend le noir après lui avoir infligé quelques tortures. Ainsi, mon garçon, n'excite pas l'Oncle-Tom si tu as de l'amitié pour lui, et calme-toi, toi-même. Tu apprendras à vivre avec le temps, et tu sauras que les choses ne marchent pas comme on rêve qu'elles doivent marcher quand on est jeune. Le mieux, Edouard, c'est de hurler avec les loups, et, puisqu'on n'arrive dans ce monde que par l'hypocrisie, le mensonge, la fraude, l'injustice et la violence, de pratiquer toutes ces belles choses... autant du moins que votre nature vous le permet. N'est-ce pas vrai, Justin ?

Justin ne répondit que par un éclat de rire.

— Cependant, reprit le capitaine, si l'Oncle-Tom rencontrait une occasion... ce qu'on appelle une bonne occasion... l'insurrection actuelle les rendra peut-être moins rares... c'est à lui de voir jusqu'à quel point il lui plaît de risquer son cou. Il est encore assez libre, quoique je l'aie acheté... ; c'est même pour cela que je ne serais pas fâché qu'on pût jouer quelque bon tour à ce Bernard, à ce vagabond, à cet aventurier venu l'on ne sait d'où, qui s'est fait négrier aussi naturellement qu'un chien enragé mord, et qui se fait appeler capitaine, parce qu'il possède un navire..., bien que je le croie incapable de diriger un canot sur une rivière... Ce misérable m'a fait conclure un mauvais marché... Qu'il en porte la peine, ce sera justice ! Cent cinquante dollars, ce fils de roi, qui ne fera jamais un cuisinier passable... c'est un vol...

L'Oncle-Tom protesta.

— Moi, pas cuisinier passable ! Pourquoi dire cela, capitaine ? Moi, faire très bien bonnes pommes de terre, avec bonne morue, bon piment, bon poivre... N'est-ce pas, Edouard ?

Edouard, qui avait encore le palais en feu du susdit ragoût, poussa la camaraderie jusqu'à défendre la cuisine de l'Oncle-Tom contre les attaques du capitaine, vivement soutenu par le second.

C'était la discussion de tous les soirs ; elle avait pour effet d'exaspérer le pau-

vre cuisinier noir, parce que le capitaine lui opposait les savantes mixtures du cuisinier de M. et de M^{mo} de Cauville.

Et ainsi, peu à peu, entre le travail du bord, les entretiens avec Justin et les causeries nocturnes, sous le ciel étoilé, Edouard apprenait les éléments de son métier pendant que le *Tantale* voguait vers Cuba.

Enfin, on releva les premières îles du Nouveau-Monde, et Justin put dire au novice dans combien de jours ils apercevraient l'embouchure du Rio-Cauto, qu'ils devaient remonter jusqu'à la petite ville de Boyamo.

CHAPITRE XI

L'agent d'assurances.

Le *Tantale* était arrivé depuis deux jours.

Il mouillait en vue de Boyamo, à quelques centaines de mètres de la ville proprement dite ; mais le port se prolonge au delà des maisons habitées. On a pris, sur la forêt qui borde la rivière, les emplacements nécessaires pour installer des magasins et des chantiers. C'est-à-dire que chantiers et magasins sont à moitié entourés par la végétation étonnamment riche de Cuba.

Des palmiers étendent leurs parasols de verdure sur les toits ; les herbes, remplies de fleurs pourpres, luttent avec l'homme, sans cesse fauchées ou arrachées et repoussant sans cesse. Des ruisseaux, çà et là, s'égouttent avec un murmure doux dans la rivière, et les lobélies, qui cachent un poison violent sous un air de candeur, se mêlent aux roseaux à lames tranchantes.

La ville, plus loin, s'étend dans la plaine, à son aise. On devine, à la voir, qu'elle a de l'espace, que le terrain ne coûte pas cher et que chacun peut, sans difficultés, joindre un jardin à sa maison.

Au delà, et de l'autre côté du Rio-Cauto, aussi loin que la vue peut porter, on ne voit que des champs, rizières, champs de cannes à sucre, champs de tabac ; de loin en loin, un groupe d'arbres, généralement de palmiers, arrête et repose le regard. Un ciel impitoyablement bleu pèse sur le paysage, un ciel si pur qu'entour du soleil il blanchit légèrement ; à l'est cependant une ligne curieuse de taches argentées, éclatantes, fait croire d'abord à quelque caravane de vapeurs,

mais, si l'on fixe cette ligne, on reconnaît bien vite que les prétendus nuages sont les sommets d'une chaîne de montagnes.

Sur la rivière, peu de bateaux ; d'abord le brick des Pénaire, le *Tantale*, puis une corvette, d'aspect coquet, sur laquelle se promènent des hommes, moins comme des oisifs que comme des factionnaires ; plus loin, au nord de la ville, le steamer qui fait le service entre Boyamo et Santiago, trois ou quatre goélettes, des sloops de plaisance, des barques, et c'est tout. Petite ville, petit port.

Boyamo ne correspond directement ni avec le Mexique, ni avec les Etats-Unis, ni même avec la Havane, Santiago lui sert d'intermédiaire. Encore beaucoup de gens s'y rendent-ils de préférence par la route de terre, 72 kilomètres, l'affaire d'une nuit.

Depuis deux jours que le *Tantale* est arrivé, personne, par ordre, n'a quitté le bord. M. et M^{me} de Cauville et leurs gens, seuls, ont débarqué. Après avoir conduit sa femme à la maison du comte de Selmont, située à une lieue de l'autre côté de la ville, M. de Cauville est revenu à Boyamo, pour s'aboucher avec les planteurs dont son beau-père était le représentant.

Si le *Tantale* se tient ainsi à l'écart c'est qu'on espère opérer son déchargement sans avoir affaire à la douane. Armes et munitions de guerre paient fort cher. Mais les autorités ont la main dans l'affaire ; elles sont au nombre des personnes dont le comte de Selmont était le mandataire. Ces personnes, peu confiantes dans l'activité et dans l'empressement du gouvernement de l'île, ont résolu de s'armer elles-mêmes pour veiller à leur sûreté du même coup pour sauvegarder les droits du gouvernement espagnol. Ayant mis ainsi en pratique l'adage : aide-toi le ciel t'aidera, elles s'aident tant qu'elles peuvent. Et d'abord elles ont jugé qu'une manière à la fois excellente et légitime de s'aider consisterait à frustrer le gouvernement de ses droits de douane sur des marchandises destinées à sa défense.

Le fonctionnaire, chargé de la surveillance des douanes, et le fonctionnaire, chargé du maintien de l'ordre, se sont entendus très vite. Il a été convenu entre eux et les amis de M. de Cauville qu'ils recevraient « une bonne main » et que, pourvu que le *Tantale* ne s'installât pas en pleine ville et que l'on procédât la nuit à son déchargement, aucun dépositaire de l'autorité ne verrait rien.

Voilà pourquoi le *Tantale* n'est pas entré en ville. Pour éviter les bavardages inutiles et pour être sûr d'avoir tout son monde, le capitaine Cronancier a décidé que personne ne descendrait à terre avant la fin du déchargement. Voilà pourquoi, sur le *Tantale*, arrivé depuis deux jours, tout le monde est resté à bord.

La matinée est splendide. La cale est vidée, du moins des marchandises de contrebande, depuis la nuit dernière. Un remorqueur vient de s'attacher au *Tantale* pour l'amener à quai, car le capitaine n'a pas jugé nécessaire de faire allumer la machine pour un si court trajet.

Sur le pont, tout le monde est en habits de ville, même l'Oncle-Tom, mais à Boyamo, il porte un costume beaucoup moins flamboyant qu'à Paris. Edouard,

dans ses vêtements, demi-mondains, demi-marins, malgré le hâle qui a bruni son visage, et son cou est merveilleux de beauté et de grâce. Justin a l'air d'un élégant, et le capitaine Crenancier, en passant une chemise blanche, a frotté les anneaux de ses oreilles pour les faire reluire.

Le *Tantale* glisse sans bruit sur l'eau profonde.

En passant près de la corvette, un matelot crache d'un air de mépris.

— C'est assez bon pour la boîte à charbon, dit-il.

Edouard, qui l'a vu et entendu, regarde l'Oncle-Tom debout auprès de lui.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demande-t-il.

L'Oncle-Tom roule des yeux féroces.

— Navire maudit ! dit-il. Navire qui a conduit l'Oncle-Tom à Cuba.

— Ah ! c'est... commence Edouard.

— C'est la *Belle-Rosalie*, appartenant au capitaine Bernard, dit Justin qui s'est approché. C'est un négrier. Tiens, Édouard, regarde, mon garçon, regarde ces hommes qui montent la garde sur le pont, Sais-tu ce que cela signifie ?

— Non.

— Eh bien, cela signifie que la cale est pleine. La *Belle-Rosalie*, arrivée en même temps que nous, amène à Boyamo une cargaison de nègres. Bernard, en ce moment, doit chercher des acquéreurs.

C'est avec une sorte d'effroi que le jeune homme examine les flancs de la corvette ; il songe à ceux qu'ils contiennent. Infortunés, arrachés à leur patrie, à leurs familles, pour être vendus comme un vil bétail !

— Un pareil commerce a lieu ici, publiquement, s'écria-t-il.

Le capitaine Crenancier qui l'a entendu le frappe sur l'épaule.

— Pas d'indignation en public, mon garçon, lui dit-il. C'est malsain ici, et puis, ça a l'air bête. C'est comme si tu te révoltais au marché du Havre parce qu'on vend des poulets.

Justin reprit pour l'instruction du jeune homme :

— On vend quatre ou cinq mille nègres, tous les ans, dans l'île. C'est qu'on fait une terrible consommation d'hommes à Cuba. Et il n'y a pas beaucoup de reproduction parce que les femmes distraient les travailleurs. Moins on a d'hommes, plus on accable ceux qu'on a. Dix-huit heures de travail pendant la récolte, douze pendant les autres mois de l'année. Ça rappelle les esclaves antiques enchaînés à la meule ou envoyés aux mines. Enfin, comme le ravitaillement par l'Afrique est devenu difficile, on commence à engager des Chinois, au moins pour cinq ans. Mais ils meurent généralement au bout de quatre. On avait aussi pensé à se fournir d'Indiens de l'Yucatan, mais le gouvernement du Mexique a le mauvais goût de s'y opposer.

Édouard écoutait silencieux. Le monde, peu à peu, se découvrait à lui avec ses couleurs réelles, c'est-à-dire avec de sombres couleurs, malgré la splendeur du ciel et l'éclat des campagnes ensoleillées.

Cependant, on était arrivé au port, et, les manœuvres faites, nos gens purent descendre à terre.

Une mignonne créature, sur laquelle le sang nègre n'avait laissé que des traces presque inappréciables, attendait le second du *Tantale*. Justin cachait son bonheur dans cette petite ville inconnue de l'île de Cuba. Aux transports que la mulâtresse laissa éclater, il était facile de voir combien elle aimait ce blanc, qui, au lieu de la traiter ainsi que les créoles traitent la femme de couleur, c'est-à-dire comme un instrument de plaisir vil et méprisé, avait pour elle les attentions d'un amant et les égards d'un époux.

Justin disparut avec son Emma.

Crenancier, l'Oncle-Tom et Édouard se rendirent au logement que le capitaine possédait en ville. Il avait été décidé que le jeune garçon et le nègre y resteraient. Le capitaine couchait généralement à bord, même quand son logement était libre ; il n'eut donc pas de peine à le céder au novice qu'il traitait moins comme un subalterne que comme un fils.

Après avoir donné un coup d'œil sur le logement, et chargé une vieille négresse de préparer des chambres pour le soir même, les trois hommes sortirent.

Il faisait une chaleur ardente. En pareil cas, ce qu'il y a de plus simple, c'est d'aller au café, pour se rafraîchir.

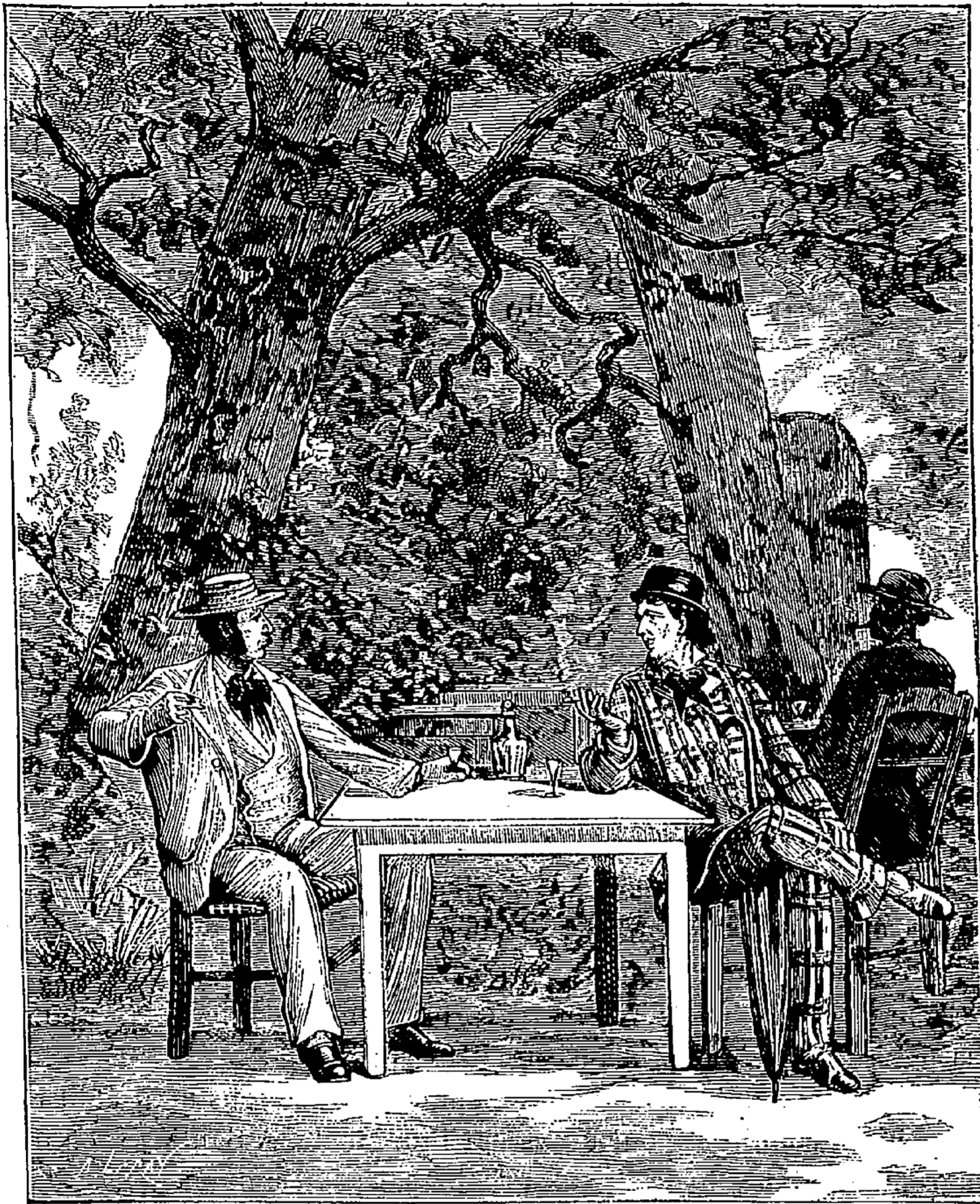
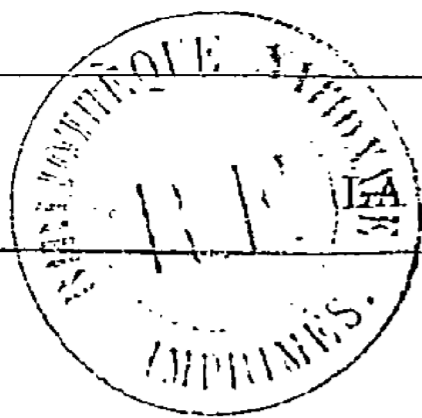
En conséquence, le capitaine se dirigea vers une place, ombragée par de beaux arbres, contigüe au quai, et pénétra sur la terrasse du principal établissement de Boyamo.

Quand le capitaine, l'Oncle-Tom et Édouard se furent installés à une table et qu'ils eurent avalé un verre de la boisson rafraîchissante qu'on leur apporta, après s'être bien épongés, ils regardèrent autour d'eux.

Trois personnes seulement se trouvaient sur la terrasse et l'arrivée de nos gens avait à peine attiré l'attention de ces individus. A peine avaient-ils levé la tête, et répondu par un signe au salut que le capitaine Crenancier n'avait pas manqué de leur adresser.

Deux d'entre eux étaient assis face à face ; le troisième fumait des cigarettes, seul, à une table voisine, mais, de sa place, il devait d'autant moins perdre un mot de ce que disaient les deux autres que le capitaine, Édouard et l'Oncle-Tom, assis beaucoup plus loin, entendaient également tout.

L'homme qui fumait isolément pouvait avoir trente-cinq ou quarante ans. Mis comme tous les gens du pays, de la classe aisée, propriétaires ou commerçants, de vêtements de toile, coiffé d'un large chapeau de paille, les mains étincelantes de bagues, et le gilet chargé d'une grosse chaîne d'or, on pouvait le prendre pour un colon d'origine espagnole. Il arrive un moment où, d'un côté, par suite de l'influence du climat, de l'autre, par suite du croisement des couleurs, un homme de race blanche ayant, dans les veines, ce que Sancho Pança appelait du sang de vieux chrétien peut être confondu avec un homme ayant un reste de sang nègre, sous



— Vous êtes une *petite folle*, lui dit-il. (Page 243.)

la peau. On ne reconnaît la différence d'origine qu'à des indices assez légers, aux ongles, par exemple, entourés d'une bordure jaune, chez les métis.

Or, si la haine des métis contre l'orgueil des blancs les pousse aux dernières violences, leur plus grande vanité est de passer eux-mêmes pour des blancs. Aussi, plus encore qu'à ses ongles, les observateurs reconnaissent-ils parfois l'homme de couleur au soin qu'il apporte à soustraire ses mains à l'examen des étrangers.

Le consommateur, dont nous nous occupons, pouvait être rangé parmi les métis pour qui l'habitude de cacher ses mains est devenue une sorte d'art. Il le

tenait constamment dans ses poches ; et, la tête renversée en arrière, soufflant en l'air la fumée de sa cigarette, il avait la pose d'un planteur parfait. Sa physionomie pourtant n'était pas celle d'un homme qui passe dans la vie en indifférent. Son teint verdâtre, ses yeux jaunes décelaient un tempérament bilieux ; ses paupières baissées, sous lesquelles filtraient des regards aigus, rappelaient les paupières des oiseaux de proie ; son nez, grand et mince, paraissait tranchant, et par moment, ses lèvres épaissies se fronçaient sur le côté dans un sourire bizarre, qui donnait un caractère féroce à tous ses traits.

Les deux interlocuteurs de l'autre table n'avaient aucun rapport avec ce personnage et ne se ressemblaient nullement entre eux.

L'un était un Yankee, mais un Yankee exagéré, comme on en montre dans les cafés-concerts, prodigieusement comique et prodigieusement sérieux ; enfermé dans un paletot de drap léger, à carreaux voyants, comme un parapluie dans un fourreau ; maigre, long, les jambes dans un pantalon de la même étoffe, avec un chapeau tout bas, à bords minuscules, planté au sommet d'une tête longue et osseuse ; le nez long, le menton fort et orné d'une barbiche, la bouche grande, la denture terrible, les pommettes saillantes, l'œil vif et perçant. Il avait la parole tranchante, avec des intonations sarcastiques, et, par moments, un rire muet, fort désagréable à voir.

Nous connaissons son compagnon, c'était Bernard, mais Bernard changé et vieilli, Bernard grisonnant aux tempes, Bernard perdant ses cheveux. Son regard, toujours indécis et fuyant, avait quelque chose d'un peu fou, qui trahissait des habitudes de sensations violentes ; un très léger tremblement agitait ses mains. Quand par hasard il ne riait pas ou ne grimaçait pas, ce qui était rare, sa bouche tirée, aux lèvres pendantes, donnait une expression sinistre à sa physionomie.

Bernard, le capitaine de la *Belle-Rosalie*, l'intrépide négrier, était l'homme à la fois le plus populaire et le plus méprisé dans ces parages.

Le plus populaire, entendons-nous ; populaire en ce sens qu'il était connu de tous pour un hardi coquin et pour un viveur infatigable. A Santiago, où il demeurerait ordinairement, il n'y avait pas de parties sans le capitaine Bernard. Par un vrai miracle, il avait traversé une épidémie de fièvre jaune sans rien changer à ses habitudes et sans éprouver la moindre atteinte. Or, ses habitudes, c'était l'orgie sous toutes ses formes, le vin de Champagne, les femmes et le jeu. Le jeu surtout ! Depuis dix ans qu'il avait fait son apparition dans les villes de Cuba et s'était fait le pourvoyeur d'esclaves de la partie sud de l'île, il avait bien, disait-on, englouti trois ou quatre fortunes dans le jeu.

Quand il était décavé, il repartait avec son bateau, s'en allait, comme il disait, à la mine de charbon, ramenait des cargaisons d'esclaves et réparait les trahisons de la fortune.

Sauf au jeu, il se prétendait heureux en tout. Le nom de sa corvette, la *Belle-Rosalie*, lui rappelait, assurait-il, la plus extraordinaire aventure et la femme la

plus accomplie, qui, toutes deux ensemble, avaient contribué à sa fortune. Sous une pareille invocation toutes ses affaires réussissaient; il trouvait des noirs et évitait les croiseurs français ou anglais; ses noirs arrivaient bien portants et il pouvait ainsi réaliser des bénéfices considérables.

Bien qu'il se fit appeler le capitaine Bernard, il n'était nullement marin; mais il prenait ce titre parce qu'il était propriétaire de son bateau et qu'il l'accompagnait dans toutes ses expéditions. Son second, un Mexicain auquel il aurait rendu service et qu'il payait grassement, dirigeait la *Belle-Rosalie* et, par le fait, en était le vrai capitaine.

L'Américain, assis à la même table que Bernard, s'appelait Murchison et était agent d'une grande compagnie d'assurances maritimes, la *Sphère*, dont le siège social était fixé à New-York.

La conversation roulait précisément sur l'assurance que Bernard avait contractée auprès de cette compagnie pour sa corvette, la *Belle-Rosalie*.

— Vous ne comprenez donc pas, *senor capitaine*, que votre assurance est renouvelable depuis un mois, disait l'Américain au moment où Crenancier et ses deux compagnons s'asseyaient sur la terrasse du café.

— Parfaitement, parfaitement. Je comprends on ne peut mieux, *senor Murchison*, répondit Bernard.

La conversation avait lieu en espagnol, et les *senors* pleuvaient dans les phrases des deux interlocuteurs, dix fois plus nombreux que les *monsieur* dans la conversation de deux Français.

— Si vous comprenez cela, reprit l'agent d'assurance, vous devez savoir que depuis un mois, *senor capitaine*, la compagnie la *Sphère*, que j'ai l'honneur de représenter, ne garantit plus votre *Belle-Rosalie*. Il y a un mois que vous risquez follement le naufrage ou l'incendie, et cela faute de renouveler votre police. Le savez-vous?

— Si je le savais! je le savais parfaitement, *senor Murchison*. Mais je ne m'en souciais guère. Je suis, comme on dit dans mon pays, un *veinard*, — il prononça le mot *veinard* en français, — il ne pouvait rien arriver à ma *Belle-Rosalie*.

L'Américain lui rendit français pour français.

— Vous êtes une *petite folle*, lui dit-il.

Puis il reprit en espagnol, qu'il parlait plus couramment :

— C'est un tort de tenter la fortune, *senor capitaine*. Le nombre des sinistres qui se sont produits le lendemain du jour où les gens ont cessé leur abonnement à la *Sphère* est presque incalculable.

— Vous avez peut-être un traité avec le diable?

L'Américain ricana.

— Ou des agents qui mettent le feu aux bâtiments désabonnés.

L'Américain ne rit plus.

— Vous autres Français, vous n'êtes pas sérieux en affaires, dit-il. Il faut tou-

jours que vous fassiez des *petites risettes*. C'est l'expression de votre pays, je crois. Mais, *senor capitaine*, puisque vous avez échappé à des dangers qu'il vous était si facile de prévenir en renouvelant votre abonnement avant de partir, je suppose que vous allez vous hâter de vous mettre en règle.

Et, tout en parlant, l'agent d'assurances tirait de ses différentes poches un carnet, un porte-plume et un encrier.

— Là, tenez, vous n'aurez qu'à signer, *senor capitaine*.

Bernard repoussa les papiers d'un geste un peu vif.

— Rengainez vos paperasses, Murchison, dit-il.

L'Américain les ramassa brusquement.

— Vous ne voulez pas signer ?

— Non, mille fois non.

— Vous ne voulez plus vous assurer ?

— Si fait, mais je ne veux plus m'assurer à la *Sphère*. Votre compagnie prend trop cher. Je m'assurerai à la *Compagnie coloniale et maritime* de Baltimore.

— Mais la *Compagnie coloniale et maritime* n'a pas d'agent à Boyamo ?

— Elle en a un à Santiago. Le *senor Antonio Murcia* vous l'apprendra si vous l'ignorez, Murchison, ajouta Bernard en se tournant vers le consommateur qui fumait ses cigarettes, les mains dans ses poches.

— Bon ! fit Murchison. Il faut aller à Santiago.

Bernard se mit à rire.

— Il n'y a pas si loin. J'y serai dans une semaine, le temps de distribuer mon charbon.

— Vous avez de la marchandise à bord ?

Bernard fit un signe affirmatif.

— Je vous assure la marchandise avec, à 100 dollars par tête.

— Vous avez le diable au corps, Murchison, s'écria Bernard en éclatant de rire. L'intendant de Selmont m'a retenu trente hommes et il est probable que don Ceballo Caferès me prendra le reste. Dans trois jours au plus tard la *Belle-Rosalie* sera vide.

— Il peut survenir bien des événements en trois jours. Et puis il restera le bateau.

— Bah ! le bateau ne courra pas grands risques jusqu'à Santiago

— Ainsi vous refusez... décidément ?

— Je refuse décidément.

— La *Compagnie coloniale et maritime* n'est pas solide.

— Farceur !

— Elle est en procès avec plusieurs de ses clients.

— Vous perdez votre belle jeunesse, Murchison.

L'Américain rangea ses papiers, les remit dans sa poche avec tous ses ustensiles de scribe.

— Vous êtes un *stioupide*, dit-il en français.

Bernard éclata de rire.

— Vous voilà fâché, parce que je ne veux pas faire affaire avec vous, dit-il. Allons! Murchison, ma rancune contre votre compagnie ne s'étend pas jusqu'à ses agents. Je vous offre à dîner ce soir, et, ensuite, une jolie partie de baccarat.

L'Américain s'était renversé sur sa chaise d'un air impassible.

— J'accepte, déclara-t-il. Senor capitaine, mes affaires me retiennent à Boyamo à peu près le même temps que vous, et je dois ensuite me rendre, comme vous, à Santiago. Je vous quitterai le moins que je pourrai...

— Je vous offre passage sur la *Belle-Rosalie* pour vous rendre à Santiago.

— J'accepte encore. J'espère bien qu'avant que vous ayez contracté une nouvelle assurance, il arrivera malheur à votre bateau.

L'Américain dit cela froidement, en fixant sur Bernard ses petits yeux gris et perçants.

— Au diable les oiseaux de mauvais augure! s'écria Bernard. Parce que je ne veux plus de sa *Sphère*, le voilà qui me souhaite toutes les calamités. Vous vous exprimez comme un abolitionniste, Murchison. Je vous croyais un Américain du sud.

— Je ne suis ni du sud, ni du nord, je suis agent d'assurances, répondit le Yankee.

— Ma foi! j'ai cru que vous parliez ainsi, Murchison, pour flatter le senor Antonio Murcia.

Le Cubain, assis à l'écart, toucha Bernard à l'épaule.

— Pourquoi prononcez-vous mon nom et me mêlez-vous à votre conversation, senor? demanda-t-il.

— C'est une plaisanterie, senor, répondit Bernard avec un sourire cynique. Je faisais allusion aux bruits qui courent sur votre compte et nous avons eu assez de rapports ensemble à Santiago, au cercle et ailleurs, pour que je puisse prendre cette licence sans vous offenser.

— Cela dépend, fit l'homme qui répondait au nom d'Antonio Murcia. Il faudrait d'abord savoir à quels bruits vous faites allusion, senor Bernard.

— Ne dit-on pas que vous êtes un des chefs de l'opposition à Santiago et que vous entretenez des relations avec le général Robert et les nègres marrons de la sierra Maestria?

— Voilà des paroles bien imprudentes, senor capitaine, dans un tel endroit et dans un pareil moment. Quelques-uns pourraient y voir une dénonciation.

Bernard haussa les épaules.

— Ce n'est qu'une plaisanterie. Est-ce que je m'occupe de savoir qui est abolitionniste? Je vends mon charbon vivant, et je suis bien sûr que, malgré tous les généraux Robert et leurs lieutenants, la clientèle ne me manquera pas.

Le Cubain jeta sur Bernard un regard qui n'avait rien de tendre.

— Le senor Murchison vous a dit qu'il n'était ni du nord, ni du sud, mais qu'il était agent d'assurance. A mon tour, je vous déclare que je ne suis ni abolitionniste, ni esclavagiste, mais que je suis courtier et que je suis ici pour mes affaires.

— Eh ! soyez des diables si vous voulez, mes bons amis, cria Bernard, je ne m'en soucie guère. Vos regards louches, senor Antonio Murcia, et vos souhaits lugubres, senor Murchison, ne m'empêcheront pas de vendre mes soixante nègres 300 dollars pièce. Dix-huit mille dollars, c'est une belle campagne. Ah ! je peux me flatter d'avoir une chance !...

— Elle pourrait cesser, murmura l'Américain.

— Il faudrait pour cela...

Bernard qui riait, chercha un instant la fin de sa phrase.

— Ressusciter les morts, ajouta-t-il.

Tout en parlant, il jeta les regards autour de lui, du côté de Crenancier, d'Edouard et de l'Oncle-Tom.

Mais alors il s'opéra un changement étrange dans sa physionomie.

Le rire se glaça sur les lèvres de Bernard ; il pâlit affreusement, il se leva, et désignant du doigt le groupe formé par nos amis :

— Là... là... dit-il.

Murchison et Antonio Murcia regardèrent sans comprendre, et, de leur côté, Crenancier, Edouard et l'Oncle-Tom s'examinèrent curieusement, cherchant ce qu'ils pouvaient bien avoir sur eux pour troubler à ce point le capitaine Bernard.

Ce dernier retomba sur sa chaise, passa ses mains sur son front et se versa un plein verre de rhum qu'il avala, toujours sans quitter des yeux l'objet qui avait causé son épouvante.

Cet objet, c'était le visage d'Edouard.

Il se remettait peu à peu, et, bien qu'intérieurement troublé par une extraordinaire ressemblance avec des traits qu'il n'avait pas oubliés, extérieurement il reprit ou s'efforça de reprendre sa physionomie railleuse et son air détaché des choses de ce monde.

— Ce n'est rien... un malaise subit... fit-il, comme pour répondre à un empressement qui ne s'était pas produit.

L'Américain et le Cubain, en effet, le considéraient curieusement, sans lui marquer ombre d'intérêt. Il était visible qu'il aurait pu mourir sous leurs yeux sans que ni l'un ni l'autre fit un effort pour le secourir.

En ce moment d'autres personnes entrèrent dans le café.

Une de ces personnes s'arrêta auprès de Bernard, et, sans prendre la main que celui-ci tendait, dit rapidement :

— Vous avez des hommes, senor ?

— Oui, senor don Ceballo.

— A quel prix ?

— Trois cents dollars pièce.

— Oh! oh! gros prix, señor capitaine.

— Je n'en puis rien rabattre. Ce sont des hommes superbes. Et puis, dans ce moment, avec les croisières anglaises et l'insurrection qui se propage dans l'île, la marchandise est rare.

— D'où viennent vos hommes ?

— De la côte d'Afrique. D'un point assez peu exploré, situé entre deux petites rivières, où j'avais fait une razzia passable il y a dix ans, mais où j'en ai fait une bien meilleure cette fois.

— Comment appelez-vous ces nègres ?

— Des Mayombés.

Un incident se produisit à la table du capitaine Crenancier.

L'Oncle-Tom venait de faire un mouvement comme pour se précipiter ; il avait les yeux hors de la tête ; mais le capitaine le prit brusquement par le poignet et le rejeta sur sa chaise.

— Pas un mot, ordonna-t-il.

L'Oncle-Tom se contint, mais il devait faire un rude effort.

Murchison et Antonio Murcia ne perdirent pas un détail de cette scène. Bernard, qui, tout en causant avec don Ceballo Caferès, ne détachait pas ses yeux de la table du capitaine, essaya de faire le plaisant.

— Ma foi ! señor, vous pouvez juger des Mayombés par cet échantillon, dit-il en désignant l'Oncle-Tom. Celui-ci faisait partie de ma razzia sur le point de la côte habitée par ses compatriotes. Vous voyez que c'est un gaillard. Le capitaine Crenancier, qui me l'acheta, pourra vous donner des renseignements sur les qualités de la race.

— Rentre avec Édouard, tout de suite, entends-tu, dit Crenancier à voix basse, car il voyait que l'Oncle-Tom allait causer un scandale.

Le nègre se leva et décala, suivi du mousse, sans regarder ni à droite, ni à gauche.

— Ça obéit bien, fit Crenancier à haute voix lorsque l'Oncle-Tom fut sorti,

— Eh bien, marché conclu, dit don Ceballo Caferès à Bernard. Demain matin, j'enverrai du monde pour prendre livraison.

— Là ! fit Bernard triomphant en se tournant du côté de l'Américain, que vous disais-je.

Murchison ne broncha pas ; il suivait de l'œil les mouvements d'Antonio Murcia, qui venait de sortir, et qui avait pris la même direction que l'Oncle-Tom et Édouard.

Bernard se leva et se dirigea vers le capitaine Crenancier.

L'air de celui-ci dénotait une vague inquiétude ; il reculait, comme s'il avait voulu éviter un contact odieux. Heureusement, Bernard, s'arrêta à distance.

— Vous allez me trouver bien curieux, capitaine Crenancier, dit-il en s'appuyant au dossier d'une chaise. Mais j'ai été frappé par une ressemblance... singulière

Pourriez-vous me dire quel est le jeune homme que votre nègre accompagne ?

— C'est un novice... un apprenti marin... répondit Crenancier. Si jamais celui-là prend le titre de capitaine, je vous fiche mon billet, qu'il en aura le droit, qu'il saura conduire un bateau, mettre au point et ne confondra pas bâbord avec tribord.

Bernard était trop préoccupé par des pensées plus sérieuses pour relever l'épigramme.

— C'est son nom que je voudrais connaître, fit-il.

Crenancier hésita avant de répondre, car la présence de Bernard et ses questions l'impatientaient. Enfin il fit un geste qui signifiait qu'après tout il n'y avait pas d'inconvénients à satisfaire la curiosité du négrier.

— Il s'appelle Édouard, dit-il.

— Édouard, répéta Bernard. Édouard quoi ? Quelle est sa famille ?

Crenancier frappa brusquement sur la table avec sa pipe, se leva et dit en passant devant Bernard :

— J'ai affaire. Bonjour.

— Ours, murmura le capitaine de la *Belle-Rosalie*.

Crenancier n'entendit pas ou feignit de ne pas entendre ; il alla solder ses consommations et prit le chemin du *Tantale*.

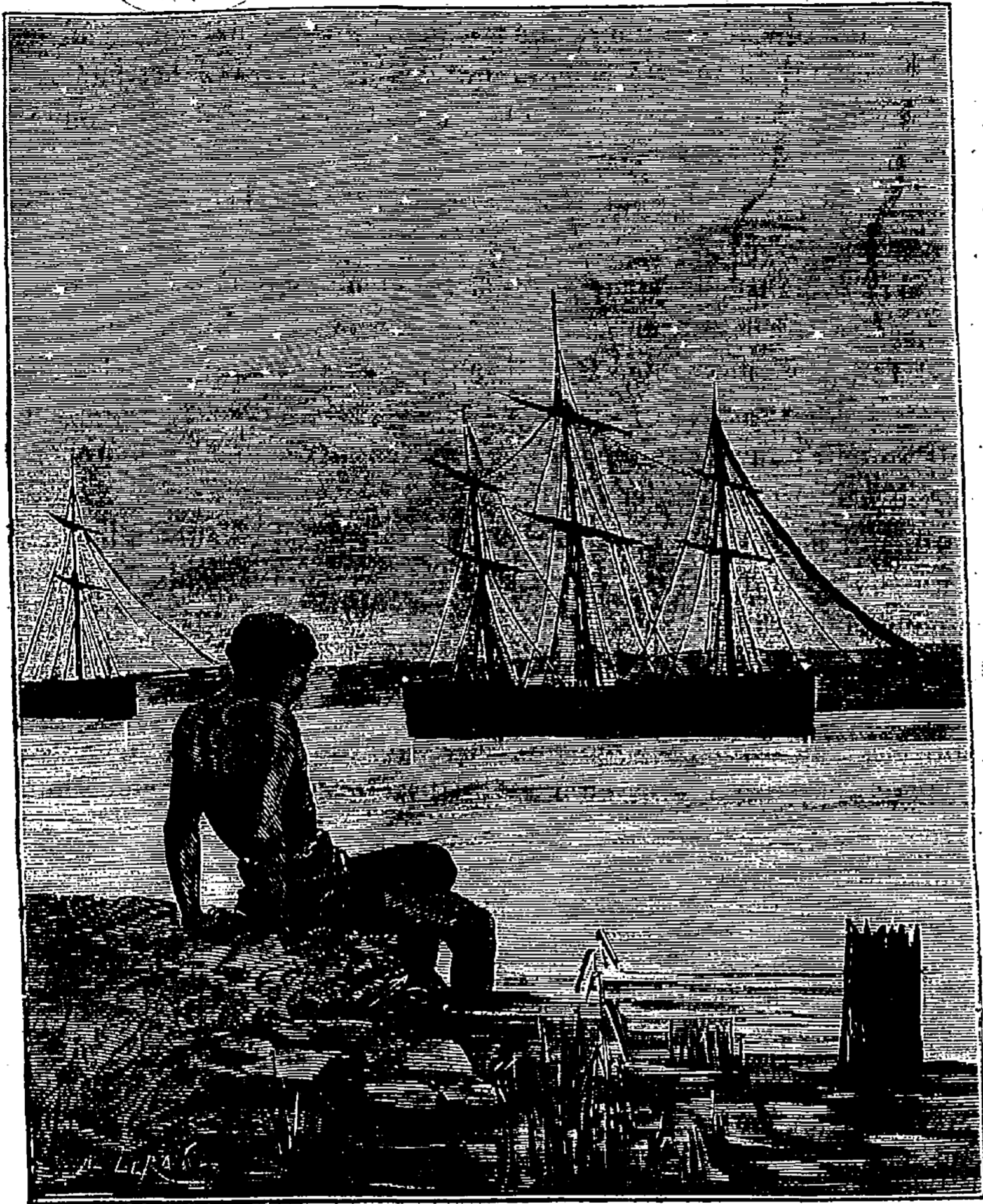
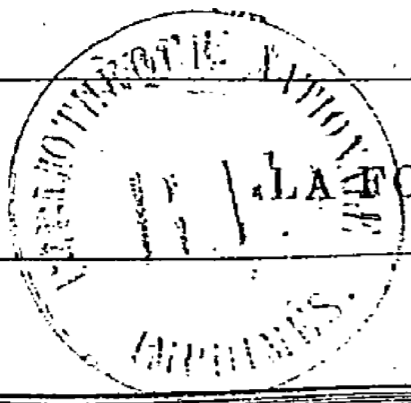
— Est-ce qu'il joint la police à son commerce ? se demanda-t-il en songeant à Bernard.

CHAPITRE XII

Machination mystérieuse dans la rue.

L'ONCLE-TOM, en sortant du café, était dans un état d'exaltation difficile à décrire. Peut-être au dehors eût-il paru visible. Ses grands mouvements de bras, ses yeux qui roulaient, les petits cris bizarres par lesquels il exprimait sa colère n'étaient nullement renfermés dans la mesure des gestes et des expressions tragiques tels que les hommes de notre race les comprennent. Mais ils n'en étaient pas moins sincères, et, réellement, les sentiments du pauvre diable n'avaient rien de comique.

Il avait entendu dire que le scélérat qui l'avait ravi aux siens, dix ans aupara-



L'Oncle-Tom n'hésita pas; il se laissa couler dans l'eau. (Page 256.)

vant, venait de recommencer un coup semblable et de faire soixante nouvelles victimes parmi les Mayombés ? Et qui sait s'il n'avait pas des frères parmi ces captifs ? Qui sait si son père, après avoir échappé à une première trahison, ne s'était pas fait prendre une seconde fois ?

Il avait dû faire un violent effort sur lui-même pour ne pas éclater, pour ne pas se jeter sur le capitaine de la *Belle-Rosalie*.

Mais, si peu nombreuses et si rudimentaires que fussent les quelques idées logées dans la cervelle de l'Oncle-Tom, il avait trop présente à l'esprit celle des préjugés

qui dominant à Cuba et du soin jaloux avec lequel les blancs répriment les moindres algarades des hommes de couleur, pour s'abandonner ainsi aux mouvements de sa nature. Il savait qu'il eût été la première victime du scandale ; jeté en prison, battu, on l'aurait traité comme un rebelle, et quelque chose de ses ennuis aurait pu rejaillir sur le capitaine Crenancier.

Aussi, lorsque celui-ci lui eut donné l'ordre de sortir, l'Oncle-Tom obéit-il sans hésiter.

Mais il se rattrapait dans la rue, gesticulant et monologuant à son aise.

— Ah ! scélérat, serpent, chien, crocodile Bernard, disait-il. Toi voler encore Mayombés ! Toi, pire que diable ! Oh ! si moi pouvais étrangler toi ! Moi, donnerais bien...

Il s'interrompit pour se retourner, car il venait d'entendre marcher derrière lui. Il aperçut Antonio Murcia et se tut.

Édouard, qui s'était retourné également, satisfait d'ailleurs d'un incident qui ramenait un peu de calme dans l'esprit et dans les mouvements de son ami, lui demanda pour le distraire :

— Quel est cet homme qui semble nous suivre ?

L'Oncle-Tom fit la moue.

— Moi, pas trop savoir, répondit-il. Lui, mûlâtre, bien sûr ; mais pas vouloir dire. Lui, voudrait faire croire qu'il est blanc. Cependant, ami des hommes de couleur...

L'Oncle-Tom baissa la voix.

— On assure qu'Antonio Murcia a aidé plus d'un esclave à fuir, qu'il a caché pauvres noirs fugitifs... Certainement, si lui voulait, beaucoup de nègres lui obéiraient... On dit aussi que général Robert et lui sont bons amis, eux se voir en secret, faire complots ensemble, que sais-je, moi ?

Cependant Édouard et l'Oncle-Tom tournaient des coins de rue, et le Cubain les suivait, marchant sur leurs talons.

A la fin, le nègre le regarda d'un air étonné où il y avait une question.

Antonio Murcia posa un doigt sur ses lèvres.

Puis, tout en marchant.

— Ce jeune garçon est français ? demanda-t-il.

— Oui, senor, répondit l'Oncle-Tom.

— Comprend-il l'espagnol ?

— Oh, pas du tout.

— Bon ! j'ai à te parler. Quand tu seras arrivé à la maison du capitaine, mets-toi à la fenêtre du rez-de-chaussée. L'endroit est désert et commode, et d'ailleurs cette manière même de causer en public n'éveillera pas l'attention.

L'Oncle-Tom, un peu troublé, hâta le pas, et, quelques instants après, Édouard et lui entraient dans la maison, au rez-de-chaussée de laquelle le capitaine Crenancier avait son logement.

Édouard vit, non sans étonnement, l'Oncle-Tom ouvrir la fenêtre, et se pencher du côté de la rue.

Aussitôt le visage sinistre d'Antonio Murcia apparut dehors.

L'Oncle-Tom fit signe à son jeune ami de ne pas approcher, et, alors une conversation, à laquelle Édouard ne pouvait rien comprendre, car elle avait lieu en espagnol, s'engagea entre le nègre et le Cubain.

Nous avons dit que Édouard apprit aisément les langues étrangère et qu'un jour vint où il parla l'anglais et l'espagnol comme sa langue-mère, mais le letteur sagace a bien deviné que ce ne pouvait pas être au bout de trois semaines.

La rue, dans laquelle se trouvait la maison du capitaine, était particulièrement triste et déserte. Droite et longue, elle allait du quai à la campagne. Quelques boutiques lui donnaient une apparence d'animation du côté de la rivière; mais au-delà, les maisons particulières, fermées et silencieuses comme des tombeaux, ne s'ouvraient rarement que pour laisser passer une créature vivante.

Bon nombre de ces maisons étaient séparées par des murs, du sommet desquels émergeait la verdure luxuriante des jardins.

Il se trouvait donc peu de gens pour remarquer le Cubain accoudé à la fenêtre de la maison de Crenancier.

Pour le reconnaître, il aurait fallu s'approcher très près, car la violente lumière du soleil, en inondant les objets, n'en facilitait pas l'observation.

Au surplus, pendant le temps que dura ce colloque, personne ne passa dans la rue.

— Tu as entendu ce qu'a dit le capitaine Bernard, homme? commença Antonio Murcia en plongeant ses regards dans les yeux de l'Oncle-Tom.

— Oui, señor, répondit le nègre.

— Tu as entendu dire que les soixante noirs enfermés dans son bateau sont des Mayombés?

— Oui, señor, répéta l'Oncle-Tom.

— Et toi-même, tu es un Mayombé?

— Oui, señor, fit le nègre pour la troisième fois, mais d'une voix sourde.

— Et qu'est-ce que tu penses, toi, Mayombé, d'un acte qui consiste à se rendre dans ton pays, à amener tes frères, par la ruse ou par la violence, jusque dans un navire, à les séparer de leurs femmes et de leurs enfants, à leur ravir leur liberté, à les mettre aux fers comme des criminels, à les jeter dans une cale, sans lumière et presque sans air, à les battre au moindre geste suspect, à les conduire dans cet état de l'autre côté des mers, dans des pays inconnus, et à les vendre à des hommes d'une autre race, pour en faire ce qui leur plaira?

L'Oncle-Tom ne répondit pas, mais un tremblement agitait ses membres.

— Et sais-tu ce qu'ils en font?

— Oui, oui, se hâta dire le nègre.

Mais le Cubain insista.

— Tu crois le savoir, reprit-il. Mais comment le saurais-tu ? Tu es tombé entre les mains d'un bourru qui, s'il ne t'a pas traité comme un homme libre, ne t'a pas non plus traité comme un esclave. Tu vis avec ton maître dans une grande familiarité. Beaucoup de blancs sont plus malheureux que toi. Mais les Mayombés que le capitaine Bernard vendit en même temps que toi, sais-tu ce qu'ils sont devenus ? sais-tu ce que deviendront les Mayombés qu'il vendra demain ?

L'Oncle-Tom poussa un gémissement.

L'autre, impitoyable, poursuivit :

— On les entraînera dans des plantations lointaines. Là, placés sous la domination d'un commandeur féroce, de cinq heures du matin à neuf heures du soir, on les fera travailler, sous le fouet et le bâton, et, si l'un d'eux essaye de fuir, on le fera périr dans un supplice atroce pour faire peur aux autres. Ils ne goûteront presque jamais de repos. Pendant la récolte on ne connaît ni fêtes, ni dimanches. Traités comme des forçats, méprisés par les blancs comme des forçats, ils vivront comme des forçats, sans femmes, c'est-à-dire sans plaisir et sans consolation. Et la mort, qui viendra après sept ou huit ans de ce régime, sera saluée par eux comme une délivrance. Tel a été le sort des Mayombés qui furent vendus en même temps que toi ; tel est le sort qui attend les Mayombés qui seront vendus demain.

L'Oncle-Tom, pendant que le Cubain parlait, se tordait les mains avec désespoir.

— Moi pauvre nègre, moi, rien pouvoir faire ? disait-il.

— Et si tu pouvais faire quelque chose, homme, le ferais-tu ? demanda Antonio Murcia.

— Tout, tout. Moi, donnerais mon sang, s'écria l'Oncle-Tom.

Soudain il se ravisa et fit une réserve.

— Mais, écoutez, señor, demandez rien à Oncle-Tom qui puisse nuire au capitaine Crenancier.

Le Cubain parut réfléchir.

— Ton maître n'a rien à faire dans tout cela, dit-il enfin.

Puis, changeant de ton :

— Te rappelles-tu le langage de ton pays ? demanda-t-il.

— Oui, oui, répondit l'Oncle-Tom, me rappelle encore très bien. Quelquefois, tout seul, moi rêve au temps où je vivais là-bas ; moi, parle encore avec mon père, ma mère, mes frères, mes sœurs, mes amis ; moi, chante encore petites chansons mayombées...

— C'est bien. Es-tu, au besoin, un homme déterminé, capable d'exposer ta vie ?

— Pour maître Crenancier ou pour Mayombés, moi craindrais rien.

— Et si, au plaisir de rendre service à des compatriotes, se joignait celui de se venger d'un traître ?

— De quel traître ?

— Du capitaine Bernard.

Les yeux de l'Oncle-Tom se mirent à luire.

— Moi pouvoir le tuer ? dit-il avec un accent farouche.

Antonio Murcia laissa percer une certaine stupéfaction sur sa physionomie. Assurément il ne croyait pas l'Oncle-Tom capable d'une pareille résolution. Il n'avait vu en lui qu'un pauvre diable passablement grotesque, gâté par une vie relativement douce, et, sous des apparences débonnaires, il se trouvait que ce nègre cachait une flamme ardente et des passions vives.

— Non, il ne s'agit pas de tuer Bernard... au moins maintenant, répondit-il à l'exclamation de l'Oncle-Tom.

— Alors, comment se venger ?

— Si nous trouvions un moyen de ruiner ce Bernard, de le réduire à l'état d'un gueux, à qui l'on donne un sou dans la rue ?

L'Oncle-Tom se mit à rire. Dans son esprit, tuer Bernard, c'était une vengeance ; le ruiner, c'était une farce. A défaut de la vengeance, il ne répugnait pas à la farce.

— Moï veux bien ruiner capitaine Bernard, dit-il.

— Eh bien, écoute.

Le nègre se pencha sur la barre de la fenêtre et le Cubain lui parla longtemps à l'oreille.

De temps en temps, l'Oncle-Tom relevait la tête, comme un homme effaré par ce qu'il entend, et poussait des petits cris étouffés.

Quand Antonio Murcia eut terminé, l'Oncle-Tom se redressa et le regarda d'un air étrange.

— Est-ce que tu hésites ? demanda le Cubain un peu inquiet. Est-ce que je n'ai pas ta promesse ?

— Si, si, répondit le nègre. Comptez sur moi.

L'expression qu'Antonio Murcia n'avait pas saisie et qu'il avait prise pour de la méfiance ou de l'hésitation était tout simplement de l'admiration.

— C'est dit ? demanda encore le Cubain.

— C'est dit.

Antonio Murcia fit un signe de tête.

— J'ai du monde à voir, fit-il en s'éloignant.

L'Oncle-Tom rentra dans la chambre et se promena de long en large, proférant de temps à autre des mots bizarres, qu'Edouard ne comprenait pas, et il n'y avait rien d'étonnant à cela, car l'Oncle-Tom se parlait en mayombé.

— Dis donc, as-tu bientôt fini ? dit à la fin Edouard impatienté. Sais-tu que tu n'es pas drôle ? Et puis, voilà l'heure du déjeuner qui approche, le capitaine va venir et rien n'est prêt.

— Caramba ! s'écria le nègre en bondissant. Le capitaine va casser les os au pauvre Oncle-Tom.

Il se dirigea ver la porte ; puis, soudain, se ravisant il revint auprès d'Edouard.

— Toi, mon ami, mon vrai ami, dit-il.

— Certainement, répondit Edouard.

— Eh bien, si toi, mon ami, faut pas dire à capitaine que le senor Antonio Murcia m'a parlé. Tu promets ?

— Oui, mais tu me répéteras ce qu'il t'a dit.

L'Oncle-Tom se gratta le front.

— Moi, bien vouloir ; mais, pas maintenant, plus tard.

— Quand cela ? Demain ?

— Non, pas demain, plus tard.

Et, pour ne pas avoir à indiquer une date plus précise, l'Oncle-Tom se hâta de passer dans une pièce voisine.

CHAPITRE XIII

Promenade nocturne de l'Oncle-Tom.

MINUIT venaient de sonner aux édifices publics de Boyamo ; les dernières vibrations frémissaient encore dans l'air, lorsqu'un véritable diable noir surgit de la maison du capitaine Crenancier.

Le capitaine s'était retiré à onze heures pour retourner au *Tantale* ; Edouard, couché depuis une demi-heure, après s'être quelques minutes agité sous sa moustiquaire, avait fini par s'endormir.

Le diable noir qui sortait de la maison, c'était tout simplement l'Oncle-Tom ; mais l'Oncle-Tom, nu des pieds à la tête, sauf un caleçon d'étoffe sombre. Ainsi habillé, ou plutôt ainsi déshabillé, le nègre pouvait glisser dans l'ombre des rues sans crainte d'être vu, au moins de loin.

Il était d'ailleurs favorisé par la nuit, une nuit sombre. Il est vrai que dans ces régions presque tropicales les nuits sans lune sont encore claires. L'atmosphère est si pure que les constellations jettent une lumière qui transforme la nuit en pâle crépuscule, et la faible clarté qui tombe de étoiles, dont parle Corneille, rend presque superflu l'usage des becs de gaz et des réverbères.

C'était du moins l'avis de la municipalité, — pour employer le mot français, —

de Boyamo ; mais peut-être cette administration exagérait-elle un peu la confiance dans les astres, car il faut compter aussi avec les maisons qui jettent de l'ombre sur les rues. Il en résultait que, tout bien pesé, il faisait assez noir pour que l'Oncle-Tom pût se glisser le long des murs sans être vu.

La ville d'ailleurs était déserte.

Accablés par la chaleur du jour, les habitants dormaient sous les moustiquaires ou sommeillaient dans les jardins.

Les trois ou quatre agents chargés de la police en faisaient autant dans les postes et, selon toute probabilité, les trois ou quatre douaniers à qui incombait la garde du port, devaient les imiter dans leurs guérites.

Le lecteur n'a pas oublié qu'il courait dans ce moment des bruits de guerre civile dans l'île de Cuba et la double mission du comte de Selmont et de son fils, Robert de Selmont, connu sous le nom du général Robert, prouve qu'on s'en inquiétait à Boyamo.

Mais l'île de Cuba est grande, très grande même, et les hostilités, commencées du côté de la Havane, se réduisaient, dans le sud de l'île, autour de Santiago et à Boyamo, en rumeurs assez vagues.

On vivait donc encore dans une sécurité relative.

Et même, à force de s'attendre à quelque chose, on en avait pris l'habitude, et l'on s'était relâché de la vigilance première.

En effet, deux mois avant le moment où nous sommes arrivés, la milice, composée des gens du pays, menait un grand fracas sur les places et dans les rues de Boyamo, faisant l'exercice et formant des patrouilles. Les abolitionnistes n'auraient eu qu'à se montrer ; ils étaient exterminés du coup. Les abolitionnistes ne s'étaient pas montrés, soit qu'ils voulussent laisser passer ce beau zèle, soit qu'ils craignissent la valeureuse milice de Boyamo, soit qu'il n'y en eût pas ou qu'ils ne fussent pas prêts.

De leur abstention, il était résulté ceci, que la milice s'était relâchée de sa surveillance, que peu à peu les pistolets, les tromblons et les sabres avaient repris leur place dans les coins poudreux, et qu'on avait renoncé à des patrouilles qui ne rencontraient dans leurs promenades que des chiens errants ou des chats amoureux.

Assurément, les personnes prévoyantes avaient déploré ce relâchement ; quelques-unes, plus défiantes encore que prévoyantes, s'étaient même demandé si la milice de Boyamo, composée de courtiers, de commis, de boutiquiers et d'artisans, ne constituait pas elle-même un danger pour les gros propriétaires de plantations, c'est-à-dire si elle n'était pas abolitionniste. Ces personnes étaient précisément celles qui avaient fait venir des armes de France et qui auraient bien voulu en faire venir également des soldats.

Mais, relativement à Boyamo pendant la nuit, de la situation que nous venons

de dépeindre il se dégage un fait : à savoir que la ville se trouvait livrée aux rôdeurs nocturnes.

L'Oncle-Tom put donc gagner les quais en toute sécurité.

Toutes les boutiques étaient closes; le calme le plus complet régnait sur les navires où étaient allumées des lanternes.

Pourtant, à l'angle d'une rue, l'Oncle-Tom entendit du bruit et s'arrêta brusquement.

La maison, placée à l'angle du quai, était du côté de la rue, précédée d'un jardin. A travers les arbres, on apercevait la fenêtre du premier étage, brillamment éclairée.

L'Oncle-Tom connaissait bien cette maison; c'était celle d'un cercle où les viveurs de la ville allaient passer la nuit.

Par les fenêtres ouvertes, sortait un bruit de conversations.

Tout à coup, un homme chanta en français :

O ma belle Helvétie
Objet de mes amours...

— Senor capitaine, dit en espagnol une voix que l'Oncle-Tom reconnut pour celle de l'Américain Murchison, vous m'avez proposé une partie de baccarat. Ces messieurs et moi, nous sommes à vos ordres.

L'homme qui avait chanté et que l'Oncle-Tom avait reconnu immédiatement pour être le capitaine Bernard, répondit avec un accent légèrement ému par des libations, probablement nombreuses.

— Murchison, mon petit Murchison, vous voulez donc tenter la fortune; vous voulez donc vous frotter à ma chance. Vous allez la connaître ma chance... attention.

Sans doute le capitaine Bernard, après avoir prononcé ces mots d'une fenêtre, rentra dans l'intérieur de l'établissement, car l'Oncle-Tom ne distingua plus les paroles qui suivirent.

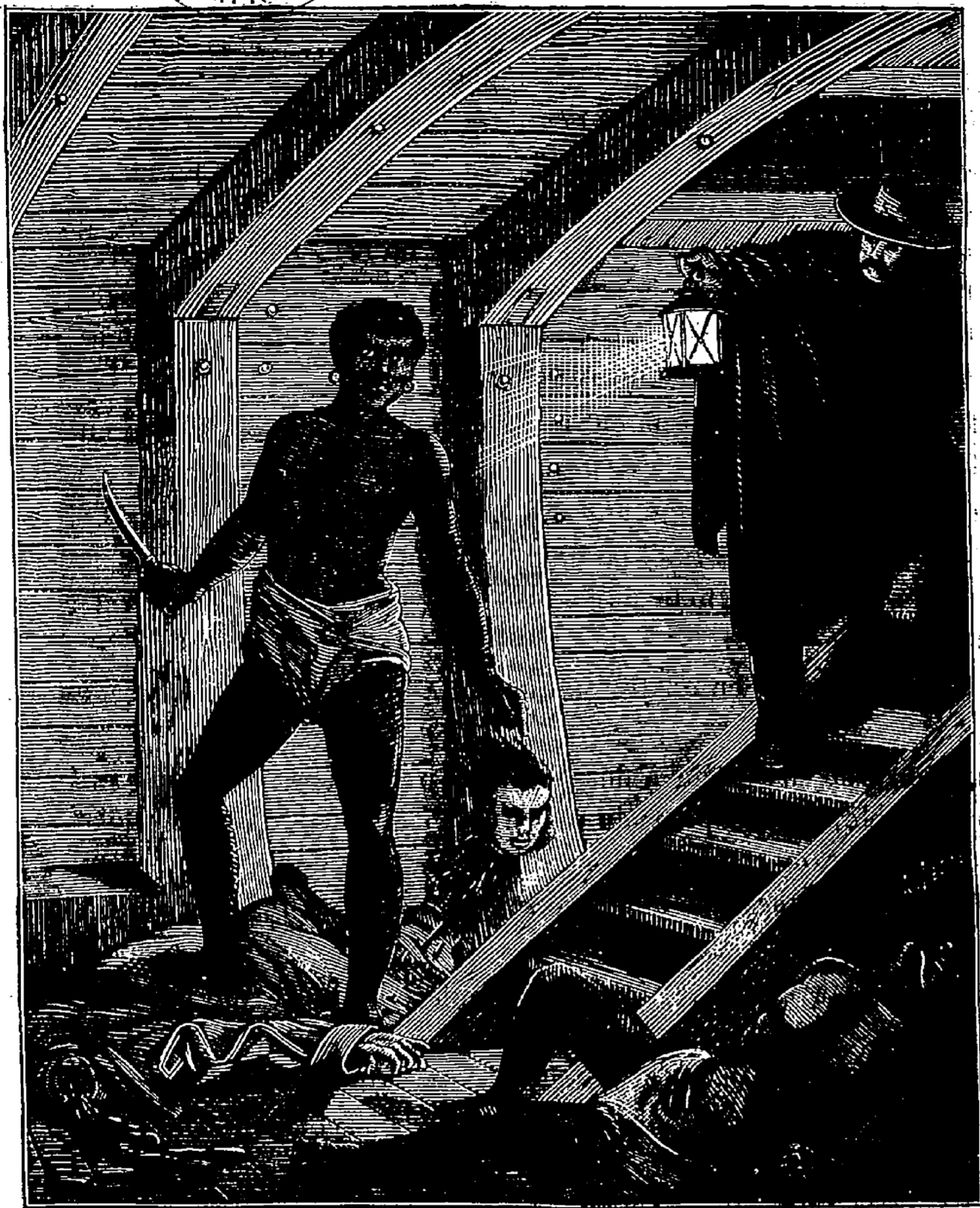
Il fit entendre pour son compte un petit rire joyeux, et reprit sa course le long du quai.

Il passa devant le *Tantale* et put apercevoir le capitaine Crenancier, encore debout sur le pont et fumant une pipe, en prenant le frais.

Se faire voir par le capitaine n'entraînait pas dans les plans du nègre, car il rasa les murailles au plus près et gagna le bord du Rio-Cauto après un assez long détour.

Il se trouvait à l'endroit où était parti dans la journée le paquebot qui faisait le service entre Boyamo et Santiago.

L'Oncle-Tom n'hésita pas; il se laissa glisser dans l'eau et se mit à nager, avec le moins de bruit possible, vers l'autre rive.



Le géant jeta cette tête à son compagnon expirant. (Page 262.)

Ce bain froid n'était pas absolument sans danger ; de temps à autre, en effet, quelques caïmans s'aventurent dans les eaux du port ; mais, hâtons-nous de le dire, notre héros ne fit aucune mauvaise rencontre et aborda l'autre rive, sain et sauf.

De ce côté de la rivière, c'était la campagne ; vaguement, aux scintillations stellaires on apercevait un vaste horizon de prairies.

D'ailleurs, pas une âme.

L'Oncle-Tom se leva au milieu des roseaux, se secoua et regarda autour de lui

Les herbes lui montaient jusqu'à la ceinture, et, de loin, on aurait pu le prendre pour un tronc d'arbre, dépouillé de ses branches.

Après un instant d'examen, il lui sembla voir à droite une ombre assez longue, rangée auprès du rivage. Cela pouvait être un canot vide.

En face, la ville dormait. L'Oncle-Tom ne voyait que des points jaunes le long du quai ; c'étaient les lanternes des bateaux. La silhouette du *Tantale* était encore visible ; mais, sans un feu allumé à l'avant de la *Belle-Rosalie*, la corvette du capitaine Bernard, stationnant à l'écart, se serait confondue avec les ténèbres.

L'Oncle-Tom se décida à faire quelques pas vers l'objet qui flottait dans les roseaux et qu'il supposait être un canot.

De ce côté, les herbes gagnaient la rive et s'étendaient fortes et touffues, assez loin sur le sol.

L'Oncle-Tom, un peu inquiet du silence et de la solitude, marchait avec précaution, tendant l'oreille et l'œil aux aguets.

Tout à coup, deux poignets de fer lui saisirent les chevilles, et il eut peine à étouffer un cri d'angoisse.

Mais son corps avait eu un tressaillement au sens duquel il n'y avait pas à se tromper.

Un murmure de rires s'éleva des herbes et une voix rauque, qui se faisait aussi basse que possible, dit aux pieds du nègre :

— Un peu plus, ce chéri-là me marchait sur la figure.

En même temps, quatre hommes se soulevèrent dans l'herbe, autour de l'Oncle-Tom.

L'individu, qui avait parlé, lâcha les jambes de notre ami qui put apercevoir son visage.

C'était un homme de sa race, dont les yeux étincelaient et dont le rire découvrait une double rangée de dents terribles. Ce que l'Oncle-Tom voyait de son corps permettait de supposer une taille et une force prodigieuses.

— Lambourne, murmura l'Oncle-Tom.

Le géant parut flatté ; il tapota notre héros sur le dos, comme s'il avait caressé une bête, et répondit :

— Oui. mon petit chat, Lambourne lui-même.

Lambourne était un nègre marron, chef de bandits, qui inspirait une terreur sans nom à tout le monde, noirs ou blancs, d'un bout à l'autre de l'île de Cuba. Il avait pris le nom de son dernier maître qu'il avait brûlé vivant, avec sa famille, dans sa maison, au milieu de ses plantations. Sa tête était mise à prix ; mais, bien que la somme fût tentante, il n'y avait eu personne encore d'assez heureux pour mettre la main sur Lambourne.

En revanche, le récit de ses exploits, ou plutôt de ses brigandages aurait défrayé plusieurs feuilletons. Il n'était pas de semaines où l'on ne parlât de quelque nou-

veau meurtre, incendie ou rapt commis par Lambourne. Le terrible nègre adorait les blanches ; il les adorait comme un gourmet aime les petits oiseaux. Nous ne croyons pas avoir besoin d'insister sur ce point. Aussi était-il particulièrement redouté des familles, où se trouvaient des jeunes femmes ou des jeunes filles. C'est à celles-là qu'il s'attaquait de préférence. Mais il ne restreignait pas ses atrocités à une juridiction ; il paraissant avoir le don d'ubiquité, surgissant un jour sur un point, deux jours plus tard surgissant sur un autre point éloigné de vingt lieues. Cruel par goût autant que par vengeance, il se plaisait au spectacle des tortures et aimait à supplicier ses victimes, quand il en avait le temps.

Bien que sa conscience fût tranquille, l'Oncle-Tom se sentit médiocrement rassuré lorsque Lambourne lui passa les mains sur le dos en l'appelant :

— Mon petit chat !

Les trois compagnons de Lambourne, appartenant à sa bande selon toute vraisemblance, riaient de la surprise de l'Oncle-Tom. Autant qu'il en put juger, dans la demi-obscurité, deux d'entr'eux étaient des noirs et le troisième un mulâtre.

Lambourne, qui vit trembler le nouveau venu, lui prit le bras, et changeant de ton, avec un accent de commandement qui devait électriser ceux qui lui étaient soumis :

— Es-tu un homme ? dit-il.

L'Oncle-Tom ne trembla plus.

— Eh bien, sommes-nous prêts ? demanda quelqu'un qui restait invisible.

— Nous voici, Murcia. Le petit est arrivé.

Le petit, c'était l'Oncle-Tom.

Les cinq hommes descendirent la rive, ayant de l'eau à mi-jambe, jusqu'au canot que l'Oncle-Tom avait aperçu de loin.

Antonio Murcia, couché dans le fond du canot, se redressa, et s'assit à la barre.

L'Oncle-Tom et ses quatre compagnons montèrent dans le canot ; trois d'entr'eux s'emparèrent des rames.

Lambourne occupait un banc et maniait deux avirons à lui seul.

Avant de donner le signal du départ, Murcia crut devoir rappeler ses instructions.

— Vous avez bien compris ; pas de paroles, pas de bruit inutile.

Lambourne tira de sa ceinture un couteau de taille effrayante.

— La parole est aux fillettes, dit-il.

— Quant à toi, reprit le Cubain en s'adressant à l'Oncle-Tom, tu ne parleras que lorsque je t'en donnerai l'ordre.

Ensuite, il fit le signal du départ.

Le canot, dirigé par des rameurs consommés, fila sur la rivière sans presque soulever de murmure. Il se dirigeait droit sur la *Belle-Rosalie*.

L'Oncle-Tom et son voisin de canot étaient les deux seuls hommes inoccupés.

Notre ami profita de la circonstance pour examiner ce voisin.

Bientôt il n'en put plus douter, il reconnut en lui un douanier mulâtre, avec lequel il avait fait plus d'une partie au cabaret.

— Moralès, murmura-t-il.

Le mulâtre lui posa la main sur le genou, et, à l'aide d'un geste énergique, lui fit comprendre que ce n'était pas le moment des reconnaissances.

A mesure qu'on s'éloignait de la ville, les formes de la corvette se dessinaient de plus en plus dans le clair-obscur ; sa mâture apparaissait ; ses vergues rayaient le bleu sombre du ciel de lignes noires et les étoiles brillaient entre les cordages. L'air était frais, la paix absolue et la nuit d'une douceur exquise.

Bientôt on put voir de la barque une ombre sur le navire.

C'était celle d'un homme qui guettait la marche du canot.

Enfin l'embarcation effleura les flancs de la *Belle-Rosalie*.

— C'est toi, Moralès, dit à voix basse l'homme qui se tenait sur le pont de la corvette.

— J'amène deux camarades, comme c'est convenu, répondit le mulâtre.

— As-tu apporté des cartes ?

— J'ai apporté tout ce qu'il faut ; des cartes et du rhum.

— Attrape ! dit l'homme en jetant une corde dont un compagnon de Lambourne saisit l'extrémité.

— Pardieu ! reprit l'homme après avoir jeté la corde, le capitaine fait la noce. C'est bien le moins que nous nous amusions aussi.

Pendant qu'il parlait ainsi, Lambourne s'était assuré de la solidité du grelin, et, avec une agilité étonnante chez un géant, il s'était en un clin d'œil hissé à la hauteur du bord.

L'homme fit un mouvement en arrière à l'aspect d'un tel compagnon ; mais il n'eut pas le temps d'aller loin, encore moins celui d'appeler. Lambourne enjamba le bastingage, et, en beaucoup moins de temps que le lecteur n'en mettra à prendre connaissance du fait lui-même, il saisit le malheureux à la gorge de la main gauche, et de la droite lui enfouça son couteau dans le dos, à travers les poumons, jusqu'au cœur.

Le marin de la *Belle-Rosalie* tomba comme une masse.

Lambourne alors se retourna et donna la main à Antonio Murcia, à l'Oncle-Tom et à ses deux compagnons qui montaient, les uns après les autres, à bord de la corvette.

Le douanier mulâtre, Moralès, qui, ainsi que l'événement l'a démontré, avait été l'instrument du piège tendu à l'un des hommes de Bernard, resta seul dans la barque pour la maintenir dans l'ombre de la *Belle-Rosalie*.

Il faut croire que les compagnons de Lambourne connaissaient les lieux, car ils n'hésitèrent pas et conduisirent leur chef aux cabines des matelots.

Antonio Murcia et l'Oncle-Tom, seuls, restèrent sur le pont, à côté du cadavre.

L'Oncle-Tom tremblait de tous ses membres.

On a beau se dire que les gens qu'on tue auprès de soi sont des coquins, des ennemis personnels, et, ce qu'il y a plus horrible pour un nègre, des négriers, à moins d'être devenu un bandit doublé d'un bourreau, une exécution dans le genre de celle que l'Oncle-Tom sentait s'accomplir à deux pas de lui, est faite pour donner la chair de poule et pour éveiller quelques scrupules dans une conscience honnête.

Des cris sourds, un fracas de lutte parvinrent jusqu'au pont.

— Ils sont nombreux là-dedans? demanda l'Oncle-Tom.

— Ils doivent être sept, répondit Antonio Murcia d'un air très calme. Mais Lambourne en vaut cinq au moins, et toutes ces canailles dormaient.

— Il y en a d'autres encore? reprit l'Oncle-Tom de plus en plus troublé.

— Oh! presque rien, fit le Cubain; le lieutenant Picaro Miceldès et l'homme qui garde la porte des esclaves. Avec ce chien, ajouta-t-il en touchant le mort du pied, ils étaient dix en tout.

Lambourne et ses deux acolytes parurent en ce moment.

L'Oncle-Tom crut distinguer le sang qui les couvrait et ferma un moment les yeux.

— Après tout, ce n'est pas moi qui ai frappé, pensa-t-il.

— C'est fini ici, dit Lambourne les yeux étincelants. Les petits agneaux n'ont pas été trop méchants.

— Le lieutenant, dit Antonio Murcia en conduisant le géant à la porte d'une cabine.

Lambourne enfonça cette porte d'un coup de pied.

— Qui va là? fit une voix terrifiée.

Presqu'aussitôt, un cri étouffé parvint au groupe qui attendait au dehors; puis un gémissement lamentable, et Lambourne reparut.

— Maintenant, à la cale, ordonna Antonio Murcia. Mais auparavant, que l'un de vous aille chercher la lanterne accrochée à l'avant du navire.

Un des compagnons de Lambourne s'empressa d'obéir et revint au bout d'un instant, la lanterne à la main.

Lambourne la lui prit et s'engagea le premier sur l'échelle qui conduisait à la cale. Ses deux compagnons le suivaient; l'Oncle-Tom descendait le troisième; Antonio Murcia fermait la marche.

L'Oncle-Tom connaissait bien cette échelle. Il l'avait descendue, pour la première fois, dix ans auparavant, après que son père se fût précipité dans la mer pour échapper à l'esclavage. Cette pensée ralluma sa haine, que l'émotion de tant de meurtres, commis il est vrai sans sa participation directe, lui avait fait éprouver. D'ailleurs, il songea qu'il allait voir et délivrer des compatriotes, ce qui légitimait parfaitement à ses yeux sa présence en pareil lieu.

Mais il y avait encore un marin de la *Belle-Rosalie* à faire disparaître, celui qui se

trouvait ce soir-là chargé de la garde des esclaves et qui couchait sur les dernières écoutilles, comme un démon aux portes de l'enfer.

Ce marin venait de s'éveiller en entendant un bruit insolite, dont il n'avait pu s'expliquer la nature.

D'abord, il avait songé aux esclaves.

Mais ils dormaient tranquilles, et rien de suspect ne venait de la cale. Il allait se rendormir, croyant avoir rêvé, lorsqu'un cri lointain, celui d'un homme épouvanté, parvint jusqu'à lui.

Il se souleva, vaguement inquiet, et arma son revolver.

Alors, par les écoutilles, il vit descendre un homme avec une lanterne. Tant qu'il n'aperçut pas le visage de cet homme, il ne tira pas.

Mais bientôt ce dernier se trouva près de lui; c'était un nègre géant, au visage atroce, le corps couvert de sang qui, dans sa main droite, tenait une lame rouge et humide.

Derrière ce monstre, il y avait un autre nègre, également souillé et ayant le même aspect de bourreau.

Le marin fit feu.

La balle passa à un centimètre de la tête de Lambourne et traversa le corps de celui de ses compagnons qui le suivait. Le blessé poussa un cri et tomba.

Le marin tira encore au hasard, dans la fumée, follement, cinq coups de revolver; mais il n'atteignit personne, et à peine eut-il cessé le feu, qu'une sorte de force irrésistible le saisit, le renversa, le broya; il entrevit avant de mourir une face horrible, noire, qui grinçait des dents; puis les ténèbres de la mort lui couvrirent les yeux.

D'un coup de son couteau, Lambourne lui avait tranché la tête.

Le géant jeta cette tête à son compagnon expirant.

Ce dernier se tordait dans les affres de l'agonie; il poussa deux ou trois gémissements et mourut, sans marquer par aucun signe qu'il eût reçu avec plaisir le présent que son chef lui avait fait.

— Et maintenant, dépêchons, dit Antonio Murcia toujours froid, mais les yeux étincelants, comme si ces scènes de carnage avaient excité en lui des sensations voluptueuses.

On ouvrit les écoutilles, et les quatre hommes descendirent dans la cale.

Dans son funèbre voyage, Dante n'aborda pas de caverne plus obscure, plus triste, où l'on respirât un air plus méphitique.

Par calcul, on laissait ces malheureux sans lumière, afin de rendre tout mouvement de leur part plus difficile en cas d'attente et de complot.

A la faible lueur des deux lanternes que Lambourne et son compagnon portaient, un spectacle lamentable apparut.

Une soixantaine de corps noirs, tous nus, étaient étendus sur le plancher, moitié d'un côté, moitié de l'autre d'une barre de fer à laquelle ils étaient

attachés par les pieds, leurs chevilles étant prises dans des anneaux vissés à la barre elle-même.

La plupart avaient les jambes enflées.

On ne les détachait, à l'ordinaire, qu'une heure par jour, et cinq par cinq, pour les mener sur le pont et leur faire prendre l'air.

Ces malheureux avaient évidemment entendu le bruit de la lutte et des coups de pistolet.

Ils étaient tous éveillés.

A l'aspect de Lambourne et de son acolyte qui, portant les lanternes, se trouvaient plus éclairés que leurs compagnons, les nègres s'imaginèrent qu'on venait les égorger et commencèrent à demander grâce dans un langage inintelligible.

— Ils ont peur qu'on ne les tue, fit l'Oncle-Tom qui avait les larmes aux yeux.

— Mayombés, ne craignez rien, nous sommes des amis et nous venons vous délivrer, ajouta-t-il d'une voix forte, dans sa langue maternelle.

En entendant parler leur dialecte, les Mayombés se turent comme par enchantement.

— Sachez qui je suis, reprit l'Oncle-Tom. Je suis Mouata-Maganga, le fils de Huakoko, votre chef, qui fut enlevé comme vous-même par le traître Bernard, il y a dix ans.

Les prisonniers, en entendant ces mots, éclatèrent tous à la fois. Dans le tumulte qu'ils firent, on ne distinguait qu'une chose, le plaisir que leur faisait éprouver la présence d'un compatriote.

— Que disent ces brailards? demanda Lambourne.

— Ils disent que mon père était un grand chef, et qu'il a été tué à la guerre. Ils disent encore que son successeur, méchant roi, les a vendus pour du rhum.

— Dépêchons-nous! dépêchons-nous! fit Antonio Murcia.

L'Oncle-Tom prit une voix de tonnerre:

— Moyambés, écoutez-moi avec attention, cria-t-il

Le silence se refit, on n'entendit que quelques grincements de fer que les captifs produisaient en se remuant.

— Moyambés, nous venons de tuer les blancs qui vous ont enlevés et qui se proposaient de vous vendre demain comme esclaves, et nous pouvons vous rendre la liberté. Seulement, vous êtes ici dans un pays très éloigné du vôtre, où les blancs dominent et où les hommes noirs sont esclaves. Si vous vous en alliez au hasard, vous seriez pris et enchaînés comme vous l'êtes dans ce moment, vendus à des maîtres méchants, qui vous feraient travailler sous le fouet et le bâton et mettraient à la torture ceux d'entre vous qui essaieraient de prendre la fuite. Voici donc ce que nous vous proposons. Beaucoup de noirs, ceux qui ont pu se sauver et échapper aux bourreaux des blancs, se sont réunis dans les bois. Ils vivent en faisant la guerre aux blancs. Voulez-vous, en sortant d'ici, vous joindre à vos frères?

Un murmure confus s'éleva d'abord.

Puis, un des captifs, qui avait su acquérir une certaine influence sur ses compagnons, prit la parole en leur nom :

— Nous sommes loin de nos cases, dit-il. Que deviendrions-nous sans guide dans un pays que nous ne connaissons pas ? Faire la guerre aux blancs nous paraît une très bonne chose, car les blancs sont mauvais et nous sommes des guerriers. Nous avons confiance dans la parole de Mouata-Maganga, le fils de notre grand roi. Nous ferons ce que tu nous diras de faire.

L'Oncle-Tom traduisit les paroles de l'orateur.

— Voilà des mignons dont on pourra tirer quelque chose, dit Lambourne d'un air satisfait.

L'Oncle-Tom reprit en le montrant :

— Ce guerrier sera votre chef.

Lambourne souleva complaisamment sa lanterne pour éclairer son visage énergique et hideux.

De noirs enfants de l'Afrique, sauvages que la haine et la douleur exaltaient, ne pouvaient pas rêver un chef plus à leur gré.

— Maintenant, prouvez que vous êtes des hommes en écoutant avec attention et en suivant de point en point les instructions que je suis chargé de vous donner, continua l'Oncle-Tom. Nous allons vous délivrer. Vous monterez cinq par cinq sur le pont ; vous attacherez une corde et vous vous laisserez glisser dans l'eau ; puis, vous gagnerez l'autre rive à la nage et là vous attendrez que votre chef vienne vous chercher. Mais surtout pas de cris, pas de bruit. Une ville habitée par des blancs est près d'ici, de ce côté de la rivière. Si vous donniez l'alarme, nous serions tous perdus.

— Ne crains rien, fils de Huakoko, et dis au chef que les Moyambés ne sont pas moins adroits que braves.

L'Oncle-Tom fit la commission avec une parfaite fidélité.

Aussitôt, le compagnon de Lambourne et Lambourne lui-même, qui s'étaient munis des outils nécessaires, se mirent en mesure de délivrer les captifs.

L'Oncle-Tom conduisit la première escouade sur le pont.

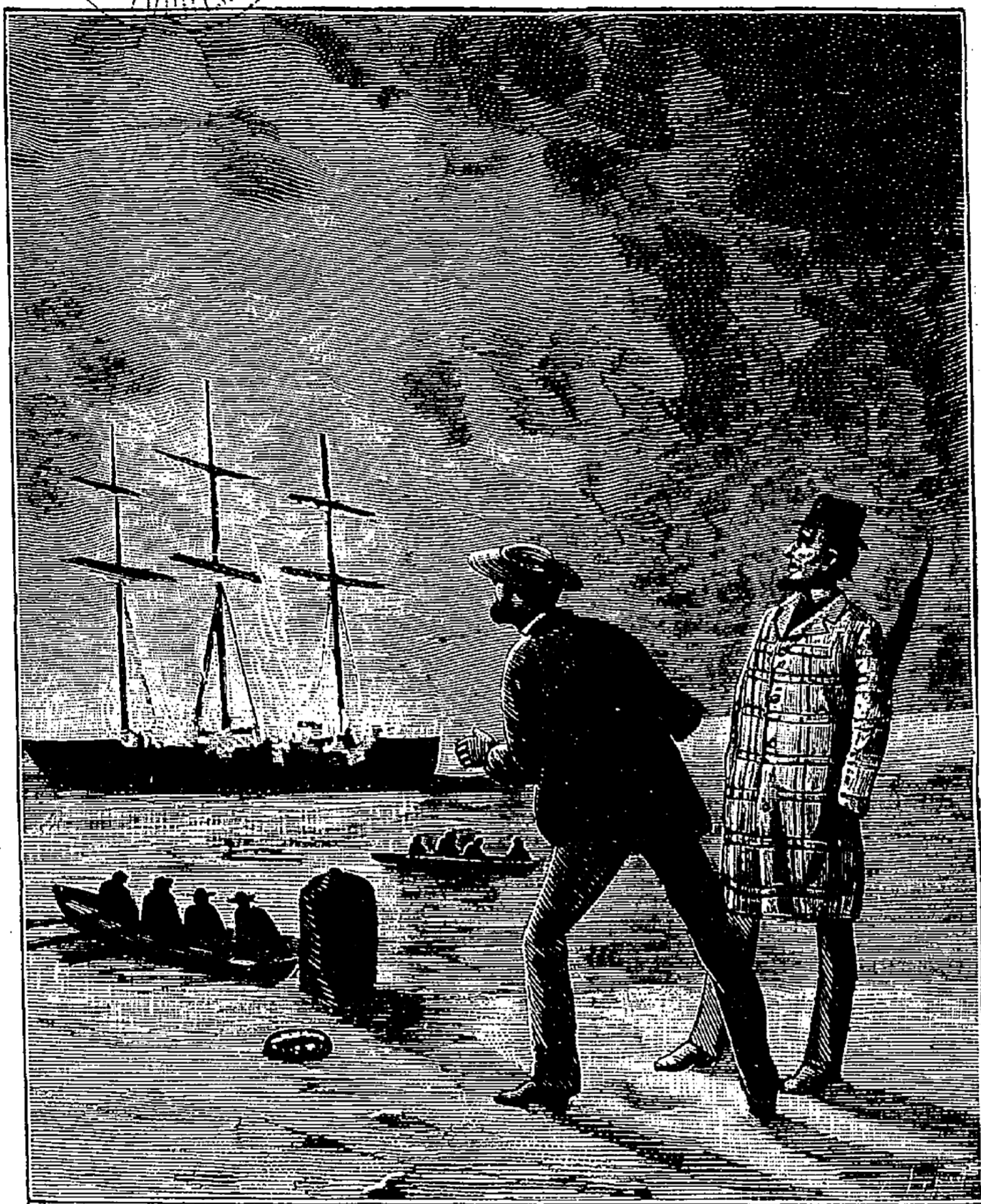
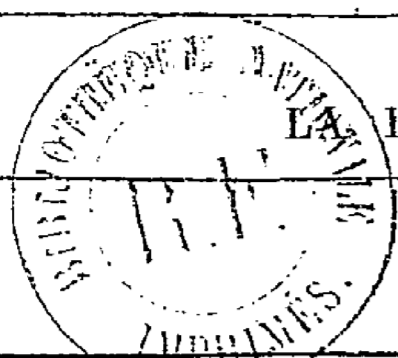
Suivant les instructions qu'il leur avait données, chaque homme se laissa glisser le long d'une corde et se mit à nager vers la rive opposée, sans une parole, sans un murmure. A peine l'eau fut-elle troublée par le passage des nageurs.

En moins d'une heure, les soixante prisonniers, — toute la cargaison du capitaine Bernard, — se trouvèrent couchés dans les herbes, de l'autre côté de la rivière, attendant le chef qu'ils avaient accepté.

Il ne resta bientôt plus sur la *Belle-Rosalie* que Lambourne, son subordonné, Antonio Murcia, l'Oncle-Tom et les morts.

Antonio Murcia et Lambourne s'entretenaient un instant à l'écart.

L'Oncle-Tom n'entendit que ce mot du géant :



— C'est la *Belle-Rosalie* qui brûle ! (Page 271.)

— Dans une demi-heure, ce sera fait.

Et Antonio Murcia, entre haut et bas, murmura :

— Le senor capitaine a eu tort en vérité de ne pas assurer son bateau aujourd'hui. Il ne faut pas remettre au lendemain ce qu'on peut faire le jour même. Le proverbe a bien raison.

Puis, prenant l'Oncle-Tom par le bras, le Cubain lui dit :

— En route !

Ils descendirent par la corde que tenait le douanier mulâtre dans le canot où il les attendait.

Antonio Murcia se remit à la barre; l'Oncle-Tom et Moralès ramèrent et, dix minutes après, ils abordaient sur le port auprès d'une guérite de douanier, — c'était celle de Moralès, et le canot appartenait à la douane. Moralès n'eut donc qu'à attacher l'embarcation et qu'à s'installer dans sa guérite comme un honorable agent de l'autorité, qui, n'ayant pas quitté son poste de la nuit, peut témoigner qu'il n'a rien vu ni rien entendu de suspect.

Antonio Murcia s'enfonça dans la ville, et l'Oncle-Tom regagna la maison où dormait Edouard, en prenant les mêmes précautions qu'au départ.

En passant devant le cercle, il vit que les fenêtres étaient toujours éclairées et il entendit des jurons et des protestations.

Il ne s'arrêta pas pour écouter.

Il parvint à son but sans rencontrer personne.

Au moment d'entrer, en se retournant, l'Oncle-Tom aperçut une lueur rouge sur le ciel; mais il trouva probablement qu'il avait vu assez de choses étonnantes comme cela pour une nuit; car, sans chercher à savoir quelle pouvait bien être la cause de cette lueur, il se hâta de rentrer et de gagner son lit, où il arriva sans encombre et sans réveiller son ami Edouard.

Au moment où il s'y étendait, plus satisfait en somme d'avoir aidé à la délivrance des Moyambés qu'inquiet de sa complicité morale dans l'assassinat des marins de la *Belle-Rosalie*, une demie sonna aux horloges de la ville.

Il y avait deux heures et demie que l'Oncle-Tom était sorti pour sa promenade nocturne.

Presque aussitôt on sonna le tocsin.

L'Oncle-Tom mit son drap par-dessus sa tête et ne bougea pas.

CHAPITRE XIV

Qui prouve qu'Antonio Murcia avait raison de dire :
Il ne faut jamais remettre, etc.

L'ONCLE-TOM ne s'était pas trompé; c'était bien le capitaine Bernard qu'il avait entendu chanter au cercle, et c'était bien l'Américain Murchison qui l'avait interrompu en l'invitant à se mettre à la table de jeu.

Le cercle de Boyamo n'était pas un cercle collet monté comme on pourrait se l'imaginer. La présence seule de personnages tels que le capitaine négrier et l'agent d'assurances suffirait d'ailleurs pour écarter une pareille idée. Dans une grande ville, les cercles sont nombreux et de catégories fort diverses; dans une ville de moindre importance, on en trouve toujours deux ou trois et c'est assez, suivant l'adage populaire, pour séparer les torchons des serviettes. Mais dans une petite ville, les serviettes, n'étant pas assez nombreuses pour constituer un cercle à elles seules, cèdent sagement la place aux torchons.

En d'autres termes, les gros bonnets, les gens bien élevés, qui, tout en recherchant le plaisir, ne rompent que le moins possible avec certaines règles et certaines habitudes de respect de soi-même et de respect des autres, s'abstiennent de paraître dans des réunions ouvertes aux aventuriers de tous les genres et de toutes les couleurs.

Nous parlons ici pour Cuba. Dans notre vieille Europe, les choses au fond se passent de même; mais la question de couleurs, n'existant pas, est remplacée par d'autres aussi équitables, comme celle de l'argent ou de certains préjugés sociaux qui, pour n'être plus reconnus par les lois, n'en subsistent pas moins dans les mœurs.

On se mettait donc à l'aise au cercle de Boyamo, et peut-être ne s'y amusait-on pas moins. En somme la ville étant petite, le port, situé sur une rivière de difficile accès et à quelques cinquante kilomètres de la mer, n'étant pas très fréquenté, la circulation des étrangers se trouvait assez restreinte, et le cercle avait un air de famille comme un de nos cercles de sous-préfecture.

Quelques négociants, plusieurs jeunes gens, vivant du produit d'une rizière ou d'un champ de tabac, les courtiers, les voyageurs de commerce et les rares capitaines marchands, de passage à Boyamo, en composaient le personnel. Jamais aucun planteur, digne de ce nom, jamais aucun usinier n'y avait paru. Les plan-

teurs, en général d'origine espagnole, se prétendaient tous nobles comme le Cid et joignaient à des kyrielles de noms sonores, la fierté et l'arrogance d'Artaban. Les usiniers rivalisaient de gourme avec les planteurs. Il n'était pas jusqu'aux intendants comme par exemple l'intendant des Pénaire, le gérant des propriétés connus sous le nom de propriétés-Davilard, qui ne se seraient crus déshonorés si, lors d'un voyage à Boyamo, ils avaient paru au cercle.

Donc il était fréquenté par du petit monde; mais il n'en jouissait pas moins de toute sorte d'immunités, et ses habitués pouvaient y jouer toute la nuit, chanter, faire du tapage sans que les autorités intervinsent. Peut-être devait-il cette tolérance à sa composition même, car les autorités municipales s'imaginaient par là faire acte d'opposition contre les gros bonnets hostiles à tout ce qui sentait la licence, c'est-à-dire l'amusement des autres.

A Boyamo comme ailleurs, sous des prétextes politiques, les rivalités sociales se faisaient jour. Mais passons.

La grande salle du cercle était meublée de plusieurs tables de jeu, et au milieu une grande cuvette en cuivre, au fond de laquelle se trouvait une ouverture. Cette cuvette, posée sur une sorte de colonne tronquée, était tout simplement la cagnotte du fermier du cercle. Après chaque partie, on jetait bruyamment la pièce convenue dans la cuvette, et c'était en fin de compte le gain le plus clair et le plus sûr.

Au moment où nous pénétrons dans le cercle, le baccarat est dans toute son ardeur. Huit personnes siègent autour de la table, et le fermier du cercle, qui fait office de croupier, tient la banque pour l'Américain Murchison.

L'agent de la compagnie la *Sphère* est exactement le même à deux heures de la nuit qu'à dix heures du matin, grotesquement impassible; tout au plus remarquerait-on que son nez a légèrement rougi.

En face de lui, Bernard, blême, les cheveux en désordre, à demi ivre, gêne ses voisins en faisant des gestes extravagants, crie, chante, tient des propos pleins de jactance, s'efforce de paraître plaisant; mais en réalité étourdit et fatigue tout le monde.

D'ailleurs son rire manque de franchise, car, après des chances diverses, décidément il perd, et c'est l'Américain qui semble avoir capté la veine.

— C'est mon dernier coup de banque, dit l'Américain.

— Cinquante dollars sur le dernier coup de banque du Yankee! crie Bernard.

Chacun fait son jeu et le croupier donne des cartes.

— Huit! s'écria Bernard en abattant. A moi les 50 dollars!

— Neuf! interrompt le croupier en montrant son jeu.

Bernard pousse un effroyable juron, tandis que Murchison tranquillement ramasse son gain, qui se trouve être considérable.

Le capitaine de la *Belle-Rosalie* se lève alors et se dirige vers une table où un garçon de service vient de verser un punch brûlant.

— Au diable ! dit-il en levant son verre. Il me tiendra peut-être compte du toast. A-t-on jamais vu une déveine pareille ? Je perds deux cents dollars. Ma foi, tant pis pour Dolorès ! Je lui avais promis des dentelles de France. Elle les achètera sur ses économies...

— Elle s'appelle Dolorès à présent ? demanda en plaisantant un des assistants.

— Dolorès, Carmen ou Paquita, le diable m'emporte si j'en sais rien ! D'ailleurs je vous l'ai dit cent fois, je n'ai connu qu'une belle femme, Rosalie, la belle Rosalie... Ah ! celle-là, senores, elle aurait rendu des points à toutes vos créoles... je dis, à toutes... à toutes... Et avec cela, énergique !... Bigre ! J'ai vu ça, moi.

— Qu'avez-vous vu ? dit Murchison, en choquant son verre contre celui de Bernard.

— Qui te parle d'avoir vu quelque chose, serpent de New-York ? fit Bernard, dans le cerveau duquel les idées commençaient à perdre leurs contours et à se confondre. J'ai vu... qu'est-ce que j'ai donc vu ?... Ah ! le jeune homme de ce matin !... Eh bien, c'est une ressemblance, voilà tout... Cette brute de Cronancier m'a dit qu'il était novice à bord du *Tantale*... Voilà tout ce que j'ai vu, Murchison, mon garçon.

Bernard, en disant cela, frappa sur le bras de l'Américain et répandit la moitié de son verre de punch.

L'Américain le regarda de travers, mais ne se fâcha pas. Il poursuivait une idée fixe.

— Senor Capitaine, il en est temps encore, renouvelez votre assurance avec la *Sphère*, lui proposa-t-il. Je vous certifie que, si vous ne le faites pas, il arrivera malheur à votre corvette... Toutes les fois qu'on quitte notre compagnie, c'est fatal, je vous le répète.

Bernard prit Murchison sous le bras.

— Yankee de mon cœur, vous êtes un malin. Tu espères me toucher parce que je suis gris... Oh ! ça c'est vrai que je suis gris... Tu t'imagines que c'est le vrai moment de me fourrer dedans... Eh bien, tu n'y es pas, mon petit... C'est quand je suis gris que je suis lucide... c'est même étonnant comme je suis lucide... Non, tu n'assureras pas ma corvette, ma jolie petite corvette.

Et il chanta :

C'est la corvette
Qui, leste et coquette,
Prête à partir,
Semble tressaillir...

— Hein! le sol, avez-vous entendu comme j'ai enlevé le sol? . Si j'avais voulu, j'aurais pu entrer au théâtre de l'Opéra-Comique de Paris.

Sa voile blanche
S'agite et se penche...

— Carambal je crois que je penche aussi. Murchison, encore une partie. Je prends la banque.

— Soit! fit l'agent d'assurances. Capitaine Bernard, je ne vous quitte pas jusqu'à Santiago. S'il ne vous arrive rien d'ici-là, c'est que vous avez Satan lui-même dans votre jeu.

— Ma chance... ma chance, Il n'y a que les morts...

Subitement Bernard se tut. Une pensée singulière venait de traverser sa cervelle.

— Maudite ressemblance! grommela-t-il.

— Baste! fit-il tout haut. C'est ma banque, senores, c'est ma banque. Qui tient contre moi?

Trois des joueurs venaient de partir. Cinq personnes seulement reprirent place autour de la table.

— Combien mettez-vous à la banque? demanda le croupier.

— Trois cents dollars, tout ce qui me reste, répondit Bernard en jetant des bank-notes sur la table.

Et il ajouta en riant :

— Après cela, je ne possède plus que mon bateau et sa cargaison. Qui veut le tout pour quarante mille dollars?

Personne ne releva cette offre extravagante et la partie commença.

D'abord la banque gagna, et Bernard, triomphant, étourdissait ses partners de ses cris de joie et de ses lazzis.

— Enfoncé, Murchison! disait-il. Enfoncée, la *Sphère*! Le vent souffle dans les voiles de la *Belle-Rosalie*. Baccarat, le tableau de gauche. Sept le tableau de droite. La banque a huit. Faites vos jeux, faites vos jeux. Si cela continue, j'achèterai des dentelles de France pour Dolorès, la mignonne.

Mais, soudain, la chance tourna et les exclamations de Bernard cessèrent. Cinq coups de suite, la banque perdit. Le sixième acheva la déroute. Il ne restait plus que deux dollars à la banque.

— Ajoutez-vous, senor capitaine? demanda le croupier.

— Prêtez-moi de l'argent, Murchison, demanda Bernard.

— Non, fit sèchement l'Américain.

— Puisse la fièvre jaune vous emporter! riposta Bernard en remettant ses deux pièces d'argent dans sa poche. Ne vous ai-je pas dit que je toucherai dix-huit mille dollars demain?

L'Américain fit un geste qui signifiait : Qui sait ?

— Eh ! messieurs, il y a un incendie sur le quai, s'écria l'un des joueurs.

Tout le monde se précipita à la croisée.

Dans la partie du quai que l'on pouvait voir des fenêtres du cercle, le *Tantale* apparaissait parfaitement tranquille ; mais au-dessus des maisons, du côté de la rivière, le ciel s'emplissait de vapeurs noires, à travers lesquelles montaient des flammes avec des tourbillons d'étincelles, et peu à peu des lueurs rouges s'étalaient sur l'espace.

— C'est la douane qui brûle, s'écria l'un.

— Mais non, ce sont les magasins généraux, fit un autre.

Bernard ne dit rien, mais, déjà livide, il bondit dans l'escalier, suivi de l'agent d'assurances.

Quand Bernard eut débouché sur le quai, il s'arrêta, saisi d'horreur, immobile, la bouche ouverte.

Murchison, froidement, se retourna vers le cercle et cria :

— C'est la *Belle-Rosalie* qui brûle !

Et, en effet, c'était la corvette du négrier qui flambait sur le bord de la rivière.

Bien qu'elle fût à l'ancre à près d'un kilomètre de là, elle formait un foyer si intense et lançait de telles flammes que, par un phénomène d'optique, elle paraissait être à cent mètres au plus.

Le feu devait avoir éclaté de tous les côtés à la fois, car elle en était entourée. Dans l'air paisible, les flammes montaient toutes droites ; au-dessus des millions d'étincelles, rouges, blanches, tourbillonnaient dans la fumée noire, où passaient des lueurs infernales. On entendait pétiller le bois goudronné et, à de très courts intervalles, des explosions, suivies d'une recrudescence d'incendie. Les mâts allumés éclairèrent peu à peu la rivière, la ville et la campagne, comme d'immenses torches.

Des cris retentissaient de divers côtés ; on sonna le tocsin, les fenêtres s'ouvrirent, on vit des gens paraître dans les rues ; sur les bateaux, les marins de garde contemplaient le sinistre.

Bernard, anéanti, n'avait pas la force de bouger.

D'ailleurs un coup d'œil aurait suffi au plus borné pour lui faire comprendre qu'il n'y avait absolument rien à faire. La *Belle-Rosalie* était perdue.

Un homme courait dans les rues voisines en criant au feu.

Il parut sur le quai et aperçut le capitaine.

Il se jeta presque dans ses bras.

— Ah ! senor... senor capitaine ! s'écria-t-il. Quelle horrible chose ! J'ai le premier aperçu le feu. J'ai appelé au secours. Je suis allé faire sonner le tocsin... Pauvre monsieur Bernard ! un si excellent ami... Ils faut que les noirs se soient révoltés... les misérables !

Tout en parlant ainsi, l'homme s'essuyait le front, et donnait les signes d'une douleur réelle et d'une consternation profonde.

Or, cet homme, c'était le douanier mulâtre, nommé Moralès.

Antonio Murcia parut également.

Il s'adressa à Murchison.

— Mais n'est-ce pas la *Belle-Rosalie* qui brûle? demanda-t-il.

— C'est elle assurément, répondit l'agent d'assurances.

— Je dormais profondément quand le bruit m'a réveillé, déclara le Cubain, qui bâillait encore.

Puis, il ajouta tout bas, à l'oreille de Murchison :

— Vous avez de la chance, vous. Si le capitaine Bernard avait renouvelé son assurance...

— La *Sphère* l'aurait payé rubis sur l'ongle, répliqua l'agent d'assurances à très haute voix.

Cette réponse était à double tranchant; elle pouvait à la fois servir de réclame et de vengeance.

Mais la vengeance fut perdue.

Bernard n'entendait rien que le grésillement de l'incendie, ne voyait rien que sa fortune s'éparpillant dans l'espace en pluie d'étincelles, pareille à une pluie de pièces d'or.

Tout à coup, les flammes redoublant de force, les mâts illuminant au loin la rive opposée, on aperçut au bord de la rivière un groupe assez nombreux de silhouettes noires.

— Voilà les incendiaires, dit Moralès en les montrant.

Immédiatement, comme si elles obéissaient à un signal, ces silhouettes se mirent en mouvement. Ce fut quelque chose d'échevelé et de bizarre, dont on ne peut se faire l'idée; une danse de démons, avec des gestes grotesques; chacune de ces ombres se démenait, agitant les bras, tournant sur elle-même, bondissant dans l'herbe. Et, malgré la distance, on percevait des clameurs. Les esclaves de Bernard exprimaient la joie de la liberté reconquise et de la vengeance satisfaite.

Subitement, cette bande de sauvages se mit à courir dans la campagne et disparut aux yeux des spectateurs.

— Ils ne doivent pas connaître le pays. On les rattrapera vite, dit quelqu'un à Bernard pour le consoler.

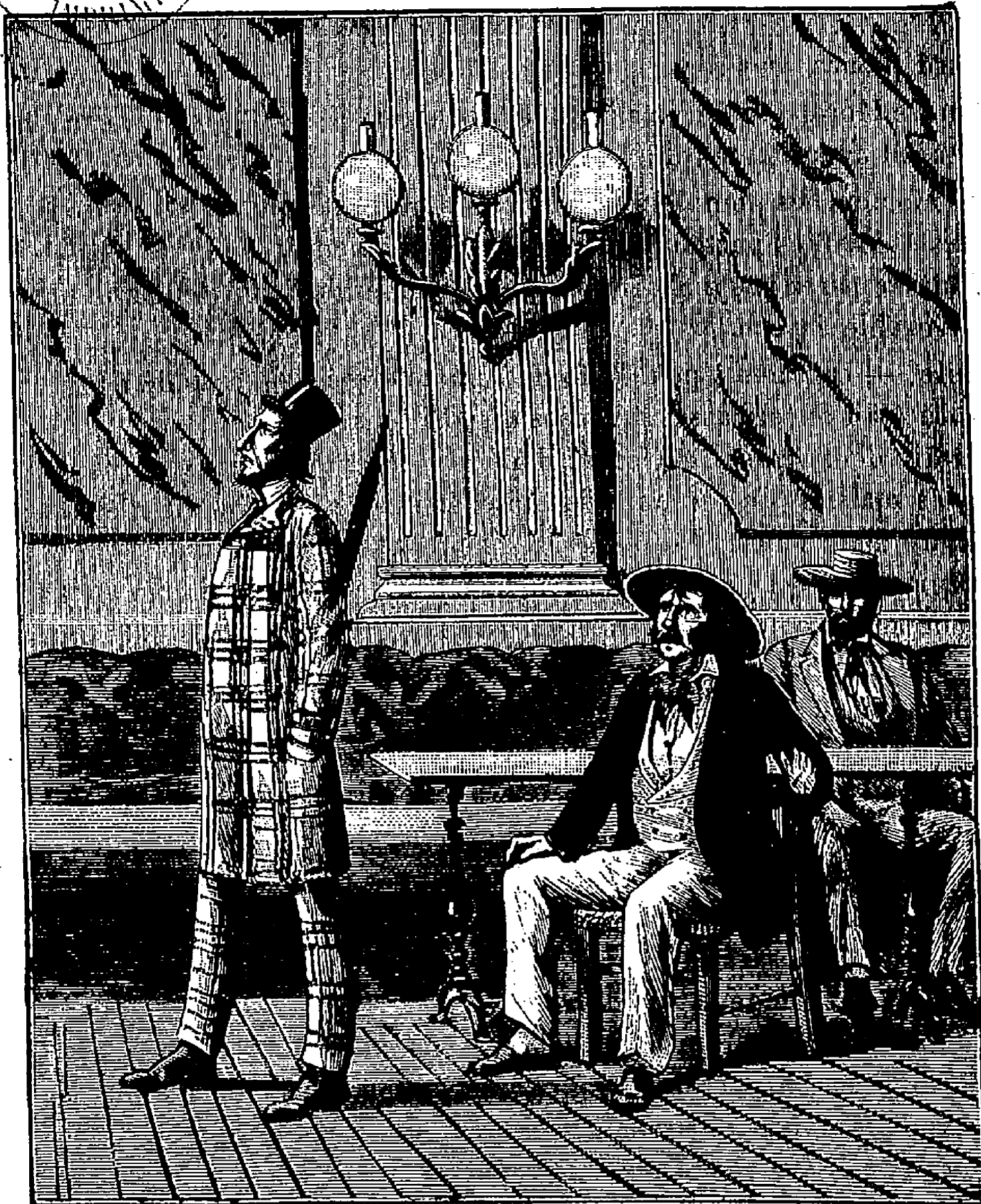
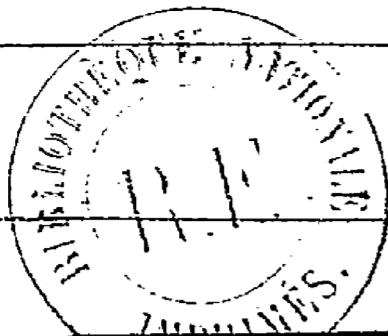
Dans ces catastrophes privées, on rencontre toujours ainsi des âmes compatissantes qui essayent de relever le courage des malheureux.

Bernard ne répondit rien.

Ceux qui s'approchèrent de lui s'aperçurent qu'il pleurait.

— J'ai vu le mort... grommelait-il. J'ai vu le mort.

Dans ces pays lointains, où l'homme est dur pour l'homme, on se fait une tenue pour l'opposer aux coups du sort, et l'on n'aime pas trop les lâches qui s'abandon-



Après ce beau discours, l'agent de la *Sphère* se leva, et, raide comme un pieu, sortit du café ..
(Page 277.)

ment comme des femmes, dirions-nous, si cette expression ne constituait pas une suprême injustice pour les femmes, si souvent supérieures aux hommes dans les malheurs de la vie.

Plusieurs des assistants se détournèrent de Bernard.

Il n'y eut que cette âme d'une sensibilité exquise, le douanier Moralès, qui resta auprès de l'infortuné négrier pour le consoler et pour ne rien perdre du spectacle de ses tortures.

Il pleurait.

Les mâts, après avoir flambé, tombèrent dans la rivière avec un fracas de chêne abattu.

Bernard pleura plus fort.

Le tendre Moralès l'entraîna du côté de la corvette en flammes, sans doute afin qu'il ne perdît aucun détail du sinistre.

En ce moment les pompiers de Boyamo surgirent sur le quai.

Il y a des loustics partout et dans tous les moments.

— Vous ne serez pas embarrassés pour trouver de l'eau, leur cria un spécimen de cette adorable espèce.

La foule, — car, peu à peu, la foule s'était formée, — la foule rit.

La foule était dans d'assez joyeuses dispositions.

Il y avait deux raisons à cela : d'abord l'incendie n'était pas sur terre, ne menaçait les maisons de personne, ensuite, le navire qui brûlait n'était après tout que le navire d'un négrier.

Les négriers ne sont pas estimés, même par ceux qui s'en servent ; mais ils sont franchement détestés par ceux qui n'en ont pas besoin. Ils ont contre eux les nègres et les hommes de couleur d'abord, puis tous les blancs qui, ne possédant pas de plantations, n'ont pas besoin d'acheter d'esclaves, c'est-à-dire les quatre cinquièmes de toute population urbaine. Tel d'ailleurs qui prendrait parti et livrerait bataille pour le maintien de l'esclavage, par sottise ou par préjugé, verrait pendre un négrier, parcequ'il est négrier, avec la plus réelle satisfaction.

Donc les sympathies pour Bernard n'étaient pas nombreuses.

Et puis, l'histoire de l'assurance circulait, matière à rire plus fort.

Un curieux, par hasard, s'avisa de parler de l'équipage.

On n'y avait pas songé jusqu'alors.

Quelqu'un avait-il vu les marins de la *Belle-Rosalie* ?

Moralès, qui entendit la question et qui soutenait son cher ami le capitaine Bernard, expliqua, tout en marchant, qu'il avait le premier aperçu les flammes et donné l'alarme, sa guérite se trouvant la plus rapprochée de la corvette mais qu'il n'avait vu personne sortir du bateau.

Pour les esclaves, cette circonstance bizarre s'expliquait tout naturellement, puisque sans doute ils avaient gagné l'autre rive à la nage et avaient fui par le bord opposé ; mais pour les marins le mystère était impénétrable et tragique.

Un curieux suggéra une idée :

— Les noirs les auront massacrés, dit-il.

— A moins, répliqua un second curieux porté aux imaginations dramatiques, qu'ils ne les aient attachés dans la cale à leur place et que ces malheureux n'aient été brûlés vifs.

La supposition, ne manquant pas de vraisemblance, jeta un peu de froid sur la gaieté qui commençait à naître.

Le groupe, qui entourait Bernard, s'arrêta devant le bateau et s'écarta pour que son propriétaire pût jouir du spectacle.

Des pièces de bois tombaient tout enflammées dans la rivière et suivaient le fil de l'eau. On les voyait s'éteindre peu à peu ; de petites flammes couraient un instant à leur surface, puis elles s'évanouissaient en fumée. La corvette s'en allait ainsi par morceaux. Du rivage, les planches qui en formaient la carapace étant à demi consumées, on apercevait l'intérieur, pareil à une fournaise d'où s'échappait un ronlement de forge. Par un hasard comme il s'en produit dans les accidents de tout genre, la corde de l'ancre n'avait pas brûlé et la corvette avait été détruite sur place.

Mais, pendant que Bernard examinait le désastre, la partie de bois où se trouvait attachée la corde de l'ancre se détacha de la corvette et tomba à l'eau. Alors le navire fit un mouvement comme pour descendre la rivière ; mais l'eau, pénétrant avec force dans la cale, on vit la *Belle-Rosalie*, pareille à une braise ardente, sombrer peu à peu avec un bruit strident, et une vapeur aveuglante s'élever du niveau du Rio-Cauto.

Quand la vapeur se fut dissipée, il ne restait rien de la corvette, rien que quelques planches flottant à la dérive.

Le jour commençait à se lever en ce moment.

Le spectacle était fini, la fraîcheur du matin rappela à chacun le danger d'attraper un rhume et le plaisir de faire un dernier somme. La foule se dispersa ; les pompiers rentrèrent chez eux, heureux d'avoir fait du zèle à peu de frais, et les autorités, qui s'étaient dérangées, regagnèrent leurs lits.

Le douanier Moralès, tendre cœur, n'abandonnait pas le pauvre Bernard.

Il le ramena au cercle, à tout hasard, où on lui fit prendre un verre de punch bien chaud pour le remettre, et où, par charité le fermier du cercle lui permit d'achever la nuit.

Le lendemain, le négrier se trouva dans un état lamentable.

Il était absolument ruiné ; il n'avait même pas de linge et de vêtements. Tout cela était resté à bord et avait brûlé. Il ne possédait plus que les deux dollars ramassés sur sa dernière banque. Il en était, comme Antonio Murcia l'avait prêté à l'Oncle-Tom, réduit à l'état de mendiant à qui l'on donne un sou.

Crenancier, qui n'avait rien perdu du spectacle, alla de bonne heure éveiller Edouard. Celui-ci n'avait entendu aucun bruit. Il regretta beaucoup de n'avoir pas assisté au magnifique spectacle de la corvette flambant en pleine rivière ; mais, est-ce même la peine de le dire ? il n'eut pas un mot de plainte pour le capitaine Bernard.

Seul, Crenancier en parlait d'un air de commisération.

— Un si parfait scélérat, disait-il. Le diable ne protège pas les siens. Il est certain que ce Bernard est une perle de gredinerie. N'est-ce pas lamentable de voir ce merveilleux coquin dans une situation pareille ?

Il s'interrompit pour appeler l'Oncle-Tom.

Jamais l'Oncle-Tom n'avait dormi comme ce matin-là. Rien ne pouvait l'éveiller. Il fallut que le capitaine jetât un verre d'eau sur son noir museau pour en venir à bout.

L'Oncle-Tom bondit alors.

— Capitaine Crenancier méchant, pire que Lucifer! cria-t-il pendant que le capitaine et Edouard se tordaient de rire.

Enfin, tandis que le nègre s'habillait, le capitaine le mit au courant de l'événement du jour.

Grands dieux! que l'Oncle-Tom fut donc surpris! Il ouvrait les yeux, la bouche, levait les mains au ciel, poussait des exclamations, faisait des grimaces! On ne pouvait mieux marquer sa stupéfaction, et ni le capitaine ni Edouard ne conçurent un soupçon sur la sincérité de l'Oncle-Tom.

— Mais alors, Mayombés sauvés! dit-il.

— Parfaitement, répondit le capitaine en se frottant les mains.

— Et l'équipage de la *Belle-Rosalie*? demanda le nègre après avoir un peu hésité.

Crenancier prit un air grave.

— Dieu ait leurs âmes! déclara-t-il. Ils ont dû périr. C'était d'ailleurs un ramassis de bandits dignes de la corde.

Cette oraison funèbre parut causer un sensible plaisir à l'Oncle-Tom.

— Et le capitaine Bernard? reprit-il.

— Ma foi! il ne lui reste qu'à se faire ramoneur ou portefaix.

Sur ce mot du capitaine, le nègre esquissa une bamboula.

Crenancier cligna de l'œil en regardant Edouard, passa la main droite dans la ceinture de son pantalon, et fit vis-à-vis à l'Oncle-Tom.

Tout à coup reprenant un air sérieux.

— Allons au café. Nous y verrons peut-être l'oiseau, dit-il.

L'oiseau, comme disait Crenancier, était au café.

Il avait l'air un peu hébété. Il répondait sans trop savoir ce qu'il disait aux questions que lui adressaient une foule de gens; car, comme on le pense bien, on ne parlait pas d'autre chose en ville.

Cet événement avait eu pour effet de réveiller la milice.

Les esclavagistes affirmaient que le sort de la *Belle-Rosalie* attendait la ville si l'on ne prenait pas des précautions, et les abolitionnistes faisaient chorus avec eux; ce n'était pas le moment de montrer ses sentiments en faveur des noirs. Les mulâtres, faisant du zèle, parlaient de battre la campagne pour rattraper les incendiaires; mais le commandant de la milice déclara d'un ton péremptoire que ses hommes et lui étaient commis à la garde de la ville et qu'ils se feraient plutôt sabrer que d'en sortir.

Cet héroïsme à rebours plut beaucoup aux bons miliciens, qui, dès qu'ils con-

nurent les intentions de leur chef, ne mirent plus de bornes à leurs démonstrations belliqueuses.

Du café, on les voyait sur la place brandir leurs armes et menacer des ennemis imaginaires.

Les noirs n'avaient qu'à bien se tenir.

Sur la terrasse, Antonio Murcia, assis à la même table que l'agent d'assurances, regardait cette scène sérieusement, en fumant des cigarettes.

Il fit même remarquer à Murchison que les plus déterminés parmi les miliciens étaient précisément les hommes de couleur, et il lui désigna d'une manière spéciale le douanier Moralès, circulant parmi les soldats-citoyens, et dont on entendait les imprécations à l'adresse des assassins et des incendiaires jusque dans le café.

L'entrée de Crenancier, de l'Oncle-Tom et d'Edouard produisit un certain mouvement.

Antonio Murcia déclara hautement qu'il trouvait inconvenant de conduire une de ces pestes noires dans un établissement fréquenté par les honnêtes gens.

— Que chacun se mêle de ses affaires ! dit le capitaine en clignant de l'œil. Je ne demande pas aux gens qui mettent leurs mains dans leurs poches ce qu'ils y cachent, et je puis bien mener mon esclave où je veux sans rendre de comptes.

Cette réplique provoqua de légers ricanements ; tout le monde se tourna du côté du Cubain, car chacun avait saisi la portée de l'épigramme. Mais Murcia ferma les yeux et feignit de ne pas avoir entendu.

Bernard, à l'aspect du novice, semblait avoir aperçu la tête de Méduse.

Pour ne plus apercevoir le spectre, il changea de place et alla s'installer auprès de Murchison. Celui-ci ne parut pas le remarquer et continua de regarder sur la place.

— Vous m'aviez bien prédit ce qui est arrivé, lui dit-il. Mais je ne vous en veux pas. Ah ! si je vous avais écouté, je ne serais pas où j'en suis.

Murchison ne broncha pas.

— Maintenant, mon cher Murchison, à moins que l'on ne rattrape ces démons noirs, et encore il est probable qu'on les pendra, ce qui ne m'avancera pas beaucoup, je suis ruiné.

L'Américain fit un brusque mouvement qui le mit nez à nez avec Bernard.

— Je ne suis pas votre cher Murchison, lui dit-il. Si vous n'avez plus de bateau à assurer, je ne suis plus agent d'assurances pour vous. Je suis un Américain du Nord, un citoyen de la grande République, un abolitionniste, et comme nous ne partageons pas les mêmes opinions politiques, je vous prie de ne plus m'adresser la parole.

Après ce beau discours, l'agent de la *Sphère* se leva, et, raide comme un pieu, sans saluer personne, il sortit du café, laissant Bernard décontenancé.

Il n'eut pas même le courage de l'injurier.

Il sentit alors son isolement, l'indifférence et même le mépris de tous pour sa

triste personne. Il était l'objet des ricanements des consommateurs ; il voyait de la haine satisfaite dans les regards de bien des gens. Il avait perdu toute jactance. Et puis la présence de ce jeune garçon dont la ressemblance avec Charles Lemonnier était si extraordinaire, ajoutait le trouble d'un frisson superstitieux à son accablement. Ah ! comme il enviait le courage de ceux qui ne reculent pas devant le suicide !

Sur ces entrefaites, M. de Cauville, avec Ceballo Caferès et leurs intendants, entrèrent dans le café, laissant à la porte une petite troupe d'hommes armés.

Ils avaient quitté leurs habitations tout exprès pour aller chercher les esclaves dont ils avaient fait l'acquisition. A peine arrivés à Boyamo, on les avait mis au courant de l'événement ; et ils venaient demander des renseignements plus complets à la victime.

Bernard ne put pas leur apprendre grand'chose. Il tenait, comme tout le monde, pour la seule conjecture plausible : une révolte des esclaves, qui avaient trouvé moyen de se défaire de leurs entraves et qui, après avoir massacré l'équipage, avaient mis le feu au navire et s'étaient enfuis.

— C'est étrange, murmura Cauville.

Puis, il s'informa de la situation de Bernard et de ses intentions.

Bernard lui avoua le dénuement dans lequel il se trouvait.

— Vous ne serez pas fâché de rencontrer l'occasion d'une vengeance ? lui demanda le marquis.

— N'en doutez pas, dit Bernard, mais assez mollement.

Le ton de Bernard parut frapper Antonio Murcia, qui ne perdait pas un mot de cette conversation.

— Eh bien ! venez me trouver chez moi demain. Je réfléchirai d'ici là à l'emploi que je pourrai vous donner.

Sur ces mots, Cauville partit en compagnie de don Ceballo Caferès. Celui-ci n'avait pas proféré une parole.

— C'est un coquin déterminé, dit Cauville en parlant de Bernard lorsqu'il fut dehors avec son ami. Dans les circonstances actuelles, un homme pareil, avec la fureur qu'il doit éprouver, peut nous rendre des services sérieux.

Peut-être Antonio Murcia avait-il jugé Bernard différemment. Quoi qu'il en soit, il se tourna vers lui après le départ de Cauville.

— Senor, lui dit-il, je n'ai pas oublié que nous avons été compagnons de plaisir, et je ne suis pas un yankee pour abandonner d'anciens amis dans le malheur. Peut-être seriez-vous aise de pouvoir vous mettre en état de paraître convenablement devant le cavalier qui sort d'ici et dont, par hasard, j'ai entendu les propositions. Sans être riche, je puis disposer de cinquante dollars pour un ami...

Bernard regarda le Cubain d'un air absolument stupéfait. Peut-être avait-il des raisons de croire Antonio Murcia moins disposé que tout autre à lui rendre service.

— Vous m'offrez, vous...

— Cinquante dollars... oui, senor, répéta gracieusement le Cubain. C'est peu, sans doute. Mais j'ai déjà eu l'honneur de vous dire que je ne suis pas riche. De galant homme à galant homme, ce sont de ces services que l'on se rend. Si même vous vouliez me faire le plaisir de venir déjeuner avec moi... Acceptez-vous.

— Si j'accepte! s'écria Bernard, dans le cœur de qui l'espoir commençait à renaître. Ah! senor Murcia, je vous ai méconnu...

Les deux hommes sortirent, à la grande surprise des assistants qui ne pouvaient s'expliquer le mouvement de compassion d'un homme de couleur, suspect au point de vue politique, d'ailleurs très intelligent et très redouté, pour ce misérable négrier.

A la fin du déjeuner, après une longue conversation, où la belle âme de Bernard se montra dans un déshabillé complet, ranimé par le vin, entrevoyant des perspectives nouvelles, le digne personnage s'écria :

— Moi, voyez-vous, senor, je ne connais qu'une chose, le résultat, c'est-à-dire l'argent, et, pour l'obtenir, je vendrais des blancs comme des noirs.

— Des blancs comme des noirs, murmurait entre ses dents Antonio Murcia quand il eut quitté Bernard. C'est bien ce que je pensais.

CHAPITRE XIV

Scène conjugale.



L'INCENDIE de la *Belle-Rosalie* fut le point de départ dans cette partie de l'île des hostilités des bandes insurgées.

Ces hostilités d'ailleurs se réduisirent pendant plusieurs jours à des actes de brigandage, dirigés contre des habitations isolées. La bande qui les commettait paraissait plutôt s'éloigner que se rapprocher de Boyamo.

L'alarme n'en était pas moins vive, d'autant plus que les procédés des insurgés dépassaient tout ce que l'on peut imaginer de révoltant. Le chef de cette bande était le fameux Lambourne, assurait-on, et les sauvages, échappés de la corvette du capitaine Bernard s'étaient joints à sa troupe. Partout où ils passaient, ils laissaient la dévastation et la mort, mais la mort atroce accompagnée d'outrages et de supplices.

Les abolitionnistes, les politiques qui rêvaient de délivrer Cuba de la domination espagnole et d'ériger leur patrie en république indépendante, étaient navrés. Ils ne souhaitaient pas moins vivement que leurs adversaires la défaite et la mort du bandit qui déshonorait leur cause. Si quelques hommes de couleur, plus haineux, formaient des vœux pour Lambourne et les siens, ils gardaient ce sentiment au fond de leur cœur ; car il aurait suffi d'un mot maladroit pour se faire écharper, tant la surexcitation était vive à Boyamo et à Santiago.

Les autorités de la première de ces deux villes avaient envoyé un exprès auprès du gouverneur de la province, dont Santiago est le chef-lieu, pour lui demander du secours. On le priait au moins de diriger une expédition contre les forcenés qui saccageaient la campagne.

Mais le gouverneur de Santiago, soit qu'il ne disposât que de forces insuffisantes, soit que par tempérament il aimât se sentir entouré de toutes les troupes placées sous ses ordres, prétextait les mauvais desseins des abolitionnistes de la ville pour n'en pas laisser sortir un soldat.

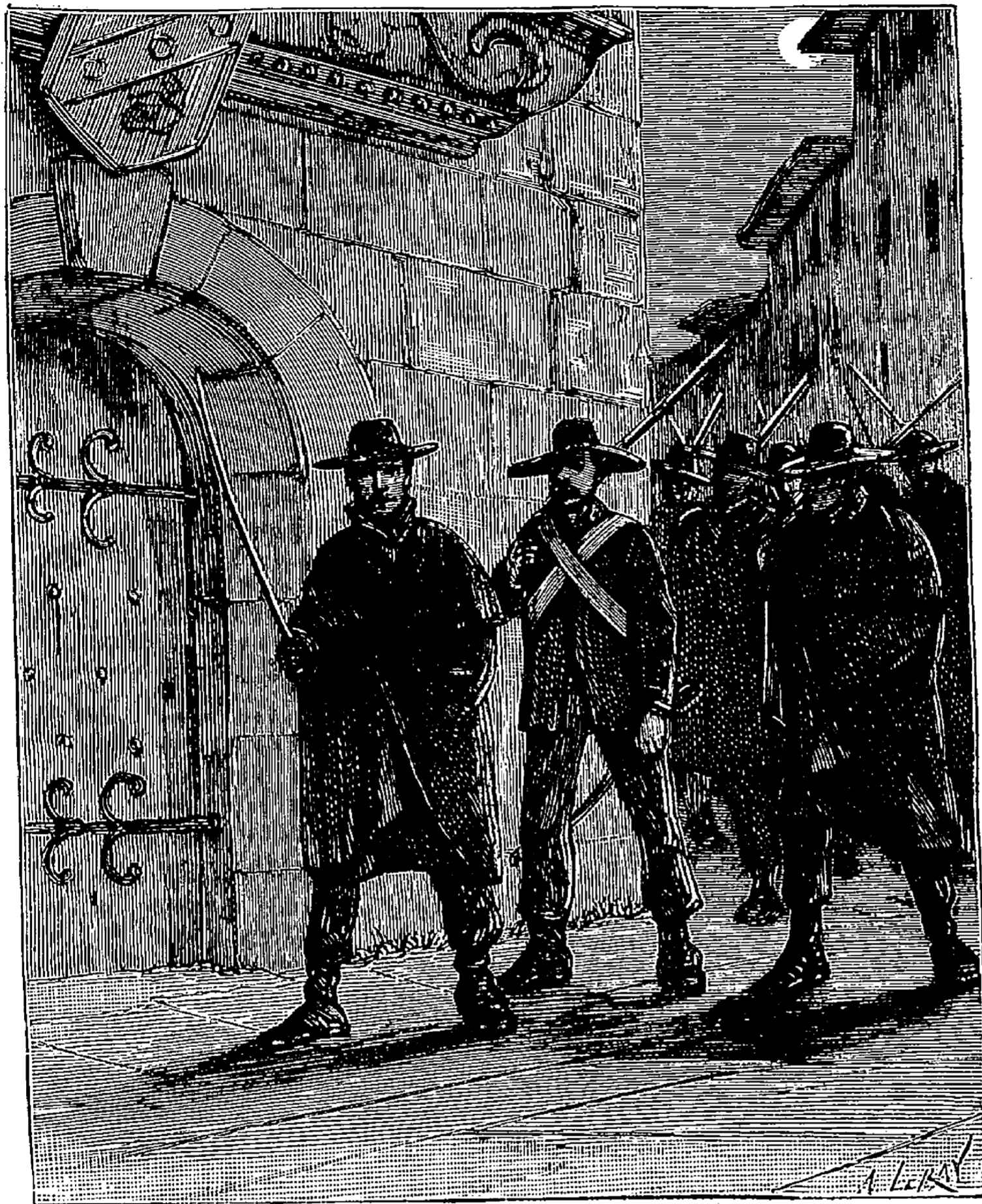
La campagne était donc livrée aux nègres marrons.

Les propriétaires des environs de Boyamo se félicitaient de leur prévoyance. Avec les armes apportées par le *Tantale*, ils avaient équipé leur monde et s'étaient équipés eux-mêmes. Ils formaient une troupe de trois cents hommes, quand ils étaient tous réunis sous le commandement de M. de Cauville et de don Ceballo Caferès.

Il est vrai qu'ils n'étaient jamais ou presque jamais réunis tous ensemble, et que ces trois cents hommes avaient à couvrir une surface de territoire équivalant au moins à celle d'un de nos départements. Chaque planteur d'ailleurs avait une tendance à garder ses hommes dans son habitation, sans compter que le commandement soulevait des querelles entre les divers propriétaires. Selon l'usage des aristocrates, on l'avait attribué, non au plus capable, c'est-à-dire à quelque vieux soldat des guerres américaines, mais au plus noble et au plus riche. Pour la noblesse, tous les hidalgos levaient la tête et faisaient claquer leurs trente-six noms ; mais s'ils se déclaraient les égaux du marquis de Cauville, ils n'osaient pas cependant lui disputer le pas. Pour la fortune, comme il représentait à la fois Selmont, les biens considérables de sa belle-sœur Lucie, petite-fille et héritière du plus riche propriétaire de la province, et qu'il avait les pouvoirs des Pénaire, personne ne pouvait songer à rivaliser avec Cauville.

Il était donc le chef suprême, ce dont son lieutenant, dont Ceballo Caferès, y Bigor, y Efeguera, y Macayas, y Rosamen, enrageait. Ce don Ceballo n'avait pas son égal dans toute l'île pour la vanité et la sottise. C'était l'oisif le mieux réussi, une manière de don Guritan ; avec cela, envieux et malintentionné. Il ne manquait jamais d'exécuter à rebours les ordres de son chef, et il y mettait une lenteur calculée qui faisait nécessairement échouer ses projets.

D'un autre côté, Cauville, vain, sceptique, léger, n'apportait dans son comman-



Les patrouilles se multipliaient à toute heure de la nuit... (Page 282.)

dement aucune des qualités requises, sauf une bravoure qui n'avait d'ailleurs rencontré aucune occasion de se manifester. Mais les mesures de vigilance qu'il avait prises étaient absolument puériles.

Telle quelle cependant, avec ses armes de précision, la troupe de Cauville avait paru assez redoutable pour faire prudemment reculer Lambourne et les siens jusqu'aux confins de la province, c'est-à-dire à deux jours de marche au moins.

Mais on sentait que cette bande ne devait être considérée que comme une avant-garde. D'ailleurs, personne ne doutait qu'elle n'eût des émissaires jusque

dans la ville, et les gens perspicaces expliquaient très bien aux autres qu'au moyen d'une feinte, pendant que le marquis de Cauville et les siens se porteraient sur un point, Lambourne et ses noirs pourraient paraître sur un autre.

Cette éventualité maintenait les miliciens à Boyamo dans leur ferme résolution de ne pas bouger de la ville.

Par exemple, l'Oncle-Tom aurait couru des dangers sérieux s'il avait tenté une seconde promenade nocturne comme celle dont nous avons rendu compte. Les patrouilles se multipliaient à toute heure de la nuit et l'on n'entendait dans les rues que des : Qui vive ! halte au commandement ! si retentissants que les vitres des maisons en frémissaient.

Chaque jour amenait une nouvelle histoire de pillage, de massacre et d'incendie, avec des circonstances effroyables. Ce Lambourne prenait, à juste titre d'ailleurs, dans l'imagination populaire, les proportions d'un ogre.

Les politiques déclaraient majestueusement que tant que les insurgés s'en tiendraient à des actes de ce genre, à des destructions de fermes, à des assassinats, leur action resterait méprisable.

L'absence de Robert de Selmont, du général Robert, comme on disait, n'était un mystère pour personne, et personne ne doutait que, si l'insurrection ne prenait pas une tournure différente, c'était à cette absence qu'il fallait l'attribuer.

Avec le général Robert, la guerre, la vraie guerre, avec des rencontres en rase campagne et des attaques de ville, commencerait.

Mais, comme les habitants de Boyamo connaissaient bien Robert de Selmont, chacun était convaincu que, lui présent, les atrocités de Lambourne ne continueraient pas.

De telle sorte, qu'à haute voix on se réjouissait de l'absence prolongée du général Robert et que, tout bas, on souhaitait de le voir paraître, dût son arrivée déterminer une explosion sérieuse, des émeutes, et un changement de gouvernement, pour être débarrassé de ce cauchemar : Lambourne et ses brigands sanguinaires.

M^{me} de Cauville, depuis son arrivée dans l'île, vivait retirée dans l'habitation où elle avait été élevée, au milieu de ses souvenirs d'enfance.

Elle avait retrouvé d'anciens serviteurs de la famille qui s'étaient empressés autour d'elle. La nouvelle de la mort du comte de Selmont avait produit une vive consternation parmi les domestiques de la maison dont il était véritablement aimé.

Nous n'irons pas jusqu'à dire que cette impression s'était répandue parmi le personnel des esclaves, car nous tenons avant tout à être véridique.

Les esclaves du comte de Selmont n'étaient pas assurément aussi maltraités que ceux, par exemple, du bravache don Capello Caferès. Toutefois ils étaient, il faut bien l'avouer, traités comme le sont tous les esclaves à Cuba, c'est-à-dire accablés de travail, quoique mieux nourris et moins battus.

Cependant, aux premières manifestations d'autorité de Cauville, les pauvres diables comprirent qu'ils n'avaient pas gagné au change.

M^{me} de Cauville, comme toutes les femmes créoles, vivait en dehors de ces préoccupations. Elle ne voyait de nègres que ceux qu'on employait au service de la maison, c'est-à-dire des serviteurs, des favoris, gais, gras, luisants, et, volontiers, elle devait croire que les autres ressemblaient à ceux-là.

Aussi ne comprenait-elle pas trop le sentiment qui guidait son frère, d'autant plus qu'on l'étourdissait avec les exploits de Lambourne et qu'elle était portée à croire que les insurgés, dans aucuns cas, ne procédaient autrement que ce bandit.

Pourtant elle n'était pas trop effrayée, son habitation servait en quelque sorte d'hôtel à l'état-major des planteurs coalisés pour la défense de leurs propriétés et de leurs vies. Tous les jours, de sa fenêtre, elle assistait à des parades et vivait entourée de fantassins s'exerçant au tir et de cavaliers caracolant le sabre, la lance ou la carabine au poing.

Assurément, ce n'était pas Selmont, comme par abréviation on appelait l'habitation de la famille, que Lambourne se serait avisé d'attaquer.

Cauville lui-même, avec son petit air persilleur et sa tranquillité de bon goût ; contribuait à la rassurer.

La marquise le voyait peu, aux repas seulement, et encore pas à tous, soit qu'il mangeât dehors, soit qu'il s'absentât pour aller à Santiago, ce qui, en huit jours, arriva plusieurs fois.

Les deux époux parlaient peu, mais gardaient vis-à-vis l'un de l'autre un ton de parfaite courtoisie. Parfois, dans les regards qu'ils échangeaient, on aurait pu lire une pensée, une sorte de défiance réciproque ; le calme de ce ménage était celui de l'eau qui dort quand les nuées sombres glissent déjà sur l'horizon, emportées par un vent d'orage.

M^{me} de Cauville restait isolée, lisant ou rêvant. Elle était arrivée depuis trop peu de temps pour commencer des visites. D'ailleurs, dans l'état actuel des choses, les familles se renfermaient chez elles. Les hommes seuls, se risquaient dehors, armés de pied en cap.

Assise à la fenêtre d'un salon d'où la vue s'étendait à perte de vue sur la campagne, la recluse, comme le personnage du conte de fées, regardait si elle ne voyait rien venir. Elle se grondait elle-même de sa folie. Si celui qu'elle attendait eût paru, son sort eut été bientôt fixé. Son mari ne lui avait pas caché que Robert de Selmont était l'objet de la haine de tous les gens du pays qui, à tort ou à raison, le rendaient responsable des excès des noirs de Lambourne. S'il s'était montré, il eut été incarcéré immédiatement, à moins que dans leur empressement les abolitionnistes ne l'eussent, séance tenante, passé par les armes.

Il n'y a rien de méchant comme les propriétaires qui ont peur. Pour eux, un être suspect est criminel, et, comme l'a écrit imperturbablement M. Taine exprimant à la fois l'opinion de brutes affolées et celle d'un esprit supérieur, mais

détraqué, mieux vaut faire périr cent innocents que laisser s'échapper un coupable.

Cependant Robert, ayant promis à sa sœur de venir la voir, malgré les obstacles, malgré l'extravagance d'un tel espoir, elle l'attendait.

Et vraiment elle sentait qu'elle aurait vite besoin d'un ami, d'un soutien, d'un consolateur, car la mortelle mélancolie des pays chauds la gagnait insensiblement. La mélancolie du nord, c'est la variété de la vie sans cesse renouvelée ; les images passent, changeant de formes, le vent emporte les feuilles avec un bruit qui n'est pas toujours lugubre ; des jeux de lumière modifient l'aspect des choses, on suit de l'œil ses rêves qui s'en vont. Mais la mélancolie du midi est mortelle ; c'est l'immobilité dans une lumière crue, implacable ; l'esprit, comme un oiseau cloué sur un mur, n'a plus la force de remuer les ailes ; au ciel, bleu toujours, rien ne distrait la vue ; et, par moments, il semble que, sur terre, tout se couche accablé sous un rayonnement brutal du soleil.

Pourquoi avait-elle consenti à venir dans ce pays impitoyable, où s'agitaient des passions furieuses, où les âmes paraissaient aussi sombres que les visages, où l'on ne parlait que de meurtres et d'incendies ?

Elle songeait à son fils et la douceur de ses caresses manquait à son instinct maternel. Elle songeait à sa jeune sœur, et sans comprendre pourquoi, la bonne impression que lui avait causée M^{me} Morin, s'effaçait de plus en plus de son esprit. Elle avait des regrets, des remords même d'avoir livré Lucie à la mère de Rosalie Penaire. Elle était persécutée par des souvenirs ; elle se rappelait les bruits qui avaient couru sur le passé de cette M^{me} Morin, bruits démentis par Cauville. Mais était-ce une caution ?

Tel était l'état d'esprit de M^{me} de Cauville, lorsque son mari revint de son second voyage à Santiago, à l'heure du repas du soir.

Son visage laissait percer des indices de mécontentement, quelque soin qu'il mit à dissimuler. Pourtant, pendant le dîner, il se montra fort gracieux pour sa femme. Il lui donna des renseignements sur la situation, de moins en moins bonne d'ailleurs. Il lui fit un portrait bouffon du gouverneur et de ses craintes. Ce dernier avait reçu des nouvelles de la Havane annonçant des engagements récents, dans lesquels les troupes n'avaient pas eu le dessus. On avait demandé des renforts à l'Espagne. Mais quand arriveraient-ils ? Le gouverneur de Santiago se gardait pour son compte avec tout le soin possible et engageait les planteurs des environs à l'imiter.

Après avoir raillé légèrement, Cauville prit un ton sérieux :

— Tout cela au fond est grave, dit-il. Ces troubles, ma chère Juliette, entraînent même des conséquences dont je vous demande la permission de vous entretenir un instant.

M^{me} de Cauville regarda son mari avec stupéfaction. D'où venait ce ton affable ? Il y avait des années déjà qu'il ne l'avait appelé sa « chère Juliette ».

Avant de rapporter la conversation qui eut lieu entre les deux époux, il est né-

cessaire de mettre le plus brièvement possible le lecteur au courant de la situation ou se trouvait le marquis.

Ce qu'il n'avait pas dit à sa femme, ce qu'il n'avait dit à personne, c'est ce qui s'était passé entre Penaire et lui avant son départ.

Ils ne s'étaient pas entretenus que d'affaires relatives à leurs propriétés de Cuba. Cauville, avant de partir pour contribuer à les sauver, avait demandé à Penaire de se sauver lui-même en France. Il lui fallait trouver presque immédiatement quinze cent mille francs ou sauter. On allait mettre en vente son hôtel de Paris, son château de Cauville, ses terres, tout ce qu'il possédait, ou paraissait posséder, depuis ses chevaux jusqu'aux bijoux de sa femme. Or, il était débiteur d'un somme égale vis-à-vis de la maison Penaire. C'était lui demander un grand sacrifice que de lui demander d'intervenir, d'autant plus que les spéculations de la *Banque industrielle et commerciale des Deux-Mondes* n'étaient pas toutes également heureuses.

Mais Cauville, au jeu du hasard, venait de ramasser un gros atout, l'héritage du comte de Selmont et la tutelle de sa belle-sœur. En temps normal, l'héritage seul du comte lui aurait permis de boucher les trous, et une perspective de douze ans de séjour dans ce prodigieux fromage de dix ou douze millions, montant de la fortune de Lucie de Selmont, c'était plus qu'il n'en fallait pour se refaire avec un peu de prudence.

C'est ce que Cauville avait expliqué à Penaire, mais Penaire connaissait les affaires ; d'ailleurs sa fortune personnelle et celle de sa femme consistaient en propriétés à Cuba, il devait être moins facile à éblouir qu'un autre. Il remontra à Cauville que l'on n'était pas en temps ordinaire et que les millions de Cuba, par suite d'une révolution, pouvaient fort bien s'évanouir en fumée. Il consentit néanmoins à sauver son ami, en prenant des garanties sérieuses, non pas sur ses propriétés de Cuba, mais sur celles de France. En d'autres termes, il s'engagea à liquider la situation de Cauville en se substituant à ses créanciers et en reprenant toutes leurs hypothèques. Il prévint le marquis en même temps que cette situation n'était que temporaire, attendu que lui, Penaire, aurait besoin de fonds avant longtemps : si, par conséquent, Cauville ne pouvait pas se procurer au moins un million dans un très court délai, Penaire se trouverait dans la douloureuse extrémité de faire procéder lui-même à la vente de l'hôtel, du château et des terres y attenantes.

Il fallait donc trouver le million à Cuba même.

Cauville, naturellement, avait songé à hypothéquer ses propriétés ou plutôt celles de sa femme dans l'île. Mais en temps de révolution l'argent se cache et les propriétés perdent de leur valeur. Il s'était heurté à des refus. Alors il avait songé à vendre. En consentant à des sacrifices énormes, on pouvait trouver acheteur. Les temps de troubles sont les temps bénis de la spéculation.

Des Américains, pleins de hardiesse, escomptant les embarras des propriétaires

autant que ceux de la situation et disposant de capitaux considérable, offraient alors des plantations jusqu'à 60 et même 70 pour cent de leur valeur réelle. Il fallait profiter de l'occasion. Une perte de 30 et même de 40 pour cent n'était rien en comparaison de la dépréciation que les propriétés pouvaient subir par suite de la guerre civile et de l'impossibilité de continuer la culture. Cauville comprenait cela parfaitement, car, tout gentilhomme qu'il était, lorsqu'il s'agissait d'intérêts pécuniaires, il ne manquait pas de flair, et, par le fait, il vint un moment où les terres abandonnées dans certaines juridictions tombèrent à la trentième et même à la vingtième partie de leur prix normal.

Cauville se décida à vendre les biens de sa femme; avant tout, il tenait à sauver son patrimoine personnel, ses terres de France, dont il portait le nom et qu'il soupçonnait Pénaire de vouloir acquérir au moyen d'un homme de paille.

Sans doute, il aurait préféré hypothéquer les propriétés des Selmont, non compris, bien entendu, celles de sa belle-sœur dont il ne pouvait pas disposer; il eût obtenu plus aisément la signature de sa femme en pareil cas et il y avait espérance de gagner l'époque, si elle devait revenir, où ces biens auraient repris leur valeur; mais, comme nous l'avons dit, chacun cachant son argent, Cauville s'était trouvé réduit aux spéculateurs yankees.

Seulement, pour conclure avec ces derniers, il lui fallait la signature de sa femme et c'est pour l'obtenir qu'il s'était transformé, de silencieux devenant communicatif, et de froid devenant aimable.

— Je viens de vous dire que la situation est mauvaise, ma chère Juliette, reprit Cauville après un instant de silence. J'ai parlé comme un Cubain; je vais maintenant vous parler comme un Français. La situation n'est pas mauvaise; elle est désespérée.

— Désespérée! s'écria M^{me} de Cauville alarmée. Qu'entendez-vous par là?

— J'entends par là qu'avant six mois l'île de Cuba sera perdue pour l'Espagne, c'est-à-dire pour les conservateurs, ou ce qui est la même chose, pour les propriétaires actuels. Vous savez si je hais la révolution et ses œuvres. Je ne suis donc pas suspect de voir les faits en me plaçant à son point de vue. Mais je n'en ai pas moins de la clairvoyance et je vais me rendre devant la réalité. Eh bien, la révolution est destinée à vaincre dans le pays. La gangrène est partout; l'esprit de subordination nulle part. Dans de pareilles conditions la révolution doit triompher.

— Qu'en résultera-t-il?

— Parlez-vous politiquement?

— Mon Dieu! monsieur, je ne sais pas, moi. Je ne comprends rien à votre politique. Je vous demande ce qui en résultera d'une manière générale.

— C'est qu'il y a deux réponses à faire à une pareille question, ma chère amie. Il y a le point de vue politique et le point de vue des intérêts privés. Je n'insistera pas sur le premier. Le triomphe de la révolution, vous le savez comme moi entraînera le triomphe du crime sur la justice, de l'impiété sur la religion, de l'igno-

minie sur la noblesse, des noirs sur les blancs, d'un Lambourne sur un Selmont, et même sur un Selmont, déserteur de sa cause comme votre frère. Dans de telles affaires ce sont les fieffés scélérats qui l'emportent sur les scélérats, dont la gredinerie est mitigée par la sottise...

— Monsieur, vous parlez de mon frère.

— C'est juste, madame. Je vous demande pardon. Je me contenterai donc de dire que le général Robert est destiné à être dévoré par le général Lambourne.... Voilà pour la politique.

Ici, Cauville s'arrêta un instant et examina sa femme du coin de l'œil. Elle attendait la suite, un peu nerveuse, comme en secret instinctivement avertie de ce qui allait se passer.

— Quant aux intérêts privés, reprit le marquis... Eh bien, quant aux intérêts privés, ceux d'entre nous qui ne prendront pas leurs précautions à temps seront irrémédiablement ruinés...

— Mais, monsieur, en supposant que la révolution triomphe, elle n'emportera pas le sol.

— Non, mais elle emportera ses propriétaires...

— Comment cela ?

— D'une manière très simple. On confisquera les biens de ceux qui se seront compromis. Les révolutionnaires en tous pays sont gens pratiques, mais dans les Antilles, ils le sont plus qu'ailleurs... Les hommes de couleur, la canaille noire et jaune, ont les dents longues ; il ne faudra pas leur montrer longtemps la curée. D'ailleurs, les propriétaires, dont les terres n'auront pas été confisquées, n'en seront pas moins ruinés...

— Je ne vous comprends pas.

— Vous allez comprendre, ils seront ruinés par l'abolition immédiate, brutale, de l'esclavage... Où trouvera-t-on des bras pour cultiver le sol ? Nous avons l'exemple de ce qui s'est passé dans le sud de ce qu'ils appellent la grande république américaine. La ruine des planteurs a été immédiate, absolue, définitive... Vous voyez, ma chère Juliette, que de toute manière la ruine des propriétaires cubains est certaine.

— Si la révolution l'emporte...

— Bien entendu, Mais elle l'emportera. La majorité des petites gens des villes est pour elle et les esclaves fugitifs lui constituent une armée de soldats qui n'ont rien à perdre dans une pareille lutte, mais tout à gagner. D'autre part, l'Espagne se débat dans des difficultés intérieures telles qu'il est peu probable qu'elle puisse expédier des renforts à sa colonie.

— Mais n'avez-vous pas fait allusion à des précautions qu'on pourrait prendre dès à présent ?

— Parfaitement.

— De quelles précautions voulez-vous parler ?

— Oh ! d'une seule... d'une précaution catégorique, décisive.

— Laquelle, monsieur ? Expliquez-vous donc.

— Elle est contenue tout entière dans un mot : Vendre.

— Vendre... vendre les terres que mon père nous a laissées... vendre les propriétés de ma sœur ?

— Malheureusement la loi ne nous permet pas de vendre les propriétés de votre sœur, de telle sorte qu'avec toute son immense fortune, Lucie pourrait fort bien se trouver sans dot à sa majorité... Mais vendre vos biens à vous, oui, madame, voilà la précaution que nous devons prendre si nous voulons sauver une partie de la fortune de notre fils.

M^{me} de Cauville demeura silencieuse un long moment. Son mari l'observait avec inquiétude, car c'était une grosse partie qu'il jouait en ce moment. M^{me} de Cauville se rappelait sa conversation avec son frère. Ce que celui-ci avait prévu se réalisait. Elle résolut de se défendre.

— Vous allez me trouver bien déraisonnable, monsieur, et vraiment je sens moi-même que je sors de mes habitudes... Mais tout ce que vous me dites est si surprenant et en même temps si obscur...

— Je suis prête à vous donner toutes les explications que vous voudrez bien me demander.

— Vous parlez de vendre... Vous trouverez donc des acheteurs ?

— Oui, madame.

— Dans un pareil moment, avec la perspective de longs troubles, de la conspiration et de la suppression de l'esclavage ?

— Oui, madame. La spéculation consiste précisément à courir des risques. Il se trouve des gens qui comptent sur la fin prochaine des troubles.

— Par le triomphe de la révolution ?

— Oh ! peu leur importe le parti qui l'emportera ! Ce sont des Américains des États-Unis. Ils ne craignent pas la conspiration, en leur qualité d'étrangers. Leur spéculation repose sur la durée de la guerre.

— Alors ces Américains achètent à perte ?

— Naturellement. Dans ce moment, au début des hostilités, leurs conditions sont encore fort acceptables ; dans un mois, dans quinze jours même, ils peuvent en faire de beaucoup plus dures.

— Votre avis, monsieur, est donc que nous devrions vendre nos propriétés à Cuba.

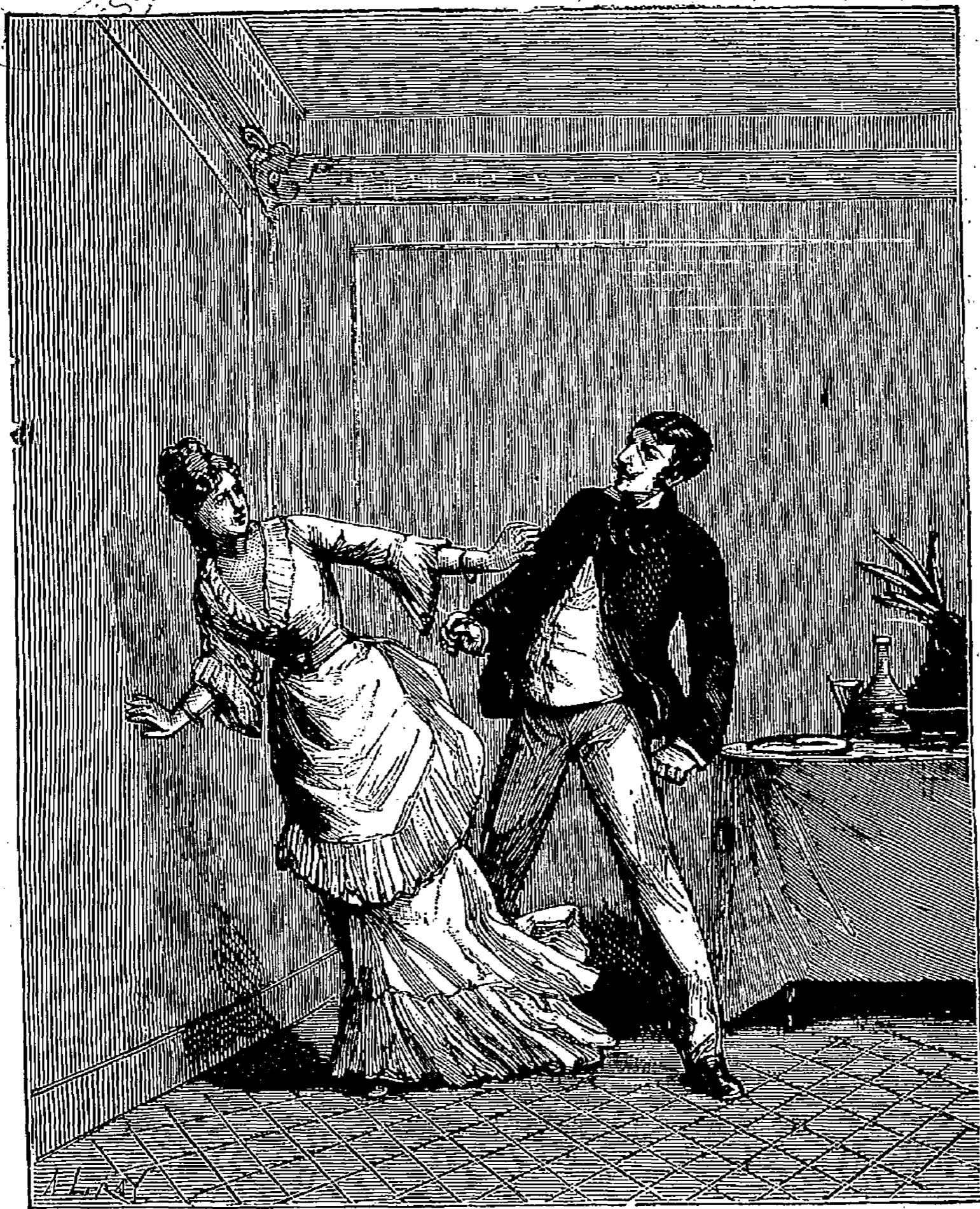
— Oui madame et le plus vite possible.

M^{me} de Cauville prit un air froid.

— Je verrai. Je réfléchirai, dit-elle.

Cauville eut un mouvement d'impatience ; il se leva, fit deux tours dans la salle à manger, puis se rassit.

— Comprenez bien, madame, reprit-il en s'efforçant de rester calme et courtois



— Ah! c'est trop, cria-t-elle. (Page 293.)

comme au début de la conversation. Je ne vous tiens pas des propos en l'air. Nous sommes pris à la gorge par les événements.

— Je ne conteste point la justesse de vos observations. Je ne dis point que je ne me déterminerai pas à cette vente, bien qu'un tel sacrifice doive me déchirer le cœur. Il me semble que si je vends la maison de mon père, je commettrai une profanation... cependant, s'il le faut...

— Il le faut, madame, dit le marquis en insistant, mais tranquilisé par les paro-

les même que venait de prononcer sa femme et qui démontraient qu'elle était sur le point de se laisser convaincre.

— Vous me donnerez bien quelques jours pour réfléchir.

— Eh ! ma chère Juliette, croyez-vous que je vous fasse de pareilles propositions sans y avoir sérieusement réfléchi moi-même. Ne vous ai-je pas dit d'ailleurs que la situation devient pire de jour en jour et que l'occasion qu'on croit tenir peut échapper par suite du moindre retard ?

— Enfin, cette vente que vous me proposez, tout d'un coup, d'une minute à l'autre, je suppose qu'elle n'est pas conclue, que vous ne venez pas me demander d'en signer l'acte !

Le marquis hésita un instant.

Puis, soudain prenant son parti, il chercha son portefeuille et en tira un papier timbré qu'il étala sur la table.

— Eh bien si, déclara-t-il. L'acte est fait, le voici. Il n'y manque plus que votre paraphe.

M^{me} de Cauville s'était levée pâle et tremblante.

— Ce n'est pas possible, s'écria-t-elle en faisant un pas en arrière.

— C'est si possible, que c'est fait, riposta son mari.

Et, remarquant qu'elle donnait des signes évidents d'émotion, il reprit :

— Je comprends et je respecte vos sentiments. Il est dur, j'en conviens d'abandonner des biens auxquels on tient, une maison où l'on a été élevée, mais quand la nécessité presse, il faut bien se résigner à ces sacrifices. Après tout, nous ne pouvons pas vivre ici. De toutes façons, nous repartirons bientôt pour la France où se trouve notre véritable place. Il y a donc beaucoup d'imagination dans le regret que vous éprouvez.

La marquise ne l'écoutait pas. Elle se rappelait sa conversation avec son frère dans le parc de Cauville, ses recommandations pressantes. Elle fit un geste comme pour repousser une plume qu'on lui aurait tendue.

— Monsieur, je ne signerai pas cela, dit-elle.

— C'est de l'enfantillage...

— Non, non, je ne puis pas.

— Votre refus entraînera votre ruine, celle de votre fils.

— Je ne signerai pas.

— Réfléchissez bien. Je ne peux pourtant pas recommencer mes explications, votre entêtement est déraisonnable.

— Je vous en prie, n'insistez pas. Il m'est impossible de signer ce papier... maintenant. Dans quelques jours, nous en reparlerons...

— Dans quelques jours il sera trop tard. Dans quelques jours l'occasion sera perdue... C'est cinq cent mille... six cent mille francs que ce caprice nous coûtera.

Il parlait inutilement. Le parti de M^{me} de Cauville était bien pris. A tout ce qu'il disait, elle répondait par un signe de refus.

Peu à peu, l'impatience gagnait Cauville.

— C'est de la folie, dit-il.

Et il se promenait à travers la chambre, passant et repassant devant la marquise, debout, appuyée au dossier d'une chaise, vaguement effrayée et cependant résolue.

Il s'arrêta tout à coup en face de sa femme, croisa les bras, et, à voix basse, il lui dit :

— Il faut donc que vous sachiez tout. Je suis ruiné. Sans Pénaire, mes terres, mon hôtel de Paris, mon château de Cauville, tout serait vendu aujourd'hui. Je suis le débiteur de Pénaire pour trois millions. Il a tout payé pour moi, mais je dois me libérer vis-à-vis de lui ou cette vente, ce déshonneur public, ne sera qu'une partie remise. Je n'ai plus que ce moyen : vendre nos biens de Cuba pour sauver nos biens de France. Comprenez-vous maintenant ?

La marquise avait pâli davantage, mais elle garda le silence.

— Et maintenant, reprit Cauville, refuserez-vous de signer ?

— Oui, fit-elle.

— Vous refusez ? s'écria-t-il stupéfait.

— Oui, répéta-t-elle.

Elle ne dit pas : Je refuse parce que je ne vous crois pas, parce que je vous sais capable de tous les mensonges pour en arriver à vos fins, parce que cette histoire de ruine n'est pas claire, parce que j'ai besoin, dans tous les cas, de consulter quelqu'un de sûr pour savoir s'il est préférable de sacrifier ma fortune personnelle pour sauver la vôtre ou de vous laisser vous ruiner et de garder pour mon fils un bien auquel vous ne pourrez pas toucher. Elle ne lui dit rien de tout cela, mais toutes ces pensées et d'autres se pressaient à la fois dans son esprit.

Cauville, lui, la considérait avec un étonnement profond, dans lequel montait peu à peu une sourde fureur.

— Ainsi, vous refusez. Ma ruine, celle de Maurice, rien ne vous touche.

— Je veux transmettre à mon fils la fortune de mon père, dit la marquise.

— Mais puisque je vous dit que vous perdrez tout. Votre obstination, madame, nous réduira à la misère, à Cuba comme en France. Quel démon vous conseille ? Je vous ai priée, suppliée, vous me forcez à me rappeler que je suis votre mari, que je dois sauvegarder les intérêts de notre enfant. Je ne vous prie plus ; je vous ordonne. Signez ce papier, madame.

Il lui prit le poignet ; elle le laissa faire ; mais elle répondit :

— Je ne signerai pas.

Il fixait sur elle des yeux étincelants de méchanceté ; mais elle soutint son regard sans faiblesse.

Alors un affreux sourire illumina son visage, il rejeta brutalement la main qu'il avait saisie, se croisa les bras et reprit :

— Soit! ne parlons plus de cette vente... Mais j'ai autre chose encore à vous demander, madame.

Et, en scandant chacune de ses paroles, il continua :

— Quel était l'homme avec qui vous causiez si tendrement, dans le parc de Cauville, le soir, deux jours avant notre départ?

La marquise rougit.

— Je ne comprends pas, dit-elle.

— La question est claire cependant. Je vais la répéter. Quel était l'homme avec qui vous causiez si tendrement dans le parc de Cauville le soir deux jours avant notre départ?

— Que signifie cette question?

— Comme toutes les questions, elle signifie que celui qui la formule attend qu'on y réponde.

M^{me} de Cauville laissa briller sur sa loyale et noble physionomie un sourire de mépris.

— Éprouveriez-vous des soupçons?

— Peut-être madame.

— Et vous avez laissé passer tant de jours avant de les exprimer?

— J'avais mes raisons probablement pour garder le silence,

La marquise haussa les épaules.

— Tenez, vous me faites pitié, dit-elle. Vous cherchez à vous venger de mon refus de signer cet acte de vente. Votre vengeance est misérable.

— Veuillez cependant répondre à ma question, madame. C'est un époux qui vous l'adresse et il en a le droit.

— Le droit! s'écria M^{me} de Cauville avec indignation. En êtes-vous bien sûr? Votre conduite, à vous, monsieur, a-t-elle donc été exemplaire?...

— Ces récriminations sont superflues, s'empressa de dire le marquis. Répondez d'une manière précise à une question précise. Y avait-il un homme avec vous dans le parc, le soir que je vous ai indiqué?

Après une courte hésitation, le marquis répondit :

— Eh bien oui, il y avait un homme avec moi.

— Me suis-je trompé lorsque j'ai cru entendu le bruit d'un baiser?

— Non, vous ne vous êtes pas trompé.

— Voulez-vous me dire le nom de cet homme?

Pour la deuxième fois, la marquise haussa les épaules.

— En vérité, le rôle que vous jouez en ce moment, monsieur, est plus ridicule qu'odieux. S'il y avait un homme avec la marquise de Cauville dans le parc, s'il y a eu un baiser échangé entre cet homme et la marquise de Cauville, vous savez bien, monsieur, puisqu'il s'agit de votre femme, que cet homme ne pouvait être que son frère, Robert de Selmout.

— Vous mentez, s'écria Cauville avec un geste menaçant.

— Monsieur...

— Vous mentez, je vous le répète, je m'attendais à ce mensonge. Si j'ai patienté si longtemps avant de vous parler de cet incident, c'est parce que j'avais une enquête à faire. Cette enquête, je l'ai faite. Non, madame, cet homme n'était pas Robert de Selmont. Robert de Selmont n'est pas allé en France. Il est aux Etats-Unis depuis plusieurs mois.

— En vérité !... Eh bien, si cet homme n'était pas Robert de Selmont, qui donc était-ce ?

— C'est ce que vous allez me dire...

— Prenez garde, monsieur, que vous m'outragez... prenez garde que vous parlez à la mère de votre enfant...

— Je m'aperçois que je parle à une femme coupable... à une femme perfide et hypocrite... Mais le moment d'arracher votre masque est venu... Le nom de cet homme, madame.

Il fit un pas vers elle, les traits bouleversés par la fureur. La marquise recula jusqu'au mur, épouvantée de l'expression d'infamie méchanceté peinte sur le visage de son mari.

— Le nom de cet homme ? répéta-t-il.

— Vous êtes un infâme... murmura-t-elle.

— Ne me poussez pas à bout, reprit-il en grinçant des dents. La loi ne me permet pas de disposer de vos biens et vous pouvez ruiner votre mari et vos enfants à votre aise. Mais si vous avez manqué à vos devoirs, la loi naturelle, la loi divine m'autorisent à disposer de votre vie... Ne me poussez pas à bout, je vous le dis encore.

M^{me} de Cauville poussa un cri de terreur.

— Voulez-vous donc me tuer ?

— Je veux savoir le nom de votre amant.

— Ah ! c'est trop, cria-t-elle.

Soudain, avec une énergie inattendue, elle le repoussa, et, les yeux pleins d'éclairs, elle lui dit :

— C'est moi, pauvre femme, trompée, trahie, méprisée, maltraitée, c'est moi que vous osez accuser... c'est moi que vous insultez... sans raison... pour vous venger d'un refus qui vous empêche d'aller gaspiller la fortune de votre fils... Vous êtes le dernier des lâches et des misérables !

La marquise avait épuisé toute son énergie dans cette violente apostrophe. Elle tomba sur une chaise, la tête dans les mains, et éclata en sanglots. Dans ce moment, elle était vaincue, et Cauville lui aurait fait signer tout ce qu'il aurait voulu ; mais il ne s'en douta pas. L'explosion inattendue de cette âme indignée avait produit un effet singulier sur lui. Sa fureur, assez factice, était tombée. Sa figure, dure et sombre, exprimait des sentiments mauvais, mais réfléchis, et non plus une passion fouguese.

Il prit l'acte de vente sur la table, tout en regardant sa femme, le plia méthodiquement et le replaça dans son portefeuille.

Puis il se promena silencieusement dans la salle à manger.

Il cherchait une solution à tout ce scandale et ne la trouvait pas.

Au fond, il faisait des efforts pour se convaincre de la culpabilité de sa femme sans y parvenir. Il n'avait aucun indice certain sur l'absence de Robert de Selmont. Tout ce qu'il en savait, c'était que depuis plusieurs mois, il avait quitté l'île, en même temps que le comte son père, ou à peu près. On le disait aux États-Unis, occupé à rassembler des ressources et des aventuriers pour faire la guerre au gouvernement de Cuba. Mais il pouvait fort bien être passé en France, et le capitaine Crenancier pouvait fort bien n'en avoir rien su.

Cependant la pensée qui s'emparait de plus en plus de l'esprit de Cauville, au point d'absorber ses facultés mentales, c'était que, coupable ou non, sa femme le gênait comme un obstacle et comme une résistance ; et, sous l'empire de cette pensée, il lui jetait, à la dérobée, des regards atroces.

Telle était la situation entre les deux époux lorsqu'on frappa à la porte de la salle à manger.

Le marquis alla ouvrir et se tint sur le seuil pour empêcher d'entrer.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il d'un ton brusque.

— Ces messieurs, avec don Caferès à leur tête, attendent monsieur le marquis dans la chambre du conseil, dit un valet.

— C'est vrai, il y a conseil ce soir, murmura Cauville.

— Je vais les rejoindre, ajouta-t-il à haute voix.

Le domestique partit en refermant la porte.

Cauville se dirigea du côté de sa femme et lui dit avec dureté :

— Nous reprendrons cet entretien.

La marquise ne lui répondit pas, ne bougea pas, ne leva pas la tête.

Cauville sortit.

Mais dehors il dut s'arrêter un instant et reprendre en quelque sorte haleine avant de pouvoir rendre à ses traits leur aspect ordinaire d'insoucieuse légèreté.

CHAPITRE XV

Bernard fait une rencontre.

QUAND le marquis entra dans la salle du conseil, ainsi qu'on avait appelé depuis les troubles un salon du rez de chaussée où les principaux planteurs de la région se réunissaient pour se concerter, il trouva l'assemblée composée d'une douzaine de personnes, en proie à une sorte de consternation et don Ceballo Caferès, debout et pérorant.

Il désignait la fenêtre d'un geste tragique, et, Cauville ayant eu la curiosité de voir ce que son lieutenant montrait avec tant d'emphase, aperçut Bernard à cheval dans la cour.

— Voilà le traître, braillait don Caferès. Oui, messieurs, cette homme est un traître ; j'en répondrais sur ma tête.

Avant d'aller plus loin, et pour que le lecteur puisse saisir toute la portée de la dénonciation du lieutenant de Cauville, il est nécessaire de donner quelques renseignements sur la situation nouvelle du négrier et sur les circonstances qui avaient amené l'Espagnol à formuler une aussi grave accusation.

Bernard, après s'être équipé le plus convenablement possible avec les trois cents francs qu'Antonio Murcia lui avait si libéralement prêtés, s'était rendu à l'invitation de Cauville. Celui-ci, heureux d'avoir un français sous la main et un français du caractère de Bernard, c'est-à-dire avisé et peu scrupuleux, lui avait offert d'entrer à son service avec le titre provisoire de secrétaire et d'officier d'ordonnance.

Rien ne pouvait mieux convenir à l'aventurier. Dans un pareil emploi le travail devait être à peu près nul et les occasions de parader, fréquentes. Il accepta avec enthousiasme.

Pendant les jours qui suivirent, on ne vit plus que Bernard circulant à cheval de domaine en domaine dans la campagne ou entre Selmont et Boyamo, toujours suivi de deux autres cavaliers, et tous armés jusqu'aux dents.

Il allait distribuer des instructions ou chercher des renseignements.

A Boyamo, il portait la tête plus haute que jamais, remplissant les cafés de fanfares, ne parlant que de batailles et de massacres.

Le commandant de la milice en était jaloux, d'autant plus que Bernard n'épargnait pas les sarcasmes aux guerriers qui ne dépassaient jamais les dernières maisons de la ville.

Bernard avait essayé de se rapprocher de Murchison, mais il avait trouvé le

Yankee retranché dans ses opinions politiques et tous les assauts livrés dans le but de le ramener à une table de baccarat avaient totalement échoué.

Au bout de quatre jours d'ailleurs, l'Américain partait pour Santiago.

Antonio Murcia était resté en ville; mais il ne se montrait guère.

Il se sentait suspect, et, en effet, des propositions de l'arrêter avaient été faites aux autorités de Boyamo.

Mais, comme on ne pouvait arguer contre lui que des apparences sans aucune consistance, qu'une réputation d'abolitionniste à la vérité bien établie mais assez mal justifiée, que ses opinions libérales et ses rapports anciens avec le général Robert, les propositions susdites n'avaient pas été accueillies.

Au surplus, elles émanaient des propriétaires réunis à Selmont; c'était une raison pour que les citoyens de Boyamo n'en tinssent aucun compte.

Bernard, qui les avaient portées à Boyamo, avait poussé la reconnaissance vis à vis d'Antonio Murcia jusqu'à l'en prévenir. Celui-ci ne s'était pas trop ému. Il agissait en homme sûr de son fait, c'est-à-dire comme quelqu'un qu'on tient au courant des dispositions des divers partis.

Pourtant le séjour d'Antonio Murcia à Boyamo ne pouvait pas se prolonger. Il avait réglé le semblant d'affaire, prétexte de son voyage. Il y avait danger à s'exposer trop longtemps aux conjectures de l'opinion publique.

Voilà du moins ce que Bernard se disait et finit par dire à son ami.

— Je vous remercie de votre sollicitude, lui répondit le Cubain. Mais ne vous mettez pas en peine de moi.

Le jour même, au moment où il reprenait le chemin de Selmont, Bernard apprit qu'on avait vu Antonio Murcia quitter la ville au grand trot d'un cheval qu'un inconnu lui avait amené.

Bernard courut aussitôt au domicile du Cubain et reconnut la vérité de ce rapport. Antonio Murcia avait disparu.

Quarante-huit heures s'étaient écoulées depuis cet incident, lorsque, le jour même où Cauville eut avec sa femme la scène que nous avons rapportée, Bernard fit une rencontre en pleine campagne.

Il revenait de porter des ordres dans une habitation et, par hasard, il était seul, quant au détour d'une route, à l'angle d'un bouquet de bois, il s'entendit appeler.

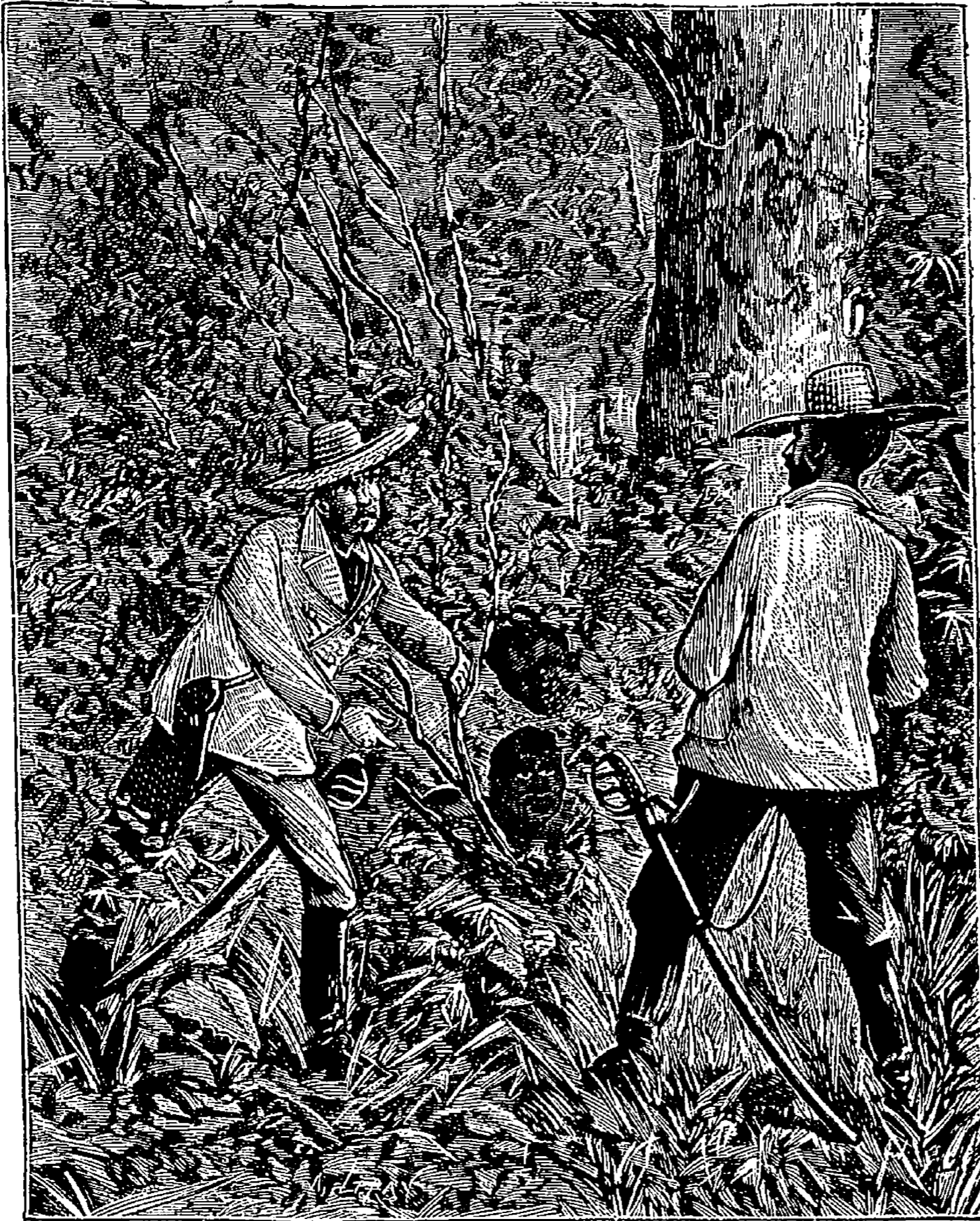
Il retint sa monture et regarda autour de lui.

Il aperçut le Cubain entre les arbres, auprès d'un cheval qu'il avait attaché par la bride à une branche d'arbre.

— Senor Bernard, ne pouvez-vous m'accorder quelques moments d'entretien? dit Murcia dès qu'il vit que le négrier l'avait reconnu.

Bernard poussa un cri.

— Caramba! vous ici? Et que faites-vous dans cet endroit désert, mon cher ami?



Et tout en parlant, Antonio Murcia se baissa... (Page 300.)

— Vous le voyez, señor ; je vous attends. Mais descendez de cheval, et amenez votre monture sous le couvert. Nous serons mieux pour causer à l'aise, à l'abri des regards indiscrets, qu'au milieu de la route.

— Pardieu ! les indiscrétions ne sont guère à craindre, en ce moment. Il n'y a pas un homme dehors à deux lieues à la ronde. Nos gens ne rêvent plus que de Lambourne. Cependant je vous obéis.

Bernard mit pied à terre.

— Eh bien, señor Bernard, êtes-vous content de votre nouvelle situation ? commença le Cubain.

— Je suis assez content, répondit Bernard. Content comme un homme ruiné peut l'être quand il a trouvé un morceau de pain pour ne pas mourir de faim.

— Vous ne seriez pas fâché de pouvoir ajouter quelque chose à cet ordinaire, probablement,

— Dites assurément. Mais, señor, me guettiez-vous au passage, au milieu de la plaine, pour m'offrir une situation ?

Antonio Murcia se mit à rire.

— Une situation, non. Quelques avantages pécuniaires, peut-être.

— Tiens ! tiens ! fit Bernard en examinant son interlocuteur. Savez-vous, Murcia, quelle idée votre aspect m'inspire en ce moment ?

— Non, mais vous allez me l'apprendre, señor Bernard. Vos observations ne peuvent pas manquer d'être judicieuses, et, par conséquent, instructives pour ceux à qui vous voulez bien les communiquer.

— Eh bien, je me disais en vous regardant, équipé comme vous voilà, avec ces revolvers, ce joli poignard à la ceinture, ces bottes, ce sombrero et la carabine que j'aperçois pendue aux arçons de votre selle, que vous ressembliez bien plus à quelque flibustier tenant la campagne, qu'à un courtier de commerce voyageant pour ses affaires.

— Mais, señor, dans des temps comme ceux-ci, croyez-vous qu'un négociant puisse s'aventurer hors de chez lui sans prendre quelques petites précautions ?

— Hum ! fit Bernard. Vous n'avez pas trop l'allure d'un commerçant. Quel commerce d'ailleurs pouvez-vous faire, quand Lambourne et ses diables noirs se promènent aux environs, entre Santiago et Boyamo ?

— J'admire votre sagacité... Que je ne vous interrompe pas ! Vous n'êtes pas encore au bout de vos observations peut-être ?

— Je vous rendrai urbanité pour courtoisie... Non, j'en conviens, je ne suis pas au bout de mes observations... Il en est une autre que j'ai faite il y a longtemps et qui vous concerne. Or, cette remarque, qui ne hantait mon esprit qu'à l'état de doute, depuis quelques jours et surtout depuis un instant, vient de prendre toute la consistance d'un fait évident.

— Et quelle est cette merveilleuse remarque ?

— C'est, señor Murcia, que vous êtes ou l'un des principaux agents, ou l'un des chefs des insurgés.

Murcia sourit en portant sans affectation la main sur son poignard. Bernard fit un mouvement en arrière que son interlocuteur n'eut pas l'air d'apercevoir.

— Rien n'échappe à votre pénétration, señor Bernard, dit le Cubain. Vous ne vous trompez pas ; je suis en effet l'un des chefs des insurgés.

— Diable ! fit Bernard. Savez-vous que si le marquis de Cauville ou don Ceballo

Caferès étaient avertis de cette circonstance, vous pourriez passer un très mauvais quart d'heure.

— Dans ce moment, mon cher, votre sagacité vous fait défaut. On ne prend pas Antonio Murcia ainsi, à moins que vous-même, dans votre zèle pour la cause de vos maîtres, vous n'entrepreniez de me faire prisonnier et de me conduire à eux.

— Moi, un ami à qui vous avez rendu service ! s'écria Bernard en reculant de deux pas.

Et tout en protestant il promenait ses regards du visage sinistre du Cubain à son arsenal. Antonio Murcia souriait paisiblement.

— Enfin, señor, je ne suppose pas que vous m'avez guetté et que vous m'avez arrêté dans un lieu désert pour le seul plaisir de vous montrer à moi dans votre nouvel équipage, reprit Bernard.

— Ne venez-vous pas de dire que vous êtes de mes amis ?

— Sans doute.

— Vous ne pouvez méconnaître, par conséquent, le plaisir infini que deux amis éprouvent à se revoir, surtout lorsque l'un d'eux a un service à demander à l'autre.

— Ah ! nous y voilà...

— Nous y voilà en effet, señor Bernard. Sachez donc que j'ai compté sur votre obligeance pour me tenir au courant des mouvements de la troupe commandée par M. de Cauville.

— Vous me dites cela... tranquillement. Savez-vous que vous me proposez une trahison ?

— Oh ! une trahison !... Une affaire tout au plus.

— Une affaire ?

— Naturellement. Je ne souffrirais pas qu'un galant homme comme vous se dérangeât de son chemin et perdît une parcelle, si minime fût-elle, de son temps, sans le rémunérer de sa peine. Je vous prie d'abord d'accepter ce billet de cinquante dollars et de vous considérer comme acquitté des autres cinquante dollars que vous avez bien voulu m'emprunter.

Bernard prit le billet en murmurant :

— Diable d'homme ! J'en ai peu rencontré de plus persuasifs. En vérité, señor Murcia, vous avez des moyens de vous assurer l'amitié et la fidélité des gens auxquels un galant homme est incapable de résister.

— J'en ai d'autres encore, fit Murcia en regardant le négrier dans les yeux.

— Ah ! vraiment. Et lesquels ?

— Depuis huit jours que vous caracolez à travers la plaine, vous avez cru sans doute, señor Bernard, que la bande de Lambourne, se trouvant à quelques milles d'ici, vous pouviez voyager en toute sécurité. Eh bien, des limites de la propriété de Selmont jusqu'aux premières maisons de Boyamo, toujours, en quelque endroit qu'il vous plût d'aller, vous n'avez pas échappé une heure, un instant, à deux

surveillants que j'avais attachés à votre personne. Et même encore maintenant, ajouta le Cubain en souriant, ils ne vous perdent pas de vue.

Et, tout en parlant, Antonio Murcia se baissa, écarta un buisson et Bernard aperçut dans l'herbe, sous les feuilles, deux têtes noires dont les yeux luisants étaient fixés sur lui

Bernard pâlit.

— Imaginez-vous, cher ami, continua le Cubain, que j'ai eu une peine énorme à dissuader ces deux braves garçons de leur première idée, fort sotte d'ailleurs, qui consistait à vous égorger dans un coin, sous prétexte que vous êtes au demeurant le plus cruel et le plus vil des marchands de peau humaine... Mais, si les renseignements que je compte obtenir de vous se trouvaient faux, si je pouvais constater quelque erreur dans les services que j'aurai à vous demander, je ne verrais plus de raison pour retenir ces deux pauvres diables et pour leur refuser la misérable satisfaction de jeter votre carcasse sans vie sur la grand'route.

Bernard regardait son interlocuteur d'un air passablement hébété ; il n'avait plus envie de faire le plaisant.

— Comment, finit-il par dire, disposant de pareils moyens, n'avez-vous pas abattu vos ennemis les plus redoutables, comme le marquis de Cauville ou don Ceballo Caferès ?

— Il y a plaisir à causer avec vous, señor Bernard ; vous êtes un homme intelligent. J'aurais pu me débarrasser en effet de ce marquis français et de ce sot Espagnol. Mais, il y a temps pour tout ; je rêve d'ailleurs quelque chose de mieux qu'une escarmouche... Je veux frapper un coup qui ait du retentissement dans la province et je ne vous cacherais pas, cher ami, que je compte sur vous pour cela.

— Après tout, vous me payez, vous êtes le plus habile, comptez sur moi, señor Murcia.

— Voilà d'excellents sentiments. Je vais les reconnaître à l'instant en vous dévoilant mes motifs. Vous n'en comprendrez que mieux l'intérêt que j'attache aux succès de l'entreprise à laquelle vous allez être appelé à concourir, et, par le dépit que j'éprouverais si elle échouait, vous pourrez juger de la vengeance que je voudrais tirer de ceux qui m'auraient nui.

Le visage du Cubain avait repris une expression sombre et sauvage.

— J'ai au-dessus de moi un chef et je n'en veux pas avoir, dit-il. Or, pour devenir son égal, il importe que je rende à la cause que je défends un tel service que mon prestige éclipse le sien. Le moment est favorable ; le chef est absent.

— C'est le général Robert.

— Peu importe son nom. Ce chef est absent et j'ai le commandement des premières forces organisées dans la province. Par malheur, elles ne sont pas suffisantes pour emporter une ville comme Santiago ou même comme Boyamo. Mais, bien menées, avec tous les avantages de leur côté, elles peuvent s'emparer de Sel-

mont et détruire cette propriété, point central de la défense des planteurs. Eh bien, vous pouvez m'aider à surprendre Selmont...

— Diable !

— Je compte sur vous. Pour cela, vous aurez à me tenir au courant des résolutions de nos adversaires... Vous comprenez... Peut-être même, me servirai-je de vous pour leur tendre un piège.

— Vous parlez de vous donner des renseignements... Et où vous trouverai-je ?

— Ne soyez pas en peine de cela. Je serai près de vous plus souvent que vous ne le penserez... Cependant, si une circonstance extraordinaire se produisait, n'hésitez pas, courez ventre à terre au gué du Chien, dans la montagne, c'est l'affaire de cinq heures pour un bon cheval... Et n'oubliez pas, señor Bernard, que je paye les services qu'on me rend, les bons en argent, les mauvais...

Le Cubain fit un geste expressif.

Puis, tendant l'oreille, il plaça un doigt sur ses lèvres.

Le bruit de plusieurs chevaux, marchant au trot, s'éleva dans la plaine ; bientôt Antonio Murcia et Bernard aperçurent trois cavaliers qui suivaient la route. Au moment où les cavaliers passèrent sans apercevoir nos personnages cachés dans le bouquet de bois, le cheval du Cubain hennit violemment. Les cavaliers se retournèrent, et les deux aventuriers reconnurent don Ceballo Caferès accompagné de ses domestiques.

Ceux-ci ne s'arrêtèrent pas, si bien que ni Murcia, ni Bernard ne purent entendre don Caferès, dire :

— Par la messe ! n'était-ce pas ce négrier qui causait avec ce scélérat de sang-mêlé dans ces buissons ?

— Lui-même, répondit l'un des valets.

— Voilà un beau confident de nos secrets que nous avons là, s'écria don Caferès en piquant son cheval qui partit au galop.

Il arriva à Selmont dans un état de surexcitation indicible.

A peine descendu de cheval, il courut à la chambre du conseil où les principaux propriétaires des environs se trouvaient déjà réunis, à l'exception du maître de la maison.

— Señores, cria-t-il d'une voix de stentor dès qu'il eut refermé la porte, veuillez me prêter attention. Don Rodriguez Cerivas est-il présent ?

— Me voici, répondit l'un des assistants.

— Je prie en ce cas don Rodriguez Cerivas de vouloir bien dire à la très honorable assemblée ce qu'il a appris hier d'un certain Antonio Murcia, métis de Santiago, courtier de commerce, que vous connaissez tous, señores, de vue et de réputation.

Le silence s'établit ; chacun attendit avec une curiosité, mêlée de surprise la communication provoquée avec tant de solennité.

— Voici ce que je sais, dit don Rodriguez. En rentrant d'une tournée d'ins-

pection aux alentours de mon habitation, qui, comme vous le savez, est la plus rapprochée de la montagne où Lambourne s'est réfugié avec ses bandits, hier soir, au moment où la nuit tombait, j'ai vu passer le personnage en question, à cheval. Mes hommes et moi nous nous trouvions cachés par un coin de bois de telle sorte que ce Murcia n'a pas pu nous remarquer. Il se dirigeait au galop vers la montagne. Donc il n'y a pas à en douter, il allait retrouver Lambourne. Il m'a paru d'ailleurs équipé en guerre.

Un murmure accueillit ces paroles.

— C'est la confirmation de nos doutes, fit remarquer quelqu'un.

— Quand on pense, ajouta un autre, que les gens de Boyamo le tenaient et qu'ils ont refusé de l'arrêter.

— Antonio Murcia, reprit un troisième, est un homme résolu et intelligent. Il y a tout à redouter de lui.

— Ainsi, senores, vous êtes tous bien convaincus que ce Murcia est un de nos ennemis les plus dangereux ! cria don Caferès.

Une adhésion générale répondit à cette question.

— Eh bien, senores, fit l'Espagnol en élevant de plus en plus la voix, je viens de voir cet homme, à trois milles d'ici, en conversation avec le secrétaire de M. de Cauville, avec le dépositaire de tous nos secrets, avec le négrier Bernard.

Une réclamation de surprise indignée suivit ces paroles ; puis les apostrophes se croisèrent dans un véritable tumulte.

— Est-ce possible ?

— Lui, un négrier, être de connivence avec les défenseurs des nègres !

— Il faut le châtier.

— C'est un traître.

— C'est un traître ! répéta don Caferès triomphant.

Au même moment, par la fenêtre, il aperçut Bernard qui rentrait, et la porte s'ouvrit pour donner passage au marquis.

C'est alors que l'Espagnol braila en montrant Bernard :

— Voilà le traître ! J'en répondrais sur ma tête.

La présence de Cauville ramena un peu de calme. Il exerçait beaucoup d'ascendant sur les propriétaires du pays, sauf sur l'envieux Caferès : on se tut donc. Le marquis demanda des explications qu'on s'empressa de lui donner.

Après avoir entendu tour à tour don Rodriguez Cerivas et don Ceballo Caferès, Cauville, d'un air très paisible, dit dans un mauvais espagnol, en traînant sur les mots :

La conduite de ce Bernard, en effet, me semble louche. Mais nous ne devons pas agir avec précipitation. Concertons-nous donc sur ce qu'il convient de faire. Quel votre est votre avis, don Caferès ?

— Il faut fusiller le traître, séance tenante, répondit le farouche Espagnol.

— Sans l'interroger auparavant ? reprit Cauville avec un ton de légère raillerie qui avait le don d'exaspérer le matamore.

Don Caferès ne répondit pas.

Tous les assistants déclarèrent que le coupable devait être au préalable interrogé.

— S'il y a trahison, fit remarquer Cauville, on en pourra peut-être tirer parti. Laissez-moi mener cette affaire, messieurs, et je vous en rendrai bon compte.

Don Caferès s'appretait à protester et disait déjà qu'un interrogatoire immédiat devant le conseil serait préférable, mais on ne lui donna pas le temps de parler. Tout le monde se rangea à l'avis du marquis.

Celui-ci fit venir quatre de ses hommes sur lesquels il croyait pouvoir compter ; il leur donna l'ordre de saisir Bernard, de l'attacher comme un criminel et de l'enfermer dans un caveau.

Ces ordres parurent satisfaire don Caferès.

Ensuite le conseil entra en délibération.

Comme ces débats paraîtraient vraisemblablement dépourvus d'intérêt aux lecteurs, nous laisserons le conseil discuter ; après le conseil, nous laisserons les membres se séparer pour retourner à leurs habitations, et nous reviendrons à Bernard.

CHAPITRE XVI

Bernard retrouve l'emploi de ses petits talents.

LORSQUE don Caferès se fut assez éloigné avec sa suite pour qu'il n'y eût plus à craindre d'en être entendu, Bernard dit à Antonio Murcia :

— Croyez-vous que cet homme nous ait vus ?

— J'en suis sûr, répondit le Cubain, et je suis sûr que c'est pour cela qu'il a mis sa monture au galop.

— Vous en concluez ? demanda Bernard qui paraissait inquiet.

— J'en conclus que notre réunion dans cet endroit solitaire lui a paru suspecte et qu'il se hâte d'aller vous dénoncer comme ayant des entrevues secrètes avec les insurgés.

— Cola va me créer une situation dangereuse.

— C'est une fâcheuse affaire en effet, déclara Murcia. Il est prudent de nous séparer. Vous ferez bien de courir après cet imbécile et d'inventer un conte quelconque pour détourner ses soupçons. Quant à moi et à mes deux hommes, nous allons gagner le large, car don Caferès est capable de revenir sur ses pas avec du renfort pour s'emparer de moi. Je sais qu'il me poursuit personnellement de sa haine.

Les deux hommes détachèrent leurs chevaux et se mirent en selle.

— Senor Bernard, n'oubliez pas nos conventions, dit le Cubain avant de donner de l'éperon à sa monture. Si une circonstance extraordinaire se produit, un temps de galop jusqu'au gué du Chien.

— Comptez sur moi, fit Bernard.

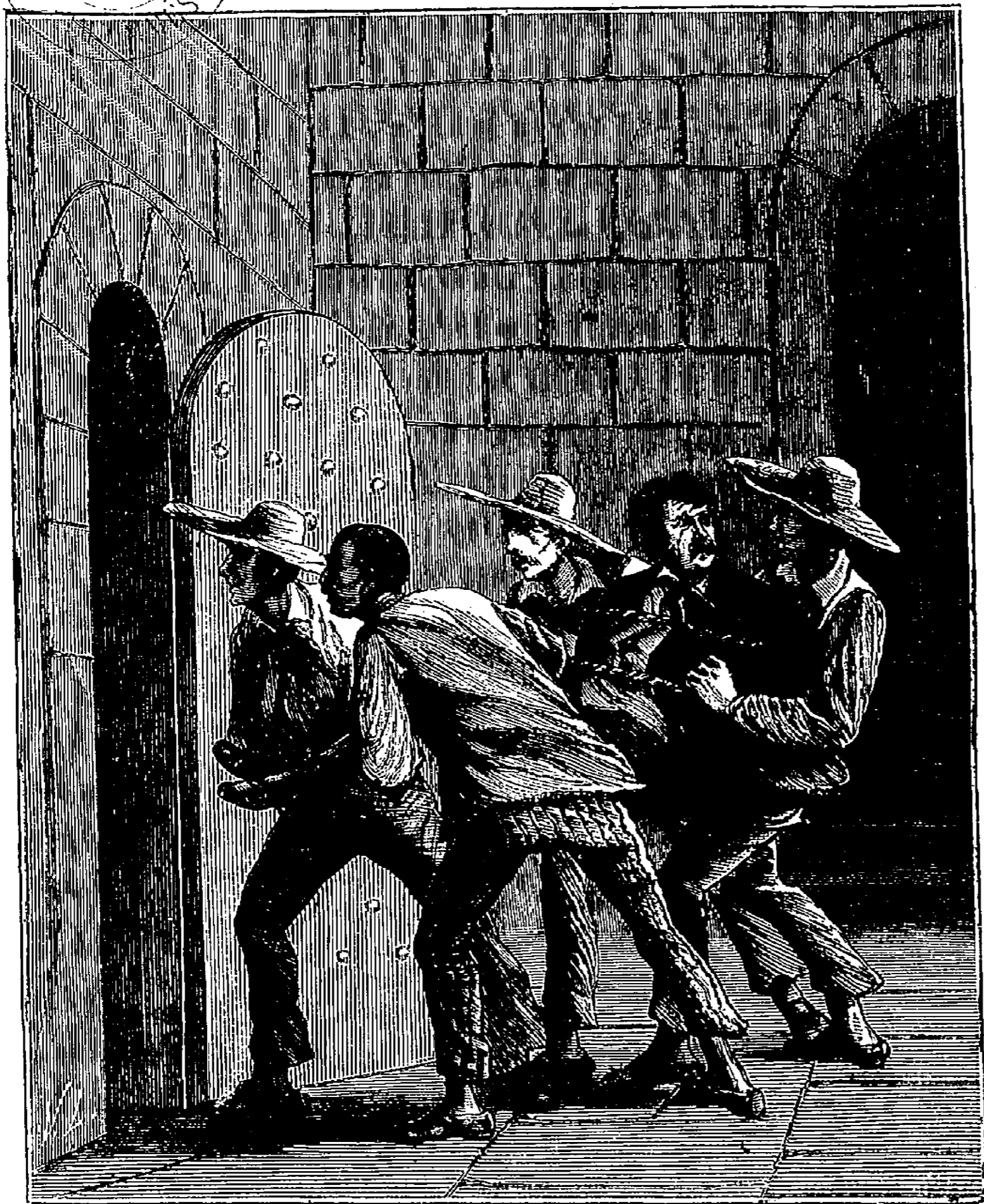
Et il partit.

— Comptez sur moi ! comptez sur moi ! grommelait-il tout en galopant. Sacre-bleu ! je m'engage beaucoup. Je me suis compromis seulement, parce que j'ai été vu avec ce Murcia. Que serait-ce si l'on soupçonnait notre conversation ? Le marquis de Cauville a un petit air sec et dégagé, d'où je conclus qu'il n'hésiterait nullement à faire fusiller un espion. D'un autre côté, ce Murcia a l'aspect d'un animal venimeux et cruel. S'il se met dans la cervelle que je refuse de le servir ou que je le trompe, il me fera assassiner dans quelque coin. Fichue situation ! Comment vais-je me tirer de là ? Si j'avais de l'argent, je prendrais le premier paquebot venu et je quitterais cette île infernale. Mais je n'ai pas d'argent.

Bernard soupira autant qu'un homme à cheval et qui court au galop peut soupiner. De temps en temps, il se haussait sur sa selle pour tâcher d'apercevoir don Caferès et ses hommes, mais ils avaient une avance trop considérable. Tout ce qu'il en voyait parfois, c'était un nuage de poussière voltigeant sur la route, au loin.

Et Bernard reprénait le cours de ses réflexions.

— Ruiné ! ruiné ! répétait-il. Tout mon avoir flambé, dispersé en une nuit... Un coup de cartes ou quelque sorte. J'ai trop cru à ma veine ; c'est ce qui m'a perdu. Et pourtant, en y réfléchissant, si ma chance avait été solide, comme je me l'imaginai, est-ce que j'aurais autant perdu au jeu depuis dix ans ? Quelle fortune j'aurais si j'avais toujours gagné ! J'aurais pu m'établir en France... aller dans le monde... retrouver Rosalie... Toute ma chance vient d'elle... C'est égal, je voudrais bien savoir si, quand elle a tiré le coup de pistolet, elle se doutait que c'était sur son cohéritier... sur son frère... Mâtin ! quelle femme !... Je ne comprenais rien d'abord à sa générosité et le mariage avec Pénaire me paraissait une énigme indéchiffrable... J'ai compris quand j'ai su ici par l'intendant de Davilard, que Charles Lemonnier et Rosalie Morin, les deux héritiers, étaient frère et sœur par le père... Ah ! la gaillarde, je la vois encore... Et l'autre ! Mais quelle extraordinaire ressemblance avec ce garçon, engagé comme novice à bord du *Tantale* !... A propos, le



Quand il fut ainsi ficelé... (Page 303.)

Tantale appartient aux Pénaire; Crenancier est à leur service... Est-ce que ce garçon?... Quelle idée!... Est-ce que ce garçon serait le fils de Charles Lemonnier?...

Bernard sentit une lourde inquiétude peser sur son esprit.

— L'enfant que j'ai enlevé avec la mère Morin... l'enfant que Rosalie a eu l'idée d'élever... est-ce que ce serait son neveu? Fatiguée de l'avoir sur le dos, elle s'en serait débarrassé en le confiant à ce cachalot de Crenancier... C'est en effet fort probable... alors tout s'expliquerait, la ressemblance...

— Sacrebleu ! cria Bernard en enfonçant ses éperons dans le ventre du cheval, je suis sûr qu'il va encore m'arriver malheur...

Tout en faisant ces réflexions, qui n'étaient pas couleur de rose, Bernard atteignit Selmont.

La propriété était gardée comme une place de guerre ; on n'y pénétrait qu'à l'aide d'un mot d'ordre, ou l'on devait attendre dans un poste établi derrière les premières palissades que l'on fût venu de la maison même pour vous reconnaître.

L'attente dans ce poste ne devait point sembler fort gaie. On avait vue sur un second retranchement, et, dans l'intervalle, une vingtaine de dogues féroces tiraient sur leurs chaînes, grondant ou ahoyant, et fixant sur les étrangers des yeux sanglants.

Naturellement Bernard passa sans être arrêté et parvint à cheval dans les bâtiments intérieurs sous les fenêtres de la salle du conseil.

Il descendit de cheval et pourvut lui-même, en compagnie d'un palefrenier, à ce que sa bête fût bien soignée,

Sa sollicitude lui prit à peu près cinq minutes,

Ensuite il sortit de l'écurie pour rentrer dans sa chambre et changer de toilette avant de dîner.

Comme il traversait la cour, toujours pensif, mais à cent lieues de s'attendre à pareille aubaine, quatre des serviteurs de la maison, sans lui dire un mot, se ruèrent sur lui et lui mirent les entraves très douloureuses dont on se sert pour les esclaves fugitifs.

Bernard voulut crier, mais le cas était prévu. Probablement pour ménager les nerfs des dames, que ses hurlements auraient pu froisser, on le bâillonna bel et bien.

Quand il fut ainsi ficelé, les quatre hommes le soulevèrent, l'emportèrent et allèrent le jeter dans un cachot destiné aux esclaves révoltés.

Bernard passa une heure atroce dans ce caveau, habité par toute sorte de vermines contre lesquelles ses liens ne lui permettaient pas de se défendre et sans avoir même la consolation de crier.

Son imagination en délire lui dépeignait les supplices qui le menaçaient. Tantôt c'était la mort par la faim ; tantôt il s'attendait à être dévoré vivant par les rats qu'il sentait courir sur lui, comme l'infortuné pamphlétaire Dubourg, que Louis XIV fit enfermer dans la cage de fer du Mont Saint-Michel. Sa conscience bourrelée ajoutait à ces peu riantes perspectives les fantômes d'un passé criminel, et, à leur tête, celui du malheureux jeune homme pris au piège abominable d'une bonne fortune et assassiné avec le pistolet dont Bernard n'avait pas eu le courage de presser la détente.

Bernard eut, pendant une heure, l'avant-goût de ce que les catholiques s'imagi-

ment être l'enfer. Il est vrai qu'ils le peignent encore plus horrible; mais Bernard, consulté, aurait trouvé ses tortures bien suffisantes.

Enfin les mêmes hommes qui l'avaient si délibérément jeté dans ce caveau vinrent le prendre et l'emportèrent dans la salle du conseil, où le marquis de Cauville était resté seul assis devant une table sur laquelle était posée un revolver, de l'encre, des plumes et du papier.

— Oh! oh! vous voilà en bien piteux état, monsieur Bernard, dit en français le marquis avec un sourire perfide sur les lèvres.

On avait jeté le négrier dans un endroit humide; aussi était-il couvert de boue et de poussière; il en avait jusque dans les cheveux. Le misérable roulait des yeux plus égarés que jamais; sa face livide, le tremblement dont tout son corps était agité auraient fait pitié à tout autre qu'à M. de Cauville.

— Déliez-le, ordonna celui-ci.

On débarrassa Bernard du baillon et des entraves.

Le négrier tomba plutôt qu'il ne s'assit sur une chaise en face du marquis.

— Laissez-nous seuls, M. Bernard et moi. Nous avons à causer, dit Cauville.

Quand les serviteurs furent sortis, le marquis s'accouda sur la table et de l'air le plus simple du monde commença l'entretien par ces mots :

— Eh bien, monsieur Bernard, comment avez-vous trouvé le petit logement où je vous ai fait installer tout à l'heure?

Bernard aurait voulu répondre, mais il n'était pas en état de parler; il étouffait encore, le baillon l'ayant à demi asphyxié; ses dents claquaient de terreur et ses yeux dilatés semblaient vouloir lui sortir de la tête.

— Vous paraissez ému, monsieur Bernard. Remettez-vous, je vous en prie, reprit Cauville. Ce nouveau logement ne serait-il pas de votre goût? Quelqu'un vous aurait-il importuné? Je donnerai des ordres pour qu'à l'avenir personne ne pousse l'inconvenance jusqu'à troubler vos méditations.

— L'avenir!... balbutia Bernard. Voulez-vous donc me faire enfermer de nouveau dans ce trou horrible?...

— Trou horrible!... Un logement si frais... Voilà comme vous traitez mon hospitalité, monsieur Bernard.

— Monsieur le marquis... par grâce... ne raillez plus...

Cauville prit un air sec et dur.

— Je ne raille pas, monsieur. Je vais vous faire jeter de nouveau dans ce cachot et je vous y laisserais mourir de faim si je n'étais pressé par les circonstances et obligé de faire un exemple public... Par conséquent, vous ne resterez dans ce trou horrible, comme vous dites, que deux ou trois jours, au bout desquels vous serez pendu à la porte du domaine...

Bernard se leva épouvanté.

— Pendu... dit-il. Mais pourquoi?

Cauville ricana.

— Pourquoi ? Mais, monsieur Bernard, vous le savez aussi bien que moi. Parce que vous êtes un traître.

— C'est faux... hurla le négrier d'une voix étranglée.

— Ce démenti n'est pas convenable. Est-ce que vous ne seriez pas un homme bien élevé, monsieur Bernard ? Dans ce cas, la pendaison suppléera à ce défaut d'éducation...

— On m'a calomnié, monsieur le marquis. Je ne vous ai pas trahi.

— Vous nous avez trahis, monsieur Bernard. Vous êtes l'espion d'Antonio Murcia, l'un des chefs des insurgés.

— Non, non, non...

— Nierez-vous qu'Antonio Murcia soit un insurgé ?

— Hélas !...

— Nierez-vous que vous avez eu avec lui un entretien aujourd'hui dans un lieu que vous croyiez désert ?

— Je ne le nie pas, mais si vous saviez...

— Que peut faire le secrétaire, l'officier d'ordonnance du marquis de Cauville avec Antonio Murcia, sinon trahir son chef et son maître ? Vous serez pendu, monsieur Bernard.

— Je vous jure, monsieur le marquis, que je ne suis pas coupable. Je vous jure que les apparences sont trompeuses.

— Ne jurez pas, c'est de mauvais goût et cela n'empêchera pas que vous soyez pendu.

Cauville parlait avec une telle conviction que Bernard sentit ses cheveux se dresser à sa tête.

— Grâce ! grâce ! M. le marquis, cria-t-il. Vous ne me condamnerez pas sans m'entendre ! Vous écouterez mes explications !

— Quelles explications, M. Bernard ? Ne venez-vous pas de m'avouer que vous avez des relations avec Antonio Murcia et qu'Antonio Murcia est bien le chef des insurgés ? La chose est claire à présent. Je n'ai pas besoin d'en savoir davantage. Si vous aviez nié les faits ou si vous aviez essayé de me prouver que ce Murcia n'a pas d'accointances avec les révoltés, alors je vous aurais écouté ? Mais vous avouez ; c'est parfait. Cela fait honneur à votre sincérité. Le ciel vous en tiendra compte probablement. Sur terre, par exemple, il ne reste plus qu'à vous pendre.

En prononçant ces derniers mots, le marquis se souleva pour tirer le cordon d'une sonnette, fixé au mur.

Bernard se précipita de son côté avec un tel empressement que le marquis, croyant qu'il en voulait à ses jours, s'arma du revolver.

— Ne craignez rien, fit Bernard en tombant à genoux. Je n'ai pas de mauvaises intentions. Je vous en prie, je vous en supplie, M. le marquis, n'appellez pas. Ne me faites pas jeter de nouveau dans cette espèce de tombe. Je ne suis pas un traître. Je ne suis pas un espion. Mais pour que vous me fassiez grâce, je ferai tout ce que

vous voudrez. Je puis vous rendre de grands services. Il est vrai que Murcia m'a demandé de lui servir d'espion ; mais c'est aujourd'hui qu'il m'a fait cette proposition. Comment aurais-je pu vous trahir, puisque que, avant cet après-midi, j'ignorais où se cachait ce Murcia et ce qu'il était ? Il m'a dit des choses qui ont de l'intérêt pour vous ; je vous les répèterai. Je pourrai peut-être le faire tomber lui-même dans un piège. Faites-moi grâce, monsieur le marquis. Vous ne savez pas quel homme je suis, vous ne vous faites pas idée des ressources que je possède. Si vous avez besoin d'un agent dévoué, habile, déterminé, je puis être cet agent, Vous n'en trouverez pas un pareil ailleurs. Monsieur le marquis... monsieur le marquis... N'appellez pas, ne sonnez pas... Tout, je ferai tout...

Bernard joignait les mains, se traînait sur les genoux, les yeux pleins de larmes. C'était un spectacle object que celui de cette lâcheté vis à vis des douleurs et de la mort. Le marquis, debout, le revolver d'une main, l'autre main sur le cordon de la sonnette, demeurait immobile, hésitant non par pitié, mais parce que certaines paroles du piteux drôle qui se vautrait à ses pieds éveillaient sa curiosité.

Tout à coup, il tressaillit.

Baissant la voix, jouant son va-tout, ayant recours aux dernières supplications et par un de ces miracles de l'instinct qui arrachent parfois aux mortels les plus vulgaires des mots où l'intuition va jusqu'au génie, Bernard venait de dire :

— Oui tout... Un crime s'il le faut... Je suis homme à ne reculer devant rien pour vous débarrasser d'un ennemi... d'un obstacle... Je puis vous imiter toutes les écritures... je puis... Oh ! je ne prétends pas que vous ayez jamais besoin de cela ; mais enfin on ne sait pas...

— Relevez-vous, monsieur Bernard, et reprenez votre place, dit Cauville en se rasseyant. Causons un peu.

Bernard obéit, jetant sur le marquis des regards suppliants, où cependant une lueur d'espoir venait de briller.

— Vous venez de me dire beaucoup de sottises, monsieur Bernard, fit Cauville. Nous allons essayer de démêler dans ce fatras s'il y a de quoi vous éviter le cachot ou la corde, ou tous les deux en même temps. Murcia, assurez-vous, vous a confié des secrets qui m'intéressent. Quels sont ces secrets ? Faites-moi un rapport véridique de vos relations avec ce drôle.

Bernard obéit, comme on le pense, et raconta tout ce que le lecteur sait, en entrant dans les plus minces détails.

Cauville écouta avec intérêt sans l'interrompre une seule fois. Il examina seulement, pendant que Bernard parlait, quelques papiers qu'il avait tirés de son portefeuille. Il en plia deux avec un soin particulier et les posa sur la table d'une manière distraite, au moins en apparence.

— Ainsi, dit-il, quand Bernard eut achevé son récit, M. Murcia est impatient de secouer l'autorité de mon honorable beau-père, le général Robert, et ce personnage

ambitieux voudrait profiter de son absence pour monter en grade à l'aide de quelque exploit, comme par exemple la destruction de Selmont?

— Oui, monsieur le marquis.

Cauville parut réfléchir un moment.

— A propos, fit-il tout à coup, qu'est-ce que cette histoire d'écriture que vous m'avez faite tout à l'heure, monsieur Bernard? Ai-je mal compris ou ne m'avez-vous pas dit que vous saviez imiter...

— Toutes les écritures, oui, monsieur le marquis.

— Je serais curieux de voir cela,

— A vos ordres, monsieur le marquis, dit Bernard avec empressement.

— Venez-vous asseoir ici, ordonna Cauville en se levant sans lâcher son revolver, et en montrant la place qu'il venait de quitter.

Bernard obéit.

— Voici du papier, de l'encre, des plumes. Nous allons voir si vous êtes un aussi habile homme que vous l'assurez.

Alors le marquis mit sous les yeux de Bernard un des deux papiers qu'il avait pliés et où l'on pouvait lire ce nom écrit d'une main de femme : *Juliette de Selmont*.

— Sauriez-vous imiter cette signature? demanda-t-il.

— Je n'en ai jamais vu de plus facile, déclara Bernard.

Et après un instant d'attention, il exécuta le faux sur une feuille volante.

Le marquis prit cette feuille, et compara la copie à l'original. Pas un muscle de son visage pendant cet examen, n'indiqua l'impression qu'il ressentait.

— Recommencez, dit-il enfin du ton le plus tranquille, recommencez sur ce papier...

Et il plaça devant Bernard l'autre papier qu'il avait plié précédemment.

Puis posant un doigt sur un endroit précis.

— Tenez, fit-il, ici.

Bernard ne réfléchit pas; il était dans un état de prostration morale où l'instinct de conservation, arrivé à son paroxysme, annihile toutes les facultés mentales de l'homme.

Seulement, comme il s'imaginait que sa vie dépendait de l'exécution des ordres qu'il venait recevoir, il mit toute la puissance de son être dans sa volonté de réussir.

Pour la seconde fois, donc il imita la signature de la marquise de Cauville, Juliette de Selmont.

Cauville reprit le papier sur lequel Bernard venait d'écrire. Ce mouvement trahit, par sa brusquerie même, l'intensité des sentiments qui le faisaient agir.

Il regarda, il regarda longuement.

C'était parfait.

Alors lentement il replaça ces papiers dans son portefeuille.

L'acte de vente des biens de Selmont était signé.

Un silence, qui se prolongea au delà de toute mesure pour les angoisses de

Bernard, suivit cet incident dont le négrier était loin de soupçonner toute la portée.

Jamais, dans toute sa carrière, Bernard ne passa aussi près de la mort. Cauville, le crime accompli, songea à se débarrasser d'un complice inconscient. Il jeta sur lui un regard sombre, et, quand il reprit le revolver qu'il avait posé sur la table, ce fut pour brûler la cervelle au négrier. Personne jamais n'aurait pu soupçonner la cause de ce meurtre. Pour les planteurs de Boyamo, Bernard était un traître ; pour leurs ennemis, Bernard était un négrier. A peine se serait-on préoccupé du moyen expéditif adopté par le marquis de Cauville pour débarrasser la terre d'un être pareil. Il l'aurait expliqué d'ailleurs par un cas de légitime défense. Si Bernard avait surpris la pensée du marquis, il eût frémi.

Mais une autre pensée, qui n'était pas spontanée, que les confidences mêmes de Bernard à propos de Murcia, avait fait naître dans l'esprit de Cauville, le fit changer de dessein.

Il désarma son revolver.

— Décidément, monsieur Bernard, vous ne serez pas encore pendu cette fois-ci ; dit-il en reprenant son air léger.

Le négrier poussa un soupir de profond soulagement.

— Mais nous n'avons pas fini, reprit le marquis.

Tout à coup il s'arrêta, plaça la main sur l'épaule de Bernard et lui dit :

— Vous m'avez promis, si je vous sauvais la vie, de me servir aveuglément. Je vous sauve la vie. Tiendrez-vous votre promesse ?

— Soyez-en sûr, monsieur le marquis.

— Vous ne servirez pas un ingrat d'ailleurs, Je vous paierai grassement.

— Ça ne diminuera pas mon zèle, fit Bernard qui commençait à reprendre un peu d'aplomb.

— Ecoutez. Murcia veut s'imposer aux siens par un coup d'éclat. Il me plaît d'aider Murcia.

— Vous ?

— Moi. Je hais le général Robert et je crois rendre service à mon parti en lui créant des difficultés dans sa propre armée. Murcia croit que la prise de Selmont lui donnera du relief. Et bien, je veux lui livrer Selmont.

— Comment cela ?

— Soyez attentif, monsieur Bernard. Cette affaire doit être exécutée dans les trois jours, quatre au plus. Il faut que Murcia trouve moyen, en quarante-huit heures, de répandre le bruit d'une attaque contre la propriété de don Caferès, par exemple, pour une date déterminée. Au jour convenu, je me transporterai sur le point menacé avec toutes nos forces et il lui sera facile alors d'enlever Selmont où il ne trouvera plus que quelques vieillards, quelques femmes et quelques chiens. Encore emmènerai-je les plus féroces parmi ces derniers. Avez-vous compris ?

— Parfaitement, fit Bernard stupéfait.

— Ne m'avez-vous pas dit, reprit Cauville, que vous pouviez trouver Murcia dans la montagne, à l'endroit appelé le gué du Chien ?

— Oui, monsieur le marquis.

— Eh bien, monsieur Bernard, vous allez réparer le désordre de votre toilette, reprendre des forces, monter à cheval et partir cette nuit même pour vous aboucher avec Murcia.

L'idée de courir à cheval dans la campagne, libre, fit monter une bouffée de joie dans le cerveau de Bernard encore obsédé par le souvenir du cachot et des rats.

— Vous direz à Murcia, continua Cauville, que sa victoire doit être complète, qu'il doit tout tuer ici et tout brûler... tout, hommes, femmes, tout... Vous comprenez bien.

— Soyez tranquille, monsieur le marquis, la bande de Lambourne s'acquittera consciencieusement de cette besogne.

— C'est ainsi que je l'entends. Maintenant, monsieur Bernard, pour mes amis, vous serez censé jouer un double jeu, et trahir les insurgés. Cependant cette affaire de Selmont terminée, je vous engage à disparaître, car vous vous trouveriez placé entre l'enclume et le marteau.

— Je suivrai votre conseil, monsieur le marquis, soyez en bien convaincu.

— Je vous promets de vous aider en vous fournissant des fonds pour aller vous faire pendre ailleurs.

— Monsieur le marquis est bien bon

— Maintenant allez vous apprêter, monsieur Bernard. Quand serez-vous de retour ?

— Demain dans la matinée.

— C'est très bien.

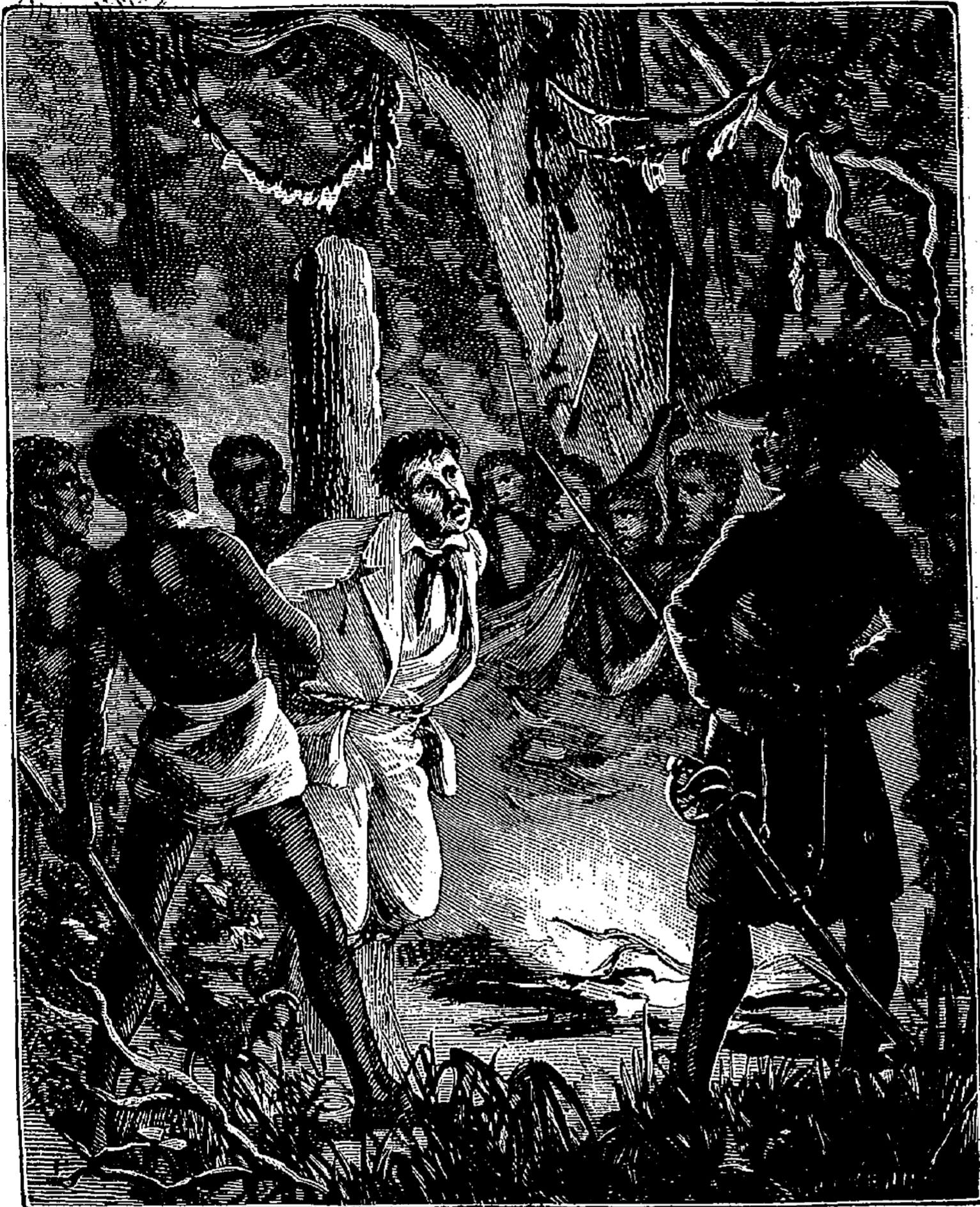
Le marquis sonna.

Les quatre bourreaux de Bernard se précipitèrent ; mais Cauville coupa court à leur zèle en disant :

— M. Bernard est libre comme auparavant.

Bernard sortit de la salle du conseil, la tête haute.

— Dans trois jours, grommela Cauville resté seul ; dans trois jours, ils pourront tout brûler ; Selmont sera vendu et payé. Dans trois jours, je serai veuf... Ah ! M^{me} la marquise, tant pis pour vous ! Je ne veux pas que plus tard vous puissiez prétendre que vous ne vous souvenez pas d'avoir signé l'acte de vente qui va me permettre de sauver ma fortune et mon nom... Ce Bernard ! Quelle étrange chose ! comme tout s'enchaîne ! J'allais signer son arrêt de mort et c'est lui qui, sans le savoir, a signé l'arrêt de mort de M^{me} la marquise de Cauville, et avec le nom de la victime encore !



... — Ils aiment l'homme blanc, les pauvres garçons... (Page 319.)

CHAPITRE XVII

De Charybde en Scylla.



Qu'il ne faut pas espérer faire sentir au lecteur, s'il n'y met pas toute la dose d'imagination dont il est capable, c'est l'impression de joie folle, extravagante, avec laquelle un homme, emporté par un bon cheval, aspire l'air libre et frais du soir, lorsqu'il sort d'un cachot noir et fétide où il pouvait craindre d'être retenu longtemps, sinon toujours. Honnête

ou gredin, il goûte une jouissance également vive. Toutes les sensations, successives et lentes, d'une convalescence, se trouvent en quelque sorte réunies dans une rapide impression, forte et pénétrante.

Bernard galopait dans la campagne, comme un Arabe pendant une fantasia, poussant par moments des hurrahs. Il l'avait échappé belle, et, tel avait été le trouble de son esprit que, deux heures après son entretien avec Cauville, il ne s'était pas encore rendu maître de lui-même et n'avait pas repris son équilibre mental.

Tout ce qu'il savait, c'est qu'il se rendait dans la montagne, auprès d'Antonio Murcia, pour lui faire des propositions extraordinaires auxquelles, lui, Bernard, n'avait pas encore eu le loisir de réfléchir; tout ce qu'il sentait, c'est qu'il était libre ! libre ! libre !

Et vraiment, l'homme en général, et le négrier en particulier, est un animal singulièrement égoïste, car, en pareil cas, s'il fait un retour de pensée vers d'autres êtres humains, moins heureux, rivés au sort auquel il vient d'échapper, c'est beaucoup moins pour les plaindre de leur misère que pour jouir avec plus de raffinement, par la comparaison de sa propre chance. Bernard aurait pu, non sans repentir, accorder une pensée de commisération à tant de misérables qu'il avait arrachés, sans droit ni raison, à leur pays et à leurs affections, pour les condamner à une captivité non moins douloureuse que celle par laquelle il venait de passer. Mais il n'en fit rien, absolument rien. Il se réjouissait et c'était tout.

Il y avait loin, même pour un bon cheval, jusqu'au gué du Chien, ainsi que s'appelait l'endroit où Antonio Murcia lui avait donné rendez-vous. Bernard avait une traite de soixante kilomètres à peu près à fournir, soit quatre heures de grand trot, encore par des chemins de traverse.

Il connaissait la route pour l'avoir faite plusieurs fois jadis quand le pays était tranquille, en partie de plaisir, avec des femmes et des amis.

Ce gué du Chien était un endroit sauvage, situé à douze kilomètres environ, après qu'on était entré dans la montagne, ou plutôt dans l'étroite vallée formée par le contrefort le plus avancé du côté de Boyamo de la sierra Maestria. Un affluent du Rio-Cauto, charmante rivière qui se transformait en torrent à mesure qu'on remontait vers sa source, arrosait cette vallée, s'ouvrant un passage entre les rochers et coulant sous les ombrages d'une profonde forêt.

On appelait gué du Chien, un endroit, où prise entre deux rochers de vingt mètres de haut, elle ne laissait qu'un passage sur sa rive droite, passage tellement étroit qu'un cavalier avait de la peine à le franchir, même dans la saison où les eaux sont basses, et au delà duquel le rocher tournant tout à coup formait une barrière infranchissable. Il fallait alors traverser la rivière à gué pour gagner la rive gauche, où les hauteurs s'élargissaient comme un cirque encaissé dans un bois épais.

Le gué était si facile à passer qu'un chien de haute taille pouvait le franchir sans nager. De là son nom de gué du Chien.

Ce passage si pittoresque n'en constituait pas moins un point d'une défense commode, d'autant plus que, en aval du gué, la rivière coulait dans un lit profond. Il était donc logique que les insurgés s'y fussent retranchés.

Tel était l'endroit vers lequel se dirigeait Bernard.

Pendant les trois premières heures de sa course à travers les plantations, il ne fit aucune rencontre et ne songea pas un instant au risque d'un pareil voyage ; mais, à l'entrée de la montagne, une vague inquiétude tempéra peu à peu les élans de sa joie.

Depuis une heure, il faisait nuit.

En plaine, une nuit de Cuba n'a rien d'effrayant ; mais à Cuba, comme ailleurs, en forêt, la nuit est la nuit, c'est-à-dire l'obscurité profonde, triste, où les choses ne paraissent plus que comme de vagues apparences, ont je ne sais quoi de spectral, tout à fait troublant pour ceux qui n'en ont pas l'habitude.

Bernard modéra l'allure de son cheval.

Le chemin n'était pas large d'ailleurs et il ne fallait pas se jeter sur les arbres ou les rochers.

Il n'y a rien de calmant comme les ténèbres, même quand on est libre de ses mouvements. Il y passe des bruits bizarres, qu'on s'explique et qui vous inquiètent quand même. On dit en vain : ce murmure est celui de l'eau qui coule dans les pierres, ce chuchotement est celui des feuilles que la brise agite, ce bruit sec est celui d'une branche qui se casse sous le poids d'un animal quelconque ; ces rumeurs, quelle que soit leur nature, semblent lugubres et le cœur se serre comme à l'approche d'êtres qui n'appartiennent pas aux races et aux espèces que l'on connaît.

Bernard se défendit vaillamment contre des idées superstitieuses, mais ce fut pour retomber dans des craintes réelles.

Les hommes qu'il allait rencontrer au gué du Chien étaient ceux de Lambourne, c'est-à-dire selon toute vraisemblance des esclaves fugitifs et parmi eux les Mayombés échappés de la *Belle-Rosalie*.

N'était-il pas bien hardi d'aller trouver de pareilles gens ? Quand ils le verraient, ne chercheraient-ils à compléter leur vengeance en lui faisant subir un sort analogue à celui de sa corvette ? Il n'avait pas de sauf-conduit : après tout.

Bernard eut envie de retourner sur ses pas.

Mais le retour, c'était la potence assurée.

Bernard poussa de l'avant.

Une réflexion le rassurait. Antonio Murcia avait tout intérêt à se servir de lui, et, par conséquent, il ne devait pas courir de danger en se rendant au camp des insurgés. D'ailleurs, lorsqu'il connaîtrait les propositions du marquis de Cauville, une pareille aubaine le disposerait en faveur de celui qui la lui apportait.

Ces réflexions rendirent du cœur à Bernard qui fit trotter de nouveau son cheval.

De l'entrée de la montagne jusqu'au gué du Chien, le trajet lui prit deux heures.

Depuis quelques minutes Bernard sentait qu'il approchait, car le chemin se trouvait de plus en plus serré entre la rivière et les rochers. Rientôt des lueurs lointaines, qui se reflétaient dans l'eau, lui révélèrent le voisinage du camp.

Le cœur de Bernard se mit à battre.

Il avança cependant.

A la fin, il y eut si peu d'espace entre la rivière et le rocher que les pieds du cheval frappaient dans l'eau et que le cavalier frôlait les pierres avec ses bottes.

De grandes lueurs éclairaient vaguement les fonds sombres, faisant reculer les ténèbres, et l'on apercevait dans un crépuscule rougeâtre, entre terre et ciel, les fûts des arbres, pressés les uns contre les autres, comme des hommes dans une foule. Les foyers, d'où partaient ces lueurs, étaient cachés par les hauteurs rocailleuses de la rive gauche. Il en résultait qu'avant d'arriver au gué, situé juste au point où ces hauteurs s'écartaient de la rivière, Bernard marchait dans la nuit profonde.

Soudain, comme il allait toucher au gué, sa monture fit un brusque mouvement en arrière, puis s'arrêta, et Bernard sentit la pointe d'une lance sur sa poitrine.

En même temps un coup de sifflet aigu partit à la hauteur des naseaux du cheval.

D'ailleurs Bernard ne voyait nullement l'homme qui tenait son cheval au mors et qui le menaçait d'une lance.

En réponse au coup de sifflet, une voix retentissante proféra quelques mots dans un langage que Bernard ne comprit pas mais qu'il reconnut pour un idiome africain.

La sentinelle, qui avait arrêté le négrier sans crier gare, répondit dans la même langue.

Alors la voix de l'autre côté de la rivière dit en espagnol :

— Que venez-vous chercher ici, senor cavalier ?

Bernard répondit :

— Je suis chargé d'un message important pour le senor Antonio Murcia.

— Quel est ce message ? demanda la voix.

— Je ne puis le confier qu'à lui-même, répliqua Bernard.

Il y eut un moment de silence, correspondant sans doute à un mouvement d'indécision de la part de l'homme qui interrogeait Bernard. Enfin il reprit la parole :

— Qui êtes-vous, senor ? D'où venez-vous ? Quel est votre nom ?

Ce fut au tour de Bernard à hésiter.

Pourtant il se décida.

— Je viens de Selmont, et je me nomme Bernard, dit-il.

L'homme éclata de rire en entendant cette réponse et cria un mot dans le langage que Bernard ne comprenait pas.

Aussitôt la sentinelle invisible tira le cheval, et, un instant après, Bernard, entrant dans le cercle éclairé par les feux allumés sur l'autre rive, traversa le gué du Chien, conduit par un nègre armé d'une lance.

En même temps, il voyait le camp des insurgés et il en était vu.

Une cinquantaine de foyers flambaient au pied des rochers escarpés qui décrivait un demi-cercle dont l'autre extrémité se perdait dans l'ombre. Les herbes, les arbustes, les lianes accrochées de tous parts aux pierres, les tapissaient d'une manière pittoresque. Par place, la pente était plus douce, les arbres l'escaladaient penchés les uns sur les autres. Le camp s'étendait dans l'arène, faite d'une prairie, ou vaguement, on pouvait apercevoir des silhouettes d'animaux couchés.

Les insurgés formaient un petit corps d'armée de cinq à six cents hommes, composé de nègres pour les trois cinquièmes, dont la moitié n'étaient vêtus que d'un pagne et d'une sorte de blouse ou de chemise de toile.

Accroupis autour du feu dans le plus grand désordre, la plupart dormaient; d'autres fumaient en jouant ou en causant. Aux lueurs mouvantes des foyers, ces figures jaunes ou noires, rudes et grossières, offraient un spectacle qui n'était rien moins que rassurant.

Volontiers, on s'imagine ainsi une troupe de démons et un coin de l'enfer. L'imagination reposée, en ramenant les choses à la réalité, on n'avait plus sous les yeux qu'une formidable bande de brigands déterminés, armés de fusils, de lances, de flèches, de haches et de couteaux.

Bernard eut peine à dissimuler une grimace en approchant de l'autre rive, d'autant qu'il lui sembla reconnaître, au premier rang des noirs qui attendaient sa venue, les Mayombés de la *Belle-Rosalie*.

En tête et séparé des autres par la distance que des inférieurs laissent entre eux et leur chef, se tenait un nègre de taille colossale et de visage atroce, qui devait être l'interlocuteur de Bernard et dans lequel celui-ci, non sans frémir, n'hésita pas à reconnaître Lambourne.

Dès qu'il eut touché l'autre rive, Lambourne le saisit par le bras et le jeta brutalement à bas de cheval.

— Eh bien, mon petit rat, tu viens donc nous voir, lui dit-il pendant que Bernard tombé sur les mains se relevait, déjà blême de terreur.

Cet acte du chef fut comme un signal. En un clin d'œil, Bernard se vit enveloppé par un cercle de nègres hurlant, riant, grinçant des dents; il sentit des ongles s'enfoncer dans sa chair, des mains violentes secouer ses vêtements, des doigts crispés tirer ses cheveux et sa barbe. Il en disparut même quelques mèches, et des gouttelettes de sang coulèrent sur son visage.

Il cria de douleur.

Alors Lambourne éclata de rire; puis, tout à coup, d'une voix de tonnerre il

prononça un mot ; tout le monde recula et Bernard se trouva dégagé. Un silence profond s'établit aussitôt.

— Que viens-tu faire ici ? demanda Lambourne.

— Je viens parler à Antonio Murcia, répondit Bernard d'une voix tremblante.

— Il n'est pas ici, mais nous l'attendons, déclara Lambourne. Tu vas l'attendre avec nous ?

— Si vous voulez bien, fit Bernard reprenant courage. Mais vous me garantirez, senor...

— Appelle-moi colonel.

— Je ne demande pas mieux. Je disais donc, colonel, que j'attendrai volontiers le senor Murcia avec vous, mais que vous me garantirez contre les violences de vos hommes, car je viens ici pour vous rendre service.

— Toi ! s'écria Lambourne.

Il cessa de rire, croisa les bras et regarda Bernard.

Toujours terrible, le colonel Lambourne paraissait grotesque ou sérieux suivant qu'il riait ou ne riait pas. Il était vêtu d'une vaste houppelande qui se trouvait juste pour sa taille, serrée à la ceinture par un cordon doré, auquel pendait un sabre. Il portait un chapeau à panache multicolore. Quand il gesticulait en faisant ses grimaces ordinaires, cet accoutrement le rendait ridicule ; Lambourne ressemblait alors à un ogre risible. Mais au repos, sa taille et ses membres athlétiques rentraient dans leur harmonie et son costume ne s'adaptait pas mal à sa personne.

Son visage était effrayant ; il avait le regard à la fois fuyant et féroce ; il était énergiquement laid ; ce nez écrasé, ces lèvres lippues, cette mâchoire énorme auraient mieux convenu au masque d'un cyclope qu'à celui d'un homme.

— Toi, nous rendre service ! répéta-t-il en jetant sur Bernard un regard empreint du mépris le plus profond.

Soudain, ses traits se détendirent ; il ricana et prenant Bernard par l'oreille il le traîna autour du cercle en disant :

— Voilà un nouvel ami des noirs, le petit négrier chéri, un amour de blanc, il veut nous rendre de nouveaux services, à nous autres, pauvres diables de race inférieure. Il nous en a pourtant rendu assez, quand il nous a, gratuitement transportés d'Afrique en Amérique pour nous initier aux douceurs de la civilisation, aux joies du travail forcé, aux charmes de la vie sans femmes, aux suavités du fouet et du bâton, aux ivresses des chaînes, aux félicités des membres coupés ou arrachés par les chiens et aux délices de la mort dans les caveaux remplis de rats et de serpents.

Soudain il lâcha Bernard qui tomba à la renverse.

Lambourne lui donna un coup de botte et dit :

— Debout !

Alors la foule ne put plus se contenir ; ce fut un délire de cris, une explosion de rires, un tonnerre d'applaudissements ; ceux-ci frappaient des mains, ceux-là

piétinaient, quelques-uns dansaient, et peu à peu, tout le camp, s'éveillant, abandonna les feux et forma cercle autour du négrier, tourmenté par Lambourne.

Bernard s'était levé.

— Colonel, vous vous méprenez, je vous jure. Je ne suis pas votre ennemi. Oh ! pourquoi le *senor Antonio Murcia* n'est-il pas ici ?

Lambourne souriait d'un air narquois

— Il va venir, dit-il. Un peu de patience, *senor Bernard*. Nous l'attendons ensemble. Il faut bien se distraire en attendant.

Soudain, il se tourna vers quelques-uns des hommes.

— Au poteau ! cria-t-il.

Cet ordre souleva une longue exclamation.

Bernard se sentit saisi, emporté dans la foule qui s'ouvrait pour lui livrer passage, et, avant qu'il eût pu se reconnaître, il se trouva lié à un poteau, les mains derrière le dos avec le poteau lui-même entre les bras. Dans cette position atroce, les nerfs distendus, les reins froissés, la peau déchirée sous les vêtements, le misérable poussait des cris lamentables.

La foule hurlait de joie.

— Et maintenant, mon joli petit Bernard, comment allons-nous passer notre temps ? dit Lambourne.

— C'est une trahison ! c'est une indignité ! *Antonio Murcia*...

Ces cris de Bernard amusaient beaucoup Lambourne.

— Qu'il est donc impatientant, ce petit rat, fit-il. Puisque je te dis qu'*Antonio Murcia* va venir. Mais que pourrions-nous faire en attendant ? Voyons, joli petit Bernard. On pourrait tout doucement... tout doucement, te scier les pieds et les mains.

Un long éclat de rire courut dans la foule.

— Grâce ! murmura le misérable dont le front était couvert de sueur.

— Cela ne te va pas trop, reprit Lambourne. Préférerais-tu cuire à petit feu... Non, pas encore cela... Ah ! mignon, que tu es donc difficile à satisfaire !... Mais voici qui va t'aller... Je vais te faire écorcher tout vivant... Précisément, nous manquons de tambours...

Une sorte de houle remua l'assistance ; elle s'amusait énormément. Seuls quelques *Moyambés*, qui ne comprenaient pas l'espagnol, gardaient l'air sérieux et se rapprochaient du prisonnier d'une manière inquiétante.

— Le diable m'emporte ! fit remarquer Lambourne en montrant ces sauvages. Les camarades te mangent déjà des yeux. Ils aiment l'homme blanc, les pauvres garçons et je n'ai qu'un mot à dire pour qu'ils te servent avec leurs dents une marque de sympathie.

Bernard les suivait des yeux avec terreur, mais il n'avait plus la force de parler ; il beuglait sourdement et ses joues étaient couvertes de larmes.

Lambourne impitoyable poursuivit le cours de ses plaisanteries.

— Je vois qu'être écorché n'est pas encore ton fait. Pourtant, mon chéri, j'aurais donné l'ordre de faire rougir les tenailles... Mais n'en parlons plus. On ne sait vraiment que t'offrir. Voyons, camarades, ajouta-t-il en s'adressant à ses hommes quelqu'un a-t-il des propositions à faire?

À peine eut-il lâché ces mots qu'un effroyable vacarme éclata, chacun indiquait un supplice. Dans la rumeur générale, Bernard entendait passer des mots comme ceux-ci :

— Il faut l'empaler.

— Le faire rôtir entre deux pierres.

— Le pendre par les pieds et lui arracher les cheveux un à un.

— Le faire manger par les chiens.

— Le laisser mourir de faim.

— L'étouffer sous les excréments.

— Le tuer à coups de bâton.

— L'attacher à la queue de son cheval.

— Lui couper la langue, lui enlever les dents, le détailler membre par membre.

— Eh bien, mon petit coco, tu n'as que l'embarras du choix, dit Lambourne qui se tenait les côtes.

Tout à coup, la foule s'écarta et Antonio Murcia parut suivi de plusieurs mulâtres dont l'extérieur annonçait des chefs.

Aussitôt le silence se fit ; on n'entendit plus que les cris de Bernard.

— Grâce ! grâce ! à mon secours ! señor Murcia...

Murcia, en regardant Bernard, laissa échapper un sourire de méchanceté infernale. Cet homme était cruel naturellement et devait se plaire à voir souffrir ses ennemis. Mais de pareilles bagatelles n'étaient pas de nature à le détourner des choses sérieuses.

— Voilà un contretemps dont je suis douloureusement affecté, señor Bernard dit-il avec courtoisie. Ces braves gens ne sont pas encore faits à l'idée de voir en vous un de nos amis dévoués... Faites délier le señor Bernard, mon cher Lambourne.

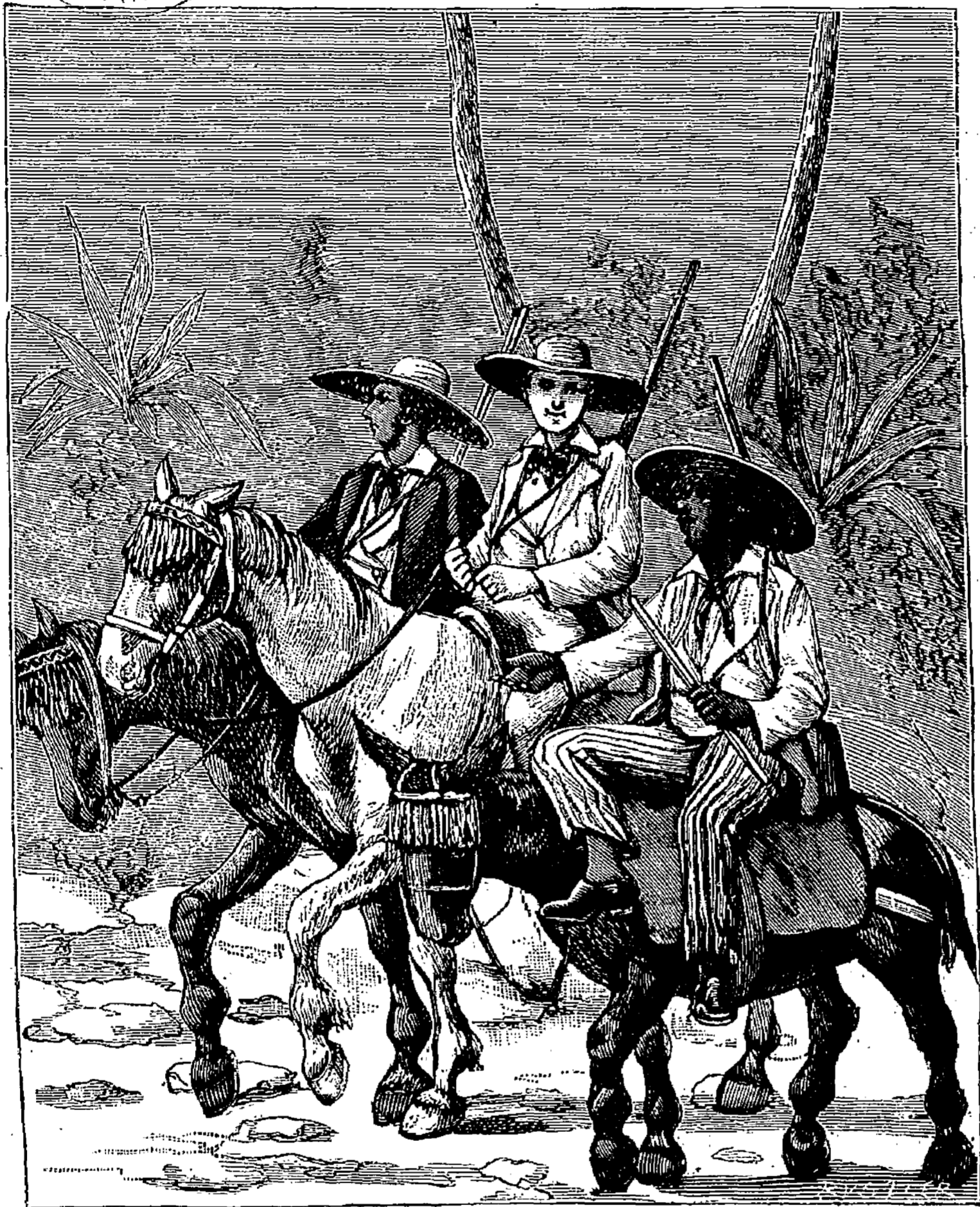
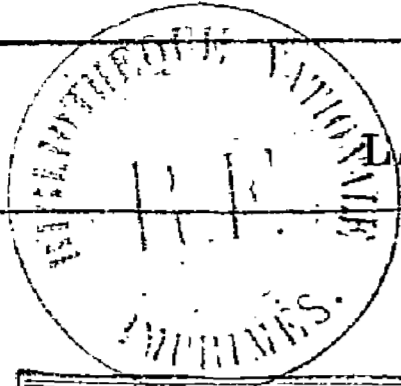
Sur un signe du géant, on détacha Bernard qui poussait des gémissements lamentables.

Quand il fut libre, la douleur ne lui permit pas de rester debout ; il tomba plutôt qu'il ne s'assit au pied du poteau même.

— Vous semblez un peu accablé, señor Bernard, reprit paisiblement Murcia. La fatigue du voyage sans doute ? Remettez-vous, remettez-vous. Si vous vous êtes dérangé pour venir me trouver ici, si vite, c'est que vous avez des choses importantes à me communiquer, je le devine.

Bernard fit un signe affirmatif.

— Dans un instant alors, je suis à vous.



Edouard était monté sur un cheval... (Page 327.)

Murcia fit mine de s'éloigner avec Lambourne et les mulâtres qui l'accompagnaient.

— Ne me laissez pas seul, cria Bernard... Je vous en supplie... Ils me tueront. Par le fait, les Mayombés continuaient à rôder autour du négrier en lui jetant des regards farouches.

Murcia dit quelques mots aux gens de sa suite.

Deux d'entr'eux prirent Bernard par le bras et l'aiderent à marcher derrière

Murcia jusqu'à une petite distance de la tente où leur chef leur fit signe de s'arrêter.

Murcia et Lambourne entrèrent seuls sous cette tente, où, usant de nos privilèges de romancier, nous les suivrons.

— Quelle nouvelle, général? demanda Lambourne.

— Bonnes et mauvaises, répondit Murcia.

— Voyons les bonnes.

— L'insurrection gagne. Les troupes espagnoles ont subi plusieurs défaites près de la Havane. Avant un mois nous aurons quatre ou cinq mille hommes sous nos ordres dans la province. Enfin nos amis des États Unis nous envoient un navire chargé d'armes et de munitions qui touchera aux côtes dans deux jours. Voilà les bonnes nouvelles.

— Les mauvaises maintenant?

Murcia fronça le sourcil.

— Le général Robert est sur ce navire. Dans quatre jours, il reprendra le commandement.

— C'est un chef habile, après tout, dit Lambourne.

— On le prétend, répliqua Murcia avec un sourire amer.

— Il l'a prouvé. L'organisation qui nous permet de faire trembler nos tyrans est son œuvre.

— C'est un blanc, Lambourne.

— Qu'importe, s'il nous aide à nous délivrer des blancs?

Murcia haussa les épaules.

— C'est un blanc, te dis-je. Il soutiendra sa race. Avec lui, Lambourne, plus de justice par le fer et le feu; avec lui, Lambourne, plus de fêtes sanglantes où notre haine, à nous autres hommes de couleur, trouve à se satisfaire.

Lambourne fronça les sourcils.

— Tu as raison. Mais que faire?

— Il faudrait qu'un événement heureux, qu'un succès militaire me plaçât sur le même rang que lui... Nous serions à deux de jeu alors... Il ferait l'humanitaire à la tête de ses hommes... Moi, à la tête des miens, je ferais le justicier...

— Et moi, je serais ton lieutenant! s'écria Lambourne enthousiasmé.

— Trois jours... trois jours seulement devant nous... A propos, ce Bernard... qui sait? Tu as été dur pour le scélérat, puisqu'il peut nous servir.

Lambourne éclata de rire.

— Baste! il fallait bien donner cette petite satisfaction à nos hommes. Le coquin de négrier aura eu un avant-goût de ce qui l'attend s'il nous trahit.

Murcia sourit.

— Voyons ce qu'il nous veut, dit-il.

Lambourne sortit et revint un instant après, tenant Bernard sous le bras.

Pendant son absence, Murcia avait pris une bouteille, placée sur une sorte d'es-cabeau, et avait rempli trois verres.

Dès que Bernard parut, vacillant sur ses jambes, faible et pâle, le Cubain lui tendit un verre.

— Buvez cela, *senor*. C'est un rhum merveilleux. Quand vous aurez bu, vous redeviendrez gaillard et dispos. Je suis désolé de l'erreur dont vous avez été victime. Le colonel Lambourne ne se rappelait pas ce que je lui avais dit du précieux concours que vous devez nous prêter, d'autant plus que vos engagements vis-à-vis d'e nous ne datent que d'aujourd'hui même.

— Je me suis excusé, affirma Lambourne.

Bernard but et réellement le cordial lui rendit des forces.

— Ouf! fit-il.

— Avouez que l'erreur est aussi excusable que la surprise de vous voir ce soir même au camp est grande, reprit Murcia. Que vous est-il arrivé? Don Caferès vous a-t-il fait chasser de Selmont?

— Chasser! non, dit Bernard avec un soupir. Il a failli m'y faire rester pour toujours.

Il raconta alors comment il avait été garrotté, bâillonné et jeté dans un cachot.

— Ils n'y vont pas non plus de main morte là-bas, fit observer Lambourne.

— Mais comment vous en êtes-vous tiré, *senor* Bernard? demanda Murcia.

Bernard avait prévu la question et il avait préparé la réponse en cheminant, car il eût couru trop de risques à répéter les choses exactement comme elles s'étaient passées.

— M. de Cauville ne s'était montré si violent à mon égard que pour mieux dissimuler son jeu, raconta-t-il. Quand ses amis furent partis, il me fit tirer du cachot et eut un long entretien avec moi. Depuis qu'il avait été averti de mes rapports avec le *senor* Murcia, il avait conçu le projet de m'employer pour mettre à exécution un dessein qui va vous paraître extraordinaire comme à moi, mais je ne puis vous répéter que ce qu'il m'a dit.

— Quel est ce dessein?

Bernard fit connaître aux deux chefs insurgés les propositions du marquis.

Murcia et Lambourne se regardèrent avec surprise.

— Voyons, j'ai bien compris, dit le Cubain. Le marquis de Cauville nous propose de nous livrer Selmont sans défense sérieuse et nous demande d'exterminer tout ce que nous y trouverons.

— C'est bien cela.

— Pendant ce temps, il conduira toutes les forces dont il dispose dans un autre domaine, éloigné de Selmont, sous prétexte de le garantir contre une attaque des nôtres.

— Vous avez parfaitement compris.

— Mais enfin que laissera-t-il à Selmont?

— Quelques vieux serviteurs, quelques femmes...

— Des femmes, Lambourne...

— J'entends bien.

— A propos, la marquise n'est-elle pas à Selmont ?

— Elle y est, répondit Bernard. Et ma foi ! entre nous, senores, j'ai idée que c'est d'elle surtout que le marquis songe à se débarrasser.

Murcia se mit à rire.

— Voilà ton affaire, Lambourne. Il paraît qu'elle est fort belle, cette marquise.

Le nègre ne répondit pas ; mais ses yeux brillèrent d'un tel éclat, qu'il n'y eut pas le moindre doute à avoir sur sa pensée.

— Senor Bernard, les propositions que vous nous apportez de la part du marquis de Cauville sont tellement inattendues qu'elles légitiment une certaine inquiétude de notre part. Qui nous assure que vous ne nous tendez pas un piège, d'accord avec nos ennemis ?

— J'ai pensé à cela, dit Bernard. Mais il vous est bien facile de ne pas donner dans une embûche. Votre attaque doit avoir lieu pendant la nuit. Vous n'avez qu'à surveiller les environs de Selmont. Si vous n'en voyez pas sortir le marquis à la tête de toutes ses forces, le jour précédent, c'est que l'on vous tend un piège. Si, au contraire, vous pouvez être informé sûrement de son départ, c'est que la place n'est plus défendue, et, pour prévenir tout retour offensif, vous n'avez qu'à faire surveiller les opérations de la troupe commandée par M. de Cauville. Vous ne manquez pas d'hommes capables de vous rendre un service de ce genre.

Murcia et Lambourne se consultèrent du regard.

— Il a raison, dit ce dernier, avec quelques précautions, nous ne courrons aucun risque.

Soudain le visage de Murcia prit une expression de joie farouche.

— Nous détruirons Selmont dans trois jours, s'écria-t-il. La junte insurrectionnelle ne pourra pas refuser un commandement en chef à l'habile homme qui aura supprimé le plus redoutable repaire de nos ennemis dans la province. Nous serons à deux de jeu alors, général Robert... Et ce qui me transporte, c'est que nous allons brûler Selmont. Selmont la maison de son père... C'est que nous allons tuer les anciens serviteurs de son père... C'est que... A toi, la marquise, Lambourne... Ah ! général Robert, tu ne connais pas encore tous les sacrifices que l'on doit faire à la cause que l'on adopte.

Murcia se frottait les mains en parlant, il était hideux de joie haineuse, d'envie et de cruauté ; il avait l'âme d'Yago sur le visage, comme il en avait les passions dans le cœur.

— Alors vous consentez, reprit Bernard quand cette explosion se fut apaisée, je puis aller rendre compte de mon message.

— Partez, senor Bernard., vous direz au marquis de Cauville que dès demain don Caferès aura reçu avis de l'attaque qui le menace et que pendant deux jours,

il n'y aura pas un laveur de vaisselle qui puisse faire un pas en dehors de son domaine, sans constater la présence de nos espions.

Bernard n'avait plus qu'à se retirer, cependant il examinait tour à tour Murcia et Lambourne et paraissait hésiter.

— Vous avez quelque chose encore à nous demander, fit Murcia qui devina son embarras.

— Oui, senores, repondit Bernard. Ces diverses aventures m'ont créé une situation bien difficile. Après l'attaque de Selmont, qu'on ne manquera pas d'attribuer à mes indications et dont le marquis aura intérêt à me laisser la responsabilité, il faudra bien que je me réfugie auprès de vous. Mais l'accueil que l'on m'a fait ici aujourd'hui..

Les deux chefs insurgés éclatèrent de rire.

— C'est une erreur, je vous le répète, dit le Cubain. Vous pourrez venir en toute sûreté vous réfugier dans notre camp, senor Bernard, et nous y trouverons l'emploi de vos talents.

— Pourtant méfiez-vous des Mayombés... ajouta Lambourne.

Sur cette recommandation, le géant sortit, et, quelques instants après Bernard monté sur son cheval et conduit par un nègre armé d'une lance, traversait de nouveau le gué du Chien.

Le camp avait repris son aspect ordinaire, les hommes indifférents en apparence regardaient passer le négrier sans bouger. Le bruit s'était instantanément répandu parmi les révoltés que c'était un espion des chefs. Il était devenu sacré pour eux.

Bernard put s'éloigner en toute sécurité, mais il reprit le chemin du gué du Chien de Selmont avec beaucoup moins d'entrain que la première fois. L'avenir ne lui apparaissait rien moins que certain et les os lui faisaient grand mal. §

CHAPITRE XVIII

Maison abandonnée.



QUATRE jours après les événements que nous venons de rapporter, trois personnages bien connus du lecteur quittaient Boyamo et s'enfonçaient dans la campagne, se dirigeant vers le domaine de Selmont.

Deux d'entr'eux étaient montés sur d'assez mauvais chevaux de louage ; le troisième, avec une majesté presque impériale, se tenait à califourchon sur un âne.

Dans les deux premiers, nous saluerons le second et le novice du *Tantale*, c'est-à-dire Justin et Edouard ; le troisième était notre vieille connaissance, l'Oncle-Tom.

Ils s'acquittaient ce jour-là d'une démarche que Crenancier aurait du faire lui-même depuis huit jours. La semaine précédente, il avait reçu une lettre pressante du marquis de Cauville l'invitant à se rendre à Selmont pour s'entendre avec lui au sujet d'un transport de marchandises de Cuba à New-York et du remboursement assez considérable qui devait en résulter.

Absorbé par les soins du chargement, peu soucieux d'ailleurs de quitter son bâtiment et moins désireux encore de voir le marquis, le capitaine Crenancier avait fait la sourde oreille et ne s'était pas dérangé.

— M. le marquis peut bien venir ou envoyer quelqu'un me communiquer ses intentions, disait-il dans l'intimité à Edouard et à l'Oncle-Tom. Mon armateur m'a mis à sa disposition du Havre à Cuba. Nous sommes arrivés, n'est-il pas vrai !

Edouard ne donnait pas trop raison au capitaine parce qu'il espérait se rendre avec lui à Selmont et revoir M^{me} de Cauville, la sœur de la petite Lucie, à laquelle il songeait souvent, car c'était la seule créature, avec M^{me} Morin, vers laquelle sa pensée retournait quand il rêvait à la vieille Europe.

L'Oncle-Tom donnait raison au capitaine par principe, comme toujours, il ignorait ce qu'il approuvait ainsi, car il n'entrait pas dans ses habitudes d'écouter ce qu'on lui disait, à moins de cas extraordinaires.

Le capitaine reçut une seconde lettre plus impérative que la première, et dans laquelle, en style fort maussade, Cauville rappelait à Crenancier les instructions de Pénaire.

Le capitaine lança une triple bordée de jurons pour donner plus de force à son refus de se rendre à l'invitation du marquis.

Mais le capitaine était normand. Il n'alla pas à Selmont, il y envoya son second, avec une belle lettre où il arguait d'une entorse pour rester à bord du *Tantale*.

Cette lettre fut toute une affaire à rédiger. Chaque mot de politesse écrit arrachait à Crenancier trois ou quatre injures parlées, et, à la formule de « Veuillez, agréer, monsieur le marquis, etc., etc., de votre serviteur, etc., etc. » le capitaine ajouta à haute voix :

— Qui vous souhaite d'être emporté par tous les diables, afin de ne plus jamais voir votre frimousse de chacal.

La lettre écrite, Crenancier dit à Justin.

— Vous vous ferez accompagner par deux hommes et vous prendrez des armes, parce qu'après tout la campagne n'est pas trop sûre, avec tous ces moricauds en révolte.

Justin lui répondit qu'il n'y avait aucun danger, la bande de Lambourne n'exerçant ses ravages que dans une cercle situé en dehors de Selmont.

— Est-ce qu'on sait ? murmura Crenancier.

Ce fut le moment qu'Edouard choisit pour demander à accompagner Justin, et d'abord Crenancier s'y refusa :

— J'ai pris l'engagement de l'envoyer dans les mats quand il fait grand vent, dit le capitaine ; je n'ai pas pris l'engagement de le faire massacrer par les démons noirs de Lambourne.

— Mais puisqu'il n'y a pas de dangers, fit Edouard.

Il insista tellement, il y avait un tel désir de faire cette promenade dans le ton de sa voix et dans ses yeux brillants, que Crenancier, incapable de résister aux supplications de son novice, finit par céder. Il décida seulement que l'Oncle-Tom accompagnerait Justin et Edouard, ce dont l'Oncle-Tom fut enchanté.

— On ne peut rien refuser à ce gamin-là, grogna Crenancier en tirant l'oreille du novice. Gare les poules, plus tard.

Par le fait, le digne capitaine, malgré toute la scélératesse dont il se prétendait doué, adorait le jeune garçon, pour lequel il se serait fait hacher. Aussi, lorsqu'il se rappelait les insinuations du banquier Pénaire, Crenancier se clignait de l'œil à lui-même comme au souvenir d'une excellente farce.

La matinée suivante fut occupée à chercher des montures pour les trois voyageurs. Ils ne purent trouver à des prix raisonnables que deux vieilles rosses et un petit âne. Les gens qui possédaient des chevaux ne se souciaient pas de les laisser sortir de la ville ou voulaient se faire donner leur valeur en nantissement.

Après déjeuner, la petite caravane se mit en route, bien lestée et bien armée, elle devait rentrer le soir à la nuit tombante. Il y avait deux lieues à peu près de Boyamo au domaine de Selmont.

Les jambes de l'Oncle-Tom, à califourchon sur l'âne, touchaient presque la terre. Edouard, au contraire, était monté sur un cheval haut comme un dromadaire. Il s'était refusé énergiquement à enfourcher la bourrique, dont le nègre avait dû se

contenter, Le jeune garçon ne se connaissait pas de joie, il avait une carabine sur le dos, un revolver à sa droite, un couteau-poignard à sa gauche. Justin et l'Oncle-Tom étaient équipés de la même manière.

Crenancier les avait forcés à se harnacher de la sorte, malgré les protestations du second, qui ne croyait pas au danger.

Edouard eut été enchanté de trouver une occasion de se servir de ses armes; aussi, tout le long de la route, consultait-il l'horizon dans l'espoir de voir surgir l'ennemi; mais il ne vit rien surgir du tout et leur voyage se passa sans la moindre aventure.

Arrivés à Selmont, il leur fallut attendre dans le poste installé entre les deux palissades, en face des dogues qui tiraient sur leurs chaînes en aboyant et en grondant.

— Ils n'ont pas l'air commodes, fit remarquer Edouard.

— Eux élevés pour manger pauvres noirs, dit l'Oncle-Tom à voix basse.

Le jeune garçon regarda Justin, comme pour l'interroger.

— C'est exact, répondit le second à cette question muette, ce sont des chiens pour la chasse au nègre fugitif.

Edouard frissonna malgré lui.

Cependant l'homme, qui s'était rendu auprès de Cauville pour le prévenir de l'arrivée des étrangers, revint et les fit entrer dans l'intérieur du domaine.

Du dehors, ils avaient entendu une certaine rumeur, mais leur surprise fut grande en trouvant dans une grande cour cent cinquante hommes à peu près, rangés en bataille, l'arme au pied et la cartouchière remplie au côté, et une cinquantaine de cavaliers qui semblaient n'attendre qu'un signal pour s'ébranler.

Le marquis de Cauville allait donner ce signal, lorsqu'il avait été averti de l'arrivée d'un messager du capitaine du *Tantale*.

Il était descendu de cheval aussitôt. Les intérêts qu'il avait à régler avec le capitaine méritaient bien qu'on retardât le départ de quelques minutes.

Justin remit au marquis la lettre du capitaine.

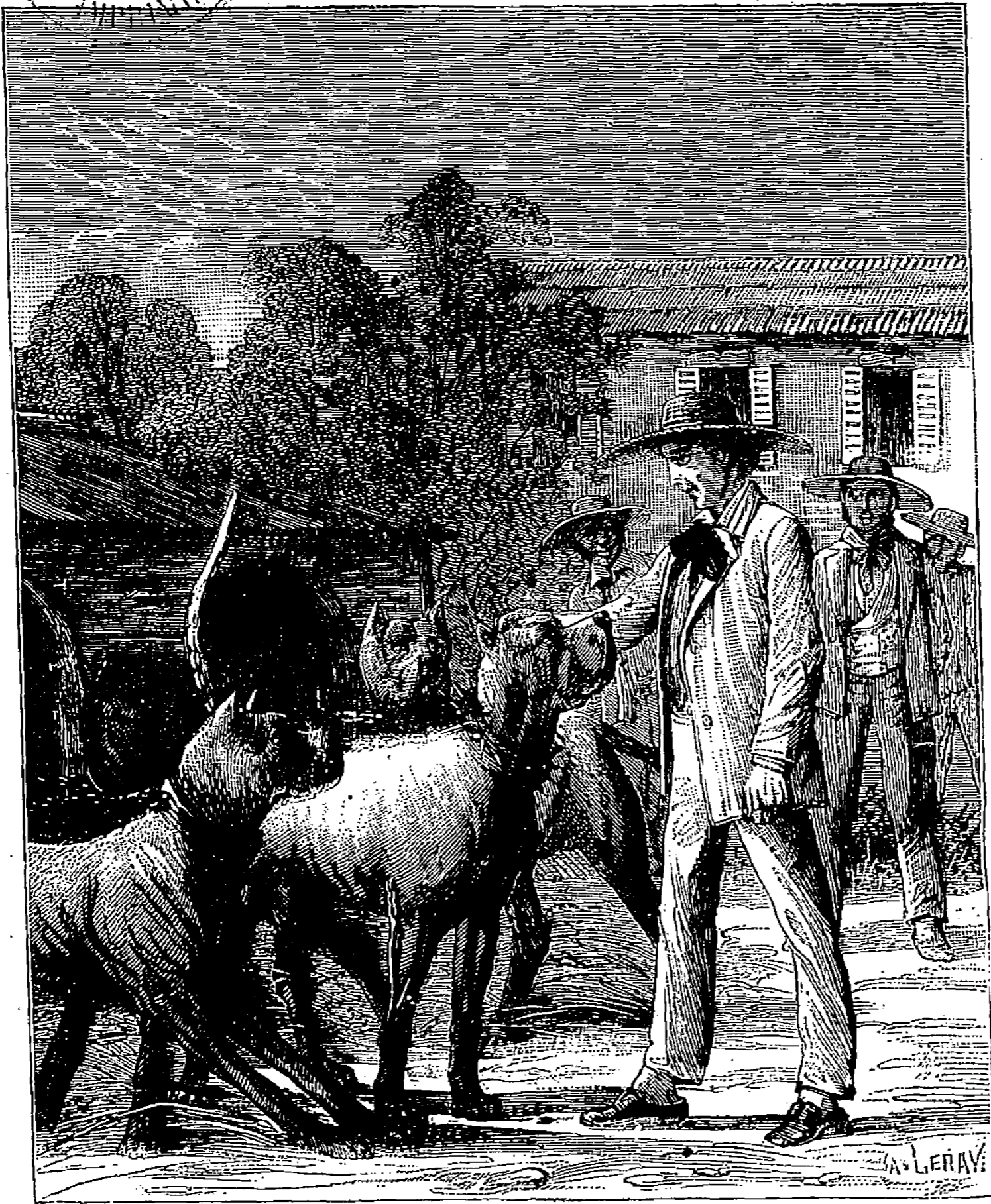
Après s'être plaint de la lenteur que Crenancier avait apportée, soit à venir lui-même, soit à lui envoyer quelqu'un, Cauville lut la lettre et invita Justin à le suivre dans l'intérieur de la maison.

Don Ceballo Caferès qui se trouvait au nombre des cavaliers, donnait depuis un moment de violents signes d'impatience; quand il vit le marquis se diriger vers la maison, il n'y tint plus, il mit pied à terre et courut à lui.

— Comment, senor, nous ne partons pas! s'écria-t-il.

— Pardonnez-moi, nous allons partir dans un instant, répondit Cauville. Le temps de régler une affaire avec monsieur.

— Mais songez, monsieur le marquis, que nous avons trois heures de chemin à faire et des dispositions à prendre pour repousser l'attaque.



Couchez, couchez là, lui dit-il. (Page 336.)

— Soyez tranquille, don Caferès, nous arriverons toujours à temps pour sauvegarder votre domaine.

En disant ces mots avec un frémissement d'ironie dans la voix, le marquis salua et fit entrer Justin dans la maison.

Don Caferès, resté seul, se promena de long en large, en levant les bras au ciel, et en se parlant à lui-même :

— C'est inimaginable ! s'écria-t-il, ce Français en prend à son aise. Qui sait si Lambourne n'a pas déjà commencé l'assaut ?... Il prétend que l'attaque de mon



domaine n'aura lieu qu'à la nuit... Qu'en sait-il?... Heureusement, il y a déjà cent hommes réunis là-bas... Mais ces deux cents ne seront pas de trop... On dit que Lambourne dispose de quinze cents brigands au moins... Et c'est à don Caferès qu'il s'attaque ! Par la messe ! cela devait être... C'est au plus vaillant, au plus redoutable... Hum ! hum !... Le petit marquis n'en finit pas.

Edouard et l'Oncle-Tom, assis sur un banc, à l'ombre, regardaient curieusement le manège de l'Espagnol, pendant que l'on menait leurs coursiers se reposer à l'écurie.

— On dirait que tout le monde est sur le point de partir pour une expédition, dit Edouard.

Il ne se trompait pas.

Les manœuvres de Cauville, de Bernard et de Murcia étaient sur le point d'aboutir.

Averti mystérieusement qu'une attaque se préparait contre sa propriété, don Caferès avait vu cet avis confirmé par divers accidents.

Si quelqu'un sortait du domaine, il apercevait à distance un cavalier qui paraissait rôder autour des murs, ou, tout à coup, dans les herbes, des têtes noires se montraient et disparaissaient de même. La nuit, des gens circulaient avec des torches autour du domaine. Don Caferès tenta une sortie ; mais elle tourna mal ; un de ses serviteurs fut tué, deux autres blessés et six de ses molosses disparurent.

Cette sortie avait eu lieu la nuit.

Don Caferès employa les deux journées qui suivirent à battre le pays, à rassembler autant de défenseurs qu'il put, et à se faire le plus de partisans possible.

Il se proposait, au conseil qui devait se tenir à Solmont, le lendemain soir, de demander le rassemblement dans son domaine de toutes les forces dont l'association des propriétaires du pays disposait ; il s'attendait à l'opposition du marquis.

Effectivement Cauville fit d'abord quelques difficultés. Il n'en fallait pas davantage pour que les planteurs refusassent de se déranger ou d'envoyer leur monde sur le point menacé ; car, dans le fond, chacun d'eux, malgré des engagements de solidarité, pensait avant tout à rester chez soi et à garder pour sa défense personnelle, les hommes qu'il entretenait pour la défense commune.

Mais bientôt, à la grande surprise et à la grande joie de l'Espagnol, le marquis, cédant à la force des preuves fournies par son lieutenant, prit chaleureusement son parti. Il ne garda plus le moindre doute sur le danger qu'on lui signalait et il prit l'engagement d'honneur de conduire tout son monde à la défense de don Caferès et des siens. Devant cette déclaration, les autres membres du conseil furent contraints de s'exécuter. Il fut convenu qu'on partirait en ordre de Selmont le lendemain même.

D'après les calculs du marquis et de don Caferès, en faisant la part du nombre d'hommes nécessaires pour la garde des habitations, l'association aurait dû fournir

trois cent cinquante défenseurs. Comme, avec ceux de l'Espagnol, ses voisins lui avaient déjà envoyé un renfort de cinquante hommes, c'est une troupe de trois cents soldats qui aurait dû se trouver réunie à Selmont, tant fantassins que cavaliers.

Il en vint tout au plus cent trente, chacun en ayant gardé le plus possible par devers soi.

Le marquis, qui donnait seulement un contingent de cinquante hommes, n'hésita pas en face de ce petit nombre. A ces cinquante, il ajouta les vingt serviteurs préposés à la garde spéciale du domaine, n'y laissant que quelques vieillards, un cuisinier, des marmitons et des femmes.

Personne n'avait eu la hardiesse de lui faire remarquer qu'en dégarnissant ainsi la maison il commettait une grave imprudence. Don Caferès s'était dit en aparté que ce Français était un imbécile, mais, profitant de l'aubaine, il s'était bien gardé la moindre observation tout haut.

Tel était l'état des choses au moment où Justin, Édouard et l'Oncle-Tom firent leur entrée à Selmont.

Édouard aurait bien voulu voir M^{me} de Cauville, mais, en l'absence de Justin, il n'osait rien demander à personne. Il attendit donc auprès de l'Oncle-Tom que le second du *Tantale* eût fini de s'entretenir avec le marquis.

Enfin Cauville et Justin parurent.

Le marquis fit signe à un domestique.

— Faites rafraîchir ces gens, ordonna-t-il en désignant Édouard et l'Oncle-Tom.

Et, se tournant vers Justin, il ajouta :

— Je vous engage à retourner à Boyamo le plus tôt que vous pourrez. La campagne n'est pas trop sûre le soir, par ici. En vous retardant, vous vous exposeriez à faire de mauvaises rencontres.

Justin s'inclina sans répondre.

— Nous partons, don Caferès, dit ensuite Cauville à l'Espagnol.

Les deux hommes montèrent à cheval, et la petite troupe s'ébranla. A la sortie, quelques hommes, tenant des dogues en laisse, les rejoignirent.

Justin, qui avait suivi tous ces mouvements, dit à Édouard lorsque la porte extérieure se fut refermée.

— Voilà quelque chose d'étrange. Il n'y a plus personne ici. On voudrait livrer la place à l'ennemi qu'on ne s'y prendrait pas différemment.

C'était sans doute aussi la pensée des serviteurs restés dans la maison ; elle se lisait sur leurs visages inquiets.

Justin, pendant qu'il se reposait en faisant une collation avec Édouard et l'Oncle-Tom, demanda à un domestique si la marquise était dans la maison. Sur la réponse affirmative qu'on lui fit, il pria cet homme d'aller voir si sa maîtresse vou-

lait recevoir le second du *Tantale* avec un jeune garçon, répondant au nom d'Edouard et qu'elle avait déjà vu en France.

Au bout d'un instant, le domestique vint chercher les étrangers et les conduisit auprès de M^{me} de Cauville.

Avant de faire connaître au lecteur ce qui se passa dans l'intérieur de Selmont, il convient de raconter un incident qui se produisit presque à la porte du domaine, après le départ de la troupe commandée par Cauville et don Caferès.

Elle venait de passer devant un champ de cannes à sucre, assez élevées pour cacher des espions, lorsqu'au milieu du champ un homme se leva lentement et dit :

— Le marquis nous a tenu parole.

— Tant mieux pour Bernard. Si le marquis nous avait trompés, je faisais écorcher le négrier tout vif, répondit un autre homme.

Et tous deux disparurent dans les champs, se dirigeant vers un bouquet de bois où plusieurs cavaliers les attendaient.

Il est à peine utile de dire que ces deux personnages étaient Murcia et Lambourne.

M^{me} de Cauville fit l'accueil le plus obligeant au jeune Edouard. Sa présence lui rappelait une des dernières journées qu'elle avait passées auprès de son fils Maurice.

Elle admirait ce merveilleux adolescent, si souple, si nerveux, si beau, si sympathique. Que n'était-il son fils ou pourquoi son fils n'était-il pas là ? Elle laissa échapper un soupir. De sombres pressentiments l'assaillaient depuis la scène qu'elle avait eue avec le marquis. Celui-ci ne lui avait plus parlé de leur dernière querelle. A peine l'apercevait-elle. Elle avait su qu'il s'était rendu à Santiago. Puis, vaguement, elle avait entendu parler, par ses femmes, d'une prochaine attaque que les insurgés devaient diriger contre le domaine de don Caferès. Mais elle ne s'en était pas autrement inquiétée.

Sa tristesse, ses pressentiments ne se rapportaient donc pas à la situation tragique dans laquelle les événements politiques la plaçaient. Ils tenaient aux dispositions de son esprit, à cette série de malheurs ou d'incidents douloureux qui l'avaient atteinte depuis si peu de temps. La mort de son père, la conduite indigne de son mari, sa séparation d'avec son fils et sa jeune sœur, son séjour dans ce pays troublé, la réalisation si prompte des prévisions de son frère relativement aux menées de Cauville pour disposer des biens de Selmont, enfin cette accusation inattendue et si absurde d'adultère formaient un ensemble de circonstances, d'impressions, de pensées sous lequel l'âme faible et le cœur tendre de M^{me} de Cauville restaient accablés.

Au moment du départ de la troupe commandée par le marquis, une femme de

chambre l'avait avertie de ce qui se passait et lui avait peint, en termes peu rassurants, l'abandon de la propriété et de ceux qui l'habitaient.

Cette confiance avait produit, sur l'esprit de la pauvre femme, l'effet d'un nuage sombre sur un paysage désolé, assombrissant encore ses pensées lugubres et mêlant aux atteintes sourdes des vagues inquiétudes la pointe pénétrante d'une crainte définie.

Sur ces entrefaites, on lui annonça la présence d'Edouard et de Justin et leur désir de lui présenter leurs hommages.

Elle donna l'ordre aussitôt de les faire monter.

A l'entrée du novice, il lui sembla qu'un jet de lumière jaillissait dans les ténèbres de sa pensée. Avec Edouard, apparurent à ses yeux la France, le château, les enfants, la mélancolie d'une vie monotone, isolée, mais qui, en comparaison de l'état présent, lui produisait l'effet d'un bonheur perdu.

Elle s'oublia un instant, elle oublia ses ennuis profonds, sa situation précaire, les périls dont elle était entourée, pour caresser cette tête blonde, pour admirer ces yeux d'un bleu profond, si doux et si hardis.

Mais la présence de Justin la ramena vite au sentiment de la réalité. Après un échange de banales politesses, elle lui demanda s'il savait quelque chose relativement à l'expédition pour laquelle le marquis venait de partir.

— Rien, madame, répondit Justin. Je suis seulement surpris de l'abandon dans lequel M. le marquis a laissé sa propriété.

M^{me} de Cauville regarda le jeune homme avec angoisse.

— Comment, vous, un étranger, vous avez été frappé de cette circonstance ! s'écria-t-elle. On m'en avait parlé ; mais j'étais loin de croire que la chose fût aussi réelle.

— Le fait est, madame, que, sauf le cuisinier et quelques vieillards, il n'y a pas d'hommes ici.

— Ce que vous me dites est alarmant.

— J'en conviens, fit Justin. Pourtant, tout en vous effrayant, je vous avertis et voilà pourquoi je ne regrette pas d'avoir parlé.

— Mais si nous étions attaqués cette nuit.

— C'est bien improbable. Il faut que M. de Cauville ait reçu de sûrs avis pour avoir emmené ainsi tout son monde. N'importe ! il aurait dû laisser quelques hommes ici.

La marquise garda un instant le silence ; ses regards révélèrent une certaine timidité et elle avait sur les lèvres des paroles qui n'osaient pas sortir.

— On assure que ce Lambourne est effrayant, dit-elle enfin... Cette pensée d'être seule avec des femmes me terrifie... Quand repartez-vous pour Boyamo, monsieur ?

— Nous avons l'intention de repartir immédiatement...

Edouard interrompit Justin.

— Oui, mais si madame de Cauville le désire nous pouvons bien rester avec l'Oncle-Tom. Ça fera toujours trois hommes.

La marquise embrassa le jeune garçon.

— Cher enfant, dit-elle.

Justin reprit en souriant :

— J'allais précisément vous faire la même proposition lorsque Edouard m'a interrompu, mais je ne vous aurais promis que l'appui de deux hommes...

Edouard rougit.

— Que le danger vienne et l'on verra si je ne vaud pas un homme, s'écria-t-il impétueusement.

— Le ciel nous en garde ! riposta la marquise.

Elle ajouta :

— Je ne sais si je dois accepter.

— C'est dit. Il n'y a plus à y revenir, fit Justin, en faisant un mouvement pour sortir du boudoir.

— Monsieur, vous me ferez la grâce de dîner avec moi, ainsi que cet enfant.

Le second du *Tantale*, flatté et reconnaissant de l'invitation, s'inclina profondément et sortit, suivi d'Edouard.

— C'est une grande dame et une femme charmante, dit-il dehors.

Edouard ne l'entendit pas.

— Je lui prouverai que je ne suis plus un enfant, murmurait-il.

L'Oncle-Tom accueillit l'idée de prolonger son séjour jusqu'au lendemain dans le domaine de Selmont avec un maigre enthousiasme.

Deux choses lui déplaisaient dans ce nouvel arrangement, d'abord la nécessité de rester, car il avait ses petites affaires et ses petits plaisirs du soir à Boyamo, ensuite la présence dans la maison de son rival en cuisine, le chef blanc.

Mais comme il n'était pas le maître, il lui fallut bien se résigner.

— Capitaine Crenancier, pas content, se permit-il de dire cependant.

— Qu'est-ce que c'est ? fit Justin en lui tirant le nez.

L'Oncle-Tom se laissa tirer le nez, mais répéta :

— Oui, oui, moi dire : Capitaine Crenancier, pas content, inquiet pas voir novice et bon petit nègre Oncle-Tom.

San s'arrêter plus longtemps au mécontentement du cuisinier du *Tantale*, Justin, suivi d'Edouard, se mit en demeure de visiter les alentours de l'habitation, afin d'en assurer la garde.

L'Oncle-Tom venait derrière, toujours grognant.

Justin reconnut vite qu'avec le petit nombre de bras dont il disposait, toute défense sérieuse serait impossible. Il n'y aurait qu'un effort bien chanceux à tenter. Ce serait de soutenir un siège dans le principal corps de logis. Pour défendre les palissades, il lui aurait fallu au moins dix ou quinze hommes.

Selmont n'était rapidement abordable que par un côté, par l'entrée principale,

où le temps pour établir un pont-levis avait manqué. On pouvait donc gagner la porte par la chaussée. Des deux côtés, le long des palissades, des fossés s'étendaient autour de la propriété, embrassant non seulement les bâtiments et leurs dépendances, cours et jardins, mais encore un parc immense, au bout duquel se trouvaient les cases des esclaves, vides en ce moment.

Le comte de Selmont avant de partir n'avait conservé à Selmont même que les hommes dont il était sûr et que Cauville avait embrigadés dans sa troupe. Le reste des esclaves, sauf ceux qui s'étaient enfuis, avait été transporté dans une commanderie située de l'autre côté du Rio-Cauto, dans un canton moins exposé aux incursions des insurgés.

Les fossés qui défendaient les palissades étaient larges, profonds, remplis d'eau ou de vase, pire que l'eau. Il y avait des exemples de nègres tombés dans cette vase en voulant se sauver et qui y avaient péri. Elle était d'autant plus dangereuse qu'elle était recouverte d'une végétation luxuriante qui pouvait faire illusion.

Quand on avait franchi ce fossé et ces palissades, on se trouvait vis-à-vis d'un autre fossé moins large, baignant le pied d'un mur. Ce mur était percé de deux portes, la première servant d'entrée principale, la seconde, permettant de pénétrer dans le parc et située derrière le principal corps de logis, au fond d'un jardin.

Entre les palissades et ce deuxième fossé, s'étendait une zone neutre où la nuit on laissait généralement errer les dogues dressés à faire la chasse aux nègres marrons.

Ces deux portes étaient défendues par des ponts-levis, mais ces pont-levis ne fonctionnaient plus.

Quant à l'habitation elle-même, elle se composait de plusieurs corps de bâtiments, vastes, construits d'une manière irrégulière, et séparés par des allées. Le principal corps de logis était une construction d'une merveilleuse élégance.

Justin examina toutes choses avec soin et s'arrêta longtemps devant les portes garnies de ferrures.

— Avec du sang-froid et de l'habileté, dit-il au novice, si nous étions attaqués seulement par une trentaine d'hommes, nous pourrions tenir jusqu'à l'arrivée d'un secours.

— Et si les assaillants étaient plus nombreux? demanda Edouard.

— Oh! alors mauvaise affaire, mon garçon! Plus nombreux, ils trouveraient moyen de franchir les fossés et d'escalader les murs. Nous serions obligés d'abandonner la défense des portes et de nous réfugier dans le principal corps de logis.

Justin donnait ces explications à Edouard dans la zone neutre, en examinant les palissades percées de meurtrières.

L'Oncle-Tom qui, sans se mêler à la conversation, entendait tout, poussa un bruyant éclat de rire.

— Vous vouloir défendre Selmont à nous trois.

Justin le regarda de travers.

— A nous trois, fit-il en montrant les cinq molosses que le marquis avait laissés.

L'Oncle-Tom devint vert sous sa peau noire.

— Il faudra les lâcher, dit le second du *Tantale* au domestique qui l'accompagnait dans son inspection.

Cet homme fit un geste d'épouvante.

— Personne n'y voudra toucher en l'absence de leur gardien qui les soigne, déclara-t-il.

— Où est ce gardien ? demanda Justin.

— Il est parti avec monsieur, il conduit la meute.

— Diable ! fit Justin.

Puis se retournant vers l'Oncle-Tom,

— Allons ! va délier les chiens, tu n'en as pas peur, j'espère ?

L'Oncle-Tom, notre devoir nous oblige à le constater, ne trouvant pas de parole pour exprimer le sentiment que lui inspirait une pareille proposition, tira la langue au second du *Tantale*.

— Eh bien, moi, je vais les délier, fit Edouard en se dirigeant vers le plus gros des chiens qui grognait en secouant sa chaîne.

— Vous, pas aller ! Vous, pas aller ! cria le nègre.

Mais voyant que ces cris n'arrêtaient pas le novice, il fit un mouvement pour s'enfuir.

— Ne bouge pas, imbécile, dit Justin en retenant l'Oncle-Tom. Tu veux donc te faire écharper.

En effet, ces animaux avaient aperçu le geste du nègre et aussitôt leurs yeux s'étaient allumés et tous cinq, s'étaient mis à aboyer.

Edouard s'approcha du plus féroce, qui, les lèvres retroussées, montrait une double rangée de crocs formidables.

— Couchez, couchez là, lui dit-il.

Et crânement, sans hésiter, il lui posa la main sur la tête.

Le dogue grogna d'abord, puis se tut et finit par lécher les mains du jeune garçon.

Alors celui-ci détacha sa chaîne.

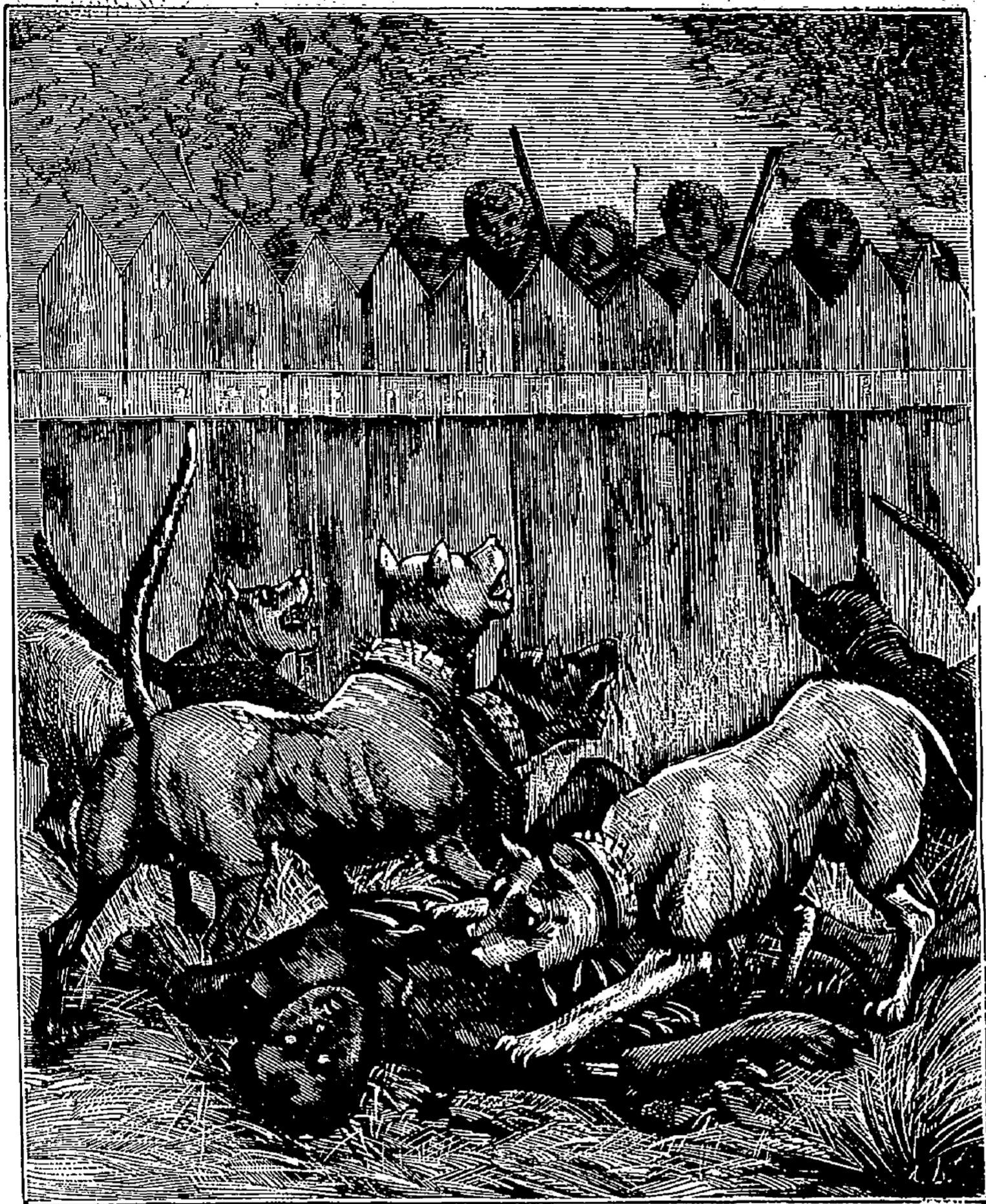
Il renouvela la même cérémonie auprès des quatre autres avec le même succès.

— C'est bien, ça, Edouard, dit Justin.

L'Oncle-Tom et le domestique grelottaient de peur.

Les chiens tournaient autour d'eux en grondant et l'Oncle-Tom prétendait sentir leur chaude haleine sur ses mollets.

Mais la voix du novice paraissait exercer une réelle influence sur leur naturel féroce, car nos quatre personnages purent entrer dans l'intérieur de l'habitation, sans qu'aucun d'eux eût à souffrir d'une familiarité trop vive de la part des chiens.



Pourquoi aboyaient-ils ainsi en regardant en l'air. (Page 340.)

Justin acheva sa tournée en s'assurant des armes que le maître de la maison y avait laissées.

Sous ce rapport, il n'y avait pas à se plaindre : Selmont en contenait tout un arsenal. Seulement les vieux nègres, domestiques de la famille, et le cuisinier blanc n'osaient pas les toucher. On aurait dit qu'elles leur brûlaient les mains.

Comme Justin expliquait au chef, qui se nommait maître Hareux, l'emploi d'une carabine Remington, l'officier culinaire donna des marques non douteuses de terreur.

— Ne craignez rien, fit Justin, elle n'est pas chargée.

— On ne sait pas, le hasard est si grand, riposta maître Hareux avec la majesté de Calino.

— Ce général des casseroles nous sera d'un maigre secours, dit le second du *Tantale* au novice.

— Lui, s'écria l'Oncle-Tom avec mépris, lui, faiseur d'embarras. Lui, pas mieux remuer la queue de la poêle que la gâchette d'un fusil.

— Mon pauvre Edouard, si nous étions attaqués cette nuit, nous serions dans de vilains draps, reprit Justin.

— Oh ! nous nous défendrions encore bien, déclara le jeune garçon, les yeux brillants en montrant sa carabine.

— Tu seras un brave, toi, fit Justin en le frappant sur l'épaule.

Justin acheva son inspection par le principal corps de logis où il avait résolu de centraliser la défense en cas d'agression.

On avait évidemment prévu les besoins de la défense en le construisant.

En outre des jalousies, chaque fenêtre était munie de volots pleins, garnis de bandelettes de fer et qu'on pouvait attacher en dedans à l'aide de crampons.

Justin fit fermer tous les volots du rez-de-chaussée et s'assura que la porte épaisse, massive, également blindée, résisterait même au bélier.

Au premier, devant la maison, s'étendait une terrasse, construite sur des colonnes et couverte d'une tente. Des plantes du pays, rangées le long de la balustrade, formaient un abri naturel derrière lequel, à la rigueur, on pouvait s'embusquer. Cette disposition se répétait derrière la maison.

Ces terrasses se faisaient face et n'étaient séparées que par deux salons luxueux ; les portes de communication ouvertes, on pouvait courir de l'une à l'autre sans être arrêté par rien.

La chambre de M^{me} de Cauville n'était séparée d'un de ces salons que par le boudoir dans lequel elle avait reçu Justin et Edouard.

Justin fit également tout fermer au premier, sauf une des fenêtres de la chambre de M^{me} de Cauville, celles de la salle à manger et les communications des salons avec les terrasses.

Puis, à tout hasard, il fit monter des armes dans la bibliothèque, contiguë au boudoir.

Il avait résolu de passer la nuit avec Edouard et l'Oncle-Tom dans un des salons.

Tous ces préparatifs s'étaient faits aussi discrètement que possible pour ne point effrayer la maîtresse du logis. Cependant ils ne lui avaient pas échappé. Aussi, au moment du dîner, en remercia-t-elle vivement le second du *Tantale*.

On aura de la peine à croire que ce repas fut gai, et pourtant la tranquille assurance de Justin, l'ingénuité courageuse de la confiance d'Edouard apaisèrent

les alarmes de la jeune femme. Si elle n'avait pas eu l'âme atteinte par des ennuis personnels et profonds, ce repas eût été une réelle distraction pour elle.

Justin, nous l'avons dit, était instruit et suffisamment bien élevé; il n'était point sot, on a pu le remarquer. Il avait déjà beaucoup voyagé, et, comme il était doué du don d'observation, sa conversation était toujours curieuse et souvent agréable.

On parla de la France où la marquise comptait retourner bientôt et l'on s'attarda ainsi jusqu'à la nuit profonde.

On avait vu peu à peu le jour décroître et le fin rideau d'ombre du soir tomber sur les éblouissements du couchant. Les étoiles apparaissaient une à une et une brise chargée de parfums pénétrait par les fenêtres.

La marquise avait peut-être oublié sa solitude. Depuis un moment elle rêvait et ses hôtes respectaient son silence... Sa pensée devait être bien loin, en France sans doute, près de son fils... Un vague sourire éclaircissait son beau visage...

Tout à coup une explosion d'aboiements éclata et cette explosion fut suivie d'un hurlement humain, mais si horrible, que M^{me} de Cauville devint livide et que Justin et Edouard sentirent leurs cheveux se dresser sur leur tête.

CHAPITRE XIX

David tue Goliath.



ETTE première impression s'effaça vite. Avant que M^{me} de Cauville lui eût adressé une question, Justin se leva et dit :

— Je vais voir ce qui se passe. Edouard, ferme les volets de la salle à manger et reste auprès de M^{me} la marquise.

Le second du *Tantale* sortit; il rencontra dans l'antichambre un groupe de femmes éplorées dont aucune ne put lui donner un renseignement.

A la porte, il trouva l'Oncle-Tom et un vieux domestique de la maison qui venaient d'accourir.

— Savez-vous d'où vient ce bruit? leur demanda-t-il.

Le vieillard hocha la tête en répondant :

— Ce sont les chiens. Quelqu'un aura voulu franchir les palissades.

— Je le pensais, dit Justin entre ses dents.

Il prit sa carabine, fit signe à l'Oncle-Tom de s'armer et ordonna au vieillard de garder l'entrée de la maison.

Puis, il courut à la première enceinte.

La porte était entourée de meurtrières ouvertes pour permettre de voir du dedans ce qui se passait au dehors, entre le mur et les palissades.

A mesure qu'il s'était approché, Justin avait entendu des cris étouffés et des plaintes. Il en vit alors la cause ; il la vit indistinctement, mais, dans le clair-obscur, l'indécision des lignes, le vague des formes ne rendaient pas ce spectacle moins épouvantable.

Les cinq chiens déchiraient un misérable qui, après avoir lutté quelques instants, ne donnait plus que de faibles signes de vie. Les féroces animaux s'acharnaient à leur proie avec des grondements sourds. Par instants, l'un ou l'autre relevait la tête et aboyait.

Pourquoi aboyaient-ils ainsi en regardant en l'air ?

Justin examina avec attention le sommet des palissades. Il aperçut alors une rangée de têtes qui, comme lui, contemplaient la scène horrible de l'homme dévoré par les chiens.

Il n'y avait plus à en douter, c'était une attaque.

La victime des dogues, plus téméraire que les autres assaillants, s'était risquée entre les deux enceintes et elle y avait trouvé une mort atroce.

Soudain un feu de peloton éclata, dirigé sur le groupe formé par les chiens et le malheureux qui ne devait plus être qu'un cadavre.

Les chiens poussèrent des hurlements. Trois d'entre eux tombèrent sur le coup ; un quatrième se tordit un instant sur place, et le dernier s'enfuit en boitant.

Une clameur s'éleva de l'autre côté des palissades. A la vague clarté des étoiles, Justin et l'Oncle-Tom virent une dizaine d'hommes enjamber les pieux et se préparer à descendre en se suspendant à des cordes.

Justin et l'Oncle-Tom échangèrent un mot, épaulèrent et firent feu.

Deux hommes roulèrent entre les enceintes.

Les autres remontèrent précipitamment ; pas assez vite cependant pour qu'un troisième assaillant pût éviter une nouvelle balle de Justin. Celui-ci tomba de l'autre côté des palissades, dans les fossés.

En un clin d'œil, le sommet des palissades se dégarnit et l'on entendit une grande rumeur au dehors.

— Lui, nombreux, fit le nègre.

— Mauvaise affaire ! répliqua Justin.

— Si nous, sortir et tirer sur eux derrière les palissades ? proposa l'Oncle-Tom.

— Non, restons ici, s'ils n'attaquent que ce point, nous sommes bien placés pour les recevoir.

Trois hommes venaient d'arriver de l'habitation ; c'étaient de vieux nègres

employés au jardin. Ils avaient des armes ; Justin les plaça aux meurtrières avec ordre de ne tirer qu'à coup sûr,

— Madame la marquise nous envoie, dit l'un deux. Elle garde auprès d'elle le petit blanc qui voulait venir avec nous, mais elle s'y est opposée et il a dû obéir.

— Où sont vos camarades ? demanda Justin.

— Ils sont dispersés de tous les côtés, répondit le jardinier. La peur les a rendus fous. Les uns se cachent dans les écuries ; d'autres, avec les femmes, se sont enfermés dans la buanderie.

Justin proféra un juron énergique.

— Ces misérables poltrons se feront massacrer sans utilité pour la défense commune, s'écria-t-il.

— Et le cuisinier blanc ? interrogea l'Oncle-Tom.

— Il est dans sa cuisine où il a dit que son devoir l'obligeait à rester.

L'Oncle-Tom ricana.

— Lui peur ; lui mauvais soldat ; lui gargonier.

Cependant le bruit que les assaillants faisaient au dehors s'était apaisé.

— Que manigancent-ils ? dit Justin. Il faut que j'aie m'en rendre compte.

Mais il n'eut pas besoin de sortir pour être renseigné à cet égard.

Tout à coup, la première porte, attaquée à coups de bélier, craqua sur ses gonds et l'on entendit le « ahan ! » d'une trentaine d'assiégeants qui lançaient une poutre sur les battants.

En même temps, les palissades se couronnèrent de têtes, des fusils brillèrent et une grêle de balles frappa le mur.

— Tirez votre poudre aux moineaux, grommela Justin en abattant un des assaillants.

Les quatre hommes qui composaient son corps d'armée tirèrent aussi, mais ils n'attrapèrent personne.

Cette nouvelle perte semblait avoir exaspéré l'ennemi, car on entendait des cris effroyables de l'autre côté des palissades. Un nouveau coup de bélier secoua les ais ; mais aucun assaillant ne se montra plus. Puis, les coups de bélier s'arrêtèrent.

— Nous n'avons qu'à attendre, remarqua Justin. La porte est solide. Ils en ont pour un moment ; mais, dès qu'ils en seront venus à bout et qu'ils déboucheront devant nous, que chacun de vous choisisse son homme et tire juste. S'ils n'ont pas d'échelles, je les défie bien de franchir le fossé et le mur, et, quant à leur tir, lorsque nous les aurons devant nous, il nous sera facile de les dégoûter du jeu. En un quart d'heure nous pouvons en mettre cinquante par terre.

Le vacarme que faisaient les assiégeants cessa pendant que Justin parlait, le bruit d'une foule qui s'éloigne précipitamment, s'éleva au dehors.

— Que se passe-t-il donc ? grommela Justin.

Un des domestiques de Selmont lui montra une échelle de fer rivée dans la pierre, qui permettait d'atteindre au sommet du mur. Justin, qui ne l'avait pas encore aperçue, se hâta d'y monter.

Le mur, étant plus élevé que les palissades, on pouvait, de cet observatoire, surveiller la campagne.

— C'est toute une armée, se dit le jeune homme quand il eut examiné la plaine.

Il apercevait confusément une masse d'hommes, qui, après s'être éloignés précipitamment dès abords du domaine, demeuraient immobiles à distance.

— Que peuvent-ils bien attendre ?

Au moment où Justin s'adressait cette question, une secousse violente du sol faillit le jeter à bas de l'échelle de fer, un foyer ardent éclata devant lui, une explosion formidable retentit. Justin fut tout à coup entouré de débris, mais, par une chance inespérée, il ne fut atteint par aucun d'eux.

La première porte du domaine venait de sauter.

Les assaillants s'étaient éloignés pour éviter les effets de la mine.

Dès qu'ils se furent produits, les insurgés poussèrent des cris de triomphe et Justin les vit revenir en courant.

— Oui, mais c'est l'autre qu'il va falloir forcer, murmura-t-il en descendant.

Il trouva ses compagnons réduits à quatre, lui compris. Un des vieux domestiques de Selmont avait reçu sur la tête une grosse pierre et avait été tué raide.

— Attention ! dit-il aux survivants et choisissez chacun votre homme.

Les assaillants s'étaient arrêtés à quelque distance de la brèche faite par l'explosion.

Il y eut un moment d'indécision dans leurs rangs.

Enfin, une vingtaine d'entre eux, soulevant une poutre, coururent sur la seconde porte.

Au moment où la poutre allait toucher la porte, Justin cria :

— Feu !

L'explosion des quatre fusils et le coup de bélier se confondirent.

Puis, on entendit des cris affreux.

Quatre des hommes qui portaient la poutre avaient été atteints et la plupart des autres avait lâché brusquement le bélier pour s'enfuir plus vite. Il en était résulté que deux de ces malheureux s'étaient trouvés pris sous la lourde pièce de bois et avaient eu les jambes broyées. Ils poussaient des gémissements lamentables.

Un des domestiques de Selmont voulut les achever.

Justin releva son arme.

— Ceux-là ne peuvent plus nuire ; gardons nos munitions pour les autres.

Il achevait à peine de parler que plusieurs coups de feu retentirent du côté de l'habitation.

— Les démons nous tournent, cria Justin. Vite, vite, à la maison !

Et sans attendre davantage, les quatre défenseurs du domaine coururent au principal corps de logis de Selmont.

La porte était restée entr'ouverte; Justin ordonna à l'un de ses hommes de la fermer; puis, avec l'Oncle-Tom, il se précipita dans les escaliers et se rua dans les salons qui ouvraient sur les terrasses.

Edouard, d'un coup de revolver, venait de tuer un homme, et, auprès du cadavre était étendu celui du serviteur que Justin avait chargé de veiller à l'entrée de la maison. Sur la terrasse, du côté du parc, une trentaine de figures noires se montraient, et d'autres, escaladant le balcon, rejoignaient les premières.

Voici ce qui s'était passé.

Edouard avait exécuté les ordres de Justin et fermé les volets de la salle à manger; puis, il avait suivi M^{me} de Cauville dans sa chambre à coucher afin d'y renouveler la même opération. Après quoi, il avait fait un mouvement pour se retirer.

— Où allez-vous? lui avait demandé la marquise.

— Je vais les retrouver.

M^{me} de Cauville comprit tout de suite ce qu'il voulait dire :

— Vous voulez aller vous battre?

— Sans doute.

Précisément, dans cet instant, le premier coup de feu retentissait.

— Vous voyez bien, madame, qu'ils vont avoir besoin de moi. Le domaine est attaqué.

— Je ne veux pas que vous sortiez d'ici. Vous ne pouvez pas me laisser seule.

— Mais, madame...

Le jeune homme frémissait d'impatience; il avait un revolver à la main, et brûlait de s'en servir.

La marquise eut une inspiration heureuse.

Elle lui prit le bras, le conduisit sur la terrasse donnant du côté du parc et lui dit :

— Vous me laissez seule, mais si l'attaque vient de côté, qui me défendra?

Edouard la regarda avec embarras, il ne savait que répondre à cette objection. Des larmes de dépit roulèrent de ses yeux. Cependant, il dit sur le ton d'un héros qu'on empêche de se rendre au combat :

— Je reste.

La marquise l'embrassa.

Elle était horriblement inquiète, mais c'était un soulagement pour elle que la présence de cet enfant et d'ailleurs elle considérait comme un devoir de le retenir. Il n'avait pas, pensait-elle, l'âge d'exposer sa vie dans une lutte pareille.

Ils demeurèrent dans le salon écoutant les bruits lointains, tressaillant à chaque coup de feu.

La marquise appela ses gens et ordonna à tous les hommes valides de se mettre

à la disposition de Justin. Quant au serviteur que Justin lui-même avait préposé à la garde de la maison, elle l'envoya aux informations.

Un long instant s'était écoulé lorsqu'il reparut haletant.

— Madame, madame ! cria-t-il. Ils viennent par là.

La marquise se tenait avec Edouard sur la terrasse de devant. En entendant ces mots, elle se retourna et aperçut son domestique qui lui montrait la terrasse de derrière.

Le jeune garçon saisit immédiatement la portée du danger.

Avant que M^{me} de Cauville eût pu se reconnaître, il ouvrit la porte qui donnait dans le boudoir, voisin de sa chambre à coucher, et la poussa dans cette pièce.

Comme il se retournait, le vieux serviteur faisait feu sur un nègre qui venait d'escalader la terrasse.

L'assaillant tomba.

Mais en même temps, prompt comme la foudre, un géant se rua dans le salon, une hache à la main et d'un coup abattit le vieillard.

— A moi la marquise ! cria-t-il.

Alors le géant et Edouard se trouvèrent face à face.

La vue d'un tel adversaire fit naître un sourire sur le visage du nègre, qui n'était autre que Lambourne.

Il appuya sa main gauche sur l'épaule de l'enfant et il allait lever le bras droit pour le frapper de sa hache comme il avait frappé le domestique de Selmont, lorsqu'Edouard, qui regardait intrépidement le monstre dans les yeux, lâcha un coup de revolver.

Il n'avait pas éprouvé d'émotion, il avait vivement mais sûrement visé ; la balle atteignit la tempe de Lambourne et le géant foudroyé tomba comme un chêne au pied de son vainqueur.

En tombant, Lambourne entraîna l'enfant dans sa chute ; mais celui-ci se releva et le revolver au poing, il se plaça au seuil du boudoir.

Sur la terrasse, une troupe de nègres se formait, grossissant de seconde en seconde.

Dans un instant, ces hommes allaient se précipiter comme des furieux ; mais pour le moment, ils hésitaient. La mort de leur redoutable chef les avait frappés d'épouvante ; et il y avait une terreur superstitieuse dans les regards qu'ils jetaient sur le jeune blanc, relativement si frêle et qui venait de renverser un Titan.

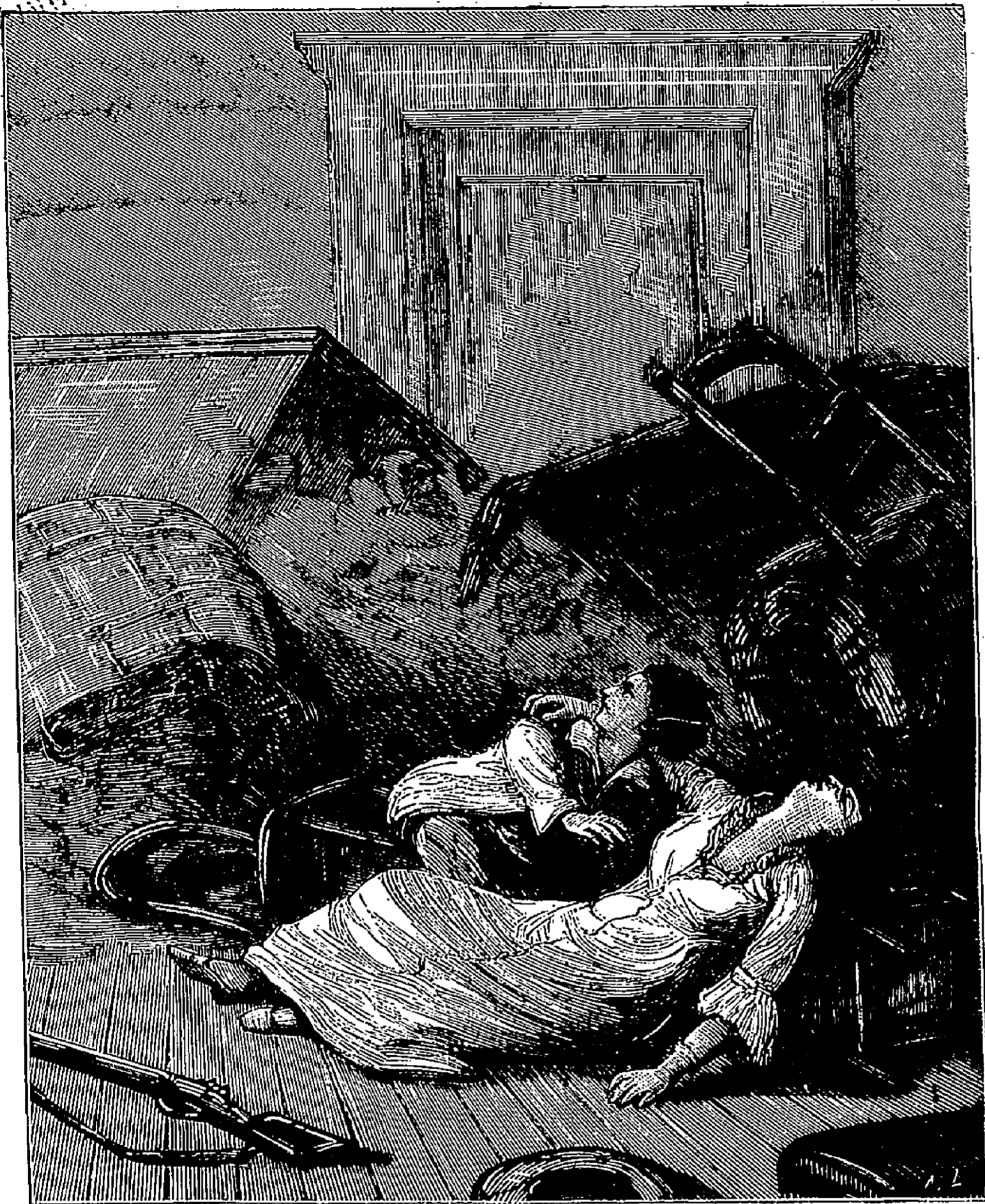
Ce mouvement d'indécision sauva Edouard.

Dans le moment même, la porte s'ouvrit ; Justin, l'Oncle-Tom et un des domestiques de Selmont parurent.

Justin comprit la situation en un clin d'œil.

— Nous sommes perdus, se dit-il.

Cette pensée, rapide comme l'éclair, le fut moins encore que le geste par lequel l'Oncle-Tom arrêta tout le monde.



Elle tomba entraînant Edouard (Page 349.)

A sa vue, les nègres, prêts à l'attaque, avaient suspendu leur élan.

— Mayombés ! cria-t-il d'une voix puissante.

Les nègres se regardèrent, murmurèrent entr'eux mais ne bougèrent plus.

— Eux, Mayombés de la *Belle-Rosalie*, dit l'Oncle-Tom à Justin. Nous sauvés. Eux se battre pour nous. Vous allez voir.

Justin mit l'arme au pied ainsi que son compagnon, attendant.

L'Oncle-Tom commença à parler avec véhémence dans un langage inintelligible pour ses amis.

Les nègres écoutaient sans bouger ; leurs visages révélèrent une profonde surprise et perdaient peu à peu le caractère de fureur sauvage qu'ils avaient exprimé.

Quand l'Oncle-Tom eut parlé, l'un d'eux lui répondit ; puis tous poussèrent des cris dont, pour les spectateurs de cette scène étrange, il était difficile de démêler le sens.

Pendant qu'elle durait, Justin avait demandé à voix basse à Edouard :

— C'est toi qui a tué cet homme ?

Il montrait Lambourne.

— Oui, répondit l'intrépide enfant.

— Mon compliment. Où est M^{me} de Cauville ?

Une voix tremblante sortit du boudoir.

— Je suis ici, monsieur. Mais que se passe-t-il ?

— Je n'en sais trop rien, madame. Cependant je crois que l'Oncle-Tom vient de nous sauver tous et il est possible que la bande de démons qui se préparait à nous égorger se décide à nous défendre.

L'explosion des cris poussés par les Mayombés couvrit la voix de la marquise, et Justin n'entendit pas sa réponse.

L'Oncle-Tom se tourna vers Justin et dit rapidement :

— Mayombé ont reconnu pour chef Monata Maganga, fils de leur roi Huakoko. Eux se battent avec nous, mais blancs promettent de les ramener dans leurs pays

— Promettez, promettez, dit la voix de la marquise.

Justin leva la main solennellement et fit le serment de rendre les Mayombés à leur patrie après la victoire.

L'Oncle-Tom traduisit les paroles de Justin et les nègres poussèrent des cris de joie.

Alors l'Oncle-Tom leur expliqua qu'il faudrait défendre la propriété contre les autres assaillants. Presque tous avaient des fusils et des cartouches. Il les plaça sur la terrasse à plat ventre dans les plantes, le canon de l'arme au niveau du balcon et leur recommanda de ne pas tirer avant le commandement.

Justin s'installa derrière les jalousies avec d'autres Mayombés et ils attendirent l'attaque.

C'était une cinquantaine de défenseurs que le second du *Tantale* se trouvait avoir sous la main.

Lambourne s'était pris d'une prédilection pour des sauvages qui, ne connaissant pas un mot d'espagnol et se trouvant encore sous l'impression de l'injustice qui leur avait été faite, devaient être inaccessibles à la séduction et à la pitié. Comme en même temps, ils étaient souples et hardis, il s'était servi d'eux pour opérer le mouvement tournant qui avait tourné si tragiquement pour lui-même.

Ces sauvages vivaient depuis leur délivrance dans un état de perpétuel étonnement. Ils ne comprenaient rien à ce qui passait autour d'eux. Lambourne avait cependant fini par découvrir dans ses bandes un africain qui, parlant leur langage,

lui permettait de communiquer avec ses nouvelles recrues. C'était à la vérité un ivrogne tombé dans l'abrutissement. Mais il suffisait pour leur faire parvenir des ordres. Cet homme avait été tué en pénétrant sur la terrasse par le coup de fusil du domestique de Selmont, tombé aussitôt sous la hache de Lambourne.

Les Mayombés se trouvaient donc sans interprète, séparés intellectuellement de leurs compagnons de révolte, privés de leur chef, lorsque le fils de leur roi leur était apparu et leur avait proposé de combattre avec lui.

Les Mayombés n'avaient même pas hésité. Ils étaient mécontents du parti qu'ils servaient, ils ne saisissaient pas le but qu'ils poursuivaient. D'abord ils avaient cru qu'il s'agissait pour les noirs d'exterminer les blancs, mais à leur grand étonnement, ils avaient vu un certain nombre de blancs dans le camp des insurgés, et même, ils avaient remarqué que la plupart des chefs étaient blancs, car ils ne faisaient pas de différence entre les blancs et les métis.

Mais, ce qui les avait exaspérés, ce qui, à leurs yeux, constituait une trahison, c'est que le négrier Bernard avait pu venir au camp, en sortir, y retourner et et finalement s'y installer et qu'on les avait empêchés de se venger de lui en le tuant.

Aussi dès que l'Oncle-Tom leur proposa de se tourner contre les insurgés, ils lui demandèrent de leur abandonner Bernard, s'ils parvenaient à le prendre.

L'Oncle-Tom n'hésita pas à le leur promettre et il ajouta que Bernard était le plus cruel ennemi de la maison que les Mayombés venaient d'attaquer.

Cette déclaration entraîna les Mayombés.

L'ennemi, pour eux, c'était Bernard.

Puisque décidément Bernard était dans l'autre camp, [on les avait trompés jusqu'alors, et c'était contre l'autre camp qu'ils devaient combattre.

Justin avait songé d'abord à regagner la première enceinte, mais il vit bientôt qu'il était trop tard.

Pendant que les événements que nous venons de raconter se passaient dans la maison, les assiégeants ne perdaient pas de temps.

Ils s'étaient rendu compte du succès de Lambourne et lui avaient justement attribué la retraite précipitée des défenseurs de la seconde porte. Ils s'étaient rués entre les deux enceintes en poussant des cris de triomphe, convaincus que leurs amis allaient leur livrer l'entrée du domaine.

Comme personne ne paraissait, au bout de quelques minutes leur général, Antonio Murcia, donna l'ordre d'aller chercher les échelles qu'il avait fait apporter dans la prévision d'un assaut.

Les échelles arrivèrent et les plus braves se risquèrent jusqu'au sommet du rempart. Ils avançaient prudemment dans la crainte d'un piège, peu désireux de partager le sort de leurs premiers compagnons. Mais ils ne rencontrèrent aucune résistance et purent à leur aise faire passer les échelles par-dessus le mur pour redescendre de l'autre côté.

Alors seulement, ils tirèrent les barres qui fermaient la porte et les assiégants pénétrèrent dans Selmont.

Ils se considéraient comme ayant bataille gagnée, aussi se dispersèrent-ils de tous côtés. Toutefois le groupe le plus nombreux, un groupe de quatre à cinq cents hommes, entoura le principal corps de logis en hurlant.

Justin avait fait éteindre toutes les lumières, sauf dans les pièces du premier dont les volets étaient clos.

Du dehors la maison paraissait aussi vide que noire.

Après avoir beaucoup crié, les assiégants songèrent à forcer l'entrée puis qu'elle ne s'ouvrait pas devant eux. En conséquence, ils firent mine de l'attaquer à coups de hache.

Si les assiégants ne voyaient pas les assiégés, en revanche ceux-ci les voyaient suffisamment, à la lueur des torches que quelques-uns des hommes de Murcia élevaient au-dessus de leurs têtes.

Murcia était inquiet ; il s'était prudemment reculé, regardant cette maison fermée, noire, impassible, quand il s'attendait à la voir ouverte, pleine de fracas, livrée à l'incendie.

Qu'est-ce que cela signifiait ! où était Lambourne ? que faisait-il ?

N'entendant rien, il fit avancer ceux des siens qui étaient armés de haches.

Justin jugea l'instant favorable, il donna un ordre que l'Oncle-Tom répéta en mayombé, et une décharge de quarante fusils à peu près couvrit le sol de morts et de blessés.

Rien ne peut rendre la stupeur des assiégants, ils reculèrent précipitamment en poussant des cris, s'adossant aux bâtiments qui faisaient face au principal corps de logis.

Murcia fit faire silence, et d'une voix haute appela :

— Lambourne ?

Ce fut Justin qui répondit :

— Feu !

Une deuxième décharge jeta par terre un vingtaine d'assaillants.

Pendant un moment, Murcia crut que la panique allait se mettre parmi ses hommes. Avec l'aide des autres chefs, il les fit entrer dans les bâtiments situés en face de la maison.

Dix minutes à peu près s'écoulèrent avant la reprise du combat.

Le silence ne fut troublé que par les cris déchirants des femmes et des malheureux domestiques, surpris dans les écuries et dans la buanderie, et que des furieux égorgeaient. Après quoi, les mêmes furieux mirent le feu aux hangars et aux magasins qui ne pouvaient pas servir d'abris pour l'attaque de l'habitation.

Murcia ne comprenait rien à ce qui s'était passé. Il ne pouvait croire à une trahison de Lambourne, et les choses prenaient une tournure si bizarre, qu'il ne pouvait pas davantage croire à une trahison du marquis. Au surplus, il ne perdit pas

le temps en conjectures. Il ne songea qu'à venir à bout de la résistance inattendue qu'il rencontrait.

C'était un homme intelligent, il le prouva par les dispositions qu'il prit. Après avoir pesé le pour et le contre et examiné longuement la maison, il posta ses meilleurs tireurs de manière à ce qu'ils puissent atteindre la terrasse; puis, à un signal donné, il leur ordonna de tirer sans arrêter devant eux,

Les Mayombés ne s'attendaient à pas cette aubaine. En un clin-d'œil, une vingtaine des pauvres sauvages furent mis hors de combat, une balle brisa la carabine de l'Oncle-Tom entre ses mains, et Edouard, en s'avançant imprudemment sur le balcon, pour riposter à la fusillade, eut le bras gauche cassé.

Justin et ses hommes ripostaient au hasard et ne faisaient plus de mal à l'ennemi.

Cette fusillade dura assez longtemps, pour que le feu mis aux hangars et aux magasins, jetât sur le champ de bataille une lueur aussi vive que le plein jour.

Alors il se passa une scène navrante.

Murcia, monté dans un grenier, dominait la terrasse et pouvait voir l'intérieur du salon vivement éclairé.

Au milieu des corps étendus sans vie, il tressaillit tout à coup en reconnaissant celui de Lambourne. Puis il aperçut, assis sur un fauteuil, pâle, sanglant et paraissant évanoui un adolescent dont le visage n'était pas absolument nouveau pour lui, bien qu'il ne pût se rappeler dans quelle circonstance, ni à quel endroit, il l'avait rencontré.

Murcia avait une carabine à la main.

Machinalement, il la souleva pour achever cet adolescent, lorsqu'un mouvement se produisit qui l'arrêta au moment où il allait presser la détente.

Une femme d'une rare beauté et dont l'extérieur indiquait une grande distinction parut. Elle prit l'adolescent par la taille; il se souleva pour la suivre.

— La marquise de Cauville ! murmura Murcia.

Ses lèvres s'effacèrent dans un rictus effrayant, une lueur de férocité jaillit de ses prunelles.

Il changea de point de mire et fit feu, et M^{me} de Cauville s'affaissa sur le tapis entraînant le jeune garçon dans sa chute.

Un caprice de l'air, en cet instant, fit passer un tourbillon de fumée devant l'incendie ; la terrasse et le salon cessèrent d'être visibles.

Quand la fumée se fut dissipée, Murcia ne vit plus ni l'adolescent, ni la marquise.

Il s'en préoccupa peu d'ailleurs, le moment d'en finir avec cette résistance extraordinaire était arrivé.

Murcia, pendant la fusillade, avait fait rallier par les chefs subalternes les hommes qui s'étaient répandus au hasard dans le domaine; il avait ordonné de rassembler les échelles et chaque groupe avait reçu des instructions précises.

Sa petite armée, sauf les tireurs, se tenait massée, à l'abri de la fusillade, derrière les bâtiments qui faisaient face à l'habitation de Selmont.

Quand tout le monde fut prêt, après un temps d'arrêt, Murcia fit tomber une grêle de fer sur le balcon et dans le salon, éclairés par l'incendie, de manière à les rendre inabordables aux assiégés.

Puis, à un signal donné le feu cessa, et les insurgés, débouchant brusquement dans la grande cour avec leurs échelles, se précipitèrent pour prendre la maison d'assaut.

Mais alors, à droite et à gauche, au premier étage, les volets s'entrebaillèrent et des coups de feu partirent. Dix ou douze insurgés tombèrent, les autres poussèrent droit devant eux, et, sur les six échelles dont ils disposaient, quatre se trouvèrent appliquées contre la muraille. Quelques hommes commencèrent à les gravir; mais une nouvelle décharge, plus meurtrière encore que la première, causa un mouvement de désarroi parmi les assaillants.

Alors Justin, l'Oncle-Tom et une douzaine de Mayombés se ruèrent sur la terrasse; aucun insurgé n'avait eu le temps de l'aborder. L'Oncle-Tom prit une des échelles par les montants, la balança une seconde et la rejeta sur l'ennemi avec les deux ou trois hommes qui la gravissaient. Les autres échelles eurent le même sort. Pendant ce temps, Justin et ses hommes, libres de leurs mouvements, dirigèrent sur la foule une décharge de revolvers.

Cette manœuvre s'était accomplie avec une promptitude étonnante, les tireurs de Murcia, surpris comme les assaillants, avaient arrêté le feu qu'ils dirigeaient contre la maison, dans la crainte de toucher les leurs.

Murcia, qui ne perdait aucun détail de cette scène, s'élança dans les greniers en criant comme un furieux.

Ses tireurs comprirent et ripostèrent aux coups de revolver de Justin par une bordée qui jeta cinq des défenseurs de Selmont par terre. Les autres rentrèrent dans les pièces défendues par les volets blindés, derrière lesquels ils s'embusquèrent pour continuer le combat. Justin et l'Oncle-Tom échappèrent cette fois encore aux balles des révoltés. Sans aucun doute, si les hommes de Murcia n'avaient pas été pris au dépourvu et s'ils avaient tiré avec ensemble, aucun des dix braves qui venaient de repousser le premier assaut n'aurait survécu.

Justin disposait encore d'une vingtaine de Mayombés valides. Les agresseurs se comptaient par centaines. A moins d'un secours inespéré, la défaite finale était certaine. Il était dans un état d'exaspération indescriptible. La blessure d'Edouard l'avait rendu enragé; celle de M^{me} de Cauville l'avait rendu fou. C'était pour la sauver qu'il combattait avec cet acharnement et il n'avait pu la préserver des balles. Il était même dans l'impossibilité de la soigner. Il l'avait fait porter sur son lit et il avait dû l'y laisser sans plus s'occuper d'elle.

Edouard, étendu sur un canapé dans le boudoir, souffrait en silence, pleurant de rage parce qu'il ne pouvait plus servir à rien.

Justin avait envoyé l'Oncle-Tom chercher des personnes dans la maison, mais la plupart avaient cru prudent de se cacher dans la buanderie, en dehors de l'habitation, où les insurgés les avaient massacrés. L'Oncle-Tom n'en trouva plus que deux, cachés dans la cuisine avec le chef. La terreur les avaient rendus idiots et le nègre dut renoncer à les amener auprès de M^{me} de Cauville. Quant à maître Hareux, à l'aspect de l'Oncle-Tom, en désordre, sanglant, armé, il s'était jeté à ses pieds en lui tendant une longue cuiller à sauce.

— Je rends mon épée, cria le pauvre homme qui avait tout à fait perdu la tête.

L'Oncle-Tom eut l'idée d'une vengeance sauvage ; il prit la cuiller à sauce, en déchargea un grand coup sur le crâne du cuisinier qui tomba les mains en avant, et repartit précipitamment pour reprendre sa place dans la bataille.

Si les portes-fenêtres, qui donnaient sur la terrasse de devant, étaient restées ouvertes, il n'en était pas de même de celles qui donnaient sur la terrasse de derrière. Depuis longtemps, Justin les avait fait fermer, ainsi que les volets, et il avait fait entasser des meubles contre ces volets pour les mettre en état de résister longtemps à une attaque. La porte de communication des deux salons avait été fermée ; cependant, percée, éraillée, ébranlée par les balles des tireurs de Murcia, elle ne constituait qu'une assez faible barrière et le second salon n'était guère plus habitable que le premier.

Depuis que l'assaut avait été repoussé, un profond silence régnait dehors. La cour s'était vidée une seconde fois et les tirailleurs, postés dans les communs, avaient cessé le feu. On n'entendait plus que les plaintes déchirantes des blessés.

— Que méditent-ils encore ? dit Justin à l'Oncle-Tom.

Il lui sembla, au moment où il se taisait, qu'une voix dolente l'appelait dans la chambre à coucher de M^{me} de Cauville.

Il en entr'ouvrit la porte et resta respectueusement sur le seuil.

A la lueur d'une bougie, il apercevait le visage pâle de la jeune femme.

Elle lui fit signe d'approcher.

— Monsieur, je me crois blessée mortellement, dit-elle d'une voix faible comme un murmure. Cependant, si ces misérables doivent pénétrer ici, promettez-moi de ne pas m'abandonner encore vivante entre leurs mains.

— Madame... balbutia Justin profondément ému... croyez bien... j'espère...

Mais que pouvait-il dire, le brave jeune homme, dans une situation aussi désespérée ?

M^{me} de Cauville le regarda avec des larmes dans les yeux.

— Je vous ai retenu, vous, cet enfant... Je suis cause de votre mort... Pardonnez-moi.

— Oh ! madame ! s'écria Justin.

Elle lui fit un signe de la main et ne parla plus. Des tressaillements nerveux agitaient son visage ; elle devait souffrir cruellement.

— Et pas un chirurgien... rien... rien à faire, fit Justin en sortant de la chambre.

L'Oncle-Tom l'attendait dehors.

— Maître Justin, eux nous griller vivants, dit-il.

Justin alla regarder par une fenêtre entr'ouverte.

Deux cents hommes venaient de faire irruption dans la cour, chargés de bottes de paille et de fagots. Ils couraient comme des fous pour jeter leur fardeau le long de la maison.

A peine ces deux cents hommes se furent-ils enfuis que deux cents autres renouvelèrent la même manœuvre.

Les assiégés firent feu et abattirent quelques-uns de ces porteurs de fagots. Les tireurs d'en face ripostèrent et une balle, passant entre deux volets, tua un Mayombé.

Mais la fusillade n'arrêta pas les insurgés. Bientôt toute la provision de bois et de paille du domaine fut entassée autour de la maison.

Dans un moment de silence, l'Oncle-Tom cria à Justin :

— Maître Justin, nous plus avoir de cartouches... plus rien dans bibliothèque.

Comme l'Oncle-Tom prononçait ces paroles, un jet de flamme jaillit au pied du mur et la fumée s'engouffra dans la maison par les volets ouverts.

Justin se prit la tête à deux mains :

— Maintenant, il faut mourir, murmura-t-il.

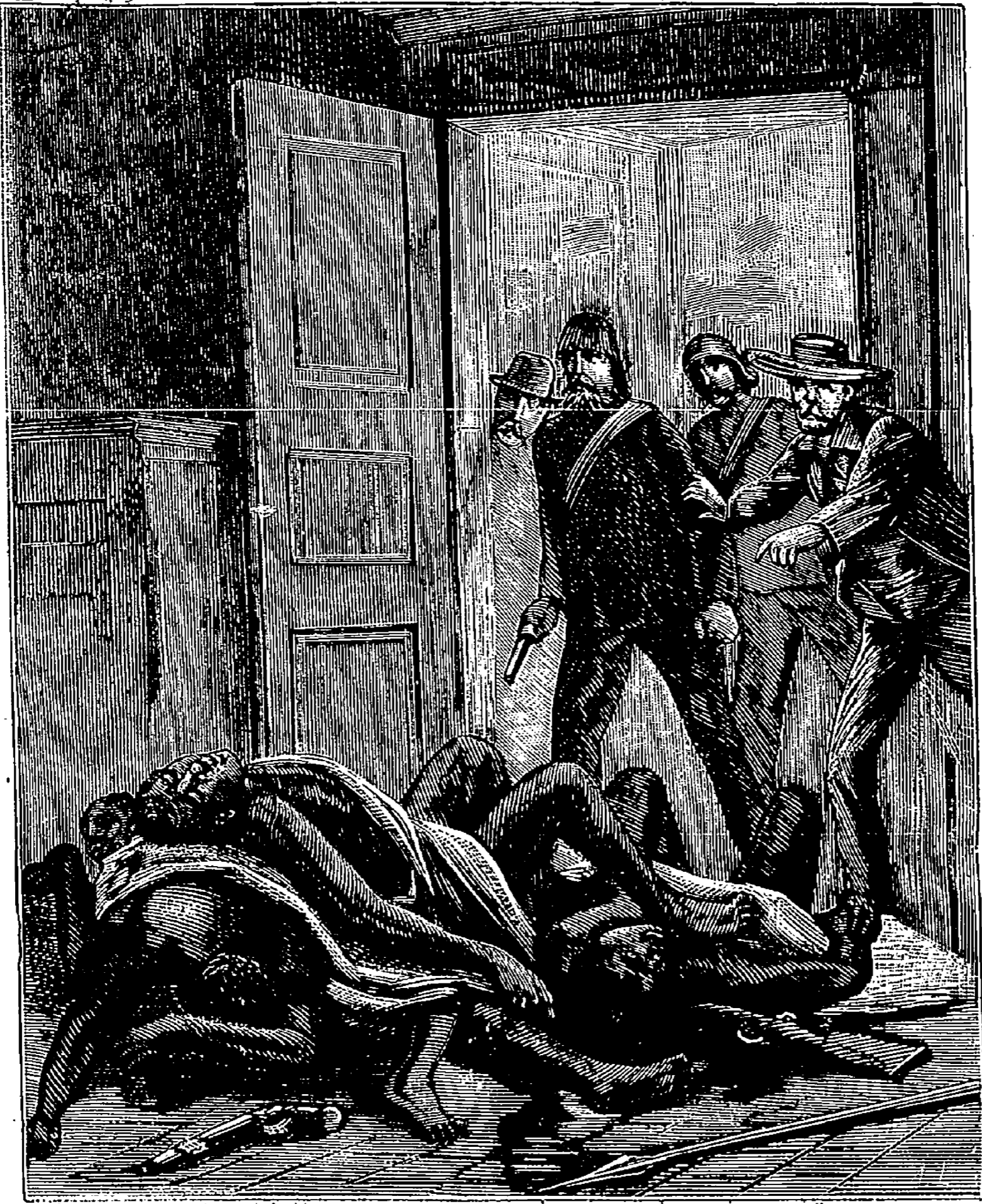
CHAPITRE XX

Retour à la maison paternelle.

JUSTIN venait de prononcer cette parole suprême avec l'accent de la résignation courageuse et il allait adresser au passé, aux affections qu'il laissait derrière lui, le dernier adieu de sa pensée, quand un tumulte d'une nature nouvelle s'éleva dans la cour. Une troupe de cavaliers venait de faire irruption au milieu des insurgés.

Tout à coup une voix puissante, la voix d'un homme habitué au commandement se fit entendre.

— Enlevez ces fascinos ; éteignez ces fagots, cria-t-elle.



— Lamboune! s'écria l'un des chefs... (Page 357.)

Aussitôt, au milieu d'un brouhaha inexprimable fait d'acclamations et de murmures, un grand mouvement se produisit.

Justin courut à une fenêtre.

L'incendie des bâtiments voisins continuait à éclairer la cour.

Les mêmes hommes, qui s'étaient précipités pour amonceler la paille et de bois, s'empressaient de les enlever et quelques-uns, au risque de se brûler, dans leur zèle pour obéir, emportaient les fagots enflammés.

Au milieu de la cour, entourés par les insurgés, se tenaient une centaine de

cavaliers, équipés en guerre, coiffés de casques en feutre blanc, bottés, la carabine au pied, le revolver aux fontes et le sabre au clair.

Un groupe d'une dizaine de chefs caracolait à quelques pas de distance, et, à leur tête, l'homme, qui avait donné des ordres d'une voix retentissante, forçait son cheval à rester immobile. Les clartés crues et vacillantes de l'incendie ajoutaient du relief à ses traits empreints d'une martiale énergie.

C'était à cet homme que s'adressaient les acclamations de la plus grande partie des insurgés.

— Vive le général Robert ! criaient-ils.

Cet homme, c'était Robert de Selmont.

— Nous sommes sauvés, fit Justin dans un élan de joie.

Mais la pensée de M^{me} de Cauville et d'Édouard, grièvement blessés, éteignit instantanément cette joie.

— Qui commande ici ? demanda Robert aux hommes qui l'entouraient.

— C'est le colonel Lambourne ! c'est le général Murcia ! répondirent vingt voix différentes.

— Où est Lambourne ? où est Murcia ?

— Lambourne est mort et voici Murcia, dit le Cubain en surgissant auprès de Robert.

— C'est vous qui avez eu l'idée d'attaquer cette propriété ? reprit Robert d'une voix brève.

— Sans doute.

— Qui vous en a donné l'ordre ?

— Je n'ai consulté que l'intérêt de la cause.

— Vous n'avez consulté que votre propre intérêt et vous êtes responsable de la mort inutile de tant de braves gens.

Un murmure peu sympathique pour Murcia s'éleva parmi les combattants.

— Senores, la junte a-t-elle autorisé cette attaque ? dit Robert en se tournant vers le groupe des chefs.

— Certes non, répondirent ceux-ci.

— N'avez-vous pas reçu des instructions qui vous interdisaient toute action avant mon retour, à moins d'un ordre émanant de la junte ? reprit Robert en s'adressant à Murcia.

— Vous parlez ainsi parce que cette propriété est celle de votre père, répliqua le Cubain.

— Je parle ainsi parce que j'en ai le droit, fit Robert avec hauteur. D'ailleurs quel avantage comptiez-vous donc retirer de cette affaire ?

— J'espérais faire ce que j'ai fait, infliger une cruelle leçon à nos ennemis acharnés, les propriétaires de la juridiction, commandés par le marquis de Cauville.

— Vous mentez...

— Par le diable !

— Vous mentez, vous dis-je. Vous savez que Cauville et la troupe des planteurs se sont transportés, trompés par de faux avis, au domaine de don Caferès. Vous ne comptiez trouver ici que quelques vieillards et quelques femmes faciles à massacrer.

— Sont-ce des vieillards ou des femmes qui ont fait ce carnage ? demanda Murcia en montrant les cadavres. Je vous dis que le marquis est dans la maison.

Murcia émettait cette assertion au hasard, mais la vigueur de la défense autorisait une pareille hypothèse.

Robert n'eut pas besoin de chercher une explication plausible, une voix mâle répondit de la maison même :

— A mon tour de te dire que tu mens, Murcia, abominable scélérat. Le marquis de Cauville n'est pas à Selmont, mais tu sais bien que la marquise y est, puisque toi, ou l'un des tiens, l'avez assassinée d'un coup de carabine.

— Ma sœur... cria Robert.

Il se jeta à bas de son cheval dans des intentions auxquelles Murcia ne se trompa pas. Rapido comme la foudre, le Cubain, qui avait la main sur son revolver, le souleva et fit feu.

Selon toute apparence, le frère devait éprouver le même sort que la sœur.

Mais, depuis le commencement de cette scène, un des cavaliers, après avoir confié les brides de sa monture à son voisin, s'était glissé auprès de Murcia. Au moment où celui-ci leva le bras, ce cavalier, brusquement, détourna le coup et la balle se perdit dans le vide.

— Pas de ça, Lisette, fit en français l'homme qui venait, si heureusement pour le général Robert, de jouer le rôle de Providence.

Au même instant, plusieurs des chefs qui suivaient le général Robert mirent pied à terre. En un clin d'œil, Murcia se trouva entouré et désarmé.

— Malédiction ! cria-t-il les yeux étincelants de fureur. Traite-t-on ainsi les hommes dévoués à la cause de l'indépendance ?

— On traite ainsi les hommes qui tentent d'assassiner leurs supérieurs, répondit un des chefs.

Murcia se tut.

Robert qui avait eu de la peine à se contenir, reprit son sang-froid très-vite.

— Quand j'aurai vu le mal qu'il a fait, il y aura un compte à régler entre lui et moi, déclara-t-il.

Puis, il se tourna vers la maison :

— Qui donc a dirigé la défense ? demanda-t-il.

Justin parut sur la terrasse en compagnie de l'Oncle-Tom.

— Vous ? dit-il.

A leur aspect des clameurs où la fureur se joignait à l'étonnement éclatèrent

dans la foule. Murcia n'était pas le moins surpris ; il ne s'attendait nullement à voir le second du *Tantale* et l'esclave du capitaine Crenancier mêlés à cette tragique affaire.

Le général Robert ne donna pas le temps à ses sentiments de se manifester par des questions, il comprit le sens des hurlements que l'apparition des défenseurs de Selmont produisait sur les forcenés qu'ils avaient si durement étrillés.

— Rentrez dans les appartements, dit-il en français. Vous n'êtes pas en sûreté si vous vous montrez. Je vais vous rejoindre.

— Si vous avez un chirurgien dans votre troupe, envoyez-le-nous sans retard, M^{mo} de Cauville est grièvement blessée.

Sur ces mots, Justin se retira avec l'Oncle-Tom.

Il était temps, car déjà, profitant de l'ombre, quelques-uns des hommes de Lambourne, ayant entendu dire que leur chef avait été tué, couchaient en joue ses meurtriers présumés.

Le général Robert conféra un moment avec les chefs et il n'eut pas de peine à en obtenir que le combat cessât, que l'habitation de son père ne fût pas mise à sac et qu'on lui abandonnât les quelques hommes qui l'avaient défendue.

Murcia frémissait de rage, car il assistait à cette conférence, non comme consultant, mais comme prisonnier.

Les officiers subalternes des forces qui avaient envahi Selmont reçurent des ordres et se hâtèrent de les mettre en exécution. Ce ne fut pas trop facile. Ils devaient ramener leur monde en dehors de Selmont et lui faire reprendre les rangs. Pour décider les insurgés ; ils leur disaient qu'une attaque à l'improviste de la troupe des planteurs pouvait se produire d'un moment à l'autre, que le général Robert en avait eu de sûrs avis et que c'était pour cela qu'il était accouru avec du renfort. Il y avait donc danger de passer du rôle d'assiégeant à celui d'assiégé. Pour le prévenir, le plus sage était de s'installer en rase campagne.

Les quatre cinquièmes de la petite armée, conduite par Murcia, étaient dévoués personnellement au général Robert, qui l'avait formée peu à peu, qui la connaissait homme par homme. Il fut donc assez facile de s'en faire obéir.

Seuls les bandits de Lambourne et les partisans de Murcia profitèrent de la nuit pour faire acte d'indiscipline. Ils se répandirent dans la propriété, hors de la vue des chefs, afin de piller les bâtiments que l'incendie n'avait pas détruits.

Robert, cependant, avait appelé un chirurgien, intercalé dans son escorte. Le chirurgien s'empressa d'accourir ; il remit sa trousse au soldat, arrivé si à propos pour détourner le revolver de Murcia. Puis, Robert, accompagné des chefs, pénétra dans la maison dont le dernier survivant, parmi les domestiques de Selmont, lui ouvrit la porte d'une main tremblante.

— Ah ! monsieur Robert, ils ont tout tué, lui dit-il.

Robert regarda tristement le vieux serviteur qui s'appelait Dominique et qu'il connaissait bien, mais ne répondit pas. Jamais il n'avait souffert comme en ce mo-

ment. L'épreuve lui semblait rude aussi. La maison de son père était saccagée, sa sœur avait été blessée d'un coup de feu, les braves gens qui avaient entouré son enfance avaient été tués en combattant ou égorgés sans défense, et tout cela, au nom d'une cause qu'il soutenait. Et il devait contenir l'expression de ses sentiments, refouler dans son cœur des désirs de vengeance, car il se sentait observé.

Peut-être même s'exagérait-il les soupçons des chefs qui l'avaient accompagné, pour l'aider à mettre un terme aux abominables violences de Lambourne et aux usurpations de pouvoir de Murcia. Le spectacle qu'ils avaient sous les yeux les indignait. Ils comprenaient que c'était une œuvre de haine et d'envie dirigée surtout contre l'homme de cœur qui avait embrassé leur parti.

Lorsqu'ils pénétrèrent dans le salon, de plain pied avec la terrasse, où le chaud du combat s'était passé, à l'aspect de ces cadavres étendus les uns sur les autres, ils frémirent d'admiration pour l'héroïsme des combattants.

— Lambourne ! s'écria l'un des chefs en désignant le corps du géant.

Robert pressait en ce moment la main de Justin.

— C'est vous qui l'avez tué, murmura-t-il.

— Non, répondit Justin sur le même ton en montrant dans le boudoir voisin un jeune garçon tout ensanglanté et couché sur un divan.

— Quelle dette j'ai contractée envers vous ! dit Robert avec un soupir.

— Hélas ! je crains bien que tant d'efforts n'aient servi à rien.

Le chirurgien, l'homme qui portait sa trousse, Robert et Justin entrèrent dans le boudoir où l'Oncle-Tom, assis auprès d'Edouard, laissa échapper des gémissements plus lamentables que ceux du blessé.

A son aspect, le cavalier de Robert de Selmont poussa une exclamation.

— Monsieur l'Oncle-Tom ! dit-il.

— Monsieur Toni Moblot ! riposta l'Oncle-Tom qui n'avait pas oublié le nom de son ami de la place Maubert.

Pendant qu'ils s'embrassaient comme de vieux camarades, heureux de se revoir, le chirurgien voulut s'occuper du jeune garçon.

— Non, non, eut-il la force de dire, pas moi... elle... elle...

— Brave enfant ! murmura Robert qui avait des larmes dans les yeux.

Le chirurgien et Robert entrèrent seuls dans la chambre à coucher.

La marquise râlait.

— O mon Dieu ! serait-elle perdue ! s'écria Robert.

Le chirurgien secoua la tête d'un air peu rassurant en regardant la blessée.

Au son de la voix de son frère, M^{me} de Cauville ouvrit les yeux et murmura :

— Trop tard, Robert, trop tard.

Le jeune homme tomba à genoux, couvrant de baisers la main que la marquise laissait pendre hors du lit.

Elle reprit, proférant chaque mot avec un effort douloureux :

— Il fallait venir plus tôt... Je t'ai attendu avec tant d'impatience... J'ai fait tout ce que tu m'as dit... Il a voulu me faire signer un acte de vente...

Ces mots rappelèrent Robert de Selmont au sentiment des choses de la vie privée.

— Et tu l'as signé, ma pauvre sœur. Je le sais, puisque la propriété a cessé de t'appartenir et a été achetée par des spéculateurs américains. J'ai appris cela à mon retour hier, lorsque j'ai traversé Santiago... Moi, qui avais le courage de te le reprocher, ma pauvre Juliette !...

Pendant qu'il parlait, la main de M^{me} de Cauville pressait faiblement celle de Robert, s'agitait, donnait des signes évidents d'impatience.

Enfin, la marquise put dire encore :

— Je n'ai rien signé...

— Mais j'ai vu l'acte de vente chez le notaire, qui est de mes amis... J'ai vu ton nom : Juliette de Selmont... j'ai reconnu ton écriture...

— Devant Dieu qui m'appelle à lui... je n'ai rien signé... répéta l'agonisante.

— Mais alors...

— J'ai voulu transmettre intacts à mon fils les biens de...

La force lui manqua et la jeune femme ne put achever sa phrase.

— Mais alors, Juliette, si tu n'a rien signé... on a donc commis un faux.

Robert de Selmont se leva plus pâle encore d'indignation que de douleur. Il regarda sa sœur et resta immobile, la bouche entr'ouverte.

— Est-ce que?... demanda-t-il en faisant un geste et en se tournant vers le chirurgien témoin, muet de cette scène.

Le chirurgien répondit gravement et tristement par un signe.

— Morte ! morte ! rugit Robert.

— Avez-vous dit que M^{me} de Cauville est morte ?

Cette question fut prononcée par une voix très faible, derrière Robert. Il se retourna et vit le jeune Edouard, debout à la porte, soutenu par l'Oncle-Tom.

— Hélas ! mon enfant, oui... Ma sœur n'est plus.

— Je connais son meurtrier, reprit Edouard. Aux lueurs de l'incendie, je l'ai vu dans le bâtiment en face viser et faire feu...

— Son nom ?

— Il s'appelle Antonio Murcia.

— Ah ! le bandit !

Robert se pencha sur le lit de M^{me} de Cauville, et, parlant à l'oreille de la morte, il murmura :

— J'ai de grands devoirs à remplir maintenant, des devoirs de justicier et des devoirs de père. Je vais commencer par ton assassin ; puis, je châtierai le faussaire et je consacrerai le reste de ma vie à notre sœur et à ton fils. Juliette, je remplirai ces devoirs, je te le jure.

Le vaillant jeune homme se redressa, renfonça ses larmes par un effort

incroyable de volonté, et, après un instant de contemplation désespérée, sortit de la chambre mortuaire.

Les chefs insurgés, discrètement, s'étaient assis dans la bibliothèque, sur laquelle la porte du boudoir était ouverte.

Robert se rendit auprès d'eux.

— Senores, leur dit-il, M^{me} la marquise de Cauville, née Juliette de Selmont, ma sœur, est morte.

Les chefs se levèrent et se découvrirent.

Robert reprit :

— Elle n'est pas morte d'une balle perdue, tirée au hasard. Elle a été couchée en joue, visée et tuée par un acte volontaire. Ce meurtre odieux, que les lois de la guerre condamnent, a eu un témoin. L'assassin est Antonio Murcia. Senores, il me faut la vie de cet homme. Concertez-vous à cet égard. Si je n'obtiens pas immédiatement satisfaction; sur l'heure, je vous rends mon épée et je vous retire mon concours.

Ayant dit, Robert rentra dans le boudoir où le chirurgien pensait Edouard.

Justin assistait à l'opération avec une anxiété facile à s'imaginer. La mort de M^{me} de Cauville l'avait accablé, mais, un sentiment moins douloureux le ranima en quelque sorte, lorsque le chirurgien déclara que la blessure du jeune garçon d'offrait aucun danger et exigerait seulement des soins assidus.

Robert prit Justin à l'écart.

— Je vous demande comme un dernier service, lui dit-il, de rester ici jusqu'au retour du marquis. Dans quelques instants, mes hommes et moi nous partirons et vous ne courez plus aucun danger.

— Il faudra bien que j'attende le marquis et son monde. Comment ramènerai-je cet enfant à Boyamo sans leur secours ?

— C'est juste. Je vais écrire une lettre que vous lui remettrez de ma part. Vous y consentez, Justin ?

— Soyez tranquille.

Robert rentra dans la bibliothèque pour écrire sa lettre.

A son aspect, les chefs, qui causaient avec animation, baissèrent la voix.

Robert rédigea précipitamment quelques lignes, ferma le papier, le mit sous enveloppe et se disposa à rentrer dans le boudoir.

Un des chefs l'arrêta au passage.

— Général, dit-il, nous n'avons pas eu beaucoup de temps pour nous entendre au sujet de votre affaire avec Murcia, nous comprenons que vous vouliez tirer vengeance de l'outrage et du mal qu'il vous a faits en attaquant sans ordre votre maison et en étant la cause directe ou indirecte de la mort de votre sœur.

— Directe... directe... senores.

— Nous ne discuterons pas ce point... Quoi qu'il en soit, vous avez droit à une satisfaction.

— A la justice.

— Voilà ce qu'il nous est impossible d'admettre, A nos yeux, la faute du général Murcia est d'avoir agi sans ordres. Il on serait puni avec quelques jours d'arrêt ou la privation de son commandement...

Robert, par un mouvement brusque, trahit la colère que ce langage faisait monter en lui.

Le chef imperturbable n'en poursuivit pas moins sur le même ton :

— La mort de M^{me} de Cauville, est un événement déplorable ; mais c'est un fait de guerre... Sur ce point, nous sommes tous d'accord...

— Alors vous voulez soustraire le misérable à ma vengeance...

— Nous ne voulons pas en assumer la responsabilité, voilà tout. Comme nous reconnaissons que votre colère est juste et que vous êtes outragé personnellement, nous ne pouvons que vous donner un conseil, celui de vider votre querelle avec le général Murcia, comme deux gentlemen et deux soldats doivent le faire, les armes à la main.

— Un duel!

Robert réfléchit pendant un instant.

— Soit! dit-il. Mais il aura lieu tout de suite, devant cette maison. On nous placera à dix pas l'un de l'autre, avec un revolver.

— Nous y consentons, répondit le chef qui avait parlé au nom de ses collègues.

— Senores, si vous voulez bien préparer le terrain et avertir mon adversaire, dans trois minutes, je suis à vous.

Les chefs s'inclinèrent et sortirent, pendant que Robert de Selmont rentrait dans le boudoir, où le chirurgien, assisté de l'Oncle-Tom et Toni Moblot achevaient de panser le novice.

— Voici la lettre pour M. de Cauville, dit Robert en remettant le papier à Justin.

— Je la lui donnerai à son retour.

— Et maintenant, Justin, n'avez-vous plus rien à me dire?

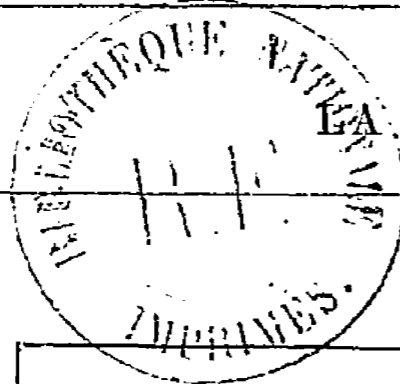
— Si fait. Je voulais d'abord vous demander comment vous êtes arrivé juste à temps pour nous empêcher d'être brûlés vivants.

— Je ne puis entrer dans les détails. Mais rien n'est plus simple. J'avais laissé, en partant, des hommes sûrs autour de Murcia et tous les jours je recevais à Santiago un rapport sur ses faits et gestes ; car je me défiais de ce misérable. Le dernier rapport que j'ai trouvé à mon retour des États-Unis, m'a mis au courant de ses projets. J'ai su qu'il devait, aidé de Lambourne, attaquer Selmont pendant que Cauville se transportait avec toutes ses forces chez don Caferès.

— Alors, M. de Cauville avait fait un pacte avec Murcia? c'était de parti pris qu'il exposait sa femme?...

Robert pâlit.

— Je ne dis pas cela, ce soupçon m'est venu comme à vous, Justin ; mais il est



...La petite troupe prit le chemin de la ville. (Page 367.)

tellement hideux que, malgré tout ce que je sais, je le repousse encore. J'éclaircirai cette affaire plus tard. Je crois que Cauville a été trahi par un certain Bernard... D'ailleurs, Cauville n'avait pas laissé la maison sans défenseurs, puisque vous avez pu soutenir un siège...

Justin l'interrompit.

— C'est vrai ; vous ne savez pas... s'écria-t-il.

Alors, il fit un récit rapide des événements de la soirée et insista sur l'espèce de



miracle qui avait transformé les brigands de Lambourne en défenseurs de Selmont.

— Il reste une vingtaine de ces pauvres diables, dit Justin en achevant son récit. Je les ai fait cacher dans les caves par l'Oncle-Tom, car j'ai craint quelque fâcheuse erreur de leur part, et, à la suite, quelque catastrophe. Ils se sont battus en conscience. Une trentaine d'entre eux sont restés sur le carreau. J'ai pris vis-à-vis des autres l'engagement de les rapatrier.

— Avant huit jours, Justin, s'empressa de dire le général Robert, vous recevrez une somme suffisante pour entretenir ces braves gens et assurer leur retour dans leur pays... Ce que vous venez de me révéler aggrave singulièrement la responsabilité de M. de Cauville... Ah! nous aurons un rude compte à régler un jour... En attendant, je vais en finir avec l'assassin de ma sœur...

— Vous allez le faire fusiller?

— C'est impossible... Je vais me battre avec lui, là, dans la cour... Mais, soyez tranquille, Justin, je le tuerai.

Robert de Selmont dit cela avec une assurance extraordinaire qui n'avait d'égale que sa confiance.

— Comment s'appelle ce courageux enfant? demanda-t-il en montrant le blessé couché dans le boudoir.

— Edouard... Il est novice à bord du *Tantale*.

— J'espère le revoir un jour... Adieu, Justin.

Le général Robert serra la main du second et prit celle de l'Oncle-Tom.

— Et, toi aussi, mon brave garçon, j'espère te retrouver un jour, lui dit-il. Tu t'es conduit aujourd'hui comme un héros.

L'Oncle-Tom fut tellement ému de l'honneur que venait de lui faire M. de Selmont qu'il ne trouva pas un mot à répondre.

Robert descendit, suivi du chirurgien et de Toni Moblot.

Justin appela l'Oncle-Tom et tous se placèrent à une fenêtre. Cachés par les jalousies, ils pouvaient voir sans être vus.

Robert trouva dans la cour Murcia au milieu du groupe des chefs. Ceux-ci l'avaient mis au courant de la situation et il avait accepté sans hésiter le duel qu'on lui offrait.

Le Cubain était cruel, vindicatif, mais il n'était pas poltron.

L'incendie jetait des lueurs assez vives pour que le combat pût avoir lieu, séance tenante.

On plaça les deux adversaires à dix pas l'un de l'autre et il fut convenu qu'ils ne commenceraient à tirer qu'au moment où l'un des chefs leur crierait : Allez.

Avant qu'aucun d'eux eût parlé et pendant qu'ils reculaient les yeux fixés sur les combattants, Murcia fit feu, une première fois.

Sans dire un mot, sans réclamer contre la trahison, Robert marcha droit sur lui.

Murcia fit feu une deuxième fois.

Le casque de feutre de Robert roula par terre ; mais Robert avança toujours.

En même temps, il leva le bras ; le coup partit. Murcia tourna sur lui-même et tomba foudroyé.

Cette scène ne dura pas plus de cinq à six secondes.

Personne n'avait pu intervenir ; toutes les respirations étaient restées suspendues ; un immense soupir de soulagement échappa aux assistants quand ils virent le Cubain renversé.

— Voilà un vil scélérat, dit le chef qui devait donner le signal du combat et que la trahison de Murcia remplissait d'indignation.

— Il en a été justement châtié, ajouta un autre.

Robert ne dit rien, mais prenant des mains de Toni Moblot son casque que celui-ci venait de ramasser, il fit remarquer qu'il avait été percé à deux reprises par les balles de son adversaire.

— Et maintenant, senores, avant que le jour ne luise, il nous faut regagner la montagne.

Des ordres furent donnés pour ramener les traînards ; les blessés furent enlevés. Une heure après, la petite armée des insurgés s'éloignait du domaine de Selmont à moitié détruit et laissant une soixantaine des siens sur le champ de bataille.

CHAPITRE XXI

Qui ferme une époque.

Dès que les insurgés se furent éloignés, l'Oncle-Tom alla délivrer ses compatriotes. Les malheureux ne savaient trop si on ne venait pas les chercher pour les égorger. Lorsque l'Oncle-Tom leur annonça que tout danger avait disparu et qu'ils n'auraient plus qu'à boire et à manger en attendant qu'une occasion se présentât de les renvoyer sur les bords de la rivière Killoo, ils exprimèrent leur joie par des cris et des sauts.

L'Oncle-Tom les employa d'abord à transporter dans la cour les cadavres qui encombraient le salon où ils les étendirent à part de ceux que les insurgés avaient abandonnés.

Il serait temps le lendemain de les enterrer.

Puis, toujours suivi de son escorte, l'Oncle-Tom descendit à la cuisine, où maître Hareux, à demi rassuré par le récit du seul domestique mâle de Selmont qui eût survécu avec lui au désastre, faillit s'évanouir en voyant paraître les Mayombés.

Dominique lui fit comprendre, non sans peine, que ces noirs étaient ceux qui avaient défendu la propriété, et, peu à peu, le cuisinier reprit ses esprits. Cependant les horribles grimaces, que l'Oncle-Tom ne cessait de faire en le regardant, le maintenaient dans un état d'angoisse inexprimable.

— Toi faire bonne cuisine pour braves guerriers, ordonna l'ordonnance du capitaine Crenancier. Eux juger si toi pas mauvais gargotier comme toi bien l'air.

L'Oncle-Tom avait cette fois dépassé la mesure, car le chef riposta à ses regards provocants par une farouche œillade.

Cependant il se mit en mesure d'obéir, averti par Dominique, tout en gémissant sur la destinée impitoyable qui le contraignait à se livrer à son art pour de pareils profanes.

L'Oncle-Tom essaya de nouveau d'employer les deux servantes, mais leur hébètement était encore trop profond. Celle qu'il voulut envoyer auprès du corps de sa maîtresse refusa en poussant des cris aigus, et, quand il proposa à l'autre d'aider à servir ses hommes, elle se mit à courir, les bras en l'air, en répétant d'une voix étranglée :

— Ne m'approchez pas ! ne m'approchez pas !

L'Oncle-Tom dut, avec ses Mayombés, chercher lui-même tout ce dont il eut besoin. En même temps, d'accord avec Justin, il installa un service de garde autour de la maison, moins dans la crainte du retour des insurgés que pour l'acquit de leur conscience.

La précaution ne fut pas absolument inutile, car elle éloigna quelques pillards attardés, qui, s'ils s'étaient concertés, se seraient trouvés assez nombreux pour tenter un nouvel assaut. Mais, disséminés et sans chef, croyant aussi les assiégés plus forts qu'ils n'étaient en réalité, ils n'approchèrent pas de l'habitation et disparurent au petit jour.

Les Mayombés, l'Oncle-Tom et même Justin mangèrent avec beaucoup d'appétit les plats que maître Hareux leur servit.

C'était la première fois que l'Oncle-Tom goûtait à la cuisine de son rival et la jalousie seule l'empêcha de lui rendre justice, mais il dévora d'une manière effrayante, au point d'enthousiasmer ses compatriotes qui, à ce trait, non moins qu'à sa valeur, reconnurent en lui un descendant de la race royale.

Pendant ce temps Edouard reposait dans le boudoir à côté de la chambre où gisait le corps de M^{me} de Cauville.

Quand Justin et l'Oncle-Tom remontèrent auprès du novice, ils eurent un premier mouvement d'hésitation.

Au pied du divan, se tenait couché celui des cinq dogues qui n'avait pas été tué au début de l'attaque et qui s'était enfui en boitant. A force d'errer, l'animal était entré dans la maison et le hasard l'avait conduit auprès du jeune garçon.

L'Oncle-Tom, comme on a pu le constater, avait beaucoup plus peur des chiens que des hommes; mais, le souper et quelques libations aidant, il approcha courageusement du dogue.

La pauvre bête, blessée à une patte, ne songeait nullement à se montrer féroce, il y avait de la supplication dans ses yeux et elle lécha les mains du nègre. Il n'en fallut pas davantage pour toucher le bon naturel de l'Oncle-Tom. Il visita la blessure du chien, la lava soigneusement et la banda. Le chien se laissa faire. L'Oncle-Tom joyeux s'installa à ses côtés, et, au bout d'un instant, l'enfant, le nègre et le chien dormirent côte à côte.

Ils furent réveillés trois heures après le lever du soleil par les cris d'alarme des Mayombés.

Justin courut immédiatement à la terrasse pour voir ce qui se passait.

Cauville et ses hommes venaient de rentrer dans la propriété.

En apercevant les Mayombés, ils s'étaient vivement rangés en bataille, croyant sans doute la maison occupée par l'ennemi.

Justin, de la terrasse, interpella le marquis qui le reconnut avec stupéfaction.

— Dites à vos hommes de rester tranquilles, cria le second du *Tantale*. Il n'y a plus ici que des défenseurs de Selmont.

Puis, il se hâta de sortir.

La troupe du marquis regardait autour d'elle d'un air navré. Elle était d'ailleurs en aussi bon état au retour qu'au départ. La nuit s'était passée le plus tranquillement du monde au domaine de Caferès. A l'aube, le marquis avait donné le signal du départ à son monde.

Les attaques de jour n'étaient pas à craindre, et il avait été secrètement convenu entre Murcia et Cauville qu'au moment où celui-ci reprendrait le chemin de Selmont, celui-là donnerait le signal de la retraite.

Aussi Cauville n'avait-il été surpris, ni de trouver le domaine ouvert, ni de le trouver abandonné.

Il n'en poussait pas moins à chaque pas des cris de désespoir et de colère. Ces manifestations rentraient dans son rôle.

Toutefois la première surprise qu'il éprouva ce fut de rencontrer des corps entre les deux enceintes, indice d'une lutte vaillamment soutenue. La seconde, ce fut de constater que la cour principale de l'habitation était transformée en champ de bataille où gisaient, séparés en deux monceaux, les cadavres d'une centaine d'hommes. La troisième, ce fut de retrouver le principal corps de logis intact.

On s'était battu et sérieusement battu. Mais qui avait dirigé cette défense?

A l'aspect des Mayombés, Cauville fit faire halte.

Ce fut alors que Justin parut.

Justin, en se rendant auprès du marquis, dut faire un effort pour contenir les sentiments d'indignation et de mépris que ce gentilhomme lui inspirait, car il le considérait comme le complice de Murcia et de Lambourne,

— Ah ! monsieur, il s'est passé d'étranges choses ici cette nuit ! cria Cauville.

— Oui, monsieur le marquis, d'étranges choses en effet.

— Je vois, monsieur, que vous êtes parvenu à repousser l'attaque...

— J'ai fait ce que j'ai pu pour la repousser mais je serais à l'heure qu'il est brûlé avec les braves gens qui m'ont aidé à défendre votre propriété sans l'intervention de M. Robert de Selmont.

— Ah ! ah ! M. mon beau-frère est venu ici, à la tête de ses bandits, sans doute !

— Il est arrivé ici au moment où les défenseurs de Selmont avaient épuisé toutes leurs munitions et où les hommes de Murcia et de Lambourne allaient mettre le feu à la maison. Il est accouru pour sauver M^{me} la marquise de Cauville qu'on avait abandonnée sans défense dans une propriété exposée aux attaques des insurgés.

Justin parlait d'une voix où perçait l'irritation; le marquis le regarda de travers mais feignit de ne pas remarquer le ton sur lequel le second du *Tantale* l'interpellait.

— Heureusement, monsieur, vous vous êtes trouvé là pour sauver M^{me} de Cauville.

— Je n'ai point sauvé M^{me} de Cauville. Elle a été tuée d'un coup de fusil par Murcia, dit brutalement Justin.

Cauville tressaillit, mais il ne prononça pas un mot sur le moment.

Machinalement, en proférant le nom de Murcia, Justin s'était tourné vers l'endroit où les corps du Cubain et celui de Lambourne avaient été déposés côte à côte.

Cauville ne connaissait pas Murcia, mais il devina, au mouvement de Justin, qu'il avait son cadavre devant lui.

— Vous l'avez tué ? demanda-t-il à voix basse.

— Ce n'est pas moi. C'est M. Robert de Selmont, répondit le jeune homme. Cauville, stupéfait, n'osa pas provoquer d'autres explications.

— Et quel est son compagnon ? reprit-il en montrant le corps du géant.

— C'est Lambourne, que notre novice a vaillamment abattu.

Une lumière passa dans les regards de Cauville.

— Alors Lambourne et Murcia ne sont plus, murmura-t-il.

Justin remarquait avec indignation l'indifférence et le mutisme de son interlocuteur au sujet de la marquise, et cette observation confirmait ses soupçons.

Il reprit durement :

— Grâce au courage du novice et à une heureuse diversion causée par le nègre du capitaine Crenancier, la marquise est morte sans subir d'outrages.

Cauville se sentit souffleté en quelque sorte par un renseignement qu'on lui jetait au visage sans qu'il l'eût sollicité, mais sa situation était telle qu'il devait ne pas avoir l'air de s'en apercevoir.

— Où est la marquise ?

— Dans sa chambre.

Cauville fit un effort et se rendit à cette chambre où il pénétra seul. Il n'y resta pas longtemps ; il en sortit pâle et troublé.

Il se fit donner alors des détails nouveaux. Puis, quand Justin eut terminé son récit, fait à bâtons rompus, sur un ton âpre et nerveux, très offensant pour le marquis, ce dernier, qui calculait tous ses mouvements afin d'éloigner les soupçons que sa conduite avait dû faire naître, s'enferma dans la bibliothèque qui lui servait de cabinet de travail, du moins à ce qu'il dit.

Il en revint avec un paquet de bank-notes qu'il donna à Justin en lui disant d'un air passablement impatient.

— La moitié est pour vous. Vous distribuerez le reste à vos hommes comme vous l'entendrez.

Justin devint rouge de colère. Pourtant il n'éclata pas ; il appela l'Oncle-Tom.

— Tiens ! lui dit-il en montrant les bank-notes, voilà pour l'entretien de tes hommes jusqu'au moment de leur départ. C'est M. le marquis qui le leur donne.

Cauville feignit de ne pas comprendre la leçon. Il se tourna vers Edouard étendu sur le divan.

— Et vous, jeune homme, que puis-je faire pour vous être agréable ?

— Laissez-moi emmener le chien ? répondit Edouard en montrant le dogue blessé toujours couché à ses pieds.

— Bien volontiers, répondit Cauville.

— Avant de partir pour Boyamo, monsieur le marquis, je dois encore vous remettre cette lettre, fit Justin, et il lui tendit le pli dont Robert l'avait chargé.

— Cette lettre ?... fit le marquis avec surprise en la prenant.

— Elle est de M. de Selmont, répondit Justin.

Cauville eut un mouvement d'inquiétude, il se contenta et n'ouvrit pas l'enveloppe. Justin fut trompé dans son espérance de surprendre sur le visage du marquis l'effet que la lecture de cette missive devait lui causer. Bien qu'il n'en connût pas le contenu, il devinait qu'il ne devait rien avoir d'agréable. Peut-être la même pensée empêcha-t-elle le marquis de lire la lettre devant Justin dont l'hostilité ne lui échappait pas.

A partir de ce moment, il prit l'attitude d'un homme qui attend que des visiteurs importuns prennent congé.

Justin ne s'y trompa point.

Les préparatifs furent bientôt achevés. Un brancard fut installé pour emporter Edouard ; le chien suivit en boitant, et la petite troupe prit le chemin de la ville.

Au moment de partir, Justin se retourna et rencontra le regard du marquis qui l'avait accompagné jusqu'à la porte.

— Toi, disait ce regard, je ne désire pas te rencontrer de nouveau sur mon chemin.

— Toi, répondait le regard de Justin, je te considère comme un abominable scélérat.

Quand le marquis fut seul, il rentra dans sa chambre.

— Que peut bien m'écrire, M. mon beau-frère ? se dit-il.

Il ouvrit le billet et lut ce qui suit :

« Monsieur,

« Vous vous êtes servi d'un faux pour vendre les biens de ma sœur. Vous méritez le bûche ; mais je ne veux pas que la famille à laquelle vous appartenez pour son malheur soit déshonorée. Je ne vous dénoncerai pas. Pourtant ne croyez pas pour cela échapper au châtimeut. Vous n'êtes plus protégé par l'ange dont votre inexplicable abandon a causé la mort. Vous me rencontrerez tôt ou tard.

« ROBERT DE SELMONT. »

Le marquis haussa les épaules.

— Fanfaronnade ! murmura-t-il.

Cependant il reprit :

— Il parle d'un faux. Bernard m'aurait-il trahi ? Allons donc ! Est-ce que Bernard sait quel usage j'ai fait de la signature qu'il a imitée ?

Tout en roulant ces pensées dans son esprit, le marquis s'occupa de remettre un semblant d'ordre dans le domaine, où il devait encore séjourner quelques jours avant la prise de possession par les acquéreurs.

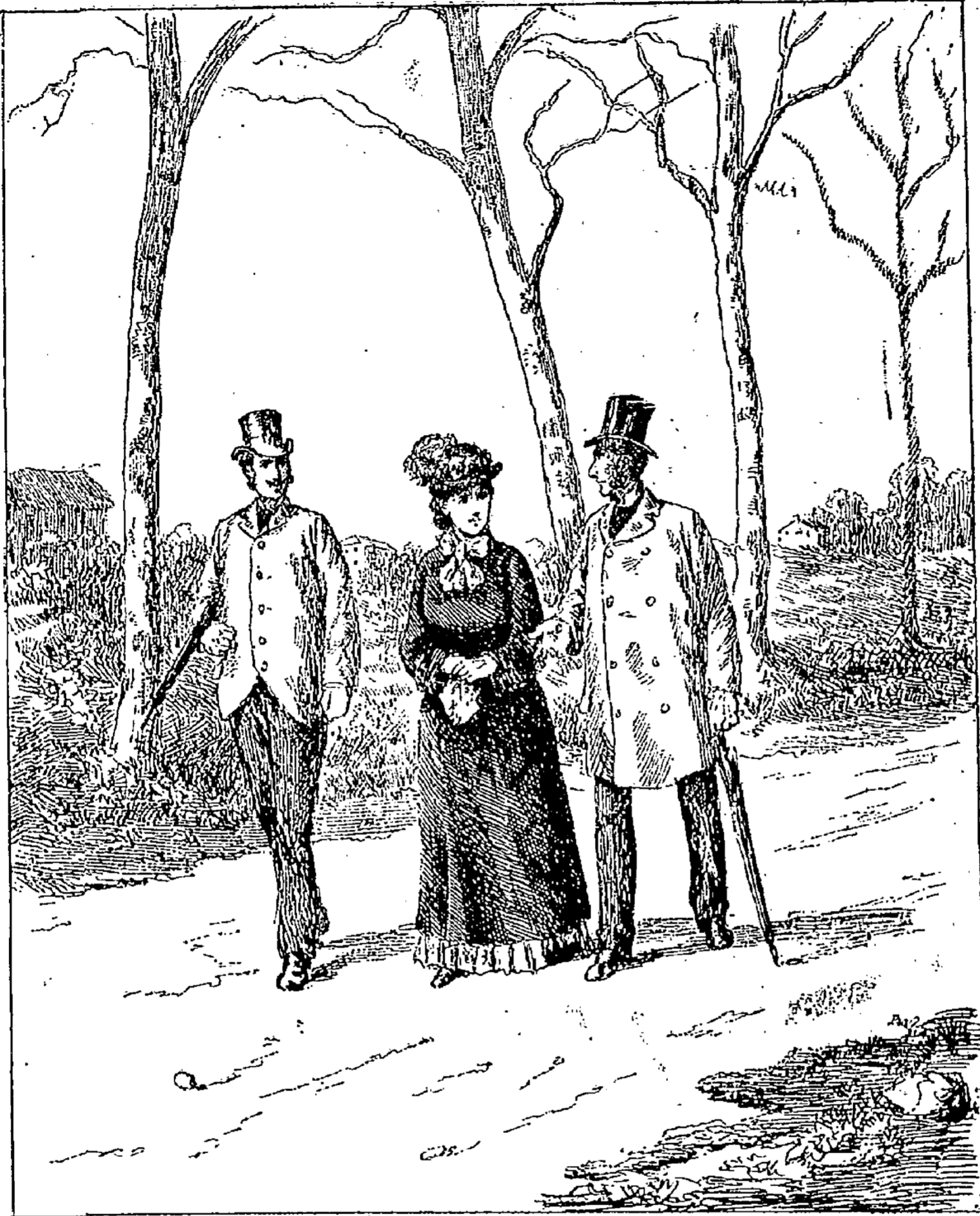
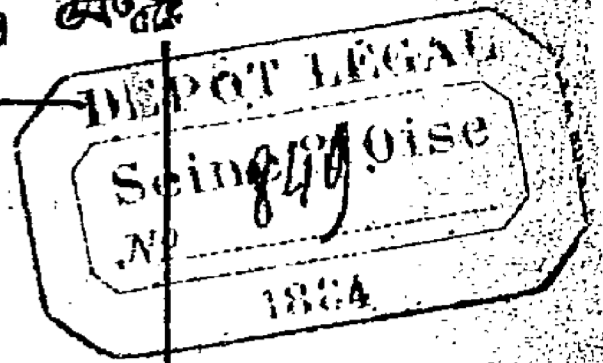
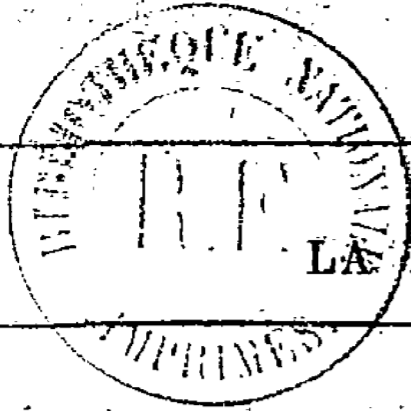
Nous ne croyons pas utile d'entrer dans des détails à ce sujet. Les propriétaires des environs, dès qu'ils connurent le désastre, accoururent à Selmont avec leurs hommes et accablèrent le marquis d'offres de service. En somme, les pertes matérielles n'étaient pas fort grandes pour l'immense fortune dont on supposait Cauville possesseur.

Restaient les autres pertes.

Les obsèques de M^{me} de Cauville furent aussi solennelles que les circonstances le permirent.

Elles marquèrent d'ailleurs la fin de la popularité du marquis. Au moment même où elles eurent lieu le bruit de la vente de Selmont aux Américains se répandit. Aussitôt les propriétaires, se sentant abandonnés par le marquis français, lui tournèrent le dos.

Cauville s'en soucia peu. Le même jour il gagna Santiago où il s'embarqua pour



Trois personnes se dirigeaient... (Page 371.)

la France, après avoir réglé ses affaires, celles de sa pupille et celles des Pénaire, c'est-à-dire après avoir ramassé une somme aussi considérable que possible.

Nous n'insisterons pas davantage sur l'accueil que Crenancier fit au second, au novice et au cuisinier du *Tantale*, accompagnés de leurs diables noirs, comme le capitaine appelait les Mayombés. Il fut aussi bourru que bienveillant, ce qui n'est pas peu dire.

Quand on sut dans la ville que Lambourne était mort et qu'Edouard l'avait tué, sa popularité ne connut pas de bornes. Les habitants enthousiastes voulaient le porter

en triomphe, mais son état ne permettait pas de pareilles démonstrations; on se contenta de donner quelques aubades devant les fenêtres de sa chambre, au grand déplaisir de Crenancier qui demandait à tous ceux qu'il rencontrait, si l'intention des gens de Boyamo était d'assassiner son « cher enfant. »

Ce qui parut le plus dur à Crenancier, ce fut d'être obligé de faire un voyage sans Edouard. Il laissa Justin et sa petite mulâtresse à Boyamo pour le soigner; mais il emmena l'Oncle-Tom, avec les Mayombés, dont il espérait bien se débarrasser à la première occasion. Robert de Selmont avait fait parvenir à Justin une somme considérable pour les rapatrier. Crenancier finit par trouver à New-York un bâtiment qui allait chercher du fret au Gabon et dont le capitaine consentit à transporter les compatriotes de l'Oncle-Tom à l'embouchure de la rivière Kiloo. C'était un honnête marin qui s'acquitta consciencieusement de sa mission. Par exemple, les Mayombés firent de vains efforts, avant de partir, pour décider l'Oncle-Tom à les accompagner. La promesse du trône même ne le décida pas. L'Oncle-Tom préférait rester cuisinier sur le *Tantale* à régner sur les rives du Kiloo, ce qui démontre bien que les choses n'ont de valeur que par l'idée qu'on s'en fait.

A leur retour à Boyamo, Crenancier et l'Oncle-Tom eurent la joie de trouver Edouard sur pieds et son chien sur pattes. Le chien s'était attaché au novice et ne le quittait pas d'une semelle. Il était tout jeune encore et n'avait pu contracter les habitudes féroces des chiens dressés à la chasse aux esclaves, et de plus, car il on est de même pour les chiens que pour les hommes, la nature l'avait doué d'un caractère débonnaire qui n'excluait ni le flair, ni la vaillance. En souvenir de l'exploit du novice, on l'appela Lambourne.

Quant à Robert de Selmont, il voulait sans doute tenir, le plus vite possible, les promesses faites à la morte et consacrer sa vie à sa jeune sœur et à son neveu. mais il était pris dans le terrible engrenage des partis politiques et de la guerre civile et des années devaient s'écouler avant qu'il recouvrît sa liberté d'action.



TROISIÈME PARTIE

JEUX DE L'AMOUR ET DU HASARD

CHAPITRE PREMIER

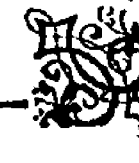

Combinaison réussie.

Dix ans bientôt se seront écoulés. L'automne de l'année 1881, s'avancait, le vent frais arrachait les feuilles jaunies des arbres; le chemin conduisant à la petite maison de Ville-d'Avray, en était jonché; elles craquaient avec un bruit triste sous les pieds des passants et leur rappelaient les bonnes journées de leur existence, tombées elles aussi de l'arbre du temps et plus flétries, plus effacées, plus mortes encore que les feuilles de l'automne.

Trois personnes se dirigeaient vers la maison si connue de nos lecteurs, le marquis de Cauville, M. et M^{me} Pénaire.

Ils étaient descendus de voiture à la porte du parc: Rosalie, avait manifesté le désir de faire quelques pas à pied; elle s'était plaint du froid. Ce qu'elle n'avait pas dit c'est que, toutes les fois qu'elle se rendait à cette maison, une sorte d'arrêt dans le fonctionnement normal de ses organes se produisait; la circulation de son sang se ralentissait, son cœur se serrait, sa respiration devenait haletante, un frisson lui passait dans les veines.

D'ailleurs, elle était superbe de santé, hautaine, majestueuse; les fleurs de l'orgueil s'épanouissaient en lumière dans ses yeux cruels; elle avait l'aplomb de ceux qui ont réussi contre toutes les apparences, qui ont triomphé du vent et de la marée et qui sentent sous leurs pieds un terrain solide comme du granit. Elle



était belle encore, d'une beauté d'impératrice régente ; les lignes jadis, si pures et si correctement parfaites de son visage, disparaissaient dans des empâtements, mais en perdant leur perfection, elles n'avaient pas perdu toute grâce. Au contraire, l'expression générale de cette physionomie s'était adoucie. On aurait pu surprendre des faiblesses de matrone dans son sourire, faiblesses passagères d'ailleurs, car, ce visage avait conservé son caractère d'autorité impatiente, comme il avait conservé sa beauté étrange.

Les deux hommes, beaucoup plus ravagés par les années, trahissaient cependant par leur démarche, par leur physionomie, par la tranquille assurance de leurs gestes et de leurs regards, des vainqueurs de ce monde. Ils l'avaient emporté dans la lutte de la vie ; ils avaient saisi, étreint, courbé sous leurs genoux le monstre Destinée. Rien n'étonnait plus leur audace ; les coups les plus insensés leur paraissaient simples ; la fortune avait désarmé devant eux.

Pénaire était plus solennel, plus sec, plus tranchant que jamais. Physiquement, il était le même que dix ans auparavant. Après avoir vieilli vite, il s'était arrêté. Au contraire, Cauville avait perdu les derniers restes de la jeunesse ; il avait rejoint son ami. Mais il rachetait ce commencement de décrépitude par un grand air, par une parfaite élégance, par une impertinence gracieuse de gentilhomme.

Ils marchaient en silence, subissant l'influence mélancolique de ce bruit de feuilles foulées aux pieds, du passage d'une brise froide, de la lumière terne d'un ciel uniformément gris.

Rosalie songeait au passé. Elle s'étonnait de tant d'années écoulées depuis un événement qui avait été pour elle le point de départ d'une vie nouvelle. Cette période de plus de vingt années lui apparaissait condensée comme un jour traversé d'incidents divers. « Oh ! le temps réalise des miracles, s'écrie quelque part le poète polonais Kraszewski. Comme il s'étend parfois et comme d'autres fois il se resserre et se rétrécit autour du malheureux ! La vie est un siècle, la vie est un moment. On dirait que, dans le bonheur, on happe le temps à grandes gorgées, et que dans le malheur on le hume goutte à goutte. » Rosalie l'avait happé à grandes gorgées. Faisant un retour sur elle-même, elle s'en apercevait et s'en effrayait à la fois.

Dans ce voyage rapide, à peine parmi de nombreuses étapes marquées par des événements vulgaires, distinguait-elle un événement d'une importance telle qu'elle pût y arrêter sa pensée. Il y en avait un pourtant derrière elle et un autre se préparait. Derrière, c'était le départ de ce garçon, de cet Edouard. Elle ne l'avait plus revu ; elle n'en avait plus parlé ; elle craignait même d'y penser ; elle ne savait ce qu'il était devenu, s'il était resté sur le bâtiment dont son mari était propriétaire, s'il était mort ou vivant.

L'événement auquel elle allait toucher était d'un genre bien différent. Son orgueil féminin et tout ce que la nature avait mis d'instinct maternel dans son cœur

y étaient intéressés. M^{me} Pénaire allait marier sa fille Armande. Ce n'était plus que l'affaire de quelques jours. Le fiancé de M^{lle} Pénaire s'appelait le comte Maurice de Cauville. L'ancien rêve s'était réalisé, Armande allait être comtesse. Sans doute l'époux était jeune, mais l'épouse aurait de la tête pour deux. D'ailleurs, qui s'inquiétait de l'époux ? ce n'était ni le père ni la mère d'Armande, encore moins le marquis de Cauville.

Depuis dix ans, les intérêts des deux familles étaient liés d'une manière inextricable. Cauville désirait ardemment marier son fils jeune, avant l'époque où les plus désintéressés réfléchissent, deviennent plus pratiques, et, sachant que par héritage ils possèdent des châteaux, des terres, des rentes, demandent où sont construits ces châteaux, où gisent ces terres et de qui dépendent leurs rentes.

De plus, Cauville avait intérêt à marier son fils avec la fille de son ami et associé. Le mariage fait, Maurice n'avait plus d'inquiétude à avoir. Sa fortune et celle de son beau-père se trouveraient confondues, Cauville esquivait ainsi le quart d'heure de Rabelais.

Pénaire connaissait la situation ; il savait qu'au fond Maurice avait été ruiné par son père, que la fortune de la marquise de Cauville, née Juliette de Selmont, avait passé tout entière dans le paiement des anciennes dettes du marquis. Celui-ci ne possédait plus guère que sa terre de Cauville. En somme, au point de vue pécuniaire, c'était un piteux mariage, mais Pénaire était assez riche pour payer un titre authentique de comtesse à sa fille, dût-il lui en coûter une fortune.

Et puis, Cauville pouvait redevenir millionnaire.

Or, c'était justement afin d'obtenir ce résultat, que ces trois personnages se rendaient à la maison de Ville-d'Avray.

Il y avait une combinaison.

Rosalie en avait eu l'idée ; une idée de génie !

Elle lui était venue un jour que Cauville se lamentait du mauvais succès du complot qu'ils avaient ourdi de connivence contre sa belle-sœur, Lucie de Selmont, dix ans auparavant.

On se le rappelle peut-être.

Lucie était alors une chétive enfant de sept ans à peu près, maigre, pâle, malade, d'une sensibilité extraordinaire. Après la mort de sa mère, elle avait failli mourir ; il y avait tout lieu de croire qu'elle ne survivrait pas longtemps à la mort de son père. En la séparant de sa sœur, en la confiant aux soins d'une personne indifférente, dure, on pouvait supposer que cette fleur délicate se flétrirait, que cette frêle existence s'éteindrait. Et alors les millions de l'héritière passeraient au fils du marquis.

Mais la nature a ses caprices. Tout à coup, loin de s'éteindre, la flamme avait brillé plus vive ; loin de se refermer, la fleur en bouton avait grandi, pris de la force et s'était ouverte. L'isolement l'avait préservée des contacts douloureux. Il

fallait justement cette paix profonde à cet être pour qu'il se fortifiât. Bref, Lucie de Selmont avait vécu.

Cauville, cruellement déçu par ce miracle, voyait sa proie prête à lui échapper. Et quelle proie? Une fortune colossale dont il avait consciencieusement mangé les revenus. Et ces revenus, chaque année, grossissaient, à mesure que l'insurrection diminuait d'intensité dans l'île de Cuba et que l'on se remettait à exploiter les plantations comme par le passé.

L'époque de la majorité de Lucie approchait peu à peu. On ne pourrait pas toujours la garder comme une prisonnière dans cette petite maison de Ville-d'Avray. Qu'arriverait-il? Elle s'éprendrait de quelque jeune homme. Et alors que faire?

Il gémissait, confiant ses ennuis à Rosalie, lorsque celle-ci, baissant la voix, lui avait suggéré une idée.

D'abord il s'était récrié; il avait ri, haussé les épaules.

Rosalie, fronçant les sourcils, avait insisté et Cauville s'était laissé convaincre.

Pénaire, à qui l'on avait communiqué le projet, l'avait vivement approuvé, et tous trois, quelques jours après, étaient partis pour Ville-d'Avray afin de le mettre à exécution.

Le marquis trouva l'endroit triste. C'était la première fois qu'il y venait. Il avait vu quelquefois sa pupille à Paris, mais jamais il ne s'était dérangé pour aller lui rendre visite.

La plupart des maisons de campagne, construites autour de la villa de M^{me} Morin étaient fermées; leurs habitants venaient de rentrer à Paris avec les premiers froids, après la cueillette des fruits des jardins. Ces volets clos, ces ruelles désertes, sous le ciel gris dégageaient une impression de tristesse et d'abandon.

Quand ils traversèrent le jardin pour se rendre à la maison, Cauville lui trouva un air lugubre; les arbres plaintifs, aux épais branchages, la perspective sombre qu'il aperçut sur le côté, les grandes herbes qui poussaient en liberté, lui donnèrent un frisson.

— Pour avoir vécu ici, il faut qu'elle ait l'âme chevillée au corps, pensa-t-il.

Pout-être, après tout, était-il dupe d'une disposition passagère de son esprit.

M^{me} Morin les reçut cérémonieusement dans le salon.

Elle avait beaucoup vieilli; ses cheveux formaient deux bandeaux blancs sous un bonnet noir; sur sa figure maigre, on lisait une tristesse profonde, une sorte d'accablement indéfinissable; et, creusant de plus en plus les rides de son visage décharné, le temps avait donné à sa bouche aux lèvres rentrées une expression d'amertume définitive que n'accentuait, que n'animait aucun sourire. Par moment ses yeux, au regard longtemps immobile et toujours éteint, ressemblaient à ceux d'un mort.

L'énigme d'une vie manquée, dévoyé, livrée aux hasards des passions et des événements, était en quelque sorte posée par cette physionomie.

Rosalie éprouvait auprès de sa mère une impatience qui la faisait souffrir et

M^{me} Morin laissait percer dans son accueil la profonde indifférence, l'antipathie peut-être, que Rosalie avait fini par lui inspirer.

Chose étrange qu'après avoir tant aimé, jusqu'à la dernière faiblesse, cette fille orgueilleuse, une mère en fut arrivée à ce sentiment ! Cet état anormal s'était formé tout seul, sans provocation, sans éclat, sourdement, par la réflexion et l'observation. Il serait peut-être curieux d'en rechercher les causes, de les analyser. Il y entrerait de la rancune, des comparaisons, un peu d'épouvante aussi.

Avant de se lancer dans la vie opulente et heureuse, Rosalie avait abandonné un écueil où, pour retarder l'heure du désespoir et de la faim, elle n'avait pas hésité à commettre un acte inouï, mais elle n'avait pas, en partant, emmené la compagne de sa misère. Elle avait, au contraire, rivé cette dernière à l'affreux séjour, la constituant gardienne d'un tombeau et la condamnant en outre à devenir l'exécutrice de ses basses œuvres.

Peu à peu, à la longue, M^{me} Morin avait compris le rôle que sa fille lui avait réservé avec un égoïsme implacable. De ce moment la rupture s'était faite entre ces deux êtres, une rupture mystérieuse, inavouée, inconsciente même, mais profonde. Au moindre événement ces deux femmes, en même temps, devaient sentir par l'écart qui se produisait entre elles, que le lien s'était dénoué.

En attendant, elles étaient froides l'une pour l'autre, se parlant peu, se voyant rarement, redoutant également une explication, tant à cause de l'explication en elle-même qu'à cause du trouble irréparable qui en résulterait.

— Madame, je désirerais parler à M^{lle} de Selmont, dit Cauville après les politesses d'usage et quand il se fut assis.

— Je vais la faire appeler, répondit M^{me} Morin.

— Auparavant, madame, permettez-moi de profiter de l'occasion qui m'amène dans votre maison pour vous remercier des soins que vous avez, avec un si parfait dévouement, prodigués à ma pupille, reprit le marquis. Peut-être avez-vous trouvé que je remplissais mon devoir de tuteur avec beaucoup de négligence. Je conviens que j'aurais pu montrer plus de zèle ; mais je savais cette chère enfant en bonnes mains et cette confiance explique mon indifférence apparente.

M^{me} Morin s'inclina légèrement.

— Lucie ne m'a pas donné beaucoup de tracas, dit-elle. Elle est si douce, si peu bruyante. Elle a grandi toute seule ; je n'ai eu qu'à la regarder faire.

— Elle a maintenant dix-sept ans ? demanda M. Pénaire.

— C'est son âge en effet. C'est une belle jeune fille, tranquille et sérieuse. Vous allez la voir... Elle se tient dans sa chambre où elle lit, je crois...

M^{me} Morin fit un mouvement pour se lever.

Cauville par un geste, l'engagea à se rasseoir.

— Un instant, chère madame, dit-il. Avant d'entretenir M^{lle} de Selmont du sujet qui nous amène ici, j'ai besoin de quelques renseignements encore. J'ai besoin de connaître ses goûts, ses habitudes, ses rêves même... Vous me comprenez ?

M^{me} Morin regarda le marquis.

— Que voulez-vous que je vous dise ? fit-elle. Ses habitudes sont d'une excessive simplicité. Sauf le dimanche, pour aller à la messe, elle ne sort jamais ou à peu près. Quelques promenades dans le parc et deux ou trois excursions à Paris par an, voilà tous ses plaisirs. Ses goûts sont des plus paisibles. Ses rêves... je ne m'en suis jamais inquiétée. J'ignore même si elle en a. Elle fait de la musique, elle lit ou elle brode. Je n'en sais pas davantage.

Cauville échangea un regard satisfait avec les Penaire.

— Et voyez-vous beaucoup de monde ici ?

— Je ne vois personne, M^{me} Penaire a dû vous le dire...

— Oui, oui, je sais que vous vivez fort retirée. Alors, chère madame, vous ne supposez pas que M^{lle} de Selmont ait pu concevoir quelque inclination.

M^{me} Morin haussa légèrement les épaules comme pour dire :

— Pauvre enfant ! elle y songe bien.

Rosalie intervint dans la conversation.

— Les questions de M. de Cauville s'expliquent par deux motifs, dit-elle. Le premier, que tu connais, c'est qu'il est le tuteur de cette jeune fille, le second, c'est qu'il vient lui proposer un parti.

Un soupir échappa à M^{me} Morin.

— Vous voulez la marier ? demanda-t-elle.

— En effet...

— Alors elle va partir... Je vais rester seule.

M^{me} Morin prononça ces paroles à demi-voix, sans presque en avoir conscience, exprimant une appréhension de son esprit, mais sans intention de toucher ou de provoquer ses auditeurs.

Cependant Cauville ne put dissimuler une grimace.

— L'attachement que vous éprouvez pour M^{lle} de Selmont, chère madame, me donne la clef d'un résultat qui m'a surpris autant qu'il m'a charmé. Je m'explique à présent qu'elle ait triomphé des faiblesses de son tempéramment ; elle a trouvé auprès de vous tous les soins qui lui étaient nécessaires. C'est une dette de reconnaissance éternelle que j'ai contractée vis à vis de vous.

Le marquis jetait en parlant des regards à la dérobée sur Rosalie, mais celle-ci feignait de ne point s'en apercevoir.

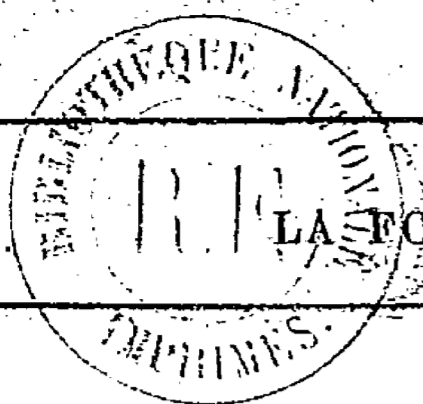
Après un court silence le marquis reprit :

— Oui, chère madame, je songe à marier ma pupille, et je viens lui parler de cette affaire, mais je n'entends point la brusquer. M^{lle} de Selmont aura quelque mois devant elle pour se préparer à un changement d'existence auquel, comme toutes les jeunes filles, elle n'est pas sans doute sans avoir pensé.

— Je n'en sais rien, monsieur. Elle ne m'en a jamais parlé.

— Ah ! quant à l'époux...

Cauville se tut comptant sur une question, mais M^{me} Morin attendit avec impas-



Mais la porte en s'ouvrant donna passage à une apparition... (Page 378.)

sibilité. Peut-être même se souciait-elle peu de savoir quel était l'époux que le tuteur de Lucie de Selmont lui destinait. Il y avait au fond de cette nature obscure une inertie que les choses personnelles parvenaient seules à troubler. Que cette jeune fille, à la compagnie de laquelle elle était accoutumée, la quittât, un pareil fait devait l'ébranler, mais il lui importait peu de savoir ce qu'elle deviendrait du moment où elle serait partie.

M^{me} Morin n'aidant pas aux confidences du marquis par une question opportune, celui-ci dut reprendre :

— Quant à l'époux...

Mais la porte en s'ouvrant donna passage à une apparition et Cauville, encore une fois, suspendit sa phrase.

Lucie de Selmont venait d'entrer.

A la vue des visiteurs, elle fit un mouvement comme pour se retirer.

— Oh, pardon : murmura-t-elle.

M^{me} Pénaire se leva, lui prit les mains et la retint en lui adressant un de ces sourires où la matrone perçait peu à peu sous la belle femme d'autrefois.

— Restez, restez, ma chère enfant. Vous n'êtes pas de trop ; nous allons vous envoyer chercher.

Cauville avait aperçu sa pupille une dizaine de fois depuis dix ans ; mais, pour la première fois, il la regarda.

Cauville se croyait blasé, il avait vu tant de femmes et de tant de genres dans sa vie, femmes du monde et du demi-monde, femmes de théâtre et de plaisir ; il avait pu comparer des séductions si diverses, des grâces si contradictoires, l'aristocratique parfum des distinctions suprêmes aux odeurs enivrantes des voluptés rares, la marquise à la danseuse, l'honnête femme du plus haut monde à la courtisane de la plus haute volée ; il pouvait évoquer dans ses souvenirs la vision de tant de sourires divers, de tant d'œillades troublantes, qu'il se croyait devenu, sinon insensible du moins impossible à surprendre.

Et cependant, quand sa pupille parut, il fut surpris et en même temps qu'il fut surpris, il fut charmé.

La beauté de Lucie n'éblouissait pas ; elle n'aurait pas, comme jadis la beauté de Rosalie, arrêté sur place les passants ; on n'aurait pas en la rencontrant poussé un cri de plaisir comme sur le passage de la maîtresse de Charles Lemonnier. Elle aurait pu passer inaperçue et même dans le tumulte d'une fête, à moins d'un peu d'attention, à peine l'aurait-on remarquée.

C'est qu'elle avait ce genre de beauté qui pénètre comme un lent parfum, et, qui mêlant à l'harmonie des traits les expressions multiples d'une heureuse organisation morale, donne à l'observateur le travail d'une sorte d'énigme à déchiffrer. A mesure que ce travail s'avance, le charme, l'irrésistible charme opère ; l'esprit et le cœur, pris à la fois, ne cherchent plus à se révolter contre le culte qui s'impose. Naturellement, sans peine, ils rendent hommage à l'être exquis qui se dévoile devant eux.

Lucie était de taille moyenne, élancée, virginale formée, une certaine timidité, qui n'était point dépourvue de grâce, embarrassait ses mouvements d'oiseau dont on a coupé les ailes ; toutefois ses hésitations restaient dans une mesure réfléchie et n'allaient pas jusqu'aux airs effarouchés des jeunes filles qu'un regard ou qu'un mot empourpre et met en fuite ; elles dérivait d'une pudeur d'âme qui donne à certains êtres l'horreur de l'indiscrétion et de la hardiesse ; elles trahissaient également une pointe de défiance.

On la retrouvait, cette défiance, dans les regards qu'elle arrêtaient parfois sur les gens, lorsqu'une parole imprudente de leur part détonnait avec l'harmonie morale que, dans sa solitude et en s'aidant de ses rêves et de ses livres, elle avait conçue. Mais cette ombre s'effaçait vite parce que cette défiance ne tenait qu'une bien petite place dans cette âme candide, qui s'ouvrait à la vie naïvement, colorée de tous les feux de l'espérance comme l'aurore de tous les feux de l'Orient. Elle était, suivant l'expression d'un grand poète, « la glace vivante qu'aucune poussière de ce monde n'avait encore ternie et qui reverberait l'œuvre de Dieu. »

Elle avait les yeux de la Joconde de Léonard de Vinci, et c'est ce que Cauville avait immédiatement remarqué, ces yeux qui, dit Théophile Gauthier, cachent des secrets interdits aux profanes ; mais elle n'en avait pas la bouche provocante et perfide. Au contraire, ses lèvres, sérieuses au repos, exprimaient dans un sourire la franchise d'un esprit loyal et la générosité d'un cœur sincère. C'était dans ses yeux, souvent baissés, sombres et profonds, qu'il fallait chercher le mystère de son âme. Mais rares sont ceux qui peuvent seulement deviner qu'un mystère existe. Pour le commun des mortels, ces yeux étaient ou de beaux yeux, ou des yeux singuliers.

Son nez légèrement aquilin, son front ovale ne rappelaient non plus en rien le nez droit et le front souverain de la Joconde, mais le ton général de sa physionomie, pâle et bistré, et l'ombre de ses épais cheveux noirs jetaient comme un voile sur ce visage d'une si grande finesse et d'un dessin si arrêté.

Lucie de Selmont était-elle heureuse ou malheureuse de cette vie de recluse ? On n'en pouvait rien savoir en l'examinant. Il y avait plus de pensée que de mélancolie sur cette figure calme. Qui donc aurait été capable de distinguer le caractère des rêves passant dans le crépuscule de ces grands yeux ? Comment s'était-elle développée moralement dans cette solitude, au milieu des grands arbres silencieux, à côté de cette vieille dame peu communicative ? S'ennuyait-elle ? Vers quel rivage de la vie son imagination l'entraînait-elle ? Un fantôme de bonheur traversait-il son esprit et sentait-elle par moment son cœur tressaillir comme un oiseau qui commence à s'agiter dans son nid ?

Le moment n'est pas venu encore pour nous de pénétrer dans cette âme et de prendre un de ses rêves, son rêve obstiné, par ses ailes de papillon.

Nous n'en dirons à présent que ce qu'on devine. Lucie était ignorante de la vie, ignorante de tout. En fait de réalités, elle n'avait dans l'esprit que deux souvenirs douloureux et lointains, deux ombres qu'elle évoquait pour leur rendre l'hommage d'une fille pieuse, deux tombeaux ombragés de cyprès. Quelquefois un autre souvenir encore lui venait bien vague ; c'était celui d'une sœur aimée, entrevue quelques jours et perdue, perdue loin, bien loin, morte jeune. Le passé pour elle était tout entier dans ces trois souvenirs.

Le présent, c'était cette vie paisible, sérieuse, dans la verdure, au milieu des livres.

L'avenir?... une chimère peut-être.

M^{me} Pénaire, après avoir embrassé Lucie, la fit asseoir auprès d'elle ; les deux hommes, qui s'étaient levés, avaient repris leur place.

— Mademoiselle, et vous madame, nous étions venues, M^{me} Pénaire et moi, pour vous prier d'assister au mariage d'Armande avec M. le comte de Cauville. La cérémonie nuptiale aura lieu dans huit jours...

M^{me} Pénaire interrompit son mari.

— Ma chère Lucie, vous devriez venir passer ces huit jours avec Armande. Elle vit au milieu des chiffons ; elle fait mille plans. Vous l'aideriez...

Lucie parut embarrassée.

— Je craindrais de gêner Armande, dit-elle.

— Par exemple. Y pensez-vous ?...

— Cette chère enfant a l'habitude de la retraite. Le monde l'effarouche, dit Cauville. Il faudra pourtant bien, un jour ou l'autre, vous résigner à briller au rang que votre fortune, votre naissance et votre beauté vous assignent, ma chère pupille.

Lucie regarda son tuteur avec curiosité.

Cauville saisit le sens de ce regard.

— Vous êtes surprise de mes paroles, Lucie. Vous avez cru peut-être que j'étais indifférent à votre égard. Vous vous trompez, je vous assure. Que pouvait faire un un homme, un homme seul surtout, d'une jeune fille à élever ? J'ai hésité pour vous entre la vie à la campagne et le couvent. Mais votre santé, si longtemps délicate, m'a fait opter pour cette maison et pour les soins assidus de M^{me} Morin. Nous n'avons lieu de nous en repentir, ni l'un ni l'autre...

— Je ne me suis jamais plainte...

— Et moi, je ne m'excuse pas ; je constate. Maintenant, vous êtes une jeune fille. Votre vie doit changer...

— Vous avez presque l'âge d'Armande, vous pourrez vous marier comme elle, dit Rosalie.

Lucie rougit.

— Ma chère enfant, n'allez-vous pas vous troubler pour un mot ? reprit M^{me} Pénaire. Je le répète, vous êtes parfaitement en âge de vous établir. J'ajoute que, orpheline comme vous êtes, il serait désirable de vous marier avant de vous lancer dans le monde.

— Mais, madame, je ne suis pas malheureuse ici ; je ne demande point à aller dans le monde.

— Cependant, mademoiselle, votre fortune exige... fit solennellement le banquier.

Rosalie l'interrompit.

— Laissez-moi lui parler, dit-elle brusquement. Écoutez, Lucie, pas d'enfantillage. Vous ne pouvez plus rester ici. Le monde s'en étonnerait. D'un autre côté, seule

comme vous êtes, vous allez vous trouver exposée à toute sorte d'embûches. Votre fortune sera l'objet des convoitises de bien des gens, Il n'existe qu'un moyen de vous garantir contre ces dangers. M. de Cauville et moi ; nous sommes venus surtout pour vous en parler. Ce moyen, c'est le mariage.

— Le mariage... répéta Lucie avec un sentiment complexe où la surprise dominait.

On pouvait voir sur son visage qu'elle n'y avait jamais songé et que ce mot n'éveillait en elle ni trouble, ni joie.

— Oui, le mariage, répéta M^{me} Pénaire... Armande a dix-neuf ans ; vous en avez dix-sept. La différence n'est pas grande.

— D'ailleurs on peut attendre quelques mois, se hâta de dire Cauville.

— Oh ! le plus tôt sera le mieux, s'écria Rosalie. Quant au mari...

Mais elle ne put continuer, Cauville se leva, et, s'approchant de Lucie, avec les apparences du plus profond respect, et du ton le plus caressant, il lui dit :

— La proposition que je vais vous faire, mademoiselle, m'est inspirée, croyez-le, par un attachement profond et par le sentiment des devoirs que j'ai assumés. Je n'ai qu'un désir, assurer la tranquillité de votre vie, vous sauver des pièges que l'on ne manquerait pas de vous tendre dans le monde. Ce n'est pas un mari que je vous propose, c'est un protecteur. M^{lle} de Selmont, voulez-vous accepter ma main ? Voulez-vous devenir marquise de Cauville ?

Cauville, en prononçant ces mots, avec un sourire qui le rajeunissait, tendait la main à l'héritière.

Celle-ci paraissait stupéfaite ; cette proposition à brûle pourpoint l'étourdissait ; elle examinait chacune des personnes présentes dans une sorte d'angoisse ; elle les consultait du regard ; elle se tourna surtout du côté de M^{me} Morin, mais celle-ci restait impassible, comme si elle avait assisté à une scène sans intérêt pour elle.

Cauville reprit avec une certaine mélancolie :

— Je sais bien que je ne suis plus jeune. De dures épreuves m'ont vieilli avant l'âge. La blessure que la perte d'une épouse bien aimée m'a faite au cœur ne s'est jamais complètement cicatrisée. C'était votre sœur, Lucie. Voulez-vous reprendre sa place à mon foyer ?

Rosalie s'empara des mains de la jeune fille et appuya d'une voix caline la proposition de Cauville.

— C'est la paix assurée, c'est la sécurité de l'avenir que notre ami vous offre.

Lucie ne savait que répondre. Elle se sentait mal à son aise. Elle ignorait ce que c'était que le mariage. Ce mot ne correspondait dans sa pensée à aucune idée précise. Non seulement elle n'avait pas aimé, mais elle ne soupçonnait pas le lien qui rattache ce sentiment aux vagues inquiétudes dont toute vierge est agitée. Elle voyait un homme âgé devant elle ; on lui parlait de protection, de dangers inconnus, d'un monde rempli de pièges. Personne ne lui donnait un conseil. Elle était seule absolument, seule. Que pouvait-elle faire ?

— Eh bien, que répondez-vous ? demanda M^{me} Pénaire.

Elle baissa la tête et demeura silencieuse un moment.

— J'ai confiance en vous, monsieur, dit-elle enfin en se tournant vers Cauville. Vous êtes mon tuteur ; mon père m'a remise entre vos mains ; vous avez été l'époux de ma sœur. Vous êtes donc mon plus proche parent. Si vous croyez qu'il est utile pour moi, pour mon avenir, que je devienne votre femme, je ne puis qu'y consentir.

M^{me} Morin l'écoutait avec attention. Soudain elle se souleva.

— Pourtant... fit-elle.

Rosalie fronça les sourcils.

— Eh bien, quoi ? que veux-tu dire, maman ? demanda-t-elle irritée.

— Rien.

Lucie examina M^{me} Morin, pendant que Cauville lui baisait la main avec galanterie.

— Soyez assurée, ma chère Lucie, que je n'ai qu'un but, votre bonheur, dit-il.

— Et quand ce mariage aura-t-il lieu ?.. demanda la jeune fille en hésitant.

— Oh ! nous avons le temps, dans trois ou quatre mois, répondit le marquis.

— Et maintenant, je vous invite de nouveau à venir passer à Paris les quelques jours qui nous séparent du mariage d'Armande.

— Merci, madame, répondit assez fermement Lucie. Je craindrais de déranger M^{lle} Pénaire.

Le banquier et sa femme se levèrent sans insister.

Rosalie, au fond, était satisfaite de ce refus. Elle savait que sa fille n'aimait pas beaucoup Lucie de Selmont qui ne lui inspirait à elle-même qu'une médiocre sympathie.

Les visiteurs prirent congé.

Dehors, Cauville dit à Rosalie :

— Les choses ont admirablement marché.

— J'en étais sûre, répondit M^{me} Pénaire.

Mais le banquier intervint.

— Ne crions pas trop vite victoire. Entre la coupe et les lèvres...

Le marquis se mit à rire.

— Vous êtes étonnant avec vos proverbes, mon cher. J'ai foi dans mon étoile et je considère ce mariage comme accompli.

Pendant que Pénaire et Cauville échangeaient ainsi leurs impressions, Lucie demandait à M^{me} Morin :

— Ai-je bien fait d'accepter, madame ?

— Je le désire.

— Est-ce que vous ne m'approuvez pas ? Pourquoi ne m'avez-vous rien dit ? Pourquoi ne m'avez-vous pas donné un conseil ? Vous savez quel compte j'en aurais tenu.

M^{me} Morin courba la tête.

— La destinée est la destinée, fit-elle. On ne lui échappe pas. Si vous ne devez pas épouser cet homme, ils auront beau faire, vous ne l'épouserez pas.

Lucie ne put rien tirer de plus de la vieille dame et dut se résigner à rouler seule dans son esprit le problème obscur de son avenir.

CHAPITRE II

Le mariage d'Armande.

DANS les événements de la rue, il n'en est pas qui rassemble autant d'oisifs, de commères, de gavroches, de portiers et de passants qu'un grand mariage, à moins que ce ne soit un grand enterrement.

Le mariage a toutefois une supériorité sur l'enterrement. Dans cette dernière cérémonie, on n'aperçoit pas le héros de la fête. On se rattrape, il est vrai, sur les héritiers, ce qui généralement ne manque pas d'une certaine gaieté. Mais, après tout, dans un mariage, on voit les époux et c'est un attrait puissant, qui ne va pas toujours sans déception.

Tout le monde trouve son compte en pareil cas, les philosophes, les rêveurs, les curieux, les gens mariés et les gens à marier, sans compter cette foule d'artiste, dont les chefs-d'œuvre sont étalés en plein jour : coiffeurs, tailleurs, couturières, bottiers, etc.

Quand c'est vraiment un grand mariage, qu'il y a file d'équipages, de « voitures de maître, » les trottoirs des rues se garnissent comme au passage d'un cortège, on se presse aux abords de l'église, les cous se tendent, les têtes s'avancent ; on compte les calèches ; on détaille les toilettes, on suppute les dots, on s'interroge sur le nom des conjoints, on fait subir aux mariés un examen sévère et minutieux.

La mariée surtout : C'est la mariée qu'on veut examiner. Et si elle est jeune et jolie, on s'empresse ; on épie sur son visage une émotion, une rougeur, un embarras, une pensée. Qu'on l'y découvre, et les commentaires de rouler au milieu des rires des commères et des sourires des fillettes. Celles-ci surtout sont curieuses. Elles viennent étudier sur autrui la contenance qu'il conviendra de prendre quand leur tour sera venu de faire le saut dans l'inconnu. Mais si les regards des hommes s'arrêtent à la mariée, dédaigneux en général de l'époux, à moins qu'il n'ait une notoriété, leurs regards, à elles, jeunes filles mystérieusement émues, glissent de

la fiancée au fiancé. Voilà celui qui portera la main sur la couronne, qui fera tomber le voile...

Assurément un mariage est un spectacle attrayant, un grand mariage surtout. Quand l'inconnu, où cette mariée va entrer, se traduit dans l'imagination des spectateurs par de merveilleuses perspectives de plaisirs, de luxe, de joies mondaines, à la mystérieuse émotion il se mêle un tressaillement envieux que tous ne cherchent pas à réprimer. Le voisin de la jeune fille éblouie par ce qu'elle voit et par ce qu'elle se figure, ce philosophe, qui a touché les fonds de la vie avec les sondes de l'observation de la pensée et de l'expérience, peut hausser les épaules. La certitude de la nuit et du mauvais temps prochain n'a jamais empêché personne de jouir du présent, d'une belle matinée, d'un bon soleil, d'un rêve brillant, d'une illusion. Or, il y a de tout cela, si le temps est beau, dans la vue d'un jeune couple, éclatant de jeunesse, de joie contenue, et, par la façon même dont il porte ses costumes de fête, décelant des habitudes d'élégance.

Justement, le mariage du comte Maurice de Cauville et de M^{lle} Armande Pénaire était favorisé par un temps superbe, de fin d'automne. On traversait cette série si douce de jours rapides qu'on appelle l'été de la Saint-Martin. Le soleil éclairait de sa gaieté matinale la voie large, majestueuse, la rue de Chateaudun, étendant un tapis de lumière devant le parvis mesquin de ce temple bâtard, Notre-Dame de Lorette, et découpant, avec une rigueur géométrique, des anglos dorés entre les colonnes de sa façade.

Toutes les boutiquières du quartier étaient sur leurs portes et la foule se pressait devant l'église, interrompant presque la circulation.

Ceux qui étaient au courant de l'événement donnaient avec complaisance des renseignements à ceux qui n'en connaissaient pas les acteurs. On entendait surtout circuler ce nom : Pénaire. Un nom connu, un nom retentissant alors. Le directeur de la *Banque industrielle et commerciale des Deux-Mondes* était un personnage à Paris. On supprimait le monsieur en parlant de lui ; signe de réputation. Il était président du conseil d'administration des Chemins de fer bulgares, qui, disait-on, lui appartenaient au moment de leur construction et qu'il avait revendus à une société qui l'avait immédiatement placé à sa tête. C'était un homme très fort. En ce moment, tout Paris suivait avec un intérêt palpitant la lutte qu'il avait entamée contre la banque israélite. Il faisait merveille, opérant des mouvements énormes de hausse et de baisse sur le marché. Les journaux illustrés publiaient son portrait ; une feuille de caricatures avait placé sa tête au sommet d'une scie engagée dans la maison Rotschild.

Tel était l'homme qui mariait sa fille.

Ceux qui le connaissaient pour l'avoir vu quelque part, dans la rue, au théâtre, se rengorgaient. C'était presque un honneur, une chance au moins. Ils n'avaient pas, pourtant, touché son paletot, mais il ne faut pas être trop ambitieux.

Et avec qui mariait-il sa fille?



— C'est une noce ! (Page 388.)

Avec le fils du marquis de Cauville, un noble à trente-six quartiers, d'ailleurs riche comme un nabab. Ce marquis possédait dans les Antilles des plantations, des usines ; enfin un véritable marquis de Carabas,

Cela se disait dans les groupes, grossissant en passant de bouche en bouche, de telle sorte qu'on se pressait pour voir, comme si ces millions fantastiques avaient dû ajouter à la taille ou donner une expression extraordinaire aux visages des jeunes époux.

Cependant l'interminable file des équipages approchait. De l'hôtel Pénaire, pour lui permettre de se développer, les cochers avaient reçu ordre de faire un détour, de passer par la rue Saint-Lazare et d'entrer dans la rue de Chateaudun à l'angle de la place de la Trinité.

Les premières voitures parurent enfin et la file, bientôt, remplit toute la rue jusqu'à l'Eglise.

Rosalie, assise auprès du comte de Cauville, triomphait.

Elle couvait son gendre de son regard impérial, auquel se mêlait une certaine débonnaireté.

Le jeune homme avait l'air indifférent.

C'était un assez joli garçon de vingt-deux ans à peu près, d'une physionomie douce, où l'impertinence paternelle se retrouvait, mais corrigé par une ressemblance heureuse avec Juliette de Selmont, sa mère. Il avait les mêmes yeux et quelque fois le même sourire.

Le sentiment qui dominait Maurice n'était pas l'amour, c'était la surprise. Il se laissait marier sans bien savoir si ce mariage lui plaisait ou non, Il avait été assiégé surpris, enlevé vigoureusement. Armande l'avait enveloppé de regards pleins d'avances et de promesses, répondant à ses poignées de main de camarade par des pressions significatives. M^{me} Pénaire, sous diverses formes, lui avait dit et répété : « Chère enfant, puisque vous l'aimez, nous ne vous ferons pas languir. » Son père, le marquis, tranchant toute difficulté et coupant court à toute hésitation, avait déclaré ce mariage indispensable. Et le mariage s'était fait. Conclu trois jours auparavant, à la mairie, il s'achevait ce jour-là à l'église.

Maurice se laissait conduire, intérieurement ahuri. Aimait-il donc Armande Pénaire si ardemment ? Il avait été élevé, non avec elle, mais auprès d'elle, comme un frère auprès de sa sœur, la voyant à chaque sortie du collège, passant ses vacances dans le même endroit. Tout enfant, il l'appelait sa petite femme. Adolescent, il s'était essayé au flirtage avec elle. L'aimait-il d'amour passionné, au point de briser avec l'admirable célibat d'un jeune homme riche de vingt-deux ans ? Elle était bien belle, sans doute. Mais sa beauté avait quelque chose d'impérieux dont la faiblesse naturelle de Maurice s'effrayait. Il l'aimait peut-être ; mais il se serait consolé s'il l'avait vue se marier avec un autre.

Il était d'un caractère facile et mou, incapable d'un effort vigoureux, du moins on ne lui en avait jamais vu faire. On lui imposait ses idées et ses sentiments et il laissait tomber les protestations qui s'élevaient dans les profondeurs de sa conscience. C'était des voix lointaines que le moindre parole d'une personne quelconque couvrait, étouffait.

Le matin encore, en revoyant Lucie de Selmont, que Maurice n'avait pas rencontrée dix fois en dix ans, Maurice avait tressailli. Quel charme dans cette jeune fille ! Quelle douceur dans son sourire ! En baisant galamment la main de sa « tante, »

il s'était dit que celle-là aurait fait son bonheur. Et il était monté en voiture avec sa belle-mère qui lui répétait tout le long du chemin :

— Mon cher Maurice, que je suis donc heureuse de votre joie !

La première voiture emportait Armande Pénaire, le marquis, M. Pénaire et M^{me} Morin ; celle-ci toujours taciturne ; le marquis silencieux avait peine à dissimuler des baillements. Seuls le père et la fille rayonnaient.

Pénaire [couvait Armande] de ses regards comme Harpagon, sa cassette. Il l'aimait follement ; c'était sans aucun doute le seul sentiment louable qu'il eût éprouvé dans le cours de sa vie, mais il était puissant. Sa fille allait être comtesse authentique. Le banquier était fort entiché de noblesse. Le bonheur, dans sa pensée ne pouvait être que la satisfaction de l'orgueil. Sa fille devait être au comble de ses vœux.

Elle y touchait en effet. Le sentiment de la victoire dans ses regards et dans son sourire. Elevée au couvent avec des jeunes filles appartenant à l'aristocratie, sa nature hautaine et jalouse avait souffert de la supériorité que la naissance assurait à ses compagnes. Son premier rêve d'avenir avait été celui d'égaliser au point de vue social celles dont les avantages l'irritaient tant. Et au fait, le mot de rêve convient mal à la résolution très précise que, enfant encore, Armande Pénaire avait prise. « Je veux épouser un noble, » s'était-elle dit.

« Je veux ! » Quand la fille de Rosalie, soit à haute voix, soit dans le secret de sa pensée, avait prononcé ce mot, il n'était pas facile de la faire revenir sur une décision prise. Elle était créature à employer tous les moyens pour atteindre son but. Bon sang ne peut mentir.

Elle avait le visage de son caractère. Allure beauté chez laquelle l'orgueil n'excluait pas la grâce, elle faisait sensation dès qu'elle paraissait. Elle ressemblait à sa mère d'une manière générale. Pourtant ses yeux noirs pleins de flammes, ne rappelaient pas les yeux changeants de Rosalie. On aurait trouvé plus de franchise peut-être dans l'expression parfois boudeuse, mais parfois gaie, de ses lèvres sensuelles. Ce qui déparait cette physionomie, c'était des sourcils bien marqués et trop rapprochés l'un de l'autre, indice d'entêtement.

D'ailleurs, Armande était une admirable jeune fille, la perfection de ses formes et son attitude ordinaire étaient celles d'une déesse. Tout sculpteur la suivait des yeux comme un modèle rare. Il y avait de la majesté dans son port ; ses épais cheveux bruns formaient un diadème sur son front et toutes les fleurs de la jeunesse s'épanouissaient sur ses traits.

Elle ne savait pas plus si elle aimait Maurice que Maurice ne savait s'il l'aimait. Elle l'épousait parce qu'elle l'avait voulu, comme il l'épousait parce que d'autres l'avaient voulue. Il était comte. A la mort de son père, il [serait] marquis. Il lui ouvrirait les portes du faubourg Saint-Germain. Elle était satisfaite. D'ailleurs son mari lui inspirait un peu de dédain. Cette mollesse, cette langueur, cette faiblesse

étaient pour elle des instruments commodes qu'on emploie, mais qu'on méprise. Auprès de Maurice, son cœur ne s'agitait guère.

Mais si le cœur n'était pas de la fête, l'esprit en était. L'orgueil l'exaltait. La famille Pénaire triomphait. Ils atteignaient ce jour là, tous les trois, un des sommets de l'existence. Tous trois, avec des souvenirs différents, se répétaient intérieurement ce mot qui exprime une joie aussi vive que passagère :

— J'ai réussi!

Au moment où la première voiture, celle où Pénaire, le marquis et M^{me} Morin étaient assis avec la mariée, arrivait à l'église, il se produisit un incident.

Un fiacre déboucha de la rue qui longe Notre-Dame-de-Lorette du côté droit et si malheureusement que les chevaux de la calèche et celui du fiacre se heurtèrent.

Il y eut, de la part des deux cochers, un même mouvement pour ramener leurs attelages en arrière, mais la flèche de la calèche et les brancards du fiacre se heurtèrent de telle sorte, qu'après quelques mouvements aussi violents qu'inutiles pour se dégager, les voitures durent s'arrêter et les cochers descendre de leurs sièges.

Le fiacre venait évidemment de la gare Saint-Lazare; il était chargé de malles et devait contenir des voyageurs.

Ceux-ci en effet se montrèrent bientôt.

D'abord on vit une tête noire passer par la portière. Le nègre roula des yeux blancs pour s'assurer de la cause de l'arrêt, puis disparut.

Ensuite, pendant l'espace d'une seconde, le visage énergique d'un homme de cinquante à soixante ans, coloré, halé, apparut à la portière.

Enfin la portière elle-même s'ouvrit et un jeune homme sauta sur le trottoir.

— Que se passe-t-il donc? demanda-t-il d'une voix mâle.

Et, presque aussitôt, après un regard jeté autour de lui, il se tourna du côté de ses compagnons et leur cria joyeusement :

— C'est une noce!

En même temps une exclamation se fit entendre dans la voiture de la mariée.

Le jeune homme se retourna, mais il ne vit que la mariée elle-même qui fixait sur lui des regards remplis d'étonnement.

— Mazette! belle-fille! grommela-t-il, Mais où ai-je vu cette figure-là?

L'exclamation, qu'on avait poussée dans la voiture, était partie de la bouche de Pénaire.

Le premier, il avait aperçu ce jeune homme; il avait pâli extraordinairement et s'était rejeté en arrière en poussant un cri.

— Qu'avez-vous? dit Cauville.

— Rien, rien, se hâta de répondre le banquier dont le visage bouleversé et le tremblement démentaient les paroles,

Armande ne s'inquiétait pas des émotions de son père. Elle regardait le jeune homme, et, comme lui, au même instant, elle se disait :

— Où donc l'ai-je rencontré?

Et, dans le secret de sa pensée, elle ajoutait :

— Comme il est beau !

Pauvre Maurice ! Au seuil même de l'église où il allait contracter un engagement solennel pour la vie, sa femme l'oubliait !

Cependant les cochers étaient parvenus à se dégager ; le fiacre s'arrêta pour laisser passer les voitures. Celle de la mariée s'avança.

L'inconnu était resté sur le trottoir ; la tête du nègre avait reparu à l'une des portières et celle de l'homme aux traits énergiques à l'autre.

— Le diable m'emporte si je n'ai pas cru reconnaître ce vil coquin de Pénaire, dit ce dernier.

En ce moment, la seconde voiture passait devant le fiacre, et, pendant l'espace de quelques secondes, le visage de M^{me} Pénaire se montra au carreau,

— Vous avez raison, capitaine, dit le jeune homme. Voici sa femme !

Le capitaine eut beau regarder ; il ne vit rien.

Par un mouvement instinctif, en apercevant le jeune homme, Rosalie avait reculé en poussant un cri.

— Qu'avez-vous, chère madame ? demanda Maurice.

Comme Pénaire, elle répondit précipitamment :

— Rien, rien.

Maurice n'insista pas.

Cependant, devant l'église, lorsqu'il lui tendit la main pour descendre il remarqua qu'elle était troublée ; un léger frémissement agita ses lèvres et elle regardait avec inquiétude autour d'elle, comme si elle avait craint de voir apparaître un objet déplaisant.

Lorsqu'elle eut pris sa place à l'église, elle remarqua la pâleur de son mari. Ils n'échangèrent qu'un signe, mais ils se comprirent, ou plutôt Rosalie seule comprit toute la portée de l'émotion que Pénaire devait ressentir, tandis que celui-ci, ignorant que ses angoisses étaient partagées, éprouvait l'ennui amer de se savoir deviné.

Au fond, tous deux souffraient également.

Une tuile avait crevé l'édifice fragile et brillant de leur succès. Du fond du passé sombre, chevauchant à travers les années, un sanglant souvenir venait de fondre sur leur triomphe. Le sol s'était ouvert, laissant surgir un mort. Ainsi Macbeth voyait Banquo prendre sa place au banquet de Sorres. Volontiers Pénaire aurait dit comme l'assassin couronné, reculant devant le spectre : « Quel est celui d'entre vous qui a fait cela ? » Volontiers aussi Rosalie, surprenant ses regards égarés, lui aurait crié : « Etes-vous un homme ? »

Elle était singulièrement émue elle-même, bien qu'elle eût plus de puissance de volonté pour dissimuler. Elle avait été atteinte plus fortement aussi,

Le spectre de Charles Lemonnier s'était dressé devant eux à la porte de cette église, où ils allaient marier leur fille. Ce n'était pas un fantôme irrité, avec un trou

rouge au front, agitant sa chevelure sanglante. C'était Charles Lemonnier lui-même, ressuscité tel que, lui, l'avait vu pendant des années, assidu dans ses bureaux, tel que, elle, l'avait vu un soir de printemps, une rose à la boutonnière, éclatant de jeunesse et de joie, entrer dans sa maison.

Quel présage et quel coup !

Ils allaient oublier : le passé était le passé, définitivement clos. Et voilà que dans cette ombre amassée derrière eux, on ne sait quelle main fatale et vengeresses poussaient sans bruit la porte aux verroux sans nombre, celui que dit-on, aucune force humaine ne peut ouvrir, la porte même du tombeau, et voilà qu'un fantôme, silencieusement, sortait de la nuit. et, en plein jour, allait se placer devant eux.

Pour la première fois de sa vie, Rosalie eut une hallucination. L'émotion qu'elle venait d'éprouver, l'atmosphère particulière aux églises, la lumière étrange, les cierges, l'odeur de l'encens, la musique grave, le silence observé par le public et traversé par des bruits fortuits qui se prolongeaient sous les voûtes, tout contribua à la jeter dans cet état douloureux. Il lui sembla que ce qui l'entourait avait perdu sa réalité ; elle vivait comme dans un cauchemar avec la vague intuition que les objets environnants, pâles, effacés, allaient bientôt se perdre en fumée et peu à peu en effet un voile s'épaississait entre elle et eux. Mais, à mesure que sa fille, son gendre, son mari, sa mère, le prêtre, les invités, l'église disparaissaient, Charles Lemonnier, ou l'être quelconque qu'elle venait de rencontrer, se dressait devant elle de plus en plus net, distinct, de plus en plus ressemblant à celui qu'elle avait reçu chez elle un soir, il y avait plus de vingt ans.

Cette sensation fut si puissante, cette obsession fut si cruelle, qu'un gémissement échappa à M^{me} Pénaire et qu'elle tomba sans connaissance sur sa chaise.

On s'empressa autour d'elle, on la ranima, on la conduisit dans la sacristie.

Les bonnes gens la plaignaient.

— C'est la mère, disaient-ils. Ça lui fait tant de chagrin de marier sa fille.

— Toutes les mères sont pareilles. Croyez-vous, madame, qu'il soit si agréable de livrer son enfant, une pauvre mignonne, à un scélérat d'homme qu'elle connaît à peine.

— Pauvre dame ! la voici qui revient.

— Comme elle a l'air affligé !

— Ce doit être une bien bonne personne.

M^{me} Pénaire reprit sa place ; Pénaire, qui l'avait accompagnée, lui dit, en se penchant pour qu'on ne pût l'entendre :

— Qu'avez-vous donc ?

— Vous-même, monsieur...

— Je suis sûr que vous l'avez vu comme moi.

— Silence !

Pénaire regagna sa chaise.

Enfin, la cérémonie s'acheva.

Au retour, ils regardèrent tous deux, cherchant la vision qui les avait tant émus.

Elle avait disparu avec le fiacre qui l'avait amenée.

Le banquier et sa femme montèrent seuls dans une voiture.

— Vous ne m'avez jamais dit si vous avez reçu des nouvelles du jeune garçon que vous aviez confié dans le temps au capitaine Crenancier? demanda Rosalie dès que la portière fut refermée.

— Vous ne m'en avez jamais demandé.

— Je le croyais... mort.

Le banquier secoua la tête d'un air sombre.

— Il vit! murmura-t-il.

— Alors vous croyez que c'est lui... tout à l'heure...

Pénaire fit un signe affirmatif.

— N'est-ce pas, reprit-il au bout d'un instant, que la ressemblance avec son père est étonnante?

— Vous oubliez que je n'ai jamais connu son père, moi! se hâta de dire Rosalie.

— C'est juste, fit Pénaire.

Il fallait que sa femme lui rappelât les choses, car depuis quelques années il la considérait vaguement comme sa complice. N'avait-elle pas montré le même empressement que lui à se débarrasser de l'orphelin élevé par M^{me} Morin?

Cet incident, cela va sans dire, passa inaperçu des invités. Quatre personnes seulement avaient aperçu le jeune homme arrêté auprès du fiacre, M. et M^{me} Pénaire, Armande et une jeune fille qui lui servait de demoiselle d'honneur, Lucie de Selmont.

Par hasard elle l'avait remarqué et, elle aussi, elle s'était dit :

— J'ai déjà vu ce visage.

Extérieurement, l'impression causée par cette rencontre s'effaça chez Rosalie et chez son mari; mais le coup les avait atteints; l'inquiétude avait remplacé leur assurance et, sans se le dire, à partir de ce jour, ils furent comme des gens menacés d'un danger inconnu et qui s'attendent à quelque surprise.



CHAPITRE III

Installation à Paris.



Le jeune homme dont le seul aspect avait si profondément troublé, M. et M^{me} Pénaire, était reparti avec ses compagnons sans se douter de l'effet qu'il avait produit.

Qu'on ait pu le prendre pour un spectre, voilà ce qui l'aurait surpris extraordinairement. C'était le vivant, le plus vivant qu'on puisse imaginer ; il n'y avait rien de moins sépulcral que lui.

Le lecteur, sans aucun doute, l'a déjà reconnu.

L'adolescent de la seconde partie de ce récit était devenu homme, ce jeune homme, c'était Edouard, Edouard Crenancier ; car le bon capitaine lui avait prêté son nom, exigeant qu'il le prit et jurant par tous les diables qu'il n'était pas plus décent de se présenter dans le monde sans nom de famille que d'entrer dans un salon sans culotte.

— D'ailleurs, ajoutait le capitaine, ce n'est qu'une anticipation, car je compte bien t'adopter et te faire passer la main pour continuer la race des Crenancier, puisque personnellement j'ai été assez bête pour n'en rien faire.

Le propos précédent était déjà ancien, et, à l'époque atteinte par notre récit, Edouard était fait au nom de Crenancier comme au sien propre.

Il est à peine nécessaire de nommer ses compagnons, c'est-à-dire le capitaine en personne et son ordonnance, l'Oncle-Tom.

Ordonnance était le nouveau titre par lequel Crenancier désignait le nègre, depuis qu'une grande révolution s'était accomplie dans l'existence du commandant du *Tantale*.

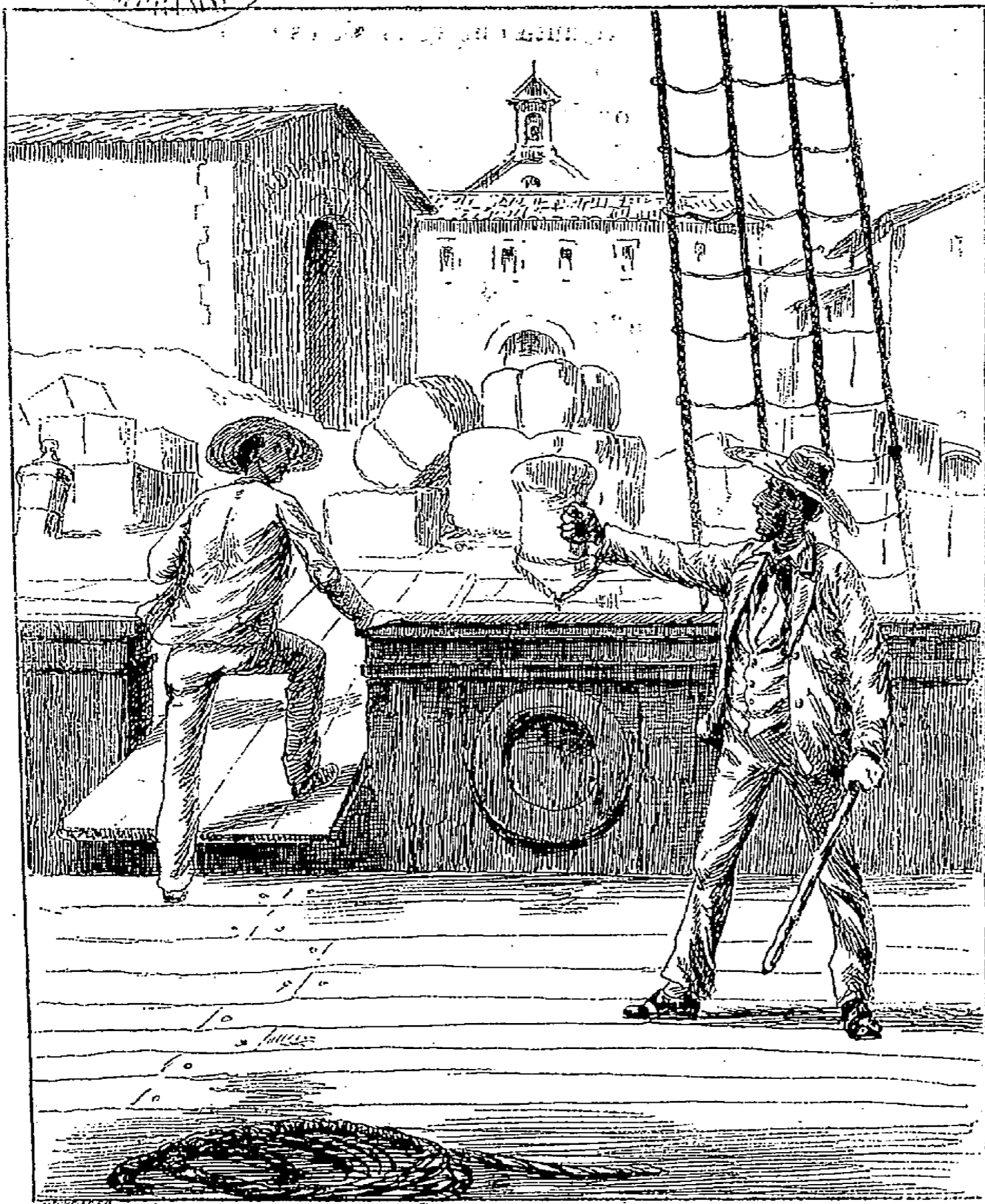
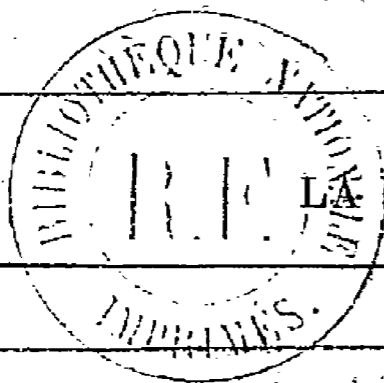
Et d'abord, Crenancier n'était plus commandant du *Tantale* ; Crenancier avait abandonné la mer ; il était passé dans les pousse-cailloux et voilà pourquoi il avait appliqué à l'Oncle-Tom une qualification en rapport avec son nouveau genre de vie.

Le jour même où nous surprenons les trois amis, ils débarquaient du Havre avec les bagages indispensables ; le reste de leurs effets suivait par la petite vitesse. Ils avaient pris les devants pour chercher un appartement et acheter des meubles, car ils venaient s'installer à Paris, peut-être pour toujours.

Plusieurs causes avaient entraîné cette résolution.

Edouard avait parlé d'un voyage à Paris cinq ou six ans déjà auparavant.





Crenancier prit une canne... (Page 397.)

C'est même à la suite de quelques-unes des ouvertures qu'il avait faites à Crenancier à ce sujet, que celui-ci l'avait contraint à prendre son nom et s'était avisé de le faire passer pour son neveu.

Edouard avait été tout à coup persécuté par le désir de connaître sa famille. Pendant les longues heures que la vie maritime permet de consacrer à la rêverie, il avait évoqué ses souvenirs, il les avait pesés un à un, tournés et retournés, et il en était arrivé à cette conclusion qu'il y avait un mystère autour de sa naissance. On ne lui avait en effet jamais parlé de son père et de sa mère.

— M^{me} Morin n'est pas plus ma tante que vous n'êtes mon oncle, dit-il un jour au capitaine.

— Eh bien ! je veux être ton oncle, s'écria celui-ci.

C'est comme cela qu'Edouard devint le neveu de Crenancier, le fils de sa sœur, assurait-il à l'occasion. Et depuis lors, il n'appela plus le jeune homme autrement que mon neveu.

— Que dirait ma bonne femme de mère, si elle savait que je lui prête ainsi des enfants, moi qui suis fils unique ? ajoutait le capitaine en à-parté.

Edouard, qui de novice était passé second à bord du *Tantale* quand Justin avait quitté ce bateau pour prendre le commandement d'un autre bâtiment, parla donc le premier de faire un voyage à Paris pour s'y livrer à des recherches.

Crenancier alors ne se souciait guère d'un pareil déplacement. Il eût entraîné pour son second un long séjour, car il était peu probable que ses recherches dusent obtenir un résultat immédiat. Il ne négligea rien pour détourner Edouard de son projet et il y parvint.

Edouard était alors en pleine période de développement physique et intellectuel.

Il était dominé par une curiosité que rien n'assouvissait. Voir, savoir, ces deux termes exprimaient sa vie morale tout entière. Crenancier n'eut pas de peine à le distraire de l'idée d'un voyage à Paris avec la perspective d'un voyage aux Indes. Ses inquiétudes personnelles étaient moins puissantes chez lui que le désir d'apprendre et de connaître. Des pays nouveaux et des livres nouveaux ; rien ne prévalait sur cela.

Justin lui avait inculqué les éléments solides des connaissances indispensables au marin ; Edouard avait fait le reste avec une ardeur, avec une fièvre de travail. Doué merveilleusement pour s'assimiler toutes choses, il avait étendu le cercle de ses études, et, presque sans y songer, il avait appris à parler plusieurs langues étrangères.

Il lui manquait sans doute la fréquentation du monde ; ses manières n'avaient pas l'élégance et son langage la tournure qui distinguent les jeunes gens élevés dans une famille opulente. Il n'y a rien de commun entre le pont d'un bateau et les tapis d'un salon.

Mais la nature avait été généreuse pour ce jeune homme. Il était observateur d'abord et ses goûts délicats devaient le préserver de chutes graves dans la grossièreté. L'éducation de la mer donne aux uns une rudesse presque farouche ; chez les autres, elle développe une timidité et une mélancolie qui ne manquent pas de charme. La timidité d'Edouard dégénéra en réserve et sa mélancolie devint le masque de la méditation. Il n'était au fond ni timide ni triste.

Au contraire, la caractéristique de son tempérament fut une folle gaieté qui, au moindre contact avec ses semblables, éclatait en rires bruyants, en plaisanteries et en chansons.

Tant de réflexion sous des apparences légères formait un contraste piquant et séduisant.

Aussi était-il aimé de tout le monde, des simples comme l'Oncle-Tom pour sa bonne humeur sans méchanceté, des gens sérieux comme Justin pour son aptitude à tout comprendre et pour son application à tout retenir, et du capitaine pour l'ensemble si rare de qualités diverses et même contradictoires.

Il avait reçu de son père et de sa mère ce qu'ils avaient de meilleur en eux : la grâce, le courage insouciant, la bonté, une puissance de volonté et d'attachement toute particulière et la beauté physique.

Charles Lemonnier revivait dans Edouard. Du moins ceux qui avaient connu Charles Lemonnier n'en doutaient pas. Peut-être, si l'on avait pu mettre le père et le fils à côté l'un de l'autre, aurait-on trouvé cette ressemblance moins complète.

Edouard était plus blond, d'un blond doré comme sa mère et ses yeux bleu sombre rappelaient exactement ceux de Lucienne Damel.

Il y avait en outre, — mais cela tenait surtout à son éducation, — moins de nonchalance efféminée dans toute sa personne. C'était un mâle, habitué à voir le danger en face et de près ; il avait le reflet des infinis dans le regard et dans le sourire la vaillance de l'homme accoutumé à braver la mort.

D'une taille moyenne, souple, vif dans ses mouvements, la bouche et le regard réfléchis, le front encadré de boucles blondes malgré le hâlo qui dorait son teint blanc, il était beau d'une beauté en dehors qui rayonne, éblouit, provoque les sympathies, d'une beauté où se montrent plus encore qu'un accord de lignes et de couleurs une âme candide, une intelligence ouverte, un caractère droit, un tempérament ardent. C'était un de ces visages où il fait clair, qui dégagent de la lumière, de la loyauté et cette bonhomie qui vient de la sincérité du cœur mais que le mensonge et la trahison transforment instantanément en résolution et en colère.

Trois ans après les velléités d'Edouard relativement à un voyage à Paris, il en reparla et Crenancier fit encore la grimace.

Mais il allait céder et déjà le capitaine délibérait en lui-même s'il accompagnerait son second ou s'il le laisserait partir seul, quand il fut atteint pour la première fois par une attaque...

Sur la nature de cette attaque, nous trouvons bien délicat de nous prononcer. Cinq ou six médecins de pays divers s'accordèrent pour y voir les symptômes de la goutte, seulement Crenancier soutint toujours mordicus que ce n'était pas la goutte, mais un rhumatisme perfide, lequel, descendant, le sournois, de sa cuisse à son genou et de son genou à son pied, s'était traîtreusement logé dans son orteil.

— Les médecins sont des ânes, déclara-t-il, un marin n'a pas la goutte.

Quoi qu'il en fût, que ce fut la goutte ou un rhumatisme, toujours est-il qu'Edouard dut prendre le commandement du *Tantale* et renoncer pour le moment à son voyage à Paris.

Ce ne fut pas sans soupirer. Il avait plus de vingt ans alors et ses préoccupations de famille lui étaient revenues.

Le rhumatisme du capitaine ne lui laissa plus guère de repos.

A la fin, un médecin, plus hardi que les autres, lui déclara sans mettre de mitaines qu'il avait fini son temps et qu'il devait renoncer à la mer.

Crenancier devint tout blême.

— Renoncer à la mer! s'écria-t-il.

— Voyons, capitaine, vous n'êtes pas sans avoir fait quelques économies...

— Il ne s'agit pas de ça... J'ai bien entendu, vous m'avez dit que je devais renoncer à la mer?

— Je vous l'ai dit, oui, et je vous le répète. Si vous ne prenez pas le parti de vivre à terre, de changer de régime, de vous reposer enfin, les crises se multiplieront, et, ma foi...

— Votre foi?...

— Eh bien! puisqu'il faut tout vous dire, vous n'en aurez pas pour longtemps.

— Nom d'un hareng! Qu'appellez-vous pas longtemps, docteur?

— Est-ce que je sais, moi? Trois ans, quatre ans, cinq ans.

Le capitaine jura [comme un païen, mais ne répondit pas. Il attendit que le médecin fut parti pour parler.

— En voilà encore un cachalot! s'écria-t-il alors. Renoncer à la mer? Je ne suis pas vieux, mille noms d'un chien! J'ai à peine cinquante-six ans. Renoncer à la mer! comme il y va. Il me demande si j'ai des économies. J'en ai plus que lui, des économies, ce médecin de mes savates! Tel que tu me vois, Oncle-Tom, sans en rien dire à personne, en joignant à mon petit magot la somme que mes parents m'ont léguée, j'ai treize ou quatorze mille francs de rente. Je laisserai tout ça à mon neveu, à la condition de t'assurer la niche et la pâtée, mais je ne suis pas pressé... mille diables! Trois ans, quatre ans, cinq ans? En voilà un médecin... C'est un croque-mort, tout au plus.

Ce discours s'adressait à l'Oncle-Tom. Crenancier savait que par principe le nègre lui donnait toujours raison. Il se serait bien gardé de faire de pareilles confidences à Edouard.

— Dis-moi que je ne dois pas renoncer à la mer, ajouta-t-il. Et, comme il lui sembla que l'Oncle-Tom hésitait, il reprit sur un ton furieux :

— Entends-tu, animal, je t'ordonne de me dire que je ne dois pas renoncer à la mer.

L'Oncle-Tom sursauta.

— Non, non, vous pas devoir renoncer à la mer, capitaine, s'écria-t-il.

— A la bonne heure! fit Crenancier apaisé.

Edouard s'inquiétait de cette obstination dont il prévoyait les déplorables suites et renouvelait les prières et les observations, perdant le jour les progrès qu'il croyait avoir faits la veille, quand un événement inattendu changea la face des

choses et produisit en un moment sur l'esprit de Crenancier ce que deux années de supplications n'avaient pu obtenir.

Ils étaient à Boyamo lorsque le gérant des biens de Pénaire se rendit à bord du *Tantale*, porteur d'instructions de son maître à l'adresse du capitaine.

Celui-ci n'était pas en très bons termes avec le gérant qu'il considérait comme un homme dur, avide et rapace. Il l'accueillit donc avec une certaine brusquerie qui devint de la mauvaise humeur lorsqu'il eut pris connaissance d'une lettre de son armateur lui donnant l'ordre d'exécuter les instructions du gérant.

Invité à faire connaître ses intructions, le gérant eut recours à de longs détours et à toute une diplomatie pour s'expliquer. Il parla de la triste situation où l'insurrection avait réduit l'île, enleva leurs esclaves aux propriétaires et mettant ainsi la main-d'œuvre hors de prix. Ensuite il s'étendit sur l'immense service à rendre à la colonie en s'employant à lui trouver les bras qui lui manquaient. Pour finir, il fit remarquer qu'une pareille œuvre n'entraînerait pas seulement un immense honneur, mais qu'elle comporterait nécessairement de gros bénéfices. Puis le gérant se tut, attendant.

— Après? demanda Crenancier dévisageant son homme.

— Après, répéta le gérant.

Il eut l'air de réfléchir un moment.

Reprenant la parole, il fit remarquer que les propriétaires de bateaux semblaient tout désignés pour rendre le service en question aux planteurs de Cuba, attendu que, seuls, ils étaient en état d'aller chercher les bras dont les terres avaient besoin.

— Il y aura bien quelques risques à courir, ajouta-t-il, mais un habile marin, comme le capitaine Crenancier saura les éviter.

Crenancier avait tour à tour rougi et pâli.

— Finissons-en, dit-il. Parlez clairement. Vous me proposez de faire le commerce de chair humaine?...

— Moi, je... Point du tout. Il s'agit d'opérations de contrebande sur la côtes d'Afrique... Il n'a jamais été question de traite... Fi! quelle horreur! On voudrait seulement employer votre bateau pour le transport des hommes que vous vous chargeriez d'engager *librement* en vous entendant avec les roitelets du littoral africain...

Crenancier se jeta sur une canne et le gérant des Pénaire n'eut que le temps de se précipiter en arrière.

— Il est impossible qu'on m'envoie, à moi, de pareilles instructions! s'écria le bon capitaine. C'est une de vos inventions...

Pour toute réponse, l'homme tendit à l'irascible marin une lettre de Pénaire, rédigée d'ailleurs en termes ambigus, mais donnant pleins pouvoirs à M. Gaudot, — c'était le nom du gérant, — pour disposer du *Tantale* et organiser des expéditions commerciales de *toute nature*, — ces deux mots soulignés, — sur les côtes

d'Afrique et l'autorisant à remplacer le capitaine Crenancier, dont l'engagement était terminé, au cas où ce dernier, à cause de son âge et de sa santé, répugnerait à entreprendre ces expéditions lointaines et périlleuses.

En passant, disons-le, le coup avait été monté de longue main par le susdit Gaudot au profit d'une de ses créatures. Pénaire n'était pas homme à résister aux perspectives de gain que son gérant avait fait briller devant lui. D'ailleurs il entretenait une sourde et inavouable rancune contre Crenancier depuis qu'il avait su que, loin d'exposer le fils de Charles Lemonnier, le capitaine en avait pris le plus grand soin et s'était attaché à lui ; elle seule l'aurait décidé à accueillir les offres de son gérant.

Après avoir lu la lettre du banquier, Crenancier s'écria :

— Canaille, canaille et canaille !

Puis, les yeux brillants de colère, il ajouta :

— Envoyez mon remplaçant ici demain et venez dans trois jours au plus tard régler mes comptes avec la maison Pénaire à mon domicile, en ville. Et maintenant, monsieur Gaudot, f...ichez-moi le camp.

M. Gaudot ne se le fit pas dire deux fois ; il détala au plus vite.

A peine fut-il dehors, que le capitaine appela Edouard et l'Oncle-Tom dans sa cabine.

— Savez-vous ce qui m'arrive ? leur dit-il en s'essuyant le front couvert de sueur. Depuis qu'on m'avait prié de t'envoyer dans la voilure par le grand vent, on ne m'avait jamais fait de propositions d'une pareille force. Savez-vous ce qui m'arrive, à moi, Crenancier ? On m'enjoint de me faire négrier...

— Allons donc ! fit Edouard.

L'Oncle-Tom stupéfait roula des yeux indignés.

— Oui, fils de roi, négrier comme Bernard.

— Et qu'avez-vous répondu ?

— Ce que j'ai répondu ? Ce n'est pas sérieux, ce que tu me demandes là, mon neveu. J'ai répondu : Canaille celui qui me fait faire une pareille proposition et canaille celui qui me la fait. Mon engagement est terminé. J'hésitais à en conclure un autre. Mais voilà qui met fin à toute incertitude. Il est probable que le Gaudot a quelque slibustier sous la main pour me remplacer. Je quitte le bord aujourd'hui même ; avant huit jours, j'espère avoir réglé mes comptes et pouvoir m'embarquer pour la France.

Crenancier se tut ; puis, après avoir regardé tour à tour l'Oncle-Tom et Edouard, il ajouta :

— Et qui m'aime me suive !

Edouard ne dissimula pas un sourire de satisfaction.

— Enfin nous allons donc pouvoir nous rendre à Paris.

— Tout droit !

L'Oncle-Tom se frotta les mains.

— Moi beaucoup aimer Paris, dit-il.

Crenancier se mit à rire. La joie du nègre évoquait des souvenirs plaisants dans son esprit.

— Farceur ! fit-il.

Voilà comment, tout d'un coup, Crenancier avait pris son parti et se décida à abandonner la marine.

— Nous passerons deux ou trois ans à Paris, puis, nous nous retirerons à la campagne. Car, voyez-vous, mes enfants, Paris, c'est bon pour un temps ; mais il y a trop de voitures. Je n'ai jamais pu me faire ni à la société des chevaux, ni à celle des femmes.

A partir du moment où Crenancier quitta le *Tantale*, il n'eut qu'un désir, celui de ne plus revoir son bateau, comme il l'appelait. La pensée que son beau brick venait de passer sous le commandement d'un autre et qu'on le destinait à un usage infâme mettait le bon capitaine hors de lui.

— Il me semble qu'on va déshonorer mon enfant, disait-il.

Il voua dès lors une haine profonde à Pénaire qu'il n'avait d'ailleurs jamais aimé et n'en parla plus que comme du dernier des scélérats.

Un incident alimenta cette haine.

Edouard, étant retourné à bord après le départ de Crenancier pour emporter des objets oubliés, le nouveau capitaine se méprit sur l'intention qui l'amenait.

Il alla au-devant de lui, et, brutalement, lui cria :

— Jeune homme, il n'y a plus de place ici pour vous.

— A quel propos me dites-vous cela ? demanda Édouard.

— Oh ! moi, reprit le nouveau capitaine persistant dans sa méprise, je vous aurais bien gardé comme second. Je sais que vous êtes un bon marin. Mais mes instructions sont formelles. Du moment que Crenancier s'en va, il y a ordre de vous congédier en même temps.

— C'est bon, fit Édouard en rougissant de colère. Je n'ai jamais eu l'intention de rester.

— Sans rancune, fit le marin en lui tournant le dos.

Quand Crenancier fut mis au courant de ce nouvel incident, il éclata en anathème contre Pénaire.

— Rien ne m'étonnerait de la part de cet homme-là, déclara-t-il.

Huit jours après, les trois amis, car l'Oncle-Tom était plutôt un ami de Crenancier et d'Edouard qu'un serviteur, s'embarquèrent pour la Havane où ils trouvèrent un paquebot qui les amena en Europe. Ils étaient restés deux jours au Havre et ils venaient d'arriver à Paris quand leur fiacre fut arrêté par la noce d'Armande Pénaire,

— Je me disais aussi : Je connais cette figure-là, fit Édouard en remontant dans le fiacre. C'est M^{lle} Pénaire, que j'appelais la poupée, autrefois.

— Je ne lui souhaite pas de ressembler à son père, grommela le capitaine.

— Elle, bien jolie ! fit remarquer l'Oncle-Tom.

— Mais elle n'a pas l'air commode, riposta Édouard. Après tout, c'est l'affaire de son mari.

Le fiacre conduisit les voyageurs dans un hôtel de la cité Bergère qui leur avait été recommandé au Havre. Ils s'y installèrent provisoirement.

Dès le lendemain, ils se mirent en quête d'un appartement. Les deux premiers jours, le jeune homme accompagna le capitaine et le nègre dans leurs recherches ; le troisième, il les laissa aller de leur côté et se rendit à Ville-d'Avray.

Chaque soir, en rentrant, car il cessa de sortir avec eux, il leur demandait le résultat de leurs démarches, et chaque soir, Crenancier et l'Oncle-Tom lui répondaient :

— Rien. Nous n'avons rien trouvé.

Un jour Crenancier s'écria :

— Il n'y a donc que des rentiers dans cette chienne de ville. Les moindres appartements sont ici de 5000 francs, 6000 francs. Où diable nichent les gens qui n'ont pas le sou ?

Pour comprendre l'insuccès du brave capitaine et de son fidèle serviteur, il est bon d'instruire nos lecteurs d'une circonstance.

Avant de se rendre à Paris, Crenancier avait arrêté qu'il ne se logerait que dans une belle rue, sur le devant, et pas plus haut qu'un second. En conséquence, l'Oncle-Tom et lui avaient borné leurs visites aux grands boulevards ou aux voies de premier ordre comme la rue de la Paix, de Rivoli, le boulevard Haussmann, l'avenue de l'Opéra et autres rues aussi huppées.

Dès qu'ils entraient dans la loge d'un concierge, avant toute autre question, ils s'informaient de l'étage, et quand on leur parlait d'un quatrième, d'un cinquième, ou même d'un troisième, Crenancier clignait de l'œil, fendait l'air de sa main droite, avant de la fourrer dans la ceinture de son pantalon, et s'écriait d'un ton péremptoire :

— N'en faut pas.

Parfois, le concierge reprenait avec gravité

— Mais il y a un ascenseur.

— Je m'en fiche, répondait le capitaine.

Et il partait.

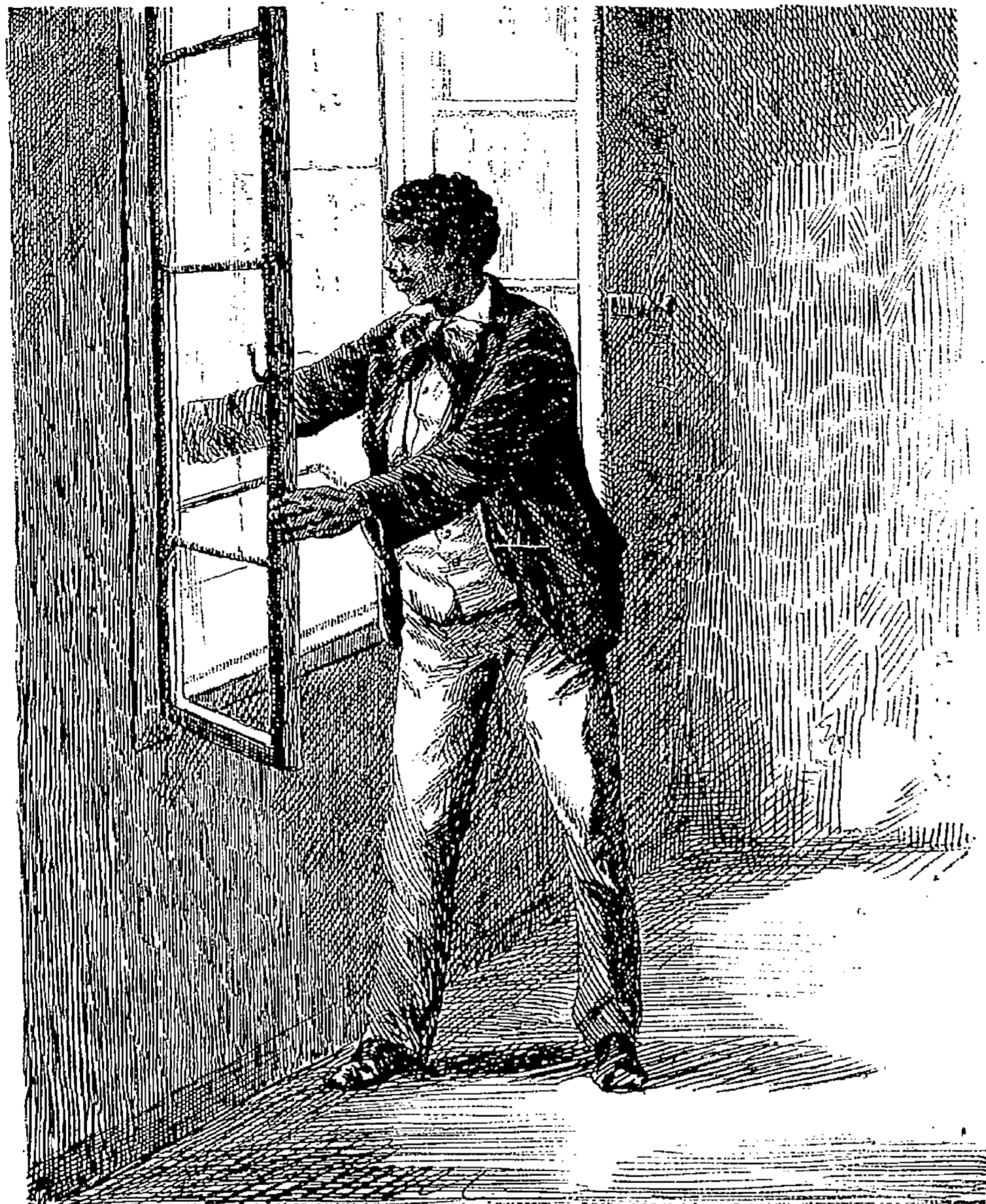
Quand l'appartement était situé au premier ou au second, Crenancier clignait encore de l'œil, mais en souriant.

— Ça va faire notre affaire, disait-il à l'Oncle-Tom.

— Oui, capitaine, répondait le nègre toujours déférent.

— Et combien de cabines dans le premier pont ?

A cette question, généralement, le portier écarquillait les yeux ou prenait l'air offensé d'un fonctionnaire dont on gaspillerait les précieux instants.



L'Oncle Tom ouvrit la fenêtre et jeta les deux sous. (Page 404.)

Cette grimace amusait beaucoup Crenancier qui, pour faire partager ses plaisirs à son compagnon, lui enfonçait généralement son coude dans les côtes.

— Il ne comprend pas, le pauvre terrien, murmurait-il.

Et il reprenait :

— Je demande : Combien de pièces dans votre appartement ?

La réponse ici variait suivant les maisons. Le plus souvent c'étaient de vastes appartements de dix ou douze pièces, avec balcons.

Le capitaine les frottait les mains.

— Ça me va, disait-il. Et maintenant le prix ?

Oh ! le prix ! Voilà ce qui gâtait tout. On lui parlait de 20,000, 18,000, 15,000, 12,000, 10,000 francs. Le meilleur marché qu'il rencontra dans cette première tournée descendit à 8.000 francs.

Le capitaine ne riait plus. Il lâchait alors quelque juron pittoresque et, saisissant l'Oncle-Tom par le bras, il l'entraînait en le priant de le retenir, parce qu'il avait peur, affirmait-il, de faire un malheur.

A la fin, il ne voulut plus entrer dans les maisons ; il y envoyait son nègre, lequel, revenant avec des réponses exorbitantes, était reçu par des bordées d'injures.

Edouard, à qui le capitaine racontait le soir le résultat de sa journée, lui répondait paisiblement :

— Je crois, capitaine, qu'il faudra vous résoudre à monter plus haut qu'au second.

— Je ne veux pourtant pas me percher sur la grand'hune, grogna le capitaine. Le lendemain, en descendant dans la rue, il dit à l'Oncle-Tom :

— Puisque les grandes rues ne nous réussissent pas, cherchons dans les petites.

Cette résolution donna lieu entre Crenancier et son nègre à des débats d'un nouveau genre. Il s'agissait de déterminer le point où une rue cesse d'être une grande rue. A ce sujet, le maître et le serviteur ne s'entendaient pas. Pour l'Oncle-Tom, toute rue dont on ne touchait pas les murs des deux côtés en étendant les bras, était une grande rue ; Crenancier, au contraire, appelait petite rue toute voie qui n'égalait pas l'avenue de l'Opéra en largeur.

Le pauvre capitaine éprouva d'abord de nouvelles déceptions. Les prix tombèrent cependant un peu. On lui parla de 8,000, 6,000, 5,000, 4,000 francs. Mais ces prix ne rentraient pas encore dans ses moyens.

Enfin, peu à peu, en montant du côté de Montmartre, on lui fit des prix qui l'effarouchèrent un peu moins. Il ne se détermina pourtant pas le premier jour.

— Je crois que nous brûlons, dit-il le soir à Edouard.

— Ah ! répondit celui-ci d'un air distrait.

Crenancier fut frappé de cette distraction dont il avait d'ailleurs remarqué tous les jours de nouveaux symptômes.

Les trois amis sortirent le soir, suivant leur usage, depuis trois semaines qu'ils étaient à Paris. De deux jours l'un, ils allaient au théâtre, et le lendemain ils flânaient. Ce soir-là était soirée de flânerie.

— A propos, dit tout à coup le capitaine, tu ne nous dis pas ce que tu fais, mon neveu, pendant que nous nous exténuons, l'Oncle-Tom et moi, à chercher des appartements. As-tu renoué connaissance avec ta tante, la vicille madame... madame Morin ?

Le capitaine ne put voir la rougeur qui couvrit le visage du jeune homme.

— Ce n'est pas ma tante, dit-il.

— Ah ! fit Crenancier.

Puis, au bout d'un moment, il reprit :

— Enfin, es-tu sur la trace ? As-tu recueilli des renseignements sur ta famille ?

Edouard hésita à répondre.

— Non, pas encore, fit-il enfin.

— Il y a quelque chose, pourtant ?

— Oui... mais ne m'interrogez pas... Plus tard...

— Pourquoi plus tard ?

— Je vous en prie.

Crenancier n'insista pas, mais le lendemain, pendant qu'il poursuivait ses recherches, il arrêta tout à coup l'Oncle-Tom au milieu d'une rue et lui dit :

— Sais-tu seulement ce que c'est que d'être amoureux, toi, avec ta frimousse noire ?

— Non, capitaine, moi pas savoir.

— Eh bien ! on dit que ça rend bête. Or, je crois bien que mon neveu est mordu. As-tu remarqué qu'il répond cruche quand on lui parle chien, et qu'il n'est plus aussi gai ? Il faudra que nous ouvrons l'œil.

— Lui courir danger... moi l'accompagner.

— Cet Oncle-Tom a l'intelligence aussi épaisse qu'une peau de requin... Qui parle d'un danger, imbécile ? Amoureux... amoureux d'une femme, comprends-tu ? Le nègre éclata de rire.

— Oh ! pas bien terrible, alors. Dans toute ville où *Tantale* abordait, maître Edouard toujours amoureux petite blanche, quelquefois deux.

Crenancier envoya un coup de coude à son compagnon.

— Ah ! luron ! fit-il. C'est égal, quand nous aurons trouvé un logement, il faudra veiller sur lui. Je n'ai pas confiance dans Paris, moi.

Tout en cherchant, ils arrivèrent dans l'ancienne rue Neuve-Coquenard, qu'on appelle aujourd'hui rue Rodier.

— Pour le coup, voilà ma petite rue, s'écria le capitaine.

L'Oncle-Tom avait envie de discuter, mais il se contenta.

Les deux amis s'arrêtèrent à la première maison où ils virent un écriteau. Le concierge leur proposa un appartement de six pièces, dans le fond d'une cour, au second, d'un loyer de 1,500 francs.

— Les fenêtres donnent sur un jardin. On se croirait à la campagne.

— Allons voir ça, fit le capitaine.

Comme le portier l'avait dit, on apercevait des fenêtres le jardin d'un couvent. Le corps de bâtiment se trouvait pris entre deux cours. Dans l'une des deux cours, un chanteur ambulancier braillait un air d'opéra en s'accompagnant sur la guitare.

— Et l'on a de la musique ! fit Crenancier.

L'Oncle-Tom écoutait avec une attention profonde.

L'homme chantait :

C'est la corvette
Qui, lesté et coquette...

— Une corvette, très bien. Jette-lui deux sous, ordonna Crenancier.

— Moi, déjà entendu chanson-là, murmurait le nègre.

— Jette-lui donc deux sous.

L'Oncle-Tom ouvrit la fenêtre et jeta les deux sous.

Le chanteur lui tournait le dos ; l'Oncle-Tom ne voyait que le dessus de son vieux chapeau de paille.

En entendant tomber la pièce, le chanteur salua sans se retourner, montrant un crâne qui se dénudait. Les deux sous étaient tombés à ses pieds ; il n'eut qu'à se baisser pour les ramasser.

Comme l'Oncle-Tom restait penché à la fenêtre regardant l'homme, Crenancier le tira par le bras.

— Qu'est-ce que tu fais là ? lui demanda-t-il.

— Rien, rien, maître. Moi avais cru... mais c'est folie.

Crenancier arrêta l'appartement plutôt par lassitude que par goût.

Quand le concierge lui demanda où il logeait présentement, le capitaine lui répondit qu'il ne logeait pas, mais qu'il perchait. Son dernier logement, expliqua-t-il, était à bord du *Tantale*, un brick bon fileur, stationnant d'un bord à l'autre de l'Océan.

— Oui, mais où sont vos meubles pour garantir le loyer ? s'écria le portier.

— Nous allons aller en acheter avec l'Oncle-Tom.

— Mais...

— Cré coquin, que les terriens sont donc méfiants. Faites-moi une quittance pour l'année, dit le capitaine en tirant son portefeuille.

Le concierge ouvrit de grands yeux.

— Ça ne presse pas, fit-il. J'en parlerai au propriétaire.

— Moi, ça presse. Je veux m'installer le plus tôt possible.

— Revenez demain, monsieur. Et puis, ajouta le concierge d'un air aimable, il y a encore le *dernier adieu*.

Crenancier jeta à l'Oncle-Tom un coup d'œil interrogateur ; l'Oncle-Tom lui répondit par un regard qui exprimait une profonde surprise.

— Le dernier adieu, grommela Crenancier. Je vous le donne en m'en allant.

Et, sur ce mot, il sortit avec le nègre.

Le concierge fit la grimace d'abord ; puis, il fit cette réflexion :

— Bah ! c'est un farceur. Il me le donnera demain.

Ce ne fut pas sans peine que le capitaine décida Edouard à rester le lendemain à Paris. Il voulait lui montrer le logement et l'emmener chez un tapissier. Pour-

tant, à force de supplications et de gronderies, il finit par obtenir que le jeune homme ne retournerait pas ce jour-là à Ville-d'Avray.

Par exemple, Edouard mena l'installation grand train. Dans la même journée, tout fut conclu avec le concierge, le propriétaire et le marchand de meubles. Il était visible que le jeune homme avait fait un gros sacrifice en restant et qu'il brûlait d'en finir pour recouvrer sa liberté.

Le soir, après dîner, en prenant le café, Crenancier dit tout à coup à Edouard en le regardant dans le blanc des yeux :

— Tu es amoureux, mon neveu.

Édouard hésita une seconde; puis, tout à coup, saisissant les deux mains de Crenancier :

— Amoureux fou, mon bon capitaine! s'écria-t-il. Amoureux pour la vie.

— Patatras! Une femme, à présent. Voilà ce que je craignais. C'est pour le coup que nous allons devenir des terriens. Mais conte-moi un peu cet amour-là, qui t'a pris à la gorge au débarquer.

Édouard résuma en quelques mots ce qu'on lira dans le chapitre suivant.

CHAPITRE IV

Visite à Ville-d'Avray.



Le surlendemain de leur arrivée à Paris, Edouard, après déjeuner, annonça à ses compagnons qu'il voulait commencer les démarches pour lesquelles il était venu dans cette ville.

Et d'abord il allait se rendre à Ville-d'Avray, auprès de M^{me} Morin.

Il avait gardé une véritable reconnaissance pour cette femme triste et silencieuse qui avait pris soin de ses premières années et qui, si elle n'avait rien fait pour exciter en lui des sentiments d'affection, n'avait rien fait non plus pour se faire détester.

Quand il évoquait le passé, quand il se rappelait la vie qu'il avait menée dans la petite maison de Ville-d'Avray, cette liberté absolue, les soins qu'on lui avait prodigués, la complaisance avec laquelle M^{me} Morin satisfaisait ses caprices, l'empressement muet qu'elle apportait à lui faire plaisir, il ne pouvait méconnaître sa

bienveillance et sa douceur et il se reprochait comme un acte d'ingratitude l'effort qu'en somme il était obligé de faire pour rendre justice à la personne, quelle qu'elle fût, qui l'avait élevé.

Comment lui si cordial, si prompt à s'attacher, si touché à l'ordinaire de la moindre marque d'attention, si reconnaissant du plus léger service, n'éprouvait-il pas une tendresse profonde pour celle qui lui avait tenu lieu de mère? D'où vient que son cœur, en pareille circonstance, attendait en quelque sorte les injonctions de sa raison et ne s'y soumettait qu'avec répugnance? C'est ce qu'il ne pouvait comprendre.

Il en était réduit à s'expliquer cette singulière disposition par l'impression encore très vive en lui de la froideur de M^{me} Morin. Ce n'était pas une froideur ordinaire. Il s'y mêlait de l'amertume et la sauvagerie des êtres qui se trouvent mal à l'aise dans le milieu où le hasard les a placés. M^{me} Morin rebutait les sympathies, non en les repoussant, mais en les fuyant. Edouard se rappelait avec quel embarras elle évitait ses caresses naïves; il se rappelait également le silence qu'elle opposait à ses questions et les regards sérieux par lesquels elle réprimait les élans de sa joie enfantine. Jamais cependant elle ne l'avait rudoyé, jamais elle ne lui avait ordonné de se taire, jamais elle ne lui avait interdit de rire. Mais on aurait dit que ces manifestations d'une heureuse nature lui faisaient peur.

Il en était résulté pour l'enfant un état moral que le jeune homme retrouvait avec surprise très net, très caractérisé en lui.

Edouard respectait profondément la femme qu'il appelait « tante »; il ne l'aimait pas. Elle avait établi un fossé infranchissable entre elle et lui, peut-être sans le vouloir. Il la considérait comme une personne qui remplit une mission, qui s'acquitte d'un devoir, scrupuleusement, mais sans tendresse. Et c'était même cette impression persistante qui avait plus tard suggéré au jeune homme l'idée de rechercher sa famille. Il devait y avoir un secret autour de sa naissance, et M^{me} Morin en avait été la gardienne. Voilà pourquoi il résolut avant tout d'aller la voir.

Il résolut. Ce n'était pas là un vain mot. Il s'en servait lui-même. Non sans étonnement. Y avait-il rien de plus simple, de plus naturel qu'une pareille visite? Et pourtant, il résolut de la faire. Elle lui coûtait sans qu'il sût pourquoi.

A la vérité, il sentait les Pénaire derrière M^{me} Morin. Enfant, il les avait peu vus, il ne les avait jamais aimés. La majestueuse M^{me} Pénaire surtout lui inspirait un sentiment de répulsion extraordinaire. Dans les rares occasions où il l'avait rencontrée, il avait surpris sur lui le regard de ses grands yeux verts, à nuances changeantes, pareils à ceux des félins, et, dans ce regard une expression dont le souvenir le faisait frémir. A peine avait-il aperçu Pénaire, sec, raide, tranchant, glacial. Mais ce que Crenancier lui en avait dit n'était pas de nature à effacer ses préventions. Quant à Armande, son dédain avait provoqué celui du jeune garçon et leurs deux orgueils s'étaient heurtés.

Assurément la pensée que cette famille était celle de M^{me} Morin ne disposait pas

bien Edouard. Un autre motif contribuait à cette prévention. Pendant ses deux premières années de navigation, il lui avait écrit plusieurs fois. Elle ne lui avait jamais répondu

Tout cela était étrange, cachait un mystère. C'était son droit, c'était même son devoir de le pénétrer.

M^{me} Morin devait lui dire pourquoi il n'avait pas de nom, qui étaient son père et sa mère, quels motifs l'avaient décidé à l'élever. Peut-être ses parents vivaient-ils encore.

Il se rendit seul à Ville-d'Avray.

C'était le surlendemain du mariage d'Armande.

Chose étrange ! à mesure qu'il avançait, sa résolution tombait,

Il était heureux dans son ignorance après tout. Il avait trouvé un protecteur, un ami, presque un père, dans le rude marin qui lui avait appris son métier.

Qu'avait-il besoin de s'inquiéter d'une famille qui ne s'inquiétait pas de lui ? Il possédait une profession et par conséquent, un avenir. N'allait-il pas chercher des douleurs et des regrets ? Il semblait au jeune homme que tout lui disait : Reste comme tu es. Ne va pas chercher l'inconnu.

Il se moqua de lui-même. Pourtant, avant de gagner la maison de M^{me} Morin, située comme on sait près de la gare, il fit un tour dans le pays, se plaisant à reconnaître les endroits où il avait passé jadis. Il trouva qu'on avait construit beaucoup de maisons nouvelles ; mais du reste l'aspect général du pays n'avait pas changé.

En s'engageant dans une ruelle qui devait le mener à son but, il remarqua une femme d'un certain âge, qui marchait derrière lui. Elle était couverte d'une de ces rondes noires à capuchon comme les femmes en portent dans la campagne ; le capuchon rabattu jusque sur les yeux ne permettait pas de distinguer ses traits. Elle se hâtait comme pour rattraper le jeune homme.

Celui-ci, étonné, ralentit le pas, cherchant à la reconnaître.

Elle lui fit signe de loin. Edouard s'arrêta.

Elle le rejoignit bientôt, se plaça devant lui et le regarda longtemps sans parler après avoir relevé sa capuche.

Edouard vit alors qu'elle avait les cheveux presque blancs, le visage décharné usé, flétri, ravagé par la douleur ou la maladie, les yeux caves, brillants, égarés

— Que désirez-vous, ma bonne femme ? dit-il.

— Chut ! fit-elle en mettant la main sur sa bouche.

Elle continua de le regarder, agitant les lèvres comme quelqu'un qui délibère avant de prendre un parti. Il se livrait évidemment une sorte de lutte, dans sa pauvre cervelle. Des impressions anciennes, des souvenirs divers, s'y heurtaient à des ébauches de pensées et de sentiments. C'était comme un chaos qu'une force aveugle aurait mis en mouvement et où tout se mouvait sans ordre et sans logique.

Le reflet de cette agitation mentale apparaissait sur son visage, dans ses regards

indécis, dans des crispations douloureuses qui bouleversaient ses traits; mais toujours elle gardait le silence.

Edouard n'eut pas de peine à comprendre qu'il avait affaire à une folle. Elle ne paraissait ni méchante, ni dangereuse. Il en eut pitié.

— Eh bien, voyons, ma bonne femme, est-ce que vous me reconnaissez? lui demanda-t-il.

Elle l'enveloppa d'un regard plus pénétrant, où l'effort d'une volonté noyée dans les ténèbres et qui essaie d'en sortir, était en quelque sorte visible.

Elle lui prit une main qu'il lui abandonna sans résistance.

— Vous ne vous appelez pas Charles? dit-elle d'une voix sourde.

— Non, ma bonne femme, je ne m'appelle pas Charles, répondit Edouard.

— Vous en êtes bien sûr?

— J'en suis bien sûr.

La folle lâcha sa main.

— Oui, c'est vrai, il y a déjà si longtemps qu'il est parti. Vous êtes jeune, vous. Mais pourquoi lui ressemblez-vous?

Edouard sentit une pitié profonde toucher son cœur à l'aspect de cette infortune. Il s'imagina que la pauvre femme avait perdu la raison en perdant un enfant. Les dispositions dans lesquelles il était lui firent établir un rapport direct entre la situation de cette mère qui devait chercher son fils et la sienne à lui qui cherchait sa mère.

— Ce Charles est votre fils? dit-il.

— Charles... mon fils?... non, non, répliqua vivement la folle.

— Ah! ce n'était pas votre fils! s'écria le jeune homme.

— Non, non... Mais pourquoi me parlez-vous d'un fils?... un fils... un fils... un fils...

Elle répéta plusieurs fois ce mot. Évidemment il venait d'ouvrir une nouvelle perspective devant ce pauvre esprit obscur mais plus confuse encore que la perspective vers laquelle sa pensée s'élançait auparavant.

— Un fils... un fils...

Elle baissa la tête, absorbée, grommelant entre ses dents, oubliant la présence du jeune homme.

Celui-ci fit un geste de commisération et se remit en marche.

Quand il fut à quelques pas, la folle releva la tête et le regarda s'éloigner.

— C'est Charles! c'est bien Charles! murmura-t-elle, Mais il ne veut plus me reconnaître.

Et, accablée, presque honteuse d'elle-même, elle se mit à suivre Edouard à distance, sans essayer de se rapprocher de lui.

Cependant le jeune homme avait atteint la maison de M^{me} Morin.

Il sonna.

Une servante vint ouvrir.



Edouard et Lucie s'assirent... (l'age 445.)

Elle était déjà au service de M^{me} Morin lorsqu'il était pour s'engager sur le *Tantale*. Et le le reconnut immédiatement et l'accueillit avec un cri de joie.

— Entrez, entrez donc, dit-elle. Madame sera bien contrariée de ne pas s'être trouvée là ; mais vous reviendrez la voir. Elle est à Paris chez M^{me} Pénaire. Jésus, mon Dieu ! comme vous avez grandi, M. Edouard ! comme vous voilà beau garçon ! Nous sommes tout en l'air ici depuis quelques jours, Madame est allée à la noce avec Mademoiselle. Car vous savez ? Non, vous ne savez pas, que je suis bête ! vous ne pouvez pas savoir ! M^{lle} Armande est mariée avec un comte, le comte de Cauville

Edouard tressaillit.

— Voyons, ma bonne Marguerite, n'en dis pas tant à la fois. Procédons par ordre, le mari d'Armande Pénaire est?...

— Le comte de Cauville.

— Le fils du marquis de Cauville?

— Certainement, M. Edouard. Mais vous ne pouvez pas le connaître.

— Si, Marguerite, si, je le connais... C'est à dire, je l'ai vu un jour, il y a dix ans, et, si je ne connais pas beaucoup, en revanche, j'ai bien connu sa pauvre mère, M^{me} la marquise de Cauville. J'ai même eu un bras cassé en la défendant.

La servante de M^{me} Morin ouvrit de grands yeux.

— Comment, M. Edouard, comment vous avez connu M^{me} la marquise de Cauville... Ah! bien quand on va savoir cela ici...

— Qui cela donc?

— Mademoiselle, pardi!

— De quelle demoiselle veux-tu parler?

— Vous ignorez donc tout! A peine étiez-vous parti que vous étiez remplacé ici par une petite fille qui est devenue une grande demoiselle. Ah! dame! ce n'était plus vous; au lieu des cris, du tapage, des coups de fusil, nous avons eu une petite fée, douce, sage, paisible...

— Mais quelle est-elle, cette demoiselle?

— C'est la sœur de la marquise de Cauville, donc! M^{lle} Lucie de Selmont.

Edouard stupéfait n'en pouvait croire ses oreilles.

— M^{lle} de Selmont habite ici?

— Depuis dix ans, oui, monsieur. Vous allez la voir. Elle n'a pas voulu rester à Paris, comme M^{me} Pénaire l'en priait, elle est revenue le soir même du mariage. Je vais la prévenir.

— Non, Marguerite, je ne veux pas la déranger...

La servante ne l'écoutait plus. Elle s'était précipitée dans la maison et grimpait déjà au premier où sans doute la jeune fille se tenait.

Edouard, arrivé au seuil de la maison, regardait autour de lui et trouvait que rien n'avait changé,

Mais déjà ses pensées avaient pris un nouveau cours. Les souvenirs de son enfance, l'énigme dont il venait chercher le mot, tout cela s'effaçait devant une image que cette servante venait d'évoquer. Lucie, Lucie de Selmont, cette angélique vision, cette amie d'un jour, si vite évanouie et jamais oubliée, dans cette maison!

C'était l'idéal même de sa jeunesse, l'objet de ses rêveries à bord, par les belles nuits des régions tropicales, qui allait lui apparaître.

Tout homme, doué d'un peu d'imagination, a, dans un coin du cœur, un don Quichotte qui s'est composé une Dulcinée vers laquelle s'élancent ses espérances, ses vœux, les palpitations de son cœur. Ces premiers éveils de la nature, si doux et si poignants à la fois, lui arrachent des cris, des appels à l'être inconnu qu'il adore,

qu'il attend, qu'il brûle de serrer dans ses bras. Elle n'était point comique dans l'esprit du bon chevalier, la Dulcinée, qui guidait sa grande âme aux prises avec les vulgarités de la vie : elle possédait bien les vertus et les perfections qu'il lui attribuait, elle était bien l'astre, la perle fine, pour laquelle il entretenait un culte. De même, le fantôme de l'imagination d'un jeune homme réunit toutes les beautés, tous les charmes qu'il est capable de concevoir.

La Dulcinée, l'étoile polaire du cœur d'Edouard, jusqu'alors, avait été Lucie de Selmont.

Cette petite fille entrevue dix ans auparavant avait laissé une vive impression dans son âme. Ce visage pâle et triste, ces grands yeux profonds et doux, ces épais cheveux noirs, la mélancolie de cette physionomie délicate étaient restés présents à sa pensée. Elle et lui s'étaient promis d'être amis. Edouard avait tenu sa promesse. Séparé d'elle, il lui avait conservé un amitié longtemps fraternelle.

Puis, de même que l'objet de cette amitié fraternelle avait dû grandir et se transformer avec les années, cette amitié avait grandi et s'était transformée.

La petite fille, entrevue à Cauville, était devenue une vierge qu'il avait parée à sa guise. Les italiens les plus superstitieux ne sèment pas plus de fleurs devant leur Madone, n'entourent pas son front de plus d'étoiles. Il avait à sa disposition, le jeune marin, l'écrin toute entier des cieux. Lucie était devenue sa protectrice, sa fée, un être idéal et chimérique dont la réalité n'était pas moins problématique que celle de Dulcinée pour don Quichotte. Il la voyait passer, entre les étoiles, sur le fond sombre des nuits bleues ; elle glissait devant son navire, à la cime des vagues, légère et souriante, ou, pâle et rêveuse suivant l'occurrence. Si Edouard avait dû lui écrire, il eût été bien embarrassé. Il n'avait présent à l'esprit, nettement, distinctement, que ses yeux noirs, mystérieux, doux, vertigineux comme des abîmes, pleins de promesses, indéfinissables. Mais ces yeux comme il se les rappelait !...

Aussi dès que Marguerite lui avait annoncé cette nouvelle invraisemblable que Lucie de Selmont vivait là, dans cette maison, où son enfance à lui s'était écoulée, immédiatement il avait vu ces yeux !...

Derrière lui, un frou-frou soyeux de robe dans un escalier, un pas léger, le passage d'une haleine à peine sensible... C'est elle ? Son cœur bat. Il lui semble que ses idées se troublent.

Il se retourne...

Oui ! c'est bien elle !

Il l'a reconnue immédiatement. Sa mémoire ne l'a pas trompé ; son imagination ne l'a pas égaré. Voilà justement ces yeux surnaturels qui vont au cœur, pour lesquels on tenterait l'impossible et l'on mourrait volontiers.

Est-ce que son regard, à lui, trahit toutes ces folies ? Est-ce que du premier coup il a soulevé le voile qui recouvre sa pensée ? Est-ce qu'elle a deviné l'audace de ses rêves ?

A l'aspect d'Edouard, Lucie a rougi.

Et cependant, elle non plus, ne paraît pas trop surprise. Elle examine le nouveau venu en silence. On dirait qu'elle établit une comparaison, qu'elle assiste à la réalisation d'une chimère et qu'elle se dit, comme Edouard en ce moment même :

— Mon rêve existe donc ?

Cependant la vie ordinaire avec ses vaines formules, ses usages banals, ne leur permet pas de persister longtemps dans cette contemplation étrange.

— Je regrette, mademoiselle, que la servante vous ait dérangée... Je suis vraiment confus...

Lucie sourit en tendant la main au jeune homme.

— Comment, monsieur, ne vous rappelez-vous pas que nous nous sommes promis d'être amis, il y a dix ans ?

Edouard toucha respectueusement la main qu'on lui tendait et répondit :

— C'est vrai, mademoiselle, mais je n'aurais jamais osé espérer que vous vous rappelleriez...

— Pourquoi donc ? Il ne s'est point passé tant de choses depuis cette époque pour que j'aie pu oublier une circonstance qui se lie à l'évènement le plus triste de mon passé.

Elle se tut un instant ; puis elle reprit :

— D'ailleurs, il existe un autre lien entre nous. Nous avons vécu l'un après l'autre, il est vrai, dans la même maison. M^{me} Morin nous a élevés l'un et l'autre. Nous sommes un peu...

— Frère et sœur. N'est-ce pas cela que vous vouliez dire ?

— Si fait, c'est cela. Oh ! d'abord, je vous connais beaucoup, M. Edouard.

— Comment ?

Lucie fit un signe affirmatif.

— Oui, oui, d'esprit et de figure.

Edouard, surpris au plus haut degré, mit une question dans le regard qu'il jeta sur la jeune fille.

Lucie sourit.

— Ne cherchez pas plus longtemps le mot de l'énigme. Avez-vous donc oublié que M^{me} Morin fit faire votre portrait il y a plus de dix ans ?

Edouard se rappela en effet. C'était pendant la guerre, à l'époque où M^{me} Morin s'était réfugiée en Bretagne avec lui. Elle avait eu la fantaisie de faire faire sa photographie.

Lucie reprit :

— Marguerite m'a dit que vous aviez vu ma sœur avant sa mort.

— C'est vrai.

— Vous me parlerez d'elle... Mais entrons au salon..

— Si vous le permettez, mademoiselle ; nous resterons dans le jardin.

Ils se rendirent, côte à côte, au jardin situé derrière la maison. Pendant quelques instants ils se promenèrent, silencieux et graves, dans les feuilles mortes, sous les branchages dénudés que le soleil perçait de ses rayons jaunes.

Edouard rompit le silence le premier,

— Ainsi, mademoiselle, vous avez été élevée ici, par M^{me} Morin ?

— Le lendemain du jour où vous avez quitté le château de Cauville, elle m'emmenait dans cette maison.

— Que cette vie a dû vous sembler triste !

— Oh ! cette vie... pas plus qu'une autre. Je venais de perdre mon pauvre père, et ma sœur, à laquelle je commençais à m'attacher, me quittait... hélas ! pour aller mourir si loin !... Cette maison ou un couvent... que m'importait ?

— M^{me} Morin est si... sombre.

— Elle a été toujours d'une douceur parfaite à mon égard.

— Cette maison est si retirée...

— Monsieur... à Cuba, les habitations sont bien plus isolées... Et puis, ici, j'ai continué...

Elle hésita.

— Comment ? Qu'avez-vous continué ?

Lucie sourit doucement.

— J'ai continué votre propre existence. J'ai repris votre chambre, vos livres, vos jeux, vos études, Je suis entrée dans vos goûts. J'ai parcouru le globe, entrepris mille voyages, et je suis bien sûre qu'il est peu d'endroits dans le monde où vous soyez allé, monsieur le marin, que je n'aie peut-être visités avant vous.

Ce fut au tour d'Edouard de sourire.

— Et ainsi, reprit-il, vous n'avez pas eu d'amies ?... On ne vous a pas envoyée au couvent, dans un pensionnat ?

— Non... M^{me} Morin a fait venir des maîtres. J'ai appris la musique, le dessin, un peu d'anglais et d'italien...

— M^{lle} Pénaire venait vous voir sans doute, ou vous alliez à Paris passer quelques jours avec elle ?

— Oh ! presque jamais... Armande n'avait pas les mêmes goûts que moi.

— Votre tuteur, au moins, vous amenait quelquefois son fils, votre cousin, M. Maurice ?...

Lucie se mit à rire, et son rire semblait un collier de perles qu'on égrène et qui éclatent avec un bruit cristallin.

— Maurice n'est pas mon cousin... Je suis sa tante. Vous vous rappelez Maurice ? C'est un bien bon garçon... J'aurais aimé à le voir, et, quand par hasard nous nous sommes trouvés ensemble, nous en avons été heureux tous les deux. Mais cela est arrivé rarement, quand le hasard nous a fait rencontrer chez M^{me} Pénaire... Et alors cette dame se hâtait de nous séparer.

— Pourquoi cela ?

— Je ne sais pas.

Edouard se frappa le front.

— Eh parbleu ! je devine... Elle avait peur que Maurice ne tournât ses yeux ailleurs que du côté de sa fille Armande.

Lucie jeta sur le jeune homme un regard rapide, mais ne releva pas ses dernières paroles. La même pensée lui était venue sans doute.

— Est-ce que vous aimez M^{me} Pénaire ? demanda brusquement Edouard.

— C'est une personne... très sévère.

— Moi ? elle m'a toujours glacé. Mais, dites-moi, mademoiselle, votre tuteur, M. le marquis de Cauville, ne vous rendait-il pas visite de temps en temps ?

— Rarement.

— Après tout, il ne faut pas s'en plaindre, au contraire.

Le jeune homme avait murmuré ces mots entre ses dents ; pourtant, Lucie les entendit. Elle leva la tête et Edouard crut remarquer sur ses traits une expression de contrainte.

— Vous ne paraissez pas aimer M. le marquis de Cauville, mon tuteur ?

— C'est vrai. Je ne l'aime pas.

— Et pour quelles raisons ?

— Ce sont d'anciennes histoires, qui, d'ailleurs, n'ont jamais été prouvées. Il est préférable de n'en point parler. Le moment approche, d'ailleurs, mademoiselle, où vous aurez atteint votre majorité, et, d'une manière ou d'une autre, vous vous trouverez dans une situation à avoir de moins en moins de rapports avec M. de Cauville.

Lucie regarda Edouard avec étonnement ; puis, elle courba la tête comme accablée sous une pensée douloureuse.

— Qui sait !... murmura-t-elle.

— Que voulez-vous dire ? demanda vivement le jeune homme.

Mais Lucie se tut.

Pour la première fois, peut-être, le souvenir de l'engagement qu'elle avait pris se dressa dans son esprit avec un aspect menaçant. Pour la première fois, mais encore bien vaguement, elle en mesura la portée et en frémit dans le fond du cœur. Les paroles si peu précises du jeune homme avaient-elles ébranlé la confiance naïve que Lucie avait dans ce tuteur si peu connu ? D'autres causes, d'une nature nouvelle, si nouvelle que la jeune fille eût été incapable de les démêler, avaient-elles contribué au revirement qui venait de s'opérer en elle ? Toujours est-il que la pensée du mariage qu'elle devait contracter avec le marquis de Cauville venait, en se présentant soudain à son esprit, de lui infliger une angoisse, une terreur, une répugnance telles que, dans sa surprise, elle appelait sa raison à son aide contre des mouvements instinctifs aussi incompréhensibles que puissants.

— Ne parlons pas de M. de Cauville, reprit-elle, c'est mon tuteur. Il sera tou-

jours temps... plus tard... Mais que m'a dit Marguerite, monsieur, que vous avez été blessé en défendant ma pauvre sœur ?

— C'est une triste histoire, mademoiselle...

Lucie leva vivement les yeux sur le jeune homme.

— Cette histoire se rattache-t-elle aux circonstances qui ont accompagné la mort de M^{me} de Cauville ?

Edouard fit un signe affirmatif.

— Je ne veux point vous attrister... reprit-il.

— Parlez, parlez, je vous en prie, je vous en supplie. Je n'ai jamais connu la vérité. J'ai su seulement que ma sœur avait péri dans des circonstances tragiques. Quelles qu'elles soient, je tiens à les connaître. N'ayez pas peur de parler, je suis forte et courageuse, monsieur. Et d'ailleurs, puis-je oublier que ce malheur date déjà de dix ans ?

Edouard hésita un instant, mais le visage de la jeune fille exprimait un désir si vif et une résolution telle qu'il crut devoir céder.

Au fond du jardin, au pied d'un platane, on avait placé un banc; de là, à travers les branches, on apercevait la maison, triste et noire, dans l'ombre; un rayon qui glissait sur le toit et faisait étinceler les ardoises l'égayait pourtant un peu. Il ressemblait à l'existence même de ces jeunes gens qui, en s'y arrêtant, avait donné un peu de vie et de lumière à ce tombeau.

Edouard et Lucie s'assirent et Edouard parla.

Elle l'écoutait avec une attention profonde, traversée çà et là par un mouvement de terreur ou de pitié. Instinctivement il s'était établi entre ces deux êtres une sympathie irrésistible, une familiarité d'âmes si puissante qu'il leur semblait l'un à l'autre qu'ils se connaissaient intimement depuis de longues années et que rien n'était plus naturel que leur réunion.

Lorsque, dans son récit, il arriva au moment où M^{me} de Cauville s'était avancée dans le salon tragique, jonché de morts et de blessés, où les insurgés cubains faisaient pleuvoir une grêle de balles, lorsqu'il la lui montra se penchant vers lui et tombant tout à coup frappée d'un coup de feu, elle ne put retenir ses larmes. Il continua son récit. Trop faible pour se lever en ce moment, il venait d'avoir le bras cassé; il avait vu Antonio Murcia viser...

— Le misérable ! murmura-t-elle.

— Il a été châtié ! s'écria Edouard. Il a été châtié, mademoiselle; par celui qui devrait être votre tuteur, par votre frère, un vaillant homme, un grand cœur, par M. Robert de Selmont.

Il acheva son récit avec émotion. La douleur de la jeune fille réveillait en lui d'anciennes sensations. Il se rappelait avec attendrissement cette page héroïque de son enfance; il revoit les sauvages escaladant le balcon avec l'horrible Lambourne à leur tête; et plus tard cette belle jeune femme, qui, pour le secourir, lui blessé, s'exposait à une mort qui, hélas ! ne l'épargna pas.

Lorsque les larmes de Lucie cessèrent de couler et que ses réflexions se firent jour, elle saisit la main d'Edouard et la pressa avec effusion.

— Vous êtes bien tel que je m'imaginai, dit-elle naïvement.

Puis aussitôt :

— Mais, M. de Cauville, comment abandonna-t-il ainsi sa femme... sans défenseurs ?

Edouard fronça les sourcils.

Lucie reprit :

— Car, si j'ai bien compris votre récit, il ne pouvait même pas espérer que vous resteriez, vous et vos braves compagnons.

— Oui, sa conduite a été étrange, murmura enfin le jeune homme.

— Etrange en effet... Ces anciennes histoires dont vous avez dit un mot tout à l'heure, je les devine, ce sont les soupçons que cette conduite a fait naître...

Edouard garda le silence. Il lui répugnait de se faire l'accusateur de M. de Cauville. D'ailleurs les bruits qui avaient couru à Boyamo et à Santiago jadis, ne s'appuyaient sur aucune preuve. Quand il faisait appel à ses souvenirs, il se rappelait qu'ils provenaient d'une source impure. Le négrier Bernard les avait répandus. Pouvait-on se fier à un pareil homme ? A la vérité, les propriétaires du pays leur avaient fait un facile accueil. Mais ils étaient irrités de la désertion du marquis et ils ne lui avaient pas pardonné d'avoir donné le signal de la débandade en vendant ses biens à des spéculateurs américains. Il n'existait pas de preuves contre Cauville. Quelles que fussent ses préventions, le jeune homme ne voulait pas se faire le colporteur d'accusations peut-être calomnieuses.

Les deux jeunes gens restèrent pendant un long instant silencieux, plongés dans une rêverie profonde.

— Ma pauvre sœur ! dit enfin Lucie en s'essuyant les yeux. Mourir ainsi... loin de son fils !...

— Elle était aussi courageuse qu'elle était belle, aussi bonne qu'elle était noble.

— Oh ! merci, s'écria la jeune fille dans un élan de reconnaissance.

Puis, rougissant de son mouvement, elle se leva.

Edouard en fit autant.

Ils reprirent leur promenade à pas lents, ne parlant plus, vaguement heureux d'être ensemble, craignant, sans se le dire, de voir arriver le moment où il leur faudrait se séparer.

Enfin ce fut lui qui renoua l'entretien.

— Vraiment, vous n'avez pas trouvé l'existence dans cette maison bien triste, bien isolée ? Vous avez pourtant passé vos premières années à Cuba, sous un ciel toujours bleu, dans un pays si riche...

— J'aime bien ce pays répondit Lucie. Dans ces nuages, je trouve le ciel plus doux ici que là-bas... Non, je ne me suis jamais ennuyée... Cette maison n'est pas



La folle criait derrière lui : — Charles ! Charles ! (Page 420.)

une prison. M^{me} Morin a toujours été bonne pour moi. Ma mère, mes frères, ma sœur sont morts... J'ai trouvé près de M^{me} Morin toute l'affection qu'une orpheline peut espérer.

Edouard fut touché de tant de résignation mêlée à tant de simplicité.

— Et moi aussi, je suis orphelin... fit-il sans trop savoir ce qu'il disait.

Lucie le regarda avec intérêt.

— C'est vrai. Vous n'avez plus de parents sauf M^{me} Morin...

— Qui sait ?

— Comment ? Que voulez-vous dire ?

— Ne parlons pas de moi...

— Et pourquoi donc?... J'ai pensé souvent à vous. Quand je lisais un récit de naufrage, je frémissais à l'idée des dangers auxquels vous étiez exposé. Toute aventure dans un pays lointain que je trouvais dans un livre évoquait votre souvenir... Peut être en aviez-vous traversé de semblables ? Oh ! je vous connais bien, Marguerite me parlait de vous...

— Et M^{me} Morin ?

— Rarement. Elle parle peu, vous le savez.

— Enfin si vous avez été heureuse...

— Mais vous ! Avez-vous trouvé des amis dans vos voyages ?

— J'en ai trouvé, et d'excellents.

Edouard s'étendit longuement sur ses rapports avec le capitaine Grenancier, Justin et même l'Oncle-Tom : puis il raconta quelques-uns de ses voyages. Lucie l'écoutait en souriant ; l'interrogeant de temps à autre par une exclamation, un éclat de rire ou une question.

— A quoi pouviez-vous rêver, lui demanda-t-elle, pendant les longues veillées, sur votre bateau, perdu entre l'infini des cieux et l'infini des mers ?

Edouard la regarda, le cœur serré par une émotion étrange. Une flamme passa dans ses yeux et il pâlit légèrement.

— A vous, répondit-il.

— A moi ? répéta-t-elle troublée par l'accent de ses paroles.

Mais ce trouble passa vite et elle laissa échapper un doux éclat de rire.

— Vous ne me connaissiez pas ?

— Détrompez-vous, reprit le jeune homme d'un air sérieux. Je vous connaissais parfaitement. Je vous connaissais si bien que, dès que vous avez paru, je vous ai reconnue. Ne vous avais-je pas vue à Cauville ? Ne nous étions-nous pas promis, comme vous me l'avez rappelé, de rester amis ? Vos yeux surtout ! Oh ! je ne les avais pas oubliés. Ce que je vais vous dire va vous paraître bizarre, absurde même. Mais vous étiez le lien le plus solide qui me rattachât à la France. Et cependant je n'espérais pas vous revoir ; je n'espérais pas surtout pouvoir vous aborder si aisément, causer avec vous, comme je le fais en ce moment. Vous êtes une riche héritière, mademoiselle ; moi, je suis pauvre. Vous portez un grand nom ; je n'ai pas de nom du tout. Il y avait presque de la hardiesse de ma part à penser à vous. Mais on n'est pas maître de l'orientation de son cœur. Moi, qui n'avais en France, ni père, ni mère, ni parent, sauf M^{me} Morin, que j'appelle ma tante et qui ne m'est probablement rien, moi, qui avais vécu isolé, sans amis, sans camarades de mon âge, qu'y a-t-il d'étonnant à ce que je me sois tourné vers le seul être qui m'ait témoigné un peu d'affection, qui m'ait appelé son ami ? Cette rencontre a duré un jour ; mais supposez qu'un jour de lumière traverse les six longs mois d'hiver de la Laponie, est-ce que ce jour

ne tiendra pas plus de place dans les pensées des habitants de ces climats que les interminables semaines de nuit au milieu desquelles il aura brillé.

Il se laissait aller à parler avec chaleur, avec abandon, et chacune des sensations qu'il exprimait se reflétait sur son beau visage, ouvert et pur comme un ciel sans nuage.

Elle subissait cette musique délicieuse, si nouvelle et si pénétrante, et n'essayait même pas de combattre l'émotion dont son être était saisi. A mesure qu'elle l'écoutait, un monde inconnu se découvrait à sa vue ; des écailles lui tombaient des yeux ; elle croyait s'apercevoir qu'elle n'avait pas vécu jusqu'alors ou que, du moins, si elle avait vécu, elle n'avait vécu qu'imparfaitement. Des sensations inconnues bouleversaient son être ; un attendrissement intime noyait sa raison. Au fond de sa pensée, un mot revenait sans cesse : aimer ! aimer ! C'était comme un oiseau qui serait monté dans l'espace, et qui serait redescendu, recommençant sans cesse le même manège, pour engager son âme à le suivre.

Et cependant, tout en exprimant avec une sincérité naïve ou plutôt tout en racontant ses sentiments, Edouard ne poursuivait aucun but et n'apportait aucune diplomatie dans ses paroles. On l'eût étonné en lui disant que l'amour ne se manifeste pas autrement. Il n'y avait aucune préméditation dans son fait. Il passait spontanément mais à son insu du culte pour un fantôme à l'amour par une créature vivante. Son cœur s'ouvrait à l'amour comme une fleur s'ouvre au premier rayon du jour, sans le savoir.

Il se tut enfin ; mais elle ne releva pas ses paroles.

Qu'aurait-elle pu dire ? Elle était agitée comme elle ne l'avait jamais été. Elle avait peur de lui et d'elle. Quel était cet étranger, qui arrivait tout à coup, et qui renversait brusquement l'édifice de sa paix intérieure ? Elle était éblouie d'une lumière si vive et si soudaine ; elle étouffait ; elle avait besoin de se recueillir, de faire un retour sur elle-même, de poser ce qu'elle avait entendu, d'examiner à loisir le changement qui venait de s'opérer dans son âme.

Assurément non, elle n'avait rien à lui dire sur-le-champ.

Et lui, il avait tout dit pour le moment, en parlant au hasard, touché par le doigt de feu de la passion, enivré comme on l'est dans la jeunesse par les rencontres qui ressemblent à des révélations.

La providence prit les traits peu majestueux de la servante pour les tirer d'embarras.

Marguerite apparut tout à coup au seuil de la maison.

— Est-ce que vous dînez ici, M. Edouard ? cria-t-elle.

Il sembla au jeune homme qu'il se réveillait.

— Non, non, répondit-il. Puisque M^{me} Morin n'est pas retour, je reviendrai.

La servante n'en attendit pas davantage ; elle rentra dans sa cuisine.

Mais le charme était rompu. Lucie regarda Edouard.

— Vous partez ? lui dit-elle.

— Oui, mais...

Elle n'attendit pas la fin de la phrase.

— Revenez demain.

Pour la troisième fois, elle lui tendit la main, mais timidement. Son regard avait une expression voilée que le jeune homme trouva divine et son sourire semblait sur ses lèvres comme une perle de rosée sur les pétales d'une rose.

Edouard se baissa, prit cette main mignonne et la serra sur ses lèvres... Oh ! brusquement..., ardemment... avec la rudesse d'un marin et l'emportement d'un amoureux.

Elle poussa un cri léger, retira sa main, et, légère comme un oiseau, disparut.

Edouard, ivre, titubant presque, sortit de cette maison, la gorge serrée, les yeux brillants.

Dans la ruelle, il s'appuya au mur, et, à deux mains, comprima les battements de son cœur. Il l'entendait frapper à coups violents les parois de sa poitrine.

Quand il leva la tête, il s'étonna de ne pas crever la voûte du ciel avec son front.

Il partit, d'un pas précipité, étouffant des cris, dans un état d'exaltation que les hommes qui ont fait une grande action ou éprouvé un grand amour connaissent seuls.

Il partit si vite que le fantôme noir qui l'avait suivi lorsqu'il s'était rendu à la maison de M^{me} Morin et qui l'avait attendu pendant tout le temps de sa visite, le perdit rapidement de vue.

Il était si absorbé qu'il n'entendit même pas la folle qui criait derrière lui :

— Charles ! Charles !

CHAPITRE V

Une idylle traversée par un fantôme.



QUAND Lucie, fut rentrée dans sa chambre, elle pleura.

Elle pleura malgré elle, sans pouvoir se contenir, et il se mêlait à ces larmes tour à tour de l'amertume et de la joie.

De l'amertume, parce qu'elle venait de s'apercevoir qu'on l'avait prise à un piège.

De la joie, parce que la vague espérance, le rêve obstiné de sa vie de jeune fille et de récluse venait de se réaliser.

Lorsque Lucie s'était inopinément présentée devant les trois complices, Cauville et les Pénaire, nous avons dit un mot de ce rêve obstiné. Il faut à présent le faire connaître. Le lecteur s'expliquera sans peine le mouvement qui porta ces deux jeunes gens l'un vers l'autre et la soudaineté apparente du sentiment qu'ils éprouvèrent. Pour Edouard, d'ailleurs, l'énigme est déchiffrée. Elle le sera bientôt pour Lucie.

Un homme d'un grand esprit qui s'amuse parfois à avoir l'esprit ingénieux, un historien qui se transforme en conteur, Alfred Rambaud, a écrit une nouvelle d'une observation piquante. C'est l'aventure d'un vieux professeur, grave, méticuleux, rangé et chaste, qui, ayant hérité d'une certaine somme, achète le mobilier d'une cocotte. Vivant dans ce luxe nouveau, le bonhomme y respire le parfum subtil de l'ancienne propriétaire de son mobilier; une gangrène morale le gagne et le Caton de collège roule de chute en chute.

Au lieu d'un meuble en bois de rose, ayant appartenu à une irrégulière, supposez qu'un départ brusque laisse telle quelle la chambre d'un jeune garçon de douze à treize ans, actif, intelligent, curieux, remuant, dont on a caressé les goûts. Une petite bibliothèque contient ses livres et quelques-uns d'entr'eux, ceux qu'il a relus souvent, portent des traces de ses observations. Il a souligné tel passage, annoté tel autre en marge; c'est une belle action qui lui a arraché un cri d'admiration; c'est un acte bas qu'il a flétri, parfois, ce sont de simples indications dont il faut reconstituer le sens d'après l'idée qu'on se fait de leur auteur. On ne trouve pas seulement que des livres dans cette chambre. Aux murs sont accrochés les visages qu'il aimait. Des cahiers sont pleins de ses études. Tout trahit ses goûts, la tournure de son esprit, son caractère, tout jusqu'à un certain désordre, jusqu'à ce petit cahier, soigneusement caché sous les autres, où l'espiègle s'est essayé à faire la caricature de la servante et du jardinier, raccourcissant leurs jambes et leur bras, mais en revanche, allongeant démesurément leur nez.

Supposez à présent qu'un hasard, à peine cette cage est-elle vide, y ramène un autre enfant, plus jeune, plus faible, plus malléable, ayant d'ailleurs dans le tempérament et dans le caractère des points de contact avec celui qu'il remplace. En arrivant, cet être trouve le nid tout préparé; il n'a qu'à y prendre la place encore chaude de l'oiseau envolé. Ce n'est pas un oiseau d'ailleurs, c'est une créature humaine, douée d'un cœur sensible et d'un cerveau qui pense; un esprit vierge de tout pli, dont l'éducation a été à peine ébauchée et qu'on a abandonné à lui-même. Qu'arrivera-t-il en pareil cas? Est-ce que le nouveau venu ne contractera pas tout naturellement les goûts, les idées, les habitudes de l'absent, en tenant compte cependant des différences qui tiennent au fond de chaque individu ou qui sont la conséquence de celle des sexes? Est-ce que l'un ne continuera pas l'autre? Est-ce que celui-ci ne se créera pas peu à peu une imagination de celui-là? Est-ce qu'à force d'entrer dans ses pensées, dans ses plaisirs, dans ses habitudes, dans ses

études, le nouveau venu n'en viendra pas à se représenter son prédécesseur en le douant des qualités dont il aura trouvé le reflet dans ce que ce dernier aura laissé de lui? Est-ce que, si, par aventure, le premier parti réalise seulement à moitié l'idéal de son remplaçant, celui-ci ne s'attachera pas à lui d'une affection ardente et dévouée? Est-ce qu'il n'existera pas entre ces deux êtres, inconnus l'un à l'autre, un lien étroit, aussi étroit qu'un lien de chair et de sang, car l'un se sera modelé sur l'autre, car l'un aura vécu de la vie de l'autre, car l'un dans une mesure, intellectuellement, moralement, aura engendré l'autre.

Quand Lucie arriva à Ville-d'Avray, elle prit la place d'Edouard. Dans les tiroirs vides, on mit ses vêtements et son linge de petite fille. Ce fut tout. On ne toucha à rien autre chose. Tout ce qu'Edouard avait laissé appartint à Lucie. Et voilà comment la petite fille entra dans la vie du jeune garçon et la continua.

Elle y était bien préparée d'ailleurs. Elle l'avait rencontré à Cauville et dès qu'elle l'avait vu elle l'avait aimé. Le temps sans doute avait peu à peu effacé ses traits dans l'esprit de Lucie, mais sa chambre contenait un exemplaire de la photographie que M^{me} Morin avait fait faire en Bretagne. Elle ne put donc oublier son visage.

Et alors, peu à peu, de même qu'Edouard rêvait à Lucie, Lucie pensait à Edouard. Ils étaient l'un pour l'autre, sans s'en douter, un idéal et une consolation. Pour lui, elle était l'ange et l'étoile de sa vie. Pour elle, il était ce héros, à la fois vaillant et fidèle, terrible et doux, qui hante toute cervelle de jeune fille. Quand elle lui parlait de ses angoisses à la lecture d'un livre de voyages, au récit d'une tempête ou de quelque sanglante aventure, elle n'inventait rien. Elle savait qu'il parcourait l'Océan, qu'il allait de pays en pays. Elle tremblait pour lui. Et pourtant elle avait confiance. Il était si beau et si brave qu'il devait être heureux.

Avec un esprit enclin à la méditation, une liberté absolue, une vie de loisirs, peu de distractions, Lucie s'enfonça dans sa chimère de plus en plus. En relisant les livres et les cahiers d'Edouard, en pesant les observations qu'il y avait consignées, en cherchant le sens des croix, des points d'exclamation ou d'interrogation qu'il y avait semés, elle était parvenue à reconstituer tout un caractère et tout un individu. Son héros devait être impitoyable pour les méchants, pour la bassesse, pour la trahison. Elle l'entendait rugir contre un acte déloyal, elle l'entendait rire avec mépris à la moindre hésitation devant un danger. Tout cela était sans doute un peu exagéré, mais la jeunesse ne connaît que l'absolu et d'ailleurs il ne s'agissait que d'un fantôme.

Pendant longtemps, elle y avait cru, à ce fantôme, avec une ardeur presque religieuse; et puis, il avait perdu de son relief, il n'était plus resté dans son esprit qu'à l'état de vague chimère. C'est qu'elle était devenue jeune fille, c'est que, même du fond de sa retraite, elle commençait à avoir le pressentiment des réalités de la vie. Elle avait réfléchi qu'un marin n'est pas souvent un héros de roman, et que, sans aucun doute, il devait rester un écart considérable entre le

sien et le neveu de M^{me} Morin. Et ainsi, ce dernier s'était dédoublé ; il était l'être chimérique et parfait éclos dans les rêves de la jeune fille et il était lui, c'est-à-dire un individu quelconque, peut-être grossier et peu intéressant.

Toutefois, ce dédoublement ne s'était pas fait d'une manière si absolue que Lucie ne confondit pas encore quelquefois ces deux personnages en un seul. L'enfant qui avait imprimé une direction à ses idées, à ses sympathies, par les traces qu'il avait laissées de ses propres idées et de ses propres sentiments, n'était pas une chimère : pourquoi ne se serait-il pas développé dans la logique de ses tendances ? Et alors, s'il s'était développé de cette façon, y aurait-il donc une si grande dissemblance entre la réalité et le rêve ? Voilà ce que Lucie se disait quelquefois. Puis, elle souriait tristement. Qu'importait d'ailleurs ! Le verrait-elle jamais, ce personnage mystérieux ? Et lors même qu'elle le verrait, qu'y avait-il de commun entre elle et lui ?

La raison dominait l'imagination chez Lucie, et depuis quelque temps elle s'était appliquée à vaincre des tendances chimériques, soit par un travail assidu, soit par des raisonnements, lorsque son tuteur lui fit la visite que l'on connaît. La proposition de M. de Cauville eut plus d'effet sur son esprit que tous les raisonnements ; elle tomba comme un seau d'eau glacée sur son cerveau et sur son cœur. Elle ne la repoussa pas parce qu'elle lui semblait l'opposition du sens commun aux extravagances de l'imagination. Personne ne l'avertit de ce qu'elle avait d'excessif, sauf un vague instinct.

Pourtant lorsque Lucie assista au mariage d'Armande, elle ne put s'empêcher de faire un rapprochement entre l'union qu'elle devait contracter avec le marquis de Cauville et celle que contractait M^{lle} Pénaire, son aînée d'un an ou deux avec le fils du marquis. Et alors le rêve obstiné revint de nouveau, mêlé à des sentiments contradictoires. Dans la confusion morale où elle s'agitait, une sourde irritation la dominait. Ce fut cette irritation qui lui fit reprendre le chemin de Ville-d'Avray, sous prétexte de migraine. On ne fit pas d'ailleurs de grands efforts pour la retenir.

Le lendemain du mariage d'Armande, Lucie passa la journée seule, employant toutes ses facultés mentales à maîtriser les mouvements de révolte de son cœur et à se prêcher la résignation.

Le jour suivant, il lui sembla qu'elle avait vaincu.

C'est alors qu'Edouard parut.

C'était son rêve obstiné devenu réalité.

A son aspect, une lumière nouvelle brilla aux yeux de la jeune fille, toutes ses résolutions s'évanouirent ; la prison noire où sa raison était retenue captive s'ouvrit : elle vit clair en elle et en dehors d'elle ; l'amour éclata dans son cœur, s'y installa en triomphateur, et, sous son souffle irrésistible, tous les sophismes de la fausse sagesse, tous les mensonges d'un faux intérêt se dispersèrent. Cauville lui fit horreur ! Les Pénaire la révoltèrent ! Elle vit le piège, sans trop deviner la raison

qu'on avait de le lui tendre. Elle ne songea pas à sa fortune ; elle songea à peine à sa jeunesse et à sa beauté. Elle vit seulement d'une manière très nette que sans l'intervention de son héros, elle était perdue.

Et elle pleura, en même temps humiliée de s'être laissé prendre au piège, et heureuse d'un bonheur singulier, d'une sensation nouvelle, d'un éveil à une vie à peine soupçonnée.

Lorsque le lendemain, Edouard reprit le chemin de Ville-d'Avray, il se trouvait dans les dispositions les plus bizarres. Il avait complètement et volontairement mis de côté le but primitif de ses visites. Non seulement il ne songeait plus à demander à M^{me} Morin des renseignements sur sa naissance, mais il ne songeait plus à M^{me} Morin elle-même. Il n'avait qu'une pensée, revoir Lucie.

Oh ! il ne se demandait pas quel pourrait être le sort de ce bel amour. Il ne mesurait pas la distance sociale qui le séparait de cette jeune fille. Il marchait les yeux fermés, ivre, heureux de la félicité présente, ne voulant pas voir devant lui.

Il tenait de son père cette imprévoyance, comme il tenait de sa mère la faculté de s'attacher, qui lui aurait inspiré toutes les audaces. A ces deux sentiments, il convient d'ajouter la confiance naïve de la jeunesse qui lui cache les obstacles, qui la perd quelquefois en la jetant avec brutalité contre eux, mais qui quelquefois aussi l'aide à les franchir.

Il avait l'esprit tellement absorbé par Lucie, qu'il parut surpris lorsqu'en arrivant, la servante lui dit que M^{me} Morin l'attendait.

Il ne songeait plus à M^{me} Morin.

Cependant il lui fallut se rendre au salon, non sans avoir regardé autour de lui, non sans avoir tendu avidement l'oreille ; mais il n'aperçut aucune ombre ; il ne surprit aucun bruit, correspondant à la pensée qui remplissait son esprit.

En le voyant, M^{me} Morin se leva et fit un mouvement vers lui.

Le naturel d'Edouard prit instantanément le dessus. Il ne vit que la femme qui l'avait élevé. Ses répugnances se dissipèrent. Il ouvrit les bras à la vieille dame et l'embrassa bonnement sur les deux joues.

— Vous ne m'attendiez pas, hein, ma tante ? dit-il en riant.

Ces embrassements la surprirent ; peut-être, sans cela, se serait-elle défendue contre eux, une sorte de rougeur couvrit ses joues. Elle le regardait avec stupéfaction, le trouvant, dans son for intérieur, beau et séduisant.

Edouard vit des larmes briller dans ses yeux.

Il en fut touché et ce fut d'un ton, où la sympathie l'emportait sur le reproche, qu'il dit :

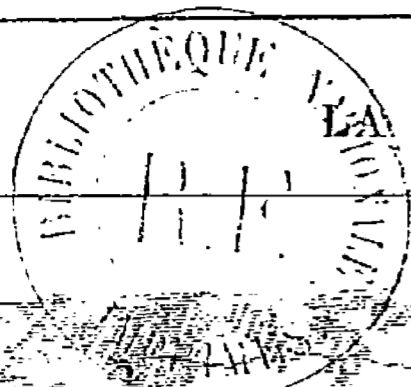
— Pourquoi n'avez-vous jamais répondu à mes lettres ?

— A quoi bon ? murmura M^{me} Morin.

Puis, elle ajouta en prenant la main d'Edouard et en la serrant :

— J'ai eu tort. Après tout, je vous avais élevé.

— Je ne vous contrarie pas en venant vous voir ?



... Elle se tenait en face de la maison... (Page 432.)

— Non, non, s'empressa-t-elle de répondre.

Elle le fit asseoir et le regarda de nouveau.

Elle y prenait plaisir. La vue d'Edouard ne produisait pas, tant s'en faut, sur la mère de Rosalie le même effet que sur Rosalie. Il y avait plusieurs raisons à cela. La première, c'est qu'elle n'avait pas trempé dans l'assassinat de Charles Lemonnier. La seconde, c'est que la ressemblance entre le père et le fils ne la frappait pas comme les coupables ; elle n'avait fait qu'apercevoir leur victime, aux lueurs douteuses d'une bougie, à travers les carreaux d'une fenêtre, et encore étendue

sur le plancher, dans l'ombre. Il y avait pourtant dans la physionomie du jeune homme une particularité qui la troublait, c'était ses yeux, si pareils à ceux de la pauvre femme à qui M^{me} Morin l'avait volé, de la pauvre femme qu'elle avait revue douze ans plus tard, folle, dans la campagne, près du Havre.

La dernière raison qui lui faisait trouver un réel plaisir à revoir Edouard, c'est qu'elle l'aimait. Elle l'aimait à sa manière, sans démonstration, en dedans, tristement si l'on peut s'exprimer ainsi, d'une affection traversée d'arrière-pensées si lugubres qu'elle avait souvent désiré ne plus le rencontrer; mais enfin elle l'aimait, et maintenant qu'il était là, elle était heureuse de le regarder. Tant qu'il ne saurait rien; tant qu'il ne lui dirait pas: avez-vous connu mon père? avez-vous connu ma mère? Sa présence réjouirait son cœur vide, meurtri, déchiré. Mais, par exemple, comme elle redoutait certaines questions!

M^{me} Morin s'était accoutumée à la présence de Lucie de Selmont. Cela n'avait pas été plus loin. C'était une voyageuse de passage dans la maison. Un jour elle disparaîtrait sans laisser de traces. M^{me} Morin rendait justice à cette passante; elle était tranquille, agréable, facile à vivre. Mais elle pouvait partir; M^{me} Morin ne souffrirait pas de son absence. Or elle avait souffert après le départ de l'enfant qu'elle avait eu au maillot, qu'elle avait vu grandir, qui lui avait adressé ses premiers sourires, ses premières caresses et ses premières paroles. Et puis, c'était un mâle; de bonne heure, il avait donné l'impression de la force et de la vaillance. Il était impétueux et pourtant doux vis-à-vis de ceux qu'il aimait, gai et pourtant réfléchi. Il avait mis de la lumière dans l'existence si sombre de cette femme; il avait rapproché, ravivé, alimenté chez elle les restes du foyer où le cœur humain se retrempe et se purifie.

Pourtant elle s'était résignée à ne plus le revoir.

Mais il venait de paraître; son premier mouvement avait été celui d'un enfant pour sa mère; il n'avait aucune question indiscrète aux lèvres; il ne lui avait adressé qu'un reproche léger comme une caresse.

M^{me} Morin fut émue. Elle se trouva heureuse et s'en étonna.

Elle fit un effort; elle causa. Elle lui parla du mariage d'Armande; elle lui dit un mot de Lucie qu'on lui avait confiée, si délicate, si chétive, presque condamnée par les médecins, et qui s'était rétablie auprès d'elle. Puis elle lui adressa des questions.

La première émotion passée, Edouard aurait bien voulu courir au jardin; mais il lui fallut répondre. Il s'impatientait intérieurement ne sachant comment recouvrer sa liberté.

Heureusement elle l'interrompit.

— Vous dînez avec moi, dit M^{me} Morin.

Il accepta.

— Je vous offrirais bien de loger ici, reprit-elle, mais il y a cette jeune fille, et puis, à votre âge vous devez préférer Paris.

Edouard n'osa pas dire non.

— Il faut que je m'occupe de ce dîner. Qu'est-ce que vous allez faire en attendant ?

— Si vous le permettez, j'irai présenter mes hommages à M^{lle} Lucie que j'ai déjà eu le plaisir de rencontrer hier.

M^{me} Morin hésita un instant. Elle pensa que le marquis de Cauville ne goûterait guère ce rapprochement entre sa pupille et ce jeune homme. Mais, après tout, que lui importait le marquis de Cauville et ses projets ! Il ne résulterait probablement rien de cette rencontre. S'il en devait résulter quelque chose, c'est que c'était écrit. La vieille dame était fataliste.

— Lucie est dans le jardin, répondit-elle à Edouard en lui donnant congé.

Il y courut avec un empressement qu'on devine.

Il n'avait pas fait deux pas qu'il l'aperçut sous les arbres.

— Il y a une demi-heure que je vous sours d'impatience, lui dit-il, M^{me} Morin n'en finissait pas avec ses questions.

Lucie s'était promis de garder un maintien réservé, même un peu sévère. Mais comment résister au magnétisme du regard dont il l'enveloppa ? Elle lui laissa prendre sa main et il y eut un aveu délicieux dans les trois mots qu'elle lui adressa en réponse à ses premières paroles :

— Je vous attendais.

Ils s'éloignèrent de la maison.

Edouard raconta combien le temps lui avait paru long depuis la veille.

Lucie l'interrompit.

— Comment M^{me} Morin vous a-t-elle reçu ? lui demanda-t-elle.

— Bien... très bien. J'oubliais de vous le dire. J'ai le bonheur de passer la journée avec vous. Elle m'a retenu à dîner.

— Ah ! tant mieux... Je craignais un moins bon accueil... Elle a paru si surprise et si gênée en même temps quand Marguerite lui a annoncé votre visite hier.

— Elle est bizarre, vous le savez... Ainsi, imaginez-vous qu'elle a cessé de me tutoyer, moi, un enfant élevé par elle... Mais certainement elle m'a bien reçu, beaucoup mieux que je ne m'y attendais. Elle s'est départie de sa froideur ordinaire.

La conversation entre les deux jeunes gens dura longtemps. Ils parlèrent d'une foule de choses, de Cuba, du passé, de M^{me} de Cauville, de Robert de Selmont, mais ils ne dirent pas un mot du sentiment qui remplissait leurs cœurs. Par exemple, il se mêlait à leurs paroles, il se glissait dans leur accent, il plaçait des sous-entendus dans leurs phrases, il perçait dans certains mots, en allusion chez lui, en réticences chez elle.

Ce jour-là, la conversation roula surtout sur Robert de Selmont. Edouard parla longuement du frère à la sœur. Il lui apprit, ce qu'elle ignorait absolument, qu'il était au plus mal avec M. de Cauville. Elle savait toutefois qu'il était d'un autre

parti que le feu comte de Selmont et ce souvenir lui inspirait quelque prévention contre son frère.

Edouard s'efforça de la dissiper.

Par instinct, lui aussi, il était du parti des opprimés contre les oppresseurs, des esclaves contre les maîtres. Cependant, comme il avait vu cette guerre de près, il apportait une grande modération dans ses idées. On avait commis tant et de si effroyables excès des deux côtés que tout honnête homme, étranger par sa nationalité à la querelle, préférait se tenir à l'écart.

Toutefois, dans cette lutte, il y avait eu un capitaine, homme de guerre redoutable mais non pas féroce, terrible sur le champ de bataille, humain après le combat. Cet homme, c'était le général Robert.

Edouard ne connaissait qu'imparfaitement le rôle qu'il avait joué dans l'insurrection. Il savait cependant qu'il s'était épuisé en efforts pour réparer les fautes de ses collègues, pour donner une suite à leurs opérations, pour organiser les forces insurrectionnelles. Son travail du jour était défait le lendemain. Il avait dû lutter contre l'envie, contre la présomption, contre l'intrigue, contre la cruauté sauvage et bête. En butte aux soupçons, aux pièges, mis en accusation à deux reprises, remplacé dans son grade, tour à tour conspué et flagorné, outragé, menacé de mort, encensé, supplié avec larmes, il avait passé par toutes les angoisses d'un chef de parti en temps de guerre civile.

Aux dernières nouvelles, le bruit courait qu'il s'était enfui aux États-Unis, pour ne pas signer un acte de soumission, disaient les uns, pour éviter d'être livré aux Espagnols qui avaient mis sa tête à prix, disaient les autres.

Lucie, insensiblement, s'intéressait à ce frère extraordinaire, si rudement éprouvé par la fortune et qui avait joué un rôle qui n'était certes pas dépourvu de grandeur. D'ailleurs Edouard l'admirait et en parlait avec enthousiasme ; cela suffisait pour qu'elle le prît en affection. Sans raisonner, instinctivement, ce qu'il pensait, ce qu'il aimait, elle le pensait, elle l'aimait.

Un dernier trait acheva de la prévenir en faveur de Robert de Selmont.

— Une des raisons qui soulevaient des animosités contre lui dans son parti et qui même y déterminaient des défections, lui dit Edouard, c'est le soin jaloux avec lequel il a veillé sur les propriétés qui constituent votre fortune. Il n'avait pu empêcher M. de Cauville de vendre celles de votre sœur, mais il a su déjouer les intrigues de votre tuteur pour disposer de vos biens. En même temps, il a trouvé moyen de les faire fructifier. Votre fortune n'a donc pas souffert de l'insurrection. De cette manière, il est vrai, mais bien malgré lui, il a contribué au luxe et aux plaisirs de son beau-frère, car celui-ci touchait consciencieusement vos revenus. Ce qu'on sait de son caractère ne permet pas de douter qu'il les ait dévorés au fur et à mesure. Mais le capital est intact.

En prononçant ces derniers mots, le jeune homme soupira. Il entrevoyait l'abîme qui le séparait de cette riche héritière.

— Mais lui, M. de Selmont, quelle fortune a-t-il ? demanda Lucie.

— Il n'en a plus, répondit Edouard. Tous ses biens ont été confisqués. Cependant il me semble avoir entendu dire qu'il avait pris la précaution de placer une certaine somme aux États-Unis. Si ce bruit est exact, M. de Selmont a dû conserver de quoi vivre honorablement.

C'est en causant ainsi que les jeunes gens atteignirent l'heure du dîner. Peut-être, dans cette seconde entrevue, évitèrent-ils plus que la veille les sujets de conversation susceptibles de dégénérer en pur sentiment. Le hasard y fut pour quelque chose ; mais la timidité chez l'un, et une vague appréhension chez l'autre y contribuèrent également pour beaucoup.

Devant M^{me} Morin leur réserve fut encore plus grande.

Ce dîner fut silencieux ; néanmoins aucune de ces trois personnes ne le trouva triste. Quand les cœurs sont pleins, tant de paroles sont-elles nécessaires et les yeux n'ont-ils pas un langage bien vif et bien éloquent ?

Lorsque Edouard prit congé, le soir, M^{me} Morin lui dit :

— Vous reviendrez bientôt ?

— Je reviendrai demain, répliqua-t-il.

La mère de Rosalie ne lui adressa aucune objection.

En partant, Edouard n'osa pas devant M^{me} Morin serrer la main de Lucie.

La vieille dame l'avait accompagné jusqu'au jardin ; la jeune fille était restée au salon. Sur le seuil de la porte, Edouard se retourna tout à coup.

— Pardon ! j'ai oublié... fit-il.

Sans dire ce qu'il avait oublié, il rentra précipitamment au salon, et avec une vivacité inattendue, courant à la jeune fille, il lui prit la main et la serra sur ses lèvres.

Lucie pâlit, mais ne retira pas sa main.

Edouard repartit aussi vite qu'il était venu.

— C'était ma canne, je l'avais à la main.

Un instant après, il était dehors.

Au moment où il sortait, il entendit une voix s'écrier avec un accent où il y avait de l'irritation.

— Je vous dis que le voilà ? Je vous dis que le voilà ?

D'autre voix se firent entendre ensuite.

— Allons, venez ! Voyons, vous n'êtes pas raisonnable.

— Faut-il que l'on se fâche ! il faudra l'enfermer à la fin.

La première voix reprit :

— Charles est là ! Charles ! J'en suis sûre qu'il est là.

Edouard s'arrêta, et, peu à peu, ses yeux s'accoutumant aux ténèbres, il vit un groupe de trois personnes à quelques pas de lui.

Un homme et une femme entraînaient, non sans difficultés, une autre femme qui se débattait.

— Qu'y a-t-il? demanda le jeune homme en avançant de quelques pas dans la direction du groupe.

— Ne faites pas attention, monsieur, répondit la voix masculine, c'est une pauvre folle...

— Non, non, je ne suis plus folle, riposta la femme, Je l'ai reconnu, c'est lui, Charles... Charles...

Edouard se rappela aussitôt la malheureuse qu'il avait rencontrée la veille.

— Pauvre femme! Qui appelle-t-elle donc ainsi? demanda-t-il.

— On ne sait pas, répondit l'homme, c'est une idée de folle,

Edouard les laissa s'éloigner, ému profondément des cris de l'infortunée,

— Charles! Charles! répétait-elle sans cesse. Tu ne veux donc pas me reconnaître. Je suis Lucienne... Charles! Charles!

Ces appels douloureux s'éloignèrent peu à peu, et le jeune homme tout à l'heure si joyeux, maintenant mélancolique, reprit le chemin de Paris.

Il revint le lendemain.

Il revint le surlendemain.

Tous les jours, pendant une semaine, il paraissait et les habitants de la maison de Ville-d'Avray avaient pris l'habitude de le voir venir.

Il arrivait le matin pour déjeuner.

Il repartait le soir pour dîner à Paris avec ses amis. Il regardait comme un cas de conscience de les laisser toujours seuls; mais il leur faisait un dur sacrifice.

M^{me} Morin avait repris l'habitude de le voir. C'était le véritable enfant de la maison. Elle discutait avec la bonne les plats qu'on pourrait préparer pour lui faire plaisir. Devinait-elle le véritable motif de ces visites répétées? C'est probable. On sait qu'elle n'avait guère de scrupules. On lui avait imposé la jeune fille, mais, elle se souciait peu de la réputation, de l'avenir, des sentiments de M^{lle} de Selmont. Rosalie était devenue une femme du monde. Du moins elle en avait le vernis. M^{me} Morin, ancienne actrice, ancienne femme entretenue, en dédaignait les préjugés et les convenances. Qu'Edouard aimât Lucie, que Lucie aimât Edouard, que lui importait? Peut-être au fond, bien au fond, sous cette couche épaisse d'amertume et de passivité qui caractérisait sa manière d'être, y avait-il une pensée malicieuse, peut-être l'idée que son enfant adoptif allait supplanter le marquis de Cauville, cet aigrefin sur le retour, ne lui déplaisait-elle pas.

Quant au jeune homme, il se gardait bien de la questionner sur sa famille. Un instinct l'avertissait du danger. Aborder un pareil sujet, ce serait déterminer une modification dans l'état actuel des choses. Or, cet état lui plaisait fort. Assurément il ne savait pas où il allait, il n'apercevait aucune issue à l'aventure dans laquelle il s'était précipité à cœur perdu. Il jouissait du présent, s'en remettant au destin de l'avenir.

Il sentait qu'on l'aimait, bien qu'aucun aveu n'eût été échangé entre Lucie et lui. Il reculait devant cet aveu comme il reculait devant les explications qu'il s'é-

tait proposé de demander à M^{me} Morin. Un aveu, évidemment, devait être suivi d'un projet, d'un plan de conduite ; c'était le problème même de l'avenir avec ses redoutables complications, à poser. C'était la question du mariage entre une fille noble et riche et un homme sans nom et sans fortune, à trancher. On comprend qu'il hésitât. Au surplus, plus le lien mystérieux qui se formait entre ces deux êtres serait serré par le temps, par le contact, plus la difficulté décroîtrait, sinon dans la réalité sociale, du moins dans l'esprit des intéressés,

Lucie, de son côté, ne redoutait pas moins l'aveu d'Edouard que celui-ci n'en redoutait les suites. Elle l'attendait pourtant, mais elle n'aurait rien fait pour le hâter. C'est qu'il devait entraîner une confiance douloureuse, Lucie avait promis sa main à son tuteur et Edouard n'en savait rien. Oh ! ce tuteur ! Comme elle commençait à le haïr ! Edouard lui avait apporté quelque lumière sur cette figure équivoque. L'acte de tromper une jeune fille ignorante de la vie en l'épousant, avant qu'elle pût savoir ce que le mariage peut être et quelles en sont les obligations lui apparaissait peu à peu pour ce qu'il était, pour une indignité, pour une bassesse. Elle entrevoyait à présent le véritable but de ce complot : la conquête de sa fortune. Ce calcul rentrait bien dans ce qu'elle commençait à saisir du caractère de son tuteur.

Certes son parti était pris. Elle rompait un engagement sans valeur parce qu'il était le résultat d'un piège tendu à son ignorance des choses. Mais elle retardait autant qu'elle pouvait le moment d'avouer qu'elle s'était laissé surprendre.

Pourtant, dans leurs longs entretiens, lorsque le souvenir de cet engagement traversait son esprit, son regard se voilait, une ombre passait sur son front, et Edouard toujours attentif, à l'œil vigilant de qui aucune de ses impressions n'échappait, lui demandait :

— Qu'avez-vous ?

Elle se hâtait de sourire.

— Rien, rien, répondait-elle.

Et ils reprenaient leur conversation interrompue, parlant de voyages, des amis du jeune marin, de leurs lectures, de leurs goûts, de leurs impressions.

Ils s'entendaient, mais ils ne s'écoutaient pas toujours. Ils s'enivraient l'un de l'autre, de la musique de leur voix, de l'harmonie de leurs traits ; elle, de ses cheveux blonds où un rayon parfois se mettait à flamboyer ; lui, de ses cheveux noirs où passaient des reflets moirés. C'était le duo de la jeunesse et de l'amour, que la nature entière, avec une complaisance inépuisable, soutient de tous ses moyens, dans toutes les saisons, que les arbres aient ou n'aient pas de feuilles, que l'herbe ait ou n'ait pas de fleurs, que le ciel soit pur ou nuageux. En effet, le cœur humain est ainsi fait qu'il accommode les choses extérieures à ses dispositions du moment, découvrant, quand il veut, de la tristesse dans un jour radieux de l'été et des chansons joyeuses dans les lugubres rafales d'automne.

— Depuis que vous venez, dit un jour Lucie à Edouard, je remarque une chose singulière.

Naturellement Edouard questionna Lucie.

— Je remarque, reprit-elle, que dans la ruelle qui longe le jardin une femme s'arrête, tantôt le jour, tantôt le soir, pour appeler : Charles. Elle crie ce nom avec un accent qui me pénètre jusqu'au cœur. Ce cri me poursuit dans mes rêves.

— C'est une pauvre insensée...

— C'est ce que j'ai su hier, j'ai entr'ouvert la porte et je l'ai vue. Elle se tenait en face de la maison, enveloppée dans un manteau noir, la tête couverte d'un capuchon. J'ai vu briller ses yeux... J'avoue que j'ai eu un peu peur.

— Oh ! vraiment... Il faudrait l'éloigner...

— J'en ai parlé à Marguerite. Elle la connaît. C'est une folle. Elle vit chez une ancienne domestique de M^{me} Morin, qui l'a quittée pour se marier avec un jardinier nommé Léonard... Le mari de cette femme est mort il y a quelques années. La veuve fit venir alors, pour l'aider à faire valoir son bien, des parents qu'elle avait en Normandie. Ce sont ces gens qui ont amené cette folle avec eux. Voilà ce que Marguerite m'a raconté. D'ailleurs elle est inoffensive. Très laborieuse, très soumise, elle rend de véritables services aux personnes avec lesquelles elle vit. Il n'y a que quelques jours que ses accès l'ont reprise... C'est une folie qui consiste à errer en appelant un être chimérique... Mais ce que je trouve singulier, c'est que cet accès coïncide avec votre arrivée.

Edouard réfléchit un moment.

— Il n'y a là qu'un hasard, dit-il. Je l'ai rencontrée à côté d'ici. Dans sa pauvre cervelle de folle, elle a cru voir une ressemblance entre le fantôme qu'elle nomme Charles et moi.

— N'importe ! c'est étrange ! fit Lucie.

Puis, après un silence :

— Si vous saviez comme c'est mélancolique la nuit ces appels déchirants...

Les deux jeunes gens se turent et demeurèrent pensifs l'un auprès de l'autre. Ils étaient au fond du jardin, tournés du côté de la maison, qu'ils apercevaient sous les branches noires où pendaient encore, çà et là, quelques feuilles jaunies.

Lucie baissa la voix.

— Est-ce que vous n'avez pas été frappé quelquefois, pendant votre enfance, par je ne sais quelle tristesse qui règne dans cette maison ?

Edouard tressaillit. Il avait en effet ressenti cette impression autrefois.

— Si, répondit-il.

— Ah ! vous aussi ! fit Lucie.

— Je crois que cela tient au caractère de M^{me} Morin, reprit le jeune homme. Après tout, cette maison ressemble aux maisons voisines qui sont fort gaies.

Lucie secoua la tête.

— C'est possible, mais enfin vous avez éprouvé la même impression que moi,



— Nous, tous fils d'Adam et d'Eve... (Page 438.)

je le constate. Est-ce M^{me} Morin ? est-ce autre chose ? Vous n'avez jamais rien remarqué, vous, monsieur Edouard ?

— Mais... fit-il d'abord.

Puis il hésita un instant, réfléchit et finit par dire :

— Attendez. Je me rappelle pourtant une circonstance. J'étais curieux et je courais partout, furetant, fouillant toutes les pièces, du grenier à la cave. Or, je remarquai que, des deux caveaux séparés qui forment la cave, celui de droite restait constamment fermé. Je voulus voir ce qu'il contenait et j'en cherchai partout la

clef sans pouvoir la trouver. A la fin, M^{me} Morin eut vent de ma curiosité. Elle remit la clef de ce caveau à la bonne, — car c'était elle qui la gardait, — et lui donna l'ordre de me le montrer...

— Et qu'avez-vous vu ?

— Rien... C'est un caveau ordinaire, où se trouvaient alors deux pièces de vin qu'on laissait vieillir... Ce n'était pas trop effrayant.

— Non... sans doute...

— La tristesse que vous trouvez ici n'est qu'apparente. Je crois qu'on peut l'expliquer par deux causes, d'abord par le caractère de la maîtresse de la maison, comme je vous l'ai dit ; ensuite, par la situation même des enfants qu'elle a élevés.

— Vous avez raison, dit Lucie.

Ils s'assirent sur le banc où ils avaient pour la première fois causé si longtemps ensemble. Le soir tombait ; le ciel n'envoyait plus qu'une lumière oblique sous les arbres. Lucie avait cueilli, distraitemment, une pâle fleur d'automne et la regardait machinalement.

— Donnez-la-moi, dit Edouard.

Elle la lui donna sans dire un mot.

Il la pressa sur ses lèvres avec ardeur, et dans ce mouvement les pétales se détachèrent et s'éparpillèrent sur le sable, emportés par un commencement de brise.

Lucie pâlit malgré elle ; elle se sentit le cœur serré et une larme apparut entre ses cils.

Edouard sourit en montrant la fleur à laquelle quelques pétales adhéraient encore.

— Oh ! il en reste, fit-il.

Lucie, au bout d'un moment, dit d'une voix tremblante :

— Est-ce que vous partirez bientôt ?

— Partir !

— Vous êtes marin. Vous voyagerez encore ?

Le jeune homme baissa la tête.

— Pourquoi me demandez-vous cela ? Êtes-vous pressée de me voir partir ? dit-il d'une voix sombre.

— Oh ! s'écria-t-elle dans un élan venu du cœur, vous ne le croyez pas. Il m'est bien permis, puisque nous sommes deux amis, de vous demander quels sont vos projets d'avenir.

Edouard la regarda et ses yeux exprimaient une vive agitation.

— Mes projets ! répéta-t-il. Est-ce que je sais ? Ils dépendront d'une circonstance... d'un mot... d'un événement...

Ce mot, il l'avait sur les lèvres ; il fut sur le point de le prononcer. Mais son imagination le porta si loin qu'il se trouva incapable de parler. Il rêvait de prendre dans ses bras cette créature mignonne et adorée, de la couvrir de baisers et de lui crier :

— Mon avenir, c'est toi ! ma vie, c'est toi ! mon ambition, c'est toi !

Quand on rêve d'en faire tant, on ne fait généralement rien, heureusement pour les jeunes filles, car qui peut savoir où l'on s'arrêterait !

Lucie resta les yeux baissés, absorbée dans sa méditation. Voulait-elle enfin provoquer un aveu ? Voulait-elle parler et cherchait-elle un détour en interrogeant pour se faire interroger elle-même ? Cette diplomatie est bien dans la logique tortueuse d'un cerveau féminin. Mais il y a toujours un moment, quand il est épris, où le plus fin et le plus hardi agit comme un sot. C'est quand le cœur bat avec le plus de force et quand on a le plus de choses à dire. Et l'on ne dit rien.

Edouard resta muet.

Lucie se leva. Ils reprirent leur promenade.

L'heure du départ était venue pour le jeune homme. Il était mécontent, triste, découragé, disposé à interpréter la question de la jeune fille comme l'avant-coureur d'un congé.

Il la regardait avec une passion où il y avait une sorte de colère.

Elle le regarda à son tour, mais le regard qu'elle tira de ses yeux de Joconde, illumina l'esprit d'Edouard, il en resta ébloui.

— A demain, lui dit-elle, comme la première fois où ils s'étaient rencontrés.

Il devina qu'elle venait d'arrêter le parti qu'elle voulait prendre et resta interdit à la place où il avait reçu le regard foudroyant.

Il se retira, marchant à petits pas.

Lui aussi, il avait pris un parti, le lendemain : il parlerait. Tant pis ! il fallait en finir. Qu'elle dit un mot de consentement et il partirait avec elle pour le bout du monde. Si sa fortune se trouvait être un obstacle, volontiers il la jetterait comme une proie digne de lui au monde imbécile, qui sépare les êtres qui s'aiment par des murs infranchissables d'or et d'argent.

Quand il sortit, à l'angle de la ruelle, il vit disparaître, comme un fantôme, l'ombre noire de la folle. Elle partait, lasse peut-être de l'attendre.

Il la laissa s'éloigner, restant immobile pour ne pas attirer son attention, et quand il la crut assez loin, il se mit à marcher à son tour.

CHAPITRE VI

Rencontre de l'amour et de la passion.



VOILA où le fils de Charles Lemonnier et de Lucienne Daurel en était de ses amours lorsqu'il fit ses confidences au capitaine Crenancier.

Celui-ci cligna de l'œil d'un air préoccupé.

— Oh! oh! fit-il, c'est plus sérieux que je ne croyais.

Il resta pensif un instant.

— Pestel finit-il par dire, ce n'est pas une simple péniche que tu veux aborder, mon garçon, mais une frégate bien parée. Lucie de Selmont! excusez du peu. Sais-tu qu'elle possède une fortune qu'on évalue à plusieurs millions?

— Croyez-vous que je me soucie de sa fortune?

— Je ne te dis pas cela. Je te connais. Mais enfin la fortune existe, tu ne peux pas la supprimer, farceur.

En prononçant ces mots, Crenancier frappa sur les genoux d'Edouard.

— Et si ce n'était que la fortune, reprit-il, il y a le nom...

— Lucie n'attache pas d'importance à ces préjugés...

— Tu, tu, siffla le capitaine.

Et judicieusement, il ajouta :

— Alors, c'est qu'elle a été élevée comme une oursonne et qu'elle ne connaît pas le monde. Une canaille un peu habile, mon neveu, profiterait de son ignorance pour lui faire faire une bonne sottise et la tiendrait ainsi à sa disposition.

Edouard devint pourpre et donna un violent coup de poing sur la table du restaurant où ils achevaient de dîner.

L'Oncle-Tom fit un bond sur sa chaise.

— Est-ce que vous me croyez capable d'une pareille infâmie, capitaine? s'écria-t-il.

Le Normand cligna de l'œil de nouveau :

— Je te dis ce qu'une canaille ferait. Si tu étais une canaille, tu aurais déjà agi, et tu ne me raconterais pas tes exploits.

Edouard s'apaisa, mais il restait sombre.

— Enfin, si je vous comprends bien, capitaine, vous me conseillez de ne plus voir cette jeune fille, parce qu'elle est riche et noble et parce que je ne puis guère me faire aimer d'elle sans commettre une mauvaise action.

— Eh! ch! il y a de cela. J'ai roulé ma bosse un peu partout. J'ai remarqué qu'il n'existe d'association durable (qu'entre gens du même) bord et qu'à égalité des deux parts.

— Mais, capitaine, je l'aime comme un fou.

— Ça, c'est autre chose.

— N'importe! vous avez raison. J'irai demain lui faire mes adieux et après-demain je prends un engagement au Havre sur le premier bateau venu.

Ce fut au tour de Crenancier de bondir.

— Comment te rembarquer! Mais ce n'est plus mon affaire. Qu'est-ce qui m'a fichu un matelot pareil? Est-ce que tu es venu tout exprès à Paris pour faire la cour à M^{lle} de Selmont? Eh bien! Et ta famille que tu veux retrouver?

— Je ne m'en soucie plus.

— Ah ça, mon garçon, tu es donc pris à ce point-là?

— Capitaine, je suis fou. S'il faut me séparer d'elle, je ne pourrai plus vivre. Je me ferai casser la tête n'importe où.

— Diable! ces occasions-là se rencontrent encore assez aisément. Tu l'entends, hein, Oncle-Tom? Cet animal-là veut nous quitter, se faire tuer, tout cela pour une jupe, mille millions de... Tiens, tu n'es qu'un ingrat.

— Mon bon capitaine...

— Il n'y a pas de bon capitaine...Moi aussi, je me rembarquerai, et je crèverai avant toi, pour que ces bourriques de médecins n'en aient pas le démenti... et pourtant je ne suis pas amoureux, moi, ni l'Oncle-Tom non plus.

— Calmez-vous..., je ferai ce que vous voudrez... Mais si je dois renoncer à Lucie, ainsi, tout à coup, de moi-même, je crains de n'être pas assez fort...

— Après tout, mon neveu, il ne faut pas jeter le manche après la cognée. Tu m'as demandé mon avis; je te l'ai donné. Je t'ai dit ce qu'un malhonnête homme aurait fait à ta place, et je t'ai dit ce que je pensais des mariages entre les rois et les bergères... Toutefois, je conviens volontiers que tu n'es pas le premier matelot venu et qu'une reine peut fort bien s'accomoder d'un gabier tel que toi... Supposons que la princesse se soit entichée de tes yeux comme tu t'es entiché des siens, qu'on la mette au grand courant de la situation, qu'on lui expose honnêtement le pour et le contre, qu'on lui donne tout le temps de la réflexion, et que tout bien vu, bien considéré, elle s'en tienne à son idée... Alors, vogue la galère! N'est-ce pas fils de roi?

— Vous me sauvez la vie! s'écria Edouard.

Dans le transport de sa joie, il se leva et prenant Crenancier, assis en face de lui, par le cou, il l'embrassa sur les deux joues.

Ce mouvement fit tomber deux verres et une bouteille qui se cassèrent avec fracas et provoqua un si violent éclat de rire chez l'Oncle-Tom que tous les garçons de l'établissement accoururent éperdus.

Mais Edouard avait repris sa place, tandis que Crenancier gourmait le nègre.

— Quand l'Oncle-Tom rit, on dirait que tous les ânes de la foire se mettent à braire, dit le capitaine pour l'édification des garçons du restaurant.

— Demain, je poserai la question nettement, reprit Edouard absorbé par son idée fixe.

— Parfaitement, répondit le capitaine.

Et tout à coup, se frappant le front, il ajouta :

— Tu n'y penses pas, mon neveu, voilà le moment de chercher ta famille. Il faut profiter de tous tes avantages. Qui sait, tu sors peut-être d'une souche aussi huppée que les Selmont...

L'Oncle-Tom interrompit le capitaine. C'était la première fois qu'il prenait part à la conversation.

— Nous, tous fils d'Adam et d'Eve, déclara-t-il avec une gravité extraordinaire.

Crenancier resta la bouche ouverte à le regarder. L'Oncle-Tom était si comique que le bon capitaine s'abandonna à une accès d'hilarité qu'Edouard partagea du reste.

Cependant, ce fut le dernier mot de leur conversation sur ce sujet, le jeune homme ajouta :

— Votre idée n'est pas si mauvaise, en somme, capitaine. Il faut que je me décide à interroger M^{me} Morin ?

Quand, le lendemain, Edouard se rendit à Ville-d'Avray, il avait arrêté son plan de conduite. D'abord il parlerait à M^{me} Morin. Ensuite il s'expliquerait avec Lucie. Mais les plans les mieux concertés, dépendent du moindre événement. Il s'en produisit un ce jour-là qui déjoua tous les calculs du jeune homme.

Il avait déjeuné avec M^{me} Morin et Lucie, comme il faisait tous les jours, depuis plus d'une semaine.

Le repas s'était passé paisiblement. Ce n'était qu'ensuite que les grandes conversations commençaient, au jardin généralement, car on traversait une série de beaux jours d'automne. Pendant le repas, les jeunes gens échangeaient quelques regards où la même pensée transparaissait. Mais ils n'avaient pas d'entretien particulier. On causait de choses banales, avec M^{me} Morin.

Le déjeuner était fini et l'on était passé au salon, où, sur la prière d'Edouard, Lucie s'était mise au piano, lorsque des visiteurs se présentèrent.

Ces visiteurs, c'étaient les nouveaux mariés, Maurice de Cauville et Armande Pénaire.

Armande venait, par convenance, rendre une visite à sa grand'mère, ainsi qu'à Lucie de Selmont, dont son mariage l'avait faite parente par alliance.

Maurice naturellement l'avait accompagnée.

On aura peine à se faire une idée de sa surprise, quand elle aperçut Edouard dans le salon.

Elle avait gardé, très nette, très distincte, dans l'esprit, l'image du jeune homme

aperçu auprès de la grille de Notre-Dame de Lorette, le jour de son mariage. Elle le reconnut tout de suite, mais en le retrouvant chez M^{me} Morin, un trait de lumière le lui fit reconnaître complètement.

C'était l'orphelin que sa grand'mère avait élevé; le petit garçon peu commode qui rendait les gifles, était devenu un homme.

Les deux époux avaient un air déjà ennuyé. Ils se montraient sensiblement froids l'un pour l'autre. D'ailleurs parfaits vis-à-vis l'un de l'autre; des gens bien élevés le sont toujours, au dehors du moins.

M^{me} Morin présenta Edouard comme un enfant de la maison.

Maurice le regardait avec curiosité.

— Est-ce que nous ne nous serions pas déjà vus? demanda-t-il.

— Si fait, répondit Edouard en souriant, au château de Cauville, il y a dix ans, avec M^{lle} de Selmont.

— Je me rappelle, vous alliez vous embarquer?

— En effet. Je lendemain je montais à bord du *Tantale*, en qualité de mousse.

Maurice se mit à rire.

— Je voulais me faire marin aussi. Nous nous sommes promis d'être amis alors, monsieur. Je n'oublie pas mes engagements.

En prononçant ces paroles avec la bonne grâce qu'il tenait de sa mère, Maurice de Cauville tendit la main à Edouard.

Edouard la prit et la serra avec empressement.

Lucie intervint alors dans la conversation.

— A défaut de vos anciens engagements, Maurice, vous auriez des raisons encore plus sérieuses de devenir l'ami de M. Edouard. Il a été blessé en défendant votre mère, ma pauvre sœur.

Maurice, très ému, regarda Edouard d'un air interrogateur.

— Je ne l'ai pas sauvée, répondit celui-ci, et c'est en voulant me porter secours, lorsque la perte de mon sang me rendit momentanément incapable de bouger, qu'elle fut frappée.

— Racontez-moi cela, je vous en prie, s'écria Maurice.

Edouard fit le récit que l'on connaît, très sérieusement et très simplement.

Maurice avait pâli. Quand Edouard eut terminé, il lui prit la main et la pressa avec force :

— L'offre de mon amitié n'est plus une offre banale. L'homme dont le sang a coulé pour la défense de ma mère a des droits à ma reconnaissance éternelle et à celle de tous les miens. N'est-ce pas, Armande?

Maurice s'était tourné vers sa femme pour lui demander son approbation.

— Certes, fit celle-ci.

Son visage, depuis quelques instants, avait pris une expression extraordinaire. Elle ne détachait pas ses regards d'Edouard; suivant la locution populaire, si éner-

gique, elle le mangeait des yeux. Sa physionomie, belle et hautaine à la fois, exprimait une émotion indéfinissable, mais profonde.

Personne ne songea à s'en étonner. Le récit d'Edouard légitimait amplement une aussi vive impression. N'était-il pas tout simple que la nouvelle comtesse de Cauville s'intéressât à tout ce qui se rapportait à la famille de son mari ?

— Il avait treize ans à cette époque, fit remarquer Lucie avec une naïve admiration.

Armande regarda Lucie en fronçant légèrement les sourcils.

— En effet, reprit Maurice. Ma mère est morte quelques jours après son arrivée à Cuba. Je n'étais encore qu'un enfant, qu'un collégion espiègle et distrait, et vous étiez déjà un héros.

— Oh ! un héros ! fit Edouard... Ce sont les circonstances qui nous entraînent et nous contraignent à des actions en dehors de l'ordinaire... Supposez que je sois resté en France, j'aurais été un écolier comme vous.

Maurice se tourna vers M^{me} Morin.

— Voilà une visite dont je suis doublement heureux, madame, puisqu'au plaisir de vous voir, je puis ajouter celui de rencontrer un pareil ami. Qui nous aurait dit, Lucie, quand, si sérieusement, nous nous promettions, le jeune marin, vous et moi, de rester liés par une affection mutuelle, que nous nous reverrions après une si longue séparation et que je me trouverais débiteur vis-à-vis de cette affection ?

— Il me semble, fit remarquer Armande, que Lucie ne doit pas moins à M. Edouard qu'à vous-même ; car si M^{me} de Cauville était votre mère...

— Elle était ma sœur, acheva Lucie. Vous avez parfaitement raison. Aussi croyez-bien que je ne suis pas ingrate...

— Je l'admets sans peine.

En disant ces mots d'une voix lente, sèche, Armande portait ses yeux tour à tour de la jeune fille au jeune homme.

Elle reprit :

— Je suis plutôt portée à croire que vous avez été très heureuse, ma chère Lucie, en faisant la connaissance de monsieur.

Lucie, qui, un instant auparavant s'abandonnait à une expansion de naïve gratitude, où perçait peut-être, pour un observateur pénétrant et prévenu, un sentiment plus vif, avertie par le ton d'Armande, rentra en elle-même et se tint sur la défensive.

— Vous vivez si isolée ici, continua Armande. La moindre distraction doit être accueillie avec empressement par vous.

— Je ne m'ennuie pas.

— Vous devriez venir demeurer avec nous jusqu'à...

Le visage de Lucie trahit un pénible embarras ; elle s'empessa d'interrompre Armande.



Elle s'assit sur le banc, 'et lui demeura debout...' (Page 444.)

— Je vous assure que je me sens très heureuse ici, dit-elle.

— Je le vois, vous craignez de nous déranger, vous ne nous dérangerez nullement, fit Armande. Insistez donc pour que Lucie vienne à la maison, mon cher Maurice.

— Mais certainement, dit le jeune Cauville. Il faut passer l'hiver à Paris. Je vous présenterai dans le monde comme ma respectable tante, car vous êtes ma tante, Lucie.

Lucie sourit et les jeunes gens se mirent à rire.

Armande seule ne rit pas, elle poursuivait son idée avec une ténacité toute particulière.

— Et puis, reprit-elle, ce déplacement ne vous privera pas des visites de M. Edouard, car j'espère bien qu'il viendra souvent nous voir. Peut-être même votre présence dans notre maison, ma chère Lucie, déterminera-t-elle votre... ami à venir plus souvent.

Ces paroles commencèrent à jeter une certaine gêne dans la conversation, non par leur sens littéral, mais par l'accent avec lequel elles furent dites, accent qui leur prêtait une portée malaisée à définir, mais assurément désobligeante.

Lucie fit cependant un effort pour répondre :

— Je vous remercie, Armande, je resterai ici.

Armande enveloppa Edouard et Lucie dans un regard noir.

— Vous avez tort, fit elle lentement, ce séjour à Paris eût été une bonne préparation à votre mariage.

Lucie pâlit, mais resta muette. Edouard tressaillit, et, malgré lui, se tourna du côté de la jeune fille comme pour lui dire :

— Vous l'entendez ! Elle parle de votre mariage. Protestez-donc.

Aucun de ces mouvements divers et rapides n'échappa à Armande. Du même ton lent, en insistant avec une cruauté perfide sur chaque mot, elle continua :

— Est-ce que vous ne savez pas, monsieur, que M^{lle} de Selmont doit se marier ? On peut considérer la chose comme faite. Lucie a donné sa parole. N'est-ce pas, Lucie ?

Edouard serra les lèvres pour ne pas laisser échapper le cri de colère qu'il sentait monter de son cœur. Lucie était blanche comme une morte. Maurice paraissait lui-même fort contrarié.

— Eh ! ma chère amie, quelle rage avez-vous de parler de ce mariage ?

Armande répondit à cette observation de son mari par une petite moue de dédain.

— Qu'est-ce que ce sujet de conversation peut avoir de déplaisant ? Le mariage de Lucie doit avoir lieu dans quelques semaines. Il faut bien qu'elle y songe et qu'on en parle, n'est-il pas vrai, mignonne ? D'ailleurs ce mariage nous touche nous-mêmes plus que personne ; ne va-t-il pas resserrer les liens qui nous attachent déjà à cette chère enfant ?

Edouard fixait sur Armande des yeux étincelants.

— Comment ?... fit-il presque malgré lui.

— Sans doute, reprit la jeune femme, puisque Lucie épouse M. le marquis de Cauville.

— Son tuteur !

— Lui-même.

— En voilà assez, s'écria Maurice d'un ton péremptoire. Vous voyez bien que votre conversation affecte péniblement Lucie.

Armande se leva :

— Ce n'est pas possible, dit-elle en essayant de prendre les mains de la jeune fille.

Mais celle-ci, pour échapper à une caresse qui la révoltait, recula brusquement le fauteuil sur lequel elle était assise.

Armande lui lança un coup d'œil atroce qu'elle accompagna d'un mauvais sourire.

— Est-ce que vous ne seriez pas bien, ma chère petite? demanda-t-elle en prenant un ton mielleux.

— Non, madame, en effet, répondit Lucie.

— Eh bien, nous allons vous laisser vous remettre. Nous partons, maman.

Armande fit un mouvement vers la porte; puis, se retournant vers le jeune homme :

— Il y a de la place dans notre voiture, monsieur, dit-elle d'un air vraiment gracieux, avec un regard très doux. Nous vous reconduirons à Paris.

— En effet...

M^{me} Morin interrompit Maurice qui allait joindre ses instances à celles de sa femme :

— Non, non, dit elle, Edouard me reste. J'ai besoin de lui.

Le jeune homme poussa un soupir de soulagement.

Lucie remarqua que, dans un mouvement de dépit, Armande se tordait les mains au point de faire craquer ses gants.

— A bientôt, n'est-ce pas, monsieur? fit-elle en faisant un effort pour dissimuler son irritation. Nous espérons avoir bientôt le plaisir de vous voir.

Edouard s'inclina.

— Voici mon adresse.

En prononçant ces mots, Maurice lui présenta une carte. Par politesse, Edouard ne put pas faire moins que de lui remettre la sienne. Le jeune couple s'éloigna guidé par M^{me} Morin.

— Oh! quel supplice! s'écria Lucie lorsqu'ils furent partis.

Et elle donna un libre cours à ses larmes.

Edouard gardait un visage sombre.

— Qu'est-ce que ce mariage dont elle a parlé? demanda-t-il.

— Attendez qu'ils soient partis. Nous irons dans le jardin et je vous dirai tout.

Les jeunes gens demeurèrent silencieux jusqu'au moment où M^{me} Morin rentra.

— Je vous remercie de m'avoir fourni un moyen de rester, dit Edouard. Je ne me souciais pas de m'en aller avec eux.

M^{me} Morin répondit par un vague sourire. Puis s'adressant à Lucie :

— Pourquoi pleurez-vous, mon enfant? Est-ce parce qu'on vous a parlé de ce mariage?

— Oh ! madame, ne m'interrogez pas.

— Comme vous voudrez...

M^{me} Morin considéra Lucie et Edouard. Ses lèvres remuèrent comme si elle avait voulu leur dire quelque chose de très important ; mais elle ne s'y décida pas et fit un mouvement d'épaule qu'on aurait pu prendre pour un signe d'indifférence.

— Allons ! fit-elle à la fin. Ne pleurez plus. Edouard, menez-la faire un tour de jardin. Cela la remettra.

Edouard ne se le fit pas répéter. Il s'approcha de Lucie pour lui offrir son bras ; mais celle-ci se leva et sortit sans prononcer une parole. Le jeune homme la suivit.

M^{me} Morin les regarda partir.

Un sourire passager illumina sa sombre physionomie. C'était le dernier reflet, vague, lointain, pâle, crépusculaire, de la lumière qui avait jadis illuminé cet être à présent si courbé, si las, si triste. Il disparut vite. Que lui importaient la jeunesse, l'amour des autres ! Elle traînait un poids si lourd qu'elle avait perdu la faculté de penser à autre chose et de s'intéresser à rien.

Les jeunes gens avaient gagné le fond du jardin, l'endroit où ils se plaisaient et où ils se trouvaient à l'abri de tous les regards.

Ils marchaient l'un auprès de l'autre, silencieux, contraints, en proie à des pensées douloureuses.

Edouard était irrité. Elle avait promis sa main et ne lui en avait rien dit. Il y avait dans cette réserve de la dissimulation et de la mauvaise foi. Du moins, il en jugeait ainsi à première vue et s'efforçait de fermer l'oreille à la voix de la raison qui lui criait : « Elle ne te doit pas de confidences. Vous n'avez jamais échangé de paroles d'amour ; vous ne vous êtes pas fait de promesses. Vous n'êtes que deux amis. Si elle ne t'a pas parlé de cet engagement, c'est qu'elle en souffre ; tu l'as bien vu ; et qu'elle en écarte le souvenir autant qu'elle peut. C'est un mariage de convenance qu'on lui fait contracter. On l'a prise au piège de considérations comme on en trouve dans le monde et qui paraissent aussi fortes à ceux qui sont prisonniers de ces préjugés que misérables à ceux dont l'existence est libre. »

Ces réflexions si bonnes pourtant, lui traversaient l'esprit sans s'y arrêter. Il était à l'âge où les sentiments ne supportent pas d'être mis en balance par la raison ; sa nature, délicate et fine, n'avait nul besoin d'engagement précis et de protocole écrit pour se regarder comme liée vis à vis d'un être avec lequel il avait échangé des serremments de main et parlé ce langage magnifique du sentiment qui n'a pas besoin de la parole pour se faire entendre.

Elle s'assit sur le banc, au fond du jardin, et lui, demeura debout en face d'elle à la regarder.

— C'est donc vrai ? dit-il enfin,

Elle avait la tête baissée ; elle ne la releva pas.

— Oui, fit-elle.

— Ainsi vous avez promis votre main à votre tuteur ?

— Je l'ai promise.

— Vous ne m'en aviez rien dit.

— Il m'en coûtait tant. Depuis que certaines idées ont traversé mon esprit, je me suis trouvée si malheureuse d'avoir pu me laisser surprendre, que je ne pouvais me déterminer à parler.

— Ah ! oui, en effet, M. le marquis de Cauville, je comprends...

— Ne soyez pas méchant, ne soyez pas amer. N'accablez pas une pauvre fille qui ne savait rien de la vie, à qui l'on est venu dire que cette union devait lui faire éviter les pièges du monde et qui n'a senti que plus tard l'horreur d'une pareille proposition, Mon cœur alors ne m'avait rien dit. Savais-je si j'avais un cœur ? Savais-je ce que c'était ? J'ai vécu ici pendant dix ans, comme dans un brouillard, ignorant la source de la lumière qui le pénètre. Reprochez-vous au malheureux, renfermé dans le crépuscule d'ignorer le soleil ? Oh ! mon ami, depuis quelques jours le voile s'est déchiré. Je vois clair. Un travail s'est opéré en moi... Quel besoin y avait-il de parler ? Vous sauriez toujours assez tôt la vérité.

— Attendez-vous le jour de votre mariage pour me la faire connaître ?

Lucie leva les yeux et contempla Édouard avec stupéfaction.

— Que dites-vous ? s'écria-t-elle. De quel mariage me parlez-vous ?

— Mais du vôtre avec votre tuteur

— Oh ! c'est mal ! vous êtes cruel...

— Comment, avez-vous renoncé à cet affreux projet ?...

La voix d'Édouard trahit une joie naissante.

Elle ne répondit pourtant pas directement à la question.

— Si Armande, avec une insistance que je ne puis m'expliquer, ne s'était pas plu à vous apprendre ce triste secret, je vous l'aurais confié aujourd'hui même... J'y étais résolue.

— Eh bien, que comptez-vous faire ?

— Que me conseillez-vous ?

— Moi !

— Oui, vous.

Elle attendit. Édouard restait perplexe en face d'elle. Il était en proie à un combat moral douloureux. Les paroles de Crenancier retentissaient encore à son oreille ; elles avaient réveillé de puissants scrupules dans sa conscience.

— Dans tous les cas, je vous conseille de rompre cet engagement, finit-il par dire.

— Cela, je l'avais résolu, répondit-elle.

— Alors...

Il hésita ; il fit quelques pas, mais, à la fin, son cœur l'emporta sur ses hésitations.

— Lucie, Lucie, s'écria-t-il, si vous saviez comme je souffre et comme je suis

heureux à la fois ! Vous êtes si vaillante et si douce, il y a dans votre manière d'être une énergie si tranquille et une séduction si pure, que je ne sais ce qui me retient de me jeter à vos pieds et de vous adorer. Je voudrais vous dire... Ah ! tenez, je vous le dis. Advienne que pourra ! Oui, advienne que pourra ! Oui, je vous aime, je vous aime follement, du plus profond de mon cœur ; il n'y a plus, dans mon esprit, dans ma vie, d'espérance, de rêves, d'ambitions ; il n'y a plus que vous. C'est pour moi une joie délicieuse de vous le dire, et, cependant je me maudis de parler... Je suis prêt à me mépriser.

Elle l'interrompit brusquement.

— Pourquoi ? demanda-t-elle avec surprise.

Et cette surprise effaça l'expression de ravissement que son visage avait prise en entendant ses aveux.

— Pourquoi ! répéta-t-il, .. Votre tuteur vous a tendu un piège. Il a essayé de confisquer votre jeunesse et votre beauté pour pouvoir disposer de vos biens... A peine l'aurait-on blâmé tout bas, parmi les plus délicats de votre monde. Après tout, il est noble, il est riche ou passe pour l'être... Mais que dira-t-on du jeune homme sans nom, sans situation, qui en échange de cette beauté, de cette jeunesse et de cette fortune maudite, qui fait de vous un objet si précieux, ne vous apporterait rien que sa propre jeunesse ? Vous avez évité un piège ; dites-vous. Est-ce que je ne vous en tends pas un autre ?...

Lucie sourit.

— N'est-ce que cela ? murmura-t-elle.

— Oh ! Lucie, vous êtes plus ignorante encore de la vie que moi ! bien que j'en sache peu de chose... Cette société est sévère, et je ne l'en blâme pas, pour les aventuriers, pour les coureurs de dot... Ne dira-t-on pas que j'ai spéculé sur votre candeur ?... Et si vous le pensiez vous-même ?...

Elle se leva toute pâle.

— Moi !... s'écria-t-elle. Moi, vous soupçonner jamais d'une bassesse ? Moi, qui vous regarde comme le type de l'honneur !...

Elle lui prit la main, appuya sa tête à son épaule et plongea le regard de ses beaux yeux noirs, tout humides des larmes qu'elle venait de verser, dans l'azur lumineux de ses yeux, à lui.

— Vous m'aimez, Edouard. Eh bien, moi aussi, je vous aime.

— Lucie !

Il posa ses lèvres sur son front.

Ils tombèrent, assis sur le banc, enlacés, ivres, dans une extase ineffable. Un long temps se passa sans qu'ils parlassent. Ils écoutaient leurs cœurs battre ; ils se serraient les mains. Leurs âmes se donnaient le baiser des fiançailles.

Ce fut lui qui reprit l'entretien.

— Je n'ai pas de nom, murmura-t-il.

— Qu'importe !

— Je n'ai pas de fortune.

— J'en ai une... Si elle vous humilie, nous l'abandonnerons.

— Le monde...

— Nous le fuirons.

— O Lucie ! quel beau rêve !

— C'est une réalité... Je veux bien ce que je veux. Je suis votre fiancée. Je me donne à vous, et personne ne sera mon époux, si ce n'est vous. Vous me parlez de convenances sociales, des préjugés courants... Vous ne les connaissez comme moi que pour en avoir entendu parler. Si nous avions été élevés dans le milieu dont ils forment l'atmosphère, ils pourraient avoir de la prise sur nos esprits... Mais nous avons vécu, nous avons grandi en dehors d'eux... Il y a des usages aussi en Perse et dans les Indes que nous violons, et que nous violerions peut-être davantage si nous nous soumettions à ceux de notre pays ; quel souci en avons-nous ?... Supposons que ces convenances dont vous me parlez soient celles de la Perse et des Indes... :

— Chère Lucie !...

Il souriait à ses ingénieux sophismes, admirant la souplesse que l'amour donne à l'esprit féminin. En pareil cas, si Agnès n'a pas d'Arnolphe à tromper, elle se trompe elle-même avec ivresse.

Il reprit :

— Vous avez deviné mon amour.

— Est-ce qu'au premier regard nous ne nous sommes pas aimés ? J'attendais un mot de vous, mais l'aveu était fait depuis ces étreintes, vous savez, le premier jour... au départ... et le second... dans le salon.

— Que ferez-vous lorsque votre tuteur réclamera l'accomplissement de votre promesse ?

— Je lui dirai que j'ai réfléchi.

— S'il insiste ?

— Je lui dirai qu'une jeune fille de mon âge n'épouse pas un homme du sien. Je lui dirai que son fils a épousé Armande qui est mon aînée. Je lui dirai que je ne veux pas... Y a-t-il des lois pour m'obliger à épouser cet homme ?

— Non, non, il n'en existe pas...

— Je demanderai à M^{me} Morin de m'appuyer.

— Elle vous a laissée contracter cet engagement...

— Ce n'est pas une raison pour qu'elle aide à me le faire tenir. Voyez comme elle nous laisse seuls. Ne peut-elle pas supposer que nous nous aimerons ? Elle ne fait rien pour l'empêcher. Vous êtes son enfant adoptif. Qui sait si elle ne désire pas que les choses tournent comme nous le désirons nous mêmes ?

Edouard se laissait entraîner. Son cœur n'avait que trop de penchant à imposer silence à sa raison.

— Oh ! Lucie ! quelle journée ! quel moment !

— Je serai vaillante, mon cher Edouard, vaillante comme vous en face du danger, comme vous lorsque le monstre se précipita dans Selmont, et que, enfant de treize ans, vous lui tintes tête.

— Il me semble rêver.

— Vous ne rêvez pas. Voici ma main, je serai votre femme.

— Ecoutez Lucie, dit gravement Edouard. Il ne faut pas que vous puissiez jamais vous repentir d'un entraînement presque involontaire. Je vous aime comme un fou, à mourir si je vous perdais... Mais je n'accepte pas d'engagement... Laissez-moi parler. Que vous rompiez celui qu'on vous avait imposé par surprise, rien n'est plus juste. Lors même que vous ne devriez pas être à moi, j'insisterais dans ce sens. Ce mariage avec M. de Cauville, ce serait votre malheur... Sur ce point, nous sommes d'accord, ce mariage rompu, votre avenir reste libre... Vous avez dix-sept ans. C'est à dire que, pendant un an encore, vous restez sous la tutelle de M. de Cauville sans pouvoir disposer, ni de votre bien, ni de votre personne. Nous avons donc, de toute façon, un an à attendre. Eh bien, cette année, consacrez-la à vous instruire des choses ; allez dans le monde ; appréciez par vous-même l'abîme qui, socialement, me sépare de vous... Si, dans un an, votre raison n'a pas triomphé de votre cœur, oh ! alors, rien ne pourra plus vous séparer de moi, vous serez ma femme... Si, au contraire...

Elle lui mit la main sur la bouche, puis attirant sa tête à elle, elle posa ses lèvres sur les siennes, dans un mouvement spontané.

— Je suis ta fiancée... dit-elle... aujourd'hui, dans un an, toujours !

Quand ils reparurent devant M^{me} Morin, ils avaient une lumière sur le visage qui la frappa. Elle secoua la tête, mais ne leur demanda rien.

Edouard rentra à Paris dans un état indescriptible. Il vida son porte-monnaie dans la main de la première pauvre qu'il rencontra. Il avait des éblouissements. Quand il parut dans le logement de Crenancier, celui-ci s'écria :

— Tiens ! voilà le soleil qui entre !

Edouard prit l'Oncle-Tom à bras le corps et se mit à danser avec lui.

Enfin, un peu calmé, il raconta ce qui s'était passé au capitaine.

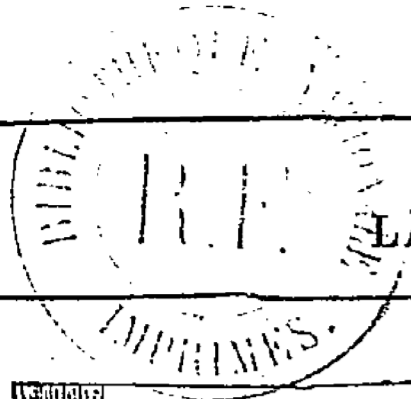
Crenancier lui donna une solide poignée de main.

— Tu as agi comme un honnête garçon, mon neveu, lui dit-il.

Puis, réfléchissant un instant, il ajouta :

— A propos, et ta famille, en as-tu parlé à M^{me} Morin ?

— Ma foi ! je l'ai oublié, répondit Edouard.



Alors visage contre visage... (Page 457.)

CHAPITRE VII

La sentinelle.

Le jour même où se passaient à Ville-d'Avray les événements que nous avons rapportés dans le précédent chapitre deux voyageurs descendaient à l'hôtel du Brésil rue de Buffaut.

Cet hôtel est surtout fréquenté par des Américains. D'ailleurs, malgré son enseigne, ces Américains sont généralement des citoyens de la grande ré-

publique des Etats-Unis, et les sujets de l'empereur du Brésil n'y mettent presque jamais les pieds.

En voyant descendre de voiture les deux voyageurs, un passant n'aurait pas manqué de reconnaître en eux des étrangers. Ils étaient munis en effet de tout l'attirail des Anglo-Saxons qui parcourent le monde, du cache-poussière imperméable, du plaid écossais, roulé dans une courroie, de la toque de voyage, de la sacoche ; enfin rien n'y manquait, pas même la bouteille recouverte d'osier que l'un des deux portait en bandoulière.

Les garçons de l'hôtel s'empressèrent autour d'eux, emportèrent les malles, les débarrassèrent de leurs plaids, de leurs cannes et de leurs parapluies, et, le cocher payé, les conduisirent au bureau de l'hôtel.

Le premier acte d'un des deux voyageurs fut de donner leurs noms à la personne qui les accueillit.

— Robert Jackson, de New-York, et son domestique Toni, dit-il dans un français si pur que la maîtresse de l'établissement, qui écrivait, leva la tête avec surprise.

Elle douta alors de la nationalité de l'étranger.

Celui-ci sourit.

— Ce n'est pas tout, ajouta-t-il. Il peut m'arriver des lettres sous un autre nom. Veuillez l'écrire également.

La femme, attendit, la plume en l'air.

L'étranger dicta.

— Robert, comte de Selmont.

— Je me disais bien que monsieur ne devait pas être américain, murmura la maîtresse d'hôtel. Monsieur parle trop bien le français comme un Français.

— Alors c'est moi qui suis le Yankee, fit l'autre voyageur.

— Vous ?...

— Oui, moi.

— Vous, vous êtes né aux Batignolles.

— Erreur, ma bonne dame. Je suis né dans le faubourg Marceau, pour vous servir, si j'en étais capable.

On installa les deux voyageurs dans leurs chambres.

Au bout d'une heure, Robert de Selmont, dépouillé de son harnachement de voyageur, s'appretait à sortir dans le costume d'un gentleman, qui seyait d'ailleurs aussi parfaitement à sa personne qu'à sa situation.

Le domestique avait également changé de vêtements.

Ils descendirent ensemble. Dans la rue, Robert de Selmont dit à Toni :

— Tu es libre. Dispose de ton temps comme tu voudras. Seulement tâche d'être là demain matin à sept heures.

— Soyez tranquille, mon général ; j'y serai. Mais aujourd'hui, voyez-vous, il

faut que je revoie mon Paris, que je me retrempe. Dix ans, il y dix ans que je l'ai quitté.

— Amuse-toi bien, Toni.

— Et vous, mon général ?

— Moi, Toni... moi, j'ai des courses à faire... Moi, je vais reprendre mon rôle de tuteur, et, cette fois, j'espère bien voir ma pupille... A demain et bien du plaisir...

— Et vous, bonne chance !

Toni Moblot partit, s'envola plutôt, léger comme une plume. Il était de la race des gamins de Paris, de ceux qui, par le tour d'esprit, le pittoresque du langage et une certaine allure dégagée, restent gamins de Paris toute leur vie. On peut les expatrier, on ne les transforme pas. Ils font mentir le mot de Danton : ils emportent la patrie à la semelle de leurs souliers. Ils l'emportent pour les autres, mais ils soupirent après elle, et ce sont peut-être les seuls êtres humains qui ont la nostalgie gaie. Si gaie qu'elle soit, ils n'en souffrent pas moins. Aussi, lorsque l'heure du retour a sonné, ils se relèvent ; le rire gouailleur, qui s'éteignait sur leurs lèvres, se rallume comme un feu qu'on alimente de sarments ; il flambe, il pétille ; la blague jaillit en étincelles ; ils renaissent. Approchent-ils de Paris, ils en entendent le bourdonnement avant tout le monde ; ils en aspirent les odeurs ; ils en saluent avec transport le ciel orageux, chargé de vapeurs, rayé de fumées ; ils ont des larmes dans les yeux ; au débarquer, on en a vu baiser le pavé de la vieille ville. Ces sceptiques sont des naïfs ; Ces blagueurs sont des patriotes.

Robert de Selmont regarda Toni s'éloigner et il lui sembla que ces dix années n'avaient pas pesé sur cet être, à la fois dévoué et insouciant, brave et gai. Dépouillé de la défroque du soldat et du voyageur, Toni Moblot était redevenu le Parisien que nous avons montré au lecteur dans la seconde partie de ce récit. Bien que ses traits se fussent caractérisés, il avait à peine vieilli ; il avait bruni, voilà tout.

Robert de Selmont avait beaucoup changé. Il avait pris une carrure d'homme d'action, solide, capable de porter, non seulement les soucis de sa propre vie, mais ceux d'une foule d'autres existences. Au premier aspect, la maîtresse de l'hôtel pouvait s'y tromper ; il avait la rude apparence d'un Yankee vigoureux, aux épaules larges, aux membres solides, accoutumé à la marche, à la fatigue, au cheval, au maniement des armes, au labeur épuisant du pionnier. Sa barbe rousse complétait l'illusion.

Mais lorsque, après un examen plus attentif, on distinguait le caractère si français de cette physionomie énergique, l'homme évoquait l'image d'un de nos vigoureux officiers, à l'œil clair, à l'air dur et rébarbatif et cependant loyal et franc, tels qu'on les voit, pesant sur un cheval arabe, à la tête de nos régiments.

Dans la rue, personne n'hésitait à reconnaître dans ce gentleman correct, raide, marchant d'un pas rapide, le militaire en bourgeois. Mais, Robert était mieux

qu'un militaire ; c'était un homme de guerre, formé par dix ans de lutttes et de dangers.

A peine âgé de quarante ans, il était dans tout le développement de ses facultés physiques et mentales ; il avait l'esprit trempé comme le corps. Les fatigues, les périls, les tracas, les insomnies n'avaient pas eu de prise sur cet homme de fer ; tout au plus avaient-ils mêlé quelques poils blancs à sa barbe rousse et dégarni légèrement ses tempes. Son visage en avait pris une expression plus imposante.

Nous savons par une des conversations d'Edouard et de Lucie quels soins il avait eus des biens de sa jeune sœur pendant l'insurrection.

Mais c'est tout ce qu'il avait pu accomplir pour tenir la promesse faite à Juliette de Selmont mourante.

La guerre civile est un monstre qui ne lâche pas aisément sa proie. Or, nul n'en est la proie comme ceux qui la dirigent. La défection d'un soldat dans une armée est facile et importe peu ; la défection d'un chef est impraticable. Robert de Selmont songea-t-il quelquefois à abandonner ses compagnons d'armes, si souvent injustes et exigeants ? S'il y songea, le général Robert écarta ces tentations. Robert de Selmont se dit-il parfois qu'il avait un devoir à remplir vis-à-vis de l'enfant livrée à ce Cauville, à ce misérable dont la conduite avait soulevé des soupçons si horribles ? S'il se le dit, le général Robert intervint et rappela les devoirs nouveaux, plus lourds et beaucoup plus pressants auxquels son honneur était attaché.

Et ainsi les années passèrent et Robert de Selmont ne put abandonner le champ de bataille.

Le moment arriva, où, malgré une dépense d'intelligence et d'héroïsme dont il est impossible de se faire une idée, ce chef intrépide, dont les ressources paraissaient inépuisables, fut débordé par les fautes de ses collègues et par les intrigues de ses envieux. On avait refusé si souvent de suivre ses avis, ou l'on avait si maladroitement exécuté ses instructions que les échecs se multiplièrent, que l'armée fondit, décimée par les combats, les massacres et les désertions. Elle fut bientôt réduite à l'état de bandes ; la tête de Robert mise à prix ne fut plus en sûreté au milieu des brigands, car les soldats de la veille, découragés par la défaite, exaspérés par la souffrance, en étaient arrivés là. Ses amis le pressèrent de partir. Il n'y avait plus rien à faire à Cuba pour le moment. Le glorieux vaincu céda et parvint à gagner les Etats-Unis en compagnie de son fidèle Toni Moblot.

Il ne put pas cependant passer immédiatement de l'Amérique en France.

La guerre civile ressemble aux grandes entreprises. Elle entraîne des liquidations difficiles.

Le général Robert trouva, aux Etats-Unis, de nombreux débris des forces qu'il avait commandées. Ils se groupèrent autour de lui. Comme Edouard en avait informé Lucie, il avait pris la précaution, dix ans auparavant, de placer une partie de sa fortune hors de Cuba. Mais, ses officiers et ses soldats, assez heureux pour avoir gagné le sol de la grande république, étaient plongés dans une misère noire.

Le général Robert dut s'occuper d'eux, les secourir, les caser. Il consacra encore une année et une partie de son capital à l'accomplissement de ce dernier devoir.

Enfin il put quitter les Etats-Unis et gagner la France avec une fortune réduite à 12,000 francs de rentes, à peu près.

Cela suffisait amplement pour vivre à ce soldat et à son ordonnance.

Il ne venait pas en France pour prendre du plaisir. Il y venait pour accomplir un devoir de famille.

En débarquant au Havre, Robert de Selmont avait dit à Toni Moblot :

— Je trouverai Lucie ; je la marierai convenablement ; et puis nous retournerons là-bas.

— Comme vous voudrez, mon général. Pourvu que je revoie mon vieux Paris, pendant quelques jours, je n'en demande pas davantage.

En quittant son domestique, — ou plutôt son ordonnance, car le nom de domestique ne convenait pas à l'homme dévoué qui avait plus servi le général Robert la carabine que la brosse à la main, — le frère de Lucie se dirigea sans hésiter vers l'hôtel de Cauville.

Il était au courant des habitudes de son beau-frère et de ce qui le concernait, car, comme chef de l'insurrection, il avait des correspondants à Paris, et, par eux, il obtenait les renseignements dont il avait besoin.

Robert avait arrêté son plan de conduite et il le mettait à exécution.

1° Tenter les voies de conciliation.

Assurément il exérait Cauville pour toute sorte de motifs, et plus particulièrement pour sa conduite équivoque lors de l'attaque de l'habitation de Selmont par Antonio Murcia et par Lambourne. L'affaire de la vente des propriétés appartenant à Juliette de Selmont lui pesait surtout sur le cœur. Il n'avait découvert, toutefois, aucun indice de la culpabilité de Cauville. Le seul homme qui aurait pu lui fournir des éclaircissements, le négrier Bernard, avait subitement disparu du camp des insurgés.

Il avait, disait-on, reçu de l'argent, on ne savait de qui ; puis, après un court séjour à Santiago, où il avait acheté l'impunité de sa conduite assez louche en donnant au gouvernement espagnol des renseignements sur les insurgés, il s'était embarqué pour le Mexique.

Depuis on n'en avait plus entendu parler.

Donc, n'ayant pas de preuves de la trahison de son beau-frère et son honnêteté native se révoltant contre des soupçons monstrueux, Robert avait décidément rejeté l'idée d'un double crime de faux et d'assassinat à la charge de Cauville.

Il l'exérait seulement pour sa cupidité, pour ses vices, pour l'ensemble de ses actes, et vraiment c'était bien suffisant.

Seulement, comme il avait résolu de retirer sa sœur des griffes de cet homme et comme il désirait éviter un scandale, il s'était promis d'employer d'abord des moyens de persuasion.

Son plan de conduite comportait donc :

1° Les voies de conciliation.

2° On verrait.

Ce n'était pas très compliqué, mais il se fiait à la promptitude de son esprit pour prendre une décision et à son énergie naturelle pour l'exécuter.

Quand il se présenta à l'hôtel de Cauville, rue de Larochefoucauld, le maître de la maison était chez lui.

— Faites passer cette carte à M. de Cauville, dit Robert à un domestique, et dites que la personne insiste pour être reçue immédiatement.

Cauville, quand on lui remit la carte, sommeillait sur un journal en fumant un cigare.

Il prit la carte et lut :

R. JACKSON

— Qu'est-ce que cet individu ? demanda-t-il au valet.

— C'est un gentleman, M. le marquis.

— Est-ce qu'il a l'air d'un étranger ?

— Oh ! certainement.

Cauville réfléchit un moment.

Il était alors lancé avec Pénaire dans de très grandes affaires et son nom figurait sur la liste des conseils d'administration de plusieurs sociétés importantes.

— C'est sans doute, pensa-t-il, quelque homme à idée... Enfin, n'importe, je n'ai rien à faire... Faites-le entrer, ordonna-t-il.

Quelques instants après, la porte s'ouvrait et donnait passage à Robert de Selmont.

Cauville le reconnut sur-le-champ. Il se leva avec une brusquerie qui révéla son trouble.

— Vous ne vous attendiez pas à me voir, fit Robert.

— Monsieur, que venez-vous faire chez moi ?

— Je vais vous l'expliquer. Je viens dans des intentions très pacifiques. Ainsi veuillez avoir la patience de m'écouter.

— En disant ces mots, Robert prit un fauteuil et s'installa avec une assurance qui en imposa à Cauville.

Après une courte hésitation, celui-ci se rassit ; mais son attitude trahissait une méfiance et un malaise invincibles.

— Je viens vous parler de ma sœur, Lucie de Selmont.

Cauville garda le silence.

— Puisque Lucie de Selmont est ma sœur, continua Robert, c'est une raison suffisante pour que je m'occupe d'elle. Il y en a une autre encore. J'ai su qu'à son lit de mort, mon père m'avait désigné, conjointement avec vous, pour veiller sur sa personne et sur ses biens.

Cauville fit un mouvement pour parler, probablement pour opposer une dénégation à cette assertion de son beau-frère ; cependant il se contint.

Robert reprit :

— Vous ne le niez pas ; c'est fort bien. Je me suis d'ailleurs acquitté de mes devoirs autant que j'ai pu. J'ai sauvé les propriétés de Lucie de Selmont du pillage et j'ai trouvé des gens dévoués qui ont continué à les faire valoir...

Ici, il y eut un silence.

— Vous en savez quelque chose, monsieur. Car, en votre qualité de tuteur, vous avez consciencieusement fait toucher les revenus de ces biens par votre homme d'affaires... Un beau denier, ma foi ! Mais passons, je n'insiste pas là-dessus, et mon intention n'est pas de vous demander des comptes.

Enfin Cauville se décida à dire un mot.

Un sourire, qui ressemblait à une grimace, crispa ses traits.

— Je vous admire, lit-il.

— Vous m'admirez, répéta Robert. C'est parfait.

— Oui. Et je me demande où vous voulez en venir.

— J'y arrive. Je vous ai dit ce que j'avais fait pour ma sœur afin de remplir les volontés de mon père. Je ne vous demande pas, à vous monsieur, comment vous vous êtes acquitté de vos devoirs de tuteur, je le sais.

— Vraiment ?

— Parfaitement. Vous avez installé votre pupille chez une vieille dame, la mère de M^{me} Pénaire, et vous l'avez laissée là sans vous en occuper. D'ailleurs aux dernières nouvelles que j'en ai reçues, elle se portait fort bien. Vous lui avez assuré la santé et moi je lui ai assuré la fortune. Nous en avons fait autant l'un que l'autre. Je ne songe nullement à vous adresser un reproche. On ne pouvait attendre davantage de vous. Je ne viens donc pas vous parler du passé ; je viens vous parler de l'avenir.

A mesure que Robert parlait, Cauville, d'abord suffoqué par son apparition, rentrait peu à peu en possession de lui-même.

— De l'avenir, répéta-t-il sur un ton où l'ironie commençait à percer.

— Sans doute. Je viens vous prier de remettre à mes soins M^{lle} Lucie de Selmont et je m'engage à faire approuver par elle, sans autre examen, vos comptes de tutelle.

Cauville pâlit.

— Savez-vous bien que vous m'outragez ?

Robert haussa les épaules.

— Eh bien non, toutes réflexions faites, reprit le marquis, vous ne m'outragez pas ; vous m'amusez. Qu'est-ce que c'est, je vous prie, que cette comédie que vous venez jouer chez moi ? Vous vous croyez sans doute encore au milieu de vos nègres...

Robert fit un geste d'impatience et interrompit le marquis.

— Épargnez-vous et épargnez-moi les phrases. Il n'est pas question de nègres, ni de politique ici ; il s'agit d'une affaire toute privée, d'une affaire de famille, puisque le malheur veut que j'aie des affaires de famille à traiter avec vous. Vidons-la, je vous prie, le plus vite possible afin de n'avoir plus à nous retrouver ensemble, nécessité, croyez-le bien, qui ne m'est pas moins pénible qu'à vous.

Cette fois Cauville se leva comme un homme qui rompt un entretien et donne congé à un solliciteur.

— Elle est vidée, déclara-t-il. Je n'ai rien à vous dire.

Robert de Selmont ne bougea pas. Il jeta sur son beau-frère un regard étincelant.

— Est-ce ainsi ?

— Monsieur, je n'ai rien à démêler avec vous. Je suis le tuteur de M^{lle} de Selmont. Je lui rendrai les comptes que je lui dois à sa majorité. Vous, je ne vous connais pas.

— Vous me connaissez cependant bien pour son frère et pour le frère de la malheureuse jeune femme qui portait votre nom et que vous avez si... étrangement... abandonnée sans défenseurs dans une habitation isolée, en plein pays insurgé ?

Cauville pâlit légèrement.

— Je ne nie point que vous vous appeliez Robert de Selmont... bien que vous vous soyiez présenté ici sous le nom de...

Il prit la carte et lut :

— ... de Jackson... Mais il n'y a rien de commun entre nous. D'ailleurs, longtemps avant sa mort, votre père s'était séparé de vous et vous ne faisiez pour ainsi dire plus partie de la famille. Votre prétention, au bout de dix ans, de vous insinuer dans l'éducation et dans l'avenir de ma pupille est tout simplement absurde. Vous n'avez donc plus d'honnêtes gens à faire égorger à Cuba par vos hommes de couleur, pour occuper votre temps ?

Robert de Selmont se dressa, comme mû par un ressort. Le sang lui montait au visage. Mais Cauville, malgré l'aspect vraiment terrible de cette figure de soldat irrité, ne recula pas d'une semelle ; sa physionomie gardait un air d'impertinence.

— Vous êtes un audacieux scélérat, dit Robert. Vous savez que mes droits à la tutelle de ma sœur Lucie sont égaux aux vôtres. Votre femme, mon autre sœur, m'a raconté la scène qui s'est passée au lit de mort de mon père. Je connais votre infâme conduite. Vous avez pris vos mesures pour que le moribond se trouvât dans l'impossibilité de consigner par écrit ses volontés suprêmes.

— C'est un mensonge.

— Vos injures ne comptent pas, misérable... Cependant prenez garde...

— Vous me menacez...

Sur ces mots, Cauville voulut s'élançer vers un cordon de sonnette, mais Robert lui saisit les bras et le tint immobile, blême, grimaçant, incapable de faire un geste, prisonnier dans un étau.



Rosalie qui venait de jeter une mantille sur sa tête, s'arrangeait le plus coquettement possible.
(Page 461.)

Alors, visage contre visage, lui soufflant, avec son haleine enflammée, des paroles qui le cinglaient comme des coups de cravache, il lui dit :

— Tu m'entendras, voleur, assassin et faussaire; tous ces crimes dont je te soupçonnais, je les tiens pour commis. Ta conduite actuelle est dans la logique de ta scélératesse. Tu m'entendras, te dis-je. J'étais venu dans des intentions pacifiques; je voulais t'arracher ma sœur des mains. J'étais, dans mon étonnement de la savoir bien portante, disposé à de l'indulgence pour toi, car tu es de ces gens, à qui le mal qu'ils ne font pas, compte pour du bien. Mais tu viens de détruire ces bonnes

dispositions. Prends garde à toi. Je te soupçonne d'avoir fait assassiner ta femme... oui, par le Murcia, que j'ai tué comme je te tuerais si je ne voulais pas empiéter sur les prérogatives du bourreau... Reste tranquille...

Cauville venait de tenter un mouvement pour se dégager. Robert le serra un peu plus fort et continua :

— Je te soupçonne d'avoir fait assassiner ta femme pour dissimuler un autre crime... un crime digne de toi... un crime de faux, pour lequel tu devrais porter le bonnet vert des forçats... Avant de mourir, apprends ce terrible secret, misérable, — avant de mourir, ta victime a pu parler assez pour me dire qu'elle n'avait jamais signé l'acte de vente de ses biens... Et cependant cet acte de vente, — je l'ai vu, — était revêtu de sa signature... Donc, tu avais commis un faux... Mais tu crois ces crimes oubliés ; tu crois du moins qu'il est impossible d'en retrouver aucune trace... Eh bien, détrompe-toi... Je sais qu'il existe un homme qui a été ton complice peut-être, mais qui, dans tous les cas, peut se faire ton accusateur... C'est l'espion qui servit d'intermédiaire entre Murcia et toi, le négrier Bernard... Cet homme... je puis le retrouver...

Et, comme Robert crut surprendre dans les yeux de Cauville quelque chose qui ressemblait à un éclair de satisfaction, le passage d'une inquiétude qui aurait disparu, il insista :

— Je sais où il est... Tu veux la guerre, scélérat, je te la ferai... je te mènerai au baignoir, à l'échafaud si c'est nécessaire... Tu ne me connais pas encore tout entier, Cauville... tu apprendras à me connaître. Un dernier mot, si je ne puis arracher immédiatement ma sœur de tes griffes, prends garde de ne rien tenter contre elle, ni contre sa personne, ni contre sa fortune. J'ai veillé sur elle depuis Cuba, maintenant je veillerai sur elle ici. Je suis la sentinelle de sa vie, de son honneur et de ses biens... ne l'oublie pas, misérable.

Sur ces derniers mots, Robert lacha brusquement Cauville, et avant que celui-ci eût eu le temps de se remettre, de dire un mot, il sortit du salon de son pas rapide et sonore de soldat.

Il sortit dans un état de grande surexcitation. Il ne lui fallut pas moins de quelques minutes de marche à l'air vif au dehors pour redevenir maître de lui.

Il ne se repentait pas de ce qu'il avait fait. Ce genre d'hommes ne récrimine guère et accepte volontiers les faits accomplis, même accomplis contre leurs prévisions, comme bases d'opérations nouvelles. Il éprouvait la satisfaction des êtres impétueux et loyaux quand la force des choses les a entraînés à dire ce qu'ils ont sur le cœur. D'ailleurs, avec la vivacité de son coup d'œil, il avait fort bien compris qu'il n'y avait rien à tirer de cet individu par des ménagements. Cauville était évidemment cuirassé contre des assauts ordinaires. Il avait pour se défendre les ressources d'un esprit délié, un certain courage personnel, l'expérience d'une vie d'intrigues et les avantages d'une grande fortune et d'une situation considérable.

Chef proscrit d'un parti vaincu, sans appui, sans autre fortune que la somme

nécessaire à une existence des plus simples, étant donnés son nom et sa position, Robert de Selmont se trouvait dans des conditions d'infériorité incontestable pour lutter contre son beau-frère.

D'ailleurs, quels secours rencontrerait-il lorsqu'on connaîtrait le but de ses démarches ? Il voulait enlever à la tutelle du marquis de Cauville une jeune fille dont celui-ci n'avait compromis ni les intérêts, ni la vie. Ses raisons d'agir ainsi, si sérieuses au fond, devaient paraître invraisemblables à force d'être monstrueuses, si elles ne se présentaient pas entourées de preuves. Et alors même comment faire comprendre que les nécessités de la politique eussent été de nature à lui faire retarder de dix ans un devoir dont l'urgence devenait éclatante ? Sa situation était fautive vis-à-vis du monde.

Vis-à-vis de Lucie de Selmont était-elle meilleure ? À examiner les choses de près, on en pouvait douter. Cette jeune fille ne le connaissait pas, si on lui avait parlé de ce frère compromis dans l'insurrection cubaine, probablement ç'avait été pour le noircir à ses yeux. Qui sait ? Elle aimait peut-être ce tuteur dont elle ne devait pas soupçonner les terribles desseins.

Tout bien considéré, il devait agir avec prudence. Après tout, il n'avait qu'un but, assurer l'avenir de sa sœur. Il n'avait pas à la tirer d'un danger immédiat. À la rigueur, elle pouvait continuer à vivre jusqu'à son mariage, dans les conditions où elle avait vécu depuis dix ans. Son rôle à lui consisterait à veiller sur elle, le mieux possible. S'il avait connu le projet de Cauville, oh ! alors, il n'aurait pas hésité à tenter quelque coup audacieux pour sauver Lucie, mais il ne le soupçonnait pas.

Il dut se résigner. Il avait échoué dans sa première entreprise. Il s'arrêta rapidement à un plan nouveau. Il se rendrait dès le lendemain à Ville-d'Avray chez cette M^{me} Morin, où Lucie de Selmont habitait, et il tâcherait de la voir. Il pensa bien que Cauville prendrait des mesures pour lui fermer la porte ; mais il était déjà tard. Cauville comme lui-même attendrait au lendemain ; en s'y prenant de bonne heure, il pourrait encore arriver avant lui.

Ces résolutions arrêtées, il s'abandonna à la flânerie dans Paris, comme un Français qui n'a pas revu la France depuis dix ans.

Le lendemain matin, quand Toni se présenta devant lui et lui demanda ce qu'il se proposait de faire aujourd'hui dimanche.

— Nous allons à Ville-d'Avray, dit Robert.

— Partie de campagne, un dimanche ! s'écria Toni. Nous voilà de vrais Parisiens, mon général.

CHAPITRE VIII

Porte fermée.

L fallut, nous l'avons dit, un certain temps à Cauville pour se remettre de l'émotion qu'il venait d'éprouver.

D'abord il resta immobile les yeux fixés sur la porte par où Robert de Selmont était sorti, comme s'il eût craint de le voir reparaître.

Puis il tourna ses regards sur ses poignets meurtris.

Un frisson douloureux le secoua tout à coup.

Ce n'était pourtant pas le mal qu'il avait souffert qui le faisait ainsi tressaillir, c'était la pensée de l'attitude humiliante qu'il avait dû garder en face de cet homme exécré, de ce parent maudit, honnête comme Cauville aurait voulu l'être, audacieux à l'excès, doué d'une force musculaire si rare, et si tranquille dans sa force.

L'expression du visage de Cauville était effrayante. Ses traits convulsés rélétaient à la fois les passions surexcitées d'une âme infernale, son sourire superficiel s'était englouti dans un rictus hideux, la rage impuissante s'exhalait dans le feu de ses regards et dans le grincement de ses dents. Au milieu du tumulte orageux qui secouait son âme, un seul instinct, l'instinct de nuire, se dégageait et trouvait moyen de se satisfaire.

Cauville avait posé un livre sur une table et il le tordait, l'effondrait, le démolissait, le déchirait avec des mouvements de fou furieux.

S'il avait eu en ce moment, une créature humaine à poignarder, il se serait fait bourreau avec ivresse; il avait besoin de détruire, de faire mal, de voir souffrir, et volontiers il aurait crié à sa victime : Sois Robert de Selmont, et souffre encore cette torture pour cet être abhorré.

Mais Cauville dû se contenter de déchirer un volume quelconque, et quand il eut fini, il reprit peu à peu possession de lui-même. Ce n'était pas tout que d'avoir résisté à cet homme. Sa présence créait un danger. Il fallait aviser.

La première pensée qui vint à Cauville, c'est que le danger serait grand tant que son mariage avec sa pupille ne serait pas célébré.

Il importait donc d'écarter tous les obstacles qui pourraient s'opposer à ce mariage.

Or, le principal obstacle ne pouvait, d'après Cauville, venir que d'une rencontre du frère et de la sœur. A tout prix donc, il fallait fermer la porte de M^{me} Morin à

Robert de Selmont. Si la maison de cette dame n'était pas un refuge assez sûr, on en chercherait un autre.

Cauville résolut d'aller au plus pressé.

D'abord il appela un valet.

Celui même qui avait introduit Robert de Selmont se présenta.

— Vous vous rappellerez l'individu qui sort d'ici? lui dit le marquis.

Le valet s'inclina.

— Eh bien, donnez des ordres pour qu'on ne le laisse plus pénétrer dans ma maison sous aucun prétexte. Allez.

Le valet sortit fort étonné du ton et de la pâleur de son maître.

— Qu'est-ce que ce M. Jackson a bien pu lui dire? se demanda-t-il.

L'hôtel de Cauville et l'hôtel de Pénaire communiquaient par une porte pratiquée dans le mur mitoyen entre les deux jardins. Cauville et Pénaire s'en servaient pour se voir commodément et aller de l'un chez l'autre élaborer leurs opérations. La chronique scandaleuse voulait aussi qu'elle eût servi à d'autres rencontres auxquelles on mêlait le nom de M^{me} Pénaire.

Le jour de la visite de Robert, il est certain que ce ne fut pas pour voir le banquier que Cauville passa par la porte du jardin.

Il monta directement à l'appartement de Rosalie.

Une soubrette qu'il rencontra dans l'escalier lui dit que madame était dans son boudoir, mais qu'elle allait sortir.

Cauville frappa à la porte, et sans attendre qu'on lui dît d'entrer, tourna familièrement le bouton.

Rosalie qui venait de jeter une sorte de mantille sur sa tête et qui, debout devant une psyché était occupée à la fixer le plus coquettement possible, se retourna au bruit.

— Vous arrivez bien, lui dit-elle, j'allais chez vous.

— Ah! fit Cauville.

— Oui. Une affaire importante.

— Oh! moins importante que celle qui m'amène. Si vous le permettez, ma chère amie, nous nous occuperons d'abord de celle-ci.

— Soit, fit Rosalie en s'asseyant. Mais vous regretterez ce retard. Ce que j'ai à vous dire concerne Lucie.

— Moi aussi.

— Tiens! c'est peut-être la même chose.

— Ce n'est pas probable.

— Enfin nous verrons bien. Parlez le premier,

— Savez-vous qui sort de chez moi? Son frère Robert de Selmont.

— Celui qui était un des chefs des insurgés cubains?

— Elle n'a pas d'autre frère que je sache. C'est donc bien lui, par conséquent. Et savez-vous ce qu'il venait me demander?

— Non. Quoi donc?

— Il venait me demander sa sœur.

— Qu'avez-vous répondu?

— Je ne lui ai rien répondu. Je lui ai déclaré que je ne me départirai d'aucun de mes droits de tuteur et que je n'avais pas autre chose à lui dire.

— C'est parfait. Eh bien?

— Eh bien, vous ne comprenez donc pas qu'il va chercher à voir Lucie!

— Sans doute. Mais qu'est-ce que cela fait?

— S'il voit Lucie, il connaîtra mon projet de mariage et il n'épargnera rien pour le faire échouer.

— Je ne songeais pas à cela. N'avez-vous pas quelque moyen de vous débarrasser de lui! Comme chef d'insurgés, est-ce que vous ne pourriez pas le faire arrêter?

— Un chef d'insurgés cubains... à Paris... sous la République! Vous ne pensez pas à ce que vous dites.

— Enfin, vous êtes le tuteur de Lucie. Cet homme peut avoir de mauvais desseins. Il n'a pas vu sa sœur depuis on ne sait combien d'années; il arrive tout à coup et veut vous l'enlever. Vous pourriez bien le désigner à la police...

Cauville secoua la tête.

— Non, non, dit-il, mauvais moyen. Il ne doit à aucun prix se rencontrer avec Lucie.

— Sait-il où elle est?

— Je n'en suis pas sûr, mais je le crains.

— Il faut prévenir ma mère d'avoir à lui refuser sa porte.

— C'est la démarche que je venais vous prier de faire. Si, malgré cela Robert de Selmont s'obstine à rôder dans le pays, nous aviserons. Ainsi, c'est entendu, vous allez vous rendre chez M^{me} Morin.

— Je m'y rendrai demain matin de bonne heure, car aujourd'hui il est trop tard.

— Demain... répéta Cauville d'un air inquiet.

La nuit tombait.

Il réfléchit un instant qu'il était sans doute trop tard pour que son beau-frère commençât ses démarches le jour même. Quelque envie qu'il en eût, il n'insista donc pas

— Soit! murmura-t-il.

M^{me} Pénaire reprit :

— De toutes façons, d'ailleurs, je serais allée demain chez ma mère, je vous ai dit que je me rendais chez vous quand vous êtes entré. Moi aussi, j'ai quelque chose à vous communiquer à propos de Lucie.

— Parlez. Je vous écoute.

— Maurice et Armande sont venus me voir dans la journée. La veille, il

étaient allés faire visite à ma mère. Savez-vous qui ils ont rencontré chez elle, installé dans la maison, sur un pied d'intimité?

— Non, qui donc ?

— Vous vous rappelez l'enfant que ma mère a élevé... par charité... un orphelin, le fils d'un parent éloigné ?

— Ma foi non.

— Pourtant vous avez dû le voir. Il y a dix ans quand ma mère s'est rendue à Cauville pour y prendre Lucie, elle était accompagnée de ce garçon. Elle le conduisit sur un navire appartenant à mon mari...

— Sur le *Tantale*. Parfaitement. Je me rappelle à présent...

— Eh bien, cet enfant...

Malgré elle, Rosalie baissa la voix.

— Cet enfant ? répéta Cauville.

— Est devenu un homme.

— Sans doute, depuis dix ans.

— Et c'est lui que Maurice et Armande ont rencontré chez ma mère.

— Après !

— Comment après ! vous ne trouvez pas dangereux d'exposer Lucie aux visites de ce jeune homme ?

— Oh ! une espèce de rustre, un marin.

— Point du tout, un garçon très bien, dont vos enfants m'ont parlé avec une sympathie extrême... J'espère pourtant, ajouta-t-elle entre ses dents, qu'ils ne la pousseront pas jusqu'à en faire un commensal de leur maison.

— Croyez-vous que Lucie puisse prêter la moindre attention à ce garçon ?

Rosalie laissa échapper un éclat de rire sec et mordant.

— Vous êtes étonnant, mon cher. Il a vingt-trois ou vingt-quatre ans, il est bien de sa personne ; Lucie a dix-sept ans, elle n'a jamais vu le monde, et vous vous demandez si elle peut faire attention à ce jouvenceau... Croyez-vous donc avoir produit sur son cœur une impression telle ?...

— Je ne suis pas en humeur de railler. Epargnez-moi, je vous en prie. Faites pour le mieux, ma chère amie. Ce garçon ne m'effraie pas, je l'avoue ; la présence de Robert de Selmont m'alarme beaucoup plus. Mais je n'y mets pas d'amour-propre... Si vous croyez nécessaire d'écarter cet individu, écarter-le... A propos, qu'est-ce donc au bout du compte que ce jeune homme ?...

— Je vous l'ai dit : un orphelin élevé par ma mère...

— On élève des orphelins dans votre famille ?...

— Oh ! le fils de parents éloignés.

Le tempérament moqueur du marquis apparut un instant.

— Je ne vous aurais jamais crues si manteau-bleu, vous et votre mère, dit-il.

Et, rapidement, cette pensée lui traversa l'esprit :

— Décidément, il y a là un mystère...

Mais il ne s'y arrêta pas. Il était lui-même trop préoccupé en ce moment.

La surprise de M^{me} Morin fut extrême, lorsque le lendemain, qui se trouvait être un dimanche, sur les neuf heures du matin, elle vit entrer sa fille dans sa maison.

— Que se passe-t-il donc ?

Ce fut son premier mot, et elle le prononça avec une imperceptible, mais réelle émotion. Chose bizarre ! M^{me} Morin vivait ainsi, depuis des années, dans un état d'angoisse sourde qui la minait comme une fièvre secrète. Sa fille apparaissant, c'était le mal lui-même qui prenait un visage.

Rosalie, emmitoullée de fourrures, jeta son manchon sur un fauteuil et déroula le boa qui lui entourait la cou.

— Tu es seule ? dit-elle.

— Absolument seule.

— Où est Lucie ?

— Elle est allée à la messe avec la bonne.

— Ah !... Tu n'attends personne ?

M^{me} Morin hésita.

— Que veux-tu dire ? fit-elle enfin.

— Je te demande si tu n'attends personne... pour déjeuner... ou dans la journée ?...

— Mais ..

— Voyons, maman, ne jouons pas à cache-cache. Tu attends ce garçon, Édouard... c'est ainsi que tu l'appelles...

— Ah ! tu sais ?...

— Sans doute.

— C'est vrai, Armande est venue.

— Enfin, tu vois, je sais. Je sais que cet individu a reprenne. que tu le reçois ?... C'est même ce que je m'explique difficilement.

— Pourquoi donc ?

— Parce que...

Rosalie ne continua pas. Elle se trouva tout à coup embarrassée. M^{me} Morin reprit de sa voix tranquille.

— Je l'ai élevé, cet enfant, et c'est toi qui l'as voulu. Je m'y suis attachée s'il faut te le dire. Tu m'as forcée à m'en séparer. Il était nécessaire d'ailleurs qu'il prît une profession... Aujourd'hui, c'est un homme, il vient me voir. Il me regarde comme sa mère adoptive... Pourquoi ne le recevrais-je pas ?

L'embarras de Rosalie augmenta.

— Je ne veux pas discuter avec toi, dit-elle. Certes, tu peux le recevoir. Mais ce que je redoute... ce que nous redoutons...; car je ne suis pas seule intéressée dans cette affaire... c'est qu'une liaison se forme entre lui et Lucie.

M^{me} Morin ne répondit pas.



Une élégante redingote faisait valoir ses formes sveltes. (Page 468.)

Rosalie continua :

— Voici la situation. Cauville est ruiné ou à peu près... Il vit sur les revenus de sa pupille et avec ce que mon mari, qui se sert de son nom, lui donne à grignoter... Cependant, à cause de son nom d'abord, nous avons marié notre fille à son fils... Il entre dans nos plans qu'il épouse Lucie et qu'il devienne le maître de sa fortune... Sa situation change alors. Il peut laisser à son fils ce qui constitue son bien propre et vivre sur la fortune de sa femme... sans compter que, s'il devenait veuf...

— Lucie a dix-sept ans...

— Ce n'est pas une raison... Enfin, tu comprends, le mariage d'Armande doit être suivi du mariage de Lucie avec M. de Cauville... Dans ces conditions il nous importe d'écartier jusqu'à l'ombre d'un obstacle...

— Par conséquent, tu viens me demander !...

— De fermer ta porte à ce garçon... Oh ! jusqu'à ce que le mariage de Lucie soit une chose faite, ou tout au moins tant qu'elle demeurera avec toi... il est certain toutefois que je voudrais le voir **bien loin**.

— Et cependant c'est toi qui a ~~woulus~~ ~~que je l'élevasse~~...

— Quand tu répéteras cent fois ~~la même chose~~... Voyons, as-tu songé qu'un jour il peut t'adresser des questions... **pénibles**?

— Tais-toi...

— Il peut te demander si tu ~~as~~ ~~connu~~...

Rosalie n'acheva pas, ce fut sa mère qui dit d'une voix sourde :

— Si j'ai connu son père, sa mère...

Les deux femmes, aussi blêmes l'une que l'autre, se regardèrent un instant.

— Oui, reprit M^{me} Morin, j'ai songé à cela. J'y songe souvent. Oh ! Rosalie, le temps a beau passer, lui qui ~~use tout autour de moi~~ et qui m'use moi-même chaque jour, il est impuissant contre certains souvenirs, ils sont là, — elle se toucha le front, — vivants, indestructibles...

— Assez, assez, je t'en supplie, murmura Rosalie d'une voix sombre.

La mère et la fille demeurèrent silencieuses un moment.

Enfin M^{me} Pénaire reprit :

— Revenons à notre affaire. C'est entendu, tu l'éloigneras.

— J'en avais l'intention le premier jour où il est revenu, car je sens que c'est prudent et raisonnable. Je ne l'ai pas fait et j'ai eu tort. Comment te dire cela ? il exerce sur moi une sorte de fascination. Je le crains et je l'aime... Mais toute réflexion faite, ce que tu me demandes est sage et je le ferai... je l'éloignerai.

— Merci. Crois-tu qu'il vienne aujourd'hui ?

— Il viendra assurément.

— Alors je vais attendre Lucie et je l'emmènerai avec moi à Paris, car moins ils se verront, mieux cela vaudra.

— Fais comme tu voudras.

— Ce n'est pas tout.

— Que veux-tu encore ?

— Lucie a un frère, un M. Robert de Selmont, qui vient d'arriver en France, après une absence de plus de dix ans. Il a l'intention, paraît-il, d'emmener sa sœur avec lui. C'est un ennemi acharné de M. de Cauville. Il faut donc que Lucie et lui ne se rencontrent pas. Il est probable que M. de Selmont se présentera ici. Nous le prions de lui refuser ta porte.

— Sois tranquille. Je ne le verrai pas. Et cette fois as-tu fini ?

— J'ai fini.

Un bruit de pas se fit entendre dans le vestibule.

— Voici Lucie, dit M^{me} Morin.

En effet, la jeune fille, charmante, le visage légèrement animé par la fraîcheur matinale, parut dans le salon.

En apercevant M^{me} Pénaire, elle fit un gracieux salut.

Rosalie prit l'air et le son de voix de bonne femme, que, avec les années, elle avait fini par acquérir et qui n'allaient d'ailleurs qu'à demi à sa physionomie de lady Macbeth.

— Ma chère Lucie, dit-elle, je viens vous chercher pour passer la journée à Paris... Oh ! ne refusez pas. Je n'admets aucun refus ; c'est une chose entendue avec M^{me} Morin ; votre tuteur m'a prêté ses droits. Enfin, ma fille et son mari, votre neveu Maurice, comptent sur vous... On vous ramènera ce soir... ou demain matin.

Lucie promena ses regards étonnés de la fille à la mère.

— Il faut y aller, dit M^{me} Morin avec une certaine raideur.

Lucie eut l'instinct d'un complot contre son amour, mais elle crut plus habile de dissimuler en ayant l'air de céder de bonne grâce. Par ce moyen, elle espéra en apprendre plus long qu'en résistant. C'était un sacrifice cruel pourtant, car elle comptait bien voir Édouard ce jour-là. Il avait promis de venir de bonne heure. Toutefois si dur que fût ce sacrifice, elle s'y résigna.

— Je comptais passer la journée avec vous, madame, dit-elle à M^{me} Morin, mais puisque vous l'exigez, j'accompagnerai M^{me} Pénaire.

M^{me} Morin fut beaucoup plus surprise de cette soumission que Rosalie, elle garda toutefois ses réflexions pour elle.

— Dans ce cas, fit M^{me} Pénaire, nous n'avons qu'à partir. Vous êtes charmante comme vous êtes, ma chère enfant ; vous n'avez pas besoin de vous défaire...

Tout à coup, Rosalie, qui s'était levée et qui parlait, le visage tourné du côté de la fenêtre d'où l'on apercevait la porte du jardin, se tut et devint livide...

— Chère madame, qu'avez-vous donc ? s'écria Lucie.

— Rien, rien... mais partons... partons...

Lucie, en ce moment, aperçut l'objet qui causait un tel trouble et il ne la troubla pas moins que M^{me} Pénaire. Seulement, tandis que celle-ci était devenue blanche, la jeune fille sentit un nuage de pourpre envahir son charmant visage...

Un brouillard léger enveloppait ce matin-là les jardins et les bois de Ville-d'Avray de gazes transparentes. La nature trempait dans une atmosphère gaie et lumineuse, et les contours des choses extérieures apparaissaient délicatement estompés dans cette brume mouvante. Or, en face du salon, Rosalie avait vu la porte du jardin s'ouvrir et un homme s'avancer. D'abord la vapeur automnale lui avait dissimulé ses traits ; puis, peu à peu, ils s'étaient dégagés. C'était un beau garçon en vérité, avec le printemps sur les lèvres et l'amour dans les yeux. Une élégante

redingote faisait valoir ses formes sveltes, et il portait à sa boutonnière gauche un bouton de rose...

Ce bouton de rose attirait les regards de Rosalie comme un aimant... C'était une petite tache sanglante qu'elle voyait s'élargir, s'élargir sans cesse...

Sa voix devint haletante, rauque.

— Partons... partons... dit-elle.

La porte du salon s'ouvrit et le gracieux fantôme parut.

Rosalie avait pris la main de Lucie.

Elle l'entraîna et elles passèrent rapidement devant Edouard stupéfait.

Il n'avait eu que le temps d'échanger un coup d'œil avec Lucie.

Il vit les deux femmes traverser le jardin, ouvrir la porte et disparaître.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda-t-il à M^{me} Morin.

M^{me} Morin paraissait mal à son aise. Elle ne répondit pas tout de suite.

Enfin elle se décida,

— Il n'y a rien là d'extraordinaire, dit-elle, M^{me} Pénaire est venue chercher Lucie pour la conduire à Paris. Elles sont en retard ; en vous voyant arriver, M^{me} Pénaire aura craint quelque nouvelle perte de temps.

Edouard écoutait à peine. Ce qu'il voyait de plus clair, c'est que Lucie était partie et que cette journée dont il s'était fait une fête tournait en déception.

Il avait quitté Paris si confiant, de si belle humeur, toutes voiles dehors, comme disait Crenancier. C'était la faute du temps : une matinée d'automne, pareille à une matinée de printemps, avec un de ces fins brouillards blancs, derrière lesquels on sent le soleil, que la moindre brise éclaircit, et qui, en s'écartant çà et là, laissent apercevoir des fonds bleus. On se sent si bien vivre par ce temps-là, surtout quand on a vingt-cinq ans à peine.

A la gare, Edouard avait rencontré une petite bouquetière qui l'avait persécuté avec des yeux si doux, qu'il lui avait pris un bouton de rose pour lequel il avait jeté cinq francs sur son éventaire, sans vouloir prendre de monnaie. Ici, la bouquetière avait cessé de le persécuter.

Puis il était monté dans le train, triomphant, se sifflant des fanfares à lui-même. Pas un homme, en passant, qui ne lui jetât un regard d'envie ; pas une femme qui ne lui adressât un sourire ou une œillade. Il n'en voyait rien d'ailleurs. On ne prête qu'aux riches, dit-on, on ne donne même qu'aux riches et les riches dédaigneux laissent tomber les présents dont on les accable.

Le train n'avait pas marché assez vite au gré de son impatience. De la gare à la maison de M^{me} Morin, il n'avait fait qu'un bond.

Là, Lucie l'avait frôlé et elle avait disparu. On aurait dit un bruit d'ailes dans un buisson, et, tout à coup, l'oiseau s'envole.

— Nous déjeunerons ensemble, dit M^{me} Morin. D'ailleurs, Edouard, j'ai à vous parler.

Edouard ne répondit pas. Il restait là penaud, décontenancé.

Et, aussitôt, son imagination se mit en branle. En pareil cas, les amoureux ont bientôt fait. Ils entassent les obstacles, les complots et les trahisons. Ce sont châteaux de cartes qu'un souffle de l'objet aimé renverse. Mais, dans le cas actuel, il se trouvait, comme le lecteur le sait, que l'imagination de l'amoureux ne prenait pas une fausse piste.

M^{me} Morin était sortie du salon.

Edouard resta seul. Il lui fallut attendre l'heure du déjeuner. Il se promena dans le jardin; il lut, il tua le temps comme il put. Les plus longues attentes prennent fin comme toutes choses. On l'appela pour déjeuner.

Le commencement du repas fut silencieux.

Mais Edouard était incapable de se contenir longtemps.

— Comment se fait-il que M^{lle} Lucie soit allée à Paris ce matin? demanda-t-il. Elle n'en avait pas parlé hier.

— C'est une surprise qu'on lui a faite. M^{me} Pénaire est venue la chercher tout à coup.

— Ah!

Edouard se tut et se mit à manger sa côtelette avec une sorte de rage.

Au bout d'un instant, il reprit :

— Et elle restera toute la journée?

— Toute la journée... et peut-être toute la journée de demain.

Edouard regarda M^{me} Morin avec stupéfaction.

— C'est une installation chez M^{me} Pénaire alors.

Il ne reçut aucune réponse.

Le déjeuner continua froid, compassé.

Au dessert, ce fut M^{me} Morin qui renoua l'entretien.

— Mon cher Edouard, j'ai quelque chose de pénible à vous dire, déclara-t-elle.

Le jeune homme regarda la vieille dame avec anxiété.

— Relativement à M^{lle} Lucie? demanda-t-il.

— Il est certain qu'elle est la cause de la résolution que je vais vous faire connaître.

— De quoi s'agit-il?

— Mon cher Edouard, il faut cesser de venir ici...

— Vous me fermez votre porte... vous, à moi...

M^{me} Morin continua sans relever l'interruption.

— ... Au moins jusqu'à ce que M^{lle} de Selmont soit mariée.

— Le coup vient de M. de Cauville, s'écria le jeune homme.

— M^{lle} de Selmont doit en effet épouser M. de Cauville. Il n'est pas convenable que sa fiancée se rencontre tous les jours avec vous, d'autant plus qu'il m'a semblé remarquer que vous vous laissez aller à lui faire la cour.

Edouard rougit. Soudain il éclata :

— Eh bien oui, cela est vrai, je l'aime, je l'adore.

— Vous voyez donc bien qu'il est indispensable de vous éloigner.

— Voyons, tante, est-ce que vous ne faites que vous apercevoir de cet amour! Je m'imaginai que vous le voyiez et que vous l'approuviez.

— Moi ! quelle idée !

— Vous tenez donc bien à ce qu'elle épouse ce vieux marquis qui a plus de cinquante ans, elle, qui vient d'en avoir seize ?

— Cela ne me regarde pas. D'ailleurs elle lui a donné sa parole.

— Dites qu'on l'a surprise, qu'on a profité de son ignorance, de la vie de recluse qu'elle a menée ici, pour la prendre à la glu de beaux sophismes... Je vous dis, moi, que cette parole et rien c'est la même chose et qu'elle n'est nullement engagée.

— Mais elle se considère comme engagée.

— Oh ! cela est à examiner... Demandez-le-lui au surplus ; vous verrez ce qu'elle vous répondra... Mais vous, tante, comment avez-vous pu prêter les mains à une pareille intrigue?... Car c'est une intrigue, n'en doutez pas, qui a sa fortune pour but... Comment pouvez-vous permettre qu'on sacrifie tant de beauté, de grâce, de jeunesse ?...

— Je vous en prie. N'insistez pas. Je n'ai point à me mêler d'affaires qui ne me concernent nullement, et vous, vous vous en mêlez beaucoup trop, M^{lle} de Selmont dépend de son tuteur et non de moi... Je suppose d'ailleurs que vous n'avez pas l'intention de l'épouser...

— Pourquoi pas ? s'écria impétueusement le jeune homme.

— Vous, un marin... sans aucune fortune...

— Dites aussi sans nom... Cela m'amène naturellement à vous demander des explications sur ma naissance... J'étais venu ici dans cette intention et puis j'ai différé... Mais vous me rappelez heureusement mon premier dessein.

Une sorte de voile d'immobilité blafarde s'étendit sur le visage de M^{me} Morin, mais elle ne répondit pas.

Edouard, qui avait attendu un moment, reprit :

— Il est temps de me faire savoir quels ont été mon père et ma mère. Je ne me fais pas d'illusion ; je ne m'attends pas à des révélations triomphantes. Mais enfin je tiens à savoir qui je suis, pourquoi vous m'avez élevé, quel lien de parenté nous attache l'un à l'autre, s'il en existe un, si j'ai le droit de porter un nom ou quel nom mon père portait. Parlez, je vous écoute ?

M^{me} Morin fit un effort.

— Je n'ai rien à vous dire.

— Rien ?... Comment rien ?

— Vous êtes un orphelin que j'ai élevé par charité...

— Soit ! Mais, cet orphelin, vous l'avez pris quelque part... Vous ne l'avez pas trouvé à votre porte ?

— Si...

Edouard stupéfait regarda M^{me} Morin comme il aurait regardé une folle.

— Comment à votre porte ? Ce n'est pas sérieux.

— C'est très sérieux. Je n'ai rien de plus à vous dire.

Edouard fronça les sourcils et réfléchit un moment. Mais il n'était pas homme à s'émouvoir longtemps pour des choses chimériques.

— Après tout, fit-il philosophiquement, il vaut mieux ne jamais connaître son père et sa mère que d'avoir à en rougir.

M^{me} Morin respira.

— Vous voyez bien, dit-elle, qu'il serait insensé de votre part de songer à M^{lle} de Selmont.

— Je ne suis pas de cet avis. On n'a rien à objecter contre ma famille puisque je n'en ai pas.

— Oui, mais moi je ne puis me prêter à une semblable folie. Il faut donc que vous cessiez de venir, au moins pendant quelque temps. Et même je vous engage, pour oublier cette extravagance, à partir le plus vite possible.

— Je vois que c'est un parti pris...

— Oui, bien arrêté... Je vous assure, mon cher Edouard, que vous vous engagez dans une aventure sans issue.

Edouard ne répliqua pas. Il songeait. Enfin il releva la tête et regarda fixement M^{me} Morin.

— D'où vient, demanda-t-il tout à coup, puisque je suis un orphelin, que vous m'avez trouvé dans la rue et que vous m'avez recueilli par charité, que vous ne me l'avez pas dit plus tôt... et que, il y a un instant, vous avez encore tant hésité à me le dire ?

— Mais...

— Ce n'est pas une réponse... Enfin, où m'avez-vous trouvé ? Quel âge avais-je ? Avez-vous fait des démarches pour découvrir mes parents ?

M^{me} Morin était au supplice.

Pourtant elle fit un effort.

— Vous êtes le fils d'une pauvre fille qui servait ici... Elle fut séduite, et après vous avoir mis au monde, elle disparut...

— Elle est morte ?

— Non... Elle est partie je ne sais où.

— Comment s'appelait-elle ?

— Elle s'appelait... Ah ! je ne sais plus son nom. Laissez-moi tranquille, vous n'avez plus ni père ni mère, et je vous ai élevé... Cela doit vous suffire.

Edouard se leva, sombre, agité.

— Non, dit-il, cela ne me suffit pas. Il y a évidemment dans ma naissance un secret que vous ne voulez pas me faire connaître... Je serais en droit de m'en plaindre avec amertume. Mais je n'oublie pas quelle a été en tout temps, sauf

aujourd'hui, votre bonté pour moi... Je m'en vais le cœur rempli de tristesse, mais sans rancune contre vous.

— Mon cher Edouard, vous reviendrez, dit M^{me} Morin attendrie.

— Je ne le crois pas, répondit le jeune homme.

— Vous reviendrez quand M^{lle} de Selmont sera mariée... Ne pensez plus à cette folie...

— J'y pense plus que jamais... je n'abandonne nullement l'espoir d'être un jour son époux, en dépit du vieux marquis, en dépit de M^{me} Pénaire qui me paraît se mêler bien activement de cette affaire, en dépit de tout le monde... Moi aussi, j'ai sa parole, et une parole qui vaut mieux que la parole arrachée par M. de Cauville, car elle a été donnée en connaissance de cause... Adieu, madame.

Il prit son chapeau et sortit.

M^{me} Morin se leva et le suivit.

Son départ la faisait réellement souffrir.

— Au revoir, lui cria-t-elle.

Il se retourna, lui fit un signe avec la main, ouvrit la porte et disparut.

CHAPITRE IX

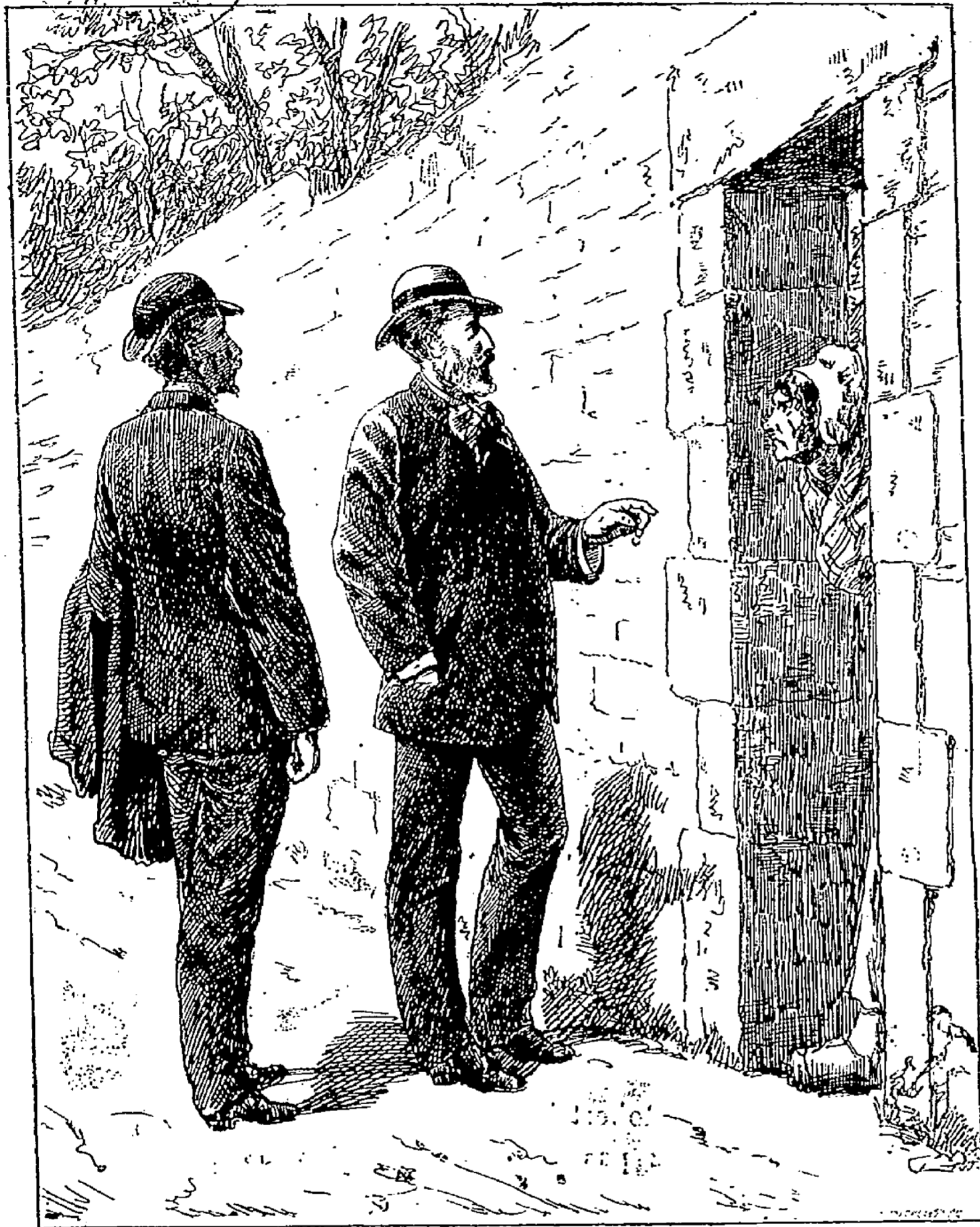
La nécessité rapproche les hommes.

EDOUARD sortit bouleversé.

Toutes ses combinaisons étaient détruites. Il s'attendait bien à voir attaquer son amour un jour ou l'autre, mais il avait compté sur la complicité de M^{me} Morin pour le défendre. Loin de s'allier à lui, M^{me} Morin s'était fait le principal auxiliaire de l'ennemi. Elle lui avait porté un coup plus cruel que tout ce que son rival lui-même aurait pu faire. Elle lui avait interdit de voir Lucie.

C'est, dit-on, le fait des amours qui dépassent la moyenne des sentiments ordinaires, d'être traversés. Ils y gagnent en force. L'épreuve est dans tous les cas singulièrement amère pour les victimes.

Dans l'immense ennui que son expulsion du paradis terrestre lui faisait éprouver, la déception que lui avaient causée les révélations de M^{me} Morin, ne comptait plus. Sa mère, lui avait-elle dit, n'était qu'une simple servante. Il ne le croyait pas trop,



... Là porte s'entre-bâilla et un visage de servante rébarbatif et méfiant apparut. (Page 474.)

par exemple, il n'en souffrait guère. Il s'était au fond si bien fait à l'idée de ne commencer que de lui-même, que la préoccupation de la famille ne tenait qu'une médiocre place dans son esprit. Il avait eu, il est vrai, la curiosité de savoir ; mais il était résigné d'avance aux explications les plus vulgaires.

Pour le moment, ce qui l'inquiétait, c'était la recherche d'un moyen qui lui permit de revoir Lucie ou tout au moins de communiquer avec elle. Il arrêta dans son esprit qu'il ne retournerait pas à Paris avant d'en avoir trouvé un.

En conséquence, au lieu de tourner à gauche pour gagner la gare, il tourna à

droite, s'engageant dans des rues complètement désertes par lesquelles on gagne la route de Versailles et le village.

Il venait de disparaître à l'angle d'un mur, lorsque de l'autre côté de la ruelle deux hommes **se montrèrent**.

Ces deux hommes étaient Robert de Selmont et son fidèle Toni Moblot.

Ils étaient arrivés de bonne heure à Ville-d'Avray; seulement, ils erraient depuis longtemps sans pouvoir découvrir la maison de M^{me} Morin. Robert savait qu'elle habitait à Ville-d'Avray, mais il ne connaissait pas le nom de la rue et ses correspondants n'en avaient pas pris note.

Or, Ville-d'Avray est grand et le hasard d'abord ne l'avait pas servi.

Enfin, revenu du côté de la gare, il avait fini par rencontrer un employé qui connaissait M^{me} Morin et Lucie de vue et qui put renseigner Robert d'une manière sûre.

Robert et Toni, après quelques **hésitations**, reconnurent la maison qu'on leur avait indiquée.

Ils sonnèrent.

On ne répondit pas.

Ils sonnèrent une deuxième fois.

Au bout de deux longues minutes, la porte s'entre-bâilla et un visage de servante rébarbatif et méfiant apparut.

— Eh bien, vous mettez le temps à venir ouvrir, vous, dit Robert d'un ton de voix irrité.

La servante le regarda sans répondre.

Il reprit :

— C'est ici que demeure M^{lle} Lucie de Selmont?

— Nous ne connaissons pas ça, répondit la servante.

Elle allait se retirer, mais Robert la retint.

— Si vous ne connaissez pas M^{lle} de Selmont, vous connaissez du moins M^{me} Morin.

La servante répéta avec brusquerie :

— Nous ne connaissons pas ça.

Et comme Robert se tournait avec étonnement du côté de Toni, elle profita de l'occasion pour fermer la porte.

— Eh bien, qu'en dis-tu?

— Ma foi, mon général, m'est avis qu'on ne se soucie guères de notre visite.

— Voyons, nous ne nous sommes pas trompés, c'est bien cette maison.

Ils firent quelques pas à droite et à gauche.

Les habitations voisines étaient hermétiquement fermées. D'ailleurs, celle de M^{me} Morin, seule, de construction beaucoup plus ancienne, était entourée complètement de murs, avec une porte percée dans la maçonnerie. Les autres étaient, du

côté de la façade, séparées de la rue par une grille ou desservies par une porte cochère. Enfin toutes étaient désertes, une erreur était donc impossible.

Les deux hommes revinrent devant la maison.

— C'est bien là, dit Robert. Nous allons encore faire une tentative.

Il sonna violemment.

Cette fois, on ne le fit pas beaucoup attendre. Une minute à peine s'écoula entre le coup de sonnette et le moment où la porte s'ouvrit.

Une vieille dame parut.

Robert salua.

— C'est sans doute à M^{me} Morin que j'ai l'honneur de parler ?

— Non, monsieur, répondit la vieille dame.

— Mais elle habite ici ?

— Non, monsieur.

— M^{me} Morin ne demeure pas dans cette maison avec une jeune fille appelée Lucie de Selmont ?

— Non, monsieur.

— Morbleu !... fit Robert en remettant brusquement son chapeau qu'il tenait à la main. Voyons ! madame, vous ne prétendez pas que M^{me} Morin n'a jamais habité ici.

— Non, sans doute, mais elle est partie.

— Partie...

— Oui, et je la remplace.

— Mais où est-elle allée ?

— Jo n'en sais rien.

— Est-elle à Paris ?

— Peut-être à Paris... peut-être à la campagne... je vous répète que je n'en sais rien... Elle m'a vendu sa maison ; elle a touché le prix et elle est partie.

— Avec une jeune fille ?...

— Je ne puis vous dire. Il m'a bien semblé, en effet, voir une jeune fille avec elle, mais je n'en suis pas sûr.

Robert regarda la vieille avec attention. Elle soutint ce regard sans broncher ; seulement son visage, naturellement peu aimable, se rembrunit de plus en plus.

— Il n'y a pas autre chose pour votre service ? demanda-t-elle, et en même temps elle ferma.

Robert et Toni entendirent tourner la clef à l'intérieur.

— Nous sommes joués, fit Robert.

— Ma foi ! mon général, je ne sais plus que penser.

— Je pense, moi, que cette vieille coquine est M^{me} Morin en personne. C'est un coup de Cauville, parbleu !

Robert très agité se promena longtemps devant le mur, il ne pouvait pas se décider à partir.

Au bout de quelques instants, Toni lui dit :

— Qu'allons-nous faire ?

— Il faut que je voie Lucie, absolument, répondit Robert.

Et il continua à se promener de long en large.

— Nous ne pouvons pas toujours rester ici, finit par dire Toni. Cela peut paraître singulier. Voici déjà quelqu'un qui nous observe.

En effet, depuis un moment Toni remarquait la silhouette d'un homme qui s'avavançait dans la ruelle, regardait de leur côté et disparaissait ensuite. Comme il avait recommencé le même manège à trois reprises, Toni s'en aperçut nécessairement.

— Tu as raison, déclara Robert répondant à l'observation de son ordonnance. Viens.

Ils partirent du côté de la gare.

A peine eurent-ils fait quelques pas que Robert se frappa le front.

— Voilà, oui, voilà ce qu'il faut faire, dit-il.

— Quoi donc ?

— Nous allons surveiller la maison, et, à la première sortie de la domestique, avec un peu d'argent, nous saurons à quoi nous en tenir.

— L'idée est bonne, fit Toni. J'allais vous en proposer une autre, passer par-dessus le mur, le soir.

— A la rigueur, on peut employer ces moyens extrêmes. Mais nous sommes en France, où ces plaisanteries peuvent coûter cher.

— Bah ! avec un peu d'adresse...

— Enfin, commençons par mon moyen. Nous verrons le tien plus tard.

Les deux hommes revinrent sur leurs pas.

A l'angle de la ruelle, Toni arrêta son maître.

— L'homme de tout à l'heure, devant la porte.

Robert regarda. Un homme en effet se tenait devant la porte de M^{me} Morin, immobile.

— Qu'est-ce que c'est que cet olibrius ? murmura Robert.

— Il a l'air d'attendre comme nous.

— Avançons.

Dès que Robert et Toni parurent, l'inconnu battit en retraite, mais lentement et en se retournant de temps à autre.

— On dirait un jeune homme, fit Robert.

— Tournure de monsieur, ajouta Toni.

— C'est peut-être un amoureux, s'écria Robert en se frappant le front.

Toni se mit à rire.

— Un amoureux éconduit, un amoureux transi qui prie le vent de porter ses soupirs de l'autre côté du mur et qui adresse ses déclarations aux planches de la porte.

— Il faut s'assurer de cela.

— Comment opérerons-nous?

— Attends... revenons sur nos pas ; laissons-le reprendre son poste et alors avançons si brusquement qu'il n'ait pas le temps de fuir.

Les deux hommes exécutèrent leur plan. Dès qu'ils eurent disparu, le jeune homme fit demi-tour et s'installa, adossé au mur, d'en face, devant la porte de M^{me} Morin.

Tout à coup, les deux individus, qui l'avait déjà forcé à battre en retraite, surgirent dans la ruelle, courant en quelque sorte de son côté.

Le jeune homme, qui n'était autre qu'Edouard comme on l'a deviné, grommela entre ses dents :

— Qu'est-ce que c'est que ces animaux-là?

Et il quitta la place, mais sans se presser.

— Eh monsieur ! monsieur ! cria une voix impérieuse.

Edouard s'arrêta.

— C'est bien à moi qu'ils en veulent, pensa-t-il.

— Monsieur, ne vous sauvez pas, nous voulons vous dire un mot.

Celui qui parlait ainsi était Robert de Selmont.

Edouard attendit.

Dès que Robert et Toni furent assez près pour qu'il pût distinguer leurs traits :

— Voilà une figure que je connais, se dit Edouard en examinant Robert.

Et, de son côté, Robert murmura :

— Où ai-je vu un visage qui ressemble à celui-là ?

Quand ces trois personnages se trouvèrent les uns auprès des autres, ils entamèrent l'entretien en mettant de côté cette préoccupation.

— Monsieur, vous paraissez connaître cette maison ? commença Robert.

— Je la connais en effet, monsieur, répondit Edouard.

— Dans ce cas, monsieur, vous pouvez me donner un renseignement précieux. Est-ce ici qu'habitent une vieille dame appelée M^{me} Morin et une jeune fille qui répond au nom de M^{lle} de Selmont ?

— C'est bien ici.

— Ah ! fit Robert en se tournant du côté de Toni. Tu vois que la vieille coquine mentait.

Edouard examinait les étrangers avec une curiosité qu'on n'aura pas de peine à concevoir.

Soudain Robert lui dit :

— Peut-on vous demander, monsieur, pour quels motifs, connaissant les habitants de cette maison, vous restez à la porte au lieu d'entrer ?

— J'allais vous adresser une question analogue, monsieur, riposta Edouard.

Robert hésita. Il dévisageait le jeune homme dont la mâle beauté et l'air de franchise étaient loin de lui déplaire.

— Moi... moi... c'est différent, dit-il.

— Comment, c'est différent? Que voulez-vous dire?

Robert prit son parti.

— Oui, monsieur, s'écria-t-il, vous, vous m'avez tout l'air d'un amoureux... tandis que moi... je suis le frère de M^{lle} de Selmont.

Edouard fit un bond et poussa un cri :

— Le général Robert!

L'étonnement de Robert ne fut pas moins grand de se voir reconnu à Ville-d'Avray, pour un des chefs de l'insurrection cubaine, que la surprise d'Edouard en trouvant le frère de Lucie consigné à la porte de M^{me} Morin.

— Qui êtes-vous donc? demanda Robert.

— J'étais, il y a trois mois, second à bord du *Tartale*; on m'appelle Edouard Crenancier, du moins, le capitaine Crenancier me fait passer pour son neveu.

Robert lui prit les mains et les lui serra énergiquement.

— Je vous reconnais maintenant, bien que vous ayez changé depuis dix ans. Vous étiez alors le vaillant enfant qui s'est fait blesser en défendant ma pauvre Juliette..., le héros qui a renversé le géant Lambourne...

— C'est moi en effet.

— Eh bien! comment se porte ce bon Crenancier?

— Il est à Paris, avec l'Oncle-Tom.

— M. l'Oncle-Tom! s'écria Toni. Un de mes bons amis.

— Nous irons les voir, déclara Robert. Mais dites-moi un peu, jeune homme, ce que vous faites ici.

Edouard rougit.

— Vraiment, reprit Robert en devenant sérieux, est-ce que vous êtes amoureux de M^{lle} de Selmont?

Edouard ne répondit pas à cette question.

— Je suis en quelque sorte l'enfant adoptif de M^{me} Morin, dit-il.

— Alors pourquoi restez-vous à la porte?

Le jeune homme raconta en quelques mots son histoire, et, sans parler de ses sentiments, ni de ceux de Lucie, il dit comment M. de Cauville, craignant les diversions, avait obtenu qu'on lui fermât la maison.

— Ainsi, dit Robert pourpre de colère, Cauville a formé le projet d'épouser cette enfant!

— Parfaitement.

— Et il lui a fait prendre un engagement?

— Oh oui! mais elle ne le tiendra pas.

— Comment savez-vous cela?

— Elle me l'a dit.

Edouard se mordit les lèvres. Il avait parlé étourdiment.

Robert lui posa la main sur l'épaule.

— Vous êtes un amoureux, vous, dit-il. On vous confie des secrets; on vous

met à la porte, la chose est claire. Et dans ce moment qu'est-ce que vous voulez faire? Pourquoi montez-vous la garde ici?

Moitié souriant, moitié embarrassé, Edouard répondit :

— Je guettais la sortie de la bonne ; j'espère par elle avoir des intelligences dans la place.

— Un amoureux, je le disais bien, milledieux !

Robert regarda Edouard de travers, mais sans colère.

— S'il était né seulement, grogna-t-il entre ses dents.

— Voyons, reprit-il à haute voix, je propose une trêve. Le Cauville est notre ennemi commun. Nous nous allierons contre lui. Dès que j'aurai tiré Lucie de ses mains, par exemple, jeune homme, je vous en prévient, les hostilités recommenceront entre nous...

Toni se pencha à l'oreille d'Edouard.

— Du moment qu'il vous parle sur un pareil ton, elles ne seront pas terribles.

Robert feignit de ne pas avoir entendu.

— Donc, vous avez songé à corrompre la servante, reprit-il. Eh bien, et nous aussi. Je voudrais, dès aujourd'hui, faire savoir à ma sœur que je veille sur elle.

— C'est impossible. M^{lle} de Selmont est à Paris où elle restera peut-être deux jours. M^{me} Pénaire est venue la chercher ce matin.

Robert réfléchit un moment.

— Dans ce cas, dit-il, nous n'avons rien à faire ici pendant deux jours. Rentrons à Paris ensemble. Nous finirons la journée avec Crenancier et nous concerterons un plan en route.

— J'aurais cependant bien voulu voir Marguerite avant de partir.

— Qui appelez-vous Marguerite ?

— La servante de M^{me} Morin. C'est une bonne fille qui m'est dévouée...

— Chut ! fit Toni. Voici l'oiseau...

Robert et Toni s'effacèrent le long du mur pendant qu'une personne poussait la porte de l'intérieur avec précaution.

Peu à peu elle tourna sur ses gonds et Marguerite se trouva nez à nez avec Edouard.

— Ils ne sont plus là, dit la servante en s'efforçant d'avancer pour regarder dans la ruelle.

Mais Edouard l'en empêcha ; il la retint amicalement et lui demanda :

— De qui parles-tu ?

— De deux individus qui se sont présentés tout à l'heure et à qui j'ai dit, par ordre de madame, que nous n'habitons pas ici.

— Ils ne sont pas là, ma bonne Marguerite. Mais toi, en ce moment, où vas-tu ?

— Je regardais si je vous apercevais... J'avais dans l'idée que vous ne deviez pas être loin...

— Tu ne te trompais pas...

— J'ai profité de ce que madame est enfermée dans sa chambre... Ah ! monsieur Edouard, qu'est-ce qui s'est donc passé ? Savez-vous bien que j'ai l'ordre de ne pas plus vous laisser entrer que les autres ?

— Hélas ! ma bonne Marguerite, je m'en doute... Mais, voyons, tu m'as toujours témoigné de l'affection... Tu ne refuseras pas de me rendre service ?

— Dam ! ça dépend du service.

— Tu te chargeras bien, par exemple, de raconter à M^{lle} Lucie comment j'ai été congédié...

— Oh ! vous pouvez y compter... J'ai bien vu que vous aimiez mademoiselle. Bien sûr, je prendrai plutôt vos intérêts que ceux de ce marquis...

— Et tu en seras récompensée, fit Édouard en mettant deux louis dans la main de la servante.

Tu te chargeras bien aussi de lui remettre un billet ? Oui, n'est-ce pas ? Il faut convenir d'un lieu de rendez-vous, d'une heure où je pourrai te rencontrer...

Marguerite interrompit Édouard en donnant des signes de terreur.

— Oh ! la folle ! la folle ! cria-t-elle. Elle me fait peur. Je ne puis pas la voir. Entrez dans le jardin, monsieur Edouard. Vous partirez quand elle sera passée.

La femme qu'Édouard avait remarquée à plusieurs reprises autour de la maison de M^{me} Morin venait en effet de surgir à quelques pas. Elle avait, comme d'habitude, une capuche noire sur la tête et dans l'ombre on voyait étinceler ses yeux où brûlait la fièvre.

Elle aperçut Édouard au moment où, attiré par Marguerite, il entra dans le jardin.

La folle s'arrêta devant la porte sans remarquer la présence de Robert et de Toni.

— Charles ! Charles ! dit-elle à mi-voix. Pourquoi te caches-tu toujours dans cette maison ? Tu ne voudras donc jamais me reconnaître ?

Elle resta un instant immobile, secoua la tête d'un air de désespoir, et lentement lentement, se remit en marche.

Robert de Selmont et son ordonnance la regardèrent s'éloigner sans prononcer un mot.

C'est seulement lorsqu'elle fut éloignée que Toni dit à son maître en portant la main à son front :

— Ça doit être détraqué.

Robert fit un geste qui signifiait : probablement. Mais son attention fut bientôt ramenée à l'objet qui l'intéressait.

La porte du jardin se rouvrit et Édouard parut.

Il mit un doigt sur ses lèvres.

— Partons, fit-il.

Les trois hommes prirent la direction de la gare.

A quelque distance, Édouard dit :



— Quel est ce Charles dont vous parlez, ma pauvre femme? (Page 483.)

— Je n'ai que le temps de fuir. M^{me} Morin était descendue au jardin. Heureusement elle me tournait le dos et n'a pu me voir. Eh bien, messieurs, nous avons maintenant une alliée dans la maison. De neuf heures à dix, Marguerite sort pour faire son marché. Je la rencontrerai sur la place. Elle se chargera de mes lettres et des réponses de M^{lle} Lucie.

— Et des miennes? demanda Robert.

— Des vôtres! fit Edouard. Vous les mettrez dans les mêmes enveloppes que les miennes.

— Oh ! marquis ! marquis ! dit Robert. Nous aurons un autre compte à régler un de ces jours.

Et mentalement Robert de Selmont portait au passif de son beau-frère les compromissions auxquelles les circonstances le réduisaient à recourir avec ce jeune homme sans fortune et sans nom, et cependant assez hardi pour porter ses vues sur une Selmont. Robert avait des idées libérales ; mais on a beau être affranchi des préjugés courants, en théorie, dans la pratique il reste toujours un vieux levain d'orgueil aristocratique quand on est né dans certains milieux.

— S'il avait seulement le plus petit bout de nom, se disait Robert en regardant Edouard à la dérobée. Elle est riche pour deux.

CHAPITRE X

L'idée fixe.



La folle avait continué son chemin, parlant tout à tour entre ses dents et à haute voix, répétant son appel monotone et sa plainte douloureuse, parfois s'arrêtant pour gesticuler, parfois précipitant sa marche.

— Charles ! Charles ! disait-elle. Tu ne me reconnais donc plus ? Tu ne veux pas me reconnaître ? Pourquoi te caches-tu de moi ? Je le vois bien maintenant... C'est ton fils que tu cherches. Tu ne me pardonnes pas de l'avoir perdu... Mais ce n'est pas ma faute, Charles, je te le jure. C'est la femme qui l'a emporté... oui, dans la voiture... Il y a longtemps de cela, six mois, vingt ans... Est-ce que je sais, moi?... Ce n'est pas ma faute... Oh non !... J'ai assez couru pour rattraper la voiture... Toujours, toujours devant moi... Mais parle-moi, reconnais-moi... Ne te cache pas dans cette horrible maison... Oui, dis-moi un mot... Dis-moi que tu aimes encore la pauvre Lucienne... Et je repartirai à la recherche de ton fils... Je le trouverai... Charles ! Charles !

Elle divaguait ainsi, en proie au délire, sans voir personne, lorsqu'une voix, en retentissant auprès d'elle, la fit tressaillir.

— Quel est ce Charles dont vous parlez, ma pauvre femme ? avait dit cette voix.

La folle leva la tête et aperçut deux hommes qu'elle examina avec une attention, interrompue par des accès d'égarement ; mais l'attention finissait par reprendre le dessus.

De ces deux inconnus, l'un était un homme de cinquante ans à peu près, de taille moyenne, trapu, vigoureux ; sa physionomie énergique et ouverte avait un caractère de sévérité corrigé par la douceur du regard. L'autre était un vieillard septuagénaire, droit, sec ; malgré la barbe et les cheveux d'une blancheur éclatante, à l'expression rude de son visage, animé par des yeux d'une vivacité étonnante, on voyait que ni l'âge, ni les épreuves de la vie n'avaient eu de prise sérieuse sur ce tempérament bien trempé, sur cette âme énergique. Les années avaient sillonné cette tête de rides, elles l'avaient couverte de neige ; mais leur œuvre de destruction ne s'était exercée qu'à la surface et n'avait pu pénétrer cette nature où le limon humain avait été mêlé d'acier.

Les deux hommes, par leur mise, paraissaient appartenir à la petite bourgeoisie où se confondent l'élément commercial et l'élément industriel, boutiquiers, fabricants en chambre, artisans aisés et artistes en quête de notoriété.

La rue dans laquelle ils venaient de se rencontrer avec la folle aboutissait au parc de Saint-Cloud ; elle ressemblait à une allée à travers des villas et des jardins.

Le temps était très beau ; le brouillard du matin s'était levé et se massait sur l'azur du ciel en longues colonnes de nuées ; le soleil d'automne, si doux à la vue, avait réchauffé l'atmosphère. Les deux promeneurs marchaient sans se hâter, jouissant d'une dernière éclaircie de la belle saison. Évidemment, ils allaient sans but devant eux, comme deux bourgeois, partis le matin de Paris, en se disant :

— Voilà encore un beau dimanche, nous allons le passer à la campagne.

Le hasard de la promenade les avait conduits sur la route de la folle.

Ils avaient vu de loin sa silhouette noire se découper dans l'air lumineux. Ses gestes les avaient intrigués. Ils s'étaient approchés d'elle pendant une de ses haltes et ils l'avaient écoutée sans qu'elle les aperçût.

C'est en réponse à son dernier appel que le moins âgé des deux hommes avait demandé :

— Quel est ce Charles dont vous parlez, ma pauvre femme ?

Elle ne répondit pas immédiatement ; le vieillard en profita pour dire tout bas à son compagnon :

— Remarquez-vous ces yeux ?

Tout à coup la folle posa la main sur le bras du promeneur qui l'avait interpellée.

— Je vois bien maintenant que vous connaissez Charles, dit-elle. Voulez-vous être mon ami ? Puisque vous avez de l'influence sur lui, vous lui parlerez. Il est si dur avec moi à présent. Il refuse de me reconnaître. Suivez-moi, je sais où il est. Je l'ai vu entrer dans la maison... Oh ! l'affreuse maison ! A mon approche, on ferme les portes... On ne veut pas que Charles me reconnaisse... Et pourtant Charles est mon époux..., Oh ! cette maison !... Elle lui portera malheur, vous verrez... Mon bon monsieur, venez avec moi, venez dire à Charles qu'il doit me pardonner, que ce n'est pas de ma faute si je n'ai plus son fils... On me l'a volé... La femme !... la

voiture !... J'ai bien couru, allez, pour les rejoindre... Mais que Charles consente à me reconnaître, et je recommencerai mes recherches...

Le vieillard baissa la voix et murmura dans l'oreille de son compagnon :

— Je ne sais pourquoi, la vue et les paroles de cette malheureuse m'émeuvent singulièrement.

Si bas qu'il eût parlé, le son de sa voix avait frappé la folle. Elle tressaillit et se pencha comme pour saisir un bruit lointain.

Le moins âgé des deux promeneurs paraissait lui-même étrangement troublé.

— Ce Charles, qui ne veut pas vous reconnaître, il porte un autre nom ? demanda-t-il.

— Un autre nom ! répéta la folle.

— Sans doute, un nom de famille. Est-ce qu'il ne s'appelait pas Le...

— Lemonnier ! s'écria-t-elle, Charles Lemonnier ! Vous voyez bien que vous le connaissez.

Les deux hommes se regardèrent en proie à une émotion indicible !

— Marcel, est-ce que ce serait ?... commença le vieillard.

Mais la folle ne lui donna pas le temps d'achever.

— Marcel ! dit-elle. J'ai eu un ami de ce nom...

Les yeux de l'homme se remplirent de larmes.

— Vous êtes Lucienne Damel, s'écria-t-il et je suis votre ami Marcel.

L'homme fit un mouvement comme pour l'embrasser.

— Cela est vrai, je suis Lucienne, dit-elle en le repoussant et en le considérant avec méfiance ; et vous, vous ressemblez à Marcel. Mais vous n'êtes pas Marcel. Il est plus jeune...

— Hélas ! il y a vingt-trois ans...

Tout à coup, le vieillard, que des sentiments tumultueux avaient paralysé pendant un moment, prit les mains de la folle.

— Et moi, Lucienne, est-ce que tu ne me reconnais pas ? Est-ce que tu ne reconnais pas ton père ?

Que se produisit-il dans cette pauvre tête ? Les paroles du vieillard passèrent comme un souffle d'ouragan, parmi les lambeaux de pensées et les débris de souvenirs dont était encombré cet esprit malade. Elle éprouva un tressaillement général. Cette voix connue avait réveillé en elle d'anciennes impressions. Ses lèvres tremblèrent, elle essaya de parler, sans y réussir d'abord ; des larmes coulèrent sur ses joues.

— Mon père ! mon père ! balbutia-t-elle.

— Oui, c'est moi, reprit le vieillard en l'embrassant.

Elle se laissa faire avec étonnement.

— Ah ! pauvre Lucienne ! dit le vieux Damel. Car c'est bien elle ; il n'y a pas à en douter. Après tant d'années, dans quel état la trouvons-nous ?

Marcel secoua la tête avec une profonde tristesse.

— Voilà l'explication de sa disparition immédiate, dit-il en se touchant le front. Elle a perdu subitement toute mémoire, toute raison.

— Mais pourquoi? mais comment?

— Nous le saurons peut-être un jour. D'après les paroles décousues qu'elle nous a adressées, on peut présumer que ce malheur est arrivé quand on lui a volé son enfant.

— L'infortunée!

— Déjà la disparition ou la fuite de Charles, avait profondément ébranlé sa nature délicate. La perte de son fils aura été le dernier coup pour elle.

— Quand pourrons-nous pénétrer ce mystère?

La folle les écoutait et les examinait, elle ne les entendait pas, car ils se parlaient à l'oreille; mais elle était visiblement intéressée. Peu à peu, ses traits se détendaient, reprenant leur expression ordinaire de douceur triste. Ce travail fut assez rapide et il entraîna de tels changements dans sa physionomie que Marcel s'écria :

— Maintenant la reconnaissez-vous?

— Oui, c'est bien elle, dit le vieillard. Mais quels ravages la douleur lui a causés! Elle, jadis si mignonne, si jolie!

La folle lui prit la main avec un geste affectueux.

— Ah! monsieur, comme vous ressemblez à mon père lit-elle. Non, n'essayez pas de me tromper... Je sais que vous n'êtes pas mon père. Mon père n'est pas si vieux... Il n'a pas cette barbe et ces cheveux blancs. Je vois bien quel sentiment de bienveillance pour la pauvre Lucienne vous inspire... Vous voudriez lui persuader que son père lui pardonne... Hélas! il est comme Charles, il ne me pardonnera jamais d'avoir perdu l'enfant... Si du moins il voulait me reconnaître!...

— Mais je suis ton père, Lucienne, ton père bien changé, sans doute, bien vieilli... Hélas! tant d'années ont passé depuis que nous sommes séparés.

La folle secoua la tête.

— Non, vous, vous ne me tromperez pas... Il y a des moments, je le sais, où il me semble qu'un temps long... long... long... s'est écoulé depuis le jour où l'on a emporté mon enfant... Mais c'est une illusion de mon pauvre esprit... car je puis vous confier cela, à vous, mes bons messieurs, il y a des moments où toute lumière s'éteint en moi... Je combats cette chimère... vous me rendriez un mauvais service en le ménageant... Oh! non, il n'y a pas longtemps que ce malheur est arrivé... J'ai revu Charles... Je l'ai revu encore aujourd'hui... Il est toujours beau... il m'a paru jeune comme autrefois...

Comme autrefois! répéta la folle en souriant. Vous le voyez c'est plus fort que moi... Oui, j'ai revu mon Charles... Oh! le cœur m'a battu avec violence... Mais il ne veut pas me parler... Dès qu'il m'aperçoit, il court se cacher dans une maison... Oh! je la connais bien, cette maison... Je la hais cette maison!... Je vous dis qu'il arrivera malheur à Charles, s'il continue à la fréquenter... Elle s'é-

croulera sur lui... Elle est pleine de fantômes qui me haïssent... Je les ai guettés... Parfois, lorsque la porte du jardin s'entr'ouvre, j'en aperçois... Il y en a un surtout qui ressemble à une vieille femme, il est plus affreux que les autres... Mes bons messieurs, puisque vous êtes bons pour moi, il faut que vous m'aidiez à retirer Charles de leurs griffes...

— Voyons, Lucienne, tu ne vois pas que voilà ton vieux père... Et ton vieil ami Marcel...

La folle sourit avec une grande douceur.

— N'essayez pas de me tromper, dit-elle. Vous n'êtes ni mon père, ni Marcel. Ils ont fait comme Charles, mon père et Marcel... Quand ils ont su que j'avais perdu l'enfant, ils m'ont fuie, et, s'ils étaient là, ils refuseraient de me parler... Mais vous, je le vois bien, vous éprouvez de la pitié pour moi... Vous êtes probablement des esprits, mais de bons esprits...

Marcel et le père Damel échangèrent un regard plein de tristesse.

— Eh bien, soit!, dit Marcel, nous sommes de bons esprits. Mais vous avez confiance en nous, n'est-ce pas, Lucienne?

— Sans doute! sans doute! dit la folle.

— Alors, vous voudrez bien nous conduire à la maison que vous habitez.

— Non, je préfère vous mener à celle où Charles est caché.

— Nous irons plus tard. Maintenant ce serait inutile. Le plus pressé est de nous rendre à votre demeure.

La folle réfléchit un moment.

— Je le veux bien, dit-elle, j'ai confiance en vous.

Elle les conduisit dans le village à une assez grande distance de l'endroit où elle les avait rencontrés.

Tout à coup, comme ils approchaient d'une ruelle, des cris éclatèrent :

— Voilà la Germaine! voilà la Germaine!

Des femmes s'approchèrent de la folle, et l'une d'elles la prit assez rudement par le bras en disant :

— D'où venez-vous encore? Vous ne voulez donc plus être raisonnable? Allez! rentrez... voyez dans quel état vous vous mettez.

— Vous connaissez cette femme? demanda le père Damel.

— Pardine! si j'la connaissions, dit une autre commère. J'la connaissions depuis plus de vingt ans. C'est nous, not' homme et moi, qui l'ons amenée dans le pays, chez la cousine Catherine.

— Et d'où l'avez-vous amenée? demanda Marcel.

— Et d'Octeville donc, en Normandie.

Marcel retint cette femme un peu en arrière, tandis que sa cousine, l'ancienne bonne de Rosalie, Catherine, la veuve du jardinier Léonard, marchait devant avec la folle qui se laissait entraîner sans rien dire.

— Cette pauvre folle, qu'un hasard extraordinaire vient de nous faire rencontrer, est la fille de mon ami, qu'il a perdue il y a vingt-trois ans, dit Marcel.

— Ah bah ! fit la femme.

— Nous vous raconterons son histoire et vous nous direz comment vous l'avez trouvée.

La maison de M^{me} Léonard était située au bout de la ruelle, à l'extrémité de vastes terrains livrés à la culture maraîchère. C'était une habitation de paysans, mais de paysans à leur aise. Comme le lecteur le sait, Catherine ayant perdu son mari de bonne heure et ne se souciant probablement pas de se remarier, avait fait venir sa sœur et son beau-frère d'Octeville où ils exploitaient une petite ferme. Les offres de la veuve Léonard les ayant séduits, ils avaient quitté la Normandie et ils étaient arrivés avec la Germaine, ainsi qu'ils appelaient la folle, que le lecteur a depuis longtemps reconnue pour Lucienne Damel.

Dès que le groupe, formé par celle-ci et ses divers compagnons, fut entré dans la maison, Catherine lâcha la folle et s'occupa de fermer la porte solidement.

Lucienne disparut aussitôt dans l'intérieur de l'habitation.

— Vous ne craignez pas qu'elle s'enfuie ? demanda le père Damel déjà inquiet.

— Soyez tranquille, monsieur, on peut la laisser libre ici tant qu'on veut, du moins tant que la porte restera fermée. Elle ne va plus chercher à fuir avant demain.

— Mais vous n'avez pas peur que dans un accès...

— Peur d'elle ? Oh ! la pauvre créature du bon Dieu ! Elle n'a jamais fait de mal seulement à une souris. Elle n'est pas méchante.

— C'est-y de la Germaine qu'on parle ici ? s'écria une voix derrière Marcel et le père Damel.

— Tout juste, not' homme, répondit la sœur de Catherine.

Le vieux Damel et Marcel, en se retournant, se trouvèrent nez à nez avec un paysan d'une cinquantaine d'années, à la physionomie franche et honnête.

— C'est mon beau-frère Gaillot, expliqua M^{me} Léonard.

— Bonjour la société, dit Gaillot. Vous parlez de la Germaine, pas vrai et vous demandez si elle est méchante. C'est vrai qu'elle est un peu toquée. Encore ça ne lui prend pas trop souvent. Mais pour le courage au travail, pour la douceur, pour les soins à donner aux bêtes ou aux enfants, j'en ons jamais connu de semblable.

— Eh bien, not' homme, tu ne sais pas ?

— Quoi donc ?

— Voilà monsieur qui dit comme ça qu'il est le père de la Germaine.

Le paysan retira son bonnet de coton bleu.

— Pas possible ! fit-il.

— Hélas ! murmura le vieux Damel. Le hasard nous a mis en présence et quelques mots qu'elle a prononcés me l'ont fait reconnaître.

Gaillot baissa la voix.

— C'est-y que vous savez quel est ce Charles, dont elle parle sans cesse?

— C'était son mari,

— Et ce Dam... Dami... Damé?...

— Damel?

— Oui, Damel, c'est bien ça. ..

— Ce Damel, c'est moi.

— Il y en a encore un autre dont elle prononce le nom quelquefois.

— Marcel peut-être ?

— Justement.

Le vieux Damel montra son compagnon.

— C'est un vieil ami, le voici.

— Et puis, la voiture, la vieille dame, et l'enfant, qui reviennent encore dans ses lubies, savez-vous ce que c'est ?

— Oui, répondit Marcel, sa folie date probablement de l'événement auquel elle fait alors allusion. En deux mots, son mari avait disparu ; elle était plongée dans un chagrin profond, quand un mois après, une vieille dame est venue la chercher avec son enfant, un beau petit garçon de quelques mois, soi-disant de la part de son mari... elle monta dans une voiture avec cette vieille dame... et depuis lors nous n'en avons plus entendu parler.

— On lui aura volé son enfant ! s'écria la femme de Gaillot.

— Elle le nourrissait peut-être ? demanda Catherine.

— Elle le nourrissait en effet.

— Alors la révolution... le lait... c'est ça qu'elle est devenue folle, ajouta la veuve Léonard.

— Mais vous, comment l'avez-vous rencontrée ? demanda Marcel aux Gaillot.

— Si vous voulez bien vous asseoir un moment à la maison, nous casserons une croûte et nous causerons à notre aise, proposa Gaillot.

Jusqu'alors, en effet, les personnages de cette scène s'entretenaient dans une cour pratiquée entre les terrains en culture et la maison. Sur l'invitation du bonhomme, ils entrèrent dans une pièce qui servait de salle à manger.

M^{me} Léonard alla chercher du vin ; M^{me} Gaillot apporta un jambon et du fromage et la conversation reprit :

— C'est bien étonnant, tout de même, que vous ayez rencontré la Germaine, fit le paysan.

— Je la croyais morte depuis longtemps, répliqua le vieux Damel. Pendant les premières années, nous l'avons cherchée, je vous en réponds. On ne voyait que nous à la préfecture de police. Songez donc qu'il s'agissait de la disparition de trois personnes, le père, la mère, l'enfant. On n'en trouva pas la moindre trace. La police les croyait partis pour l'Amérique. Mais pourquoi seraient-ils allés en Amérique ? Pourquoi ne nous auraient-ils pas prévenus ? Pourquoi ne nous écrivaient-ils pas ? Ça ne se soutenait pas. Et cependant il fallait bien trouver une explication. Toutes



... La folle donnait à manger à la basse-cour, coqs, poules, canards, poussins se pressaient autour d'elle, criant et piaillant. (Page 490.)

les fois qu'on découvrait un cadavre dont on ne pouvait constater l'identité, on me faisait appeler...

— Oh ben merci ! murmura la veuve Léonard. Ça n'était pas gai.

— Oh non ! reprit Damel, c'était bien dur même. Heureusement mon vieil ami Marcel m'accompagnait. Au premier coup d'œil, je voyais bien que ce n'était pas elle. Et ainsi le temps passait, et le mystère de cette disparition s'obscurcissait. Ma pauvre femme, sa mère, n'y résista pas... Dans l'année, elle mourut de chagrin...

Le vieillard se tut et tout le monde resta silencieux un moment.

— Tenez, s'écria tout à coup Gaillot, la voyez-vous, Germaine, la voyez-vous?

Ils regardèrent dans la cour. La folle donnait à manger à la basse-cour ; coqs, poules, canards, poussins se pressaient autour d'elle, criant et piaillant. Elle leur parlait avec douceur en leur jetant de la graine et des débris de pain. Sa physiologie était complètement apaisée. Elle avait repris ses occupations et ne paraissait plus se souvenir des chimères qui l'agitaient quelques instants auparavant.

— La voilà comme à l'ordinaire, dit Gaillot.

— Ses accès lui prennent souvent ? demanda Marcel.

— Ma foi non, bien rarement au contraire, répondit le paysan. Quand elle a été remise de sa maladie, car elle était bien malade au moment où nous l'avons trouvée, elle est tombée dans une tristesse profonde. C'était la croix et la bannière pour lui arracher un mot. D'ailleurs, douce et obéissante, mais quasiment une muette. Ça a duré un an. Puis, elle s'est peu à peu mise à parler et même assez raisonnablement. Elle avait alors trois manies. Quand il passait une voiture de maître dans le pays et qu'elle l'apercevait, on avait toutes les peines du monde à l'empêcher de courir après. Une autre marotte, mais pas dangereuse celle-là, c'était de regarder tous les enfants au maillot, comme si elle espérait retrouver un enfant perdu... c'est ce qui nous a donné à penser qu'elle était devenue folle après la mort de quelque enfant. Enfin sa troisième manie, c'était de s'en aller droit devant elle jusqu'à la mer, et il n'y a pas loin depuis Octeville, en appelant Charles... Mais ça ne lui prenait pas souvent. La seule fois qu'elle nous a donné de l'inquiétude, tu te rappelles de ça, la mère...

— Pardine ! fit M^{me} Gaillot.

— C'était un soir. La Germaine avait entendu de loin une voiture et elle avait couru au-devant. Une vieille dame et un petit garçon, qui se rendaient au château de Cauville, tout près, étaient descendus de la voiture pour monter à pied la côte, en sortant du village. Je n'savons point quelle lubie passa par la tête de la folle. Mais elle s'était jetée sur la vieille dame et elle ne voulait pas la lâcher... Elle, si inoffensive à l'ordinaire...

— Vous n'avez pas revu cette vieille dame ?

— Pour sûr non. C'est des amis du marquis de Cauville. Vous pensez bien que nous n'connaissons point ça.

— Et comment cette vieille dame échappa-t-elle à la folle ?

— Grâce à nous ! Je m'méfions de quelque coup d'sa tête. N'voyant plus la Germaine à la maison, nous y l'à partis sur la grand'route, ma femme et moi, et nous arrivons juste à temps pour la tirer des mains de la Germaine... Et elle la serrait dur, allez ! Depuis cette rencontre-là, la Germaine était redevenue calme. Quand nous avons quitté Octeville pour venir ici, elle n'était quasiment plus folle du tout... C'est la meilleure servante, la plus active, la plus soigneuse, la plus douce de la terre... Nous sommes ici depuis sept ans... La Germaine n'avait plus

donné aucun signe de dérangement... sauf bien entendu de marmotter par-ci par-là entre ses dents, et de ne pas pouvoir se rappeler ni son nom, ni son passé... Quand tout à coup, il n'y a pas quinze jours, voilà ses grandes folies qui lui reprennent... On n'peut plus la tenir à la maison... De jour, de nuit, elle veut courir... Elle prétend qu'elle a revu son Charles, qu'elle connaît la maison où il est et cent autres bêtises... Ce que c'est que d'nous, pourtant!

— Pourquoi l'appellez-vous la Germaine? demanda Marcel.

— J'vas vous dire, répondit M^{me} Gaillot à qui la langue démangeait de parler à son tour. Quand nous nous sommes décidés à la garder chez nous, il a bien fallu lui donner un nom, puisque nous ne savions pas le sien et qu'elle refusait de le dire... P't'être bien, la pauvre créature! parce qu'elle ne se le rappelait point... Or, j'avions fait une croix sur le calendrier le jour qu'elle est entrée à la maison... C'était un 15 juin, le jour de la sainte Germaine... J'avons appelée Germaine.

— Et maintenant, racontez-nous comment vous l'avez trouvée? demanda le vieux Daniel qui, pendant la conversation, ne perdait pas la folle de vue, car elle était restée dans la cour, allant et venant pour les soins de la maison.

Le père Gaillot répondit :

— Il y a vingt-trois ans, au 15 juin dernier... nous étions nouvellement mariés et nouvellement installés dans notre ferme d'Octeville... Je m'souvenons d'ça, comme si c'était hier. Vers le matin, au petit jour, ma femme me pousse et me dit : Pierre, entends-tu gémir dehors? Je m'éveille et j'écoute. C'était vrai; quelqu'un à notre porte gémissait. S'il avait fait nuit, dà! j'aurais pas été trop rassuré, d'autant plus que not'chien n'aboyait pas. Pourtant, m'semblait bien que le chien mêlait des cris plaintifs aux gémissements qu'ma femme avait entendus la première. Comme il faisait p'tit jour, j'n'avions plus rien à craindre des esprits. J'me lève, j'm'habille à la hâte: j'ouvre la porte et qu'est-ce que j'vois? Sur l'bord du chemin, qui passait devant chez nous, une pauvre jeune femme couchée et not'chien qui lui léchait les mains et la figure... C'est p't'être bien c't'action du chien qui m'a décidé à en avoir pitié. Un chrétien pourtant n'doit pas être plus dur qu'une bête. La pauvre créature! ses vêtements étaient couverts de poussière et déchirés de tous les côtés; ses bottines étaient cassées et l'on voyait ses pauvres pieds en sang... Le chagrin, la fatigue, la maladie, et comme j'ai vu après, la folie avaient ravagé son visage, encore mignon tout plein, cependant, et tout couvert par une abondance de cheveux blonds... Ous qu'ils sont à cte heure tes cheveux blonds, ma pauvre Germaine?... J'appelle ma femme... Elle a toujours eu bon cœur, la Victoire. Aussi, quand elle vit cte grande pitié, elle se mit à pleurer et me dit : Mon homme, nous n'pouvons point laisser cte pauvre femme comme ça. C'était bien mon avis. Nous lui parlâmes; elle ne nous répondit pas. Nous la soulevâmes par les bras; elle se laissa faire. Justement, nous avions deux lits à la maison... Nous portâmes cte pauvre malheureuse dans le lit dont nous ne nous servions point... Nous espérions qu'après un peu de repos, elle serait en état de nous dire qui elle

était et ce qui lui était arrivé. Va te promener ! Voilà la fièvre, le délire qui lui prennent... impossible d'en tirer un mot... Nous nous trouvons bien embarrassés... Le maire d'Octeville, à qui j'étais-t-aller conter l'aventure, nous propose de l'envoyer à l'hospice du Havre. J'accepte l'idée comme vous pensez... Mais le docteur qui se trouvait là fait observer qu'il faut savoir si on voudra la recevoir. Le maire envoie un exprès au Havre... Pendant ce temps-là, le médecin vient à la maison et examine la malade... Elle ne résistera pas au transport, dit-il. Nous nous regardions, ma femme et moi... Que faire ? Nous ne pouvions pourtant pas soigner une étrangère... Sur ces entrefaites, l'exprès revient et nous annonce que l'on refuse de prendre les malades d'Octeville au Havre... Là-dessus, le docteur et le maire s'en vont, nous laissant nous arranger comme nous pourrons... J'ai fait encore deux ou trois démarches ; j'avoue, car je trouvais la charge lourde... j'eus parler au curé, aux gendarmes... On n'me disait point oui ; on n'me disait point non... On m'répétait les paroles du docteur : qu'un déplacement tuerait la malade... Un moment, j'eus qu'les sœurs d'Octeville s'en chargeraient et elles s'en seraient chargées sans doute si j'avais insisté... Elles se consultèrent ; elles se dirent qu'c'était pêtre une femme d'mauvaise vie... Finalement j'dis à ma pauvre femme : Gardons-la toujours ; on verra après. Faut pas s'plaindre ; le médecin vint la voir, les sœurs nous donnèrent des médicaments, tout ça pour rien... Enfin, elle put se lever, mais si changée, bon Dieu ! mes bonnes gens ! qu'on en aurait pleuré... Elle restait immobile, sans prononcer un mot, des journées entières, bien complaisante par exemple avec les animaux et les enfants... Ma femme lui avait prêté d'vieux habits... Un beau jour, elle s'mit à la besogne, soignant les bêtes, travaillant au ménage, comme une vraie servante... Et ma foi ! la chose a continué vingt-trois ans... D'autant plus qu'on a eu beau chercher, interroger, on n'a jamais pu savoir qui elle était... Peu à peu, nous nous sommes faits à elle... Il nous semble à présent qu'elle est de la famille... Il y a des moments où j'crois qu'elle est née comme ça... Quand ma belle-sœur nous a demandé de quitter Octeville pour soigner son bien ici, l'idée d'nous séparer d'elle ne nous est point même venue...

Le vieux Damel prit la main du père Gaillot et la serra avec effusion.

— Merci... merci..., dit-il. Vous êtes de braves gens.

— Et voilà l'histoire ! conclut le paysan.

En ce moment, Lucienne entra dans la salle. Tout le monde se tut, curieux de voir ce qu'elle allait faire.

Elle se tenait immobile, près de la porte, les yeux fixés sur Damel et Marcel, attentive et sérieuse.

— Eh bien, Lucienne, est-ce que tu ne me reconnais pas ? dit Damel.

La folle répéta :

— Lucienne !... Lucienne !...

Puis, elle ajouta :

— C'est vrai, on m'a appelée comme ça autrefois. Mon père, ma mère, mon Charles m'appelaient Lucienne...

— Mais ton père, c'est moi.

La folle secoua la tête :

— Non, non, vous n'êtes pas mon père. Vous êtes un esprit qui lui ressemble... Mais vous ne me faites pas peur, vous. Ce n'est pas comme ceux qui gardent Charles... dans la maison...

— Eh bien, dit Marcel, il faut partir, vous en aller bien loin de cette maison... Voulez-vous venir avec nous ?

— Non, répondit Lucienne.

— Pourtant...

— Non, il faut que je reste ici, déclara la folle, maintenant que je sais où est Charles, je ne peux plus m'en aller. Je dois veiller sur lui. Il faut que je l'arrache à la mauvaise femme, aux méchants esprits qui hantent la maison... là-haut.

— Est-ce que vous voulez l'emmener ? demanda la femme Gaillot.

— Dame !...

— C'est qu'elle ne nous gêne point... D'ailleurs, vous voyez bien qu'elle ne voudra pas vous suivre...

— Faudrait au moins l'accoutumer à c'te idée-là, reprit le paysan.

Les deux amis se regardèrent, hésitants.

— Les observations de ces braves gens me paraissent raisonnables... Il serait imprudent de les contrarier, déclara Marcel. Elle est aussi bien ici que possible. Pourquoi ne pas l'y laisser ? Maintenant que nous savons où elle est, nous viendrons la voir souvent. Alors, elle s'accoutumera peu à peu à notre présence, et, qui sait ? peut-être qu'insensiblement la mémoire lui reviendra.

— A la bonne heure, voilà une bonne idée ! s'écria le père Gaillot.

— Mais, fit Damel en regardant M^{mo} Léonard, des visites aussi fréquentes pourront bien gêner...

— Ah ! par exemple, dit la Catherine, y pensez-vous... Les amis de la pauvre Germaine sont nos amis.

Marcel et Damel passèrent la journée à Ville-d'Avray, dans la famille où Lucienne avait trouvé un asile. Ils admirèrent son activité, sa patience. Elle payait largement l'hospitalité qu'on lui avait donnée. Par moments, ils s'étonnaient de la justesse de ses observations sur les choses du ménage. Aucune personne, douée de raison, ne pouvait agir ou parler plus sensément.

Néanmoins, Gaillot et sa femme hochaient la tête d'un air inquiet.

— Elle n'est toujours pas dans son état ordinaire, dit le paysan. Examinez comme ses yeux brillent ! Remarquez comme elle écoute ! Elle est poursuivie par son idée fixe, voyez-vous ; on aura beau faire, elle courra les champs avant longtemps. Il vaut mieux que ce soit à Ville-d'Avray qu'à Paris. Au moins, elle se retrouvera toujours.

Cette raison mit fin à toute hésitation de la part du vieux Damel. Il renonça, du moins pour le moment, à emmener sa fille avec lui.

Quand, le soir, Marcel et lui s'en retournèrent, le vieillard avait le cœur gros.

— Je ne sais pas, disait-il à son ami, si je ne suis pas plus triste que ce matin.

— Allons ! mon vieux, du courage ! lui répondit Marcel. Un bonheur ne vient pas plus seul qu'un malheur. C'est un bonheur d'avoir retrouvé Lucienne, même folle. Maintenant j'espère tout. Nous retrouverons peut-être Charles, nous retrouverons peut-être son fils...

— Oh ! tais-toi !...

— Qui sait ! D'abord, moi, je suis curieux de voir cette maison dont Lucienne parle avec tant d'insistance. Les fous se laissent guider parfois par des instincts qui déconcertent tous les calculs de la raison... Il n'y a peut-être rien dans cette maison, mais il y a peut-être quelque chose...

Damel haussa les épaules.

— Marcel, tu m'étonnes... songe donc ! Elle dit qu'elle a revu son Charles toujours jeune, toujours beau... après vingt-trois ans.

— N'importe ! Il faudra voir, à notre prochaine sortie, dans huit jours.

CHAPITRE XI

Une bonne fortune.

Nous n'essayerons pas de décrire les transports de Crenancier à l'aspect de Robert de Selmont, ni la joie de l'Oncle-Tom en reconnaissant son vieil ami de la place Maubert, Toni Moblot.

— Est-ce que vous êtes pour longtemps à Paris, monsieur Robert ? demanda Crenancier.

— Je n'en sais rien. Tout dépend des événements... Je suis venu pour m'occuper de l'avenir de ma jeune sœur... Si je puis seulement la soustraire à la tutelle du marquis de Cauville et la marier convenablement...

— Aïe ! aïe ! fit le capitaine eu regardant du côté d'Edouard.

Robert fronça légèrement le sourcil ; mais sa figure s'éclaira vite.

— Je vois que vous êtes au courant de la situation...

— Je suis son oncle, songez donc. Il est tout naturel qu'il me conte ses affaires, le pauvre garçon !

— Bien. Pour le moment, nous ne sommes pas en guerre. Nous avons contracté une alliance, il a des intelligences dans la place. Je suis trop heureux d'en profiter.

Crenancier se mit à rire.

— Eh ! eh ! ça ne commence pas mal. Voilà déjà une partie des forces ennemies paralysées.

Edouard se garda bien de relever ce propos, mais Robert sacra comme un vrai soldat.

— Ma position est des plus bizarres, dit-il ensuite. Je suis le frère de M^{lle} Lucie de Selmont et l'on me refuse sa porte. Je suis sûr que mon père, à son lit de mort, m'a désigné pour être son tuteur et il m'est impossible de le prouver. Je suis également sûr que Cauville est un scélérat, et, si j'essaye de soustraire ma sœur à son influence dangereuse, Cauville peut amener contre moi les gendarmes et les juges, enfin toutes les lois de ce pays.

— C'est pourtant vrai.

— Eh oui ! c'est vrai. C'est bien pourquoi j'enrage, et cependant il faut sauver cette enfant, elle est en danger. Quand on pense que Cauville a l'infamie de vouloir l'épouser...

— Lui, le vieux sapajou ! j'aimerais mieux la donner tout de suite à un gentil matelot...

Robert interrompit Crenancier, sans relever cette dernière parole.

— Vous comprenez, capitaine, que, dans l'embarras où je suis, tous les moyens me semblent bons... Quand on ne peut pas faire ce qu'on veut...

— On fait ce qu'on peut.

— Juste.

Crenancier se frotta les mains.

— Allons ! allons ! ça s'arrangera.

— Parlons de vous. Vous avez définitivement quitté la mer !

— Oui, la gueuse !... Les médecins m'ont dit que c'était une vieille maîtresse qui me tuait.

— Vous vous fixez à Paris ?

— Comme vous voyez. Voilà l'appartement. Comment le trouvez-vous ?

Robert jeta un regard distrait autour de lui.

— Pas mal. Mais votre diablesse de rue Rodier n'est pas gaie ?

— Bah ! la maison est si tranquille. Sauf un tailleur qui tape comme un sourd avec son fer au-dessus de moi, un piano au-dessous, trois autres dans le voisinage et les chanteurs des rues qui défilent toute la journée dans la cour, on se croirait dans un désert.

Crenancier disait cela sérieusement.

— Au surplus, ajouta-t-il, ça fait les délices de l'Oncle-Tom qui adore la musique et j'espère bien y prendre goût à mon premier accès de... rhumatisme.



— Est-ce que nous sortons ? demanda Robert.

— Tout de suite. A propos, j'oubliais. J'ai une lettre pour toi, mon neveu.

— Une lettre pour moi, ici ?

— Un joli petit poulet.

Machinalement Robert jeta les yeux sur l'enveloppe que le capitaine tendait à Edouard.

— Les armes de Cauville ! s'écria-t-il.

Cette parole fut un trait de lumière pour le jeune homme qui poussa une exclamation.

— J'y suis, c'est de Maurice, que j'ai rencontré avec sa femme, il y a quelques jours, chez M^{me} Morin.

Il rompit le cachet et lut rapidement.

— En effet. Maurice m'invite à dîner chez lui demain... à... cinq heures. On dîne de bonne heure dans cette maison.

— Irez-vous ? demanda Robert.

— Ma foi non. Je n'ai jamais aimé Armande Pénaire, mais elle ne m'avait pas encore déplu autant que le jour où je l'ai revue. Je regrette que Maurice l'ait épousée, parce que c'est un gentil garçon. Lui, je le verrais volontiers, mais sa femme, non. Je vais lui écrire un mot pour le remercier...

Robert, qui paraissait réfléchir, l'interrompit.

— Attendez. Ne précipitez rien, ne refusez pas ; acceptez, au contraire. Vous pourrez me rendre un service...

— Dans ce cas, je ferai ce qu'il vous plaira.

— Je suis perplexe sur la conduite que je dois tenir à l'égard de mon neveu Maurice. Je voudrais le voir et j'hésite. On a dû le prévenir contre moi. Or, je me connais, si une démarche de ma part auprès de lui était mal accueillie, ce serait fini entre nous... Allez donc à ce dîner. Parlez à Maurice ; tâchez de savoir dans quelles dispositions il est à mon endroit.

— C'est entendu. Je vais écrire que j'irai.

Edouard passa dans une autre pièce.

— Vous vous entendez admirablement avec ce garçon-là, dit malicieusement Grenancier. Voilà comme il vous faudrait un beau-frère.

Robert fit semblant de ne pas comprendre.

— Je gage que vous n'avez pas encore mené l'Oncle-Tom au théâtre, dit-il pour changer de conversation.

— Oh ! que si ! oh ! que si ! s'écria le nègre. Moi, vu drôles de messieurs qui racontent leurs affaires à tout le monde. Pas bien amusant. Et puis, aussi, jolies petites blanches qui dansent bamboulas. Ça, bien gai par exemple.

— M. l'Oncle-Tom préfère les féeries aux drames, déclara sentencieusement Toni Moblot.





...D'abord il faut que vous me disiez que vous acceptez mon amitié ! (Page 500.)

En ce moment Edouard entra, sa lettre à la main, et les quatre hommes sortirent aussitôt.

Le lendemain, un peu avant cinq heures. Edouard se présentait chez Maurice de Cauville. Maurice occupait un vaste appartement dans un hôtel de la rue de la Bétie, au second. Le rez-de-chaussée consacré aux remises et aux écuries, en dépendait pour moitié. L'autre moitié appartenait au locataire du premier.

La maison était montée avec un grand luxe. L'escalier précédé d'un vestibule, avait un aspect princier. On n'avait épargné ni les tapis, ni les dorures. Les apparte-

ments étaient en harmonie avec cette richesse extérieure. En pénétrant dans cette maison, on ressentait immédiatement l'impression de la « haute vie ».

Edouard que ce dîner ennuyait déjà comme une corvée, se sentit pris d'une profonde mélancolie en gravissant l'escalier. Aspirer à la main de Lucie, c'était aussi fou que d'aspirer aux jouissances d'une existence opulente sans avoir de fortune. L'héritière des Selmont lui apparaissait tout à coup au milieu de ce luxe et il avait subitement la perception de toute la distance qui la séparait de lui.

Ces pensées n'égayaient pas sa physionomie. Aussi était-il aussi peu disposé que possible à se montrer convive aimable. Pourtant il lui fallait faire contre mauvaise fortune bon cœur, mais l'idée de se trouver en face d'Armande pesait sur son esprit. La fille de Rosalie lui inspirait une antipathie insurmontable.

Le domestique, auquel il remit sa carte, l'introduisit dans un merveilleux petit salon grenat, où flambait un bon feu. A quelques menus objets posés sur les meubles, on devinait que cette pièce était le séjour favori d'une femme, et l'imagination ne pouvait se la représenter que jeune et jolie. Un parfum doux et pénétrant était répandu dans l'air. On était disposé, dans un pareil boudoir, à ne parler ni trop haut, ni trop sérieusement; c'était un nid fait pour les manifestations exquises, raffinées, du cœur et de l'esprit, galanterie gracieuse, propos aimables. Edouard resté seul se laissa aller à une sorte de stupeur, absorbé dans la contemplation du feu.

Soudain il lui sembla qu'il y avait quelqu'un dans la pièce; il avait vaguement entendu le frôlement d'une robe le long des tapisseries qui masquaient les portes.

Il leva les yeux.

Armande était devant lui, debout, silencieuse et souriante.

Il fit un mouvement pour quitter son fauteuil, mais, d'un geste, elle le fit rasseoir et elle-même prit place sur un canapé.

— C'est fort aimable à vous d'être venu de si bonne heure, dit Armande.

— Me serais-je trompé? répondit assez gauchement le jeune homme. Est-ce qu'il n'est pas cinq heures?

— Sans doute, il est cinq heures, mais nous dînons à six.

— Oh! madame, pardonnez-moi mon importunité. Cependant la lettre de M. de Cauville portait cinq heures, j'oserais l'assurer.

C'est possible après tout. Je me suis peut-être trompée. Car je dois vous dire, monsieur, que j'ai servi de secrétaire à mon mari. Le mal n'est pas grand. Je suis heureuse, pour ma part, de profiter de cette maladresse, en causant un peu avec vous. Nous avons une heure devant nous, M. de Cauville ne sera rentré que pour le dîner.

Elle lui dit cela avec un mélange de plaisanterie et de provocation qui avait frappé des hommes plus expérimentés. Toute pensée de fatuité était à mille lieues de l'esprit d'Edouard. Il ne vit dans ces paroles que les banalités exigées par la situation.

Néanmoins, en regardant Armande, il ne put échapper à un éblouissement passager.

Elle était mise avec une coquetterie achevée, qui relevait par des détails piquants l'expression un peu hautaine de son visage de déesse. Bien qu'elle fût en quelque sorte drapée dans des dentelles, la coupe élégante de sa robe faisait valoir la perfection de ses formes et n'altérait point la ligne de son corps. Son corsage s'ouvrait en forme de V, et comme si l'attrait de la gorge qui le soulevait n'eût pas suffi pour attirer les regards, ils étaient invinciblement sollicités par le contraste d'une rose d'un rouge sombre et d'une peau éblouissante de blancheur.

Cependant Edouard ne fut distrait qu'un moment par tant de beauté. Il aimait ailleurs et dans Armande il lui était impossible d'oublier la petite fille d'autrefois; mais surtout il ne parvenait pas à vaincre l'antipathie qu'elle lui avait toujours inspirée et que la scène avec Lucie avait augmentée.

Comme il fallait dire quelque chose, il reprit :

— Vraiment je suis aux regrets. Si vous voulez me traiter en ami, laissez-moi partir. Je sens que je vais vous gêner horriblement. Je reviendrai dans une heure.

— Vous plaisantez. Vous ne me gênez pas du tout. Au contraire je suis enchantée de cette occasion de causer avec vous. Je veux vous traiter en ami en effet. Vous me ferez vos confidences. Vous devez avoir tant de choses à confier à ceux que vous aimez.

— Moi, madame... Mais non...

— Comment, courant le monde depuis dix ans, ne vivant qu'avec des hommes grossiers, contraint à garder vos rêves et vos espérances pour vous, lorsqu'une occasion d'ouvrir votre cœur se rencontrerait, vous n'auriez rien à dire ?

— Voulez-vous parler des observations que j'ai pu faire ?

— Sans doute... des observations... d'abord...

— Le premier livre vous en apprendra davantage... Il faut pour intéresser avec des récits de voyage une imagination qui me manque, une instruction que je n'ai pas reçue.

— Vous vous calomniez... Est-ce que vous voulez vous faire passer pour un vulgaire marin ? Vous n'y réussirez pas, je vous en préviens, M. Edouard... Moi, qui connais votre vie, moi qui sais que votre enfance s'est écoulée à la campagne et votre jeunesse sur mer, je me demande où vous avez pris cette éducation, ce ton de bonne compagnie... et..., laissez-moi vous le dire, je vous admire...

— Vous êtes pour moi d'une indulgence...

— Non, vraiment... Je vous parle avec une entière franchise. Dès que je vous ai revu, j'ai été surprise, et charmée. Le petit garçon d'autrefois, avec lequel je me disputais, le petit garçon peu patient...

Edouard sourit.

— Quoi ! madame, vous vous rappelez encore...

— Nos querelles d'enfants ? Certainement, je me les rappelle. Je me rappelle

aussi que les torts étaient de mon côté... Mais que vous disais-je? Ah! oui, je vous parlais de ma surprise, quand je vous ai revu chez M^{me} Morin, en vous trouvant si différent de l'idée que j'aurais pu me faire de vous.

— Je vois, madame, que vous avez gardé une mauvaise impression de nos rencontres passées.

— On ne voit pas à vingt ans comme à dix... D'ailleurs votre conduite dans cette triste affaire où la mère de Maurice a péri aurait suffi pour vous transfigurer à mes yeux.

Edouard s'inclina.

La conversation ne sortait pas en somme des banalités que peuvent échanger des personnes qui se revoient après une longue séparation. Pourtant elle le mettait mal à l'aise. Il trouvait dans l'accent de la jeune femme quelque chose d'indefinissable, ses regards l'enveloppaient d'une nuage magnétique; son sourire donnait à ses paroles un tout autre sens que leur sens littéral. Edouard avait confusément la sensation d'une Circé presque irrésistible, qui lui aurait tendu un piège couvert de fleurs. La pensée de Lucie, plus encore que celle de Maurice, il faut bien le dire, le défendait contre toute séduction.

Armande avait gardé un instant le silence.

— Je me suis dit en vous revoyant, fit-elle lentement, qu'enfant je n'avais pas dû apprécier l'ami que le hasard avait placé sur mon chemin, mais que, femme, je réparerais cette erreur. Voilà pourquoi je suis heureuse de pouvoir causer avec vous. Voilà pourquoi, comme une amie, je vous demande à cœur ouvert, de me raconter votre vie, vos ennuis, vos espérances...

A mesure qu'elle avançait en quelque sorte vers lui, le jeune homme faisait un mouvement en arrière. Il lui répondit donc froidement :

— Ma vie a été et est encore la plus ordinaire du monde... Mes ennuis, je n'en ai pas de sérieux... Mes espérances sont celles des hommes de mon âge et de ma condition...

Elle eut l'intuition de la méfiance d'Edouard.

— On dirait que vous m'en voulez encore du passé? dit-elle.

— Moi! quelle idée!

— Si, si. Vous ne répondez pas à mes avances amicales, vous m'opposez une fin de non-recevoir... Je vois qu'on ne conquiert pas votre confiance aussi vite... Mais j'en viendrai à bout... Je suis tenace, je vous en prévient... D'abord il faut que vous me disiez que vous acceptez mon amitié...

Il eut été sot et incivil de refuser.

En même temps elle le regardait et il lui fut impossible de ne pas voir tout ce qu'il y avait de passion impétueuse dans ses grands yeux ardents.

— Eh bien, acceptez-vous mon amitié? demanda-t-elle en se penchant légèrement en avant.

L'acceptez-vous? répéta-t-elle.

— Madame, pouvez-vous douter...

— Je ne vous demande pas de phrases. Dites-moi : Oui ou non.

— Madame, mon dévouement respectueux est acquis à la femme de M. Maurice de Cauville.

Un nuage passa sur son visage et une contraction de colère remplaça pendant une seconde l'expression caressante qu'elle avait eue jusque là.

— Laissons M. Maurice de Cauville de côté, si vous le voulez bien, dit-elle avec un sourire ironique. Je vous assure que mon mari ne m'associe pas ainsi à ses pensées et à ses sentiments. Notre mariage a été un mariage de convenances, un acte nécessaire pour régulariser une situation d'affaires ; voilà tout. Nous n'avons pas même voulu nous astreindre, Maurice et moi, à l'hypocrisie de l'amour en faisant le voyage traditionnel après la cérémonie. D'un commun accord, nous sommes restés à Paris il a gardé ses habitudes et il m'a laissé la liberté de m'en créer à ma fantaisie.

— N'est-ce pas l'usage dans votre monde ?

— Oh ! sans doute...

— Je suis persuadé cependant que M. Maurice a pour vous l'affection à laquelle vous avez si bien droit.

En prononçant ces mots, Edouard se demandait déjà si Armande, en lui proposant son amitié n'avait pas été de bonne foi, s'il ne l'avait pas soupçonnée injustement d'un autre sentiment, s'il n'avait pas devant lui une jeune femme malheureuse de la froideur de son époux.

— Vous êtes un enfant, lui dit-elle. Vous ne connaissez pas la tyrannie de certaines positions. Maurice est pour moi ce qu'il doit être. C'est précisément pour cela que je puis me créer une vie distincte de la sienne, avoir des amis à moi... mes habitudes et mes plaisirs.

— En vérité, je trouve ces arrangements singuliers.

— Et pourquoi donc ?

— Je me faisais une autre idée du mariage.

— Et qu'elle idée vous en faisiez-vous donc ?

— Je m'imaginai que c'était l'alliance étroite de deux existences, un partage égal des mêmes soucis et des mêmes joies, un continuel échange de sentiments et de pensées...

Elle l'interrompit brusquement.

— En un mot, vous croyiez que le mariage c'est l'amour.

— J'avoue...

— Et voilà comment vous comprenez ce sentiment : un don réciproque de soi-même, une confiance absolue, un sacrifice perpétuel de l'un à l'autre, une ivresse...

Elle se tut mais ses yeux continuèrent à parler.

Edouard, embarrassé, garda le silence.

Ce fut Armande qui reprit :

— Tels sont les rêves que vous faites sur vos bateaux pendant les longues tra-

versées, et, sans doute, vous espérez trouver l'être idéal qui doit vous aider à le réaliser, en abordant au premier port.

Elle dit cela avec un sourire calme et caressant.

Edouard sourit de son côté.

— Au premier port, non, riposta-t-il. Mais nous aimons à croire qu'un port se rencontrera sur notre route où nous pourrons un jour rencontrer le bonheur.

— Vous avez fait ce rêve, vous ?

— Pourquoi pas ? Je l'ai fait comme un autre.

— Et ce port l'avez-vous abordé ?

Edouard s'oublia.

— Qui sait ? murmura-t-il.

Une flamme jaillit des yeux de la jeune femme.

— Je ne vous demande pas de confidences, fit-elle. Vous ne m'avez nullement caché que vous n'avez aucune confiance en moi.

Edouard, averti par ce regard et par cette question détournée, s'était remis sur la défensive.

— Je n'ai pas d'aveux à faire, déclara-t-il. Si j'en avais, où pourrais-je trouver un confident plus aimable... et plus sûr, qu'auprès de vous, madame ?

— Savez-vous ce que je m'étais imaginé, M. Edouard, en vous rencontrant à Ville-d'Avray ?

— Je ne m'en doute pas.

— Je m'étais imaginé que ma belle-sœur était pour quelque chose dans vos visites à M^{me} Morin.

Edouard se troubla.

Et se voyant observé avec méfiance, il continua d'un air qu'il s'efforça de rendre indifférent :

— Comment pourrais-je songer à M^{me} de Selmont ?

— Il est vrai qu'elle est insignifiante...

— Et puis, il y a entre nous une distance qui...

Armande haussa les épaules.

— Ah oui, le mariage, toujours le mariage ! Est-ce si rare, dans le monde, des gens qui s'aiment sans être mariés ?

Edouard trouva la réflexion risquée chez une jeune femme, jeune fille quinze jours auparavant.

Nous ferons remarquer au lecteur, pour qu'il n'accuse pas notre héros de niaiserie, qu'il était fort peu au courant des usages actuels ; il ignorait que, la plupart des jeunes filles d'un certain monde considèrent le mariage comme une émancipation qui leur permet, dans les vingt-quatre heures, de changer de ton et de langage, de laisser éclater au dehors les connaissances philosophiques qu'elles ont prises en cachette, dans les romans naturalistes trouvés au chevet de leurs mères et dans les opérettes des Bouffes dont elles répètent la musique sur leurs pianos.

Edouard prit un air sérieux.

— M^{lle} de Selmont m'inspire le respect le plus profond, comme toutes les personnes de sa famille.

Armande, qui jouait négligemment avec un gland du canapé, l'arracha d'un mouvement brusque.

— Voilà comme les tapissiers font nos meubles, dit-elle en partant d'un rire nerveux.

En ce moment une des portières se souleva et Maurice parut.

— Est-ce que je suis en retard? demanda-t-il en serrant la main d'Edouard.

— Du tout, fit celui-ci soulagé par l'arrivée du jeune Cauville. C'est moi qui suis en avance.

— Figurez-vous, Maurice, qu'en écrivant pour vous à monsieur j'ai mis cinq heures au lieu de six, s'empressa de dire Armande pendant que son mari lui baisait galamment la main.

— Voilà une heureuse maladresse, ma chère amie, dit Maurice. Vous en avez profité, j'en suis sûr, pour vous faire raconter quelque aventure de mer.

— Non, j'ai voulu savoir à quoi peuvent penser les marins pendant les longues heures de veillée. Mais nous possédons dans M. Edouard un ami peu communicatif.

Edouard admira intérieurement l'aisance et l'audace de la jeune femme.

— Ce n'est pas ma faute, dit-il à haute voix. Le monde nous prête des sentiments que nous ne connaissons pas. La vérité est que la plupart du temps, nous ne pensons à rien; nous regardons le ciel et l'eau et, pour nous distraire, nous... Mais c'est un détail à peine convenable...

Maurice se mit à rire.

— Je brave les convenances, s'écria-t-il. Pour se distraire, ma chère amie, ils fument leur pipe.

— C'est précisément cela.

La conversation fut interrompue par un domestique qui lança le traditionnel « madame est servie. »

Armande prit le bras d'Edouard et l'on entra dans la salle à manger.

Le dîner fut beaucoup plus agréable pour Edouard que l'heure d'attente qu'il avait passée avec Armande. Maurice avait pris en amitié le défenseur de sa mère; d'ailleurs il était aimable naturellement et ne manquait pas d'un certain esprit superficiel.

La conversation roula sur toutes sortes de sujets, mais la force des choses la ramena sur les voyages de notre héros. Quoi qu'il en eût dit, non-seulement il avait eu assez d'aventures pour intéresser ses auditeurs, mais il contait avec chaleur, d'une manière pittoresque, mêlant à ses récits des appréciations élevées et droites qui amusaient beaucoup son sceptique ami, Maurice de Cauville.

— Ah! mon cher, vous êtes d'une candeur adorable! s'écria Maurice dans un moment d'expansion.

Edouard rougit, mais n'en soutint pas moins son opinion, car il n'était pas homme à se laisser désarçonner par une ironie. Il glissa quelques mots en passant sur Robert de Selmont, mais Maurice les laissa tomber avec tant de froideur qu'il ne crut pas devoir insister.

Armande écoutait avec une passion intérieure ; elle buvait les paroles du marin. Quand une femme est disposée favorablement envers quelqu'un, elle ne met aucune mesure dans sa partialité, surtout lorsque ses préférences ne sont contenues par aucune de ces cloisons morales que l'éducation a pour but d'élever dans les âmes. Ses yeux allaient d'Edouard à Maurice et elle se complaisait dans des comparaisons toutes au désavantage de ce dernier.

De la part d'une épouse, ces parallèles paraîtront étranges et dangereux à la fois ; mais nous devons convenir qu'ils n'étaient pas injustes. Maurice avait pour lui une réelle distinction, une grande affabilité et de l'esprit. D'ailleurs il était frêle, maigre ; son visage de papier mâché trahissait l'épuisement de la race et la fatigue du plaisir. Edouard, au contraire, était dans le complet développement d'une mâle beauté ; beau comme une femme, il relevait ce qu'il y avait d'excessif dans cette perfection des traits et dans la douce lumière que ses épais cheveux blonds jetaient autour de son front, par une expression virile due au hâle de son teint, à la netteté de son regard et à certains plis passagers des lèvres qui trahissaient la résolution.

Armande appartenait à ce genre de femmes qui méprisent ce qui ne les domine pas. Or, pour les femmes, mépris ou haine cela ne fait pas de différence. Maurice, qu'elle n'avait jamais aimé, lui inspirait, depuis qu'ils étaient mariés, un sentiment de pitié, voisin de la répulsion. On s'explique aisément l'impresion qu'avait dû produire sur une pareille créature, gâtée par une mauvaise éducation, dépourvue de toute espèce de frein, volontaire, ardente, l'approche d'un homme jeune, beau, et vaillant.

— A propos, M^{me} de Cauville vous a-t-elle dit que nous disposions de votre soirée ? demanda Maurice à la fin du repas.

Edouard regarda Maurice d'un air surpris.

— Nous vous emmenons à l'Opéra-Comique. Nous avons une loge. Vous ne pouvez pas refuser.

Il ne le pouvait pas en effet.

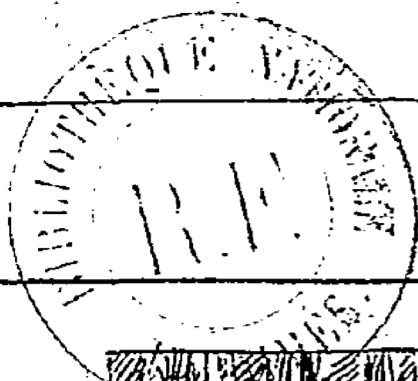
Les deux hommes passèrent dans un fumoir pendant qu'Armande se rendait dans sa chambre pour changer de toilette.

— Dites donc, mon cher, vous ne m'en voudrez pas si je vous laisse avec ma femme pendant un acte ou deux, dit Maurice, j'ai promis de passer au cercle.

Edouard s'inclina ; mais ce nouveau tête-à-tête ne le charmait qu'à demi.

— Enfin, se dit-il, au théâtre ce n'est pas comme dans un salon.

Il ne connaissait pas les loges de l'Opéra-Comique. Celle que Maurice avait retenue était l'une des meilleures. Elle se composait de la loge elle-même et d'un



Elle allait et venait, tournant comme un fauve dans une étroite loge. (Page 511.)

petit salon en retour, y attendant. On échappe, dans ce salon, à la vue du public et l'on peut y causer en toute liberté, à la condition de parler à voix basse.

A peine furent-ils installés que Maurice, après un compliment banal à sa femme et une poignée de main à Edouard, prit congé.

On jouait ; pendant l'acte, Armande et Edouard n'échangèrent pas une parole.

On jouait un des meilleurs ouvrages d'Hérold. Cette musique gracieuse, légère, distinguée, pénètre et enivre comme nos vins de France les plus capiteux ; elle exprime ce qu'il y a de meilleur et de plus raffiné dans notre race ; on y trouve

l'esprit de Beaumarchais avec une note passionnée que le père de Figaro a plutôt sentie que rendue. C'est une passion à fleur de peau, passagère, mais vive et troublante.

Cette musique acheva Armande.

Elle s'était enivrée auparavant de la contemplation de ce jeune homme, enivrée de ses paroles, de ses regards, de son accent, de ce magnétisme que certains êtres dégagent à leur insu. La musique d'Hérold acheva de noyer le peu de raison qui lui restait dans le courant presque violent qui la portait vers lui. Le sang de sa mère, au surplus, circulait dans ses veines, ce sang impétueux, impur, que la passion faisait bouillonner et qui, alors, submergeait toute idée de devoir et même tout sentiment humain.

Dès que le rideau fut tombé, Armande se tourna vers Edouard :

— Quelle adorable musique ! dit-elle.

— En effet, répondit le jeune homme.

— Comprenez-vous qu'on lui préfère les cartes ?

— Non, répondit Edouard un peu surpris et que l'allusion ne frappa point sur-le-champ.

— Mon mari n'est pas de votre avis.

Elle laissa échapper un petit rire nerveux.

Edouard crut devoir prendre la défense de Maurice.

— Il vous l'a dit, madame ; il avait rendez-vous ; il avait promis ; il ne pouvait pas se dispenser de tenir sa parole.

— Oh ! je ne me plains pas... D'ailleurs il a laissé près de moi un habile avocat et sa cause est gagnée pour ainsi dire d'avance.

Edouard s'inclina ; elle lui jeta brusquement un regard direct, auquel aucun homme n'aurait pu se tromper, et elle ajouta :

— Qu'il s'absente tant qu'il voudra et qu'il me laisse son défenseur ; au retour, il sera toujours acquitté.

— Vous vous exagérez à vous-même mon éloquence, repartit le jeune homme. Vous vous apercevrez vite, madame, qu'elle n'a pas le pouvoir que vous lui prêtez.

— Si, si... s'écria Armande.

Et soudain, d'un geste presque furieux, la jeune femme frappa le dessus d'un fauteuil avec son éventail.

— Vous ne voulez pas me comprendre, dit-elle.

Ils demeurèrent silencieux. Puis, tout à coup, Armande se retourna vers la salle ; Edouard prit son chapeau et sortit dans les couloirs.

S'il avait osé, il ne serait pas revenu. Il se sentait horriblement gêné. Les intentions d'Armande n'étaient plus douteuses. Mais comment partir ainsi, tout d'un coup ? Il songea qu'après tout il était au théâtre, que Maurice reviendrait sans doute à l'acte suivant et que, d'ailleurs, il était toujours plus aisé, dans une loge, de sortir d'embarras que dans un salon.

Aux premières mesures de l'orchestre, il reprit sa place.

Pendant l'acte, Armande ne se tourna pas une seule fois de son côté. Elle paraissait absorbée par la scène.

Mais dès que le rideau fut tombé, elle quitta sa place et s'assit à l'entrée du salon attendant à la loge de manière à fermer toute retraite au jeune homme.

De l'air le plus gracieux, elle lui montra un fauteuil à côté d'elle.

— Causons, dit-elle.

Edouard s'assit.

Elle le regarda hardiment dans les yeux et reprit en baissant la voix :

— Est-ce que vous me croyez heureuse, monsieur Edouard ?

— Mais...

— Nous pouvons nous parler librement. Nous sommes presque de la même famille. Vous avez été élevé par la mère de ma mère. Nous nous sommes connus enfants ; nous avons joué ensemble. Pourquoi observerions-nous vis-à-vis l'un de l'autre les règles d'une étiquette gourmée ? A peine vous ai-je revu, que le lien d'autrefois s'est reformé... beaucoup plus étroit. Et bien oui, vous m'avez inspiré... tout de suite... une vive sympathie. Je me soucie peu, en vous le disant, de blesser les usages. Après tout, la vie que vous avez menée jusqu'ici a dû vous disposer plutôt aux mouvements naturels du cœur qu'aux manières apprêtées du monde... J'ai donc une entière confiance... Et comme je vous vois gêné, embarrassé... à cause de Maurice, je vous dis nettement : Est-ce que vous me croyez heureuse ?

— Comment ne le seriez-vous pas ? Votre mari est aimable, charmant ; il a un beau nom...

Elle haussa les épaules.

— Un beau nom ! fit-elle. Je le lui ai payé avec ma dot... Laissons ce nom de côté...

Elle hésita un instant ; mais les dispositions où elle était, le clair-obscur qui régnait dans le petit salon, l'atmosphère presque orageuse du théâtre l'entraînaient en quelque sorte. Elle reprit d'une voix âpre :

— On n'aime pas un nom... et Maurice n'est que cela. J'ai besoin d'un ami, près de moi, qui me comprenne, qui m'aide à supporter l'existence morose, décolorée, à laquelle mon mariage me condamne. Cet ami, je l'ai trouvé en vous...

Elle lui tendit la main.

Il ne la prit pas.

— Mon amitié, madame, vous est acquise, répondit-il avec une froideur visible. J'en userai même pour vous dire que vous êtes injuste envers votre mari.

— Mon mari !... Laissons donc mon mari de côté...

Elle avait retiré sa main avec dépit.

— Vous ne voulez donc pas me comprendre, Edouard ? dit-elle, et en parlant on devinait qu'elle était oppressée ; sa respiration était haletante. Vous ne voulez



donc pas de l'affection que je vous offre ? vous ne voulez pas sceller un pacte entre nous ? vous ne voulez pas prendre ma main ?...

Et elle la tendit de nouveau, suppliante ; ses yeux étincelaient ; un nuage de pourpre teignait ses joues ; elle était belle ainsi, à rendre fou un homme qui n'aurait eu pour s'aider à la résistance que la pensée de son mari. Mais Edouard aimait ailleurs.

Il s'était levé ; il était pâle pourtant.

Elle répéta, la main tendue :

— Voulez-vous ?...

Il répondit d'une voix altérée mais ferme :

— Non, madame.

La main d'Armande retomba ; une larme jaillit de ses yeux, elle baissa la tête un instant, sans dire un mot.

— Comme elle va me haïr ! pensa le jeune homme.

Assurément elle avait été touchée au cœur, et la blessure était profonde. Si elle s'étonnait d'une chose, c'était surtout de se sentir atteinte moins dans son orgueil que dans un sentiment plus intime. Elle était vaincue, accablée.

— Oh ! vous êtes cruel ! murmura-t-elle.

Edouard se repentit ; il se préparait à lui parler avec douceur, à la consoler. Il commençait à se dire qu'il ne pouvait en vouloir à cette jeune femme, si belle, si hautaine, de l'aimer, d'avoir abaissé son orgueil devant lui. Si elle était coupable, assurément ce n'était pas à lui de le lui reprocher. Il allait donc parler, quand la porte de la loge s'ouvrit et Maurice parut.

— Je vous demande pardon ; j'ai été un peu longtemps, dit-il.

— Mais non, pas du tout, répondit étourdiment Edouard.

Maurice éclata de rire.

— Eh bien, vous êtes franc, vous ! s'écria-t-il.

Armande regardait du côté de la salle et ne paraissait pas entendre.

Maurice reprit :

— J'ai rencontré mon père qui m'a retenu. Il m'a parlé de son mariage...

— Ah ! fit Armande en se retournant et en observant Edouard.

— Oui, continua Maurice. Ça va très bien son mariage... Moi, je le trouve parfaitement ridicule...

— Vous avez tort, déclara Armande d'une voix brève.

— Cela vous plaît à dire, ma chère. Une fillette de dix-sept ans... avec mon père. C'est extravagant. Il paraît, à propos, que Lucie est souffrante...

— Souffrante ! s'écria Edouard obéissant à une première impression.

Armande leva vivement les yeux sur lui.

— Ce ne sera rien, s'empressa de dire Maurice. Une migraine. M^{me} Pénaire a dû la reconduire aujourd'hui à Ville-d'Avray.

— Vous êtes bien certain que ce n'est pas grave ? demanda Edouard.



Maurice posa sa main sur l'épaule d'Edouard en riant.

— Répondez donc à votre ami, fit Armande. Vous voyez qu'il s'intéresse d'une manière toute spéciale à la santé de M^{lle} de Selmont. .

— Figurez-vous, ma chère, reprit Maurice avec un sentiment de rire, que mon père redoute les visites de ce cher ami. Il en est jaloux, ou le diable m'emporte!

Armande avait passé par une crise d'attendrissement et de faiblesse; mais la réaction venait de s'opérer; elle enveloppa Edouard d'un regard noir et méchant. Dans sa candeur naturelle, le jeune homme avait trahi son secret; maintenant Armande savait qu'elle avait une rivale; le vague soupçon qui lui avait traversé l'esprit était devenu une certitude.

Elle prit un air ironique.

— Pourquoi soupçonnez-vous M. Edouard d'avoir été touché par les grâces de M^{lle} de Selmont? M. Edouard est incapable d'une pareille faiblesse? C'est un héros... de vertu... comme de courage.

— On vous plaisante, mon pauvre ami, fit Maurice.

— Non pas, reprit le jeune homme un peu piqué. Seulement on me juge trop favorablement. La vertu la mieux trempée peut avoir des moments de défaillance.

— Alors vous avouez... s'écria Maurice que l'idée de susciter un rival à son père amusait énormément.

— Avouer quoi? fit Armande avec un accent de méchanceté féroce... M. Edouard.. Edouard... ah oui! Crenancier... avoue qu'il a jeté ses vues sur M^{lle} de Selmont?

— Ma chère amie, quelle mouche vous pique? dit Maurice consterné.

Mais Armande, sans regarder son mari, se leva et alla reprendre sa place sur le devant de la loge, tournant le dos aux deux hommes.

— Je vous demande pardon pour M^{me} de Cauville. Voilà quelque chose de singulier, par exemple? Est-ce que vous vous êtes chamaillés?

— Oh! à peine... ce sont des souvenirs d'enfance qui nous sont revenus... M^{me} de Cauville est rancunière.

— Allez faire la paix avec elle.

Edouard se rendit auprès d'Armande et, se penchant sur son fauteuil, il lui dit à voix basse :

— Vous avez été dure pour moi, madame.

— Il est donc vrai que vous aimez cette... poupée, riposta Armande sur le même ton et sans tourner la tête.

— Il y a une trop grande distance... vous me l'avez rappelé.

— Vous l'aimez?

— Au revoir, madame. Veuillez acceptez mes remerciements pour...

— Ainsi vous aimez Lucie de Selmont?

— Pour l'accueil gracieux...

Armande changea de ton, et se tournant du côté du jeune homme, elle lui dit d'un air aimable :

— Alors nous aurons le plaisir de vous revoir bientôt, cher monsieur ?

— Mais... je ne sais trop... un voyage...

— Tenez, fixons une date... Le lendemain du mariage de M^{lle} de Selmont avec mon beau-père, Cette date vous convient-elle ?

— Soit ! repartit Edouard. Mais cela nous expose à ne pas nous revoir de longtemps.

Il salua et gagna le fond de la loge.

Armande était restée, sur cette parole, comme si elle avait reçu un coup qui aurait suspendu la vie en elle.

— En sont-ils là ? murmura-t-elle.

Avant de se retirer, Edouard pria Maurice de l'excuser s'il partait avant la fin du spectacle.

— Vous n'en voulez pas à ma femme au moins ? lui dit le mari d'Armande.

— Quelle plaisanterie !

— Les femmes aiment à taquiner... Il ne faut pas attacher d'importance à ce qu'elles disent. A propos, quand vous reverra-t-on ?

— Demandez à M^{me} de Cauville. Nous avons pris date.

— A la bonne heure. Vous êtes remis ensemble, j'en suis enchanté. A propos, vous m'avez parlé du frère de ma mère, de M. Robert de Selmont, tantôt. Savez-vous qu'il est à Paris ?

— Je le sais.

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit ?

— Parce que j'ai cru comprendre à votre froideur, que vous étiez prévenu contre lui.

— Vous ne vous trompez pas. Mon père m'avait dit qu'il était la cause, au moins indirecte, de la catastrophe où ma mère a trouvé la mort.

— Ne croyez pas cela, M. de Cauville a été trompé lui-même par... Enfin je vous assure que M. de Selmont est un homme d'honneur... Je crois pouvoir ajouter même qu'il serait heureux de se rapprocher de vous.

— Tant pis...

— Pourquoi tant pis ?

— Parce que, moi, je ne consentirai jamais à le recevoir.

— Votre père...

— Mon père... est mon père, mon cher ami, dit sèchement Maurice. Je ne veux point avoir de relations avec ses ennemis.

Il ajouta en souriant.

— Avec ses rivaux... en amour, c'est tout autre chose.

Sur ce dernier mot, les jeunes gens échangèrent une poignée de mains et se séparèrent.

CHAPITRE XII

Telle mère, telle fille.

L était de bonne heure encore quand Armande se présenta chez sa mère. Rosalie venait de se lever et vaquait aux soins de sa toilette, soins qui se compliquent et se prolongent à mesure que les femmes vieillissent sans devenir moins coquettes.

Il n'y a pas d'amis au jeu, dit un proverbe. Il n'y a pas de parentes en coquetterie. On a vu des mères cloîtrer leurs filles ; on en a vu, qui pis est, les contraindre à porter encore des vêtements d'enfant, alors que tout en elle trahissait la nubilité, et cela pour paraître plus jeunes, ou par jalousie.

Rosalie ne poussait point les choses jusque-là ; néanmoins, elle consigna sa fille à la porte de son cabinet de toilette.

Armande était dans un état de surexcitation qui ne lui permettait pas de se tenir tranquille. Elle avait dû se contenir devant son mari et cet effort avait usé sa patience. Attendre, ne fût-ce qu'une heure, qu'un instant, était devenu pour elle une torture.

Elle ne put donc pas rester assise dans le salon, où la femme de chambre de sa mère l'avait introduite.

Elle allait et venait, s'arrêtant devant les fenêtres, posant sur les vitres son front brûlant, puis repartant, tournant comme un fauve dans une étroite loge.

C'est qu'elle se sentait au cœur une passion de fauve, une rage de jalousie et une rage de haine. Jalousie et haine contre Lucie, contre sa rivale ; elle aurait voulu la tourmenter, la supplicier.

De cette exécution elle était sûre ; elle ne savait pas bien ce qu'elle ressentait pour l'homme qui l'avait dédaignée .

On a dit que la haine est parfois de l'amour aigri. Sa passion n'en était pas là. Elle fermentait dans son sein, grondant avec fureur, mêlant des attendrissements à ses explosions, tourbillonnant dans sa tête, vrai cyclone moral ; dans lequel tout sentiment, toute convenance, toute pensée s'abîmait.

Enfin Rosalie parut...

— Qu'est-ce qui t'amène d'aussi bonne heure ? demanda-t-elle.

Armande ne trouva d'abord rien à répondre.

Il en est ainsi dans les actes où la passion domine. L'être humain, poussé par

l'instinct, s'égare dans des démarches insensées, dont il ne sent la folie que lorsqu'il se bute à la réalité.

— Qu'est-ce que tu as ? reprit Rosalie.

Elle divisageait sa fille et remarquait peu à peu son trouble, l'éclat de ses yeux, sa pâleur.

Pour la troisième, fois elle lui dit :

— Qu'est-il donc arrivé ? Est-ce que tu as eu quelque chose avec Maurice ?

Armande put enfin articuler quelques mots.

— Non... oh non... fit-elle.

Rosalie la prit par la main et l'attira à côté d'elle sur un canapé.

— Voyons, mon enfant, raconte-moi tes peines... Car tu en as, je le vois.

— Des peines... Non, tu te trompes.

— Ce n'est pas un ennui qui t'a fait sortir de chez toi avant neuf heures du matin ?

— Non... non... je t'assure.

— Alors je ne te comprends plus, dit Rosalie en lâchant la main de sa fille.

Armande fit un effort.

— Je venais te parler de Lucie.

— De Lucie !...

— Oui, de son mariage... Je viens te parler de Lucie.

Rosalie, au comble de l'étonnement, murmura :

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Je sais que tu exerces une réelle influence sur l'esprit de mon beau-père et que tu te mêles activement de ce mariage.

— Eh bien...

— Je viens te dire qu'il faut le hâter, qu'il importe qu'il soit fait le plus tôt possible... si tu tiens à ce qu'il se fasse.

— Sans doute, nous y tenons.

— Voilà l'avertissement que je voulais te donner.

— Explique-toi.

— Quelles explications faut-il donc ? Je te dis que si tu ne presses pas la conclusion de ce mariage, tu risques de voir s'élever des obstacles insurmontables.

— Je t'entends bien. Mais de quels obstacles veux-tu parler ?

— Lucie peut refuser au dernier moment. Elle peut aimer quelqu'un.

— Lucie aime quelqu'un ?

— Le crois-tu ? Crois-tu vraiment que Lucie aime quelqu'un ?

— Mais c'est moi qui te le demande. Qu'as-tu donc aujourd'hui, ma pauvre Armande ?

— Enfin quelqu'un l'aime ?

— Ah ! quelqu'un l'aime.

— J'en suis sûre. Cela suffit, n'est-ce pas, pour éveiller tes inquiétudes. L'amour

BIBLIOTHÈQUE
R.F.
IMPRIMERIES.



Elle tomba aux genoux de Rosalie. (Page 517.)

auprès d'un cœur de vierge, c'est un brandon enflammé auprès d'une mine. Lucie peut s'apercevoir de cet amour, en être touchée, y répondre. Et alors qui sait ce qui surviendra? Ce mariage serait manqué...

Rosalie regarda fixement sa fille.

— Alors tu tiens beaucoup à ce que ton beau-père épouse Lucie? .

— Oui, beaucoup.

— Pourquoi cela? Ton mari, au contraire, paraît peu disposé en faveur de ce mariage.

— Je ne m'occupe pas de ce que pense mon mari.

Ce mot fit sourire Rosalie.

— Tu n'as pas répondu à ma question, fit-elle remarquer. Tu ne m'a pas dit pourquoi tu tenais tant à ce mariage.

— Pour rien.

— Allons donc !

— Eh bien... parce que je n'aime pas Lucie.

— C'est une raison... Par exemple, elle n'est pas flatteuse pour Cauville.

Armande fit un geste par lequel elle exprima tout ce qu'elle pensait de son beau-père. Sa mère ne s'y trompa pas.

— Tout cela ne me dit pas comment tu as vu que quelqu'un aimait Lucie, reprit Rosalie.

Armande resta silencieuse un moment ; elle paraissait embarrassée.

— Je l'ai su, cela suffit.

— Cela ne me suffit pas le moins du monde.

— Tu vas tout savoir, dit Armande après un moment de réflexion... Mais, au fait, je t'ai déjà parlé de la rencontre que nous avons faite, Maurice et moi, chez grand'mère...

— Sans doute. Et comme j'ai trouvé que la société de ce jeune homme ne convenait pas à Lucie, je lui ai fait interdire la maison.

— Ah ! tu as bien fait.

— Ainsi, c'est tout ce que tu as à me dire. Tu ne possèdes pas d'autres indices?...

— Si.

— Parle donc.

Armande hésita un moment.

— Sache donc que mon mari a invité... ce jeune homme... Edouard... à venir dîner hier...

Le front de Rosalie se rembrunit.

— Tu ne t'y es pas opposée ?

— Non.

— Je t'avais priée cependant de ne pas voir ce garçon. D'abord, il est grossier ; on ne sait pas d'où il sort ; ma mère l'a élevé... on ne sait pas pourquoi... Et puis, il me déplaît.

— Je n'aurais pas mieux demandé que de t'obéir. Mais mon mari a voulu l'inviter... Tu sais qu'Edouard a été blessé en défendant M^{me} de Cauville... J'ai dû me soumettre...

Armande s'efforçait de parler d'un air indifférent ; sa mère l'enveloppa d'un regard soupçonneux.

— Toi, soumise !... murmura-t-elle... et à ton mari !...

— Bref, reprit Armande d'un ton résolu, il a dîné hier à la maison et le soir il nous a accompagnés à l'Opéra-Comique.

— C'est un commensal, fit amèrement Rosalie. Je suis exposée, en allant vous voir, à rencontrer cet être que j'exècre...

— Mais enfin, pourquoi t'inspire-t-il une pareil horreur? demanda Armande. Il n'a rien de répulsif. Il est même... beau...

— Trop beau peut-être... Viens-en, je t'en prie, au sujet qui t'intéresse au point de t'avoir fait sortir de si bon matin.

— Oh! je n'ai pas grand'chose à dire. Tu penses bien que si ce jeune homme est amoureux de Lucie, il ne nous a pas pris pour confidents, Maurice et moi. Seulement je me suis aperçue qu'il s'intéressait vivement à elle... Pendant le spectacle, Maurice est allé à son cercle. Quand il est revenu, il nous a dit que Lucie avait été souffrante, que tu l'avais reconduite à Ville-d'Avray aussitôt... J'ai remarqué alors l'émotion d'Edouard... J'en ai conclu qu'il l'aimait... peut-être...

— Et le lendemain, tu es accourue pour me prier de hâter le mariage de Lucie...

— Sans doute.

— Je m'étonne que tu ne m'aies pas fait lever au milieu de la nuit afin de me donner ce précieux avertissement.

Rosalie prononça ces derniers mots d'un ton ironique en se levant.

Elle fit quelques pas dans le salon, en silence.

Armande la regardait et son visage trahissait une certaine anxiété.

Tout à coup, Rosalie s'arrêta en face de sa fille.

— Tu l'aimes, lui-dit-elle.

— Lui? s'écria Armande en pâlisant.

— Je te dis que tu aimes cet exécrable Edouard, cet Edouard maudit. Je te dis que tu l'aimes autant que je le hais, cet être né pour notre malheur commun. Oh! quelle calamité!...

Rosalie cacha de ses deux mains son visage bouleversé à la fois par la haine et par l'épouvante.

— Mais, malheureuse, reprit-elle, tu ne peux pas l'aimer...

— Pourquoi?

— Elle me demande pourquoi... Mais, parce que ce serait une infamie, parce que tu es mariée, parce que c'est Maurice que tu dois aimer...

— Maurice!...

Armande éclata d'un rire amer, strident, plus douloureux à entendre que des cris de colère. A ce rire, explosion des sentiments les plus personnels, du mépris le plus évident pour les devoirs sociaux, d'une nature violente et désordonnée, Rosalie reconnut son sang et frémit.

— Ainsi c'est tout ce que tu as à m'objecter... Maurice.

— Tu l'avoues... tu aimes cet homme.

— Eh bien oui, je l'avoue puisque tu le veux... éh bien oui, je l'aime... je l'aime avec fureur... et je sais tout ce qui fait obstacle à mon amour; je hais Maurice et je hais Lucie. Et pourquoi ne l'aimerais-je pas? Il est beau, il est vaillant, il a une âme. Il a vécu, il a combattu; c'est un homme, lui. Tandis que Maurice... Maurice est fatigué à vingt-trois ans comme un homme de soixante... C'est un élégant mannequin... une sorte d'automate de bonne compagnie... Je ne le hais pas; il est au-dessous de ma haine; je le méprise; il me répugne.

— Oh! fit tout à coup Rosalie avec un mouvement de désespoir, qu'est-ce que cela me fait que tu aimes un autre homme que ton mari? Mais pas celui-là! pas celui-là!

Armande regarda sa mère avec stupéfaction.

— Que veux-tu dire? Quel mystère y a-t-il entre Edouard et toi?

— Fatalité! murmurait Rosalie.

— Explique-toi, explique-toi, je t'en prie. Confie-moi le secret qui pèse sur ton cœur. Je suis capable de le garder, quel qu'il soit.

Rosalie venait de faire un grand effort; elle se rassit, non plus à côté de sa fille, mais en face d'elle; elle était redevenue maîtresse d'elle-même, et ce fut d'un ton froid qu'elle dit:

— Il n'y a pas de secret. Ainsi, voilà qui est convenu, tu aimes cet homme. Après? que veux-tu que j'y fasse?

— Ce que je veux que tu y fasses?

— Oui.

— Mais... au fait, je te l'ai dit en venant ici. Je viens te demander de hâter le mariage de Lucie.

— Et si je ne veux pas me mêler de cette affaire?

— Si tu ne veux pas t'en mêler?

— Oui... Si même je m'arrange pour la faire échouer?

— Pour la faire échouer! répéta Armande.

Elle regarda sa mère un instant; puis, tout à coup, elle éclata.

— Tu ne me connais pas, s'écria-t-elle.

Ses traits s'assombrirent; l'expression de son visage devint impitoyable; une lueur infernale passa dans ses yeux.

— Non, tu ne me connais pas. Si l'on ne me débarrasse pas de ma rivale... éh bien, je me chargerai moi-même de cette besogne. Je m'en débarrasserai.

— Malheureuse!...

— Vois-tu, je compte sur M. le marquis de Cauville, mon beau-père, pour enfermer Lucie et la séparer de l'homme que j'aime, qui l'aime et qu'elle aime peut-être... Je l'ai deviné, mon beau-père... A un féroce égoïsme, il joint une âpre jalousie contre la jeunesse... Les Almavivas, en vieillissant, deviennent des Bartolos terribles... Qu'il épouse Lucie et je suis satisfaite... Edouard ne la reverra plus... S'il ne l'épouse pas, eh bien, j'agirai...

— Que feras-tu ?

— Je n'en sais rien, mais j'agirai.

— Tu ne songes pas à employer des moyens... violents ?

— Moi !

Armande se leva, et, se campant en face de sa mère, les bras croisés, elle lui dit :

— Je te répète que tu ne me connais pas. Contre ma rivale, j'emploierai tout, la calomnie, l'intrigue, la violence... oui, la violence avec tous les moyens qu'elle comporte...

— Tais-toi, tais-toi, s'écria Rosalie terrifiée.

— Tu ne me connais pas, répétait Armande.

Oh ! si, sa mère la connaissait bien. Pour la comprendre elle n'avait qu'à regarder en elle-même. Elle avait été ainsi jadis. Elle avait passé par ces ardeurs et par ces extrémités. L'âme d'Armande était un miroir qui lui renvoyait le reflet de son âme, à elle. La seule différence, c'est que le cœur s'intéressait aux passions d'Armande, tandis que chez Rosalie elles n'avaient été excitées, déchaînées, que par des convoitises d'un ordre inférieur, par la soif de l'or et des jouissances qu'il procure.

Armande se méprit au sentiment qui pétrifiait en quelque sorte sa mère en face d'elle. Elle ne vit pas dans ses yeux fixes le regard intérieur que Rosalie jetait sur elle-même ; elle y vit de l'horreur pour elle, un reproche muet et d'autant plus pénétrant.

Elle en fut touchée.

Elle tomba aux genoux de Rosalie.

— Pardonne-moi la peine que je te fais, dit-elle.

Ce mouvement, dont elle n'aurait jamais été capable, émut profondément la femme de Pénaire. Elle était mère, nous l'avons dit, et le peu de tendresse qui pût sortir de ce cœur s'était naturellement porté sur sa fille.

Rosalie posa la main sur la tête d'Armande et la caressa doucement.

— Plains-moi plutôt, murmurait Armande pendant ce temps. Je suis comme ça. Quand j'aime ou quand je hais, c'est avec tout mon être. Je hais cette Lucie. Je me suis laissée entraîner à proférer des menaces contre elle ; mais c'est un peu ta faute. Tu m'as poussée à bout. Certes, crois-le bien, je serais au désespoir de commettre... un acte... monstrueux. Je ne suis pas si méchante... Aussi qu'elle se marie, qu'elle disparaisse... pour lui, c'est tout ce que je veux... Mais... tiens ! je suis calmée, je suis de sang-froid, je parle sans colère en ce moment... Mais, je le sens bien, si ce mariage ne se fait pas, si Lucie reste une menace pour mon amour, je ne répons plus de moi... J'emploierai tous les moyens contre elle.

— Calme-toi, calme-toi, dit Rosalie en continuant à caresser sa fille. Calme-toi, ma pauvre enfant. Ce mariage se fera, je te le promets, je te le jure.

— Bientôt ?

— Bientôt.

— O ! maman que tu es bonne !

Armande prit la main de sa mère et la baisa avec transport.

Les deux femmes se caressaient, s'attendrissant mutuellement, échangeant de douces paroles, s'accordant pour déchirer une victime et se disant l'une à l'autre qu'elles étaient douces, qu'elles étaient bonnes. On aurait cru voir deux tigresses, se cajolant, adoucissant l'expression de leurs yeux cruels, et rentrant leurs griffes.

— Ainsi donc tu l'aimes ? reprit Rosalie.

— Oui.

— Cet homme... cet Edouard ?

— Qu'as-tu donc contre lui ?

— Rien.

— Et lui ? il t'aime aussi ?

— Non... il me fuit. Il aime Lucie.

— Puisse-t-il te fuir tout à fait ?

— Encore une fois, qu'y a-t-il entre Edouard et toi ?

— Rien... rien, je te le répète encore. Mais je songe à toi, à ton mari. S'il apprenait que tu le trahis...

— Lui, Maurice ! Eh bien ?

Armande mit dans ces mots un accent d'indicible mépris.

— Prends garde, fit vivement Rosalie. Tu ne connais pas ce genre d'hommes. Ils ont dans le sang, dans ce sang épuisé, appauvri, les restes d'un orgueil qui peut les rendre terribles tout à coup. Quand ils croient leur honneur en jeu, ils sont capables d'une action extrême... Prends garde... Maurice, justement, est un aimable garçon, très simple, très droit... Il tient plus de sa mère que de son père... S'il se croyait trompé... tu pourrais bien ne plus le reconnaître...

Armando haussa les épaules.

Rosalie lui dit maternellement :

— Je te recommande la prudence, voilà tout.

Armande se releva.

— Ainsi tu me promets de presser le mariage de Lucie.

— Je vais m'en occuper aujourd'hui même. Je verrai Cauville.

— Merci.

— De ton côté, tu me promets d'être prudente.

— Je te le promets.

— Est-ce que cet... Edouard va fréquenter assidûment ta maison ?

Armande eut un geste d'impatience.

— Ne crains rien, dit-elle. Il m'a quittée hier avec l'intention secrète de ne plus revenir. Je lui ai donné rendez-vous pour le lendemain du mariage de M^{lle} de Selmont. Il a accepté le défi en me disant que cette date pourrait être lointaine.

— Je comprends ton impatience à présent.

— Ah! enfin!... J'en ai conclu qu'il y avait peut-être entre eux des engagements...

— En effet...

— Dans un an Lucie sera majeure.

— C'est vrai... La fortune de Lucie irait à cet homme... Non, par exemple, cela ne sera pas.

Tout à coup, Rosalie était devenue farouche.

Un sourire illumina le visage d'Armande.

— A la bonne heure! dit-elle. Ta haine va travailler pour mon amour.

— Ma haine...

— Elle est visible. Ne le nie pas.

— Je ne hais pas cet Edouard. Il m'est indifférent, affirma Rosalie qui parvint à se rendre maîtresse d'elle-même. Mais, sois tranquille, je ferai ce que j'ai promis.

La mère et la fille prirent congé l'une de l'autre en s'embrassant.

Quand elle fut seule, Rosalie s'étendit sur une causeuse, la tête appuyée sur la main et resta longtemps pensive.

Un pli profond creusait son front entre ses sourcils, sa bouche avait une expression amère; ses yeux regardaient un objet invisible.

— Fatalité! fatalité! murmurait-elle par moments.

Elle ressemblait ainsi à une reine des temps barbares, à quelque Frédégonde, agitée par le remords et la passion et méditant entre le crime d'hier et celui de demain.

CHAPITRE XIII

L'échéance.

La semaine qui s'ouvrit par le dîner d'Edouard chez Maurice fut remplie de déceptions pour Robert de Selmont.

Il se trouvait dans la situation la plus fautive du monde vis à vis de Lucie et ne tarda pas à en constater les conséquences.

Malgré de sérieux efforts pour dissimuler, il laissait percer le déplaisir que les relations du neveu de Crenancier avec sa sœur lui causaient. Sans faire précisément grise mine au jeune homme, comme la dissimulation n'était pas dans son caractère,

sa mauvaise humeur éclatait toutes les fois, et cela arrivait fréquemment, qu'ils abordaient ensemble le chapitre des communications avec Lucie.

Edouard n'était pas, de son côté, doué d'une patience angélique. Il fallait toute la sympathie que lui inspirait « le général Robert ; » il fallait surtout la pensée qui attachait M. de Selmont à celle qu'il aimait, pour qu'il ne rompît pas avec lui. Il n'ignorait point que sa naissance était le plus grand tort que Robert lui trouvait ; mais comme c'était un tort involontaire, Edouard s'irritait d'autant plus à l'idée qu'on pût le lui reprocher.

La première fois, c'est-à-dire le mardi, lorsqu'Edouard se rendit à Ville-d'Avray afin de porter à Marguerite les lettres qu'elle devait remettre à Lucie, le dialogue suivant s'établit entre les deux hommes.

Robert venait de donner sa missive à Edouard.

— Vous écrivez aussi à M^{lle} de Selmont, demanda-t-il.

— Sans doute.

— Ah !

Au bout d'un moment, Robert reprit :

— Peut-on, sans indiscrétion, vous demander ce que vous écrivez à M^{lle} de Selmont ?

— Mais...

— Je suis son frère,

— C'est juste. Eh bien, je lui raconte comment je vous ai rencontré et je lui annonce que la servante lui remettra votre lettre en même temps que la mienne.

— Ne croyez-vous pas qu'elle s'en serait aperçu sans qu'on le lui dise ?

— Qu'à cela ne tienne ! fit Edouard.

Et il déchira sa lettre.

La physionomie de Robert s'éclaircit.

Edouard se rendait seul à Ville-d'Avray. Dès qu'il eût quitté Robert, il entra dans un café et écrivit une nouvelle lettre à Lucie.

Seulement au lieu du ton cordial qu'il avait observé dans la première en parlant de Robert, il mit Lucie en garde en lui montrant les choses sous leur véritable jour c'est-à-dire en lui dépeignant Robert comme hostile à leur amour.

Notre héros avait trop de délicatesse pour dicter à Lucie une ligne de conduite qui tint à distance ce nouvel ennemi, mais il comptait sur la finesse et sur ce flair du cœur qui fait deviner les obstacles aux amoureux.

Il avait raison dans ses calculs.

Robert avait écrit à sa sœur une lettre affectueuse et digne pour l'engager à quitter la maison de M^{me} Morin ou du moins pour contraindre cette dame à le recevoir. Malheureusement, il n'avait pu s'empêcher, de faire une allusion d'une clarté aveuglante à des liaisons que la solitude et l'ennui expliquent, mais que le monde n'excuserait pas s'il les connaissait.

« Il faut, ma chère Lucie, disait-il textuellement, que chacun reste dans la sphère



Elle salua légèrement et sortit, laissant les Pénaire et Cauville stupéfaits. (Page 527.)

« où la providence l'a placé en naissant. On en éprouve parfois de vifs regrets et je
« reconnais qu'il y a lieu souvent d'accuser le sort d'injustice. Mais on n'échappe pas
« à la tyrannie des lois sociales. Les enfreindre, c'est mêler à l'air que l'on respire, je
« ne sais quel subtil poison dont on ressent tôt ou tard les effets. »

Lucie aurait compris à demi-mot, mais ce n'était pas des demi-mots.

Le mercredi, Edouard recevait, par l'intermédiaire de Marguerite, un billet consolant où il était dit : « Les croyants n'ont qu'une foi ; les cœurs aimants ne pen-

vent éprouver qu'un amour. » Edouard baisa mille fois ce papier. Robert l'attendait à la gare. Le jeune homme s'était composé un visage sérieux.

— Voici une lettre pour vous, dit-il au frère de Lucie.

Robert fit une singulière grimace en la lisant.

— Eh bien? lui demanda Edouard qui avait beaucoup de peine à réprimer la joie que lui causait la déception du gentilhomme.

— Elle se défie de moi, fit Robert avec une tristesse si réelle qu'Edouard en fut touché.

La jeune fille lui avait écrit une belle épître, assez gourmée, dans laquelle elle lui disait que, bien que décidée à ne pas épouser son tuteur, elle n'avait aucune raison pour fuir la maison où elle avait trouvé tant de soins et de bons procédés. Elle ajoutait qu'elle serait heureuse de connaître un frère qu'elle n'avait jamais vu et dont elle avait entendu parler en bons termes par une personne qui lui inspirait la plus grande confiance. Par conséquent, elle allait tenter des démarches auprès de M^{me} Morin pour faire lever la consigne qui ne lui permettait pas de franchir le seuil de la maison. C'était tout. Sur Edouard, sur l'allusion de Robert à son amour pour Edouard, la lettre de Lucie restait muette.

— Rien de fait, murmura Robert avec humeur.

Le même jour, il éprouva une seconde déception.

Il alla trouver un homme de loi.

Il voulait savoir si par hasard il n'existait pas dans l'arsenal du Code quelque arme dont il pourrait se servir contre Cauville.

Après un long entretien avec un savant avocat, il acquit la certitude que, s'il faisait mine de bouger, son beau-frère pourrait lui opposer tout une armée d'huisiers, de juges et de gendarmes, mais que lui, Robert était réduit à la plus complète impuissance.

Pour engager la lutte sur le terrain légal avec quelque chance de succès, il eût fallu que Lucie s'y prêtât, qu'elle se plaignît de séquestration, de sévices ou de tout autre excès de pouvoir. Or, la lettre qu'elle avait écrite à son frère le désarmait absolument.

Les choses en étaient là, c'est-à-dire n'avaient pas bougé lorsque M. et M^{me} Pénaire et le marquis de Cauville se présentèrent à la maison de Ville-d'Avray, exactement comme le jour où le tuteur de Lucie lui avait solennellement demandé sa main.

Lucie, de sa fenêtre, les vit entrer.

Elle était précisément occupée à écrire à Edouard.

Elle interrompit sa phrase pour lui annoncer l'événement et elle ajouta :

« Il est probable que cette visite me concerne, Je m'attends d'un moment à l'autre à être appelée au salon... »

Elle achevait le mot « salon » lorsqu'on frappa à la porte.

Elle ouvrit,

Marguerite entra et lui dit :

— Vite, descendez, mademoiselle, Madame vous prie d'aller la rejoindre. M. M^{me} Pénaire et M. de Cauville, votre tuteur, désirent vous voir.

Lucie obéit.

Sauf M^{me} Morin, qui gardait toujours un visage impassible, les trois visiteurs avaient l'air plus aimable et accueillirent la jeune fille avec les plus charmants sourires.

M^{me} Pénaire s'enquit de sa santé en l'embrassant et en lui prodiguant des caresses.

Ordinairement, M. Pénaire, tant il était raide et solennel, ressemblait à ces personnages, qui, d'après Shakespeare, paraissent dire : Je suis le sire Oracle ; quand j'ouvre la bouche, que pas un chien n'aboie. Ce jour-là, il avait fait un effort pour rompre la glace. Il adressa à Lucie quelques compliments sur sa grâce et sur sa fraîcheur.

Mais Cauville était le plus étonnant des trois. Il était sourire des pieds à la tête ; un sourire chauve, à la vérité, dont de savantes combinaisons de toilette dissimulaient mal les rides, mais un sourire cependant, quelque chose comme un vieux printemps, endormi depuis trente années, et qui s'aviserait de reparaître tout à coup, déparé, flétri par un poids accablant de trente hivers.

— Eh bien, ma chère Lucie, vous êtes tout à fait remise de votre indisposition de l'autre jour ? demanda Rosalie.

— Tout à fait, madame.

— Nous avons été bien inquiets, dit Pénaire. N'est-ce pas, Cauville ?

— Sans doute.

On s'assit.

Cauville prit un air à la fois grave et souriant.

— Ma chère Lucie, je viens faire près de vous une démarche qui, je l'espère, ne vous causera aucun déplaisir, commença-t-il. Je n'ai pas besoin de vous rappeler l'engagement qui me rend si heureux. Les circonstances me contraignent à vous demander de vouloir bien hâter mon bonheur...

Il s'arrêta, attendant une réponse.

— Je ne saisis pas... fit Lucie qui saisissait très bien.

— C'est pourtant bien simple, ma chère enfant, dit Rosalie, M. de Cauville vient vous prier de consentir à ce que votre mariage ait lieu dans un délai aussi bref que possible...

La jeune fille trembla légèrement.

Elle tenait les yeux baissés. Elle dit sans les lever :

— Mon tuteur s'était engagé à me laisser quelques mois pour me préparer...

Ces paroles tombèrent au milieu d'un profond silence.

Personne ne les relevant, la jeune fille poursuivit :

— Il y en a deux à peine...

— Deux mois, c'est plusieurs mois... fit remarquer M^{me} Pénaire.

— Evidemment, ajouta son mari.

Cauville reprit :

— Les circonstances m'obligent à écourter ce délai. Je serai sans doute obligé d'entreprendre un long voyage...

— A votre retour, nous parlerons...

— Y pensez-vous ? Un voyage d'un an peut-être. D'ailleurs je compte vous emmener...

— Et puis, un peu plus tôt, un peu plus tard, c'est toujours la même chose. Allez, ma chère Lucie, finissez-en, c'est le plus simple.

Ces dernières paroles étaient de M^{me} Pénaire, et déjà le naturel de cette femme impérieuse perçait dans une certaine brusquerie ironique qu'elle donna à son accent.

— Alors, c'est bien décidé, vous voulez que ce mariage ait lieu ?

— Le plus tôt possible, oui, ma chère Lucie. En sortant d'ici, j'accomplirai les formalités légales, et j'espère, avant quinze jours, être assez heureux...

Lucie interrompit le marquis.

— Non, monsieur, dit-elle.

Elle s'était levée et se tenait les mains appuyées au dossier de sa chaise, un peu pâle, mais très résolu.

— Comment !... s'écria-t-il.

— Je dis : non, monsieur. Je ne consens pas à ce mariage. Je ne veux pas être votre femme.

— Mais j'ai votre parole...

— Quand je vous l'ai donnée, je ne connaissais pas la portée de l'engagement que vous me faisiez prendre.

— Et maintenant ?...

— Maintenant je la connais.

— Qui vous a si bien instruite depuis deux mois ?

Lucie ne répondit pas à cette question du marquis.

Elle lui jeta un regard où il y avait du mépris.

Cauville venait de subir une transformation complète. Le printemps était devenu un très aigre, très brumeux hiver. Il n'y avait plus de sourire sur ses lèvres pincées.

Cependant Rosalie ricanait.

— Mademoiselle, dit-elle, a reçu des leçons précieuses sur la nature et les conséquences du mariage.

Le sang des Selmont se révolta dans les veines de la jeune fille ; une lueur de colère flamba dans ses yeux profonds.

— Vous n'avez pas à parler dans cette affaire, madame, déclara-t-elle. Je ne sais vraiment pas à quel titre vous vous mêlez de mon avenir, et je vous prie de ne plus vous occuper de moi.

— Mais l'intérêt que je vous porte... fit Rosalie interloquée.

— Abstenez-vous de cet intérêt...

— Enfin, Lucie, c'est un délai que vous demandez... Vous ne refusez pas définitivement de devenir ma femme? reprit Cauville.

— Je refuse définitivement...

Pénaire paraissait consterné. Ce refus allait avoir des conséquences graves pour lui. Il détruisait ses combinaisons financières.

— Réfléchissez, mademoiselle.

— Monsieur, s'écria Lucie, votre intervention est encore plus étrange que celle de madame...

Tout à coup, M^{me} Morin prit la parole.

Suivant son habitude, elle était restée spectatrice impassible de cette scène.

Elle prit la main de Lucie avec une certaine douceur et la contraignit à se rasseoir auprès d'elle sur un canapé.

— Et moi, mon enfant, me refusez-vous également le droit de vous adresser une question ou de vous donner un conseil?

Lucie hésita, mais cette hésitation fut très courte.

— A vous, non, madame, dit-elle.

— Dans ce cas, laissez-moi vous dire que vous avez tort. Ce mariage, auquel vous avez consenti d'abord, assure votre tranquillité future. Il vous donne un appui dont vous avez besoin. Réfléchissez.

— Quoi, madame, vous aussi... vous me conseillez...

— Mais, sans doute, l'affection que je vous porte...

— C'est sur cette affection que je comptais pour me défendre.

— Vous défendre!

— Oui, me défendre. Je comprends aujourd'hui ce qu'il y a de monstrueux dans ce mariage.

— De monstrueux!... s'écria Cauville.

— Est-il possible, continua Lucie sans relever l'interruption et toujours en s'adressant à M^{me} Morin, que vous ne le compreniez pas aussi?

— Non, en vérité, je ne le comprends pas, fit M^{me} Morin.

— Voilà une jeune fille qui devient folle! dit insolemment Rosalie.

— Elle lit trop de romans, ajouta Pénaire d'un ton sentencieux.

— Elle en imagine plutôt, répartit Cauville.

Puis, faisant un effort, il adoucit le ton de sa voix qui était devenue singulièrement âpre :

— Ce n'est pas votre dernier mot, je l'espère. Vous considérerez, Lucie, que je ne veux que votre bonheur. Je remplis une mission que j'ai reçue de votre père mourant.

— Vous avait-il donc enjoint de m'épouser? demanda la jeune fille.

— Mais...

Cauville, surpris par la question, ne sut d'abord que répondre.

— Alors ma pauvre sœur existait. C'est comme votre enfant que mon père vous chargeait de m'élever. Il ne pouvait pas prévoir qu'un jour viendrait où, abusant de l'autorité qu'il vous donnait, vous cherchiez à vous en servir pour m'imposer un mariage disproportionné...

— Cauville vaut Selmont... s'écria étourdiment le marquis.

— Vous savez bien, mon cher, que mademoiselle a des idées républicaines et qu'elle ne regarde pas à la naissance.

Lucie ne releva pas les paroles de Rosalie. Elle était douée d'un de ces caractères qui n'atteignent toute leur force que devant les obstacles et qui se redressent en face de l'outrage.

— Non, monsieur, dit-elle à Cauville, vous n'avez pas rempli la mission dont mon père vous avait chargé. Vous ne la remplissez pas en ce moment en tolérant que, devant vous, des étrangers me parlent d'une manière inconvenante.

— Je la remplirai du moins, répliqua sèchement Cauville, en ne laissant plus à l'avenir M^{lle} de Selmont exposée à des liaisons indignes de son nom et de son rang.

Lucie devint rouge, mais elle ne protesta pas.

Elle se leva, salua légèrement et voulut sortir.

— Voyons Lucie, une dernière fois, dit le marquis en la retenant, voulez-vous devenir ma femme? Voulez-vous tenir l'engagement que vous avez pris librement?

— Une dernière fois... non.

— Prenez garde...

Le mot échappa à Cauville; mais il trahit sa fureur.

— Eh quoi! vous me menacez?

— Non... Mais ce caprice est si étrange... Vraiment, ce garçon, cette sorte de marin qui est venu ici, a produit sur vous une telle impression! On me l'avait dit. Je ne voulais pas le croire.

Rosalie se mit à rire.

Lucie, tout à coup, s'irrita.

— Voulez-vous me contraindre à vous dire que je l'aime? Eh bien, je vous le dis: Oui, je l'aime. Voulez-vous me contraindre à vous dire que je n'aurai pas d'autre époux que lui? Eh bien, cela encore, je vous le dis. Si c'est là ce que vous vouliez savoir, vous le savez.

— Cette jeune fille est folle, murmura Pénaire.

— Avez-vous oublié que je suis votre tuteur? demanda Cauville. Avez-vous oublié que vous ne pouvez vous marier sans mon consentement? Vous n'espérez pas que je prête les mains à une pareille indignité?

— Oh! nous attendrons...

— Votre majorité, sans doute?

— Oui, ma majorité.

Cauville et les Pénaire échangèrent un regard consterné.

— C'est ce que nous verrons, fit le marquis, Ah! je saurai bien empêcher...

— Je vous ferai remarquer, monsieur, que voilà la deuxième fois que vous me menacez... S'il est nécessaire de chercher un défenseur, je pourrai en trouver un, déclara Lucie froidement.

— Ah ! oui, monsieur... Edouard, probablement, dit M^{me} Pénaire.

— Non, madame, je ne veux point parler de mon fiancé.

— Que voulez-vous dire ? demanda Cauville troublé.

— Vous me comprenez. J'ai su trouver un parent qui saura me protéger, un parent que mon père a chargé de veiller sur moi, en même temps que vous...

— Ce n'est pas vrai ?

— Si vous m'y forcez, je recourrai à lui.

Ce fut la dernière parole de Lucie.

Elle salua légèrement et sortit, laissant les Pénaire et Cauville stupéfaits.

CHAPITRE XIV

Lettres interceptées.



ES quatre personnages restèrent un moment muets après le départ de Lucie. Ils ne revenaient pas de leur stupeur. Cette jeune personne si paisible ordinairement venait de faire preuve d'une énergie, d'une volonté que sa douce physionomie et ses mouvements d'oiseau en cage ne permettaient pas de prévoir.

Le mouvement instinctif de ces natures mauvaises, dès que leur pensée put se faire jour, devait les porter à récriminer les unes contre les autres.

Cauville entama le premier le chapitre des reproches.

— Eh bien, on peut vous confier des jeunes filles, à vous, dit-il brutalement à M^{me} Morin.

— Est-ce qu'elle n'est pas entière ? répondit la vieille dame avec aigreur. Vous allez vous en prendre à moi maintenant de ce que vos grâces n'opèrent plus de miracles ?

— Enfin, madame, pourquoi avez-vous reçu ce jeune homme chez vous ?... commença Pénaire.

— Comment lui aussi ? fit M^{me} Morin, en se tournant vers sa fille.

— Ecoutez donc, maman, il est certain que si vous n'aviez pas ouvert votre porte à cet Edouard...

La figure de M^{me} Morin, prit une expression de sombre ironie.

— Ainsi c'est vous, monsieur et madame Pénaire, qui me reprochez la présence d'Edouard dans ma maison. Je ne m'attendais pas à cela. Vous savez pourtant, mieux que personne qui l'a introduit ici...

— Il ne s'agit pas d'autrefois, il s'agit d'aujourd'hui.

— Autrefois, explique aujourd'hui, ma fille. J'ai élevé ce garçon. Il est tout simple que je le reçoive, quand il vient me voir. Ce n'est pas ma faute s'il plait autant que d'autres déplaisent... D'ailleurs, emmenez votre Lucie. Je n'y tiens pas autrement.

Pénaire interrompit sa belle-mère.

— Voilà d'étranges paroles, s'écria-t-il. Je pourrais vous faire sentir, madame, que ce ton ne convient pas à de certaines situations...

Il s'arrêta embarrassé.

M^{me} Morin furieuse, jeta sur lui des regards étincelants.

— ... Achevez donc, monsieur, voulez-vous parler de la pension que vous me servez?...

— Mais... fit Pénaire.

Il resta pour ainsi dire la bouche ouverte.

Rosalie venait de le tirer brusquement par le bras et de lui crier avec une figure terrible :

— Taisez-vous. Ne dites pas des stupidités. N'oubliez pas surtout que vous parlez à ma mère.

Cauville s'impacienta de cette scène de famille, dont il se serait amusé dans toute autre circonstance.

— Madame a raison, déclara-t-il. Les récriminations sont inutiles. Le mal est fait. Il faut chercher un remède.

Pénaire, que l'apostrophe de sa femme avait mis de très mauvaise humeur, se retourna contre Cauville.

— Un remède... Quel remède?... Je n'en vois aucun. Après tout, si ce mariage ne se fait pas, je me trouve dupé...

— Ah ça, mon cher, est-ce que vous devenez fou? dit Cauville.

— On n'est pas fou parce qu'on se plaint d'avoir été mis dedans, répliqua le banquier, devenant grossier comme un pilier de la Bourse.

Rosalie intervint encore.

— On est fou de dire des choses inutiles. Songeons à cette petite pécore. Il est évident qu'elle est amoureuse d'Edouard. Il faut prendre des mesures pour qu'ils ne se rencontrent pas.

— Ils ne se voient plus depuis une semaine, dit M^{me} Morin qui s'était radoucie.

— Ils s'écrivent peut-être, suggéra le banquier.

Un silence suivit ces paroles dont la justesse les frappa tous et ramena entre eux l'harmonie qu'une première surprise avait troublée.



...Elle colla son oreille à la porte... (Page 530.)

— Il faudra s'en assurer, reprit Rosalie.

— Sans doute. Toutefois, croyez-moi, dit Cauville, le plus grand danger n'est pas là. Ce que nous devons redouter par dessus tout, c'est mon maudit beau-frère. Je le connais ; il est capable d'un acte désespéré pour s'emparer de ma pupille. S'il y parvient, nous ne pourrons plus la lui reprendre.

— Mais vous êtes son tuteur...

— Mais il est son frère.

— C'est juste.

— Et puis, il est déplorable de mêler la justice à des affaires de famille. La moindre instance, pour peu que les hommes de loi le veulent et ils le veulent presque toujours, dure dix-huit mois, deux ans. Or, dans un an, Lucie, majeure, peut être mise en possession de ses biens et disposer d'elle-même.

— Diable!

— Nous devons enlever notre affaire dans l'année, retourner Lucie, la décider à ce mariage, dont elle ne veut pas entendre parler dans la sincérité d'un premier attachement. Mais quelques mois de complète réclusion changeront ses résolutions.

— Vous avez raison.

— D'abord, il importe de savoir quelle intelligence elle entretient avec nos ennemis. Sort-elle? Peut-elle porter des lettres à la poste et en prendre? Dispose-t-elle d'une maison tierce pour sa correspondance?

M^{me} Morin répondit à ces questions par des signes négatifs.

— Alors...

— Es-tu sûre de ta servante, maman? Ta Marguerite...

— Elle aime beaucoup Edouard qu'elle a vu tout petit. Peut-être, en effet, a-t-elle eu des complaisances...

— Il faut l'appeler, lui parler.

M^{me} Morin sonna. Marguerite ne répondit pas. M^{me} Pénaire courut jusqu'à la cuisine. La servante en était absente. Alors Rosalie monta au premier. Elle entendit un murmure de voix qui sortait évidemment de la chambre de Lucie. Elle avança sans faire de bruit, colla son oreille à la porte et entendit ce fragment de dialogue.

— Ainsi, ma bonne Marguerite, vous allez partir tout de suite.

— Tout de suite... Je suis déjà en retard et M. Edouard doit m'attendre avec une impatience...

— Vous lui direz qu'il me faut une réponse immédiate...

— N'ayez pas peur.

— D'ailleurs, il verra bien par ma lettre... Dépêchez-vous ma bonne Marguerite, dépêchez-vous...

— Soyez tranquille, mademoiselle, je ne flanerai pas...

Rosalie n'en écouta pas davantage.

Elle partit sans faire plus de bruit qu'en venant, et descendit l'escalier, au bas duquel elle attendit.

Moins d'un instant après, la servante parut.

Elle s'arrêta, toute surprise, devant M^{me} Pénaire qui faisait sentinelle dans le vestibule du rez-de-chaussée.

Rosalie ne lui donna pas le temps d'exprimer sa surprise. Sans dire un mot, elle la prit par le bras et l'entraîna dans le salon.

— Fermez la porte, ordonna-t-elle à son mari.

Quand la porte fut fermée, elle plongea la main dans les poches du tablier de Marguerite.

— Mais madame... voulut dire celle-ci en se débattant.

— Taisez-vous, malheureuse, ordonna Rosalie avec un accent si dur que la servante n'osa plus proférer un mot.

En même temps, M^{me} Pénaire, triomphante, montrait aux témoins de cette scène, la lettre de Lucie, qu'elle venait de retirer du tablier de Marguerite.

L'enveloppe ne portait pas d'adresse, elle était fermée avec un pain à cacheter.

— Il est encore frais, dit Rosalie en l'ouvrant sans la déchirer.

— Mais... voulut dit encore la servante.

— Chut ! fit Pénaire.

Et Cauville ajouta :

— On va vous parler tout à l'heure, à vous, la messagère.

Marguerite tourna des yeux suppliants vers sa maîtresse, M^{me} Morin n'eut pas l'air de s'en apercevoir.

Effarée par la brusquerie de l'attaque, effrayée par les regards qu'on lui jetait de temps à autre, la servante n'essaya plus de protester. Elle resta debout au milieu du salon, immobile, n'osant plus bouger. C'était une pauvre créature sans cervelle, beaucoup plus bête que méchante, mais, étant donné une situation périlleuse, assez bête pour ne pouvoir pas mesurer l'étendue d'une lâcheté et pour se ruer éperduement, au risque de perdre des innocents et de se perdre elle-même, par la première issue qu'on lui aurait montrée.

Rosalie lisait et Cauville suivait sa lettre par dessus son épaule.

M^{me} Morin avait repris une attitude indifférente.

Pénaire attendait.

La première partie de la lettre n'était qu'un rabachage d'amoureux qui faisait hausser les épaules à Rosalie et froncer les sourcils à Cauville. Les différentes impressions qu'ils éprouvaient s'exhalèrent en même temps dans cette double interjection :

— C'est stupide ! fit l'une.

— C'est grave ! dit l'autre.

Arrivés à la phrase citée plus haut : « Je m'attends d'un instant à l'autre à être appelée au salon ; » M^{me} Pénaire s'écria :

— Nous y voilà !

Elle lut rapidement avec les yeux, puis tout à coup à haute voix :

— Écoutez cela : « Mon ami, un danger sérieux me menace, je le sens, j'en suis sûre. Mon tuteur vient de me sommer de tenir ma parole. Il était soutenu par M. et M^{me} Pénaire, qui semblent avoir un intérêt à ce mariage. M^{me} Pénaire a été insultante au dernier degré. L'antipathie inexplicable que cette personne m'inspire résultait sans doute d'un sûr pressentiment. Cette antipathie s'est changée en profonde aversion. Lorsqu'à plusieurs reprises, j'ai renouvelé mon

« refus de l'épouser, mon tuteur est devenu menaçant. Il m'a contraint de proclamer mon amour pour vous, et je n'ai pas hésité à le faire. Mais je sens que j'ai tout à craindre de ces gens-là. Voyez mon frère. Sauvez-moi n'importe comment. J'attends une réponse de vous immédiatement. Votre Lucie. »

— Hein, qu'en dites-vous? ajouta Rosalie quand elle eut terminé sa lecture.

— C'est gaillard, répondit Cauville avec un sourire sinistre.

— Eh bien, qu'allons-nous faire?

— Envoyez cette lettre à son adresse.

— Quoi! s'écria Pénaire.

— Restez donc tranquille, lui dit sa femme. Et se retournant du côté du marquis. Qui la portera? demanda-t-elle.

— Cette fille, parbleu!

Cauville jeta sur Marguerite des regards qui la firent frissonner.

— Ainsi, malheureuse, vous consentez à vous faire complice d'un crime? dit-il.

— D'un crime! répéta la servante terrifiée.

— Et comment appelez-vous un détournement de mineure? Est-ce que ce n'est pas un crime? Croyez-vous que ce soit un enfantillage de se prêter à l'enlèvement d'une jeune fille? Vous ne savez donc pas que ses parents, ou à leur défaut son tuteur, n'ont qu'à déposer une plainte pour qu'on jette l'entremetteuse en prison?

— Ah! mon Dieu!

— Je puis vous faire grâce, puisque le mal n'est pas encore irréparable...

— Je vous en supplie, mon bon monsieur...

— Taisez-vous et écoutez. Il faut que vous vous engagiez à obéir aux ordres que je vais vous donner, strictement, au pied de la lettre.

— Tout ce que vous voudrez...

— Vous avez bien compris? Au pied de la lettre...

— Soyez tranquille.

— Sans cela, la prison, le jugement, le déshonneur...

— Parlez, parlez, que faut-il faire?

— Rien que de facile. Vous porterez cette lettre à son adresse. Vous la remettrez à la personne qui l'attend. Cette personne voudra vous charger d'une réponse vous ne la contrarierez pas. Vous irez où il lui plaira de vous conduire. Vous attendrez, et quand vous aurez cette réponse, vous nous l'apporterez ici... directement. Vous engagez-vous à obéir?

— Il le faut bien.

— Et songez que si vous dites un mot à ce jeune homme, s'il se doute, grâce à vous de la situation, vous en répondrez... devant la justice. Maintenant, allez, hâtez-vous. Cependant que rien ne trahisse vos préoccupations, pas une parole,

pas un signe. Nous possédons des moyens de savoir au juste ce qui se passera entre vous... et ce M. Edouard,

Marguerite partit la tête basse, très effrayée, très convaincue que les menaces de M. de Cauville n'étaient pas vaines, très résolue à obéir, en vertu de cet adage que « charité bien ordonnée est de commencer par soi-même. » Elle ne rêvait plus que prison et geôliers.

Pendant son absence, les acteurs du drame qui se jouait dans le salon de M^{me} Morin, causèrent peu entre eux. Ils paraissaient méditer chacun de leur côté. Cauville surtout suivait évidemment une pensée laborieuse. Rosalie, qui l'observait, remarqua une sorte de lueur qui éclaircit un moment sa physionomie soucieuse.

— Avez-vous une idée ? lui demanda-t-elle.

— Peut-être, répondit-il.

— Pouvez-vous nous la faire connaître ?

— Non, pas encore... du moins pas tout entière.

Et se retournant du côté de M^{me} Morin, il ajouta :

— Madame, vous vous rappelez le château de Cauville où vous êtes allée chercher Lucie ?

— Sans doute.

— Un petit voyage jusque-là vous répugnerait-il ?

— Un voyage... maintenant.

La grimace que fit M^{me} Morin indiquait que le voyage ne lui plaisait guères.

— Oui, maintenant. Un voyage à l'improviste. Vous partiriez par exemple demain soir, tout à coup, en ne prévenant M^{lle} de Selmont que deux heures avant le départ, en ne lui laissant que le temps nécessaire de rassembler ses vêtements.

— Mais quel prétexte donnerai-je d'un voyage improvisé ?

— Le prétexte le plus simple et le plus légitime, un prétexte pris dans la situation même. Vous quittez cette maison à cause d'elle, pour échapper aux persécutions de M. Edouard et de M. de Selmont.

— Mais si elle refuse de partir ?

— Vous direz que la maison est vendue.

— Et si elle ne veut pas me suivre ?

— Allons donc ! Elle ne poussera pas la chose jusque-là. D'ailleurs, elle vous témoigne une certaine déférence. Et puis, n'étant pas prévenue, n'ayant pas pu prendre de précautions, où irait-elle en vous quittant ? Elle vous suivra avec répugnance, mais elle vous suivra.

— Mais, monsieur, ce château, en automne, près de la mer, ce sera horriblement triste.

— Vous n'y resterez pas longtemps. Et puis, c'est une maison de campagne comme ici, plus grande, voilà tout.

M^{me} Morin hésitait à s'engager. Rosalie joignit ses instances à celles du marquis.

— Aidez-nous à mener à bien cette affaire, lui dit-elle. Elle est d'une très grande importance pour nous tous, pour Armande surtout... il ne faut pas que Lucie porte sa fortune à des étrangers.

— Vous dites que le départ devra avoir lieu demain? demanda M^{me} Morin.

— Probablement, répondit Cauville, tout dépend de la réponse du jeune homme au poulet que votre servante vient de lui porter. Dans tous les cas, je vais envoyer aujourd'hui même quelqu'un à Cauville, avec des instructions. Quand vous arriverez, tout sera préparé?

— Il est pénible à mon âge de se déplacer.

M^{me} Morin se tut un moment; puis, regardant avec fixité le marquis, elle ajouta :

— Si j'y vais, ce sera à une condition.

— Parlez, parlez. Nous ferons tout ce qui vous plaira.

— Je veux que vous me promettiez de ne rien tenter qui puisse nuire à Edouard.

Cauville fit une légère grimace de surprise et de désappointement. Rosalie lui adressa un signe presque imperceptible qui signifiait : Promettez toujours.

— Que voulez-vous que nous fassions à ce garçon? Mon seul but, en envoyant Lucie à Cauville, c'est de le dépister et de les séparer.

— Dans ce cas, je consens à ce voyage.

La conversation tomba encore une fois. Les deux femmes demeurèrent silencieuses, les deux hommes, près d'une fenêtre, causaient sérieusement.

Ils parlaient de spéculations. Pénaire était alors dans le chaud de la bataille contre la banque israélite. Il venait de lancer de nouvelles émissions qui avaient été couvertes instantanément. Cependant son flair de financier était en éveil. Il y avait eu un coup de vente subit sur le marché, la veille même à la Bourse, et il avait constaté un mouvement d'hésitation parmi les acquéreurs. Il avait dû se servir d'hommes de paille pour donner l'impulsion. Ce craquement l'inquiétait comme un avis de la fortune.

Cauville avait entendu dire un mot, le soir, de cette suspension passagère dans l'essor de la *Banque industrielle et commerciale des Deux Mondes*. Il n'y a rien qui se répande vite à Paris, comme les nouvelles alarmantes.

— Enfin, le danger n'a pas été sérieux, disait Cauville.

— Non, non... C'est un coup de nos ennemis... Mais il va falloir jouer serré, C'est le premier, ça ne sera pas le dernier. Ils ont formé un syndicat et ils détiennent en ce moment une telle quantité de papier que, s'il leur prenait fantaisie de jeter tout d'une fois sur la place, nous recevrons une rude atteinte.

— En sommes-nous donc là!

— Notre situation est prospère. Elle serait inébranlable si la haute banque ne

s'était pas coalisée contre nous. Elle a poussé à la hausse avec fureur sur nos valeurs et le public s'en est dessaisi, en grande partie, à son profit, c'est par là que nous sommes menacés. Songez que le coup d'hier nous coûte cinq millions.

— Diable !

— Je redoute la suite, ceci entre nous. Voilà pourquoi je suis si pressé de vous voir contracter ce mariage, pour vous, pour Maurice et pour Armande, vous pourrez vous constituer, ainsi qu'à eux, une fortune à l'étranger, garantie contre les fluctuations de la Bourse.

— Et vous-même ?...

— Oh moi !... ma femme a sa fortune personnelle ; je suis donc tranquille. D'ailleurs, n'exagérez pas mes appréhensions. Je vous parle en homme prévoyant. Mais j'ai les mains pleines d'atouts et j'ai plus de chances de gagner la partie que de la perdre.

— Ah ! voilà cette fille qui revient.

Rosalie se leva en entendant Cauville prononcer ces mots, et courut ouvrir la porte.

Marguerite entra. Elle avait marché vite. Elle était rouge.

— Voici, dit-elle en remettant une lettre à M^{me} Pénaire.

Rosalie l'ouvrit sans hésiter et lut à haute voix :

« Ma chère Lucie,

« Comptez sur moi. Je ne vous demande que vingt-quatre heures pour m'entendre avec votre frère, et pour tout préparer. Dans la nuit de samedi à dimanche, tenez-vous prête à tout événement...

Rosalie interrompit ici sa lecture et se mit à rire :

— Voyez le reste, dit-elle à Cauville.

Celui-ci lut :

« Vous êtes un ange et je vous adore...

Signé : « Edouard. » acheva M^{me} Pénaire. Ce marin n'y va pas par quatre chemins.

Cauville eut un mauvais sourire.

— Il lui propose un enlèvement, dit-il.

— Tout simplement... Mais, est-ce que vous allez faire remettre ce billet à Lucie ?

— Non, certes... Approchez-vous, ordonna Cauville à la bonne.

Marguerite obéit.

— Vous allez dire à M^{lle} de Selmont que le jeune homme, après avoir lu sa

lettre, a haussé les épaules et qu'il est parti en disant qu'il aviserait. Vous avez bien compris.

— Oui, monsieur.

— Et prenez garde de ne pas nous trahir.

— Oh ! il n'y a pas de danger.

Quand Marguerite fut sortie, Cauville s'adressa à M^{me} Morin.

— Eh bien, madame, il faut partir ce soir.

— Ce soir...

— Il y a des trains dans la journée. Mon homme de confiance partira avant vous. Une voiture vous attendra à la gare quand vous arriverez au Havre, et tout sera prêt au château pour vous recevoir... Seulement, vous laisserez cette Marguerite ici. Je m'en défie. Et puis, elle peut être utile...

— Quel est votre projet ? demanda Rosalie.

— Bon ! laissez-moi faire...

— Surtout, monsieur, qu'il n'arrive rien à Edouard, dit M^{me} Morin.

Et elle ajouta en se tournant vers sa fille qui pâlit :

— Dans cette maison !

Puis elle sortit la tête basse, en donnant des signes de sénilité qui frappèrent tous les témoins de cette scène.

— Il me semble que votre mère baisse depuis quelque temps, dit Pénaire à sa femme.

Celle-ci ne répondit pas.

En ce moment, Marguerite rentra.

— Eh bien, qu'a dit M^{lle} de Selmont ? demanda Rosalie.

— Dame ! elle a paru bien surprise. Comment, il n'a rien écrit ; il n'a pas dit autre chose, a-t-elle répété à plusieurs reprises. La pauvre demoiselle n'en revenait pas. Est-ce qu'il aurait craint de prendre une pareille responsabilité ? a-t-elle dit encore.

— Très bien, fit Cauville. Et lui avez-vous dit qu'il avait haussé les épaules ?

— Oui, monsieur. Mais ça, elle n'a pas voulu le croire. Elle a prétendu que ce n'était pas possible, que j'avais mal vu, que j'étais folle. Et le fait est, mesdames et messieurs, que M. Edouard, bien loin de hausser les épaules, était dans un état d'agitation extraordinaire...

— C'est bien. En voilà assez, Allez à votre cuisine, ordonna Rosalie.

Et n'oubliez pas que, si vous dites un mot, je n'hésiterai pas à vous livrer à la justice, car le métier que vous avez fait relève des tribunaux. Mais tenez, ajouta Cauville en prenant deux louis dans son porte-monnaie, voilà pour vous encourager au silence. Peut-être en aurez-vous d'autres, si vous nous rendez certains services.

Marguerite s'inclina profondément, très satisfaite de l'aubaine, et consolée déjà de la mauvaise action à laquelle elle venait de participer.

Quand elle fut sortie, Rosalie dit à Cauville :



Le jeune homme entra dans une ruelle où la servante de M^{me} Morin vint le rejoindre. (Page 542.)

— Maintenant que ma mère n'est plus ici, ne pouvez-vous pas nous dire ce que vous comptez faire ?

— Je compte m'installer dans cette maison, demain, et... j'ai mon idée.

— Et Edouard?...

— N'insistez pas, chère madame, je ne puis rien dire. Je vais, dès à présent, examiner un peu ce jardin.

Cauville sortit.

Quand il fut dehors, Rosalie dit à son mari :

— Je crains qu'il ne trame quelque chose contre ce garçon.

Pénaire haussa les épaules.

— Chacun ses affaires, répliqua-t-il. Quelle rage avez-vous de l'interroger à ce sujet? Il a promis à votre mère de ne rien tenter contre l'individu en question. Cela doit suffire pour vous mettre la conscience en repos. Maintenant qu'il fasse ce qu'il voudra, nous ne devons pas nous en mêler.

Rosalie resta pensive un instant.

— Vous avez raison, dit-elle enfin.

CHAPITRE XV

Une nuit agitée.



PRÈS avoir lu la lettre de Lucie, et lui avoir écrit dans le premier café venu la réponse que l'on connaît, Edouard était parti pour Paris dans un état de surexcitation inexprimable.

Il était à mille lieues de se douter de la trahison de Marguerite.

Celle-ci était douée de la ruse des natures grossières; les personnes d'un esprit un peu délicat s'y laissent toujours prendre. Il est difficile, en effet, de soupçonner la fausseté qui se dissimule sous des apparences incultes. On a dit qu'il n'y a rien de subtil comme un barbare; il n'y a personne de plus dissimulé qu'un être sans éducation et livré à ses seuls instincts.

Tranquille du côté de Marguerite, sûr d'avoir en elle une alliée, Edouard reprit le train en roulant dans son esprit mille pensées confuses. Les plans et les projets s'y succédaient, en se détruisant les uns les autres.

Enfin, quand la première fièvre se fut apaisée, il fit un effort pour envisager la situation.

Elle était simple.

Lucie, ne se sentant plus en sûreté sous la sauvegarde de son tuteur, demandait à s'y soustraire; et lui, Edouard, avait tout de suite proposé, en termes assez clairs, de fuir la maison de M^{me} Morin et de se réfugier sous la protection de son frère, M. Robert de Selmont.

Le jeune homme sentait, sans vouloir se l'avouer, qu'il s'était, du premier coup, laissé emporter jusqu'aux dernières extrémités et qu'il y avait, sinon une

autre solution aux embarras de la situation, du moins d'autres procédés à tenter pour en sortir, qu'un enlèvement nocturne.

Avec la lettre de Lucie, son frère s'adresserait aux lois, et s'il ne parvenait pas à l'arracher des mains de Cauville, du moins il attirerait sur lui une attention suffisante pour tenir ce personnage en respect.

— Oui, mais, se dit-il, si cette lettre, adressée à un amant, produisait un effet contraire et donnait plus de force à Cauville lui-même.

L'objection était spécieuse, Edouard s'en contenta cependant pour décider que, sous aucun prétexte, il ne se dessaisirait de la lettre dans laquelle Lucie faisait appel à son dévouement.

Si Edouard se contentait de raconter à Robert ce qui se passait, celui-ci ferait agir la justice. Il s'ensuivrait une enquête. La déposition de Lucie n'était pas douteuse, et une décision d'un tribunal substituerait sans doute la tutelle de Robert de Selmont à celle du marquis de Cauville.

Le fondement de l'amour, c'est l'égoïsme.

— Que gagnerai-je à cela? se demanda naïvement Edouard. Au lieu d'un tuteur qui veut épouser Lucie, elle dépendra d'un tuteur qui ne veut pas que je l'épouse. Ce dernier ne prendra pas moins de précautions que l'autre pour nous empêcher de nous voir. Il faut au moins que je puisse avoir barre sur lui d'une manière quelconque. Il est évident que c'est à la placer sous la protection de son frère que tous mes plans doivent aboutir. Mais cet événement doit se produire dans des conditions qui me créent un droit au moins à la reconnaissance de M. de Selmont.

Et alors, obstinément, revenait l'idée de l'enlèvement.

Il tirerait Lucie des mains de Cauville et l'amènerait triomphalement chez son frère, en disant : Nous nous aimons. Nous aurions pu fuir ensemble. Mais nous reconnaissons votre autorité et nous remettons notre sort entre vos mains.

Ce plan, définitivement, souriait au jeune homme plus que tout autre. Il était conforme à la vivacité de son imagination.

C'est alors qu'il songea à Crenancier et à l'Oncle-Tom pour l'aider à l'exécuter.

Il n'était pas trop sûr des dispositions de Crenancier. Le capitaine avait des habitudes de droiture un peu brusques, avec lesquelles le machiavélisme des projets d'Edouard cadrerait mal. Son premier mouvement serait d'aller chercher Robert, de le mettre au courant de la situation et de lui demander son aide, ou plutôt de lui laisser le soin de diriger l'entreprise.

Or, voilà décidément ce qu'Edouard ne voulait pas.

Il se promit en conséquence de convertir Crenancier à ses desseins. Ce serait dur. Mais il était venu à bout de choses plus difficiles. Et puis, il comptait sur l'affection du vieux marin.

— Il y a du nouveau, dit-il au capitaine, en rentrant dans l'appartement de la rue Rodier.

Le capitaine lui fit signe d'attendre et fouilla dans ses poches.

Edouard se tut.

Le capitaine regardait du côté de la fenêtre ouverte; on entendait un air d'opéra braillé dans la cour par un chanteur ambulante.

— As-tu deux sous sur toi? demanda Crenancier.

Justement, Edouard avait deux sous dans la poche de son gilet.

— Voilà, fit-il en donnant la pièce demandée au capitaine.

— Merci, mon garçon.

Tout en parlant, Crenancier s'approcha vivement de la fenêtre, et, les mains levées, parut viser avec soin quelque chose dehors.

Soudain, il lança la pièce qu'on entendit tomber avec fracas et rouler sur le pavé.

— Encore manqué! dit le capitaine en fermant la fenêtre brusquement.

— Qu'est-ce que ça veut dire? demanda Edouard.

— C'est un animal de chanteur qui m'assassine avec son galoubet, et j'essaye de lui rendre la chose en lui lançant des pièces de deux sous sur la tête. Mais je n'ai pas de chance; je n'ai pas encore pu l'attraper... Patience! patience! gredin, j'aurai mon tour... L'entends-tu, l'entends-tu crier?

On entendait en effet, malgré les fenêtres fermées, la voix éraillée du chanteur entonner le fameux air : *O ma belle Helvétie, objet de mes amours*.

— Scélérat! pandour! Va, va toujours! Je finirai toujours bien par t'attraper, grommelait Crenancier.

— Mais, fit-il tout à coup en changeant de ton, ne me disais-tu pas qu'il y a du nouveau?

— Oui.

— Qu'est-ce que c'est que ce nouveau?

En quelques mots, Edouard mit le capitaine au courant de la situation.

— Diable! diable! Et que comptes-tu faire? demanda le capitaine.

— Je compte tirer Lucie des mains de ce Cauville maudit.

— J'entends bien; mais comment?

— J'irai la chercher demain soir et nous verrons bien si, sortie de chez M^{me} Morin, personne aura le pouvoir de la reprendre.

— C'est une bonne idée. Rendons-nous vite chez le général Robert.

— Voilà ce que je craignais.

— Qu'est-ce que tu craignais?

— Ce qui se produit, pardieu! Quelle nécessité y a-t-il de prévenir M. Robert?

— Comment! quelle nécessité il y a? C'est son frère.

— Sans doute. Mais ne savez-vous pas qu'il est opposé à notre mariage avec sa sœur.

— Dame oui, je le sais, fit Crenancier en se grattant le bout du nez. C'est absurde, je lui ai déjà dit et je le lui dirai encore. J'espère bien qu'il reviendra de préjugés aussi ridicules. Après tout il ne veut pas non plus la marier à un autre; il

n'y a donc rien de perdu. Enfin, si M^{lle} de Selmont n'est plus sous la garde de son tuteur, il faut qu'elle soit sous la garde de son frère.

— Je ne dis pas le contraire ; néanmoins ce n'est pas une raison non plus pour que M. Robert participe à la fuite de Lucie.

— Pourtant...

Edouard ne donna pas à Crenancier le désir de développer son objection. Il lui exposa son plan et l'avantage qu'il comptait en tirer auprès de Robert.

Le vieux marin ne paraissait pas bien convaincu.

— Je n'aime pas ces manigances-là, dit-il. Il ne me plaît guères de te voir prendre la responsabilité d'un enlèvement.

— Vous la partagerez avec moi.

— Comme c'est tentant.

— Si vous me refusez, je ferai un coup de ma tête.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Vous verrez.

— Enfin quel rôle me destines-tu dans ta petite comédie ?

— Un rôle très simple. Vous m'attendrez sur la grande route avec une voiture. L'Oncle-Tom m'accompagnera pour faire le guet, et avec l'aide de Marguerite qui nous ouvrira la porte, nous filerons. Vous voyez que ce ne sera ni bien difficile, ni bien dramatique.

— Est-ce qu'on sait jamais ?

— Alors vous refusez ?

— Je ne dis pas. Pourtant j'avoue que ton plan me sourit peu. Vois-tu, mon neveu, je suis déjà vieux, et, par conséquent j'ai vu beaucoup de choses, Eh bien, j'ai remarqué que les actions, mêmes bonnes, qu'on accomplit en dehors des règles établies et des lois tournent toujours mal pour quelqu'un.

— Il y a des exceptions...

— Je ne dis pas...

— Enfin mon parti est pris.

— C'est-à-dire qu'autant vaudrait prêcher la tempête.

— Ma foi !...

— Alors... alors...

Crenancier hésitait à s'engager. Il ne voulait pas revenir sur ce sujet ; mais il songeait sérieusement à prévenir Robert.

En ce moment l'Oncle-Tom parut.

— Ah ! te voilà, toi, fit le capitaine. Ecoute ici. Est-ce que ça t'ira d'aider Edouard à enlever une jeune fille ?

— Petite blanche... bien jolie... fit l'Oncle-Tom.

— Est-ce que tu t'imagines, moricaud, qu'il veut enlever une négresse ?

— Moi bien vouloir enlever petite blanche...

— Voyez cet animal-là, s'écria Crenancier. Il ne demande ni de qui il s'agit, ni

s'il y a des dangers à courir. On le mêlerait à un crime que, dans son innocence, il y prêterait son concours, dût-il lui en coûter sa caboche noire.

L'Oncle-Tom se redressa et dit en riant comme un enfant :

— Avec maître Edouard, moi, aller partout, moi, tout faire. Maître Edouard pas capable commettre crime.

Edouard frappa sur l'épaule du nègre.

— Merci, mon vieux, fit-il. Eh bien, capitaine, que décidez-vous ?

— Je suis sûr que nous allons faire une sottise, répondit Crenancier. Mais tu peux compter sur moi, seulement...

— Seulement ?

— Seulement, je t'en préviens, une fois l'objet dans le véhicule, nous roulerons jusqu'au domicile du général Robert sans seulement nous arrêter pour prendre un verre de rhum.

— Soit ! Demain, après dîner, nous partirons avec la voiture. D'ici là pas un mot... Tu entends, Oncle-Tom ?

— Moi, muet comme poisson.

Le lendemain, dans la journée, Edouard se rendit à Ville-d'Avray. Il espérait rencontrer Marguerite, la gagner à son projet et prendre des arrangements qui faciliterait la fuite de Lucie.

Il n'y avait pas cinq minutes qu'il errait dans la grande rue de Ville-d'Avray lorsqu'il la vit paraître.

Elle aussi, de son côté, semblait le chercher.

Ils se firent un signe dès qu'ils s'aperçurent et le jeune homme entra dans une ruelle où la servante de M^{me} Morin vint le rejoindre.

— Que dit Lucie ? demanda tout de suite Edouard. Se prépare-t-elle pour le soir ?

— Oui, oui ; oh oui, M. Edouard, reprit Marguerite.

Le jeune homme allait reprendre la parole, mais il s'arrêta en voyant un individu passer devant la ruelle et leur jeter un regard curieux.

— Reculons-nous un peu, proposa Edouard. Il ne faut pas que personne puisse nous entendre.

— Non, non. Nous sommes bien là, dit la servante. Qui voulez-vous qui nous écoute ?

— Au fait, j'ai peu de choses à te dire. Voyons, veux-tu m'aider à sauver Lucie, ma bonne Marguerite ? Veux-tu gagner deux cents francs ?

La servante tressaillit. La somme lui paraissait belle, si belle qu'elle éveillait des remords en elle.

— Je ferai tout ce que vous voudrez.

— Alors tout va bien. Ce soir vers minuit, je me présenterai à la maison de M^{me} Morin. Peux-tu me procurer une clef du jardin ?

— Oh ! non, par exemple.

— Ah ! tant pis... Peux-tu du moins laisser la porte entr'ouverte ?

— Non, non, Madame fait une tournée avant de se coucher... Et puis, qui sait si des rodours, en trouvant la porte ouverte, n'essieraient pas d'entrer dans la maison ?

— Diable ! Alors, tu peux, vers, minuit, te rendre dans le jardin, te blottir derrière la porte et ouvrir quand je frapperai trois coups.

— Je me connais. A minuit, je dormirai.

— Lucie te réveillera. Tu n'as qu'à la prévenir. Et d'ailleurs, il faut bien qu'elle soit prévenue, qu'elle descende avec toi ; il ne sera pas nécessaire d'entrer dans la maison. Elle n'aura qu'à sortir.

— Oui, mais si elle s'endort comme moi ? ajouta la servante.

Edouard se mit à rire,

— Il n'y a pas cela à craindre.

Marguerite insista.

— Enfin si cela arrivait ?

— Alors, je passerais par-dessus le mur...

— Ah ! fit la servante satisfaite. Et une fois dans le jardin, pour nous prévenir vous jetterez des petits cailloux sur les vitres de la chambre de mademoiselle.

Elle dit cela rapidement ? comme on répète une leçon. Edouard en fut surpris, mais sans concevoir de soupçons.

— Alors voilà ton plan, dit-il.

— Oui.

— Je préfère le mien. Il est plus simple. Ainsi c'est convenu, vous descendrez vers minuit dans le jardin ; je frapperai trois coups à la porte et Lucie sortira. Le lendemain, en te levant, aie l'air de ne rien savoir. M^{me} Morin pourra croire que Lucie s'est sauvée toute seule.

— Oui, oui, fit Marguerite. Mais si je n'ouvre pas la porte du jardin, vous passerez par-dessus le mur, et vous jetterez...

— Des cailloux dans la fenêtre de Lucie. Tu tiens à ton idée. Allons, c'est entendu. Mais tâche de m'épargner l'ennui de l'escalade. Je te le répète, j réviens Lucie, et si tu t'endors, elle te réveillera, je t'en réponds.

La servante, tout à coup, fit un pas en avant et regarda dans la grande rue ; puis, revenant sur ses pas, elle dit en baissant la voix :

— Mademoiselle Lucie...

Mais à peine eut-elle prononcé ces deux mots, qu'elle s'arrêta.

L'homme qui, déjà, avait attiré l'attention d'Edouard, passait précisément de l'autre côté de la chaussée.

Edouard ne le remarqua pas.

— Que veux-tu dire ? demanda-t-il.

— Rien, rien, se hâta de répondre Marguerite.

Edouard pensa que l'aventure, à laquelle elle se trouvait mêlée, tournait la tête de cette fille ; il n'insista pas.

— Vous n'avez plus rien à me recommander maintenant ? fit-elle en étouffant un soupir.

— Non. A ce soir, Marguerite.

— A ce soir, monsieur Edouard.

La servante partit et Edouard la suivit presque aussitôt.

Dans la grande rue, il remarqua qu'un individu, après l'avoir laissée passer devant lui, semblait régler son pas sur celui de Marguerite.

Cette circonstance l'intrigua d'abord. Il prit la même direction. L'homme s'en aperçut-il ? Il était difficile de le croire, car il ne tourna pas la tête une seule fois. Soudain, au moment où Marguerite tournait par une rue latérale, l'homme entra chez un débitant de boissons.

Edouard sourit de ses soupçons, revint sur ses pas pour prendre le chemin de la gare et retourna à Paris.

.....

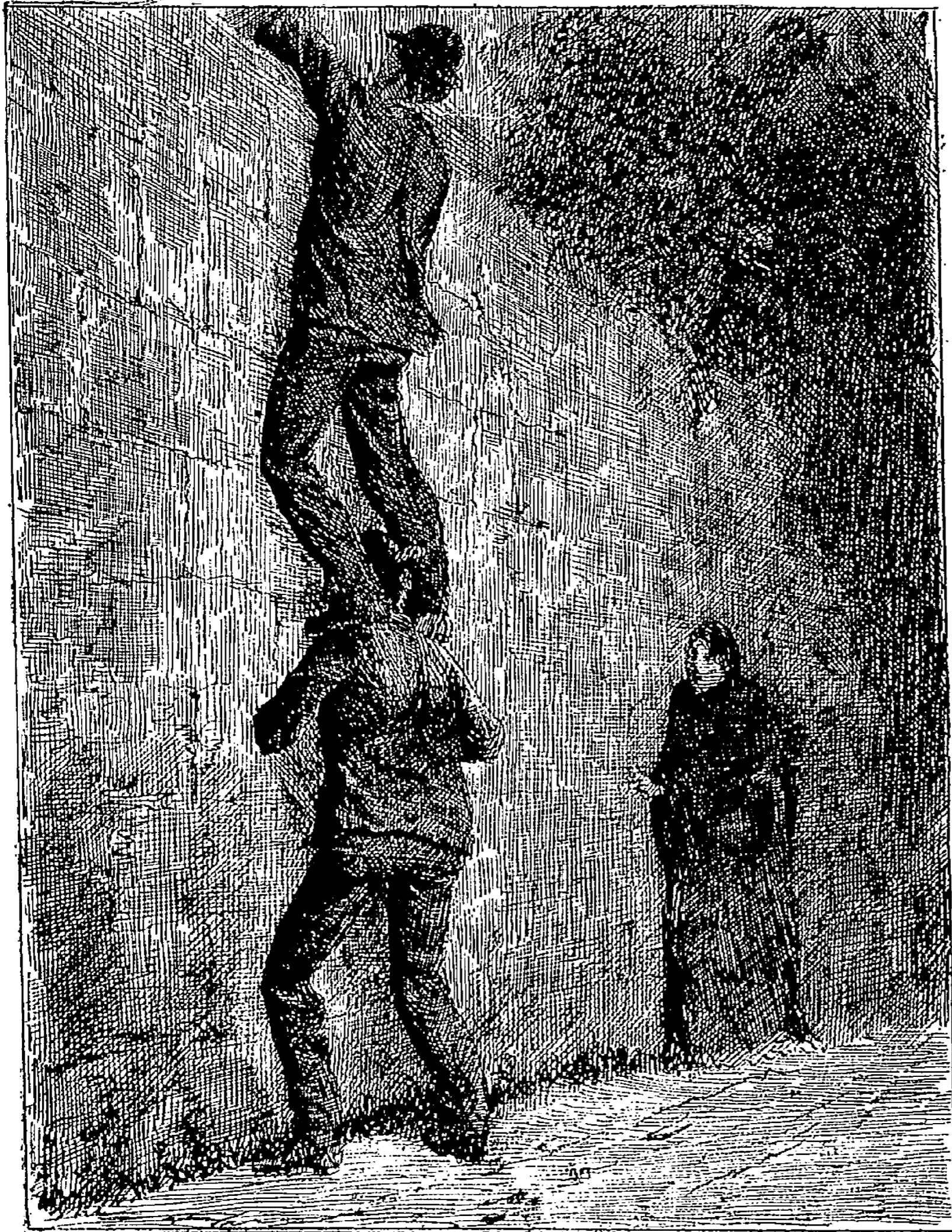
La nuit qui suivit fut une nuit de tempête. Un vent furieux poussait les nuages dans le ciel sans leur donner le temps de verser l'eau dont ils étaient chargés. Pendant les rares instants d'accalmie, de rapides ondées cependant mouillaient le sol. Mais la rafale s'élevait de nouveau et les nuées reprenaient leur course vertigineuse. De vagues blancheurs passaient sur le ciel comme des manteaux flottants, et, des points, où l'on pouvait découvrir l'horizon, on apercevait dans les profondeurs des masses noires qui se développaient sur une ligne immense et s'avançaient comme une cavalerie lancée au galop. Parfois, pendant l'espace d'une seconde, une lueur d'étoile tombait d'en haut, douce et mélancolique ; puis elle disparaissait derrière les cavaliers du ciel, galopant, terribles, serrés les uns contre les autres, avec un fracas dont les bois et les collines étaient ébranlés.

Les arbres du parc de Saint-Cloud, que la grande route traverse, se tordaient dans la tempête en poussant d'épouvantables clameurs. La rafale était si forte qu'elle en courbait quelques-uns, dont la puissante armature semblait faite pour résister à tous les orages. Les sifflements aigus, cette basse rugissante du vent qui s'engouffrait dans les ravins et sous les branches, le bruit sec des rameaux brisés, formaient un concert sauvage d'une tristesse indéfinissable. Il n'était pas jusqu'à l'impression de l'air froid, frappant au visage comme un soufflet, qui ne prédisposât l'esprit aux noirs pressentiments.

Or, un peu avant minuit, Edouard, Crenancier et l'Oncle-Tom roulaient sur la route de Versailles, entre Saint-Cloud et Ville-d'Avray, dans une voiture de place.

— Voilà une tempête qui démolira bien des planches sur mer, dit Crenancier, et il y a plus d'un marin qui ne sentira plus le plancher des vaches sous ses pieds. L'Oncle-Tom regardait par la portière sans rien dire.

Brave contre les hommes jusqu'à la folie, le nègre était superstitieux. Il croyait



Edouard monta sur ses épaules et de là, accroché par les mains, en s'aidant des pieds. (Page 548.)

aux esprits, aux fantômes, aux démons. Il était convaincu qu'ils déchaînent les tempêtes lorsqu'ils sortent de leur séjour habituel dans les cavernes et que c'est alors qu'on les voit. Une nuit pareille était faite à souhait pour de semblables rencontres. Il n'était pas bien sûr que les lueurs fugitives qui passaient sur la ligne sombre du bois ne fussent des esprits en liberté. Toutefois, craignant comme le feu les railleries du capitaine, l'Oncle-Tom n'exprimait pas ses appréhensions. Il se contentait de regarder dehors, les dents serrées et les yeux écarquillés.

Avant d'arriver au village de Ville-d'Avray, en suivant la route depuis Saint-

Cloud, on passe par un carrefour, en plein bois, qui marque la séparation du parc et de la forêt. C'est un endroit charmant, par une belle journée d'été. Il est entouré de grands arbres et couvert en partie d'un beau gazon.

La nuit, en hiver, l'aspect en est bien différent. Les ténèbres l'enveloppent et il est difficile de découvrir un coin plus commode, soit pour y dresser une embuscade, soit tout simplement pour s'y cacher.

Le cocher qui conduisait la voiture le connaissait. Edouard, pour qui Ville-d'Avray n'avait plus de mystère, le lui avait indiqué avant de partir. Arrivé à ce carrefour, le cocher descendit de son siège, éteignit les lanternes de sa voiture et la conduisit sous les arbres, dans un endroit si obscur, que, de la route, il était matériellement impossible de deviner sa présence.

Il est à peine utile de dire que l'on avait payé largement cet homme en lui disant qu'il s'agissait d'un enlèvement. Il faut des aventures plus extraordinaires pour émouvoir un cocher de Paris.

Edouard et l'Oncle-Tom descendirent, laissant Grenancier dans le fiacre.

— Alors, je n'ai qu'à attendre? demanda celui-ci.

— Vous n'avez que cela à faire, lui répondit Edouard.

— Vous ne serez pas trop longtemps?

— En mettant les choses au pis, une demi-heure.

— Le temps de fumer une pipe, alors.

Edouard et l'Oncle-Tom partirent. Le vent, qu'ils recevaient en pleine figure, faisait tourbillonner les dernières feuilles de l'automne autour d'eux.

Edouard ne songeait pas au mauvais temps, mais le nègre se sentait mal à l'aise.

Soudain, il prit Edouard par le bras.

— Maître, voyez, dit-il.

Ils venaient d'arriver aux premières maisons du village, lorsque, d'une ruelle, débouchèrent deux personnes dont l'une tenait une lanterne à la main.

— Ce sont des gens qui rentrent chez eux, dit Edouard. Allons, viens.

Cette observation rassura le nègre.

Les deux personnes s'étaient arrêtées en entendant marcher. Bientôt Edouard et son compagnon purent les distinguer. C'étaient un homme et une femme.

Nos deux aventuriers saisirent en passant ce bout de dialogue:

— Où peut-elle être? disait l'homme d'un air anxieux.

— Elle nous aura devinés, répondit la femme, et elle se sera cachée du côté de cette maison où elle retourne toujours. Je suis bien sûre qu'elle ne peut être que là.

— Pourtant, nous y sommes passés trois fois et nous n'avons rien vu, reprit l'homme.

— Elle serait donc retournée à la maison?

— Allons voir.

L'homme et la femme partirent aussitôt, et même avec empressement. Probablement l'inquiétude que leur inspirait l'absence de la personne qu'ils cherchaient, n'égalait pas encore l'impression de terreur qu'ils venaient d'éprouver en côtoyant ces deux inconnus.

Edouard s'engagea dans le chemin d'où l'homme et la femme sortaient.

Serré entre deux murs, il était noir comme un four. Il aboutissait à la ruelle où était située la maison de M^{me} Morin.

Pendant qu'ils marchaient, Edouard et le nègre entendirent sonner minuit. Le vent apporta les sons jusqu'à eux, mais d'une manière inégale; les uns vibraient fortement à leurs oreilles, comme si l'horloge avait été voisine; les autres, faibles et lointains, ressemblaient à des gémissements métalliques.

Edouard ne prit pas garde à ce phénomène; mais l'Oncle-Tom en fut singulièrement frappé.

Le pauvre diable trouvait à toutes choses un caractère étrange. La conversation même du couple qu'ils venaient de croiser troublait son esprit. Qu'était-ce que cette chose mystérieuse qu'ils cherchaient ainsi, à minuit, dans les ruelles désertes, une lanterne à la main? Il fit part à Edouard de son inquiétude.

— C'est sans doute leur vache... ou leur chèvre, répondit le jeune homme.

L'Oncle-Tom admira la présence d'esprit de son maître qui trouvait une explication à tout, mais il ne fut pas convaincu.

Ils arrivèrent enfin devant la maison de M^{me} Morin.

— Nous y sommes, dit Edouard en montrant la porte du jardin.

Il s'en approcha et frappa trois coups.

On ne répondit pas.

Le silence était absolu; c'est-à-dire on n'entendait aucun bruit trahissant la présence d'êtres humains. Le vent continuait à faire rage et les nuages filaient en jetant des reflets blêmes sur la terre.

Edouard frappa une deuxième fois.

On ne répondit pas davantage.

— Il faut attendre cinq minutes, dit-il à l'Oncle-Tom.

Celui-ci aurait préféré s'en aller, mais il ne se hasarda pas à le dire. Il regardait autour de lui avec inquiétude.

Soudain, il posa sa main sur le bras d'Edouard.

— Là! là!... Voyez là, maître, dit-il.

Edouard se tourna du côté que lui indiquait le nègre, et, comme il sentait sa main trembler, il lui dit :

— Est-ce que tu as peur, par hasard?

— Pas homme, pas homme, cela, maître... fantôme! fantôme! prenez garde à vous...

L'objet aperçu par l'Oncle-Tom était, en effet, de nature à troubler même des braves.

Une ombre se glissait le long du mur. Dans l'obscurité même, elle faisait une tache noire. Le vacarme de la tempête couvrant tout bruit plus faible, on ne l'entendait pas marcher; sa ressemblance avec l'idée que les gens superstitieux se font d'un spectre était donc complète.

Edouard n'hésita pas. Il alla droit au prétendu fantôme.

— Maître, maître, n'y allez pas... gémit l'Oncle-Tom qui n'avait plus la force de bouger.

En voyant quelqu'un se diriger de son côté, l'ombre s'arrêta.

— Qui êtes-vous? Que faites-vous là? dit Edouard à demi-voix; car, pensant que peut-être Lucie se trouvait dans le jardin à portée de l'entendre, il ne voulait pas l'effrayer.

L'ombre étendit les mains et le jeune homme entendit une voix gémissante lui répondre :

— Charles! Charles! Est-ce que tu ne voudras jamais me reconnaître?

Ces seuls mots indiquèrent à Edouard à qui il avait à faire.

— C'est la folle, pensa-t-il.

— Au moins, poursuivit-elle, promets-moi de ne pas entrer dans cette maison. Elle est remplie d'esprits dangereux, vois-tu. Si tu y vas, il t'arrivera malheur.

— Allons, ma pauvre femme, rentrez chez vous, reprit Edouard avec douceur. Ce Charles que vous appelez n'est pas ici. Il fait froid, vous attraperiez du mal. Rentrez chez vous.

Après avoir adressé cette recommandation à la folle, le jeune homme, tranquilisé sur les intentions de ce témoin inattendu, retourna auprès de l'Oncle-Tom.

— Ce n'est rien, lui dit-il. Mais, voyons à présent, elles doivent être là.

En disant ces mots, Edouard, pour la première fois, frappa de la manière convenue avec Marguerite.

Il n'obtint pas plus de réponse que les deux premières fois.

— Décidément, grommela-t-il, il faut recourir à l'escalade.

Il recula d'un pas et regarda le mur qui n'était point très élevé. En montant sur les épaules du nègre, il était facile d'en atteindre le faite, et à la force des poignets de s'y installer.

Il dit quelques mots à l'Oncle-Tom, qui ne comprit pas d'abord ce qu'on attendait de lui, tant la présence du fantôme, immobile à quelques pas, absorbait ses facultés. Edouard fut obligé de le secouer en lui donnant des instructions pour la seconde fois.

Enfin, le nègre comprit.

Il s'appuya contre la muraille. D'un bond, Edouard monta sur ses épaules, et de là, accroché par les mains, en s'aidant des pieds, il grimpa facilement jusqu'au faite.

L'Oncle-Tom qui s'était redressé, et la folle que cette action rapide comme l'éclair venait de surprendre, l'aperçurent un instant à cheval sur le mur.

Tout à coup, il tourna sur lui-même et disparut de l'autre côté...

En ce moment, il s'éleva une rafale telle que tous les arbres des jardins environnants plièrent; l'espace fut rempli d'un hurlement prolongé, grossi du bruit des branches qui s'entre-choquèrent. Il sembla à l'Oncle-Tom que tout ce qui l'entourait devait être renversé par la violence de la tempête.

Le nègre s'était machinalement retourné du côté de l'ombre dont il n'avait pu reconnaître les formes.

Ce mouvement coïncida avec l'élan de la folle lorsque le jeune homme sauta dans le jardin.

— Charles ! cria-t-elle.

En même temps le nègre et la folle se trouvèrent face à face.

Ils éprouvèrent une égale impression de terreur, lorsqu'une lueur faible et rapide éclaira vaguement leurs visages.

La figure pâle et ravagée de la femme, autour de laquelle flottaient des mèches de cheveux et qu'encadrait un capuchon noir, terrifia le nègre; il crut voir un spectre, et pris d'une panique subite, sans plus songer à son maître, il se mit à courir de toute sa force, avec la conviction que le fantôme le poursuivait.

De son côté, la folle, à l'aspect de cette face noire, où les yeux dilatés par l'effroi, apparaissaient comme deux points blancs, recula comme devant un démon.

Dans ce même instant, une détonation éclata dans le jardin.

L'Oncle-Tom n'y prit pas garde, car il avait déjà gagné du terrain et le vent soufflait dans un sens opposé à la direction qu'il suivait.

Mais la folle l'entendit distinctement,

— Oh ! mon Dieu ! ils le tuent ! s'écria-t-elle.

Et, après être restée comme pétrifiée, elle tomba sans connaissance sur le bord du chemin.

.....
Voici ce qui s'était passé de l'autre côté du mur :

A peine Edouard eut-il touché terre, en sautant dans le jardin, et avant qu'il eût pu se relever, que deux hommes se jetèrent sur lui et lui saisirent les bras.

Mais le jeune homme était vigoureux et d'une souplesse extraordinaire.

Malgré la surprise qu'il éprouvait, il fit quelques mouvements si prompts et si violents qu'un des deux hommes fut obligé de le lâcher et roula par terre.

De son bras libre, il saisit le second à la gorge.

Mais alors un troisième personnage qu'Edouard n'avait pas même eu le temps d'apercevoir tira sur lui un coup de pistolet à bout portant. La balle dut l'atteindre dans la poitrine. Dans tous les cas, l'effet fut instantané; il ouvrit la main qui tenait un des agresseurs au cou et tomba sur le sable du jardin.

Pendant ce temps l'autre individu s'était relevé.

— Vous l'avez tué, dit-il à celui qui avait tiré.

— Ma foi, c'est bien possible, répondit l'autre, dans tous les cas je l'ai atteint.

— C'est un gaillard, fit le troisième qui avait été à demi étranglé et qui se remettait avec peine.

Et il ajouta :

— A présent qu'allons-nous faire, monsieur le marquis?

Cauville, car c'était lui qui venait de tirer sur Edouard, réfléchit un instant.

— Le plus simple, dit-il enfin, c'est de le porter à la voiture et de le conduire tel quel à la préfecture de police. Qu'en pensez-vous, monsieur Dubois?

M. Dubois, c'était l'homme qu'Edouard avait renversé.

— Hum ! hum ! fit-il. Il faudrait, qu'en pensez-vous, s'assurer de son état auparavant. Il n'est peut-être que blessé.

Cauville haussa les épaules.

— Bah ! un pareil bandit ! Qu'importe qu'il crève en route !

M. Dubois hésita un instant. Enfin, l'ascendant qu'exerçait le marquis sur son esprit, vainquit ses irrésolutions, qu'elles eussent pour cause l'humanité ou le sentiment d'un devoir professionnel.

Il s'inclina.

— Comme il vous plaira, grommela-t-il.

Cauville ouvrit la porte du jardin, il regarda dehors avec attention.

— Quand vous voudrez, monsieur Baptiste, dit M. Dubois à son compagnon. Il se baissa et souleva le jeune homme en le prenant sous les bras.

— Est-il mort ? demanda l'autre à voix basse.

— Je n'en sais rien, mais il n'en vaut guère mieux.

M. Baptiste sans questionner davantage, prit le corps par les jambes, et les deux hommes sortirent accompagnés du marquis.

Cauville avait examiné les alentours avant de s'engager sur la route.

— Il n'y a personne, dit-il, nous pouvons partir.

Il referma la porte et jeta la clef par dessus le mur ; puis, il suivit les deux acolytes et leur lugubre fardeau.

Ils passèrent ainsi près de la folle, étendue sans connaissance sur le sol, sans la voir, et sans être vus d'elle.

Edouard et l'Oncle-Tom étaient venus de la grande route, par la droite ; ils se dirigèrent au contraire vers la gauche, du côté de la gare.

Dans l'avenue aboutissant au parc de Saint-Cloud, une voiture les attendait. C'était une espèce de break fermé dans lequel on pouvait aisément tenir six personnes.

Avec l'aide du cocher, qui paraissait comme M. Baptiste appartenir à la domesticité de Cauville, ils étendirent Edouard sur une des banquettes, et s'installèrent sur l'autre.

Le cocher monta sur son siège et la voiture descendit l'avenue dans la direction du grand chemin.

— Vous avez constaté, M. Dubois, dit Cauville, dès que l'on fut en route, que j'ai été obligé de tirer pour vous dégager.

— Hum ! hum ! répondit le personnage interpellé sous le nom de M. Dubois, Nous étions trois, il était seul...

Tout en parlant, avec une prestesse qui dénotait une grande habitude de l'opération, il palpait et fouillait le jeune homme.

— Il était seul, reprit-il... et il n'a pas d'armes.

— Quoi ? rien ! pas même un couteau ? s'écria le marquis surpris au plus haut degré.

— Pas même un couteau, répéta M. Dubois.

Et il ajouta ;

— Pas d'armes et pas de complices... Hum ! hum ! singulier malfaiteur !

— Enfin, insista Cauville, vous reconnaissez que je n'ai tiré que parce que j'y étais forcé...

— Hum ! hum ; forcé.., sans doute, sans doute, monsieur le marquis.

M. Dubois agenouillé dans le fond de la voiture, continuait à palper le corps.

— Du reste, fit-il, nous saurons bientôt à quoi nous en tenir, le coupable, je pense, pourra fournir des renseignements... car il n'est pas mort.

Juste au même instant le blessé poussa un gémissement.

— C'est vrai, il n'est pas mort, dit le marquis sur un ton où le désappointement perçait d'une manière visible.

.....

L'Oncle-Tom avait couru comme un fou, au hasard, poursuivi par un bruit qu'il prenait pour le frôlement d'un suaire ou de quelque autre attirail dont les fantômes, bien injustement d'ailleurs, sont accusés par les poltrons de se munir pour effrayer les simples mortels.

Ce bruit, s'il n'était pas chimérique, provenait, cela va sans dire, du vent ou des feuilles traînées sur la terre.

Le fils du roi Huakoko, mettant de côté toute vergogne royale, ou même humaine, courait comme un dératé, incapable, non pas de joindre deux idées ensemble, mais même de concevoir la plus petite idée raisonnable.

Comment dans ce désarroi, retrouva-t-il l'endroit où Crenancier l'attendait en fumant philosophiquement sa pipe dans le fiacre et en pestant contre les jeunes gens en général et contre son neveu adoptif en particulier ? C'est ce qu'on ne saura jamais. Il fit deux ou trois fois plus de chemin qu'il n'était nécessaire, mais il arriva, et il arriva même brusquement, car il se jeta le nez sur le fiacre.

Le cocher jura contre la brute, car il était loin de s'imaginer que l'homme qui venait de heurter son fiacre en courant ainsi au hasard, était un de ses clients. Le

choc l'avait réveillé et il dut faire un effort pour se rappeler l'endroit où il se trouvait.

Crenancier sauta à bas du fiacre, croyant à une attaque, il saisit l'Oncle-Tom au collet.

— Ma... ma... ma..., fit celui-ci.

— Tiens ! c'est le moricaud, s'écria le capitaine. Eh bien ! et mon neveu et la jeune fille...

— Ma... ma... ma...

Le nègre était incapable d'articuler d'autres sons.

Crenancier, subitement inquiet, le secoua amicalement.

— Voyons, remets-toi, remets-toi. Qu'y a-t-il ? Que s'est-il passé ? parle !

L'Oncle-Tom fit un effort.

— Oh !... oh !... balbutia-t-il... Fantôme... fantôme... courir après moi... pauvre nègre... grand fantôme... noir... blanc...

— Cet imbécile-là se meurt de peur, grogna Crenancier. Allons réponds clairement. Il n'y a pas de fantôme ici. Il n'y a que le cocher et moi. Où est Edouard ?

— Maître, Edouard sauté dans le jardin... alors grand fantôme ouvert bras très grands... pour saisir moi... et moi sauvé...

Du coup, Crenancier se mit à secouer l'Oncle-Tom comme un prunier.

— C'est-à-dire que tu as lâchement abandonné ton maître, lui cria-t-il avec fureur.

— Non... non... moi... pas lâche... Mais fantôme couru après moi.

Et sur ces mots, l'Oncle-Tom se mit à sanglotter.

— Le voilà qui pleure à présent, cet animal-là, murmura Crenancier. Allons ! assez de sottises. Tu vas me conduire à l'endroit où tu as laissé Edouard.

— Oui, maître, répondit l'Oncle-Tom tremblant à l'idée de rencontrer de nouveau l'épouvantable apparition.

— Et vous, cocher, vous nous attendrez ici, ordonna le capitaine.

— Entendu, bourgeois, mais soyez pas trop longtemps, car Cocotte s'embête... et Bibi aussi.

— Bibi ? interrogea le capitaine.

— Bibi, c'est moi, fit le cocher d'un air aimable.

Crenancier et l'Oncle-Tom partirent du côté du village, mais le nègre était incapable de retrouver la maison de M^{me} Morin. Il est possible d'ailleurs que, s'il avait connu le chemin, il n'aurait pas eu le courage d'y conduire le capitaine.

Après avoir marché un instant, les deux hommes virent passer, au grand trot de deux chevaux, un break dans lequel ils distinguèrent les silhouettes de plusieurs personnes.

Crenancier, loin de soupçonner dans cette voiture, la présence de celui qu'il cherchait, y fit à peine attention.

Il conduisait l'Oncle-Tom plutôt qu'il n'était conduit par lui ; le nègre toutes



L'Oncle-Tom regardait curieusement autour de lui et faisait des efforts pour se rappeler l'endroit où il était venu la nuit précédente. (Page 559.)

les fois que son maître lui demandait s'il fallait prendre un chemin répondait oui à tout hasard ; de cette manière, ils errèrent près d'une heure sans résultat.

Le capitaine était dans un état d'exaspération indescriptible. Jamais il n'avait rudoyé autant l'Oncle-Tom,

De guerre lasse, et non sans peine, il revint à l'endroit où leur fiacre devait les attendre.

Peut-être Edouard était-il revenu pendant leur promenade.

Ils retrouvèrent leur cocher de fort mauvaise humeur, sacrant et maugréant ; mais, bien entendu, Edouard n'était pas là.

— Mille millions de tonnerres ! jura Crenancier. Je l'avais bien prévu que ça tournerait mal, cette escapade-là.

L'Oncle-Tom était anéanti de honte et de chagrin à la fois.

— Nous n'avons plus qu'une chose à faire, dit le capitaine, c'est d'aller trouver le général Robert. Il n'y a que lui qui peut nous tirer de ce mauvais pas.

— Moi... pas lâche... répétait sans cesse l'infortuné nègre.

— Non, toi pas lâche, dit le capitaine, en s'installant dans le fiacre, et comme il avait pitié de la douleur de son compagnon, il ajouta :

— Mais toi, bien bête.

CHAPITRE XVI

Un coin du voile se soulève.



RENANCIER ne remit pas au lendemain matin sa visite à Robert de Selmont. Il se rendit chez lui, en arrivant à Paris, au milieu de la nuit.

Nous ne ferons qu'effleurer le récit des péripéties par lesquelles le brave capitaine passa avant de parvenir auprès de Robert. Il dut parler longuement avec le portier de la maison. Ce portier se leva et s'habilla en grommelant et se rendit, accompagné de Crenancier et de l'Oncle-Tom, auprès du garçon d'hôtel qu'il fallut réveiller à son tour.

Quand ce dernier fut éveillé et qu'il sut de quoi il s'agissait, il refusa péremptoirement de conduire Crenancier et son compagnon à l'appartement de M. de Selmont.

— Ce n'est pas une heure à faire des visites, dit-il avec infiniment de raison.

— Tu ne veux pas nous dire où loge M. de Selmont ? demanda Crenancier.

— Non, répondit énergiquement le garçon d'hôtel.

— Tu ne veux pas non plus te lever et t'habiller pour nous y conduire ?

— Non, non.

— C'est bien vu, bien entendu, n'est-ce pas, marsouin ?

— Dites donc, vous autres, vous allez f...icher votre camp. En voilà encore des individus qui pénètrent dans les maisons la nuit pour dire des sottises aux gens.

— Oncle-Tom, ordonna Crenancier, retire-moi ce gaillard du lit, je vais lui passer ses culottes.



Le garçon d'hôtel n'était pas un esprit ; il s'en fallait du tout en tout. L'Oncle-Tom n'hésita pas. Il prit l'homme à bras-le-corps et le déposa sur le plancher.

L'énergie de cette action changea les dispositions du garçon. Il lui coûtait probablement de sortir de la chaleur du lit. Grâce à la manœuvre hardie de l'Oncle-Tom, l'opération était accomplie. Le garçon d'hôtel se résigna et passa ses culottes sans l'aide du capitaine Crenancier.

Il conduisit ensuite nos aventuriers à l'appartement de Robert.

Là, nouvelle péripétie.

Ils eurent quelque peine à réveiller Toni Moblot qui dormait dans la première pièce.

Ils en vinrent à bout à force de sonner et de frapper, au grand désespoir du garçon chargé de veiller sur le repos de l'hôtel. Le parisien, dès qu'il entendit le nom de Crenancier ouvrit la porte.

— Enfin, ce n'est pas malheureux, fit le vieux marin.

Robert parut presque aussitôt ; il s'était levé au bruit.

— Que se passe-t-il ? Qu'est-ce qui vous amène à une heure pareille ? Est-ce qu'on se bat quelque part ?

— Ma foi ! on se bat peut-être. Je n'en sais rien et il n'y a que vous, M. Robert, qui puissiez m'aider à déchiffrer le mystère, répondit le capitaine aux questions de M. de Selmont.

En deux minutes, celui-ci et son domestique achevèrent de s'habiller. Il y avait du feu préparé dans la chambre de Robert, Toni l'alluma et, un instant après, nos quatre personnages étaient assis autour de la cheminée, écoutant le récit de Crenancier.

Il lui dit tout, et ce qu'Edouard lui avait appris, et ce qu'il avait fait, non sans entremêler son discours d'injures qu'il s'adressait à lui-même.

— Je conclus de tout cela, dit Robert qui avait écouté avec une extrême attention, que vous ne savez absolument rien, ni du sort de Lucie, ni du sort de votre jeune homme.

— J'en saurais quelque chose, repartit Crenancier, si cette boule d'ébène n'était pas devenue folle de peur.

L'Oncle-Tom baissa le nez d'un air piteux.

— Ah ! ah ! fit Toni Moblot, monsieur fils de roi, vous avez eu peur !

— Fantôme !... murmura le nègre entre ses dents.

— Au fait, qu'est-ce que ce fantôme ? dit Robert.

— Une imagination de cet imbécile.

— Peut-être...

L'Oncle-Tom interrompit Robert.

— Non, non, pas imagination... Vrai fan' tôme... Tout pâle... avec yeux de feu, cheveux tout droits... et grand drap noir... J'arr... Moi, bien vu, bien senti...

A ce seul souvenir, le nègre frissonnait encore.



— Après tout, qui sait si ce garçon n'a pas en effet aperçu quelqu'un ? suggéra Robert. Il a des idées superstitieuses comme la plupart des hommes de sa couleur. Il a cru voir un spectre... ou le diable. Mais, si je pense comme vous, Crenancier, que ce n'était ni un spectre, ni le diable, je soupçonne pourtant qu'il a vu une personne et que la présence de cette personne, à minuit, dans ce lieu désert, devait se rapporter à l'événement quelconque qui s'est produit dans la maison où Lucie habite.

Ces suppositions frappèrent le capitaine comme un trait de lumière. Il avoua sans peine que sa perspicacité avait été mise en défaut, car il n'avait pas arrêté sa pensée sur l'incident même qui avait déterminé la panique du nègre.

Celui-ci, depuis un instant, donnait des signes d'agitation ; il paraissait faire des efforts pour se rappeler un détail dont jusque-là il n'avait rien dit.

— Encore autre chose, fit-il au bout d'un instant en remarquant que tous les yeux étaient fixés sur lui. Oui... oui, moi, me rappelle maintenant... Pendant que fantôme courait après moi... entendu bruit étrange... comme coup fusil au loin.

— Un coup de feu...

— Peut-être... Mais m'a semblé bien loin...

Crenancier pâlit.

— Est-ce qu'on m'aurait tué mon neveu ! Mille tonnerre ! je...

— Un peu de calme, capitaine. Un coup de feu n'entraîne pas toujours la mort d'un homme... Ce n'est pas à un vieux brave comme vous qu'il est nécessaire d'apprendre une chose pareille...

— Et ce moricaud qui se sauve...

— Ah ! fit tout à coup l'Oncle-Tom.

— Qu'y a-t-il encore ?

— Me rappelle à présent... En se précipitant sur moi, fantôme... d'une voix terrible... crié : Charles !...

— Charles, répéta Crenancier.

Robert et lui se regardèrent avec surprise.

— Je n'y comprends rien, dit le capitaine.

Robert interrogea le nègre.

— Edouard avait-il vu ce fantôme avant de passer par-dessus le mur ?

L'Oncle-Tom hésita avant de répondre. C'était le côté faible de son affaire. Il se reprochait amèrement d'avoir cédé à un mouvement de terreur aussi irréfléchi, surtout en se rappelant que le jeune homme s'était approché auprès du prétendu fantôme et lui avait parlé. Il rejetait cet acte de hardiesse d'Edouard sur la supériorité des blancs sur les noirs. Mais instinctivement, il sentait l'insuffisance de l'explication.

Pour se tirer d'embarras, il résolut de mentir.

— Non, non, dit-il, maître Edouard n'avait pas vu fantôme.

Un silence suivit.

— Qu'allons-nous faire ? s'écria tout à coup Crenancier impatienté.

— Nous allons faire une enquête, répondit Robert.

— Est-ce que nous ne retournerons pas tout de suite à Ville-d'Avray ?

Robert secoua la tête.

— Cela ne vous avancerait à rien. L'action quelconque qui s'est accomplie cette nuit dans la maison de cette M^{me} Morin a reçu sa solution à présent. Dans quelque état que soient les choses, nous les trouverons au même point quand il fera jour. Nous serons alors dans de meilleures conditions pour agir, pour nous informer, pour questionner.

C'était la raison même qui parlait. Crenancier le sentait bien. Il ne protesta pas. Il baissa la tête ; mais il lui en coûtait de rester de longues heures dans l'inaction sans connaître le sort de son novice.

— Pourquoi lui ai-je cédé ? s'écria-t-il. Pourquoi n'ai-je pas obéi à mon premier mouvement ? Pourquoi ne vous ai-je pas prévenu ? L'enfant voulait vous amener lui-même votre sœur, vous dire qu'il l'avait tirée des mains de cette canaille de Cauville. Il espérait vous attendrir. Il paraît qu'ils s'aiment, ces jeunes gens...

Robert donna un coup de pied dans une bûche qui venait de rouler de la cheminée.

— Eh bien, s'ils s'aiment tant que cela, ils s'épouseront.

— Vrai ! s'écria Crenancier.

— Sans doute.

— Ça va bien.

Le bon capitaine se frotta les mains d'un air radieux, mais la réflexion éteignit ce rayon de joie.

— Oui, mais, où est-il à présent ? grommela-t-il.

Robert suivait sa pensée et l'exprimait à voix haute.

— Voyez-vous, dit-il, ce mariage-là ne me plaît guère. Pourtant il me plaît mille fois plus que le mariage de Cauville avec ma sœur. Si j'avais toujours vécu dans le monde où je suis né, si Lucie, au lieu d'être élevée comme elle l'a été dans un isolement profond, sans avoir de compagnes de son rang, avait grandi dans un couvent, elle n'aurait pas pu aimer votre neveu, car elle ne l'aurait jamais connu. Par conséquent, ni lui ni elle n'auraient songé à un mariage absurde, à ne le juger que sur les apparences. Mais les circonstances les ont rapprochés ; ma pauvre Lucie s'est ressentie de tous les deuils qui ont marqué ses premiers pas dans la vie ; elle est à la fois très sensible et très délicate ; d'autre part, elle ne connaît pas le monde. Votre neveu, capitaine, est un brave et digne garçon. Tout bien vu, bien considéré, Lucie ne sait pas ce qu'elle perd en se mariant hors de sa sphère. Dame, si elle aime réellement votre neveu, je ne m'opposerai pas à son mariage avec lui...

— Ah ! que n'est-il là pour vous entendre ! Si seulement nous avions su cela hier.

— Ne désespérons pas et surtout ne prononçons pas de jugements au hasard.

Agissons comme des hommes et comme des soldats. Nous aurons peut-être une rude journée à passer demain... Quand je faisais la guerre, là-bas, et que nous étions obligés de partir inopinément pour une surprise ou pour porter secours aux nôtres, pendant que les officiers subalternes rassemblaient leurs hommes, Toni me préparait à la hâte un repas aussi substantiel que les circonstances et nos provisions le permettaient. De cette manière, je pouvais tenir la campagne vingt-quatre heures sans souffrir de la faim. J'en avais pris l'habitude. Nous sommes sur le point de nous embarquer dans une aventure qui nous coûtera peut-être bien des pas et des démarches. Nous avons encore plusieurs heures devant nous. Toni va, avec l'aide de l'Oncle-Tom, nous préparer à souper. Ce sera une bonne précaution et cela occupera le temps.

— Cette idée-là en vaut une autre, déclara Crenancier.

Le côté particulier des hommes d'action, c'est que, sans faire tort au travail de l'esprit, non plus qu'aux mouvements du cœur, dans les moments difficiles, ils ne perdent jamais de vue la satisfaction des besoins matériels. Ils savent par expérience, que ce qu'on appelle l'âme ne se différencie nullement du corps, qu'elle subit les contre-coups des privations et des gênes que, par distraction ou par faiblesse, on impose à celui-ci. Un vrai stoïque est en même temps un épicurien. On ne supporte avec philosophie que les souffrances vraiment inévitables.

Toni se mit donc en quête des aliments d'un souper.

Le garçon d'hôtel dut se lever encore une fois. Nuit funeste pour ce malheureux. Mais M. de Selmont était un client sérieux qui, d'ailleurs, lui en imposait. Il s'exécuta donc d'assez bonne grâce.

Une heure après, les quatre hommes attaquaient un souper sérieux et, malgré leurs soucis, lui faisaient honneur.

— Le diable m'emporte si je me doutais que j'avais si faim ! dit le capitaine.

Et il ajouta très sérieusement :

— On a bien raison de dire que les émotions creusent.

Après souper, on alluma des pipes, et chacun, moitié fumant, moitié sommeillant, attendit le lever du jour.

L'aube se lève tard à la fin de novembre ; aussi était-il près de huit heures lorsque Robert, Crenancier, Toni et l'Oncle-Tom prirent le train pour Ville-d'Avray, à la gare Saint-Lazare.

Ils auraient été les seuls voyageurs pour cette station à une heure aussi matinale, sans deux personnages qu'ils avaient remarqués dans la salle d'attente à Paris. Pour être exact, c'était seulement un de ces deux personnages qui avait attiré leur attention ; un vieillard, droit comme un i, dont la barbe était d'une blancheur éblouissante.

A Ville-d'Avray, Robert, avec les habitudes de grande éducation qui révélaient en lui le gentilhomme de vraie race, arrêta ses compagnons et s'effaça pour laisser passer le vieillard à la sortie.

Un paysan et sa femme attendaient ce dernier ainsi que son ami.

Dès qu'ils parurent, ce paysan les accosta en leur parlant avec animation et en faisant de grands gestes.

Lorsqu'il passa auprès d'eux, Robert entendit le paysan qui disait :

— Oui, nous l'avons relevée sans connaissance.

— C'était le froid, sans doute... fit remarquer le vieillard.

— Non, non, reprit le paysan, elle dit qu'elle a assisté à des choses... Vous verrez comme elle est exaltée.

Le groupe de Robert, de Crenancier, de Toni et du nègre s'éloignèrent. C'est tout ce qu'ils purent savoir du dialogue.

— Avez-vous entendu ce que ces gens-là disaient? demanda Robert à Crenancier.

— Oui, répondit celui-ci,

— Est-ce que cela se rapporterait à notre affaire? murmura M. de Selmont.

Robert, en s'adressant cette question, se retourna machinalement et remarqua que le paysan et les deux voyageurs, arrivés de Paris, avaient pris le même chemin qu'eux, c'est-à-dire remonté le sentier le long du chemin de fer, tandis que la femme, tournant à gauche, descendait du côté du village.

Cependant, il ne s'en occupa plus.

— Avez-vous réfléchi à ce que nous allons faire? dit-il à Crenancier.

— D'abord, il est bien entendu que nous nous rendons à la maison où demeure cette M^{me} Morin.

— Naturellement.

— Dans ce cas, notre plan de conduite est tout tracé : entrer dans la maison et interroger ceux qui s'y trouvent.

— Sans doute... Mais on ne paraît pas y entrer facilement... dans cette maison... Enfin, nous verrons bien.

La tempête avait, comme disent les Normands de la côte, purgé le ciel. Le vent était vif encore et quelques nuées glissaient sur l'azur, comme de gros coquillages rosés par les premiers rayons de la journée. Le chemin était jonché de branches, de feuilles, et même de tuiles brisées auprès des maisons.

— Il a dû faire une belle tempête par ici hier, dit Robert.

— Je vous le garantis, répondit le capitaine.

— Nous y voici, reprit M. de Selmont en montrant à quelques pas la porte du jardin, peinte en vert.

L'Oncle-Tom regardait curieusement autour de lui et faisait des efforts pour se rappeler l'endroit où il était venu la nuit précédente.

En examinant le mur, il remarqua des traces d'escalade. Par endroits, le crépi s'était écaillé et les moellons apparaissaient encastrés dans une couche de mortier.

— Oui, c'est bien là, répondit Robert à la question muette qu'il lut dans les yeux du nègre.

Robert sonna.

On ne répondit pas.

Il allait sonner une deuxième fois, lorsque le compagnon du vieillard, dans lequel nos lecteurs ont sans doute reconnu déjà le père de Lucienne, le vieux Damel, s'approcha de Robert :

— Pardon, monsieur, peut-être allez-vous trouver ma question indiscrette; mais permettez-moi de vous demander [si vous et ces messieurs vous êtes des amis des personnes qui habitent cette maison.

Robert, avant de répondre, examina celui qui l'interrogeait. Son aspect lui plut. C'était un homme de cinquante ans, à la physionomie sérieuse et ouverte; c'était Marcel en un mot.

— Ma foi! monsieur, votre demande m'embarrasse, répondit Robert. Nous sommes, mon ami et moi, — et il montra Crenancier, — dans une situation particulière vis-à-vis des habitants de cette maison. Il est possible que nous y ayons des amis, il est possible que non.

Marcel et le vieux Damel échangèrent un regard de surprise.

— Mais, vous-même, dans quel but m'adressez-vous cette question? demanda Robert à son tour.

Marcel, après avoir hésité, se décida à parler.

— Il ne nous est pas facile de faire une réponse précise. Notre situation est des plus bizarres. Après tout, nous ne courons aucun risque à la faire connaître...

Crenancier interrompit cet étranger qui semblait se disposer à leur raconter une histoire.

— Tout cela nous retarde, dit-il en s'adressant à M. de Selmont.

— Peut-être, répliqua Robert. Laissez parler, capitaine.

— Ce ne sera pas long d'ailleurs, reprit Marcel. Mon ami que voilà a retrouvé, il y a huit jours, à quelques pas d'ici, sa fille qui avait disparu depuis vingt-six ans... Oui, messieurs, cela est étrange... Mais ce qui est plus douloureux encore qu'étrange, c'est qu'il l'a retrouvée folle. Nous avons acquis la preuve qu'elle est dans cet état depuis l'époque où elle a disparu... dans des circonstances singulières. En effet, quelques jours après qu'elle eut quitté la maison où elle habitait, en emportant son enfant, — ici, Marcel désigna le paysan, — ce brave homme l'a rencontrée à la porte de sa ferme, en Normandie, épuisée de fatigue, délirant... et seule... Son enfant lui avait été enlevé... très probablement...

— Mais je ne vois pas...

— J'abrège, monsieur. Des arrangements de famille ont amené M. Gaillot, que voici à Ville-d'Avray. Il n'a pas abandonné la folle, qu'il était arrivé avec le temps à considérer comme une personne de sa famille. Or, et voici pourquoi je me suis permis de vous arrêter à cette porte, l'infortunée paraît avoir fait, il y a une quinzaine de jours, une rencontre qui a ravivé sa folie. C'est celle d'un homme, jeune probablement, — aucun de nous ne l'a vu — à qui elle a trouvé une ressemblance,



Marguerite éclata en sanglots. (Page 564.)

sans doute imaginaire, avec... son mari, disparu, lui aussi, un mois avant elle. La personne, à qui Lucienne donne le nom de Charles, se rendait souvent dans cette maison.

— C'est d'Edouard que monsieur veut parler... fit Crenancier.

— Edouard !... répéta le vieux Damel, stupéfait. Mon petit-fils, s'il vivait encore, s'appellerait ainsi.

— La coïncidence est bizarre, dit Marcel. Mais permettez-moi d'achever. Après tout, cette imagination d'une pauvre insensée, croyant reconnaître une personne

chère, au bout de vingt-six ans, n'est peut-être pas un événement bien étonnant en lui-même et ne justifierait pas notre démarche... Mais il semble qu'il s'est passé ici un fait anormal...

Crenancier tressaillit.

— Ici... cette nuit?...

— Laissez donc parler, capitaine. Vous voyez bien que monsieur va nous dire des choses intéressantes.

— Je ne sais si elles auront de l'intérêt pour vous, mais voici ce que M. Gaillot vient de nous apprendre... Notre pauvre Lucienne... c'est le nom de la folle... prise d'un de ses accès, s'est échappée pendant la soirée. M. Gaillot et sa femme l'ont cherchée pendant plusieurs heures...

— Eux... avaient lanterne... s'écria l'Oncle-Tom.

— Oui, monsieur, dit Gaillot en retirant son chapeau. Alors, c'est monsieur qui est le nègre qui nous a fait tellement peur cette nuit.

— Probablement, fit Robert. Mais continuez, monsieur, ajouta-t-il en s'adressant à Marcel.

Celui-ci reprit :

— M. et M^{me} Gaillot avaient donc cherché inutilement, passant et repassant devant cette maison, où ils espéraient rencontrer la malheureuse, mais ils ne l'avaient pas vue. Vous savez, monsieur, que les fous sont en général très rusés et savent dépister ceux qui les gardent. Enfin, vers une heure du matin, ils firent une dernière tentative et ils la trouvèrent, étendue, sans connaissance, au bord du chemin, en face de cette porte...

— Voilà le fantôme de l'Oncle-Tom, s'écria Robert.

— Ce n'est pas tout, ajouta Marcel. Quand elle eut repris ses sens, elle donna les signes d'une exaltation inaccoutumée, tenant les propos les plus incohérents, parlant d'un meurtre, d'un coup de feu, d'un diable noir...

— Bon ! le diable noir, je vois qui c'est, grommela Crenancier.

— Et, acheva Marcel, suivant la pente de sa folie, mêlant à tous ces événements le nom de son mari, de Charles... Nous sommes parfaitement convaincus que le rôle que notre pauvre folle fait jouer dans l'événement de cette nuit à un homme mort depuis plus de vingt ans est le résultat du délire... Mais, l'événement lui-même a peut-être quelque réalité... C'est pour nous en informer, en vous voyant vous arrêter dans cet endroit, que nous nous sommes permis de vous accoster.

— Ma foi, monsieur, si ce Charles, que vous dites mort depuis plus de vingt ans, a été ou n'a pas été mêlé aux événements de cette nuit, c'est ce que je ne voudrais affirmer, ni dans un sens, ni dans l'autre, dit Robert. Le fait est que nous sommes en face d'un fait mystérieux, dont nous venons chercher l'explication, sans trop d'espoir de l'obtenir. Nous n'avons aucun motif de nous cacher. Restez ici, vous assisterez à ce qui s'y passera, et si c'est nécessaire, nous vous fournirons des

explications plus tard. Ce que vous venez de nous apprendre, nous donne la clef d'une énigme. Il est venu ici, cette nuit, deux hommes pour accomplir une action très imprudente assurément, mais aussi peu criminelle que possible. L'un de ces deux hommes est le nègre que l'aspect d'un prétendu fantôme a mis en fuite. Nous savons maintenant quel est ce fantôme, comme vous pouvez deviner quel est le démon dont parle votre folle...

— Mais... l'autre personne... demanda Damel; c'est-à-dire l'homme que Lucienne prend pour Charles Lemonnier...

— Ah! voilà! fit Robert. Il a disparu, et c'est pour le chercher, ou du moins pour chercher ses traces que nous sommes ici... Maintenant, messieurs, je vais sonner une deuxième fois.

Joignant le geste à la parole, Robert sonna avec force et à plusieurs reprises.

Les hommes réunis devant la porte de M^{me} Morin se tenaient immobiles, tendant l'oreille à tout bruit qui pouvait s'élever de l'autre côté du mur. Leur attente ne dura pas longtemps. Ils entendirent bientôt le sable crier sous les pas d'une personne et presque aussitôt la porte s'entr'ouvrit.

La figure de Marguerite apparut. Elle était singulièrement bouleversée par les émotions. Ses yeux rougis indiquaient qu'elle avait beaucoup pleuré. Elle jeta des regards effarés sur les sept hommes rassemblés sur le chemin.

— Que voulez-vous, messieurs? demanda-t-elle.

Tout en parlant, elle retenait la porte; mais Robert, qui ne voulait pas courir les chances de la voir se refermer avant d'avoir obtenu des explications, fit résolument un pas dans le jardin en disant :

— Je veux parler à M^{me} Morin et à M^{lle} de Selmont.

— Mais, monsieur, elles ne sont plus ici.

— Vous m'avez déjà dit cela, il y a quelques jours, reprit Robert se méprenant sur le sens des paroles de Marguerite. Aujourd'hui, nous savons à quoi nous en tenir. M^{me} Morin habite cette maison ainsi que M^{lle} de Selmont. Or, je suis le frère de M^{lle} de Selmont. Je veux lui parler : ainsi conduisez-moi auprès d'elle.

Marguerite avait reculé d'un pas.

— Vous pouvez aller voir si vous voulez, monsieur. Il n'y a personne dans la maison, déclara-t-elle.

— Personne dans la maison! s'écria Crenancier.

— Non, monsieur, personne. Madame et mademoiselle sont parties avant-hier soir pour la Normandie.

— Que nous dites-vous là? M^{me} Morin et M^{lle} de Selmont...

— Oui, monsieur.

— Mais où sont-elles allées?

— Dame!... on ne m'a pas dit...

— Je gage qu'elles se sont rendues au château de Cauville, fit Robert.

— Puisque vous le savez, pourquoi le demandez-vous?

— Ce n'est pas tout, ça, dit le capitaine en s'avancant à son tour. Vous prétendez qu'il n'y avait personne dans cette maison hier soir.

Marguerite parut embarrassée.

— Je ne dis pas ça... Je dis que madame et mademoiselle étaient parties depuis la veille.

— Vous y étiez, vous, la fille, puisque vous y êtes encore ce matin.

— Sans doute...

— Mais vous n'y étiez pas seule ?

Marguerite hésita.

La physionomie de Crenancier prit une expression peu commode.

— Il ne suffit pas de barguigner. Il y avait des gens avec vous dans la maison hier soir. On a tiré un coup de fusil ou de pistolet sur un homme. Puisque vous étiez là, racontez-nous ce qui est arrivé.

— Non... non... je n'ai rien vu.

— Ecoutez, ma fille, nous ne vous voulons pas de mal, mais il faut que vous parliez. Le jeune homme sur lequel on a tiré, est mon neveu, et je veux savoir ce qu'il est devenu.

— M. Edouard... est votre neveu ?

— Oui.

— Oh ! bien alors...

Marguerite éclata en sanglots.

— Messieurs, s'écria-t-elle, tout ça n'est pas ma faute. On m'a forcé de me taire. On m'a dit que, si je parlais, si j'avertissais M. Edouard du départ de mademoiselle, on me dénoncerait à la justice, comme sa complice, car il voulait l'enlever... Et on met les gens en prison pour ça.

Crenancier et Robert échangèrent un regard.

— Voilà qui sent le guet-apens, dit Robert. Voyons, ma fille, répondez clairement à nos questions. C'est le moyen de vous tirer d'embarras, car il est possible qu'on vous ait fait participer à un crime. Où est M. Edouard ?

— Ils l'ont emporté.

— Comment emporté ? fit Crenancier. Ils l'avaient donc tué ?

— Je ne sais pas s'il était mort, dit la servante qui ne pouvait plus contenir ses sanglots, mais je sais bien qu'il est tombé lorsqu'on a tiré sur lui ; après ils l'ont emporté.

— Emporté... mais où ça ?

— Dame ! en prison... puisque c'était censé un voleur qui venait pour dévaliser la maison.

— Je n'y comprends plus rien du tout, déclara Robert. Procédons par ordre. Quelles sont les personnes qui sont restées ici dans la soirée d'hier.

Marguerite continuait à pleurer en poussant des gémissements lamentables, mais elle hésitait visiblement à répondre.

— Il me semblait avoir entendu dire par M. Edouard que vous étiez de ses amis, reprit Robert avec une certaine douceur. Eh bien ! nous aussi, nous sommes de ses amis. Voulez-vous donc nous refuser les moyens de lui porter secours, s'il en est encore temps ?

— Tant pis, je parlerai, fit la servante résolument. Après tout, j'ai trop de chagrin depuis ce qui s'est passé. Demandez-moi maintenant.

— Vous voilà raisonnable. Eh bien, dites-nous quels étaient les hommes réunis dans cette maison, cette nuit.

— Il y avait M. le marquis de Cauville.

— Je m'en doutais.

— Un de ses domestiques, nommé Baptiste, et puis... un autre, qu'ils appelaient M. Dubois... Celui là appartenait à la police...

— A la police ? et que faisait-il là ?

Marguerite baissa la voix.

— Voilà la coquinerie, dit-elle. M. de Cauville, paraît-il, avait fait croire à la police que des voleurs devaient venir faire un coup dans la maison de M^{me} Morin. Il a inventé une histoire pour expliquer comment il avait découvert le complot. Il a dit qu'il avait fait partir M^{me} Morin et sa pupille pour leur épargner des émotions, et il a obtenu qu'un agent secret passât la nuit avec lui et son domestique de confiance pour surprendre les voleurs.

— C'est donc comme voleur qu'ils ont arrêté Edouard ? fit Crenancier.

— Oui, monsieur.

— Cré mille tonnerres du bon Dieu !

— Le coup est digne de Cauville. Et qui a tiré sur M. Edouard ?

— C'est M. le marquis. Je n'ai pas pu voir tout en détail. Je regardais de loin. Enfin, voici ce que j'ai vu. Comme il avait été convenu entre nous, M. Edouard vers minuit frappa trois coups à la porte... En entendant ça, l'homme de la police dit à M. le marquis : « Drôle de voleurs qui demandent qu'on leur ouvre. — C'est un signal entre eux probablement, » répondit M. le marquis. Un instant après, M. Edouard apparut sur le mur et sauta. D'où j'étais je voyais M. le marquis. Il ne bougea pas. Les deux autres se jetèrent sur le pauvre jeune homme, qui, en se relevant, en envoya un rouler à trois pas... C'est alors que M. le marquis tira...

La servante se cacha la figure dans ses mains en sanglotant plus fort que jamais.

— Un joli guet-apens décidément et machiné de main de maître, murmura Robert.

— Alors, reprit Crenancier, si Edouard n'est pas mort, il est en prison comme voleur, bandit, malfaiteur... Mais, j'y pense, ils n'ont pas porté son corps jusqu'à Paris...

— Ils avaient... une voiture... dans l'avenue à côté.

Crenancier se donna un violent coup de poing sur la tête.

— Une espèce d'omnibus, avec deux chevaux... Je l'ai vu passer, pendant que je cherchais cette chienne de maison avec cet imbécile d'Oncle-Tom.

— Voilà une singulière aventure, dit Marcel.

— Votre rôle dans tout cela n'est pas très clair, ma fille, reprit Robert. Il est évident que vous avez aidé M. de Cauville à attirer M. Edouard dans ce piège... Il faut que vous complétiez vos aveux!...

Robert fut interrompu par Marguerite elle-même, qui poussa un cri et fit mine de s'enfuir dans l'intérieur du jardin; mais M. de Selmont ne lui en donna pas le temps, il la saisit par le bras et la fit sortir sur le chemin.

Ce fut seulement alors qu'il se rendit compte du mouvement d'effroi que la servante de M^{me} Morin n'avait pu réprimer.

Les témoins de cette scène s'étaient tous retournés du même côté en donnant des signes d'émotion qui varièrent suivant le caractère de chacun d'eux et le degré d'intérêt qu'ils prenaient à ces incidents.

La folle venait encore une fois d'apparaître.

Derrière elle, à quelques pas, et se hâtant dans la mesure où son embonpoint le lui permettait, la veuve Lombard, c'est-à-dire Catherine, l'ancienne bonne de M^{me} Morin, courait avec l'intention évidente de rattraper la pauvre aliénée.

Lucienne Damel avait le visage plus défait que d'ordinaire. On voyait qu'elle n'avait pas dormi, qu'elle était en proie à une fièvre violente.

— Laissez-moi! laissez-moi! criait-elle. Êtes-vous donc tous des esprits méchants? Je vous dis que Charles est dans cette maison; je vous dis que je l'ai vu cette nuit y entrer; je vous dis qu'il y a été assassiné... oui... oui... assassiné... J'ai entendu le coup de pistolet...

Le vieux Damel venait d'arrêter la folle par le bras.

— Lucienne... ma fille... je t'en prie... ne reconnais-tu pas ton père?

— Mon père!...

Elle fixa sur lui ses yeux hagards et répéta :

— Mon père!

Puis, elle secoua sa tête et ses cheveux gris voltigeaient autour d'elle, car son capuchon était tombé.

— Si vous êtes mon père, reprit-elle, vous devez m'aider à trouver Charles... Je veux qu'on me rende son corps... Je veux lui creuser moi-même une tombe, l'entretenir, lui porter des fleurs... Et puis...

Elle regarda autour d'elle; la présence de tant de personnes parut l'intimider; tirant par les bras le vieux Damel et son ami, elle dit en baissant la voix pour n'être entendue que d'eux :

— Et puis... il ne faut pas que les autres le sachent... Écoute, père; écoutez aussi, vous, ami Marcel, nous devons le venger, mon Charles... Hein! nous le vengerons, je compte sur vous...

En parlant, elle leur serrait les bras avec une vigueur étonnante.

Marcel, profondément ému, moins par un langage qu'il attribuait au délire, que parce qu'elle l'avait appelé par son nom, avait les larmes aux yeux.

Le vieux Damel était remué par d'étranges sensations. Sans doute l'idée qu'un assassinat eût été commis la nuit précédente sur la personne de Charles Lemonnier dans ce jardin était absurde; mais la persistance de sa fille à reconnaître l'homme qu'elle avait tant aimé, dans un étranger, le préoccupait malgré lui. Il aurait donné beaucoup pour voir cet Edouard, c'est-à-dire la véritable victime de l'événement de la veille.

L'Oncle-Tom se retrouvait en face de son fantôme; malgré le plein jour, il claquait des dents, car l'aspect de cette aliénée ne lui inspirait pas beaucoup moins de terreur que l'imagination d'un spectre.

Quelqu'un que la folle effrayait autant que le nègre, c'était la servante de M^{me} Morin.

Elle était livide et tremblait de tous ses membres.

Pendant que le père Gaillot, se joignant au vieux Damel, essayait de calmer Lucienne, la veuve Lombard, après avoir soufflé, s'adressa à la fille qui lui avait succédé chez M^{me} Morin.

— Eh ben, la Marguerite, il paraît qu'il s'en passe de belles dans votre maison, à c'te heure, lui dit-elle.

— Ne m'en parlez pas, madame Lombard, gémit Marguerite.

Les deux femmes se connaissaient sans beaucoup s'aimer.

Après avoir quitté, dans le temps, la maison de M^{me} Morin, Catherine avait essayé de garder des relations avec sa maîtresse, mais, pour des raisons particulières, celle-ci ne s'était pas souciée de recevoir son ancienne bonne chez elle et elle lui avait fait dire, précisément par Marguerite, de se dispenser de toute visite.

Catherine n'avait pas manqué de rejeter sur Marguerite la responsabilité de la froideur de M^{me} Morin. Voilà pourquoi, tout en se connaissant, ces deux commères ne se voyaient guère et s'aimaient encore moins.

— De mon temps, quand je servais dans la maison, il n'y avait pas d'histoires comme ça, reprit Catherine.

Le vieux Damel leva la tête.

— Vous avez servi cette dame Morin, vous, M^{me} Lombard? demanda-t-il.

— Mais oui. C'est même là que j'ai connu mon pauvre défunt. Il y venait de temps à autre comme jardinier.

— Et il y a longtemps de cela?

— Pardine...

— Mais, dit Catherine en s'interrompant elle-même, m'est avis que nous serions mieux pour causer dans une maison que sur un chemin. D'autant plus que voilà la Germaine qui va retomber dans ses lubies, si on la laisse ici.

— Messieurs, si vous voulez venir jusqu'à la maison vous reposer un brin,

vous nous ferez plaisir, proposa Gaillot en s'adressant à Robert et à Crenancier.

— Et vous, ma fille, sans rancune, vous savez, ajouta Catherine en se tournant vers Marguerite. Vous ne serez pas de trop non plus et vous nous raconterez l'affaire... Allons! venez donc... Qu'est-ce que ça vous fait, puisque vous avez le temps?

— Quel parti prenons-nous? demanda Crenancier à Robert.

Celui-ci réfléchissait.

— Accompagnons ces braves gens, répondit-il enfin. Il y a dans toute cette aventure une complication singulière... Cette folle, en mêlant le présent et le passé, m'a mis dans l'esprit je ne sais quelles idées absurdes...

— Quant à vous, dit-il à Marguerite avec un accent impérieux, dont l'ascendant s'imposait presque à tout le monde, vous allez nous accompagner... Vous n'avez rien à craindre, je vous le promets. Il est clair que vous n'avez été qu'un instrument. Mais encore faut-il que nous connaissions le rôle que vous avez joué dans cette intrigue.

Robert fit un signe à Toni en lui montrant Marguerite.

— Compris, mon général, riposta Toni en clignant de l'œil.

Marguerite, moitié de gré, moitié de force, après avoir fermé à clef la porte du jardin, suivit le groupe en donnant le bras à l'ordonnance de Robert de Selmont. Quand nous disons qu'elle le lui donnait, nous voulons dire qu'il le lui avait pris.

La folle, intimidée par tout ce monde, se laissa entraîner sans trop de résistance. Elle tournait de temps en temps la tête du côté de la maison de M^{me} Morin. Un phénomène bizarre s'opérait dans son cerveau. Elle n'avait évidemment plus la notion du temps et elle confondait les événements du jour avec ceux du passé. Pour elle, la disparition de Charles et le drame de la nuit étaient deux faits qui se liaient intimement. Le délai qui les séparait l'un de l'autre restait inappréciable pour son esprit. Il en résultait que, en se brouillant dans sa cervelle, les deux incidents lui paraissaient, suivant l'impression qui la frappait, ou également lointains, ou également rapprochés.

D'ailleurs, une idée nouvelle surgissait peu à peu dans cette pauvre tête, se dégageant péniblement des sensations immédiates, l'idée d'une vengeance. Cette inquiétude qui l'avait tant agitée, l'inquiétude de retrouver son Charles avait disparu. Pour le moment, cette question était résolue. Il avait péri, tué d'un coup de pistolet, dans le jardin, par des inconnus. Il s'agissait maintenant de le venger. Elle s'épuisait en efforts intérieurs pour découvrir les coupables, et sans doute d'autres souvenirs, d'autres impressions répondaient à l'appel de cette volonté déséquilibrée, car son père l'entendait murmurer :

— La vieille dame... Oui... oui... c'est elle. La vieille dame... qui m'a pris Edouard...

Cette préoccupation nouvelle avait au moins cet heureux effet de rendre la folle docile; elle marchait sans chercher à s'échapper.



Elle était tombée, écrasée de fatigue, sur une chaise auprès du lit et s'était rapidement endormie la tête sur le bord des matelas. (Page 571.)

— Vous l'avez rendue raisonnable, vous, dit la veuve Lombard [au vieux Damel. Ce n'est pas malheureux. Voilà deux jours qu'elle nous met sur les dents.

— De quel Edouard parle-t-elle donc ? demanda Robert.

— C'était le nom de son fils, répondit Damel. Un bébé de quelques mois qui a disparu avec elle... il y a vingt-trois ans.

— Et la personne qu'elle prend pour son mari a vingt-trois ans et s'appelle également Edouard... Voilà une coïncidence bizarre.

Personne ne releva cette observation de Robert ! Seulement Crenancier, qui



clignait de l'œil et avait, depuis un moment, passé sa main dans la ceinture de son pantalon, — signe de profonde réflexion de sa part, — regarda longuement la folle. Mais il ne dit rien.

Quand tout le monde fut entré chez Catherine, pendant qu'elle et sa sœur s'occupaient à placer des verres et des bouteilles sur la table, Robert fit subir un interrogatoire en règle à Marguerite. Il en tira d'abord les renseignements que nos lecteurs connaissent, c'est-à-dire l'histoire des lettres interceptées.

Ensuite Marguerite apprit à Robert ce qui s'était passé chez M^{me} Morin pendant ces deux jours.

On avait eu beaucoup de peine à décider Lucie à partir. Elle avait pleuré longtemps, et, comme elle était très éloignée de soupçonner la trahison de Marguerite, elle lui avait dit que si elle connaissait l'adresse de son frère ou celle de son fiancé, à Paris, elle n'hésiterait pas à fuir pour les aller trouver. Ce voyage en Normandie, indépendamment du chagrin de la séparation, lui inspirait une inexplicable terreur.

Enfin, elle avait dû céder et elle était partie avec la vieille dame.

Le lendemain matin, d'assez bonne heure, M. de Cauville s'était présenté à la maison de M^{me} Morin avec son valet Baptiste.

Ils n'avaient pas eu de peine à terrifier Marguerite. Une fois certain de son obéissance, Cauville lui avait donné des instructions en vue de l'entretien qu'elle devait avoir dans la journée avec Édouard. Il les lui avait données en lui recommandant avec les plus terribles menaces de n'en souffler mot à personne et particulièrement à un monsieur qui devait venir à la nuit tombante. L'idée de l'escalade était donc de Cauville. Aussi Marguerite avait-elle été fort embarrassée lorsque le jeune homme lui avait proposé une solution très simple, celle d'ouvrir la porte à minuit quand il frapperait.

Un moment, elle avait été sur le point de tout lui dire, mais Cauville l'avait fait surveiller par son Baptiste, et l'apparition de ce dernier, au moment où elle allait parler, lui avait fermé la bouche.

Le soir, l'homme de la police, M. Dubois, s'était présenté comme M. de Cauville l'avait annoncé, persuadé sans doute qu'il était envoyé pour surprendre quelque malfaiteur.

Robert savait le reste.

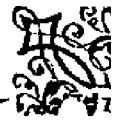
— Votre témoignage sera utile un jour, dit-il à Marguerite. Jusque-là, gardez le silence. Ne dites pas que vous m'avez vu. Je vous payerai bien.

Cette perspective rasséréna la servante, sensible, comme on l'a vu, aux arguments sonnants et trébuchants.

— Est-ce que nous n'allons pas à la préfecture de police, maintenant? dit Crenancier.

— Nous partirons dans un instant, répondit Robert. Mais auparavant, il faut que j'adresse quelques questions à cette brave femme.

Il désignait Catherine.



Tous nos personnages s'étaient assis autour de la table et causaient à demi-voix. Seule, la folle s'était réfugiée dans une pièce voisine. Elle était tombée, écrasée de fatigue, sur une chaise auprès du lit et s'était rapidement endormie, la tête sur le bord des matelas.

Tous ces hommes gardaient un air sérieux. Chacun d'eux, sauf peut-être le paysan, l'Oncle-Tom et Toni, était absorbé dans ses pensées.

Robert rompit le demi-silence qui régnait dans la chambre en s'adressant à la veuve Lombard :

— Vous avez servi autrefois chez M^{me} Morin? lui demanda-t-il.

— Oui, monsieur.

— Il y a longtemps?

— Dame!... Attendez!... J'ai quitté au moment où j'ai épousé Lombard... Il y a eu vingt-trois ans cette année.

Le vieux Damel tressaillit.

— Vingt-trois ans!... Toujours vingt-trois ans! murmura-t-il.

— En effet, cela est étrange, fit remarquer Marcel. Ce nombre d'années revient constamment aujourd'hui... Le jeune homme que vous cherchez, messieurs, a vingt-trois ans... Il y a vingt-trois ans que M. Gaillot a rencontré notre pauvre folle... Enfin, M^{me} Lombard a quitté la maison de M^{me} Morin depuis vingt-trois ans...

— Et... vous n'avez pas souvenir de faits... bizarres, anormaux qui se seraient passés dans la maison où vous serviez?...

La Catherine se mit à rire.

— Oh! jamais. P'têtre ben des choses à raconter sur le compte de mamzelle Rosalie, la fille à madame, qu'est devenue une grande princesse...

— Vous voulez parler de M^{me} Pénaire?

— Oui, oui... Mais, motus! c'est d'anciennes histoires, et je nveux pas que la Marguerite puisse me reprocher de mal parler de mon ancienne maîtresse.

— Enfin, ces histoires n'avaient rien... d'extraordinaire?

— D'extraordinaire... répéta la veuve Lombard en riant plus fort; non, non, c'est tout l'opposé. Il n'y a rien de plus ordinaire.

Catherine se tut un instant; puis, entre haut et bas, ajouta :

— Pourtant...

Robert attendit, et, comme elle n'achevait pas sa pensée, il insista :

— Pourtant... vous alliez dire quelque chose?...

— Oui, mais... Enfin voilà, un peu avant mon départ, la vieille dame amena un jour dans la maison un petit garçon... un pauvre bébé de quelques mois... blanc et rose comme un amour... Elle dit comme ça que c'était un orphelin... que les parents, des amis à elle, étaient morts... Je n'avais pas de raisons pour ne pas la croire... D'abord, j'étais bien sûre que l'enfant n'était pas de mamzelle Rosalie...

— Vous en étiez sûre?

— Pardine! vous savez bien, monsieur, que les femmes ont un œil pour ces

choses-là... sans compter qu'il y a des signes... Enfin, bref, t'en étais sûre... D'ailleurs, il n'y avait qu'à voir l'enfant, avec ses yeux bleus et ses cheveux blonds... Ça ne pouvait pas être celui de M^{lle} Rosalie... Une belle brune, avec des cheveux comme l'aile d'un corbeau...

Le vieux Damel et Marcel se regardaient avec angoisse.

— Ainsi, demanda ce dernier, vous n'avez jamais connu les parents de cet enfant.

— Puisqu'ils étaient morts...

— Ça c'est vrai, ajouta Marguerite. Je suis entrée dans la maison un peu plus tard et je n'ai jamais entendu dire autre chose.

— Tout ce que je sais c'est que madame l'appelait Édouard, reprit Catherine.

— Encore Édouard, s'écria le père de Lucienne.

— Sans doute, dit Marguerite, puisque c'est lui que ces messieurs sont venus chercher aujourd'hui. Mais, ajouta-t-elle en montrant Crenancier, voilà monsieur qui est son oncle, il vous donnera les renseignements que vous demandez.

Crenancier haussa les épaules.

— Sans doute... pour rire, riposta-t-il, son oncle adoptif. M^{me} Morin, comme vous appelez la vieille, m'a amené le jeune homme, il y a douze ans, à bord du *Tantale*, un brick dont j'étais le capitaine... et un beau brick... même que mon armateur, M. Pénaire, me recommanda le novice d'une drôle de façon... Les cordages, par le temps... sufficit ! je me comprends.

— Ainsi personne ne connaît la famille de ce... M. Édouard ? fit Marcel.

— Personne, sauf M^{me} Morin, affirma la veuve Lombard.

— Lui-même, mon neveu... Édouard enfin, est venu ici tout exprès pour le lui demander, reprit le capitaine. Mais, bernique ! la vieille n'a pas voulu le lui dire.

— Voilà qui devient de plus en plus bizarre, murmura Robert.

— Je voudrais le voir, dit encore une fois le vieux Damel.

Robert récapitula ce qui venait d'être dit.

— Il est certain que l'entrée du petit garçon dans la maison de M^{me} Morin semble coïncider avec la disparition de la folle et de son enfant... Coïncidence encore plus singulière, c'est que celle-ci, au bout de vingt-six ans, veuille précisément reconnaître son mari dans cet enfant, recueilli par M^{me} Morin et devenu un homme... Quel âge avait le mari de votre folle lorsqu'il mourut ?

— Vingt-deux ans à peu près... Mais pourquoi dites-vous lorsqu'il mourut ?

— Je croyais avoir compris...

Damel secoua la tête.

— Il est infiniment probable qu'il a péri... Mais personne n'a pu constater cette mort... un mois avant la disparition de ma fille, il avait disparu lui-même... sans laisser de traces...

— Etrange histoire !... Quelle était sa situation dans le monde ?

— Il était comptable chez M. Pénaire.

— Chez M. Pénaire !... Le mari de la fille de M^{me} Morin.

— Il n'était pas encore son mari, fit remarquer Catherine.

— Enfin, ajouta Marcel, un mois après la disparition de Charles Lemonnier, une dame, d'un certain âge, vint avec une lettre de celui-ci ou tout au moins avec une lettre d'une écriture exactement pareille à celle de Charles, chercher Lucienne et son enfant... J'ai conservé la lettre que Lucienne, avant de partir, laissa pour que je pusse en prendre connaissance, car j'étais le voisin et l'ami du jeune ménage... Lucienne partit avec cette dame et l'on n'en entendit plus parler...

— Or, à la même époque, M^{me} Morin introduisait dans sa maison cet enfant.

— N'est-ce pas, monsieur, que c'est bizarre? fit Marcel.

— Très bizarre... répondit Robert. Nous n'abandonnerons pas la poursuite de cette affaire... Tout ce qui intéresse Edouard m'intéresse... Mais nous devons aller au plus pressé... Messieurs, mon ami, le capitaine Crenancier et moi, nous allons vous quitter... Il faut que nous rentrions à Paris et que nous commencions nos démarches pour retrouver notre jeune homme.

— Pourvu qu'il ne soit que blessé... soupira le vieux Damel qui prenait un intérêt de plus en plus vif au sort de cet inconnu.

— Pourvu, en effet, ... répéta Robert en fronçant les sourcils.

Marcel tendit une carte à M. de Selmont.

— Est-ce que vous seriez assez bon pour nous faire connaître par un mot le résultat de vos démarches?

Robert prit la carte et lut :

— Marcel Passerieu, ciseleur, rue des Dames, 144, Batignolles.

— Nous occupons le logement même des jeunes gens si cruellement frappés jadis.

— Non seulement, je vous écrirai, mais j'irai vous voir, moi aussi, je désire vivement vous mettre en présence de notre jeune ami. Je suppose, bien entendu, qu'il n'est que blessé. J'ai bon espoir. Pourtant je ne vous le dissimule pas; il court de grands dangers, qui ne sont pas uniquement ceux qui peuvent résulter de la balle qu'il a reçue... Il est entre les mains de la justice, accusé d'un crime... Il a été pris comme une mouche dans une toile d'araignée... Son ennemi est en même temps son rival... Il semble s'être dit : Si je ne le tue pas, je le déshonorerai...

— Grand Dieu ! s'écria le vieux Damel.

— Rassurez-vous, monsieur, nous sommes là, et avec le témoignage de cette fille, nous pourrions déjouer les plans de M. de Cauville.

En disant ces mots, Robert remit sa carte à Marcel; Crenancier en fit autant; puis, ces nouvelles connaissances se serrèrent énergiquement les mains en prenant congé les unes des autres.

Catherine et le vieux Gaillot accompagnèrent Robert et le capitaine, suivis de Toni et de l'Oncle-Tom, jusqu'à la porte.

— C'est un bel homme et rudement comme il faut, déclara le veuve Lombard, quand elle rentra, en parlant de M. de Selmont.

— Puisse-t-il réussir dans ce qu'il va faire ! murmura le vieux Damel. Oh ! comme je voudrais voir cet Edouard !

Robert et Crenancier, en se rendant à la gare, échangèrent également leurs impressions.

— Ce sont de braves gens, disait M. de Selmont.

— Savez-vous ce que j'ai remarqué, moi ? demanda le capitaine.

— Non... qu'avez-vous remarqué de particulier ?

Le capitaine passa la main dans la ceinture de son pantalon d'un air important.

— J'ai remarqué, à part l'égarement bien entendu, que la folle a les mêmes yeux, absolument, que mon neveu.

— Et vous en concluez ?

— Je ne conclus rien... Mais on voit tous les jours des fils qui ont les yeux pareils à ceux de leur mère.



QUATRIÈME PARTIE

LE KRACH

CHAPITRE PREMIER



Visite à Mazas.

LA raison est impuissante contre certaines impressions physiques. C'est en vain qu'elle combat le trouble de l'âme par des arguments irréfutables, l'émotion persiste, et, pendant un temps plus ou moins long, la personne soumise à cette tyrannie reste comme paralysée dans sa puissance d'agir.

On passera par cet état en entrant pour la première fois dans une prison, dans une salle de dissection, devant un échafaud. Le sens commun s'efforce inutilement d'élever la voix, de dire que, si des gens se sont accoutumés à cet aspect et vivent sans en être émus, il est absurde de s'abandonner à l'impression que leur vue produit lorsqu'on les aperçoit pour la première fois. Après tout, cet appareil dont on s'effraye n'est qu'une combinaison de choses matérielles et cette mise en scène si terrifiante est, comme toutes les mises en scène, l'œuvre d'une imagination peut-être fort sceptique elle-même.

Superbes raisonnements, non moins superflus que superbes ? Ils n'empêchent pas le sang de se glacer dans les veines et une morne tristesse de s'abattre sur l'esprit comme une nuée orageuse sur un ciel clair.

Quelques jours après les événements que nous avons rapportés à la fin de la troisième partie de ce récit, par une belle matinée de décembre, sèche et froide, une femme mise avec une sobriété cossue mais qui révélait au moins l'aisance, descendait d'un fiacre, rue de Lyon, au point à peu près où commence le mur de la prison de Mazas.



A travers le voile épais qui couvrait sa figure, non pas assez cependant pour qu'on ne pût reconnaître que cette femme était jeune, elle jeta un coup d'œil furtif sur les hautes murailles sombres, puis, elle se dirigea, d'un pas d'abord rapide, sur le boulevard qu'on appelle aujourd'hui le boulevard Diderot.

Arrivée à l'angle de ce boulevard et de la rue de Lyon, elle ralentit sa marche, et ce fut avec une sorte d'indécision qu'elle passa devant la porte de la célèbre maison d'arrêt.

Elle était en proie, sans doute, en ce moment, à l'émotion dont nous avons parlé. La vue du redoutable monument l'épouvantait ; venue sans doute avec l'intention d'y pénétrer, car elle froissait dans ses mains gantées une permission de visiter un prisonnier, elle reculait au moment de franchir ce seuil, tant le seul aspect des hautes murailles, de la porte massive et la pensée de cet inconnu lugubre, caché par ces premiers obstacles, pesaient sur sa délicatesse de femme du monde, jeune et jolie.

Elle passa donc devant la prison en hésitant, puis soudain elle traversa la chaussée, non sans tourner la tête de temps à autre du côté de l'édifice, et, sur le trottoir d'en face, elle refit à deux reprises son étrange promenade devant Mazas.

Cette attitude singulière avait été observée par un individu d'allure suspecte auquel l'inconnue n'avait pas pris garde. Il était à peine dix heures du matin ; il y a un poste à l'entrée de Mazas, et, d'ailleurs, le voisinage de la gare de Lyon donne le jour une assez grande animation à ce quartier, ce n'était donc pas le moment, à moins d'être observateur par nature et de n'avoir pas d'autre préoccupation, de remarquer les flâneurs à costume pittoresque et à physionomie louche qui abondent dans ce coin de Paris.

L'individu en question avait donc pu observer le manège de la jeune femme sans éveiller son attention. Il en paraissait fort intrigué, d'autant plus, qu'obéissant à cet instinct personnel qui porte l'homme à ramener toutes les actions dont il est témoin dans le cercle de ses propres préoccupations, il avait immédiatement supposé que les allées et venues de cette dame devaient avoir, à un degré quelconque, la prison de Mazas pour objectif.

Après deux ou trois tours, deux ou trois mouvements, aussitôt réprimés, qui avaient trahi son désir de se diriger vers la prison, la jeune femme, encore trop faible pour vaincre une répulsion justifiée, s'assit sur un banc.

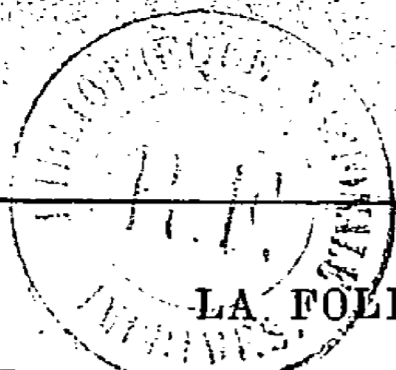
Il faisait froid, avons-nous dit ; elle ne s'en apercevait pas, pourtant l'air vif, à travers son épaisse voilette, rougissait légèrement son visage ; il est vrai qu'un joyeux rayon de soleil tempérait l'âpreté de la bise du nord-est.

Elle était arrêtée depuis un instant lorsqu'elle entendit une voix dire à son oreille derrière elle :

— Médème...

Elle tressaillit et se retourna.

De l'autre côté du banc l'individu qui avait suivi des yeux les manœuvres de la



— Vous vous appelez Grindeau, demanda-t-elle à cet individu. (Page 584.)

jeune femme, se tenait assis, regardant devant lui, les épaules courbées, les mains sur les genoux.

— N'ayez pas l'air, dit-il.

Et il ajouta en haussant légèrement la tête :

— Y a un sergot qui nous observe.

Il faisait allusion à un sergent de ville qui se promenait à quelque distance et qui, effectivement, jetait de temps à autre un regard soupçonneux sur le personnage qui venait d'entrer en conversation avec l'inconnue.

Dans le mouvement qu'il venait de faire, l'homme était apparu à la jeune femme, et nous devons déclarer que la première impression ne lui avait pas été favorable.

Il n'avait rien de ce qu'il faut pour capter la confiance des honnêtes gens en général et des jolies femmes en particulier.

C'était un individu d'une trentaine d'années, sordidement vêtu d'une vieille redingote d'hiver, trop courte aux manches, croisée par devant et attachée par deux boutons, l'un en haut, l'autre au milieu de l'estomac, les seuls qui restassent. Entre ces deux boutons, l'étoffe bâillait, formant une espèce de poche où l'on apercevait le bout d'un foulard de couleur et un linge d'un brun tellement foncé qu'il en paraissait noir et qui pouvait bien être sa chemise. Il existait d'ailleurs un rapport étroit entre la nuance de ce linge mystérieux et celle de la redingote, jadis noire, mais que l'injure du temps avait fait passer au roux pisseux. Avec cette redingote, qui avant d'arriver aux épaules de ce bohème lamentable, avait dû subir des aventures peut-être plus étonnantes que celles de Sinbad le marin, il portait une cotte d'ouvrier du bâtiment, c'est-à-dire un pantalon très large de toile bleue, que des lavages successifs avaient rendu d'un blanc bleuâtre, sauf les places marquées, par les dernières boues ou des accidents de cabaret, de taches indélébiles. L'homme tenait cette cotte de troisièmes ou de quatrièmes jambes, mais quelle succession de crânes avait dû couvrir la calotte de velours ornée d'arabesques, qui était venue échouer sur sa tête !

Si les dehors de l'individu n'étaient pas engageants, sa physionomie l'était moins encore. Il appartenait à l'espèce des maigres à gros os. Les pommettes et la mâchoire étaient vigoureusement accusées, quelques poils blonds donnaient à cette figure un aspect malpropre ; on n'y voyait ni cils, ni sourcils ; les yeux gris toujours inquiets, sous une couleur indécise, vitreuse, exprimaient une sorte d'insensibilité de bête lorsqu'ils se reportaient sur quelque chose.

La jeune femme ne put réprimer, en apercevant l'être qui lui parlait, un mouvement de répulsion et d'effroi.

L'homme reprit, sans se retourner :

— Vous allez en face, n'est-ce pas ?

— Qui vous a dit ?

— Ça se voit bien, à la façon dont vous tournez autour, vous avez-t-y une permission ?

La jeune femme fit mine de se lever.

L'homme le devina ou le vit, car il était de ceux qui savent calculer leurs mouvements pour regarder les choses auxquelles ils ont air de ne prêter aucune attention.

— Bougez donc pas, fit-il. Je vas pas vous manger, on peut bien s'aider les uns les autres. Vous aurez peut-être besoin de moi. Et puisque vous avez quelqu'un là dedans, eh bien, quoi ! sommes du même monde.

Il y avait quelque chose de narquois dans le ton de cet individu qui aurait dû révolter l'inconnue, mais elle ne le remarqua pas, ou du moins elle fut frappée bien davantage par le sens même des paroles qu'il lui adressait.

— Que me voulez-vous ? demanda-t-elle.

L'homme répéta sa question.

— Vous avez-t'y une permission ?

— Oui, après ?

— Par hasard, c'est-y pour l'infirmerie ?

— Oui, c'est pour l'infirmerie.

— Mince de veine ! J'ai justement un camaro à l'infirmerie. Il paraît qu'il est malade. Ça doit encore être une frime. Mais ça fait rien. Voulez-vous lui faire passer un mot ? Pauvre vieux, il sera joliment content quand il saura ce qu'il y a dedans. Voulez-vous t'y ? Hein ? Il s'appelle Suchet, dit Pindare.

L'homme en avait probablement demandé trop. La jeune femme ne se souciait pas de servir d'intermédiaire entre deux malfaiteurs. Elle se leva sans mot dire et partit devant elle, droit à la prison.

L'homme tourna la tête légèrement, assez pour la voir filer ; mais il ne se dérangea pas.

— Pimbêche, va ! murmura-t-il en crachant d'un air de dégoût. Ah ! malheur ! si je te repince !

Cependant la jeune femme avait résolument gagné l'entrée de la prison. La porte s'était ouverte devant elle et elle avait pénétré dans le greffe.

Elle remit à un gardien une lettre contenant sans doute la permission dont elle était munie.

La lettre était à l'adresse du directeur, renfermée dans une enveloppe à souscription administrative.

Au bout de quelques minutes, un gardien, qui devait avoir un grade supérieur, parut dans la salle où la jeune femme attendait et l'invita à le suivre.

Maintenant qu'elle était dans la géhenne sociale, la jeune femme parvenait peu à peu à maîtriser son émotion. Elle ne trouvait pas à ce qu'elle voyait l'aspect terrifiant qu'elle avait imaginé. Il régnait un grand silence autour d'elle ; tout avait une apparence dure ; mais tout était propre. Il se dégagait de l'aspect des choses une tristesse froide, beaucoup plutôt qu'une terreur douloureuse.

Quand elle eut, à la suite du gardien, traversé une cour et suivi un corridor, elle pénétra dans une petite salle sombre et nue.

Devant une table, un gardien se tenait assis. Il échangea quelques mots avec le guide de la visiteuse, prit connaissance d'un papier, se leva, ouvrit une porte et appela.

Une scour parut dans le vestibule, elle jeta un regard rapide à l'inconnue pendant que le gardien lui expliquait à demi-voix de quoi il s'agissait.

Quand il eut fini, elle s'inclina silencieusement, et se tourna du côté de la visiteuse.

— Si vous voulez bien suivre la sœur, lui dit son guide.

La jeune femme obéit et pénétra dans une salle d'hôpital, éclairée par d'étroites fenêtres, placées à une grande hauteur, et défendues par d'épais barreaux.

Il régnait dans ce triste lieu un demi-silence, coupé par des chuchotements, par un bruit de tasses remuées et par des plaintes.

La sœur, d'un geste, montra un lit à l'inconnue.

— C'est ici, lui dit-elle.

Un homme, un détenu qui remplissait le service de garçon d'hôpital, se tenait auprès du malade.

La sœur lui fit un signe.

Il se retira, laissant la place à la visiteuse.

— Il faut qu'elle soit de la haute pour avoir obtenu une autorisation, murmura-t-il à l'oreille de la sœur, qui ne lui répondit pas.

— Comment va le malade? demanda celle-ci.

— Oh ! beaucoup mieux. Il se réveille, il n'a plus de fièvre.

Le malade, en effet, après une nuit troublée, s'était endormi dans la matinée. Il venait d'ouvrir les yeux, tout à fait reposé.

Ce malade, c'était Edouard, Edouard Crenancier, comme on l'appelait sur les paperasses administratives qu'on avait dû remplir pour régulariser son incarcération à Mazas.

Il était pâle et légèrement amaigri. Ses yeux avaient une expression de langueur et de tristesse pénétrante.

Depuis une quinzaine de jours, il avait beaucoup souffert moralement et physiquement, d'abord de son premier transport de Ville-d'Avray au dépôt de la préfecture, et, après un essai d'interrogatoire, qui lui avait permis de comprendre qu'il était accusé de tentative de vol avec escalade, d'un second transport de la préfecture à Mazas, car, une épidémie qui régnait en ce moment à la Conciergerie, n'avait pas permis d'y conserver le prisonnier blessé.

A Mazas, il avait dû subir une douloureuse opération pour l'extraction de la balle que Cauville lui avait logée dans la région de l'épaule. Une fièvre assez violente avait suivi. Enfin, depuis trois jours à peu près, il était absolument hors de danger et sa guérison n'était plus qu'une affaire de temps.

Mais ce qu'on n'aura pas de peine à imaginer, c'est l'état moral dans lequel il se trouvait. Il ressentait une douleur sourde, encore un peu vague et cependant bien cruelle. Sa faiblesse était trop grande pour qu'il pût envisager sa situation en pleine connaissance de cause, en peser les difficultés et chercher les moyens d'en sortir? Dans les efforts qu'il tentait pour ressaisir sa propre pensée, il lui semblait qu'il y avait comme un effondrement en lui. Il ne pouvait s'imaginer qu'il pût revenir jamais de son impuissance actuelle et cette sensation persécutrice rendait

plus poignant le désespoir que lui causaient deux idées toujours présentes à son esprit, la perte de Lucie, c'est-à-dire la perte de son bonheur, et l'accusation qui pesait sur lui, c'est-à-dire la perte de sa situation morale.

Pourtant, peu à peu, il appréciait plus clairement son malheur ; les linéaments de ses impressions s'accusaient ; les souvenirs éclairaient son intelligence ; mais c'était peu de chose encore. Le travail de la convalescence devait être lent. On en jugera par ce fait que le souvenir de ses amis, de Crenancier, de Robert de Selmont n'existait dans son cerveau qu'à l'état de rêve.

Il était encore dans la somnolence qui suit le réveil quand une voix basse et douce dit à son oreille :

— Monsieur Edouard !

Il ouvrit les yeux.

Il lui sembla d'abord qu'il continuait un songe, un songe singulier, inquietant, presque douloureux. La figure qu'il avait devant lui avait dû traverser son délire, voilée, énigmatique, menaçante. Maintenant, elle n'avait point de caractère. Elle lui apparut pâle, altérée par une émotion profonde, avec une clarté humide dans les regards qui provenait peut-être d'une larme, avec une prière sur les lèvres.

Pourtant, le blessé sentit une impression de gêne. Il ébaucha un mouvement comme pour se retourner ; mais il n'en avait pas encore la force et le moindre effort de sa part se traduisait par une souffrance aiguë.

— Vous, madame, murmura-t-il.

— Oui, Edouard, vous voyez que vos amis ne vous abandonnent pas.

— Mes amis...

Il ferma les yeux en prononçant ces deux mots.

Ses amis, c'était le brave capitaine et son fidèle nègre. Ou étaient-ils ? Que faisaient-ils ? Assurément ce n'était pas cette jeune femme, pour laquelle il retrouvait active, en lui-même, une insurmontable antipathie.

— Vous avez beaucoup souffert ? lui demanda-t-elle.

— Oui.

— Vous souffrez encore ?

— Au cœur, oui... Le reste n'est rien.

— Nous allons tenter tout ce qui dépendra de nous pour faire cesser ces souffrances... Cher Edouard, on ne vous laissera pas longtemps dans cet horrible endroit...

— Merci...

Il parlait d'une voix faible, avec une sorte de répugnance.

— Est-ce que vous ne croyez pas à la sincérité de mon affection ?

Il ne répondit pas.

— Ma présence ici... dit-elle.

Il soupira.

C'était une preuve, en effet. Mais comme une autre présence l'aurait rendu heureux !

— Encore une fois, merci, répéta-t-il.

— Vous savez de quoi l'on vous accuse ?

Un sourire de dédain glissa sur ses lèvres.

La jeune femme s'empressa de dire :

— Oh ! je sais bien que cette accusation est absurde.

Son front se rembrunit.

— Je sais bien, ajouta-t-elle, que c'est pour Lucie que vous avez risqué votre vie et compromis votre honneur.

Devina-t-il le sentiment de jalousie qui torturait en ce moment même le cœur de la jeune femme ? Quoi qu'il en fût, il l'interrompit pour lui dire d'une voix glaciale :

— Vous ne me donnez pas de nouvelles de votre mari. Pourquoi ne vous accompagne-t-il pas ?

Vous avez vu ces nuits orageuses, noires comme l'encre, qui s'élèvent sur l'horizon, à la fin d'une chaude journée d'été ? Un nuage pareil obscurcit la lumière des beaux yeux de la jeune femme.

— Edouard... Edouard... pourquoi me provoquez-vous ? Pourquoi êtes-vous cruel ? murmura-t-elle.

— Cruel... moi ! fit-il avec un sourire étrange.

Elle reprit :

— Vous l'aimez donc bien ?

— Lucie ? demanda-t-il.

— Oui, Lucie.

Il passa quelque chose d'ineffable dans son regard.

— Je l'adore, dit-il.

Elle se tut, elle était devenue pâle comme une morte ; elle dévorait ses larmes et toute l'amertume lui en retombait sur le cœur.

— Est-ce qu'elle vous aime ? reprit-elle. Elle est partie, sans vous dire où, sur un mot, sur un ordre de son odieux tuteur. Est-ce que c'est aimer, cela ? Il y a des êtres qui braveraient toutes les lois sociales, qui vaincraient toutes les difficultés pour se rapprocher de celui qu'ils aiment ? J'en connais, moi, de ces êtres-là.

— N'accusez pas Lucie. Elle a été trompée ; elle a été prise dans un piège comme moi...

— Vous êtes ici... et vous la plaignez.

— Ne m'avez-vous pas dit que certains êtres, quand ils aiment, oublient tout, pour ne songer qu'à leur amour ?

— C'est vrai.

Elle le contemplait avec des yeux qui devenaient peu à peu méchants, et, cependant, il y restait une lueur d'une grande douceur sombre.

Il fit un effort pour tourner légèrement la tête de son côté.

— Puisque vous me témoignez de l'attachement,... voulez-vous me rendre un service qui vous acquerra ma reconnaissance?... demanda-t-il.

— Oui, oui, fit-elle avec avidité en se penchant sur lui pour boire ses paroles.

— Dites-moi où est Lucie.

Elle se releva brusquement, les lèvres serrées, l'œil implacable.

— Je n'en sais rien, articula-t-elle.

Un silence suivit.

Edouard ne la regardait plus.

Malgré son état de faiblesse, il avait cette fois compris le parti pris, définitif, de la jeune femme. parti pris de haine contre celle qu'il aimait. Sa réponse, féroce par l'accent, venait de rendre impossible un lien quelconque entre leurs deux cœurs.

Elle essayait de se remettre: il lui fallut un moment pour en venir à bout.

Ce fut alors qu'elle entendit derrière elle une voix faire :

— Psitt!...

Elle se retourna machinalement.

Dans le lit, à côté de celui d'Edouard, une figure hétéroclite coiffée d'un bonnet de coton qui lui descendait sur les yeux, enfoncée dans les couvertures jusqu'au menton, lui apparut. Elle n'en vit que les yeux, petits et vifs, et le nez en pied de marmite horriblement retroussé.

— Ayez pas l'air, dit cet individu rapidement, la bouche sous son drap. Quand vous aurez fini de soupirer avec le voisin, avant de partir, en vous retournant, prenez un billet sur le bord de mon lit. C'est pour Grindeau, dit la Hure, mon copain. Il doit fl ner aux environs. Vous le reconnaîtrez. Il est mal mis, mais il a une calotte grecque... Vous pouvez pas refuser ça.

Le souvenir de l'homme qui lui avait parlé avant son entrée dans la prison lui revint :

Une étrange pensée lui traversa l'esprit.

— Je le lui remettrai, promit-elle à demi-voix.

Edouard ne fit pas attention à cet incident. Peut-être croyait-il déjà la visiteuse partie.

Mais il lui fallut bien s'en occuper; elle se rapprocha de lui et reprit l'entretien :

— Ainsi vous refusez mon amitié?

— Oui, répondit-il brusquement.

— Eh bien, je vous sauverai malgré vous. Nous verrons quand vous me devrez la liberté, l'honneur, si vous pousserez l'ingratitude jusqu'à me témoigner de la haine...

— Je ne haïrai jamais la femme de Maurice de Cauville, mais...

— N'ajoutez rien, se hâta-t-elle de dire. C'est assez.

Sans prendre garde à cette prière, il continua :

— Mais, je haïrai toujours les ennemis de Lucie de Selmont.

— Encore Lucie ! s'écria-t-elle d'un air irrité.

Un mouvement de colère secoua le blessé.

— Je ne trouve pas la présence de M^{me} de Cauville convenable ici, dit-il.

Elle n'essaya plus de rester après ces paroles. Elle comprit qu'il la chassait.

— Au revoir ! fit-elle avec plus de douceur qu'on n'aurait pu s'y attendre.

En même temps elle baissa sa voilette et recula d'un pas en se rapprochant du lit du voisin.

Un papier dépassait le bord des couvertures ; elle le prit avec un geste si prompt que personne ne s'en aperçut.

Puis elle se dirigea vers la porte.

— Comment avez-vous trouvé le blessé, madame ? demanda la sœur.

— Bien faible encore, répondit Armande.

La religieuse hésita un instant.

— Est-il possible, demanda-t-elle enfin, en baissant la voix, qu'un jeune homme pareil soit un... malfaiteur ?

— Oh non ! il ne l'est pas.

Ce fut comme un cri qui lui échappa. Si la religieuse avait eu l'expérience du cœur humain, elle y aurait reconnu l'accent de la passion. Assurément Armande aimait Edouard, et les obstacles, l'indifférence, la haine même de celui qu'elle aimait servaient d'aliments à cet amour exclusif, dévorant, terrible, dans lequel se résu- maient toutes les violences de Rosalie et toute l'âpreté de Pénaire, le père et la mère de la jeune femme.

Le gardien qui l'avait amenée la reconduisit jusqu'à la porte extérieure.

Dehors, elle resta un instant immobile, humant l'air, comme quelqu'un qui vient d'un endroit où la respiration est difficile.

En faisant un mouvement, elle sentit dans son gant le papier que le prisonnier, voisin d'Edouard, lui avait remis.

— Ah ! fit-elle, se rappelant tout à coup cette circonstance.

Et alors, machinalement, elle chercha autour d'elle l'homme à la calotte grecque.

Elle ne tarda pas à l'apercevoir à quelque distance qui l'observait. Il lui sembla qu'elle n'avait qu'à marcher et qu'il la suivrait.

Elle prit lentement le chemin de la rue de Lyon.

Elle ne se trompait pas, l'homme se mit en mouvement.

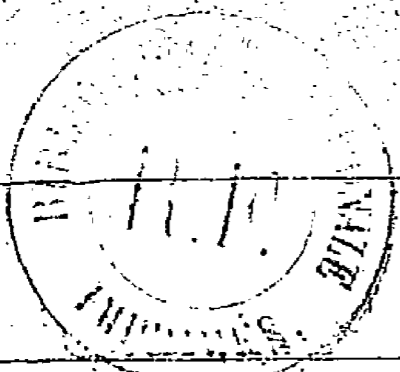
Quand elle eut dépassé l'angle des murs de la prison, elle se retourna et se dirigea vers le personnage équivoque.

Celui-ci, interloqué par cette action, s'arrêta.

Elle alla droit à lui.

Ses dispositions étaient singulièrement changées. Sa timidité du matin avait disparu ; elle agissait sous l'empire d'une préoccupation impérieuse,

— Vous vous appelez Grindeau ? demanda-t-elle à cet individu.



— Médème accepterait-elle un saladier? demanda-t-il en remettant sa casquette mais non sans lâcher son sourire. (Page 592.)

— Faut savoir...

Elle ne le laissa pas achever.

— Voici ce que votre camarade, celui qui est en prison, m'a donné pour vous.

Elle lui tendit le billet.

L'homme le prit avec une sorte d'hésitation.

— Epatement! murmura-t-il.

Elle resta près de lui pendant qu'il lisait.

— Etes-vous satisfait? demanda-t-elle.

— Je crois bien. Le zig espère se donner de l'air aujourd'hui ou demain.

— Votre ami va être rendu à la liberté?

— Juste. Il y a ordonnance de non-lieu. On l'accusait, ce pauvre Luchet, de faire partie d'une bande de grinches. Mais son innocence a été reconnue...

— Il est innocent?

L'homme fit une grimace significative.

— Ah ! mince, s'il est innocent... Comme l'enfant en train de naître... Seulement, on l'a gardé quelques jours de plus, parce qu'il n'y en a pas de sa force pour tirer les vers du nez aux pantés... Il paraît qu'ils ont là dedans un meg difficile à déboutonner... On avait placé Pindare auprès de lui à l'infirmerie pour le moutonner. C'est des petits services qu'on peut rendre quand il ne s'agit pas de camarades.

La jeune femme ne comprenait qu'à demi le langage du sieur Grindeau, dit la Hure, et d'ailleurs elle se souciait peu de ce qu'il pouvait lui raconter.

Elle baissa la voix.

— Vous avez besoin d'argent ? lui dit-elle en baissant la voix.

— Je te crois, répondit l'individu. Oh ! pardon, médème...

— Etes-vous un homme résolu ?

Le gueux la regarda avec stupéfaction.

— Mais... en payant bien...

— Dites-moi où je pourrais vous retrouver demain de quatre à cinq heures du soir.

— Ça vous est égal d'aller chez un mastroquet ?

Evidemment, la jeune femme ne se doutait pas de ce que peut être un mastroquet.

Elle répondit à tout hasard :

— Cela m'est égal. Où vous voudrez...

— Je vous dis ça parce qu'il paraît qu'il y a des personnes que ça dégoûte d'entrer chez les marchands de vin... Comprends pas ça, par exemple.

— Ah ! c'est chez un marchand de vin...

— Et un chouette... Au coin de la rue de Charenton et de la rue Crozatier. On est là pour causer comme chez soi. On peut demander un cabinet particulier. On entre par une rue, on sort par l'autre. C'est d'un commode...

— J'irai demain de quatre heures à cinq.

— Et si mon copain Luchet est sorti, est-ce que je pourrais pas l'amener aussi ? C'est parce que, voyez-vous, lui, il a une bobine... Il est organisé, quoi !

La jeune femme réfléchit un instant.

— Amenez-le, dit-elle.

Elle fit un mouvement pour partir.

— Dites donc, médème, est-ce que vous ne pourriez pas abouler un petit acompte ? demanda l'homme... Les temps sont durs...

La jeune femme tira de sa poche un élégant et mignon porte-monnaie et en tira un louis qu'elle remit à son interlocuteur.

Le gueux souleva sa calotte grecque et la salua jusqu'à terre.

Ce dernier incident sauva la situation. Les passants et les cochers d'une station voisine commençaient à remarquer l'entretien singulier de cette jeune femme à la tournure élégante et du pitoyable drôle dont nous avons décrit l'accoutrement. Le don d'une pièce de monnaie expliquait cette bizarrerie.

— Est ce qu'il l'a rasée? dit un cocher à son camarade.

— Elle a plus de patience que moi, répondit ce dernier.

— Et n'oubliez pas de demander Grindeau... Grindeau, dit la Hure, recommanda l'homme tout en saluant.

Armande se dirigea vers la station de fiacres sans donner aucune marque d'adhésion.

Elle monta dans une voiture.

Grindeau, dit la Hure, avait continué à la suivre, de sorte qu'il se trouvait auprès de la portière lorsque le cocher demanda où il fallait conduire la bourgeoise.

— Suivez les boulevards, ordonna-t-elle.

L'homme, qui avait avancé la tête pour entendre l'adresse, la releva d'un air visiblement désappointé.

— Tiens! on dirait que ça la lui coupe, fit, en fouettant son cheval, le cocher qui avait remarqué le mouvement.

CHAPITRE II

Une grande dame et deux bandits.

viendra.



— A viendra pas.

— Je te dis qu'a viendra.

— Je te dis qu'a viendra pas.

— V'la déjà que tu commences à m'asticoter.

— Pourquoi aussi que tu veux faire gober des colles?

Ce dialogue avait lieu, le lendemain de la visite d'Armande à Mazas, entre Joseph Grindeau, dit la Hure, et Jérôme Luchet, dit Pindare.

Ce dernier était sorti le matin même de prison.

Nous n'avons aperçu qu'un morceau de sa figure, le nez à la Roxelane et les yeux noirs; la bouche était cynique, gouailleuse, et le menton fuyant avec le front

oblique donnait à l'ensemble de cette physionomie l'aspect d'un angle dont le sommet aurait été écorné.

L'homme n'était pas beau ; il était même répulsif, mais il paraissait prétentieux, au rebours de son compagnon, qui s'accommodait des nippes que le hasard, escorté du bon marché, plaçait sur son passage.

— Ah ! lui, disait Pindare en parlant des goûts de son associé avec un geste de souverain mépris, tout pour la gueule.

— C'est que j'ai pas besoin de pomponner la mienne pour la rendre présentable, répondait la Hure en faisant allusion à l'incontestable laideur de son ami.

Il est vrai que Pindare pomponnait sa personne.

A peine sorti de prison, il s'était rendu à son taudis, et quand il avait reparu aux yeux de La Hure qui l'attendait en bas, devant le zinc, ce dernier avait cligné des yeux, ébloui.

Pindare portait un pantalon à carreaux verts et noirs, une blouse neuve ouverte, qui laissait voir un magnifique gilet de laine, également neuf, une chemise blanche, un foulard rouge, et la casquette à plusieurs ponts que les garçons bouchers ont lancée dans la fashion, que les messieurs des boulevards extérieurs ont compromise, mais à laquelle les gars normands, avec la candeur des âmes pures et bien éprises, s'efforcent en ce moment même de refaire une virginité.

La Hure fut positivement humilié.

— Mince, fit-il.

Bien qu'il eût remplacé la cotte de la veille par un pantalon de drap et qu'une chemise de couleur, à peu près propre, émergeât du collet de sa redingote, auprès de Pindare il produisait un piteux effet. Crotté comme un barbet, ou, ainsi qu'on aurait dit jadis, comme un poète, malgré sa calotte chamarrée, il avait toujours l'air d'un pauvre diable.

Aussi, non content d'une première exclamation, il répéta :

— Oui, mince de gomme !

Voyez l'ironie des choses. Pindare était le poète et La Hure l'homme pratique. Mais Pindare était de la nouvelle école. Il n'y tenait ni par la rime, ni par le style ; nous nous empressons de le déclarer. Il y tenait par le dandysme. S'il avait connu Baudelaire, il l'aurait proclamé son maître ; s'il avait soupçonné M. Barbey d'Aurevilly, il l'aurait pris pour son modèle, et s'il eût été capable d'y comprendre un mot, il aurait adopté les théories de M. Paul Bourget. Quelle belle chose que l'instinct génial ! Dans sa sphère, Luchet, dit Pindare, était arrivé aux mêmes conclusions sur l'esthétique que ces esprits distingués. Il était partisan du beau extérieur, avec un grain d'excentricité, convaincu que les intelligences d'élite se révèlent et se placent en dehors du vulgaire par une originalité dans le costume, dans la coupe des cheveux et de la barbe ou dans les manières. C'est la fleur du style qui s'attache à la personne.

Pindare n'avait pas de style, mais il avait de l'originalité. On l'appelait Pindare

parce que du temps où il était « artisse », c'est-à-dire figurant dans un théâtre de féeries, on l'avait, un soir, affublé d'une grande harpe et d'une lyre en carton, en lui disant qu'il représentait Pindare, le poète Pindare. A cette époque Luchet avait des ambitions littéraires ; il avait composé le premier acte d'un drame, qui devait en avoir neuf, et qui s'appelait la *Vie du monde* ; de plus, il tournait des couplets satiriques où il faisait rimer : *Il a perdu sa mère*, avec : *Tu vas te donner de l'air*. Tout cela justifiait le choix qu'on fit de lui pour figurer Pindare. Le sobriquet lui en resta.

Au fait, nous avons déjà présenté, mais rapidement, Pindare et son ami au lecteur, quand ils étaient, l'un et l'autre, à l'époque des illusions. Toni Moblot faisait partie de leur société, et même, lorsque ce dernier les quitta, il fit remarquer à Robert de Selmont qu'il n'était que temps, parce qu'avec de pareils amis on risquait de glisser sur des pentes de plus en plus inclinées.

Alors, pourtant, Pindare n'avait que des espiègleries à son passif, quelques tours d'escamotage un peu vifs. La Hure était plus suspect. Il y avait des trous dans sa vie et à son pantalon. On voyait bien par quoi ceux du pantalon étaient remplis ; pour les autres, on parlait de prison.

La Hure était un homme pratique, nous l'avons déjà dit. Dans le monde policier, on traduit cela ainsi : une pratique. Autrefois il avait poursuivi la création d'une société pour monopoliser le commerce des contremarques à la sortie des théâtres ; mais l'affaire n'avait pas marché. Depuis... Ah ! depuis, Pindare poussant La Hure, La Hure entraînant Pindare, ils avaient dégringolé, dégringolé, dans les troisième dessous.

Tout, dans leur vie, s'en était ressenti. La Hure avait tourné à l'aigre, Pindare avait lâché la muse.

— C'est une femelle qui ne rapporte rien, avait-il déclaré.

Ils avaient fait de nouvelles connaissances, vécu de hasards, pris des retraites de temps en temps, de longues même, à Mazas ou à Poissy.

Bref, ils étaient devenus de parfaits coquins.

Dans ses moments de déveine, et pour l'homme sans ressources qui prétend vivre sans travailler, le ciel sait s'ils sont nombreux, La Hure, l'homme pratique, murmurait avec un mauvais regard :

— Faut qu'une occase, et je surine.

Cahotés par la vie, ces deux êtres ne s'étaient pour ainsi dire jamais quittés ; séparés quelque temps, ils se retrouvaient. Un secret instinct les ramenait l'un à l'autre. Ils se complétaient ; mais l'harmonie n'était pas belle. Ils ne s'aimaient pas cependant ; ils se querellaient sans cesse ; au besoin, ils se jouaient des tours. Associés, oui ; amis, non.

Lorsque La Hure fit part à Pindare de « la nouvelle affaire », Pindare haussa les épaules.

— C'est de la blague, dit-il.

— Mais pisqu'a m'a donné rendez-vous.

— Pour la frime.

— Mais pisqu'a m'a donné vingt balles.

Cette dernière raison imposait silence à Pindare ; toutefois, il était récalcitrant. S'il n'avait pas vu la dame, il aurait pu croire, mais il avait vu la dame. Une belle femme, vraiment, et mise, et un air ! Elle aurait proposé quelque chose à un gueuilleux comme La Hure ! Était-ce possible ? A moi, Pindare, se disait ce dernier en se regardant avec complaisance, passe encore !

— Tiens ! t'es stupide, assura l'homme pratique. S'il s'agissait de la bagatelle, bien sûr que la gonzesse se serait pas adressée à moi, pas plus qu'à toi d'ailleurs... T'as beau relever le pif ; t'as pas encore assez de chic pour ça. Mais ça s'agit d'autre chose.

— De quoi ?

— Elle me l'a pas dit ; mais elle nous le dira tantôt, pisqu'a m'a donné rendez-vous pour ça.

Pindare était l'homme d'imagination ; des perspectives s'ouvraient devant lui, il contruisit deux ou trois romans, puis conclut ainsi :

— Faut voir !

Lorsqu'au début de ce chapitre, nous avons montré les deux associés se querellant, ils venaient de déjeuner et se rendaient au lieu du rendez-vous.

Le déjeuner copieux avait développé en eux l'esprit de contradiction ; quand la Hure demanda au garçon marchand de vin s'il n'était pas venu une dame du monde s'informer de M. Grindeau, Pindare ajouta :

— Une dame du monde, en calèche, avec des larbins derrière.

La Hure jeta des regards furieux sur son associé.

— Tas de farceurs ! fit le garçon marchand de vins.

— Allons, liston, donne-nous un cabinet, dit Pindare qui s'aperçut que la plaisanterie avait assez duré. Blague à part, nous attendons quelqu'un.

Ils entrèrent dans un cabinet, éclairé par un vitrage qui le séparait de la rue.

La Hure, mécontent, ne disait plus rien. Il avait soulevé le rideau et guettait les passants dans la rue.

— Tiens ! pige, fit-il tout à coup.

Pindare souleva le rideau de son côté et reconnut la jeune femme de la veille.

Elle venait de consulter les plaques des rues ; elle avait regardé autour d'elle, et, résolument, elle était entrée chez le marchand de vins.

Oui, c'était bien elle, Armande, comtesse de Cauville, qui pénétrait dans ce bouge, qui ne reculait pas devant ces deux bandits.

Rosalie aurait, une fois de plus, reconnu son sang. Cette fougue raisonnée, suivie, voulue, dans la passion ; cette audace qu'aucun obstacle n'arrêtait, qu'aucune répugnance ne refroidissait, cette décision dans l'emploi des moyens nécessaires

pour parvenir au but poursuivi, elle les tenait de son père et de sa mère, de sa mère surtout.

Et puis ses répugnances étaient-elles bien vives ? Le sang qui circulait dans ses veines venait-il donc d'une source si pure ? L'hérédité ne transmet-elle pas certaines familiarités morales comme elle transmet des analogies de traits, des nuances de cheveux et de teint ? N'était-elle pas surprise, au contraire, de ne pas trouver à la rue, où elle descendait pour la première fois, un aspect moins hideux qu'elle avait pu se l'imaginer ? Cette brutalité de mœurs ne flattait-elle pas en elle un goût pervers ? Elle n'analysait point ses sensations. Elles ne la touchaient qu'indirectement. Ce qui la dominait, c'était la passion, un amour furieux, une haine plus furieuse encore.

L'humiliation de la veille avait produit sur son âme l'effet d'une brûlure qu'on sent à peine sur le premier moment et qui, peu à peu, développe une intolérable douleur. Chez elle, seule dans son boudoir, elle avait déchiré des mouchoirs avec ses dents, elle avait rugi, elle avait pleuré de rage. Oh ! cette Lucie ! Toujours, devant elle, elle voyait ses yeux, ses grands yeux noirs, mystérieux, où il y avait de la pitié et de l'ironie. Oh ! ces yeux ! Elle aurait voulu les arracher. Mais ils lui paraissaient placés très haut, comme des étoiles.

Irait-elle au rendez-vous qu'elle avait donné à cet effroyable gueux ? D'abord elle avait haussé les épaules à cette idée. Non, assurément, elle n'irait pas. Elle avait obéi à un premier mouvement stupide. Il lui avait coûté un louis. Mais certes elle ne donnerait pas suite à cette idée absurde.

Mais l'idée ne l'avait pas abandonnée. Elle était toujours présente. Qui veut la fin veut les moyens. Elle n'en avait pas le choix. Tant que cette Lucie vivrait, Edouard resterait inaccessible. Or, elle aimait Edouard follement, énergiquement. Pour lui, sur un mot, elle aurait fait un éclat, fui le toit conjugal, tout osé. Par un côté, Armande ne ressemblait pas à sa mère ; elle pouvait aimer. C'était son originalité, à elle. Mais elle pouvait haïr aussi, haïr jusqu'au crime.

Qui veut la fin, veut les moyens. Ce mot revenait sans cesse dans ses méditations.

Quand la nuit eut passé sur sa fièvre, après un court sommeil, elle se releva froide, résolue, comme aurait été Rosalie en pareil cas. Et alors avec une lucidité terrible, dans l'étroit défilé où toutes ses facultés se trouvaient engagées, c'est-à-dire dans les limites de sa passion, elle médita, combina son affaire. Il n'y avait, dans son horizon mental, qu'une chose, qu'un être, qu'un but : Edouard, et devant qu'un obstacle : Lucie. Renverser l'un pour atteindre l'autre ; toute sa vie était là. Le reste, monde, convenance, famille, considération, prudence, dangers, n'existait pas.

Lorsqu'elle eut arrêté son plan, plan abominable mais absurde, telle qu'une jeune femme, sans autre expérience que celle qu'elle avait puisée dans la lecture de quelques romans, pouvait en concevoir un, elle se leva, se regarda un instant, se sourit et murmura :

— J'irai trouver M. Grindeau.

Elle dit à son mari qu'elle allait visiter des pauvres, ce qui le surprit un peu, et elle partit. Elle prit un fiacre, se fit conduire à l'endroit indiqué, et quand elle eut reconnu la boutique du marchand de vins, cette femme du monde, si belle, si fière, n'hésita pas. Elle entra.

Pindare s'était précipité au-devant d'elle. Armande n'eut pas besoin de demander M. Grindeau. M. Luchet, lui-même, avec un salut profond, en rejetant sa casquette à ponts sous son bras, ouvrit la porte et lui montra l'auguste personnage qu'elle venait chercher.

Pindare avait un stupide sourire sur les lèvres et son geste arrondi était d'un grotesque indescriptible.

— Suis-je assez régence ? se disait l'ex-pensionnaire de Mazas.

Et, pour se prouver à lui-même sa profonde érudition historique, il ajouta, toujours mentalement :

— Après tout, il le faut bien pour recevoir une Louis XV.

Une femme, jeune et jolie, dans l'argot de ces messieurs, est une Louis XV ou Louis quinze, comme on voudra orthographier ce mot.

Quand Armande se trouva seule avec ces deux scélérats, elle eut comme un haut-le-cœur.

Le décor achevait de les peindre. Ils buvaient des choses quelconques dans des verres qui lui parurent malpropres, sur une table imprégnée de taches vineuses.

La Hure s'était levé et restait muet devant la jeune femme, avec cet air gauche et grognon des gens grossiers dans l'embarras.

En revanche, Pindare était sémillant pour deux.

— Médème accepterait-elle un saladier ? demanda-t-il en remettant sa casquette mais sans lâcher son sourire.

Armande s'étonna vaguement de cette offre de manger de la salade, car, dans son ignorance bien justifiée, elle ne pouvait soupçonner la galanterie qui consiste à verser le vin dans un saladier pour l'offrir aux personnes du sexe, comme disait Pindare lorsqu'il était énormément spirituel.

Elle ne répondit pas à l'offre de Luchet et entama immédiatement le sujet qui l'amenait dans un pareil endroit :

— Nous sommes seuls ici ?

— Dame ! à moins qu'il y ait de la rousse dans nos poches.

— Personne ne peut nous entendre ?

— Non. Mais il ne faut pas jaspiner trop haut.

C'était la Hure, l'homme pratique, qui répondait aux questions d'Armande sur un ton brutal accru par l'irritation que lui causaient les façons galantes de son associé.

Il faut croire que cette brutalité ne déplut pas à Armande, — elle lui parut du moins plus en situation, — car ce fut du côté de la Hure qu'elle se tourna.

Armande baissa la voix.



— D'ailleurs, c'est près du Havre, et on peut faire la noce au Havre comme à Paris (Page 598).

— Je vais vous dire tout de suite de quoi il s'agit. Une femme me gêne. Voulez-vous m'en débarrasser ?

La netteté de la proposition stupéfia les deux hommes. Ils se regardèrent d'un air ébahi.

— Mazette ! fit Pindare.

— Faut voir, grommela la Hure.

Pindare reprit :

— Vous en débarrasser... tout à fait?... Couic !

Il fit un geste expressif.

Armande réprima un mouvement d'horreur involontaire. Elle se raidit et fronça les sourcils.

— Oui, dit-elle.

— Et qu'est-ce que vous offrez pour ça ? reprit la Hure.

A cette question, Armande répondit par une question :

— Combien demandez-vous ?

Les deux hommes se consultèrent du regard. L'œil de la Hure avait l'air de dire à Pindare : Vas-y toi. Tu es le plus éloquent.

— On risque sa bobine à ce jeu-là, affirma Pindare.

— Oui, monte-à-regret, ajouta son ami. C'est pas de la rigolade.

— Ça vaut gros.

— Très gros.

— Je tiens à la vie. Elle a encore ses douceurs.

— Le refrain a raison. La vie a du bon.

— Alors vous refusez ?

Armande, qui s'était assise, le plus loin possible de la table et des deux hommes, fit mine de se lever.

— Pas si vite donc ! dit la Hure. C'est une question de prix.

— Evidemment. S'il y a beaucoup de braise.

— Je puis vous donner dix mille francs.

Les yeux de Pindare brillèrent, et il passa une langue gourmande sur ses lèvres. Mais il se contint en surprenant un avertissement dans le regard que la Hure jeta sur lui.

— Dix mille... répéta lentement ce dernier.

Et, après une pause, il ajouta :

— Chacun ?

Pindare, trouvant le mot charmant, éclata de rire.

Mais Armande avait prévu le marchandage. Elle se leva simplement et dit :

— Dix mille francs... ou rien.

— Permettez... permettez...

Elle fit un mouvement vers la porte.

Pindare s'élança et lui barra le passage. Il n'avait plus l'air trop commode. Armande recula, d'abord alarmée ; mais en reculant, elle se trouva contre le vitrage, et dans la rue éclairée, on voyait les passants. Cette vue la rassura. Pour le même motif probablement, Pindare, comprenant que la violence ne le mènerait qu'à un désastre, reprit un air souriant.

— De quoi ! On vous fait peur. On voit bien que vous ne connaissez pas Pindare ou la clef des cœurs. Non... mais faut pas se sauver comme ça. Une affaire, ça

s'enlève pas en deux mouvements... Ziste ! Zeste ! Ça se discute... Malheur ? Médème mène ça à l'américaine.

Et, en même temps, Pindare se disait :

— A-t-il assez bêtement choisi l'endroit du rendez-vous, ce la Hure ?

Le sentiment de la sécurité matérielle et son caractère impérieux rendirent toute sa hardiesse à Armande. Elle comprit instantanément que ces deux hommes étaient de l'espèce des bêtes qu'on maîtrise à coups de fouet ou qui vous dévorent. Elle résolut de les traiter en conséquence :

— Peur de vous ! fit-elle avec un souverain mépris. Je ne veux pas que vous me touchiez. Voilà tout. Finissons-en. Je n'ai pas de temps à perdre. Mes offres vous conviennent-elles ?

— Eh bien oui, déclara la Hure, comprenant qu'il était inutile d'insister.

Pindare, également édifié, n'éleva pas de nouvelles protestations.

Ils étaient d'ailleurs émerveillés de la proposition. Pour la moitié de la somme ils se seraient engagés à massacrer toute la population et à mettre le feu à la ville par-dessus le marché.

— Et où qu'elle est, votre femme ? demanda la Hure.

— A la campagne.

— Loin ?

— Assez loin.

— Il faudra partir en voyage alors ?

— Dame ! fit Pindare, à moins que tu ne veuilles charger par dépêche des employés du télégraphe de faire le coup pour nous.

— Sois donc pas si mariolle ? grogna la Hure.

Armande coupa court au débat.

— Il faudra vous rendre en Normandie... C'est près du Havre... La personne habite avec une vieille dame dans un château, le château de Cauville. Vous ne toucherez pas à la vieille dame, par exemple...

— L'autre, c'est une jeune fille... La fille de la vieille ?

— Non.

— Sa parente ?

— Non.

— Qu'est-ce que c'est alors ?

— C'est celle qu'il faut faire disparaître.

— Elle est carrée au moins, grommela Pindare. Et ronde aussi, tout de même.

Il sourit de son bon mot.

— Vous avez compris ? dit Armande.

— Oui... répondit la Hure. Mais comment la faire disparaître ?

— Comme vous voudrez... pourvu qu'elle disparaisse. Il y a la mer... les falaises...

— Tiens ! nous irons aux bains de mer, fit Pindare. C'est vrai que décembre, c'est pas trop la saison.

- Et il faut partir ? demanda la Hure en l'interrompant avec impatience.
- Demain... ce soir... le plus tôt possible.
- Soit, mais...
- Attendez, reprit Armande. Vous ne songez pas à vous mettre en route vêtus comme vous êtes. Ce serait vous désigner d'avance aux soupçons.
- Le fait est que ta calotte grecque... commença Pindare en s'adressant à son acolyte.
- Eh bien, et toi, et ta casquette, ton foulard... riposta celui-ci.
- Il faudra, avant de partir, vous habiller comme tout le monde, prendre un air d'honnêtes gens... si vous pouvez.
- Dites donc, vous ? interrompit Pindare froissé. C'est pas une raison, parce que...
- Tais-toi, lui ordonna son associé. Médème a raison. Mais, continua-t-il d'un air doux, il faut de l'argent pour s'habiller, pour voyager, pour vivre là-bas...
- Je pense bien que madame a confiance en nous et qu'elle payera d'avance, insinua Pindare avec effronterie.
- Armande les regarda dans les yeux, comme une dompteuse regarde les animaux féroces avec lesquels elle est enfermée, et, en même temps, elle prit dans sa poche un petit portefeuille d'où elle tira, l'un après l'autre, dix billets de cent francs qu'elle posa sur la table. Puis elle retourna le portefeuille pour montrer qu'il était vide.
- Voilà mille francs, dit-elle. Quand ce sera fini, vous aurez le reste.
- Et comme les bandits après avoir suivi avec des yeux avides le manège de la jeune femme, semblaient la fouiller de leurs regards comme pour chercher d'autres billets de banque, elle ajouta :
- Il me reste deux francs sur moi pour prendre un fiacre.
- Elle avait tout prévu ; même un guet-apens.
- Elle est très forte, pensa Pindare qui la comprit. Qui nous assure, ajouta-t-il à haute voix, que, le coup fait, nous toucherons les neuf mille autres balles ?
- Je vous les apporterai ici même.
- Et pis, moi, au besoin, je me chargerai de retrouver médème, déclara l'homme pratique avec un regard atroce qui fit frémir Armande.
- Et maintenant, le nom de la personne ?
- Armande hésita.
- Est-il nécessaire...
- Tu ne vois donc pas que ça écorche la bouche à médème, ricana Pindare.
- Enfin, si nous nous trompons de gosseline ? fit observer la Hure.
- Armande fit un effort.
- Lucie de Selmont, dit-elle d'une voix sourde, honteuse de prononcer ce nom devant ces misérables.
- Les coquins avaient avancé la tête, écoutant avec attention.

— Compris... murmura l'homme pratique. Mais votre nom, à vous, car enfin faudra bien vous prévenir, quand...

Il acheva sa pensée par un geste.

— Il ne sera pas nécessaire de me prévenir, répondit-elle. Je le saurai tout de suite. Peut-être même serai-je là-bas...

— C'est différent...

— Ainsi, nos conventions sont bien faites, reprit la jeune femme. Vous partez ce soir ?

— Ou demain, rectifia Pindare.

— Et, le coup fait, au retour, vous nous apportez les neuf mille...

— Mais, pas de bêtises...

— Laisse donc, Pindare. Médème manquera pas à ses engagements. C'est moi, Grindeau, dit la Hure, qu'en réponds.

Armande fit un pas vers la porte.

— Alors vous ne voulez rien prendre ? proposa Pindare en se précipitant d'un air aimable pour reconduire la jeune femme et tenir la porte qu'elle avait ouverte.

Elle ne lui répondit pas, ne fit aucun signe, traversa rapidement la boutique où buvaient deux hommes devant le comptoir, et disparut dans la rue.

— Elle est pressée, votre dame, dit le marchand de vins debout, un broc à la main, dans son comptoir, en s'adressant à Pindare.

— M'en parlez pas, répondit celui-ci. C'est l'heure où son confesseur l'attend. A veut pas le faire poireauter, cet homme.

Sur ces mots, qui firent beaucoup rire le marchand de vin et ses clients, Pindare rentra dans le cabinet dont il referma la porte avec soin.

Il va sans dire, — nous avons oublié ce détail, — que pendant la fin de leur conversation avec Armande, les deux hommes avaient soigneusement ramassé les billets de banque en se les partageant.

— Elle est pas polie, fit la Hure quand il se retrouva seul avec Pindare. Elle est partie sans seulement dire bonsoir.

— Mince, si t'es susceptible, riposta son associé.

— J'aime pas que les étrangers me manquent.

— N'empêche ! C'est une belle femme. Si elle avait voulu...

— Pourquoi que tu y as pas proposé !

— Songe donc pas. C'est des femmes à manière.

— Te v'là de mon avis à présent.

— Soit. Parlons sérieux. Qu'est-ce qu'on décide ?

— Jasons, toi, qu'as de la jugeotte.

— Y a deux choses à faire. La première, c'est de pas bouger. Nous avons chacun un fafiot de cinq cents. De quoi rigoler et se retourner pendant quelques jours. Nous courons aucun risque. La gonzesse viendra pas réclamer. C'est de l'argent du grand Dab.

— J'y ai bien pensé... C'est tentant.

— Et ça n'expose pas la sorbonne à bibi.

— Oui mais, reprit La Hure d'un air songeur, d'un autre côté, neuf mille balles, c'est fièrement rupin.

— Pour ça, j'en conviens... Mais, si l'ouvrage faite, la gonzesse n'aboule pas les monacos.

— Tu dis pas ça sérieusement ?

— Mais...

— Pindare, mon vieux, tu vas te faire tort dans mon opinion. Elle n'a pas voulu dire son nom. Ça l'embêtait, cette femme. Moi, j' comprends ça. Mais où nous allons, on la connaît ; cette Louis quinze qui la gêne est une de ses parentes probablement. As pas peur ; nous saurons son nom et son adresse avant de rien faire. D'ailleurs a-t-elle pas dit qu'elle irait là-bas ?

— C'est vrai.

— Mon avis, Pindare, c'est qu'il faut d'abord aller flâner dans le pays, et plus tôt que plus tard. On verra venir. D'ailleurs c'est près du Havre et on peut faire la noce au Havre comme à Paris.

— Tu raisones pas mal... aujourd'hui.

— Et pis, vois-tu, le coup fait, quand nous tiendrons la femme, nous la tiendrons bien. Je suis pas inquiet des neuf mille balles, même je te promets qu'il y en aura d'autres après.

Pindare éclata de rire en chantonnant :

Ah! le bel oiseau, maman.

— On le fera chanter, conclut La Hure en riant aussi.

CHAPITRE III

Pas perdus

L s'était écoulé quinze jours depuis l'événement de Ville-d'Avray et, pendant ces quinze jours, les amis d'Edouard n'étaient pas restés inactifs. Mais ils s'étaient heurtés à des obstacles qu'ils n'avaient pas prévus.

Du moment qu'il ne s'agissait plus d'une action directe, de courir au danger, de

risquer sa personne, le brave capitaine et son fidèle serviteur devenaient de véritables non-valeurs.

— Demandez-moi, disait Crenancier au désespoir, de faire le tour du monde sur un mauvais sloop et je partirai ; mais ne me demandez pas d'aborder vos gens de ville, chats fourrés et autres, pour essayer de leur tirer les vers du nez. Alors je suis comme un mousse au gouvernail.

Un seul homme donc, par situation et par éducation, était en état de faire les démarches nécessaires ; c'était, on le devine, Robert de Selmont.

Par une bizarrerie qui tenait au fond même de sa nature généreuse, depuis qu'Edouard était malheureux, depuis qu'il était tombé dans un piège, Robert avait senti la sympathie secrète que le jeune homme lui avait toujours inspirée se transformer en solide affection. Loin de lui en vouloir du coup de tête qui avait si mal tourné, il le portait à son actif, comme le fait d'un cœur chaud et d'un caractère bien trempé.

— Il veut bien ce qu'il veut, celui-là, déclara-t-il.

Leur première course fut pour la préfecture de police où personne ne voulut les recevoir.

On se rappelle que l'arrestation d'Edouard avait eu lieu dans la nuit du samedi au dimanche. Ce fut donc le dimanche dans la journée que Robert et Crenancier se présentèrent à la préfecture.

Les différents concierges des différentes portes où ils s'adressèrent se trouvèrent d'accord pour leur dire de revenir le lundi. Les bureaux étaient fermés pour le public.

Les agents, chefs ou autres, près desquels ils essayèrent d'obtenir des renseignements les renvoyèrent à leurs supérieurs, lesquels, d'ailleurs, étaient invisibles le dimanche, ou à des bureaux divers, qui se ressemblaient en un point, à savoir qu'ils n'ouvraient que le lendemain.

Le dimanche soir ils rentrèrent donc fort découragés sans avoir rien appris, pas même si Edouard vivait encore.

Crenancier parla de s'adresser à Cauville. C'eût été de la folie, et peut-être même une folie dangereuse. Qui sait en effet, étant donné qu'il avait fait arrêter Edouard comme malfaiteur, si le marquis ne ferait pas saisir ses amis comme complices ?

Le lendemain Robert se rendit seul à la préfecture.

Crenancier attendit dans un café.

Robert se heurta partout à un refus de répondre à ses questions, plus ou moins bourru.

Les individus auxquels il s'adressait, le regardaient d'un œil scrutateur, et finissaient par lui dire ou qu'ils ne savaient pas de quoi il voulait parler, ou qu'ils n'étaient pas chargés de donner au public des renseignements du genre de ceux qu'il voulait obtenir.

Un employé, plus important que les autres, sur le vu de la carte de Robert et de



son titre de comte de Selmont, consentit à le recevoir. Sans lui dire si l'arrestation d'Edouard Crenancier avait eu lieu, il lui demanda, au cas où une affaire comme celle dont il parlait existerait réellement, en quoi cet individu, ce voleur pris en flagrant délit d'escalade, pouvait l'intéresser.

Robert lui répondit avec vivacité qu'Edouard Crenancier n'était nullement un malfaiteur, bien que les apparences fussent contre lui, qu'il le connaissait, au contraire, comme le plus loyal garçon du monde, et que lui, Robert, pourrait fournir à la justice des explications qui changeraient du tout au tout l'aspect et la portée de son action.

— Eh bien, déclara l'employé supérieur de la préfecture de police, si c'est une affaire de justice, adressez-vous à la justice. Rendez-vous au parquet et demandez M. le procureur de la république.

— C'est ce que je vais faire immédiatement, dit Robert.

Il se présenta en effet au parquet. Après une demi-heure d'attente, il fut introduit auprès du procureur de la république.

Ce magistrat l'accueillit avec une froideur glaciale plus encore que polie.

— M. le comte de Selmont, je crois ?

— Lui-même, monsieur.

— Veuillez prendre une chaise.

Le procureur s'était soulevé en examinant attentivement son visiteur ; il se rassit en adressant cette question à la personne qu'on venait d'introduire auprès de lui.

— Quel est le but de votre visite ?

Robert raconta brièvement l'affaire d'Edouard et termina en disant qu'il espérait obtenir de M. le procureur des renseignements sur la situation actuelle de ce jeune homme.

— A quel titre, monsieur, vous intéressez-vous à cet individu ?

— A titre d'ami.

— Si tous les amis des gens qui ont maille à partir avec la justice venaient s'informer d'eux auprès du parquet, notre position ne serait pas tenable, fit observer le procureur.

— J'en conviens, monsieur, mais le cas est exceptionnel, riposta Robert. Edouard Crenancier n'a aucune famille. Il est donc tout simple que ses amis remplissent à son égard un rôle qui n'appartient qu'à des parents. Ensuite, s'il est arrêté, ce doit être sous une inculpation particulièrement grave. Son honneur, sa vie même sont en jeu. Or, je suis en mesure de procurer à la justice des renseignements qui modifieront du tout au tout les préventions qu'on peut avoir contre lui.

— Ah ! fit le procureur. Et quels sont ces renseignements ?

— On accuse... on doit accuser ce jeune homme de tentative de vol avec escalade...





Les deux amis se promenèrent dans la salle des Pas-Perdus, remplie d'avocats, de plaideurs, de gens de toute sorte... (Page 604.)

— Le vol n'est pas établi, mais l'escalade...

— Vous convenez donc qu'il a été arrêté... et qu'il est vivant?

Le magistrat se mordit les lèvres.

— Oh ! ne regrettez pas d'avoir laissé échapper cet aveu, s'écria Robert avec chaleur. Il rassurera sur un point de braves gens qui chérissent le pauvre garçon. D'ailleurs, il vous sera bientôt démontré qu'il est victime d'une machination...

— Veuillez, je vous prie, monsieur, revenir à ces renseignements.

Robert n'hésita pas à raconter la vérité. Comment Edouard espérait rencontrer

une jeune fille qu'il aimait, et comment il voulait la faire sortir de la maison où elle était en butte à des obsessions de la part de l'homme qui aurait dû, au contraire, la protéger et la respecter, il dit tout. Le tuteur de la jeune fille averti l'avait fait partir et Edouard était tombé dans un piège.

— C'est un roman que vous me racontez là, monsieur, dit le procureur, quand Robert eut terminé.

— J'avoue que les apparences y sont. Mais qui n'a pas eu, dans sa jeunesse, une histoire à tourner plus ou moins romanesque ?

Le procureur eut voir probablement dans cette réflexion un argument *ad hominem*. Il prit une attitude plus raide encore que celle qu'il avait gardée jusqu'alors.

— Vous ne m'avez nommé, dit-il, ni cette jeune fille, ni l'homme qui la persécute ?

Robert hésita. Il lui répugnait de prononcer le nom de sa sœur.

Le magistrat s'aperçut de cette répugnance, mais il s'en exagéra la portée, car Robert allait s'exécuter, lorsqu'il lui coupa la parole en disant avec une certaine emphase :

— Je les nommerai donc puisque vous ne les nommez pas. Cette jeune fille est M^{lle} de Selmont et le persécuteur est son tuteur, M. le marquis de Cauville.

Robert fronça légèrement les sourcils.

— Eh bien oui, M. le procureur, ce sont les personnes que vous dites, déclara-t-il. Leurs noms vous expliquent assez pourquoi je me trouve mêlé à cette affaire.

— En effet, fit sévèrement le magistrat, cela s'explique mais cela ne se justifie pas.

— Et pourquoi donc ? demanda vivement Robert.

— M^{lle} de Selmont est votre sœur, je crois ?

— Sans doute, monsieur.

— Il est difficile de comprendre comment vous vous intéressez à un individu qui aurait tenté de l'enlever de l'asile où son tuteur l'avait placée.

— C'est difficile, je l'accorde ; mais ce n'est pas impossible. Sachez d'abord que c'est chez moi que M^{lle} de Selmont se serait rendue immédiatement si elle était sortie de la maison de M^{me} Morin.

— Vous êtes donc de connivence avec Edouard Crenancier ?

— Non. Mais je sais... de manière à n'en pouvoir douter... que les choses se seraient passées ainsi...

Le procureur parut réfléchir un moment.

— De tout cela, je dois conclure que vous êtes disposé à soustraire M^{lle} de Selmont à l'autorité légitime de son tuteur...

— Oui, monsieur, parce que ce tuteur est indigne d'exercer l'autorité que la loi lui accorde.

— Et pourquoi donc, monsieur ?

— Parce que sa conduite vis-à-vis de M^{lle} de Selmont n'est pas celle d'un honnête homme.

— Cela vous plaît à dire. M. de Cauville est investi de droits légaux et rien ne prouve qu'il en ait abusé. Aucune plainte de M^{lle} de Selmont n'est parvenue au parquet. Mais nous avons été avertis de tentatives que vous avez déjà faites pour détourner M^{lle} de Selmont de ses devoirs vis-à-vis de son tuteur.

Une violente colère fit passer un nuage de pourpre sur le visage de Robert. Il se contenta cependant.

— Veuillez, monsieur le procureur, dit-il avec une hauteur qui surprit le magistrat et le mit mal à son aise, veuillez m'indiquer un fait qui légitime les paroles que vous venez de m'adresser.

Le procureur affecta de grands airs de dignité.

— La justice, monsieur, interroge ; on ne l'interroge pas.

— La justice, monsieur, a le devoir de s'éclairer avant de formuler une accusation.

— Mais, monsieur...

— N'insistons pas... Enfin, M. le procureur, il résulte du récit même que je vous ai fait qu'Edouard Crenancier n'a pas été guidé par le motif infâme qu'on a imaginé pour le perdre.

— Cela résulte de votre récit... si votre récit est vrai.

— Je ne suppose pas, monsieur, que vous ayez l'intention de m'insulter.

— Vous me comprenez mal, se hâta de dire le magistrat qui sentait qu'il était allé trop loin. Vous pouvez vous tromper vous-même, vous laisser prendre à des apparences.

Selmont haussa imperceptiblement les épaules.

— Enfin, reprit le procureur, le fait d'escalade est démontré. A lui seul, il constitue un délit...

— Ma foi ! M. le procureur, tout au plus une espièglerie. Car j'oubliais un détail d'une extrême importance pourtant. A la rigueur, Edouard Crenancier pouvait considérer la maison de M^{me} Morin comme celle de ses parents. Il a été élevé par cette dame depuis sa naissance ou à peu près jusqu'à l'âge de treize ans... et, une semaine avant l'événement, il s'y rendait tous les jours, il y déjeunait et il y dînait.

Le procureur parut très frappé de cette raison.

— Vous le voyez, monsieur le procureur, l'escalade est une folie de jeune homme qui, ne trouvant pas la porte de la maison de ses parents ouverte, passe par-dessus le mur.

Le procureur reprit d'un air rogue :

— C'est aussi le fait d'un malfaiteur qui veut pénétrer dans une maison dont il connaît les aîtres à fond.

— Par exemple... s'écria M. de Selmont surpris par cette botte judiciaire.

Le procureur, content de l'effet qu'il venait de produire, se leva pour donner congé.

Comme Robert hésitait, il sonna.

Un huissier parut et le procureur lui dit :

— Reconduisez monsieur.

Robert, furieux intérieurement, salua d'une façon sommaire et sortit.

Il traversait le couloir du palais, incapable dans la première effervescence de sa colère de réfléchir aux conséquences de l'entretien qu'il venait d'avoir avec le procureur, quand il se heurta violemment à un individu qui venait en sens contraire.

En même temps les deux hommes se regardèrent.

— Selmont ! s'écria la personne qui venait de heurter Robert.

— Gérusez ! fit celui-ci non moins surpris.

Et il ajouta :

— Que faites-vous, ici ?

— Je suis substitut. Et vous ?

— Oh ! moi, je suis venu pour affaire et je m'en vais très mécontent de l'accueil qu'on m'y a fait.

Le substitut se mit à rire en prenant Robert par le bras.

— Baste ! dit-il, nous ne sommes pas si noirs que nous en avons l'air. Racontez-moi un peu de quoi il s'agit.

— Oh ! pardieu ! C'est la providence qui vous envoie à moi, mon chez Gérusez. Vous allez nous aider à sortir d'embarras.

Les deux amis se promènèrent dans la salle des Pas-Perdus, remplie d'avocats, de plaideurs, de gens de toute sorte, amenés là pour leurs affaires ou attirés par la curiosité.

Nous profiterons du loisir que le récit de Robert à son ami le substitut nous laisse, pour apprendre au lecteur comment leur liaison s'était formée. Ce sera d'ailleurs très court. Ils avaient servi dans le même bataillon de mobiles pendant le siège de Paris, lieutenants tous deux, l'un dans la 4^{me}, l'autre dans la 5^{me} compagnie. Ils s'étaient pris d'une assez vive amitié l'un pour l'autre. Mais les événements, le cours si différent de leur vie les avaient séparés, et peut-être ne se seraient-ils jamais revus sans le hasard qui les avait jetés l'un sur l'autre dans les couloirs du palais de justice.

Lorsque Robert eut achevé son récit, le substitut lui dit :

— C'est une affaire curieuse.

— Quelles suites peut-elle avoir ?

— Oh !... Sans doute, une ordonnance de non-lieu. Je connais notre procureur. Il a été raide, j'en conviens, mais vous n'avez pas été commode. Or, il était déjà prévenu contre vous. Il n'a pas été fâché de vous laisser partir sous une impression désagréable. Seulement... rassurez-vous. C'est un très honnête homme. Il va ruminer vos révélations. La conséquence me paraît... presque certaine.

— On remettra le jeune homme en liberté?...

— C'est assez probable... Mais après qu'il aura été interrogé.

— C'est qu'il est blessé...

— On le guérira d'abord.

— Est-ce que vous pourriez, mon cher Geruzez, me faire parvenir de ses nouvelles?... Obtenir même pour moi ou pour un de ses meilleurs amis une autorisation de lui rendre visite?

— Je ferai tout ce qui dépendra de moi. Je n'ose pas vous promettre cette autorisation... avant longtemps. Pendant la première période de l'instruction, les prévenus sont tenus au secret. Or, la première période de l'instruction de cette affaire ne commencera pas avant la complète guérison de votre protégé, ce qui nous renvoie assez loin... Il faudrait pour faire une infraction à la règle que vous obteniez cette autorisation du procureur général ou du garde des sceaux...

— Diable!

— Mais j'y songe. Vous devez être bien en cour... en cour républicaine. Avec un nom comme le vôtre et de la fortune...

— Je n'en sais rien. Je ne m'en suis pas informé... J'ai combattu dix ans pour la liberté politique et l'abolition de l'esclavage à Cuba...

— Dans ce cas, votre crédit est compromis... Si vous aviez combattu dans le camp opposé, je ne dis pas...

Le substitut se mit à rire.

— Ne parlons pas politique... Revenons plutôt à votre jeune homme. Il me sera difficile, vous ai-je dit, d'obtenir une permission pour le visiter... Mais je pourrai me procurer de ses nouvelles... Revenez demain. Ou plutôt venez déjeuner avec moi. Je vous tiendrai au courant.

Les deux amis se séparèrent sur ces mots.

Robert retrouva Crenancier dans le café où il l'avait laissé.

— Eh bien? lui cria ce dernier du plus loin qu'il l'aperçut.

— Il vit...

— Ouf!...

Le bon capitaine soupira.

— Ma mère avait coutume de dire que la mort est la seule maladie dont on ne revient pas. S'il vit, nom d'un cachalot! il y a de l'espoir.

Robert fit un récit complet de ses démarches à Crenancier. A mesure qu'il parlait, le front du capitaine se rembrunissait.

— Nous ne le tenons pas encore, dit-il en poussant un gémissement, quand Robert eut fini. En prison, un garçon pareil, pur comme l'air de l'Océan, loyal comme un vrai marin qu'il est. Oh! mille noms de noms! il se passe de drôles de choses dans la vie.... Ainsi, le Cauville est l'honnête homme et mon pauvre neveu...

Crenancier n'acheva pas. Il avait des larmes dans les yeux.

— Enfin, reprit-il, vous verrez demain ce que votre ami le substitut vous dira. Le lendemain, Robert se rendit chez M. Gérusez comme il l'avait promis. Le substitut l'accueillit par des renseignements sûrs :

— Mon cher ami, j'ai tenu à faire les choses en conscience. Je me suis fait donner une délégation par notre procureur, hier en vous quittant, pour voir et interroger Edouard Crenancier. Je me suis rendu ce matin à Mazas. Il venait de subir une opération bien douloureuse, l'extraction d'une balle logée du côté de l'épaule, le chirurgien m'a déclaré que non seulement il ne m'était pas permis de l'interroger maintenant, mais il a ajouté que ce ne serait pas permis avant quinze jours au moins. D'ailleurs, il répond de sa guérison. Voilà pour votre protégé lui-même.

Le substitut fit une pause et reprit ensuite :

— Quant à son affaire, elle semble obscure. Si, m'a dit le procureur, — remarquez bien, mon cher Selmont, que c'est le procureur qui parle et non pas moi, — si, m'a-t-il dit, les renseignements de M. de Selmont sont exacts, nous nous trouvons en face d'une affaire qui n'a pas du tout le caractère que M. de Cauville s'est efforcé de lui donner dans ses dépositions. M. de Cauville est suspect lui-même d'avoir tendu un piège à ce jeune homme et de vouloir exercer une vengeance... Mais, sont-ils exacts ? — Vous savez que c'est le procureur qui parle, — M. de Selmont paraît avoir un intérêt à soutenir ce jeune homme. D'autre part, je sais de bonne source qu'il est l'ennemi de son beau-frère. Enfin, nous ne pourrions débrouiller cette intrigue qu'après la complète guérison du prisonnier. Alors, nous assignerons M^{me} Morin et M^{lle} de Selmont, s'il le faut, et la vérité se découvrira.

Robert fronça les sourcils et resta silencieux un moment.

— Après tout, déclara-t-il enfin, votre procureur me paraît raisonner d'une manière intelligente. Mais quinze jours, trois semaines d'attente...

Le substitut sourit.

— On voit bien, mon cher, que vous n'avez pas l'habitude des formes judiciaires. Quinze jours, trois semaines, qu'est-ce que cela, une goutte d'eau...

— Dans la mer.

— Non, dans une carafe, comme vous y allez. C'était avec l'ancienne justice que les procès ne finissaient jamais, à moins qu'il n'y eut bague ou supplices au bout. La justice actuelle est plus expéditive. Les préventions qui durent six mois deviennent rares...

M. Gerusez disait ces choses d'un air satisfait, avec une conviction indiscutable.

— Pourvu, murmura Robert, qu'Edouard ne tombe pas sur une de ces préventions rares !

CHAPITRE IV

Transitions.

ROBERT et Crenancier, à la suite de ces démarches, tombèrent dans une sorte de découragement. Le mot est peut-être excessif. L'état dans lequel ils se trouvaient n'excluait pas l'espoir, mais un espoir qui leur paraissait à bien longue échéance. Pour le moment, il n'y avait rien à faire qu'à attendre.

Crenancier savait où était Edouard; Robert savait où était Lucio. Il était impossible de voir l'un; il pouvait y avoir des inconvénients à se rapprocher de l'autre.

Robert était en quelque sorte mis en surveillance. Cauville avait prévenu la justice de ses intentions vis-à-vis de Lucio. Il était inutile de fortifier les soupçons qu'on avait contre lui, et il fallait prendre garde surtout de compliquer l'affaire d'Edouard en permettant au soupçon d'un complot de grandir dans l'esprit des hommes de justice.

Il en résulta que quelques jours se passèrent sans que les deux amis parussent s'occuper de l'affaire qui les tenait au cœur.

Pourtant, un matin, Crenancier, étant venu voir Robert de Selmont, lui dit :

— Nous avons promis à ces braves gens, vous savez, le père de la folle et son ami, d'aller leur rendre visite et de leur faire connaître le résultat de nos recherches.

— Tiens! c'est vrai. Il m'était sorti de la mémoire.

— Vous avez leur adresse?

— Oui. Nous irons après déjeuner.

Marcel et le vieux Damel, comme nous l'avons dit, demeuraient rue des Dames, aux Batignolles, dans la même maison où M^{me} Morin, vingt-trois ans auparavant, avait trouvé Lucionne et lui avait remis la lettre de Charles Lemonnier, c'est à dire le faux fabriqué par Bernard.

Ils occupaient les deux logements du troisième étage, l'ancien logement de Charles Lemonnier et celui où Marcel était déjà installé à cette époque. Marcel avait transformé ce dernier en ateliers où il occupait, suivant le courant des affaires, de quatre à huit ouvriers. Il logeait dans l'autre avec le vieux Damel.

Robert et Crenancier furent reçus avec empressement par le vieillard et son ami. Ils parurent surpris en trouvant la folle installée dans la maison.

— Il était devenu impossible de la laisser à Ville-d'Avray, dit Marcel à voix basse. Depuis le dernier événement, sa folie a pris un caractère aigu. Elle est poursuivie par une idée fixe. Rien ne peut lui retirer de l'esprit que Charles Lemonnier a été assassiné dans cette maison. Quand on essaye de lui rappeler que la disparition de son malheureux mari date déjà de vingt-trois ans, elle secoue la tête d'un air de doute. D'ailleurs, comme elle a perdu toute notion du temps, cette objection n'a pas de sens pour elle. Vingt-trois ans ou huit jours, dit-elle, peu importe ! Charles a été tué là.

— Elle doit vous donner beaucoup d'inquiétude?... N'a-t-elle pas encore essayé de s'enfuir ?

— Non, pas encore, mais sa tranquillité ne nous rassure guère... Il est vrai que l'endroit même la retient et l'intéresse... Il y a des moments où il nous semble qu'elle se reconnaît... Alors elle tourne dans les chambres avec agitation... Nous voyons bien ce qu'elle cherche...

— Qu'est-ce donc ?

— Elle cherche le berceau de son enfant... Elle commence à y penser... Nous l'avons entendue murmurer son nom à plusieurs reprises... Mais vous devez comprendre que nous ne sommes pas désireux d'éveiller trop vivement en elle des souvenirs qui ne peuvent être que douloureux.

— Pauvre femme !...

— Eh bien, et votre jeune homme ? demanda le vieux Damel.

Robert donna aux deux amis les détails que le lecteur connaît.

— Que comptez-vous faire ? dit Damel quand M. de Selmont eut achevé son récit.

— Que voulez-vous que nous fassions ? Il n'y a qu'à attendre.

— Attendre ! attendre ! murmura le vieillard... On voit bien que vous êtes jeunes.

— Si vous avez un bon conseil à nous donner, nous sommes disposés à le suivre.

Marcel réfléchit un moment.

— Est-ce que vous avez eu des nouvelles de la jeune fille qui habitait, avec cette vieille dame, dans la maison de Ville-d'Avray ? demanda-t-il.

— Non, répondit brusquement Robert.

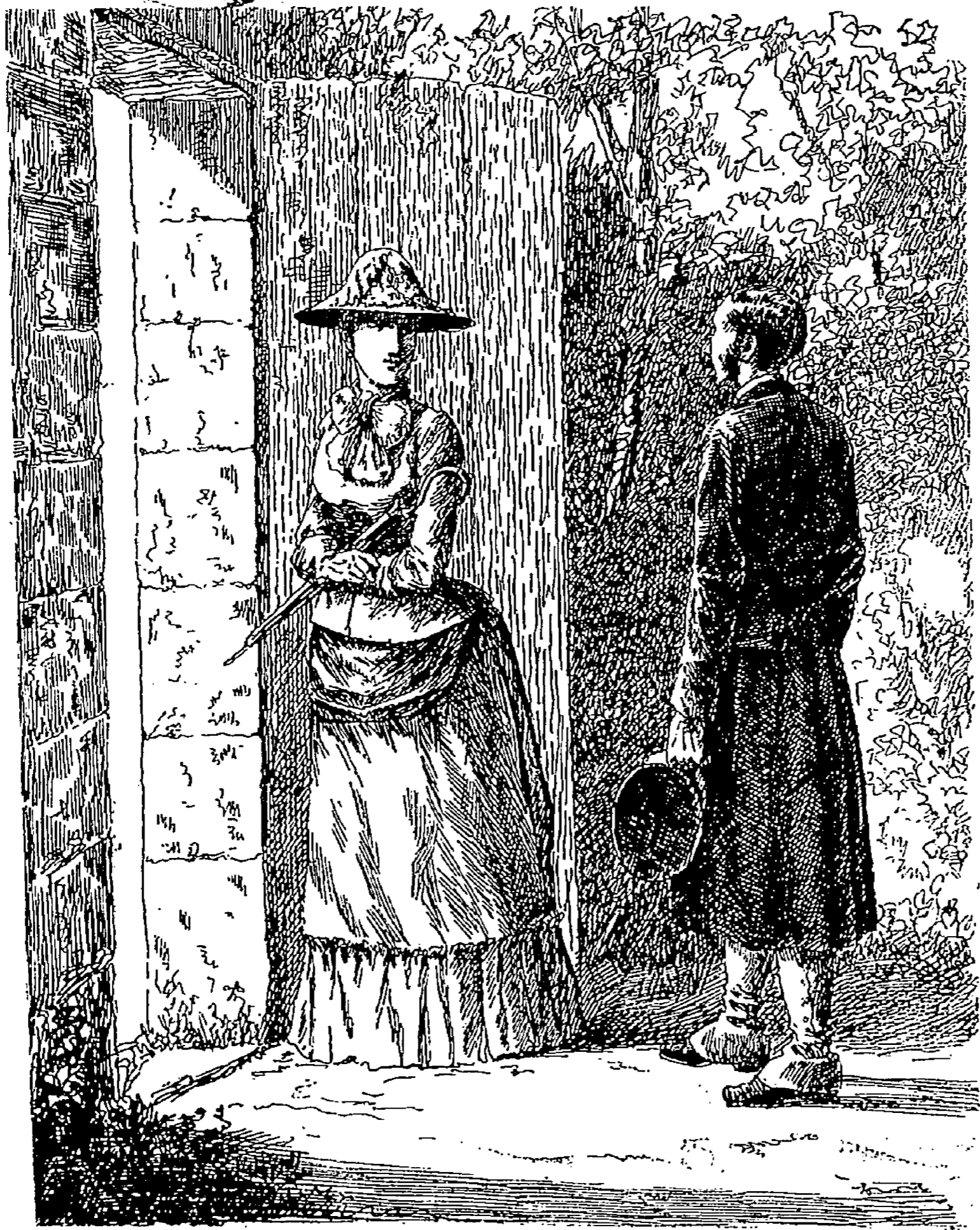
— Croyez-vous qu'elle sache ce qui s'est passé depuis son départ ?

— Je l'ignore absolument.

— Ça n'est pas probable, fit remarquer Crenancier.

— Pourquoi ?

— Oh ! pourquoi !... Il me semble, moi, que si elle savait que celui qu'elle considère comme son fiancé est tombé dans un guet-apens, elle aurait trouvé moyen de donner signe de vie... Elle aurait au moins écrit à la justice... Or, vous le savez par votre ami, monsieur Robert, on n'a pas entendu parler d'elle.



Il y avait une petite porte au bout du parc. Au moment de la franchir, Lucie se retourna vers le domestique et lui dit : (Page 616.)

— Votre observation est parfaitement juste, capitaine.

— Elle est peut-être prisonnière elle-même... persécutée, suggéra Marcel.

— Ah ! j'y ai pensé déjà, s'écria Robert. Mais que faire ? que faire ? Ce scélérat de Cauville a prévenu la justice contre moi... Il doit faire surveiller les environs du château... Si je parais dans le pays, ma présence sera signalée... On prendra toutes les mesures pour m'empêcher de joindre M^{lle} de Selmont. Comment pénétrerai-je jusqu'à elle ? Je ne trouverai pas une occasion comme il y a dix ans...

— Oh ! pour ça non, fit Crenancier en souriant.

— Vous devez cependant tenter quelque chose de ce côté, dit le vieillard.

— M. Damel a raison, déclara Marcel. Il est nécessaire que M^lle de Selmont sache ce qui s'est passé. Peut-être cette vieille dame, M^{mo} Morin, je crois, n'est-elle pas au courant des faits. Ce sont des témoins précieux...

— Quel est le rôle de M^{mo} Morin dans tout cela?

Robert prononça ces derniers mots à haute voix; mais il ne les adressait à personne. C'était un doute qu'il formulait, sans attendre de réponse. Le même doute existant dans tous les esprits, tout le monde garda le silence.

— N'importe, reprit Marcel, à votre place, monsieur, je ne resterais pas inactif. Il n'y a évidemment rien à faire à Paris, tant que votre malheureux ami ne sera pas remis. Il faut qu'à cette époque il trouve le terrain favorablement disposé pour lui. Et certainement vous pouvez y contribuer.

Robert se promenait de long en large dans la chambre en murmurant :

— Comment faire? comment faire?

— Pourquoi n'envoyez-vous pas là-bas des gens dont la figure ne soit pas connue?

— En effet.

— Ils vous fourniraient toujours quelques renseignements sur la situation dans laquelle on tient cette jeune fille. Vous verriez ensuite ce qu'il conviendrait d'entreprendre.

— Votre conseil est bon. Mais qui envoyer?

— Nos domestiques, parbleu, prononça Crenancier. Toni-Mohlot et l'Oncle-Tom.

— Toni est intelligent en effet; il n'est pas connu.

— Si nous nous rendions nous-mêmes au Havre, proposa Crenancier. Au Havre, on ne nous remarquera pas.

— Et nous serons à portée de Cauville. C'est une idée.

— Je crois bien que c'est une idée. A défaut de mon pauvre neveu, eh bien, je reverrai la mer. Ça ne me consolera pas, mais ça me distraira. Savez-vous qu'il y a déjà deux mois que je n'ai pas vu d'autres bateaux que vos coquilles de la Seine?

— Vous m'avez décidé. Nous partirons demain.

Crenancier réfléchit un moment.

— Demain, répéta-t-il... ou après-demain. Il ne faut pas non plus lâcher Edouard trop vite. Vous devez revoir votre ami le substitut demain. Peut-être vous apprendra-t-il du nouveau.

— Bah! maintenant, c'est inutile. Tant que le jeune homme ne sera pas convalescent...

— Sans doute, sans doute. Mais il peut se produire quelque chose.

Damel et Marcel donnèrent raison au capitaine. Il fut résolu en conséquence

que le départ pour le Havre n'aurait lieu que dans deux jours, après une nouvelle visite de Robert à M. Gérusez.

Le père de la folle et son ami souhaitèrent bonne chance aux voyageurs et leur firent promettre de les tenir toujours au courant, car le vieillard brûlait du désir de voir le jeune homme aussitôt qu'il serait sorti de prison, et l'on se sépara dans les meilleurs termes.

La folle elle-même, qui pendant cette visite était restée silencieuse, en apparence absorbée dans une profonde méditation, se leva et leur adressa un salut amical.

Robert, en s'éloignant, répéta le mot qu'il avait prononcé en entrant :

— Pauvre femme !

— Avez-vous remarqué comme ses yeux ressemblent à ceux d'Edouard ? dit le capitaine.

— C'est vrai, répondit Robert d'un air pensif. Si votre jeune homme était le fils de cette femme, il aurait au moins une famille de braves gens.

— Le fils du marquis de Cauville n'a pas la même chance, fit observer Crenancier avec malice.

Robert ne releva pas le propos.

Le lendemain, après sa visite à M. Gérusez, il se rendit chez Crenancier.

Il trouva celui-ci, moitié riant, moitié grondant, en conversation avec son nègre.

— Qu'avez-vous, capitaine ?

— Imaginez-vous, monsieur Robert, que ce moricaud-là me joue des tours pendables. Dès qu'un musicien ambulante, dès qu'un chanteur s'installe dans la cour, l'Oncle-Tom, qu'il fasse chaud ou froid, humide ou sec, ouvre la fenêtre et reste en extase à écouter guimbardes et brailiards. Il y a un de ces chanteurs surtout qui m'horripile...

— Oui, mais, moi, pas l'écouter pour musique... Moi, l'écouter pour autre chose...

— Et pourquoi l'écoutes-tu ? demanda Robert.

— Moi, connaître cette voix-là.

— Eh bien, est-ce que tu ne reconnais pas son visage ?

— Voilà bien ce dont il enrage. Le chanteur lui montre son... dos. Il a beau lui jeter des sous sur la tête, l'autre ne se retourne pas.

— Moi, descendu deux fois dans la cour pour le regarder de près...

— Eh bien ?

— Chanteur parti quand Oncle-Tom arrivait.

Robert et Crenancier rirent un instant des contretemps dont le nègre se plaignait ; puis, le capitaine demanda s'il y avait du nouveau.

— Peu, répondit Robert. Pourtant, il y en a.

— Ah ! vous voyez bien... Qu'y a-t-il ?

— Gérusez a su aujourd'hui seulement qu'une dame du monde avait, par des

relations puissantes, obtenu une autorisation de visiter notre ami à l'infirmerie de Mazas.

— C'est bizarre... Mais qui est cette dame ?

— Mon ami n'en sait rien encore... Il m'a renvoyé à après-demain pour me le dire, s'il peut l'apprendre.

— Voilà notre voyage retardé d'autant.

— Sans doute... A moins que nous n'attendions pas.

— Par exemple !

Crenancier lança ce : par exemple ! avec une telle énergie, que Robert ne crut pas nécessaire d'insister.

Deux jours après, quand M. de Selmont se rendit chez son ami, le capitaine, tourmenté par la curiosité, l'accompagna et l'attendit dehors.

La visite fut assez longue ; Crenancier bouillait d'impatience.

— Enfin, dit-il quand Robert reparut.

— Je sais tout. La dame du monde est ma nièce, la femme de Maurice de Cauville...

— Et la fille des Pénaire, acheva le capitaine.

— Voilà une chose bizarre que ma nièce aille voir ce jeune homme en prison, qu'elle se compromette à demi en faisant solliciter cette autorisation...

— Pourquoi bizarre ? Est-ce qu'Armande Pénaire n'a pas été élevée en même temps qu'Edouard, l'une chez la mère, l'autre chez la grand'mère ? est-ce qu'ils ne se sont pas connus enfants ?...

— C'est juste.

— Il est vrai qu'ils ne s'aimaient guère. Edouard me l'a conté vingt fois.

— Ce qui reste bizarre, c'est que Cauville s'efforce de perdre le jeune homme et que sa bru s'efforce de le sauver.

— Ah ! elle s'efforce...

— Parfaitement. Et son père, le banquier Pénaire, aussi.

— Il n'a pas toujours été dans des dispositions aussi bienveillantes vis-à-vis d'Edouard.

— C'est lui qui a obtenu l'autorisation dont sa fille doit s'être servie hier. Gérusez m'a dit que les renseignements que Pénaire avait cru devoir donner au procureur sur notre jeune ami modifient de jour en jour les dispositions de la justice à son égard.

— Mais alors... nous allons le revoir.

— Permettez. Moralement, sa situation s'améliore ; dans la réalité, elle ne change pas. J'ai parlé d'une autorisation pour aller le voir de notre côté, Gérusez a jeté les hauts cris.

— Mais puisque cette dame...

— Justement. Comme on fait une faveur à quelqu'un, on se montrera d'autant

plus rigoureux pour les autres. C'est toujours ainsi que les choses se passent. Edouard restera au secret jusqu'à ce qu'on ait pu l'interroger...

— Et dans combien de temps cet interrogatoire pourra-t-il avoir lieu ?

— Dans une quinzaine, peut-être. Son rétablissement sera prompt, plus prompt qu'on ne l'espérait d'abord. Gérusez ne doute pas que son élargissement ne suive de très près les interrogatoires.

— Nous avons le temps d'aller au Havre.

— Nous partirons demain.

— Allons ! allons ! fit Crenancier avec un soupir, c'est un peu de patience à avoir.

— Dites-moi, mon cher ami, comprenez-vous quelque chose à cette affaire d'Edouard, à la conduite des Pénaire ?

— Ah non, par exemple !

— Cette jeune femme, qui se rend à la prison avec le consentement de son père, lorsqu'il eût été si simple, puisque le sort d'Edouard l'intéresse, que M. Pénaire fit lui-même cette visite.

— Moi, ce qui me surprend, c'est que M. Pénaire s'intéresse à mon neveu. Il s'y intéressait tout différemment lorsqu'il me donnait à entendre qu'il ne se désolait pas trop si le grand vent jetait à la mer le jeune homme... Envoyez-le dans les cordages, me disait-il en me le confiant.

— Il y a quelque ancienne intrigue.

— Tout cela est clair comme les brouillards de Terre-Neuve... Mais, le principal, monsieur Robert, c'est que les choses tournent en faveur du pauvre garçon... Qu'il nous soit rendu ; après nous verrons à nous reconnaître au milieu de la brume et des écueils...

— Vous avez raison. . . Mais, d'abord, allons au Havre. Je recommence à m'inquiéter du sort de ma sœur.

— Allons au Havre, soit !

Crenancier aurait préféré rester à Paris, quoi qu'il dît du plaisir que la vue de la mer lui procurerait. L'idée de s'éloigner de l'endroit où Edouard était enfermé lui coûtait plus qu'il ne voulait l'avouer. Mais le sens commun, lui démontrant d'une manière irréfutable que sa présence à Paris ne pouvait être d'aucune utilité au prisonnier, il se résigna.

Le lendemain matin, Robert, Crenancier, Toni Moblot et l'Oncle-Tom montèrent dans le même train qui emportait en Normandie Jérôme Luchet, dit Pindare, et Joseph Grindeau, dit la Hure.

CHAPITRE V

Embuscades.

Les premières semaines du séjour de Lucie de Selmont au château de Cauville furent profondément tristes et profondément tranquilles.

Sans le souvenir d'Edouard, sans l'inquiétude toute naturelle qu'elle éprouvait dans la situation mal définie où elle se trouvait placée, elle ne se fût point déplu dans ce château, au milieu de ce vaste parc, à deux pas de la mer. A certaines créatures exquisés, le cadre des choses grandes convient. La nature semble se faire douce en s'harmonisant autour d'elle. Lucie, la délicate jeune fille, était de ces créatures. Les dispositions d'un château, ses larges escaliers, ses vastes salles, faisaient ressortir sa grâce pleine de dignité ; les halliers épais, les avenues percées dans les hautes futaies, les horizons de la campagne, d'apparence nue, parce qu'ils aboutissent à l'Océan, enfin les falaises et la mer elle-même, toujours changeante et toujours agitée, tout cet ensemble enveloppait sans l'effacer cette physionomie douce et sérieuse.

Lucie n'avait point souffert de l'isolement de son enfance ; et même, troublée comme elle était, elle trouvait du charme à la solitude. Elle était de ces êtres qui possèdent en eux-mêmes un aliment pour leur pensée ; souvenir, espérance, méditation ou sentiment. Elle n'avait rien compris d'abord à la conduite d'Edouard. Mais après avoir persécuté M^{me} Morin pour la faire parler, après avoir réfléchi longuement aux quelques mots qu'elle était parvenue à lui arracher, elle avait la conviction que Marguerite les avait trahis, Edouard et elle. De plus, elle avait cru comprendre qu'on l'avait exilée à Cauville dans l'espérance que la tristesse du lieu et l'ennui viendraient à bout de sa résistance aux vœux de son tuteur.

C'était bien mal la connaître. Il y avait des livres dans ce château, et, on le sait, elle aimait la solitude. Pour des parisiens engoués de tout ce qui touche à leur ville, la solitude à Ville-d'Avray n'est pas la solitude comme à cinquante lieues. Ils en jugent ainsi parce que leur vie, s'ils habitent un village de banlieue, ne serait qu'un continuel voyage de la ville au village et du village à la ville. Mais pour celui qui ne bouge point de son habitation, qu'importe que Paris soit près ou loin ; Lucie ne trouvait pas Cauville plus triste que Ville-d'Avray.

Seulement elle aurait voulu prévenir Edouard. C'était là son désir constant, son souci persécuteur. Elle ne connaissait pas son adresse à Paris. Il lui était donc impossible d'écrire. Il va sans dire qu'elle ne se doutait nullement du guet-apens

organisé contre le jeune homme. M^{me} Morin n'était pas moins ignorante que Lucie sur ce point. Disons-le à sa louange : si elle avait été avertie de ce qu'on tramait contre Edouard, elle ne l'aurait pas souffert.

Lucie avait un côté pratique dans l'esprit. Au rebours d'Armande que l'impossible surexcitait et poussait jusqu'au crime, Lucie savait supporter ce qu'elle ne pouvait empêcher. Elle était capable d'une longue patience et de la dissimulation parfaitement honnête que la patience comporte. Dans la situation, il n'y avait que deux choses à faire : se taire et attendre. Elle se tut et attendit. En cachant ce qu'elle pensait et ce qu'elle sentait, elle aurait l'air d'oublier. Sans doute, on guettait ce moment pour lui proposer le retour à Paris. Elle était sûre d'elle-même, de son cœur ; elle avait confiance dans le cœur d'Edouard. Elle comptait bien qu'il la chercherait et elle ne doutait pas qu'il ne la trouvât.

Dans les promenades qu'elle faisait en voiture ou à pied dans les environs toujours accompagnée par M^{me} Morin et par un domestique de Cauville, nommé Pierre, sous prétexte que le pays était plein de mendiants suspects, Lucie s'attendait toujours à voir apparaître celui qu'elle appelait son fiancé. Seule dans sa chambre, il lui arrivait quelquefois de laisser couler ses larmes et de lutter contre ses noirs sentiments. Mais ces découragements étaient passagers.

M^{me} Morin était peut-être plus malheureuse que Lucie. Ses habitudes, sa petite maison lui manquaient. Elle y était si bien faite, que les souvenirs lugubres dont elle était encore pleine ne l'accablaient plus. C'étaient les vastes dimensions de ce château qui pesaient durement sur elle ; c'était cette grande campagne d'hiver qui l'attristait ; c'était l'air si vif de la côte qui irritait ses poumons. Et puis, elle éprouvait un mécontentement général. Dans cette circonstance, comme dans tant d'autres, elle avait cédé à l'influence de sa fille, de Rosalie. Mais, après tout, en quoi le vieux marquis l'intéressait-il ? Pourquoi se condamnait-elle, elle-même, à des ennuis, à des dérangements, pour défendre ses intérêts ? Derrière eux, sans doute, il y avait les intérêts de sa petite-fille Armande ? Mais elle devait sacrifier ceux d'Edouard, et l'on sait que tout ce que ce vieux cœur racorni pouvait contenir encore de tendresse allait au jeune homme.

Qu'on nous permette une courte digression d'analyse psychologique. Si l'on eût pénétré profondément dans la pensée de la vieille dame, jusqu'à ces raisons de dessous, qui tiennent à la nature même de l'être, à ce qu'il y a de plus intime en lui, et qui dirigent réellement la plupart de ses actions, quels que soient les mobiles qu'il avoue et les apparences dont il se leurre, on aurait découvert qu'une secrète antipathie pour la personne de Lucie avait déterminé M^{me} Morin dans cette affaire. Il ne lui convenait pas que le garçon pour qui elle éprouvait une affection quasi-maternelle épousât une fille qu'elle n'aimait pas. Or, ce qui déplaisait à M^{me} Morin dans Lucie, c'était cette pureté d'âme, cette sincérité, cette noblesse de pensée, cette dignité personnelle dont les moindres manifestations ne pouvaient pas ne pas offus-

quer une femme sans principes, dont la jeunesse avait été calcinée au feu des passions et dont l'esprit n'avait jamais connu de frein.

Non, M^{me} Morin n'aimait pas Lucie et elle n'était pas fâchée de contrarier ses penchans et de gâter la vie en la jetant dans les bras du marquis de Cauville. Sans doute, Edouard en serait malheureux, mais Armande en profiterait puisque le mariage devait empêcher les grands biens de M^l de Selmont de sortir de la famille et cela faisait compensation. Les personnes comme M^{me} Morin, placées en face d'un dilemme où le bien et le mal se balancent, finissent toujours par incliner vers le mal.

Une quinzaine de jours s'était écoulée dans cette tranquillité monotone quand les incidents se succédèrent de la manière la plus bizarre et une sourde inquiétude remplaça le calme qui avait jusque-là régné à Cauville.

Le premier incident faillit coûter la vie à Pierre, le domestique qui accompagnait Lucie dans toutes ses sorties.

Lucie avait voulu faire une promenade sur les falaises.

Le temps était froid mais pur, une bise un peu âpre soufflait du nord-est et par un caprice assez rare, au bas des falaises mêmes, à la marée basse, on devait se trouver abrité contre le vent.

M^{me} Morin refusa naturellement d'accompagner la jeune fille, mais elle fit appeler Pierre.

Lucie sortit, suivie de son garde du corps.

Une petite porte, située au bout du parc, abrégait singulièrement le chemin pour gagner la mer.

Au moment de la franchir, Lucie se retourna vers le domestique et lui dit :

— Si cette promenade vous ennuie, Pierre, je n'ai nullement besoin de vous, vous pouvez rester au château ou au village. Je connais mon chemin. Par conséquent...

Pierre s'inclina poliment.

— J'ai des ordres formels, répondit-il. Je ne dois pas quitter mademoiselle. D'ailleurs, je m'en ferais un cas de conscience, surtout dans ce moment-ci...

Pierre n'acheva pas. Il garda un silence important, convaincu que les questions de la jeune fille ne lui permettraient pas de conserver longtemps son secret.

Il s'en fallut de peu que Pierre n'en fût pour ses calculs. Lucie n'était pas trop curieuse naturellement. Dans tout autre temps, elle n'aurait pas même relevé la restriction de maître Pierre. Mais alors, elle avait l'esprit préoccupé par une inquiétude à laquelle le moindre propos devait donner l'éveil.

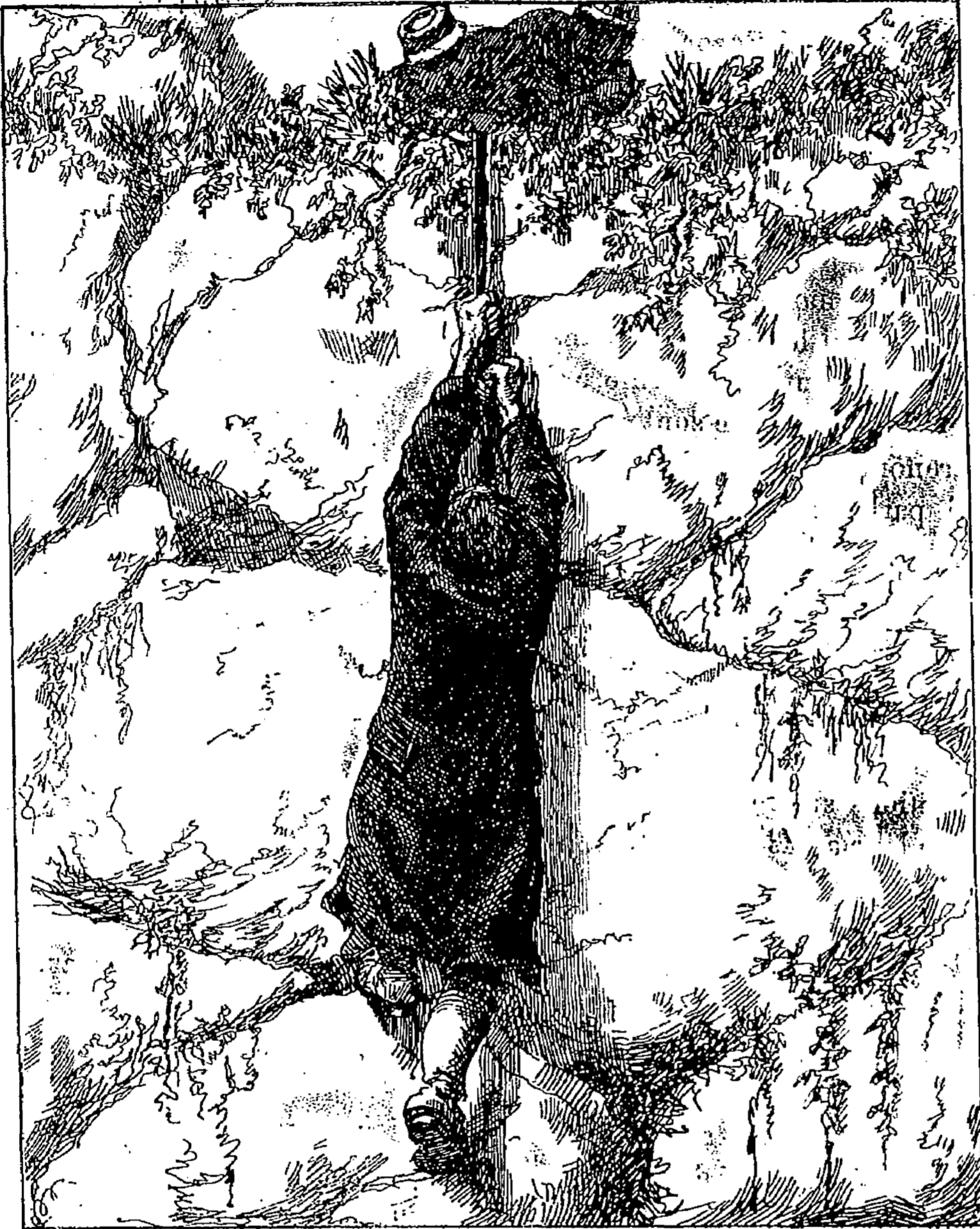
— Pourquoi vous arrêtez-vous ? demanda-t-elle.

— Je ne saisis pas...

— Oui, vous alliez dire quelque chose, fit-elle avec une légère impatience. Je vous demande pourquoi vous vous arrêtez.

— Je ne voudrais pas effrayer mademoiselle...

— M'effrayer... Qu'est-il donc arrivé ?



Les deux hommes, à l'aide de leurs ceinturons et des courroies de leur carabine, fabriquèrent une espèce de corde assez solide pour aider le domestique à remonter sur une terre plus ferme. (Page 620.)

— Oh ! rien encore... Il n'arrivera peut-être rien. Mais depuis deux jours on a remarqué autour du château et dans le village des allées et venues de gens suspects.

— Quelle sorte de gens ? A quoi a-t-on vu qu'ils étaient suspects ?

— Mais... dit Pierre embarrassé... à tout. D'abord, personne ne les connaît...

— Cela prouve que ce sont des étrangers. On n'est pas nécessairement suspect parce qu'on n'est pas né dans un endroit. A ce compte, tous les voyageurs seraient suspects.

— Hein ! fit Pierre... Qu'est-ce que des étrangers peuvent venir faire à Cauville

dans cette saison-là ? Encore si c'était l'époque des bains de mer... Il est vrai que ces gens-là ne sont pas d'un genre à prendre des bains de mer, ni peut-être d'eau douce.

Enchanté de sa plaisanterie, Pierre se mit à rire.

Cependant Lucie s'intéressait peu à peu à ce bavardage.

— Quelle espèce de gens est-ce donc ? Des bohémiens ?

— Non, mademoiselle. Ce ne sont pas des bohémiens, du moins, ils n'en ont pas l'attirail. Jean qui les a surpris dans un cabaret de Cauville dit qu'ils s'expriment comme des individus de la dernière classe du peuple.

— Ah ! fit Lucie... Ce sont des vagabonds qui passent.

Elle prononça ces mots d'un air indifférent. Des individus comme ceux dont Pierre lui parlait ne pouvaient évidemment avoir aucun point de contact avec Edouard ou M. de Selmont.

Le ton dont elle avait parlé indiquait son intention de rompre l'entretien ; mais, si elle ne voulait plus converser, lui, Pierre, n'avait pas fini.

— Ce qu'il y a de singulier, reprit-il, c'est que ces étrangers paraissent s'inquiéter beaucoup du château et de ceux qui l'habitent. Quand ils ont vu Jean, ils ont quitté l'auberge. Après leur départ, l'aubergiste a raconté qu'ils l'avaient accablé de questions sur le château...

— Il ne leur a pas répondu.

Pierre se mit à rire.

— On voit bien que mademoiselle ne connaît pas Mathieu... Il est bavard comme une pie... Il faudrait lui couper la langue pour qu'il ne parlât pas... Je suis sûr que ces vauriens connaissent aujourd'hui l'histoire de toute la famille de M. le marquis... Le nom de sa bru... celui du beau-père de M. le comte, et cætera et le reste.

Lucie ne releva pas ces propos ; mais, intérieurement, elle ne put s'empêcher de s'étonner de la curiosité de deux voyageurs qui ne paraissaient pas, par situation, avoir aucun intérêt avec les habitants du château.

— Vous voyez donc bien, mademoiselle, conclut Pierre, que ce n'est pas le moment de vous laisser aller seule dans la campagne... une mauvaise rencontre est bientôt faite.

En devisant ainsi, la jeune fille et le domestique avaient atteint le sentier escarpé par où l'on gagne le bas des falaises depuis Cauville.

A leur approche, deux hommes, qui se tenaient derrière un monticule, se soulevèrent pour les regarder.

Leur costume, chaud et propre, aurait pu figurer sur le dos d'honnêtes gens ; mais les honnêtes gens n'ont pas de physionomies comme celles que ces inconnus montrèrent.

L'un d'eux fumait la pipe ; il la retira de ses dents à l'aspect de la jeune fille et esquissa un affreux sourire.

Son compagnon, les mains dans les poches, la laissa passer en jetant sur elle des regards peu rassurants.

— Si nous retournions, proposa Pierre à demi-voix.

Lucie ne l'entendit pas. Pour échapper à cette vision répugnante, elle descendit rapidement le sentier.

— Ça doit être ces gens-là, dit le domestique lorsqu'ils furent en bas.

— Probablement, répondit la jeune fille qui ne put réprimer un frisson de dégoût.

Tout en marchant, Pierre surveillait le sommet des falaises.

— Ils nous suivent d'en haut, dit-il.

Lucie leva les yeux et constata, en effet, que les deux hommes les épiaient.

— Revenons sur nos pas, conseilla Pierre peu rassuré.

— Au contraire, nous les rencontrerions encore, fit Lucie.

Les deux hommes venaient de disparaître et il avait semblé à Lucie qu'ils avaient retourné en arrière. La pensée lui vint qu'ils allaient descendre le sentier pour les rejoindre. Elle fit part de cette crainte à Pierre qui la partagea.

Il y avait à quelques centaines de mètres un autre sentier creusé dans les falaises par où l'on pouvait remonter.

Lucie et le domestique se hâtèrent de le gagner non sans regarder derrière eux de temps à autre. Ils ne virent personne descendre sur la grève.

Ils gravirent, non sans peine, la très dure montée pour regagner le sommet des falaises. Mais, à peine Lucie y fut-elle parvenue, qu'elle laissa échapper un petit cri d'effroi.

Les deux hommes venaient de se dresser à dix pas d'elle en riant aux éclats.

— La frime a pris, dit l'un.

Aussitôt, ils marchèrent au-devant de la jeune fille et de Pierre en affectant une démarche d'hommes ivres.

— D'abord, le larbin, grogna celui des deux compagnons qui fumait.

Lucie et le domestique étaient restés immobiles pendant un instant.

Il n'en fallut pas davantage pour que les deux hommes se ruassent sur Pierre ; l'un d'eux lui passa la jambe avant qu'il eût pu faire un mouvement pour se défendre, et le second le poussa par le côté avec violence.

Le pauvre diable roula sur le rebord des falaises et disparut.

Lucie, livide, n'avait eu que le temps de reculer d'un pas.

Les bandits se retournaient vers elle, sans doute pour lui faire subir le même sort, quand l'un d'eux cria :

— La rousse !

L'autre n'eut besoin que d'un coup d'œil pour comprendre le danger.

Les deux compagnons détalèrent aussitôt, légers comme des oiseaux.

Le sommet des falaises normandes forme une suite de sinuosités, de vallonnements, que les gens du pays appellent des fonds.

La scène que nous venons de raconter s'était passée, en moins d'une minute, auprès d'un de ces vallonnements. Ce qui avait fait fuir les deux coquins, c'était la vue des canons de fusil et des képis de deux douaniers qui gravissaient lentement la pente voisine.

Lucie leur tournait le dos ; elle ne pouvait donc les apercevoir et elle ne comprit que plus tard l'heureux hasard auquel elle devait peut-être la vie.

Ce qu'elle entendit presque immédiatement, ce furent des plaintes et des cris qui venaient du précipice où Pierre avait disparu.

Elle était courageuse, avons-nous dit. Elle n'hésita pas ; elle se pencha pour se rendre compte de la situation du malheureux domestique.

Par bonheur pour lui, la falaise, en cet endroit, n'était pas à pic. Au lieu de tomber perpendiculairement sur les granits qui bordent la base des hauteurs, il avait roulé à travers des anfractuosités, formées de roches et de terre, et il avait eu la chance de s'accrocher à l'une d'elles, assez solide pour n'être pas emportée par le poids d'un homme.

— Courage, cria Lucie qui était dans l'impossibilité de venir en aide au malheureux Pierre. Courage ! je vais chercher du monde.

Pierre ne répondit que par des gémissements. Il est fort probable que la perspective d'attendre dans cette situation, une ou deux heures, ne le charmait pas, d'autant qu'il n'éprouvait qu'une confiance médiocre dans la solidité de la roche sur laquelle il se tenait à califourchon ; mais, à elle seule, Lucie eût été impuissante à le secourir.

Par bonheur, les douaniers, attirés par le bruit, coururent à la jeune fille.

Toute explication, avant le sauvetage de Pierre, était inutile. Sa situation parlait d'elle-même.

Les deux hommes, à l'aide de leurs ceinturons et des courroies de leurs carabines, fabriquèrent une espèce de corde assez solide pour aider le domestique de Cauville à remonter sur une terre plus ferme. Il en fut quitte pour quelques contusions et quelques écorchures.

— Eh bien ! eh bien ! que vous disais-je, mademoiselle ? s'écria Pierre dès qu'il se sentit en sûreté. Que pensez-vous de ces étrangers ? Il y avait un complot contre ma vie.

Les douaniers, à qui M^{lle} de Selmont raconta ce qui s'était passé, ne crurent nullement à un complot ; mais ils se gardèrent d'exprimer leur opinion devant la jeune fille. Ils se comprirent à demi-mot. Suivant eux, ce n'était pas au domestique qu'on en voulait, mais à la maîtresse, et ce n'était pas sa vie qui était en danger. Quant à Pierre, on s'en était débarrassé comme d'un témoin importun.

Quoi qu'il en fût, ils promirent de faire un rapport et d'ouvrir l'œil en faisant leur ronde.

Ils reconduisirent Lucie et Pierre jusqu'à la porte du château.

Cette aventure ne fit pas tout le bruit qu'on pourrait croire, ou du moins elle ne le fit pas immédiatement.

La gendarmerie d'Octeville, prévenue, malgré les récits singulièrement dramatisés de Pierre, n'y voulut voir qu'une aventure vulgaire et s'obstina à considérer les deux individus, signalés par le domestique de Cauville, comme deux vagabonds en état d'ivresse.

Du reste, pendant deux ou trois jours, elle eut beau battre les chemins, elle ne rencontra aucun voyageur suspect.

Son zèle, il faut bien le dire, ne trouva pas dans les affirmations de Pierre un stimulant irrésistible. Cet homme avait eu la cervelle ébranlée par son accident. Il croyait fermement qu'un attentat avait été dirigé contre sa personne, et, comme plus il l'affirmait, plus on en doutait, le résultat fut qu'on se relâcha vite de toute investigation.

Sur ces entrefaites, un deuxième événement aussi bizarre que le premier modifia les dispositions générales.

M^{me} Morin avait profité de l'incident des falaises pour faire un court sermon à Lucie sur les inconvénients des promenades à pied. Du reste, comme tout le monde, elle n'avait pas songé un instant que l'attentat, dont Pierre avait été la seule victime, pouvait viser M^{lle} de Selmont. Elle n'y avait trouvé qu'une occasion de rendre sa surveillance plus facile en supprimant les sorties avec Pierre.

Lucie n'avait pas protesté, parce que nous devons l'avouer, elle était la seule personne au château, avec la victime même, qui eût une tendance à voir dans l'action des deux bandits la conséquence d'un complot, mais d'un complot dirigé contre une autre personne que Pierre. Il lui semblait qu'elle était elle-même menacée. Mais qui donc pouvait en vouloir à sa vie? Elle n'en savait rien; sa supposition n'était pas raisonnable; aussi ne s'en ouvrit-elle à personne. Conséquence de l'effroi ressenti ou instinct de la conservation; ce qu'il y a de certain, c'est que cette supposition s'affermait dans sa pensée et la rendit prudente. Elle ne sortit plus à pied dans la campagne, et, quand elle alla prendre l'air dans le parc, elle ne s'écarta pas trop du château.

M^{me} Morin, la voyant préoccupée, lui offrit, trois jours après la chute de Pierre dans les falaises, de faire une promenade en voiture.

Après un moment d'hésitation intérieure, Lucie accepta.

La promenade dura une heure et demie.

Au moment où le ciel se remplissait, au-dessus de la mer, de rougeurs violentes, sur lesquelles la nuit, en s'approchant, faisait passer comme des fumées d'incendie, la voiture remonta vers Cauville, dans le ravin où une folle avait arrêté M^{me} Morin onze ans auparavant.

Le cocher avait ralenti l'allure de ses chevaux.

Les deux femmes rêvaient, chacune de leur côté, envahies par la mélancolie du soir.

Soudain, un coup de feu se fit entendre.

Le cocher poussa un juron énergique, et ses chevaux, enlevés d'un coup de fouet, partirent au grand trot.

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda M^{me} Morin que l'endroit ne prédisposait pas au courage.

— Je n'en sais rien, répondit Lucie un peu pâle.

Le cocher les conduisit bon train jusqu'au perron du château.

A peine descendue de voiture, M^{me} Morin interrogea cet homme.

— Que s'est-il donc passé?

— Il s'est passé qu'on a tiré sur moi, madame, répondit le cocher.

— Sur vous! s'écria M^{me} Morin plus par surprise que par doute.

— Regardez plutôt.

Et en disant ces mots, le cocher retira son chapeau et montra la trace d'une balle qui l'avait traversé de part en part.

— C'est étrange, fit la vieille dame.

— Et pas agréable, ajouta le cocher.

— Cela ne s'explique que par la maladroesse de quelque chasseur, reprit M^{me} Morin.

— Tout de même, coup sur coup, voilà Pierre qu'on pousse en bas des falaises et moi qu'on veut tuer à coups de fusil... Ça n'est pas trop rassurant.

Lucie ne plaça pas un mot dans la conversation, mais elle sentit son inquiétude s'accroître. M^{me} Morin d'ailleurs n'était pas plus tranquille.

Elles remontèrent silencieusement dans le salon où elles avaient l'habitude de se tenir; Lucie, se demandant ce que cela allait devenir; M^{me} Morin, prenant le parti de ne pas rester plus longtemps à Cauville.

M^{me} Morin trouva deux lettres à son adresse. L'une portait des timbres et des marques auxquelles il n'y avait pas à se tromper; elle venait d'un parquet. La vieille dame la tourna et la retourna avec une certaine inquiétude.

Elle l'ouvrit enfin.

C'était une invitation conçue en termes administratifs, c'est-à-dire très secs, de se trouver le surlendemain et l'après-midi dans le cabinet de M. le procureur de la République du parquet de la Seine.

— Je suis citée comme témoin, s'écria M^{me} Morin.

— Comme témoin, répéta Lucie; mais à quel propos?

— Je n'en sais rien. Il n'y a pas d'explication.

— Cette autre lettre vous éclairera peut-être.

— Vous avez raison.

M^{me} Morin ouvrit la lettre.

— Elle est d'Armande, s'écria-t-elle.

Elle la lut en donnant les marques de la plus vive surprise.

— Eh bien, madame, demanda Lucie, vous explique-t-on la cause de cette citation?

— Oui... oui... fit M^{me} Morin troublée.

— Y a-t-il indiscretion de ma part...

M^{me} Morin l'interrompit vivement.

— Je ne peux rien vous dire... je ne peux rien vous dire... Je partirai demain matin, voilà tout... Ah! mon Dieu! mon Dieu!

Lucie n'avait jamais vu M^{me} Morin si agitée, mais la surprise qu'elle éprouva fut singulièrement atténuée par la crainte de rester seule dans le château.

— Alors... vous allez me laisser ici...

— Vous ne serez pas seule, ma chère enfant. J'oubliais de vous prévenir... Je deviens folle vraiment. Armande arrive ici ce soir... Son mari vous l'envoie pour vous tenir compagnie, ou plutôt pour vous ramener. C'est une chose arrangée avec votre tuteur, paraît-il.

— Mais pourquoi ne repartirai-je pas avec vous?

— C'est impossible... Votre tuteur veut que vous alliez dans le monde. Il abandonne l'idée de vous confiner ici... Mais Armande désire passer quelques jours d'hiver à Cauville... C'est un caprice qui ne durera pas une semaine... Ainsi, vous n'avez qu'un peu de patience à avoir et vous rentrerez à Paris... Vous connaîtrez les plaisirs du monde...

— Je ne tiens pas au monde et Cauville ne me déplairait pas plus qu'un autre endroit... sans ces accidents... successifs.

— J'avoue que ça devient inquiétant... Dès qu'Armande sera instruite, elle voudra partir... De toutes les manières, vous ne resterez plus longtemps ici.

— Mais vous, madame, quelle affaire?...

— Moi... oh! ce n'est rien...

En faisant cette réponse, M^{me} Morin jeta un regard rapide sur Lucie, un de ces regards qui semblent dire: si je vous divulguais le secret, vous vous y intéresseriez singulièrement, mais vous ne saurez rien.

— Allons! reprit-elle, il faut que je donne des ordres pour l'arrivée de la comtesse de Cauville.

Lucie, restée seule, murmura:

— Que se passe-t-il encore? Il y a quelque chose; assurément, il y a quelque chose. Pourquoi M^{me} Morin part-elle? Pourquoi Armande vient-elle? Armande!... Qu'a-t-elle à faire dans ma vie?

CHAPITRE VI

Les pièges de la nuit et de la campagne.

LA route, après la fuite, — on peut bien appeler la course que prit la voiture où se trouvaient M^{me} Morin et Lucie une fuite, — la route donc, après la fuite du coupé conduit par le cocher dont le chapeau avait été percé de part en part, resta déserte et silencieuse. Dans la campagne, on n'apercevait aucune trace de personnes vivantes. Les haies, qui bordaient la chaussée, restèrent immobiles. Si quelqu'un se tenait caché dans leurs broussailles, ce quelqu'un-là ne bougea pas.

Ce fut au bout de quelques minutes qu'une tête émergea au-dessus des broussailles.

Cette tête regarda avec attention de tous les côtés, et quand l'absolue tranquillité, la parfaite solitude des champs eurent rendu toute sécurité à l'individu, dont la tête en question constituait la peu enviable propriété, il dit à demi-voix :

— Décarrons !

Immédiatement une seconde tête, aussi laide que la première, apparut et refit pour son compte une inspection aussi minutieuse des environs.

— On va donner l'éveil, dit le second individu.

— Aussi, reprit le premier, faut pas rester ici.

— Mais où aller ?

— Esbignons-nous toujours. Mais pas de gnolleries. On nous cherchera de ce côté de la route, filons de l'autre.

— La fois-ci... le conseil est bon.

Les deux hommes passèrent par-dessus la haie et traversèrent la chaussée en courant. Ils s'engagèrent ensuite à travers champs, en s'éloignant par une ligne oblique de la route.

— Où me mènes-tu ? demanda un des deux compagnons, dans lequel nos lecteurs ne seront pas trop surpris de reconnaître le sieur Joseph Grindeau, dit la Hure.

— Va toujours... On est stratéliste, répondit Luchet, dit Pindare.

— Straté... quoi ?

— Giste ! c'est du grec... As pas peur, mon vieux !

La Hure s'arrêta.

— J'aime pas marcher au hasard... Si tu me dis pas où tu me conduis, j'avance plus. T'es trop aventureux, vois-tu ? Sans moi, tu faisais un beau coup...



... Son compagnon sortit du fossé avec précaution et à demi courbé le long des talus qui bordaient la route, il s'avança sur les traces de l'intéressant Pindare et du sympathique La Hure. (Page 628.)

— Nous allons en parler du coup. Mais d'abord je vais t'expliquer. Je te mène en droite ligne au chemin de Montivilliers, à trois kilomètres, au juger. Nous reviendrons à notre auberge, à Octeville, en faisant un détour. Ça déroutera les soupçons.

La Hure trouva la raison bonne et ne répliqua pas.

— Somme toute, fit-il au bout d'un instant, c'est pas trop prudent ce que nous faisons là. Après le coup de pistolet de ce soir... le pays n'est plus sûr pour nous.

— Bah! pourquoi donc? Il y a des chasseurs par ici... Écoute.

Les hommes s'arrêtèrent, et en effet un bruit de détonation lointaine parvint jusqu'à eux.

— Un chasseur peut bien avoir tiré au moment où la voiture passait...

— Mais le cocher a fouetté ses chevaux comme un enragé... On aurait juré qu'il devinait que le coup était destiné à sa guimbarde...

— Et pourtant il n'y a eu personne d'attrapé... fit remarquer Pindare, qui ajouta sur le ton du reproche : grâce à toi qui m'a si bêtement levé le bras. Pourquoi que t'as fait ça ? Tu peux bien me le dire à présent.

La Hure haussa les épaules.

— Cette bêtise !... A la lueur du couchant, j'ai vu tout à coup une vieille dame dans la voiture... Sans moi, malheur ! tu l'escoffiais...

— C'est pas sûr.

— Je te dis que si... J'ai bien vu. Elle recevait le coup en pleine poitrine... Tu faisais de la belle ouvrage... Tu sais bien qu'on nous a recommandé de pas y toucher, à la vieille... Après une affaire pareille, la gonzesse n'aurait plus voulu abouler les neuf mille balles...

Pindare ne répondit pas. Il se sentait dans son tort. Ce que lui disait son complice était vrai. Embusqués sur le passage de la voiture, par un hasard facile à expliquer, ils n'avaient vu, lorsqu'elle était passée au départ, que Lucie penchée à la portière. Quand, au retour, le bandit, armé d'un revolver, avait fait feu, La Hure avait aperçu M^{me} Morin, et, spontanément, il avait levé le bras de son compagnon ; seulement ce qu'ils ignoraient, c'était que la balle eut percé le chapeau du cocher. Cette circonstance aurait beaucoup diminué leur aplomb s'ils l'avaient connue. Un coup de feu qui n'atteint personne, à la campagne, peut être le fait d'un chasseur et ne pas tirer à conséquence. Un coup de feu qui laisse des traces comme celui de Pindare peut éveiller des soupçons.

La Hure, naturellement prudent, se montrait toutefois plus inquiet que son associé.

— Tout ça, fit-il remarquer, c'est de la sale besogne. Le coup des falaises manqué ; le coup de la route, manqué ; nous manquons trop. Ça finira par tourner au vilain.

Pindare ne put méconnaître ce qu'il y avait de judicieux dans cette observation.

— Dam ! je ne demande pas mieux que d'en finir, répondit-il. Si tu crois que je rigole dans le pays des petzouilles... Ah ! mince ! j'aimerais mieux pincer mon pas de hareng chez Colbus.

— Et moi donc ! grogna La Hure qui buttait à chaque pas contre les mottes de terre durcies par la gelée en traversant les champs labourés et qui lâchait des jurons énergiques.

— La besogne n'est pas facile, reprit Pindare.

— Avec ça, la braise fond... Combien qu'il te reste, à toi ?

— Deux cents balles... et toi ?

— Tout au plus.

— Faut en finir et vite.

— Oui, n'importe comment... même en lâchant le morceau... Faut qu'un hasard, une rencontre dans une auberge avec le larbin que nous avons envoyé par-dessus les falaises pour nous rouscir.

— En v'là un animal qu'a trouvé moyen d'en réchapper.

— Et pis, vois-tu ? on voit trop nos figures dans ces parages... Ça peut plus durer longtemps.

— Ecoute, La Hure, es-tu un meg ?

La Hure haussa les épaules.

— Va donc ! va donc toujours !

— Et bien, faut en finir cette nuit.

— Cette nuit. Je veux bien. Mais comment ?

— Je sais pas. Nous réfléchirons.

Un assez long silence suivit cette proposition. Probablement, les deux associés faisaient appel à leur imagination pour trouver le moyen qui leur faisait défaut ; mais le résultat ne paraissait pas répondre à leurs efforts.

Enfin La Hure reprit :

— D'abord faut renoncer à ton outil. Ça fait trop de bruit.

— Mon revolver ?

— Oui, ton revolver.

— Soit ! Mais as-tu trouvé un truc pour approcher de la particulière assez près pour qu'on puisse lui parler... entre quatre-z-yeux ?

— Non, mais faut chercher.

— Cherchons.

Tout en cherchant ainsi, les deux associés regagnèrent la grande route par le chemin de Montivilliers, c'est-à-dire de l'autre côté du village d'Octeville.

A quelque distance devant eux, ils aperçurent une lumière, car la nuit était tombée complètement.

— Tiens ! c'est le cabaret du *Bon-Courrier*, fit La Hure.

— Nous nous y arrêterons pour prendre quelque chose.

— Ça va.

Ils avaient échangé ces quelques paroles au tournant de la route.

Comme il arrive fréquemment en pareil cas, surtout la nuit, ils avaient bien vu une lumière au loin ; mais ils n'avaient pas aperçu deux individus qui, en les entendant, s'étaient dissimulés dans un fossé sur le bord du chemin.

— Enfin, quoi qu'il arrive, reprit Pindare à haute voix, avec la plus complète sécurité, nous savons le nom de la particulière, le même nom que celui de l'endroit. C'est comme qui dirait la cousine de l'autre, la Selmont. Il y a des histoires de famille entre ces femmes-là... Il paraît qu'elle est la fille d'un richard !

— Je crois bien, murmura La Hure, les Pénaire, c'est des gens rudement au sac, des gros banquiers.

Tout en devisant, ils étaient passés, sans rien voir, auprès du fossé où se tenaient cachés les deux individus que nous avons signalés.

— Avez-vous entendu? murmura l'un d'eux.

— Oui, oui... Eux parler Pénaire et Selmont, répondit l'autre.

— Il faut savoir ce que c'est que ces gens-là.

— Vous rester en arrière... A deux, pas pouvoir espionner... Moi aller... moi, les suivre en sauvage...

L'autre homme ne répondit pas. Sans doute, il acquiesçait à la proposition. Son compagnon sortit du fossé avec précaution et à demi courbé le long des talus qui bordaient la route, il s'avança sur les traces de l'intéressant Pindare et du sympathique La Hure.

Ces deux personnages éprouvèrent une certaine surprise en arrivant au cabaret du *Bon-Courrier*.

Une voiture stationnait à la porte.

Ils entendirent une voix gouailleuse venir du seuil.

— Vous impatientez pas. Nous repartons dans cinq petites minutes. Le temps de laisser souffler Cocotte et de boire un coup avec le cousin Larrimé. Si le cœur vous en dit, madame, y a un verre pour vous.

Sur ces mots, l'homme, c'est-à-dire le cocher rentra dans le cabaret. Quant à la personne à laquelle ce discours était destiné, elle ne répondit pas. Les deux compagnons entendirent seulement le bruit d'un carreau qui se refermait avec une certaine violence.

Ils s'avancèrent pour voir, naturellement, et, par précaution, — ils étaient en toute circonstance gens de précaution, — ils regardèrent dans la voiture du côté de la route.

Les lanternes éclairaient l'intérieur assez vivement pour qu'on put distinguer le visage de la personne qui s'y tenait assise.

Une double exclamation sortit de la bouche de Pindare et de celle de La Hure :

— Elle !

— La comtesse de Cauville !

La voyageuse, un peu effrayée, demanda :

— Qui est là ?

— Chut ! pas si haut ! fit Pindare. C'est nous... Vous savez bien... Les hommes de l'affaire...

Si elle savait ! Elle n'hésita pas ; elle ouvrit tout à fait la portière et descendit sur la route.

— Eh bien ! leur dit-elle, vous n'en finissez donc pas ?

— C'est pas commode, déclara La Hure.

— Nous avons fait ce que nous avons pu, ajouta Pindare.

Et il raconta brièvement la tentative de la falaise et celle de la route.

— Alors vous l'avez manquée ?

— C'est-à-dire que j'ai détourné le coup. C'est pas la jeune fille qui aurait gobé la pilule, mais la vieille.

— Ciel ! s'écria la voyageuse qui frissonna des pieds à la tête.

— Que comptez-vous faire maintenant ? reprit-elle.

— Nous n'en savons rien. Nous cherchons.

— Voyez-vous, fit La Hure, il faudrait que, la nuit, nous puissions pénétrer dans le château. Nous irions jusqu'à sa chambre, et alors, ce serait de la besogne proprement faite... On disposerait un meuble avec de l'argent dedans... nous forcerions la serrure... ça sauverait les apparences...

Pindare trouva la dernière idée de son associé des plus ingénieuses.

La Hure reprit :

— Il y a derrière le parc, une petite porte qu'on pourrait laisser entr'ouverte, un soir... Nous enlèverions la serrure en nous en allant... pour les apparences. En nous faisant parvenir quelques indications... pour trouver la chambre...

Et, voyant que la voyageuse ne parlait toujours pas, il ajouta d'un air insinuant :

— Maintenant que vous allez habiter le château... ça vous serait facile.

La jeune femme cacha un moment sa figure avec ses mains.

— Qu'est-ce qu'elle a ? grommela Pindare.

— Ah ! tant pis ! fit-elle, répondant à une voix intérieure.

Et, se tournant du côté des bandits :

— Vous dites qu'il y a une petite porte dans le parc ?

— Au bout... Du côté du village.

— Qu'un de vous, un seul, aille m'y attendre demain soir, vers dix heures... Je lui donnerai tous les renseignements... Mais qu'un seul de vous s'y rende...

— Compris... pour les apparences.

— D'ailleurs, je serai armée, murmura la jeune femme entre ses dents, traduisant ainsi ses appréhensions.

— Où allez-vous en ce moment ? ajouta-t-elle à haute voix.

— Mais, dans le cabaret, boire un coup pour nous réchauffer, car il fait frisquet ce soir, dit Pindare.

— N'entrez pas là, s'écria la voyageuse. Il ne faut pas qu'on sache que nous nous sommes rencontrés.

— Tiens ! elle a raison, grogna La Hure. A demain soir.

Pendant qu'Armande remontait dans la voiture, les deux drôles continuèrent leur route vers le village.

— En v'la une rencontre ! s'écria Pindare.

— Ça simplifie tout, remarqua La Hure.

Qu'Armande, en reprenant sa place dans la voiture de louage qui la menait de

la gare du Havre au château de son beau-père, n'eut pas songé à en faire le tour, il n'y a rien là d'étonnant ; Armande complotait par occasion, avec des scélérats ce n'était pas son métier de tendre des embûches ; mais que deux coquins de profession comme MM. Luchet et Griudean n'aient pris cette précaution, ni avant, ni après leur entretien avec la jeune femme, le lecteur peut, à juste droit, s'en montrer surpris.

Et cependant, si simple qu'elle fut, ils ne la prirent pas. En pleine campagne normande, par un soir d'hiver, ils n'eurent même pas l'idée que quelqu'un pût les épier ; ils repartirent en conséquence d'un pas allègre, avec une conscience légère, Pindare sifflotant, La Hure moins maussade qu'à l'ordinaire et exprimant son ravissement en ces termes :

— Nous avons vingt-quatre heures de repos. Et que nous allons nous flanquer, une biture !

Eh bien, leur confiance était téméraire ; ils s'en seraient aperçus s'ils étaient restés trois minutes de plus, au moment où le cocher voulut bien, après avoir trinqué une dernière fois avec son cousin Larrimé, l'aubergiste du *Bon-Courrier*, remonter sur son siège et rendre un peu d'entrain à Cocotte à l'aide d'un coup de fouet. Lorsque la voiture partit, elle laissa derrière elle, comme un ballot qui serait tombé de sa caisse extérieure, un homme accroupi sur le sol.

Cet homme, peu à peu, se releva, gagna le côté de la route et revint sur ses pas.

Cet homme avait dû entendre, si non toute la conversation de M^{me} la comtesse de Cauville et des deux bandits qu'elle avait embauchés, du moins la plus grande partie des propos échangés.

Cet homme enfin, nous ne voulons pas faire languir davantage le lecteur patient qui nous suit à travers les méandres de ce long récit, cet homme c'était l'Oncle-Tom et l'individu qu'il allait retrouver dans un des fossés de la route, c'était Toni Moblot.

Comment Toni Moblot et l'Oncle-Tom, partis avec leurs maîtres pour le Havre en même temps que Pindare et la Hure n'apparaissaient-ils sur le champ de bataille que cinq jours après leur arrivée dans le pays ?

C'est une question qu'il aurait pas fallu adresser au capitaine Crenancier. La colère qu'elle lui aurait causée eût été capable de faire remonter le rhumatisme qui le clouait sur un lit d'hôtel et de l'étouffer net.

A peine arrivé au Havre, en effet, le pauvre capitaine avait été pris d'un accès de goutte si violent qu'il avait dû garder la chambre. Il y a des gens qui ne peuvent pas accepter leur situation et qui s'efforcent de paraître ce qu'ils ne sont pas ; d'autres n'acceptent pas leur âge, et, après s'être vieillies quand ils étaient jeunes, se rajeunissent quand ils deviennent vieux ; lui, Crenancier ne pouvait pas accepter sa goutte. D'abord il se refusait à l'appeler par son nom et s'obstinait à ne voir en elle qu'un rhumatisme, un simple rhumatisme ; ensuite, il soutenait toujours mor-

dicus qu'il n'en avait que pour quelques heures, que le lendemain, sacrebleu ! il voguerait comme un yacht.

Il fit perdre ainsi plusieurs jours à Robert de Selmont qui enrageait, car Crenancier s'était mis dans la tête de diriger l'expédition autour du château, tandis que Robert attendrait au Havre. Crenancier faisait remarquer judicieusement que si Robert pouvait être l'objet d'une certaine malveillance, il n'y avait aucune raison pour qu'il en fut de même de sa personne.

Mais il fallait pouvoir marcher et le rhumatisme du capitaine ne montrait aucune disposition à le lâcher.

A la fin, au bout de quatre jours, Robert annonça qu'il allait envoyer Toni Moblott à Cauville. Crenancier fit un effort pour descendre de son lit ; cet effort lui arracha quelques cris de douleur. Rouge de colère, il se recoucha en donnant l'ordre à l'Oncle-Tom d'accompagner Toni.

Robert fit quelques observations, mais peu, parce qu'il comprit vite que ce que les amis du capitaine pouvaient faire de plus sage dans son intérêt, c'était de ne pas le contrarier.

Toni et l'Oncle-Tom partirent le lendemain dans l'après-midi par la voiture d'Étretat. A deux kilomètres à peu près avant d'arriver à Octeville, ils en descendirent car il ne leur convenait pas de faire sensation en entrant dans ce village où ils comptaient commencer leur enquête sur les habitudes des hôtes du château de Cauville, situé à mi-chemin entre Octeville et Cauville même.

Ils marchaient depuis dix minutes et venait de passer entre un chemin de traverse qui mène de la route de Fécamp à Montivilliers quand un bruit de voix, avec des intonations aussi peu normandes que possible, parvint à leurs oreilles.

C'est alors que Toni se cacha avec l'Oncle-Tom dans les fossés et laissa passer les deux associés.

On sait comment le nègre les suivit. Il ne nous reste plus qu'à retourner avec lui auprès de l'ordonnance du général Robert.

— Eh bien ? demanda Toni, savez-vous quels sont les individus qui parlent de M^{lle} de Selmont et des Pénaire ?

— Grands coquins, pour sûr, répondit le nègre dont Toni crut voir rouler les yeux blancs dans l'obscurité. Scélérats, bandits, assassineurs, poursuivit-il en grinçant des dents.

— Voyons ! remettez-vous, M. l'Oncle-Tom, et racontez-moi posément ce que vous avez appris.

Mais l'Oncle-Tom n'était pas en état de se remettre aussi vite.

— Et la femme, grande coquine aussi ! s'écria-t-il.

— Quelle femme !

— La femme, dans la voiture !

— Quelle voiture ?

— La voiture devant le cabaret.

— Voilà, du moins le cabaret, fit Toni en examinant la petite lumière qu'on apercevait au loin.

— Si vous le voulez bien, mon cher camarade, ajouta-t-il, nous allons nous y rendre, à ce cabaret. Nous y boirons quelque chose pour nous réchauffer, et chemin faisant, vous me raconterez ce que vous avez appris.

— Oui, M. Toni, moi tout raconter.

L'Oncle poussa un profond soupir.

— Oh ! bien grandes canailles, tout de même, dans le monde ! dit-il en se mettant en route.

— Ça n'est pas nouveau, mais c'est exact,

— Les deux hommes, M. Toni, qui parlaient Selmont et Pénaire, ces deux hommes-là, eh bien, eux vouloir assassiner M^{lle} Lucie ?

Toni s'arrêta court.

— Allons donc ! fit-il stupéfait.

L'Oncle-Tom s'était arrêté aussi et baissait la voix instinctivement en faisant ses effrayantes confidences à son compagnon.

— Et la femme d'accord avec eux... la femme de la voiture.

— Alors il y avait une femme dans la voiture qui est passée auprès de nous tout à l'heure.

— Oui, M. Toni.

— Mais quelle est cette femme ? La connaissez-vous ?

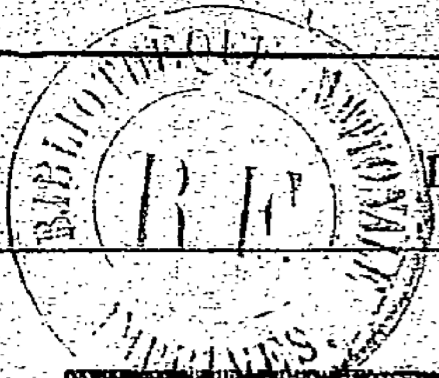
— Non... Mais femme jeune, très belle, une dame, une vrai dame, M. Toni... Mais une coquine tout de même... Elle, aller au château... Et demain, écoutez bien M. Toni, demain soir, à dix heures, la dame aller au bout du parc, ouvrir petite porte aux deux hommes, indiquer chambre M^{lle} Lucie et les hommes pénétrer dans chambre pour la tuer.

— Que me racontez-vous là ?

— Vérité, M. Toni, vérité.

Toni, machinalement, se remit en route et l'Oncle-Tom le suivit. Le brave garçon était bouleversé. Il se fit, lambeau par lambeau, raconter la conversation d'Armande et des deux scélérats et demeura convaincu du danger que courait le sœur de son maître. Mais ce qu'il ne pouvait deviner c'était le cause du complot tramé contre cette jeune fille.

— Quelle peut être cette femme ? disait-il tout haut. Jeune, belle, l'air d'une dame. Je ne vois que la femme du neveu de M. Robert qui puisse à la fois répondre à ce signalement et se rendre au château comme chez elle... Allons donc ! la comtesse de Cauville faire assassiner M^{lle} de Selmont... Je deviens fou... C'est quelque instrument, une dame de compagnie... Mais qui l'envoie ? Le marquis, tout bandit qu'il est, n'a aucun intérêt à la mort de cette pauvre demoiselle... C'est à n'y rien comprendre.



— Voyons, vieux, t'es pas gai ce soir, dit Pindare.
— Non... (Page 636.)

— Faut retourner trouver M. Robert et capitaine... Eux, très malins, eux comprendre tout de suite...

Toni ne répondit pas.

— Quant à ces deux hommes, fit-il en poursuivant le cours de ses réflexions, ce sont deux vulgaires brigands, payés sans doute pour faire cette abominable besogne... C'est singulier, il m'a semblé, quand je les ai entendus, que leurs voix remuaient quelque chose dans mes souvenirs...

— Alors, reprit le nègre, vous pas vouloir retourner au Havre, M. Toni.

— Ma foi ! M. l'Oncle-Tom, je suis en train d'y penser... Vous dites que les deux coquins iront trouver la dame derrière le parc demain à dix heures du soir ?

— Eux, convenus avec elle.

— Croyez-vous, M. l'Oncle-Tom, que nous ayons besoin d'aller chercher du monde pour venir à bout de deux hommes ?

L'Oncle-Tom se mit à rire.

— Pas besoin personne... Moi avoir bon couteau...

— Et moi,, bon revolver, ajouta Toni.

Puis, il reprit :

— Si j'avertis le général, Dieu sait le chambard qu'il va faire et peut-être, dans le hourvari, les coquins trouveront le moyen de s'évanouir. Quant au capitaine, de rage de ne pouvoir remuer, il est capable de crever.

— Mourir, rectifia l'Oncle-Tom effusqué.

— Mourir, M. l'Oncle-Tom, mourir se hâta de dire Toni avec condescendance. Je me résume. Nous n'avons besoin de prévenir personne pour faire échouer le complot de ces gens-là. A nous deux, nous ferons très bien cette besogne. Il nous suffira d'être avant eux au rendez-vous. Nous entendrons ce que la femme leur dira et nous agirons en conséquence. Qu'en pensez-vous, mon digne ami ?

L'Oncle-Tom se frottait les mains.

— Vous raison, M. Toni, tout à fait raison. Nous surprendre les canailles. Moi couper le cou à un. Moi, bien content.

— En attendant, nous allons rentrer dans ce cabaret, où, s'il est suffisamment confortable, nous resterons sans sortir jusqu'à demain dans l'après-midi. Mais, d'ici demain, dans cette maison, pas un mot...

— Moi, muet... comme pierre.

— Nous nous disrairons comme nous pourrons en attendant. Savez-vous jouer aux cartes, M. l'Oncle-Tom ?

— Moi, très bien jouer bataille.

— Eh bien, nous allons faire de fameuses parties.

CHAPITRE VII

D'anciens camarades se retrouvent.

NUIT noire.
La Hure et Pindare venaient de quitter la grande route et s'étaient engagés sur le chemin qui borde le mur du parc et qui conduit au château de Cauville. Ce mur est long d'un kilomètre et demi, et de son extrémité à l'église, il y a encore six à sept cents mètres.

Le parc et le château sont donc bien complètement isolés.

Quant au chemin, même en plein jour, même en été, il est presque toujours désert. Il est rare que les piétons qui viennent de Cauville s'en servent. Ils préfèrent prendre par les traverses, soit qu'ils se dirigent sur Etrotat, soit qu'ils se dirigent sur le Havre.

Au moment où les deux compagnons pénétrèrent sur le chemin, le vent leur apporta les tintements affaiblis de l'horloge de l'église de Cauville qui sonnait une demie.

— Dépêchons, dit La Hure. Il sera bientôt dix heures.

— Bah! nous avons le temps, répliqua Pindare.

Les deux hommes marchaient péniblement.

Le vent soufflait en tempête de la mer et les repoussait en hurlant à leurs oreilles. Sans les lueurs vagues que le mouvement désordonné des nuages, emportés par l'ouragan, laissait, par moment, tomber dans l'espace, on n'aurait pas vu à deux pas devant soi.

Au calme et au froid des jours précédents, avait succédé l'arrivée des grandes rafales de l'ouest. Des masses sombres roulaient sur le ciel, crevant à quelques lieues de la côte. Auprès de la mer, sans la violence du vent, l'air aurait paru plus doux. Mais les clameurs lointaines des vagues secouées par la tempête, le hurlement prolongé des flots qui se jetaient sur les falaises, parfois avec une telle violence qu'on aurait cru à des détonations, les sifflets lugubres de l'ouragan dans les arbres du parc formaient un concert sauvage et profondément triste.

Il y a des instants où, par ces gros temps, l'espace semble rempli de voix diverses, les unes plaintives, les autres irritées; les notes les plus discordantes se heurtent et se croisent; c'est la rumeur d'une foule misérable, agitée par un supplice mystérieux, qui gémit et sanglote, sous des fouets cruels, maniés par des bourreaux invisibles dont les cris formidables couvrent tout autre bruit pendant de courts intervalles.

— Quel fichu temps! dit La Hure à Pindare.

- Pas beau... On dirait que tes dents claquent...
- Oui. Je sais pas ce que j'ai ce soir.
- Fait pourtant moins froid qu'hier.
- Peut-être... Mais ça va pas... Dis donc, Pindare, sais-tu ce que c'est que des pressentiments, toi?
- C'est des bêtises.
- Possible!... Mais, je sais pas pourquoi cette affaire-là ne me dit rien de bon.
- V'la que tu renacles.
- Qu'est-ce qu'a dit ça! s'écria La Hure froissé. C'est le temps, voilà tout.
- Monsieur a ses nerfs?

La Hure ne répondit pas. Son compagnon ne voulait pas le comprendre, ou, s'il le comprenait, se moquait de lui. Il se tut. Mais le silence lui parut singulièrement cruel. Le misérable était dans une disposition d'esprit fort mélancolique. Tous les efforts de son compagnon pour l'en tirer avaient échoué. L'excellent repas qu'ils venaient de faire avant de quitter Octeville avait été lui-même impuissant à rendre au bandit sa cynique indifférence.

- C'est le temps, se disait-il; c'est le temps.

C'était peut-être le temps en effet. Dans tous les cas, il n'avait pas pris sur Pindare. L'alcool l'avait mis en train, et il n'était pas éloigné de trouver la nuit fort gaie. Il la trouvait du moins propice au dessein qui les guidait dans cette campagne où la tempête se livrait à un véritable sabbat.

Pour se parler, les deux associés étaient obligés de se rapprocher l'un de l'autre et de crier.

- Voyons, vieux, t'es pas gai ce soir, dit Pindare.
- Non...
- Tu sais que la princesse nous a recommandés de pas venir ensemble au rendez-vous?
- Oui... Après?
- Eh bien! choisis ton endroit pour m'attendre... C'est moi que j'irai...

Dans toute autre occasion, il y aurait eu contestation entre eux; mais La Hure n'avait pas le cœur aux querelles.

- Soit! dit-il. Vas-y. J'attendrai.

La Hure venait de distinguer dans le fossé qui séparait le mur du parc du chemin, des buissons qui pouvaient lui fournir un abri contre le vent. Il descendit avec précaution, craignant de trouver de l'eau; mais le fond du fossé était sec.

- Tu me retrouveras ici, cria-t-il en s'installant du mieux qu'il put.
- Entendu! répondit Pindare.

A quelques pas de là se trouvait l'extrémité du mur, c'est-à-dire le point où il décrivait un angle brusque et s'écartait de la route à travers des champs plantés de pommiers. Le fossé continuait le long du chemin, de telle sorte que l'on pouvait

suivre la muraille qui séparait le parc de Cauville de la campagne sans rencontrer d'autres obstacles que des broussailles épineuses, assez épaisses d'ailleurs par endroits.

Pindare avança avec précaution, non sans se heurter aux branches des buissons et sans jurer lorsque les épines effleuraient sa peau à travers l'étoffe de son pantalon.

L'ombre du mur, celle des arbres du clos qu'il traversait accroissaient l'obscurité. En même temps la violence de la tempête augmentant, le vacarme était tel, qu'il était difficile de démêler si d'autres bruits se mêlaient à ceux de la mer et du vent.

Cependant, pendant que le bandit marchait, il lui sembla entendre, inégalement espacés et inégalement retentissants, les sons de l'horloge de Cauville qui devait sonner dix heures.

— Je suis exact, pensa-t-il.

Il n'était qu'à quelques pas de la porte qu'il cherchait, ou plutôt vers laquelle il se dirigeait à coup sûr malgré les ténèbres, parce qu'il la connaissait bien. Avant leur première tentative, celle qui avait failli coûter la vie à Pierre, les deux associés avaient reconnu les lieux avec attention. Aussi Pindare n'éprouvait-il aucun doute.

La porte du parc, où la contesse de Cauville lui avait donné rendez-vous, se trouvait encadrée entre deux massifs d'arbustes et de ronces qui obligèrent Pindare à s'éloigner du mur.

Au moment même où il allait l'atteindre, il laissa échapper un ricanement. Une pensée soudaine venait d'éveiller en lui cet accès intempestif d'hilarité.

Il approcha de cette porte ; il la poussa ; elle résista légèrement ; puis elle s'ouvrit.

— C'est vous ? dit une voix.

Pindare ne vit d'abord que du noir ; mais, la brise, en s'engouffrant tout à coup par cette nouvelle ouverture, agita les vêtements de la personne qui avait parlé et le bandit distingua vaguement la silhouette d'une femme.

— C'est moi, répondit-il.

La personne qui l'attendait dut alors prononcer quelques mots, mais, au milieu du tintamarre de l'ouragan, des flots sur les falaises et des arbres qui s'entrechoquaient, Pindare n'entendit absolument rien.

— Approchez-vous, cria-t-il, et parlez plus haut. Pas de danger qu'on vous entende.

Armande, car c'était bien Armande qui était là, hésita sans doute à faire ce qu'on lui demandait ; mais ce n'était plus le moment de reculer. Elle fit un pas en avant et toucha presque le bandit qui s'était appuyé contre le mur dans l'entrebâillement de la porte.

— Où est votre compagnon ? demanda-t-elle.

— Tout près. Il m'attend.

— Dans une heure et demie vous pourrez entrer. Elle s'est plaint d'une migraine et s'est mise au lit à neuf heures. D'ailleurs je lui ai fait prendre une potion qui lui a procuré un sommeil profond. Je suis entrée dans sa chambre avant de venir ici ; je lui ai parlé. Elle ne s'est pas réveillée.

— Bon ! fit le bandit. Elle ne se réveillera plus.

Un silence suivit cette parole lugubre.

La jeune femme reprit d'une voix étranglée, mais cependant distincte.

— Quand vous serez entrés dans le parc, vous n'aurez qu'à suivre le sentier qui aboutit ici. Il vous conduira aux grandes allées qui toutes s'ouvrent sur le jardin en face du château.

— Compris !

— Trois portes donnent accès dans le château quand on y arrive par derrière ; une très large au milieu, deux plus petites de chaque côté, dans les pavillons. Toutes trois sont précédées de perrons.

— Je vous suis. Allez toujours.

— Je rentrerai par celle de gauche et je la laisserai ouverte. C'est-à-dire, je ne donnerai pas de tour de clef.

— Ça va bien.

— Dans le vestibule, où l'on pénètre par cette porte, il y a un escalier. Vous monterez au premier. La porte en face de l'escalier...

Elle se tut, comme s'il eut été au-dessus de ses forces de poursuivre.

— La porte, en face de l'escalier?... répéta le bandit avec impatience.

— Vous n'avez qu'à tourner le bouton .. C'est là.

— Ah ! très bien.

— Surtout pas de bruit... pas de cris...

— Soyez donc tranquille... Nous travaillerons proprement...

— Tâchez au moins de donner à votre passage des apparences d'effraction...

— Nous avons les outils pour ça... Mais, dites-moi, ma petite dame, avez-vous pensé à garnir un meuble de la chambre avec de l'argent... pour qu'on puisse croire que des grinchés... des simples grinchés... ont fait le coup.

— Oui, oui. J'y ai pensé. Je me suis rendue dans sa chambre ce matin pendant qu'elle y était, et j'ai placé une certaine somme dans un coffret sur une console en lui disant que son tuteur m'avait chargé de la lui remettre... Tout à l'heure, j'ai regardé... Elle n'avait pas touché à la somme.

— Quel amour de petite femme vous faites ! dit Pindare en éclatant de rire.

— Avez-vous tous les renseignements qu'il vous faut ?

— Les renseignements... oui. Mais...

— Que voulez-vous encore ?

Pindare fit un pas en avant qui le mit en contact direct avec la comtesse... Elle eut un mouvement de recul.

— Vous sauvez donc pas... fit le bandit.

— Qu'y a-t-il? Parlez.

— Je vous dis que vous êtes un amour de petite femme! s'écria Pindare avec un accent tout particulier. Et, si vous vouliez...

En même temps, avant que la jeune femme eût pu prévoir une pareille audace, le répugnant personnage la saisit à bras le corps et Armande sentit sur ses lèvres les lèvres du bandit.

— Ah! fit-elle.

Ce fut une explosion, un soulèvement de tout son être qui se fit jour dans ce cri. L'impression qu'elle éprouva fut véritablement inouïe. Le fer rouge, avec lequel on marquait jadis les condamnés, ne pouvait leur donner un sentiment plus vif de la flétrissure qui les atteignait. D'un bond, elle se dégagea de l'étreinte du misérable; mais le baiser resta sur ses lèvres, comme une trace brûlante, ignoble, indélébile. C'était pis que le contact du vice et de la misère pour une créature qui n'avait connu que les côtés exquis de l'existence, que les voluptés élégantes; c'était la prise de possession du crime par le crime, la promiscuité du mal qui joint l'assassin couronné à l'assassin du ruisseau.

Quand elle se dégagea, Pindare vit passer une lueur d'acier, une lame de poignard, un canon de revolver; il ne put s'en rendre compte.

Sans dire un mot, sans frapper, la jeune femme s'enfuit dans le parc, et le bruit même de sa fuite disparut dans celui de la tempête.

Pindare resta immobile un instant, passablement surpris.

— Peuh! fit-il à la fin. Si on peut plus rire à cette heure!

Il s'assura que la porte du parc était restée ouverte.

Puis, il ajouta :

— Qué petite biche tout de même! c'est égal, ça sent rudement bon les femmes du monde! Et maintenant allons chercher la Hure.

Et il repartit, comme il était venu, en tâtonnant pour suivre le mur.

Deux minutes s'étaient à peine écoulées depuis son départ, lorsque d'un des buissons qui bordaient la porte du parc partit un signal.

— Psitt!...

Il y avait une accalmie en ce moment.

— Moi, pouvoir me lever? répondit une voix à ce signal.

— Oui.

En même temps, deux hommes sortirent, en rampant des broussailles le long du mur, et se relevèrent.

Dès qu'il fut debout, un de ces deux hommes, à l'exemple de Pindare, s'assura de la situation où la jeune femme avait laissé la porte.

— Elle est bien ouverte, murmura-t-il.

— Eh bien, vous avoir entendu? demanda l'autre.

— A peu près. Et vous, monsieur l'Oncle-Tom?

- Moi, rien entendu. Chien de vent.
 — J'ai eu plus de chance. Ils étaient de mon côté.
 — Mais, moi, avoir bien envie donner grand coup de couteau à canaille.
 — Vous avez bien fait de vous retenir.
 — Ah ! eux pas méchants alors ? Lui pas faire mal M^{lle} Lucie ?
 — Au contraire. Toutes leurs mesures sont prises pour l'assassiner.
 — Oh ! fit l'Oncle-Tom. Et vous, monsieur Toni, dire moi avoir bien fait pas tuer bandit.

— Écoutez donc, monsieur l'Oncle-Tom. Il existe un proverbe qui dit qu'entre la coupe et les lèvres, il reste de la place pour une réflexion. Les brigands ne sont pas entrés, puisque voici la porte et qu'ils doivent passer par ici. Qui sait si, au moment de commettre leur crime, ils n'hésiteront pas ? C'est une chance qu'il faut leur laisser.

— Moi, pas comprendre très bien.

— Eh bien, je vais m'expliquer plus clairement. Si ces deux coquins passent cette porte, tant pis pour eux. Je me charge du premier qui passera ; vous, vous chargerez de l'autre.

L'Oncle-Tom dut sourire dans les ténèbres.

— Ah ! très bien, fit-il. Si eux pas venir, eux seront sauvés ; mais, si eux venir... pan ! Eux grandes canailles, monsieur Toni. Eux venir.

Puis, après avoir réfléchi un instant, le nègre reprit :

— Et la femme ?

— La femme ! répondit Toni. Eh bien, la femme ne touchera pas à M^{lle} de Selmont, puisque ce sont ces deux scélérats qui sont payés pour faire cette besogne. Il n'y a donc pas à nous en occuper... pour le moment.

— Mais vous, pas deviner qui c'est, monsieur Toni.

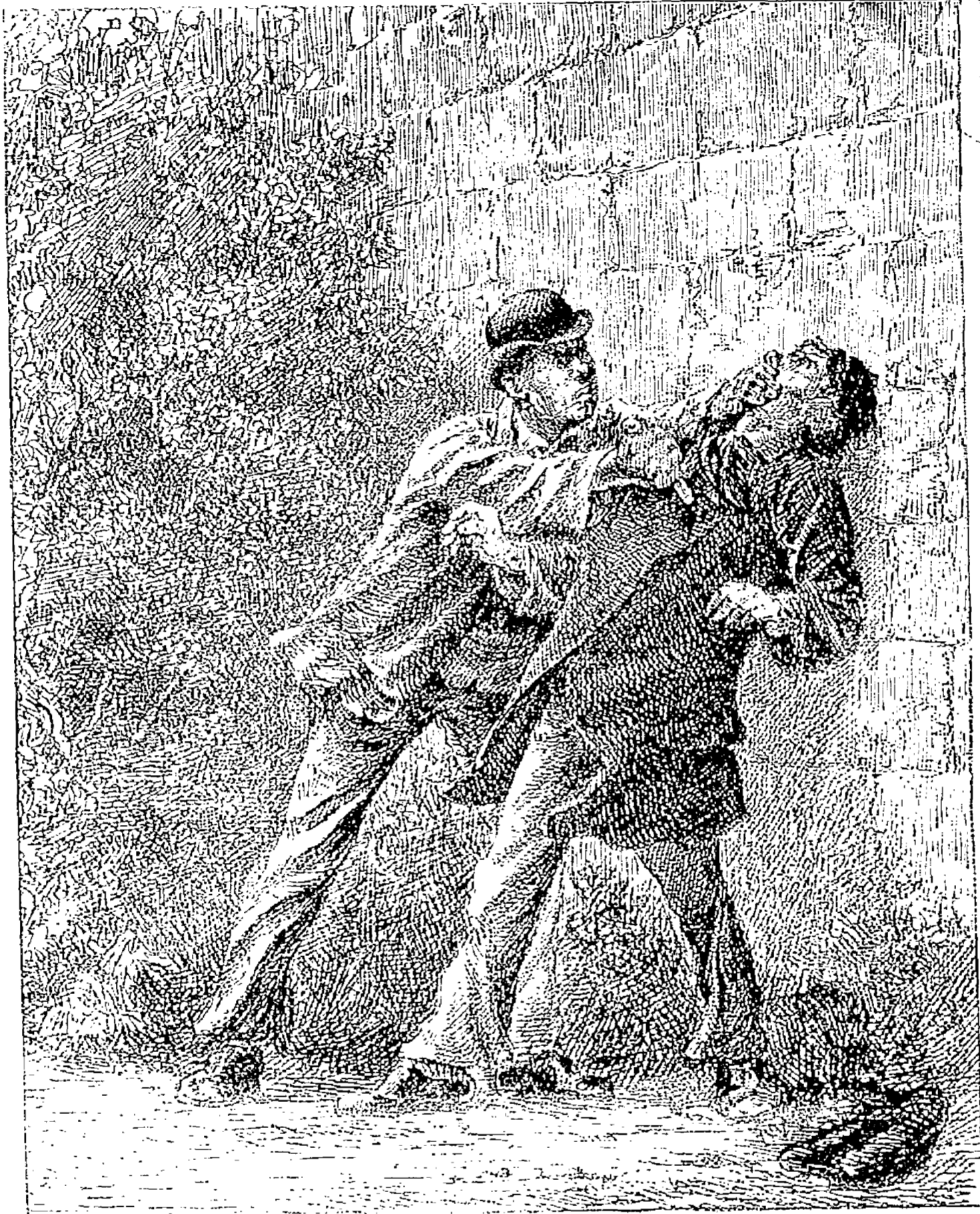
— Non, monsieur l'Oncle-Tom, non. L'idée que c'est peut-être la comtesse de Gauville ne peut pas m'entrer dans l'esprit... Mais silence ! restons à notre poste sans bouger et sans parler, le bout de chaque côté de la porte. C'est bien entendu, je me charge du premier qui entrera...

Toni entendit l'Oncle-Tom qui se frottait les mains en répondant :

— Et moi du second.

Trois longs quarts d'heure s'écoulèrent sans que les justiciers, — car c'était bien l'office de justiciers que Toni-Moblott et l'Oncle-Tom s'apprétaient à remplir, — distinguèrent aucun bruit suspect au milieu du fracas intermittent de la tempête.

Toni, bien qu'aguerri par dix ans de guerre sans merci dans les campagnes de Cuba, éprouvait une émotion où la peur n'entraînait pour rien, mais dans laquelle se mêlaient avec les doutes dont tout homme, sur le point de commettre une action excessive, doit subir l'assaut des souvenirs d'anciens compagnons de plaisir dont il ne pouvait retrouver le nom. Quant à l'Oncle-Tom, comme toutes les natures primitives, il agissait en vertu d'une logique brutale, exempte de toute incertitude.



La Hure ouvrit la bouche pour crier, mais une main énorme étouffa son exclamation et une lame lui traversa le cœur. (Page 442.)

On lui demandait de châtier des criminels et d'empêcher ainsi un meurtre abominable ; non seulement il se préparait à jouer son rôle sans hésitation, mais encore il ressentait une certaine impatience joyeuse.

Enfin, comme onze heures sonnaient au village, un bruit insolite s'éleva le long du mur, auprès des broussailles, et les deux associés parurent.

Avant d'entrer, ils s'arrêtèrent un instant.

— Écoute, dit Pindare, je t'ai jamais vu si bête. Si t'as le taf, après tout, tu peux te carapatter. Je ferai bien l'affaire à moi seul.

— C'est ça, je tirerai les marrons du feu et monsieur les tortorera.

— Dame! pisque t'oses plus.

— J'ose plus?

— Tu fais que rechigner.

— Tu verras ça, si je rechigno... Quand nous serons auprès de la Louis quinze, c'est moi qui taperai le premier.

— Ça va! je donnerai le coup de grâce. En vla une qui pourra se vanter dans l'autre monde, auprès du meg des megs, d'avoir été proprement refroidie.

Et Pindare, sur ce mot atroce, se mit à rire.

— En avant, ajouta-t-il.

Et, poussant la porte, il entra dans le parc.

Aussitôt, devant la Hure stupéfait, une ombre se détacha du mur, et suivit Pindare.

La Hure ouvrit la bouche pour crier, mais une main énorme étouffa son exclamation et une lame lui traversa le cœur.

Il tomba comme une masse en exhalant sa vie dans un soupir.

Pendant que ces faits se passaient sur le seuil même de la porte du parc, à l'intérieur, Pindare qui marchait dans l'obscurité profonde sans se douter de rien, entendant bien quelqu'un marcher derrière lui, mais croyant naturellement que c'était son associé, se sentit saisir par le bras.

— Ne vas plus loin, dit une voix qu'il ne reconnut pas.

Il tressaillit des pieds à la tête.

— Quéque t'a, la Hure? dit-il.

En même temps, tirant une boîte d'allumettes; il en frotta une et une lueur subite ayant éclairé le visage de l'individu qui le suivait, le bandit s'écria :

— Toni-Moblol!

— Luchot! riposta Toni dont les souvenirs se fixèrent.

— Comment es-tu là? demanda Pindare encore dans la stupeur d'une première surprise, en retrouvant dans de pareilles circonstances un camarade qu'il avait perdu de vue depuis dix ans.

— Malheureux! fit Toni. Tu vas commettre un crime...

— De la morale... murmura Pindare qui se remettait peu à peu.

— Fuis, misérable... Le passé te sauve.

— De quoi! dit Pindare. J'aime pas qu'on se mêle de mes affaires.

Il avait la main dans une poche de son paletot; il la tira brusquement, armée d'un revolver, et, au juger, il fit feu.

Mais, détail que Pindare ignorait, Toni possédait la faculté, sinon de voir clairement, du moins sinon beaucoup mieux que la plupart des gens dans les ténèbres.

Le mouvement de Pindare ne lui échappa pas. Il se jeta de côté ; et à peine le bandit eut-il tiré, que lui, Toni, armé également d'un revolver, tira à son tour et foudroyait son ancien camarade.

Pindare tomba mort dans le sentier.

En ce moment l'Oncle-Tom se précipitait.

— Eh bien, monsieur Toni ?

— C'est fini, répondit l'ordonnance du général Robert.

— Oh ! moi aussi fini... bien fini... M^{lle} Lucie peut dormir tranquille cette nuit.

— Maintenant en route, il faut que nous soyons rentrés au Havre avant le jour.

CHAPITRE VIII

Où le caprice de M^{me} la comtesse de Cauville pour
la campagne passe.

LA nuit parut longue à Armande. Elle la passa sans reposer un seul instant. A plusieurs reprises, elle essaya de s'endormir, mais le sommeil ne répondait pas à son appel. Elle se levait alors et marchait dans sa chambre. Elle voulut lire ; les mots glissaient devant ses yeux sans livrer leur sens à son esprit ; par moments, les lettres dansaient, se mêlaient. Elle ferma son livre avec dépit et se remit à marcher.

Son système nerveux était dans un état de tension extraordinaire et son esprit travaillait avec une rapidité et une clarté douloureuses.

Une pensée, toujours la même, la persécutait : Lucie.

Elle tendait l'oreille de temps en temps, cherchant à surprendre dans le château un bruit inaccoutumé. Mais elle n'entendait que le vacarme de la tempête au dehors, que les cris aigus du vent dans les corridors et les greniers du château.

D'ailleurs, sa chambre était séparée de celle de Lucie par toute la largeur du bâtiment. Elle occupait l'angle du pavillon de droite.

Armande, le soir même de son arrivée, s'était informée de la chambre de Lucie et s'était installée le plus loin possible de la jeune fille. Il avait fallu tout changer pour lui obéir, car M^{me} Morin avait fait préparer la chambre voisine à son intention.

Elle se rappelait la surprise que cette fantaisie avait causée à tout le monde. Il y avait du soupçon, lui semblait-il, dans le regard que sa grand'mère lui jeta alors et dans le son de sa voix quand elle lui dit :

— Quelle singulière idée !

Et le lendemain, lorsque M^{me} Morin quitta le château pour retourner à Paris, pourquoi dit-elle, avec un accent particulier en prenant congé de sa petite-fille :

— Tu ne resteras pas longtemps ici, je t'assure, tu auras bientôt assez de la campagne, du vent, du froid, de la solitude et des mauvaises rencontres.

Elle se rappelait les plus petites circonstances de son séjour au château qui n'avait guère duré plus de vingt-quatre heures et qui lui paraissait déjà long comme un mois ; elle se les rappelait et leur donnait une portée qu'elles n'avaient certainement pas eue.

Elle se croyait suspecte à tous ceux qui l'entouraient, à sa grand'mère qui ne s'était tant hâtée de partir que pour se séparer d'elle, à cette Lucie si paisible et si dédaigneuse, car la sérénité de la jeune fille n'était aux yeux d'Armando que le symptôme d'un dédain provocant ; elle se croyait suspecte même aux domestiques qui souriaient et qui chuchottaient sur son passage.

Dans le trouble de cette veillée forcée, dans la fièvre de son esprit qui dénaturait toutes ses impressions et l'assiégeait de chimères, elle en était arrivée à s'imaginer que personne n'avait ajouté foi à ce qu'elle avait conté en arrivant au château.

Tout n'en était pas faux, cependant.

Elle-même, avec l'appui de Maurice et de M^{me} Pénaire, avait insisté auprès du marquis pour qu'il fit revenir sa pupille à Paris. Ils avaient fait valoir que la fréquentation du monde vaudrait mieux pour la distraire de son caprice que l'isolement. On lui ferait comprendre que cette existence de plaisirs continuels serait la conséquence de son mariage avec son tuteur ; tandis qu'une mésalliance lui fermerait les portes de son monde.

Elle se rappelait comme elle avait prié et supplié Cauville de se laisser convaincre. D'accord avec son mari, elle proposait de prendre Lucie dans leur maison, Lucie pour laquelle elle éprouvait une affection de sœur.

Maurice n'avait pas douté de sa sincérité ; ni le marquis, non plus, puisqu'il avait cédé, mais comme sa mère l'avait regardée !

Cauville voulait écrire à M^{me} Morin de ramener sa pupille.

Armande s'y était opposée. Elle se déclara décidée à l'aller chercher. C'était une occasion de revoir le château dont elle portait le nom ; et puis, elle désirait passer quelques jours à la campagne, l'hiver, pour voir.

Maurice, pensant qu'on lui destinait une place dans la fête, fit une horrible grimace.

Mais Armande se hâta de dire qu'elle se rendrait seule là-bas. Après avoir insisté pour la forme en proposant de l'accompagner, Maurice céda.

Elle était partie le lendemain ; dans son impatience de revoir sa chère Lucie, elle ne pouvait pas attendre davantage.

Quelle hypocrisie ! Elle en rougissait, seule, pendant cette éternelle nuit, en ruminant ainsi ses souvenirs et ses remords.

Et depuis, que d'événements ! La rencontre des bandits, le nouveau complot formé avec eux, l'arrivée au château, le départ de M^{me} Morin, et cette longue journée de contrainte et de mensonges pendant laquelle, en prodiguant des caresses à cette jeune fille qu'elle allait faire assassiner, elle parlait de son désir de passer une semaine à Cauville, sans parvenir à convaincre personne. Et cette soirée ! La migraine de Lucie, le breuvage qu'elle lui avait fait boire pour alourdir son sommeil, sa visite dans la chambre de la jeune fille, sa course dans le parc noir comme l'enfer, cette porte, ce bandit, cet entretien hideux, et plus hideux que tout le reste, ce baiser...

Alors, Armande pâlisait ; elle se rendait à sa toilette, elle prenait de l'eau, des parfums ; elle se lavait, se frottait ; mais rien n'y faisait, le baiser ne la lâchait pas ; elle en gardait la sensation cuisante, l'ineffaçable flétrissure ; le baiser de cet homme de bague, de ce vil assassin, de ce voleur infâme... de l'homme qui, dans cet instant, peut-être, accomplissait un crime abominable...

— Oh ! Edouard, que tu me coûtes cher ! s'écriait Armande. Il faudra que tu l'essuies, ce baiser. Il n'y a que toi qui puisse me le faire oublier... Mais m'aimera-t-il jamais ? S'il apprend qu'elle a péri, dans ce château, pendant que j'y séjournais, n'aura-t-il pas des soupçons ? Nos précautions sont bien prises, cependant. Suis-je responsable, moi, des malfaiteurs qui courent la campagne ? Et puis... s'il ne m'aime pas, s'il n'est pas à moi, du moins il ne sera pas à elle, non plus.

Cette pensée la reconfortait, ou plutôt l'endurcissait dans sa haine et dans la volonté du crime.

Mais d'autres pensées la déchiraient cruellement, tandis qu'elle appuyait son front brûlant sur les vitres, en cherchant à voir dehors, dans le parc.

S'ils se faisaient prendre et s'ils la dénonçaient. On ne les croirait pas. Pourtant s'ils disaient tout : la porte du parc, celle du château, celle de la chambre de Lucie, toutes trois ouvertes par la main d'un complice ; et l'argent placé dans cette petite caisse sur la console, ce matin même ! Ces faits constitueraient des présomptions bien fortes. Si on l'arrêtait ; si on la jugeait ; si on la faisait comparaître sur les bancs de la cour d'assises, entre ces deux hommes.

— Oh ! oh ! oh !... faisait-elle. Je me tuerais avant.

Tout à coup, elle crut voir passer les ombres des deux hommes dans le jardin.

Un frisson secoua tous ses membres.

— Les voilà ! murmura-t-elle. Ils s'en vont. C'est fait.

Elle crut qu'elle allait tomber. Elle se jeta sur un fauteuil et se couvrit le visage de ses mains, mais elle les retira vite. Ce qu'elle voyait les yeux fermés l'effrayait trop.

Ainsi se passa la nuit, sans lui laisser un instant de répit. Elle souffrit tout ce que l'inquiétude, la crainte, le dégoût de soi-même peuvent faire souffrir à une

créature humaine. Si c'est là du remords, le remords la torturait. Mais si le remords comporte une parcelle, si légère que ce soit, de repentir; elle ne fut pas atteinte par le remords. Car, à ces voix confuses, qui, dans l'intimité de sa conscience, murmuraient : s'il n'était pas trop tard, si tu pouvais même renoncer à ton crime? Armande répondait avec énergie :

— Non !

Le jour vient tard en décembre. Les bougies achevaient de brûler dans les chandeliers, faisant éclater les bobèches de cristal, quand les lueurs livides du matin pénétrèrent dans la chambre de la jeune femme.

Elle tomba alors dans une sorte de prostration. Sa fatigue était extrême, son cerveau était épuisé. Elle sommeilla lourdement pendant une demi-heure peut-être.

Lorsqu'elle rouvrit les yeux, il faisait grand jour. Elle entendit le pas d'un domestique dans le corridor. Elle se leva et se regarda dans une glace. Elle était effrayante de pâleur; son visage l'épouvanta elle-même. Elle fit un effort. Elle répara sa toilette; elle pressa des éponges imbibées d'une eau glacée sur son front; elle arrangea ses cheveux. Elle redevint correcte; mais elle resta livide et elle constata que ses yeux avaient une expression égarée.

N'importe! elle sortit de sa chambre; seulement, au lieu de descendre au rez-de-chaussée par l'escalier voisin, elle traversa tout le château et arriva ainsi sur le palier où se trouvait la chambre de Lucie.

La porte en était fermée.

Oh! cette porte mystérieuse! Quel spectacle horrible cachait-elle? Le cadavre, rigide, devait être étendu dans le lit, la poitrine découverte, sans doute, avec des plaies béantes, et le sang devait rougir les draps.

Elle voulait voir.

Elle posa la main sur le bouton de la porte, et, un instant, elle resta raide, immobile, pétrifiée.

Elle n'eut pas le courage de remuer la main. Elle recula.

Elle regarda sa montre. Il était huit heures et demie.

Elle saisit la rampe de l'escalier et descendit deux marches.

Son plan était arrêté; elle enverrait une servante s'informer de la santé de M^{lle} de Selmont.

Elle descendit une troisième marche.

Soudain elle s'arrêta.

Un bruit étrange s'était fait derrière elle.

Elle tourna la tête.

La porte de la chambre de Lucie avait glissé sur ses gonds, et Lucie elle-même, Lucie, avec un sourire sur les lèvres, bien portante, paisible, de sa voix égale et douce, lui disait :

— Bonjour, Armande. Vous vous levez de bonne heure à la campagne.

La jeune femme ne répondit pas. Les yeux dilatés, la bouche entr'ouverte, elle regardait sans avoir la force de parler.

— Qu'avez-vous donc ? demanda Lucie.

— Rien... rien.

Ces deux mots sortirent de sa bouche comme deux râles.

Elle ne bougeait toujours pas.

Lucie, la croyant souffrante, descendit auprès d'elle et lui prit la main avec un mouvement affectueux :

— Est-ce que vous êtes indisposée ?

— Non... non... C'est-à-dire, j'ai passé une mauvaise nuit... J'ai eu des cauchemars...

Elle redevenait, peu à peu, maîtresse d'elle-même, et sa voix reprenait son intonation ordinaire.

— Vous allez boire un peu de café ; cela vous fera du bien, dit la jeune fille. Moi, je suis remise. J'ai dormi si profondément. J'ai la tête encore un peu lourde, mais le grand air dissipera ce reste de migraine.

Et légère, souriante, Lucie glissa devant Armande, descendant l'escalier, pour commander le déjeuner.

Armande la suivit, sans penser, atterrée, — et soulagée aussi !

Ce n'était pas fait ! Mais pourquoi ? Ils avaient donc reculé ! Ils n'avaient donc pas trouvé ! Que s'était-il passé ?

Armande entra dans une petite pièce contiguë à la salle à manger ; la porte de communication était ouverte. Elle entendit un bruit de voix confuses, animées, dans la chambre voisine. Elle alla regarder, machinalement.

Un groupe de domestiques, mâles et femelles, entourait Lucie, et, avec force gestes, mais sans parler haut, lui racontait un fait extraordinaire. Ces gens s'interrompaient, l'un achevant ce que l'autre avait commencé, et les femmes entremêlaient des exclamations au récit des hommes.

Voici ce qu'Armande entendit :

— Oui, mademoiselle, au bout du parc, deux cadavres...

— C'est-à-dire que l'un était dehors, et l'autre dedans...

— C'est vrai. Mais tous deux à côté de la porte du parc...

— Et la porte était ouverte...

— Sainte Vierge ! mon Dieu !

— Comment a-t-on découvert une pareille horreur ?

— Un homme du village, en menant pâturer ses bêtes, a passé le long du mur et a vu les corps...

— Et il est accouru ici aussitôt.

— Et où est-il cet homme ?

— Il est reparti avec Pierre qui a tout de suite voulu voir si ce n'étaient pas les individus qui l'ont jeté en bas des falaises.

— Pourquoi ne nous avez-vous pas prévenues, M^{me} la comtesse et moi !

— On a craint d'effrayer ces dames.

— C'est qu'il y a bien de quoi avoir peur, grand bon Dieu !

— Deux hommes, mademoiselle, pensez donc !

Armande s'approcha du groupe et demanda :

— De quels hommes parlez-vous ? Qu'est-il arrivé ?

Elle fit ces questions d'une voix si étrange et ses traits parurent si décomposés à ceux qu'elle interpellait, qu'ils demeurèrent d'abord muets de surprise.

La jeune femme s' impatienta.

— Voyons ! de quoi parlez-vous ? demanda-t-elle.

Ce fut Lucie qui répondit :

— Il paraît qu'il s'est passé une chose abominable cette nuit auprès de la porte du parc, du côté de la mer. On a trouvé, sur le sol, les corps de deux hommes assassinés.

— Deux hommes assassinés ! répéta Armande. Alors j'avais bien entendu.

Ce mot, en expliquant son émoi et sa pâleur, rendirent la parole aux domestiques.

— Oui, madame la comtesse, deux hommes assassinés à coups de couteau.

— Pardon ! il paraît que c'est à coups de pistolet...

— Puisque je te dis...

— Ne t'entête pas. C'est à coups de pistolet. Et là preuve c'est que Pierre a entendu les détonations.

Il fallut le respect que lui imposait la présence des dames pour empêcher l'autre domestique d'éclater de rire.

— Bon ! fit-il. Voilà que Pierre a entendu les coups de pistolet. Il n'est pas sourd en ce cas. Figurez-vous, madame, qu'il y a plus d'un kilomètre d'ici à la porte du parc, et avec la tempête de cette nuit, c'est tout au plus si, d'une pareille distance, on aurait pu entendre tirer le canon.

— Apportez-moi un manteau, ordonna Armande à une femme de service. Je veux aller voir.

— Vous, Armande ! s'écria Lucie.

— Sans doute.

— C'est de la folie. Vous êtes déjà souffrante ce matin. Vous vous rendrez tout à fait malade.

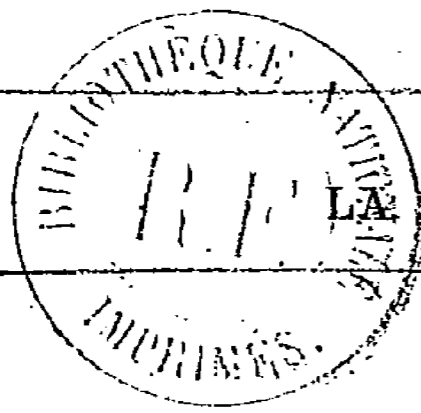
— Restez, vous, Lucie. Mais, moi, j'irai.

Armande parlait d'une voix basse, sifflante, presque rauque.

Lucie comprit qu'il serait inutile de discuter.

— Je vous accompagnerai, dit-elle ; mais assurément je ne regarderai pas cet affreux spectacle.

La jeune fille ne s'étonna pas beaucoup de cette résolution bizarre. Elle l'attribua à un caprice.



Armande s'arrêta, saisie d'horreur. (Page 650.)

Quand on eut apporté des manteaux, Armande et Lucie sortirent accompagnées des valets.

Armande marchait d'un pas précipité que Lucie avait beaucoup de peine à suivre.

Comme il arrive fréquemment le lendemain des grandes bourrasques, le temps était doux et beau ; le vent avait encore de la force, mais le soleil brillait et ses rayons dégageaient une chaleur presque printanière. Dans les gazons, quelques

fleurs d'automne contrastaient avec la verdure. Seul le parc, dépouillé de ses feuilles, conservait, sous le ciel bleu et malgré la lumière, un aspect désolé.

Armande ne se trompa pas ; elle prit bien l'allée et le sentier qui devaient la conduire à son but.

A mesure qu'elle approchait, un murmure de voix grossissait derrière les broussailles et révélait la présence d'un attroupement.

Le sentier décrivait une légère courbe.

Tout à coup Armande tressaillit et s'arrêta. Les voix venaient de plus loin, d'un rassemblement de gens du village, formé en dehors du parc. Mais dans le sentier même, un jardinier du château, un paysan et un douanier, contemplaient silencieusement le cadavre de Pindare, étendu sur le sol.

La tête reposait sur un buisson dans lequel elle était à demi engagée. La figure restait cependant très visible. Elle était hideuse. L'œil gauche, crevé, n'était plus qu'un trou sanglant ; le sang, en coulant, avait rayé obliquement le visage jusqu'à la bouche, restée ouverte. La balle qui avait tué le bandit avait dû traverser la cervelle. La main du cadavre serrait encore un revolver entre ses doigts crispés.

Armande s'arrêta, saisie d'horreur.

Quant à Lucie, en voyant les personnes qu'elle accompagnait suspendre leur marche, instinctivement elle avait reculé avant d'avoir rien aperçu.

Armande le reconnaissait bien : c'était l'homme au baiser, et, machinalement, en l'examinant, elle s'essuyait la bouche.

Mai qui l'avait tué ?

— L'autre, dit-elle, répondant à sa propre pensée.

A son aspect, les hommes s'étaient découverts respectueusement. Ils crurent qu'elle demandait où était l'autre cadavre.

— Par là, madame, s'empressa de dire le jardinier ; quand vous aurez passé la porte du parc.

Armande enjamba le corps et se dirigea vers la place indiquée.

Autour du cadavre de La Hure, une quinzaine de personnes péroraient. En tête, le maire de Cauville, qu'on était allé chercher. L'aubergiste Mathieu et Pierre lui donnaient la réplique. Ce dernier surtout ne tarissait pas.

Pour découvrir la blessure par où la vie s'était écoulée, on avait enlevé le paletot du corps. Sous la chemise ensanglantée, déchirée par la lame qui l'avait frappé, la plaie apparaissait, une plaie béante, effroyable.

Quant au visage, il exprimait une stupeur indicible.

La vue de La Hure produisit sur Armande plus de dégoût que d'horreur.

— Qui les a tués ? demanda-t-elle.

Les témoins de cette scène s'étaient écartés à son aspect, saluant et se taisant. La question de la comtesse dénoua les langues.

— On ne sait pas, madame, répondit le maire.

— Ils se seront peut-être bien tués l'un l'autre, suggéra un des plus avisés de la bande.

Ses voisins se mirent à rire.

— Ça ne paraît pas probable, déclara gravement le maire. Aucun de ces deux individus, après avoir reçu le coup qui a entraîné sa mort, n'aurait pu agir. D'un autre côté, la position des blessures et la distance qui sépare les corps écarte toute supposition de cette nature...

Le maire de Cauville, qui se trouvait être un beau parleur, sourit avec complaisance après avoir présenté ces ingénieuses observations.

Leur justesse, après tout, était évidente. Aussi, Armande, suivant sa pensée, sans prendre garde à l'incohérence de ses paroles, murmura :

— Alors, qui les a tués ?

— Ah ! dame ! c'est ce que la justice devra rechercher, déclara le maire.

— En somme, celui ou ceux qui les ont tués, n'ont pas exterminé grand chose de bon, d'après toute apparence, fit philosophiquement remarquer un douanier.

— Pour sûr ! s'écria Pierre. Car, moi, je les reconnais bien, ce sont les deux scélérats qui m'ont jeté en bas des falaises.

— En bas, grogna le douanier. Si vous étiez allé jusqu'en bas, vous ne vaudriez pas plus qu'eux aujourd'hui.

— Enfin, ce n'est pas leur faute...

— M. Pierre a raison, assura l'aubergiste Mathieu. Moi aussi je les reconnais bien. Ils sont venus boire et manger chez moi à plusieurs reprises. Ils étaient assez curieux. Ils m'en ont demandé sur le château, sur M. le marquis, sur son fils, sur sa famille... Ah ! pour sûr, ils m'en ont demandé. Et maintenant que je les vois où ils sont, mes doutes sont éclaircis... Je m'étais mêlé dès le début qu'ils voulaient tenter quelque chose contre le château...

— Ce qui ne vous a pas empêché de répondre à toutes leurs questions, remarqua le douanier qui décidément avait l'esprit caustique.

— Ah ! bien ! pour ce que ça leur a servi ! fit l'aubergiste interloqué.

— Il est certain, dit le maire, qu'ils ont été frappés au moment où ils entraient dans le parc.

— L'autre a même été tué à l'intérieur.

— Mais qui leur a ouvert la porte ? demanda un des assistants.

— Oh ! dit le maire en montrant La Hure, on a trouvé sur celui-ci un trousseau de crochets et d'instruments suspects qui laisse supposer que nous avons affaire à des voleurs de profession.

— Heureusement, ma foi ! qu'ils ont été arrêtés à temps, reprit un des domestiques du château en s'approchant, car, ce matin, j'ai trouvé le porte du pavillon de gauche fermée seulement au pêne. Ils auraient pu entrer comme chez eux.

— Les dames ont eu de la chance, murmurèrent les paysans entre eux.

— Avec tout ça, on ne sait pas qui les a arrangés comme cela, insista le douanier.

— C'est peut-être des parcs à eux, répliqua une bonne femme.

— Vous pourriez bien avoir raison, vous, la mère, fit le douanier.

La plus étonnée, c'était encore Armande. Et, dans cet étonnement, il pénétrait une pointe de crainte superstitieuse. Elle regardait l'horrible spectacle, sans dire un mot, en proie à une vague épouvante.

— Comme cette pauvre jeune dame est pâle, murmura la paysanne.

Elle ajouta tout haut :

— Vous devriez pas rester là ; c'est pas un spectacle pour vous.

— Elle a raison, s'écria le maire. Ne restez pas ici, madame. Rentrez chez vous.

Armande étendit le doigt du côté du parc.

— Mais on ne va laisser plus longtemps ce... cet homme... là-bas.

— Nous attendons les gendarmes, répondit le magistrat municipal. On est allé les chercher à Octeville. Jusqu'à ce qu'ils soient arrivés, on ne touchera à rien. Il faut qu'ils trouvent les choses dans le même état pour dresser leur procès-verbal.

Au moment même où le maire achevait de parler, l'uniforme des gendarmes apparut entre les branches noires des pommiers.

Armande, la femme du monde, connut alors une émotion nouvelle, elle qui pourtant venait d'en éprouver tant et de genres si divers, elle connut l'émotion des coupables à l'aspect de ces modestes représentants de la loi, dont la gravité officielle provoque le sourire des indifférents, mais dont l'aspect paraît infiniment moins comique à ceux que leur conscience inquiète.

— L'enquête va commencer, dit le douanier.

Les paysans ouvrirent de grands yeux, comme s'ils s'attendaient à assister à une cérémonie mystérieuse.

Armande ne put réprimer un mouvement nerveux.

Sans attendre davantage, elle s'éloigna du groupe formé autour du corps de La Hure et rentra dans le parc, où elle dut enjamber une deuxième fois le cadavre de Pindare.

A quelques pas de là, dans le sentier, la jeune femme trouva Lucie qui se promenait, toute tremblante.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venue ? lui demanda Armande presque sèchement.

— Oh ! comment avez-vous eu le courage d'aller voir de pareilles horreurs ? dit Lucie, répondant à une question par une question.

Armande lui jeta un regard sombre.

Elle était sur le point de crier :

— Ce sont ces horreurs qui vous ont sauvé la vie.

Lucie marchait devant elle, silencieusement.

Armande l'examinait, et, peu à peu, elle sentait sa haine renaître, comme un feu se rallume dès qu'on le remue.

— Qui donc a veillé sur elle ? Ce n'est pas Edouard ; il est là-bas. Ce n'est pas son frère ; nous l'aurions vu ici ce matin ? Oh ! qui que ce soit, il ne sera pas toujours là pour jouer son rôle de providence.

Et, tout en ruminant de la sorte, Armande fronçait les sourcils et une sorte de dépit crispait ses lèvres.

Lucie, qui se retourna tout à coup, fut frappée de l'expression sinistre de son visage.

— Comme elle ressemble à sa mère ! pensa-t-elle.

Et un sentiment d'invincible défiance, contre lequel, dans sa bonté et sa candeur native, elle avait lutté au point de le croire dissipé, envahit de nouveau son esprit.

Cependant, comme pour secouer des pensées importunes, elle interpella Armande.

— Est-ce que vous voulez encore rester ici ? lui demanda-t-elle.

— Oh ! non, s'écria la jeune femme, nous partons aujourd'hui ; nous partons tout de suite.

Lucie n'éleva aucune objection. Rentrer à Paris, c'était se rapprocher de lui. Peut-être Armande lut-elle cette pensée dans ses yeux ; elle eut en effet un tressaillement de colère ; mais elle se contint.

Les domestiques du château ne furent aucunement surpris de la résolution soudaine de leur maîtresse. Trois d'entre eux, qu'on avait envoyés de Paris, deux valets et une femme de chambre, ne dissimulèrent pas leur joie. Quant aux autres, joyeux de n'avoir plus rien à faire, ils ne manquèrent pas de remarquer qu'il ne se passait quelque chose d'extraordinaire dans le pays que lorsque les maîtres étaient au château.

Vers midi, une voiture chargée de malles emportait Armande et Lucie à la gare du Havre.

.....
Toni et l'Oncle-Tom rentrèrent au Havre en pleine nuit, sans avoir fait de rencontres, et leur arrivée à l'hôtel, coïncidant avec celle des voyageurs, amenés de Paris par un train de nuit, les garçons de l'établissement ne doutèrent pas qu'ils ne vissent également de Paris, où l'on avait dû les envoyer pour affaires.

Nous ne rendrons pas compte de la longue conversation qui eut lieu entre les serviteurs et les maîtres. On n'aura pas de peine à se faire une idée de la stupéfaction et de l'horreur éprouvées par Robert et le capitaine. Celui-ci approuva tout de suite la conduite de Toni et de l'Oncle-Tom. Robert parut plus alarmé, non que l'acte en lui-même éveillât ses scrupules. Il avait fait passer par les armes des hommes beaucoup plus intéressants que les deux scélérats exécutés par Toni et le nègre. Ce sont les nécessités de la guerre, auxquelles les plus éléments sont con-

traints de se soumettre. Non, Robert n'était pas accessible à une pareille sensibilité, et ce fut très cordialement qu'il serra la main des hommes qui venaient de sauver sa sœur. Mais il était inquiet des suites.

Toni calma ses inquiétudes par des raisons relatives au peu d'intérêt qu'exciterait la découverte des corps des deux bandits, et ces raisons, en effet, se trouvaient justes. Puis, il expliqua sa conduite par la crainte, en faisant un esclandre, de compromettre la nièce même de son général, c'est-à-dire la comtesse de Cauville.

— Ainsi tu crois que c'est elle qui voulait faire assassiner Lucie ?

— Ça, oui, je le crois.

— L'as-tu vue, cette furie ?

— Non, mon général. L'Oncle-Tom seul a pu la voir dans la voiture, le soir de son arrivée.

— Esct-c que tu la reconnaîtrais ? demanda Robert au nègre.

— Oh oui ! moi, jamais l'oublier.

— Eh bien, nous passerons une partie de la journée à la gare. Il est probable qu'elle reprendra le train de Paris aujourd'hui même. Il faut que je voie cette femme. Ma pauvre sœur, que je ne connais pas encore, sera peut-être avec elle. Mais dis-moi, Toni, comment expliques-tu un pareil crime ?

Toni fit un geste pour indiquer qu'il n'en savait pas plus sur ce point que son maître.

Robert agit comme il l'avait annoncé. Pendant une partie de la journée, il s'installa auprès de la gare, s'approchant de chaque voiture, examinant de près chaque femme qui se rendait au chemin de fer, passant aux yeux des gens, tantôt pour un homme de la police, tantôt pour un fou.

Enfin, vers quatre heures, une sorte de berlino s'arrêta devant la gare. Deux domestiques étaient assis derrière, sur la banquette extérieure, une servante se tenait auprès du cocher. Un des domestiques se précipita pour ouvrir la portière.

— Madame la comtesse veut-elle que j'aïlle prendre les billets ? dit-il pendant que deux jeunes femmes descendaient sur le trottoir.

Armande allait répondre lorsqu'une voix à côté d'elle dit :

— C'est elle.

Elle leva la tête vivement et se trouva en face d'un homme de trente-cinq à quarante ans, à l'air martial, de tournure distinguée, à la barbe rousse et aux yeux scrutateurs. Auprès de lui se tenaient un nègre et un autre individu d'apparence insignifiante.

Lucie regarda également de ce côté.

L'inconnu détourna aussitôt ses regards du visage d'Armando et les porta sur la jeune fille étonnée.

— Ce monsieur me rappelle mon père, dit-elle à Armande.

Armande, qui s'occupait du domestique et lui remettait de l'argent, se retourna aussitôt, mais l'inconnu s'éloignait rapidement suivi de ses deux compagnons.

— Ah! disait quelques minutes plus tard Robert à Crenancier, il m'a fallu partir. Je n'étais plus maître de moi. J'allais me jeter sur l'une des deux, soit pour embrasser ma sœur, soit pour étrangler ma nièce. La comtesse est aussi belle que méchante. Quant à ma sœur, elle a tout le charme de sa mère. C'est une créature exquisite.

Puis, il ajouta :

— Capitaine, la bataille est à Paris maintenant. J'ignore encore ce que nous aurons à faire: mais il ne faut pas perdre Lucie de vue un instant.

— Eh bien, et mon neveu? s'écria le capitaine.

— Justement, pour votre neveu aussi, il faut que nous soyons là. Je compte partir ce soir même...

— Attendez à demain matin... Je vous assure que ça va mieux.

Pour le prouver, le capitaine descendit de son lit, et fit en effet quelques pas en s'appuyant sur l'épaule de l'Oncle-Tom.

— Cela va mieux en effet, dit Robert avec satisfaction. Nous partirons demain matin. Douze heures de plus ou de moins ne changeront rien à la situation.

.

Il convient, avant de clore ce chapitre, de faire savoir au lecteur ce qu'il advint de l'enquête sur la mort de Jérôme Luchet, dit Pindare, et de Joseph Grindeau, dit la Hure.

Lecteur, il n'en advint rien du tout.

Pourtant un agent de la préfecture de police se rendit au Havre pour étudier de près ce crime mystérieux; mais ce fut lui précisément qui découragea les démarches.

Il reconnut les deux victimes; il n'en fallut pas davantage.

Quand ils surent que les défunts étaient des récidivistes de la pire espèce, juges, commissaires, gendarmes, sergents de ville et gardes champêtres s'accordèrent pour dire que leur mort était un fier débarras et ne se donnèrent pas la moindre peine pour découvrir les gaillards bien avisés qui en avaient délivré l'humanité.

Les circonstances mystérieuses qui avaient accompagné leur mort tracassèrent bien un peu l'agent de la police secrète. Mais il fut rappelé pour s'occuper d'une autre affaire; il passa celle de Pindare et de la Hure au passif de la justice légale.

Un seul homme, pendant l'enquête et même après, donnait un renseignement sérieux; il fut le seul d'ailleurs dont tout le monde se moqua constamment. C'était l'aubergiste du *Bon Courrier*, le père Larrimé. Il soutenait mordicus qu'un nègre avait dû faire le coup, parce qu'à l'époque du double meurtre un nègre avait passé vingt-quatre heures dans son établissement avec un autre individu. Mais personne, n'ayant aperçu le nègre dans le pays, tout le monde mit ce nègre sur le compte des rêves alcooliques du père Larrimé, lequel, effectivement, était un vieil ivrogne.

CHAPITRE IX

Craquements dans la maison Pénaire.

AVANT de quitter le Havre, M^{me} Morin avait envoyé une dépêche à sa fille pour la prévenir de l'heure de son arrivée.

Elle voulait avoir une explication avec Rosalie. Si elle avait poussé des exclamations en lisant la lettre d'Armande, c'est qu'elle y avait trouvé la raison de la citation arrivée en même temps. Elle n'avait pas voulu la faire connaître à Lucie, on devine pourquoi : c'était l'arrestation d'Edouard.

Edouard arrêté sous une inculpation de tentative de vol avec effraction, il était tout naturel que le parquet l'appelât pour obtenir des renseignements sur le compte de ce jeune homme.

Cette citation ne l'inquiétait donc plus.

Mais elle était indignée de la conduite de sa fille et des amis de sa fille. On savait quel intérêt elle portait à ce garçon et l'on se servait d'elle pour lui nuire, de sa maison pour lui tendre un guet-apens. C'était trop; pour le coup, la mesure était comblée.

Elle s'étonnait aussi de l'imprudence de Rosalie. Edouard, sans le soupçonner lui-même, était un mystère vivant, une énigme en chaire et en os, qu'il était imprudent de soumettre à la justice, naturellement friande de semblables mystères, naturellement portée à déchiffrer de pareilles énigmes. Rosalie devenait-elle folle ? il y avait vingt-trois ans, sans doute. Le délai de la prescription légale était dépassé. Mais est-il nécessaire que la justice frappe des coupables pour que la divulgation de leur crime les déshonore et les ruine ?

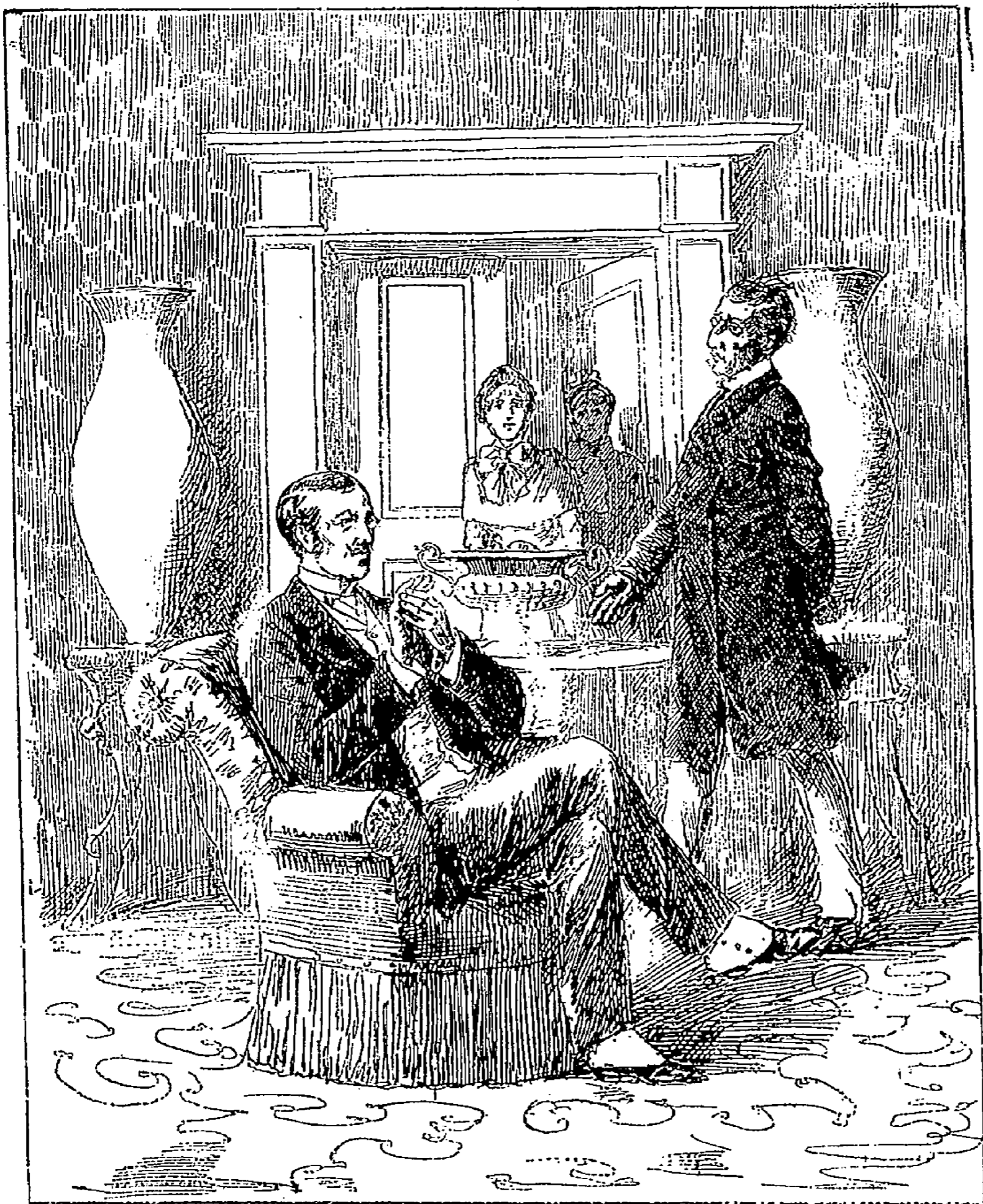
Enfin, si dépourvue de sens moral qu'elle fut, la vieille femme, entraînée sans doute par l'affection que le jeune homme lui inspirait, était révoltée de la cruauté et du cynisme de ceux qui, après avoir assassiné le père, tramaient lâchement la perte du fils.

Elle était décidée, en conséquence, à avoir une explication avec Rosalie. C'est pourquoi elle lui avait télégraphié l'heure de son arrivée, dans l'espérance qu'elle viendrait au-devant d'elle.

Elle ne se trompait pas. Rosalie l'attendait à la gare.

Après quelques mots banals de bon accueil, Rosalie, dont le visage exprimait une sombre préoccupation, demanda à sa mère.

— Lucie va bien ?



Pénaire, qui se promenait fiévreusement de long en large, s'arrêta. (Page 660.)

- Très bien.
- Il ne lui est rien arrivé.
- Rien.
- Le visage de Rosalie s'éclaircit un instant.
- Ah! tant mieux, fit-elle soulagée.
- Pourtant... reprit sa mère.
- Pourtant? répéta Rosalie, redevenue soucieuse.

— Je te raconterai cela plus tard... Qu'il te suffise de savoir qu'elle va bien... Mais, à propos, que craignais-tu donc pour elle ?

— Rien, rien, s'empressa de répondre M^{me} Pénaire.

— Toujours des mystères ! toujours des choses louches ! fit M^{me} Morin, se parlant à elle-même.

Rosalie entendit fort bien l'exclamation de sa mère, mais elle ne jugea pas à propos de la relever.

Les deux femmes gagnèrent le coupé qui les attendait dans la cour de la gare. La portière fermée, pendant qu'un domestique, muni du bulletin de la vieille dame, se rendait à la salle des bagages pour dégager sa malle, la mère et la fille purent causer à leur aise dans la voiture.

M^{me} Morin entra d'un seul coup dans le vif de la question.

— Qu'est-ce que c'est encore que cette aventure d'Edouard ? demanda-t-elle.

Rosalie tenait dans ses mains un des glands attachés à la portière et le tortillait avec rage.

— Une sottise du marquis. Ne m'en parlez pas.

— Une sottise... Qu'est-ce que cette sottise qui a fait jeter à Mazas ce malheureux garçon sous une inculpation de vol ? Explique-toi.

— Ah ! si j'avais pu prévoir !...

Quoi ? Mais quoi ? Parles donc.

— Cauville ne m'a rien dit de son projet. J'étais bien loin d'imaginer qu'il aboutirait à une pareille absurdité. Belle sottise que sa vengeance à l'italienne ! S'il m'avait prévenue, je lui aurais démontré que son plan devait fatalement échouer et nous nous serions épargnés : lui, une déception ; nous, des embarras... Mais, voilà, j'avais cru...

Elle s'arrêta, se mordant les lèvres de dépit.

— Tu avais cru... ? reprit M^{me} Morin.

— Eh bien, oui, j'avais cru qu'il se débarrasserait de son rival... définitivement... comme il convient à un homme.

M^{me} Morin poussa un cri :

— Tu croyais qu'il le tuerait.

— Oui... Oh ! pas de morale, pas de sentiment, je t'en prie, maman. Tu perdrais ton temps et tes paroles... Tu ne peux te faire une idée de la haine que je porte à cet Edouard, à cette physionomie funèbre que tout le monde trouve charmante... Pourquoi ai-je été assez folle pour m'en embarrasser ? Je n'éprouverais pas aujourd'hui une gêne, une contrainte...

— Et moi, je n'aurais pas un remords...

— Un remords, toi ! Quel remords ?

— La mère...

Rosalie se mit à rire.

— La mère de cet Edouard... Cette poupée quelconque... Tu y penses encore ?

— Enfin, je ne veux pas qu'on fasse de mal à son enfant.

— Mais je ne lui fais rien, à ce garçon... Au contraire, je travaille à présent à lui ouvrir les portes de sa prison... Seulement, si Cauville l'avait tué, tu comprends bien que je n'en serais pas responsable.

Le ton dont elle parlait était d'une telle âpreté qu'il excita la vieille dame comme une provocation.

— Et moi, je te dis, repartit-elle, que s'il était mort par suite de vos intrigues, toi et ton mari, vous pourriez payer cher... Je suis lasse de vous servir d'instrument. Prenez garde au jour où je me révolterai...

— Est-ce que vous devenez folle ? s'écria Rosalie.

Un moment de silence suivit.

Quand Rosalie reprit la parole, elle avait changé de ton. Elle était redevenue calme et parlait poliment et sérieusement.

— Nous sommes extravagantes de nous disputer ainsi, dit-elle. Personne ne menace plus la vie de ton protégé ; tout le monde, au contraire, travaille en sa faveur : mon mari, Maurice, Armande, moi-même... Il n'y a que Cauville qui s'obstine dans son ridicule projet de le faire condamner comme voleur, et il est assez sot pour croire que tu voudras bien l'y aider.

— Moi !

— Tu vas le trouver à l'hôtel. Il veut te demander de déclarer à la justice que depuis que ce jeune homme est revenu de voyage, il t'est suspect, qu'il t'a fait des demandes d'argent, que tu l'as surpris dans ta chambre, essayant d'ouvrir tes armoires... Enfin, il espère, à l'aide de ta déposition, créer un système de préventions contre lui tel que son escapade apparaisse comme une tentative de vol, en parfaite concordance avec les précédents...

— Cela n'est pas possible !

— Puisque je te le dis...

— Et tu l'as encouragé dans...

— Mais non... Je viens de te déclarer que non... Pénaire et moi, nous lui répétons que son dessein est absurde, que tu ne t'y prêteras pas, et que ce qu'il peut faire de plus sage, c'est de retirer sa plainte...

— Sa plainte... Il a déposé une plainte pour un fait qui s'est passé dans ma maison.

— Le mot n'est peut-être pas exact... Mais il est certain que c'est lui qui a dénoncé le complot, amené la police et saisi le coupable...

— Oui, il l'a blessé d'un coup de pistolet.

— Oh ! s'écria Rosalie malgré elle, s'il l'eût tué alors avec la complicité de la police, c'eût été un coup de maître.

— Et tout cela se faisait en mon nom ?

— Sans doute, il agissait comme ton mandataire. N'es-tu pas de ses amies les plus intimes ? N'as-tu pas élevé sa pupille ? Ne t'étais-tu pas retirée, au moment de l'attentat, dans son propre château ?

— C'est vrai... c'est vrai... Ce marquis est un habile scélérat.

— Tu vois bien que son projet n'était pas si déraisonnable...

Depuis un instant, la voiture courait dans la direction de l'hôtel des Pénaire. Les deux femmes avaient cessé de parler, parce que le roulement des roues sur le pavé les obligeait à élever la voix.

Cependant M^{me} Morin dit encore :

— Tu crois que M. de Cauville nous attend ?

— Il est à l'hôtel ou il va y arriver. Nous lui avons donné rendez-vous, Pénaire et moi, pour cette heure-ci. Ta dépêche nous est parvenue juste à point, d'autant plus qu'il n'y a que toi qui puisse changer ses dispositions.

C'est bien, fit M^{me} Morin.

Et elle se renferma dans un silence absolu.

La rue de Larochefoucauld n'est pas éloignée d'ailleurs de la gare Saint-Lazare; ce silence ne dura pas longtemps.

M^{me} Morin et sa fille se dirigèrent aussitôt vers un salon du premier. De l'antichambre où se tenait un valet, on entendait des éclats de voix.

— Descendez, Louis, dit Rosalie. Quand on aura besoin de vous, on sonnera. Le valet obéit.

Pour arriver au salon d'où venait ce bruit de conversation très animée, montée au ton de la querelle, il fallait traverser une pièce, dont les portes étaient garanties par des tapisseries contre la curiosité des écouteurs.

— Comme ils crient ! murmura M^{me} Pénaire.

Les deux femmes pénétrèrent dans la chambre voisine.

— Ne faites donc pas tant de bruit, fit Rosalie en entrant. Vous allez éveiller l'attention des domestiques.

Pénaire, qui se promenait fiévreusement de long en large, s'arrêta; tandis que Cauville, nonchalamment renversé dans un fauteuil, répondit de son ton impertinent en examinant le bout de ses doigts avec la plus minutieuse attraction :

— C'est votre mari, chère madame, qui mène ce sabbat.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda Rosalie.

— Il y a... il y a que la situation s'aggrave tous les jours, répondit Pénaire en faisant un effort pour se contenir, et que Cauville se refuse à le comprendre.

— Pardonnez-moi, mon cher, je le comprends fort bien.

— Alors, pourquoi ne mettez-vous pas des bornes à vos exigences ?

Cauville eut un sourire cynique.

— Mais justement parce que la situation s'aggrave... parce qu'il faut tirer ce qu'on peut de la caisse avant la dégringolade finale.

Pénaire, très pâle, écoutait, debout, auprès d'une table. Il se frappa d'un coup de poing.

— Je vous dis qu'on peut encore tout sauver; mais, pour cela, il faut conserver précieusement nos ressources.

Cauville haussa les épaules.

— De quoi s'agit-il, au juste? demanda Rosalie.

Cauville se chargea de répondre :

— De la *Banque industrielle et commerciale des Deux-Mondes*.

— Je m'en doute ; mais s'est-il donc produit un fait nouveau ?

— Oui et non, fit Cauville. C'est toujours le même système de la part de nos adversaires ; ils viennent encore de jeter notre papier par monceaux sur le marché pour nous obliger à racheter... Cela ira jusqu'à extinction de notre crédit...

— Et voilà le moment, s'écria le banquier, voilà le moment que vous choisissez pour demander cent mille francs à la caisse.

— Écoutez-donc, mon cher, si j'attends encore un mois, il ne restera peut-être même plus une caisse.

— Les choses en sont-elles là? murmura Rosalie un peu émue.

— Non, affirma Pénaire.

— Si, dit Cauville. Mais cela vous est bien égal, à vous, chère madame, votre fortune est en sûreté. Vous bénéficierez du régime dotal. Quant à la banque, elle est flambée.

— Non, répéta Pénaire avec plus d'énergie encore. J'ai foi dans le succès d'une nouvelle émission ; mais le succès tient à la décision et à la promptitude avec lesquelles nous achèterons sans balancer les anciennes actions. Voilà pourquoi c'est une véritable trahison que de m'enlever mes ressources dans ce moment-ci.

— Ah! mon cher, comme vous êtes devenu chimérique, dit Cauville.

— Je ne vous accuserai pas d'avoir changé, riposta le banquier. Vous êtes toujours le même.

— Je m'en vante, assura Cauville.

— Après tout, vous êtes mon débiteur.

— En êtes-vous sûr?

Pénaire eut l'air étonné :

— Si j'en suis sûr!

— Sans doute. Nous avons tant fait d'affaires ensemble; vous avez mêlé mon nom à tant de spéculations depuis dix ans et j'ai eu droit à tant de parts, que j'en suis à me demander si ce n'est pas moi le créancier.

— Mais ces parts, vous les avez touchées au fur et à mesure. Vous avez même touché plus qu'on ne vous devait.

— Il faudrait faire mon compte.

— Votre compte! Mais nous sommes associés en quelque sorte. Votre compte, ce serait un compte de liquidation.

— Alors, mon cher, pourquoi dites-vous que je suis votre débiteur?

Pénaire s'essuya le front et s'efforça de prendre un ton plus calme. :

— Ne nous disputons pas. Ce serait idiot...

— A la bonne heure !

— Voyons les choses froidement. Sans aucun doute, la situation est grave. Mais jusqu'à présent, à force de sacrifices, de reports et de virements, nous avons fait face à tous les assauts. Si nous parons encore ce dernier coup, je réponds du succès de la nouvelle émission. Alors nous sommes sauvés. Couverts par ce succès, nous n'attendons plus qu'on nous propose d'acheter, c'est nous qui revendrons nos anciennes actions ; car le public, un peu méfiant depuis quelques mois, n'éprouvera plus aucune crainte. Anciennes et nouvelles actions feront prime. C'est quinze, vingt millions de bénéfices... Vous le savez aussi bien que moi.

Rosalie regardait tour à tour Cauville et son mari, épiant sur leurs visages l'opinion qu'elle pouvait se faire.

Pénaire se retourna de son côté.

— Le triomphe est assuré, dit-il. Seulement, en face de la bataille que la haute banque israélite nous propose aujourd'hui, il ne faut pas hésiter. J'ai besoin de cinq millions liquidés pour les différences. Quant à la couverture, je n'en suis pas embarrassé. Si l'on sait sur la place que j'ai payé mes différences sans négocier le chiffon de papier, ce sera un triomphe. Rosalie, signez-moi un chèque qui me permette de retirer d'ici à demain les deux millions déposés en votre nom à la Banque de France ; je vous en rendrai quatre dans un mois...

Rosalie regarda Cauville.

Le marquis sifflota :

— C'est un beau rêve, chantonna-t-il.

Un changement immédiat s'opéra dans la physionomie de M^{me} Pénaire.

— Je ne permettrai pas qu'on touche à ma fortune personnelle, déclara-t-elle avec dureté.

Le banquier grinça des dents et fit quelques tours de salon sans parler. Un silence effrayant régna dans cette pièce.

— Ah ! malheur à tous si je succombais ! rugit tout à coup Pénaire. Vous ne comprenez donc pas. C'est votre ruine, à vous Cauville, c'est la ruine de votre fils et la ruine de notre fille, Rosalie.

— Mon fils aura Cauville, dit le marquis.

— Ma fille aura ma fortune, ajouta Rosalie.

Pénaire les regarda l'un et l'autre d'un air égaré et tomba dans un fauteuil.

— Et moi, moi, je ne leur laisserai donc rien, murmura-t-il.

Personne ne releva ce dernier mot. La douleur du banquier gênait sa femme et le marquis, mais elle ne les touchait pas.

La situation était bien telle que le dialogue qui précède l'a établi. Rosalie avait mis sa fortune à l'abri des spéculations démesurées de son mari. Quant à Cauville, en mariant son fils à la fille des Pénaire, il avait fait don de sa propriété à Maurice, en s'en réservant l'usufruit, moyennant que Pénaire avait éteint les hypothèques qu'il possédait sur le domaine et qui en absorbaient la valeur. Par le

fait, il avait fourni l'apport de son gendre en même temps que la dot de sa fille, mais Armande était comtesse. Depuis ce mariage, le marquis n'était plus pour le banquier qu'un associé, exigeant et retors, qui ne se faisait aucun scrupule de puiser dans la caisse, sans même se donner la peine de dissimuler son incrédulité, quant aux résultats de la campagne insensés que la *Banque industrielle et commerciale des Deux-Mondes* avait entreprise contre la haute finance.

Cauville l'avait dit à plusieurs reprises à Rosalie :

— Vous avez été sage de conserver vos propriétés et de faire votre magot, car votre mari est emballé... C'est un homme flambé.

Pendant toute la scène que nous venons de rapporter, il est un personnage auquel personne n'avait prêté attention. Nous voulons parler de M^{me} Morin.

Elle s'était mise à l'écart et restait immobile, écoutant sans dire un mot. On la traitait comme un meuble de famille, d'un usage commode et peu encombrant.

Machinalement, le marquis tourna les yeux de son côté.

— Au fait, dit-il, nous ne sommes pas venus ici pour parler d'affaires de banque. La présence de M^{me} Morin doit nous rappeler que nous avons un autre sujet à traiter.

Pénaire, plongé dans des réflexions douloureuses, ne bougea pas ; mais Rosalie releva l'invite du marquis.

— Voici ma mère, répondit-elle. Expliquez-lui ce que vous attendez d'elle.

Cauville se tourna du côté de la vieille dame.

— Je désirais vous parler relativement à ce mauvais drôle, à cet Edouard qui s'est permis de lever les yeux sur M^{lle} de Selmont.

— Eh bien ?

— Eh bien, vous devez comprendre, madame, que je tiens à m'en débarrasser d'une manière définitive. Je l'ai surpris au moment où il franchissait le mur de votre maison et je l'ai fait arrêter.

— Vous avez même tiré un coup de pistolet sur lui.

Sans doute ; il résistait. Mais le coquin a la vie dure, car il en est réchappé. Je n'en suis pas plus désolé, d'ailleurs. Je ne tenais pas essentiellement à le tuer ; et sur ce point, je constate avec regret que M^{me} Pénaire n'est pas du même avis que moi. Ce que je voulais, ce que je veux encore, c'est qu'il ne puisse plus nuire. Si je le fais condamner comme voleur de grands chemins à cinq ou dix ans de bagne, cela me suffira amplement. Avant tout, il importe qu'il ne se retrouve plus sur le chemin de M^{lle} de Selmont, et que celle-ci, en apprenant ce que vaut l'individu, conçoive pour lui un dégoût profond. Vous me comprenez, n'est-ce pas, M^{me} Morin ?

— Oui, monsieur...

Cauville sourit d'un air satisfait.

— Alors, cela va tout seul... Il ne faut, pour que j'atteigne mon but, qu'un peu de complaisance de votre part... Mais, chose bizarre, M. et M^{me} Pénaire, qui ne

paraissent pas entretenir pour ce monsieur... sans nom, — car, Edouard n'est pas un nom, — des sentiments plus affectueux que moi-même, élèvent contre mon projet des objections très vives... Ils prétendent, par exemple, que vous vous refuserez à me rendre le service que j'attends de vous.

— Monsieur...

Cauville fit un geste brusque qu'il accompagna d'un sourire aimable :

— Ne m'interrompez pas, dit-il. Je comprends à merveille que le service que je vous demande ne vous plaise qu'à demi... Il est toujours... désagréable... d'affirmer des faits dont on n'est pas absolument sûrs et de raconter des incidents dont on n'a gardé qu'un souvenir assez vague... Ainsi, vous ne vous rappelez peut-être pas que cet Edouard avait des tendances à fourrager vos tiroirs ? Non?... Très bien, très bien ! Cela vous reviendra... Laissez-moi achever... Je comprends très bien encore que vous hésitez à me rendre un service de ce genre, à moi, un étranger, et que vous vous souciez fort peu de mon mariage avec ma pupille... Tout cela est trop juste. Mais s'il ne s'agit pas de moi, s'il s'agit de la fortune de notre petite-fille, si mon mariage avec M^{lle} de Selmont doit lui assurer, ainsi qu'à ses enfants, une situation superbe dans l'avenir... J'ose espérer que M^{me} Morin réfléchira et qu'elle trouvera que la considération de ce vagabond est une bien petite considération en regard de celle que je viens de faire valoir.

— Est-ce que vous avez dit tout ? demanda M^{me} Morin en fixant ses yeux durs sur le visage grimaçant de Cauville.

Pour échapper à ce regard, Cauville leva la tête vers le plafond.

— Oui, ma chère dame, j'ai tout dit, déclara-t-il.

Et il ajouta avec son imperturbable effronterie :

— Du moins, il ne me reste plus qu'à vous dicter votre rôle, qu'à vous souffler les dépositions que vous aurez à faire devant le juge d'instruction et au besoin devant la cour d'assises.

— Vous n'aurez pas cette peine, reprit M^{me} Morin.

— Pourquoi donc ?

— Parce que je refuse de me prêter à une pareille comédie.

— Vous refusez ?

— Absolument.

— Ce n'est pas sérieux ?

— C'est très sérieux. Il ne me convient pas de jouer le rôle de faux témoin ; il ne me convient pas de perdre l'enfant que j'ai élevé.

Cauville se mordit les lèvres :

— Je vous l'avais bien dit, murmura M^{me} Pénaire.

— Bah ! c'est vous qui avez inspiré M^{me} votre mère. Je ne comprends vraiment pas pourquoi vous vous opposez avec cet acharnement à la comparution en justice de ce garçon, vous et Pénaire.

Le banquier tressaillit, comme s'il s'éveillait en sursaut.



Mais quand il fut seul, le banquier étendit le poing vers la porte, et se dit avec un accent qui aurait probablement donné à réfléchir à sa femme et à son associé. (Page 668.)

— De quoi parlez-vous? demanda-t-il.

— Hé! de cet individu... de cet Edouard...

— Il faut à tout prix... à tout prix... le faire sortir de prison.

Pénaire prononça ces mots avec une singulière animation.

— Morbleu! fit Cauville en frappant sur le bras de son fauteuil. Quel lien vous attache donc à ce garçon, que vous vous y intéressiez si vivement?

— Je vous assure qu'il ne m'intéresse en aucune façon, déclara Rosalie.

Cauville éclata de rire :

— Je le crois bien. Vous m'avez assez vivement reproché de ne pas l'avoir tué; vous avez assez raillé ma vengeance à l'italienne. Pourtant j'y tiens, moi, à ma vengeance. Je ne serais pas fâché qu'un pareil drôle sût ce qu'il en coûte pour aller chasser sur mes terres. Jadis, nous pendions les braconniers. Je suis plein d'humanité; je me contenterai d'envoyer le mien aux galères. Mais pourquoi, vous qui haïssez si fort cet homme, ne voulez-vous pas vous prêter à ma fantaisie, voilà ce que je ne parviens pas à m'expliquer ?

— Mais ce n'est pas moi, c'est ma mère.

— Votre mère...

— Elle est là, devant vous. Parlez-lui. Interrogez-la.

Cauville fit claquer ses doigts :

— Baste ! vous avez fait la leçon à la bonne dame.

— Non, monsieur, on ne m'a pas fait la leçon, comme vous dites, avec si peu de civilité.

— Ne vous fâchez pas, madame. Je retire le mot.

— J'aime Edouard. Je l'ai élevé. Je l'aime comme mon fils. J'ai pu me prêter à vos desseins lorsqu'il s'agissait seulement de le séparer de votre pupille. Mais si j'avais pu prévoir l'infâme guet-apens que vous lui avez tendu, j'aurais plutôt protégé la fuite avec lui, je les aurais plutôt mariés moi-même.

Cauville ricana :

— Sans maire, ni curé.

Il eut tort de provoquer la vieille dame ; il heurtait un point peu sensible, ou du moins peu défendu par les scrupules.

— Sans maire, ni curé, au besoin, répéta-t-elle. Croyez-vous donc que je me soucie de la mijaurée que vous m'avez mis sur les bras ? Croyez-vous que vos titres, vos de, toutes vos grimaces de noblesse m'en imposent ?

— Maman, je t'en prie... fit Rosalie.

— Laisse-moi parler. Puisque monsieur suppose que je répète une leçon apprise par cœur, laisse-moi lui démontrer que je n'ai point besoin qu'on me fasse la leçon, que je sais ce que je veux et que je ne suis pas embarrassée pour le dire.

— Cela se voit, du reste, grogna Cauville.

— Je n'ai connu la vérité qu'hier, reprit M^{mo} Morin en recevant une citation pour demain. Je vais partir aussitôt et je ne regrette qu'une chose, c'est de ne pas pouvoir me rendre chez le juge d'instruction tout de suite. Il apprendrait de moi qu'Edouard a été victime d'un lâche complot, que c'est le plus loyal garçon du monde...

— Là ! là ! M^{mo} Morin, ne vous échauffez pas tant; vous allez attraper la migraine.

Cauville raillait; mais ses railleries ne parvenaient pas à cacher le dépit qu'il

éprouvait. Son plan s'écroulait comme un château de cartes ; sa vengeance lui échappait.

— Aussi c'est votre dernier mot ? reprit-il.

— Eh, monsieur, s'écria le banquier intervenant brusquement dans le débat, si M^{me} Morin avait fait un autre accueil à vos propositions, je n'aurais pas laissé votre projet s'accomplir. Il ne me plaît pas que le jeune homme comparaisse devant la justice...

— Je m'en aperçois bien, dit le marquis de sa voix mordante. C'est même ce qui me frappe. Le jeune homme, en lui-même, vous intéresse peu ; mais vous semblez craindre des révélations... ou tout au moins une curiosité de la part des magistrats...

— Que voulez-vous insinuer ?

— Je n'insinue pas : je dis.

En prononçant ces paroles, Cauville regardait Rosalie devenue pâle, et le banquier dont les lèvres blêmes tremblaient.

— Moi aussi, reprit Pénaire, je connais des gens qui n'aimeraient pas voir la justice se mêler de leurs affaires. Vous-même, monsieur, vous goûteriez peu une enquête sérieusement faite sur les circonstances qui ont accompagné la mort de M^{me} la marquise de Cauville.

Le marquis se leva furieux :

— Pénaire ! s'écria-t-il.

— Cauville ! riposta le banquier.

Les deux hommes se regardèrent un instant avec des yeux étincelants.

Cauville reprit son sang-froid le premier :

— La baisse de vos actions vous brouille la cervelle, mon cher, dit-il.

Puis, d'un air indifférent, il ajouta :

— Allons ! puisque tout conspire en faveur de M. Edouard... Edouard Machin... Chose... je me range du côté du plus fort. Je ne m'opposerai plus à sa mise en liberté... Je dirai même que j'ai été trompé par des apparences... Quant à vous, madame Morin ; je suppose que vous n'avez pas le mauvais goût de parler de guet-apens...

— Vous entendez, maman ? fit Rosalie, qui paraissait mal à l'aise et qui s'était gardée de prendre parti dans la querelle entre son mari et le marquis.

M^{me} Morin fit un signe affirmatif.

Cauville prit son chapeau :

— Sans rancune... dit-il en tendant le bout du doigt à Pénaire.

Pénaire ne bougea pas.

Cauville sourit :

— Je vais toucher les cent mille francs, dit-il après avoir salué familièrement Rosalie.

Quant à M^{me} Morin, il n'avait même plus l'air de soupçonner son existence.

Puis, il sortit heureux d'avoir décoché la flèche du Parthe.

Rosalie se tourna alors vers son mari :

— Est-ce que vous perdez la raison ? lui dit-elle durement.

Il ne répondit rien et la laissa, sans faire un mouvement, se retirer avec sa mère.

Mais quand il fut seul, le banquier étendit le poing vers la porte et dit avec un accent qui aurait probablement donné à réfléchir à sa femme et à son associé :

— Prenez garde !... Si j'échoue, je vous écraserai tous les deux.

CHAPITRE X

Toni trouve une bonne place.

L existait en 1881, — depuis l'établissement a changé de place et l'ancien propriétaire s'est retiré, — à quelques pas de la rue de la Boétie, dans l'avenue Percier, un marchand de vins liquoriste, dont la clientèle était composée de domestiques de maisons bourgeoises.

Cet établissement se composait de deux pièces, ou plutôt on avait fait deux pièces de la même boutique en y installant une cloison. Dans l'une se trouvait le comptoir, sur lequel garçons d'écurie et laquais venaient vider un verre de vin blanc et jouer une partie de tourniquet, à la hâte, entre deux pansages ; l'autre était transformée en café où « ces messieurs de maison » quand ils avaient quelques heures s'enfermaient pour jouer une partie de piquet et quelquefois même pour tailler un bac, à l'exemple de leurs maîtres.

Il était rare qu'un passant s'égarât chez ce marchand de vins, plus rare encore que des ouvriers s'y arrêtassent. La blouse et le gilet à manches, rayé de rouge et de jaune, ne frayaient pas volontiers ensemble ; ils n'ont ni la même manière de voir, ni la même manière de sentir, bien qu'après tout ceux qui revêtent l'un et l'autre aient les mêmes goûts et goûtent des plaisirs identiques dans des établissements exactement pareils.

Le marchand de vins de l'avenue Percier jouissait parmi les gens de maison d'une sorte de notoriété. Ceux qui le fréquentaient avaient des prétentions ; ils se considéraient comme la fleur du panier des valets de chambre, cochers, laquais, coureurs et grooms du quartier Saint-Honoré. En été, à l'époque où les maîtres sont aux eaux ou à la campagne, il fallait voir l'air conquérant des désertants

étalant des complets tout battants neufs, la rose à la boutonnière, à la porte de l'établissement. Malheur aux femmes de chambre de passage. Ils les assassinaient de leurs œillades. Les bourgeoises auraient flambé s'ils avaient laissé tomber sur elles le feu de leurs regards. Mais ces muscadins d'antichambre dédaignent les bourgeoises et méprisent les bourgeois. Ils forment une caste, qui, si on veut bien les en croire, mêle son sang parfois à la caste placée immédiatement au-dessus de la leur, celle de leurs maîtres, avec laquelle ils sont en continuelle communication, — par l'escalier de service.

C'est tout un monde qui a ses préjugés et ses partis, reflet plus ou moins fidèle des préjugés et des passions des gens riches. Il se compose, comme celui des maîtres, de deux éléments distincts : la race et la fortune. Il y a les domestiques de race, les meilleurs, les mieux stylés, accoutumés à servir de père en fils et s'enorgueillissant. Comme les dieux, ces domestiques-là s'en vont de France. Au contraire, cette race est florissante en Angleterre et en Allemagne. Et puis il y a les domestiques de vocation et de hasard, c'est-à-dire les parvenus. Comme dans le monde !

Quelle belle étude on pourrait faire sur la vocation du service. Lorsque rien ne gênera plus l'attraction naturelle dans la société, combien verra-t-on d'hommes quitter la magistrature, l'armée, la presse et vingt autres carrières pour se précipiter aux portières et se tenir derrière les convives, attentifs à leurs moindres gestes ? Un des grands vices de notre société, c'est l'oppression qu'elle fait peser sur les intérêts des hommes, déplaçant ainsi les vocations et remplissant les administrations de l'État, les régiments, la littérature, les arts et la science de sujets nés pour cirer les bottes et faire les commissions.

On ne peut nier que la plupart des habitués du marchand de vins de l'avenue Percier ne portent la livrée avec une aisance admirable et même avec une grâce humiliante pour leurs maîtres. Ceux-ci, depuis qu'ils ont fait venir la mode de s'habiller comme leurs domestiques, s'épuisent en vains efforts pour avoir le même cachet que Baptiste. En revanche, quand Baptiste quitte la culotte courte, les escarpins ou les bottes, l'habit à la française et le gilet à la financière, pour revêtir le complet de M. Godchau ou l'honnête paletot noir confectionné par le tailleur du coin, il trahit sa profession par des raideurs qui ne s'harmonisent qu'avec l'uniforme.

Le comptoir de l'avenue Percier est un excellent poste pour faire les observations. D'un bout à l'autre de l'année, on y voit passer les gens de maison sous tous les aspects, dans toutes les tenues, grande et petite, en veste et en tunique, en bas de soie et en pantalon à liséré, sous le chapeau à cocarde et sous la casquette vernie. Que d'histoires on entend ! que de gros rires ! que d'allusions ! que de confidences coupées par un coup de coude ! que de potains ! quelle desserte de scandale et de médisances !

Les domestiques du comte Maurice de Cauville fréquentaient naturellement cet

établissement. Ils y avaient même le verbe haut, étant de noblesse; tandis que leurs collègues n'étaient en général que de finance ou d'administration. Ils étaient trois : un valet de chambre en titre, M. Pierre, que M^{me} la comtesse avait prêté à son beau-père pour en faire le garde du corps de Lucie au château, un cocher et un garçon d'écurie, qui montait sur le siège avec le cocher pour ouvrir les portières.

Le cocher, le domestique et le valet de chambre, M. Pierre, étaient en rivalité, à cause de leurs fonctions d'abord et d'une soubrette ensuite. Mais M. Pierre, honoré d'une mission de confiance, tenait ou semblait tenir la corde. Du moins, il avait agi en conséquence dès son retour de Normandie. Cependant, les deux rivaux ne s'en rencontraient pas moins chez le marchand de vins quand leur service leur laissait quelque loisir.

M. Pierre en avait long à raconter.

N'oublions pas qu'il avait failli périr victime d'un attentat dans les falaises.

Le jour même de son retour, il régala ses amis de l'histoire, non seulement sans omettre aucun détail, mais en l'agrémentant de circonstances nouvelles. Le fait d'avoir failli périr victime d'un complot avait considérablement grandi M. Pierre dans l'estime de ses collègues.

Aussi, le lendemain, profitant de la présence d'un camarade qui ne s'était pas trouvé présent la veille à l'audition de son récit, M. Pierre le refit avec une inépuisable complaisance.

Son rival, M. Dominique, assistait à la conférence. On peut bien donner ce nom au discours de M. Pierre, qui profitait de la circonstance pour communiquer à l'assemblée ses impressions sur le pays, les habitants et leurs mœurs.

Le cocher ne se gênait pas pour interrompre son camarade de temps en temps, en jetant à la traverse une remarque moqueuse, une parole de doute ou un claquement de langue significatif.

M. Pierre ne goûtait pas ses interruptions, et, pour s'en venger, il reprenait imperturbablement le passage de sa narration coupé par les interruptions de M. Dominique.

Au nombre des personnes qu'elles divertissaient, comme si M. Pierre eût été leur ennemi particulier, il importe de noter un inconnu qui avait fait son apparition dans l'établissement la veille au soir pour la première fois. Il était revenu le matin même, s'y était fait servir à déjeuner et n'en démarrant plus, comme le remarqua la femme du marchand de vins, assise au comptoir.

Chaque fois que M. Dominique lâchait un lazzi, l'inconnu éclatait de rire, et lorsque M. Dominique laissait couler sans objection l'éloquence de M. Pierre, l'inconnu paraissait l'encourager par ses clins d'yeux et ses mouvements d'épaules à reprendre les hostilités.

— Et allez-y donc, semblait-il dire.

Cet inconnu d'ailleurs avait fort bonne tournure. Il était mis très décentement. Son pantalon gros bleu, à liséré jaune, sa redingote marron, sa casquette de toile

cirée, raide comme une casquette d'officier prussien, dénotaient qu'il avait servi dans une maison où la tenue était correcte. Avec cela, sous la visière de sa casquette, il montrait une figure ronde et malicieuse, tout à fait plaisante, et il fumait un cigare, sérieux, avec le laisser aller d'un homme habitué aux bonnes choses et aux grandes manières.

M. Pierre, cependant, insistait sur la perversité des scélérats qui en voulaient à sa vie, et sur la justice divine qui les avait frappés au moment peut-être où ils pénétraient dans le château de Cauville pour l'assassiner.

— Pour vous assassiner ! s'écria M. Dominique.

— Mais oui, monsieur, pour m'assassiner ! affirma M. Pierre rouge de fureur.

— Ah ! ouin !

— Il n'y a pas d'ah ouin ! Et pourquoi, monsieur, selon vous, qui êtes si futé, auraient-ils tenté d'entrer dans le château ?

— Pour voler, parbleu !

— Oui, mais alors, comment expliquez-vous qu'ils m'aient précipité en bas des falaises quand j'accompagnais mademoiselle à la promenade ?

M. Dominique tourna le dos à M. Pierre et dit en s'adressant à quelques-uns de ses collègues, tout en guignant l'inconnu du coin de l'œil :

— Il nous assomme comme ça toute la journée et fait ses embarras. Il n'était pas encore arrivé qu'il racontait ses histoires à monsieur. Ça donne sur les nerfs à madame qui n'est pas trop commode. Je vous demande un peu : M. Pierre, objet de conspirations comme un empereur... C'est une victime des anarchistes.

L'inconnu trouva probablement la plaisanterie excellente, car il éclata d'un bruyant éclat de rire, auquel M. Dominique prit part. L'exemple est contagieux. Toutes les personnes présentes firent chorus et M. Pierre sortit positivement indigné.

Le lendemain, l'inconnu était à son poste avant l'arrivée d'aucun client. Il s'était installé dans le café, près de la porte de communication, de manière à pouvoir surveiller les deux parties de l'établissement à la fois.

Une des premières personnes qui se présentèrent pour tuer le ver, ce fut M. Pierre, il avait la figure longue d'une aune.

Le marchand de vins lui en fit l'observation :

— Ça ne va donc pas, ce matin ? lui dit-il.

— N'en parlez pas, répondit M. Pierre d'un air sombre. C'est fait pour moi.

— Que vous arrive-t-il donc ?

— Ah ! je vois bien ce que c'est. J'ai déjà déplu à madame.

— Est-ce qu'on vous a donné... votre congé ?

— Non, c'est moi qui l'ai pris.

— Ah bah !

— Oui. Monsieur m'a donné l'ordre de retourner au château, et d'y rester à l'attendre jusqu'à l'été prochain... Et il a ajouté : Ma foi ! oui, mon pauvre Pierre,

madame est fatiguée de votre figure... J'aime mieux m'en aller, ai-je dit... comme vous voudrez, qu'il m'a répondu en me payant... Et je suis parti ce matin.

Le marchand de vins adressa quelques compliments de condoléance à son client et émit l'avis qu'un homme de son mérite ne serait pas longtemps sans place.

— Oh ! je puis attendre, fit M. Pierre d'un air capable. J'ai des économies.

L'inconnu n'avait pas perdu un mot de cette conversation. Un sourire mystérieux éclaira sa physionomie et il se frotta les mains silencieusement.

Vers onze heures du matin, suivant son habitude, le domestique parut. Il venait, pendant le déjeuner des maîtres faire sa petite partie avec un de ses collègues, cocher chez un tiers d'agent de change.

— Eh bien, lui dit Bistornot, ainsi se nommait le propriétaire de l'établissement, M. Pierre a donc quitté la maison ?

— Ça n'a pas traîné, répondit le domestique tout réjoui, mais fallait le prévoir. Il faisait trop l'empressé autour de M^{lle} Lucie, madame n'aime pas ça.

— Est-ce que ? demanda Bistornot d'un air malin.

— Oh non... s'empressa de dire le domestique en se cambrant. De pareil morceaux ne sont pas pour Pierre. (Peut-être voulait-il donner à entendre que lui, domestique, n'aurait eu qu'à se mettre à table, s'il l'avait voulu.) Ce qui embêtait madame, et il paraît, j'ai su ça par la femme de chambre, que ça avait commencé là-bas, c'était sa rage de parler des dangers qu'il avait courus et des complots tramés, ou contre lui, ou contre mademoiselle, à qui, dans le dernier cas, il aurait sauvé la vie. En rentrant, madame avait dit à monsieur, ce Pierre est insupportable. Deux jours après, Pierre était dehors. Voilà.

— Et qui le remplacera ?

— On va chercher.

— Eh bien ! et cette partie, dit le cocher de l'agent de change.

— Voilà ! voilà ! fit M. Dominique en poussant la porte du café.

L'inconnu, dès qu'il entra, lui adressa un salut profond auquel M. Dominique répondit avec une dignité affable.

Les deux cochers commencèrent à remuer les cartes.

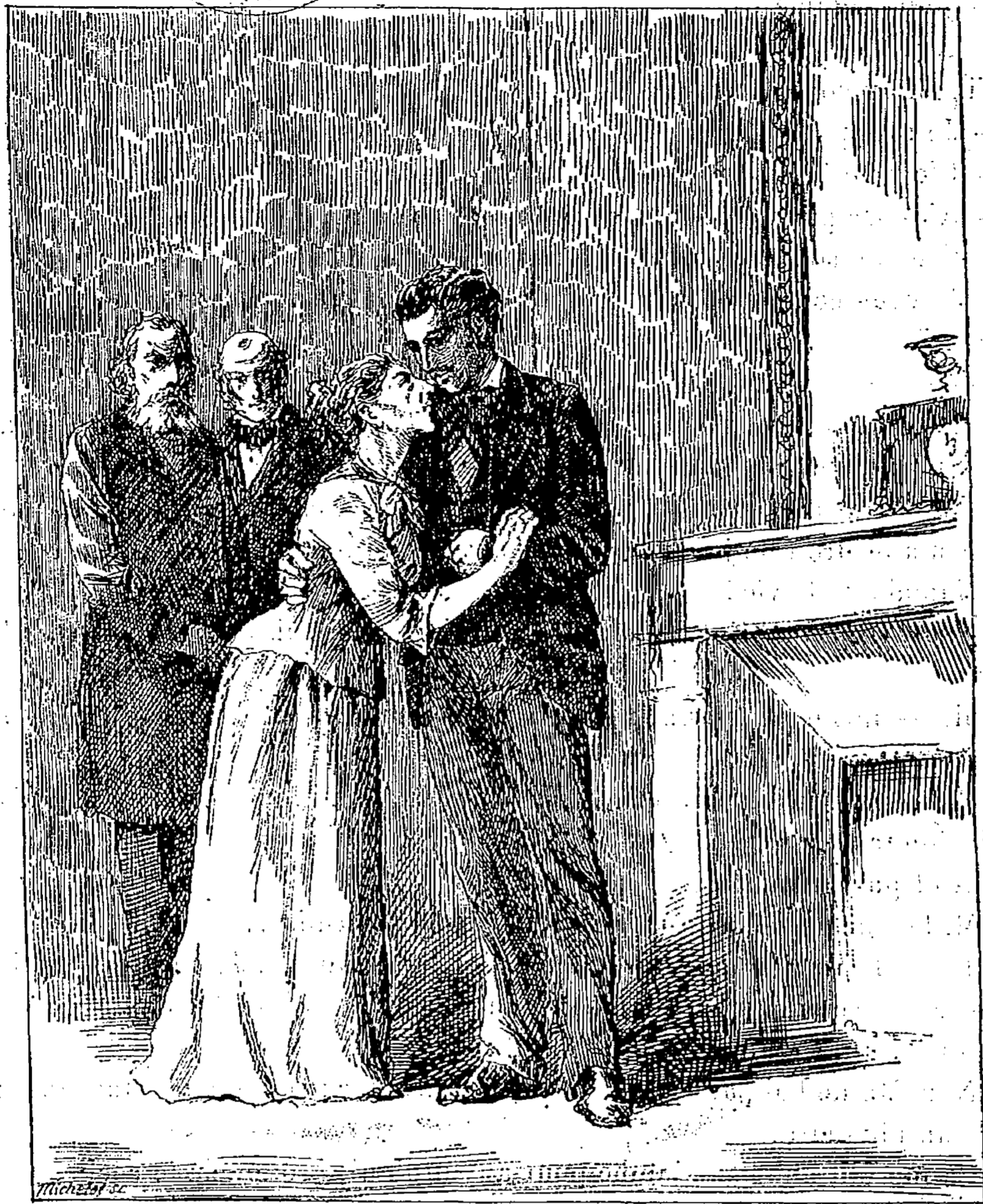
— Messieurs, dit l'inconnu, vous ne voyez pas de mal à ce que je vous regarde jouer ?

— Comment donc ? s'écria M. Dominique.

Le cocher de l'agent de change laissa échapper un grognement qu'on pouvait interpréter à sa guise. L'inconnu l'interpréta comme un signe d'acquiescement.

— C'est que, voyez-vous, messieurs, dit l'inconnu en se rapprochant, je me trouve comme dépaysé depuis plus de dix ans que j'ai quitté Paris pour entrer au service de don Rastarga, duc de Costella-Curci, grand d'Espagne. Je l'ai suivi dans ses propriétés de Cuba et ce n'est qu'après sa mort que le désir de revoir la France m'a décidé à quitter la maison.

Le cocher de l'agent de change, homme pratique, se souciait peu probable-



— Ma mère ! vous êtes ma mère. (Page 692.)

ment de don Rastarga, duc de Costella-Curci, car il ne leva pas même les yeux de ses cartes qu'il disposait en éventail avec une dextérité toute particulière; mais M. Dominique eut un regard de sympathie pour un personnage sorti des antichambres d'un grand d'Espagne.

L'inconnu laissa passer le coup sans rien dire; puis, pendant que le cocher de l'agent de change donnait, il reprit en s'adressant à M. Dominique :

— Vous avez écarté carrément. C'est ce qui vous a fait perdre le coup. Des

fois, on le perd ; des fois, on le gagne. Monseigneur le duc de Costella-Curci écartait toujours comme ça.

— Ah ! fit M. Dominique en se rengorgeant.

L'inconnu continua :

— Je m'appelle Toni...

— C'est un joli nom, assura M. Dominique.

— N'est-ce pas ? Oh ! mes papiers sont en règle.

— Nous ne sommes pas chez le commissaire, dit le cocher de l'agent de change.

— Je vous conte ça parce que je cherche une place. Mais pardon... le coup est commencé.

Il s'éleva soudain une difficulté entre les deux cochers.

— Est-ce que vous connaissez le jeu, M. Toni ? demanda M. Dominique.

— Si je le connais ! J'ai fait plus d'une fois la partie à Monseigneur.

— Monsieur a trois as... Il ne les annonce pas, expliqua M. Dominique.

— On a le droit de jouer la surprise, répliqua le cocher de la finance.

— Jamais de la vie !

— C'est trop fort. Enfin que monsieur prononce, puisque vous lui avez demandé son avis.

Toni, — nos lecteurs ont reconnu notre ami Toni Moblot, — prit un air plein de gravité.

— Ça ne fait pas de doutes, déclara-t-il. M. Dominique a raison. On n'a pas le droit de jouer la surprise.

— Ah ! par exemple !

— M. le duc de Costella-Curci ne m'a jamais permis...

— Je me fiche bien de votre duc de Cotelette-roussie. Je vous dis, moi, que la surprise est permise au piquet. Patron, avez-vous la règle du jeu de piquet.

Biscornet qui s'était avancé répondit :

— Non. Je ne l'ai pas ; mais je la ferai acheter ; et demain, sans faute ; après-demain, au plus tard...

— Ça me fait une belle jambe pour aujourd'hui, grommela le cocher de l'agent de change.

M. Toni et M. Dominique avaient échangé un regard navré quand ils avaient entendu le malheureux, estropier le nom du grand d'Espagne. Evidemment ils se comprenaient. Du moins, ce fut la pensée de M. Dominique, grand partisan de l'aristocratie, royaliste et clérical.

Le cocher de l'agent de change perdit la partie et se retira furieux en jetant un regard de travers à Toni.

— J'aurais à vous parler, dit alors Toni à M. Dominique.

M. Dominique, que son service appelait, lui donna rendez-vous pour le voir en disant :

— Moi aussi, peut-être bien, car il m'est venu une idée.

A l'heure indiquée, M. Dominique trouva l'ancien valet de chambre de don Rastarga, duc de Costella-Curci qui l'attendait.

Les deux hommes s'étalèrent dans un coin du café et M. Dominique ouvrit le feu.

— Vous avez quelque chose à me dire, M. Toni ? demanda-t-il.

— Oui, M. Dominique, voilà de quoi il s'agit. Comme je vous l'ai confié ce matin, je ne connais plus personne à Paris et je cherche à me replacer. Mais il me répugne de m'adresser à un bureau de placement. Quand on a servi un grand d'Espagne, on n'aime pas s'encanailler, n'est-ce pas ?

— C'est trop naturel.

— Eh bien, je m'étais dit : Peut-être que je rencontrerai un homme comme il faut, ayant de bonnes relations, servant dans de la noblesse, et qui ne refusera pas de s'occuper de moi. J'ai des ressources, vous pensez bien, et comme toute peine mérite salaire, pour une bonne place, je ne regarderais pas à une commission de... trois cents francs.

— Quinze louis ! s'écria M. Dominique dont les yeux brillèrent.

Toni prit un air solennel.

— Quand on joue, c'est des louis ; mais en affaires, on dit des francs.

— Vous avez raison, répondit M. Dominique avec une certaine humilité.

— Donc, je vous ai rencontré, ici, par hasard, reprit Toni. Il y a un instinct qui rapproche les hommes...

— C'est la sympathie.

— Probablement. Et vous voyant, je me suis dit : Voilà mon gaillard. C'est lui qui me trouvera ce que je cherche.

— On aurait vu plus drôle. Ainsi, si je vous trouve une place, les trois cents francs...

— Sont à vous.

— Eh bien, vous êtes né coiffé, vous, dit M. Dominique en tendant la main comme pour recevoir l'argent.

Toni se contenta de prendre la main et de la secouer cordialement.

— Est-ce que vous m'avez déjà trouvé quelque chose ? demanda-t-il en jouant la surprise.

— Oui, M. Toni. Ce que vous avez dit ce matin n'est pas tombé dans l'oreille d'un sourd. Si je vous ai inspiré confiance, vous, vous m'avez plu. Vous savez, on voit tout de suite à qui on a affaire. Vous n'avez pas servi chez des gens de rien, vous, ça se devine. Or, voici ce qui se présente. Monsieur a congédié son valet de chambre, un nommé Pierre, un faiseur d'esbrouffes... Quand je dis qu'il l'a congédié. C'est un caprice à madame. Mais elle en a de pires. Alors moi, j'ai profité de l'occasion. Tantôt... J'ai dit à monsieur qu'un vieil ami à moi, qui revenait des colonies, où il avait servi chez un duc, cherchait une place de valet de chambre à Paris... Madame était là. Monsieur m'a dit de le lui amener. Comme elle n'a pas f

d'objections, j'ai pensé que ça allait bien... Aussi, demain, M. Toni, je vous prendrai ici à dix heures et je vous présenterai à M. le comte de Cauville.

— C'est entendu... Si on m'accepte, je vous verse les trois cents francs dans la journée.

— Tope-là.

— Tope-là.

Les deux hommes se tapèrent dans la main enchantés l'un de l'autre.

M. Dominique invita ensuite M. Toni à faire une partie de piquet et celui-ci eut le bonheur de la perdre, ainsi que la revanche, et même, pendant le jeu, Toni ne parut pas s'apercevoir que son partner avait eu recours par deux fois à la « surprise. »

Le lendemain, suivant leurs conventions, M. Dominique présentait son nouvel ami à M. le comte et à M^{me} la comtesse.

Toni, raide comme un pieu, stupéfia M. Dominique lui-même par sa correction qui dénotait l'homme accoutumé au service des grandes maisons. Il avait même une façon de se faire une tête veinée et légèrement rébarbative tout à fait réjouissante, d'autant plus qu'elle contrastait absolument avec son sourire malicieux et ses clins d'yeux de compère matois.

— Ça, c'est le vrai chic, déclara M. Dominique au palefrenier. Il a les deux figures, celle du service et la sienne.

Pendant les deux ou trois jours qui suivirent, le nouveau valet de chambre trouva moyen de conquérir les bonnes grâces de M^{me} la comtesse par son empressement sans affectation et par un silence gourmé qui formait avec le bavardage de son prédécesseur une opposition complète.

En revanche, si M. Toni conquiert les bonnes grâces de la maîtresse de la maison de même celles de Maurice, qui s'amusait de ces airs de boule-dogue, il déplut profondément à M^{lle} de Selmont.

Celle-ci avait un peu dans la maison la position d'une prisonnière qu'on mène à la promenade, au théâtre, à l'église, dans le monde, mais à laquelle on ne permet pas de faire un pas dehors, sans gardien.

Maurice était charmant pour elle, cependant, tout en plaisantant son père, il soutenait ses intérêts et consentait à le servir, plus par faiblesse que pour tout autre motif, en abandonnant à sa femme la direction absolue de leur conduite vis-à-vis de leur parent.

Lucie avait vite compris qu'il n'y avait rien à espérer de ce jeune homme dont l'indifférence aimable recouvrait en somme un fond d'égoïsme.

— Voyons! Lucie, lui dit-il un jour, puisque vous êtes déjà ma tante, pourquoi ne voulez-vous pas devenir ma mère?

Elle ne répondit pas; le lendemain Maurice revint à la rescousse.

— Il faut que vous deveniez ma mère, je n'en démords pas, lui dit-il à table. Il est charmant d'avoir une mère plus jeune que soi.

La jeune fille vit donc qu'il ne fallait pas compter sur Maurice. Incapable d'un acte oppressif, il laissait aller les choses, se fiant au temps pour aplanir toutes les difficultés, favorable aux projets paternels, incapable de les traverser, mais tout prêt à se consoler de leur échec.

Sur le compte d'Armande, Lucie était décidément fixée. A certains signes, elle avait été avertie à Cauville même qu'elle devait se tenir sur ses gardes. Depuis leur retour à Paris, il était devenu évident qu'Armande s'était constituée son geôlier. Un geôlier qui avait beaucoup de peine à dissimuler son aversion et une sorte de colère sourde sous des apparences affectueuses.

Lucie aurait voulu à tout prix avoir des nouvelles d'Edouard et lui apprendre, en même temps que son séjour à la campagne, son retour à Paris. Mais par quel moyen communiquer avec lui? Comment s'informer de son adresse? Par une négligence, qu'on trouvera peut-être incroyable et qui cependant était toute simple, dans le temps où ils se voyaient tous les jours, elle n'avait même pas songé à s'en informer.

Il ne lui restait qu'une ressource : l'obtenir de M^{me} Morin. Elle y pensait. Mais depuis qu'elle était installée chez Maurice, elle n'avait plus vu M^{me} Morin; elle n'en avait même plus entendu parler. Elle avait manifesté le désir d'aller lui rendre visite à Ville-d'Avray.

— A quoi bon? avait répondu Armande en haussant les épaules.

Lucie résolut d'écrire à M^{me} Morin pour la prier de venir la voir puisqu'on refusait de la conduire chez cette dame. L'espérance de la jeune fille était bien folle. Quelle apparence y avait-il que M^{me} Morin se prêtât à ses désirs! Mais elle n'avait pas d'autre ressource. Les gens qui se noient s'accrochent à toutes les branches.

Elle écrivit donc à M^{me} Morin. Il fallait lui faire parvenir cette lettre. C'est alors qu'elle comprit à quel point elle était épiée. Il était de toute impossibilité pour elle de sortir dans la rue, de gagner une boîte aux lettres. Depuis le moment où cette lettre fut écrite, elle sentit la surveillance augmenter autour d'elle. Elle n'avait confié son désir à personne, et pourtant, Armande, qui l'enveloppait de ses regards inquisiteurs, lui dit :

— Si par hasard vous avez des lettres à envoyer à quelqu'un, vous pouvez me les confier.

Lucie tressaillit.

— Moi, dit-elle, mais je n'écris pas de lettres.

C'était peut-être la première fois de sa vie qu'elle mentait.

Ainsi donc, on espionnait tous ses mouvements; on regardait par le trou de la serrure de sa chambre. Elle ne pouvait se fier à aucune des personnes qui la servaient.

L'arrivée d'un nouveau domestique lui rendit quelque espoir. La vue de Toni ne lui produisit aucune impression, ni bonne, ni mauvaise. Elle l'observa pourtant. Elle lui trouva un air baroque. Il lui sembla qu'il évitait ses regards. Sans être

romanesque, on imagine aisément ce qu'on désire. Il lui vint à l'idée qu'il pouvait bien être placé dans cette maison par des amis à elle, par son frère peut-être, à qui elle pensait souvent en soupirant, qu'elle aurait aimé si volontiers si en blâmant toute idée d'une alliance entre une Selmont et un petit officier de la marine marchande, il n'avait pas suspendu le mouvement de cette affection.

Elle résolut d'éclaircir ses doutes.

Le lendemain même de l'entrée de Toni dans la maison, elle trouva l'occasion de lui parler sans que personne pût les voir ou les entendre.

Il se tenait dans l'antichambre, immobile, désœuvré.

Lucie l'accosta.

— Comment vous nommez-vous ? lui demanda-t-elle.

— Toni, répondit-il.

— Voulez-vous vous charger de mettre cette lettre à la poste ?

Elle lui tendit une lettre.

Il avança la main pour la prendre.

Avant de s'en dessaisir, Lucie ajouta :

— Il ne faut pas que l'on sache que je vous ai donné cette commission... Vous comprenez. Je vous récompenserai bien... Voulez-vous ?

— Donnez, dit le valet.

Il prit la lettre et salua.

— C'est entendu, reprit la jeune fille, vous ne direz à personne que je vous ai chargé de la mettre à la poste.

Toni s'inclina sans répondre.

Lucie, un peu décontenancée par ce mutisme, se retira lentement. Elle regrettait déjà ce qu'elle avait fait.

Toni, quand il fut seul, regarda la suscription.

— Madame Morin... lut-il. Puch !

Et il haussa les épaules.

Puis, il réfléchit un moment.

— C'est un coup à risquer, murmura-t-il enfin.

Il se dirigea vers la chambre d'Armande.

Il frappa légèrement.

Une femme de chambre vint ouvrir.

— Dites à madame que j'ai à lui parler tout de suite.

Un instant après, Toni était devant Armande, un peu surprise.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda celle-ci.

La femme de chambre, curieuse d'apprendre ce que le nouveau domestique avait à dire à sa maîtresse, était restée auprès d'elle.

— C'est à M^{me} la comtesse, *seule*, que je désire parler.

Toni appuya sur le mot « seule. »

De plus en plus surprise, Armande fit signe à la femme de chambre de sortir.

Quand elle eut fermé la porte, Toni alla la rouvrir, ce qui fit fuir la servante déjà aux écoutes ; puis, revenant auprès d'Armande, il dit à voix basse en lui présentant la lettre de Lucie :

— Madame, voici une lettre que mademoiselle m'a chargé de mettre à la poste sans en rien dire à personne, en me promettant une bonne récompense.

Armande laissa échapper une exclamation, et, n'obéissant qu'à son premier mouvement, s'imaginant sans doute que le billet était destiné à Edouard, sans songer à la présence du valet, elle déchira l'enveloppe.

— Oh ! fit-elle d'un air déçu après avoir lu.

Cette lettre, comme on le voit, invitait M^{me} Morin à venir voir Lucie qui ne pouvait se rendre à Ville-d'Avray. Il n'y avait rien de plus.

Alors, seulement, en levant les yeux et en apercevant le domestique, regretta d'avoir agi avec tant de précipitation.

— Pourquoi m'avez-vous apporté cette lettre ? dit-elle nerveuse et indécise encore sur l'attitude qu'il lui convenait de prendre vis-à-vis de cet homme.

Toni, impassible, raide, boudeur, répondit :

— J'ai cru que rien ne devait se passer dans la maison sans en avertir madame.

Armande le regarda longuement, en silence.

— Vous avez servi à l'étranger ? reprit-elle.

— Oui, madame, dans les colonies... à Cuba.

— Tiens ! à Cuba !... Quel est donc l'usage des domestiques avec leurs maîtres dans les colonies ?

— Ils ne connaissent qu'eux et n'obéissent qu'à eux.

— Ah !... Savent-ils aussi... ne pas voir... et ne pas entendre ?

— Ils savent du moins oublier ce qu'ils ont vu et ne pas répéter ce qu'ils ont entendu...

— Dans ce cas... vous ne devez vous rappeler qu'une chose... C'est que vous avez mis à la poste la lettre de mademoiselle.

— Bien, madame.

Elle le regarda encore en silence.

— Allez, dit-elle enfin, si vous avez de si bons principes, je pourrai avoir besoin de vos services... et moi aussi je vous récompenserai bien.

Toni s'inclina, fit demi-tour sans se départir de sa raideur et sortit.

— Voilà un garçon précieux, pensa Armande.

Et de son côté Toni pensa :

— Maintenant me voilà ancré.

Ils ne se trompaient ni l'un ni l'autre. On voit si Toni était un garçon précieux. A partir de ce jour, la faveur de M^{me} la comtesse pour le nouveau domestique devint évidente. M. Dominique en était tout fier. — Car c'est moi, disait-il, qui l'ai procuré.

Seule, Lucie sentit peu à peu ses espérances se dissiper. Toni ne parlait pas de la lettre et M^{me} Morin ne paraissait pas. Elle soupçonna vaguement que le nouveau domestique l'avait trahie.

— Heureusement, se dit-elle, il n'y avait rien de grave.

CHAPITRE XI

Édouard libre.

LES événements contenus dans le précédent chapitre, plus utiles pour la clarté de ce qui suivra qu'intéressant par eux-mêmes, s'étaient produits dans l'espace d'une dizaine de jours.

Ces dix jours avaient paru longs à quelques-uns de nos personnages, particulièrement à Crenancier qui, sans l'avouer, commençait à désespérer de l'élargissement d'Édouard. Six semaines à peu près s'étaient écoulées depuis son incarcération et il n'avait pas même pu obtenir une permission de lui faire visite.

A la vérité, Robert lui apportait des renseignements consolants. Son ami Gérizez, sans entrer dans les détails de l'instruction, — il en était empêché par le secret professionnel, — lui donnait des assurances formelles d'un prochain et heureux dénouement.

Un jour il lui annonça que M^{me} Morin, un des témoins les plus importants, sinon le plus important, avait été entendue le jour même par le juge d'instruction, et que, d'après ce qu'il avait cru comprendre, cette déposition avait été des plus favorables au prévenu.

A la vérité, un nouvel interrogatoire que le plaignant, M. de Cauville, avait dû subir, semblait avoir modifié défavorablement la situation. Puis, tout à coup, l'attitude même du prévenu avait remis les choses en suspens.

— Comment! son attitude! s'écria Robert.

— Sans doute, répondit le substitut. Il ne veut rien avouer.

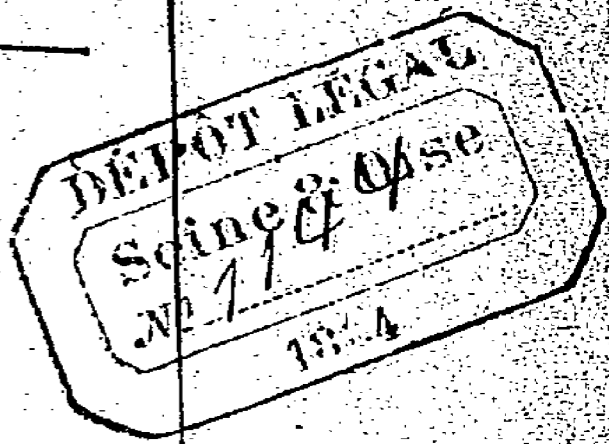
— Mais qu'a-t-il donc besoin d'avouer? N'a-t-il pas été pris en flagrant délit?

— C'est précisément pour cela qu'il doit faire des aveux qui attesteront la partie de l'acte matériel qu'on lui reproche.

— Mais quels aveux, encore une fois?

— Par exemple, qu'il était de connivence avec la jeune personne...

— Mordieu!



Parmi les visages guindés, curieux qui l'entouraient, celui du nouveau domestique lui était particulièrement odieux. (Page 702.)

— Il faut bien qu'il se soit introduit dans cette maison pour un motif quelconque.

— Je comprends que vous ne lui fassiez jamais avouer une chose pareille. D'abord, elle n'est pas vraie.

— Comment! ce n'était pas pour une jeune fille?...

— Si. Mais cette jeune fille, absente d'ailleurs, n'était informée de rien...

— Alors, il méditait un rapt, une violence...

— Eh non ! il était de la meilleure foi du monde. Moi aussi, j'ai un témoin à produire, un témoin qui démontrera ce que j'avance. Voulez-vous le faire citer ?

— Donnez-moi son nom.

— C'est la servante de M^{me} Morin, une fille nommée Marguerite.

Le surlendemain de cette conversation, Marguerite, tremblante, comparait devant le juge d'instruction. Cette déposition, pourtant décisive, entraîna de nouveaux retards. Elle établissait la bonne foi d'Edouard ; mais elle jetait un jour singulier sur la conduite du marquis. Celui-ci fut rappelé, confronté avec la servante. Cette confrontation entraîna un débat très vif, des démentis de la part de Cauville, des affirmations de plus en plus circonstanciées de la part de Marguerite. Mais pour le magistrat, il résulta de cette scène une lumière définitive.

Restait la difficulté de trouver une solution. Matériellement, le coupable était Edouard ; moralement, c'était Cauville. Il était devenu évident que, si crime il y avait eu, le crime avait été commis par l'homme, embusqué avec la police, dans l'intérieur du jardin. Le meurtrier, à la vérité, se trouvait être le tuteur de la jeune fille que le prévenu se proposait d'enlever ; mais ce tuteur avait fait partir sa pupille la veille ; il n'avait donc pas besoin de recourir à des moyens extrêmes pour empêcher un enlèvement devenu impossible. Ainsi, il avait essayé de tromper la justice en dénaturant les intentions de l'accusé. Avec ce que le juge avait appris des projets de M. de Cauville sur M^{lle} de Selmont, sa conviction s'était formée : M. de Cauville, ayant échoué dans son dessein de tuer un rival en toute sécurité, tentait de se servir de la justice pour atteindre son but de vengeance.

Que M. de Cauville fut un scélérat, il n'y avait plus à en douter. Mais comment la justice se dégagerait-elle d'une affaire aussi compliquée ? Le procureur général et le garde des sceaux furent consultés. Cauville, qui, de son côté, avait prévu les incertitudes qui devaient résulter, pour les magistrats et pour lui-même, d'une instruction sérieusement menée, sans faux témoignages, avait également fait agir des amis auprès des puissances. On résolut donc d'abandonner les poursuites.

Les négociations, on le comprend, demandèrent du temps. Enfin, quand une décision eut été prise, pour couvrir les apparences, le juge fit appeler les témoins à décharge qu'Edouard avait désignés.

Robert et Crenancier reçurent un beau matin une invitation à comparaître dans l'après-midi au cabinet du juge d'instruction.

Robert courut aussitôt chez son ami Geruzet pour l'interroger sur les progrès de l'instruction.

Le substitut prit un air grave.

— Je ne puis plus rien dire.

— Voyons. Notre affaire touche-t-elle à une solution ?

— Je erois que oui.

— Une bonne solution, j'espère ?

— Je n'en sais rien.

— Vous plaisantez. Le juge d'instruction est de vos amis ; vous me l'avez dit vingt fois ; vous devez très bien savoir à quoi vous en tenir.

M. Geruzez ouvrit les bras comme un homme qui proteste qu'il n'en sait pas plus long et qu'il est, par conséquent, inutile d'insister.

Robert et Crenancier se rendirent au palais de justice à l'heure indiquée.

Le cœur de Crenancier battait avec force.

— Nom d'un hareng ! que c'est bête, s'écriait-il de temps à autre. J'aimerais mieux avoir à faire à un cachalot qu'à une de ces robes noires.

Le bon capitaine croyait sincèrement qu'il allait comparaître devant tout un tribunal, plus ou moins vêtu de rouge et de noir.

Robert fut appelé le premier.

Crenancier resta seul dans une pièce, où se promenait un garde républicain d'un air très ennuyé, avec un certain nombre de personnes, de toutes conditions, hommes et femmes, auxquelles il trouva un air profondément inquiet. Tout le monde parlait bas, comme si l'on avait craint d'éveiller quelqu'un, quand la porte s'ouvrait et que l'huissier apparaissait, toutes les conversations cessaient, et c'était au milieu d'un silence profond, qu'il jetait le nom de la personne dont le tour était arrivé.

Cinq minutes à peine après le départ de Robert, l'huissier parut et cria :

— M. Crenancier.

Crenancier se leva, un peu ahuri, et, de son pas de marin, légèrement balancé, après avoir cligné de l'œil au municipal et après avoir passé la main dans la ceinture de son pantalon pour se donner une contenance, le chapeau légèrement incliné sur l'oreille, il suivit l'huissier.

— Voilà z'un drôle de particulier, grommela le garde d'un air soupçonneux.

Malgré son air cassant, le bon capitaine était fort ému, lorsque l'huissier ouvrit une porte et lui dit d'entrer.

Au lieu d'un aéropage solennel, Crenancier se trouva en présence de trois personnes, dont deux lui étaient connues, assises autour d'un bureau et paraissant causer de bonne amitié.

Les deux personnes que le capitaine connaissait c'était Robert et M. Géruzez ; la troisième, jeune encore, d'une physionomie sérieuse mais aimable, l'invita à s'asseoir, c'était le juge d'instruction.

— Monsieur Crenancier, je crois ? dit-il en souriant de l'air quelque peu baroque et effarouché du brave homme.

— Lui-même, en personne, monsieur. M. de Selmont peut le certifier.

Robert et Géruzez sourirent mais ne prononcèrent pas une parole.

Le juge d'instruction reprit :

— Depuis que M. Edouard Crenancier... c'est le nom que le prévenu porte...

— Parfaitement, c'est moi qui lui ai dit : tu n'as pas de nom, mon garçon, eh bien, prends le mien. Un nom, ça peut se prêter sans gêner un homme. Et pour-

tant, mille millions!... — pardon, monsieur! — je ne prêterais pas le mien à tout le monde.

Le juge laissa Crenancier donner son explication et reprit :

— Depuis que M. Édouard Crenancier vous a été confié par M^{me} Morin, vous lui avez servi de protecteur...

— D'oncle, oui, monsieur le juge... Car je suppose que vous êtes le juge?

Le magistrat lit un signe affirmatif.

— Bon! reprit Crenancier, vous n'avez pas l'air trop revêché. Pour en revenir, j'ai servi d'oncle à Edouard, car si je l'appelle mon neveu, c'est parce que je lui ai appris son métier de marin... Et je vous certifie qu'il faut que vous soyez bon juge pour être aussi bon juge qu'il est bon marin.

— Vous savez de quoi M. Edouard Crenancier a été accusé?

— Ma foi! je veux bien que le diable m'emporte si j'en sais le premier mot!

— Il a été accusé d'escalade dans un but que la justice a fini par découvrir.

— Ah bah! Et dans quel but?

— Il avait des complices...

— Des complices!

— Oui, des complices qui l'attendaient, non loin de la maison de M^{me} Morin, avec une voiture.

Crenancier regarda Robert de l'air d'un homme embarrassé sur ce qu'il doit répondre; mais Robert ne broncha pas.

Le juge d'instruction se plut à prolonger cet embarras par son silence.

Enfin, il reprit gravement :

— Mais la justice renonce à rechercher ses complices.

Crenancier cligna de l'œil pour indiquer qu'il approuvait la discrétion de la justice.

— Seulement au moment de rendre M. Edouard Crenancier à la liberté...

Les yeux du capitaine étincelèrent.

Le juge qui avait fait une pause continua :

— J'ai cru de mon devoir de vous prévenir, vous, son ami et son protecteur, afin qu'il ne retombe pas dans les mêmes dangers, — à partir de ce moment, le magistrat appuya fortement sur les mots, — où la faiblesse de ceux qui l'entouraient eut contribué à le jeter. La véritable amitié, M. Crenancier, ne se prête pas aux folies des jeunes gens; elle s'efforce au contraire d'y mettre obstacle.

Crenancier, l'air assez piteux, se tourna du côté de Robert.

— Je crois bien que c'est pour le fils de ma mère que M. le juge a dit ça, fit-il.

Robert et le substitut se mirent à rire.

— Maintenant, reprit le juge d'instruction d'un air affable, vous allez revoir votre ami.

Il sonna et un instant après, son greffier, dont la place était restée libre, parut avec Edouard.

Edouard, pâle et maigri, portant le bras en écharpe, mais les yeux brillants de joie et le sourire aux lèvres!

Crenancier, pourpro, les yeux humides, se leva, les bras étendus. Un père, qui retrouve son fils, ne laisse pas éclater une joie plus sincère.

— Mille noms d'un sabord! s'écria-t-il.

Il embrassa Edouard et lui arracha même un cri sourd, car dans son élan, il oublia sa blessure dont le jeune homme souffrait encore.

Robert lui pressa la main cordialement.

— Vous êtes libre, monsieur, lui dit le juge d'instruction.

— Libre! répéta Edouard qui ne s'attendait pas à cette surprise, le greffier lui ayant seulement dit qu'il allait retrouver des personnes de sa connaissance, mais sans lui annoncer la grande nouvelle.

— Oui, monsieur, reprit le magistrat. Je me suis départi vis-à-vis de vous des usages, mais vous avez des amis qui sont également les miens et cette circonstance m'a déterminé à une dérogation qui avance votre mise en liberté de vingt-quatre heures. Vous ne retournerez pas à Mazas.

— Ah! monsieur, merci mille fois...

— Monsieur, dans un instant, je ne serai plus un juge pour vous; je ne serai qu'un de vos concitoyens à qui vous inspirez un vif intérêt, une cordiale sympathie. J'ai pu vous apprécier au milieu de l'épreuve que vous venez de traverser, et tout le bien que vos amis m'ont dit de vous n'a fait que confirmer la bonne opinion que j'avais conçue de votre caractère. Permettez-moi, cependant, de vous adresser encore quelques paroles comme magistrat. Vous avez commis une grave imprudence dont les suites auraient pu faire de vous une véritable victime des apparences. Je sais que vous avez vécu en dehors de la vie réglée, un peu étroite, des grandes sociétés policées. L'existence du marin ne le prépare pas à l'observation méthodique des lois écrites. Volontiers il se laisse entraîner par son goût d'aventure et par une habitude de vaincre les difficultés les plus grosses de périls en recourant à sa seule initiative. Mais ces procédés entraînent de graves inconvénients quand on les emploie pour sortir des complications qui naissent des affaires privées. Les tristes aventures, par lesquelles vous venez de passer, où vous avez failli laisser votre vie d'abord et votre honneur ensuite, doit vous rendre plus prudent à l'avenir... Et, conclut le juge, elle doit rendre également plus prudentes les personnes qui peuvent être tentées de penser et d'agir comme vous.

— Ouf! que c'est bien dit! grogna Crenancier d'un ton si comique que les témoins de cette scène ne purent réprimer un éclat de rire.

Ce sermon achevé, le juge d'instruction serra la main d'Edouard.

Celui-ci le remercia avec vivacité des égards et des procédés qu'il n'avait cessé d'avoir pour lui pendant l'instruction de son affaire; après quoi, le jeune homme, Robert et Crenancier prirent congé du juge et du substitut.

Crenancier serrait Edouard par le bras, comme s'il avait craint qu'on ne le lui enlevât de nouveau.

— J'aime mieux être dehors que dedans, déclara le capitaine en sortant du palais de justice.

Le jeune homme, épanoui, humait l'air avec délices.

— Libre ! libre ! répétait-il sans cesse.

— Quant à moi, fit Robert d'un ton goguenard, je ne suis qu'à demi fâché de ce qui vous est arrivé. Vous devez être dégoûté des enlèvements ?

Crenancier regarda M. de Selmont de travers.

— Ah ! monsieur, le capitaine peut vous dire que si M^{lle} Lucie se fût trouvée dans la maison de M^{me} Morin, c'était chez vous que nous la conduisions immédiatement.

— N'importe ! insista Robert.

— Mais où était-elle ? demanda Edouard avec angoisse. Depuis que j'ai repris possession de moi-même, c'est une pensée constante. J'ai essayé de deviner, sur un mot ; pendant les interrogatoires que j'ai su, quel avait été son sort. Mais je n'ai rien pu apprendre...

— Je m'empresse de vous rassurer. Ma sœur est à Paris, chez mon neveu.

— Chez M. Maurice ?

— Oui, dit Robert qui remarqua que le visage du jeune homme était subitement devenu soucieux. Cette nouvelle paraît vous causer de l'ennui.

— Je préférerais savoir M^{lle} de Selmont dans une autre maison.

— Pourquoi cela ?

Edouard ne répondit pas à cette question.

— Est-ce que, dit-il, questionnant à son tour, elle s'était déjà réfugiée chez M. Maurice... le soir de mon arrestation ?

— Non, répondit Crenancier. La vieille l'avait emmenée au château de Cauville, en Normandie.

— Alors, mes suppositions étaient justes. Je suis tombé dans un piège.

— Ne pense plus à cela... dit le capitaine.

Edouard eut un mouvement de colère.

— N'y plus penser, s'écria-t-il. Ne savez-vous pas, capitaine, qu'on a voulu me déshonorer ? Ne savez-vous pas qu'on m'accusait de tentative de vol avec escalade et effraction ? Nous aurons un compte à régler, monsieur le marquis de Cauville et moi.

— Et morbleu ! tu te vengeras de lui en épousant sa pupille...

Edouard, surpris, se tourna du côté de Robert.

— Ce Crenancier est bavard comme une pie borgne, déclara celui-ci.

— Vous consentiriez...

— Le moment n'est pas venu de nous occuper de mariage. Nous avons bien autre chose à faire, vraiment. M^{lle} de Selmont n'est pas majeure d'abord. Elle dé-

pend toujours de son joli tuteur ensuite. Enfin elle est pour ainsi dire prisonnière.

Edouard, dont le visage avait exprimé une joie profonde, redevint grave.

— Prisonnière... chez M. Maurice.

— Oh ! Maurice ne m'inquiète pas, fit Robert, c'est un garçon léger, qui laisse agir les autres. Le geôlier de Lucie, c'est sa femme...

— Sa femme... répéta Edouard. Il faut prendre garde. Je la crois capable de tout.

Robert tressaillit.

— Tiens ! comment savez-vous cela ?

— Comment je sais cela ! Il y a déjà eu quelque chose... n'est-ce pas ?

— Rien, rien, s'empressa de dire Robert. Mais calmez-vous, nous causerons plus à loisir dans votre appartement.

La conversation que nous venons de rapporter avait eu lieu dans une voiture qui avait ramené les trois amis en marchant au pas, à cause d'Edouard dont la blessure demandait des ménagements.

Lorsque l'Oncle-Tom, resté à la maison, ouvrit la porte et qu'il aperçut le jeune homme, il entra dans un véritable accès de folie ; il se mit à sauter, à gambader à travers les chambres en pousant des exclamations ; il riait et pleurait ; il chantait ; il dansait. C'était la joie naïve d'un bon chien qui retrouve son maître.

Crenancier, ému de ces transports, prit un ton demi-grondour, demi-amical.

— Allons ! allons ! en voilà assez. A-t-on jamais vu un animal pareil ? Il va démolir les plancher avec ses bonds.

Edouard serra la main du nègre en lui promettant de répondre plus tard aux questions dont il entremêlait ses cris et ses rires. Pour le moment, ce qu'il voulait savoir, c'était tout ce qui se rapportait à Lucie.

— Voyons, monsieur, dit-il à Robert, parlez-moi d'elle, on l'avait donc emmenée à la campagne ?

— Oui, au château de Cauville, comme je vous l'ai dit.

— Et il ne lui est rien arrivé là-bas ?

Robert et Crenancier échangèrent un regard rapide.

— Rien, rien, s'empressa de déclarer le capitaine.

Il avait été convenu entre les deux amis que, pour ne pas inquiéter le jeune homme, dont il fallait prévenir de nouveaux coups de tête, on ne lui dirait rien de ce qui s'était passé au château.

— Ensuite, dit Edouard continuant son interrogatoire, elle est revenue à Paris et elle est installée chez M. Maurice de Cauville.

— Oui.

— Eh bien, il ne faut pas qu'elle reste dans cette maison. Quelque chose me dit qu'elle n'y est pas en sûreté.

— Vous craignez la femme de Maurice ?

— Oui, je crains Armande.

— C'est vrai, vous la connaissez ; vous avez été élevé avec elle. Rassurez-vous, nous avons introduit un surveillant dans la maison qui nous tient au fait de tout ce qui s'y passe.

— Comment cela ?

— Toni a trouvé moyen de se faire embaucher comme matelot à bord, s'écria le capitaine en partant de rire.

Edouard regarda Robert avec surprise.

Celui-ci confirma ce que venait de dire Crenancier par un signe affirmatif.

— Toni est, en effet, entré chez Maurice comme valet de chambre, dit-il. C'est par lui que nous avons su que M^{me} de Cauville exerçait une surveillance de tous les instants autour de Lucie, ne lui permettant pas de faire un pas dehors sans elle, ne lui permettant même pas d'écrire à la personne qui l'a élevée, à M^{me} Morin.

— Oh ! s'écria Edouard spontanément, c'est que M^{me} de Cauville hait M^{lle} de Selmont.

— Vous savez pourquoi, vous ?

Edouard, embarrassé, rougit, mais ne répondit pas.

Robert reprit :

— Nous avons supposé qu'une question d'argent dirigeait la femme de Maurice. Elle doit désirer, en effet, ou que son beau-père épouse ma sœur... ou que...

Robert aussi était embarrassé. L'honnête soldat, parlant de sa nièce, répugnait à formuler une pensée abominable et vile. Il avait horreur de dire que M^{me} de Cauville était capable de faire disparaître une jeune fille, douce, inoffensive, et sa parente, pour en hériter.

Edouard le tira de cet embarras en disant nettement :

— Ne croyez pas qu'Armande soit dominée par une question d'intérêt.

— Et par quoi donc ? demanda Robert stupéfait.

— Messieurs, vous êtes mieux que des amis pour moi : je dois tout vous dire. Au surplus, comme vous allez le voir, l'affection que j'ai vouée à M^{lle} Lucie et qui m'a fait tomber dans le piège dont je sors seulement aujourd'hui, se lie à cette affaire mystérieuse. Elle a donc eu déjà des conséquences assez graves pour qu'il me soit permis de vous révéler, à vous, un secret que, dans la plupart des circonstances, un galant homme garde scrupuleusement pour lui. Messieurs, j'éprouve quelque gêne à vous dire cela, Armande éprouve pour moi un... un caprice...

Robert se frappa le front.

— La jalousie !...

— Voilà le pot aux roses ! fit Crenancier.

— Je m'explique la visite qu'elle vous a rendue à Mazas...

— Je m'explique sa haine contre M^{lle} Lucie.

Robert, très agité, se promena de long en large dans le salon.

— La situation est grave... très grave... C'est une femme terrible...



— C'est avec moi qu'elle manipule ses drogues. (Page 708.)

— Je ne vais pas jusqu'à prétendre qu'elle soit terrible, dit Edouard. Dans tous les cas, elle est tenace... car, je vous prie de croire que je n'ai rien fait pour l'encourager, au contraire.

— Je vous dis, moi, qu'elle est terrible, répéta Robert qui se promenait toujours.

— Cré nom d'une frégate ! les femmes passionnées !... dit Crenancier avec une intonation qui, dans toute autre circonstance, aurait prodigieusement diverti ses auditeurs. Ça me rappelle une négresse... je crois bien que c'était une mulâtresse...

Non, non, c'était une négresse. Enfin, mettons que c'était une mulâtresse un peu foncée... J'avais fait escale avec le *Tantale* à la Guadeloupe... au surplus, l'Oncle-Tom était avec moi... il doit bien se le rappeler...

Robert interrompit brusquement le capitaine.

— Qu'est-ce que ces Pénaire ont donc dans le sang? s'écria-t-il.

— Rien de bon, répartit Crenancier. Ça j'en répons. Je me rappelle encore le Pénaire quand il me confia ce garçon-là... Il me recommandait tout simplement de lui faire faire, au début, des manœuvres dans la mâture, pendant la tempête... autant me dire : Capitaine Crenancier, le marmot me gêne, débarrassez-m'en en le flanquant à l'eau.

Robert regarda le capitaine.

— M. Pénaire vous a fait ces recommandations en vous confiant Edouard...

— Eh! je vous l'ai dit vingt fois.

— Oui, mais je n'y avais pas pris garde. Et c'est M^{me} Morin, la mère de M^{lle} Pénaire, qui l'a élevé... Oh! décidément, il y a là un mystère...

Edouard regardait avec étonnement ses deux amis.

Tout à coup, le capitaine se frappa le front.

— Mille millions de cormorans! que nous sommes bêtes! nous oublions le plus beau. Mon neveu, il y a des chances pour que tu aies retrouvé ta famille... Dame! ce ne sont pas des archiducs, mais ça a l'air de braves gens... Il y a un grand-père, avec une belle barbe blanche, et une mère... Ah! la mère... Pauvre femme!

— Capitaine, capitaine, prenez garde à ce que vous dites?

Edouard s'était levé, tout pâle.

— Vous dites que vous avez retrouvé ma mère... mon grand-père.

— N'exagérons rien, fit Robert en faisant rasseoir le jeune homme profondément ému. Voici de quoi il s'agit.

CHAPITRE XII

La logique de la folle,

UNE heure après la conversation que nous avons rapportée dans le chapitre précédent, Edouard se rendait à la rue des Dames, accompagné de Robert et de Crenancier.

Il n'avait pas voulu, quoi qu'on lui eût dit, attendre jusqu'au lendemain. Il était pressé de voir le vieillard qui peut-être était son aïeul, de voir surtout cette folle qui peut-être était sa mère.



Il faisait de grands efforts d'esprit pour se la rappeler ; mais il n'y parvenait qu'imparfaitement. Si cette personne était sa mère, se pouvait-il qu'il l'eût rencontrée, qu'elle lui eût parlé et qu'il n'eût ressenti qu'une impression si légère ? Il éprouvait comme un remords, combattu à la vérité par des doutes. Il ne songeait pas que, lorsqu'il avait rencontré la folle, il était bien éloigné de supposer qu'elle pût avoir quelque chose de commun avec lui et que, d'ailleurs, ayant alors l'esprit et le cœur absorbés par la pensée de Lucie, rien n'existait plus pour lui dans le monde en dehors de l'être adoré.

Mais, à présent, depuis que Robert de Selmont lui avait fait part des soupçons du vieux Damel et de son ami Marcel Passerieux, depuis qu'il rapprochait les étranges coïncidences qu'ils avaient relevées entre la disparition de Charles Lemonnier, celle de son fils, la fille de Lucienne et son apparition, à lui, dans la maison de M^{me} Morin, il était en proie à une agitation inexprimable.

Il se rappelait les cris de la folle ; elle le prenait pour le mari qu'elle avait perdu, mais une pareille erreur n'était pas extraordinaire, puisque l'infortunée n'avait pas conscience du temps écoulé et qu'il pouvait fort bien, lui, le fils présumé de ce Charles Lemonnier, ressembler à son père ?

Qu'y avait-il de réel dans cette ressemblance ? N'était-ce pas l'hallucination d'un cerveau détraqué ? Damel et son ami auraient bientôt prononcé sur ce point. En attendant, Édouard était frappé d'un fait très digne d'attention, à savoir qu'au dire des personnes auprès desquelles la folle avait vécu tant d'années, sa folie n'avait éclaté avec une nouvelle force que depuis qu'elle l'avait rencontré.

Ah ! certes, non, il n'avait pas voulu attendre au lendemain pour aller trouver ce vieillard, aussi désireux d'ailleurs de voir Édouard qu'Édouard l'était de se montrer à lui ; il n'avait pas voulu attendre même une heure. Les confidences entendues, dès que son esprit si vif eut conçu les rapports qui liaient certains faits entre eux, il se leva et cria :

— Partons, partons.

Dans les rues, il marchait vite, un peu pâle, muet, rempli de doutes, se créant mille chimères, se posant d'insolubles questions. Était-il bien le fils de cet homme disparu et de cette folle ? Qu'était devenu cet homme ? Pourquoi l'avait-on, lui, Édouard, enlevé à sa mère ? Quel drame y avait-il eu autour de son berceau ? Ah ! M^{me} Morin parlerait. Il le faudrait bien. Car elle devait connaître le mystère. D'affreux soupçons se déroulaient dans sa pensée comme des reptiles dans l'herbe. Tout son être frémissait lorsqu'ils passaient, laissant derrière eux comme une lueur funèbre, faible et incertaine. Allait-il donc tout à coup se trouver avec il ne savait encore quel devoir redoutable de justicier à accomplir ? C'était comme un orage qu'il voyait monter à l'horizon à sa vie.

Ils arrivèrent enfin rue des Dames, aux Batignolles.

Marcel et son ami, le vieux Damel, se trouvaient chez eux.



Par hasard, ils n'étaient pas dans leur atelier, mais en face, dans leur logement.

Un ouvrier ouvrit la porte.

Ils se tenaient tous trois, les deux hommes et la folle, dans la première pièce.

Lucienne, la tête penchée, calme, cousait.

Son père à côté d'elle lisait un journal.

Marcel, debout près de la fenêtre, fumait une pipe, regardant d'un air rêveur, dans le jardin, les arbres noirs sous un ciel chargé de neige et les moineaux qui voletaient de branche en branche en poussant des cris aigus.

Lorsque la porte s'ouvrit, ces trois personnages tournèrent la tête du même côté.

Il ne faut pas essayer de rendre l'effet produit par l'apparition d'Edouard. Marcel pâlit sans pouvoir proférer une parole. Le vieillard se redressa en criant :

— Grand Dieu !

Quant à la folle, elle posa l'ouvrage de couture qu'elle tenait à la main sur la table et resta immobile, les yeux écarquillés.

Ni Crenancier, ni Robert n'eurent de doutes. Marcel et le vieillard avaient reconnu Edouard. Sa ressemblance avec l'homme disparu devait être extraordinaire pour produire une pareille impression.

— Voici le jeune homme ! fit Robert.

— Oh ! murmura le vieux Damel, j'ai cru voir entrer un mort.

— Un mort, répéta plus bas encore la folle.

Soudain, elle se leva et fit un pas en avant.

— Si Charles est mort, et je suis sûre qu'il est mort, quel est donc celui-ci ? dit-elle.

Marcel répliqua sans hésiter :

— Celui-ci, Lucienne, est le fils que vous avez perdu il y a plus de vingt ans.

Edouard, que les sanglots suffoquaient, de son bras libre, attira la folle sur sa poitrine et l'embrassa en balbutiant :

— Ma mère ! vous êtes ma mère !

La folle se laissa faire, puis, se dégagea doucement, et sur ses traits se peignait une indécision profonde. Elle hochait la tête comme quelqu'un qui garde un doute plus fort que toutes les preuves qu'on lui fournit.

— Mon fils, mon fils, dit-elle... Mon fils n'était pas un homme... Mon fils était au berceau quand on me l'a pris.

Le vieux Damel, qui tenait en ce moment Edouard serré sur sa poitrine, s'écria :

— Va, c'est bien lui. Songe donc, Lucienne, que vingt-trois ans se sont écoulés depuis lors. Ton fils est un homme aujourd'hui. Regarde-le. Est-il possible qu'un fils ressemble plus à son père ?

— Oh oui, il lui ressemble... dit la folle pensive.

Elle se rassit en silence sans détacher ses yeux du visage d'Edouard.

Celui-ci s'agenouilla devant elle et lui prit les mains qu'il couvrit de larmes et de baisers.

— Ma mère ! ma mère ! répétait-il.

La folle écoutait, charmée comme d'une musique entendue à travers un rêve. Ses traits se détendaient ; un vague sourire éclaira, comme un reflet du passé, son visage ravagé. Mais elle ne parlait pas ; elle ne remuait pas ; elle contemplait le jeune homme avec une sorte d'anxiété, comme un être imaginaire auquel il serait imprudent de toucher parce qu'alors il s'évanouirait.

Pendant cette scène, à laquelle le vieux Damel prenait une part plus directe que les autres personnages, vibrant pour ainsi dire de la même émotion que la mère et le fils, et suivant avec des battements de cœur le mouvement si incertain de la pensée de la folle ; pendant cette scène, les trois hommes s'entretenaient à voix basse.

— Alors la ressemblance est frappante ? disait Robert à Marcel.

— Étonnante ! Monsieur, nous sommes ici dans le logement que le pauvre Charles occupait jadis avec Lucienne. Quand le jeune homme est entré, il s'est passé en moi quelque chose d'inexplicable. Je me suis trouvé reporté à vingt ans en arrière et j'ai cru voir Charles lui-même.

— C'est singulier, murmura Robert.

— Pourtant, reprit Marcel qui dévisageait Edouard, Charles était moins blond et les yeux de ce jeune homme ressemblent plutôt à ceux de sa mère qu'à ceux de son père.

Crenancier poussa Robert du coude.

— Que vous disais-je ?

— Vous aviez raison.

Robert pouvait comparer les yeux de la folle et ceux d'Edouard. En effet, c'étaient bien le même bleu doux et profond, mais, chez Lucienne, le regard avait une expression de douleur et d'égarement qu'on ne trouvait naturellement pas dans le regard ferme, droit et vif du jeune homme.

— Allez, messieurs, déclara tout à coup le vieux Damel, il n'y a pas de doutes, j'ai retrouvé mon petit-fils.

Edouard s'était relevé, après avoir fait un vigoureux effort pour maîtriser son émotion.

— Il faut que ce mystère s'éclaircisse, déclara-t-il avec fermeté.

Robert fit un signe d'approbation.

— Avant tout, reprit le jeune homme, racontez-moi ce que vous savez.

Ces paroles s'adressaient à Marcel qui s'empessa de satisfaire le fils de Lucienne. Il dit comment Charles Lemonnier disparut un soir après avoir annoncé qu'il allait passer la nuit à la campagne avec son patron, M. Pénaire, pour préparer un travail d'émission. Il insista sur les angoisses de la jeune femme pendant les jours qui suivirent, sur ses démarches infructueuses à la banque Pénaire, sur son désespoir,

jusqu'à la visite d'une dame d'un certain âge, arrivée en voiture. La voiture était conduite par un cocher qui portait des moustaches ; Marcel avait été frappé de cette circonstance. Il sortait au moment même où la voiture s'était arrêtée à la porte. A son retour, Lucienne et son enfant étaient partis. La dame était venue les chercher de la part de Charles Lemonnier. Lucienne elle-même l'avait raconté à la concierge. On n'en pouvait pas douter d'ailleurs, car elle avait laissé pour Marcel, dans son logement, la lettre même que Charles lui avait écrite pour l'inviter à suivre cette inconnue.

— Vous avez trouvé cette lettre ? demanda Edouard.

— Oui. Et je l'ai conservée.

— Et elle était bien de l'écriture de Charles Lemonnier ?

— Sans doute... Pourtant...

— Pourtant ?

— Que voulez-vous que je vous dise ? s'écria Marcel. J'ai reconnu l'écriture de Charles. Cela prouve que le faussaire qui l'avait imitée était habile ; cela ne prouve pas que Charles l'ait écrite. Il est certain que Lucienne n'a pas revu Charles. On lui a tendu un piège pour lui prendre son enfant, et la preuve, c'est que quelques jours après on la trouvait épuisée de fatigue, mourant de faim, et folle, à la porte d'une ferme en Normandie.

— Mais, objecta Robert, si c'était bien ce Charles l'auteur de la lettre, s'il avait voulu enlever l'enfant pour se séparer de la mère ?

Marcel secoua la tête.

— Non, non, répliqua-t-il, Charles était léger mais bon, capable d'une étourderie, incapable d'une scélératesse. D'ailleurs il adorait Lucienne...

Damel, qui donnait des signes d'impatience, interrompit son ami.

— La supposition de M. de Selmont ne peut pas être discutée sérieusement, s'écria-t-il. Oubliez-vous donc que mon petit-fils a été recueilli chez M^{me} Morin et élevé par cette personne ?

— Mais, reprit Robert, si Edouard n'était pas le fils de Charles Lemonnier.

Le vieux Damel poussa une exclamation.

— Et la ressemblance ! C'est bien lui, allez, n'est-ce pas Marcel ?

— Sur ma conscience d'honnête homme, il est impossible que ce jeune homme ne soit pas le fils de Charles Lemonnier et de Lucienne Damel. Il n'y a pas un trait de son visage qui ne rappelle l'un ou l'autre.

Marcel s'exprima avec une telle solennité que Robert sentit ses dernières incertitudes se dissiper. Quant à Crenancier, son siège était fait. Il aurait affirmé avec serment qu'Edouard était le fils de la folle.

Cette dernière écoutait, regardait, sans parler. Il se passait en elle un phénomène bizarre. Ses facultés intellectuelles ne s'exerçaient depuis de longues années que sur des impressions fortes dont elle avait conservé l'empreinte ineffaçable. C'est ainsi qu'elle ne pouvait concevoir Charles Lemonnier autrement que jeune,

comme il était au moment de sa disparition. C'est ainsi encore que l'idée de son fils ne se présentait à son esprit que sous la forme d'un enfant au berceau. L'arrivée d'Edouard venait d'ajouter à la confusion de cette cervelle troublée. Elle le reconnaissait et cependant ce n'était pas Charles, car pour ce dernier, sa conviction était faite ; il était mort assassiné dans la petite maison de Ville-d'Avray. L'émotion qu'elle avait éprouvée la nuit, où Edouard tombait dans le piège de Cauville, avait été tellement violente et s'était adaptée si exactement aux imaginations de Lucienne que, sur ce point, elle n'éprouvait aucun doute. Ce soir-là, Charles avait été tué en voulant pénétrer dans cette maison, remplie de fantômes et d'esprits malfaisants. La folle avait perdu la notion du temps qui s'était écoulé depuis cette catastrophe, ou plutôt elle ne savait plus ce que c'était que le temps ; mais sa certitude sur la catastrophe même était absolue, inébranlable.

Donc, Charles étant mort, Edouard ne pouvait plus être Charles à ses yeux. Et pourtant, elle le reconnaissait, sa voix l'enchantait, la vue de son visage la charmait, elle éprouvait auprès de lui un allègement plein de douceur. Si Edouard n'était pas son amant, son époux, était-ce son fils ! Elle entendait bien qu'on le lui disait, elle l'entendait bien lui-même qui l'appelait : ma mère ! Ces propos, ces paroles si douces pénétraient jusqu'à son cœur. Mais comment Edouard aurait-il pu être son fils, puisque son fils était un petit enfant au berceau. C'était là, l'obstacle. Tout avait vieilli autour de Lucienne et elle avait vieilli elle-même. Ses impressions seules étaient restées aussi vivaces, aussi complètes qu'au moment où elles les avaient reçues. Elle vivait d'elles, elle vivait sur elles, sans cesse, s'usant à leur contact, mais ne parvenait pas à les entamer. Si elle les oubliait pendant quelques mois, si elle s'engourdissait pour ainsi dire, il arrivait toujours un moment où elle s'éveillait et où elle les retrouvait entières. C'était comme une blessure qui ne guérirait jamais.

— Maintenant je vais me mettre à l'œuvre, dit Edouard.

— Que voulez-vous faire ? demanda Robert.

— Mon père était employé chez M. Pénaire quand il a disparu, et il a disparu en disant qu'il allait passer la nuit chez M. Pénaire. Enfin j'ai été enlevé à ma mère et confié à la belle-mère de M. Pénaire. Je vais aller trouver cet homme.

Crenancier approuva d'un signe de tête.

— Naturellement, fit-il.

Robert intervint.

— Messieurs, les faits que vous voulez éclaircir, sont vieux de vingt ans et plus. Si vous vous adressez directement à ceux qui ont intérêt à ne pas faire la lumière sur eux, vous n'en tirerez rien et vous les mettrez sur leurs gardes. Il serait plus habile, je crois, de suivre une autre marche. Nous ne savons absolument rien, sinon que Charles Lemonnier a disparu à l'époque où il était employé chez M. Pénaire et qu'Edouard a été élevé chez M^{me} Morin. Nous supposons qu'il y a une connexité entre ces deux faits. Mais ce n'est qu'une supposition que les liens de parenté

entre M. Pénaire et M^{me} Morin nous ont suggérée. Jusqu'à présent nous n'avons pas le plus léger indice qui nous permette de croire que M. Pénaire soit pour quelque chose dans la disparition qui nous occupe.

— C'est évident, fit Marcel.

— Or, ce qu'il faut découvrir, c'est l'intérêt que M. Pénaire aurait pu avoir à la disparition de son employé.

Robert, voyant que tout le monde était frappé de la justesse de ses observations, continua.

— Nous devons donc faire une enquête dans ce sens. Je conviens que ce ne sera pas facile, mais il y a des gens habiles à Paris, qui nous aideront. Si nous découvrons le motif que nous cherchons, c'est-à-dire un intérêt qui ait pu faire désirer à M. Pénaire que Charles Lemonnier disparaisse, nous tiendrons le fil conducteur, et, avec de la persévérance, de la prudence surtout, nous parviendrons peut-être à la découverte de la vérité.

— Je conclus de ce que vous venez de dire que vous me déconseillez d'aller trouver M. Pénaire? fit le jeune homme avec impatience.

— Absolument.

— Du moins, vous me permettrez bien d'interroger M^{me} Morin?

— Pas davantage. Vous ne l'avez déjà que trop interrogée.

— Alors je resterai inerte quand mon père...

— Votre père attend un vengeur depuis vingt-trois ans. Quelques mois de plus ou de moins ne signifient rien. Au surplus, pour punir les coupables, il faut qu'il y en ait, et s'il y en a, il faut les connaître. Il importe de ne pas donner l'éveil à ceux que nous soupçonnons.

— Vous avez raison, dit Marcel.

Crenancier, qui, quelques instants auparavant, brûlait d'aller prendre le banquier Pénaire à la gorge, clignait de l'œil d'un air entendu.

— Quant à moi, je ne doute pas que Pénaire ne soit le scélérat que nous cherchons, dit-il. Je l'ai vu à l'œuvre et ça me suffit. Mais les conseils de M. Robert sont bons. Voilà les eaux dans lesquelles il faut naviguer si l'on ne veut pas donner sur les récifs.

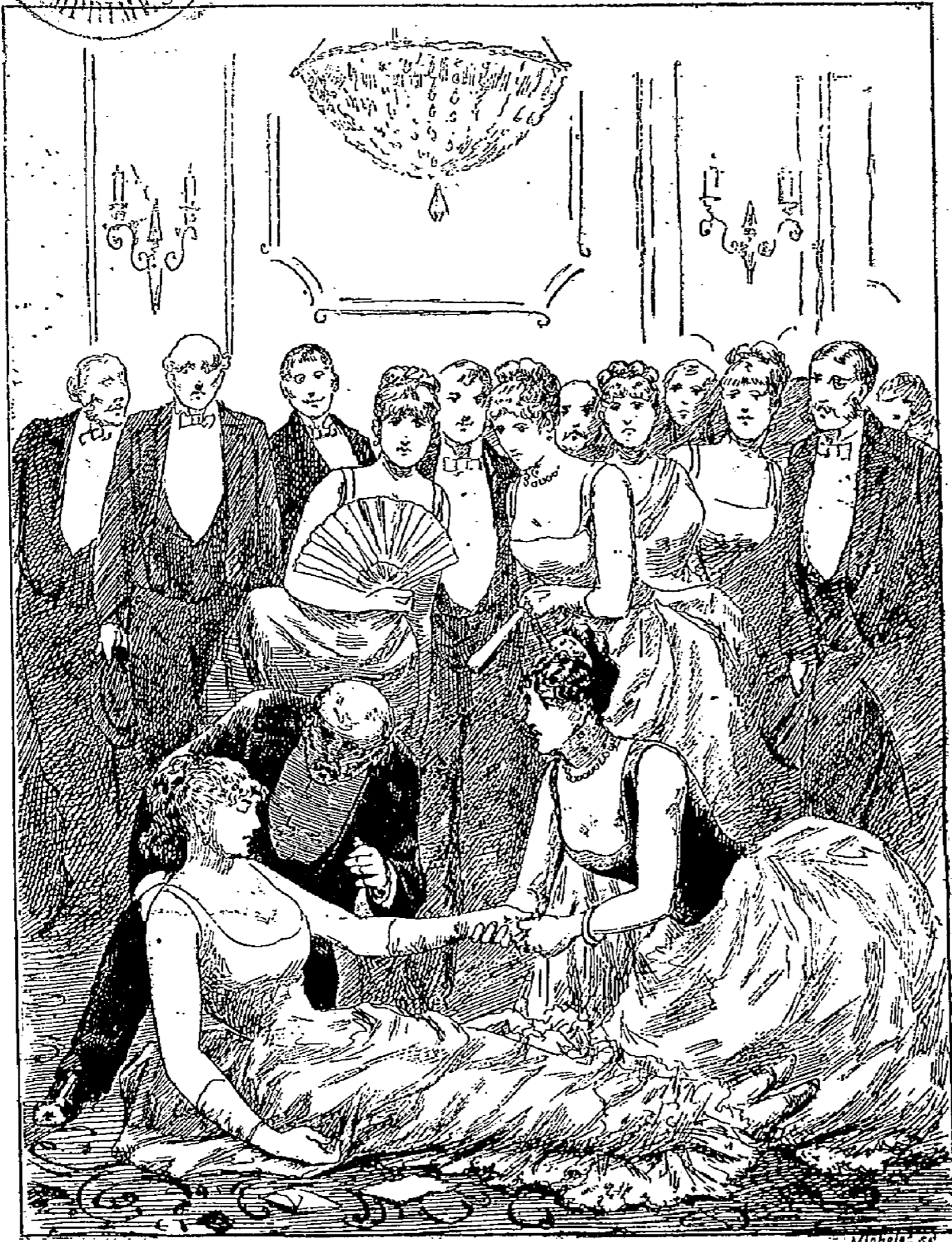
— D'ailleurs, ajouta le vieux Damel, qui ne quittait pas le jeune homme des yeux, la blessure d'Edouard n'est pas encore guérie. Pour entreprendre la tâche difficile, peut-être périlleuse, de retrouver les meurtriers de Charles Lemonnier, il aura besoin de toutes ses forces.

Tout à coup, la folle, qu'on avait un peu oubliée et dont on n'avait pas remarqué l'attention pendant la conversation que nous venons de rapporter, se dressa pour ainsi dire entre les acteurs de cette scène.

— Je sais où sont les meurtriers de Charles, dit-elle.

— Vous ! s'écria Robert.

— Moi ! Dans la petite maison... à Ville-d'Avray. Ils se tiennent là, tous,



On s'empresse autour de Mlle de Selmont... (Page 718.)

autour de sa tombe... C'est là qu'ils l'ont tué... C'est là qu'ils ont caché son cadavre... Ne faites pas de signes entre vous... ne dites pas que je suis folle... Le cadavre de Charles est dans cette maison... Je le sais... j'en suis sûre... Ils l'ont tué d'un coup de pistolet... J'ai entendu le coup... J'étais là... tout près... dans le chemin... quand le crime a été commis... Charles est là... Je vous dis qu'il est là... Nous irons ensemble... Vous verrez !

La folle parlait avec un accent de conviction tel que, si ceux qui l'écoutaient

n'avaient pas connu l'événement auquel elle faisait allusion et qui causait sa méprise, ils auraient été ébranlés.

Seul, Edouard, peut-être parce qu'il ne s'expliquait pas l'erreur de la folle, fut profondément frappé par ses paroles.

Craignant de la surexciter davantage, Marcel fit signe à ses amis de la laisser seule. Les hommes passèrent dans une autre pièce, et, là, Robert et Marcel, voyant l'impression que la sortie de Lucienne avait produite sur l'esprit d'Edouard, s'efforcèrent de lui en donner les raisons.

Edouard comprit cette nouvelle fantaisie de la démente de Lucienne, mais son impression ne s'effaça pas pour cela. Malgré lui, l'assurance avec laquelle la folle avait affirmé que le cadavre de Charles Lemonnier était caché dans la maison de Ville-d'Avray exerçait une influence sur son esprit. Il rapprochait cette assertion de certains souvenirs d'enfance, d'imaginations folles, et il ne se rappelait pas sans une sorte de crainte superstitieuse que ces imaginations avaient également haüté l'esprit de Lucie de Selmont, élevée comme lui par M^{me} Morin.

Ce fut sous ces impressions qu'il resta après sa première visite à la maison de la rue des Dames. Elles concordèrent, avec la conviction qu'il avait retrouvé sa véritable famille.

C'était une famille très humble, et si, parfois, des chimères avaient amusé son esprit, s'il avait fait des rêves de fortune et de gloriole, la réalité s'était durement chargée de les dissiper. Mais nous aurions bien mal fait connaître le caractère de notre héros si le lecteur s'imaginait un seul instant qu'il en souffrit. L'irrégularité de sa naissance, qu'il avait bien fallu lui faire connaître, avait mêlé, il est vrai, quelques inquiétudes aux sentiments qu'il éprouvait. C'est qu'alors sa pensée s'était tournée vers Lucie. Il n'était pas tourmenté par l'idée de ce qu'elle penserait. Elevée comme elle avait été, Lucie ne pouvait guère avoir conçu de préjugés. Mais Robert de Selmont n'allait-il pas sentir ses répugnances renaître et ne s'efforcera-t-il pas de semer d'obstacles la route que lui, Edouard, devait suivre pour atteindre au bonheur ? Quoique pensa Robert sur ce point, Edouard ne sut rien, car, jamais, ni l'un ni l'autre n'échangèrent leurs impressions.

Quant aux sentiments que le jeune homme éprouvait, ils étaient complexes. Doué de la plus heureuse nature, hardi, loyal, ouvert, plein de confiance en lui-même, joyeux de l'équilibre moral et physique dont il était un rare et précieux spécimen, il avait pu connaître la douleur, il avait pu voir le mal ; il ne les avait pas sentis. La sorte de contraction sur soi-même, que l'une détermine, n'avait pas atteint son être moral et il n'avait pas savouré l'amertume que l'intervention de l'autre dans la vie mêle à nos sensations, jusqu'au moment où il était tombé dans le guêt-apens de Cauville. Alors il avait vraiment compris ce que c'était que la douleur ; ruine de ses espérances, chute dans un abîme, menaces de déshonneur, avaient fondu à la fois sur sa tête ; il s'était débattu contre des ennemis invisibles qui l'enlaçaient dans les ténèbres et qui l'entraînaient vers un précipice. Il avait vu fuir les rivages de la vie ; les amis sûrs, l'amour chaste et naïf, la douceur de

vivre s'éloignaient de lui peu à peu ; du moins telle était l'impression qu'il avait éprouvée pendant son séjour à Mazas, et l'on n'en peut guère supposer de plus douloureuse.

Mais quelque chose de pis encore venait de faire irruption dans sa vie depuis le moment où sa mère lui était apparue. Pour la première fois, il se trouvait face à face avec le mal sous une de ses apparences les plus hideuses, les plus poignantes. Le mal s'était montré à lui dans ses résultats : un bonheur brisé, un nid détruit, le père égorgé dans quelque coin, la mère, séparée de son enfant et devenue folle, l'enfant emporté on ne sait par qui et élevé dans l'ignorance du sort des siens ; et cet enfant, c'était lui, cette mère, tombée en démence, c'était la sienne, le père disparu, victime probable d'un assassin, c'était le sien. Pourquoi ce triple crime avait-il été commis ? Quels étaient les coupables ? Sombres points d'interrogation. Edouard ne regardait déjà plus la vie du même œil qu'autrefois ; une certaine méfiance se mêlait maintenant à ses pensées. Il jetait sur les hommes ces coups d'œil soupçonneux qu'Hamlet dirigeait sur les émissaires du roi, son beau-père, et, comme le héros de Shakespeare, il sentait peser sur lui le fardeau d'un devoir de justice et de châtement.

Cependant les jours s'écoulaient. Robert se livrait à des démarches mystérieuses. A deux reprises, Edouard surprit Toni Moblot chez le frère de Lucie ; mais Toni répondait à peine à ses questions ; il était à la fois pressé et discret. Tout ce qu'il consentait à confier à Edouard, c'est que Lucie se portait bien et qu'il n'avait pas à s'inquiéter d'elle.

Une fois pourtant, Toni se hasarda jusqu'à dire :

— Ne vous faites pas de mauvais sang, M. Edouard ; c'est pour vous que nous travaillons.

Le jeune homme n'en put pas tirer autre chose.

Robert ne se montrait pas plus communicatif. Il faisait des courses nombreuses ; il recevait des gens à physionomies singulières et avait avec eux de longues conversations. Que se disaient-ils ? Personne n'en savait rien.

Aux questions d'Edouard, Robert répondait :

— Quand le moment d'agir sera venu, je vous préviendrai.

Edouard ne doutait pas qu'il ne se livrât à l'enquête dont la nécessité avait été reconnue. Que produisait-elle ? Pendant le temps qu'elle dura, Robert garda le secret ; il ne laissa échapper qu'un mot, un jour qu'Edouard le pressait plus qu'à l'ordinaire :

— Il y a dans le passé de ces Pénaire une singulière histoire d'héritage à éclaircir, dit-il. Chose étrange ! je n'y ai pas songé, précisément parce que j'ai connu l'oncle de Pénaire, M. Davilard. J'ai cru longtemps que Pénaire avait hérité purement et simplement. Mais on m'assure qu'il y avait un testament compliqué et que Pénaire ne jouit de toute la fortune que parce que les légataires, ou du moins l'un d'eux, n'a pas été retrouvé. Nous tenons une piste ; mais elle peut être fausse.



La plus grande difficulté, c'est de mettre la main sur le notaire qui a été chargé de l'exécution du testament. Ce n'est que par lui que nous obtiendrons des renseignements sûrs.

Pendant que Robert poursuivait son enquête avec la tenace énergie qu'il apportait en toutes choses, Edouard, accompagné de Crenancier et de l'Oncle-Tom, se rendait tous les jours, rue des Dames, auprès de sa mère, de son grand-père et de leur ami.

Sa présence produisait un merveilleux effet sur l'esprit de la folle. Elle ne le reconnaissait plus pour Charles Lemonnier et elle ne voulait pas le reconnaître pour son fils, bien qu'il l'appelât ma mère; mais elle éprouvait auprès de lui des sensations d'une douceur infinie. Il était à ses yeux comme un être surnaturel et divin, et il entraînait de l'adoration dans le sentiment qu'elle lui avait voué :

— Plût à Dieu, disait-elle parfois, que tu sois mon fils. Je serais trop heureuse d'avoir un tel fils.

Ou bien :

— Tu es bon de m'appeler ta mère. Je sais bien que je ne suis pas ta mère, mais ce mot, dans ta bouche, me paraît aussi doux que si tu étais réellement mon fils.

Quant au vieux Damel, il murmurait parfois qu'il pouvait mourir à présent, parce qu'il avait retrouvé son petit-fils.

Ce propos faisait hausser les épaules au bon capitaine :

— Mourir, quelle bêtise ! Il n'y a pas de presse, répliquait-il. Une vieille frégate comme vous, monsieur Damel, quand elle est bien mâlée, bien armée, peut tenir la mer encore longtemps. Vous m'enterrez, moi qui vous parle, car je ne suis déjà plus qu'une mauvaise carcasse désemparée. Un marin goutteux !... Quelle pitié !

Une seule chose inquiétait les bonnes gens de la rue des Dames : c'était l'agitation toujours croissante de la folle lorsqu'Edouard n'était pas auprès d'elle.

Par moments, elle murmurait des mots entre-coupés d'où l'on pouvait inférer qu'elle n'avait pas cessé de songer au mort, et elle jetait des regards sur la porte qui faisaient craindre qu'elle n'eût conçu quelque nouveau projet de fuite.

Marcel lui avait entendu dire à plusieurs reprises :

— Il faut venger Charles... Je veux prier sur sa tombe...

Il éprouvait des craintes sérieuses que le vieux Damel, dans son ravissement d'avoir retrouvé Edouard, ne partageait pas.

— Je vous assure, dit un jour Marcel, que non seulement elle songe à venger Charles, mais encore qu'elle a arrêté dans son esprit la personne qu'elle doit poursuivre. Je lui ai entendu dire : C'est elle... oui, c'est elle... Par ces mots, elle désigne évidemment quelqu'un.

— Qui croyez-vous qu'elle désigne ? demanda Edouard.

— La femme qui lui a volé son enfant, répondit Marcel.



— M^{me} Morin, alors !

— Peut-être.

Ces conversations se renouvelaient chaque jour, grossissant de toutes ces petites observations que tous, les uns ou les autres, pouvaient faire, mais la situation ne se modifiait pas.

Un matin, pourtant, lorsqu'Edouard et Crenancier arrivèrent rue des Dames pour déjeuner, ils trouvèrent le vieillard et Marcel consternés.

La folle avait disparu depuis une heure et l'on n'avait trouvé aucune trace d'elle dans le quartier.

Edouard n'hésita pas :

— Rendons-nous à Ville-d'Avray, dit-il.

CHAPITRE XIII

Les rêves de Lucie.

QUOIQUEL n'y ait rien de plus commun, il n'y a en même temps rien de plus curieux que certaines situations, où une personne, avec toutes les apparences de la liberté, se trouve en réalité étroitement captive. Elle est mêlée à la vie extérieure ; elle figure dans de grands dîners ; on la voit dans les bals ; on la rencontre à la promenade ; on peut l'approcher, causer avec elle ; il n'y a entre sa situation et celle de la personne la plus indépendante aucune différence sensible, et cependant elle est prisonnière, absolument prisonnière.

Tel était le cas de Lucie de Selmont dans la maison de Maurice de Cauville. Son geôlier, Armande de Cauville, la tenait sous une surveillance attentive et elle avait manœuvré de telle sorte que Lucie avait conscience de sa captivité. Elle comprenait qu'à moins d'un éclat public, il lui était impossible d'y échapper.

L'Argus, qui la gardait, employait tous les gens de la domesticité pour épier ses mouvements. Chacun de ses propos lui était rapporté. Le plus indifférent d'entre eux, la plus vague plainte arrachée par l'inquiétude, le plus léger soupir provoquaient des allusions doucereuses de la part d'Armande, et Lucie, que ces allusions irritaient, avait fini, pour se les épargner, par s'observer avec un si grand soin que peu à peu il ne lui échappait plus un mot, plus un soupir, qu'on pût interpréter comme le symptôme d'un mécontentement secret.

Peut-être rentrait-il dans les calculs d'Armande d'amener Lucie à cet état qui ne permettait plus à personne d'élever des présomptions fâcheuses sur la situation de la jeune fille. Qui donc aurait soupçonné que M^{lle} de Selmont était en butte à une persécution sourde, qu'elle vivait entourée d'espions, sans pouvoir confier à personne un mot de confiance, ni tenter une démarche, ni écrire une lettre, quand on la voyait au Bois, à l'Opéra, à la table de ses parents, M. le comte et M^{me} la comtesse de Cauville?

Le bruit s'était répandu dans le monde qu'elle devait épouser son tuteur. On en félicitait ce dernier; sa fiancée était jolie, un peu pâle, mais avec des yeux superbes, et, ajoutait-on derrière Cauville, avec une dot plus superbe encore. Le marquis Bartholo en veut plus à la dot de Rosine qu'à ses yeux, disait-on. Cauville se souciait peu de ce qu'on disait. Dans le fond, il exultait. Son but était atteint. Lucie avait fait son apparition dans le monde; on savait qu'il devait l'épouser et l'on s'accoutumait à cette idée sans mener trop de bruit sur ce qu'il y avait d'odieux dans ses calculs. Cauville s'avouait à lui-même que sa bru était une maîtresse femme qui conduisait admirablement les affaires de la famille.

— Bon sang ne peut mentir, déclara-t-il à Rosalie.

Restait le consentement de Lucie à obtenir.

Cauville la voyait de temps en temps. Elle se montrait plus que froide à son égard et cette attitude le contrariait bien un peu, mais il espérait cependant que les choses s'arrangeraient.

Lucie suivait avec une persévérance tranquille un plan qui paraîtra d'autant plus facile à exécuter qu'il n'exigeait aucune dépense d'imagination, aucun acte insolite, aucun effort apparent. Elle attendait. Elle attendait qu'elle eût sa majorité légale pour rompre en visière avec ses parents dont elle devinait les sentiments hostiles et reconquérir sa liberté.

C'était un an de patience à avoir. Attendre un an, sans ouvrir son cœur à personne, quand on a dix-sept ans, et que des penchants aussi purs que naturels gonflent un jeune cœur, ce n'est pas si facile à faire qu'on est peut-être tenté de le croire. Il faut pour rester maître de soi-même plus d'énergie souvent que pour faire un scandale.

Si encore Lucie avait su quelque chose d'Edouard. Mais personne ne lui en parlait. Où était-il? Que faisait-il? La cherchait-il? On ne lui avait rien dit de son arrestation, de sa blessure, de son élargissement. Cauville, dans son projet primitif, quand il avait espéré faire condamner son rival comme malfaiteur, s'était promis de révéler brusquement le jugement à la jeune fille pour frapper un grand coup. Naturellement, il avait dû abandonner ce beau dessein.

Lucie attendait donc.

Parmi les visages guindés, curieux, qui l'entouraient, celui du nouveau domestique lui était particulièrement odieux. Aucun ne la suivait avec des yeux plus inquisiteurs, et, sans cesse, elle le trouvait sur son chemin. Evidemment, il avait

été spécialement chargé de la surveiller.

Toni était devenu le favori de madame, son homme de confiance. Elle lui donnait des commissions écrites et s'enfermait avec lui pour se livrer à des manipulations.

De quelles commissions ce Toni était-il chargé ?

On en glosait à l'office.

Une servante l'avait vu entrer chez un pharmacien ; Dominique, le cocher, l'avait vu également dans les mêmes circonstances. Seulement, la servante et le cocher ne purent jamais s'entendre sur l'adresse de ce pharmacien. L'un voulait que ce fût chez celui de la rue de la Boétie ; l'autre, chez celui de l'avenue Percier.

Le cuisinier les mit d'accord en leur démontrant qu'ils ne l'avaient pas vu le même jour, et que, par conséquent, ils avaient pu le voir dans deux pharmacies différentes.

Mais alors qu'allait-il acheter ainsi de pharmacie en pharmacie ?

Celui-ci dit qu'il était malade et voulait le cacher en achetant des médicaments à divers endroits.

Le cuisinier, logicien remarquable, fit observer que ce serait le moyen de faire connaître son état à tout le quartier.

Celle-là prétendit qu'il faisait des achats pour le compte de madame.

Ce nouveau champ de conjectures ouvert, chacun se donna carrière. Quels achats faisait-il ? A quoi ces achats étaient-ils destinés ? Quelle maladie avait donc madame ou quel mic-mac faisait-elle ?

Oh ! les conversations de l'office, où les maîtres sont mis à nu, moralement et physiquement, tournés et retournés, flairés, examinés des pieds à la tête, soumis à l'outrage de toutes les hypothèses ! Les patients, c'est-à-dire les maîtres, ne se doutent pas de la surveillance qu'on exerce souvent sur leurs paroles, sur leurs actes, sur leurs goûts, sur leurs affaires et sur leurs passions.

Et, de fait, Armande était loin de soupçonner les investigations dont elle était l'objet de la part de ses gens. Elle croyait que personne n'avait deviné ses accointances avec le nouveau domestique, qu'on n'avait pu remarquer la confiance spéciale dont elle l'honorait, qu'on ne savait rien des missions dont elle le chargeait.

Quant à Toni, était-il aussi ignorant ? Pour qui l'aurait connu, on eût trouvé la chose douteuse. Il n'observait pas la même attitude à l'office que dans son service. Auprès de sa maîtresse, raide et compassé, il avait toute l'apparence d'un homme discret comme un confesseur et muet comme un poisson. A l'office, il prenait des airs avantageux, alimentant la curiosité de ses camarades par des quarts de confidences, répondant aux questions avec des affectations de discrétion bien faites pour confirmer les doutes, donnant à entendre qu'il se pourrait bien qu'il se passât quelque chose de mystérieux dans la maison, entre madame et lui, mais que



l'affaire était d'une importance telle qu'il se compromettrait si l'on pouvait deviner qu'il y était mêlé.

Avec une indication pareille, il était certain qu'au moindre incident suspect il se produirait un véritable déchaînement de démonstrations et de soupçons.

Mais ce qu'on savait des rapports de M^{me} de Cauville et de Toni ne constituait pas, à vrai dire, un incident suspect.

Par exemple, si ces domestiques, dans les dispositions où ils se trouvaient déjà, avaient pu connaître ce que Lucie appelait ses rêves, les choses auraient pris à leurs yeux un aspect nouveau et Dieu sait quels propos ils auraient échangé sur le compte d'Armande.

Il convient de dire d'abord que pendant la première semaine de son séjour dans la maison de Maurice, Lucie avait eu occasion de voir le médecin d'Armande et de causer avec lui.

Les gens riches ont un médecin sans être malades. C'est un usage qui rentre dans le cadre de leur vie. Quelquefois ce médecin, qui tient à démontrer son utilité, leur découvre des maux dont ils ne souffraient guères, et, par ce moyen, leur rend le service d'occuper leur oisiveté avec quelque chose.

Le médecin d'Armande l'avait soignée étant petite ; c'était un ami plus encore qu'un médecin. Il dînait de temps à autre avec Maurice, et, bien que son temps fût précieux, il trouvait encore par-ci, par-là, une « heure à sauver, » comme il disait lui-même, pour causer avec Armande.

C'est dans une de ces visites qu'il avait fait la connaissance de Lucie.

Immédiatement, après avoir insisté avec légèreté sur son intéressante pâleur et sur la délicatesse de son tempérament, il lui avait fait une ordonnance : une potion à boire avec de l'eau tous les soirs avant de se coucher ou pendant la nuit, si la jeune fille s'éveillait.

Lucie, sur le moment, avait été frappée de la conversation d'Armande et de son médecin, sans relier, bien entendu, cette conversation à l'ordonnance.

A propos d'une affaire quelconque d'empoisonnement dont on parlait beaucoup alors, Armande s'était fait faire par le docteur, aussi bavard que complaisant, un véritable cours de toxicologie.

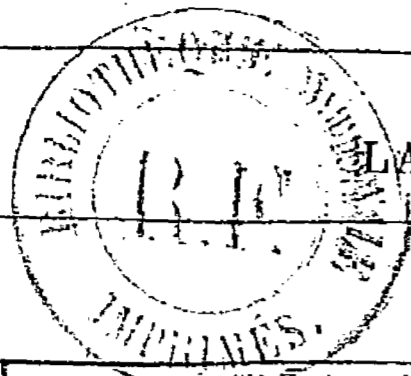
— Belle dame, vous avez des dispositions pour la science, avait déclaré le médecin.

— La science ! répéta Armande comme si on avait prononcé devant elle un mot profondément ridicule.

— Vous avez raison, s'empressa de dire le docteur. Votre rôle est d'être belle et non pas d'être savante.

Après le départ du médecin, le lendemain et les jours suivants, Armande joua ce que Lucie appelait intérieurement la comédie de l'amitié ; elle insista pour que Lucie suivit l'ordonnance du médecin. Lucie, qui ne se sentait pas malade, résista





M^{me} Morin, étonnée de ce silence, se retourna. (Page 724.)

d'abord ; à la fin, de guerre lasse, et après avoir constaté que la potion n'avait rien de répugnant, elle finit par la prendre.

C'est vers ce moment qu'elle commença à avoir les rêves singuliers qu'elle ne faisait connaître à personne.

A deux ou trois reprises, après s'être longtemps agitée dans une sorte d'insomnie en songeant à l'avenir, à Edouard dont elle n'entendait plus parler, à M^{me} Morin, qui ne venait pas la voir, à son tuteur dont la présence lui causait une

impression d'horreur, à M^{me} Penairo, qu'elle redoutait, où à Armande, qu'elle aimait de moins en moins ; après avoir vu dans son cerveau ces figures et d'autres encore moins précises circuler, il lui était arrivé d'éprouver une sensation étrange.

Dormait-elle alors ? Elle n'aurait pu l'affirmer, tant que la chose durait ; elle éprouvait une torpeur invincible, mais dès que la vision avait disparu, elle reprenait possession de ses sens, et elle était sûre d'être éveillée.

La chambre était éclairée la nuit par une veilleuse qui ne jetait qu'une faible clarté. Des tapisseries couvraient les murs ; des portières masquaient la porte et d'épais tapis étouffaient le bruit des pas.

Dans cet état de demi-sommeil que nous avons décrit, Lucie avait vu une des portières se soulever sans bruit et une forme blanche apparaître.

En avançant, la vision était devenue plus nette.

Lucie avait reconnu Armande ; elle était revêtue d'un long peignoir blanc, elle avait la tête nue et ses épais cheveux noirs encadraient son visage livide.

Ce visage avait une expression étrange que le clair-obscur de la pièce rendait plus inquiétante encore.

Les lèvres serrées donnaient un accent implacable à la physionomie et les yeux dilatés, fixés sur la jeune fille, la fascinaient comme ceux de certains reptiles fascinent, dit-on, les oiseaux.

La vision s'avancait jusqu'au lit.

Lucie, oppressée, se sentait regardée, et une sorte de communication magnétique lui donnait la sensation d'une influence mauvaise, mortelle, qui aurait pénétré en elle avec ce regard.

Après un instant de muette contemplation, le fantôme, sans faire aucun bruit, sans remuer le verre, prenait dans ses doigts la fiole, où reposait la potion, commandée par le médecin, et s'approchait de la voilouse, comme pour s'assurer que la jeune fille en avait bu.

Ensuite, le fantôme reposait la fiole et se retirait comme il était venu.

Alors Lucie, soulagée, respirait à son aise et se trouvait éveillée.

Cette vision se renouvela trois fois à quelques nuits d'intervalle.

A la fin, Lucie, convaincue qu'elle ne rêvait pas, résolut d'éclaircir ses doutes.

Au déjeuner, Maurice, après lui avoir souhaité le bonjour, ajouta de son ton léger :

— Toujours pâlotte, ma petite tante.

Armande ne laissa pas échapper l'occasion.

— Est-ce que vous ne vous sentez pas bien, ma chère Lucie ? demanda-t-elle. Depuis quelques jours j'ai cru remarquer que votre santé s'altérait.

— Vous vous trompez, répondit Lucie. Si je suis pâle ce matin, c'est que j'ai mal dormi... J'ai fait un rêve... Je fais quelquefois des rêves...

— Ah ! fit Armande, qui tressaillit.

— Vos rêves doivent être couleur de rose, avec des sourires partout, dit étourdiment Maurice.

— Couleur de rose... non...

Puis, après un silence, brusquement, Lucie interrogea Armande :

— Est-ce que vous n'êtes pas entrée dans ma chambre, cette nuit ?

Armande hésita visiblement.

Enfin, elle fit un effort.

— Vous vous en êtes donc aperçue ?

— Oui, c'est la troisième fois que cela vous arrive.

Maurice, surpris, leva la tête et regarda sa femme.

— Qu'allez-vous faire chez Lucie, la nuit ? demanda-t-il.

Armande hésita encore à répondre.

Ce fut Lucie qui parla pour elle.

— Armande prend la fiole où se trouve ma potion et la regarde à la lueur de la veilleuse.

— Vous ! fit Maurice de plus en plus surpris.

— Il n'y a aucun mystère à cela, dit Armande avec un effort. Il me semble que Lucie n'est pas bien portante. Je suis entrée la nuit dans sa chambre pour m'assurer de son état et j'ai voulu voir si elle prenait la potion commandée par le docteur.

Maurice accepta l'explication, la seule plausible, d'ailleurs.

Lucie parut étonnée, et l'inquiétude indéfinissable qu'elle ressentait ne fut nullement dissipée par les paroles d'Armande.

Cette conversation avait un témoin, le nouveau domestique, Toni, qui servait à table. Il ne parut pas d'ailleurs avoir rien remarqué ; il continua son service avec son air indifférent et glacial.

Après le déjeuner, Armande proposa à Lucie de les accompagner, son mari et elle, dans des courses qu'ils devaient faire en vue d'un bal organisé pour le lendemain. Ces courses, le temps étant beau, se termineraient par une promenade au bois.

Lucie, réellement lasse, prétextait une migraine et refusa de sortir.

Armande n'insista pas ; mais elle jeta un regard rapide à Toni, qui répondit par un signe presque imperceptible.

Maurice, cela va sans dire, n'aperçut rien.

Lucie se retira dans un petit salon attenant au grand, et, un livre à la main, se laissa aller à rêver tout en ayant l'air de lire.

Le comte et la comtesse étaient partis depuis une demi-heure environ, quand la porte du boudoir s'ouvrit et livra passage à Toni.

Lucie leva la tête.

— Je n'ai pas appelé, dit-elle.

En parlant, elle s'étonnait.

Le nouveau domestique ne se ressemblait plus à lui-même. Sa physionomie, au lieu de la raideur que Lucie lui connaissait, exprimait une intelligence vive et une évidente sympathie.

— Nous sommes seuls, dit-il. J'ai trouvé moyen de faire partir tout le monde.

— Que signifie...

— Cela signifie que le moment est venu de jeter bas le masque. Mademoiselle, vous m'avez pris jusqu'à présent pour un ennemi. Apprenez que j'ai été placé ici par votre frère, par M. Robert de Selmont, pour veiller sur vous et pour vous arracher des mains des scélérats qui vous entourent.

— Des scélérats. Je ne comprends pas.

— Vous allez comprendre. M^{me} la comtesse de Cauville, après avoir tenté de vous faire assassiner, s'efforce de vous empoisonner.

— Monsieur...

— C'est avec moi qu'elle manipule ses drogues.

En disant ces mots, Toni tira de sa poche une fiole exactement pareille à celle qui contenait la potion de Lucie.

— Voici, d'ailleurs, ajouta-t-il, le seul flacon qui renferme le poison qu'elle s' imagine vous faire prendre tous les jours. Ce flacon, mademoiselle, vous ne le viderez point ; vous le garderez ; ce sera, si besoin est, ce qu'on appelle une pièce à conviction.

— Mais qu'est-ce que je bois donc tous les soirs ? s'écria Lucie, très émue.

Toni se mit à rire.

— Quelque chose qui ne vous fait ni bien ni mal, répondit-il, la potion du docteur. C'est moi qui la prépare. Mais M^{me} la comtesse est convaincue que vous buvez le poison. Un poison lent, bien entendu, qui doit vous miner et vous tuer à la longue. M^{me} la comtesse le trouve encore trop lent à son gré. Voilà pourquoi elle se rend quelquefois la nuit dans votre chambre pour vous examiner à son aise et pour s'assurer que vous prenez bien la potion du bon docteur.

— Ce que vous me dites est épouvantable.

— J'en conviens, mademoiselle. C'est qu'aussi vous êtes entourée de gens épouvantables.

— Mais pourquoi voulez-vous que je conserve ce flacon, où, dites-vous, il y a un véritable poison ?

— Parce que le moment est venu de quitter cette maison et parce qu'il faut que nous ayons en main des moyens d'empêcher M. le marquis de Cauville de vous y faire rentrer, sous prétexte qu'il est votre tuteur.

Si maîtresse qu'elle fut d'elle-même, de pareilles confidences ne pouvaient manquer de bouleverser la jeune fille.

— Vous me dites des choses, fit-elle en s'essuyant le front avec son mouchoir.

Toni, presque souriant jusque-là, prit un air grave.

— Je vois que je vous effraie, dit-il. Excusez-moi, mademoiselle, les circonstances m'obligent à vous éclairer brusquement sur votre situation. Il fallait, un jour ou l'autre, en finir par là .. Votre frère est pressé, parce que si nous tardons trop de notre côté, M. Edouard pourrait bien commettre quelque nouvelle folie.

Les yeux de Lucie laissaient voir une profonde surprise.

— M. Edouard... Vous avez de ses nouvelles... Quelle folie a-t-il donc commise ?

— C'est vrai... Vous ne savez pas. Eh bien, il avait comploté de vous tirer de la maison de M^{me} Morin. Le lendemain du jour où vous avez quitté Ville-d'Avray, il s'est fait prendre en essayant de réaliser son projet.

— Prendre ! Par qui ? Comment ? Expliquez-vous.

Toni raconta succinctement les aventures d'Edouard, sa blessure et son emprisonnement.

— Lui ! lui ! répétait Lucie... En prison ! accusé comme un vulgaire malfaiteur ! blessé ! O mon Dieu !

— Rassurez-vous, mademoiselle, se hâta de dire Toni. Son innocence a été reconnue. Il est libre à présent et guéri. Au surplus, vous n'avez pas couru de moins grands dangers que lui...

— Quoi ! Armande me hait au point d'attenter à ma vie. Que lui ai-je donc fait ?

Toni parut un peu embarrassé.

— M. Robert vous l'expliquera s'il veut, déclara-t-il. Ce qu'il y a de certain, c'est que, sans lui, sans la surveillance qu'il m'a fait exercer, vous ne seriez pas sortie vivante de cette maison.

Toni entra ensuite dans des détails circonstanciés sur le rôle qu'il avait joué auprès d'Armande, ne reculant devant aucun moyen pour capter sa confiance et parvenant en quelques jours à se faire choisir comme complice dans le crime qu'elle préparait. Il raconta comment il allait de pharmacie en pharmacie acheter des quantités insignifiantes d'une substance vénéneuse qu'il réunissait et manipulait ensuite avec Armande pour en extraire l'ingrédient destiné à faire périr lentement Lucie.

A la vérité, il trompait la jeune femme et lui apportait une matière inoffensive qu'elle prenait pour du poison. De toutes les fioles qu'elle avait ainsi préparées, croyant verser la mort à sa rivale, une seule contenait réellement la boisson dangereuse. C'était la fiole qu'il venait de remettre à Lucie et qui devait servir de pièce à conviction.

— Maîtres de ce flacon, nous ne les craignons plus, dit Toni en finissant. M. de Cauville lui-même n'osera plus réclamer ses droits. Quand nous les tiendrons sous la menace d'une dénonciation au parquet, ils passeront par où nous voudrons.

Ainsi, mademoiselle, vous pouvez vous préparer à fuir d'ici. J'ai pensé que demain, pendant le bal, rien ne serait plus facile. M. votre frère vous attendra dans une voiture arrêtée avec celles des invités ; je vous y conduirai, et de là, vous vous rendrez dans la retraite que M. Robert vous a préparée, chez une dame fort respectable qui tient une institution de demoiselles.

— Mais...

— Voyez-vous, ajouta Toni en interrompant la jeune fille, M. Robert ne veut pas que l'on fasse de bruit autour de votre personne, c'est pour cela qu'il a hâte de vous faire partir d'ici avant que M. Edouard ne commence ses démarches. Tant qu'il ne sera pas votre mari...

— Mon mari ! s'écria Lucie en rougissant.

— J'ai dit une bêtise... Bast ! je ne la retire pas et je répète : tant que M. Edouard ne sera pas votre mari, M. Robert désire qu'il ne paraisse, à aucun titre, dans l'intrigue qu'on dirige contre vous. Voilà pourquoi il vous demande d'abandonner cette maison, comme je vous l'ai proposé, et de vous retirer dans une maison tierce, chez une dame, jusqu'à nouvel ordre.

Lucie regardait Toni avec stupéfaction. Elle avait quelque peine à rassembler ses idées. Les confidences que ce domestique venait de lui faire étaient de nature à troubler des esprits encore mieux trempés que le sien. Sans doute, elle n'aimait pas Armande et elle s'étonnait de ses procédés bizarres, mais de là, à la soupçonner d'un crime, il y avait une marge énorme. D'un autre côté, les révélations de Toni la jetaient dans un état de perplexité profonde. La catastrophe qu'Edouard venait de traverser la faisait frissonner plus encore que le danger qu'elle courait. Enfin elle ne parvenait pas à fixer l'impression que lui causait la sollicitude de son frère. Elle ne se le dissimulait pas, l'opposition que ce frère avait faite à son amour, dans la seule lettre qu'elle eut reçue de lui, l'avait défavorablement disposée à son égard. Mais, à en croire le mot qui venait d'échapper à son homme de confiance, ces dispositions s'étaient modifiées.

Tout à coup, elle se demanda si ce n'était pas cet homme qui lui tendait un piège et s'il n'avait pas jeté le nom d'Edouard dans ses confidences comme une amorce.

— Monsieur, dit la jeune fille, qui me prouve que vous n'essayez pas de me tromper ? Qui me prouve que vous êtes bien l'interprète des volontés de mon frère ?

— C'est trop juste, fit Toni.

En disant ces mots, il tira d'une de ses poches une lettre ; mais avant de la remettre à Lucie, il ajouta :

— Vous connaissez l'écriture de M. Robert de Selmont ?

— Oui, oui...

— Eh bien, lisez.

Lucie prit la lettre, rompit le cachet, jeta un regard sur le contenu, puis.

levant les yeux vers Toni, elle lui dit avec une expression touchante de regret :

— Pardonnez-moi mes soupçons absurdes.

— Par exemple, murmura Toni, frappé de l'accent de la jeune fille et flatté du regret qu'elle exprimait avec une entière sincérité.

Voici la lettre que M^{lle} de Selmont lut :

« Ma chère sœur,

« Toni, qui vous remet ce mot, est plus mon ami que mon serviteur. Vous pouvez, vous devez avoir une confiance absolue en lui. Il vient d'ailleurs de vous sauver la vie à Paris, comme il vous l'avait sauvée en Normandie... »

Ici, Lucie interrompit sa lecture pour regarder Toni avec curiosité, mais elle réfléchit qu'il ne pouvait pas deviner la cause de son étonnement, et elle dit :

— Vous m'avez sauvé la vie en Normandie ?

— Ah ! le général parle de cela... Je n'étais pas tout seul ; il y avait l'Oncle-Tom avec moi.

— Mais quels dangers ai-je donc couru ?

— Vous vous rappelez bien l'accident de Pierre dans les falaises, le coup de pistolet de la grand'route, et enfin les deux hommes qu'on a trouvés...

Lucie devint toute pâle.

— Quoi, ces deux malheureux...

— Étaient deux assassins payés par la comtesse pour se défaire de vous.

— Oh ! s'écria Lucie frémissante d'horreur. Quelle femme est-ce donc ?

Elle reprit la lecture de la lettre de son frère.

« Et vous fera connaître le plan que j'ai formé. La maison de M^{me} Carlier est la plus honorable que je connaisse et aucun couvent ne vous serait un abri plus sûr, ni plus respectable. Vous y attendrez, ma chère Lucie, que votre situation soit régularisée, c'est-à-dire votre émancipation, soit par suite d'un acte légal, soit par suite de votre mariage que vous êtes dès à présent maîtresse d'arrêter dans les conditions qui vous conviendront le mieux.

« Je tiens par-dessus tout à ce que votre départ excite aussi peu de scandale que possible. J'aurais essayé de le négocier avec votre tuteur, si je n'avais craint quelque complication subite et tragique. Dans l'état des choses, la fuite est encore ce qu'il y a de plus sûr. Vous devez comprendre pourquoi je me suis efforcé et je m'efforce de tenir mon jeune ami Edouard en dehors de cette combinaison.

« Il ne faut pas qu'on puisse faire courir des bruits fâcheux sur le compte de M^{lle} de Selmont. Qu'elle ait cherché un refuge auprès de son frère, qui l'a placée dans une maison sûre, pour échapper aux persécutions de son tuteur et des siens coalisés contre elle, rien de plus légitime. Mais que le nom d'un étranger figure

« dans cette affaire, et elle prend immédiatement une fâcheuse apparence sur
« laquelle il me paraît inutile d'insister.

« J'espère, ma chère sœur, que vous approuverez ma conduite. Dans ce cas,
« suivez à la lettre les indications de Toni. Agissez avec sangfroid, comme une
« vraie Selmont, et avec la conscience que vous jouissez, entourée d'amis comme
« vous l'êtes, d'une sécurité profonde, malgré le complot vraiment infernal de la
« femme de Maurice. »

« A bientôt, ma chère Lucie, votre frère dévoué,

« ROBERT DE SELMONT. »

Lucie, quand elle eut fini de lire cette lettre, la porta à ses lèvres. Elle avait les larmes aux yeux. Elle était profondément touchée d'une protection si forte et d'une prévoyance si délicate. Elle se reprochait, comme un remords, la froideur avec laquelle elle avait accueilli les premières avances de son frère.

Peut-être le consentement tacite qu'il accordait à son mariage avec Edouard était-il pour quelque chose dans ces sentiments si nouveaux et si vifs. L'argile la plus fine et la mieux choisie est toujours de l'argile.

— Eh bien, mademoiselle, à quoi vous décidez-vous ? demande enfin Toni qui la voyait rester silencieuse, les regards fixés sur le papier.

Lucie tressaillit :

— Ah ! monsieur, pardon ! fit-elle. Je m'abandonne à vos conseils.

— Dans ce cas, demain, pendant le bal, vers une heure du matin, quand je paraîtrai dans le salon, ce sera le signal. Vous partirez. Je vous guiderai jusqu'à la voiture de M. Robert.

— Mais vous...

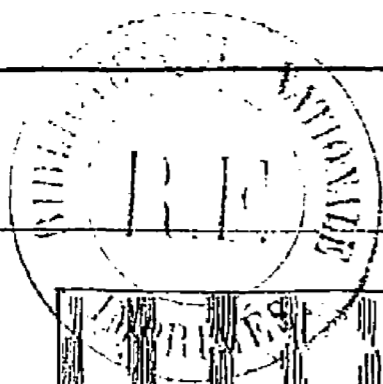
— Oh ! moi, je rentrerai aussitôt. Je ne dois pas quitter la maison en même temps que vous.

— Mais ce départ provoquera du scandale...

— Point du tout. Vous laisserez dans votre chambre une lettre adressée à M^{me} la comtesse, dans laquelle vous direz crûment les choses. Dès que la voiture qui vous emportera se sera éloignée, j'irai trouver une des femmes de service, de votre part, et lui donnerai l'ordre d'aller chercher cette lettre pour la remettre à madame. Cinq minutes après votre fuite, c'est-à-dire avant que dans le brouhaha du bal on ait pu la remarquer, M^{me} de Cauville en sera avertie et en même temps s'efforcera de la cacher. Vous n'aurez, pour obtenir ce résultat, qu'à dire un mot du flacon qu'il ne faut pas manquer d'emporter.

— Cela sera fait de point en point, déclara Lucie.

Toni s'inclina, reprit sa figure impassible et sortit du salon, laissant la jeune fille livrée à ses réflexions.



Michélet Sc

Alors Lucienne, de son poing fermé, la frappa sur la tête et sur le visage. (Page 726.)

CHAPITRE XIV

Une scène au bal.



Le temps pesait à Armande.

Elle savait Edouard en liberté et elle trouvait la santé de Lucie bien résistante.

D'après ses calculs, quoi que peu de jours se fussent écoulés depuis qu'elle l'avait soumise à son régime d'empoisonneuse, la jeune fille

aurait dû paraître plus languissante. Elle était pâle sans doute. Encore ne l'était-elle pas beaucoup plus qu'à l'ordinaire, et d'ailleurs ces pâleurs coïncidaient avec des suites d'insomnie. Dès que Lucie prenait un peu d'exercice, elle dormait profondément et se levait le lendemain avec une figure fraîche et reposée.

Et cependant elle buvait la potion.

Il y avait là un mystère étrange dont elle entretenait son complice, le nouveau domestique.

Par exemple, elle était très loin de soupçonner celui-ci.

Il avait fait sa conquête tout de suite ; il la servait d'une manière si tranquille et si sûre, il l'avait si bien devinée.

Au premier mot d'expériences qu'elle voulait faire, — pour voir, — et du besoin qu'elle avait d'un confident discret qui consentit à aller acheter dans trente endroits différents des quantités inoffensives d'un certain ingrédient, Toni s'était offert immédiatement.

Justement, il se connaissait en plantes et en produits chimiques. Avant de servir chez un grand d'Espagne, il avait servi chez un savant, affirmait-il. C'était une sorte de Gil Blas, apte à tout, connaissant un peu de tout et paraissant prêt à tout.

Jamais, bien entendu, Armande ne lui avait confié le véritable but de ses préparations chimiques. Elle lui disait n'importe quoi et il faisait semblant de la croire.

Elle lui avait apporté un flacon de la potion de Lucie et lui avait dit qu'il fallait donner à leur boisson empoisonnée la même apparence et le même goût qu'à cette potion.

Toni n'avait pas demandé pourquoi.

Mais le lendemain, il fabriquait la drogue sous les yeux d'Armande, dans les conditions qu'elle lui avait indiquées.

Pour en apprécier l'efficacité, il avait apporté un chat, et prenant au hasard, — en apparence, — un des flacons, il en faisait avaler une partie à la pauvre bête.

Trois jours après, le chat expirait.

La confiance d'Armande dans Toni était donc complète.

Elle ne lui confiait pas ses intentions, sans doute, mais sa conduite avec lui équivalait bien à cette confiance.

Elle l'entretenait de la santé de Lucie et lui demandait s'il n'y avait pas lieu de s'étonner en voyant cette jeune fille, avec des apparences si frêles, ne pas paraître plus malade.

Toni grimaçait en homme entendu :

— Elle a des intermittences, disait-il, tout en faisant égoutter ses mixtures. Hier, elle était d'une faiblesse surprenante. Son état varie suivant qu'elle prend plus ou moins de la potion fortifiante du docteur. Mais un de ces jours, vous verrez, madame, la pauvre demoiselle ne pourra plus se lever.

Et il ajoutait entre ses dents :

— Je connais ça.

Armande le regardait avec un sentiment où perçait une pointe de défiance.

— Vous me rassurez, disait-elle.

Le matin du jour où devait avoir lieu le bal, Armande et Toni avaient eu une conversation de ce genre.

Ils étaient renfermés dans une petite pièce attenant au cabinet de toilette de la jeune femme, et qui leur servait de laboratoire. Ce laboratoire, dont les portes restaient toujours fermées à clef, communiquait d'un côté avec un corridor.

Toni avait la clef de la porte sur le corridor.

Armande avait l'autre.

Cette pièce n'avait pas d'ailleurs un aspect bien effrayant. Elle contenait deux tables. Sur l'une, était placé un fourneau portatif; sur l'autre, des fioles et des paquets étaient rangés symétriquement.

Toni n'avait pas eu grande peine à tromper cette Briuvilliers sans expérience; d'ailleurs, elle n'apportait pas la conviction d'une nature froidement méchante à la perpétration de ses forfaits, mais les violences et les défaillances d'un être détraqué par la passion.

Toni surprenait chez elle des répugnances, des troubles, des frissons d'horreur réprimés non sans peine par des pensées qui traversaient son esprit comme des éclairs sinistres. Elle tenait des siens une obstination inébranlable et une sorte de fureur d'égoïsme.

Quand il lui arrivait de songer qu'Edouard et Lucie pourraient finir par se retrouver et par être heureux ensemble, elle voyait rouge; elle aurait voulu les anéantir tous les deux et elle avec. Si elle avait eu des vellétés de renoncer à son crime, ces vellétés disparaissaient. Elle se rendait au laboratoire; elle appelait Toni et elle le gourmandait, ou parce qu'il n'y avait pas assez de poison, ou parce que le poison n'avait pas produit un effet suffisant, sans s'expliquer d'ailleurs sur cet effet.

Toni, paisiblement, la rassurait, discutait et continuait à remplir ses petites bouteilles d'une boisson inoffensive.

Armande était dans cet état d'âme le jour du bal.

C'était le premier qu'elle donnait depuis son mariage. Elle s'en occupait avec Maurice depuis quinze jours. Leur vanité était en éveil. Il s'agissait de charmer et d'éblouir. Depuis quinze jours, tapissiers, décorateurs, fleuristes, gaziers avaient envahi l'appartement. Le marquis donnait des conseils. Pénnaire, de plus en plus inquiet, avait recommandé à son gendre de ne rien négliger.

— Il importe, avait-il dit avec un sourire contraint, de jeter de la poudre aux yeux.

Armande comptait sur ce bal pour faire vérifier par le monde le mauvais état de la santé de Lucie.

Elle espérait bien qu'elle serait assez malade pour ne faire qu'une appa-

rition dans les salons. A la rigueur, si elle y restait, elle comptait la voir s'allonger languissante dans un fauteuil. Armande aurait feint alors une vive sollicitude. Elle avait préparé toute une comédie.

Mais le poison n'avait pas agi aussi vite qu'elle l'avait espéré. Ses calculs se trouvaient déjoués. Lucie était assez forte pour paraître au bal et peut-être pour passer la nuit.

Comme Armande tenait à ce qu'on crût la parente de son mari presque mourante; cette résistance de la jeune fille l'irritait. Il se mêlait même à cette irritation une vague inquiétude. Son médecin, qu'elle entretenait sans cesse de la santé de Lucie, s'étonnait de l'insistance que M^{me} de Cauville mettait à croire la jeune fille en danger.

— Mais elle n'est pas si malade que cela, avait-il fini par dire, quelque intérêt qu'il eût à affirmer le contraire.

Le jour du bal, pour préparer les esprits à voir Lucie s'en aller bientôt, Armande en était réduite à baser ses combinaisons sur une des conséquences de l'éducation que M^{lle} de Selmont avait reçue chez M^{me} Morin.

Lucie ne pouvait pas savoir danser. Elle allait se trouver condamnée à rester assise pendant le bal.

Armande se préparait à rejeter cette tranquillité forcée sur l'état où la maladie l'avait réduite; mais, en même temps, elle se promettait, après le bal, d'activer le traitement de sa victime.

Nous épargnerons au lecteur des descriptions qui ne feraient qu'alourdir le récit, quelque intérêt d'ailleurs qu'elles puissent offrir aux dames. Nous ne leur dépeindrons ni les salons, ni la décoration qui les transformait; nous n'entrerons dans aucun détail sur les toilettes, ni même sur la beauté des femmes dont les lumières faisaient resplendir les épaules nues; nous ne citerons aucun des personnages illustres ou des notoriétés du jour qui figuraient à cette fête. Il nous suffira de dire qu'on y rencontrait la haute finance, quelques artistes à la mode, des personnalités marquantes du monde politique et une certaine société qui confine au faubourg Saint-Germain.

L'arrivée de M. et de M^{me} Pénaire provoqua des chuchottements. Pénaire maigre, pâle, se tenait plus raide, plus pincé que jamais; Rosalie, couverte de diamants, déployait la majesté hautaine qui était naturelle chez elle.

— Voilà comme je m'imagine Zénobie ou Sémiramis, disait un sculpteur à un de ses amis.

Les financiers parlaient de la *Banque industrielle et commerciale des Deux-Mondes*, en guignant Pénaire du coin de l'œil.

— Il faut qu'il trouve des millions pour sa liquidation de demain, disait l'un d'eux.

— Vraiment ?

— Oui, mon cher, sans cela, il est flambé.

— C'est un effondrement !

— Epouvantable.

Quelqu'un intervint et dit :

— On assure qu'il a fait des démarches auprès des Péreire et des Rothschild.

— Ah bah ! Et qu'en est-il advenu ?

— Il s'est cassé le nez sur leurs portes.

— Sa femme est toujours belle.

— Et forte.

— Comment l'entendez-vous ?

— Elle a pris ses précautions pour sauver sa fortune personnelle et la dot de sa fille du désastre.

— Alors nous allons voir l'étoile des Péreire filer...

— A Bruxelles ; oui.

Ces propos circulaient dans les salons comme un léger murmure, effleurant les oreilles des intéressés sans y pénétrer, mais on pouvait trouver un symptôme de leurs préoccupations dans les plis de leur front, sur leurs lèvres pincées, dans une expression de fatigue que l'habitude de s'observer ne parvenait pas toujours à dissimuler.

Lucie fit son entrée dans le bal assez tard, vers minuit.

Armande commençait à s'en inquiéter. Elle lui avait fait demander à plusieurs reprises si elle était prête ; elle la suppliait, dans le cas où elle se sentirait malade, de faire un effort, de paraître du moins un instant.

Lucie répondit à la femme de service qu'Armande lui avait envoyée qu'elle n'était pas malade et qu'elle allait venir, mais qu'elle avait une dernière main à mettre à sa toilette, ce qui la retardait un peu.

Quand elle parut, Armande courut à elle et la conduisit auprès de Rosalie. En traversant le salon, la comtesse sentit la main de la jeune fille frémir dans la sienne et s'aperçut qu'elle pâlisait.

Elle ne devina pas que son contact avait suffi pour produire cette sensation. Lucie avait peur d'elle comme d'un être fantastique, qui n'aurait eu que les apparences de l'humanité. Armande était à ses yeux une sorte de vampire, une goule. Depuis que l'horrible révélation lui avait été faite, il fallait à Lucie un courage héroïque pour résister à l'envie folle qu'elle avait de fuir cette maison maudite et cette créature abominable.

— La pauvre enfant est bien souffrante, dit Armande à sa mère.

Rosalie promena son regard dur du visage de sa fille à celui de Lucie.

— Qu'avez-vous donc ? demanda-t-elle à cette dernière.

— Oh ! rien, cela se passera, répondit Lucie ; affreusement pâle, en tombant plutôt qu'en s'asseyant sur un divan.

Un éclair de triomphe illumina le visage d'Armande.

— Enfin, cela opère, se dit-elle.

On s'empessa autour de M^{lle} de Selmont, mais, peu à peu, elle se remit, puisant de la force dans les regards mêmes de son ennemie, où sans doute elle aperçut la joie que lui avait procurée sa faiblesse passagère.

— La pauvre petite est trop malade pour danser, disait Armande à haute voix dans un groupe de femmes.

Lucie entendit.

Juste au même moment, un attaché d'ambassade l'invitait. A la stupéfaction profonde d'Armande, elle se leva et prit son bras. Aux premières mesures d'une redowa, elle dansa. Elle savait danser !

En effet, elle savait danser, de naissance probablement. Il y a certaines choses que les femmes connaissent sans les avoir apprises ; la danse est une de ces choses-là.

Il est probable aussi que la bonne de M^{me} Morin, quand Lucie était petite fille, lui avait donné des indications.

Enfin elle savait danser. Elle dansait même avec une grâce naïve, timide, qui n'en était que plus piquante. La femme faite s'abandonne ; il se dégage de son allure, de son émotion, de ses regards demi-clos, de sa bouche qu'un sourire entr'ouvre, de ses cheveux dont quelques boucles voltigent, de l'enlacement de ses bras, des frémissements de ses seins, un nuage de volupté enivrante. Mais quel charme dans la jeune fille, dont les sens s'éveillent et la troublent sans qu'elle en comprenne le motif ! Quelles lueurs d'aurore dans ces regards que le plaisir illumine ! Quelle surprise délicieuse dans le ravissement que le mouvement, la cadence, l'atmosphère du bal lui font éprouver ! Que de volupté aussi cette pudeur promet !

Les femmes regardaient Lucie, et, jalouses déjà de ces grands yeux profonds où son âme apparaissait, elles s'étonnaient de trouver tant de vie dans cet être qu'on venait de leur représenter comme mourant.

Armande surtout, douloureusement déçue, avait peine à dissimuler son dépit.

Quand Lucie, animée par la danse, regagna sa place, Armande s'approcha d'elle et lui dit :

— Ma chère Lucie, vous voulez donc vous tuer ?

— A quel propos me dites-vous cela ?

— Comment osez-vous danser, dans votre état de santé ?

— Mon état de santé est très bon, madame. Vous le savez mieux que personne, répliqua la jeune fille.

Lucie prononça ces mots sur un ton d'ironie qui frappa les dames assises à côté d'elle.

Armande, décontenancée, murmura :

— Mais...

Lucie reprit toujours plus haut :

— N'avez-vous pas pour moi les soins d'une sœur ? Ne vous levez-vous pas la nuit pour vous assurer de mon sommeil ?

— Je ne comprends pas...

La jeune fille poursuivit :

— Ne me préparez-vous pas vous-même la potion... vous savez bien la potion que le docteur m'a ordonnée ?

Armande regarda Lucie avec des yeux où une inquiétude, qui allait jusqu'à la terreur, se peignit.

Lucie, impitoyable, continua :

— Puisque vous prenez tant de soins de moi, et je suis heureuse de l'occasion qui s'offre aujourd'hui de vous en rendre publiquement témoignage, comment donc vous étonnez-vous de me voir si bien portante ?

Et, lentement, elle conclut :

— Attendez-vous donc un autre effet des soins que vous me prodiguez ?

En même temps qu'elle lançait ces dernières paroles, M^{lle} Selmont s'était levée.

Elle venait d'apercevoir Toni, en livrée, avec des culottes courtes, debout à la porte du salon.

Il disparut aussitôt qu'il vit la jeune fille se diriger de son côté. Lucie, en effet, sans se soucier de l'impression produite dans le cercle au milieu duquel elle avait parlé, traversa le salon d'un pas rapide et sortit.

— Qu'a-t-elle donc ? Qu'est-ce que cela signifie ? demanda M^{me} Pénaire, rompant le silence qui s'était fait autour d'elle et de sa fille.

La stupéfaction ne diminua pas quand on vit M^{me} de Cauville, plus pâle qu'une morte, s'asseoir auprès de sa mère en jetant des regards inquiets autour d'elle.

— Où est-elle allée ? lui demanda Rosalie à voix basse au bout d'un instant.

— Je n'en sais rien, répondit Armande.

— Il faudrait savoir.

— Dans sa chambre sans doute.

Remarquant enfin qu'elles étaient l'objet d'une curiosité soupçonneuse, M^{me} Pénaire s'adressa à ses voisines :

— La pauvre enfant, déclara-t-elle, est sujette à des crises nerveuses pendant lesquelles elle ne se rend pas compte de ce qu'elle dit.

— Nous l'avons bien vu, fit sèchement une dame.

— Il faudrait peut-être courir auprès d'elle, reprit une autre dame ; M^{lle} de Selmont est sans doute indisposée.

Rosalie fit un mouvement pour aller voir, mais Armande la retint comme si elle n'avait pas la force de se lever et comme si, en même temps, elle avait craint de rester seule.

— Tenez, murmura-t-elle, on nous apporte de ses nouvelles.

Une femme de chambre, en effet, venait d'entrer dans les salons ; elle regardait à droite et à gauche, d'un air intimidé, cherchant sans doute la comtesse de Cauville ; enfin, elle l'aperçut et se dirigea vers elle.

Armande fit un effort : elle se leva et dit à cette femme :

— Que voulez-vous ?

La femme de chambre paraissait gênée et surprise. Elle tendait une enveloppe à sa maîtresse d'une manière à peine ostensible.

— C'est une lettre de M^{lle} de Selmont pour madame, dit-elle. Elle m'a fait donner l'ordre d'aller la chercher immédiatement dans sa chambre et de la remettre sans tarder à madame. Je ne me serais pas permis sans cela...

Armande, qu'une indicible émotion agitait, prit la lettre.

— Lucie n'est donc pas dans sa chambre ? demanda-t-elle.

— Non, madame.

— Où est-elle donc ?

— Je n'en sais rien.

Armande promena ses regards autour d'elle sans voir Lucie. Seul, Toni, debout dans une embrasure de porte, raide et impassible, fixa un instant son attention.

La femme de chambre s'était retirée.

Armande, sans songer aux yeux qui suivaient le mouvement de cette scène, ouvrit la lettre de Lucie.

Elle la lut en un instant.

Elle était écrite en caractères de flamme qui jaillissaient du papier pour étreindre son esprit, son âme, tout son être, et la dévorer à leur contact.

Sa physionomie bouleversée révéla une surprise horrible, une douleur poignante ; elle poussa un gémissement sourd et tomba sans connaissance sur un fauteuil, à côté de sa mère, tenant la lettre dans ses doigts crispés.

Il n'y eut qu'un cri ! Les dames se levèrent, s'empressèrent.

Rosalie ne perdit pas la tête. Elle prit la lettre, cause évidente de l'accident, et, pendant qu'on faisait respirer des sels à Armande, elle la parcourut. Personne ne songea à s'en étonner. C'était sa mère.

Voici ce qu'elle lut :

« Après avoir tenté de me faire assassiner, vous avez voulu m'empoisonner. Je
« vais chercher un refuge auprès de mon frère, M. Robert de Selmont. Si mon
« tuteur, votre beau-père, essaie, abusant de son droit, de disposer de ma per-
« sonne, j'é suis résolue à dénoncer le crime dont j'ai failli être victime. J'emporte
« avec moi la potion du docteur, telle que vous la prépariez vous-même. »

« LUCIE »

Rosalie contempla sa fille avec une expression si étrange, que les personnes présentes sentirent un frisson leur passer dans le dos.



Ils sortirent enfin, et la vieille dame put voir du premier la porte du jardin se refermer sur eux.
(Page 730.)

— Je comprends qu'elle ait été foudroyée, pensa-t-elle.

Cependant, parmi les hommes qui s'étaient empressés à leur tour, le mari, Maurice, se montra.

— Qu'y a-t-il donc? demanda-t-il.

— Rien, répondit M^{me} Pénaire. Une indisposition de votre femme; mais elle se remet.

En effet, Armande reprenait ses sens.

Avec la connaissance, le souvenir lui revint, elle regarda ses mains et se dressa tout à coup, effarée, effrayante.

La lettre ! Où était la lettre ?

Rosalie la toucha légèrement au bras et la lui montra.

La mère et la fille n'échangèrent qu'un regard, mais de quelle éloquence il était empreint !

— Je ne me sens pas bien, fit Armande. Je suis obligée de me retirer un instant.

Elle prit le bras de sa mère et sortit.

— C'est vrai ? lui dit Rosalie à voix basse, en marchant.

— Oui, répondit Armande.

— Malheureuse !

Rosalie n'ajouta rien sur le moment.

Seulement lorsqu'elles furent dans la chambre d'Armande, elle reprit :

— Ainsi c'est pour cet Édouard ?

— Oui, répondit encore Armande.

La physionomie de M^{me} Pénaire révéla une angoisse invisible.

— Fatalité ! murmura-t-elle.

Qu'allait-elle dire ? Quels reproches voulait-elle faire à sa digne fille ! celle-ci ne lui donna pas le temps de parler.

— Laisse-moi, dit-elle, va-t-en. Je veux rester seule.

Et elle s'étendit sur un canapé en s'enveloppant la tête.

Rosalie, profondément remuée, jeta un regard de compassion sur ce désespoir muet et se retira.

Elle reparut dans le bal, toujours imposante, plus imposante même que jamais. Ses traits avaient une rigidité effrayante.

Aux questions qu'on lui adressa, non sans hésitation, elle répondit que ce n'était rien, une simple indisposition.

Mais déjà la disparition de Lucie et l'histoire de la lettre couraient dans tout le bal. Pénaire, le marquis de Cauville et Maurice étaient les seuls à ne rien savoir.

Ces incidents avaient répandu une impression de gêne évidente. Peu à peu, et bien longtemps avant l'heure ordinaire, les salons se vidèrent.

Maurice, très contrarié, maudissait intérieurement les femmes et leurs vapeurs, seules causes, selon lui, de la contrariété générale.

Pénaire, absorbé par ses propres soucis, y prenait à peine garde.

Cauville flairait un événement, sans soupçonner lequel.

Rosalie, profondément triste, le cœur déchiré, examinait les figures contraintes qui disparaissaient une à une, prêtait l'oreille aux chuchotements des groupes, et, dans le fond de son être, elle sentait que quelque chose de très ancien, de très solide, de très fort, était en train de se défaire.

Ça se décollait, suivant un mot fameux.

CHAPITRE XV

Deuxième apparition du spectre.

MADAME MORIN ne s'était pas rendue au bal de sa petite-fille. On l'avait invitée cependant. Elle avait refusé. On n'avait pas insisté. L'âge expliquait son abstention. Elle était restée chez elle, dans sa petite maison de Ville-d'Avray.

Depuis son voyage en Normandie, elle n'en avait plus bougé. Jamais sa servante, Marguerite, ne l'avait vue si sombre et si taciturne.

C'est que, tout à coup, la solitude s'était mise à peser sur le cœur de la vieille dame.

Pour la première fois de sa vie, elle se trouvait seule, absolument seule. En effet, jusque-là, elle avait toujours eu à côté d'elle un être sur lequel elle pouvait, même sans en avoir l'air, reporter ses pensées et ses préoccupations.

Elle avait élevé sa fille d'abord et les deux femmes avaient vécu ensemble jusqu'au mariage de Rosalie. Puis elle avait élevé Edouard, et, après Edouard, était venue Lucie. Cette dernière, bien qu'elle ne l'eût jamais beaucoup aimée, lui manquait. C'était un bruit familier, très doux, qui avait cessé subitement.

A présent, M^{me} Morin, tombée dans la solitude, n'était plus distraite par les choses du dehors. Le silence régnait autour d'elle ; silence irréparable et noir, propice aux examens de conscience.

Le monologue du vieillard est toujours triste ; si pure et si belle qu'ait été sa vie, quand il étale devant lui les fleurs flétries du souvenir, il s'en exhale un parfum mélancolique. Une pareille revue arrache plus de soupirs que de sourires. Mais quand la vie a été une longue suite d'erreurs, d'actions mauvaises, dont quelques-unes sont allées jusqu'au crime, quelle amertume et quel accablement ! Et le vieillard n'a plus l'action extérieure pour échapper à ces impressions.

M^{me} Morin connaissait ce supplice. Les semaines s'écoulaient pour elle dans de longues et douloureuses rêveries. Elle se disait qu'en fin de compte le repos définitif est une douce chose ; mais ce repos définitif l'effrayait, comme une région inconnue où l'on pénètre par un désert affreux, et d'où nul voyageur n'est revenu.

Le jour qui suivit le bal donné par Maurice et Armand, M^{me} Morin, se tenait le matin, dans la salle à manger, rêvant auprès de la fenêtre.

Il faisait un de ces temps d'hiver lamentables qui ajoutent aux mauvaises dis-

positions naturelles. Un ciel lourd et noir ne laissait passer qu'une lumière faible et jaunâtre; un brouillard froid se dissolvait en gouttes d'eau sur la terre humide.

Marguerite était sortie pour faire ses commissions.

M^{me} Morin était donc seule, livrée à ses pensées.

La salle à manger avait gardé l'aspect qu'elle avait à l'époque où Charles Lemonier y avait été assassiné. Les boiseries avaient bruni. Mais c'était toujours le même ameublement en vieux chêne; rien n'avait été changé à la disposition des lieux; le cabinet de débarras était à la même place; par la fenêtre, on voyait le jardin, auquel les arbres, pressés; les uns contre les autres, donnaient un aspect de petit bois.

Tout à coup, M^{me} Morin releva la tête.

Elle venait d'entendre du bruit dans le vestibule et bientôt la porte de la salle à manger s'ouvrit.

M^{me} Morin tournait le dos à cette porte.

— C'est vous, Marguerite? demanda-t-elle.

On ne lui répondit pas; mais la personne, qui venait d'entrer et qui était d'abord restée sur le seuil, fit un pas en avant.

M^{me} Morin, étonnée de ce silence, se retourna.

A la vue de l'être qui avait pénétré ainsi dans la salle à manger, elle éprouva une vive surprise.

Cet être était une femme.

M^{me} Morin ne la connaissait pas, ou du moins ne la reconnaissait pas.

Sa mise était simple et propre cependant. Par-dessus sa robe, elle portait une de ces rotondes noires, comme les paysannes en mettent pour aller au marché; et le capuchon couvrait sa tête.

Le temps justifiait cette précaution.

Mais le visage qu'on apercevait sous le capuchon n'était ni rassurant ni ordinaire. Livide et maigre, il était éclairé par deux yeux toujours inquiets et d'où jaillissaient par instants des regards étincelants. Les traits n'étaient guère moins mobiles. Ils exprimaient rapidement les sensations les plus diverses, haine, méfiance, douleur, ironie.

M^{me} Morin s'était levée.

— Qui êtes-vous? Que voulez-vous? s'écria-t-elle.

L'inconnue ne répondit pas à cette question. Elle demeura immobile, en face de la vieille dame et la dévisagea longuement.

— C'est elle, c'est bien elle! finit-elle par dire.

M^{me} Morin, très agitée, s'écria:

— Vous voyez que vous vous êtes trompée, n'est-ce pas? vous n'avez rien à faire ici? Vous n'y connaissez personne; allez-vous-en.

Pour toute réponse, l'inconnue avança encore d'un pas. Son visage se trouva à un mètre à peine de celui de M^{me} Morin.

— Vous êtes la femme ? dit-elle enfin d'une voix sourde.

— Quelle femme ? demanda M^{me} Morin que l'épouvante gagnait.

L'inconnue reprit :

— La femme qui a volé Edouard.

— E... Edouard... Je ne comprends pas.

— Oui, dans la voiture.

Alors, M^{me} Morin reconnut sa visiteuse. C'était la folle qui l'avait arrêtée dix ans auparavant sur la grande route, auprès d'Octeville. C'était Lucienne Damel, la maîtresse de Charles Lemonnier, la mère d'Edouard. De quelle tombe sortait ce spectre ? M^{me} Morin sentit ses jambes se dérober sous elle. Tremblante, elle tomba sur une chaise, en face de cette vision vengeresse, dont les regards ne se détachaient pas de son visage.

La folle dit :

— J'ai bien souffert... Je l'ai cherché longtemps... partout... Etait-il donc mort ?

— Non, non, se hâta de répondre M^{me} Morin. Il n'est pas mort. J'ai eu des torts envers vous, de grands torts. Mais il n'est pas mort, vous le verrez. Je vous mettrai en présence. Puissé-je ainsi expier le mal que j'ai fait ! Non, ma pauvre dame, il n'est pas mort.

La folle prit une expression de colère indicible.

— Il est mort, fit-elle d'une voix farouche.

— Je vous assure que non.

— Encore une fois, il est mort.

— Vous avez tort de vous entêter ainsi...

La folle prit le poignet de la vieille dame et le lui serra avec force.

— Il est mort, s'écria-t-elle. Mort ici... assassiné.

M^{me} Morin se leva tout à coup, sans pouvoir d'ailleurs dégager sa main que Lucienne tenait comme dans un étau.

— Assassiné... répéta-t-elle. Assassiné ici ! De qui donc parlez-vous ?

— Je parle du père de mon enfant... Je parle de Charles Lemonnier.

M^{me} Morin poussa un cri d'effroi, et fit un mouvement si brusque qu'elle se dégagea.

— Taisez-vous, malheureuse, ne dites pas une chose pareille. Ce n'est pas vrai... ce n'est pas vrai... Charles Lemonnier n'a pas été assassiné.

La folle grinça des dents et leva les mains, comme pour prendre le ciel à témoin.

— Dieu vengeur ! si tu n'a pas foudroyé les assassins, c'est que tu veux que je sois moi-même l'instrument de ta vengeance.

M^{me} Morin, terrifiée par le geste et par l'accent de la folle, recula jusqu'au mur.

Lucienne ne bougea pas, mais ses regards suivaient la vieille dame et la fascinaient.

— Charles Lemonnier a été assassiné ici, reprit-elle en donnant à chacun des mots qu'elle prononçait une force et une expression terrible. Il a été assassiné d'un coup de pistolet... Il a été enterré ici...

— O mon Dieu ! gémit la vieille dame.

La folle continua :

— Et l'assassin, c'est vous...

Cette accusation rendit quelque présence d'esprit à la vieille dame.

— Ce n'est pas vrai... cria-t-elle. Non, non, ce n'est pas moi.

Mais la folle poursuivait son idée fixe.

— Si, c'est vous... C'est vous qui m'avez volé mon enfant... C'est vous, qui avez assassiné le père...

— Ne croyez pas cela, ma pauvre dame. Pour l'enfant, oui, j'en conviens. Mais, après tout, il se porte bien. C'est un homme aujourd'hui. Vous serez heureuse de le voir. Je lui dirai que sa mère existe encore. Quant à l'autre... non... non... je ne suis coupable de rien.

— Je veux savoir où est sa tombe...

— Ma bonne dame...

— Je veux que vous me conduisiez à sa tombe...

— Mais je n'en sais rien... Il n'y a pas de tombe ici... Mon Dieu ! personne ne viendra donc à mon secours... Marguerite ! Marguerite !

La folle, transportée de fureur, courut à M^{me} Morin et la prenant par le bras, elle la tira à elle.

— Assassin ! assassin ! répétait-elle sans cesse.

De son côté, exaspérée par la peur, M^{me} Morin poussait des cris lamentables et s'accrochait à tous les meubles, en essayant de résister.

— La tombe ! la tombe ! où est la tombe ? demandait Lucienne.

Elles firent ainsi deux ou trois fois le tour de la salle à manger.

Dans la lutte, le capuchon de la folle tomba. Ses cheveux flottaient en désordre sur ses épaules. Elle ressemblait à l'une de ces furies qui font partie des anciennes religions païennes. Ses traits, à l'ordinaire si doux, étaient bouleversés par la colère et ses yeux flamboyaient.

— Grâce ! grâce ! criait M^{me} Morin.

Mais loin de se laisser attendrir, la folle devenait plus sauvage, sa fureur allait toucher au paroxysme.

La vieille dame, incapable de se soutenir plus longtemps, tomba à genoux, les vêtements défaits, le bonnet déchiré, devant la fenêtre de la salle à manger.

Alors Lucienne, de son poing fermé, la frappa sur la tête et sur le visage.

— Assassin ! assassin ! Qu'as-tu fait du cadavre de mon Charles ? Où as-tu caché mon enfant ?

— Grâce ! grâce ! gémissait la victime de la folle.

Lucienne s'acharnait et il est impossible de savoir quel eût été le dénouement de cette horrible scène si personne n'était arrivé au secours de M^{me} Morin.

Mais au moment où la folle saisissait la vieille dame par les cheveux et s'appretait à la traîner sur le parquet, la porte s'ouvrit et Edouard, accompagné de Crenancier et de Marcel, se précipita dans la salle à manger. Derrière ces trois personnages apparurent le vieux Damel et Marguerite.

A l'aspect d'Edouard, la folle lâcha sa victime, que Crenancier souleva et assit dans un fauteuil en murmurant :

— La pauvre vieille est en compote.

— O mon Dieu ! mon Dieu ! j'en mourrai, murmurait M^{me} Morin.

Edouard, sans dire une parole, replaça le capuchon sur la tête de Lucienne et mit un peu d'ordre dans sa coiffure.

La folle, silencieuse et encore frémissante, le laissait faire, ses traits se détendaient peu à peu ; ses yeux perdaient leur expression sinistre.

— Maman, maman, qu'avez-vous fait ? murmura enfin le jeune homme à l'oreille de Lucienne.

— Maman... répéta la folle.

M^{me} Morin, qui, de son côté, réparait, comme elle pouvait, le désordre de sa toilette, entendit le mot.

— Oui, c'est votre fils, déclara-t-elle. Je vous avais bien dit qu'il vivait, méchante femme.

Lucienne lui jeta un regard qui la fit frissonner.

— Alors, dit Edouard, vous affirmez que je suis le fils de madame, ici présente.

— Sans doute, gémit M^{me} Morin.

— Vous comprenez qu'un mot ne saurait suffire et qu'une explication est indispensable.

— Voyez dans quel état je suis... fit M^{me} Morin.

— En effet, dit Marcel, il faut donner à madame le temps de se remettre.

Edouard n'insista pas.

— Nous nous reverrons, reprit-il. Peut-être pourrez-vous nous apprendre comment et pourquoi mon père a disparu.

M^{me} Morin, dont Marguerite prenait soin, agita ses mains tremblantes.

— Non, non, fit-elle, pas cela... Je n'en sais rien, rien.

— Pourtant...

Marcel murmura quelques mots à l'oreille d'Edouard.

— Soit, dit celui-ci. Je reconnais, madame Morin, que, dans ce moment, il vous

serait impossible de fournir des explications un peu claires... Vous avez éprouvé une émotion trop vive... mais, bientôt...

— Oui bientôt... interrompit la vieille dame, quand vous voudrez, mais prenez des mesures pour que je ne rencontre plus cette... femme... cette... insensée...

— Madame, dit Edouard avec dureté, si ma mère n'a plus toute sa raison, vous savez à qui doit remonter la responsabilité de son malheur.

M^{me} Morin ne répondit pas.

Edouard fit un mouvement vers la porte. Il tenait la main de sa mère, mais, sentant de la résistance, il s'arrêta.

Le vieux Damel, qui s'en aperçut, voulut s'emparer de l'autre main de la folle en disant :

— Allons! viens, Lucienne.

La folle le repoussa.

— Je ne pars pas, dit-elle.

— Comment, vous ne partez pas? fit Crenancier. Mais qu'est-ce que vous voulez faire ici?

Lucienne se retourna du côté de M^{me} Morin sur qui elle arrêta ses yeux fixes.

— Non, je ne pars pas, répéta-t-elle.

La vieille dame se mit à trembler.

— Son accès va la reprendre, s'écria-t-elle. Ne la laissez pas seule avec moi. Ne m'abandonnez pas. Protégez-moi.

— Ne craignez rien, lui dit Marguerite à l'oreille pour la rassurer. Il n'y a plus de danger. Nous sommes là.

La folle reprit :

— Je ne pars pas avant qu'elle nous ait montré la tombe de Charles.

Lucienne n'était plus furieuse, mais une sorte d'exaltation étrange l'animait. Elle s'agitait comme une pythonisse sur son trépied et il y avait dans son accent une conviction, une chaleur, qui surprirent les témoins de cette scène, sauf M^{me} Morin dont une terreur, plus morale que physique, paralysait les facultés.

— Vous ne voulez pas comprendre, disait la folle. Je vous dis que vous êtes ici dans l'endroit où Charles a été assassiné... Si l'on cherchait sur le plancher, on trouverait peut-être des traces de son sang. Je sens qu'il est ici. Son ombre est dans l'air autour de nous. Il me parle; il demande qu'on châtie les assassins... Cette femme peut nous conduire à sa tombe... Non je ne m'en irai pas d'ici.

Les dents de la vieille dame claquaient.

— Emmenez-moi, emmenez-moi, disait-elle tout bas à Marguerite.

La folle étendit la main de son côté.

— Voyez-vous comme elle a peur. Elle aussi sent, voit sa victime. Tenez; elle vient de faire un mouvement... Charles était derrière elle. Allez-vous donc laisser fuir l'assassin... ne me retenez pas... je veux lui faire avouer son crime...

Les témoins de cette scène bizarre étaient singulièrement émus. L'assurance de



Cauville se dirigeait vers la porte, Rosalie se leva et le retint par le bras. (Page 734).

l'accusatrice, le trouble de l'accusée fortifiaient les soupçons qu'ils avaient déjà pu concevoir. Cependant l'état mental de Lucienne ne permettait d'attacher qu'une importance relative à ses paroles et la violence dont elle avait usé avec M^{me} Morin expliquait l'effroi de la vieille dame.

Elle avouait un fait pourtant : l'enlèvement d'Edouard. Puisqu'elle avait participé à ce crime, pourquoi n'aurait-elle pas participé à l'autre ? C'est ce que le jeune homme se disait au moment même où M^{me} Morin sortait de la pièce, soutenue

par Marguerite et dans un tel état de prostration qu'elle ne pouvait plus prononcer un mot.

— Elle part! s'écria Lucienne qui voulut s'élançer, mais que son père et son fils retinrent.

La folle se tourna du côté d'Edouard et l'interpella avec âpreté.

— Tu te dis le fils de Charles et tu laisses fuir son assassin.

Edouard tressaillit.

— Nous reviendrons, **assura-t-il**, nous la retrouverons.

— Il fallait au moins nous faire montrer sa tombe.

— Chassez cette imagination de votre esprit, dit Crenancier.

La folle ne releva **pas ses paroles**, ne daigna pas même le regarder.

— Vous m'emmenez; **vous ne voulez pas me laisser remplir mon devoir**. Charles, tu les vois; **ce n'est pas ma faute**. Je cède à la force, **mais je reviendrai...** malgré tout le monde. **Il faudra bien que la femme parle...** Il faudra bien qu'elle me dise ce qu'elle **a fait du cadavre...**

Lucienne proférait ces mots en marchant, entraînée par son fils. Sa voix irritée, aiguë, devait pénétrer dans toutes les pièces de cette petite maison, poursuivant M^{me} Morin de ses accents vengeurs.

— Oui, oui, nous reviendrons, répétait Edouard de son côté..

Ils sortirent enfin, et la vieille dame put voir du premier la porte du jardin se refermer sur eux.

Elle envoya Marguerite dehors pour les épier.

Celle-ci revint au bout d'une demi-heure lui annoncer qu'ils avaient pris le train de Paris.

Alors la vieille dame, bien que frissonnante, malgré sa faiblesse, avec l'aide de sa servante s'habilla pour sortir, et, une heure après, à son tour, elle prenait le train de Paris.

Marguerite n'osa pas rester seule dans la maison. Elle se rendit chez la veuve Lombard pour lui raconter les événements. Mais avant de partir, elle eut soin de fermer la porte.

Le matin, lorsqu'elle était allée faire ses commissions, elle n'avait pas pris la même précaution. C'est ce qui avait permis à la folle de surprendre M^{me} Morin.

CHAPITRE XVI

Le krach.

Au moment où se produisait à Ville-d'Avray l'incident que nous venons de rapporter, des scènes, qui devaient exercer une influence directe sur le dénouement de ce récit, avaient lieu dans l'hôtel du banquier Pénaire.

Rosalie avait déjeuné seule. Pénaire, après avoir achevé la nuit, en sortant du bal, enfermé dans son cabinet, était sorti de bonne heure et n'était pas rentré.

Rosalie, préoccupée de l'affaire de sa fille, y avait à peine pris garde. Elle était d'ailleurs faite aux allures mystérieuses de son mari et à son visage de plus en plus soucieux. Elle n'ignorait pas qu'il se débattait au milieu de graves difficultés, mais elle ne s'en alarmait guère, soit parce qu'elle savait sa fortune personnelle à l'abri, soit par indifférence pour l'homme dont elle portait le nom, soit pour ces deux motifs réunis.

Une séparation morale s'était produite depuis plusieurs années déjà entre ces époux.

Pénaire avait été longtemps l'esclave de sa femme. Il avait éprouvé pour elle une passion réelle ; c'était surtout pour servir son orgueil qu'il s'était lancé dans des spéculations démesurées. Elle l'avait subjugué par les sens et par l'amour-propre.

Puis, un jour était venu où le banquier avait cessé d'être subjugué et n'avait plus été que dominé.

Il s'était passé entre ces deux êtres un drame intime où la jalousie avait joué le principal rôle. Pénaire avait, à des indices certains, reconnu qu'il était trompé et trompé par son meilleur ami, par Cauville. Alors, la bête féroce qu'il cachait sous une apparence humaine, avait hurlé de rage et de douleur. Mais cette férocité s'était heurtée à une férocité plus forte et plus terrible. Que peut la hyène contre le tigre ?

Rosalie était allée au-devant de l'attaque et l'agresseur avait été dompté lui-même. Avec l'audace de sa nature infernale, elle s'était servie de son propre crime pour vaincre Pénaire. Comment osait-il lui parler de cette histoire d'amour, fausse d'ailleurs, assurait-elle avec effronterie, bien que son mari en eût des preuves certaines, alors qu'elle avait consenti à garder le silence sur l'histoire, autrement terrible, de la disparition du deuxième héritier de M. Davilard ?

C'est par ce crime qu'elle tenait Pénaire. Il était toujours convaincu qu'une indiscrétion de Bernard en avait livré le secret à Rosalie, et cette pensée le

rendait lâche vis-à-vis de cette femme qui pouvait lui reprocher un assassinat.

Et même, elle avait eu l'art de lui faire croire qu'elle avait su par le même Bernard les détails du crime et qu'elle connaissait l'endroit où le corps avait été caché.

Or, cette pensée seule troublait le banquier jusque dans les profondeurs de son être. Il avait toujours ignoré les circonstances du crime. La seule idée de les apprendre le faisait frémir. Tout avait vieilli en lui en effet, sauf son crime. Toujours présent et toujours mystérieux, il était debout dans la conscience de cet homme comme un sphinx immobile autour duquel s'écoulait sans cesse le flot des pensées, des projets, des impressions et des souvenirs.

Donc, quand, à la suite des découvertes qu'il avait faites, Pénaire avait senti son amour pour Rosalie tourner en haine et même en répulsion, il était cependant resté sous la domination de cette femme qui tenait la clef de sa conscience.

Et il avait poussé la soumission jusqu'à dissimuler vis-à-vis de Cauville.

Puis, les années avaient passé, les impressions s'étaient amorties, la haine avait fait place à l'indifférence; le souffle aride des affaires avait calciné jusqu'aux sentiments violents dans son cœur. L'oasis passager du bonheur conjugal avait disparu; il n'était plus resté dans ce désert que le sphinx menaçant et une source encore vive dans les sables amoncelés, l'amour paternel.

Pénaire s'était donc de plus en plus détaché de sa femme. Parfois il passait encore en lui de sourds grondements de colère; mais, avec un mot, avec un regard, Rosalie apaisait ces mouvements de révolte. Rosalie pouvait faire parler le sphinx.

Ainsi, ils vivaient séparés dans leur intérieur. Il n'y avait rien d'extraordinaire par conséquent à ce que Rosalie eût déjeuné seule.

Dejeuné! Elle avait fait semblant, car si le banquier avait ses soucis, elle n'en avait pas de moins poignants:

Qu'advierait-il de cette fuite de Lucie et de cette histoire de poison? Rosalie, les sourcils froncés, pensait à la fatalité que chacun porte en soi-même. Elle croyait si bien avoir assuré le sort de sa fille contre les aléas de la vie. Armande possédait un mari jeune, agréable de sa personne, homme du monde; elle portait un beau nom; elle avait une fortune assurée; elle était elle-même bien portante, belle, enviée, adulée, recherchée. Elle n'avait pour être heureuse qu'à se laisser vivre. Et elle venait de rouler dans une fondrière de boue et de sang. Pourquoi? Du moins, elle, Rosalie, quand elle avait tué, c'est qu'elle voyait venir la misère.

Ainsi, parce qu'elle était sa fille, Armande était née avec le crime dans le sang, comme elle, Rosalie, parce qu'elle était la fille de Céleste Morin, était née perverse et impudique.

C'est à ces choses qu'elle songeait quand Cauville pénétra dans son houdoir sans donner le temps à aucun domestique de l'annoncer.

Son visage exprimait une contrariété cruelle.

— Eh bien, vous savez, dit-il en entrant brusquement, Lucie s'est enfuie de chez Maurice.

Rosalie leva la tête, mais sa physionomie sombre garda son calme tragique.

— Qui vous a appris cela? demanda-t-elle.

— Un exprès de Maurice vient de me l'annoncer.

— Tout de suite?

— Non, il y a une heure. Je n'ai fait qu'un bond jusqu'à son domicile. Il n'a pu me donner aucun renseignement. Il avait su la nouvelle par les domestiques, aussi ignorants que lui. Tout ce qu'il a pu me dire, c'est que Lucie avait fui pendant le bal. Mais où? mais comment? mais avec qui? Personne n'en sait rien.

— Ce doit être un complot organisé par son frère.

— Ou un enlèvement accompli de connivence avec son amant... Ah! pourquoi m'avez-vous empêché de perdre cet Edouard?

Rosalie haussa les épaules.

— Pourquoi l'avez-vous manqué?

Cauville se mordit les lèvres.

— Enfin j'ai voulu parler à Armande, mais elle a refusé de me recevoir. Elle m'a fait dire qu'elle était souffrante.

— Si elle vous l'a fait dire, c'est que c'est vrai.

Cauville fit quelques tours dans la pièce sans répondre; puis, tout à coup, regardant Rosalie en face, il s'écria :

— Mais vraiment, on dirait que cette nouvelle de la fuite de Lucie n'en est pas une pour vous. Vous l'avez reçue avec une tranquillité, avec une sérénité même, si parfaite, que vous n'auriez pas paru moins troublée si vous aviez connu l'événement depuis vingt-quatre heures.

Rosalie réfléchit un instant au parti qu'elle devait prendre. Elle songea à la situation embarrassante d'Armande et aux conséquences funestes qu'une démarche maladroite de Cauville pourrait entraîner.

Elle se décida brusquement.

— J'en conviens, déclara-t-elle, cette nouvelle n'en est pas une pour moi.

— Vous saviez que Lucie avait quitté la maison de nos enfants?

— Oui.

— Vous savez où elle est allée?

— Oui. Elle est allée chez son frère.

— Ah! M. Robert de Selmont!... c'est la guerre engagée cette fois. Nous allons voir! Mais comment savez-vous cela? Pourquoi ne m'avez-vous pas averti?

— Je ne vous ai pas averti parce qu'il n'est pas nécessaire que vous fassiez aucune démarche.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire qu'il faut laisser Lucie aller où elle veut et ne plus vous en occuper.

— C'est vous qui parlez ainsi ?

— Sans doute.

— Eh bien ! et sa fortune ? Est-ce que vous n'y songez pas ?

— Il faut y renoncer.

— Y renoncer !... Est-ce que vous devenez folle ? Que signifie ce caprice absurde ?

— Je ne suis pas folle. Nous avons entrepris une affaire qui n'a pas réussi. Le moment est venu de le reconnaître.

— Pourquoi donc ? Plusieurs mois nous séparent du jour où Lucie aura atteint sa majorité légale et des années peut-être nous séparent de celui où j'aurai à fournir des comptes de tutelle. Et c'est dans des conditions pareilles que j'abandonnerais mes desseins. Vous ne le croyez pas ?

— Il le faut cependant.

— Il le faut... Vous allez voir. Je vais de ce pas lancer la justice sur ce damné Robert de Selmont.

Cauville se dirigeait vers la porte, Rosalie se leva et le retint par le bras.

— Je vous dis que c'est impossible. La situation est telle que vous devez abandonner tout espoir du côté de Lucie.

— Je ne comprends pas.

Rosalie fronçait les sourcils. Elle fit un effort comme quelqu'un qui voudrait soulever un fardeau pesant.

— Je vais vous expliquer...

Comme elle allait parler, la porte s'ouvrit et Pénaire parut.

— Voilà quelqu'un qui m'expliquera cela mieux que vous... s'écria Cauville en se tournant du côté du banquier.

Mais il n'acheva pas sa phrase, tant l'aspect de Pénaire le déconcerta.

— Qu'avez-vous donc ? demanda-t-il sans pouvoir dissimuler sa stupéfaction.

Le banquier ressemblait plutôt à un spectre qu'à un homme.

Pour la première fois de sa vie, il avait manqué à toutes les règles de la correction. Les rares cheveux qui lui restaient étaient en désordre ; ses favoris, ordinairement cosmétiqués, tombaient piteusement des deux côtés de son visage ; ses traits exprimaient un désespoir affreux ; ses lèvres tremblaient et il y avait de l'égarement dans ses regards.

Il se jeta dans un fauteuil, la tête penchée sur la poitrine.

— Je suis perdu, dit-il.

Rosalie fixa sur lui ses yeux cruels, mais sans dire un mot.

— Comment cela ? demanda Cauville.

— C'est fini. La banque ferme ses guichets. J'ai tenté les dernières démarches

ce matin... J'ai essuyé refus sur refus. C'est la banqueroute, c'est la ruine, c'est le krach.

Cauville et Rosalie se regardèrent en silence.

— Ainsi c'est bien fini? reprit Cauville.

— Bien fini... répéta Pénaire.

Mais soudain une lueur passa sur sa physionomie où le désespoir était peint.

— Pourtant... fit-il.

Il les enveloppa l'un après l'autre d'un regard suppliant; puis un sourire désolé glissa sur ses lèvres, comme si leur vue seule le rendait au sentiment de la réalité et suffisait à démontrer l'inanité des espérances qu'il avait pu concevoir un instant.

— C'est pour cela que je suis venu ici, dit-il cependant. J'avais le pressentiment que je vous trouverais ensemble... Nous sommes liés tous les trois de tant de manières... Je me suis dit... On est fou dans ces moments-là... Je me suis dit que vous pourriez encore me sauver...

Pénaire se tut, attendant une parole d'encouragement qui ne vint pas.

Il continua d'une voix plus sourde :

— J'ai trouvé une maison qui ne refuse pas de me venir en aide, en me faisant des avances et en fournissant des garanties pour le reste... C'est une maison étrangère; elle a intérêt à ce que la lutte que j'ai entreprise contre la haute banque continue... Mais on me demande la signature de ma femme...

Rosalie tressaillit.

— Vous voulez mettre la main sur ma fortune, s'écria-t-elle d'une voix aigre.

— Je sauve la mienne et la vôtre en même temps, répliqua Pénaire. Le coup qui me frappe aujourd'hui est rude, j'en conviens. Mais ce cap franchi, le succès nous reviendra.

Rosalie haussa les épaules.

— Propos de joueur!

— J'ai compté sur vous, Cauville, pour la décider, déclara le banquier en se tournant vers son ami.

— Vous avez eu tort, répondit froidement Cauville. M^{me} Pénaire ferait une folie, dont vous seriez également victime, en vous livrant sa fortune. Votre situation est sans remède. Il faut en prendre votre parti.

— C'est votre dernier mot.

— Après tout, tâchez d'attendrir madame...

Et, à cette pensée d'attendrir Rosalie, avec sa légèreté ordinaire, Cauville ne put retenir un rire passager.

Ce rire exaspéra le banquier. Cauville ne parut pas s'en apercevoir. Il prit le ton de la commisération pour continuer.

— Vous avez entrepris une campagne trop difficile, mon cher. J'avais prédit ce qui arrive. Vous vous êtes laissé séduire par les chances du début; mais votre bonheur était trop grand pour pouvoir durer. Consolez-vous en songeant que vous

n'êtes pas le seul grand financier dans un cas pareil. Mirès et Philippart ont subi le même sort. Les meilleurs généraux ont été battus.

Pénaire n'écoutait pas. Il regardait Rosalie.

— Et vous, madame... vous ne dites rien.

— Que voulez-vous que je vous dise ? Je constate que je suis victime de vos folies. Ma situation dans le monde va se trouver atteinte...

Son mari l'interrompt.

— Voilà tout, murmura-t-il.

— Avez-vous pu croire que je consentirais à me laisser ruiner et à ruiner ma fille du même coup ? riposta Rosalie avec une hauteur glaciale.

— Mais puisque c'est le salut...

— N'insistez pas, fit-elle sèchement.

Le banquier se leva et jeta sur Cauville et sa femme des regards furieux.

— Voilà donc comme on me traite !... Prenez garde à mon désespoir. Le temps des complaisances est passé, madame, et celui de rendre des comptes approche...

D'abord je rencontre trop souvent M. de Cauville chez moi.

— Que signifie cette incartade ? demanda Cauville avec surprise.

— Je parle à ma femme... dit le banquier brutalement.

— A moi !

Rosalie lança ces deux mots avec une expression de défi. Mais Pénaire était parti trop vite pour pouvoir s'arrêter aussi promptement.

— Après tout, j'ai trop souffert et je souffre trop, s'écria-t-il. Ma fille et ma fortune me donnaient, l'une, la force ; l'autre, la distraction nécessaire pour oublier. Je suis séparé de ma fille et ma fortune est perdue. Puisqu'on est impitoyable pour moi, je cesse d'être complaisant... Vous êtes ma femme, madame, et je vous le ferai sentir. Du moins, je ne serai pas seul à être malheureux.

Il y avait de l'égarément dans les paroles de Pénaire. À peine avait-il conscience de ce qu'il disait.

— Vous devenez fou, s'écria Rosalie d'une voix stridente. En vérité, vous êtes encore plus ridicule que malheureux. Quelles absurdes menaces m'adressez-vous ? Suis-je cause, moi, si après avoir englouti votre avoir dans de folles spéculations, — ici, elle scandale les mots, — sans parler de la part de Charles Lemonnier disparue avec le reste, vous vous trouvez exposé aux conséquences de vos extravagances.

Charles Lemonnier ! C'était le mot magique ; sous les regards si durs de Rosalie, Pénaire se sentit vaincu une fois de plus par la terreur superstitieuse que ce nom éveillait en lui. Il porta les mains à son front et sortit en criant :

— Je n'ai plus qu'à mourir.

Rosalie ne broncha pas en entendant cette menace.

— Ne craignez pas qu'il se suicide, dit Cauville comme pour la rassurer.

— C'est pourtant ce qu'il pourrait faire de mieux, répondit-elle.



Accroupie en quelque sorte sur un fauteuil, les coudes sur les genoux et la tête entrée dans les mains, M^{me} Morin attendait sa fille. (Page 738)

— Quelle femme vous êtes ! murmura le marquis réellement troublé, malgré sa scélératesse, de l'insensibilité de M^{me} Pénairé.

— Ainsi le désastre est complet ? reprit cette dernière.

— Absolument. Il était prévu d'ailleurs depuis quelque temps. Par bonheur, j'ai retiré mon épingle du jeu.

— Je vous croyais administrateur.

— Sans doute; mais j'ai pris des mesures. J'ai passé mes immeubles à mon fils et le reste à l'étranger.

— Vous êtes homme de précaution.

— Je puis vous retourner le compliment. Mais ne perdons pas notre temps en vaines paroles. Revenons à ma pupille. Vous persistez à me conseiller de ne plus m'en occuper.

— Je persiste.

— Eh bien, moi, je persiste à mêler la justice à cette affaire. Les gendarmes me ramèneront Lucie.

Rosalie haussa les épaules avec impatience :

— Quel obstiné vous faites! Je vous dis que les gendarmes ne doivent pas intervenir dans vos démêlés de famille. Vous me connaissez...

— N'éveillez pas des souvenirs qui...

— Ah! je ne suis pas en humeur de badiner. Cauville, je vais vous parler sérieusement, et vous savez ce que valent certaines paroles dans ma bouche. Eh bien, je vous dis que vous devez laisser Lucie où elle est; je vous dis qu'en attirant l'attention sur cette situation, non seulement vous n'obtiendrez pas ce que vous voulez, mais encore que vous attirerez sur vous, sur les vôtres une catastrophe terrible.

— Je ne comprends pas...

— L'honneur de votre nom est en jeu...

— L'honneur de mon nom est en jeu! Expliquez-vous, car, en vérité, c'est trop de mystère.

Rosalie hésita un instant.

— Il est pourtant impossible que je lui dise... fit-elle à demi-voix.

Puis, tout à coup, prenant son parti, elle s'écria :

— Allez trouver Armande. Insistez pour la voir. Elle seule, si elle le veut, peut vous instruire des choses...

Cauville regarda M^{me} Pénaire avec stupéfaction.

Celle-ci lui montra la porte :

— Allez, allez, répéta-t-elle à plusieurs reprises.

Cauville, inquiet, ne résista pas. Il sortit.

Restée seule, Rosalie songea aux conséquences de cette visite, et peu à peu elle prit peur. Si Cauville allait s'abandonner à quelque violence. Il s'agissait de sa fille, après tout. Elle prit le parti de s'habiller et de se rendre également au domicile de son gendre.

Elle gagna sa chambre à coucher.

Accroupie en quelque sorte sur un fauteuil, les coudes sur les genoux et la tête cachée dans les mains, M^{me} Morin attendait sa fille.

En l'entendant entrer, elle leva la tête, et Rosalie, à la vue de ces traits bouleversés, de ces lèvres tremblantes, demeura interdite.

— Qu'y a-t-il donc ?

Ce fut son premier mot, ou plutôt le cri qui lui échappa :

— Ferme la porte avec soin pour qu'on ne puisse pas nous entendre, ordonner
M^{me} Morin.

Rosalie obéit. Elle poussa les verrous, tira les portières et revint auprès de sa mère en demandant :

— Y a-t-il longtemps que tu es ici ?

— Je n'en sais rien... Je ne crois pas pourtant. Je suis allée droit à ta chambre car il n'y a que toi qui doive entendre ce que j'ai à te dire.

— Qu'est-ce donc ?

M^{me} Morin ne regardait pas sa fille. Elle parlait à voix basse, les yeux fixés sur le tapis qui couvrait le plancher de la chambre :

— Rosalie, dit-elle, ton crime est découvert.

— Mon...

Rosalie ne put pas articuler l'autre mot. Ses pupilles se dilatèrent. Ce ne fut qu'au bout d'un instant qu'elle redevint maîtresse d'elle-même :

— Explique-toi, dit-elle en serrant convulsivement les mains de sa mère dans les siennes.

— Je te dis qu'on sait tout. On sait que Charles Lemonnier a été assassiné à Ville-d'Avray; on sait que son cadavre a été caché dans la maison.

Rosalie était devenue livide. Des gouttes de sueur perlaient sur son front :

— De qui veux-tu parler? Quel est cet on qui sait tout cela?

— Qui serait-ce? fit M^{me} Morin, sinon le fils du mort et sa femme ?

— Sa femme !

— Sans doute, la mère d'Edouard.

— La mère d'Edouard ! Elle existe donc encore ?

M^{me} Morin poussa un gémissement.

— Oh oui ! elle existe. C'est une folle ; mais elle est terrible. Je te souhaite de ne la rencontrer jamais. Quant à moi, si l'on ne m'avait pas arraché de ses mains, j'aurais péri.

Rosalie se tenait assise en face de sa mère. Elle s'essuyait le visage, tout en s'effrayant de l'impression empreinte sur la physionomie de la vieille dame :

— Voyons, raconte-moi ce qui s'est passé.

M^{me} Morin fit, en phrases hachées, et en s'interrompant pour pousser des soupirs et des interjections, le récit de la scène que nous avons rapportée et qui s'était passée le matin même à Ville-d'Avray.

Rosalie, littéralement anéantie, dévorait sa mère des yeux pendant qu'elle parlait.

— Quoi ! dit-elle, cette femme t'a dit que Charles Lemonnier a été assassiné d'un coup de pistolet ?

M^{me} Morin fit signe que oui.

— Elle a dit qu'elle avait entendu la détonation, qu'elle était de l'autre côté du mur ?

M^{me} Morin renouvela le même signe.

— Mais ce n'est pas possible ! s'écria Rosalie. C'est de la folie.

Sa mère baissa la voix pour répondre :

— Sans doute, c'est de la folie, déclara-t-elle. Et ce n'en est que plus effrayant : cette folie qui devine les choses passées et qui donne à la parole de la mère d'Edouard une assurance vraiment terrible. Oh ! si tu l'avais entendu répéter avec une énergie singulière : Le corps est ici, dans cette maison, tu aurais tremblé comme moi. Je ne comprends pas comment je ne suis pas morte de peur.

Rosalie frémit et ses lèvres blémirent.

— Et elle t'a frappée, dis-tu ?

— Oui, elle m'a frappée.

— Tu ne t'es pas défendue ?

— Défendue ! Un homme n'en serait pas venu à bout. Dans leurs accès, les fous sont irrésistibles. Elle me traînait...

— C'est alors qu'on est venu ?

— Oui, Edouard, et d'autres hommes... Je ne sais pas combien... Ma servante était avec eux...

— Et tous ont entendu l'accusation ?

— Tous...

Rosalie hésita :

— Mon nom n'a pas été prononcé ?

— Non, puisqu'elle m'accuse, moi.

Rosalie parut soulagée.

— Après tout, dit-elle, il y a prescription. Personne ne peut être recherché pour un meurtre commis depuis tant d'années.

— Tu crois ?

— J'en suis sûre. Je me suis informée.

— Mais on ne peut pas empêcher les gens de parler, d'accuser...

Rosalie ne répondit pas ; elle songeait :

— Tout cela est terrible, fit-elle.

Et elle ajouta :

— Tout à la fois !

Dans son esprit elle récapitulait : le crime de sa fille, la banqueroute de son mari et la découverte de la folle. Ce dernier événement l'avait atteinte plus que les autres. Elle cherchait comment cette folle avait pu retrouver la trace de ce crime ancien. Il y avait là un mystère particulièrement inquiétant. Quand le sentiment du surnaturel pénètre ces natures matérielles et positives, il les remue singulièrement. Rosalie sentait autour d'elle circuler une influence hostile et malfaisante, acharnée à sa perte. Le krach de sa chance extraordinaire commençait. Mais elle

avait du ressort. Elle résolut de lutter contre la déveine. Elle perdait sa fille, sa situation, son prestige de femme du monde, toute la surface de vie heureuse et triomphante où elle s'était complue pendant vingt ans ; mais il lui restait sa fortune et la terre tout entière pour en jouir. Elle avait le tempérament d'Ajax : « J'échapperai malgré les dieux ! » s'écriait-elle dans le fond de son âme, et déjà elle ébauchait un plan.

Elle fit brusquement la part du feu :

— Ecoute, dit-elle à sa mère, nous n'avons qu'une chose à faire. Il faut fuir.

— Fuir ! répéta M^{me} Morin, à qui l'idée d'un mouvement faisait l'effet d'un obstacle insurmontable. Mais ta fille ?

— Armande est mariée. Je n'ai plus à m'en inquiéter.

— Mais ton mari ?

— Mon mari est ruiné. Il fuira de son côté.

— Fuir ! répéta la vieille dame consternée.

— Il n'y a que ce moyen, reprit Rosalie. Nous fermerons les portes de ta maison et nous partirons. Personne, pendant ton absence, ne pourra y pénétrer. Nous laisserons clabauder nos ennemis.

Tout effrayant qu'il paraissait à M^{me} Morin, ce projet de fuite était encore ce qu'il y avait de plus sage pour échapper aux persécutions de la folle et de son fils. Elle le comprit ; mais, si elle redoutait de rester exposée au danger d'une accusation, elle ne sentait pas moins l'irréremédiable faiblesse à laquelle la douleur et l'émotion l'avaient subitement réduite.

— En attendant, je vais encore retourner dans cette maison maudite, murmura-t-elle

— Sans doute. Nous partirons demain soir. Il ne me faut pas moins pour rassembler mes ressources. D'ailleurs, de ton côté, tu dois fermer tes portes, enlever tes effets, congédier ta servante.

M^{me} Morin hocha la tête :

— Je n'irai pas loin, dit-elle.

Rosalie ne put retenir un mouvement d'impatience.

— Tu crois cela, répliqua-t-elle. Mais tu te remettras d'une émotion passagère...

Sa mère l'interrompit.

— Et s'ils reviennent d'ici demain soir.

— S'ils reviennent.

Rosalie réfléchit un moment.

— Ils ne reviendront pas aujourd'hui, en tout cas. Demain, tiens ta porte fermée, ou donne-leur rendez-vous chez un homme de loi, à Paris.

M^{me} Morin fut frappée de cette idée. La ruse était bonne.

— Tu es forte, toi, murmura-t-elle.

— Va, fit Rosalie, nous leur échapperons. Après tout, j'ai gardé ma fortune et j'en puis disposer, car elle est tout entière à l'étranger.

M^{me} Morin ne répondit pas. Elle se leva pour sortir.

Rosalie fut frappée de sa décrépitude. En vingt-quatre heures, M^{me} Morin avait vieilli de dix ans; elle paraissait toucher aux bornes de l'extrême vieillesse.

Rosalie la conduisit jusqu'à la voiture qui devait la ramener à Ville-d'Avray.

Restée seule, elle délibéra avec elle-même si elle ne partirait pas sans emmener M^{me} Morin, mais un dernier scrupule et je ne sais quelle vague crainte de la solitude lui firent rejeter cette pensée. Elle résolut d'aller chercher sa mère à Ville-d'Avray le lendemain.

Dans la partie terrible qu'elle avait engagée avec la destinée, c'était la dernière carte qu'elle se préparait à jouer.

CINQUIÈME PARTIE

LA PEINE DU TALION

CHAPITRE PREMIER

Le chanteur des rues.



QUAND Edouard et Crenancier se rendaient chez le vieux Damel, le matin, et qu'ils y déjeunaient avec Marcel et Lucienne, l'Oncle-Tom restait seul dans l'appartement de la rue Rodier.

Il ne s'ennuyait point. D'abord, il continuait à cultiver l'art culinaire avec des chances diverses, épiçant ses sauces, cherchant des combinaisons nouvelles, réussissant admirablement, trop admirablement, ce que Robert de Selmont appelait de la cuisine tropicale. Dans la candeur de son âme, le bon nègre acceptait le mot comme un compliment et l'opposait, avec le plus grand sérieux, aux critiques du capitaine, que le séjour de Paris pervertissait au point de vue du goût.

— Souviens-toi, disait-il parfois à l'Oncle-Tom, souviens-toi, moricaud, de l'observation de notre père commun, Adam, à notre mère commune, Ève, quand, après avoir été chassés du paradis terrestre, elle lui préparait sa frigousse.

— Et quoi lui disait, maître ?

— Il lui disait : moins de poivre.

L'Oncle-Tom haussait les épaules :

— M^{me} Ève, pas savoir faire la cuisine, répliquait-il.

La cuisine était donc sa première distraction, quand il gardait le logis. Il se confectionnait des petits plats de son invention, qui répandaient dans la maison de terribles goûts de roussi ou des odeurs d'oignon suffocantes.

Sa seconde distraction consistait à bavarder chez le concierge avec les bonnes du quartier.

L'Oncle-Tom était adoré de toutes les cuisinières du quartier. Il leur demandait des recettes qu'il ne faisait pas, et il leur en donnait qu'elles se gardaient bien plus encore de faire.

L'une d'elles, pourtant, plus naïve, à qui les dents blanches et la peau noire de notre ami trottaient par la tête, n'écoutant, l'imprudente ! que les conseils de son cœur, résolut de faire tâter à ses maîtres d'une des fabuleuses recettes que l'Oncle-Tom prétendait avoir rapportées de la Havane.

Elle fut mise à la porte dans les vingt-quatre heures, et son maître parla de faire ouvrir une enquête judiciaire dans le but de découvrir si sa famille et lui n'avaient pas été l'objet d'une tentative d'empoisonnement.

Ce ne fut pas, du reste, à ce que dit l'histoire, le seul ravage que l'Oncle-Tom causa dans le monde des bonnes de la rue Rodier.

Bien qu'entre elles, en émettant certaines hypothèses, elles ne manquaient jamais de conclure, en s'écriant : Fi ! l'horreur, un homme noir ! on assure, ou plutôt c'est l'Oncle-Tom lui-même qui assura, plus tard, qu'il n'avait jamais fait une plus grande consommation de petites blanches. La curiosité est un des penchants auxquels le beau sexe sait le moins résister.

L'Oncle-Tom ne s'ennuyait donc pas trop. Un large rire découvrait continuellement sa double rangée de dents étincelantes de blancheur, ses double-blancs, comme disait la bonne du premier, personne facétieuse et tendre à la fois.

Enfin, pour se reposer de l'amour et de la cuisine, l'Oncle-Tom avait la musique.

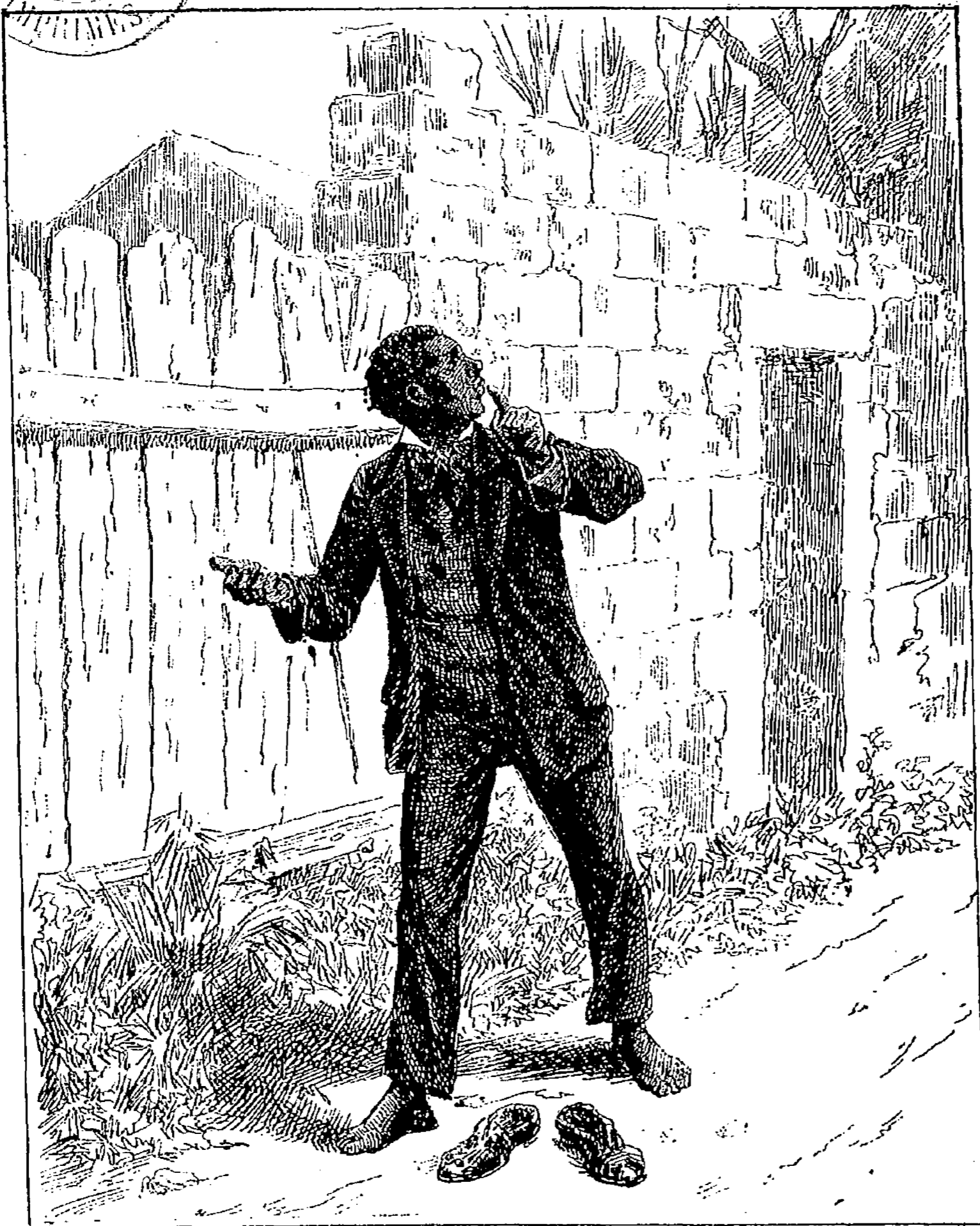
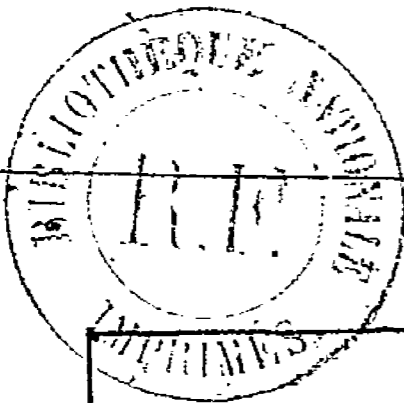
La cour, sur laquelle les fenêtres de l'appartement donnaient, était traversée de huit heures du matin à la nuit noire par une véritable procession d'orgues de Barbarie, de joueurs de clarinette, de racleurs de violons, de pinceurs de guitares, de chanteurs de romances sentimentales, vraiment comiques, et de chanteurs de chansons comiques, absolument lamentables.

L'Oncle-Tom se pâmait à l'audition de toutes ces belles choses et ne manquait jamais de bombarder les musiciens avec des gros sous. C'était encore un de ses bouheurs.

Or, le matin où Edouard et Crenancier apprirent, en arrivant rue des Dames, aux Batignolles, que la folle s'était enfuie, c'est-à-dire le jour où eut lieu entre Lucienne et M^{me} Morin la terrible scène que nous avons racontée, c'est-à-dire encore le lendemain du bal de Maurice de Cauville, l'Oncle-Tom entendit tout à coup éclater dans la cour la voix fatiguée mais forte du chanteur prétentieux qui régalaient ses auditeurs de morceaux d'opéra.

A la vérité, il n'en chantait jamais que deux : un morceau de *Guillaume Tell* et un morceau d'*Haydée*.

Quand il avait terminé : *O ma vieille Helvétie* ; il reprenait : *C'est ma corvette*, à



L'Oncle-Tom lui désigna le terrain et posa son doigt sur ses lèvres. (Page 752.)

moins qu'ayant commencé par : *C'est ma corvette*, il ne terminât par : *O ma vieille Helvétie !*

Ce chanteur exaspérait l'Oncle-Tom. Il lui rappelait quelque chose et quelqu'un; mais il lui était impossible de déterminer quoi et qui.

Pourtant dans une circonstance sérieuse, il était sûr d'avoir entendu cette voix et ce chant.

Si encore il avait pu distinguer les traits du chanteur, cette voix aurait peut-être

aidé ses souvenirs, mais, par un véritable fait exprès, cet homme se plaçait dans la cour de telle sorte qu'il ne l'apercevait que de dos,

Sans doute, pour le faire retourner, l'Oncle-Tom lui avait, à plusieurs reprises, jeté des sous en le visant à la tête. Il avait même atteint une ou deux fois le chapeau de paille qu'il portait en plein hiver, mais, ou l'homme ne s'était pas retourné, ou il s'était retourné de telle sorte que notre ami n'avait pu voir son visage.

Donc, le matin en question, l'Oncle-Tom, après une petite excursion dans les combles où la bonne du troisième lui avait donné rendez-vous pour lui offrir sa photographie, se reposait sur une chaise, à côté de la fenêtre, en pensant à rien, suivant son habitude, lorsque la voix du braillard éclata brusquement.

C'est ma corvette
Qui, leste et coquette,..

L'Oncle-Tom fit un bond et ouvrit brusquement la fenêtre.

Le chanteur lui tournait le dos, comme toujours,

L'Oncle-Tom mit la main dans sa poche et prit une pièce de deux sous.

Haydée épuisée, le chanteur entonna *Guillaume-Tell*.

C'était le moment où le nègre ouvrait les opérations et commençait le bombardement.

Il lança une première pièce qui dut érafler l'oreille du ténor.

Celui-ci, sans se retourner, souleva son chapeau de paille pour remercier.

Alors, l'Oncle-Tom lança une autre pièce, mais cette fois avec tant d'adresse, qu'il atteignit le haut de l'oreille,

L'homme, touché vivement, fit une section dans son Helvétie et poussa un juron formidable.

Il leva la tête du côté de la fenêtre d'où était parti le projectile, et, montrant une face irritée, il s'écria :

— Dites-donc, vous, vous pourriez bien ne pas me viser quand vous me jetez des sous. Est-ce que vous prenez ma tête pour une cible ? En voilà des manières !

L'Oncle-Tom le regardait la bouche béante et les yeux écarquillés.

Cependant le chanteur avait repris sa posture ordinaire et recousant les montagnes de la Suisse que son interruption venait de disjoindre, il achevait le morceau de *Guillaume-Tell*.

L'Oncle-Tom, un peu revenu de son ahurissement, ferma la fenêtre.

— Bernard, s'écria-t-il, capitaine Bernard, négrier Bernard !

Le parti du nègre fut vite arrêté.

Il prit son chapeau et descendit quatre à quatre.

Il voulait parler à Bernard, le suivre, savoir où il allait.

Dans plusieurs conversations, tenues devant l'Oncle-Tom, ce nom de Bernard

était revenu. Robert de Selmont avait dit souvent qu'il donnerait beaucoup, bien qu'il ne fût pas riche, pour retrouver ce Bernard. Il y avait eu, autour de la mort de sa sœur, la marquise de Cauville, un mystère que Bernard était seul à même d'éclaircir. Robert allait même jusqu'à prétendre que Bernard était peut-être en possession de certains renseignements relatifs à la vente des propriétés de Selmont et à l'extorsion ou à l'imitation d'une signature.

— Qui sait ? s'écriait Robert pour conclure, quand il lui arrivait de parler de ces choses, qui sait si, par Bernard, je ne tiendrais pas Cauville ?

En même temps qu'il avait reconnu, où qu'il croyait avoir reconnu Bernard, dans le chanteur des rues, l'Oncle-Tom s'était rappelé les propos de Robert de Selmont. Voilà pourquoi il s'était précipité dehors.

Mais quand il arriva dans la cour, l'oiseau était envolé.

L'Oncle-Tom courut dans la rue. Il la descendit ; puis il la remonta ; puis il la descendit de nouveau, toujours inutilement.

L'homme avait dû prendre par un des passages qui font communiquer la rue Rodier avec la rue Maubeuge.

Le nègre resta indécis.

D'abord, était-ce bien Bernard ?

Après quelques instants de délibération intérieure, l'Oncle-Tom conclut par une énergique affirmation.

Non seulement il avait bien reconnu sa figure, malgré les changements que le temps y avait opérés, mais il venait de se rappeler les circonstances dans lesquelles il avait, dix ans auparavant, entendu la même voix, un peu moins éraillée, chanter à tue-tête : *C'est ma corvette.*

Et certes, l'aventure à laquelle l'Oncle-Tom avait été mêlé ce jour-là, ne pouvait pas s'être effacée de sa mémoire.

C'était le soir, où sur les instigations du Cubain mulâtre, Antonio Murcia, il s'était rendu de l'autre côté du Rio-Cauto, auprès de Lambourne, afin de lui servir d'interprète en délivrant les Moyambés, ses compatriotes, emmenés comme lui-même en captivité par le négrier Bernard, pour être vendus aux planteurs de Cuba.

Il se rappelait que, comme il se glissait le long des murs, dans les rues de Boyamo, il s'était arrêté sur le quai, à côté du cercle, et que là il avait entendu chanter le capitaine Bernard.

Une heure après, sa corvette flambait, illuminant le ciel comme un feu d'artifice, et, dans l'incendie, disparaissaient les traces du massacre des matelots, œuvre de Lambourne et de ses hommes.

Assurément oui, maintenant, l'Oncle-Tom se rappelait, et, à ces souvenirs, un léger frisson remuait sa peau noire.

Cependant il fallait prendre un parti.

L'Oncle-Tom s'arrêta à celui d'aller prévenir Edouard et Crenancier.

Sans doute, il ne pourrait pas leur dire ce qu'était devenu Bernard, mais du moins ils apprendraient sa présence à Paris, et puisqu'il venait chanter dans la cour de la rue Rodier au moins une fois tous les quinze jours, il n'y aurait qu'un peu de patience à avoir pour le retrouver.

Le nègre se transporta donc aux Batignolles.

Il n'y rencontra pas ceux qu'il cherchait.

Les ouvriers de Marcel lui apprirent l'événement, la disparition de la folle et le départ des quatre amis pour Ville-d'Avray.

L'Oncle-Tom délibéra s'il irait à Ville-d'Avray.

Il finit, à force d'efforts mentaux, par se dire que, la découverte de Bernard intéressant surtout Robert de Selmont, il serait peut-être adroit d'aller lui en faire part.

Heureux de cette suggestion, qui le releva dans sa propre estime, notre ami se rendit au domicile de Robert.

Celui-ci s'y trouvait.

Aux premiers mots du nègre, il poussa une exclamation de joie et fit un bond qui fut bientôt suivi d'un geste de désappointement.

— Tu es sûr au moins que c'est lui !

— Oh oui, bien sûr !

— Crenancier l'a-t-il vu ?

— Non. Moi, couru pour lui dire, mais moi pas trouvé lui.

Naturellement l'Oncle-Tom rapporta à Robert ce qu'on lui avait dit au domicile de Marcel.

Robert resta silencieux un instant.

Cette folle, cette maison de Ville-d'Avray, les Pénaire, Cauville et ses affaires mêmes, toutes ces choses, différentes en apparence, étaient évidemment liées les unes aux autres par un fil mystérieux que Robert avait résolu de découvrir. Tout nouvel incident mettait son attention en éveil. L'Oncle-Tom venait de retrouver Bernard. Qui sait quelle lumière ce Bernard pouvait jeter dans les ténèbres au milieu desquelles Robert et ses amis se débattaient ? Il faudrait retrouver ce Bernard. On croyait la folle retournée à Ville-d'Avray. Avait-elle un but, une raison ? Il fallait voir cela.

— Nous allons aller à Ville-d'Avray, dit Robert.

— Moi, veux bien, riposta l'Oncle-Tom.

En conséquence, Robert et le serviteur du capitaine Crenancier se rendirent immédiatement à la gare Saint-Lazare.

Ils étaient en avance de quelques minutes et se promenèrent dans l'immense salle des pas perdus où sont placés les guichets de la ligne de Versailles.

Un individu de mine suspecte se tenait debout auprès de l'escalier qui conduit à la rue de Rome.

Robert, depuis quelque temps, était devenu observateur comme un véritable

détective. Il remarqua donc ce personnage auprès duquel la monotonie de la promenade le ramena trois ou quatre fois.

La dernière, comme il se retournait, il entendit cet homme faire :

— Psitt ! psitt ! Eh ! Tamberlick, par ici.

La curiosité de savoir à qui l'individu avait adressé ce singulier nom arrêta Robert.

Il aperçut un autre individu, de mine non moins suspecte, coiffé, malgré la saison, d'un mauvais chapeau de paille. Il s'était engagé dans la salle des pas-perdus ; sur l'appel que nous venons d'indiquer, il suspendit sa marche,

Au moment où Robert examinait le nouveau venu, il se sentit saisir par le bras.

C'était l'Oncle-Tom, qui avait imité son mouvement, et qui venait de reconnaître le chanteur des rues.

— C'est lui, murmura-t-il à l'oreille de M. de Selmont. C'est lui, c'est Bernard.

Robert tressaillit et apporta plus d'intensité dans son examen.

Bernard pouvait avoir cinquante ans ; ce qu'on voyait de son front était couvert de rides ; ses yeux vagues semblaient n'oser reposer leur regard sur rien ; sous sa moustache grisonnante, légèrement tombante, une bouche aux lèvres affaissées s'efforçait dans un sourire pareil à une ébauche de rictus. Physionomie louche et répugnante en somme.

Robert n'avait jamais eu de rapports avec Bernard.

Après la trahison, dans laquelle il avait servi d'agent intermédiaire entre Cauville d'une part, et Murcia et Lambourne de l'autre, comme nous l'avons raconté en son temps, Bernard avait disparu de l'armée des insurgés et avait gagné le Mexique.

De son côté, Bernard ne connaissait pas davantage Robert de Selmont.

Aussi, en se voyant observé, il poussa le coude de son acolyte.

— La rousse ? demanda-t-il.

L'autre répondit par un signe qui voulait dire évidemment qu'il n'en savait rien.

— Chassons, chassons, dit-il. Il n'est que temps de prendre nos billets.

Mais, avant de partir, le chanteur des rues, avisant l'Oncle-Tom, s'écria avec un accent goguenard :

— Tiens ! du bois d'ébène !

— Du bois d'ébène, répéta son compagnon qui n'était pas sans doute familiarisé avec cette expression pittoresque. Mais, saisissant tout à coup le rapport des idées, il ajouta :

— Ah oui, un nègre !

— J'en ai vendu, s'écria Bernard en éclatant de rire.

Les deux hommes passèrent.

C'était bien lui. Ce mot, où, il entra un défi puéril et un élan d'absurde vanité,

avait enlevé le dernier grain d'incertitude qui troublait encore la conviction de l'Oncle-Tom. Il fut également un trait de lumière pour Robert.

Oui, c'était bien lui. Son caractère tout entier résidait dans ce mot. On y retrouvait ce besoin de se vanter, même d'une vilénie, qui formait le fond de sa nature fanfaronne et lâche.

— Ne le perdons pas de vue, dit Robert au nègre.

Pour le moment, il ne fut pas difficile de filer les deux compagnons.

Leurs billets pris, ils entrèrent dans la salle d'attente de la ligne de Versailles.

— Laissons-les passer devant, ordonna Robert.

Ils prirent le même train que M. de Selmont et l'Oncle-Tom.

Ceux-ci les virent monter dans un wagon de seconde.

Le wagon suivant était un wagon de première où ils s'installèrent.

— Où ils descendront, nous descendrons, fit Robert.

Le train se mit en marche.

A chaque station, nos personnages observaient le quai de débarquement, mais Bernard et son compagnon ne parurent pas.

— Dépasserons-nous Ville-d'Avray ? demanda l'Oncle-Tom.

— Parbleu ! répondit Robert.

Ils n'en eurent pas besoin.

A Ville-d'Avray, Bernard et son compagnon furent les premiers voyageurs descendus du train.

Robert et l'Oncle-Tom les suivirent de près.

Ils entendirent Bernard dire à son camarade :

— Tiens ! encore le moricaud !

D'ailleurs son accent n'indiquait aucune méfiance,

Une fois hors de la gare, Bernard et son compagnon montèrent par les ruelles du côté du parc.

Robert et l'Oncle-Tom les accompagnèrent à quelques pas de distance.

Cette persistance commença à inquiéter l'ancien négrier. Il se retourna plusieurs fois. Puis, il parut se consulter avec son compagnon.

Tout à coup, à la suite d'un dernier regard jeté en arrière, les deux hommes partirent en courant.

Le cas était embarrassant.

Robert réfléchit un moment.

Pendant qu'il réfléchissait, l'Oncle-Tom retirait ses souliers et se lançait à la poursuite des gibiers, en rasant les murs.

Robert sourit avec satisfaction.

— Brave garçon ! fit-il.

L'Oncle-Tom n'était pas très imaginatif, mais il avait parfois de bonnes idées.

Il eut bientôt retrouvé les deux hommes.

Après avoir fourni une bonne course, ils s'étaient arrêtés devant la porte de la maison de M^{me} Morin et ils riaient du succès de leur ruse.

Il s'en fallut de peu qu'ils n'aperçussent le nègre, mais ils étaient absorbés dans la contemplation des murs de la petite maison ; l'Oncle-Tom eut le temps de faire un pas en arrière.

Bientôt ils se remirent en marche.

Le nègre, sans se montrer, put les suivre au bruit de leurs souliers sur le sol. Ses pieds nus au contraire ne faisaient aucun bruit.

Soudain un sifflet discret se fit entendre et ceux que l'Oncle-Tom épiait s'arrêtèrent.

Il s'arrêta également.

Il eut alors une bonne inspiration sans laquelle il était vu. Il se rappela les ruses dont il avait fallu user pour surprendre les deux scélérats stipendiés par la comtesse de Cauville. Il s'étendit à terre, dans l'herbe, le long d'une haie.

Le compagnon de Bernard avait fait quelques pas en arrière pour s'assurer de la complète solitude du lieu. S'il avait abaissé ses regards jusqu'au sol, la présence du nègre ne lui aurait pas échappé. Mais on ne saurait s'aviser de tout.

— Personne, dit-il en rejoignant Bernard.

Un silence suivit.

Comme ce silence se prolongeait, l'Oncle-Tom, inquiet, se souleva, tendant l'oreille. Aucun bruit ne parvenait jusqu'à lui.

Il se leva tout à fait, et, avec précaution, il s'avança.

Il atteignit ainsi une barrière en planches qui séparait un terrain non bâti du chemin.

De là, l'Oncle-Tom pouvait apercevoir la route de Paris à Versailles, les premières maisons de Ville-d'Avray, la fin du bois et les coteaux entre lesquels cette route est encaissée ; mais il n'aperçut rien qui ressemblât à Bernard.

Avait-il donc été pris en défaut ?

Très anxieux et très mécontent de lui-même, il humait l'air et tendait l'oreille, lorsqu'un murmure de voix, qui paraissait venir du terrain défendu par des planches, s'éleva par intermittences.

La figure du nègre s'éclaira.

Ils étaient là. Evidemment Bernard était attendu par quelqu'un dans cet endroit.

L'Oncle-Tom ne se demanda pas un instant quel genre d'affaires pouvait nécessiter des rendez-vous pareils et attirer un chanteur des rues à Ville-d'Avray en plein hiver. L'Oncle-Tom ne poursuivait jamais deux idées à la fois. Trop heureux quand il en tenait une ! Chargé de guetter Bernard, il le retrouvait après l'avoir perdu. Cela suffisait à son bonheur. Il se frotta les mains joyeusement.

Par moments, le murmure arrivait si distinct que l'Oncle-Tom reconnut la voix de l'ancien négrier.

— Moi te tiens bien ; moi, te lâcherai pas, dit le nègre à demi-voix en soulevant ses souliers d'un air menaçant.

Car, dans toute cette aventure, l'Oncle-Tom était resté pieds nus et avait ses souliers à la main.

Tout à coup, un bruit de pas se fit entendre derrière lui.

Le nègre se retourna.

C'était Robert de Selmont.

L'Oncle-Tom lui désigna le terrain et posa ensuite son doigt sur ses lèvres.

Robert s'approcha sans bruit.

— Il est là ? demanda-t-il.

— Oui.

— On l'attendait ?

— Oui. Quand lui venu, sifflet parti du terrain.

— Est-ce qu'ils sont plusieurs là-dedans ?

— Moi pas savoir.

Robert réfléchit un moment.

De l'autre côté du chemin, un arbre isolé avait poussé librement, et, par un caprice inexplicable de voirie, on l'avait respecté.

Robert le montra au serviteur du capitaine Crenancier.

— Je vais me poster là, dit-il.

L'Oncle-Tom fit signe qu'il approuvait la combinaison, et, de nouveau, s'étendit par terre, sa tête touchant la première planche de la palissade.

Un temps assez long s'écoula. La conversation durait de l'autre côté, dans le terrain en friches. Robert eut offert une bonne somme pour connaître l'affaire qui réunissait ces hommes, lesquels, selon toute apparence, devaient être d'affreux gredins.

Malgré lui, il avançait la tête et donnait des signes d'impatience.

Tout à coup, l'Oncle-Tom lui fit avec la main, un geste énergique.

Robert s'empessa de s'effacer.

L'Oncle-Tom venait d'entendre le murmure de voix grossir, et, peu à peu les paroles de la conversation des individus qu'il épiait parvenaient distinctement jusqu'à lui.

Ils s'étaient évidemment rapprochés de la palissade en causant.

— Ainsi, c'est entendu, disait une voix que l'Oncle-Tom reconnut pour être celle de Bernard, demain, dans l'après-midi, chez le marchand de vins du boulevard Clichy.

— C'est convenu.

Bernard reprit :

— Pour écarter tout soupçon, nous retournons à Paris chacun de notre côté.



Bernard, effaré, se retourna. (Page 754.)

— Moi, fit un autre, je gagne Saint-Cloud à pattes. C'est pas loin. Et là, je prends le tramway.

— J'ai une connaissance à Chaville, dit le troisième à son tour.

— Une connaissance à Chaville, toi, Souchard !

— Pourquoi pas ? Un-battoir distingué. Tu sais donc pas, innocent, que Chaville c'est le pays des blanchisseuses. Il en pousse après les arbres. J'irai dire un petit bonjour à Térébenthine.



— Térébenthine !

— Elle s'appelle Augustine ; mais je trouve Térébenthine plus coquet.

Les trois hommes se mirent à rire.

— Ensuite, reprit l'amant de Térébenthine, je pige le train de Versailles.

— Et moi, fit Bernard à son tour, j'ai encore une demi-heure. Je vais fumer ma pipe dans notre domaine en attendant l'heure du train.

— A demain !

— A demain.

— Et de la résolution, les enfants. Je crois que l'affaire est bonne.

— On sera à la hauteur des circonstances.

Les trois hommes durent échanger des poignées de main ; puis, une des planches de la palissade se souleva ; l'individu, qui attendait Bernard à la gare, parut.

Il jeta un regard autour de lui et n'aperçut rien de suspect.

— Décarrons, et du vif ! dit-il en se retournant.

Il sortit du terrain en même temps, suivi d'un personnage à tournure peu distinguée et de physionomie sinistre.

Ce devait être Souchard, l'amant de Térébenthine, la blanchisseuse de Chaville.

Derrière eux, la planche de la palissade avait été replacée.

Les deux hommes s'éloignèrent d'un bon pas.

Robert et l'Oncle-Tom les virent gagner la grand'route.

Là, ils s'arrêtèrent, échangèrent quelques mots et partirent l'un à gauche, l'autre à droite, en se tournant le dos.

Il n'y avait plus dans l'enclos que Bernard.

L'Oncle-Tom se leva et Robert le rejoignit.

— Voilà l'entrée, fit M. de Selmont, en indiquant la planche mobile.

— Oui, oui, répondit l'Oncle-Tom tout joyeux.

En ce moment, Bernard, entendant un bruit de voix et croyant peut-être au retour de ses compagnons, souleva la planche et mit la tête dehors.

Il se trouva nez à nez avec une figure de nègre, épanouie jusqu'aux oreilles.

— Eh, bonjour, capitaine Bernard, fit cette tête.

Bernard, effaré, se retourna.

A deux pouces de son visage, un autre visage, aux traits singulièrement énergiques, fixait sur lui des yeux d'un bleu d'acier, dont le regard n'était pas tendre.

— Pourrait-on solliciter de vous un moment d'entretien, monsieur Bernard ? demanda cet inconnu.



CHAPITRE II

Coup de commerce.



U, c'était bien Bernard, le vagabond, coiffé d'un vieux chapeau de paille en plein hiver, le chanteur des cours et des rues, vaniteux dans la boue, toujours incapable de bien faire, lâche dans toutes les conditions.

C'était bien Bernard; mais Bernard usé jusqu'à la corde, vidé, roulé par tous les hasards de la vie, carcasse humaine désemparée, chez laquelle il n'y avait plus que des appétits et des instincts.

Il en avait vu; il pouvait s'en vanter, disait-il dans les cabarets de dernière catégorie où il dévorait sa pitance quotidienne, devant des auditeurs plus misérables encore que lui, sinon plus vils.

Il savait ce que c'était que la vie. Il l'avait retournée par tous les côtés. Il en avait joui largement.

Et, de fait, c'était vrai, si, par les jouissances de la vie, il ne faut entendre que les plaisirs des sens. Dans ce cas, Bernard avait largement festoyé.

Sa dégringolade datait de l'incendie de son bateau.

Depuis cette époque, la chance l'avait quitté.

Avec la *Belle-Rosalie*, il avait perdu peu à peu du terrain; il s'était nolisé dans la misère.

C'était une odyssée de dix années, comme celle d'Ulysse. Pendant ces dix ans, Bernard avait roulé de pays en pays, de ville en ville, de tripot en tripot, d'infamie en infamie. Chassé d'ici, obligé de fuir de là, honni partout, d'aventure en aventure, il avait regagné la France.

Un secret espoir d'ailleurs l'y ramenait.

Acculé à la dernière misère, il était, en imagination du moins, résolu à tout tenter pour en sortir, et il espérait particulièrement tirer un nouveau parti des crimes auxquels il avait été mêlé.

En conséquence, il se présenta chez Pénaire.

Celui-ci le fit honteusement expulser.

Il alla sonner à la porte de Cauville.

Le marquis donna l'ordre de le reconduire à coups de bâton s'il avait l'audace de se représenter.

Décrire sa rage après ses insuccès, c'est ce qu'il ne faut pas essayer de faire.

Il écrivit à Rosalie ; elle ne lui répondit pas.

Il se dit alors qu'il fallait tenter un éclat, mais il n'osa pas.

Il était lâche, avant tout.

Nous l'avons vu dans les premiers chapitres de cette histoire tenir en tremblant le pistolet qui devait donner la mort à Charles Lemonnier. Il n'avait pas changé. Capable d'une infamie, d'une trahison, d'une cruauté ; devant un acte énergique, il pâlissait et s'effaçait. Instigateur, soit ; exécuteur, jamais.

Or, dans les tentatives de chantage qu'il avait dirigées, en arrivant à Paris, contre le banquier, sa femme et Cauville, il ne pouvait avoir de complices.

Du moins, il n'avait pas rencontré de combinaisons qui s'y prêtassent.

D'ailleurs, quelle sanction donner à ses menaces ? S'il y avait eu crime, il y était impliqué. S'il eût aimé nuire à ceux qu'il considérait comme ses ennemis, parce qu'ils ne se prêtaient pas au rôle de vache à lait qu'il leur avait destiné, il craignait encore davantage de se faire du mal à lui-même.

Il en fut donc réduit à rager, à clabauder dans des dessous tellement infimes, que ses bavardages disparaissaient en quelque sorte sous le fumier de l'opinion publique.

Son impuissance, en un mot, égalait son ignominie.

Cependant la misère, l'atroce misère, l'étreignit peu à peu. Le moment vint pour lui de se faire voleur, ou mendiant.

Il se fit l'un et l'autre.

Il commença par le vol.

A la suite d'une orgie que le produit du vol lui permit de faire en compagnie de ses complices, il chanta pour amuser la société, avec toutes sortes de tromolos, les premiers airs d'opéra que l'on sait.

La société, ravie, déclara que la place de Bernard était à l'Opéra. Il avait cent mille francs dans le gosier.

Une personne pratique lui dit que, s'il n'avait pas cent mille francs dans le gosier, il y avait six à sept francs par jour en moyenne, à la condition de chanter dans les cours.

Après s'être révolté contre cette idée, Bernard s'y raccrocha, et un jour qu'il manquait de pain, il tenta l'épreuve. Il avait un beau creux ce jour-là ; on n'aura pas de peine à le croire. L'épreuve réussit. Bernard continua et gagna sa vie pendant plusieurs mois, en régaland les bonnes et les ouvrières parisiennes d'une barcarolle d'*Haydée* et d'une cavatine de *Guillaume Tell*.

Le monde qu'il fréquentait, composé de filles publiques et de souteneurs, ne le connut bientôt plus que sous le sobriquet de Tamberlick.

Il en était fier, étant né fanfaron et vaniteux à l'excès.

Mais tout s'use, même un morceau d'*Haydée* et un morceau de *Guillaume Tell*, et tout lasse, même la gloire d'être appelé Tamberlick par la haute gomme des boulevards extérieurs. Les recettes baissèrent et l'ennui vint.

Alors, Bernard songea à trouver des ressources plus abondantes en recourant à d'autres moyens.

Il avait sauvé de ses naufrages un portefeuille qui contenait quelques documents curieux.

Ces documents vieillis, salis, jaunis, il se plaisait, dans ses heures de fureur et de désespoir, à les lire, à les contempler, à les soupeser en quelque sorte :

— Cela vaut de l'argent pourtant, se disait-il.

Oui, mais comment trouver preneur? Chose malaisée, décidément. Pour faire valoir à nouveau certaines pièces, il fallait imaginer un concours de circonstances qui paraissait n'avoir aucune chance de se produire. Ce n'est pas tout que de posséder la preuve d'un crime, il est nécessaire que quelqu'un ait intérêt à produire cette preuve.

Le résultat des méditations de Bernard, c'était de reporter sans cesse sa pensée vers le terrible drame dans lequel il avait joué un si pauvre rôle.

Il revoyait la maison, la salle à manger, le cabinet dans lequel le corps était resté enfermé plus de douze heures, le jardin; des impressions s'éveillaient en lui; il entendait Léonard, le jardinier, aiguïser son outil; il le suivait sous les arbres et se faisait donner des recettes pour planter des légumes; puis venaient les visites, et, pour en finir, l'idée de Rosalie, la substitution des tonneaux pleins aux vides. Et alors il descendait à la cave...

Mais il s'arrêtait là et s'efforçait de chasser le reste du souvenir, décidément trop pénible.

Cependant, à force de penser au passé, à Ville-d'Avray, à la maison où le crime avait été commis, il songea que peut-être M^{me} Morin vivait encore, que peut-être elle habitait encore la maison de Ville-d'Avray, qu'elle était seule, qu'elle devait avoir de l'argent. Il connaissait les êtres; il y avait là une occasion pour qui oserait la saisir.

Cette idée mûrit dans son esprit; elle passa à l'état d'obsession; peu à peu, il se familiarisa avec elle; après tout, puisqu'on avait fait un premier coup dans cette maison, on pouvait bien en tenter un second. D'ailleurs, il n'y aurait pas besoin de tuer la vieille. On en viendrait à bout sans cela. Il s'agissait seulement de trouver des complices adroits, actifs et sûrs.

Bernard se mit en campagne.

Il s'était rencontré plusieurs fois dans un cabaret de Montmartre avec un individu que son goût pour la musique lui avait rendu sympathique. C'était un garçon déhanché, à la démarche volontairement gauche, à l'air cruellement bête, toujours coiffé jusqu'aux oreilles d'une casquette de drap très clair, à carreaux. Les habitués des établissements qu'il fréquentait, faute sans doute de connaître son nom, l'appelaient la Viscope.

On sait que dans l'argot des faubourgs de Paris, viscope veut dire casquette.

La Viscope donc avait, à plusieurs reprises, témoigné de sa déférence pour le

talent vocal de Bernard. Un rapprochement s'était opéré entre ces deux êtres, et, par un de ces phénomènes moraux qui se produisent fréquemment, il y avait eu adaptation entre eux. Bernard possédait le genre de forfanterie, l'abondance de paroles, le geste et le ton qu'il fallait pour en imposer à la Viscope. Celui-ci passait volontiers des heures à l'écouter, la bouche ouverte, ébloui par ses histoires de voyages, par ses souvenirs d'affaires et de plaisirs. Ces rapt de nègres, ces cruautés exercées librement sur des hommes, ce trafic de femmes et d'enfants et les orgies qu'il comportait enflammaient l'imagination du voyou parisien; il éprouvait comme des titillations qui lui faisaient venir l'eau à la bouche.

Bernard pensa donc naturellement à son ami la Viscope quand il médita l'affaire de Ville-d'Avray.

Mais un aide ne pouvait suffire. D'autant plus que, dans sa couardise, Bernard se réservait un rôle passif jusqu'au moment du partage. Il avait souvent rêvé de remplir l'emploi d'un Jonathan Wild et d'organiser des bandes de voleurs qui lui auraient payé un tribut sans qu'il eût besoin de se déranger.

Donc, ne pouvant se passer d'un second complice, il chercha.

Il remarqua bientôt que la Viscope faisait, de temps en temps, des absences d'un jour ou deux, et que ces absences coïncidaient avec les visites que lui rendait un de ses amis, d'aspect équivoque, qu'on appelait Souchard.

Souchard était un être inconstant par excellence, d'après ce que la Viscope en dit à Bernard, en fait d'amours, de domiciles et de professions. Il aimait tout ce qu'il rencontrait; il avait dressé sa tente dans toutes les communes de la banlieue de Paris, et on l'avait vu tour à tour boucher, tripier, charcutier, laitier et blanchisseur.

Tels étaient les deux hommes que Bernard résolut de s'associer.

Un jour il dit à la Viscope :

— Qu'est-ce que vous faites, tous les deux, avec Souchard, quand vous disparaissiez un jour ou deux ?

La Viscope se mit à rire.

— Dame ! vous êtes trop curieux, monsieur Bernard, répondit-il.

Bernard haussa les épaules.

— Et ça vous rapporte-t-il gros ?

— Des fois !

— Eh bien, moi, j'ai une bonne affaire à vous proposer.

— Vous ?

— Oui, moi, Bernard, le ténor Bernard, le négrier Bernard, le capitaine Bernard.

— Ah bah !

— A vous et à Souchard, si vous êtes des vrais et des solides.

— Pour ça, monsieur Bernard !

Le geste de la Viscope fut significatif. Il avait un sens très précis : capable de tout; tel était ou se vantait d'être l'homme.

Bernard expliqua son projet et chargea la Viscope de faire des ouvertures à Souchard.

Celui-ci, probablement, n'était pas mélomane. Il éleva des difficultés à l'idée de « travailler » avec Tamberlick, ainsi qu'il appelait le chanteur des rues. Sa figure et ses manières ne lui convenaient pas. La Viscope combattit éloquemment ces préventions. Enfin Souchard se laissa entraîner et les trois individus entrèrent directement en relations.

Il fut décidé que Souchard inspecterait les lieux et prendrait des renseignements. On fit un premier voyage ensemble et l'on se donna rendez-vous pour le lendemain dans le terrain à vendre où nous avons vu ces trois respectables personnages s'introduire.

Quand Bernard et la Viscope arrivèrent de Paris, ils trouvèrent Souchard qui les attendait.

Les trois complices s'éloignèrent des planches et gagnèrent le fond du terrain pour causer. C'est pourquoi l'Oncle-Tom ne put saisir qu'un murmure de voix.

— Eh bien ? demanda Bernard.

— Eh bien, ça va, répondit Souchard. Les renseignements étaient exacts, mon vieux Tamberlick. La boîte n'est habitée que par une vieille femme et sa servante.

— Je le savais bien.

— Seulement il paraît qu'il y a déjà eu des histoires dans la baraque.

— Quelles histoires ?

— Une espèce d'assassinat. Un jeune homme y aurait été tué d'un coup de pistolet.

Bernard tressaillit et devint vert.

— Tiens ! on dirait que ça te fait de l'effet.

— Moi... non... c'est-à-dire... A quelle époque donc ça s'est-il passé ?

Souchard se mit à rire.

— Tu le sais peut-être mieux que moi, mon vieux Tamberlick.

On remarquera que Souchard, peu respectueux pour Bernard, le tutoyait sans cérémonie. Il est certain que la bosse du respect manquait totalement à Souchard, qui rachetait ce défaut par une légère déviation de l'épine dorsale, par une ébauche de bosse de bossu.

Il reprit :

— Enfin l'affaire est vieille de deux mois environ.

Bernard respira.

— Je ne connaissais pas ça, dit-il.

— Tiens, il y a donc eu autre chose, à une autre époque...

Bernard interrompit son associé.

— Soyons sérieux, fit-il. Convenons de nos faits. Donc, il n'y a dans la maison

qu'une vieille dame et sa servante. M^{me} Morin habite là depuis vingt-cinq ans, comme je vous l'ai dit. Je garantis qu'elle est au sac. Elle est bien apparentée et elle doit faire des économies.

— C'est de la sagesse, remarqua Souchard. Je la vénère, moi, cette vieille peau. Elle a économisé pour nous.

Bernard reprit :

— Il ne sera pas difficile de passer par-dessus le mur.

— Ça nous connaît.

— Quant aux portes...

— Viscope a été *serreurier*... Il a les outils nécessaires.

— Les femmes...

— Je m'en charge, déclara l'homme à la casquette.

Souchard partit d'un éclat de rire.

— Sacré Viscope... toujours partisan des grands moyens.

Bernard pâlit.

— Il ne faudrait pourtant pas... les... D'abord pour la bonne, elle couche au fond d'un couloir. Si la clef est sur la porte, on peut l'enfermer.

— Et si elle braille, fit observer la Viscope.

Souchard les mit d'accord.

— Écoutez, mes enfants, on fera pour le mieux. J'aime pas trop, moi non plus, verser du raisiné... Si je dois jamais me faire tonsurer, j'aime mieux que ça soit dans une autre abbaye qu'à l'abbaye de monte-à-regret... Par conséquent, si les femmes sont gentilles, on ne les embêtera pas... si elles grouillent trop, à nous trois, ça serait bien le diable si nous ne parvenions pas à les ficeler et à les bâillonner... Il n'y aurait donc qu'en cas d'urgence, que...

Souchard fit un geste.

— Dame! alors tant pis!

Bernard et la Viscope approuvèrent.

Puis les trois coquins discutèrent sur les détails d'exécution, arrêtaient l'heure, convinrent d'un rendez-vous. Ce ne fut qu'à la suite de cette délibération, assez longue, qu'ils parlèrent de se séparer en rentrant à Paris, chacun par un côté différent, afin de ne pas éveiller l'attention.

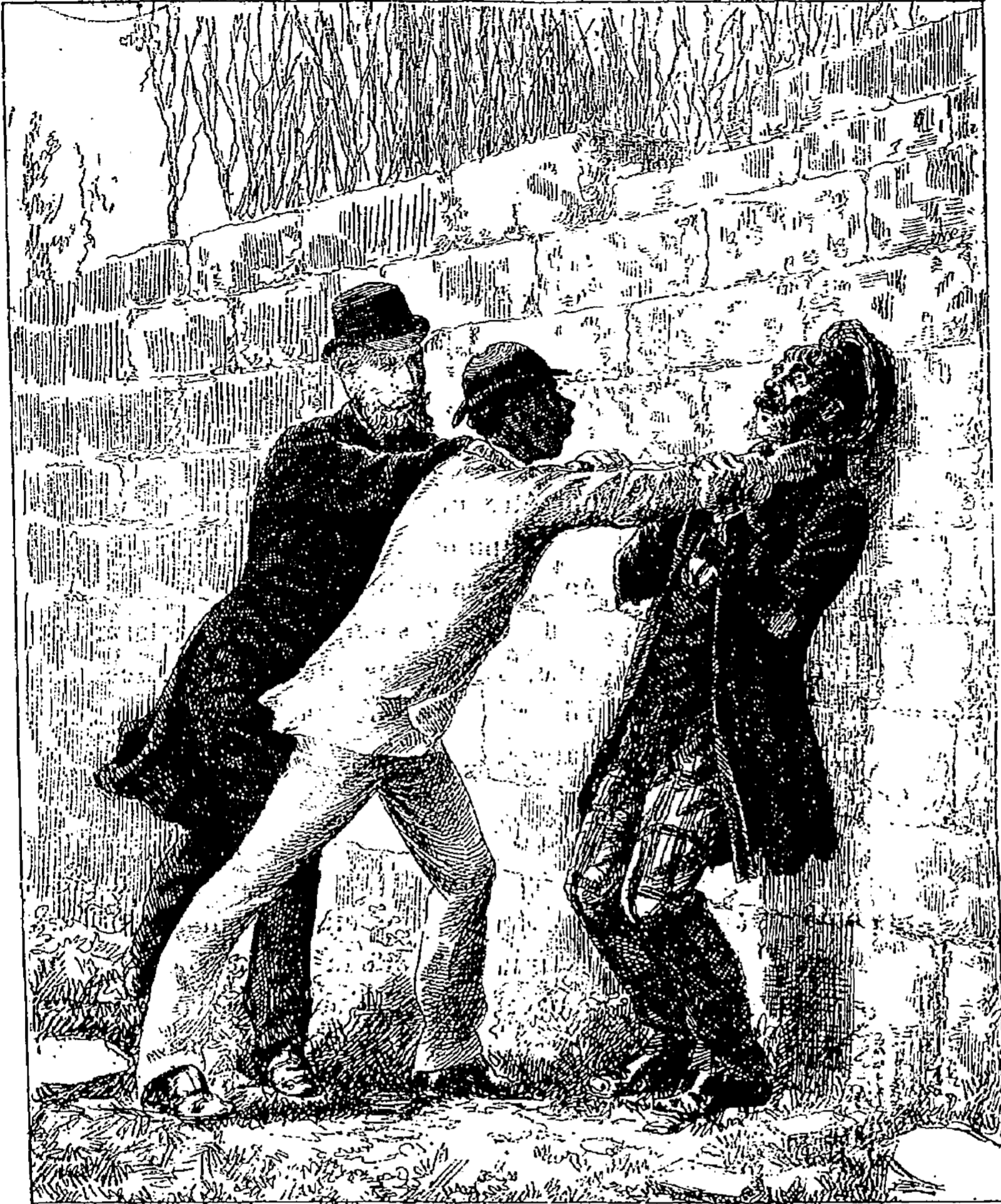
Nous avons vu partir Souchard et la Viscope, l'un gagnant Saint-Cloud pour y prendre le tramway, l'autre, passant par Chaville, dans l'espoir d'y rencontrer sa folle maîtresse et le tramway de Versailles.

Bernard, resté seul, alluma une pipe.

Il en avait à peine aspiré deux bouffées, lorsqu'un bruit insolite, du côté de la palissade, attira son attention.

Il crut qu'un de ses associés, ayant oublié quelque chose, revenait sur ses pas.

Il leva la planche et passa la tête au dehors.



L'Oncle-Tom sauta sur Bernard et le prit à la gorge. (Page 762.)

C'est alors qu'il se trouva pris entre la face riante d'un nègre et le visage d'un inconnu.

— Eh ! bonjour, capitaine Bernard, lui dit le nègre.

— Pourrait-on solliciter de vous un moment d'entretien, monsieur Bernard ? demanda l'étranger.

Et, en même temps, il poussa Bernard dans l'intérieur de l'enclos. Le nègre suivit l'étranger et remit la planche en place.

Bernard, ayant fait un bond en arrière, avait machinalement tiré un couteau de sa poche.

L'étranger, souriant, leva le bras. Il avait un revolver dans la main.

— Nous pouvons causer, dit-il.

Bernard ferma son couteau, le mit dans sa poche et dit :

— Merci. Vous avez des arguments trop forts pour moi.

Ensuite, il tendit les mains d'un air délibéré, en homme rompu à la circonstance, comme pour solliciter les poucettes.

Robert comprit parfaitement le geste.

— A qui croyez-vous donc avoir affaire? demanda-t-il en abaissant son arme.

— Mais à la police, répondit Bernard un peu surpris.

L'Oncle-Tom se mit à rire.

Robert reprit :

— Je vois, M. Bernard, que vous êtes un homme rempli d'expérience. Vous êtes au-dessus des vaines terreurs que la police inspire aux honnêtes gens et vous ne songez pas même à mettre en doute votre culpabilité.

— Moi coupable !... De rien, par exemple? s'empressa de déclarer l'ancien négrier. Si je me livre à vous aussi vite, c'est parce que j'ai confiance dans la justice de mon pays... Plus tôt je serai devant nos bons magistrats, mieux cela vaudra pour moi. Mon innocence sera proclamée.

— Et de quoi vous accusez-vous ?

— De quoi je m'accuse !... Dites donc, vous, farceur, vous me faites poser. Pourquoi ne me mettez-vous pas les poucettes? Tiens ! tiens ! on dirait que ma soumission vous embête. Est-ce que vous aviez dessein de... m'évanouir? On a vu ces choses-là. Quand il entre dans les mics-macs de la police, d'effacer un client, le premier venu peut jouer le rôle de macchabée... Dites donc, vous autres, pas de blagues, je me soumets, moi, je me soumets... pleinement... absolument.

On aurait de la peine à se figurer le cynisme qu'exprimaient en même temps le visage et le ton de ce misérable. On voyait cependant dans ses yeux qu'il était loin de simuler l'inquiétude dont il parlait avec un accent enjoué.

Ce monde de gredins croit volontiers aux trames ténébreuses ourdies mystérieusement par la police dans des buts que personne ne peut deviner.

Robert lui jeta un regard de mépris en désarmant son pistolet qu'il remit dans sa poche.

— J'aime mieux ça, fit Bernard.

— Nous ne sommes pas de la police, déclara Robert froidement.

— Allons donc !

— Ainsi, vous pouvez vous tranquilliser.

— Des fois !... Je me disais aussi : ils n'emploient pas de moricauds dans la boutique.

L'Oncle-Tom sauta sur Bernard et le prit à la gorge.

— Moi, pas moricaud, capitaine Bernard, moi, homme libre... et vous canaille.

— Allez-vous bien me lâcher? s'écria Bernard en se débattant.

Robert intervint et tira le bandit des mains du nègre. Il était évident que celui-ci l'aurait étranglé avec beaucoup d'entrain si on l'avait laissé faire.

— Vous voyez, monsieur Bernard, que ce garçon vous remet, vous l'avez vendu jadis avec des hommes de sa tribu.

— Ah bah!

— Du reste, vous vous trouvez en compagnie de gens qui vous connaissent et vous apprécient depuis longtemps. Mon nom vous est familier. Je m'appelle le comte Robert de Selmont.

— Le général Robert...

— Lui-même.

Bernard n'en revenait pas, le chef de l'insurrection cubaine et l'un des nègres qu'il avait transportés d'Afrique à Cuba jadis, en France, à Ville-d'Avray, dans cet enclos, il y avait de quoi être surpris. Mais que lui voulaient ces gens? avaient-ils eu vent de l'entreprise qu'il méditait? comment cela s'était-il fait? avaient-ils entendu sa conversation avec ses complices?

Quel lien les rattachait à Rosalie et à sa mère?

Ces questions se pressaient dans son esprit. Toutefois il était trop scélérat de profession pour se compromettre en en faisant une.

Il fut bientôt fixé sur le point qui l'inquiétait.

Robert de Selmont reprit :

— La docilité dont vous avez fait preuve lorsque nous vous avons surpris, M. Bernard, l'endroit où nous sommes et l'aspect des malandrins qui viennent de vous quitter, tout dénonce un complot malpropre, quelque mauvais coup. Mais comme je vous l'ai dit, nous ne sommes pas de la police, nous nous garderions, comme de la peste, de nous mêler de vos affaires. Ainsi tranquillisez-vous sur ce point.

Le visage de Bernard révéla la joie qu'il éprouvait. Un lourd fardeau venait de s'envoler de son esprit...

— Eh bien alors... murmura-t-il.

— Je viens vous proposer une affaire.

— Une affaire, répéta Bernard intrigué. Parlez.

— Vous avez été mêlé à certains événements, il y a dix ans, lors de l'attaque de la propriété de mon père par les bandes d'Antoine Murcia et de Lambourné.

— Oui, oui.

— Vous devez connaître des circonstances particulières...

— Relativement?

— Relativement à la mort de ma sœur, M^{me} la marquise de Cauville.

Bernard regarda Robert en hésitant.

Robert le comprit. Il fit un effort pour se maîtriser.

— Écoutez-nous, Bernard, dit-il, quelque rôle que vous ayez joué dans cette affaire, vous n'avez pu jouer qu'un rôle de comparse. Je sais que M. le marquis de Cauville, mon beau-frère, a été le cerveau qui a conçu l'exécrable complot et qu'Antonio Murcia a été le bras qui l'a exécuté. Avouez-donc, quoi que vous me disiez, je vous certifie que vous n'avez rien à craindre de moi, et quand je promets quelque chose à quelqu'un, fût-ce à un homme comme vous, je tiens ma promesse.

Bernard réfléchit un moment.

— Et c'est... tout ce que vous promettez ?

— Non, je vous promets encore mille francs pour un récit sincère.

— Allons donc ! vous y venez !

Bernard alléché, sourit. Puis, s'enhardissant peu à peu, il osa regarder Robert de Selmont en face.

— Est-ce que vous avez à vous venger du marquis de Cauville ?

— Vous me demandez des comptes, je crois.

— Bon, bon, je ne chamaillerais pas avec vous pour des questions d'amour-propre... Si je vous adresse cette question, indiscrete, j'en conviens, c'est que, moi, j'ai à me venger, et que, si je trouve une bonne occasion...

— Parlez donc en ce cas, s'écria brusquement Robert, l'heure de la justice est près de sonner pour le marquis de Cauville.

— Ah ! fit Bernard.

Mais il n'ajouta rien. Le visage de Robert de Selmont glaça les paroles quelconques que ce verbeux personnage avait sur les lèvres. Il comprit que le moment des propos oiseux était passé et qu'il fallait dire enfin des choses sérieuses.

— Dans l'affaire du complot dirigé contre Selmont et où M^{me} la marquise de Cauville trouva la mort, je n'ai joué qu'un rôle très secondaire, en effet, déclara Bernard. J'ai servi d'intermédiaire entre le marquis et les chefs des bandes insurrectionnelles, et bien malgré moi encore. Mais c'est dans une autre affaire, toujours relative à la propriété de Selmont, et toujours malgré moi, que j'ai joué un rôle important.

— A quelle affaire faites-vous allusion ?

— De la vente de Selmont et de ses dépendances aux spéculateurs américains.

Les yeux de Robert s'enflammèrent.

— Parlez, parlez, ne me faites pas languir. En quoi avez-vous pu être mêlé à cette opération ?

La fanfaronnade était à un tel point dans le caractère de Bernard que ce fut d'un air tout glorieux qu'il répondit :

— Mais c'est moi qui ai signé l'acte de vente.

— Vous avez signé... l'acte de vente ?

— Sans doute.

— Et de quel nom ?

— Pas du nom de Bernard, bien sûr, du nom de la marquise de Cauville! Du nom de Juliette de Selmont.

— Un faux ?

— Une simple imitation.

— Misérable !

Robert fit un mouvement en avant qui mit Bernard en déroute. Il se jeta derrière un arbre en s'écriant :

— Et nos conventions !

— Soyez tranquille... Je les respecterai. Donnez-moi des explications.

Bernard avança, non sans hésiter.

— Vous êtes vif, vous, grogna-t-il. Ecoutez, monsieur, quand vous connaîtrez les détails de cette affaire, vous ne songerez plus à vous en prendre à moi. Par le fait, je n'ai jamais été plus innocemment criminel. Les planteurs m'avaient fait épier et m'avaient vu dans la campagne en conversation avec Antonio Murcia, à qui, moyennant rétribution, je donnais des renseignements que ma situation de secrétaire, de bras droit du marquis de Cauville, mettait à ma portée. A mon retour au domaine de Selmont, ils donnèrent l'ordre de me jeter dans un cachot. Le marquis m'en tira quelques heures plus tard pour attraper de moi ce qu'il pourrait et me faire fusiller ensuite. Je n'avais pas de doutes sur le sort qui m'attendait. Cependant, tout le monde en aurait fait autant à ma place, j'essayais de sauver ma vie. Je promis au marquis de trahir les insurgés pour lui, de devenir son chien, sa chose ; je mis enfin mes petits talents de calligraphie à sa disposition...

— Ah ! je comprends.

— Pour sauver ma vie.

— Continuez... continuez.

— Le marquis me prit au mot... Il lui vint une idée. Il tira de sa poche une lettre de sa femme... Je la vois encore. Elle était signée : Juliette de Selmont.. J'avais du papier devant moi... J'imitai la signature. Le marquis compara et parut satisfait.

— Alors ?

— N'oubliez pas, monsieur, que j'étais en péril de mort et qu'en pareil cas on fait n'importe quoi pour sauver sa vie.

— Oui, des gens comme vous, murmura Robert.

Bernard croyait nécessaire de prendre quelques précautions oratoires, car la pâleur, les lèvres serrées et les regards fulgurants du général Robert le rassuraient fort peu.

Il reprit :

— Alors donc, le marquis tira de son portefeuille un papier que je reconnus parfaitement pour un papier d'acte notarié ou judiciaire. Il le plia de manière à ne

laisser de visible que la partie non écrite et il m'ordonna d'imiter une deuxième fois la signature de madame la marquise.

Robert éclata.

— Ma pauvre Juliette, voilà donc ce qui a causé la mort.

— Je ne savais pas... s'empressa de dire Bernard.

— N'avez donc pas toujours peur, fit Robert avec mépris. Vous n'avez été qu'un vil et méprisable instrument... Je n'éprouve que du dégoût pour votre personne... Ainsi vous n'avez rien à craindre.

— Merci bien. Le lendemain de l'événement dans lequel madame la marquise a péri, j'ai eu des soupçons ; mais, lorsque j'ai su que le domaine était vendu aux Américains, mes soupçons sont devenus de la certitude.

— Parbleu !

Bernard prit un air avantageux.

— C'est maintenant, dit-il, que je vais gagner vos mille francs.

Robert parut étonné.

— Comment cela ?

— Ah ! voilà... Eh bien, écoutez. Quelques jours après, je me suis rendu à Santiago, et, comme le notaire du marquis était de mes amis, j'ai obtenu de lui qu'il me montrât l'acte de vente. C'était bien celui que j'avais signé. Et savez-vous à quoi je l'ai reconnu ? A un tremblement presque imperceptible dans le paraphe. La crainte que je ressentais alors l'explique le mieux du monde.

Robert bondit.

— Et ce tremblement se voit ? demanda-t-il.

— Quand on n'est pas prévenu, non. Toutefois un véritable expert ne s'y tromperait pas.

— Ce que vous dites est sûr ?

— Absolument.

Robert tira son portefeuille de sa poche.

— Voici les mille francs que je vous ai promis, dit-il en tendant la somme au chanteur des rues. Mais ce n'est pas le dernier argent que vous obtiendrez de moi.

— Ah bah ! fit Bernard agréablement surpris.

— J'aurai sans doute besoin de vous, de votre témoignage... Vous n'aurez rien à craindre et je vous paierai largement.

— A votre disposition, monsieur.

— Donnez-moi votre adresse.

Bernard hésita.

— Mon adresse... murmura-t-il. Ecoutez, j'aime mieux autre chose. Quand vous voudrez me voir, envoyez un mot à mon nom, Bernard, artiste lyrique, chez Maquin, marchand de vins, boulevard Clichy, et assignez-moi un rendez-vous pour le lendemain, j'y serai.

Robert prit en note les indications que lui donnait Bernard.

— Et maintenant, dit-il en se tournant vers le nègre, à Paris.

L'Oncle-Tom jeta un regard de regret sur Bernard, comme sur une proie qu'on lui aurait arrachée et qui lui était bien due. Il roula un instant des yeux furieux en disant :

— Moi, pas moricaud, moi, Moyambé !

— Ah ! s'écria Bernard, frappé d'un trait de lumière, vous êtes le nègre du capitaine Crenancier, l'Oncle-Tom !

L'Oncle-Tom ne répondit pas ; il sortait de l'enclos en ce moment même, derrière Robert de Selmont.

Bernard les suivit bientôt.

— Mille francs, murmurait-il, mille francs pour une vieille histoire d'il y a dix ans, quel coup de commerce ! La chance revient.

CHAPITRE III

Une échéance.

Le retour à Paris s'effectua sans que Robert et l'Oncle-Tom échangeassent un mot.

Depuis que Robert avait la clef d'une énigme qui avait si longtemps tourmenté son esprit, des impressions douloureuses se succédaient en lui à mesure qu'il se retraçait les scènes de sa vie d'autrefois. Il revivait les courts instants qu'il avait passés auprès de sa sœur. Il évoquait son image douce et résignée ; le timbre de sa voix tintait encore à ses oreilles ; il la revoyait étendue dans son lit d'agonie, livide, morte.

L'assassinat avait été précédé d'un vol et d'un faux.

Et ses souvenirs, ses impressions anciennes et présentes, ses sentiments d'homme d'honneur, son jugement prompt et droit, ses habitudes de soldat fait aux exécutions sommaires de la guerre civile, sa nature rude et passionnée, tous ces éléments de combat et de destruction, se heurtaient, s'amalgamaient, comme les nuages s'assemblent lorsque l'orage est sur le point d'éclater.

Peu à peu, dans ce tourbillon, une pensée précise se dégagait et Robert s'y arrêta.

Sa physionomie prit alors et garda une expression de résolution froide, destinée à cacher le feu intérieur qui s'échappait pourtant en éclairs par les yeux.

Rentré à Paris, Robert passa d'abord chez lui.

Il y trouva une citation à comparaître devant le procureur de la République.

Robert ne douta pas un instant qu'elle ne vint de Cauville. L'imprudent réclamait sa proie, Lucie de Selmont.

Robert sourit. C'était trop d'audace.

Il se sépara de l'Oncle-Tom et se rendit immédiatement au domicile de son beau-frère.

Le valet, qui l'avait introduit lors de sa première visite, le reconnut tout de suite.

Mais au moment où il allait lui dire que son maître n'était pas chez lui, il ouvrit de grands yeux surpris en lisant sur la carte que le visiteur venait de lui remettre :

COMTE ROBERT DE SELMONT.

Il se rappelait parfaitement que cet inconnu, lorsqu'il s'était présenté plusieurs mois auparavant, portait un nom étranger : R. Jackson.

— Monsieur le marquis ne reçoit pas, dit enfin le valet.

— Portez-lui cependant ma carte et dites-lui que son beau-frère insiste pour lui parler.

L'étonnement du domestique alla en grandissant. Cet étranger ne se donnait-il pas pour le beau-frère de son maître ?

Ce mot le détermina.

— Je vais toujours prévenir monsieur; se dit-il.

Il se rendit au cabinet de Cauville, en ayant soin de fermer les portes à clef derrière lui, car, instinctivement, il sentait le visiteur capable de forcer toutes les consignes.

Cauville écrivait des lettres quand le valet lui remit la carte de Robert, en l'avertissant que cette personne demandait à lui parler.

Cauville eut un geste de colère.

— Ne vous avais-je pas dit que je n'y serais jamais pour cet individu ?

Le valet répliqua avec beaucoup de flegme.

— La consigne de monsieur le marquis concernait M. Jackson et non M. le comte Robert de Selmont.

Cauville regarda la carte et le valet tour à tour.

— C'est juste, grommela-t-il entre ses dents.

Il parut réfléchir un instant.



Robert répondit par un geste implacable. Il étendit la main dans la direction du tiroir.
(Page 776.)

Une pensée lui traversa l'esprit qui le fit sourire. Ce devait être une pensée détestable, car une satisfaction méchante éclaira sa physionomie quand il dit :

— C'est cela.

Il écrivit une lettre en toute hâte et la mit sous enveloppe.

— Vous ferez entrer ce monsieur, ordonna-t-il, et, aussitôt après, vous icez porter cette lettre chez le commissaire de police.

Le valet s'inclina, prit la lettre et sortit.

Au bout de deux minutes la porte s'ouvrit et Robert parut.

Cauville, avec une courtoisie ironique, indiqua un fauteuil à son visiteur. Puis il commença l'entretien d'un ton dégagé.

— Après notre dernière conversation, je ne croyais pas avoir l'avantage de vous revoir.

Robert resta debout à quelques pas de la table devant laquelle Cauville se tenait assis.

Il ne répondit pas sur-le-champ. Il se repaissait en quelque sorte de la vue de ce scélérat.

Enfin, tirant de sa poche la citation qu'il avait trouvée chez lui, il interrogea Cauville.

— C'est vous qui m'avez fait envoyer cela?

— Qu'est-ce que ce papier ? demanda Cauville d'un air distrait.

— Une citation à comparaître devant M. le procureur de la République.

— Dans ce cas, il est probable, en effet, que c'est à moi que vous devez cette missive.

— Vous êtes d'une rare audace.

— Comment donc ?

— Vous jouez avec le feu. Vous vous y brûlerez.

— N'avez-vous pas enlevé ma pupille, M^{me} de Selmont ?

— Ainsi, vous avez déposé une plainte au parquet ?

— Naturellement.

— Vous êtes-vous auparavant entretenu avec la femme de votre fils ?

— Non. A quoi bon ?

Cauville affectait de la légèreté, mais la coïncidence de cette question et des recommandations de M^{me} Pénaire le frappa et le troubla dans son aplomb. S'était-il donc vraiment passé quelque chose de sérieux entre sa bru et sa pupille ?

— Vous avez commis un acte de démence, reprit Robert.

Cauville s'efforça de garder son assurance apparente qu'à partir de ce moment, il sentait fondre peu à peu.

— Pas possible ! fit-il.

— Vous le regretterez amèrement.

— Je ne crois pas. Je ne crois même pas que je regretterai une autre démarche à laquelle je viens d'avoir recours.

Robert ne demanda pas d'explications ; il attendit.

Cauville poursuivit :

— Imaginez-vous, monsieur, que j'ai fait prévenir le commissaire de police de votre présence dans ma maison et que je l'attends d'un instant à l'autre pour lui livrer l'homme qui s'est rendu coupable d'un rapt en enlevant ma pupille.

Pas un muscle du visage de Robert ne tressaillit, quelque sensation qu'il éprouvât.

— Vous avez fait cela? dit-il seulement.

— Sans hésiter.

— Je n'y vois pas d'inconvénients. La présence d'un commissaire de police ne sera pas inutile ici. J'en aurai besoin pour faire arrêter un scélérat coupable d'assassinat, de vol et de faux.

Cauville leva vivement la tête.

— Et ce scélérat...

— C'est vous, monsieur.

Un silence suivit pendant lequel les deux hommes se regardèrent dans les yeux.

— Causons, dit Robert en s'asseyant.

Cauville ne répondit pas; il gardait son sourire, mais ses regards trahissaient une vague inquiétude. La froideur de Robert l'impressionnait plus vivement que sa violence, quelques mois auparavant, ne l'avait ému.

— Je vous ai demandé si vous aviez entretenu votre bru de votre dessein de déposer une plainte contre moi à propos de la fuite de M^{lle} de Selmont; vous n'avez pas répondu. Vous ne paraissez pas comprendre l'importance de cette question. Sachez donc que M^{lle} de Selmont n'a été enlevée ni par la force, ni par la séduction. Elle est partie d'elle-même, après avoir acquis la preuve que M^{me} la comtesse de Cauville cherchait à l'empoisonner.

Cauville jeta sur Robert des regards effarés; puis, il fit un effort pour redevenir maître de lui-même.

— Quelle histoire me contez-vous? s'écria-t-il en éclatant de rire.

— Une histoire, en effet, et non pas un conte, riposta Robert. Ma sœur a entre les mains les preuves du crime: un flacon qui contient une des potions que votre bru lui administrait.

— Allons donc!...

— La justice aura toutes les pièces... Au surplus, nous nous sommes assurés du témoignage du complice même de M^{me} la comtesse de Cauville. Vous pouvez me faire arrêter.

Cauville s'était levé et se promenait avec agitation.

— Fable! fable! murmurait-il.

Tout à coup il s'écria:

— Dans quel but Armande aurait-elle tenté un tel crime?

— Tout le monde croira qu'elle a voulu s'attribuer la fortune de M^{lle} de Selmont, puisqu'en cas de décès de cette dernière, c'est son mari, votre fils, qui hérite.

Cauville trouva l'explication si bonne qu'il ne souffla pas.

Robert continua:

— Ce calcul vous paraît tout simple, à vous. Je le comprends. Eh bien, ce n'est pas la raison qui a poussé cette jeune femme au crime. La jalousie en est la véritable cause. Elle aime le même homme que Lucie.

— Maurice...

— Non, pas Maurice... Edouard... Edouard Lemonnier, car on a retrouvé sa famille.

Cauville atterré tomba sur un fauteuil.

— Empoisonneuse !

— Et adultère... oui. Vous avez bien choisi votre bru. Son père est, assure-t-on, banqueroutier, et qui sait ce que sa mère a été ?

— Rien de tout cela n'est possible ! s'écria Cauville.

— Tout cela est, répliqua Robert toujours calme.

— Je m'étonne, ajouta-t-il après avoir médité un instant, que vous paraissiez aussi surpris de choses qui devraient cependant vous sembler toutes simples. Le crime n'est-il pas votre élément ? N'avez-vous pas livré votre femme aux insurgés cubains pour vous en débarrasser ? N'avez-vous pas vendu le domaine de Selmont au moyen d'un faux ? N'avez-vous pas volé le prix de la vente ?

Cauville se dressa livide.

— Vous mentez ! hurla-t-il.

En même temps il ouvrit vivement le tiroir de sa table et en sortit un revolver qu'il braqua sur Robert de Selmont.

Le visage de celui-ci resta impassible.

— Vous tenez donc essentiellement à finir sur l'échafaud ? dit-il sans bouger.

Cauville déposa son arme, tandis que son beau-frère poursuivait :

— J'ai des preuves, des preuves incontestables.

— Des preuves... Quelles preuves !... Des preuves de quoi ?

— J'ai la preuve que ma sœur, Juliette de Selmont, votre femme, a péri victime d'un complot. J'ai la preuve que la vente de Selmont n'a pu s'effectuer qu'à l'aide d'un faux.

— Ce n'est pas vrai.

— J'ai un témoin.

— Un témoin !

— Un témoin irrécusable. J'ai retrouvé l'homme qui a fait le faux pour sauver sa vie que vous teniez entre vos mains.

— Bernard !

— Vous l'avez nommé.

Cauville s'assit de nouveau et passa sa main sur son front.

— J'ai nommé Bernard. Qu'est-ce que cela prouve ?

— Tout. S'il m'était resté un doute ce cri l'aurait dissipé. Mais ne vous adressez pas de reproches à ce sujet, je n'éprouvais aucun doute.

— Vous dites que Bernard m'accuse !

— Il vous accuse. Sa situation est bonne. Il ne peut plus être poursuivi pour crime de faux. Au criminel, il y a prescription. Mais les autres héritiers de Selmont peuvent vous poursuivre, au civil, en restitution des biens volés, et dans ce cas Bernard peut servir de témoin.

— Et à quoi reconnaîtrait-on ce prétendu faux ?

— Au faux lui-même. Il a été très mal fait, de l'aveu du faussaire. Un expert ne s'y trompera pas.

Cauville se mordit les lèvres. Autant qu'il pouvait se le rappeler, après dix ans, il lui semblait que la signature était parfaite, mais l'assurance de son beau-frère ébranlait sa conviction. D'ailleurs il ne pouvait se dissimuler que des faits comme ceux qui s'étaient accomplis à Cuba, dix ans auparavant, une fois portés à la connaissance du public, ne laisseraient pas de doutes sur sa culpabilité.

— Oh ! ce Bernard... murmura-t-il avec rage.

— Vous avez été fort maladroit. Vous vous en êtes fait un ennemi. J'en suis surpris. Quelques os jetés à point à un chien pareil vous assuraient son silence. maintenant il est trop tard.

— C'est à voir.

— C'est vu. Je me propose également de faire connaître aux tribunaux votre conduite à la mort de mon père. Je répéterai ce que ma pauvre sœur m'a raconté avant son départ pour Boyamo, des dernières volontés du mort et de vos procédés pour que ses volontés ne fussent pas exécutées.

— Quand donc M^{me} de Cauville vous vit-elle après la mort de son père ?

— Deux jours avant votre embarquement, j'étais mêlé à la troupe que le capitaine Crenancier conduisit à votre château pour enlever les armes destinées aux planteurs.

Cauville regarda Robert avec stupeur.

— Ainsi c'était vous que j'aperçus dans le parc causant, le soir, avec M^{me} de Cauville ?

— J'ignore si vous m'avez aperçu, mais assurément j'ai causé ce soir-là avec ma sœur dans le parc de Cauville.

Cauville resta silencieux. Il paraissait accablé. Toute ironie avait disparu de son visage. Le prétexte dont il avait couvert sa conduite vis-à-vis de sa femme, à ses propres yeux, venait de s'évanouir. Quand le souvenir de son crime l'importunait, il se défendait contre le remords en se disant :

— Après tout, elle était coupable. Elle avait des rendez-vous la nuit dans le parc. Je l'ai vue... j'en suis sûr. Elle ne pouvait pas être avec son frère, puisque son frère était en Amérique à cette époque.

Mais voilà que ce frère venait, après dix années, rétablir les faits, lui déclarer que c'était bien lui qu'il avait aperçu la nuit avec sa femme. Alors, il restait en face d'un crime d'autant plus abominable qu'il n'avait plus l'ombre d'une excuse.

— Mais Crenancier m'affirma que vous n'aviez pas quitté Cuba ! s'écria-t-il.

— Sans doute. Je voulais tenir mon voyage secret.

— Ainsi c'était bien vous ?

— C'était bien moi. Entre le témoignage d'un homme d'honneur et les assertions d'un criminel, les tribunaux n'hésiteront pas. Ils comprendront que j'ai cher-

ché à retirer ma jeune sœur de vos mains. Ils me blâmeront seulement d'avoir autant tardé.

Une dernière lueur passa sur le visage du marquis.

— En effet, fit-il de son ton sardonique d'autrefois.

Puis, oubliant l'idée qu'il venait d'évoquer, il demeura immobile, en proie à une méditation douloureuse. Un voile sombre recouvrait ses traits. Le désespoir se levait dans cette âme qui s'était étourdie jusque-là sur son propre abaissement.

Enfin il releva la tête

— Selmont, dit-il, est-ce sérieusement que vous parlez de déshonorer mon nom en m'intentant un procès ?

— Très sérieusement.

— Mais ce nom, le fils de votre sœur le porte.

— Tant pis pour lui. Justice doit être faite. En Amérique, je vous aurais tué. En France, ce juste châtiment tournerait contre moi. Je laisserai aux tribunaux le soin de vous punir. Et si je puis obtenir, contre vous, un jugement qui vous châtie comme un simple misérable, un jugement qui vous envoie au bagne, qui vous soumette au traitement des voleurs et des faussaires, je n'épargnerai rien pour cela.

Le marquis se mit à rire d'un air égaré.

— Un Cauville au bagne, fit-il. Vous êtes fou. Vous ne pensez donc pas à Maurice ?

— Encore une fois tant pis pour lui. Je l'avertirai d'ailleurs. Il faut qu'il sache quel est son père et quelle est sa femme.

Tout à coup Cauville frappa la table d'un coup de poing.

— Puisque votre résolution est arrêtée, pourquoi êtes-vous venu chez moi me prévenir ?

— Je pourrais vous répondre que j'ai voulu jouir personnellement de votre écrasement.

— Et si je vous tuais ! s'écria Cauville en reprenant son revolver.

— Vous ne me tuerez pas. Ma mort serait peut-être l'échafaud pour vous ; dans tous les cas, ce serait le bagne assuré.

Cauville, sentant la justesse de ce jugement, rejeta l'arme dans le tiroir.

Robert, toujours impassible, reprit :

— Il vous reste un moyen d'échapper au déshonneur, de sauver votre nom de l'infamie et d'épargner à votre fils, s'il ne ressemble pas à son père, la nécessité du suicide.

— Ce moyen...

Robert indiqua le tiroir dans lequel Cauville venait de renfermer son revolver.

— Il est là, fit-il.

Cauville, déjà très pâle, pâlit encore davantage.

— La mort, murmura-t-il en baissant la tête.

— C'est la seule ressource qui vous reste.

En ce moment, on frappa légèrement à la porte.

— Voilà sans doute le commissaire de police qui vient m'arrêter, dit Robert. Je me laisserai conduire au parquet. Mais si je passe le seuil de cette porte, votre déshonneur devient public.

Des gouttes de sueur perlaient sur le front de Cauville.

On frappa de nouveau.

— Entrez, ordonna le marquis.

Un domestique parut.

— Monsieur le marquis, monsieur le commissaire de police que vous avez fait appeler.

— Attendez.

Cauville écrivit rapidement quelques mots et passa le papier à Robert.

Celui-ci lut :

« Monsieur le commissaire,

« Après une loyale explication avec mon beau-frère, M. le comte de Selmont, « je retire la plainte que j'avais portée contre lui. J'écris immédiatement à M. le « procureur dans le même sens.

« Veuillez agréer mes excuses pour le dérangement que je vous ai causé,

« Marquis de CAUVILLE. »

Robert, après avoir lu, ne prononça pas un mot. Il rendit la lettre à Cauville.

Celui-ci la plaça sous enveloppe et la remit au valet.

— Portez cela à M. le commissaire de police.

Le valet sortit.

Robert se leva.

— Vous partez ? lui dit Cauville d'une voix tremblante.

— Je me rends chez votre fils.

— Que lui direz-vous ?

— Tout.

Cauville frissonna.

— Vous lui direz que sa mère...

— Je lui dirai que vous avez fait assassiner sa mère ; je lui dirai que vous vous êtes approprié ses biens ; je lui dirai que vous avez commis un faux. Et je lui laisserai le soin de prononcer sur votre sort...

— Selmont, vous ne parlerez pas. Vous n'agirez pas ainsi.

— Je le ferai comme je viens de vous le dire. Et si je trouve chez votre fils et

chez vous le même fond de lâcheté, ce sont les tribunaux et le public que je saisirai du soin de votre châtement.

Robert fit un pas vers la porte.

— Que faire donc pour obtenir que vous gardiez le silence ?

Robert répondit par un geste implacable. Il étendit la main dans la direction du tiroir.

— Mourir ! gémit Cauville.

— C'est votre dernière ressource.

— Au moins accordez-moi du temps.

— Je vous accorde deux heures.

— Deux heures !

— En sortant d'ici, je me rends chez votre fils. De toutes façons, il faut qu'il sache à quel monstre il est uni. Il prendra la résolution qu'il voudra. Ce sera à lui de faire justice et de défendre son honneur. J'espère pouvoir ensuite l'amener ici. Si je vous trouve encore vivant, je lui répéterai, devant vous, ce que je vous ai dit. Vous serez deux pour décider. Quant à moi, mon parti est pris...

Cauville appuya sa tête sur ses deux mains.

— Deux heures ! murmura-t-il.

Il allait demander un délai plus long.

La porte, que Robert venait d'ouvrir, se referma derrière lui.

— Je suis perdu, bien décidément perdu, s'écria le marquis.

CHAPITRE IV

Et d'un !

En quittant Cauville, Robert se fit conduire chez Maurice.

Il avait la conscience de remplir un devoir. Il était devenu l'agent d'une force supérieure, l'instrument dont elle se servait pour frapper des coupables. Il n'éprouva pas une seconde d'hésitation. Evidemment l'heure du châtement avait sonné pour eux. La facilité même, avec laquelle il avait pu agir tout à coup, après s'être heurté pendant des années à des obstacles insurmontables, en était la preuve. Subitement la lumière avait percé les ténèbres accumulées sur un événement vieux de dix ans. Cet éclaircissement soudain était un signe. Robert n'en doutait pas.



Porte ma carte à Maurice... S'il hésite à me recevoir, dis que j'insiste. (Page 778.)

Pourtant, à mesure qu'il approchait de la maison de Maurice, il se sentait devenir plus triste.

Ce jeune homme, après tout, était innocent des crimes de son père et du crime de sa femme. Pourtant ils allaient retomber sur lui. Il y avait dans cette situation une nécessité fatale. Cette pensée pesait douloureusement au cœur de Robert. En somme, Maurice était son neveu, le fils de sa sœur Juliette, l'enfant sur lequel elle l'avait chargé de veiller.

Robert soupira.

— Il le faut, murmura-t-il.

Maurice, il est vrai, n'était pas exempt de tout reproche. Il avait fait preuve de légèreté et d'égoïsme vis-à-vis de Lucie. N'aurait-il pas dû intervenir entre son père et cette jeune fille ? N'aurait-il pas dû deviner les sentiments de sa femme et défendre Lucie contre une implacable haine ? Il méritait d'être atteint par un éclat de la foudre que, comme un Dieu vengeur, Robert venait de lancer sur Cauville et sur Armande. Mais quel dur office que celui de justicier !

Robert fut reçu par Toni, qui n'avait pas encore quitté la maison.

Le maître et le serviteur purent échanger quelques paroles à la hâte.

— Maurice est-il là ?

— Il est enfermé dans sa chambre. Il paraît inquiet.

— Et... la comtesse ?

— Elle est sortie... Elle vient de se rendre chez sa mère.

— Porte ma carte à Maurice... S'il hésite à me recevoir, dis que j'insiste... S'il refuse, ajoute que j'ai à lui parler de M^{lle} de Selmont. Si cela ne suffit pas encore, va jusqu'à déclarer que mes révélations intéressent l'honneur de la comtesse.

— Il n'en faudra pas tant, fit Toni en se rendant à la chambre de Maurice, après avoir introduit Robert dans un salon.

Toni disait juste. Quelques instants après, Maurice entra dans le salon où son visiteur l'attendait.

C'était la première fois que l'oncle et le neveu se trouvaient en présence.

Robert considéra le jeune homme avec une émotion profonde.

Maurice était préoccupé lorsqu'on lui avait annoncé la visite de M. de Selmont. Cette fuite de Lucie et l'indisposition de sa femme l'inquiétaient surtout par leur coïncidence. Il pressentait un mystère, quelque intrigue entre ces deux femmes. Bien que léger, il était pointilleux sur les choses de l'honneur et portait son nom avec plus d'orgueil qu'il n'en voulait avouer. Sa femme, à certains points de vue, lui inspirait de la méfiance. Il la sentait indifférente pour des préjugés et des traditions auxquels il était attaché. Il devinait même vaguement qu'elle tenait des Pénaire plus de passion que de délicatesse, plus de cupidité que de générosité, et que les instincts avaient plus de force chez elle que les principes.

Le lendemain du bal, ces vagues pressentiments s'étaient précisés dans son esprit, sans qu'il sût au juste pourquoi, lorsqu'il avait appris la fuite de Lucie. Par une étrange interversion des situations, après cet événement, ses soupçons se portèrent plutôt sur sa femme que sur la jeune fille. Il était pourtant bien simple de mettre son départ sur le compte d'un enlèvement. Lucie aimait Edouard ; Maurice ne l'ignorait pas, puisqu'il se prêtait à la combinaison qui devait lui faire oublier ce premier mouvement du cœur qui s'éveille. Et cependant il ne crut pas à un enlèvement. Oui, il y avait autre chose et une chose qu'Armande connaissait.

Il avait fait demander à Armande de le recevoir.

Elle lui avait fait répondre par une femme de chambre qu'elle le priait de l'excuser, qu'elle était souffrante.

Pour la première fois de sa vie, Maurice eut une folle envie de passer par-dessus les servitudes que les gens de son monde s'imposent dans leurs relations les plus intimes. Il délibéra avec lui-même pour savoir s'il n'irait pas à la chambre de sa femme et s'il n'entrerait pas sans autre cérémonie.

Il ne le fit pas cependant, tant la tyrannie de l'usage pèse sur ceux qui s'y sont soumis.

Au surplus, il se trouvait pris dans son propre piège.

Comme il s'était marié avec Armande parce que son père l'avait exigé, mais sans l'aimer, par convenance, par calcul, dès le début il avait introduit dans son ménage des habitudes de froideur qui, maintenant, entravaient ses mouvements les plus simples.

Armande ne voulant recevoir personne, Maurice respecta sa solitude, non sans impatience. D'ailleurs, qu'avait-il de si précis à lui demander ? Il soupçonnait il ne savait au juste quelle intrigue dont la fuite de Lucie avait été la conséquence. Ce n'était qu'un soupçon. Armande n'en savait peut-être pas plus que lui. Son indisposition pouvait provenir de la contrariété qu'elle avait éprouvée.

Comme il se livrait à ces méditations, un roulement de voiture le poussa à regarder par la fenêtre.

Il reconnut le coupé dont Armande avait coutume de se servir pour aller faire ses visites.

Il sonna aussitôt.

Toni parut.

— Est-ce que madame est sortie ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur le comte.

— Savez-vous où elle est allée ?

— Je vais demander à la femme de chambre.

Un instant après, Toni reparaisait.

— Madame a donné l'ordre de dire à monsieur le comte qu'elle était allée chez sa mère.

La mauvaise humeur de Maurice s'accrut alors en même temps que ses soupçons. D'autant plus, la plupart des gens comprendront ce sentiment, qu'il n'éprouvait pas pour sa belle-mère une confiance extrême et une sympathie illimitée.

La visite de Robert de Selmont le surprit au plus haut degré ; mais, dans l'état d'inquiétude où il était, toute diversion devait lui paraître bonne. Qui sait d'ailleurs si, de cette diversion même, n'allait pas sortir la lumière ?

Dans tout autre moment, il n'aurait pas reçu Robert. C'était un parti pris chez lui. Il considérait Robert comme l'ennemi personnel de son père et il était déterminé à le traiter en conséquence.

Aussi se composa-t-il une physionomie réservée qui mit vivement en relief les traits de sa ressemblance avec son père.

Mais Robert ne vit que ses yeux, des yeux semblables à ceux de sa mère, de Juliette de Selmont, et il lui fallut faire un effort pour ne pas tendre les mains à ce jeune homme, fils d'une sœur adorée, pour ne pas le presser dans ses bras.

Il se contenta cependant ; à peine le timbre de sa voix trahit-il la profonde émotion qui l'étreignait.

— Monsieur, dit-il, je viens vous parler de ma sœur, M^{lle} Lucie de Selmont.

— De la pupille de mon père, reprit sèchement Maurice.

Ce mot remit moralement Robert debout. Il sentit toute sa colère et toute son indignation renaître.

— Soit ! fit-il, de la pupille de votre père. Elle habitait chez-vous, monsieur.

— Elle habitait !... Il me semble que vous savez qu'elle n'y habite plus.

— Je le sais en effet.

— Il n'y a pas longtemps, en tout cas.

— Quelques heures tout au plus... M^{lle} de Selmont a quitté cette maison la nuit dernière.

— Je n'ai plus rien à vous apprendre...

— Je le crois... C'est moi, monsieur, qui aurai à vous instruire de beaucoup de choses.

— Concernant M^{lle} de Selmont ?

— Et M^{me} la comtesse de Cauville, oui, monsieur.

— M^{me} de Cauville ? Pourquoi mêlez-vous le nom de ma femme à une affaire dans laquelle elle n'a pu jouer qu'un rôle, assurément pénible, mais involontaire ? Quel que soit le motif qui ait déterminé M^{lle} de Selmont à s'éloigner de cette maison, le procédé auquel elle a eu recours est impardonnable... odieux, même.

— En êtes-vous bien sûr ? demanda Robert avec un sourire et un mouvement d'épaules significatifs.

Maurice eut un mouvement de colère.

— Monsieur, il s'agit de ma femme, ne l'oubliez pas.

— Comment pourrai-je l'oublier ?

— Le nom qu'elle porte...

Robert l'arrêta d'un geste.

— Nous appartenons à la même famille et vous allez voir dans un instant que cette considération m'a touché. Votre nom se trouve en effet exposé à une flétrissure...

Maurice devint blanc comme un linge.

Robert continua, impitoyable.

— Oui, à une flétrissure, du fait de votre femme... Mais grâce aux précautions que j'ai prises, vous pourrez éviter un scandale public.

— Qu'est-ce que tout cela signifie ?

— Cela signifie que M^{lle} de Selmont a fui la maison du comte Maurice de Cauville pour échapper à un grand danger.

Maurice eut un mouvement d'impatience.

— Ce mariage avec mon père ! s'écria-t-il.

Robert reprit froidement :

— C'eût été un grand danger en effet... Mais, celui dont je parle était plus immédiat, et, sinon plus odieux, du moins plus criminel.

— Je ne comprends pas.

— Je le conçois. M^{me} de Cauville voulait empoisonner M^{lle} de Selmont.

Maurice, étourdi par une pareille accusation, regarda Robert sans pouvoir prononcer une parole.

Robert répète :

— Vous avez bien entendu ; M^{me} de Cauville voulait empoisonner M^{lle} de Selmont.

Et il ajouta sans donner au jeune homme le temps de se remettre :

— D'ailleurs, M^{me} de Cauville n'eut recours au poison qu'après avoir essayé de l'assassinat. Par bonheur j'étais averti et j'ai veillé. De même que les tentatives d'assassinat ont avorté, de même la tentative d'empoisonnement a échoué...

— Je deviens fou, murmura Maurice.

— Nullement. Vous entendez très distinctement et vous comprenez fort bien, seulement, ce qui vous surprend, c'est d'apprendre que la femme qui porte votre nom soit un monstre.

— Il faut prouver ce que vous dites ?

— Sans doute.

En même temps qu'il prononçait ces derniers mots, Robert sonna.

Toni parut.

— Ferme la porte derrière toi, Toni, lui ordonna son véritable maître. Le moment est venu de te faire connaître à M. le comte de Cauville.

Toni obéit.

Maurice écoutait, regardait, et sa stupeur augmentait d'instant en instant.

— Je vous ai prêté mon domestique, à votre insu, dit Robert, et c'est fort heureux. Car sans lui, le crime eût été consommé. En d'autres termes, Toni est parvenu à entrer à votre service afin de surveiller M^{me} de Cauville.

L'orgueil de Maurice lança un dernier éclair.

— Quoi ! lui, surveiller...

— Il a fait mieux que cela. Il est devenu son complice. C'est Toni qu'elle avait chargé d'acheter les substances qu'elle employait pour préparer la boisson destinée à Lucie de Selmont. Voilà pourquoi les calculs de M^{me} de Cauville ont été déjoués. Toutefois il reste assez de traces et de preuves pour établir la culpabilité de l'empoisonneuse.

— Des détails, des détails, s'écria Maurice en se retournant vers Toni. Précisez...

Sur un signe de son maître, Toni fit un récit complet de ce qui s'était passé entre Armande et lui, il donna le nom des ingrédients qu'il manipulait avec elle et indiqua l'heure où ces manipulations avaient lieu ; c'était généralement le soir, pendant que Maurice se rendait à son cercle.

Maurice, aussitôt qu'il eut entendu les confidences de Toni, sortit sans dire un mot. Il pénétra avec violence dans l'appartement de sa femme et put s'assurer de l'exactitude des descriptions qui venaient de lui être faites.

Il rentra dans le salon, bouleversé par la colère et l'indignation.

— Je la châtierai, dit-il.

— J'y compte, répondit Robert. Vous connaissez la tentative d'empoisonnement. Toni va vous mettre au courant de la tentative d'assassinat.

Maurice, pâle et tremblant, se jeta dans un fauteuil :

— Parlez ! dit-il impérieusement.

Toni parla. Il raconta l'aventure du Havre, l'entretien d'Armande sur la route, auprès d'Octeville, le complot des deux scélérats, la présence de la jeune femme au rendez-vous qu'ils lui donnèrent à la porte du parc de Cauville, les instructions qu'elle leur prescrivit et le dévouement, tragique pour les assassins, de cette aventure effroyable.

— C'est inouï, inouï ! s'écria Maurice à plusieurs reprises.

Soudain, il se leva :

— Mais la raison de ces crimes ? demanda-t-il. Dans quel but, cette misérable femme a-t-elle agi ?

Robert fit signe à Toni de se retirer.

Lorsque ce dernier fut sorti, Maurice répéta sa question.

— Je n'ai pas d'explications à vous donner à ce sujet, répondit Robert. La coupable vous fera des aveux. A son défaut...

Il hésita un instant ; puis, faisant un effort :

— A son défaut, votre père pourra vous dire...

— Mon père ! Il sait donc ?...

— Il sait tout. Avant de me rendre ici, je suis allé chez lui et nous avons eu un entretien ensemble.

— Voulez-vous venir le trouver ? Il me donnera un conseil.

— J'allais vous le proposer...

Il y avait dans le ton de Robert quelque chose de pénible. A mesure qu'il avançait dans sa tâche, il en sentait davantage les difficultés et il éprouvait des hésitations.

— Allons donc ! se dit-il. Il le faut. C'est un devoir.

Les deux hommes partirent ensemble.

Maurice était en proie à un trouble profond. Les idées tourbillonnaient dans sa

tête. Il n'avait jamais prévu de tragédies dans son existence. Fait à la vie facile, enjouée, une catastrophe comme celle-là devait l'abattre, briser les ressorts de son esprit, le jeter désarmé dans des courants nouveaux de pensées et de sensations.

Il avait donc peine à rassembler ses forces mentales, à leur donner une direction, à les lancer vers un but déterminé. Armande était une femme abominable, un monstre; il fallait la punir, l'empêcher de nuire dans l'avenir. Confusément, dans la tempête de sa conscience, voilà ce qu'il parvenait à discerner. Quant aux formes à donner à cette idée, quant aux moyens à employer, il ne les apercevait pas encore.

Robert ne troubla pas ses méditations, pendant le trajet de la rue de la Boétie à la rue de Larochefoucauld.

Il n'était pas lui-même sans appréhension en voyant approcher le moment de réaliser ses menaces, c'est-à-dire de démasquer le père aux yeux du fils et d'apprendre à Maurice de Cauville, après lui avoir révélé que sa femme était une empoisonneuse, qu'il était l'enfant d'un assassin et d'un faussaire.

Le rôle de vengeur est lourd à porter. Robert s'en rendait compte. La mort seule de Cauville pouvait simplifier la situation. Mais, instinctivement, Robert n'y croyait pas. Il ne jugeait pas Cauville assez courageux pour vaincre la répugnance physique que tout homme ressent en face de la mort.

Il le trouverait lâche et suppliant, à moins pourtant qu'il n'eût pris la fuite.

Enfin, Robert et Maurice arrivèrent.

.....
Lorsque Robert de Selmont quitta Cauville, celui-ci l'appelait, comme nous l'avons dit, pour lui demander du temps afin de se préparer à la mort

Robert lui avait accordé deux heures; Cauville avait trouvé le délai insuffisant.

Robert partit sans lui répondre et le marquis s'écria :

— Je suis perdu.

Il tomba d'abord dans un état de prostration profonde. Il était anéanti. Il se sentait pris dans un piège inextricable. Tous les démons, créés par l'imagination de l'homme et qu'elle fait vivre avec tant d'intensité, l'entouraient, le pressaient, l'étouffaient. La ruine, le déshonneur, le mépris public, l'horreur générale, le désespoir formaient un cercle autour de cette âme, lui parlant, la déchirant, l'accablant. Comme Oreste, il apercevait les furies couronnées de serpents, et pour échapper à cette obsession infernale, une seule issue, la bouche d'un abîme, sans fond, noire et béante.

Abîme sans fond! Du moins, au premier aspect, la mort lui apparaissait telle. Mais n'y a-t-il vraiment rien dans ces sombres profondeurs? Y trouve-t-on bien le néant? Il se penchait, il voulait voir. N'apercevait-il pas des fulgurations lointaines, de rouges lueurs? Les croyances de son enfance lui revenaient en craintes superstitieuses et alors il se rejetait vers la vie.

La vie! autre enfer! Sûr, celui-là, et non moins impitoyable! La haine et le dégoût des autres hommes pour le voleur et le faussaire; l'exécration d'un fils pour

l'assassin de sa mère ; voilà ce qui l'attendait. Les crimes de Cauville, comme des grains jetés dans le sol, avait germé, grandi mystérieusement. Aujourd'hui ils s'épanouissaient et portaient leurs fruits de douleur, de honte, de remords.

La plupart des criminels ne sentent le poids de leurs crimes que lorsque leur crime est divulgué. Cauville était de ceux-là.

Mais il le sentait peser si lourdement que, de plus en plus, la mort lui paraissait moins effrayante qu'un pareil fardeau.

Il n'espérait aucune merci de la part de Robert.

Lui, Cauville, n'en aurait pas fait. Il jugeait les autres d'après lui. Robert avait dû méditer longtemps sa vengeance. Quelle apparence qu'il y renouât ! Il lui apparaissait comme l'agent de la justice divine. Donc c'était la justice divine elle-même qui lui ordonnait de mourir. Sa mort ne serait pas un suicide, mais une exécution.

Cette idée grandit rapidement dans son esprit. En se tuant, il expiait. Telle était la volonté du ciel. Par conséquent, obéissant aux ordres du ciel, il n'avait plus autant à craindre l'indéchiffrable énigme du sphinx qui s'appelle la mort.

Soudain, après être resté longtemps la tête dans les mains, il prit une plume et écrivit.

Il écrivit rapidement, fiévreusement.

Il relut ce qu'il venait d'écrire, se leva et se mit à marcher dans son cabinet.

Un moment, il appuya son front brûlant sur un carreau pour en sentir la fraîcheur.

Cette fenêtre donnait sur le jardin séparé de l'hôtel Pénaire par une cour. On pouvait du cabinet de Cauville apercevoir les croisées de l'appartement de Rosalie.

Cauville avait d'excellents yeux.

Il vit une main de femme soulever un rideau et il reconnut Armande.

L'aspect de cette femme lui produisit une impression indéfinissable.

Il se retira aussitôt de la fenêtre.

— Pouah ! l'empoisonneuse ! fit-il.

Ses dernières hésitations venaient de disparaître.

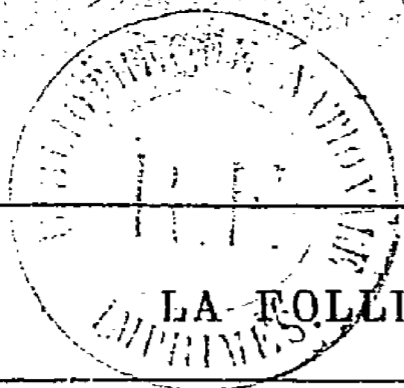
Il alla se placer devant une glace et s'examina longuement. Il avait les traits tirés, agités par un tic nerveux, le teint livide, les lèvres tremblantes ; une mauvaise figure. Il en parut dépité et haussa les épaules.

Ensuite, il remit un ordre parfait dans sa toilette, retoucha au nœud de sa cravate, légèrement défait, et tira ses manchettes.

Puis, il se rassit devant son bureau, dans le large fauteuil dont il se servait d'ordinaire.

Il prit son revolver dans le tiroir de sa table, inclina la tête à gauche, leva lentement et fermement le bras droit et, le canon arrivé à hauteur de la tempe, il fit feu.

Son bras retomba ; le revolver roula à terre ; Cauville s'affaissa sur le côté gauche, un bras du fauteuil supportant tout le poids de son corps.



Armande avait passé la nuit et la matinée enfermée dans sa chambre, refusant de voir personne.
(Page 789.)

La balle l'avait foudroyé.

.....
A peine Maurice, suivi de Robert, eût-il pénétré dans la maison qu'il fût arrêté par le valet de chambre de son père.

- Ah! monsieur le comte, quel malheur! N'avancez pas! s'écria le valet.
- Qu'y a-t-il donc? demanda Maurice.
- Quel malheur? quel malheur? répétait cet homme en barrant le passage.



Robert comprit à la pâleur de Maurice qu'il se trouvait dans un état à ne pas prendre d'initiative.

Il n'hésita pas à ordonner à sa place.

— Allons ! laissez-nous passer, dit-il.

Et comme le valet hésitait, il le saisit par le bras, le fit tourner sur lui-même et entraîna Maurice derrière lui.

La consternation régnait dans cette maison. Sauf le valet de chambre que Maurice et Robert avaient rencontré à la porte, les autres domestiques s'étaient réfugiés dans la loge du concierge et parlaient entre eux à voix basse.

Les appartements étaient donc déserts. Maurice et Robert purent pénétrer jusqu'au cabinet du marquis, sans être arrêtés par aucun obstacle.

Cauville était sur son fauteuil dans la posture que nous avons décrite.

Maurice, à la vue de son père, éprouva un moment d'agitation. Il n'apercevait pas la blessure. Que faisait-il donc dans cette position étrange. Soudain la vérité se dévoila. Il poussa un grand cri.

— Mon père ! mon père !

Quant à Robert, il avait vu clair du premier coup.

Robert s'était jeté à genoux devant le cadavre, serrait ses mains et pleurait en es pressant dans les siennes.

Robert fit un signe au domestique qui les avait suivis.

— Maurice, dit-il avec douceur, laissez-nous faire. Nous allons porter le corps dans la chambre à coucher.

— Il faut aller chercher un médecin, s'écria Maurice. Il y a peut-être encore de l'espoir.

Robert secoua la tête négativement et Maurice, ayant changé d'attitude, aperçut la plaie horrible que la balle avait faite en traversant le crâne. Il comprit alors que c'était fini, bien fini.

Robert et le valet traînèrent le fauteuil jusque dans la pièce voisine et étendirent le corps sur le lit.

Ensuite Robert rentra dans la chambre.

Il y trouva Maurice qui venait de ramasser le revolver et qui l'examinait avec attention.

— Pourquoi s'est-il tué ? murmurait le jeune homme.

Robert qui venait de jeter un regard sur la table de travail, étendit le doigt dans cette direction.

— Voici un papier qui nous le dira peut-être.

Maurice se retourna et prit la lettre que son père avait écrite avant de se donner la mort.

— C'est bien son écriture, remarqua-t-il.

Et il lut :

« A mon fils, Maurice de Cauville. »

« Je meurs parce que je ne veux pas de tache au nom que mes ancêtres m'ont
« légué par. Cette déclaration sera comprise de tous, je l'espère, et tous trouveront
« que ma mort est une expiation suffisante. »

Maurice s'arrêta.

— Qu'a-t-il voulu dire ? De quelle tache parle-t-il donc ? Quelle faute avait il
donc à expier ?

Robert était grave.

Il comprenait, lui, le sens de cet écrit ; il savait à qui ses recommandations s'adressaient.

Maurice le regardait ; Maurice l'interrogeait.

Il réfléchit un instant et répondit :

— Votre père était associé aux affaires de M. Pénaire. Il s'est cru atteint par
sa déconfiture, et comme un gentilhomme ne peut pas être banqueroutier, il s'est
tué.

Cette explication était si plausible que Maurice l'accepta sans hésiter.

Il reprit sa lecture qu'il interrompit par des sanglots.

« Je demande pardon à mon fils de mes torts envers lui, principalement du ma-
« riage que je lui ai fait faire. La conduite de sa femme lui impose des devoirs
« douloureux. Il doit punir la coupable ; mais il doit se rappeler avant tout l'hon-
« neur de la famille. Il importe d'éviter le scandale.

« Il ne peut mieux faire dans des circonstances aussi délicates que de recourir
« aux conseils d'un homme aussi intéressé que lui-même au maintien de la répu-
« tation de notre famille. Je veux parler de mon beau-frère, M. le comte Robert de
« Selmont. Nous avons été divisés pendant ma vie, mais je reconnais que c'est un
« homme d'honneur. Je lui demande de se rappeler surtout que Maurice de Cauville
« est le fils de Juliette de Selmont, c'est-à-dire son neveu.

« Je lui laisse, ainsi qu'à mon fils, le soin de régler mes affaires après ma
« mort.

« Je meurs en demandant pardon à Dieu et aux hommes des fautes que j'ai
« commises.

« HENRI, marquis de CAUVILLE. »

Lorsqu'il eut achevé cette lecture, Maurice, tout en larmes, se jeta dans les bras
de Robert.

— Vous connaissez les dernières volontés de mon père, dit-il.

Robert demeurait silencieux. Il était touché sans doute ; mais il admirait surtout
l'habileté avec laquelle Cauville, avant de mourir, avait cherché à le prendre

par divers sentiments, à le lier en quelque sorte pour sauver sa mémoire ; il admirait le sang-froid de cet homme, sur le bord même de la tombe. En même temps, il se promit d'exécuter ses dernières volontés. Cauville avait payé sa dette.

— Maurice, vous avez un devoir douloureux à remplir immédiatement, déclara-t-il.

— De quel devoir voulez-vous parler ?

— Il faut avoir une explication décisive avec votre femme.

— Ne pouvons-nous pas attendre que les obsèques de mon pauvre père aient eu lieu ?

— Non, assurément non. Des femmes du caractère d'Armande Pénaire doivent être surprises si l'on ne veut pas être surpris par elles. Elle est capable de prendre la fuite, subitement. Voudriez-vous que cette femme fit de votre nom celui de quelque aventurière européenne ?

Maurice tressaillit.

— Oh ! je la tuerais...

— Il y a assez de sang répandu, se hâta de dire Robert. Venez, Maurice ; courons à l'hôtel Pénaire. Votre femme s'est rendue auprès de sa mère. Nous l'y trouverons.

— Et ici...

— Nous reviendrons aussitôt.

Après quelques recommandations aux domestiques, l'oncle et le neveu partirent.

Cette maison n'était guère moins troublée que l'autre. Le désastre financier de Pénaire y était connu depuis le matin et la nouvelle de la mort du marquis venait d'y pénétrer.

Le hasard mit Maurice en présence de la femme de chambre qui s'était précipitée dans l'appartement de Rosalie pour lui apprendre le suicide de Cauville.

— M^{me} la comtesse se trouvait là ainsi que M. Pénaire, dit cette femme. Aux premiers mots que j'ai prononcés, elle s'est levée, et, quand elle a su le triste événement, elle est partie en disant adieu à son père.

— Où est-elle allée ?

— Je n'en sais rien.

Robert intervint.

— Elle sera retournée chez elle.

— Venez ! venez ! cria Maurice en l'entraînant.

Dix minutes après, Robert et Maurice rentraient rue de la Boétie.

CHAPITRE V

Prends garde, Rosalie !



n n'avait pas trompé Maurice. Il était bien vrai que sa femme s'était rendue chez M^{me} Pénaire. Mais ce que Maurice n'avait pas su, c'est qu'Armande n'était sortie que sur un appel désespéré du banquier.

Armande avait passé la nuit et la matinée, enfermée dans sa chambre, refusant de voir personne. Etendue sur un canapé, la tête dans les mains, immobile, elle laissait s'écouler les heures, sans prendre un parti, sans chercher même à en prendre un, s'abandonnant simplement à la fatalité de son sort.

Il arriverait ce qu'il voudrait. Armande n'essayait pas de lutter. La lettre de Lucie avait brisé quelque chose en elle. Elle avait vu clair tout à coup. Son crime lui était apparu dans toute son horreur. Tombée d'un sommet escarpé, elle en mesurait, à présent, l'élévation avec une réelle stupeur. Quoi ! elle avait pu monter jusque-là, jusqu'à ce comble de scélératesse et d'hypocrisie. Elle s'écoutait vivre ; elle essayait d'entendre les battements de son cœur, de saisir sa propre pensée ; cet assemblage d'organes, ce corps, cette âme, tout cela, c'était bien elle, le monstre que la société vomirait avec dégoût dès qu'elle en connaîtrait les actes, que tout être humain fuirait dès qu'il en devinerait les instincts. Et des noms d'empoisonneuses connues lui traversaient l'esprit ; la Briuvilliers, la Voisin, M^{me} Lafarge, lui apparaissaient. Ces femmes terribles jetaient sur elle des regards mornes et désespérés, et elle trouvait à leurs yeux une ressemblance avec ses yeux, à leurs traits une ressemblance avec ses traits. Ces visions la fascinaient ; elle entendait des appels lointains ; elle se sentait entraîner vers une région singulière, éclairée d'un jour livide, qui n'a point d'analogie avec le monde, et où erraient ces fantômes.

Par moment, elle faisait un effort et surmontait ce cauchemar.

Alors elle regardait sa situation face à face : Edouard perdu pour elle, Lucie sauvée et possédant le secret du crime, et, par conséquent, Edouard apprenant qu'elle était la comtesse de Cauville. Déjà, il la connaissait comme une femme sans mœurs, car elle s'était jetée à sa tête. Sous quel aspect il allait la connaître encore ! Elle se révoltait à cette pensée, et des élans de haine se mêlaient à l'ancien amour. D'autres personnes traversaient ses préoccupations, quelques-unes glissaient sans la troubler, sa mère, son beau-père, le marquis. Leur déception lui était indiffé-

rente. Mais son père, qui l'aimait si follement, quelle douleur pour lui ! Et Maurice, son mari, homme d'honneur, malgré sa légèreté, quel désespoir !

Armande se dit qu'il pourrait bien la tuer ; mais la mort ne l'effrayait pas. Elle était prête à mourir. Aussi bien la vie ne lui apparaissait plus que comme un désert affreux. Si elle ne mourait pas, en effet, que ferait-elle ? Et soudain, elle tressaillait en songeant que sa volonté seule avait opéré, comme d'un coup de baguette, cette transformation fantastique dans tous les aspects de son horizon.

Hier, honorée, recherchée, adulée, l'existence se présentait à elle comme une suite de fêtes et d'hommages ; aujourd'hui, isolée, méprisée, maudite, l'existence s'ouvrait devant elle comme un abîme effrayant. Et ce changement n'était dû à aucun événement extérieur, à aucun complot tramé par des ennemis. C'est elle, elle seule, elle, Armande, qui l'avait voulu.

Elle était comme un supplicié, étendu sur une plaque de fer rougie au feu ; plus il s'agite, se retourne, et plus ses souffrances redoublent ; chacun de ses mouvements détermine une torture nouvelle ; il n'entrevoit d'autre issue à la douleur que la mort.

C'est au milieu de ce supplice que la lettre de son père l'avait surprise.

La femme de chambre, devant l'insistance de l'émissaire du banquier, avait forcé la consigne.

— Madame...

Armande avait fait un mouvement de louve irritée.

— Laissez-moi ! avait-elle crié en se soulevant à demi.

Le geste, l'accent, la pâleur mortelle de la comtesse avaient fait reculer la femme de chambre.

Pourtant elle avait eu le courage d'insister.

— Madame, c'est une lettre de M. votre père. C'est pressé... très pressé.

— Ah ! avait fait Armande.

Elle s'était assise sur le canapé, et, après avoir secoué la tête comme pour écarter des songes importuns, elle avait pris la lettre de Pénaire.

Elle la lut une première fois, machinalement, sans la comprendre.

Elle la relut une seconde fois et en saisit le sens.

Cette lettre était courte d'ailleurs.

« Viens tout de suite, écrivait Pénaire à sa fille. Je suis perdu si ta mère m'abandonne. Viens joindre tes supplications aux miennes. Elle est impitoyable. Je désespère. »

Il avait signé de ses initiales, mais Armande connaissait bien cette écriture.

La femme de chambre restait immobile devant sa maîtresse.

— Allez dire à Dominique d'atteler, ordonna-t-elle.

Restée seule, Armande retira, arracha plutôt, sa robe de bal, et, en un tour de main, mit une robe de ville.

Quand la femme de chambre revint, elle était déjà habillée.

Cette fille n'osa pas lui faire d'observations sur le désordre qui résultait de cet empressement, mais elle s'employa en silence à le réparer.

Armande la laissa faire.

Enfin, quand elle fut prête, elle sortit.

— Si M. le comte me demande, dit-elle au moment de partir, vous direz que je suis chez ma mère.

Quelques minutes après, en effet, Armande pénétrait dans la chambre de Rosalie.

M^{me} Morin s'était retirée depuis deux heures à peine et Rosalie venait seulement, après une assez longue méditation, d'arrêter son plan de fuite pour le lendemain.

Son visage était calme, avec une expression plus dure qu'à l'ordinaire.

— Que viens-tu faire ici? demanda-t-elle à sa fille en la voyant entrer.

— J'ai reçu un mot de papa.

— Qu'est-ce qu'il te veut?

— Je ne sais pas bien. Il m'écrit qu'il est perdu et que, seule, tu peux venir à son secours, mais que tu refuses.

Rosalie haussa les épaules.

— Il est fou.

— Mais enfin pourquoi m'écrit-il qu'il est perdu?

— Comment, tu ne sais pas? C'est vrai, tu as tes préoccupations personnelles, et tu ne t'aperçois pas des ennuis des autres... Eh bien, ton père a sauté à la bourse, hier... Les guichets de la *Banque industrielle et commerciale des Deux-Mondes* sont fermés depuis ce matin.

— Papa, ruiné!

— Ruiné! répéta Rosalie comme un écho.

Ce coup atteignit Armande beaucoup plus profondément qu'elle n'aurait osé le présumer elle-même. Elle aimait son père, qui l'avait toujours choyée et elle éprouvait, pour son habileté financière, la confiance que les soldats de Napoléon avaient dans son génie militaire. Le grognard, retenu par ses blessures dans son village, ne fut pas plus surpris par la nouvelle de Waterloo qu'Armande par celle du désastre de son père.

Chose étrange! Le malheur de Pénaire détermina dans le cœur d'Armande une révolution imprévue. Un attendrissement subit l'envahit. Des larmes, de vraies larmes, des larmes abondantes, coulèrent de ses yeux.

Rosalie la regardait avec stupéfaction.

— Comment, tu pleures? s'écria-t-elle.

— Pauvre père! répondit Armande.

La mère et la fille restèrent un instant silencieuses en face l'une de l'autre.

Rosalie n'avait jamais pleuré ! Elle n'avait jamais senti un de ces mouvements qui viennent du fond de l'être, des entrailles, qui secouent l'individu tout entier, et qui, par instant, font jaillir une lueur d'humanité du plus abominable scélérat.

Tout à coup, elle dit avec un mouvement brusque :

— Tu ferais mieux de songer à toi.

— Ne parlons pas de moi ; parlons de mon père. Comment pouvons-nous lui venir en aide ?

— Nous ne le pouvons pas.

— Pourtant il semble compter sur toi.

— Il a tort.

— Après tout son malheur l'atteint.

— Sans doute.

— Sa ruine entraîne ta ruine.

— Ah non ! par exemple !

— Comment cela ?

— Ma fortune, comme la tienne, est à l'abri des surprises de la spéculation.

— Alors c'est ta fortune qu'il te demande...

— Oui, rien que cela.

Armande hésita avant d'insister, non que le sacrifice lui parût réellement exagéré, mais parce qu'elle comprit, à la voix de sa mère, à l'expression de son visage, que toutes ses prières se heurteraient à une résolution inébranlable.

Rosalie reprit paisiblement :

— Il est ridicule de sa part de te mêler à cette affaire. Il doit pourtant me connaître et savoir que, quand j'ai dit non, c'est non. Il m'a déjà livré un assaut ce matin, en présence de Cauville. C'est du temps perdu. A propos, as-tu vu ton beau-père ?

— Non.

— Vois-le. J'ai peur qu'il ne fasse quelque sottise, relativement à Lucie.

Armande frémit.

— De quelle sottise veux-tu parler ?

— Que sais-je, moi ? Par exemple, qu'il ne lance la police à ses trouses ou aux trouses de Robert de Selmont, qu'il accuse de l'avoir enlevée.

Armande se couvrit le visage de ses mains.

— Je suis prête à tout, s'écria-t-elle avec désespoir. Mais, je t'en prie, ne nous occupons pas de moi ; occupons-nous de mon père. Il croit que tu peux le sauver. Ne feras-tu rien pour lui ?

— Ma chère enfant, je te répète qu'il n'y a rien à faire.

— C'est impossible. Il espère encore. Tu sais comme il est habile ?

Rosalie ricana.



Armande tomba à ses pieds, secouée par les sanglots. (Page 797.)

— Voyons, tu ne nieras pas son habileté, ce serait injuste. Il a pu être malheureux, mais si tu consens à lui venir en aide, il se relèvera...

Rosalie prit une des mains d'Armande et lui dit avec fermeté :

— Tu perds ton temps.

Puis, donnant des inflexions caressantes à sa voix :

— Tu es malheureuse. Tu t'es jetée dans une mauvaise affaire. Ta vie est gâtée
Je connais assez notre monde pour pouvoir t'affirmer que tu n'as pas un scandale

public à redouter, surtout puisque Lucie est saine et sauve, mais ton mari saura, s'il ne le sait pas déjà, à quoi s'en tenir. Tu auras de terribles scènes à essayer, et, de toute façon, ta vie se trouvera changée. Si ces perspectives t'effrayent, reste avec moi. Si je conserve ma fortune, c'est pour toi, autant que pour moi au surplus. Dans les circonstances actuelles, il est naturel que tu te retires auprès de ta mère, et il est naturel également que nous quittions Paris. Nous voyagerons. Tu changeras les chaînes du mariage et du monde pour une existence de complète liberté. Tu es jeune, belle, tu portes un titre de comtesse, tu as ma fortune, sans compter que nous trouverons moyen de te faire restituer une partie de ta dot par ton mari. Tu peux être heureuse...

Armande tressaillit. Le diable en personne lui parlait par la bouche de sa mère. L'offre était tentante. Le rivage de la vie qu'elle avait vu fuir se rapprochait d'elle et lui apparaissait dans une lumière luxuriante, pleine de séductions. La vie libre ! Un court bouillonnement précipita son sang dans ses artères.

Elle regardait sa mère avec des yeux où montait une flamme ; elle entr'ouvrait la bouche pour accepter, quand, soudain, la porte s'ouvrit et Pénaire parut.

Son apparition produisit un effet profond sur Armande. La pitié l'emporta sur l'égoïsme. Elle arracha brusquement sa main de celles de Rosalie et se retourna vers son père.

Son visage portait les signes d'une désolation sans limite. Le désespoir l'avait dévasté. Depuis l'entretien qu'il avait eu, quelques heures auparavant, dans cette chambre même, avec sa femme et son ami, il avait tenté des démarches nouvelles, et il avait constaté, non seulement qu'il était trop tard, mais encore que sa chute serait aussi complète que possible, qu'il se heurterait à des haines impitoyables et que ses ennemis le poursuivraient avec acharnement.

Armande embrassa son père avec une effusion qui remua profondément le misérable homme.

— Toi, du moins, tu m'aimes, dit-il.

— Mon pauvre père !

— Mais elle, elle, reprit-il, lui as-tu parlé ? Est-elle toujours aussi dure ?

Et Pénaire désignait Rosalie.

— Maman assure que le sacrifice que tu lui demandes serait inutile.

— C'est faux, Armande, c'est archi-faux. Même à présent, je puis être sauvé, si je fournis des garanties à une maison sérieuse. Je puis du moins franchir le cap de cette liquidation, gagner un mois, c'est-à-dire plus qu'il ne faut pour négocier des titres et prendre des arrangements. Je suis victime d'un complot ; que je puisse seulement écartier le couteau qu'on me met sur la gorge et je suis sauvé.

— Tu l'entends, maman.

Rosalie fronça les sourcils.

— Tout cela ne sert à rien. Mon parti est pris.

— Mon Dieu ! que faire ! murmura Armande qui comprit qu'elle perdait son temps en insistant auprès de sa mère. As-tu parlé à Maurice ?

Rosalie intervint.

— Vous ne ferez pas cela, dit-elle à son mari. Vous ne toucheriez pas à la fortune de votre enfant.

— Ah ! soupira le banquier, Maurice n'a que le bien que je lui ai constitué en te mariant. Ce serait insuffisant.

— Il ne te dit pas, Armande, reprit M^{me} Pénaire, qu'en joignant ma fortune à la tienne, nous ne pourrions encore combler le gouffre qu'il a creusé. Ce serait jeter un verre d'eau à la rivière. Il a englouti millions sur millions.

— Ne parlez pas ainsi, s'écria Pénaire irrité. Vous ne comprenez rien aux affaires. Il y a bien du papier dans tout cela. Il suffirait d'un capital réel pour sauver la situation... Voyons ! Rosalie, aie pitié de moi. Après tout, si je me suis lancé témérairement dans les grandes spéculations, n'en es-tu pas responsable ? Ne voulais-tu pas marcher au premier rang dans le monde ? Ne m'as-tu pas poussé en me citant sans cesse les Rotschild, les Pereire ? N'as-tu pas ta part de responsabilité dans mon désastre ? Ne dois-tu pas, en conscience, m'aider à le réparer ?

Armande prit la parole immédiatement après son père.

— Tu es trop dure aussi, dit-elle. Papa a toujours été si bon pour nous. Trop bon même. Est-ce qu'il t'a jamais refusé aucun caprice ? est-ce qu'il n'a pas tout fait pour que tu sois heureuse ? Regarde-le. Il pleure ; lui, un homme. Comment, tu peux le sauver, et tu hésites. Moi, à ta place, je n'hésiterais pas en pareil cas...

— Toi ! fit Rosalie.

— Sans doute.

— Pour sauver Maurice !

Rosalie éclata de rire et Armande se tut.

Pénaire, surpris malgré ses préoccupations, les regarda l'une après l'autre.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda-t-il.

Mais, comme les deux femmes gardaient le silence, son idée fixe prit le dessus. Il se jeta à genoux devant sa femme.

— Rosalie, dit-il d'une voix entrecoupée de sanglots, je suis à tes pieds. Je te supplie comme on supplie Dieu. Rosalie, viens à mon secours !

Armande avait imité son père.

— Maman ! maman ! répétait-elle en joignant les mains.

Tout à coup, Rosalie se leva. Une colère noire avait donné à son visage une expression de férocité implacable. Elle repoussa son mari et sa fille avec brusquerie.

— Quelle sottise comédie ! fit-elle.

Elle les considéra pendant qu'ils se relevaient, humiliés et dépités.

— Ces deux êtres-là empoisonnent ma vie ! cria la mégère. Comment ! vous voulez que je me ruine pour vous ! Vous voulez que je cède à vos instances ! mais con-

sidérez-vous, descendez en vous-mêmes, voyez ce que vous êtes, et dites si vous méritez les sacrifices que vous exigez. On parle des complaisances qu'on a eues pour moi! On oublie de parler des miennes. Il y a des choses que je sais et que je ne dis pas, par compassion et parce que je frémirais de parler. Je traîne ces secrets, mais ce sont des fardeaux pénibles, dont ma vie tout entière restera accablée! Laissez-moi... laissez-moi, vous dis-je... et remerciez-moi de garder le silence.

Pénaire et Armande la contemplaient avec une crainte mêlée d'horreur. A qui adressait-elle au juste ces paroles équivoques? Le père et la fille, absorbés dans la pensée de leur crime, se les attribuaient personnellement, chacun de leur côté.

Pénaire voyait le spectre de Charles Lemonnier se dresser devant lui; Armande songeait à Lucie.

— Ah! je l'avais bien dit, qu'elle était impitoyable, soupira le banquier.

Armande ne trouva pas un mot à répondre.

Soudain, Pénaire, pris d'un accès de rage, se rapprocha de sa femme :

— Et moi, de mon côté, si je voulais parler, dit-il; est-ce que je n'aurais rien à dire? Vous savez ce que je pourrais vous reprocher, femme vertueuse, femme austère? Des complaisances, oh oui! j'en ai eu! Oh oui! j'ai été lâche!

Pénaire étendit la main dans la direction de l'hôtel de Cauville :

— Lâche avec vous! lâche avec cet ami... cet excellent, ce précieux ami, qui reconnaît mes complaisances en m'abandonnant quand le malheur me frappe... Ah! ce Cauville!...

Pénaire s'arrêta pour reprendre haleine.

Ce fut alors que, machinalement, Armande souleva le rideau de la fenêtre pour regarder l'hôtel de Cauville.

Rosalie profita de ce silence.

— Cette scène touche à sa fin, j'espère, dit-elle. Vous oubliez, monsieur, que vous parlez devant votre fille... D'ailleurs, vous savez bien que la dernière chose dont on puisse se justifier, c'est d'une calomnie.

— Une calomnie! répéta Pénaire en regardant sa femme dans les yeux.

Cependant il se tut. Sa fille le retenait. Et puis, il avait été lâche, comme il le disait lui-même, et si désireux qu'il fût de se venger de cette femme qu'il avait prise en exécration, et qui se montrait inexorable à son égard, il ne se sentait pas sur un terrain suffisamment solide.

Armande s'approcha de son père. Elle avait des larmes plein les yeux. Jamais elle n'avait été plus belle, d'une beauté tragique et touchante à la fois. Elle réalisait l'idéal d'une grande pécheresse repentante. Son visage exprimait une douleur profonde, une tristesse incommensurable.

Elle prit les mains de Pénaire.

— Père, dit-elle, il n'y a rien à espérer de ma mère. Son cœur est à l'abri de toute pitié. Résigne-toi, mon pauvre père.

Ces paroles jetèrent Rosalie dans un état d'irritation indescriptible.

— Tu es bien hardie de parler ainsi, cria-t-elle à sa fille.

— Pourquoi donc? riposta le banquier. Elle n'a dit que la vérité.

— Il y a certaines personnes qui n'ont pas le droit de dire la vérité, répondit M^{me} Pénaire. Savez-vous que Lucie de Selmont s'est enfuie de chez votre gendre?

— Non, mais que m'importe!

— Eh bien...

Armande poussa un cri.

— Maman, taisez-vous!

Mais Rosalie était lancée et sa fureur ne pouvait plus être contenue.

— Je parlerai, repartit-elle. Lucie, monsieur, s'est enfuie de chez votre gendre parce que votre fille voulait l'empoisonner.

Armande laissa échapper un cri, et, encore une fois, se couvrit le visage de ses mains.

— Oh! ma mère, vous êtes cruelle, murmura-t-elle.

Pénaire, pétrifié, fixait sur Armande des regards pleins d'une surprise affreuse.

Il fit un effort et parvint à articuler ces mots :

— Ce n'est pas possible...

Armande tomba à ses pieds, secouée par les sanglots.

— Si, si, c'est vrai, balbutia-t-elle... pardon... pardon...

Décidément, ce cœur si dur s'était brisé; le repentir l'avait attendri; il y avait en elle un point humain que le malheur avait atteint.

— Comme elle pleure! pensa Rosalie dont les yeux restaient secs et que son impuissance même à se repentir exaspérait.

Cependant Pénaire s'était baissé vers Armande, il essayait de la relever.

— Toi, toi, mon trésor, toi, criminelle. C'est faux; c'est de la folie. Tu es bonne, toi. Je le vois bien. Tu me plains. Si une idée criminelle a pu traverser ton esprit, elle te vient...

Il n'acheva pas.

Il allait dire : Elle te vient de moi.

Il prit sa fille dans ses bras et pleura avec elle.

— Mon pauvre père, je vais te quitter, te dire adieu, fit Armande.

— Me dire adieu.

— Il le faut. Je ne puis plus rester dans le monde. Je dois mourir ou disparaître dans un couvent.

— Qui a dit cela?

— Mon mari... commença Armande.

— Je suis ton père, moi, et je te le défends.

— Laissez-moi parler. Mon mari l'exigera sans doute; mais, lors même qu'il ne l'exigerait pas, je le ferais de moi-même. Je ne puis plus vivre que pour expier.

Rosalie s'était jetée dans un fauteuil et elle écoutait le père et la fille sans dissimuler le mépris que leur attendrissement lui inspirait.

— Taisez-vous, dit-elle tout à coup. On vient.

La porte, en effet, s'ouvrit et une femme de service parut, les traits bouleversés.

— Oh! monsieur! oh! mesdames! criait-elle sans donner à personne le temps de l'interroger. Quelle affreuse chose! M. le marquis de Cauville est mort! Il vient de se brûler la cervelle!

Cette nouvelle causa une telle stupeur aux acteurs de la scène que nous venons de rapporter qu'ils demeurèrent silencieux.

La servante profita de cet instant de répit pour donner des détails qu'elle connaissait et qui d'ailleurs se réduisaient à peu de chose. Un domestique de Cauville était accouru pour annoncer le tragique événement.

— C'est bien, sortez, ordonna brutalement Rosalie quand cette femme eut achevé de parler.

Armande, pâle comme une morte, murmura en prenant la main de Pénaire:

— Adieu, père. Je vais retrouver Maurice.

Le banquier, égaré, la repoussa, et, s'approchant de Rosalie, il lui prit le poignet.

— Il est mort, lui dit-il d'une voix menaçante. Prends garde à toi, Rosalie!

Rosalie se dressa, les yeux étincelants, pareille à une furie.

— Lâchez-moi! hurla-t-elle en se dégageant. Partez, partez tous les deux, que je ne vous voie plus! que je n'entende plus parler de vous!

Armande, épouvantée et révoltée à la fois, sortit la première en criant encore une fois à sa père :

— Adieu!

Pénaire la suivit, mais, à la porte, il se retourna pour répéter :

— Prends garde, Rosalie!

CHAPITRE VI

Et de deux.



ARMANDE, en arrivant à son appartement, apprit que son mari était sorti en compagnie de Robert de Selmont.

— Il sait tout, murmura-t-elle.

Elle demanda alors où était Toni. Elle voulait chasser son complice en le payant. Mais on lui dit que Toni venait de faire enlever sa malle et de partir.

Armande pensa qu'il avait agi par précaution, ayant judicieusement déduit du désordre qui régnait dans la maison et surtout de la fuite de Lucie que le crime auquel il avait participé était découvert.

Armande s'enferma dans sa chambre après avoir donné l'ordre de la prévenir aussitôt que le comte reparaitrait.

Les événements, dont elle était le jouet depuis quelques heures, avaient pu modifier ses idées, éclairer sa conscience, amollir son cœur, il n'avait pas entamé la volonté qu'elle tenait de sa mère et qui constituait le tuf de sa nature. Ayant décidé qu'elle devait expier sa faute, elle était déterminée à faire ce qu'il fallait pour que cette expiation fut complète, exemplaire. Elle s'était d'abord imposé une confession complète à son mari. Complète sauf sur un point pourtant. Puis, elle avait pris la résolution de soumettre elle-même au choix de Maurice deux sortes de châtiement et elle s'était juré d'accepter, sans un murmure, sans un soupir, celui des deux châtiements pour lequel il opterait.

Celui qui raconte ce drame n'est nullement responsable des préjugés des personnages qu'il met en scène. Il a pris dans la société et dans la vie une collection d'individus emportés dans un cours d'événements communs et il les présente avec les travers qu'ils ont contractés dans leurs différents milieux, avec leurs idées contradictoires, avec leurs tempéraments opposés, sans d'ailleurs prendre parti ni pour des opinions nécessairement diverses, ni pour des créatures non moins nécessairement dissemblables. Si les pensées d'Armande, dans la crise qu'elle traversait, se tournèrent vers une solution religieuse, ce fut par suite de son éducation et nullement parce que, dans l'esprit de l'auteur, tout repentir sincère doit aboutir à cette impasse. Il est évident que les coupables et les malheureux trouvent dans la religion, quand le ressort de leur intelligence s'est affaibli, quand leur âme a perdu toute énergie, une consolation commode, un appui moral qui les sauve du désespoir sans remède, et quelquefois de la folie. D'un fait évident, dont les preuves abondent, faut-il tirer une présomption favorable à la religion, nous ne disons pas même une preuve? Nous sommes si loin de le croire que le moyen d'en tirer une présomption défavorable nous apparaît tout aussi clairement? La foi dans une absolution finale, dans l'efficacité d'un repentir *in extremis*, ne peut-elle pas en effet être considérée comme un encouragement au mal, comme une prime au désordre et à la scélératesse? De ce qu'un être repentant se tourne vers une religion miséricordieuse qu'on ne déconduise donc pas que la religion soit ou vraie ou bonne. C'est un point qui nous laisse indifférent. Nous constatons simplement que la religion est pour quelques personnes un moyen de manifester leurs sentiments, un but aux élans de leur âme dans des circonstances données, qui leur rendent leurs souffrances plus tolérables.

Armande, ayant été élevée comme l'immense majorité des jeunes filles de la classe riche, dans ce qu'on appelle assez faussement des principes religieux, il devait arriver et il arriva, au fort de la terrible tempête qu'elle avait soulevée, que

ces soi-disant principes, c'est-à-dire ces idées préconçues, remontèrent du fond de son esprit à la surface et lui facilitèrent un passage vraiment effroyable.

Elle regarda la mort en face, sans trembler, parce qu'elle regrettait vraiment, sincèrement, le mal qu'elle avait fait ou plutôt qu'elle avait voulu faire, et parce qu'elle ne douta pas qu'elle rencontrerait au seuil de la tombe ; — de l'autre côté du seuil, — un Dieu qui la prendrait en pitié. A défaut de la mort, toujours sous l'influence de la même prévention, elle résolut de vouer sa vie à des œuvres qui lui mériteraient cette pitié, pour le jour de l'appel suprême. C'est pourquoi, dans la situation où elle s'était placée, elle n'hésita pas à poser elle-même ce dilemme : la mort ou le couvent.

Elle s'exalta dans cette pensée, et la honte, la crainte, toutes ces obstacles qui arrêtaient, atterrent, écrasent les êtres faibles, disparurent devant sa volonté. Les irrésolutions avec elle étaient de courte durée. La passion la dominait toujours. Nous l'avons vu quand elle parla si clairement à Edouard, quand elle entra résolument à Mazas, quand elle se rendit au rendez-vous des deux scélérats qui devaient assassiner Lucie, quand elle eut le courage effrayant d'aller leur ouvrir la porte du parc.

Le châtement avait commencé là. Elle gardait sur ses lèvres la souillure du baiser de l'immonde Pindare. Combien de fois elle l'avait senti qui la brûlait ! Combien de fois elle avait passé les mains sur sa bouche sans pouvoir se débarrasser de cette sensation ! Et maintenant elle la poursuivait plus âcre, plus tenace que jamais ! Non, certes, le couvent ne l'effrayait pas. Elle baiserait les dalles d'une église, elle froterait ses lèvres sur la terre jusqu'à les faire saigner, pour se débarrasser de cette flétrissure qu'elle avait espéré en vain effacer dans la sensation brûlante des baisers de l'être adoré.

Donc Maurice pouvait venir et la condamner. Il avait le choix. Quel que fût le châtement, la mort ou le couvent, elle était prête, elle s'élancerait au-devant.

Elle venait d'arracher les liens qui la retenaient à tous les êtres humains. Edouard était un rêve déjà lointain ; Maurice n'était plus qu'un justicier ; sa mère l'épouvantait ; son père seul aurait eu besoin d'une consolatrice. Mais il aurait fallu une moralité plus haute et plus sereine que celle qui prend sa source dans les mouvements passionnés d'une nature ardente pour lui faire adopter ce parti, si humble, si peu éclatant. Il y a toujours un faste théâtral dans la passion surexcitée ; les résolutions simples s'accordent avec la force morale, et non avec la volonté violente et impérieuse. Armande pleurait en pensant à son père, mais elle arrachait pour ainsi dire cette affection de son cœur comme on arrache une racine de terre... Elle en faisait le sacrifice.

Telles étaient les dispositions de la jeune femme quand on vint lui annoncer que M. le comte désirait lui parler.



Alors voyant que tout était dit, que les deux hommes restaient immobiles et silencieux, la jeune femme, toujours aussi calme, fit un salut profond et se retira silencieusement (Page 807).

— Dites-lui que je me rends à son invitation, répondit-elle au domestique qui lui avait porté ce message.

Un instant après, elle faisait son entrée dans le salon où Robert et Maurice l'attendaient.

En la voyant, les deux hommes frémirent, pour des motifs différents, et cependant, tous deux, bien que ses traits fussent si familiers à Maurice de Cauville, tous deux furent également frappés par le caractère tragique de sa beauté.

A son insu, Armande était hautaine et majestueuse. Elle portait son crime et le repentir de ce crime avec un orgueil naturel et une grandeur incontestable. D'abord Robert et Maurice crurent qu'elle venait, non se soumettre, mais les braver, et Robert se demandait s'il n'avait pas en face de lui un de ces êtres indomptables et dangereux qu'on ne peut vaincre qu'en les tuant.

La vue d'un étranger avait surpris Armande mais ne l'avait pas émue.

— Monsieur, dit-elle à son mari, je suppose que ce que vous avez à me dire ne doit être entendu que de vous et de moi.

Maurice, très pâle, fortement ébranlé déjà par la mort de son père, répondit d'une voix sourde où il y avait plus de douleur que de colère :

— Vous vous trompez, madame. Monsieur doit assister à notre entretien. Monsieur est le comte Robert de Selmont, mon oncle, le frère de Lucie de Selmont, et mon père, avant de mourir, — car mon père est mort, madame, — m'a recommandé de ne rien faire sans ses conseils dans les tristes conjectures où nous nous trouvons placés, vous et moi.

Armande fit un geste de lassitude sans répondre.

Ce geste évidemment contenait un acquiescement mélangé d'indifférence.

— Faites ce que vous voudrez, cela m'est égal ; semblait dire la jeune femme.

Il y eut dans cette pièce un moment de silence pénible.

Les trois personnages se tenaient à quelque distance les uns des autres. Robert s'était assis, et, le coude appuyé sur un bras du fauteuil, la tête dans la main, regardait Armande. Son visage était impassible, sévère, mais n'exprimait aucun sentiment. C'était le visage d'un juge impartial, qui n'éprouve ni haine, ni sympathie pour l'accusé.

Maurice debout, accoudé à la cheminée, était pâle et un imperceptible tremblement secouait ses membres. Il était écrasé sous le rôle qu'il avait à remplir. A peine avait-il regardé la coupable. Une vague pitié agitait son cœur. C'était sa femme après tout ; il l'avait tenue dans ses bras, cette superbe créature dont la beauté si fière l'éblouissait en ce moment même. Elle avait été criminelle ; mais c'était un secret connu de peu de personnes, et de personnes incapables de le divulguer. Enfin, cette tentative n'avait été heureusement suivie d'aucun effet.

Armande était restée auprès de la porte d'entrée et sa silhouette se détachait vigoureuse, puissante et harmonieuse à la fois, sur une tapisserie de couleurs sombres.

Il était nécessaire d'indiquer la position des acteurs de cette scène et de tenir le lecteur au courant de leurs dispositions d'esprit pour lui permettre de pénétrer jusqu'au sens intime du dialogue. Dans les circonstances dramatiques, les mots valent plus souvent par l'accent ou le geste dont on les souligne que par eux-mêmes. C'est ce qui fait l'art du comédien auquel le narrateur supplée comme il peut.

Ce fut Armande qui, la première, s'impatientait de ce silence.

— Eh bien, monsieur, dit-elle à son mari, je suis à vos ordres. Qu'exigez-vous de moi?

Maurice fit un effort.

— Madame, vous ne niez pas le crime dont on vous accuse?

— Je ne nie rien.

— Il est vrai que vous avez voulu... empoisonner Lucie de Selmont?

— Je l'avoue.

— Il est vrai également que vous avez tenté de la faire assassiner?

Armande parut surprise. On savait aussi cela. C'était une humiliation de plus. Elle hésita un instant; puis elle finit par répéter :

— Je l'avoue.

— Vous l'avouez, fit Maurice avec un soupir.

— Je l'avoue et je n'y ai pas grand mérite, reprit Armande d'une voix paisible et douce. Comment le nierai-je? Vous le savez; vous en avez des preuves. M. de Selmont a entre les mains le flacon emporté par sa sœur. Vous avez pénétré dans la pièce qui me servait de laboratoire. Encore une fois, comment le nierai-je?

— Oh! madame... vous! s'écria Maurice. Une personne comme vous! portant un pareil nom!

Armande baissa légèrement la tête et ne répondit pas.

— Mais au moins, dit Maurice très agité, défendez-vous; expliquez-vous...

— Je ne cherche pas à me défendre. Je reconnais mon crime et j'en attends le châtiment.

— Au moins, dites-nous quel mobile vous a poussée... Peut-être n'étiez-vous pas consciente? Peut-être est-ce un acte de folie?

Maurice lui fournissait, sans se rendre compte de ce qu'il disait, des excuses, des échappatoires. Robert le laissait dire par pitié pour lui-même. Si Armande avait usé d'un stratagème en saisissant l'occasion que son mari lui offrait, il ne serait pas intervenu. Sa colère, depuis le suicide de Cauville, était tombée.

Mais Armande repoussa les excuses commodes que son juge lui fournissait.

— Non, déclara-t-elle, je n'ai pas agi par folie. Je suis coupable et je mérito d'être jugée sans pitié.

— Du moins, reprit Maurice, faites-nous connaître les raisons qui vous ont inspiré l'idée d'un pareil méfait.

Armande regarda son mari d'une manière étrange. Elle eut un moment envie de lui jeter la vérité à la face. Mais un bon mouvement la fit triompher de ce désir passager. Elle eut compassion de cet homme dont elle attendait la mort.

— Non, dit-elle, c'est un secret que je ne révélerai pas. Jamais personne n'en obtiendra l'aveu.

Ce refus irrita Maurice.

— C'est bien le moins que les coupables prouvent leur repentir en avouant les motifs qui les ont poussés au mal. Cet aveu, madame, je l'exige. Je suis votre

mari ; j'ai le droit de vous donner des ordres, à vous, qui avez compromis mon honneur.

— N'insistez pas, c'est inutile, répondit Armande.

— Je vous répète que je vous ordonne de parler. Encore une fois. Je suis votre mari...

— C'est parce que vous êtes mon mari que je ne parlerai pas.

— Pourtant...

Soudain Armande donna cours à son impatience.

— Pourtant ? répéta-t-elle. Eh bien, vous êtes mon mari, vous l'avez déjà dit plusieurs fois. Je le reconnais et je suis loin de mépriser votre autorité puisque je me soumetts à votre volonté et que je suis prête à subir le châtimeut que vous voudrez m'imposer... Mais cette autorité ne s'étend pas jusqu'à mes pensées... Pour que je vous découvre ainsi mon cœur, il faudrait que vous eussiez acquis des droits à ma confiance... par les liens du cœur?... M'avez-vous jamais aimée ? Avez-vous cherché à faire naître en moi les sentiments qui constituent le mariage et le rendent durable et sacré ? J'accepte la responsabilité de mes crimes ; je ne prétends en rejeter une responsabilité, si légère, si mince qu'on puisse l'imaginer, sur qui ce que soit... Mais, si vous m'aviez aimée, si, pendant les premiers jours de notre mariage, qui n'est pas ancien de six mois, vous m'aviez entourée des soins, des attentions qu'on a pour la femme qu'on vient d'épouser, aurais-je eu le loisir de songer au crime ? Voilà pourquoi, je vous le dis, vous avez des droits sur ma vie ; vous n'en avez pas sur ma confiance. N'insistez donc pas... Je garderai mon secret. Imaginez ce que vous voudrez... peu m'importe ! Moi, je ne parlerai pas.

— Quoi ! vous me reprochez de ne pas vous avoir aimée !

— Je ne vous ne le reproche pas. Je le constate. Et c'est parce que je le constate, que je me refuse de vous livrer le secret que vous me demandez.

— Vous l'entendez, M. de Selmont, s'écria Maurice en se tournant vers Robert. Robert fit un signe affirmatif.

Il l'entendait en effet, et, comme il connaissait, lui, le mobile qui avait fait agir Armande, il se réjouissait de l'entêtement de la jeune femme et ne songeait en aucune façon à insister pour lui arracher un aveu.

— Que dites-vous d'une pareille créature ? reprit Maurice, qui, comme les êtres faibles, s'irritait outre mesure d'un léger obstacle, et qui, furieux de la résistance de sa femme, passait peu à peu d'un sentiment de commisération à une colère aveugle.

— La voilà ! fit-il. Elle se plaint de n'avoir pas été aimée. Cette femme qui cache, sous les apparences que vous voyez, un tempérament de criminel endurci, reproche à son mari d'avoir manqué de tendresse à son égard. Est-ce de l'hypocrisie ? Est-ce je ne sais quelle infirmité morale ? Je l'ignore. Mais ce que je sais bien, c'est que c'est monstrueux. Ce que je sais bien, c'est que cette femme abominable mérite un châtimeut exemplaire.

Armande fixa sur son mari un regard où il y avait un dédain involontaire.

— Ce châtement, dit-elle ; je m'y sou mets. Parlez ; je suis prête.

Maurice se sentit décontenancé par cette soumission tranquille dans laquelle perçait la supériorité naturelle de sa femme. Il ne s'attendait à rien précisément, mais des pleurs et des supplications ne l'auraient pas surpris. Devant ce calme, il éprouvait un embarras profond. Il s'était promis de la châtier ; mais comment ? On dompte une révoltée ; on humilie une suppliante ; que faire avec cette coupable qui gardait un calme aussi imperturbable, qui essuyait les reproches debout, la tête haute, sans un signe, sans un mouvement ?

Peut-être Armande devina-t-elle l'irrésolution de Maurice ; peut-être eut-elle pitié de cette faiblesse. Elle vint à son secours.

— Écoutez, Maurice, dit-elle avec une sorte de sérénité. Je comprends que vous vouliez punir la femme qui a compromis votre nom et troublé votre vie. En pareil cas, à votre place, je le voudrais aussi. Or, la preuve que je me sou mets à votre volonté, que je reconnais votre droit, c'est que j'ai songé au châtement que vous pouviez m'infliger et que je vous offre le choix entre deux partis.

Robert tressaillit. De quels éléments cette femme était-elle donc pétrie pour rester si maîtresse d'elle-même en pareilles circonstances ?

Maurice effaré ne dit pas un mot.

Armande continua.

— Je dois disparaître du monde, déclara-t-elle. Ma présence, si cette terrible aventure venait à transpirer, y ferait scandale. Au surplus, lors même que vous le voudriez, je ne pourrais pas consentir à y reparaitre. Sur ce point, je ne vous obéirais pas, si, ce qui n'est qu'une supposition, vous exigiez de moi un sacrifice trop pénible. Je dois donc disparaître. Il y a deux manières de vous débarrasser de ma personne. Vous pouvez m'ordonner de m'enfermer pour le reste de mes jours dans un couvent ; vous pouvez m'ordonner de mourir.

Maurice tressaillit et se tourna vers Robert.

Celui-ci fit un geste significatif. Il approuvait ce langage.

Maurice éprouvait un trouble étrange. La mort ou le couvent, c'est-à-dire la mort sous une autre forme, pour cette splendide créature, qui, malgré ses forfaits, ne lui était jamais apparue si belle et surtout si intéressante. Il ne trouvait pas la force de dire un mot.

— Vous pouvez m'ordonner de mourir, reprit Armande. Je vous l'ai dit ; je vous le répète. Je sais bien que, quelques désirs qu'ils aient de la voir mourir, des hommes ne tuent pas une femme de sang-froid. Je sais aussi, qu'en eussent-ils le courage, les conséquences légales les empêcheraient d'agir. C'est pourquoi je vous dis : Ordonnez, je mourrai. Le poison qui n'a pas réussi avec M^{lle} de Selmont réussira mieux avec moi, j'en réponds. Ma mort sera un suicide. J'aurais soin de l'expliquer dans une lettre. Justice sera faite et toutes les apparences seront sauvées.

Maurice était abasourdi. Il n'y avait plus en lui un point chaud encore de sa dernière colère. La placidité avec laquelle sa femme lui parlait de la mort, le sang-froid avec lequel elle exposait son plan bouleversaient toutes ses idées. Il passa à plusieurs reprises sa main sur son front.

— Oh ! n'hésitez pas, poursuivit Armande. Que la pitié ne vous arrête pas ! Vous me délivrerez d'un fardeau insupportable en me condamnant à mourir. Si je vis, je traînerai l'existence comme un forçat traîne son boulet. Il n'y a plus d'horizons, plus d'avenir, plus d'espérances pour moi. Je suis entrée dans une nuit profonde, dans une solitude affreuse, qui n'est troublée que par les cris de ma conscience. Entre les deux partis que je vous offre, le châtement le plus rigoureux sera le couvent, n'en doutez pas. C'est pourquoi vous pouvez, sans scrupules, m'ordonner de mourir.

— Malheureuse ! s'écria Maurice en joignant les mains, voilà à quoi vous êtes réduite ! Vous, si jeune, si belle ? Mais, si je vous ordonnais de vivre, de me suivre dans un pays lointain, d'expier par une vie exemplaire, sans quitter le monde...

Armande fronça les sourcils et ses lèvres crispées trahirent une impression de dépit.

— Monsieur, vous l'entendez, dit-elle en se tournant vers Robert. Ce qu'il me propose, est-il réalisable ?

— En mon âme et conscience, non, répondit Robert. Vous devez vous séparer de cette femme, Maurice ; il le faut. Je comprends que vous n'acceptiez pas la responsabilité de sa mort, mais vous vous devez à vous-même, vous devez aux vôtres, de l'envoyer dans un couvent.

Maurice baissa les yeux sans répondre.

Armande haussa les épaules.

— Il ne me connaît pas, fit-elle avec une âpreté soudaine. A des femmes comme moi, il faut ou les agitations de la vie ou les extrémités de la pénitence. Je ne puis pas être une épouse ordinaire, une mère de famille. Pour une pareille vie, la tranquillité de la conscience est indispensable. M. le comte de Cauville, ne me forcez pas à rester dans le monde. Je me sens incapable d'une vertu commune, mais je me sens capable de terribles folies. Le couvent ou la mort ; choisissez. Sinon...

— Sinon ?

— Sinon, je sors d'ici et je prends ma liberté... Vous l'aurez voulu alors. Tapis pour vous ?

Maurice fit un effort pour redevenir intérieurement maître de lui-même.

— Quand partirez-vous pour le couvent, madame ? demanda-t-il.

— Demain matin, monsieur, répondit-elle. J'ai quelques mesures à prendre auparavant. Je sais que je serai toujours accueillie par les caméristes de Passy.

— J'aurai l'honneur de vous y conduire, dit Maurice. Les prétextes ne vous manqueront pas. La mort malheureuse de mon père, les désastres financiers du vôtre et mon absence, car je partirai prochainement pour la Havane, expliqueront suffi-

samment cette retraite. Elle deviendra définitive avec l'approbation du monde lorsqu'on saura que je me suis fixé dans l'île de Cuba et que j'y vis comme un célibataire.

— Ce sera bien ainsi, fit Armande en s'inclinant.

Alors, voyant que tout était dit, que les deux hommes restaient immobiles et silencieux, la jeune femme, toujours aussi pâle et aussi calme, fit un salut profond et se retira silencieusement.

Quand elle fut partie, quand les portes se furent refermées, Maurice laissa échapper un sanglot.

— Il était temps, murmura-t-il.

— Vous deveniez faible en effet, dit Robert.

— Je ne l'avais jamais vue ainsi ! N'a-t-elle pas montré un grand courage ? Ne parle-t-elle pas de repentir avec une incontestable dignité ?

— Oui, mais quand de pareilles créatures ont un bon mouvement, il faut se hâter d'en profiter. Que les murailles du couvent soient épaisses et les portes bien fermées.

— Pouvais-je lui ordonner de mourir ?

— Non, non, se hâta de dire Robert. La peine est suffisante. A présent d'autres soins nous appellent.

— Je me rends auprès de mon père.

— Je vous rejoindrai. Il faut auparavant que je passe chez moi.

Maurice retourna à l'hôtel de Cauville pendant que Robert regagnait son domicile.

Il y trouva l'Oncle-Tom qui lui apprit le retour à Paris d'Edouard, de ses amis et de sa mère ; il y trouva aussi un personnage qui le visitait assez souvent depuis quelque temps.

Robert s'enferma avec cet homme. Ce personnage qui répondait au nom de M. Gorsin, avait tout à fait l'aspect d'un bedeau endimanché, le visage lugubre, les lèvres pincées, l'œil vigilant.

— Avez-vous d'autres renseignements sur Pénaire ? lui demanda Robert, quand ils furent seuls.

— Aucun sur son passé. Sa déconfiture est complète, vous le savez. Il est question de lancer un mandat d'amener contre lui.

— Laissons aller les choses de ce côté. J'ai besoin de vos services, pour une autre affaire, M. Gorsin.

— A vos ordres, M. le comte.

— Je veux faire filer un coquin, un certain Bernard, chanteur ambulancier et probablement aussi voleur de profession.

— J'en fais mon affaire. Avez-vous des indices qui me permettent de le rencontrer ?



Robert prit un portefeuille et lut à haute voix l'adresse que Bernard lui avait donnée.

— Maquin, marchand de vins, boulevard Clichy. Parfait! dit l'homme. Vous aurez des nouvelles de votre homme demain.

.....
 Avant de clore ce chapitre, il convient d'apprendre au lecteur que, le lendemain de la conversation qui avait eu lieu entre Armande et Maurice en présence de Robert, la comtesse de Cauville entra au couvent cloîtré des carmélites, à titre de pensionnaire, autorisée à porter l'habit et à se soumettre aux règles de l'ordre.

CHAPITRE VII

D'anciennes connaissances se retrouvent.



INGT-QUATRE heures se sont écoulées.

L'hôtel de Cauville et l'hôtel Pénaire sont également tristes et silencieux.

Dans l'un, on marche avec précaution et l'on parle à voix basse. Ces précautions, pour ainsi dire instinctives, sont pourtant bien inutiles. Celui qu'on semble craindre de réveiller ne se réveillera plus à aucun bruit. Il est étendu sur son lit; la plaie par où la vie s'est échappée est dissimulée, son visage est calme; le sourire sarcastique, qui répandait sur ses traits une lumière inquiétante, s'est effacé dans le calme de la mort, le marquis de Cauville semble méditer sérieusement aujourd'hui sur les choses qui l'ont fait ricaner si longtemps.

Des cierges sont allumés au chevet du lit. Deux religieuses, agenouillées à quelque distance, prient pour le mort.

L'Église n'a pas refusé ses prières à ce suicidé. Ne portait-il pas un nom qui s'impose? Les siens ne sont-ils pas riches? D'ailleurs, les apparences sont sauvées. Il est convenu que le marquis de Cauville s'est tué dans un accès de fièvre chaude.

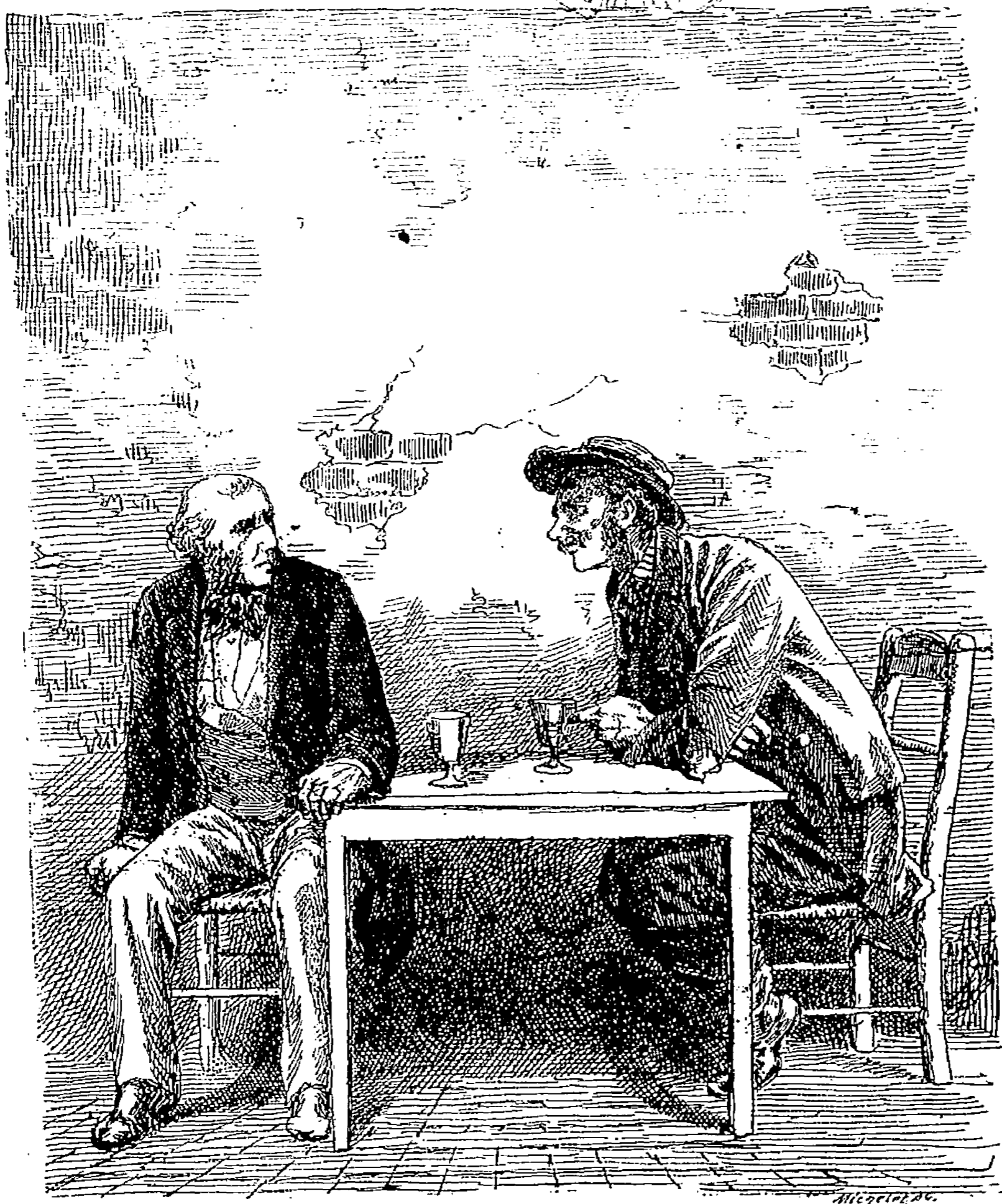
Nous nous éloignerons de cette demeure où la Némésis a passé et nous n'y reviendrons plus.

Ici, justice est faite.

L'hôtel voisin est silencieux et triste aussi.

Il est pourtant l'heure où une vie joyeuse l'animait.





Pénaire le regardait sans dire un mot. Il était fasciné. (Page 814.)

Trois heures de l'après-midi!

Souvent, à cette heure, M. Pénaire, revenant de la Bourse, faisait une apparition à l'hôtel, et, généralement, à la même heure, M^{me} Pénaire sortait pour rendre des visites. C'était un bruit de chevaux qu'on attelle et qui piaffent d'impatience, de porte cochère qui s'ouvre et se ferme, de voiture qui roule. Les coupés vernis, bien entretenus, les harnais, les cuivres, les roues jetaient des éclairs. Des valets s'empressaient. Dans les sous-sols on apercevait des lueurs de cuisine. Des hommes

décoraient les antichambres, emportant des plantes flétries pour les remplacer par de plus fraîches. Il y avait dans l'hôtel un mouvement, un bruit, une chaleur ; on y sentait la richesse, la santé, le plaisir.

Aujourd'hui, rien n'est fermé, mais rien ne bouge.

Dans la matinée, madame a fait enlever des malles par une voiture du dehors ; puis, elle est sortie à pied en disant qu'elle se rendait chez sa mère et qu'on ne l'attendît pas pour dîner.

Monsieur est resté enfermé dans son cabinet une partie de la matinée. Il a refusé de rien prendre à l'heure du déjeuner ; puis, il est sorti, également à pied, et il n'a pas reparu.

Alors les domestiques, après maints conciliabules, se sont dispersés au moins jusqu'au soir. Le concierge seul est resté. Et la maison, ouverte, paraît plus triste encore que celle où l'on veille un mort.

Où allait Pénaire quand il était sorti ?

Il n'en savait rien lui-même.

Il se mit à marcher au hasard, devant lui, tournant le dos aux quartiers dans lesquels il a passé sa vie. Ces quartiers lui font peur à présent. Si sa maison, maintenant que sa fortune a changé, est devenue mélancolique ; si l'on y respire une gêne, un malaise inexplicable, ce n'est rien auprès de la sensation qu'on doit éprouver à la *Banque industrielle et commerciale des Deux-Mondes*.

Depuis la veille, on a mis les scellés sur les portes, et le concierge en a été constitué gardien.

Cette maison immense est vide, absolument vide. C'est un tombeau, une nécropole fermée. Sur les trottoirs, les curieux lèvent le nez on passant. Quelques-uns ricanent. De temps à autre, un malheureux, ruiné par la dégringolade inattendue de Pénaire, vient se heurter à cette porte. Il veut entrer. Pourquoi faire ? Il n'en sait rien. Mais il veut entrer. Il parlemente, il s'agite, il crie, et, finalement, il reste là, en compagnie d'autres victimes, et, peu à peu, le groupe grossit.

Pénaire n'a pas vu cela, mais il sait que les choses doivent se passer ainsi. Et de grosses gouttes de sueur coulent sur son front.

Il est donc parti, instinctivement, dans une direction opposée à celle qui aurait pu le rapprocher de sa banque.

Il marche, la tête basse, le chapeau sur les yeux, le collet de son pardessus relevé, sans savoir où il va.

Il craint vaguement d'être arrêté. Déjà, la veille, il a été appelé au parquet et, s'il n'a pas été retenu par le procureur de la république, c'est que, d'abord, il a de fortes protections en haut lieu ; c'est, ensuite, que les désastres financiers, les mêmes, quant au fond, ne se présentent pas tous sous une forme pareille, et que tous n'entraînent pas, pour leurs auteurs, les mêmes responsabilités.

On ne saura que dans quelques jours si Pénaire est coupable d'imprudences criminelles, de manœuvres frauduleuses. D'ici là, il peut rester en liberté. Il s'est

déclaré certain, d'ailleurs, de trouver des ressources nouvelles et de réparer promptement la catastrophe.

Mais, vaguement, Pénaire craint quelque surprise.

Il est donc parti de son hôtel, avec l'intention, qu'il s'avoue à peine, de n'y pas rentrer.

D'ailleurs, il a pris cet hôtel en exécration. Il ne sait pas bien pourquoi, par exemple. Est-ce parce qu'il y a vécu avec Rosalie? Est-ce parce qu'après y avoir étalé tout l'orgueil de sa chance, il frémit à l'idée d'y demeurer sous le fardeau de son malheur? Encore une fois, il ne le sait pas lui-même.

Mais où ira-t-il? La ruine l'a réellement surpris. Avec un hôtel à Paris, des maisons de campagne, des fermes, des bois, il est dans la misère. Il ne peut plus toucher à rien de tout cela. Ses créanciers ont déjà les mains dessus.

Rosalie a fait enlever tous ses bijoux, il s'en est assuré. C'est une somme considérable, près de 200,000 francs. Elle est partie sans s'informer de la situation de son mari, et, Pénaire n'en doute pas, elle est partie pour ne plus revenir.

Alors, il a compté ce qui lui reste et il a emporté ce dernier débris d'une fortune colossale, 12 à 13,000 francs.

Il a ces 12,000 francs, sur lui, dans son portefeuille, et il s'en va.

Que peut-il avec cette somme dérisoire? Que deviendra-t-il?

L'ouvrier, sans travail, qui remue dans ses doigts sa dernière pièce de vingt sous, n'est pas plus perplexe; il l'est moins peut-être. Bizarre transformation des points de vue, Pénaire, avec ces 12,000 francs, se croit tombé au dernier degré de la ruine et de la misère, et l'ouvrier, dont nous parlions, si un hasard les lui mettait dans la main, se considérerait comme le possesseur d'une fortune.

Mais Pénaire ne fait point de philosophie. De sombres pensées l'assaillent de quelque côté qu'il se tourne.

Sa femme! un être dur, insensible, qui l'outrage dans le malheur et l'abandonne lâchement.

Sa fille! Hélas! elle est malheureuse, elle aussi, et elle s'enferme, avec égoïsme, dans sa propre douleur.

Son gendre! Il n'essuierait que des reproches de sa part, et, d'ailleurs, il doit être absorbé par les funérailles de son père.

Cauville! Celui-là, du moins, est mort.

Pénaire se surprenait à l'envier encore, car il l'avait envié toute sa vie, et, aujourd'hui, il l'enviait dans la mort. Ce Cauville, il avait toujours été supérieur à Pénaire. Celui-ci n'avait fait qu'imiter sa morgue et son insolence; mais il ne s'était jamais élevé jusqu'à cette impertinence suprême, jusqu'à cette cruauté froide, jusqu'à cette indifférence dédaigneuse des choses de la conscience qui faisait de Cauville, à ses yeux, un être hors ligne.

Oui, Pénaire avait envié les vices aristocratiques de Cauville, mais ce qu'il

envie à présent, c'est le courage tranquille avec lequel le marquis est sorti de l'existence.

Pourquoi ne l'imitait-il pas? Quelle frayeur stupide le retenait? Que pouvait-il encore attendre de la vie? Rien assurément que des déboires, des douleurs et des hontes. Il n'avait, pour en finir, qu'à se jeter du haut d'un monument, qu'à enjambrer une balustrade, qu'à presser le ressort flexible d'une arme à feu. Sortir de la vie, ce n'était qu'un mouvement facile, insignifiant. Pourquoi reculait-il?

Avait-il peur de souffrir? Ce serait l'affaire de trois, de cinq minutes au plus. Quelques spasmes pendant lesquels, selon toute apparence, il perdrait connaissance. Combien de trois et de cinq minutes avait-il passé depuis qu'il était au monde sans y songer! Ce serait trois ou cinq minutes qui s'écouleraient comme les autres.

Et après, le repos, le sommeil, l'inconscience, le néant; car Pénaire n'avait pas de préoccupations religieuses comme Cauville. A ce point de vue, c'était un indifférent, doublé d'un logicien. Il ne croyait pas au dédoublement de l'être humain. L'invention de l'âme séparée du corps lui paraissait puérile. Il avait vu des morts. Quand le corps est inerte, insensible, rien ne peut plus souffrir dans l'homme. Telle était sa conviction.

Et pourtant la mort l'épouvantait. Parvenu à cette extrémité, d'où l'on peut contempler les abîmes de l'infini, le vertige le prenait, et, pour ne pas rouler dans l'espace illimité, il se rejetait en arrière.

Et pendant qu'il délibérait ainsi avec lui-même, il marchait, marchait sans cesse, au hasard, tournant, à son insu, dans le labyrinthe des rues de Montmartre et de Batignolles.

Ce qui ne contribuait pas peu au délire de sa pensée, c'était le vide de son estomac. Il ne se rendait pas compte des tiraillements qu'il éprouvait, des causes d'un malaise général et d'un affaiblissement qui commençaient à lui rendre la marche pénible. La nature, l'implacable nature, réclamait ses droits. Pénaire fut longtemps avant de le comprendre.

Et néanmoins il regardait, avec une curiosité presque avide, les restaurants, les établissements dans lesquels on vend à manger, les marchands de vin. Il remarqua, chez ces derniers, des hommes installés devant le comptoir; c'étaient des ouvriers, des voituriers, de commissionnaires. Ces gens causaient, trinquaient. Ils paraissaient gais, ou bien ils causaient avec animation, se montrant, par l'ardeur même qu'ils apportaient à leurs discussions, attachés à la vie. De pauvres gens pourtant, en blouse, en limousine, en veste. Ainsi, tant d'êtres vivent, pensent être heureux, sans avoir d'hôtel, sans spéculer, sans placer leur bonheur sur le hasard d'une combinaison financière.

Et Pénaire riait en lui-même de ces réflexions décousues, fuyantes, en continue transformation dans son cerveau lassé.

— Peut-être, se dit-il, sont-ils heureux parce qu'ils boivent.

Et alors la pensée de boire le persécuta.

S'il entra chez un de ces marchands de vins ! On ne le connaissait pas. Il se mettrait à une table, dans un coin, et il boirait. Il y avait probablement, dans les boissons du peuple, une ivresse que ne donnent ni les grands crus, ni les liqueurs authentiques.

Il hésitait pourtant ; il trouvait ces boutiques trop ouvertes, trop claires ; on était là comme dans la rue. Ces pauvres diables ne se cachent point ; ils n'en ont pas besoin ; mais, lui, Pénaire, il ne pouvait s'exposer ainsi à la curiosité des passants.

Et alors, machinalement, il chercha un établissement plus fermé, plus discret.

Il en avisa un sur le boulevard Clichy. C'était une boutique dont les carreaux avaient été blanchis à la chaux. On n'aurait pu deviner un débitant de boisson sous une pareille apparence si l'indication suivante ne s'était détachée, en lettres rouges, sur le fond blanc ou plutôt gris sale des vitres : VINS, LIQUEURS.

Pénaire avait remarqué cette boutique malgré lui. Dans sa course sans but, il était passé devant elle plusieurs fois. Elle correspondait à ses désirs ; on ne distinguait rien de ce qui se passait à l'intérieur. Pénaire résolut d'y entrer.

Après une dernière hésitation, il saisit le bouton de la porte, tourna. Quelqu'un tira de l'intérieur. Pénaire se décida, il entra.

La boutique était moins large que l'arrière-boutique dont elle n'était séparée par aucune cloison, si bien que cet établissement ressemblait à un entonnoir dont la devanture formait le côté étroit. Derrière la porte, était installé le comptoir, comme un poste de surveillance. Les consommateurs restaient dans le fond, éclairé par des becs de gaz.

Quand Pénaire entra, le marchand de vins se tenait à son comptoir. C'était un gros homme, à la mine refrognée, aux sourcils broussailleux, sous lesquels luisaient de petits yeux inquisiteurs. Il inspecta le nouveau venu sans rien dire et le laissa gagner le fond de la boutique.

À une table, en avant, deux jeunes gens, vêtus de paletots râpés et qui n'avaient jamais été faits pour eux, jouaient aux cartes. Plus loin, un homme fumait sa pipe en sirotant un verre d'absinthe. En face, de l'autre côté, tournant le dos à la porte, un individu, affalé sur sa table, vidait un litre de vin sans s'occuper de personne.

Pénaire alla s'asseoir à une table voisine de celle de cet individu, dans la même posture, c'est-à-dire tournant le dos à la porte.

Le marchand de vins quitta son comptoir et se rendit auprès du nouveau consommateur.

— Qu'est-ce qu'il faut servir à monsieur ? demanda-t-il.

— Donnez-moi à boire, répondit Pénaire.

— À boire... quoi ?

— Ce que vous voudrez.

Le marchand de vins fit une grimace singulière.

— C'est l'heure de l'absinthe, dit-il d'un ton bourru. Voulez-vous de l'absinthe ?

— Soit ! donnez-moi de l'absinthe.

Pénaire eut bientôt en face de lui un verre épais au tiers rempli d'un breuvage verdâtre, à l'aspect horrible, à l'odeur nauséabonde, et une carafe d'une propreté douteuse qui faisait paraître l'eau sale.

Il remplit son verre d'eau et but, avec un effort visible, la moitié du contenu. Il éprouva d'abord un haut-le-cœur, puis une sorte de vertige, et il fut obligé de s'accouder à la table.

Au bout d'un instant, le dégoût de l'endroit dans lequel il se trouvait, l'horreur instinctive que lui inspiraient les habitués de ce bouge, le décidèrent à partir.

Comme il changeait de position et levait la tête, il vit avec stupéfaction l'homme qui buvait l'absinthe de l'autre côté de la salle en fumant sa pipe, prendre son verre, le poser auprès de celui que le banquier n'avait pas achevé et s'asseoir en face de lui.

— Je parie que M. Pénaire ne me reconnaît pas, dit-il en frappant à petits coups le fourneau de sa pipe sur le bord de la table.

Pénaire le regardait sans dire un mot. Il était fasciné.

Sans doute, il connaissait l'homme qui venait de l'interpeller. Oh oui, il le connaissait bien. Ces traits, ou des traits à peu près semblables, avaient souvent traversé ses rêveries, faites de souvenir. Pourtant, il hésitait à prononcer un nom.

L'homme reprit :

— Nous avons pourtant été en affaires ensemble, jadis... En affaires sérieuses. Voyons, monsieur Pénaire, faites un effort... Il y a vingt-trois ans...

— Bernard ! murmura le banquier.

L'homme sourit d'un air satisfait.

— Nous y voilà, fit-il.

Et il ajouta avec un air plein de jactance :

— Bernard ! le beau Bernard ! la clef des cœurs... Ah ! dame ! les années m'ont un peu dévasté... Mais, c'est égal, je suis encore le ténor d'autrefois, le charme des sociétés, et mes relations m'appellent aujourd'hui Tamberlick. Au fait, vous aussi, monsieur Pénaire, vous avez changé... Et puis, dites donc, il paraît que ça ne roule plus, les affaires... j'ai vu ça dans les feuilles publiques... Mais, bah ! des malins comme vous, quand ils font le plongeon, ont la poche bien garnie...

Pénaire, comme pétrifié, le contemplait, l'écoutait. Le cauchemar de sa vie, en chair et en os, venait de lui apparaître. Bernard était l'homme qui avait consenti à se faire l'instrument de son crime, à le débarrasser de Charles Lemonnier. A ce seul titre, la présence de Bernard devait lui être odieuse. Bernard, c'était son crime qui ressuscitait. Pénaire tremblait qu'il ne lui prît fantaisie de le lui raconter, car il n'en avait jamais connu les détails. Ce récit eût été comme l'évocation du mort lui-même.

Et puis, Bernard lui était odieux à un autre titre. Il était convaincu que Bernard avait livré le secret de leur crime à Rosalie. Il l'avait ainsi, livré, lui, Pénaire, à cette femme impitoyable. Elle l'avait tenu pendant vingt-trois ans par la connaissance de l'affreux secret. Elle en avait abusé pour lui déchirer le cœur, car il l'avait aimée et il avait dû supporter qu'elle le trompât ; elle en avait abusé pour l'humilier. Oh ! comme il détestait la cause de ses maux, ce Bernard !

Celui-ci, malgré son aplomb, se sentit gêné par les regards fixes et durs que le banquier attachait sur lui.

— Au fait, dit-il d'un air embarrassé, si je suis profondément honoré d'une rencontre aussi inespérée. j'en suis au moins aussi surpris. Comment M. Pénaire est-il chez Maquin ?

— Bernard ! répliqua le banquier.

— Ainsi, dit-il, en poursuivant à haute voix sa pensée, vous êtes misérable, réduit à vivre dans de pareils établissements, vous n'avez pas prospéré ?

— Oh ! j'ai eu des hauts et des bas...

— Vous êtes misérable ?

— Misérable... pas tant que cela...

Mais, se ravisant, Bernard, qui n'avait pas saisi le sens des questions que lui adressait son ancien patron, dit sur un ton tout différent :

— Je le serais moins, après tout, si vous aviez voulu me venir en aide, à mon retour à Paris.

— Quelles raisons avais-je de vous venir en aide ? N'avais-je pas rempli autrefois mes engagements envers vous ?

— Je ne dis pas le contraire...

— Que ne vous adressiez-vous à ma femme ?... Elle aurait pu ajouter quelque chose au prix dont elle vous a payé dans le temps, le secret...

— Quel secret ?

— Vous me comprenez.

Bernard examina Pénaire avec étonnement.

La conversation, jusqu'alors, avait eu lieu à voix basse.

Soudain, une opération d'esprit se fit dans le cerveau de Bernard. Il éclata d'un rire bruyant.

— Ah ! elle est bien bonne ! fit-il

Pénaire, interloqué par ce rire inopportun, attendit une explication.

— Vous croyez donc encore que j'ai vendu le secret de l'affaire Lemonnier à Ro... — il se reprit, — à votre femme.

— Sans doute.

— Ma foi ! tant pis pour elle et tant pis pour vous ! grommela Bernard. Vous avez été dur pour Bibi, mes agneaux. Je vais vous rendre la pareille en vous disant la vérité.

Il fit une pause, puis, avançant la tête par-dessus la table :

— Voulez-vous la connaître, la vérité? dit-il avec une expression méchante.

Le banquier, un peu pâle, malgré ses appréhensions, répondit :

— Parlez.

— Eh bien, ce n'est pas moi qui ai livré le secret de la mort... du jeune homme à votre femme... et cela, pour une bonne raison, c'est que ce n'en était pas un pour elle.

— Comment cela?

Bernard baissa la voix, mais ses paroles, si bas qu'elles fussent prononcées, grondèrent dans la cervelle du banquier comme le tonnerre au plus fort d'un orage.

— Apprenez donc que c'est elle, oui, elle-même, qui a tué Charles Lemonnier.

— Vous dites?

— Je dis qu'elle m'arracha le pistolet de la main et qu'elle tira.

Pénaire sourit d'un air égaré, puis il prit son verre et le vida d'un trait.

— C'est une étrange histoire, fit Bernard d'un air détaché des choses de ce monde.

— Étrange en effet. Mais il faut que vous me la contiez d'un bout à l'autre.

— Ah! ça, non, par exemple.

— Il le faut. Je vous payerai bien... J'ai de l'argent encore.

— Ça, c'est différent. Mais je ne peux pas vous la conter dans tous ses détails.

— Je la veux dans tous ses détails.

Bernard ricana.

— Après tout, puisque vous le voulez, murmura-t-il. D'ailleurs elle mérito bien ça pour sa conduite à mon égard... Je commence. Quand vous me proposâtes l'affaire, Rosalie était ma maîtresse.

— Hein! fit Pénaire.

— Je vous avais prévenu... mais vous avez voulu tous les détails.

— Rosalie... ma femme...

— Elle-même... Après tout, elle avait été entretenue par un vieux, avant moi.

— Parlez... parlez...

— Le vieux était mort... La dèche venait... La mère Morin avait eu beau chercher. Elle n'avait pas trouvé d'entreteneur sérieux. Encore quelques mois et il aurait fallu vendre la maisonnette de Ville-d'Avray, et après, rouler dans la crotte. C'est vers ce moment-là que vous me proposâtes l'affaire... Le denier était beau; j'acceptai. Mais j'étais embarrassé. Je n'avais pas encore l'habitude... des refroidissements, vous comprenez. Oh! depuis j'en ai vu et j'en ai fait de toutes les couleurs... Enfin, dans mon embarras, j'allai proposer à Rosalie de m'aider... Elle a toujours eu de la tête... Vous devez savoir ça, vous, maintenant... 50,000 francs! c'était une aubaine pour quelqu'un que la misère menace... Elle sauta sur la proposition... Et alors avec un sang-froid, avec un entrain dont vous n'avez pas idée, elle



[M^{me} Morin se mit sur son séant tout à coup, et saisit le poignet de sa fille dans ses doigts nerveux.
(Page 826.)

conçut le plan, elle prépara le piège... Elle fut elle-même la glu à laquelle l'oiseau se fit prendre... Elle crut à une bonne fortune. Il accepta un rendez-vous à Ville-d'Avray, dans la petite maison... Rosalie avait pris soin d'écartier tout le monde... Il vint et soupa avec elle... Au dessert, je devais les surprendre, faire le mari jaloux et tirer... Je jouai mon rôle, comme il avait été convenu ; mais, je le confesse, au moment de faire feu, le courage me manqua... C'est alors qu'elle m'arracha le pistolet de la main et qu'elle acheva la besogne à ma place.

Pénaire était devenu livide.

— Elle !... Quel monstre !

Bernard haussa les épaules.

— Des mots... tout ça, fit-il. Une rude femme, voilà tout.

Puis, par réflexion, il ajouta :

— Alors, depuis ce temps-là, elle vous a jobardé ? Elle vous a fait croire qu'elle avait appris par moi le secret de la disparition de l'autre héritier du Davillard ? Et elle jouait de cette musique-là, de temps en temps, envers vous ? C'est très fort, ça, vous savez ?

— Mais, demanda le banquier, quand elle .. tira... elle ne savait pas qu'elle était elle-même une héritière de M. Davillard ?

— Quant à ça, non. Mais elle a dû le savoir le lendemain, pendant que le corps était encore caché dans un cabinet, auprès de la salle à manger... C'est ce qu'il y a eu de plus bizarre dans l'affaire... Je ne l'ai compris que beaucoup plus tard... Elle n'a pas été la moins surprise, vous pensez bien. Par le fait, ce Lomonnier se trouvait être... quasiment son parent.

— Il était son frère consanguin.

— Son frère... c'était raide, tout de même.

— Je comprends, dit Pénaire entre ses dents, qu'elle ait cherché à expier une pareille action en faisant élever le fils de sa victime... Je comprends aussi qu'elle ait consenti à s'en débarrasser, à mesure qu'elle a pu constater cette affreuse ressemblance avec le père...

Il se tut un instant, et alors le souvenir de tout ce qu'il avait souffert de la part de cette femme, l'idée de sa dissimulation, le sentiment du rôle ridicule qu'elle lui avait fait jouer traversèrent son esprit, et la haine, la colère, la rage, ou un désir de vengeance, auxquels son état physique et la surexcitation de l'alcool ajoutèrent une intensité terrible, exaspérèrent cet homme.

— Oh ! je veux la confondre, dit-il.

Et déjà il se levait pour sortir, quand Bernard le retint.

— Eh bien, vous m'oubliez. Est-ce que j'ai parlé pour rien ?

Pénaire le regarda avec une expression de fureur concentrée.

— Vous... Vous me demandez quelque chose...

Bernard se méprit au sens de ces paroles.

— Ecoutez donc, fit-il. Je suis dans la dèche. Voulez-vous un aveu complet ? Eh bien, ce soir même, je me préparais avec deux camarades à rendre visite à M^{me} Morin... Nous devons dévaliser la maison de Ville-d'Avray. Voilà la situation.

Cette confidence venait d'imprimer une direction nouvelle aux pensées du banquier. Il demeura silencieux, méditant un projet, né spontanément dans son esprit.

— Je vous dis ça, reprit Bernard d'un air détaché, tout en l'observant avec attention, parce que je sais bien que vous n'êtes pas homme à manger le morceau...

Vous ne devez pas tenir à ce que je raconte en plein tribunal nos petites relations d'autrefois...

— Vous avez donc l'intention, ce soir... commença Pénaire sans relever les dernières paroles de Bernard,

— D'aller rendre visite à M^{me} Morin, acheva celui-ci, Oui, monsieur Pénaire. Nous traiterons d'ailleurs la vieille dame avec toute la considération qu'elle mérite. Nous n'en voulons qu'à sa braise. Au surplus, je vais vous faire une proposition... Payez-moi sa rançon et nous respecterons votre belle-mère.

— Ce soir... répéta le banquier. Comment entrerez-vous ?

— Par le mur, répondit Bernard en riant.

— Ecoutez. Je vais vous faire ouvrir la porte.

— Ce serait plus commode. Mais...

— Ce soir, Rosalie sera chez sa mère, voici ce que je vous propose. Je vous conduirai, vous et vos compagnons, à la maison de Ville-d'Avray. Je vous la livre. Vous y ferez ce que vous voudrez; à une condition cependant, c'est que vous répétiez devant votre complice ce que vous venez de me dire.

— Eh ! eh ! fit Bernard que l'idée de braver Rosalie en face faisait hésiter.

— Avez-vous peur d'elle ?

— Non, mais...

— Mais quoi ?

— Enfin, si, par hasard, nous étions volés... si le jeu n'en valait pas la chandelle, s'il n'y avait rien chez M^{me} Morin... rien qui ne vaille la peine de se déranger, j'entends...

— N'allez-vous pas vous risquer dans des conditions plus périlleuses ?

— Sans doute...

— Allez ! je réponds du butin... Au surplus, si vous ne trouvez rien qui vaille le dérangement, je vous indemniserai, moi... Cinq cents francs pour chacun de vos compagnons, mille pour vous...

— A la bonne heure ! voilà parler ! fit Bernard en se frottant les mains.

— Mais il est entendu que vous parlerez... que vous répétiez devant ma femme ce que vous venez de me dire... que vous entrerez dans les détails... que vous rappellerez les circonstances...

A chaque articulation du banquier, Bernard répondait par un signe d'acquiescement.

— Je ferai mieux, déclara-t-il en baissant la voix mais toujours avec son accent fanfaron. Je la conduirai dans la cave... où nous avons enterré le corps...

Pénaire frissonna.

— Ah ! le corps... est dans la cave, murmura-t-il.

Et il ajouta :

— Je tiens ma vengeance enfin.

— Et moi, la mienne. Rosalie saura ce qu'il en coûte de ne pas répondre à d'anciens amis... Mais, chut ! voilà nos gens.

Souchard et la Viscope venaient en effet d'entrer. Ils ne parurent pas peu surpris en voyant Tamberlick en conversation avec un personnage d'aspect aussi grave que Pénaire.

Quant à celui-ci, il jeta un regard distrait sur les deux bandits. Il était plongé dans une méditation pleine d'âpres jouissances. Au fond de l'abîme où il était tombé, il trouvait du moins une joie à savourer, celle de la vengeance. Après avoir été berné pendant tant d'années, quelle revanche il allait prendre ! cette femme qui l'avait fait trembler, dont il avait été l'esclave, dont il avait subi les rebuts, comme il allait l'écraser ! Il s'absorbait dans cette pensée ; il se sentait, lui, qui n'avait jamais été bon, devenir cruel. Etrange revirement de l'esprit ! Maintenant qu'il savait Rosalie capable de tout, même de tremper ses mains dans le sang, il ne la redoutait plus. Il avait au cœur le courage et la colère frénétique d'un désespéré.

Cependant Souchard et la Viscope s'étaient assis auprès de Bernard, qui, à voix basse, et en quelques mots, les mit au courant de la situation. Comme Souchard l'avait deviné, une ancienne histoire, qui intéressait le bourgeois, se rattachait à la maison de Ville-d'Avray. Or, lui, Bernard, pouvait donner satisfaction au susdit bourgeois, intrigué par un mystère. En récompense, il leur ouvrait les portes et leur livrait le logis.

— Alors nous allons là-bas en invités, dit la Viscope.

— Tu as dit le mot, répondit Bernard.

— Et nous évitons l'escalade et l'effraction, ajouta Souchard, homme essentiellement pratique.

— Ma foi oui ! s'écria Bernard qui n'avait pas encore envisagé ce côté de la question.

Soudain, la Viscope lui donna un coup de coude dans les côtes.

— Qu'est-ce qu'il y a ? fit Bernard.

Son compagnon renversa le vieux pardessus sur ses épaules dans la direction de l'homme accroupi sur la table voisine et qui paraissait plongé dans un sommeil profond.

— J'aime pas, murmura le voyou, qu'on dorme les uns sans les autres.

Souchard approuva d'un signe de tête.

— Bah ! nous avons toujours jaspiné à voix basse, assura Bernard.

— N'importe ! Décarrons.

— Monsieur Pénaire, dit le chanteur des rues, nous allons nous mettre en route.

— Le temps de manger un morceau et l'heure d'aller là-bas sera arrivée, fit remarquer Souchard avec un sourire aimable.

— Je vous accompagne, messieurs, répondit le banquier du ton dont il aurait parlé aux membres de son conseil d'administration.

Et le déserteur de la *Banque industrielle et commerciale des Deux-Mondes* se dirigea vers la porte en compagnie de Bernard, dit Tamberlick, de Souchard et de la Viscope.

Devant le comptoir, Bernard s'arrêta pour payer les consommations.

— Toutes? demanda le marchand de vins.

— Toutes, répondit fièrement le chanteur des rues.

A peine les quatre hommes furent-ils dehors que le dormeur de la table voisine de celle où Pénaire et Bernard étaient installés se réveilla.

Il n'acheva pas sa bouteille pourtant encore au tiers pleine.

A son tour, il gagna le comptoir.

— Quarante centimes, n'est-ce pas, Maquin? dit-il au marchand.

— Toujours le même prix, répondit celui-ci.

Les deux hommes échangèrent un regard. Le consommateur mit quelques sous dans la main du débitant et sortit.

A peine la porte était-elle refermée, que le marchand d'un geste imperceptible écartait les sous qu'il avait dans la main et se rendait compte de la présence, dans le billon, d'une pièce de dix francs en or.

Un sourire furtif glissa sur ses lèvres.

— Chacun ses affaires, grommela-t-il en plaçant l'argent dans son tiroir. Mais après tout, les clients qui donnent des pourboires sérieux ne sont pas à dédaigner.

CHAPITRE VIII

Où les coquins entrent par la porte.

ROSALIE avait eu une journée fort occupée.

Comme l'avait judicieusement fait remarquer Bernard, c'était une femme de tête et de résolution.

Elle avait arrêté qu'elle partirait en voyage, qu'elle ne resterait pas à Paris pour assister à la débâcle de son mari, et, en vingt-quatre heures, elle avait pris ses dernières dispositions.

Nous disons: ses dernières.

C'est qu'en effet, depuis longtemps, Rosalie voyait venir la tempête et préparait son sauvetage personnel.

Sa fortune, sans doute, était hors des atteintes de son mari, et, qui mieux est, consistait en propriétés situées sur terre étrangère, si bien qu'elle ne pouvait en disposer sans passer par les conditions que la loi française impose à la femme mariée, même sous le régime dotal. Mais on ne sait pas ce qu'il peut arriver. Cuba est une île sujette à des troubles incessants. On peut éprouver des ennuis, des retards, soit que la production agricole se trouve arrêtée, soit que les banquiers, dans la crainte d'une confiscation, hésitent à faire des avances aux propriétaires.

Par conséquent, Rosalie s'était assuré d'autres ressources. Elle avait placé de l'argent, spéculé au moyen d'hommes de paille, et même, comme en dessous main, elle jouait contre son mari, elle devait avoir réalisé de beaux profits.

Avant de quitter Paris, Rosalie avait donc à faire la règle chez ses associés et chez ses dépositaires.

Elle commença à la faire chez elle. Elle partit nantie de 200,000 francs de bijoux, diamants, pierres précieuses.

Elle se rendit, avec ses malles, dans un hôtel du côté de la gare de Lyon. Elle les déposa, sous un nom d'emprunt, en annonçant qu'elle partirait par le rapide du soir ou par l'express le lendemain matin, suivant que ses affaires la retiendraient plus ou moins longtemps à Paris, et, à tout hasard, elle arrêta deux chambres, une pour elle, l'autre pour sa mère.

Ensuite, comme elle n'avait rien pris avant de partir, elle déjeuna de bon appétit dans le meilleur restaurant du quartier, aux *Quatre-Sergents de la Rochelle*, et, après déjeuner, elle se mit en courses.

Le soir, à l'heure à peu près où son mari se risquait dans l'ignoble cabaret où le hasard lui fit rencontrer l'ancien amant de Rosalie, celle-ci additionnait sur son carnet les sommes qu'elle avait reçues, pendant que la voiture de remise, qu'elle avait prise, la conduisait au chemin de fer de l'ouest.

Calcul fait, en billets et en chèques sur des banques déterminées, elle emportait plus de 100,000 francs. Ce magot, joint à celui que représentaient ses pierreries, pouvait lui permettre de faire face à toutes les éventualités et d'attendre des nouvelles de Cuba.

Rosalie souriait en faisant cette réflexion.

Dans son cynisme atroce, elle oubliait tout ce qui pouvait intéresser ceux dont la vie était liée à la sienne. Elle rajeunissait. Elle était comme au jour où, mise précisément en possession de sa fortune des Antilles et n'ayant pas encore fait connaissance de Pénaire, elle avait résolu de partir en voyage accompagnée de M^{me} Morin.

C'était la même situation, avec l'impression toute fraîche de l'assassinat en moins.

Quant à la pensée de son mari ruiné, de sa fille perdue, elle ne pesait pas plus à son esprit qu'un grain de poussière à l'aile d'un vautour.

S'il n'y avait pas eu ce voyage de Ville-d'Avray à faire pour prendre sa mère, volontiers, Rosalie eût été joyeuse.

Par moment, elle avait des velléités de partir sans M^{me} Morin, mais il lui fallait une compagnie ; et puis, c'était chose convenue ; enfin, elle aurait éprouvé une vague inquiétude si elle avait laissé sa mère derrière elle. Elle ne se l'avouait pas. Cependant, confusément, dans le fond, elle redoutait que la vieille dame ne voulût tirer une vengeance quelconque d'un abandon.

M^{me} Morin était le réceptacle des secrets de Rosalie. On n'oublie pas un état pareil quand on part.

Au surplus, Rosalie comptait s'arrêter dans quelque ville d'Italie ou d'Orient.

Un fois installée, sa mère ne serait pas gênante. Reléguée dans un coin, elle vivrait silencieuse et passerait inaperçue.

Son plan était donc fait et bien fait.

Elle ne songea pas un instant que M^{me} Morin pourrait refuser de quitter sa maison, qu'elle pourrait ne pas être prête, qu'elle pourrait être malade. Elle avait conservé une inaltérable confiance dans sa chance. Jusqu'à présent toutes choses n'avaient-elles pas marché à sa guise ?

Elle gagna donc la maison de Ville-d'Avray sans la moindre préoccupation.

L'endroit, pourtant, produisait toujours sur elle une pénible impression.

Le jour tombait, un jour brumeux de janvier. Dans les vapeurs du crépuscule, une barre rouge achevait de s'éteindre à l'occident et les branches sans feuilles dessinaient une dentelle noire sur cette dernière lueur. De grands nuages aux teintes changeantes marbraient le ciel. Pourtant, à mesure que le regard se portait vers le nord ou l'est, l'espace prenait une nuance plus uniforme et plus sombre. Le vent s'élevait par bouffées, sans violence, avec des murmures plaintifs.

Ce n'était pas un mauvais temps de saison, et, pour le passant, le paysage était indifférent.

Mais Rosalie n'en jugea pas ainsi. Elle le trouva d'une tristesse mortelle. Ce fut la première impression vraiment désagréable qu'elle eût ressentie depuis le matin.

— J'échapperai bientôt à ce triste climat, se dit-elle.

Elle mettait sur le compte du climat l'émotion qui l'agitait.

Et elle s'efforça de penser au soleil d'Orient, à l'azur éclatant, aux aspects pittoresques qu'elle allait bientôt voir se développer devant elle.

Elle atteignit enfin la maison de M^{me} Morin.

Le trajet, depuis la gare, lui avait paru terrible. Il était court cependant.

Elle sonna.

Au bout d'un instant, un pas se fit entendre, la porte s'ouvrit et Marguerite, la domestique, parut.

Les deux femmes, aux lueurs indécises du soir, se reconnurent.

— Ah ! madame Pénaire ! s'écria la servante. J'ai cru que c'était le médecin.

— Le médecin ! répéta Rosalie. Pourquoi un médecin ?

Elle fit cette question, sans avoir conscience des mots qu'elle prononçait, sous le coup d'un pressentiment, qui venait de s'abattre sur son esprit, brusquement, comme un oiseau de proie, d'un vol lourd et rapide, s'abat sur sa victime.

— M^{me} Morin est bien malade, répondit Marguerite. Elle avait été toute bouleversée par la scène qu'elle a eue avec la folle. Hier, en revenant de Paris, elle a pris le lit.

— Alors elle ne peut pas partir en voyage, fit Rosalie.

Elle ne s'adressait pas à Marguerite, puisque, sans attendre une réponse, elle se dirigea vers la maison ; elle pensait tout haut.

Cependant Marguerite la suivit en marmottant :

— En voyage ! Ah bien merci ! Dans l'état où elle est. C'est une belle idée. Si on veut la tuer, on n'a qu'à faire un coup pareil.

Rosalie ne l'entendait pas.

Elle entra dans le vestibule, la porte de la salle à manger était entr'ouverte ; une petite lampe à esprit, qu'on n'apercevait pas, éclairait la pièce d'une lumière rougeâtre, faible et triste.

Cette circonstance insignifiante produisit une impression désagréable sur Rosalie.

Elle devenait nerveuse.

Elle avait été de si bonne humeur toute la journée, de trop bonne humeur peut-être. C'était la réaction qui s'opérait.

D'ailleurs la maladie de sa mère la contrariait vivement.

Elle gagna le premier étage et pénétra dans la chambre de la vieille dame.

Une lampe, recouverte d'un abat-jour vert et transparent, y répandait une lumière douce.

Au premier coup d'œil, Rosalie vit que sa mère était très mal. Elle était blanche ; ses yeux paraissaient éteints ; elle tenait ses lèvres serrées, et, dans les frémissements de ses narines, on aurait pu la croire morte.

Pourtant elle tourna la tête du côté de la porte quand sa fille la referma.

— C'est toi, Rosalie ? dit-elle.

— Oui, maman. Je venais vous chercher pour partir en voyage.

— En voyage ? répéta la vieille dame avec un accent où il y avait du regret, de l'ironie et une vague appréhension.

Ce dernier sentiment persista sans doute quand les autres se furent dissipés, car elle ajouta en frissonnant :

— J'ai froid.

— Vous êtes donc sérieusement malade ? demanda Rosalie en s'asseyant au chevet du lit.

— Sérieusement malade... Qui est-ce qui dit ça ?

— Personne, maman. Je vous le demande ; voilà tout.

— Non, non, je ne suis pas si malade... Alors, tu viens me chercher?..



Lorsque Marguerite entendit sonner, elle alla ouvrir, une lanterne à la main. (Page 829.)

— Oui, mère...

— Ecoute; je ne suis pas bien malade. C'est un peu de repos qu'il me faut, et du monde auprès de moi... Tu vas rester ici cette nuit... Demain nous partirons, tu verras, ça ira bien.

— Mais, si...

— Ne me refuse pas, fit M^{me} Morin en attachant sur sa fille des yeux suppliants. Vois-tu, moi, je ne demande qu'à partir, qu'à quitter cette maison...

Elle baissa la voix et acheva par ces mots, qui arrivèrent à Rosalie faibles comme un murmure.

— J'ai peur, ici, maintenant.

— Peur ! répéta Rosalie en tressaillant.

Et elle regarda autour d'elle machinalement, mais elle n'aperçut rien d'effrayant, à moins qu'on ne s'effraye de l'ombre amassée dans les angles et du silence profond de la campagne.

— Oui, peur, reprit sa mère. Quand il n'y a personne auprès de moi, je vois la folle... Elle me regarde avec ses yeux sauvages... elle porte sur moi ses mains crochues... je sens ses ongles... C'est horrible...

— Vous vous laissez troubler par votre imagination...

— Je te dis que c'est horrible... Elle me demande son enfant... Vois-tu, quand je t'ai obéi, quand j'ai enlevé cet enfant, j'ai jeté, malgré moi, un regard en arrière... J'ai vu, comme dans un éclair, cette jeune femme, si jolie, si douce, cette mère, debout, sur cette route éblouissante, les mains étendues, les yeux dilatés... Ce fantôme ne me quitte plus... Oh ! oui, je veux m'en aller de cette maison...

Rosalie, mal à l'aise, se leva.

— Eh bien, dit-elle, je reviendrai demain te chercher.

M^{me} Morin se mit sur son séant tout à coup et saisit le poignet de sa fille dans ses doigts nerveux.

— Tu veux t'en aller, s'écriait-elle.

En même temps elle l'attirait vers le lit et la serrait si fort que Rosalie retomba sur la chaise.

— Mais, maman, je vous dis que je reviendrai demain...

La vieille dame secoua la tête énergiquement.

— Ce n'est pas vrai, affirma-t-elle. Je te connais ; tu ne reviendras pas. Tu veux partir, m'abandonner... m'abandonner ici aux fureurs de la folle... Tu es capable de faire une chose pareille... D'abord, de quoi n'es-tu pas capable ? Moi, ta mère, moi, qui ai eu pour toi tant de complaisances... Au dernier moment tu partirais... Tu me laisserais mourir seule, comme un chien... en proie aux fantômes que tu as déchainés toi-même... Si tu faisais cela, Rosalie, je te maudirais... je me vengerais... Oui, toute vieille, toute malade que je suis, je trouverais encore moyen de me venger...

Rosalie parvint à dégager son poignet :

— Calmez-vous, maman, dit-elle, vous voyez bien que je ne pars pas, je suis là, auprès de vous, assise... tranquille.

La vieille dame soupira.

— Merci, murmura-t-elle...

Et elle reprit :

— Ne te formalise pas trop de ce que je puis te dire... Je n'ai plus bien la tête à moi. Tu restes donc. Tu es une bonne fille. Vois-tu, ce n'est qu'une indispo-

sition. Demain, je me relèverai... Je serai mieux... Nous partirons... Il y a de bons wagons. Je serai bien pour y reposer. C'est entendu. Mais toi, tu restes jusqu'à demain, n'est-ce pas ? Tu ne me laisseras pas seule ?

— Non, non, murmura Rosalie vaguement.

Elle se sentait prise d'une étrange faiblesse. Elle, si vigoureuse, aurait été incapable de résister à qui que ce fût dans ce moment. Le froid dont sa mère s'était plainte la gagnait. Il y avait dans l'air de cette maison une puissance de dissolution qui la pénétrait. Il lui semblait que les regards errants de sa mère suivait des apparitions ; instinctivement, non sans un frisson, elle les cherchait aussi. Au-dessous, la servante, en allant et venant, faisait un bruit léger et sourd qui troublait Rosalie, bien qu'elle n'eût aucun doute sur sa cause. Elle avait le cœur serré et elle sentait qu'elle devait être pâle. La terreur de la moribonde était contagieuse.

— C'est absurde, se disait Rosalie.

Elle se disait que c'était absurde, mais cette terreur croissait. Elle examinait sa mère et elle ne doutait pas de sa mort prochaine. Devait-elle attendre ce moment ? Non, assurément. Elle allait partir, partir ce soir même, tout de suite. Tant pis pour la vieille, après tout. Elle se disait cela, et elle n'avait pas la force de se lever.

Un coup de sonnette retentit.

Rosalie poussa un soupir de soulagement.

C'était le médecin, sans doute. Elle avait besoin de cette diversité pour redevenir maîtresse d'elle-même.

Elle ne se trompait pas ; c'était le médecin. Marguerite l'introduisit en l'annonçant.

M^{me} Morin le laissa s'approcher avec une visible répugnance. Pourtant, l'idée de faire concourir la présence du médecin au but qu'elle poursuivait la fit parler :

— N'est-ce pas, docteur, que je ne suis pas très malade ? demanda-t-elle. N'est-ce pas que je pourrai facilement me lever demain et partir en voyage ?

A cette question inattendue, le médecin se tourna vers Rosalie comme pour l'interroger.

— Nous devons, en effet, partir demain matin, répondit celle-ci.

Le médecin, qui avait pris la main de la malade et qui la regardait avec attention, murmura :

— Demain, c'est bientôt.

La vieille dame donna des signes d'impatience :

— Si, si, demain, fit-elle. Je vous assure, docteur, que je serai partie demain.

Ce médecin était un homme déjà âgé, accoutumé à ne pas contrarier les gens qu'il soignait, pour deux raisons, parce qu'au point de vue pathologique il avait remarqué que la contrariété irritait ou abattait les malades, et parce qu'au point de vue humain il avait remarqué que la contrariété nuisait au médecin dans l'esprit

de ses clients. Or, par principes et par intérêt, ce docteur n'avait que des clients aisés, auxquels par conséquent il tenait.

— En effet, murmura-t-il, demain... peut-être... avec beaucoup de soins...

Il ajouta quelques recommandations banales : de ne pas s'agiter, de s'efforcer à dormir, de se garder de toute émotion. Il enfila les clichés d'usage en pareil cas. Puis, il prescrivit une ordonnance insignifiante et se retira en annonçant qu'il reviendrait le lendemain.

Rosalie le suivit dans le corridor où la servante était restée, un bougeoir à la main.

— Eh bien, docteur !

— M^{me} Morin est plus malade qu'on ne croit.

— C'est... dangereux.

— Je ne dis pas cela. Mais c'est grave.

— Elle ne pourra pas se lever demain ?

— Quelle folie ! Ni demain, ni peut-être de huit jours. M^{me} Morin a éprouvé une secousse qui a désorganisé la machine. Toute autre femme de son âge, à sa place, en mourrait. Mais elle est si fortement constituée, qu'elle en échappera... en lui prodiguant les soins. Par exemple, il ne faudrait pas qu'une autre émotion survint... surtout ne la contrariez pas.

En ce moment, on entendit la voix de M^{me} Morin qui criait :

— Rosalie ! Rosalie !

Il y avait dans cet appel un accent d'angoisse auquel le médecin ne se trompa point.

Vous voyez avec quelle... impatience elle vous appelle. Tant que durera cette crise, c'est-à-dire pendant quelques jours, je vous engage, madame, à ne pas quitter M^{me} votre mère.

Rosalie ne répondit pas. Elle jeta sur le médecin un regard sombre, et, comme sa mère l'appelait de nouveau, elle rentra dans la chambre.

Le médecin partit.

— Ne me laisse pas seule, cria M^{me} Morin à sa fille, dès que celle-ci parut. J'ai trop peur. D'ailleurs, tu as entendu le docteur. Demain, je serai guérie. Nous partirons ensemble.

— Tranquillisez-vous, maman, dit Rosalie en reprenant sa place au chevet du lit.

Au moment où elle faisait cette recommandation à M^{me} Morin, son parti était arrêté. Dans quelques instants, elle allait quitter cette maison, quoi qu'il dût arriver.

Elle avait triomphé de sa faiblesse passagère. Elle se sentait forte et vaillante, à présent. Une réaction s'était opérée en elle. Une sorte de fièvre de défi l'animait. Si elle ne fuyait pas immédiatement, c'était pour braver les fantômes dont cette maison lui paraissait remplie. Assise auprès de cette agonisante, les yeux dilatés,

ces yeux de nuance changeante, clairs et mystérieux à la fois; la lèvre retroussée, elle regardait fixement devant elle. Que pouvaient-ils donc ces spectres, le mort d'il y a vingt ans, cette folle dont on lui parlait et le fils du mort et de la folle? Ceux qui n'étaient plus et les vivants prenaient dans sa pensée un aspect également surnaturel. Que pouvaient-ils contre elle?

Elle usait ainsi ses forces, à son insu, dans une réalité mentale, et sous le bouillonnement du cerveau, elle avait l'impression bien nette d'une crainte superstitieuse qui persistait. Les bruits du dehors, les passages de brise suivis d'un silence solennel, les faibles vacillations de la lumière l'alarmaient.

Le moment de partir était venu.

La malade ne bougeait plus. Sentant sa fille auprès d'elle, elle avait fermé les yeux; elle s'efforçait de dormir sans doute.

Rosalie allait se lever, sortir, et, sans se retourner, sans vouloir rien entendre, ni appels, ni malédictions, elle se promettait de marcher. Elle aspirait à la sensation de l'air extérieur. Bientôt elle aurait franchi la porte du jardin. Cette maison, ce tombeau seraient derrière elle.

Elle allait se lever, quand un coup de sonnette retentit.

Qui venait donc après le médecin?

M^{me} Morin avait rouvert les yeux. Rosalie dressa l'oreille, sans pouvoir contenir un frémissement nerveux.

Ce coup de sonnette venait de lui rappeler celui qui, au début de cette nuit fatale, il y avait vingt-trois ans, les avait fait tressaillir, Bernard et elle.

Elle attendit la servante qui sortait pour ouvrir.

Puis le silence se fit.

Ce silence dura deux minutes à peu près.

Ensuite Rosalie, dont toutes les facultés étaient réunies alors dans le sens de l'ouïe, observa un bruit de pas nombreux au rez-de-chaussée.

Loin de la troubler, ce bruit la rassura.

Elle se tourna vers sa mère et lui dit :

— Marguerite, ne monte pas. Il faut que je voie qui est là!

Le prétexte était excellent pour sortir. Et, en effet, M^{me} Morin ne protesta pas.

Rosalie quitta la chambre.

Dans le corridor, elle poussa déjà un soupir de soulagement.

Elle descendit l'escalier.

.....

Lorsque Marguerite entendit sonner, elle alla ouvrir, une lanterne à la main.

Il était à peine huit heures du soir. Il n'était pas assez tard pour s'effrayer, même à la campagne, d'une visite inattendue. Elle pensa que c'était le médecin qui revenait, ayant oublié quelque chose.

Dès qu'elle eut ouvert la porte du jardin, elle aperçut confusément dans l'ombre plusieurs hommes. Elle poussa un léger cri et fit un pas en arrière :

— Eh bien, est-ce que vous ne me remettez pas ? fit une voix qui lui était familière.

Elle leva sa lanterne et reconnut M. Pénaire.

— Ah ! fit-elle, je demande pardon à monsieur. Le soir, à la campagne, vous savez...

— Fort bien, fit le banquier. M^{me} Morin est-elle chez elle ?

— Oh oui, monsieur. Elle est au lit, très malade. Le médecin...

— Bon. M^{me} Pénaire est également à la maison ?

— Oui, monsieur. Elle veille sa mère.

— C'est parfait.

En disant ces mots, le banquier s'empara de la lanterne que tenait Marguerite et la prenant par le bras il la fit sortir sur le chemin.

Les hommes qui l'accompagnaient, jusqu'alors immuables et silencieux, s'écartèrent pour la laisser passer.

— Vous connaissez bien quelqu'un dans le village ? demanda Pénaire.

— Certainement, monsieur... répondit la servante stupéfaite.

— Eh bien, ma fille, allez chez ces personnes-là et attendez-y que je vous fasse dire de revenir ici.

Les témoins de cette scène firent entendre quelques ricanements. A la lueur vague de la lanterne, la servante les vit entrer dans le jardin. Elle compta trois hommes ; le banquier était le quatrième.

— Avez-vous la clef de la porte du jardin ? demanda-t-il à Marguerite avant de suivre ses compagnons.

— Elle est restée dans la cuisine, répondit la servante de M^{me} Morin.

— De cette manière, on ne peut pas ouvrir du dehors, dit Pénaire en tirant la porte sur lui, laissant ainsi Marguerite sur le chemin.

Deux des trois compagnons du banquier riaient sous cape. Ils paraissaient s'amuser beaucoup. Le troisième était silencieux.

Quand cette compagnie eut pénétré dans le vestibule, Pénaire, qui connaissait les êtres, ouvrit la porte du salon, en disant :

— Attendez. Je vais chercher de la lumière.

Au bout d'une minute, il revint avec un candélabre à trois branches dont les bougies étaient allumées.

En même temps, sur les dernières marches de l'escalier, apparut Rosalie.

Celle-ci s'arrêta, surprise à la vue de son mari ; cette surprise devint immédiatement de l'effroi quand elle aperçut les deux rôdeurs de barrières, dont le banquier était accompagné.

Mais tout à coup, elle poussa un cri étouffé et devint livide en reconnaissant Bernard :

— Lui ! murmura-t-elle en levant les mains avec horreur.

Bernard, gêné, blême, mais sentant la nécessité de garder une bonne contenance devant ses complices, essaya de faire l'insolent :

— Moi-même... ma poule, dit-il avec un sourire jaune.

Le banquier les enveloppa dans un regard haineux, tandis que Bernard, faisant un effort pour dominer son malaise, ajoutait :

— C'est gentil tout de même de ne pas m'avoir oublié.

Rosalie paraissait changée en statue. Tout son sang avait reflué vers le cœur.

— Vous n'attendiez pas tant de monde? lui répondit son mari.

Enfin elle eut la force de demander :

— Qu'est-ce que cela signifie ?

Pénaire ricana.

Il lui prit la main pour l'entraîner :

— Avant de nous séparer, déclara-t-il, une dernière explication est nécessaire entre nous.

— Ils veulent me voler, pensa Rosalie à qui le sang-froid revenait. La présence de Souchard et de la Viscope rendait cette idée vraisemblable.

Et ses craintes prenant une direction précise, Rosalie sentit son trouble se dissiper un peu, mais elle retomba dans des perplexités douloureuses, lorsqu'au moment de pénétrer dans le salon, Bernard arrêta Pénaire en disant :

— Pour l'explication, nous serons mieux dans la salle à manger.

— C'est là que la chose s'est passée? demanda Pénaire.

— C'est là, répondit l'ancien amant de Rosalie.

Cette fois, Rosalie ne s'y trompa plus... C'était bien le spectre de Charles Lemonnier qu'on allait évoquer.

CHAPITRE IX

Où les honnêtes gens entrent par escalade.

ROBERT de Selmont s'était astreint à passer la journée chez lui. D'un moment à l'autre, il attendait l'agent de la maison Tricoche et Cacolet qui répondait au nom de Gorsin et qu'il avait chargé de travailler pour son compte.

Il pressentait le dénouement de l'intrigue au milieu de laquelle il venait de passer, lui et ses amis, d'une manière si tragique. Cauville mort, Armande con-

fondue, ce n'était pas encore assez. Il restait du côté d'Edouard Lemonnier un mystère à pénétrer. Les Pénaire en possédaient la clef, mais il ne fallait pas compter sur eux pour la livrer. Instinctivement, Robert espérait apprendre ce qu'il désirait si vivement savoir par Bernard, le chanteur des rues.

Voilà pourquoi il attendait impatiemment l'arrivée de M. Gorsin. Vingt-quatre heures s'étaient écoulées depuis le moment où il lui avait donné l'adresse du marchand de vins où Bernard avait, semblait-il, établi son quartier général. En vingt-quatre heures, un homme comme M. Gorsin devait avoir appris quelque chose.

Les prévisions ou plutôt les espérances de Robert de Selmont se réalisèrent. Au moment où il allait se mettre à table, on sonna à sa porte, et Toni, qui avait repris son poste, vint lui annoncer que M. Gorsin demandait à lui parler.

Robert se hâta de faire entrer l'habile homme.

Il eut d'abord quelque peine à le reconnaître.

M. Gorsin, rasé la veille comme un bedeau, portait à présent une barbe d'un mois qui donnait à sa physionomie un aspect repoussant :

— Vous ne me remettez pas, monsieur le comte ? demanda M. Gorsin.

— J'avoue qu'au premier abord... répondit Robert en souriant.

— Ce n'est rien, cela, fit M. Gorsin en se rengorgeant.

— Je suis loin d'en douter, affirma poliment M. de Selmont. Mais, si vous le voulez bien, mon cher monsieur, nous nous occuperons tout de suite de notre affaire. Avez-vous des nouvelles de ce Bernard ?

— Des nouvelles toutes fraîches. Je le quitte à l'instant.

— Vous lui avez parlé ?

— Non, mais j'ai entendu des fragments d'une conversation qu'il vient d'avoir avec une personne qui le connaît beaucoup et qui même l'a employé autrefois.

— De quelle personne voulez-vous parler ?

— Du banquier Pénaire.

Robert ne put réprimer un mouvement de surprise.

— Une conversation entre M. Pénaire et ce Bernard ! Et où cette conversation a-t-elle eu lieu ?

— Au cabaret Maquin, dont vous m'avez donné l'adresse.

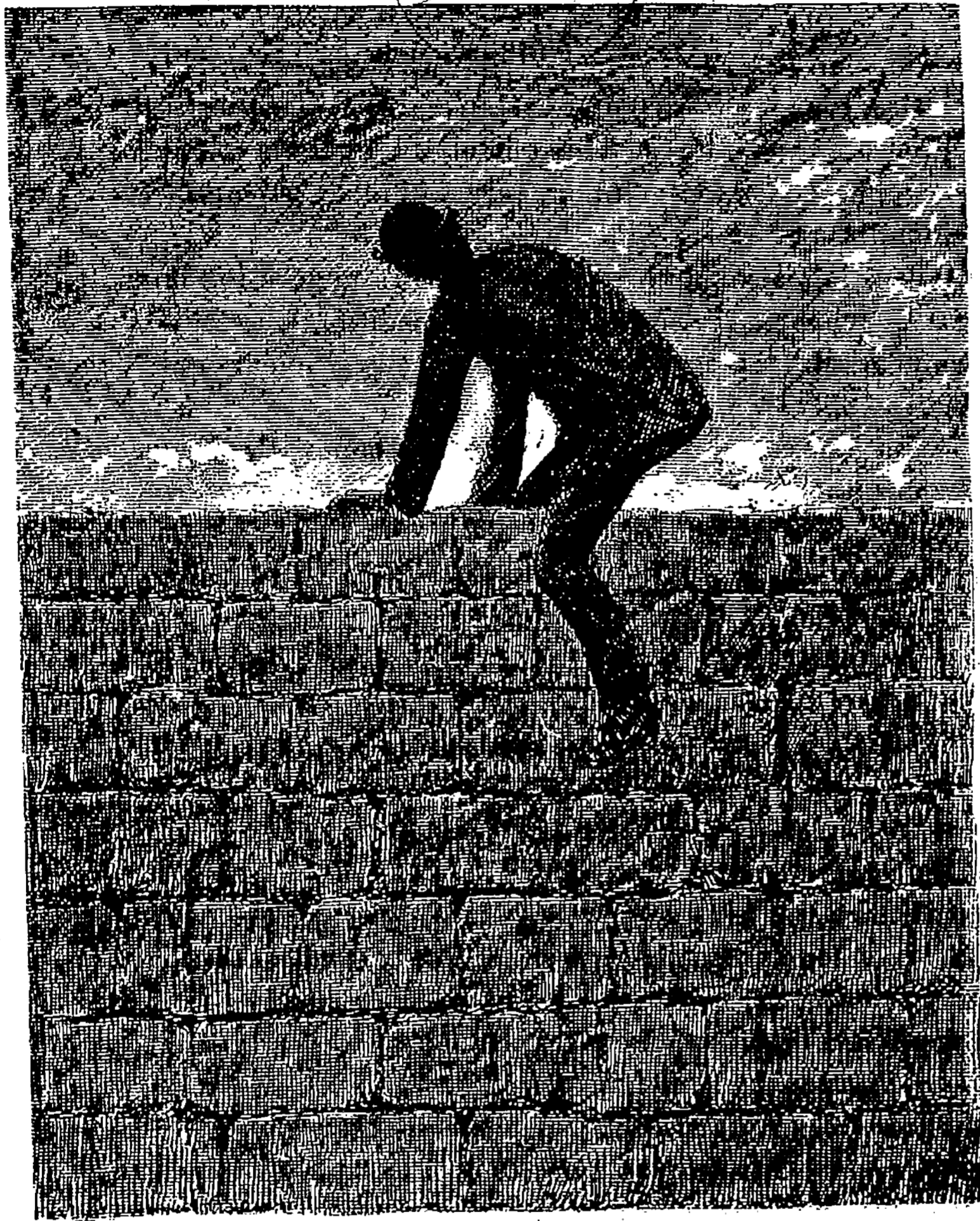
— M. Pénaire, dans un pareil endroit !

— Je n'ai pas été moins étonné que vous-même, monsieur, en voyant un Pénaire entrer et s'installer dans ce bouge. Je suis sûr que le hasard seul les a conduits, et le hasard encore, plein de complaisance à notre égard, lui a fait rencontrer Bernard.

— Ils se sont reconnus...

— C'est-à-dire Bernard a reconnu le banquier. Sans bruit, il est venu s'asseoir en face de lui, à une table voisine de celle où je feignais de dormir. M. Pénaire, d'ailleurs, a paru plus étonné que charmé...

— Vous avez entendu ce qu'ils se sont dit ?



On vit sa silhouette passer sur le mur dans le sombre crépuscule nocturne. (Page 840.)

— Pas tout... J'ai pourtant l'oreille fine, mais ils parlaient bas. Enfin j'ai saisi des fragments de phrases, des noms, et voici ce que j'ai cru comprendre : Bernard s'est chargé jadis, pour le compte du banquier Pénaire, de je ne sais quelle besogne ténébreuse. M^{me} Pénaire a été mêlée à cette aventure. La chose paraît s'être faite à Ville-d'Avray, et, assurément, un personnage du nom de Lemonnier s'y trouvait intéressé.

— Mes soupçons se trouvent confirmés, s'écria Robert. Maintenant, il faudrait

savoir au juste de quoi il s'agit. En payant ce Bernard, il dira tout. Je vais aller le trouver.

M. Gorsin sourit :

— Vous ne connaissez pas le plus intéressant, reprit-il. Si Bernard n'est pas encore à Ville-d'Avray, il y sera dans quelques heures en compagnie de deux abominables coquins et de M. Pénaire, ce qui fera probablement un coquin de plus.

— A Ville-d'Avray?

— Oui, dans la maison de M^{me} Morin, que son gendre doit ouvrir à cette bande de scélérats pour leur faciliter le coup qu'ils méditaient.

— Comment, M. Pénaire se fait le complice des voleurs qui veulent dévaliser sa belle-mère ?

— Il se fait leur complice, oui, monsieur. Et même il a promis de les payer si le butin ne répond pas à leur espoir .

— Quel but poursuit-il donc ?

— Un but de vengeance.

— Contre M^{me} Morin ?

— Non, contre sa femme qui, paraît-il, s'est réfugiée chez sa mère, ou du moins, c'est ce que j'ai compris.

— M. Pénaire veut se venger de sa femme. Mais pourquoi ?

— Voilà ce que je ne puis vous dire. Je n'en sais rien. Mais je réponds du fait.

— Ainsi, ce soir, à Ville-d'Avray, dans la maison de M^{me} Morin, M. Pénaire, sa femme et Bernard se trouveront réunis.

— Parfaitement.

— Il faut que nous y pénétrions aussi ; il faut que nous entendions leur conversation. Un pressentiment me dit que nous obtiendrons là les éclaircissements que nous cherchons vainement depuis quelques jours.

— Je le crois aussi.

— Vous consentez à m'accompagner à Ville-d'Avray ?

— A vos ordres. Mais songez, monsieur, qu'ils sont quatre, armés sans aucun doute et tous plus ou moins déterminés.

— Nous serons en nombre aussi. Sans parler de Toni, nous emmènerons Edouard Lemonnier, le capitaine Crenancier et son nègre. Je crois qu'à nous six, nous viendrions bien à bout de pareils drôles, s'ils faisaient les méchants, et fussent-ils huit au lieu de quatre.

M. Gorsin s'inclina.

Le dîner de Robert étant prêt, il invita M. Gorsin à le partager en toute hâte ; celui-ci accepta, et vingt-cinq minutes après, les trois hommes se rendaient au domicile de Crenancier.

Ils ne trouvèrent que le nègre. Edouard et le capitaine dinaient rue des Dames. Robert ordonna à l'Oncle-Tom de les suivre, et, sautant avec lui dans le

premier fiacre qu'il rencontra, il donna rendez-vous à M. Gorsin et à Toni à la gare Saint-Lazare.

Moins d'un quart d'heure après, il entra dans la pièce où Crenancier, Edouard, le père Damel, Marcel et la folle dînaient.

Edouard ne quittait pas sa mère depuis vingt-quatre heures.

Sa présence seule parvenait à l'apaiser. Elle était, depuis la scène avec M^{me} Morin, dans un état de surexcitation inaccoutumée. Chose bizarre, pourtant, cette surexcitation ne correspondait pas à un redoublement de démence. Ainsi, au grand étonnement de tout son monde, elle ne s'obstinait plus à refuser à Edouard le nom de fils. Au contraire, elle le reconnaissait pour son enfant, lui parlait et le caressait en conséquence. Elle semblait enfin avoir admis que le petit enfant à la mamelle était devenu ce beau et vigoureux jeune homme.

Mais elle ne démordait pas d'un point. Son Charles, le père de son fils, avait été assassiné dans la maison de Ville-d'Avray. Elle voulait pleurer sur sa tombe et punir ses assassins. Cette pensée l'obsédait, ne la quittait pas, et il était clair que, si la réalisation en était possible, à défaut de l'équilibre, l'apaisement du moins se ferait dans cet esprit en proie à tant d'angoisses.

Sans partager le parti pris de la pauvre insensée, Edouard était convaincu d'une chose. Si le mystère de la disparition de son père n'était pas dans la maison de Ville-d'Avray, il était du moins connu de la femme qui l'habitait, de sa fille et de son gendre. Sa conviction à cet égard était devenue inébranlable et Marcel n'était pas éloigné de la partager.

Edouard se promettait de déchiffrer l'énigme dès que l'état de sa mère lui rendrait la liberté de ses mouvements. Il se sentait vigoureux à présent, comme avant la dramatique aventure dans laquelle il avait failli périr. Sa blessure était cicatrisée. Avec le retour de sa force, un besoin de justice implacable s'imposait à son être tout entier.

Assurément la pensée de Lucie ne l'abandonnait pas. Elle passait comme une brise rafraîchissante au milieu de sensations âpres et douloureuses, comme un rayon dans les ténèbres agitées d'un orage ; mais, par un effort de volonté puissante, il la reléguait derrière des préoccupations d'une nature bien différente. C'était un bonheur qu'il se promettait de savourer plus tard, quand son devoir, un redoutable devoir envers la mémoire de son père, serait rempli.

Le père Damel était inquiet ; car, sans que son petit-fils lui eût fait de confidences, il devinait à peu près son état moral. Or, quelles seraient les suites de la nouvelle aventure dans laquelle l'intrépide jeune homme était sur le point de se jeter ? Que ne restait-il tranquille ! Que ne laissait-il à la destinée le soin de traiter chacun selon ses œuvres !

Crenancier, avec qui Edouard s'épanchait plus librement, n'était pas éloigné de penser comme le vieux Damel. Il voulait voir « son neveu » heureux et il n'était pas trop partisan de remuer de vieilles histoires de vingt-trois ans. Il débi-

tait à ce propos quelques-uns des apophtegmes dont il portait toujours une ample provision dans un coin de son cerveau, mais en vain les multipliait-il. en vain les assaisonnait-il de comparaisons navales et de locutions maritimes, il n'entamait pas la résolution du jeune homme.

— Il est entêté comme une carène qui fait eau, disait-il à ses amis. On a beau pomper, l'eau pénètre toujours et le bateau doit toucher le fond.

On connaît à présent les dispositions où se trouvaient nos personnages quand Robert entra dans la pièce où ils dînaient.

Celui-ci, préoccupé par le rapport de M. Gorsin et par le projet qu'il avait formé, songeant d'autre part qu'il n'avait pas de temps à perdre s'il voulait surprendre les Pénaire et Bernard, exposa immédiatement la situation, sans tenir compte de la présence de Lucienne :

— Je viens vous chercher pour surprendre les misérables qui, selon toutes les vraisemblances, sont les auteurs de la disparition de Charles Lemonnier, dit-il. Nous n'avons pas de temps à perdre. Quittez tout et venez.

Edouard se leva, tandis que les autres personnages fixaient sur Robert de Selmont des yeux étonnés.

— Expliquez-vous, fit Edouard.

— Je ne puis entrer dans des détails, répondit Robert. Contentez-vous d'apprendre qu'en faisant surveiller un drôle déjà mêlé aux affaires de Cauville, j'ai appris qu'il existait un secret entre lui et M. Pénaire, relativement à un inconnu répondant au nom de Lemonnier. Or, est-ce pour des faits qui se rattachent à ce secret ou pour d'autres ? ce soir même, le vil coquin que j'ai fait surveiller et Pénaire se rendent à la maison de Ville-d'Avray où se trouvent déjà M^{me} Pénaire et sa mère, M^{me} Morin.

— Tous ensemble ! murmura Edouard.

— Un vrai coup de nasse ! grommela Crenancier.

— Eh bien, c'est entendu, vous m'accompagnez ?

— Je pars immédiatement.

— Et moi aussi, fit Crenancier.

— Et moi de même, ajouta Marcel.

— Moi... commença le vieux Damel.

— Vous, père, se hâta de dire Edouard en l'interrompant, il faut que vous restiez...

Edouard fit un geste significatif en montrant sa mère.

La folle vit le geste et comprit très bien le sens des paroles de son fils. Depuis le premier mot prononcé par Robert, elle donnait les signes d'une grande agitation. M. de Selmont n'avait pas songé, dans sa précipitation, à l'effet que ne pouvait manquer de produire sur cet esprit malade, tendu tout entier sur une idée fixe, une pareille révélation. Quand on touche à l'une des cordes d'un violon, tout l'instrument vibre.

En entendant Edouard, Lucienne jeta des regards suppliants sur ceux qui l'entouraient.

— Ne me forcez pas à rester ici, dit-elle d'une voix sourde.

— Mais, ma chère maman...

— Non, non, je ne veux pas rester ici tandis que vous allez là-bas. Je vous dis que j'ai un devoir à remplir... Ne me retenez pas.

— Maman, votre place n'est pas auprès de ces misérables... Dès que nous aurons acquis les preuves de leur crime, nous reviendrons, nous vous emmènerons...

Des larmes jaillirent des yeux de la folle, et, avec ces larmes, de véritables éclairs. La colère commençait à la dominer.

— Vous êtes cruels... cria-t-elle.

Tout à coup, elle parut s'apaiser.

— Au moins, dit-elle, emmenez-moi à Ville-d'Avray avec vous. Je n'irai pas à la maison maudite. Vous me conduirez chez M^{me} Léonard. Je vous attendrai là. Ainsi, je ne serai pas loin de vous.

Les hommes se regardèrent, indécis. La folle les examinait avec une attention anxieuse. Le vieux Damel releva le premier cette proposition.

— Nous pouvons bien lui accorder cette satisfaction, déclara-t-il.

Et il ajouta à l'oreille d'Edouard :

— Regarde-la. Si on lui résiste, elle aura une crise terrible. Il est préférable de lui céder.

— Soit ! fit Edouard.

Cet arrangement convenait au père Damel. Lui aussi, il était curieux de se rendre à Ville-d'Avray, de voir les misérables qui lui avaient rendu la vieillesse si dure.

Ils partirent donc tous.

A la gare, ils retrouvèrent Toni et M. Gorsin.

Celui-ci s'écria en voyant arriver Robert accompagné d'Edouard, du vieux Damel, du graveur Marcel, du capitaine Crenancier, de l'Oncle-Tom et de Lucienne, c'est-à-dire de cinq hommes et d'une femme :

— Nous sommes une armée ; nous les tenons.

Trois quarts d'heure après, toute la troupe débarquait à Ville-d'Avray.

Robert éprouva d'abord un moment d'hésitation.

— Suivaient-ils ou précédaient-ils les gens qu'ils voulaient surprendre ?

M. Gorsin n'hésita pas à déclarer qu'ils les précédaient. Il était arrivé à la gare Saint-Lazare, en compagnie de Toni, très certainement avant M. Pénaire et ses compagnons et il ne les y avait pas vus. Les autres débarqueraient au plus tôt par le train suivant. Ils avaient dîné avant de se mettre en route, aux frais du banquier, selon toutes probabilités.

Or, M. Gorsin connaissait assez ces misérables pour affirmer qu'ils avaient profité de l'aubaine et qu'ils avaient mangé sans se hâter.

Les explications de M. Gorsin parurent vraisemblables. D'ailleurs il fallait que deux personnes au moins se détachassent du groupe pour conduire la folle chez M^{me} Léonard. Il fut décidé qu'Edouard et le vieux Damel se chargeraient de ce soin et que le reste de la troupe s'enfermerait dans un café, situé en face de la gare de Ville-d'Avray.

Seul M. Gorsin resta dehors pour surveiller la gare même et prévenir son monde, lors de l'arrivée de M. Pénaire.

La surprise de Catherine et des Gaillot fut grande lorsqu'ils virent entrer la folle avec son fils et son père.

Elle paraissait très calme et très douce. Toutefois, Gaillot qui avait peu à peu appris à bien la connaître, remarqua non sans inquiétude qu'après les premières paroles de bienvenue échangées, paroles très brèves de son côté, elle jetait des regards furtifs autour d'elle.

Puis, comme si elle revenait dans la maison après une absence de quelques minutes, Lucienne alla s'asseoir auprès du foyer, à une place qui lui était familière, et où elle disparaissait dans l'ombre.

— Elle est trop silencieuse, fit observer Gaillot à Edouard. Elle médite quelque chose, voyez-vous.

— Oh ! fit Catherine, nous la surveillerons bien. D'ailleurs il ne viendra plus personne ici et nous fermerons les portes à double tour, derrière vous.

— Merci mille fois, répondit Edouard. Je compte sur vous. Il ne faut pas que ma mère sorte, surtout ce soir.

— Que va-t-il donc se passer ? demanda Gaillot au vieux Damel.

— Nous ne savons pas encore, répondit celui-ci.

— Enfin, qu'est-ce que vous avez découvert ? reprit M^{me} Léonard dont la curiosité, on n'aura pas de peine à le croire, était vivement excitée.

Edouard baissa la voix pour n'être pas entendu de la folle.

— Je crois, dit-il, que nous allons mettre la main sur les assassins de mon père. Maintenant, il faut que nous partions. Au revoir, et encore une fois, merci.

Edouard et Damel se retirèrent sans que Lucienne montrât, par le plus léger signe, qu'elle se préoccupait de leur départ.

— Nous avons eu moins de peine que je ne le craignais, remarqua le jeune homme.

— Pourvu qu'elle ne trouve pas moyen de s'échapper.

— Ce n'est pas probable. On a tout fermé soigneusement derrière nous.

Le vieux Damel n'insista pas.

Ils retrouvèrent leurs amis dans le café. Une heure en effet ne s'était pas écoulée depuis leur départ et les trains sur Versailles ne passent que toutes les heures.

Toni et le nègre jouaient une partie de cartes à une table, tandis que nos autres personnages, sauf le capitaine Crenancier qui suivait le jeu de l'Oncle-Tom et lui donnait des conseils, étaient groupés autour d'un deuxième guéridon.

De cette façon leur société attirait moins l'attention.

En somme, ils causaient peu; tous, à part les deux joueurs, étaient absorbés dans l'impatience de l'attente.

Le silence n'était troublé que par des bouts de dialogue dans ce genre :

— Quatorze d'as!

— Bon, ça. Moi, quatorze rois.

— Il ne fallait pas le dire, bûche de charbon.

— Lui aurait bien vu, capitaine.

— Et ton écart, homme des bois. Ne pouvais-tu pas écarter un roi?

— Jamais, moi, écarter roi.

— Tu joues comme un cachalot.

Puis le silence se refaisait.

Au moment où Toni offrait à l'Oncle-Tom de lui donner une revanche, la porte s'ouvrit. M. Gorsin parut, fit un signe et s'éloigna.

Robert lui avait répondu par un autre signe.

— Ils sont arrivés, dit-il tout bas à Édouard.

— Allons! fit celui-ci qui se levait déjà.

— Un peu de patience, M. Gorsin les suit. Nous devons les laisser entrer et ne pénétrer dans la maison qu'après eux.

Quelques minutes s'écoulèrent, au bout desquelles Robert en se levant donna le signal du départ.

La petite troupe gagna sans bruit le chemin bien connu d'elle qui conduisait à la maison de M^{me} Morin.

Un peu avant d'y arriver, elle rencontra un homme et une femme.

Il faisait très sombre; aussi nos personnages ne reconnurent-ils pas ce couple.

Mais l'homme, lui, n'avait pas éprouvé d'hésitation.

— Ils sont entrés, dit-il en les accostant.

Alors ils reconnurent la voix de M. Gorsin.

— Quelle est cette personne? demanda Robert.

— La servante de la maison que M. Pénaire a mise à la porte.

— Marguerite!

— Moi-même, monsieur Édouard!

Édouard ne songea pas à lui reprocher sa trahison. Il avait autre chose en tête pour le moment. Il se fit expliquer seulement de quelle manière le bourgeois avait procédé pour mettre la bonne de M^{me} Morin dehors.

— Ainsi, dit-il quand Marguerite eut achevé de lui dire ce qui s'était passé, ainsi la porte n'est pas fermée à clef?

— Non, monsieur Édouard.

— Et où allez-vous maintenant, ma fille? demanda Robert.

— Je ne sais pas trop.

— Rendez-vous chez M^{me} Léonard. Qui sait? Nous aurons peut-être besoin de votre témoignage.

Marguerite consentit et prit la direction du village.

Quand la petite troupe se trouva réunie devant le mur du jardin, la question d'y pénétrer se posa dans tous les esprits.

Sonner, ce serait donner l'alarme à ceux même qu'on voulait surprendre.

— Il n'y a qu'un moyen. c'est d'escalader le mur, dit M. Gorsin.

— Je connais le chemin, fit Edouard.

— Non, pas toi, murmura le vieux Damel. Après ta dernière aventure...

— Laissez donc, père. L'Oncle-Tom...

L'Oncle-Tom avait compris. Il s'arc-bouta, les mains appuyées au mur, et le jeune homme, souple comme un chat sauvage, bondit sur les épaules du nègre et de là sur le faite du mur.

Aucun des autres hommes, quelque angoisse qu'ils éprouvassent, ne fit un mouvement pour s'opposer à cette action. Elle était évidemment indispensable et, seul, Edouard avait l'agilité nécessaire pour tenter cette escalade avec la promptitude voulue...

On vit sa silhouette passer sur le mur dans le sombre crépuscule nocturne; puis le bruit léger de sa chute sur le sol du jardin.

Il y eut alors un court instant d'anxiété; mais, presque immédiatement, la porte du jardin s'ouvrit.

L'opération avait réussi.

Toute la bande entra.

Après un court colloque avec Robert et Edouard, M. Gorsin gagna la maison, où l'on n'apercevait de lumière qu'à une fenêtre du premier, fenêtre qui, d'après Edouard, devait donner sur la chambre de M^{me} Morin.

M. Gorsin tourna l'angle de la maison et disparut à tous les yeux.

Son absence fut courte.

Il revint promptement et sans prendre de précautions.

— Vite! dit-il à ceux qui l'attendaient. Ils sont dans la salle à manger dont une porte est ouverte. Une scène terrible va avoir lieu, M. Pénaire a l'air furieux et parle d'un ton menaçant à sa femme. Vous pourrez entendre derrière moi sans être vus. Vous interviendrez quand vous voudrez.

La troupe suivit M. Gorsin en faisant aussi peu de bruit que possible. Sur des ordres donnés en route, l'Oncle-Tom et Toni, rompus à cette manœuvre, rampèrent jusque sous les fenêtres, prêts à bondir au premier appel. Edouard se glissa dans l'intervalle entre les deux croisées, Robert et les autres restèrent groupés auprès de la fenêtre ouverte.



Mais Pénaire, non moins prompt qu'elle, la reprit par le bras. (Page 843.)

Edouard ne fit qu'apercevoir pendant une seconde, les acteurs de la scène qui se jouait dans la salle à manger de M^{me} Morin.

Un individu qu'il reconnut pour être le négrier Bernard s'appuyait au mur, les bras croisés, en face de la porte vitrée du cabinet. Il était très pâle et son sourire paraissait singulièrement forcé.

Pénaire tenait sa femme par le poignet; son geste indiquait qu'il venait de la retenir au moment où elle avait dû essayer de s'enfuir.

Enfin, le long du mur, en face du jardin, l'un auprès de l'autre, se tenaient assis les témoins de cette scène, les complices de Bernard, les deux rôdeurs de barrière, Souchard et la Viscope.

Ils restaient immobiles, souriant, en spectateurs qui se promettent de beaucoup s'amuser.

CHAPITRE X

Des auditeurs qu'on n'attendait pas.



'est là que la chose a eu lieu? avait demandé Pénaire.

— C'est là! lui avait répondu Bernard.

La servante avait dû passer par la salle à manger pour aller ouvrir. La porte était restée entre-bâillée. Sans lâcher sa femme qu'il tenait par la main et sans lâcher le candélabre, Pénaire n'eut qu'à pousser la porte du pied pour entrer.

Il posa le candélabre sur la table.

Derrière le mari et la femme, les autres acteurs de cette scène pénétrèrent dans la pièce.

Les rôdeurs de barrière ne songeaient pas encore à voler. La rencontre des deux époux avait piqué leur curiosité.

— Qu'est-ce qui va se passer? avait demandé Souchard à leur complice, le chanteur des rues.

— Chut! tu vas voir.

En conséquence, paisiblement, les deux rôdeurs s'assirent pour voir; et la placidité gouailleuse de leurs visages, à la fois cyniques et sinistres, achevait de donner un caractère effrayant à cette scène qui s'engageait d'une manière violente.

Bernard affectait de sourire; mais son sourire lui-même était pâle, et ses yeux, à l'aspect de cette pièce qu'il n'avait pas revue depuis la terrible nuit qu'il y avait passé entre Rosalie et le cadavre de Charles Lemonnier, trahissaient sa secrète inquiétude. Toutefois il se raidit moralement et physiquement contre cette impression; il s'appuya au mur, en face du cabinet vitré, s'efforçant de prendre un air dégagé.

Dans les angoisses de la vie, les souvenirs arrivent en foule, les impressions

se multiplient, et mille événements, ou un seul événement avec tous ses détails, même les plus infimes, remplissent un espace de temps presque insignifiant.

Entre le moment où Pénaire la prit par le poignet et celui où il posa le candélabre sur la table, Rosalie vécut instantanément tout son passé. Elle vit défiler dans son esprit, comme dans une revue, son crime, les surprises dont il avait été suivi, la ruse dont elle avait usé avec son mari, et elle eut le pressentiment du châtement. Ce n'était pas la vengeance de Pénaire, éclairé enfin sur le véritable caractère de sa femme et sur le rôle odieux qu'elle avait joué, qu'elle redoutait. C'était tout. Cette maison même prenait un aspect de vie vengeresse; ses murs sombres la menaçaient; le plafond pesait sur elle; sur le plancher impitoyable, la petite tache de sang qu'elle avait essuyée jadis avec son mouchoir reparaissait, s'agrandissant, et d'un rouge sombre passait à un rouge éclatant; les déplacements de la lumière faisaient courir des fantômes autour d'elle; elle respirait un air lourd, fétide, et, machinalement, ses yeux, fixés sur la porte du cabinet vitré et sur la porte du corridor où se trouvait l'entrée de la cave, exprimaient une terreur profonde. S'attendait-elle donc à ce qu'une de ces deux portes s'ouvrit et à ce qu'un spectre apparût? Ses oreilles bourdonnaient. Elle entendait des clameurs lointaines, qui sortaient de terre et roulaient dans tous les corridors de la maison.

C'était trop. Elle fit un effort pour échapper à cette obsession.

Au moment où Pénaire posait le candélabre sur la table, elle se dégagea, courut à une fenêtre, l'ouvrit précipitamment et s'apprêta à en enjamber l'appui.

Mais Pénaire, non moins prompt qu'elle, la reprit par le bras et la ramena dans l'intérieur de la salle à manger.

— Vous aviez besoin d'air? dit-il en essayant de railler.

Elle ne répondit pas.

— On peut en donner à madame, fit Bernard. Les maisons voisines sont inhabitées, et le mur au fond du jardin le sépare du parc de Saint-Cloud, où les promeneurs, à cette heure, doivent être rares.

Bernard disait cela pour ne pas refermer la fenêtre. Il n'était guère moins mal à l'aise que Rosalie. La sensation de l'air extérieur lui procurait un certain soulagement.

Il reprit :

— On pourrait donc se tenir ici, les fenêtres ouvertes, sans éveiller l'attention de personne.

— L'endroit était bien choisi, je le vois, pour se débarrasser de Charles Lemonnier, remarqua Pénaire avec ironie en regardant Rosalie.

Elle ne répondit pas.

Pénaire poursuivit :

— Je sais tout à présent, vous le comprenez. Votre cri en apercevant cet homme vous a trahie. Cet homme, votre complice autrefois et votre amant !

— Ce n'est pas vrai, balbutia-t-elle.

Pénaire lui secoua le bras avec fureur.

— Taisez-vous donc, puisque je vous dis que je sais tout. Cet homme a été votre amant, je vous le répète, comme Cauville d'ailleurs, comme d'autres...

Souchard, en ce moment, fit entendre un léger ricanement et poussa son camarade du coude. Bernard, à qui ce mouvement n'échappa point, crut devoir rire aussi.

— Allons, Rosalie, ce n'est pas bien de me renier, fit-il.

— Vous êtes-vous assez jouée de moi, s'écria le banquier en grinçant des dents. C'est à mon tour aujourd'hui. Quand je pense que le secret de votre influence était tout entier dans celui de la mort de Lemonnier ! Auprès de vous, je me considérais comme un criminel. Je me disais : elle, si belle, si fière, elle sait qu'à un certain jour je suis descendu jusqu'au crime, et, cependant, elle ne m'a pas pris en horreur, elle a consenti à joindre sa vie à la mienne... Quand je pense que je vous étais reconnaissant d'une pareille clémence... et que plus tard cette idée suffit pour m'arrêter lorsque j'eus acquis la preuve de votre inconduite... Lorsque je me rappelle toutes ces choses... et que je me dis que l'assassin, le véritable assassin de Charles Lemonnier, c'est vous... je ne sais pas ce qui l'emporte en moi, du mépris que m'inspire ma propre sottise ou de la haine que m'inspire votre personne...

— L'assassin de Charles Lemonnier !... répéta Rosalie très pâle. Ce n'est pas vrai ! ce n'est pas vrai !

Elle tomba sur une chaise.

— Ce souvenir vous est cruel... Il m'a fait assez souffrir. A votre tour.

Et, se tournant vers le chanteur des rues, le banquier dit :

— C'est ici que le crime a été commis ?

— C'est ici.

— Vous aviez combiné la chose avec elle ?

— Je vous l'ai dit : elle n'avait plus le sou ; j'étais son amant. Quand vous me proposâtes de vous débarrasser de votre commis, j'allai la trouver et je lui offris de partager le gain, si elle voulait m'aider.

— Et elle accepta ?

— Tout de suite.

— Tout de suite. Vous entendez, madame. Imaginez-vous que, plus tard, cette créature, pour me faire expier, à moi, à moi seul, la mort de Charles Lemonnier, recueillit le fils de cet homme chez sa mère...

Bernard l'interrompit.

— Je sais tout cela, puisque c'est moi et M^{me} Morin qui fûmes chargés d'enlever l'enfant... J'ai encore — et il tira un vieux portefeuille de sa poche, — j'ai encore

là le brouillon de la lettre qu'elle me dicta pour attirer la femme de Lemonnier dans un piège... Une des plus belles imitations que j'aie réussies... C'était censé le mort qui écrivait...

Dehors, des passages de brises pouvaient emporter les exclamations étouffées, les soupirs de douleur et d'indignation.

— Ah ! les scélérats, murmura Pénaire. Ah ! l'hypocrite ! comme elle m'a joué ! Mais je la tiens maintenant, sous mes pieds... Tu croyais, n'est-ce pas, pouvoir fuir impunément avec une fortune et m'abandonner à mon sort... Nous ne nous séparerons que lorsque je serai vengé... Mais revenons au crime, Bernard... N'est-ce pas elle qui inventa la combinaison qui fit tomber Charles Lemonnier dans le piège ?

— C'est elle... Une combinaison savante... Comme elle était, dans ce temps-là, d'une beauté extraordinaire...

Le banquier poussa un rugissement.

— Elle résolut d'en tenter l'effet sur Charles Lemonnier... Au bout de deux rencontres, elle réussit à l'attirer ici.

— Un rendez-vous d'amour ?

— Juste ! Un rendez-vous d'amour.

— Le moyen était digne d'elle, de son infernale ruse, de son audace abominable.

— Je devais arriver à une heure convenue, comme un mari jaloux, qui surprend sa femme en flagrant délit d'infidélité et abattre le jeune homme d'un coup de pistolet.

— Mais pourquoi choisit-elle ce moyen ?

— Parce que, dit-elle, dans la surprise du premier moment, Charles Lemonnier ne devait pas être en état de se défendre.

Les rôdeurs, qui se divertissaient extrêmement, échangèrent un regard d'admiration.

Pénaire ricana. Il paraissait en état d'ivresse. Il faisait des mouvements de fou, croisant et décroisant ses bras, frappant du pied, allant et venant. Il goûtait une âcre jouissance à humilier, à écraser cette femme qui l'avait lui-même tant humilié et tant écrasé. Mais, en même temps, il était en proie à une terreur mystérieuse, car le crime, dans la résurrection duquel il se complaisait, c'était son crime, à lui aussi ; ce Bernard et cette femme avaient été ses complices, les bras dont il s'était servi pour accomplir son dessein.

Cependant il avait résolu d'aller jusqu'au bout, de n'épargner aucun détail à Rosalie, de lui rendre en une seule fois toutes les tortures qu'elle lui avait fait subir en vingt ans.

— Vous avez vu entrer Charles Lemonnier dans cette maison ?

— Oui, par une fenêtre du premier. J'étais caché dans une pièce d'en haut ; je ne devais paraître qu'à la nuit.

— Que se passa-t-il entre eux?

— Je n'en sais rien. Ils dînèrent. Quand je descendis, un pistolet dans chaque main, Charles Lemonnier la tenait par le cou et lui parlait à l'oreille. Il était assis à la place où madame est assise en ce moment même.

Rosalie se leva précipitamment et recula jusqu'au mur auprès des rôdeurs, témoins de cette scène.

— Assez, Bernard, dit-elle d'une voix suppliante.

Bernard hésita.

— Parlez, parlez! lui cria Pénaire tout à coup furieux.

Bernard s'étourdissait au bruit de sa propre parole: pendant le court silence qui suivit, il comprit qu'il n'y avait pas d'autre moyen de combattre l'épouvante qui le gagnait à son tour.

Il continua :

— En me voyant, Rosalie se débarrassa de l'étreinte de Charles Lemonnier et se réfugia de mon côté, pour me donner toute liberté de tirer.

Rosalie, les yeux agrandis par l'horreur, poussa un gémissement.

— Charles Lemonnier, stupéfait, ne bougea pas. J'aurais pu le tuer aisément alors. Je n'en eus pas la force.

Cet aveu arracha une grimace de mépris à Souchard. Pénaire restait immobile. Un silence absolu, dans lequel on aurait pu surprendre le bruit des respirations haletantes, régna pendant un instant dans la salle à manger et dehors.

— Alors le jeune homme essaya de me toucher, reprit Bernard. J'étais trop ému pour entendre clairement ce qu'il me disait. Je me rappelle seulement que Rosalie me poussait le bras en murmurant : Il faut en finir.

— Ce n'est pas vrai, cria la misérable femme.

— Ne protestez donc pas, c'est inutile avec nous, dit Bernard très doucement. Ma foi, j'allais éviter l'affaire, le laisser partir; je ne me sentais décidément pas le courage d'assassiner, quand elle... m'arracha un des pistolets que je tenais, et, sans hésiter, fit feu...

Rosalie poussa une espèce de hurlement auquel un cri répondit. Mais l'angoisse des auditeurs de Bernard était telle, qu'ils n'y prirent pas garde.

— Je vois encore, fit Bernard en frissonnant, le visage pâle et décomposé par l'épouvante du malheureux Charles Lemonnier au moment où Rosalie leva le bras.

Il le voyait en effet et frémissait.

— L'homme, continua-t-il, atteint à la tête, ne prononça pas une parole; il tomba comme une masse et renversa une chaise dans sa chute. Qu'on blague si l'on veut, ça m'a fait quelque chose. Un garçon de vingt-cinq ans, si beau, si bon enfant, si vivant... Elle le regarda tomber sans un mot, sans un tressaillement.

— Oh! comme c'est bien elle!... murmura Pénaire.

Bernard se tut. Il ne souriait plus. Le passé, à mesure qu'il le racontait, se dressait autour de lui avec une sorte de réalité fantastique. La sueur perlait sur son front malgré la fenêtre ouverte. Il prit son monchoir et s'essuya.

— Et après ? demanda le banquier.

— Oh ! après ! soupira Bernard. Quelle nuit !

Et comme si les situations n'avaient pas changé, comme si sa complice n'était pas devenue la femme de Pénaire, sous l'empire d'une illusion bizarre, cet homme se mit à parler à cette femme comme il lui parlait autrefois, quand elle était sa maîtresse.

— Te la rappelles-tu, Rosalie, cette nuit atroce ? dit-il. Le cadavre était là, devant les fenêtres. Je le vois encore, éclairé d'un dernier reflet du jour. Le visage faisait une tache blanche, et, dans l'ombre, obscurcie par la redingote noire, un bouton de rose entr'ouvert à sa boutonnière apparaissait comme un point... La balle avait percé la tempe. Un mince filet rouge se perdait dans les cheveux... Nous devions le porter dans le parc. Le lendemain, les gens qui auraient découvert le corps auraient bâti les histoires qu'ils auraient voulu, n'est-ce pas ? Nous attendions l'heure où tout danger d'une rencontre importune devait disparaître... C'est alors que les angoisses commencèrent.

— Quelles angoisses ? demanda Pénaire.

— D'abord M^{me} Morin rentra... Vit-elle ou ne vit-elle pas le cadavre ? Je n'en sais rien... Dans la crainte d'un nouveau contretemps, nous le cachâmes dans ce cabinet, en face de moi... Il fallut le traîner... Heureusement pour nous, la chose fut bientôt faite... Quelques instants après, la bonne, qu'on avait expédiée à Paris jusqu'au lendemain, revint accompagnée d'un jardinier qui s'installa dans la maison pour pouvoir commencer des travaux au petit jour.

Pénaire écoutait avec une sorte de passion... Il éprouvait, une à une, les angoisses par lesquelles les assassins avaient passé.

— Alors, vous n'avez pas pu vous débarrasser du corps cette nuit-là ?

Bernard fit un signe négatif.

— Oh ! cette nuit ! cette nuit ! Hein ! Rosalie ?

Mais Rosalie ne répondit pas. Elle restait impassible, livide, farouche. Pourtant un léger froncement de sourcils trahissait un effort de son esprit pour dominer le trouble auquel elle était en proie.

Bernard laissa échapper un profond soupir.

— Le lendemain arriva... car tout passe... J'étais resté la matinée dehors avec le jardinier qui travaillait... Je me rappelle vaguement une série de nouveaux incidents... Un monsieur solennel, avec un portefeuille sous le bras... M^{me} Morin s'empresait...

Pénaire se frappa le front.

— Je devine, s'écria-t-il. Cet individu devait être le notaire... ou son clerc... qui venait annoncer à Rosalie Morin qu'elle héritait de M. Davilard.

— Probablement, reprit Bernard. C'est ce que je me suis dit plus tard. A partir de cette visite, il s'opéra en effet un changement sensible dans les manières de Rosalie. Elle me parut plus nerveuse...

— Elle venait d'apprendre que le mort était son...

— Taisez-vous ! cria Rosalie.

— Son frère, acheva Pénaire avec cruauté.

Et, se tournant vers Bernard, il ajouta :

— Enfin, comment vous êtes-vous débarrassés du cadavre ?

— Dans l'après-midi, fit Bernard, ici...

— Comment ici ?

Pénaire indiquait le plancher.

Bernard reprit :

— Dessous.

— Dans la cave alors ?

— Dans la cave.

Le banquier se tut. Les deux gredins ne bronchaient pas. Toute cette histoire les intéressait vivement. Ils éprouvaient une sorte d'admiration comme des ouvriers en face d'un chef-d'œuvre de leur métier.

Pour la première fois, l'un d'eux se mêla à la conversation.

L'être répugnant qui répondait au grotesque sobriquet de la Viscope, de sa voix rauque, qu'il baissait instinctivement, dit en s'adressant à Bernard :

— Alors, en plein jour, vous avez descendu le macchabée...

L'effet de cette intervention fut étrange. Rosalie tressaillit ; elle regarda d'un air égaré ces êtres fangeux qu'on initiait ainsi aux mystères de sa vie. Pénaire, de son côté, pour la première fois, souffrit de leur contact. Pour la première fois, il s'aperçut qu'il avait livré son âme, sa conscience, à ces bandits vulgaires, et un dégoût profond le saisit. Il avait agi sous l'impulsion d'une pensée de vengeance, mais il commençait à le comprendre, les coups qu'il avait portés à Rosalie retombaient en partie sur lui.

Bernard, pendant ce temps, répondait à son compagnon :

Elle avait éloigné la bonne, ainsi que sa mère ; puis elle fit enlever des tonneaux vides par le jardinier. Pendant qu'il les emportait chez lui, elle et moi, nous creusâmes le trou... Le plus dur ce fut de porter le corps jusqu'en bas... Enfin, il fallut bien... Quand le jardinier revint, tout était en place dans la cave... Je l'aidai à replacer des tonneaux pleins à la place des vides... Et ni vu, ni connu...

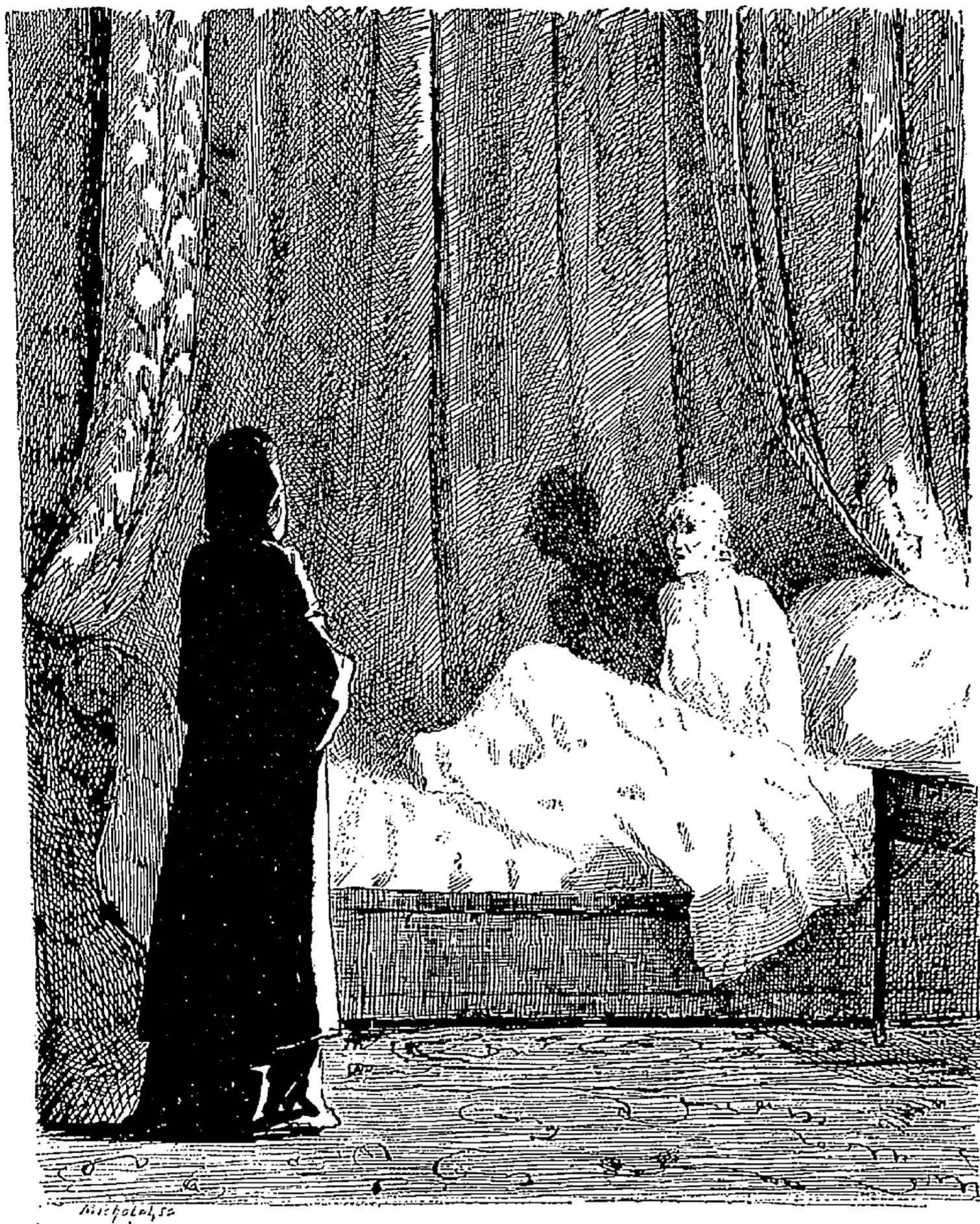
— C'est un beau coup, déclara Souchard.

— Et ça s'est passé?... reprit l'autre rôdeur.

— Ça s'est passé, il y a vingt-trois ans.

— Alors, il y a prescription... Tu peux faire la nique à la justice.

Peu à peu les trois coquins se laissaient aller à causer entre eux. Bernard s'abandonnait. Alors il sortait des impressions tragiques que la pâleur de Rosalie et



Mais ces mots se figèrent sur ses lèvres, et elle se dressa, épouvantée, les yeux écarquillés... (Page 855.)

l'accent de Pénaire renouvelaient avec tant de vivacité. Dans un instant, si on ne les dérangeait pas, Bernard et ses amis allaient discuter un nouveau coup à faire.

Rosalie eut le sentiment de cette situation.

— Êtes-vous content, monsieur ? dit-elle à son mari en lui montrant les trois hommes.

Pénaire comprit le sens de cette question.

— Ce sont vos amis, dit-il embarrassé, évidemment pour dire quelque chose.

Rosalie haussa les épaules.

— Vous savez ce que vous vouliez savoir, vous m'avez dit ce que vous vouliez me dire. A quoi tout cela vous conduit-il ?

Ces mots rallumèrent la fureur de Pénaire.

— Cela me conduit à me venger ! s'écria-t-il. Vous vous êtes fait passer auprès de moi pendant de longues années pour une créature honnête, et moi, je jouais le rôle du coupable, dont on sait le secret. Maintenant je puis vous dire que vous êtes une créature perverse, criminelle, abominable ; je puis vous dire que vous avez le sang de Charles Lemonnier aux mains...

— Taisez-vous, hurla Rosalie, taisez-vous... Ce crime pèse sur vous plus que sur moi... C'est vous qui en avez eu la première pensée... C'est vous qui avez soudoyé les assassins... C'est vous qui en portez la responsabilité... Vous n'avez rien à me reprocher... Si les morts sortaient du tombeau, son spectre ne vous causerait pas moins d'effroi qu'à moi...

Elle s'interrompit pour pousser un cri épouvantable.

— Ah ! fit-elle en étendant la main, le voilà !

A ce cri, un double cri répondit.

Le banquier poussa un gémissement et Bernard dit :

— Charles Lemonnier !

Et il regardait la fenêtre, en claquant des dents, les cheveux hérissés d'horreur.

Oui, pour les assassins, c'était bien Charles Lemonnier qui se dressait devant eux ; c'était son visage qui n'avait pas vieilli ; il avait la redingote noire qu'il portait le soir du crime ; il était pâle et ses yeux lançaient des éclairs.

Le prétendu fantôme enjamba l'appui de la fenêtre, et, les bras croisés, regardant tour à tour Bernard, Pénaire et Rosalie, il ne lança que ce mot :

— Assassins !

Les misérables, anéantis, étaient incapables de proférer une parole. Rosalie se tordait les mains en roulant des yeux effarés ; ses complices tremblaient.

— Assassins ! répéta le fils de la victime. Voilà donc ce que vous avez fait de mon père. Misérables ! Et non contents d'avoir assassiné mon père, vous avez rendu ma mère folle. Vous espérez échapper à la justice. Mais enfin le jour de vous confondre et de vous châtier est venu. Vous vous êtes pris au piège de vos propres passions. Vous avez voulu, vous autres, les hommes, accabler cette femme en lui rappelant les circonstances de son crime qui est également le vôtre, et vous avez fait surtout des aveux complets devant le témoin le plus intéressé à les recueillir.

Pendant qu'Edouard parlait, les deux rôdeurs, après avoir échangé un regard, se glissèrent autour de la pièce pour surprendre le jeune homme, car, ils ne s'y étaient pas trompés un instant, c'était l'honnête homme, c'est-à-dire l'ennemi. Ils songeaient peut-être à joindre le fils au père, car ils avaient doucement tiré leurs couteaux de leurs poches.

Edouard les avait bien vus ; mais il n'avait pas daigné faire attention à eux. Seul,

Pénaire suivit leurs mouvement avec un intérêt instinctif, s'associant par l'intention au nouveau crime qu'il prévoyait.

Au moment où les rôdeurs allaient se jeter sur le jeune homme, trois ou quatre hommes à la fois bondirent dans la salle à manger.

Souchard eut une inspiration de génie.

Avec la rapidité de la foudre, il ouvrit la fenêtre qui était restée fermée et sauta dans le jardin. Son compagnon l'imita.

Toni allait se précipiter à leur poursuite.

— Laissez-les aller, ordonna Robert de Selmont. Nous n'avons rien à démêler avec ces drôles.

Nous n'essaierons pas de dépeindre la stupéfaction de Pénaire, de Bernard et de Rosalie à la vue de tous ces gens.

Le banquier n'en reconnut qu'un seul.

— Le capitaine Crenancier ! murmura-t-il.

— Pas flatteur d'être connu d'une canaille pareille, grommela le brave homme. Quand je pense que cet olibrius a voulu faire de moi un de ses complices ! Ne m'avait-il pas demandé, en me confiant le fils de l'homme qu'il avait fait assassiner, de le jeter à la mer ? Envoyez-le dans les cordages par le mauvais temps, me disait-il. Scélérat !

— Maintenant, fit Edouard, nous allons descendre dans cette cave dont vous avez fait un caveau funéraire. Toni, l'Oncle-Tom, allez chercher des bûches, des pelles... Ces misérables creuseront l'endroit où ils ont déposé le corps de mon père...

Pénaire et Bernard ne prononcèrent pas un mot.

Rosalie, étouffant, tour à tour rouge et livide, étendit la main.

— Grâce ! murmura-t-elle.

— Avez-vous fait grâce à votre frère ? lui dit Edouard. Car mon père était votre frère.

Puis, il se tourna vers Bernard.

— Vous n'êtes pas seulement assassin de profession ; vous êtes également faussaire, paraît-il. C'est vous qui avez écrit le billet dont M^{me} Morin s'est servie pour attirer ma pauvre mère dans un piège. Je vous ai entendu dire que vous en aviez conservé un double...

Bernard, tremblant, prit dans son portefeuille un papier jauni par le temps et le tendit au jeune homme.

Celui-ci le déploya.

Marcel, qui s'était approché, poussa une exclamation.

— C'est absolument la lettre que j'ai conservée...

Edouard lut à haute voix :

« Ma chérie,

« Un grand événement vient de changer le cours de ma destinée.

« J'ai retrouvé mon père. Il est malade et je suis obligé de rester auprès de lui. Mais toi, tu peux venir me trouver. Mon père, à qui j'ai tout dit, veut te connaître et brûle du désir d'embrasser Bébé.

« Je t'envoie une personne de confiance. Suis-la sans hésiter. Elle t'emmènera en voiture. La course est longue. Mon père demeure à la campagne.

« Je te dirai tout. Une vie nouvelle va commencer pour nous.

« Surtout ne manque pas d'emmener Bébé.

« Je t'embrasse de tout mon cœur, ma chère Lucienne.

« CHARLES LEMONNIER. »

— Ah ! cria Rosalie avec un accent déchirant, tout le passé ! C'est tout le passé qui revit.

Edouard, horriblement pâle, la saisit par le bras et l'entraîna vers la porte du corridor, en disant :

— Venez le revoir, le passé ! venez le revoir !

Marcel et Cronancier avait pris des lumières ; Toni et l'Oncle-Tom parurent avec des outils de jardin ; Robert et M. Gorsin poussèrent devant eux Pénaire et Bernard, et toute cette troupe, suivie par le vieux Damel, s'engouffra dans l'étroit escalier qui conduisait à la cave de M^{me} Morin.

CHAPITRE XI

Dernière apparition du spectre.

SOUCHARD et la Viscope n'avaient rien eu de plus pressé que de gagner la rue. Décidément, ça tournait mal là-dedans. Le commencement les avait charmés, mais ça menaçait de finir d'une manière moins amusante. Les honnêtes gons se mêlaient de l'affaire ; donc, elle ne les regardait plus. Après un noble effort, demeuré stérile, pour fermer la bouche à l'importun qui avait causé une si belle peur à leurs amis, — car Pénaire et Bernard étaient de leurs amis et Rosalie était digne d'en être, — les deux compagnons n'avaient rien de mieux à faire qu'à filer.

— Avec tout ça, dit Souchard en ouvrant la porte, le coup de la vieille est manqué.

La Viscope passa devant, et, comme Souchard le suivait, il lui dit :

— Tiens, tu ne refermes pas la porte ?

— Pourquoi la refermerais-je ? répondit Souchard. Le diable peut bien entrer dans la boîte s'il veut, maintenant que je suis dehors.

La Viscope poussa son compagnon en se retournant.

— Le voilà qui entre, murmura-t-il, moitié ricanant, moitié impressionné.

Pendant qu'il parlait en effet, une ombre avait paru se détacher de la muraille ; cette ombre avait rapidement traversé le sentier et elle s'était glissée à l'intérieur du jardin.

Seulement, — et par là l'ombre manifesta qu'elle était une personne vivante, — elle ne suivit pas l'exemple de Souchard ; elle referma soigneusement la porte derrière elle.

Souchard haussa les épaules.

— Qu'ils s'asseyent, dit-il.

Les deux compagnons s'éloignèrent, sans but fixe, au hasard.

Le lecteur l'a deviné, c'était la folle qui venait d'attirer l'attention des deux rôdeurs.

Elle se tenait là cachée, depuis un moment déjà.

Après le départ d'Edouard et du vieux Damel, M^{me} Léonard engagea Lucienne à se coucher. Sa chambre ordinaire était prête. Pour y pénétrer, il fallait sortir dans la cour et gagner le premier par un escalier droit et raide comme une échelle.

Lucienne ne fit aucune objection, elle se leva et se dirigea vers la cour.

Alors M^{me} Léonard et sa sœur M^{me} Gaillot cherchèrent à la retenir en lui disant qu'après tout rien ne la pressait, qu'elle pouvait bien attendre encore si elle voulait.

La folle laissa les propos des commères sans réponse et gagna sa chambre, suivie par les deux bonnes femmes.

Elle en repoussa brusquement la porte et les commères l'entendirent qui tournait la clef dans la serrure.

— Elle est de mauvaise humeur, dit M^{me} Gaillot ; mais elle ne songera pas à s'enfuir.

— C'est le principal, répliqua la Catherine.

Et elles regagnaient la salle du rez-de-chaussée, où le père Gaillot fumait sa pipe.

Pendant ce temps, la folle, retirant ses chaussures et les tenant à la main, avait rouvert sa porte et, avec mille précautions, était redescendue jusqu'au bas de l'escalier, où elle demeura immobile, tapie dans l'ombre.

Elle aurait attendu là, pendant de longues heures, avec la patience instinctive de la bête. Quand son cerveau est détraqué, l'homme paraît recouvrer quelques-

unes des facultés des êtres placés à un degré inférieur de l'animalité. Lucienne attendait, avec une volonté paisible, mais immuable.

Sa patience ne fut pas mise à une trop longue épreuve.

Au bout d'une demi-heure à peine, on heurta à la porte, et elle entendit une voix de femme qui criait :

— Madame Levisard ! Madame Levisard !

Le père Gaillot sortit dans la cour ; puis il s'approcha de la salle et dit :

— On jurerait la voix de la Marguerite.

— Ouvre-lui vite, cria M^{me} Léonard.

Et, dans sa curiosité, la commère, suivie de sa sœur, M^{me} Guillot, se précipita dans la cour.

Gaillot ouvrit.

Sans laisser à la servante de M^{me} Morin le temps d'entrer, Catherine lui demanda :

— Mon Dieu ! qu'est-ce qui vous amène ?

— Ah ! mes bonnes dames, est-il possible ? fit Marguerite essoufflée.

— Il y a du nouveau ?

— Je crois bien.

— Contez-nous ça.

— Je ne viens pas pour autre chose.

— C'est bon, fit le père Gaillot. Entrez d'abord, la Marguerite. Laissez-moi refermer la porte. M'est avis que vous ne serez pas plus mal pour parler dedans que dehors.

Le bonhomme était embarrassé au milieu de toutes ces femmes qui poussaient des exclamations et faisaient les grands bras. L'obscurité, d'ailleurs, était profonde. Il les sentait grouiller autour de lui, sans pouvoir les reconnaître.

Enfin, elles pénétrèrent dans la pièce du bas, et le père Guillot put repousser la porte. Ce qu'il fit avec le plus grand soin, tirant les barres et emportant la clé.

Cette précaution, qui concernait spécialement la folle, était devenue inutile.

Dans le tumulte causé par l'arrivée de Marguerite, Lucienne avait gagné l'entrée et, se glissant le long du mur, était sortie dans la ruelle.

Elle ne bougea pas jusqu'à ce qu'elle eût entendu Gaillot rentrer.

Alors seulement elle remit ses chaussures et partit.

Elle se rendit tout droit à la maison de M^{me} Morin. Mais là encore elle se heurta à un obstacle.

L'entrée du jardin était fermée en dedans.

Alors elle se cacha, en face, dans un recoin formé par la rencontre d'un mur et d'une haie, et elle fit ce qu'elle avait déjà fait dans la maison de M^{me} Léonard.

Elle attendit.

Nous savons comment la fuite de Souchard et de la Viscope et comment l'insouciance du premier lui fournirent l'occasion qu'elle épiait.

La folle entra et poussa la porte derrière elle.

Alors elle regarda la maison.

Une des fenêtres du premier était vivement éclairée.

Cette vue fixa les irrésolutions de la folle.

Elle pénétra dans le vestibule.

Là, elle fut arrêtée par un bruit de pas nombreux et par un murmure de voix qui s'éteignit subitement et qui venait de la salle à manger.

En même temps, elle entendit un cri lamentable au-dessus de sa tête.

Ce cri fut suivi de gémissements.

A tâtons, la folle trouva l'escalier et monta.

Quand elle fut dans le corridor du premier étage, les gémissements et les appels la guidèrent.

— Rosalie ! Rosalie ! criait une voix de femme avec un accent désespéré. Ah ! misérable... tu m'abandonnes. Rosalie ! A moi ! à moi ! J'ai peur... j'ai peur... Rosalie, viens me défendre... Je vois la folle.

Il y avait un certain temps déjà que M^{me} Morin se plaignait ainsi.

On était trop occupé en bas pour y prêter attention.

Pourtant, à deux ou trois reprises, les cris de l'agonisante étaient parvenus jusqu'à la salle à manger, et les acteurs des scènes que nous avons rapportées dans le précédent chapitre avaient vaguement levé la tête, sans se rendre compte de ce bruit, mais aussi sans se laisser détourner par cette diversion des préoccupations immédiates qui les absorbaient.

Au moment où M^{me} Morin s'écriait, dans son délire, qu'elle voyait la folle, Lucienne laissa échapper un éclat de rire égaré.

En même temps, elle ouvrit et entra dans la chambre à coucher.

Au bruit, M^{me} Morin, croyant à l'arrivée de sa fille, murmura, en se tournant légèrement :

— Enfin !...

Mais ces mots se figèrent sur ses lèvres, et elle se dressa, épouvantée, les yeux écarquillés, lorsqu'au lieu de Rosalie, elle aperçut le spectre abhorré qui s'avancait vers son lit.

— La voilà ! murmura-t-elle.

La folle la regarda avec une expression de haine et d'ironie qui bouleversait sa physionomie, à l'ordinaire douce et mélancolique.

Elle lui prit les poignets, et, approchant son visage très près du visage de la vieille dame, elle lui dit :

— Je veux Charles... je viens chercher Charles...

— Je ne sais pas... Laissez-moi...

— Si, si, tu sais... Tu as assassiné mon Charles... Où l'as-tu enterré ?

— Ce n'est pas moi... Mon Dieu ! mon Dieu ! Au secours ! grâce ! pitié !

— Tu n'as pas eu pitié de Charles ! Tu n'as pas eu pitié de moi !

— Je vous ai dit que votre enfant vivait...

— Je veux Charles...

— Ah ! je sens que je vais mourir.

La folle lâcha les bras de la moribonde qui suffoquait et qui retomba aussitôt sur l'oreiller.

Puis elle la regarda en silence un long moment.

— Tu vas mourir, répéta-t-elle.

Et, comme elle écoutait le râle qui s'échappait des lèvres de M^{me} Morin, elle murmura :

— C'est vrai qu'elle va mourir.

Alors, solennellement, étendant les mains au-dessus du lit, Lucienne cria d'une voix terrible :

— Assassin, voleuse d'enfants, monstre, puisque tu vas mourir, je prie Dieu qu'il te traite comme tu le mérites... Va-t'en avec les malédictions de l'être innocent que tu as condamné dans ce monde à des supplices pires que ceux de l'enfer. Sois maudite !...

— Grâce ! murmura l'agonisante.

Un rugissement de fureur de la folle répondit à cette supplication.

Elle se pencha sur le lit, étendant les bras comme pour envelopper sa proie, et, approchant son visage convulsé par la rage de celui de la mourante, elle lui dit d'une voix sifflante :

— Non, pas de grâce pour l'infâme ! Sois maudite ! et sois damnée !

Puis, elle recula en faisant entendre un rire épouvantable, un rire de fou, où il y avait une sorte de cri de douleur et un accent de triomphe, rire qui, aux oreilles de la vieille pécheresse, dut retentir comme celui des démons auxquels sa victime venait de la vouer.

M^{me} Morin leva les mains pour repousser la vision horrible ; un bruit rauque sortit de sa bouche ouverte ; elle roula les yeux un instant ; puis ses mains retombèrent, un dernier soupir, soupir profond et affreux, lui échappa, et elle entra dans l'immobilité définitive de la mort.

La folle la considéra un instant et comprit.

Elle était morte, son ennemie, celle qu'elle avait poursuivie à travers les rêves de sa démence, mais elle était morte sans dire son secret.

Lucienne éprouvait une déception profonde. Elle ne savait pas dans quel endroit reposait le corps de Charles. Mais ce devait être dans le jardin.

L'idée lui vint tout à coup qu'il pourrait bien être dans la maison même.

Alors, sans plus s'occuper de la morte, la folle prit la lampe et résolut de chercher.

Elle descendit au rez-de-chaussée ; elle entra dans la salle à manger. La



Elle parlait et agissait au milieu d'un silence où dominait la stupéfaction :
Rosalie était devenue folle. (Page 864.)

communication avec la cuisine était ouverte et il sortait du corridor un bruit bizarre.

Lucienne posa la lampe sur la table et s'approcha.

Dans le corridor se trouvait l'escalier de la cave.

La folle se pencha au-dessus.

Il y avait de la lumière au bas des marches, sous la voûte, et elle aperçut la silhouette de plusieurs hommes.

Ces hommes ne bougeaient pas.

Mais d'autres, qu'elle pouvait voir, devaient se livrer à un travail étrange.

Elle entendait des coups frappés sur le sol, comme si l'on avait creusé un trou.

Soudain un cri retentit, et une voix sourde prononça distinctement ces paroles :

— Voici le cadavre de Charles Lemonnier !

Lucienne répondit à ces mots par une exclamation.

Elle voulut s'élançer, mais elle éprouva un instant de faiblesse.

Ce fut en s'appuyant au mur que, degré à degré, elle descendit l'escalier de la cave. Son cœur battait avec une force inaccoutumée.

Elle passa lentement auprès d'hommes debout dans le corridor, devant un caveau éclairé par d'autres hommes qui tenaient des bougeoirs.

Ces individus, stupéfaits, ne s'opposèrent pas au passage de la folle.

Et, alors, elle entra dans le caveau.

CHAPITRE XII

Le Talion.

Lorsque Rosalie, entraînée par le fils de Charles Lemonnier, eut atteint les dernières marches de l'escalier, lorsqu'elle se trouva sous la voûte entre les deux compartiments qui formaient la cave, une circonstance la frappa d'horreur.

A la lueur vacillante des lumières qui descendaient derrière elle et qui exécutaient un jeu fantastique d'ombres sur les murs, elle vit que la porte du caveau était ouverte, toute grande ouverte !

Qui avait fait cela ?

Ils étaient, elle et Edouard Lemonnier, les deux premières personnes descen-

dues dans la cave. Edouard n'avait pas songé à prendre la clef. Et cependant la porte était ouverte et la clef était sur la porte.

Cette circonstance mystérieuse la pétrifia.

Personne n'y songea qu'elle ; personne n'y fit attention qu'elle ; mais l'impression qu'elle en ressentit augmenta son trouble.

Et, par le fait, nous ne saurions nous-même donner l'explication de ce fait anormal. Les portes des deux caveaux étaient situées en face l'une de l'autre. Marguerite avait-elle eu une distraction ? Avait-elle ouvert l'une pour l'autre ? Était-elle remontée précipitamment, oubliant de refermer et laissant la clef sur la serrure ? Cette hypothèse est la plus vraisemblable.

Ce qu'il y a de certain, c'est que le caveau était ouvert lorsque Edouard et Rosalie y descendirent et qu'ils paraissaient être attendus.

Rosalie, cette fois, se sentait vaincue ; elle avait épuisé sa chance ; toute sa force s'écroulait ; dans la terreur qui la secouait comme l'ouragan secoue un arbre isolé, des images passaient, fuyaient plutôt avec une rapidité vertigineuse. Les aspects d'orient dont la pensée l'avait bercée pendant le jour apparaissaient à son esprit comme un éclair et se perdaient dans une brume funèbre ; elle revoyait l'hôtel près de la gare de Lyon, où ses malles l'attendaient ; elle revoyait la gare elle-même, l'express haletait, prêt à partir ; des gens montaient sans se retourner ; et, tout à coup, le train comme un oiseau énorme, s'envolait ; elle revoyait la chambre de sa mère ; elle revoyait tout ce qui l'avait impressionnée pendant ces dernières heures, et cela dura quelques secondes, jusqu'à ce qu'un rayonnement des bougies eût soudain déplacé les ténèbres qui pesaient sur le caveau et que, dans le fond, les deux tonneaux, côte à côte, fussent apparus à la misérable femme.

Elle poussa alors un soupir profond.

Ces tonneaux avaient, lui sembla-t-il, un aspect sinistre.

Les choses prennent dans leur inertie, dans leur immobilité brutale, un caractère impitoyable.

Elle regardait ces deux témoins muets du crime qu'ils avaient eu pour mission de cacher et ils paraissaient maintenant le révéler. Elle les regardait comme si elle se fût attendue à les voir rouler d'eux-mêmes pour découvrir la place où se trouvait le cadavre de l'homme assassiné.

Edouard ne parlait pas. Il serrait avec force le poignet de Rosalie, et lui aussi, contemplait les tonneaux avec une muette horreur.

Étant enfant, il se rappelait qu'un jour, sur les ordres de M^{me} Morin, fatiguée de ses obsessions, la bonne avait ouvert ce caveau et le lui avait montré. Son père était là. Les pressentiments ne sont pas trompeurs. A l'inquiétude que Lucie et lui avaient quelquefois éprouvée dans cette maison, il existait une cause réelle et

sérieuse. Une ombre flottait autour d'eux; une ombre triste et douloureuse; celle d'un homme tué lâchement, en pleine vie, en pleine santé, en pleine jeunesse.

Edouard frémissait.

A quel châtement soumettrait-il ce trio d'assassins: Pénaire, ce vautour rapace, Bernard, ce gueux sinistre, Rosalie, cette harpie cruelle? Il n'en savait rien. Les honnêtes gens peuvent tomber dans des colères terribles; ils peuvent parler de châtement et de vengeance, mais, quand la loi elle-même ne leur fournit pas ce moyen de châtement et de vengeance, ils se trouvent pris au dépourvu. Les scélérats seuls savent combiner de belles vengeance, bien avivées; seuls, ils sont capables de les savourer.

Mais enfin Edouard tenait les assassins. Il allait les confondre, faire jaillir du sol le crime qu'ils y avaient enfoui.

A mesure que ses amis poussaient devant eux Pénaire et Bernard dans le caveau, Edouard examinait leurs physionomies.

Le châtement était venu pour eux. La confrontation avec le cadavre de la victime est la plus cruelle épreuve qu'on puisse faire subir à l'assassin.

Les yeux de Rosalie, dilalés par l'épouvante, et plus étranges, plus inquiétants que jamais, révélèrent ses angoisses. Pénaire s'efforçait de garder une contenance raide, mais de longs frissons parcouraient son être; Bernard, affolé, courbé, tremblait et claquait des dents.

Crenancier, qui le tenait au collet, en sa qualité d'ancienne connaissance, le secouait par moments en affirmant qu'il n'avait jamais vu un coquin plus pitoyable.

— Alors, c'est ici, dit Robert.

— Oui, répondit Edouard.

Le caveau était assez grand. Outre les deux tonneaux, placés sous le soupirail, dans la partie la plus étroite, une rangée de futailles occupait un autre côté des murs.

— Dans quel endroit avez-vous déposé le corps? demanda Robert à Bernard.

Celui-ci était incapable de répondre. Sans la main vigoureuse de Crenancier, il se serait laissé tomber.

— Eh bien, répondras-tu, négrier? dit Crenancier en lui imprimant une forte secousse.

Bernard ne put articuler aucune parole, mais du doigt il montra les tonneaux.

— Enlevez-les, ordonna Robert à Toni et à l'Oncle-Tom.

Les deux hommes durent réunir toutes leurs forces, car les tonneaux étaient pleins. Enfin l'un après l'autre, ils les firent rouler de côté de manière à dégager l'emplacement sur lequel on les avait élevés.

Ils retirèrent ensuite les traverses et les pierres et le sol fut mis à nu.

Alors Edouard, lâchant Rosalie, prit les outils que Toni avait déposés le long

du mur en entrant. Il mit une pioche dans les mains de Bernard, une autre pioche dans celles de Pénaire, et, montrant la terre à l'endroit qu'on venait de débarasser, il ne leur dit qu'un mot :

— Creusez !

Rien qu'un mot, mais le geste qui l'accompagna, mais l'accent qu'il prit en passant par les lèvres du jeune homme, voilà ce qu'il est impossible de rendre.

Les témoins de cette scène tressaillirent.

Bernard, subjugué, ne songea pas à résister.

Il fit un effort, et, la pioche à la main, il avança jusqu'à la tombe et attaqua le sol.

Pénaire suivit son exemple ; mais, il était plus nerveux, une sorte de rage se mêlait à sa terreur. Pris à son propre piège, sa déception et sa fureur se tournaient contre ses complices.

Il donna un coup furieux sur la terre.

— Pas là, lui dit Bernard... c'est la tête.

Le misérable se rappelait exactement la position du corps ; il n'avait rien oublié ; la nuit du crime, avec ses moindres circonstances, étaient restées présentes à son esprit.

Cependant le banquier et le chanteur des rues creusaient.

Ils n'allaient pas vite, l'un par inexpérience, l'autre par faiblesse.

Marcel et M. Gorsin tenaient les candélabres pour les éclairer. Les autres acteurs de cette scène regardaient ce spectacle avec des expressions naturellement diverses.

Une attente cruelle serrait le cœur d'Edouard. Hélas ! les ossements qu'il s'attendait à voir, c'est tout ce qui restait de son père. Il sentait une pitié pleine d'amertume se mêler à ses pensées.

Rosalie, elle aussi, suivait le travail des yeux. Qu'allait-elle voir apparaître ? Il lui revenait à l'esprit un fait raconté devant elle par un médecin. On avait retrouvé dans une cave un cadavre enfoui depuis plus de vingt ans, dans un état de conservation parfaite. Le même cas allait-il se reproduire ? Reverrait-elle Charles Lemonnier, pâle, avec un petit trou à la tempe ?

Et, ses regards, se détournant de la tombe, se heurtaient au profil d'Edouard, profil d'une si parfaite ressemblance avec celui de son père, que Rosalie confondant les chimères de son imagination avec la réalité, sentait sa raison chanceler.

Tout à coup, le bruit des bêches cessa.

Pénaire venait de lâcher la sienne et s'était écrié :

— Non, je ne peux pas. Tuez-moi plutôt.

Bernard, lui, continuait à creuser, mais son effort était si faible qu'il était clair qu'il en aurait pour de longues heures.

Robert se tourna vers Edouard.

— Hâtons-nous, dit le jeune homme.

Sur un signe de Robert, Toni et l'Oncle-Tom reprirent les outils et continuèrent le travail abandonné par Bernard et Pénaire.

Ceux-ci reculèrent jusqu'au mur et demeurèrent en face l'un de l'autre, occupant les deux côtés de l'angle.

Un coup de pioche de Toni fit sortir de terre un morceau de bois, mince et long.

— C'est une canne, remarqua M. Gorsin qui observait le travail avec l'intérêt d'un amateur expérimenté.

— Allez avec précaution, dit Toni à Robert et à l'Oncle-Tom. Vous approchez. L'abominable expression de peur qui se peint sur le visage de ces trois scélérats vous l'indique.

Edouard s'était avancé, entraînant Rosalie.

La terre était jetée sur le côté et s'amoncelait peu à peu.

Les travailleurs avaient ouvert une véritable fosse.

Soudain Toni mit de côté la pioche et se baissa sur la terre.

Il puisa la terre avec les mains, et, peu à peu, visible, terreuse, avec les trous des yeux vides et la double rangée de dents serrées les unes contre les autres, une tête de mort apparut.

Toni la dégagaa et la souleva, car le travail de corruption l'avait détachée complètement du reste du squelette.

Edouard la prit des mains de Toni, il avait des larmes plein les yeux, il la regarda un long moment en pleurant, mais sans dire un mot.

Un silence solennel régnait dans le caveau.

Personne n'osait, en intervenant, troubler la douleur de ce fils.

Soudain, il se retourna vers Rosalie, et lui mettant le crâne devant le visage ; il éclata.

— La reconnais-tu ? lui cria-t-il d'une voix terrible.

Rosalie répondit par un cri rauque et recula jusqu'au mur, dans lequel elle aurait voulu disparaître.

Elle avait vu, ou cru voir, au crâne de Charles Lemonnier, le trou fait par la balle du pistolet.

Cependant l'Oncle-Tom avait de son côté déposé les autres parties du squelette.

Edouard reposa la tête dans la fosse, et debout sur le bord, d'une voix sourde, avec un accent profondément douloureux, il dit :

— Voici les restes de Charles Lemonnier.

Il fit une pause et reprit :

— Voici les restes de mon père, assassiné par ces trois misérables, Et main-

tenant, pauvre mort, si ton esprit peut m'entendre, inspire-moi, dis-moi quel châ-timent je dois infliger aux coupables. Ils échappent à l'action de la justice humaine. mais leur crime ne doit pas resté impuni...

— Les assassins de Charles Lemonnier ! murmura une voix étrange derrière Edouard.

Tout le monde porta les yeux vers l'entrée du caveau. La folle, comme un fan-tôme, se tenait debout dans l'ouverture de la porte.

Elle regarda autour d'elle et ses regards produisirent sur les coupables une impression nouvelle d'épouvante.

Puis, lentement, sans parler, elle s'avança jusqu'au bord de la porte.

— Ma mère... fit Edouard qui voulait la retenir.

La folle le repoussa doucement.

Elle s'agenouilla, et pour la première fois depuis de longues années, un ruisseau de larmes coula de ses yeux.

— Charles ! mon Charles ! répétait-elle les mains étendues. Je savais bien, re-prit-elle, qu'il avait été assassiné dans cette maison et que j'y trouverais ses restes.

Ce fut une explosion de sanglots et de cris déchirants. Elle se releva enfin.

— Dieu, dit-elle d'une voix âpre et vibrante, Dieu fera justice des coupables. Il en a frappé un déjà. L'abominable femme qui m'avait volé mon enfant vient d'expirer maudite et damnée.

— Ma mère... murmura Rosalie, en étendant les mains comme pour repousser la malédiction.

— Qu'est-ce que cette personne ? demanda Lucienne à son fils.

— Cette femme, mère, est celle qui a tué mon père d'un coup de pistolet. C'est la plus coupable... mais il y en a d'autres.

— Eh bien, s'écria la folle en étendant la main vers Rosalie, si tu es l'assassin, sois maudite et meurs damnée comme ta mère, la voleuse d'enfants.

L'accent de la folle était terrible et les regards qu'elle dardait sur Rosalie avaient une expression effrayante. Les témoins de cette scène se sentirent pénétrés d'horreur. Rosalie, la bouche ouverte, blanche comme un suaire, haletait.

Soudain elle remua la tête de droite à gauche, comme pour chasser une pensée importune, et une expression de volonté dure et farouche remplaça l'ex-pression d'épouvante qu'on avait vue jusqu'alors sur son visage.

Elle regarda autour d'elle d'un air indécis, puis reconnut Bernard et fit un si-gne, comme quelqu'un qui vient de trouver ce qu'il cherchait.

— Bon, te voilà, fit-elle, eh bien, creusons, creusons, Bernard. Il faut que le corps disparaisse avant le retour du jardinier. Creusons, creusons.

Et machinalement elle fit le geste de creuser, donnant des coups furieux, avec une pioche imaginaire.

— Creusons, creusons, répétait-elle sans cesse.

Elle parlait et agissait au milieu d'un silence où dominait la stupéfaction ; mais elle, sans prendre garde à personne, continuait son geste monotone.

— Creusons, creusons, il faut que le cadavre disparaisse. Creusons, creusons

Robert porta un doigt à son front.

— Voilà le châtement, dit-il.

Rosalie était devenue folle.

Lucienne comprit-elle bien ce qui venait de se passer ? Trouva-t-elle, en ce qui concernait Rosalie, que la destinée avait acquitté sa dette et que le châtement était complet ? Qui peut le dire ? Quel analyste essaiera de pénétrer dans les ténèbres de l'esprit humain ?

Après un dernier regard sur cette autre folle, que rien ne paraissait plus pouvoir détourner de sa besogne imaginaire, et qui dans l'ardeur qu'elle y portait défaisait ses cheveux et déchirait ses vêtements, Lucienne se détourna en disant :

— Où sont les autres coupables ?

— Les voici, répondit Edouard.

Et du doigt, il montra Pénaire et Bernard, littéralement saisis d'horreur.

Ce qui venait de se passer pour Rosalie, avait vivement ému tous ceux qui se trouvaient là, et qui, à des degrés divers, s'intéressaient au dénouement de cette affaire mystérieuse. Lucienne n'était-elle pas envoyée par le destin pour achever son œuvre fatale ? Elle avait parlé, elle avait fait un geste, et Rosalie, l'assassin de Charles Lemonnier, avait été aussitôt frappée de folie. Une pareille circonstance devait agir sur les imaginations les plus paresseuses et sur les esprits les plus sceptiques.

Mais qu'on songe à la différence de vivacité qui devait exister entre l'impression reçue par de simples témoins et l'impression reçue par les meurtriers, par Pénaire et Bernard. Les mots nous manquent pour donner une idée de leur état moral. Ils contemplaient Rosalie avec des yeux agrandis par l'épouvante, et la folle, l'épouse de l'homme assassiné, la mère de ce jeune homme, qui les avait fait trembler par sa ressemblance vengeresse avec leur victime, prenaient à leurs yeux des proportions inouïes.

C'était la Némésis antique, surgissant tout à coup pour châtier les criminels.

Le feu de ses regards les brûlait, les mouvements de ses traits tendaient tous à l'expression d'un sentiment de colère surhumaine et de fureur inexorable.

Ils lisaient sur ce visage leur arrêt, et l'inconnu même du châtement qui les menaçait redoublait leurs angoisses.

Pénaire maudissait intérieurement les instruments de son crime, à qui, par une bizarre combinaison de sa pensée égoïste, il attribuait ses malheurs et l'horreur de sa situation actuelle.

Bernard avait peur. C'était tout.



Il fallut détacher un homme de la gendarmerie de Versailles. Celui-ci partit à cheval. (Page 869.)

Il crut, lorsqu'Edouard les désigna, que la folle allait marcher sur lui, et déjà il s'imaginait avoir ses doigts osseux autour du cou.

— Grâce! grâce! cria-t-il en étendant les mains, ce n'est pas moi, l'assassin. Je n'ai pas voulu tirer, vous le savez bien, c'est elle... elle... qui m'a arraché l'arme des mains... Moi, j'avais des regrets, je l'aurais laissé partir... Le plus coupable de tous, c'est celui qui nous a tentés... C'est M. Pénaire. Je ne pensais pas au crime. Rosalie non plus, n'y pensait pas... C'est lui, qui, pour hériter, m'a

poussé à cette mauvaise action... Madame, il faut être juste. Auprès de lui, je suis innocent. Punissez le coupable, le vrai coupable, le véritable assassin... Prenez-vous-en à M. Pénaire.

Quand on croit avoir atteint le dernier degré de la sensibilité, quand on éprouve les angoisses les plus atroces, on est pris d'un étonnement profond en se découvrant de nouvelles forces pour sentir, c'est-à-dire pour souffrir.

Pénaire éprouva cette sensation. En entendant Bernard, il tomba dans un ébahissement tragique. Il se croyait moins scélérat que Bernard et que Rosalie, parce qu'il n'avait pas trempé matériellement ses mains dans le sang. Il portait dans le crime même l'hypocrisie qui fait le fond des mœurs d'une notable partie des hommes de son monde.

Tout à coup, on le mettait en face de son acte, et son complice lui appliquait brutalement l'épithète que cette complicité justifiait.

Une violente fureur s'empara de lui.

— Taisez-vous ! cria-t-il à Bernard en lui montrant le poing.

Mais, loin de se taire, Bernard parla avec plus d'assurance qu'auparavant.

— Non, non, je ne me tairai pas. A chacun sa part ! J'ai eu des torts ; c'est vrai. Mais certainement ce n'est pas moi qui suis l'assassin. Oui, je le répète, le plus coupable, c'est vous. C'est vous qui, nous voyant misérables, nous avez pris à l'appât de votre argent. Sans vous, Charles Lemonnier ne serait pas mort.

— Encore une fois, taisez-vous, répéta Pénaire.

— Pourquoi me tairais-je ? C'est mon droit de me défendre, répliqua Bernard. Puisque le moment de tout dire est venu, je veux parler, moi. Avais-je intérêt à la mort de Charles Lemonnier ? Tous ces messieurs savent bien que non. Ah ! sans doute, je n'aurais pas dû vous écouter. Je suis une canaille... je n'en disconviens pas, moi. Au moment de commettre le crime, j'ai faibli, ce qui prouve que je n'étais pas si scélérat dans le fond. Mais lui, madame, songez donc !... Charles Lemonnier était son commis... presque son parent... Il le voyait tous les jours... Il savait quel bon jeune homme c'était ; il connaissait ses qualités... Et froidement, lâchement, il médite de le faire assassiner.

La folle écoutait sans bouger, les yeux fixés sur les restes du mort, pleurant sans bruit.

Probablement, elle ne pensait plus aux assassins et n'entendait pas Bernard.

Il n'en était pas de même des autres assistants, immobiles et attentifs, à cette lutte de paroles entre les deux misérables.

— Te tairas-tu ? hurla Pénaire, arrivé au paroxysme de la rage.

— Non, je ne me tairai pas, répondit Bernard encouragé par le silence général. Je dis que vous avez lâchement fait assassiner Charles Lemonnier. Oui, lâchement. Vous avez eu peur d'agir vous-même ; vous vous êtes adressé à d'autres, croyant, avec de l'argent, vous débarrasser de la responsabilité du crime. Mais

vous vous êtes trompé. Madame, le véritable assassin, c'est lui, je vous jure que c'est lui...

— Ah ! c'est trop, vociféra Pénaire en bondissant sur Bernard et en le saisissant à la gorge.

— A moi... à... fit Bernard, qui ne put bientôt plus faire entendre que des sons inarticulés.

Crenancier et Toni voulurent s'élançer.

Robert de Selmont les arrêta.

— Laissez, dit-il d'une voix retentissante, laissez la justice suivre son cours.

La lutte entre Pénaire et Bernard fut peu bruyante.

Pénaire tenait le chanteur des rues dans l'angle du mur. Il avait des muscles de fer dont la surexcitation nerveuse décuplait les forces. Il serrait dans ses mains le cou de Bernard, pris entre les deux murailles ; et, tout en essayant de l'étrangler, Pénaire appuyait son genou sur le ventre de sa victime. On entendait sa respiration siffler en passant entre ses dents. Les bras de Bernard s'agitaient, frappant Pénaire au hasard ; on put voir, un moment, les mains de Bernard tenant une touffe sanglante ; il avait arraché une poignée de cheveux à son meurtrier. Mais il perdait ses forces. Il tenta un suprême effort et souleva Pénaire sans pouvoir détacher ses mains. Alors il retomba sous le poids de son meurtrier. Quelques cris rauques lui échappèrent encore ; des tressaillements agitaient ses membres. Puis, il ne bougea plus.

Il régna alors un silence effrayant. Il n'était troublé que par les sanglots de Lucienne, agenouillée devant la fosse et indifférente à ce qui se passait auprès d'elle, et que par les exclamations de Rosalie qui continuait son susurrement monotone en répétant de temps à autre :

— Creusons ! creusons !

Enfin le banquier se releva, mais Bernard ne se releva pas.

Pénaire, pâle et frissonnant, recula en se couvrant le visage de ses deux mains.

Crenancier s'approcha de Bernard, le regarda un instant, puis, se tournant vers l'Oncle-Tom :

— Tous les pauvres diables de ta race qu'il a volés, vendus ou fait périr, sont vengés, dit-il avec une certaine solennité.

— Justice est faite, déclara Robert impassible.

— Et celui-ci ? demanda Marcel en montrant Pénaire.

— Oh ! assez d'horreurs, murmura Edouard.

— Cela ne vous concerne pas, monsieur, fit observer M. Gorsin. M. Pénaire vient de commettre un assassinat qui n'est pas, celui-là, couvert par la prescription. Il en rendra compte à la justice.

Pénaire tressaillit, mais il ne dit pas un mot.

— Maintenant, dit Robert, nous avons des devoirs à remplir.

.....

Voici quelle était, une heure après les tragiques événements que nous venons de raconter, la situation des divers personnages qui y avaient pris part.

Les restes de Charles Lemonnier avaient été déposés dans un drap et montés au premier étage, dans la chambre occupée tour à tour par Rosalie, par Edouard et par Lucie.

Lucienne, absolument calmée, rentrée dans son état normal, c'est-à-dire redevenue douce et résignée, n'avait pas voulu s'en séparer. Elle s'était agenouillée auprès du lit sur lequel on les avait étendus et continuait à pleurer.

Edouard restait auprès d'elle, plongé dans une méditation pleine d'amertume.

C'était dans cette chambre que s'étaient écoulées ses premières années, sous la surveillance de la femme qui l'avait enlevé à sa mère, et qui avait par cet acte entraîné l'irréparable catastrophe dans laquelle la raison de Lucienne avait sombré. Et cependant il ne ressentait pas de haine pour cette femme. Il se rappelait ses soins, la réelle affection qu'elle lui avait témoignée, et les longues années pendant lesquelles il l'avait considérée comme sa parente et sa bienfaitrice.

Avant de rejoindre sa mère, il était entré dans sa chambre, le cœur serré. M^{me} Morin, morte, conservait l'expression d'effroi et de désespoir que l'apparition de la folle et ses terribles paroles avaient imprimée sur son visage.

Edouard eut pitié de ce cadavre, et, en face de lui, une pensée de pardon traversa son esprit.

Puis, il se rendit auprès de sa mère, déterminé à veiller avec elle.

Dans la petite chambre au bout du corridor, où couchait la bonne, on avait enfermé Pénaire. Dans le corridor même, Crenancier montait la garde. Il avait roulé un fauteuil pour s'installer devant la porte.

Mais, de temps en temps, il descendait au rez-de-chaussée.

Le vieux Damel méditait, assis dans la salle à manger, ou, par moments, échangeait quelques paroles avec Toni et l'Oncle-Tom, préposés à la garde de Rosalie.

On avait essayé de lui faire quitter le caveau ; mais il aurait fallu employer la force pour en venir à bout. On y renonça donc en attendant qu'une résolution eût été prise à son égard.

Elle continuait son manège, creusant et appelant Bernard pour l'aider.

Ses cheveux dénoués flottaient autour de sa tête ; ses vêtements étaient dans le plus grand désordre ; ses traits bizarrement contractés permettaient de prévoir l'horrible folle qu'elle serait avant longtemps.

Elle agissait avec une telle violence que la sueur inondait son visage.

Par moments, elle tombait sur le sol épuisée, haletante ; puis, dès qu'elle avait repris quelque force, elle se relevait et recommençait son éternel : « Creusons ! creusons ! »

A quelques pas d'elle, le cadavre de Bernard gisait étendu le long du mur.

Mais Rosalie ne s'en souciait pas, ne le voyait pas.

Le Bernard qu'elle voyait, auquel elle s'adressait, vivait dans son imagination.

Cette scène affreuse était éclairée par un candélabre posé sur un tonneau. La porte du caveau restait ouverte ; tour à tour, l'Oncle-Tom et Toni faisaient sentinelle dans le couloir qui séparait les deux caves.

Robert de Selmont, Marcel Passerieu et M. Gorsin s'étaient rendus à Versailles pour prévenir le parquet du fait accompli.

Sans M. Gorsin, qui appartenait à la préfecture de police, tout en louant ses services à une agence Tricoche et Cacolet, ces formalités n'auraient pas abouti ce soir-là.

A force de démarches, M. Gorsin obtint que des ordres seraient envoyés immédiatement à la gendarmerie de Sèvres. Cependant le procureur ne consentit pas à les lui confier. Il fallut détacher un homme de la gendarmerie même de Versailles. Celui-ci partit à cheval. Robert, Marcel et M. Gorsin le suivirent en voiture.

A Sèvres, ce fut tout une affaire. Enfin, en usant d'une patience infinie, on obtint qu'un brigadier et deux hommes accompagneraient nos personnages à Ville-d'Avray.

Ce ne fut qu'au milieu de la nuit qu'ils rentrèrent dans la maison de M^{me} Morin.

Les gendarmes devaient arrêter le meurtrier de Bernard et l'emmener avec eux.

Après avoir dressé un procès-verbal rapide des faits, le brigadier et ses hommes suivirent Robert au premier. Ils trouvèrent Crenancier qui dormait profondément devant la chambre dans laquelle Pénaire avait été enfermé.

On le réveilla et il s'empessa d'ouvrir la porte, dont, pour plus de sûreté, il avait la clef dans la poche.

La porte ouverte, on constata que la chambre était vide.

Le prisonnier avait fui par la fenêtre, restée ouverte.

Le pauvre Crenancier se bourra le visage de coups de poing.

On fit une enquête.

Personne n'avait entendu le moindre bruit.

Evidemment Pénaire avait sauté dans le jardin. Ce n'était qu'un premier étage et l'allée qui passait au-dessous était couverte d'une épaisse couche de sable. Il avait pu partir aisément, la porte extérieure n'étant pas fermée à clef.

La déception de Crenancier et la colère de Robert furent vives. Edouard, Marcel et le vieux Damel éprouvèrent une sorte de soulagement ; ceux-là parce que l'idée du procès que l'assassinat de Bernard entraînerait leur répugnait, celui-ci parce qu'il trouvait que le châtement suffisait.

Pénaire n'échappa pourtant pas à son sort.

Le lendemain, on trouva son cadavre flottant sur la Seine, pris dans des roseaux, du côté du Bas-Meudon.

On crut d'abord à un suicide, mais le corps portait la marque de deux coups



de couteau, donnés par derrière, avec une précision qui dénotait des assassins de profession.

Les poches de ses vêtements avaient été vidées avec un soin scrupuleux.

Cette circonstance seule dénotait que le crime avait eu le vol pour mobile.

La morale de cette fin sinistre fut tirée par Crenancier lorsqu'il en connut les détails.

— Il avait fait assassiner Charles Lemonnier, dit-il, pour avoir son argent. Des pareils à lui l'ont tué pour le voler. C'est le talion, cela : œil pour œil, dent pour dent.



ÉPILOGUE

DEUX jours après ces événements tragiques, la maison de Cain, pour employer l'expression dont Robert de Selmont s'était servi pour la désigner, fut hermétiquement fermée par les soins des autorités. Elle était destinée à faire partie des héritages qui tombent entre les mains du domaine public sous la rubrique de successions en déshérence.

Rosalie, en effet, qui devait en hériter, survécut peu de temps à sa mère.

Sa folie était trop violente ; les accès de délire étaient trop nombreux, ils dévoreraient trop de ses forces à la fois pour qu'elle put aller encore loin. Enfermée dans une maison de santé, elle ne tarda pas à mourir en poussant des hurlemonts de fureur.

Maurice de Cauville, avant de quitter la France, obtint de sa femme, une renonciation à la fortune de sa belle-mère.

Armande ne connut pas par le détail le dramatique dénouement du drame dans lequel elle avait joué un rôle ; mais elle en sut assez pour ne pas vouloir d'un héritage souillé de crimes. Elle avait vaillamment accepté l'expiation à laquelle elle s'était elle-même condamnée.

Son mari se rendit à Cuba où il a commencé une existence bien différente de celle qu'il menait en France. Il mène là-bas une vie retirée, faisant valoir les propriétés qui lui restent et déterminé à ne pas retourner dans son pays natal tant que sa femme vivra.

.....
Deux jours après la mort de Bernard et de M^{me} Morin, quand les obsèques de ces deux misérables furent terminés, lorsqu'on eut déposé les restes de Charles Lemonnier dans le cimetière, la maison maudite, avons-nous dit, fut fermée.

Le soir, les principaux personnages de ce récit se trouvaient réunis chez Robert de Selmont. Le couvert était mis. Édouard, Crenancier, le père Damel, Marcel et la folle, redevenue douce, paisible, mélancolique, allaient prendre place, lorsque Robert leur dit :

— Personne de vous n'a remarqué qu'il y a sept couverts à cette table : or, nous sommes seulement six.

— En effet, s'écria le capitaine Crenancier. Qui donc attendez-vous ?

— Vous ne devinez pas ?

— Serait-ce M. Gorsin ?

Robert haussa les épaules.

— Bon, murmura Crenancier. Encore une bêtise à inscrire sur le livre de lof.

— Et vous, reprit Robert de Selmont en se tournant vers Édouard, devinez-vous ?

Le jeune homme, distrait, soucieux, leva la tête comme quelqu'un qui a entendu, mais qui n'a pas compris.

Robert ne donna aucune marque d'impatience.

— Eh bien, puisque personne ne devine, je vais vous présenter mon convive. Il alla ouvrir la porte de sa chambre, fit un signe et dit :

— Votre fiancée, Édouard.

Lucie parut.

Lucie, pâle d'émotion, les yeux brillants, le sourire aux lèvres, plus belle et plus charmante que jamais.

Édouard poussa un cri.

— Vous... vous ! fit-il.

Les deux jeunes gens se prirent les mains et se regardèrent longuement.

Il leur semblait qu'un siècle s'était écoulé depuis leur séparation, et cependant ils se retrouvaient les mêmes ; ils n'avaient pas vieilli assurément ; il y avait pourtant dans l'expression de leurs physionomies un caractère sérieux que les événements qu'ils avaient traversés n'expliquaient que trop.

— Oh ! Édouard, comme le temps m'a paru long ! dit-elle.

— On ne nous séparera plus, s'écria Édouard en jetant un regard suppliant du côté du frère de la jeune fille.

Robert répondit avec solennité :

— Il n'y a plus d'obstacles entre vous.

— Lui avez-vous dit?... demanda Édouard en désignant Lucienne d'un geste.

— Tout...

— Voici ma mère, reprit le jeune homme en montrant la pauvre folle, interdite à la vue de la belle jeune fille.

Lucie fit un pas du côté de Lucienne, visiblement embarrassée.

— Vous êtes la fiancée d'Édouard ? demanda celle-ci.

— Oui, madame.

— Soyez bénie !

Lucienne prononça ces deux mots gravement, avec un geste affectueux et un accent paisible, comme si elle avait recouvré toute sa raison.

— Et moi aussi, je vous bénis, fit le vieux Damel, dont les yeux étaient pleins de larmes.

.....



Le lendemain on trouva son cadavre flottant sur la Seine pris dans les roseaux, du côté du Bas-Meudon. (86J.)

Edouard Lemonnier épousa Lucie de Selmont deux mois après ce dîner.

Le jeune couple est allé cacher son bonheur dans une superbe propriété de la Touraine, où Crenancier, l'Oncle-Tom, Lucienne et le vieux Damel l'ont suivi.

Robert de Selmont, profitant d'une amnistie, est retourné à Cuba où il gère les propriétés de sa sœur et de son beau-frère. Toni, comme on le pense bien, n'a pas voulu quitter son général.

.....

Trois mois environ après son installation, Edouard, en lisant les journaux, y trouva le compte rendu du procès de deux bandits, l'un nommé Souchard et l'autre Jean Povin, surnommé la Viscope. Poursuivis pour vol et tentative d'assassinat, ils furent condamnés aux travaux forcés à perpétuité.

On avait trouvé sur l'un d'eux un portefeuille et des papiers ayant appartenu au banquier Pénaire, dont la mort mystérieuse était restée un problème pour la police. Il fut impossible de prouver que les bandits l'avaient assassiné, mais ce doute leur valut une condamnation plus sévère relativement au crime dont ils avaient été convaincus. D'ailleurs, M. Gorsin, qui suivait ce genre d'affaires avec un intérêt professionnel, ne douta pas un instant de leur culpabilité. Il affirma qu'ils avaient épié l'issue des événements auxquels ils avaient été mêlés à Ville-d'Avray, qu'ils avaient surpris le banquier lors de son évasion, et que, le sachant muni d'argent, ils l'avaient tué pour le voler.

Et il y a tout lieu de croire que M. Gorsin ne se trompait pas dans ses déductions.

.
Lucienne est-elle encore folle ?

Elle ne ressemble pas à tout le monde ; elle reste volontiers silencieuse, mais patiente, douce, attentive, répondant toujours à point quand elle répond, elle paraît avoir recouvré la plus notable partie de ses facultés mentales.

On ne la voit jamais rire ; on la voit rarement sourire.

Mais cette gravité s'adoucit après la naissance du premier enfant d'Edouard et de Lucie.

Il y a même un spectacle que les jeunes époux aiment à contempler : c'est debout auprès du berceau de leur fils Robert, Lucienne et l'Oncle-Tom, l'une souriant, l'autre riant jusqu'aux oreilles pour attirer l'attention du bébé, tandis que le capitaine Crenancier, la main passée dans la ceinture de son pantalon, et clignant de l'œil d'un air entendu, tout en mâchonnant sa chique, dit au père Damel qui fume sa pipe :

— Ça fera un rude matelot, c'est le capitaine Crenancier qui l'affirme, et il s'y connaît !

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

MADemoiselle CAIN

<p>I. Une sirène 3</p> <p>II. Arrivée de M. Othello..... 11</p> <p>III. En attendant l'heure 15</p> <p>IV. Une mauvaise nuit..... 22</p> <p>V. Une tuile de trois millions.... 31</p> <p>VI. Dans lequel Léonard emporte des tonneaux vides et met en</p>	<p>place des tonneaux pleins... 40</p> <p>VII. Le banquier Pénaire..... 51</p> <p>VIII. Les petits talents de Bernard. 60</p> <p>IX. Lumière et ombre..... 71</p> <p>X. Les extrêmes se touchent..... 83</p> <p>XI. Pauvre Lucienne!..... 93</p> <p>XII. Triomphe des méchants 102</p>
---	--

DEUXIÈME PARTIE

MARQUIS ET MARQUISE

<p>I. Comme on ne se rencontre pas. 115</p> <p>II. Au château de Cauville..... 127</p> <p>III. Les complices..... 140</p> <p>IV. Une méchante femme peut cau- ser de la joie 151</p> <p>V. Deux nouveaux personnages... 163</p> <p>VI. Comme on se rencontre..... 177</p> <p>VII. Première apparition du spectre. 193</p> <p>VIII. Les Enfants..... 200</p> <p>IX. Frère et Sœur 213</p> <p>X. Comment un prince royal devint cuisinier..... 224</p> <p>XI. L'agent d'assurances..... 237</p> <p>XII. Machinations mystérieuses dans la rue..... 248</p>	<p>XIII. Promenade nocturne de l'Oncle- Tom 254</p> <p>XIV. Qui prouve qu'Antonio Murcia avait raison de dire : Il ne faut jamais remettre, etc.... 267</p> <p>XV. Scène conjugale..... 279</p> <p>XVI. Bernard fait une rencontre.... 295</p> <p>XVII. Bernard retrouve l'emploi de ses petits talents..... 303</p> <p>XVIII. De Charybde en Scylla..... 313</p> <p>XIX. Maison abandonnée 326</p> <p>XX. David tue Goliath 339</p> <p>XXI. Retour à la maison paternelle. 352</p> <p>XXII. Qui ferme une époque..... 363</p>
--	--

TROISIÈME PARTIE

JEUX DE L'AMOUR ET DU HASARD

I. Combinaison réussie.....	371	IX. La nécessité rapproche les hommes.....	472
II. Le mariage d'Armande.....	383	X. L'idée fixe.....	482
III. Installation à Paris.....	392	XI. Une bonne fortune.....	494
IV. Visite à Ville-d'Avray.....	405	XII. Telle mère, telle fille.....	511
V. Une idylle traversée par un fantôme.....	420	XIII. L'échéance.....	519
VI. Rencontre de l'amour et de la passion.....	436	XIV. Lettres interceptées.....	527
VII. La sentinelle.....	449	XV. Une nuit agitée.....	538
VIII. Porte fermée.....	460	XVI. Un coin du voile se soulève....	554

QUATRIÈME PARTIE

LE KRACK

I. Visite à Mazas.....	575	de Cauville pour la campagne passe.....	643
II. Une grande dame et deux bandits.....	587	IX. Craquements dans la maison Pénaire.....	656
III. Pas perdus.....	598	X. Toni trouve une bonne place...	668
IV. Transitions.....	607	XI. Edouard libre.....	680
V. Embuscades.....	614	XII. La logique de la folle.....	690
VI. Les pièges de la nuit et de la campagne.....	624	XIII. Les rêves de Lucie.....	701
VII. D'anciens camarades se retrouvent.....	635	XIV. Une scène au bal.....	713
VIII. Où le caprice de M ^{me} la comtesse		XV. Dernière apparition du spectre.	723
		XVI. Le krach.....	731

CINQUIÈME PARTIE

LA PEINE DU TALION

I. Le chanteur des rues.....	743	porte.....	821
II. Coup de commerce.....	755	IX. Où les honnêtes gens entrent par escalade.....	831
III. Une échéance.....	767	X. Des auditeurs qu'on n'attendait pas.....	842
IV. Et d'un !.....	776	XI. Dernière apparition du spectre.	852
V. Prends garde, Rosalie !.....	789	XII. Le talion.....	858
VI. Et de deux !.....	798	Épilogue.....	871
VII. Anciennes connaissances.....	808		
VIII. Où les coquins entrent par la			

LIBRAIRIE NATIONALE

15, RUE DU CROISSANT, PARIS

OUVRAGES DE M. MAURICE JOGAND

LES AMOURS DE DUMOLLARD , un magnifique vol. illustré, grand in-8°	15 fr. »
LA MOUCHARDE , un magnifique volume illustré, grand in-8°.....	3 fr. 50
LES TROIS EMPOISONNEUSES , un volume illustré, grand in-8°.....	3 fr. »
LES FORCATS DE L'AMOUR , un magnifique vol. illustré, grand in-8°.	10 fr. »
LA MARGOT , en livraisons illustrées, à.....	» 10
LE SECRET DU CACHET ROUGE , en livraisons illustrées, à.....	» 10
L'ENFANT DE LA FOLLE , en livraisons illustrées, à.....	» 10
LE TESTAMENT DU PENDU , en livraisons illustrées, à.....	» 10

IL PARAÎT DEUX LIVRAISONS PAR SEMAINE.

LA BELLE MIETTE , par THÉODORE HENRY, deux magnifiques volumes, illustrations sur bois, grand in-8°, le volume.....	7 fr. 50
LES AMOURS DE DURAME , par THÉODORE HENRY, un magnifique volume illustré, à.....	11 fr. 50
LES TREIZE FEMMES DE GASPARD DE BESSE , par THÉODORE HENRY et PAUL BOSQ, un beau volume illustré à.....	10 »
LES AMOURS DE L'ARCHEVÊQUE , par JEAN VINDEK, un vol. illustré.	7 fr. 50
LE BATARD IMPÉRIAL , par LOUISE MICHEL et JEAN WINTER, un volume illustré.....	10 fr. »
LA FILLE DU PEUPLE , par ADOLPHE GRIPPA, un volume illustré....	10 fr. »

LES TROIS CELLULES DE LA ROQUETTE

1^{re} FASCICULE
LE FARDIEN DE LA PAIX PRÉVOST
Prix 1 fr. 50.

2^e FASCICULE
LES ÉTRANGLEURS DE LA TOUR MALAKOFF
Prix 1 fr. 50.

3^e FASCICULE
HISTOIRE DE LAPOMMERAIE, L'EMPOISONNEUR CÉLÈBRE
Prix 1 fr. 50.

LES CRIMES DE LA COMTESSE , un magnifique volume illustré, grand in-8° broché.....	2 fr. 50
LA BANDE A GUIBOLLARD , par VAST-ROUEART, un volume broché.	2 fr. »
LE BOUDOIR , gazette galante, un volume broché des meilleurs numéros.	5 fr. »
LA PRINCESSE CANTHARIDE , par G. SAUTOX et PIERRE BRÉTIGNY, un volume illustré, grand in-8°, à.....	4 30
LA PRINCESSE ROUGE , par ÉMILE BLAVET, un volume illustré.....	6 fr. »
IRMA , par JOSÉ DE CAMPOS, un volume illustré.....	10 fr. »
LES MYSTÈRES DU LAPIN BLANC , par JULES BOULABERT; 1 vol. ill.	10 fr. »
LE ROI DU BAGNE , par JULES BOULABERT, en livraisons illustrées, à....	» 10
GUENILLARD I^{er} , par MIE D'AGHONNE, en livraisons illustrées, à.....	» 10
LES GENTILSHOMMES D'AUJOURD'HUI , par ROBERT CHARLIE, en livraisons illustrées à.....	» 10

IL PARAÎT DEUX LIVRAISONS PAR SEMAINE.

VIENT DE PARAÎTRE

GARIBALDI ET SON TEMPS , par JESSIE W. MARIO, traduit de l'italien par IVANE DE MARVELAY, illustrations par ÉDOUARD MATANIA; édition de luxe. Gravures hors texte. Prix de la livraison.....	» 15
---	------

ABONNEMENT : Par Série, envoyer 5 francs en mandat-poste pour recevoir franco 5 Séries.

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT

SAINT-JUST OU LES SOLDATS DE L'AN II, par VINDEK.

ABONNEMENT : A tous les ouvrages de la Librairie Nationale. Envoyez 2 fr., et vous recevrez quatre séries à 50 cent., au fur et à mesure de leur apparition. Renouvelez chaque fois que quatre séries auront été reçues.

